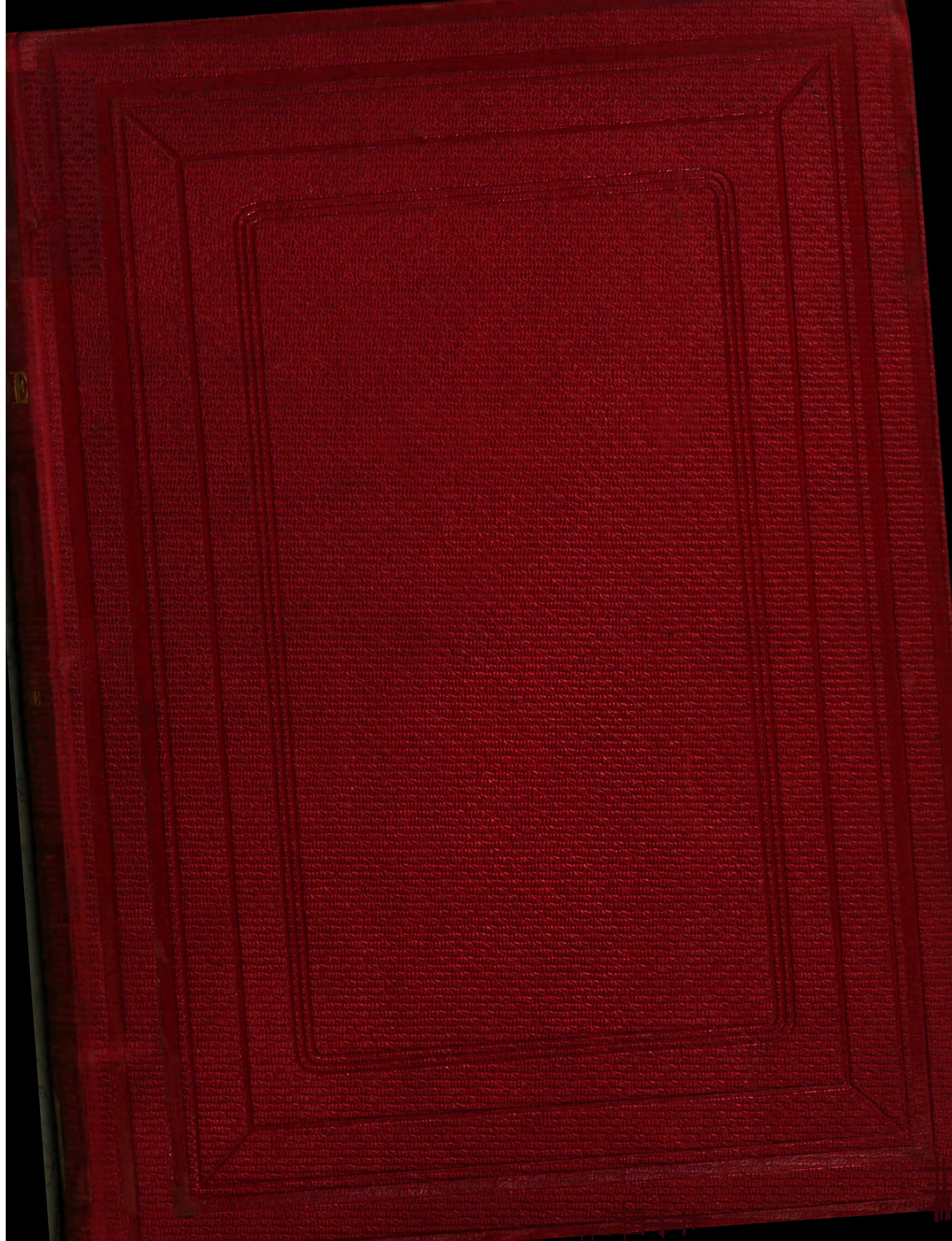


LE

TOUR DU MONDE

IV

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9,

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1861

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

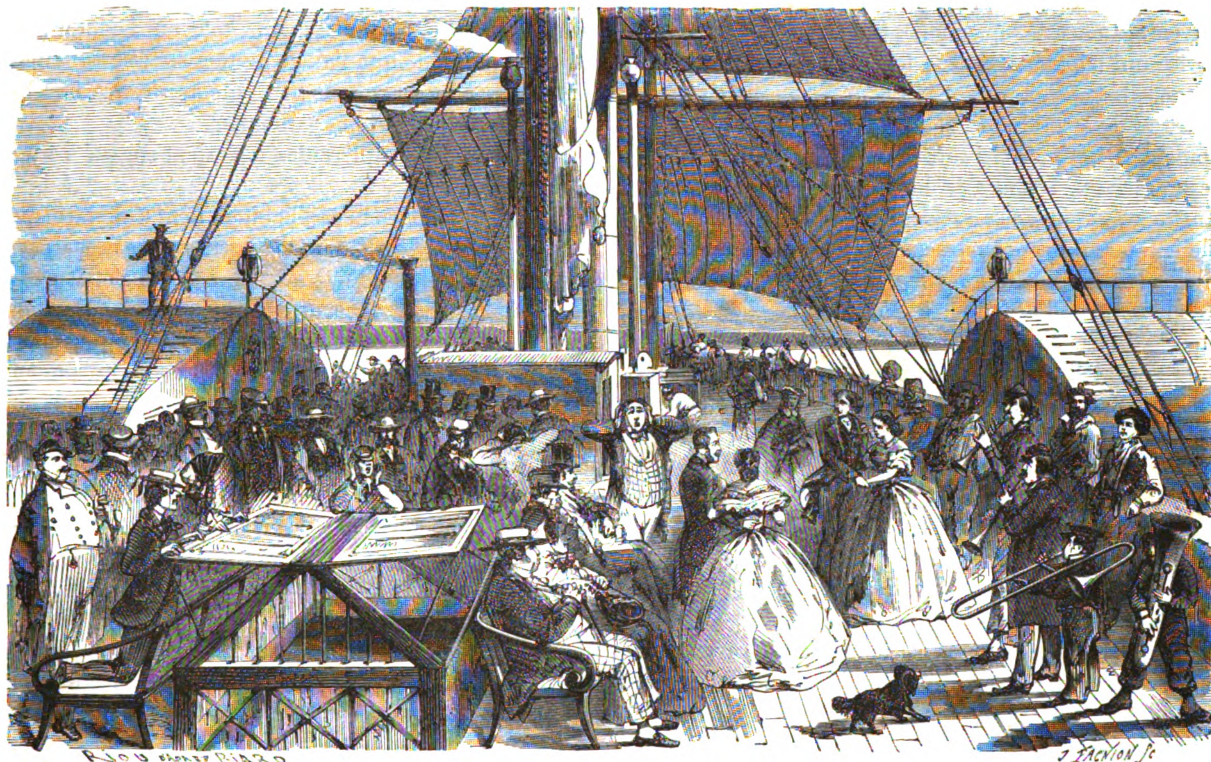
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1861

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Musiciens allemands à bord du *Tyne*. — Dessin de Riou d'après Biard.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD [1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

Surprise de mes amis. — Questions. — Conseils. — Pourquoi vais-je au Brésil? — Séparation douloureuse. — Départ.

« Mon cher ami, dites-moi donc, je vous prie, d'où vous vient cette idée d'aller au Brésil? C'est un pays très-malsain. La fièvre jaune y est en permanence; et on assure qu'il y a là des serpents très-venimeux qui font mourir les gens en quelques minutes.

— N'allez pas au Brésil, me disait un autre. Qui va au Brésil? On ne va pas au Brésil à moins d'être nommé empereur du Brésil. Êtes-vous nommé empereur du Brésil?

— Comme cela se trouve bien! s'écria un jour mon bottier. Quel bonheur que vous alliez au Brésil! Vous pouvez me rendre un service. Figurez-vous qu'un monsieur qui se disait marquis, est venu me faire une commande, et lorsque quelques jours après je lui ai envoyé

1. M. Biard (Auguste-François), né à Lyon, en 1800, suivit dans cette ville les cours de peinture de Reveil et de Richard. Il visita, en 1826 et 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie et une grande partie de l'Europe. Ensuite il vint se fixer à Paris où l'originalité et la variété de son talent ne tardèrent pas à lui valoir une renommée populaire. Attaché comme peintre d'histoire à la commission scientifique envoyée par le gouvernement français en Laponie et au Spitzberg (1838-1840), il rapporta de ces régions lointaines une série d'études, de types et d'objets rares, qui, joints aux collections qu'il vient de recueillir au Brésil, font de son atelier un musée curieux que peuvent consulter avec intérêt l'anthropologiste, le géographe et le naturaliste.

2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

sa note, il était parti pour son pays, dans un endroit qu'on appelle Bourbon. »

Je promis à mon bottier de faire tous mes efforts pour obtenir de son marquis, mon futur voisin de quelques mille lieues, la somme qui lui était due, ou tout au moins un fort à-compte. Par reconnaissance mon homme me servit encore plus mal que d'habitude.

Je n'en finirais pas, si je voulais chercher dans mes souvenirs toutes les questions, toutes les demandes de service qui me pleuvaient de toutes parts, et aussi tous les conseils que l'on me donnait pour me mettre en garde contre mille et mille accidents, dont je serais inévitablement la victime, si je ne faisais à la lettre ce qu'on me prescrivait. D'abord je devais mettre toujours de la flanelle, et porter sans cesse des habits blancs, à cause du soleil. Il fallait me défendre comme d'une ennemie mortelle de la toile, fût-ce de la batiste, mais en revanche il m'était permis d'user tout à mon aise de chemises de coton et de bas de coton. Il est probable qu'on me conseilla aussi le bonnet de la même étoffe, mais je ne l'affirmerais pas. Je ne devais pas oublier d'emporter une cargaison de poudre contre les punaises, parce qu'à bord il y en a toujours. J'ai suivi cet avis amical, mais je n'ai jamais vu sur le navire une seule de ces vilaines petites bêtes. On me recommanda encore de me procurer, s'il était possible, une cabine à bâbord, parce qu'en allant en Amérique, je pourrais ouvrir ma petite fenêtre pour profiter de la fraîcheur des vents alizés. Or, j'ai fait des bassesses pour jouir de cet inappréciable avantage, mais le vent a toujours été si fort qu'on n'a pu ouvrir en route que les fenêtres opposées, et j'étouffais dans ma cabine. J'avais mis tout le magasin de la *Belle-Jardinière* à contribution. Ce qu'il y avait de plus sombre dans les nuances fut repoussé impitoyablement par la personne qui m'accompagnait : elle ne voulut choisir pour moi que les nuances les plus tendres ; bien à propos, car au Brésil tout le monde s'habille en noir, non-seulement pour aller en soirée, mais au milieu même de la journée quand le soleil tombe à plomb sur les têtes.

Voilà quelques-uns des agréments du départ. Depuis que je suis de retour, c'est autre chose.

« Vous avez dû avoir bien chaud ! Ah ! comme vous avez dû souffrir de la chaleur ! On dit que vous avez vécu avec les sauvages ? Sont-ils méchants ? Vous devez avoir rapporté de bien jolies choses. Est-il vrai que vous avez été aussi dans l'Amérique du Nord, au Canada, à Niagara ? Alors vous avez vu Blondin ! Existe-t-il réellement ou est-ce un canard ? »

J'avais prévu que je serais assiégé de ces questions. Je n'avais pas oublié qu'au retour de mon voyage au pôle Nord, on m'avait demandé pendant plus de deux ans et plus si j'avais eu bien froid ? Par prudence j'avais donc apporté de New-York un verre stéréoscopique qui représente Blondin sur sa corde. Dès qu'on prononce le nom de cet homme, je tire aussitôt ce témoignage presque vivant d'une pose qu'il affectionne, et cela m'évite une explication. Hélas ! pour l'article des sauvages, ce n'est pas aussi facile, et je ne puis emporter avec moi dans tout Paris les portraits de mes compagnons de la forêt vierge ou autres lieux, que j'ai représentés avec la fidélité la plus scrupuleuse, mais non sans quelque difficulté, je l'avoue.

Je m'aperçois, du reste, qu'après avoir parlé des questions qu'on m'avait faites avant mon voyage, je n'ai rien dit de mes réponses. Pour en finir à tout jamais même avec ceux qui ne m'ont pas interrogé du tout, je reviens un moment sur ce point, tout en déplorant la mauvaise habitude que j'ai de quitter souvent un sujet pour passer à un autre sans nécessité apparente. Le lecteur devra s'y faire et me pardonner.

Deux causes bien différentes m'avaient engagé à aller en Amérique.

Depuis bien des années j'habitais le n° 8 de la place Vendôme ; j'y jouissais d'un logement que je croyais ne devoir jamais quitter ; toute ma vie d'artiste s'était passée là. A chacun de mes voyages, des objets nouveaux étaient venus augmenter mon petit musée, et, comme l'amour-propre se glisse partout, j'étais fier quand on disait que j'avais le plus bel atelier de Paris, ou tout au moins le plus curieux. Comment aurais-je pu prévoir qu'un jour viendrait où l'on détruirait d'une parole tout cet édifice construit avec tant de peine et de soins ! Déménager je ne connaissais pas cela. Je ne pouvais surmonter la tristesse qui me suivait partout depuis que j'étais menacé de ce désastre.

Une autre cause qu'on pourra bien juger très-futile, me décida tout à coup à partir pour le Brésil, en offrant à mon imagination le but précis que je n'avais pas encore trouvé.

Je dînais un jour avec ma fille chez un de mes amis. Le hasard me plaça près d'un général belge qui habitait Baya depuis quelques années. Nous causâmes des merveilles qu'on trouve à chaque pas dans ce pays de féeries.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas passer quelques mois au Brésil, me dit-il ? Cette excursion vous retremperait, et vous ferait oublier vos ennuis. »

L'insinuation me plut ; ce voyage convenait à mes goûts ; je pris ma résolution sur-le-champ.

En reconduisant ma fille à son pensionnat, je lui fis part de la conversation que je venais d'avoir avec le général, et, souriant de mon mieux, je lui dis :

« Eh bien, si j'allais là-bas passer un mois ou deux, je reviendrais pour les vacances, ce serait comme si j'étais à la campagne, puisque je ne te vois pas souvent l'été ! »

Dès le lendemain j'arrangeai nos petites affaires, et puisque je devais être forcé de quitter mon logement en 1859, il me parut très-simple de m'en aller dès 1858. On parle souvent du courage qu'il faut pour entreprendre les voyages de long cours. On énumère les dangers, les privations de toute sorte qu'on y rencontre à chaque pas. Oui certes, il faut du courage, mais ce n'est pas celui que l'on suppose. L'instinct de la conservation donne la force nécessaire pour braver les périls ; l'habitude émousse tout ; on s'accoutume à vivre dans les lieux les plus sauvages et les plus malsains. On ne pense ni à

la peste, ni à la fièvre jaune, ni aux lions, ni aux ours blancs, quand on a passé quelques mois dans leur voisinage. C'est ce que j'ai pu constater depuis longtemps; mais les angoisses du départ! voilà ce qu'il est le plus difficile de braver! Je me souviens de la journée passée avec ma fille, des contes dont je l'entretenais pour lui faire accepter l'idée de mon absence. Sur le point de la quitter, il fallait bien lui cacher ce que j'éprouvais. J'osais à peine la regarder. Je lui faisais sur l'Amérique du Sud un cours de géographie tout à fait fantaisiste. Je lui disais bien gaiement que d'abord il n'y avait pas plus de tigres ni de serpents au Brésil qu'au Jardin des Plantes. Et Dieu savait les merveilleuses choses que j'allais lui rapporter! Pour la rassurer et éloigner d'elle la tristesse, je plaisantais, je redevenais enfant. Mais quand je me retrouvai seul, bien seul au milieu de Paris, ce fut alors qu'il me fallut de l'héroïsme pour ne pas revenir sur mes pas. Le souvenir de cette journée où j'affectai la légèreté et l'insouciance, quand j'avais le cœur brisé, est de tous, on peut me croire, le plus amer.

Quelques affaires m'appelaient à Londres. Je fis transporter mes bagages au Havre et de là à Southampton.

Départ. — Le prince inconnu. — Musiciens allemands. — Madère. Ténériffe. — Saint-Vincent.

Le 9 avril 1858, je m'embarquai sur le bateau à vapeur anglais *le Tyne*. Je partageai la cabine n° 21, à bâbord, avec un brave professeur nommé Trinain. Nos deux ou trois premiers jours furent employés à nous installer, à nous observer les uns les autres. Presque tous les passagers étaient Français, Anglais, Portugais ou Brésiliens. Cependant le bruit vint à se répandre qu'un prince allemand était à bord. Il allait, disait-on à Lisbonne, pour y épouser la princesse de Portugal. Rien d'apparent n'indiquait la présence d'un si haut personnage. On se communiquait mutuellement les conjectures les plus burlesques, les suppositions les plus étranges à propos de ce mystère. Naturellement un prince devait se distinguer par sa fierté; il devait éviter d'être en contact avec le vulgaire. Peu à peu tous les regards se tournèrent vers un individu qui, depuis notre entrée sur le navire, avait fait déjà bien des pas en long et en large sans jamais parler à personne. Je ne savais trop qu'en dire, quoiqu'il m'eût été désagréable d'apprendre que ce long et ridicule personnage fût le futur époux de quelque belle infante. On reconnut bientôt que le prince supposé était un petit diplomate anglais, allant je ne sais où, prendre possession d'un poste quelconque. Le besoin de savoir à quoi s'en tenir était si pressant, qu'on alla ensuite jusqu'à soupçonner de ce glorieux incognito un individu qui avait coutume, après avoir dîné lestement de quitter subitement la table, sans bruit, et ne reparaissait plus de la journée. Or, ce pauvre diable, loin d'être prince, était, selon ce que j'appris de son compagnon de cabine, un autre Anglais qui, ayant entendu dire qu'il y avait des diamants au Brésil, s'était débarrassé de tout ce qu'il possédait pour payer son passage et aller à la recherche des pierres précieuses. Il n'avait presque pas de linge, et, sauf au moment des repas, il restait couché afin d'économiser le peu qu'il en possédait. Cependant le sujet véritable de la curiosité universelle était bien réellement au milieu de nous; vivant comme tout le monde, conversant avec quelques amis, et ses amis étaient ses aides de camp ou des officiers de sa suite. Notre capitaine vint éclaircir tous les doutes en faisant installer pour lui une petite cabane numérotée qu'on plaça près du grand mât, afin qu'il pût jouir du spectacle de la mer à son aise, sans être exposé au grand air qui était toujours très-vif. Mais on n'eut garde de prévenir Son Altesse que son nouveau logement avait été construit dans le cours du voyage précédent pour abriter de pauvres gens atteints de cette terrible fièvre jaune qui alors préoccupait tout le monde.

Parmi les passagers, les uns jouaient sans cesse, s'injuriaient et semblaient prêts à chaque instant à se prendre aux cheveux. D'autres ôtaient leurs souliers ou leurs pantoufles pour se reposer plus commodément sur les bancs. D'autres, à table, emplissaient leur assiette de tout ce qui était à leur portée, arrachaient les plats des mains des domestiques, dévorant tout avec une avidité de cannibales, sans égard pour les personnes placées près d'eux. Enfin dans tous les coins, couchés autour de la cheminée, à l'avant sur des cordages, souvent sur le pont, un certain nombre d'individus se faisaient remarquer par leur somnolence continuelle. C'étaient de pauvres colons allemands qui, sur la foi de promesses qu'on voit rarement se réaliser, allaient tenter fortune dans le nouveau monde.

Le 13, notre vapeur entrait dans le Tage, que je ne vis pas : il faisait nuit. Nous mouillâmes de très-bonne heure devant Lisbonne[1]....

En revenant à bord, j'étais de fort mauvaise humeur, et tandis que l'on redescendait le Tage, je me retirai dans ma cabine, sans souci de la célèbre romance, boudant tout le monde, le passé, le présent et surtout mon bottier. M'avait-il fait des chaussures si étroites pour me forcer à penser à lui et à son débiteur?

Cependant le bateau avançait avec rapidité. Les vents alizés soufflaient toujours un peu trop fort, ma fenêtre ne s'ouvrait pas, et je maudissais celui ou celle qui m'avait donné le conseil de me caser à bâbord; de l'autre côté du navire, on jouissait de l'air et de la lumière qui m'étaient refusés. Vers le soir seulement, je quittai mon réduit, et je montai sur le pont, précisément au même moment qu'une troupe de musiciens allemands. Distraction inattendue!

Chacun des concertants prit sa place en silence et par rang de taille; puis, à un signal donné par le chef d'orchestre, vingt instruments formidables ébranlèrent le navire depuis la quille jusqu'aux barres de perroquet. Par une bizarrerie que j'ai souvent remarquée, et de même

1. Ces pages font partie d'une relation manuscrite plus étendue, qui, plus tard, sera publiée en volume; notre cadre n'aurait pu tout contenir. Nous avons dû nous contenter d'extraits d'une étendue d'ailleurs considérable.

que maintes petites femmes aiment les tambours majors et *vice versa*, les musiciens affectionnent presque toujours les instruments en désaccord avec leur taille. Une petite clarinette échappait aux regards sous les doigts énormes d'un honnête et colossal Allemand, tandis que son fils, âgé à peine de dix ans, soufflait avec effort dans un trombone plus grand que lui. Depuis lors, ce concert se renouvela souvent. Le premier jour, on écouta simplement, mais le lendemain, deux aimables messieurs valsèrent ensemble, deux autres les imitèrent; ensuite on se hasarda à faire des invitations aux dames, dont les pieds battaient la mesure; enfin un bal, digne pendant de la musique, fut improvisé, et tout se passa très-bien, sauf quelques petits accidents occasionnés par le roulis. Un abîme cependant était sous nos pas, mais qui songe à cela quand on danse! A partir de ce moment, la familiarité entre les passagers devient plus grande, et grâce à ces bons Allemands, on vit des intimités éclore en un jour comme les plantes en serre-chaude.

Le 14, nous avions aperçu Porto-Santo. Le 15, nous arrivâmes devant Madère. C'était un des lieux que je désirais le plus visiter. Malheureusement, nous avions si peu de temps à rester au mouillage, que nous pûmes à peine nous faire une faible idée de la ville et de ses habitants. L'embarcartion que plusieurs passagers et moi avions louée, avait été conduite, je ne sais si c'est maladresse ou habitude, au milieu d'une plage couverte de galets. On n'osait pas encore sauter, car la mer déferlait de telle sorte qu'il y avait risque d'être pris par les lames qui se succédaient avec une grande rapidité. Nos canotiers eurent l'heureuse idée d'atteler deux bœufs à notre embarcartion, si bien qu'à moitié chemin nous tombâmes les uns sur les autres comme des capucins de carte, ce qui fit bien rire une foule de drôles déguenillés qui probablement s'attendaient à cet agréable spectacle, et au milieu desquels il nous fallut passer mouillés jusqu'aux os, et par conséquent de fort mauvaise humeur. Heureusement une autre troupe vint faire diversion en nous amenant des chevaux tout sellés et tout bridés. Chacun de nous en prit un. Nous allâmes visiter une église dont j'ai oublié le nom. En route, disait-on, nous aurions une vue magnifique; mais nous passâmes entre des murs de jardins, tout chargés de plantes grimpantes, dont les fleurs retombaient jusqu'à terre. Pour ma part, je fis un bouquet digne d'un marié de village.

Madère est un jardin. Tous les fruits d'Europe, ceux des tropiques, y viennent à merveille. On y jouit de la température la plus saine du monde : les médecins y envoient les malades dont on n'espère plus la guérison. Les Anglais y possèdent les plus belles habitations : voilà ce que j'ai appris et vu en courant. Je cherchais de tous côtés les fameuses vignes : elles avaient été arrachées, pour faire place à des cannes à sucre. Il paraît cependant qu'on a respecté les ceps de vigne qui sont de l'autre côté de la montagne, à l'est.

Le 17, nous étions mouillés à Ténériffe. Je n'allai pas à terre : on ne nous accordait que deux heures pour aller et revenir; je dessinai le pic que l'on voit à une grande distance. Le sommet paraît noir. Le reste est couvert de neige; plus bas, les brouillards empêchaient de voir l'aspect du pays[1].

Le 19, nous étions en vue du Cap-Vert. Quelques heures après, nous jetâmes l'ancre à Saint-Vincent, dont l'aspect désolé, sans végétation, me frappa d'autant plus que nous venions de Madère. En parcourant l'île, je ne rencontrai que quelques arbres rachitiques, ressemblant à des genévriers. Des enfants tout nus me suivaient à distance. J'avais soif sous ce soleil ardent. M'étant approché d'une petite citerne, j'allais solliciter de la générosité de deux vieilles négresses un peu d'eau qu'elles tiraient à grand'peine dans leurs cruches, mais la couleur rougeâtre du liquide me fit oublier ma soif. Sur la place, dont un détritus de coquillages remplace le sable, un petit obélisque a été élevé à la mémoire d'une femme par son mari, capitaine d'un navire naufragé dont on voit les débris épars.

Les ennuis de la pleine mer. — Poissons volants. — Une alerte. — La croix du Sud. — Terre ! — Fernambauc. — Bahia; les rues; les nègres.

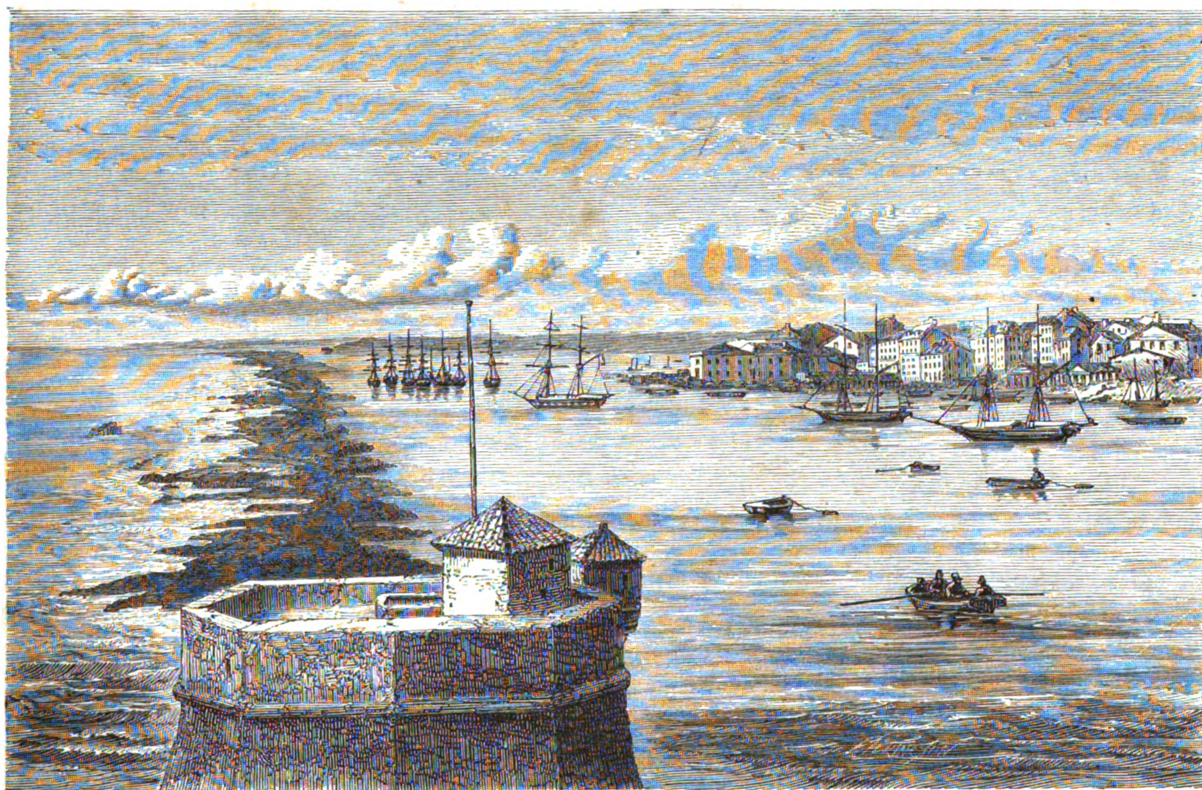
De Saint-Vincent à Fernambouc, le trajet est long. Il fallut traverser tout de bon l'Atlantique en ne touchant nulle part. L'ennui ne tarda pas à se faire sentir. La chaleur devenait étouffante; nous allions entrer dans cette région appelée par les marins le Pot-au-Noir et où des grains violents viennent parfois tout à coup remplacer le calme. La chaleur énerve et amoindrit tout; on entendait de tous côtés sur le navire de longs et sonores bâillements. Le bal n'avait plus d'attraits. Quand paraissait une baleine, quelques curieux se levaient avec effort, regardaient sans voir, et se replongeaient bien vite dans leur taciturnité. Un jour cependant un banc de poissons volants vint s'abattre sur le pont. On s'anima en leur faveur; on les mit dans de la saumure, et après cette première et indispensable précaution, des matelots experts en ce genre d'opération les étendirent sur de petites planchettes, puis, à l'aide d'épingles, ouvrirent leurs nageoires faisant fonction d'ailes et étalèrent à tous les regards cet appareil curieux. Ce fut un enthousiasme général, mais hélas passager! Le découragement semblait s'être emparé de tout le monde; une secousse seule pouvait nous tirer de l'espèce de léthargie qui pesait sur tout. Tout à coup, à un signal donné, l'équipage entier parut sur le pont; des matelots se précipitèrent dans les embarcations accrochées au portemanteau de l'arrière, larguant les amarres; on mit à la mer les canots, la chaloupe, jusqu'à la plus petite embarcation; les rames furent placés le long des bancs; d'autres matelots coururent au sac qui contenait les lettres, le portèrent près du grand canot, prêt à être embarqué le premier. Que se passait-il donc? Étions-nous arrivés? Loin de là! Des matelots amenaient des pompes. Était-ce un sinistre? Le feu était-il au navire? Non, grâce au ciel; il ne s'agissait que d'un simulacre d'exercice en prévision de quelque

1. Nous avons donné une vue du pic de Ténériffe, t. Ier, p. 225.

incendie possible. Chacun de nous respira, mais l'alarme avait été chaude!

Le 29, à huit heures et demie du soir, nous passâmes la ligne ; divers mouvements inusités dans la journée m'avaient fait penser qu'on nous préparait quelque mystification peu agréable. Il n'en fut rien. On se contenta de faire une petite cotisation, et l'on but du champagne à la santé du capitaine.

1er mai. Le lever du soleil était magnifique. Le ciel, comme je l'avais déjà plusieurs fois remarqué, présentait un aspect extraordinaire. Je ne m'étais presque pas couché afin de suivre les effets des nuages, qui ne ressemblent pas à ce qu'on voit ailleurs. Souvent, au milieu d'un ciel très-pur, paraît un immense nuage opaque presque noir. Ce fut au-dessus d'un de ces nuages effrayants que m'apparut pour la première fois la constellation de la Croix du Sud, qui n'est visible que dans l'hémisphère austral. L'étoile polaire avait disparu depuis quelques jours. Plusieurs d'entre nous ne devaient plus la revoir. Cette pensée m'avait attristé pendant toute la nuit. En voyant ces étoiles nouvelles, je sentais plus vivement la distance qui me séparait de ceux que j'avais laissés là-bas, et je me promettais bien de ne pas tarder à aller les rejoindre. Au milieu de ces réflexions et de ces projets de retour, comme je regardais fixement à l'horizon, je crus voir se former un nouveau nuage qui s'apprêtait à remplacer celui qui venait de traverser l'espace. Mais il me semblait aussi entrevoir quelques oiseaux. Mon attention redoubla. Des apparences d'arbres se détachaient du fond du ciel, pareilles à des



Port de Fernambouc.

points obscurs nageant dans l'air. Je me dressai debout, ne respirant plus. Non, je ne me trompais pas, j'avais devant moi l'Amérique; ces points noirs étaient les cimes des palmiers, dont les troncs étaient estompés et comme effacés par la vapeur.

Terre ! terre ! Et voilà que tous ces hôtes du navire, souffrants, ennuyés, fatigués, s'élancent sur le pont, réveillés et intéressés cette fois, bien mieux que par un exercice impromptu de sauvetage! Peu à peu, les palmiers devinrent plus distincts, mais pas de montagnes, pas de second plan; des arbres et le ciel. Une petite voile qui avait l'air de sortir des flots, venait à nous, vent arrière. Une voile seule, et rien pour indiquer où était son point d'appui : aucun bateau. Nous cherchions à comprendre. « Ce sont des *rengades*, me dit un Marseillais qui habitait depuis vingt ans Buenos-Ayres. Vous allez voir comme c'est solide, sans que cela paraisse. » Effectivement, c'était solide. Une demi-douzaine de poutres, liées entre elles, formant une sorte de radeau, une espèce de banc, et au centre un trou dans lequel était planté le mât, voilà tout. Avec ces embarcations on peut chavirer, c'est vrai, mais on a toujours les pieds dans l'eau, souvent plus encore. « Savez-vous, monsieur, que ces gaillards-là, si on les payait bien, seraient capables d'aller jusqu'à Lisbonne. — Par exemple, répondis-je, cela me paraît un peu fort. Comment s'y prendraient-ils? — Eh! morbleu! rien de plus simple : en côtoyant!!! » Je n'en demandai pas davantage, j'étais convaincu.

Nous approchions de Fernambouc, et bientôt nous

jetâmes l'ancre; mais il était impossible de voir la ville, bâtie sur un terrain plat. Une embarcation seule fut détachée et envoyée à terre pour y porter des dépêches. Personne ne se souciait de descendre dans ces charmantes embarcations du pays, surtout en voyant la mer passer par-dessus les brisants.

De Fernambouc à Bahia, il ne se passa rien de nouveau; des baleines, des oiseaux, des paille-en-queue des tropiques, et quelques poissons volants. A notre arrivée de nuit à Bahia, il pleuvait à torrents. Un brouillard épais cachait une partie de la ville. Je n'étais guère satisfait. Rien de ce que je voyais ne me donnait une idée de ce que j'espérais voir au Brésil. Nous abordâmes. A terre, pas de pittoresque; des nègres, toujours des nègres, criant, se remuant, se poussant les uns les autres. Point d'inattendu dans les costumes: des pantalons sales, des chemises sales, des pieds crottés, souvent gros comme ceux des éléphants, pour cause d'éléphantiasis, affreuse maladie! J'avais toujours entendu dire que pour voir de belles négresses, il fallait aller à Bahia J'en vis effectivement plusieurs qui n'étaient pas mal, mais tout cela grouillait dans les rues étroites de la ville basse, où les négociants français, anglais, portugais, juifs et catholiques vivaient dans une atmosphère empestée. Je me hâtai de sortir de cette fourmilière, en grimpant avec difficulté, comme à Lisbonne, une grande rue conduisant dans la ville haute. Là, en passant devant un jardin, je vis pour la première fois un oiseau-mouche voltigeant sur un oranger. Je le regardai comme un présage heureux : il me réconciliait avec moi-même et mes espérances; c'était lui qui le premier m'annonçait vraiment le nouveau monde.

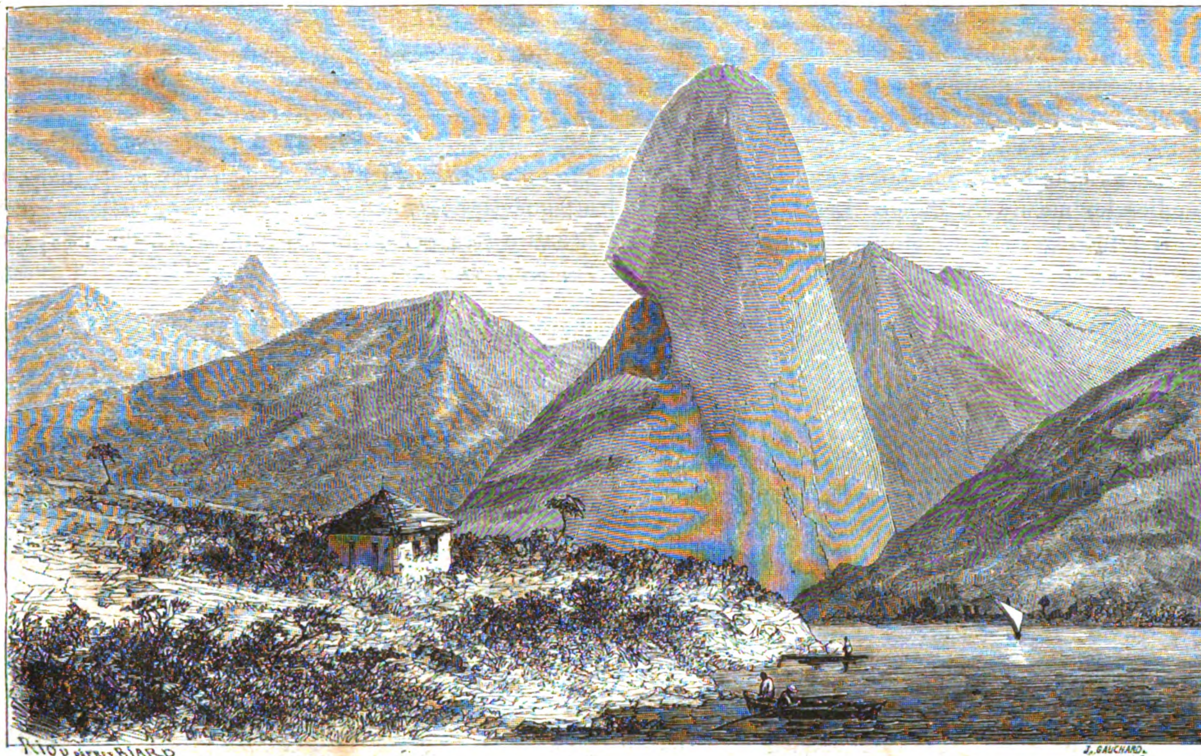

Une rue à Bahia.

La baie de Rio-Janeiro. — Le paysage. — Les rues. — Les cancrelats. — Lettre d'introduction. — Les habits noirs.

Trois jours après (5 mai) nous entrions dans la magnifique baie de Rio-de-Janeiro. Un négociant français, avec lequel je m'étais mis plus en rapport qu'avec les autres, me décrivait avec chaleur le panorama qui se déroulait devant nous. Il admirait tout : j'étais plus lent à m'émouvoir. Nos impressions ne pouvaient pas être les mêmes. Les souvenirs qui me poursuivaient, faisaient quelquefois paraître à mes yeux en noir ce qui pour lui était rose. Marié à une femme charmante, en possession d'une fortune qu'il devait à son travail, et qui chaque jour s'augmentait, il allait retrouver sa famille; moi au contraire je quittais la mienne, et je ne pouvais encore me distraire de mes pensées ni par le travail auquel j'étais habitué, ni par la contemplation de ces merveilles, de cet inconnu que j'étais venu chercher. « Voilà Botafogo, me disait-il; voilà l'hôpital! Cette petite montagne qui s'avance dans la mer, où vous voyez ces maisonnettes si jolies et toutes cachées par des arbres de toute espèce, c'est la Gloria. Ce groupe de maisons blanches et roses, c'est le faubourg Saint-Germain de Rio; regardez aussi ce grand aqueduc, et plus loin Sainte-Thérèse, un endroit fort sain! Allez loger là. On ne craint pas la fièvre jaune sur cette hauteur. De ce côté, sur ce rocher, dans la ville même, c'est le Castel. C'est, comme vous pouvez le voir, le lieu où l'on place les signaux. Chaque

navire est annoncé longtemps avant qu'il soit entré dans le port. »

Tous ces détails avaient pour moi de plus en plus d'intérêt; c'était bien autre chose qu'à Bahia. Aussi je me laissai gagner peu à peu par l'enthousiasme de mon compatriote. Il me montrait avec orgueil les moindres



Le Pain de sucre, à Rio-de-Janeiro.

détails, me les expliquant à mesure que nous passions à leur portée. On eût dit que tout cela était à lui et était pour lui. Le soleil n'était d'or qu'à Rio, l'air n'était embaumé qu'à Rio. Quant à ce dernier avantage, j'avais bien pu concevoir quelques doutes; nous approchions d'un quai où l'on voyait une foule de nègres portant certains objets équivoques, audessus desquels des centaines de goëlands voltigeaient en tournoyant. Que voulaient ces oiseaux? Quel attrait avaient pour eux ces pauvres noirs et leurs fardeaux?



Négresses, à Rio-de-Janeiro.

Mon guide cependant achevait mon instruction; il m'avait déjà fait faire connaissance avec ce rocher, connu de tous les navigateurs et qu'on a justement surnommé le *Pain de sucre*, puis le *Corcovado* (le bossu), d'où l'on découvre le pays à une grande distance; et comme je m'étonnais de voir à son sommet une partie blanche qui pourtant ne pouvait pas être de la neige, il m'expliqua que plusieurs accidents étant arrivés à des voyageurs qui traversaient là une espèce de crevasse, le gouvernement y avait fait bâtir une muraille. Depuis ce temps on n'y court aucun danger. Tous ceux qui font le voyage du Brésil, tous ceux qui passent à Rio, vont au Corcovado, pour admirer la baie.

Enfin le bateau s'arrêta. Il ne fallait pas songer à emporter nos bagages; chacun fit un léger paquet de ce qui pouvait lui être indispensable pendant deux ou trois jours. Le reste devait être transporté à la douane. De tous côtés des embarcations nous offraient leurs services. En débarquant sur de grands degrés de pierre, je faillis tomber dans l'eau. De là on arrive dans la rue Direita, habitée en partie par des marchands portugais; c'est dans cette rue

que se trouvent la douane et la poste. Sur les trottoirs étaient assises les plus belles négresses que j'aie jamais vues; elles sont tellement grandes qu'on les prendrait pour une race de géants. Ce qui me les gâtait un peu, c'est que plusieurs d'entre elles vendaient du gras-double qu'elles tripotaient sans cesse. De la rue Direita on passe dans la fameuse rue d'Ouvidor, qui me rappela notre rue Vivienne. Toute la ville semble s'y donner rendez-vous; c'est là que les dames viennent montrer leur toilette. Mais ce n'était pas encore le moment d'étudier les mœurs du Brésil. Avant tout il fallait songer à me loger. Je savais que le moins qu'il m'en coûterait serait vingt francs par jour. J'étais résigné.

Arrivé à l'hôtel, j'y trouvai avec plaisir un repas passable, mais, hélas! la seule chambre dont on pouvait disposer en ma faveur n'avait pour fenêtre qu'un petit jour de souffrance. Il me fallait donc me contenter d'une espèce de cachot pour me reposer d'un mois de fatigue. Au Brésil, manquer d'air, c'est subir le supplice des plombs de Venise, c'est pire que d'avoir à endurer le calme plat sous la ligne. Vers minuit, pour échapper à la chaleur de mon matelas, je m'avisai de me coucher sur un canapé en jonc; mais là, je me sentis bientôt attaqué par des ennemis inconnus. J'avais déjà eu à me débattre avec les moustiques qui eussent bien suffi pour me tenir éveillé. Cette fois, c'était bien autre chose,



Maison de campagne, près Rio-de-Janeiro.

et ces nouveaux assaillants devaient être assez gros. Je voulus savoir à qui j'avais affaire. La bougie allumée, une foule d'individus à antennes longues d'un pouce, rapides comme des étoiles filantes, disparurent comme par enchantement; si bien que mes recherches les plus minutieuses n'amenèrent aucun résultat. Mais à peine ma lumière fut-elle éteinte que le siége recommença de plus belle. Pour le coup j'allumai bien doucement ma bougie, et, me précipitant sous le lit, j'écrasai sans pitié un des fuyards. Quelle fut mon horreur! c'était un cancrelas de la plus grosse espèce, un vrai cancrelas[1]! le plus affreux de mes souvenirs de voyage! Un bâtiment de guerre dans lequel j'avais vécu plus d'une année, avait apporté du Sénégal quelques individus de cette espèce, qui s'étaient multipliés de telle sorte que le navire en avait été infesté. Bien des années s'étaient écoulées depuis, et cependant chaque fois que ce souvenir s'était présenté à mon esprit, un frisson m'avait parcouru tout le corps; et voilà qu'à Rio revenaient ces épreuves de frissonnante mémoire! Le cancrelas allait de nouveau décolorer mon existence. Le plus simple me parut être de passer la nuit sur une chaise. J'attendis le jour dans cette triste position, après avoir illuminé mon appartement avec toutes les matières inflammables qui étaient à ma disposition.

Le lendemain de notre arrivée, j'allai faire une visite à M. Taunay, consul de France; il eut la bonté de me donner une lettre d'introduction pour le majordome du palais, M. Paul Barboza, que j'allai voir à Saint-Christophe, à une lieue de Rio. M. Barboza fut fort gracieux pour moi et me promit de me présenter à Sa Majesté l'empereur du Brésil, auprès duquel j'avais de précieuses recommandations. Mais il fallait attendre quelques jours, Sa Majesté habitant encore Pétro-

1. *Blatta insignis* (orthoptère).

polis, résidence d'hiver, ce qui veut dire de l'époque des plus grandes chaleurs.

En attendant, je parcourus la ville, revêtu d'un costume d'une blancheur de neige que j'avais acheté dans les magasins de la Belle-Jardinière; mais combien fut grande mon humiliation quand je vis qu'on me regardait un peu comme autrefois nous regardions à Paris un Arabe avec son burnous, ou un Grec avec sa fustanelle! Dans la ville de Rio, la couleur noire dominait partout. Les commis de magasin avec leur balai, portaient, dès sept heures du matin, d'élégantes redingotes de drap. Le blanc n'existait nulle part dans ce pays, où les criminels seuls, m'avait-on dit, eussent dû être condamnés à ce supplice de l'habit noir. Croyez donc et suivez les conseils!

J'avais, on le devine, une idée fixe: celle de trouver un logement où je n'avais pas à me battre avec les cancrelas. Je passai d'abord sur une place ornée d'une fontaine magnifique et surtout bien originale; jamais je n'ai vu, à aucune autre, une quantité si prodigieuse de robinets! Une cinquantaine de nègres et de négresses, toujours criant, se démenant, gesticulant, y pouvaient emplir leurs cruches sans trop attendre. Je traversai plusieurs rues et je me trouvai au bord de la mer, précisément à l'endroit où j'avais vu tournoyer tant de goëlands. Un coup d'œil jeté en passant sur ce que portaient deux nègres, me fit reconnaître ce qui attirait ces oiseaux intelligents: sur le quai, en face de la mer, s'élevait un vaste hôpital.



Avenue de la Gloria, à Rio-de-Janeiro.

En continuant de côtoyer la mer, je passai sous une terrasse terminée à ses deux extrémités par des pavillons: c'est le jardin public. Mais j'avais hâte d'arriver en haut d'une petite colline où j'apercevais une église, de jolies maisons et des arbres. Quel plus charmant endroit pour se loger! des ombrages et la mer pour se baigner! Mais je cherchai en vain: rien n'était à louer. Après « la Gloria » (c'est le nom de cette colline), je visitai le quartier du Catète, où demeure toute l'aristocratie de noblesse et d'argent, le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin de Rio réunis. Ce n'était point encore là que j'avais chance de me loger. De là, j'allai à Botafogo, sur le bord de la mer, et j'y admirai de fort belles habitations, entre autres celle de M. d'Abrantès, qui est, dit-on, un généreux protecteur des arts; mais là comme ailleurs il n'y avait à espérer pour moi ni appartement ni chambre. En définitive, je compris que je devais renoncer à mes illusions. D'ailleurs, il m'eût fallu acheter des meubles, louer un nègre et une négresse: le mieux était de demander modestement au seigneur et maître de mon hôtel une chambre à fenêtre.

Audience de l'empereur du Brésil. — Excursion dans la montagne. — La grande cascade. — Travail et repos. — Une mémorable interruption.

Déjà mon oisiveté me pesait, et je méditais de faire sans plus de retard le voyage de Pétropolis, quand on m'annonça que Sa Majesté l'empereur arrivait le soir même à Rio. Le jour suivant, dès le matin, je me rendis au palais de Saint-Christophe, et vers onze heures, M. Barboza me conduisit dans une galerie d'une architecture très-simple. Comme on m'avait assuré que j'aurais à subir toutes les cérémonies de l'étiquette la plus minutieuse, je cherchais de tous côtés un introducteur: mais

du fond de la galerie je vis sortir et s'avancer vers moi l'empereur lui-même, qui d'un air fort gracieux reçut les lettres que je lui présentai. Sa Majesté eut la bonté de causer avec moi assez longtemps, et je fus frappé de l'instruction profonde qu'il montra pendant cette audience. Il me parut, par exemple, plus au courant de ce qui se passe en Laponie, en Norvége, au Spitzberg, que les gens de ces pays mêmes. Sa Majesté exprima le désir de voir quelques esquisses que j'avais apportées au Brésil, et insista pour me faire accepter un logement à son palais de ville. Il donna l'ordre de m'y conduire et de me laisser choisir l'appartement qui me conviendrait.

En sortant, je m'empressai d'aller à la douane, d'où je tirai mes bagages et mes malles à grand'peine.

Au jour convenu, l'empereur vint me visiter; la chaleur m'avait à moitié endormi; je me réveillai en sursaut, croyant entendre en rêve des pas précipités; c'étaient ceux de Sa Majesté. Sa bienveillance me fit oublier mes petites mésaventures....

Les jours suivants, je continuai à visiter la ville. Cependant, je ne pouvais passer plus longtemps ma vie à courir les rues. En attendant divers renseignements que je ne trouvais pas, je me décidai à sortir de Rio, pour aller faire quelques études de paysage dans une montagne nommée Tijouka, à quelques lieues de la ville. Pour s'y rendre, on se fait transporter d'abord en omnibus, puis on prend des mules au bas de la montagne. On me conseilla de louer un nègre, qui porterait ma malle de son côté, sans que j'eusse à m'en occuper autrement. Les nègres font à Rio l'office de nos commissionnaires; ils appartiennent à des maîtres qui les louent. Malgré cette assurance, je n'étais pas trop disposé à laisser partir ma malle à l'aventure et je résolus de la suivre à pied jusqu'à l'endroit où je trouverais les mules. Toutes les personnes à qui je fis part de mon intention se récrièrent à l'envi. Il fallait que je fusse fou. Je n'arriverais pas vivant. Il est bon de dire que le climat de Rio rend les Européens tout aussi paresseux que les gens du Sud. Peu après leur arrivée au Brésil, vaincus par le soleil, ils s'affaiblissent, ne marchent plus ou attendent la nuit pour se hasarder à une petite promenade. Aussi ma détermination de faire un trajet de quelques kilomètres au milieu de la journée paraissait-elle un acte de témérité inqualifiable; ce qui n'empêcha pas que vers onze heures nous partîmes bravement, mon nègre et moi. Ma malle était pesante, et au bout d'une demi-heure, le pauvre diable ressemblait à une statue de bronze, tant sa peau était devenue luisante sous la sueur qui l'inondait de tous côtés. Quant à moi, abrité sous mon parasol, je le suivais non sans fatigue, trouvant à chaque pas que je pouvais bien avoir eu tort, car cette marche forcée, par un soleil auquel je n'étais pas encore accoutumé, commençait à me donner le vertige. Nous fîmes ainsi plusieurs lieues; puis nous montâmes une côte tellement rapide que, tout à fait convaincu, je pris sérieusement le parti de coucher à un hôtel qui se trouve fort à propos au bout de cette première partie de la route. Le lendemain matin, je payai mon nègre deux mille reis, un peu moins de six francs, et, après avoir dîné moitié à l'anglaise, moitié à la brésilienne, je montai, seul, libre, heureux de pouvoir, pour



Portrait de l'empereur du Brésil d'après le tableau de Biard.

la première fois, courir jusqu'à la nuit, admirant tout, et respirant à l'aise un air frais, presque froid, dont j'étais privé depuis longtemps. Le jour suivant j'hésitais encore sur ce que je devais peindre et je préparais mes matériaux, quand plusieurs de mes compagnons de voyage arrivèrent montés sur des mules, pour passer le dimanche avec moi. Ils étaient tous gais et dispos : plus prudents que je ne l'avais été, ils avaient pris l'omnibus et n'avaient pas gravi à pied la montagne. J'enfourchai, à leur exemple, une mule, et nous descendîmes tous gaiement pour aller voir « la grande cascade. » Dès le début de cette excursion, je commençai à avoir un avant-goût de ce dont je devais jouir plus tard. De tous côtés, j'apercevais des plantations de café ; devant chaque habitation s'étendait un grand terrain plat, ressemblant à nos aires à battre le blé. Derrière d'immenses rochers tout unis et de couleur violette, j'entendais le bruit du torrent, caché par la végétation luxuriante à travers laquelle nous cheminions. Une heure après notre départ, nous nous arrêtâmes dans une baraque où l'on trouve toutes choses, excepté ce dont on a besoin. Laissant là nos montures, nous nous engageâmes dans des sentiers tout envahis par les herbes et serpentant parmi les bananiers et les caféiers ; bientôt nous étions en face de la cascade. Un énorme rocher sans végétation, supporté seulement par une pierre qui laisse voir le vide au-dessus, surplombe à la gauche de la cascade comme pour lui servir de repoussoir. » L'eau, après avoir glissé de saillie en saillie, semble se reposer un instant sur une partie plate où se forment de petits bassins, dans lesquels on peut se baigner sans crainte ; puis elle rencontre une pente unique et glisse d'une très-grande hauteur, en passant dans le voisinage de plusieurs habitations, pour porter ses eaux à la mer. Tout en cheminant et regardant, j'avisai un délicieux petit coin tapissé de plantes bien fraîches, arrosé d'une eau pure et couvert d'ombre. C'était un charmant sujet d'étude : j'en pris note. Le soir, mes compagnons me quittèrent et je retournai à mon hôtel de la montagne, ravi à la pensée qu'en attendant les forêts vierges, j'allais avoir de quoi m'occuper quinze jours très-agréablement, car ce qui m'entourait avait tout au moins le mérite de la nouveauté.



Portrait de l'impératrice du Brésil d'après le tableau de Biard.

Le soir même, je me fis donner des vivres pour mon déjeuner, et à six heures du matin, j'endossai le havre-sac. La course était longue ; j'arrivai harassé ; je pris un bain qui me fit beaucoup de bien. Pendant toute la journée je fis de la peinture, bien abrité par de grands arbres et au bruit de la cascade. Je vivais enfin ! J'étais redevenu peintre ! J'avais sous les yeux une nature splendide ! Pour la première fois depuis mon départ, j'étais pleinement heureux. Pour la première fois aussi, je fis connaissance avec les fourmis, qui mangèrent une partie de mon déjeuner pendant que je travaillais. Malgré ce petit inconvénient, quelle bonne journée ! Et comme je me promettais bien de retourner le lendemain ! Mais l'homme propose.... comme on dit. Ma séance terminée, je pris mon sac et mon parapluie. La montée me parut bien longue. De temps en temps, des esclaves que je rencontrais n'avaient pas assez de leurs gros yeux pour me regarder. C'était si

énorme, ce qu'ils voyaient! Un homme libre, un docteur peut-être, car au Brésil chaque profession a son docteur, un blanc qui pliait sous un fardeau! Ce fut bien autre chose quand j'arrivai à la porte de l'hôtel; une foule bizarre entourait un cheval monté par un courrier doré sur tranche, et ce courrier était là pour moi! Qu'on juge du contraste! Un courrier du palais impérial d'une part, — un portefaix de l'autre. On parlera longtemps dans la montagne de cette aventure inexplicable. Enfin, comme, après tout, la missive était bien adressée à moi, Biard, chevalier de la Légion d'honneur, et que ce même nom figurait sur le livre des voyageurs, il fallait bien reconnaître que j'avais le droit de décacheter ma lettre. On m'annonçait que Sa Majesté l'impératrice désirait que je fisse son portrait en pied et en grand costume, ainsi que ceux de Leurs Altesses Impériales les princesses Isabelle et Léopoldine. — Adieu donc à la cascade et à cette bonne vie d'études que j'avais tant désirée et que j'allais quitter, hélas! pour trop longtemps!



Vêtu de blanc.

Une clef du palais. — Le marché. — Les oiseaux. — La garde nationale. — Concert privé. — Promenades au Castel. — Processions.

Je revins à Rio, et, le plus tôt qu'il me fut possible, je commençai les portraits de l'impératrice et des deux princesses. Tous les jours, j'allais à Saint-Christophe, à une lieue de la capitale; les séances avaient lieu dans la bibliothèque de l'empereur. La tenue de rigueur était l'habit noir; or, comme il m'était difficile de trouver des ouvriers qui comprissent ce dont j'avais besoin, j'étais obligé de tendre mes toiles moi-même, en costume de cérémonie, après avoir eu bien de la peine à expliquer comment se font les châssis; car, ne sachant pas le portugais, il me fallait donner mes indications par interprète, ce qui me gênait à chaque instant. Le plus ordinairement, je venais de Rio à pied; j'étudiais le portugais en chemin; je me reposais çà et là, je faisais des croquis, et je revenais de même, toujours lisant ou dessinant.



Une clef du palais de Rio-de-Janeiro.

Dans le palais de la ville où je m'étais installé, je jouissais d'une liberté entière. Pour m'éviter l'ennui de passer dans les cours où étaient les factionnaires, on m'avait donné une clef qui ouvrait une porte du côté de la rue de la Miséricorde. Cette clef fut pour moi, à première vue, l'objet de deux sentiments bien opposés : l'un du plaisir de pouvoir entrer et sortir à toute heure sans contrôle, l'autre de stupéfaction en voyant la longueur de cet instrument vraiment prodigieux! aucune de mes poches n'était capable de le contenir; cependant je l'acceptai avec gratitude, me réservant *in petto* de faire faire des allonges à chacun de mes pans d'habit, projet que je mis à exécution sur-le-champ. Mais je ne puis dissimuler que parfois l'habitude me faisait oublier cette clef, à laquelle était liée mon existence : alors s'il m'arrivait de m'asseoir, on me voyait me relever avec la vivacité d'un homme qui vient de marcher sur un serpent. Après tout, je m'habituai peu à peu à mon cauchemar.

Dans les intervalles de mes travaux, j'achevai d'étudier la ville. J'allais tous les jours au marché. C'est là que l'on juge le mieux les habitudes du peuple. Chaque matin des embarcations, venant des îles voisines, apportent des provisions d'oranges, de bananes, du bois, des poissons; c'est un spectacle étrange où l'on ne voit que nègres qui se culbutent, crient, appellent, rient ou pleurent, et comme ces barques ne peuvent approcher du quai, à cause d'un talus en pierre qui descend en pente vers la mer, d'autres nègres, armés de paniers ronds, se précipitent au-devant, se jettent dans l'eau, et quelquefois font la chaîne pour arriver plus tôt. Quand la marée est haute, le sabbat ordinaire augmente : on se pousse, on s'ahurit, on tombe

à l'eau, on gâte la marchandise, et les coups de bâton récompensent les maladroits. Plus loin, des négresses, abritées sous des baraques faites à la hâte, distribuent aux uns le café, aux autres des écuelles pleines de *carne secca* (voy. t. III, p. 331, note) et de *feijoens* (haricots), nourriture habituelle des gens de couleur, et bien souvent aussi des classes plus élevées. Sur le quai se promènent les revendeurs, attendant et guettant de loin les objets qu'ils veulent acheter. Ce qui m'intéressait par-dessus tout, c'étaient des brochettes d'oiseaux de toutes couleurs. J'aurais voulu les acheter tous; mais l'art de les conserver que j'ai acquis dans la suite me manquait alors. En face de ce quai si animé se trouve le marché intérieur, où l'on vend des paillassons, des nattes, des calebasses, et généralement des ustensiles de ménage. Là se vendent aussi et se découpent d'énormes poissons, là enfin sont les marchands d'oiseaux et de singes. Je m'étonnais toujours de voir combien on s'empressait peu d'acheter ces oiseaux d'une richesse et d'une variété de couleurs si admirables. Si dans les rues on voit accrochée à une fenêtre une petite cage en jonc, on est sûr que c'est un serin ou un chardonneret qu'elle renferme. Il en est de même des fleurs; on ne rencontre presque pas de fleurs tropicales à Rio; des roses toujours.


Vêtu de noir.

Mon temps se passait agréablement. Je travaillais pendant une partie du jour. Je dessinais des paysages, je recevais de nombreuses visites, tous les journalistes me traitaient avec beaucoup de bienveillance; j'avais acheté une redingote noire, j'avais chaud, mais j'étais considéré, cela eût dû me suffire. Que me manquait-il? Logé dans un palais, je voyais, de mes croisées, la chambre des députés et j'entendais, sans me déranger, de beaux discours; je voyais aussi manœuvrer la garde nationale, avec ses sapeurs, dont le tablier était varié selon les régiments : les uns imitant la peau de tigre, d'autres ornés des deux plantes nationales, le thé et le café, peintes à l'huile d'une façon réjouissante. Je pouvais admirer tout à mon aise l'armée et MM. ses officiers, portant sous le bras le bonnet à poil ou le shako. Devant moi s'exécutaient des manœuvres savantes, dans lesquelles je remarquais avec plaisir la prudence qui anime en tous lieux la garde nationale : chaque soldat citoyen, dans l'intérêt de son voisin, sans doute, faisait feu un peu avant ou un peu après le commandement en détournant la tête.


Les sapeurs de la garde nationale de Rio-de-Janeiro.

D'une belle toilette en marbre blanc du palais, j'avais fait une table à manger, et je me composais d'assez bons repas, où abondaient les conserves, les bananes et les oranges; mais il me fallait toujours disputer mon dîner aux invasions des fourmis. Le soir arrivé, si je restais à prendre le frais à ma fenêtre, vis-à-vis de moi une chambre s'éclairait, une guitare et une flûte s'accordaient, puis des voix lamentables psalmodiaient des romances sur des airs d'enterrement. Ces chanteurs funèbres parfois s'attendrissaient, roulaient et levaient les yeux au plafond. Le sentiment les débordait. Cela durait, hélas! jusqu'à deux heures du matin;... dans de pareils moments, si quelqu'un se fût approché de moi, j'aurais mordu!... Mais le plus ordinairement, à la tombée de la nuit, je montais au Castel, cette petite colline où sont les signaux et qui est dans la ville même.

J'ai passé là de bonnes heures, contemplant toujours avec admiration l'immensité de la baie, avec ses îles si nombreuses que la vue ne peut toutes les embrasser. Du côté de la mer, la *sérra dos Orgaos* se découpe sur l'horizon en formes bizarres. Quand j'avais regardé longtemps à une même place, j'allais m'asseoir à quelques pas plus loin, et le spectacle était toujours nouveau pour moi. La nuit venait peu à peu, la plaine et la montagne se couvraient de feux, la ville s'illuminait à mes pieds. Quelquefois, je m'endormais sur le parapet, d'où le moindre petit mouvement m'aurait pré-

cipité à quelques centaines de toises, sur un chemin ou sur un rocher.

Quant à me promener dans la magnifique rue d'Ouvidor, je m'en gardais bien. Il me suffisait d'y avoir entrevu les belles Brésiliennes étalant leurs toilettes aux lumières des boutiques, et suivies, selon l'usage, d'une ou deux mulâtresses ou d'autant de négresses et de quelques négrillons; le tout marchant avec lenteur et gravité,



Dames brésiliennes, à Rio-de-Janeiro.

le mari en tête. Du reste, dans ces toilettes presque toujours de couleurs très-voyantes, j'avais remarqué un esprit d'économie et d'ordre que nos Françaises n'ont pas toujours. Ces couleurs un peu exagérées peuvent, en effet, braver impunément le soleil pendant quelque temps, puis elles se transforment en nuances plus tendres, ce qui produit un changement complet de toilettes sans nouveaux frais. Chaque jour, à l'un des bouts de la rue, j'aurais pu entendre une douzaine d'orgues et autant de pianos qui jouaient ensemble pour attirer les chalands aux boutiques : c'était à qui ferait le plus de bruit. Mais je m'étais lassé bien vite de la ville et de ses distractions. Je dois noter cependant deux processions qui défilèrent sous ma fenêtre.— L'une d'elles avait pour objet de célébrer saint Georges. Tous les grands dignitaires faisaient escorte à un mannequin à cheval, cuirassé de pied en cap, représentant le saint. De loin, je l'avais pris pour un personnage naturel. Par hasard, et comme pour me tirer d'incertitude, les gens chargés de surveiller le glorieux cavalier l'ayant oublié un instant, un saut du cheval faillit le désarçonner. — Dans l'autre procession figuraient de charmantes petites filles de huit à douze ans, habillées à la Louis XV, avec des manteaux de soie, de velours, et surtout d'immenses ballons. Elles dansaient en s'avançant d'un air coquet. Par contraste, plusieurs d'entre elles étaient accompagnées d'individus, leurs pères sans doute, marchant fièrement à côté d'elles, avec des souquenilles vertes-rouges, des parapluies à la main et un cigare à la bouche. Les officiers de l'armée, toujours leur bonnet à poil ou leur shako sous le bras, portaient des effigies de saints et de saintes; un tambour-major, tout rouge des pieds à la tête, précédait les sapeurs à tabliers couleur tigre. A l'arrière-garde, des nègres tiraient des pétards dans les jambes des curieux. C'est un usage qui paraît inséparable à Rio de toute fête, religieuse ou autre.

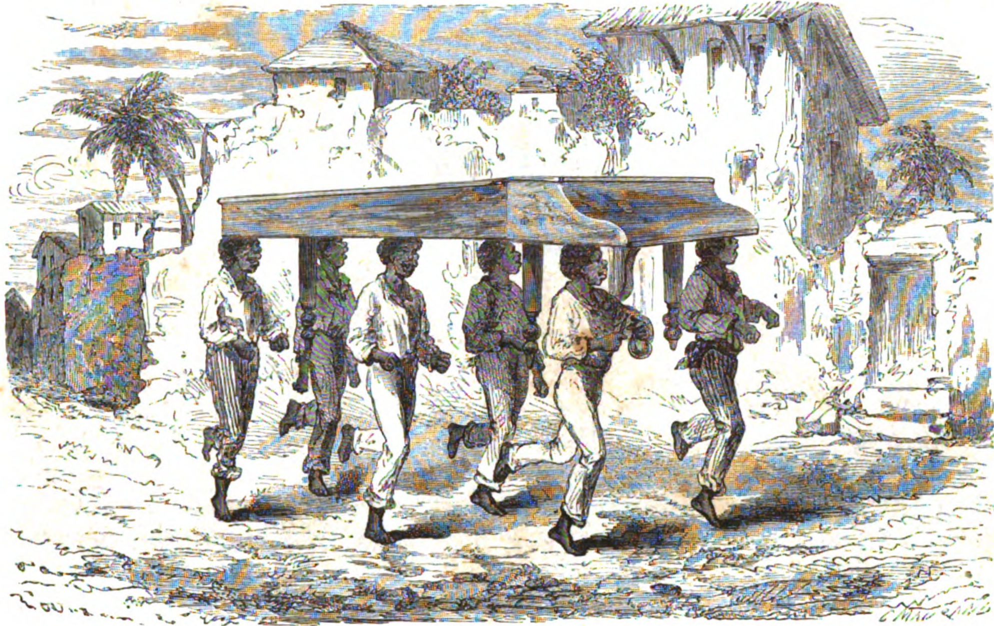


Nègre portefaix, à Rio-de-Janeiro.

Les nègres. — Déménagement. — Vente d'esclaves.

Ils sont bien drôles, ces nègres de Rio, le pays où ils sont, je crois, le plus heureux, si des esclaves peuvent jamais l'être! L'un des premiers jours de mon installation, je quittai malgré moi mon travail, poussé par la curiosité: j'entendais certains sons étranges d'un bout de la rue à l'autre. Il s'agissait tout simplement d'un déménagement. Chaque nègre portait un meuble, gros ou petit, lourd ou léger, selon la chance. Tous mar-

chaient à peu près en mesure, en répétant soit une syllabe ou deux, soit en poussant un son guttural. Il y en avait qui portaient des tonneaux vides, formant un volume trois fois plus gros que leur corps. A la queue de cette file d'une cinquantaine d'individus venait un peu plus gravement un piano, que six hommes portaient sur leur tête. L'un d'eux, faisant fonctions de chef d'orchestre, tenait un objet ressemblant à une pomme d'arrosoir, dans lequel se trouvaient de petits cailloux. Avec cet instrument, le nègre battait joyeusement la mesure.



Déménagement d'un piano, à Rio-de-Janeiro.

Un autre jour, je vis trois négresses causer en gesticulant beaucoup et portant aussi sur leur tête, l'une un parapluie fermé, la seconde une orange et la troisième une petite bouteille. Ne serait-ce pas à cet usage de porter tout sur la tête que les négresses doivent d'être généralement bien faites, de porter le buste en avant et d'avoir quelquefois dans leur marche une dignité que leur envieraient beaucoup de femmes des classes blanches les plus riches?



Négresses, à Rio-de-Janeiro.



Nègre commissionnaire, à Rio-de-Janeiro.

Il se fait souvent des ventes d'esclaves dans certaines

boutiques et dans des maisons particulières, pour cause de départ ou de décès. J'ai assisté à plusieurs de ces ventes, et je n'y ai vu aucune différence avec les ventes de marchandises ordinaires, sinon que le marchand était



Une vente d'esclaves, à Rio-de-Janeiro.

monté sur une caisse à fromage, et qu'un autre individu, sorte de commissaire-priseur, était grimpé sur une chaise, un petit marteau à la main. Au milieu de guéridons, de fauteuils, de lampes, étaient assis cinq



Nègre, à Rio-de-Janeiro.

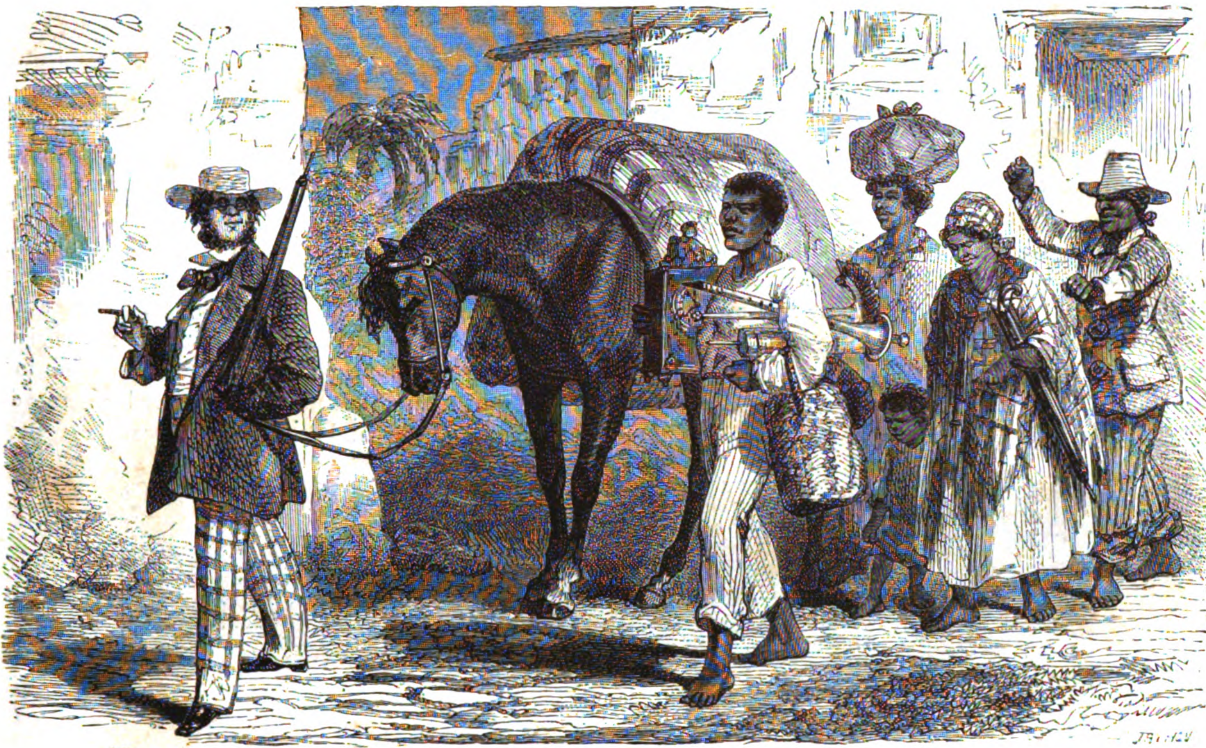




Nègres gandins, à Rio-de-Janeiro.

nègres et négresses. Je m'étais attendu à les voir fort tristes; il n'en était rien. Ces cinq nègres furent vendus chacun l'un dans l'autre six mille francs. Un acheteur fit l'emplette de deux femmes, d'un négrillon, d'une table, de plusieurs ustensiles et d'un cheval. BIARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Retour d'une vente d'esclaves à Rio-de-Janeiro (voy. p. 16).

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1].

1858 1859 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.[2]

Condition des esclaves. — Émigrants. — Une lutte nocturne.

Pendant mon séjour à Rio-de-Janeiro, on vendit sept nègres qui avaient appartenu à un maître humain et bienveillant. Ces pauvres diables, habitués à être traités avec douceur, furent pris d'effroi à la pensée de devenir les esclaves d'un autre maître. Ils se révoltèrent et se barricadèrent; mais, après avoir opposé à une soixantaine de gendarmes une défense désespérée, après avoir été blessés pour la plupart, ils furent conduits à une maison de correction où les maîtres, mécontents de leurs esclaves, les font enfermer et quelquefois punir de la peine du fouet. Du reste, les cruautés sont devenues fort rares au Brésil. Peut-être l'intérêt des maîtres est-il pour quelque chose dans la façon humaine dont on traite aujourd'hui les nègres. Depuis que la traite est abolie, un nègre qui autrefois coûtait mille ou douze cents francs, en vaut six à sept mille.

1. Suite. — Voy. page 1.
2. Nous rappelons que tous les dessins de ces livraisons sur le Brésil ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

En somme, la vie du nègre au Brésil est bien préférable à celle de la plupart des malheureux colons que des spéculateurs y expédient avec de belles promesses et qui sont victimes à leur arrivée des plus douloureuses déceptions. On rencontre dans les rues de pauvres gens de tous les pays, pâles, hâves, mendiant leur pain. J'ai vu deux Chinois, dont l'un était aveugle, recevoir l'aumône d'un vieux nègre. Il faut bien des conditions, que probablement on ne fait pas connaître à l'avance, pour qu'un colon puisse se livrer avec profit à la culture dans un pays vierge comme le Brésil. Avant qu'il retire quelque fruit de son travail, il s'écoule plusieurs années, et si, pendant cet intervalle, il n'est pas soutenu, sa perte est certaine....

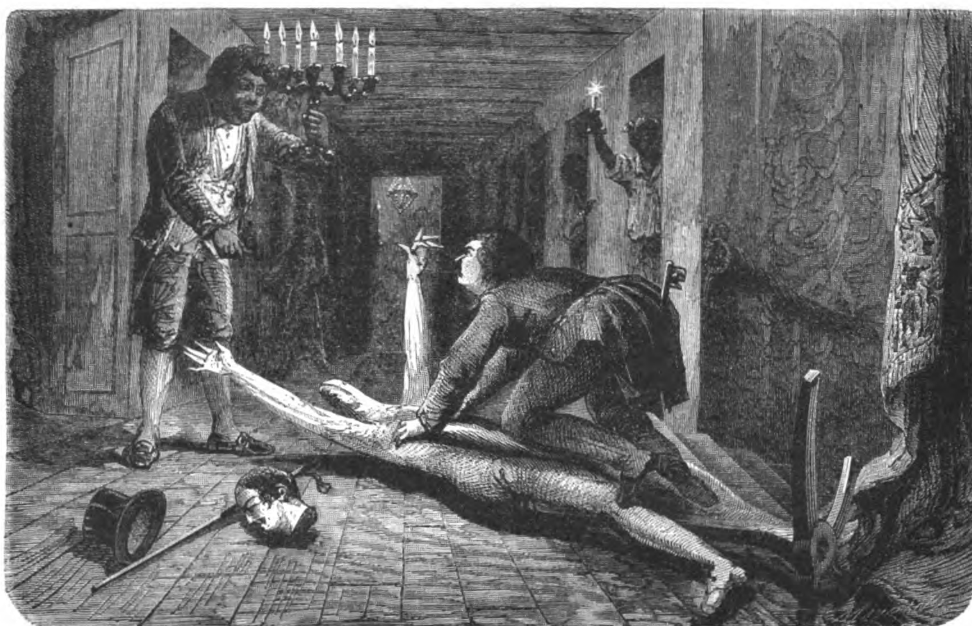
Mais revenons à mes travaux. J'avais hâte de terminer les portraits de l'impératrice et des princesses. Je refusais toutes les autres demandes. Je n'avais qu'un but : voyager, faire des études et retourner en France au plus vite; cependant l'heure de la liberté n'était pas près de sonner encore. L'empereur vint un jour voir les trois

portraits, et, après m'avoir donné quelques avis sur la ressemblance, il me dit qu'il fallait aussi faire le sien. Je recommençai donc mes promenades à Saint-Christophe, ce qui me valut de devenir fort en portugais, parce que je me remis à étudier en chemin, de même que je clouais et tendais ma toile toujours en habit noir.

Je fis le portrait de l'empereur en bourgeois, habit et pantalon noir; mais ensuite je le priai de me prêter son costume de cérémonie, celui qu'il ne porte que deux fois l'année, à l'ouverture et à la clôture des Chambres. Il voulut bien m'accorder cette faveur, d'autant plus grande que cette fois, c'était pour moi seul que je travaillais, désirant emporter ce portrait en Europe. Des nègres du palais m'apportèrent plusieurs malles en ferblanc, contenant le manteau de velours vert, doublé de drap d'or, la tunique en soie blanche, avec la ceinture, le sceptre, enfin tout ce qui m'était nécessaire.

J'allai immédiatement à l'Académie pour y emprunter un mannequin, ne pouvant, par convenance, mettre les habits de Sa Majesté sur le corps d'un modèle vivant. D'ailleurs, ce modèle eût été difficile à trouver : l'empereur a six pieds, moins deux lignes. Le mannequin disponible était de beaucoup trop petit; un autre se trouvait chez un artiste, et on ne pouvait me le prêter que dans le cours de la semaine; quant à celui-là, il remplissait toutes les conditions voulues. J'étais fort contrarié que ma démarche n'eût pas mieux réussi. J'étais inquiet d'avoir dans ma chambre des objets d'une si grande valeur. Il me passait des craintes par l'esprit.

Ce jour-là précisément je rentrai fort tard; j'avais dîné et passé la soirée chez M. le ministre des affaires étrangères, et, par mégarde, je m'étais plusieurs fois assis sur ma clef: c'était presque toujours le présage de quelque malheur. Quand j'eus refermé avec soin la porte



Une lutte nocturne dans le palais de l'empereur du Brésil.

de la rue de la Miséricorde, je suivis à tâtons un couloir sombre et humide, et au bout je montai un escalier dérobé jusqu'à l'entrée d'un autre corridor, à l'extrémité duquel était la porte de mon appartement. Il m'était souvent arrivé de songer, en marchant dans ces ténèbres, que si quelqu'un avait voulu me faire un mauvais parti, il lui eût été facile de m'y tordre le cou. L'immense corridor où donnait la porte de mon appartement était éclairé tout à l'autre bout par une lampe dont la lumière était ce soir-là près de s'éteindre. Je me sentais le cœur serré. — Je ne vois pas ce qu'il y aurait eu d'étonnant, me disais-je, à ce que quelques malfaiteurs eussent conçu le projet de faire main basse pendant mon absence sur les costumes et les insignes impériaux, et s'ils me rencontraient avant d'avoir dévalisé ma chambre, qui les empêcherait de se débarrasser de moi d'un bon coup de couteau ou en m'étranglant sans bruit? — On conviendra que cette idée-là, qui n'était pas autrement extravagante, n'avait rien de très-rassurant. Je dois l'avouer, j'avais peur, ma main tremblait, je ne pouvais trouver ma serrure, ce qui ne m'était encore jamais arrivé; tout à coup je sentis une haleine chaude tout près de moi. Certainement il y avait là un homme. Son corps interceptait par moments la faible lumière vacillante du corridor. Il était évident que cet individu se penchait vers moi; il cherchait l'endroit où il devait me frapper pour m'abattre d'un coup, sans que j'eusse le temps de pousser un seul cri. Dans ce moment suprême, j'eus la force de demander d'un ton qui m'effraya moi-même encore davantage : « Qui va là? » — Ne recevant pas de réponse, j'osai répéter ma question en portugais, une belle langue! Même silence. Il y a des moments où une détermination est vite prise. Sûr maintenant d'être tué, je n'avais rien à ménager. Dirigeant donc mon poing fermé à la hauteur du visage de l'assassin, je l'envoyai tomber à quelques pas de moi,

puis je me précipitai aveuglément sur lui, sans me soucier qu'il eût ou non des armes, et je lui assenai.... Mais le bruit de sa chute ayant attiré aux portes des corridors une vingtaine de nègres et autres habitants du palais armés de bougies, je fus surpris, hélas! luttant avec un mannequin, dont je venais de faire voler la tête et de casser le nez, en m'écorchant les doigts. J'appris alors que vers la fin du jour on m'avait envoyé ce mannequin, et que les porteurs ne me trouvant pas chez moi, l'avaient posé près de ma porte. C'était une aimable galanterie du secrétaire de l'Académie, qui aussitôt après ma visite avait réclamé pour moi le susdit mannequin à l'artiste qui s'en servait. On imagine aisément combien cette ridicule histoire fit rire à mes dépens.

Ce maudit mannequin ne m'avait pas joué là son dernier tour. Je voulus le faire reporter à l'Académie dès que le portrait de l'empereur fut à peu près terminé. Je demandai un nègre. Les esclaves du palais n'étaient pas gens à se soumettre à pareille besogne. Ils allèrent donc chercher un commissionnaire, aussi noir qu'eux mais moins élevé dans l'échelle sociale. Aussitôt que ce pauvre diable vit de quoi il s'agissait, il jeta son panier, enfonça sur sa tête un reste de chapeau de femme, qu'il s'était arrangé en mettant le devant derrière, ce qui lui donnait un air assez agréable, et prenant, comme on dit, ses jambes à son cou, il se perdit en hurlant dans l'immensité des corridors.

Départ pour la province de l'Espiritu-Santo. — Un incendie en mer. — Arrivée à Victoria. — Prières à faire peur. — Le signor X... et les lettres de recommandation.

Bien des fois déjà j'avais demandé aux Français résidant à Rio où il faudrait aller pour trouver des Indiens. Je n'avais reçu aucune réponse satisfaisante. D'après la plupart de ces messieurs, les Indiens n'existaient presque pas, c'était une race perdue; cependant il me semblait qu'il devait en exister un peu quelque part; j'en voulais à tout prix. J'avais vu des nègres en Afrique; à Paris même il y a des nègres; je ne tenais pas aux nègres. Un jour, enfin, j'entendis parler d'un Italien qui habitait depuis une huitaine d'années l'intérieur du Brésil, avait acheté des terrains dans les forêts vierges de la province de l'Espiritu-Santo et faisait le commerce de bois de palissandre. Celui-là devait savoir à quoi s'en tenir sur la question des Indiens. J'exprimai le désir de le connaître, et on me promit de me présenter à lui, dès qu'il viendrait à Rio. En effet, bientôt on l'amena dans mon atelier, et précisément un jour où je faisais le portrait en pied d'une charmante Brésilienne, la fille du ministre des affaires étrangères. La circonstance était bonne pour mon futur hôte, qui naturellement avait besoin de protections. Je fis de mon mieux pour lui payer d'avance l'hospitalité qu'il serait heureux, disait-il, de m'offrir. Je le conduisis chez les personnes dont le crédit pouvait lui être le plus utile. J'intercédai en sa faveur plus que je ne l'aurais assurément jamais fait pour moi-même, et il obtint tout l'avantage qu'il pouvait tirer de l'intérêt aimable qu'on voulait bien me témoigner. Aussi, n'épargna-t-il aucune des formules de la reconnaissance la mieux sentie pour me remercier. Je n'avais qu'à me fier à lui pour écarter devant moi toutes les difficultés du voyage. Je ne serais pas son hôte, mais son parent. Tout ce qui était à lui serait à moi, et il s'empresserait de mettre son logis et tout son monde à ma disposition. Bref, j'étais enchanté, et il fut décidé que je m'engagerais dans les contrées les plus sauvages sous la direction et la protection du signor X....

Sur le point de partir, il me vint en tête de faire une chose dont je n'avais aucune idée : de la photographie. Comme je n'y comprenais rien, j'achetai de vieux instruments tout désorganisés, des produits avariés, et un livre quelconque avec l'intention de l'étudier en route.

Le 2 novembre, le signor X.... et moi, nous nous embarquâmes sur le navire à vapeur *le Mercure*, traînant à notre remorque un petit vapeur destiné à remonter le fleuve de l'Espiritu-Santo. La mer était mauvaise; il ventait; ce navire à traîner retardait sensiblement notre marche. La plupart des passagers étaient des colons allemands qui allaient grossir le nombre de leurs compatriotes déjà établis sur les bords du fleuve. Notre vapeur n'était pas très-grand et plusieurs de nous couchaient dans des espèces d'armoires construites sur le pont. J'étais dans l'une d'elles, et comme le roulis était très-fort, j'avais pris le parti de rester dans la position horizontale toute la journée. Pour tout dire, ce n'était pas la seule cause qui me retînt couché; depuis quelque temps j'étais malade par excès de travail, et aussi par suite de ma manière de me nourrir, ne mangeant guère que des fruits et des salaisons. Le pire était que nous approchions de l'hiver, époque où la terrible fièvre jaune jette l'épouvante dans toute la contrée. Cependant, la troisième nuit de notre navigation le sommeil dont je ne connaissais plus depuis quelque temps les douceurs, venait de me surprendre, quand une détonation épouvantable m'éveilla en sursaut. Une grande lueur paraissant sortir de la mer reflétait et rougissait nos cordages d'un éclat sinistre. Des cris partaient du navire auquel nous étions liés; à ces cris succédèrent des gémissements; à la lumière rougeâtre succéda aussi l'obscurité la plus profonde. On se sépara du navire en larguant les amarres pour ne point se laisser gagner par le sinistre. Puis, notre capitaine ordonna de mettre deux embarcations à la mer; on s'empressa de lui obéir. Mais il faut savoir que les équipages des navires brésiliens sont en partie composés de nègres et que le service ne s'y fait pas très-promptement, malgré la bonne volonté des officiers. Un homme se plaça près des amarres, une hache à la main, et au signal donné, je vis enfin s'éloigner, malgré le vent, un première embarcation qui ne tarda pas à se perdre dans les ténèbres les plus épaisses. L'autre, repoussé avec force par les lames, ne put se séparer de notre bateau; elle fut sur le point de s'y briser. Parmi les passagers, aucun ne parlait; on regardait avec effroi de petites étincelles s'élever de seconde en seconde au-dessus du navire que nous

avions remarqué et qui, à cette heure, était déjà loin de nous.

On entendait un bruit confus, des plaintes lointaines; le vent les emportait dans l'espace, et cependant des coups de hache, des notes lamentables, se mêlant au bruit des flots, venaient d'instants en instants porter le trouble et l'effroi dans nos âmes. Enfin, sous notre ombre, un point se dessina entre deux lames, se perdit, reparut, et, au milieu d'un silence de mort, nous vîmes hisser vers nous trois corps n'ayant presque plus figure humaine. Nous apprîmes alors que, pour alléger autant que possible la charge de notre navire et accélérer sa marche, les hommes qui étaient à bord du petit vapeur avaient chauffé outre mesure, ce qui avait fait éclater la chaudière. Un incendie commençait à se propager, lorsque les matelots de notre embarcation étaient arrivés fort heureusement pour l'éteindre. Ils avaient coupé quelques parties déjà endommagées, et donné les premiers secours nécessaires à trois de leurs malheureux camarades. Ces hommes qu'on avait montés à notre bord n'étaient pas tout à fait morts, comme on l'avait cru au premier moment. On les enveloppa dans des draps imbibés d'huile; la douleur les rappela à la vie. On les coucha ensuite avec le plus grand soin. Il était décidé qu'on les déposerait à Victoria. Notre docteur espérait en sauver deux; le troisième, un nègre, n'était qu'une plaie de la tête aux pieds. Celui-là échappa aussi à la mort. Je le revis longtemps après;



Incendie en mer.

il était devenu blanc et noir, sa peau était tigrée de la tête aux pieds : les brûlures sur les peaux noires laissent des traces blanches.

Cette triste aventure nous avait fait perdre beaucoup de temps et il fallut mouiller en pleine mer pour ne pas nous briser en essayant d'entrer à Victoria pendant la nuit.

Ce fut seulement vers huit heures du matin que nous entrâmes dans les eaux de Victoria[1]. Longtemps avant de débarquer, on échangea des paroles, à l'aide du porte-voix, avec un personnage monté sur un affût de canon. Nous passions devant *la Fortalesca*, et je ne sais si c'est un effet d'optique, mais le drapeau qui flottait sur cette petite forteresse me parut plus grand que le bâtiment tout entier.

Mon hôte italien alla chercher par la ville des hôtels. Il y en avait un, mais quel hôtel ! et surtout quel lit ! Je fis mettre un matelas sur un billard, et au grand désappointement de quelques habitués, je coupai court aux réclamations, en tirant un verrou qui eût pu rivaliser avec ma clef du palais.

Brisé de fatigue, par notre désagréable navigation et par des émotions qu'il est facile de comprendre, j'aurais dormi, je crois, même sur un billard; mais, vers neuf heures du soir, des cris ou plutôt des hurlements qui n'avaient rien d'humain, poussés par des nègres, me firent sauter brusquement à bas de mon lit. Je me précipitai vers une fenêtre d'où je pus voir une foule qui se dirigeait vers un grand bâtiment. Ce bâtiment était une

1. La villa de *Nostra Senhôra de Victoria*, chef-lieu de l'Espiritu-Santo, est située sur une île, au milieu de l'embouchure du fleuve de ce nom, par vingt degrés dix-huit minutes de latitude sud; sa population est de douze mille cinq cents habitants.

église; ces cris étaient des chants religieux poussés par les gens de couleur, qui sont coutumiers du fait, et qui en hurlant se figurent qu'ils chantent leurs prières. Je m'habituai peu à peu à ces mœurs étrangères.

Le lendemain, mon hôte italien vint présenter avec moi les lettres de recommandation qu'on m'avait données pour le président de la province, le chef de la police et quelques riches particuliers. Dès ce début, je vis avec plaisir que le signor X.... était un homme habile et qui savait tirer parti de tout. Il me donna vraiment bonne opinion de lui. Ces lettres me concernaient particulièrement : quand on les avait lues, il me traduisait quelques mots de compliments, d'offres de service, puis aussitôt, sans transition, il entretenait ces messieurs de ses intérêts, et faisait appel à leur bienveillance en leur expliquant longuement les projets merveilleux qu'il avait conçus dans le seul but d'être utile au pays. Cela fait, nous partions, lui fort satisfait, et moi me demandant si c'était bien là le but que mes hauts protecteurs de Rio s'étaient proposé en prenant la peine d'écrire en ma faveur les lettres dont un autre se servait à son profit. Cependant je dois reconnaître que grâce à l'une de ces épîtres bienveillantes, on nous prêta des chevaux et un nègre chargé de les ramener du lieu où nous nous proposions de nous rendre. Il avait été résolu que nous laisserions nos bagages à Victoria, où dès notre arrivée à Santa-Cruz on enverrait des canots.

Notre départ ayant été remis au jour suivant, j'allai visiter la ville et les environs. J'y trouvai enfin le commencement de ce que je venais chercher : des Indiens. Quelques-uns de ces pauvres anciens sauvages demeurent dans ce qu'on pourrait appeler des faubourgs, si Victoria était réellement une ville. Ce qu'ils habitent ne ressemble guère à des maisons; ce ne sont pas des cases non plus; pour mon goût, ces Indiens-là n'étaient pas encore assez naturels : un peu de civilisation avait déteint sur eux, et ce peu était déjà beaucoup trop. Dans plusieurs de leurs taudis où j'entrai, je fus surpris de voir presque toutes les Indiennes faire de la dentelle de fil. Partout, en outre, une perruche privée était attachée à un bâton fiché au mur. Pendant cette promenade, j'eus du moins la satisfaction de rencontrer quelques beaux perroquets à l'état tout à fait sauvage.



Le drapeau de *la Fortalesca* dans le port de Victoria.

Selles et étriers. — Nova-Almeïda. — Tribulations. — Orchidées. L'église de Santa-Cruz.

Le lendemain matin, les chevaux étaient à notre porte, tout bridés; on n'avait oublié que les selles. Pour s'en procurer, il fallait parcourir de nouveau la ville, ce qui n'était pas absolument récréatif, certains quartiers étant perchés sur des hauteurs, et les rues n'étant bien souvent que des rochers sur lesquels on glisse à chaque pas. Après avoir bien questionné des passants et avoir été renvoyé de maison en maison; après avoir entendu mon compagnon s'écrier mille fois avec des gestes de désespoir : « Un cavallo, senza...! » et tous ceux qui l'écoutaient, répéter, en s'éloignant et en levant les yeux au ciel, la même exclamation : « Un cheval sans selle! » je commençais à penser que le plus court serait

de partir à poil. Mais peu à peu le malheur qui nous frappait était devenu une sorte de calamité publique; si bien que des officiers s'étant mêlés de l'affaire, deux selles ornées de leurs étriers nous furent apportées en triomphe. Cette fois nous partîmes pour tout de bon.

Le pays que nous parcourûmes pendant la première journée ne me procura pas encore les émotions dont j'étais avide. La nature, loin d'être vierge, avait déjà subi de profondes modifications; nous passions au milieu de terres défrichées depuis longtemps et abandonnées. Souvent il nous fallait traverser des flaques d'eau où nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux.

Nous arrivâmes vers le soir dans le village indien de Nova-Almeïda, habité jadis par les Jésuites. Au milieu de la place, on voit encore une grosse pierre, à laquelle les pères faisaient attacher les Indiens coupables de quelque délit.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, fut d'aller boire et me laver dans une fontaine où je restai quelque temps sans pouvoir m'y rassasier de fraîcheur. La nuit fut la bienvenue après ce bain, car à peu de chose près je puis donner ce nom aux aspersions que je m'étais prodiguées. Toutefois je commençais à songer que l'heure du dîner était passée depuis longtemps. Mon estomac n'avait plus qu'un très-vague souvenir d'un pâté dont le matin j'avais donné la moitié à deux chiens que j'avais rencontrés sur la route. Mon hôte avait une « connaissance » dans le village. Il vint me dire qu'on nous préparait un lit; quant à la nourriture, le maître du logis étant pauvre, il y aurait, ajoutait-il, indiscrétion à lui en demander. Il me parut d'autant plus résigné qu'il n'avait pas comme moi partagé son pâté avec les chiens et qu'en ce moment même il achevait de grignoter quelque chose.... Enfin il pouvait attendre. Pour moi, je me disposais à aller rôder dans le village pour demander l'aumône d'un morceau de pain; il me pria de n'en rien faire, car ce serait grandement offenser celui qui nous accordait si généreusement l'hospitalité. « Mais ne vous inquiétez pas, me dit-il, au point du jour, avant de monter à cheval, nous ferons des provisions. » Je trouvai qu'il était dur de se coucher sans souper, surtout quand on n'a pas dîné, et il me semblait que le compagnon entre les mains duquel je m'étais mis un peu légèrement n'avait pas précisément pour moi tous les égards qu'en pareille occurrence j'aurais eus pour lui; mais j'étais engagé, et je n'avais plus qu'à prendre mon parti.

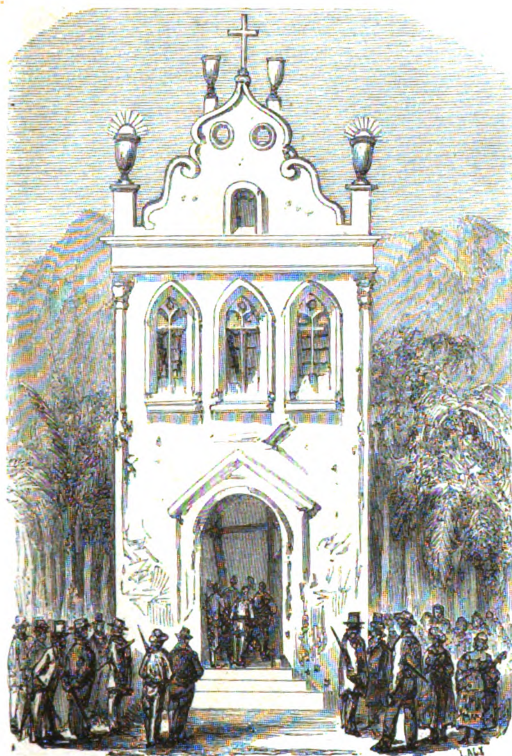

Bain dans une auge.

Le lendemain je vis pour la première fois des orchidées accrochées aux arbres. Nous passâmes aussi entre des espèces d'allées bordées de cactus géants, dont la tige a quelquefois trente à quarante pieds de hauteur; elle remplace le liége : on la vend par morceaux dans les marchés. De même que le jour précédent, mon compagnon allait devant. Je le laissai aller à sa guise et toujours accompagné de mon nègre. Pour moi, devenu passionnément entomologiste et conchyliologiste, je continuai mes collections. On avait déjeuné assez bien avec des haricots et de la « carne secca. » On avait pris par précaution, non-seulement du vin, mais encore une lourde cruche pleine d'eau, fort à propos, car ce jour-là nous rencontrâmes beaucoup de sources d'eau très-fraîche.

Vers le milieu du jour, la chaleur était accablante; c'était avec bien de la peine que je me voyais forcé de quitter l'ombre pour regagner les bords de la mer. Je me ressentais encore de mes souffrances de Rio et j'étais impatient d'arriver à Santa-Cruz, le reste de mon voyage devant se faire en canot. Aussi je fus bien heureux quand j'aperçus au loin, de la plage où nous étions, un clocher se dessiner sur le ciel. — Voilà Santa-Cruz[1] ! voilà le farniente pour quelques jours! — Je m'étonnai cependant : on ne m'avait pas prévenu que j'allais arriver dans un lieu si important. J'avais pensé que Santa-Cruz était tout simplement un village indien, et l'église que nous apercevions me paraissait imposante. Pour le moment il fallait rentrer sous les arbres. Quand nous débouchâmes dans la plaine, je vis bien des huttes couvertes avec des branches de palmier, quelques maisonnettes peintes à la chaux; je vis bien des pêcheurs, des femmes, couleur de pain brûlé, vêtues de robes jaunes, rouges, oranges, avec des volants et des pieds nus; par-ci, par-là, quelques messieurs portugais en habit noir, cravate blanche et les mains sales. Mais plus de clocher! il avait disparu, et pourtant comment avais-je pu m'y tromper? Il avait la forme ordinaire des clochers espagnols, portugais et brésiliens. J'avais bien remarqué de loin, par ce soleil qui fait distinguer une mouche à cent pas, qu'il était peint en blanc, qu'il avait des ornements, des vases sculptés et des cloches; j'étais d'autant plus certain d'avoir vu ces dernières que je les avais entendues. Que penser de la disparition d'un édifice que je n'avais certes pas rêvé? Je ne pouvais avoir eu l'intention de me mystifier moi-même. Incapable de supporter plus longtemps cette incertitude, je me décidai à demander à mon compagnon le mot de l'énigme. Il me montra un mur de trois pieds d'épaisseur que j'avais déjà remarqué à cause de sa

1. Ce petit village peu connu ne doit pas être confondu avec le bourg du même nom, situé à environ quarante-huit kilomètres de Rio-de-Janeiro, et où l'on voit une villa et une ferme impériales.

hauteur, mais dont je ne m'étais pas préoccupé davantage, étant à la recherche du monument qui était devenu invisible pour moi. J'allais émettre un doute bien naturel sur la réponse de mon voisin, mais ayant fait quelques pas de plus en avant, tout un poëme se déroula devant mes yeux et je vis le chef-d'œuvre complet de l'orgueil humain dans sa plus naïve expression. Ce mur était bien réellement l'église, destinée à faire de l'effet sur le vulgaire, car si de profil il n'avait que trois pieds d'épaisseur, de face il présentait un portail complet, une façade. On entrait dans l'église en montant plusieurs marches; au travers des fenêtres supérieures, on voyait des cloches qui laissaient soupçonner celles qu'on ne voyait pas. Des ornements, des vases sculptés donnaient à ce monument un extérieur grandiose, préface des richesses d'art qui ne pouvaient pas manquer de décorer l'intérieur. Voilà ce que j'avais entrevu de loin, mais voici ce que je vis de près en me plaçant d'un autre côté. Ce mur, si bien orné de face, était seul, bien seul, étayé par des contre-forts qui le défendaient du vent. Ceux qui étaient entrés dans l'épaisseur du mur, en montant les marches de cette cathédrale, en redescendaient par derrière pour entrer dans une triste baraque à peine un peu plus grande que les autres cases. Ceux qui avaient vu les cloches dans l'intérieur du clocher, quand ils étaient placés devant la façade, pouvaient voir en profil un échafaudage de maçon sur lequel le sonneur était placé commodément pour carillonner; on avait si bien fait les choses uniquement pour la gloriole, que l'épaisseur du mur du



L'église de Santa-Cruz vue de face.



L'église de Santa-Cruz vue de profil.

côté de l'arrivée était seule enduite avec du plâtre, le revers n'offrait aux yeux que des pierres brutes; qu'importe! l'honneur ou plutôt la vanité était satisfaite.

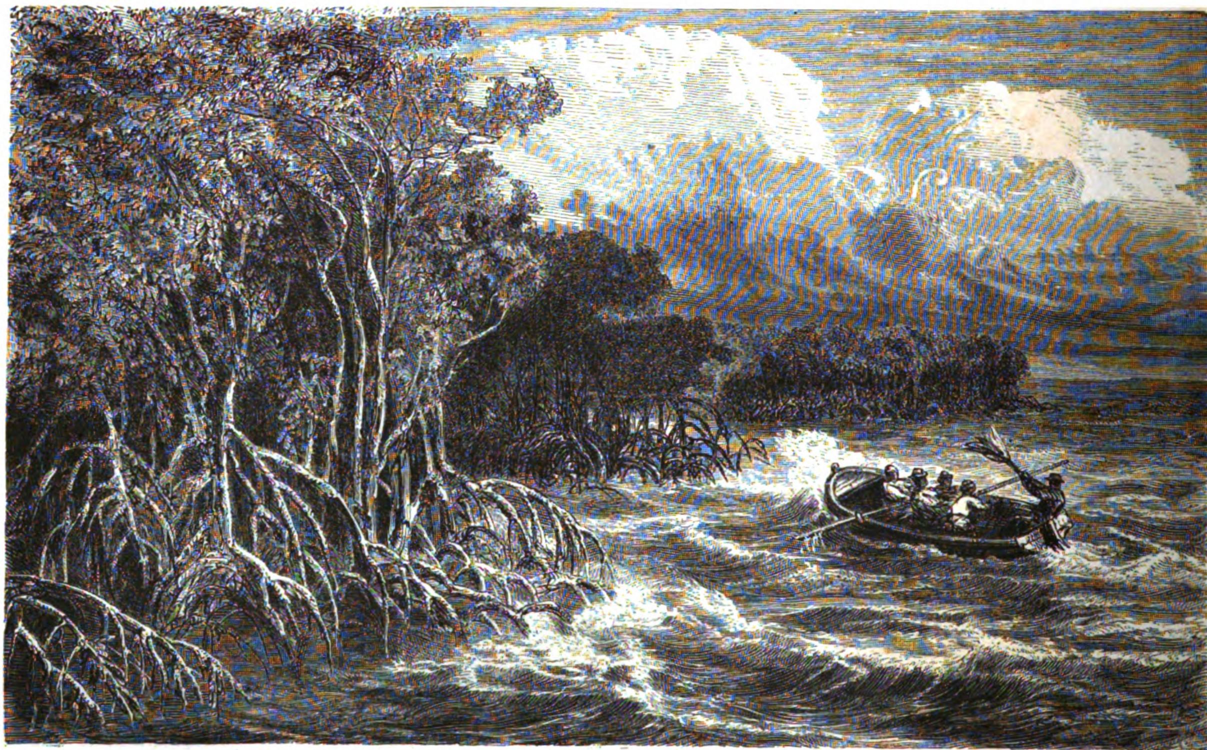
Séjour à Santa-Cruz. — Navigation. — Les mangliers. Les oiseaux. — Une pirogue.

Mon compagnon possédait une petite maison dans la ville, mais elle était tellement encombrée de caisses et de paquets, qu'afin de s'éviter des dérangements il emprunta pour moi, à l'un de ses voisins, une grande pièce humide servant de magasin à plâtre. On balaya la place de mon matelas, et d'un tonneau de morue on me fit une table-toilette. Pendant qu'on prenait ces soins, je me mis à l'aise, et malgré la somptuosité de l'église, malgré quelques habits noirs portés par des individus qui sont des *Vendedôrs*, car dans leurs boutiques on trouve des vases toujours ébréchés, de la poudre toujours éventée, des allumettes invariablement humides, en un mot, malgré toute l'apparence aristocratique des habitants de Santa-Cruz, j'eus l'inconvenance de me débarrasser de mes bottes et de m'en aller par les rues, pavées avec du gazon, pour chercher le bord de la mer et m'y coucher sur le sable, sous des mangliers que j'avais vus de loin. J'avais encore la faiblesse de croire qu'on peut dormir en plein air au Brésil. A peine étendu sur le sol, je fus assailli par des armées d'insectes de toute espèce. Le moyen de fermer les yeux? Pourtant j'en avais bien besoin. Je quittai forcément ce lieu et je revins me mettre sur le matelas qui m'avait été préparé. Seulement, comme on venait de

balayer ma chambre, il me fallut passer par un nuage de plâtre. Mon hôte, dont l'extrême obligeance ne se démentit jamais, vint m'apprendre avec empressement que messieurs les marchands croyaient que j'étais un colon, et qu'ils m'avaient pris pour un domestique blanc, chargé de remplacer une mulâtresse, sa cuisinière, dont il n'était pas content. Il me fut très-agréable d'apprendre, comme on le pense bien, cette flatteuse opinion que l'on se faisait de moi.

Le lendemain de notre arrivée, on avait chargé quelques Indiens d'aller chercher nos bagages restés à Victoria. Malheureusement le vent était contraire, et les légers canots faits de troncs d'arbres ne pouvaient lutter contre sa violence. Il fallut attendre.

On sait déjà que la ville de Santa-Cruz possède la devanture d'une cathédrale. Je n'y ai pas vu d'autres monuments dignes d'être cités, sinon une fontaine nouvellement construite. Le reste est peu de chose, de petites maisons placées sans symétrie, de l'herbe poussant partout dans ce qui pourrait s'appeler ailleurs des rues, un petit port, abrité par des brisants. Ma seule distraction était de regarder les équipages de trois navires en chargement de bois qui chantaient des airs bien monotones, soit en virant au cabestan, soit en hissant les troncs d'arbres. J'avais pris le parti de me boucher les oreilles, afin de ne pas retenir ces airs dans ma mémoire. Vaine précaution, car aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je m'aperçois que je les chante d'inspiration. Généralement, ce sont des bois de palissandre qu'on envoie à Rio et de là en Europe. Les



Entrée de la rivière de Sagnassou.

possesseurs de terrain, qui font le commerce, se bornent à exploiter cette espèce. On n'apporte à Santa-Cruz que les troncs coupés à la hauteur des premières branches, et là on les scie en deux avant de les embarquer.

Trois semaines se passèrent. Chaque jour je consultais le vent : toujours le même. Enfin arriva celui dont nous avions besoin; les canots revinrent, mais dans quel état! Nos effets étaient détériorés et nos malles pleines d'eau, à en juger du moins par l'extérieur, car on ne se donna pas le temps de vérifier les désastres : et le jour de l'arrivée de nos bagages fut celui de notre départ. Cette fois, c'était pour longtemps.

Trois canots furent chargés de nos divers effets, parmi lesquels il fallait se caser d'une façon assez incommode. Ce que voyant, mon hôte, qui n'avait toujours que mon intérêt en vue, alla, sans me rien dire, s'installer dans un autre canot et me laissa dans le mien, qui était le plus encombré. Nous remontions à force de rames la rivière de Sagnassou, où je ressentais encore l'influence de la mer; mais le spectacle était intéressant; des forêts de mangliers s'étendaient avec leurs myriades de racines bien avant dans l'eau.

Une demi-heure après le départ, des grains vinrent de quart d'heure en quart d'heure fondre sur nous avec une telle force, que mon parapluie fut cassé, mes malles bousculées et le canot rempli d'eau, en sorte que si un Indien ne se fût empressé de le vider, nous eussions coulé bas inévitablement. Cet Indien n'ayant pas sous la main de vase pour cette opération, eut l'heureuse idée de se servir d'un verre, tandis que les autres poussaient à terre le canot. Nous débarquâmes heureusement, et nous attendîmes que le temps devînt meilleur. Dès que



La rivière de Sagnassou.

je n'eus plus à craindre un bain forcé, j'employai le temps que nous passâmes accrochés sur un rocher à calculer combien de jours il eût fallu à l'ingénieux Indien pour vider notre embarcation avec son verre, et il me fut démontré que trois semaines eussent à peu près suffi.

Le ciel enfin devint bleu et nous remontâmes en bateau. Je n'avais pas assez de mes yeux pour regarder de tous les côtés. Nous approchions cette fois des forêts vierges. La rivière était large. De loin je voyais de grands oiseaux blancs : c'étaient des aigrettes, puis des hérons à bec couleur bleu de ciel et orné de panaches retombant de chaque côté de la tête, des martins-pêcheurs, etc. Près de nous passa une pirogue, montée par un jeune couple, le mari au gouvernail, la femme placée au milieu, tenant dans ses bras un buisson qui servait de voile : sujet de tableau charmant ! Ce petit canot ainsi poussé par le vent disparut en peu de minutes.



Gravée par Erhard R. Bonaparte 42

Nous entrons dans la forêt vierge. — Arbres. — Animaux. — La propriété de mon hôte. — Ma chambre. — Ma première nuit dans la solitude.

Enfin, voilà la forêt vierge, voilà le commencement de cette nature à peu près inconnue. Jamais la hache n'a passé par là. Le pied de l'homme n'a pas foulé cette terre. Il me semble qu'une vie nouvelle se révèle à moi. Ma tendance naturelle à ne saisir que le côté ridicule de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, fait place tout à coup à des pensées sérieuses, à un recueillement presque religieux. Chaque coup de rame, en me rapprochant davantage de ces scènes grandioses, efface peu à peu le souvenir du passé. La rivière se rétrécit sensiblement, les deux bords vont convergeant l'un vers l'autre. Les mangliers disparaissent. L'eau douce remplace l'eau salée. Les plantes aquatiques cachent le rivage. Bientôt paraissent des arbres immenses couverts de plantes parasites, de fleurs, d'orchidées qu'on nomme très-justement les filles de l'air, vivant sans racine, suspendues souvent à des lianes, comme des lustres, sans qu'il me soit possible de bien comprendre comment et pourquoi le hasard les a placées ainsi. Le lit de la rivière devient peu à peu si étroit, qu'il est nécessaire de se baisser souvent, afin d'éviter les arbres penchés et dont les racines se détachent à demi arrachées de la rive minée par l'eau. A chaque instant nous passons sous des arcades formées par des myriades de palmistes, au tronc si frêle qu'il semble que le moindre souffle de vent doive les briser.

Mon hôte ne comprenait pas mon admiration quand je m'extasiais à la vue des formes fantastiques que les plantes grimpantes, chargées de fleurs, donnaient aux arbres qu'elles envahissaient, simulant dans les airs toutes les figures que pourrait rêver l'imagination la plus riche. Les sensations que j'éprouvais étaient de celles qu'un peintre peut tenter de rendre avec son pinceau; mais que sa parole et sa plume sont tout à fait impuissantes à exprimer. J'en croyais à peine mes yeux. Il me semblait voir des temples, des cirques, des animaux

fantastiques, effacés à chaque pas que nous faisions et remplacés par d'autres images ; car dans cette nouvelle partie de la rivière, les arbres étaient enveloppés de lianes montant jusqu'à leur sommet, descendant en grappes entrelacées, puis remontant pour redescendre encore, formant de toutes parts des réseaux inextricables, toujours verts et fleuris. De la cime de ces arbres envahis, tombaient, comme des cordages de navire, d'autres lianes, tellement régulières qu'on les eût prises pour des œuvres d'art. A ces lianes se pendaient des familles de singes ouistitis, que notre présence ne faisait pas fuir et qui au contraire nous regardaient avec curiosité, en poussant de petits cris pareils à des sifflements. Mais à toute chose il y a des contrastes. C'en était un que ces affreux crabes qui à notre approche décampaient au grand effort de leurs grandes pattes armées de pinces formidables, et ces crapauds de la grosseur d'un chat, qui ont un regard si doux sous une enveloppe si repoussante. Il vint un moment où d'un côté nous aperçûmes une clairière. On y avait abattu les arbres en défrichant, mais on en avait laissé une rangée debout. La rivière était en cet endroit le lieu du monde le plus agréable pour se baigner. Le sable fin et jaune comme de l'or m'invitait à profiter de l'occasion, mais ce fut un désir qu'il me fallut cette fois réprimer. Nous étions arrivés au terme du voyage. Mes impressions poétiques se dispersèrent tout à coup dès que j'eus mis pied à terre.



La chambre que m'a réservée mon hôte.

Je vis d'abord sur un coteau une case un peu plus grande que celle des Indiens de Santa-Cruz, un très-grand terrain plat, coupé par des flaques d'eau et couvert d'une mauvaise herbe; puis aussi loin que mon regard pouvait atteindre, des bois vierges, dont l'aspect vague ne m'intéressait plus autant. On avait brûlé de tous côtés les arbres après les avoir abattus, ainsi que les plantes parasites de ceux qui restaient debout. Aussi ces derniers me paraissaient-ils maigres et décharnés. Peut-être mon désenchantement tenait-il à une autre cause. L'enthousiasme n'est pas un état normal, et à force d'avoir trop admiré, je n'admirais plus. D'ailleurs le caractère de l'hôte chez lequel j'allais passer six mois, et sa case couverte en palmiers, dans une partie privée d'arbres, auraient suffi, je crois, pour refroidir mon imagination. Enfin, sans trop pouvoir m'expliquer pourquoi, je me sentais triste et désenchanté au moment même de la réalisation de mes plus chers désirs. Les Indiens appartenant à l'habitation vinrent enlever nos effets qu'il était assez difficile de monter sur l'herbe glissante. Ils portèrent d'abord au logis tout ce qui appartenait à leur maître, conformément à ses ordres. Quant à moi, assis sur un tronc d'arbre, j'admirais en silence les attentions délicates dont je me voyais l'objet. Mon tour vint toutefois. On me conduisit dans mon logement, et je reconnus que la chambre dont on me faisait hommage était encombrée de caisses, de tonneaux et de paquets de cannes sèches. Impossible d'entrer. Je me retirai donc et j'allai de nouveau m'asseoir sur l'herbe, oubliant une de mes mésaventures de Santa-Cruz : une nuée d'insectes impitoyables vint me la rappeler cruellement.

Forcé de revenir au gîte, je visitai, en attendant l'heure du dîner, l'intérieur et l'extérieur de la case. La cuisine surtout était d'une saleté impossible à décrire. Une vieille Indienne faisait cuire, étendu sur des charbons, un tatou que je crus destiné à notre dîner. Le foyer au milieu de la pièce se composait d'une douzaine de pierres; à droite et à gauche du feu étaient des bancs sur lesquels dormaient les Indiens qui avaient fait notre déménagement. Je me trompais cependant à l'égard du tatou. On préparait à part notre dîner : une jeune mulâtresse en était chargée. Pendant ce temps, mon hôte, oubliant que je ne savais où me caser, peut-être même que j'existais, causait avec son *feïtor*, titre correspondant à celui de commandant dans les Antilles.

Je continuai donc ma visite, et j'eus le loisir d'examiner tout à mon aise la salle à manger; un petit ouistiti, méchant et mordant tout le monde, attaché à la croisée ; six à huit chiens étiques; une fournée de chats grands et petits; des poules, des canards et des cochons, vivant familièrement avec les maîtres, et commettant, ainsi que j'ai pu m'en assurer plus tard, bien des actions répréhensibles pendant les repas.

A la fin, le maître de la maison vint me dire d'une façon tout aimable : « Mon brave, allons dîner ! » Je fus flatté de l'épithète, et j'allai dîner en remettant au lendemain la suite de mes explorations.

Après le repas, il n'y avait rien de mieux à faire que de se coucher. La fatigue me fit trouver la vue d'un matelas étendu à terre aussi agréable que celui du meilleur lit. Le lieu où l'on m'avait déposé momentanément avec

d'autres colis n'offrait, comme tout le reste de la case, pour se garantir du soleil et des insectes, qu'un morceau de toile bleuâtre, en coton, accroché avec des clous. Pendant cette première nuit j'entendis des cris de tous les côtés; plusieurs me parurent fort désagréables, surtout celui d'un oiseau dont on m'avait parlé. Cet oiseau, que les Indiens nomment *saci*, parce qu'il semble prononcer ces deux syllabes, est pour eux un objet de superstition; ils pensent que c'est l'âme de quelqu'un de leurs parents. J'ai passé plus tard bien des jours à le chasser. Il se faisait entendre dans un buisson isolé. Guidé par son cri, je m'avançais doucement, avec précaution, retenant mon haleine. Un instant il se taisait, et quand je faisais un pas de plus, le cri se répétait, mais derrière moi; jamais je n'ai pu voir cet oiseau. Son cri, lorsque je l'entendis pour la première fois, m'avait si longtemps empêché de dormir, que j'en serais devenu presque enragé si je ne me fusse levé; mais je dois dire que je fus bien récompensé du parti que j'avais pris, par le tableau qui s'offrit à mes yeux. Sous l'ombre que projetaient au loin les forêts, depuis le bas de la montagne jusqu'au sommet, des myriades de mouches lumineuses brillaient comme des étoiles. J'oubliai bien vite le saci, les cris aigus des hérons, les hurlements des chats sauvages, au spectacle de ces feux d'artifice naturels devant lesquels j'aurais volontiers passé le reste de la nuit, si des insectes de toute espèce se ruant sur mon visage ne m'eussent obligé à déguerpir et à me réfugier derrière mon rideau et ses clous.



Mon hôte.

Tribulations. — Je me fais un laboratoire et une tente. La chasse. — Crapaud et crabe.

Le lendemain je priai mon hôte de faire débarrasser la chambre qui m'était destinée de tout ce qui l'emplissait. Il trouva que rien n'était plus juste. Mais il n'en persista pas moins à s'occuper exclusivement du soin de faire vider ses malles et d'emménager tout ce qui était à lui. Bien des jours s'écoulèrent ainsi. J'eus le temps de songer à tous les services que j'avais rendus à ce personnage pour m'assurer de ses bons procédés. Ne m'étais-je pas enhardi jusqu'à exposer et recommander ses plans de colonisation à l'empereur? Il m'avait dissuadé d'emporter mon argent, se chargeant, me disait-il, de me défrayer de toutes choses. Il devait revenir avec moi à Rio, et alors je le rembourserais. J'étais donc à sa merci. La perspective n'était pas riante. Je voulus avoir une explication avec lui. Je me plaignis du peu d'attention qu'il prêtait à mes demandes, à mes prières. Il parut extrêmement surpris. « N'étions-nous pas convenus, me dit-il, d'agir sans façon l'un avec l'autre? » Mais comme au sujet du sans-façon la partie entre nous n'était pas égale, je lui déclarai que j'avais envie de m'en aller. Il se récria, me fit de belles protestations, et cette fois encore je me résignai. Ma chambre fut enfin mise en état de me recevoir.

Un matin j'obtins le secours d'un ouvrier qui, armé de marteaux et de vrilles, me prêta son aide pour confectionner un tout petit laboratoire nécessaire à mes premiers essais de photographie. Si j'ai mentionné spécialement des vrilles, c'est que les bois du Brésil ne permettent pas, tant ils sont durs, aux clous seuls de les entamer. Ce qui se nomme planche au Brésil pèse autant que nos madriers en Europe. La petite pièce destinée à me servir de cabinet, d'atelier, de chambre à coucher, de laboratoire pour l'histoire naturelle, n'était éclairée que par la porte. Le toit, couvert de branches de palmier, s'avançait très-loin et donnait de l'ombre plus qu'il n'en fallait; mais ce qui était à certains égards un inconvénient, était racheté par l'avantage d'arrêter un peu le soleil. Dans mon installation, les planches massives et les tonneaux vides jouaient le principal rôle. Les interstices des planches qui formaient les cloisons de mon petit cabinet de photographie furent bouchées avec du papier et du foin. Deux tonneaux me servirent de table, et j'eus pour chaise une caisse sur laquelle j'avais cloué des morceaux de latania. De ma vieille natte je fis une porte. J'avais tout juste de quoi entrer et sortir, rien de plus. Sur toute la longueur de ma chambre je disposai en tablettes les deux plus grandes planches, et les deux plus grands tonneaux vides furent remplis de mille objets nécessaires. Tout autour du cabinet s'étalaient mes habits qui achevaient de couvrir les intervalles des planches déjà en partie masquées par du papier. Je mis alors en ordre les outils qui devaient servir à chacun des états que j'étais venu exercer dans les bois. En première ligne venaient la boîte aux couleurs, les papiers préparés pour le dessin et destinés à composer plus tard un album; après quoi je posai sur la planche une petite bûche en

guise de cloison. Plus loin, je rangeai les flacons, les épingles, les planchettes d'aloès que j'avais sciées et passées à la râpe. Dans le troisième casier furent déposés les scalpels, les ciseaux, le savon arsenical, les balances. Je ne dois pas oublier le livre où je devais apprendre les premiers éléments de la photographie, art auquel j'étais alors aussi étranger qu'à celui de préparer les animaux, qui d'ailleurs n'étaient pas encore tués. Dans le même casier que les balances se trouvaient les produits chimiques.


Mon installation.

Une fois les instruments de toutes mes diverses branches classés, je songeai à travailler. Cependant il me fut démontré que tout n'était pas terminé. Par économie j'avais voulu me priver de la tente nécessaire à la photographie ; il ne me fallut pas longtemps pour me convaincre qu'il était impossible de m'en passer. Puis, le premier jour où je voulus essayer de faire de la photographie, je cassai mon verre dépoli, et l'humidité fit décoller tous mes instruments. Je passai quinze jours à réparer ces dégâts en même temps qu'à me faire une tente, au moyen de quelques étoffes que je trouvai dans mes malles et de trois jupons déguenillés empruntés à la cuisinière. J'eus d'ailleurs l'heureuse idée d'adapter ma tente à mon parasol de paysagiste. J'attachai à chaque baleine une ficelle, puis à l'aide de pieux que je fichai en terre, je fis en sorte que ma tente ne fût pas trop bousculée par le vent ; or ce vent du Brésil vient régulièrement tous les jours vers huit heures du matin. Tout bien considéré, il me parut qu'il serait assez difficile d'obtenir un résultat photographique quelconque ; avant huit heures trop d'humidité, après huit heures trop de vent ; le moyen de rien faire de bon ? Je commençai à croire qu'il serait sage d'abandonner la photographie et de revenir tout simplement à la peinture, d'autant plus que les pluies, qui alors tombaient à torrents, ne me permettaient plus de sortir. J'avais des Indiens sous la main et je résolus de composer un tableau. Mais, comme dit le proverbe, j'avais compté sans mon hôte. Au premier mot sur ce sujet il me fit des objections : « Les Indiens sont superstitieux, me dit-il, jamais ils ne voudront poser. » Quant à lui, il trouvait trop délicat de le leur proposer. Je parvins néanmoins à persuader et à peindre un de nos Indiens domestiques ; il ne fallait pas songer à en persuader un second. Polycarpe s'était déjà montré fort mécontent.



Polycarpe, mon premier modèle.

J'avais exprimé le désir d'avoir un canot, et un homme pour me ramener vers un de ces endroits de notre route fluviale d'où j'avais rapporté tant de beaux souvenirs ; l'homme et le canot ne venaient point. Pour éviter le vent, j'avais conçu l'idée d'aller dans l'intérieur des bois et d'y faire mes études au moyen des photographies ; mais pour cela encore me fallait-il un homme, car il s'agissait de porter un bagage assez lourd. Impossible de trouver cet homme.

Un jour cependant je rencontrai un Indien ; je liai conversation avec lui, je lui prêtai mon fusil, de la pou-

dre, du plomb, et il tua quelques oiseaux. Alors je lui proposai adroitement de rester auprès de moi et de m'accompagner dans mes courses, lui expliquant qu'une fois mon bagage porté chaque matin dans le bois, il serait libre de chasser en m'attendant. Je dois reconnaître du reste que c'était mon hôte qui m'avait suggéré cette idée d'engager, pour mon service, quelqu'un.... à mes frais. J'avais suivi son conseil tout en trouvant ce procédé original de la part d'un individu qui avait beaucoup de domestiques, et pouvait, sans se gêner, m'en céder un chaque jour pour quelques heures.

L'Indien n'hésita pas et vint se mettre à ma disposition; mais aussitôt l'Italien le fit travailler pour lui-même, en me disant que c'était un paresseux qui ne me conviendrait pas. Ainsi tout me manquait, tout m'échappait, grâce à ce sentiment d'obligeance inépuisable.

Je n'avais de ressource que la chasse, quand la pluie me permettait de sortir. En peu de temps je devins fort habile. Ma chasse terminée, je préparais mes oiseaux, mes mammifères, mes serpents. Quant aux insectes, il eût fallu des boîtes pour les renfermer, et j'avais négligé d'en apporter, m'étant fié aux promesses que mon hôte m'avait faites à Rio. Heureusement, les boîtes à cigares n'étaient pas rares. Je sciai de petites planchettes de cactus, je les collai au fond des boîtes, et peu à peu mes collections trouvèrent à se placer. Je passai ainsi la fin de novembre et le mois de décembre dans des occupations tout autres que celles qui avaient pour moi une réelle importance.

A défaut d'Indiens, j'aurais du moins voulu faire des paysages. J'attendais le retour du beau temps avec bien de l'impatience. Provisoirement, j'avais choisi pour sujet



Une rencontre dans la forêt.

de tableau « un naturaliste entouré du produit de ses explorations. » Aux heures favorables, j'allais au plus près choisir quelques fleurs, mes seuls modèles possibles.

Un soir, je revenais d'une de ces excursions, chargé de fleurs que j'avais été chercher bien loin. Je descendais dans un sentier alors changé en torrent. J'étais nu-pieds et j'avais de l'eau à mi-jambes. La nuit approchait rapidement, car dans ces contrées il n'y a pas de crépuscule; on passe du grand jour sans transition à la nuit. Sautant pour éviter d'enfoncer au milieu des détritus de toute espèce que les eaux emportaient, je marchai sur un objet gluant et mou! C'était un de ces énormes crapauds que les Indiens appellent *sape-boï*, « crapaud-bœuf! » Familiarisé déjà avec de pareilles rencontres, je jetai sur le crapaud ma veste, puis je mis le pied par-dessus, et malgré sa résistance, je l'attachai par les pattes de derrière. Une fois le crapaud ainsi suspendu en l'air, il me fut facile de l'apporter sans crainte d'être mordu. Les Indiens, après leur travail, se reposaient à la porte de la case. Ce fut une grande partie de plaisir pour tout le monde que ce crapaud, car une fois à terre, il s'élança sur moi pour me mordre, en ouvrant une gueule formidable et en jappant comme une hyène. J'aurais bien voulu enrichir ma collection d'un individu aussi intéressant, mais je ne savais comment m'y prendre pour le tuer sans le détériorer. Pour me tirer d'embarras, M. le *feïtor*, qui était présent et avait pris sa part de la gaieté inspirée par les grâces de mon crapaud, trouva un moyen aussi simple que facile. Avant qu'il me fût possible de l'en empêcher, il brisa la tête de l'animal avec

une pierre. Je l'aurais battu, le malheureux! il avait gâté mon sujet. Cependant, à force de soins, j'ai rendu le crapaud monstre à sa première forme, et aujourd'hui ce n'est pas l'un des moindres ornements de ma collection.

Le matin suivant, j'allai voir ce que faisait un groupe d'Indiens dans une espèce de parc où l'on enfermait les bœufs. Mon hôte avait tout récemment acheté plusieurs de ces animaux, et comme en jouant seulement ils pouvaient blesser les gens, on leur sciait le bout des cornes. Je fus bien surpris quand je vis par quel procédé. C'était tout simplement une ficelle qui faisait l'office de scie. Depuis, j'ai plusieurs fois vu répéter cette opération, et j'avoue que si je l'avais seulement entendu dire, j'aurais eu de la peine à y croire.

On m'avait parlé bien souvent, depuis que j'étais au Brésil, d'un affreux serpent, le plus grand des crotales, le soucourouhyou. Quand j'exprimai à mon hôte le désir d'en tuer un, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. « Que Dieu vous préserve, me dit-il, d'une pareille rencontre! C'est la mort certaine! Non-seulement le monstre a des crochets à venin et un dard dans la gueule, mais il a un autre dard à la queue, et il ne fuit jamais.» Il me répétait ainsi une chose que tous les Indiens affirment de bonne foi. Du reste, en laissant de côté la fable du dard dans la gueule et dans la queue, j'étais convaincu de la force prodigieuse du soucourouhyou et je savais que le poison qu'il distillait à la plus légère morsure était mortel.



Autre rencontre.

Un jour, je guettais quelques oiseaux, enfoncé jusqu'aux genoux dans les hautes herbes d'une prairie, lorsque j'aperçus tout à coup une tête et deux yeux flamboyants dirigés sur moi. En vrai citadin d'Europe, j'éprouvais encore à cette époque une espèce de frayeur rien qu'à voir un reptile, quelque petit qu'il fût d'ailleurs. La peur était plus excusable dans la circonstance où je me trouvais. On m'avait dit que le soucourouhyou s'élançait sur tout ce qui passait à sa portée. Aussi, reculant avec précipitation, je commençai par mettre une distance raisonnable entre le serpent et moi. Un peu rassuré, je me mis à délibérer sur le parti que je devais prendre. Valait-il mieux m'en aller tout à fait ou ferais-je bien de me rapprocher pour tirer sur le monstre? Ce dernier parti était chanceux. On m'avait prévenu que si par malheur on manquait son coup, le serpent, lui, ne manquerait pas le sien. Tout en discutant avec moi-même, j'avais glissé deux balles dans mon fusil. La tête du serpent avait disparu, mais certaines ondulations dans les herbes me révélaient sa présence. Donc, après avoir regardé derrière moi, pour m'assurer du chemin à prendre en cas de retraite, je tirai sur une touffe sous laquelle je venais d'apercevoir à l'instant l'énorme tête du serpent. La difficulté était ensuite de s'assurer s'il était mort. Il pouvait n'être que blessé. Rien ne bougeait; j'attendis un quart d'heure avant d'approcher, et ce fut seulement après avoir rechargé mon fusil qu'enfin je me décidai réellement à aller reconnaître en quel état était mon terrible ennemi. Décidément j'étais un brave, un véritable foudre de guerre; quelque temps avant, un mannequin était tombé sous mes coups; aujourd'hui, je venais de tuer....un crabe! Mais que faisait ce crabe dans une prairie, loin de la rivière, et pourquoi avait-il un morceau de liane à la patte? Avec un peu de réflexion, je m'expliquai bientôt ce phénomène. Les Indiens avaient rapporté la veille une très-grande quantité de crabes de la pêche, et ils les avaient sans doute attachés par les pinces. Celui-ci s'était esquivé chemin faisant, et ne savait que faire de sa liberté quand je l'avais rencontré. On comprendra que je ne fus pas très-empressé de me vanter de ce nouvel exploit.

Ma première journée dans la forêt vierge.

Depuis plus de deux mois, j'avais essayé de pénétrer dans l'intérieur de la forêt que je ne connaissais pas encore, et j'avais toujours été arrêté par un grand amas d'eau stagnante qui, n'ayant pas d'issue, formait devant le bois un petit lac qui ne devait s'assécher que peu à peu, quand les pluies auraient cessé. Le moment arriva enfin où je pus continuer mes excursions. J'avais fait des provisions pour la journée: mon livre de croquis, le plomb, la poudre, les flacons destinés à contenir les insectes, tout était en bon état; mon carnier était rempli de tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Je me mis en route avant le lever du soleil. Les eaux avaient considérablement baissé; je n'en avais que jusqu'à mi-cuisse; et cette fois, bien tout de bon, dix mois après avoir quitté Paris, je voyais se réaliser très-véritablement le plus beau de mes rêves. Je serais fort embarrassé pour exprimer ce que je ressentis alors. C'était un mélange d'admiration, d'étonnement, quelque chose de solennel. Combien je

me trouvais petit en présence de ces arbres gigantesques, qui dataient des premiers âges du monde! J'aurais voulu peindre tout ce que je voyais, et je ne me sentais la force de rien commencer. Hélas! faut-il le dire aussi, les moustiques me dévoraient. Ils règnent en maîtres dans ces bois qui laissent à peine pénétrer quelques rayons de soleil sur le sol où l'ombre épaisse entretient une humidité perpétuelle. Là jamais ne passe aucune créature humaine; il faut se frayer des sentiers à coups de sabre. Si l'on s'arrête un instant, on est assailli de tous les côtés. Je conserverai longtemps le souvenir de ce premier jour de mes grandes excursions dans les forêts. J'entends encore les cris des perroquets perchés aux plus hautes branches; je vois encore ramper sous l'herbe ce joli reptile peint avec du brillant vermillon, qu'on appelle le serpent-corail, et qui donne la mort aussi sûrement que la vipère et le crotale. Toujours coupant les lianes, toujours gagnant du terrain, non pas pied à pied, mais pouce à pouce, j'arrivai à une espèce de clairière. Une douzaine d'arbres brisés peut-être par le tonnerre avaient donné passage au soleil; des insectes voltigeaient sur ces fleurs immenses qu'on trouve à chaque pas : j'en fis une riche récolte en dépit des moustiques. Il n'en fut pas de même d'un très-bel oiseau que j'allais viser et que je voyais déjà dans ma carnassière : au moment où je le mettais en joue, un affreux moustique m'entra dans la narine, et quand je me fus débarrassé de cet importun, l'oiseau était parti.



Première excursion dans la forêt vierge.

Comme pendant ma chasse aux insectes j'avais oublié de prendre les précautions nécessaires pour reconnaître la direction que j'avais suivie, il y eut un instant où je fus saisi d'un serrement de cœur affreux. Se perdre dans ces bois, c'est courir mille chances de mort. En cherchant bien je retrouvai heureusement non-seulement l'endroit d'où j'étais parti pour entrer dans la clairière, mais encore, quelques pas plus loin, un petit sentier déjà caché en partie par les herbes, et que je ne quittai plus.

Je m'étais donné la journée pour aller à l'aventure; j'étais armé d'un coutelas, fer tranchant d'un côté, scie de l'autre; j'avais des balles toutes prêtes, en cas de rencontre avec des tigres. Je dis tigres, mais seulement au figuré, car il n'y en a pas en Amérique; on y trouve des jaguars, des panthères, des ours, des chats-tigres. Cette fois je ne rencontrai qu'un petit singe.

BIARD.

(La suite à la prochaine livraison)



Opération désagréable.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD [1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

Suite de ma promenade dans la forêt vierge. — Les Indiens Puris. — Opération désagréable. — Les cancrelats et la couleur rouge.

Je marchai longtemps, toujours escorté de mes ennemis les moustiques, sans pouvoir, à cause d'eux, me décider à faire le moindre croquis. Après une descente très-rapide, j'arrivai près d'un torrent, où j'allai bien vite me désaltérer et me laver les pieds et les mains : son eau coulant sous les arbres et toujours dans l'ombre, était pourtant chaude, du moins presque tiède. J'ai appris plus tard que ce torrent était la limite d'une certaine quantité de terrain accordée par le gouvernement à une petite tribu indigène, les Puris. J'étais en ce moment sur leur territoire. Je vis quelques plantations, des ricins, des orangers, des citronniers et des champs de manioc.

Quand je parus dans le voisinage des cases, les femmes et les enfants se sauvèrent à toutes jambes. Les hommes, plus hardis, tinrent ferme, mais parurent fort étonnés surtout à la vue de mes collections d'insectes, sorte de curiosité tout à fait inconnue chez eux. Je ne remarquai d'ailleurs rien d'hostile dans leur façon de m'examiner; loin de là, voyant que, grâce à la trêve que me laissait l'éloignement des moustiques, j'allais préluder à mon déjeuner en ramassant quelques oranges sur le sol, deux de ces Indiens, armés d'une grande perche, vinrent vers moi, firent tomber une demi-douzaine de ces beaux fruits, et me les offrirent avec la meilleure grâce du monde. Dès que je fus assis sous les orangers, mes deux nouveaux amis prirent sur eux de s'approcher encore plus près de moi. Mon couteau de chasse, mes flacons pleins d'insectes, mon couteau à plusieurs lames préoccupaient beaucoup....

Il était déjà tard : le soleil avait fourni les deux tiers de sa carrière, et moi j'avais bien autant de chemin que lui à faire pour retourner à mon gîte; je rentrai dans la forêt, en notant du regard les sites qu'il serait le plus

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.
2. Tous les dessins de ces livraisons sur le Brésil ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

intéressant de peindre. Quand j'arrivai chez le signor X..., il était nuit sombre, mais personne ne s'y inquiétait guère de moi.

Les jours suivants, je me familiarisai de plus en plus avec la forêt, sans rien perdre de mon admiration. Je me désignais, à l'avance, tel tronc d'arbre, telle plante que je me proposais de copier. Mon habitude était de porter mon déjeuner avec moi, et une partie de ma journée se passait à l'ombre, toujours harcelé par les moustiques, toujours défendant mes provisions contre les fourmis. J'avais ajouté à mes collections les orchidées. Une fois j'en apportai un si grand nombre que j'y gagnai une courbature.

Au retour des bois, j'allai passer une heure dans la plus délicieuse petite rivière du monde; j'y trouvais un sable très-fin, des arbres touffus au-dessus de ma tête, des fleurs pendantes de tous les côtés. Le soleil descendait et je pouvais, après le bain, me reposer ou faire la chasse aux insectes. Enfin malgré l'impossibilité où l'on m'avait mis de peindre des Indiens, de photographier, faute de porteurs pour mes bagages, je trouvais moyen de réparer le temps perdu, en faisant des paysages ; ou bien fatigué de courir les bois depuis l'aube, et ne me sentant pas la force de marcher encore, je m'asseyais sur l'herbe et je dessinais des feuilles. La variété ne me manquait pas. Je mettais ensuite une partie de ces feuilles dans un herbier, précaution dont je ne saurais trop me féliciter, car elle me sert beaucoup pour arriver à la vérité du moindre détail dans un grand tableau de forêt vierge que je fais en ce moment.

Pendant ce temps mon hôte eut l'heureuse idée d'agrandir sa maison. Pour lier sa nouvelle toiture avec l'ancienne, il fallut enlever celle de ma chambre et on la remplaça par une peau de bœuf trop étroite, ce qui me procura la visite du vent, de la pluie, et de toutes sortes d'insectes. Chaque soir, j'étais condamné à une opération douloureuse. Il existe une espèce de puce imperceptible, qui se glisse sous les ongles des pieds, entre dans la chair et y dépose une petite poche remplie de ses œufs; on l'appelle communément *tique*[1]. Ces horribles petites bêtes faisaient de mes pieds leur proie habituelle. Avant de pouvoir songer à dormir, il me fallait m'étendre sur mon matelas, et la vieille mulâtresse armée d'un canif et d'une aiguille, fouillait mes doigts et s'ingéniait à extraire les poches, tandis que les mouches et autres insectes piqueurs, attirés par la chandelle, tourbillonnaient en sifflant au-dessus de moi, et me dardaient à me rendre fou; leurs piqûres m'avaient fait enfler le nez et les yeux. Des milliers de coléoptères, par la même occasion, accouraient et se précipitaient sur tous les objets brillants : je les prenais à poignées pour les jeter dehors.

De leur côté les odieux cancrelats ne me faisaient pas grâce de leurs visites, et à leur sujet j'eus l'occasion de faire une remarque curieuse. Un soir, j'avais peint une fleur rouge et un oiseau dont le ventre était de la même couleur. Le lendemain, tout le rouge avait disparu. Je rétablis cette couleur plusieurs jours de suite : elle disparaissait chaque fois. Je suspendis le tableau à mon plafond : et, au milieu de la nuit, allumant subitement ma chandelle, je surpris mes cancrelats acharnés à leur œuvre destructive. Pourquoi en voulaient-ils tant à la couleur rouge? Je n'avais pas besoin de ce dernier trait pour vouer à ces monstres une guerre à mort! Étaient-ce là, du moins, tous mes ennemis ? Hélas! non. Des troupes de rats venaient vers minuit tout grignoter autour de moi. Une fois réveillé, je les combattais dans l'ombre à coups de bâton ; ce qui ne m'empêchait pas, au chant du coq, de m'habiller et de partir.

1. Les tiques, riccins, insectes parasites de l'homme et des animaux, formant, sous les noms d'*ixodes*, la cinquième tribu de la famille des *acariens* ou *acarides*. La variété dont il est ici question est l'*ixode nigra* ou *ixodes americanus*.

Une émigration de fourmis. — La fête de saint Renoît dans un village indien. — Incendie dans la forêt vierge.

Un jour, je peignais un tronc d'arbre entouré de lianes; elles l'enveloppaient comme les cercles d'un tonneau. Leur volume était bien plus considérable que celui de l'arbre même, qui, à première vue, paraissait énorme, mais qui en réalité n'était qu'une tige assez frêle, en comparaison de la masse de ses parasites. Tout en travaillant je voyais des insectes, des lézards passer près de moi et se diriger tous du même côté; j'entendis aussi derrière moi des cris d'oiseaux se rapprocher insensiblement. Ma première pensée fut de terminer promptement mes études, car tout ce mouvement ne me semblait pouvoir annoncer autre chose qu'un formidable orage, et comme j'avais à peu près une lieue à faire, je me disposai à quitter l'endroit où j'étais pour retourner au logis; mais tout à coup je fus envahi des pieds à la tête par une légion de fourmis. Je n'eus que le temps de me lever; je renversai dans ma précipitation tout le contenu d'une boîte à couleurs, et je m'enfuis à toutes jambes, en faisant tous les efforts possibles pour me débarrasser de mes ennemis. Quant à revenir sur mes pas et à essayer de sauver du désastre les objets que j'avais été obligé de laisser à terre, il ne fallait pas y penser. Sur une largeur de dix mètres à peu près, et tellement serrées qu'on ne voyait pas un pouce de terrain, des myriades de fourmis voyageuses marchaient sans s'arrêter devant aucun obstacle, franchissant, sans se détourner d'une ligne, les lianes, les plantes, les arbres les plus élevés. Des oiseaux de toute espèce, des pics surtout, volant de branche en branche, suivaient les émigrantes et se nourrissaient à leurs dépens. C'était là un spectacle séduisant pour un chasseur. J'aurais bien voulu avoir mon fusil, que j'avais oublié dans ma précipitation, mais c'était impossible, car sur un espace qu'on n'aurait pas pu parcourir en moins d'une heure, je ne voyais pas la moindre place où il fût sans péril de marcher. Enfin, peu à peu, j'aperçus de petits sentiers, sur lesquels je me hasardai à sauter, en évitant de mettre le pied à côté des places blanches; j'aurais été escaladé de nouveau. Néanmoins, je ne pouvais échapper tout à fait aux piqûres, car lorsque j'enlevai mon fusil, il était noir comme une fourmilière; heureux de l'avoir, je retournai en arrière à cloche-pied, comme j'étais venu, afin de me mettre de

nouveau hors de portée, et je tuai plusieurs oiseaux; bien inutilement, car, avant qu'il me fût possible de les relever, ils étaient transformés en squelettes; tout ce qui était mangeable avait été dévoré jusqu'aux plumes. En revenant à la case, j'appris qu'une autre troupe était entrée dans ma chambre; elle était bien moins nombreuse que la première, et comme je n'avais que des oiseaux préparés, le savon arsenical n'ayant aucun attrait pour les voyageuses, mes collections avaient été épargnées. Il n'en était pas de même de moi. J'avais été piqué de plusieurs côtés; cela m'avait irrité le système nerveux. Aussi étais-je tout disposé pour les combats de jour et de nuit. Au lieu de m'endormir, je m'armai d'une massue et de mon bâton ferré de paysagiste. Je me mis en embuscade, attendant le retour chronique des rats, résolu cette fois à les exterminer. Mais voilà que j'entendis dans le lointain un bruit confus très-singulier; on frappait sur quelque chose comme un tambour dont la peau aurait été mouillée. Que pouvait signifier un pareil bruit dans nos solitudes? Je restai éveillé presque toute la nuit. Le matin, je m'empressai de prendre des informations et on me donna les renseignements qui suivent.

La fête de saint Benoît est en grande vénération parmi les Indiens. Ils s'y préparent six mois à l'avance, et en conservent six mois après un souvenir très-exact. Du moment où le tambour a commencé à battre, il ne s'arrête ni jour ni nuit. Cet instrument est fait d'un tronc d'arbre, creux dans l'intérieur et recouvert sur un seul



Présages d'une invasion de fourmis.

côté d'un morceau de peau de bœuf. Le jour de la fête, j'allai avec mon hôte m'en réjouir la vue. La cérémonie avait lieu dans un petit village nommé, je crois, Dessacumento. Les Indiens allaient de case en case, pour y boire du câouêbâ et de la cachasse; on ne chantait pas, on hurlait. Les hommes étaient assis leur tambour entre les jambes; quelques-uns grattaient avec un petit bâton un instrument fait d'un morceau de bambou entaillé de haut en bas. Au bruit de ce charivari, les plus vieilles femmes dansaient dévotement un affreux cancan que nos sergents de ville eussent certainement désapprouvé. Quand on avait bien dansé, bien bu, bien hurlé dans une case, on allait recommencer le même sabbat dans une autre.

Pour mon compte, je fis preuve d'un bien grand courage; dans une de ces cases, je bus à même d'une calebasse pleine de câouêbâ, politesse inspirée par le seul désir de me rendre populaire et d'attraper plus tard un portrait. Pourtant je n'ignorais pas de quelle manière cette boisson se préparait. Je savais que les vieilles femmes (et ce sont toujours elles qui sont chargées de l'important devoir de fabriquer de la boisson) mâchaient des racines de manioc, avant de les jeter dans une marmite; je savais qu'elles crachaient ensuite l'une après l'autre dans le vase, et puis laissaient le tout fermenter. Mon amour de l'art l'avait emporté sur mon dégoût.

Dans une autre case où il n'y avait point de femmes, un Indien chantait en s'accompagnant de guitare : son chant, bien que faible et monotone, avait un charme tout particulier. J'allai m'asseoir en face de lui, et je fus bien joyeux, quand je compris que j'étais l'objet de ses im-



La fête de saint Benoit dans un village indien.

provisations, dont le refrain était : « *Sô Bia au sertou,* « *vai a matar passarinhos, vai a matar soucourouhyou.*— « M. Biard, dans la forêt déserte, va tuer petits oiseaux, « M. Biard, dans la forêt déserte, va tirer serpent dange- « reux. » Il fallait voir tous les auditeurs enchantés de me voir rire aux éclats de cette légende en mon honneur.

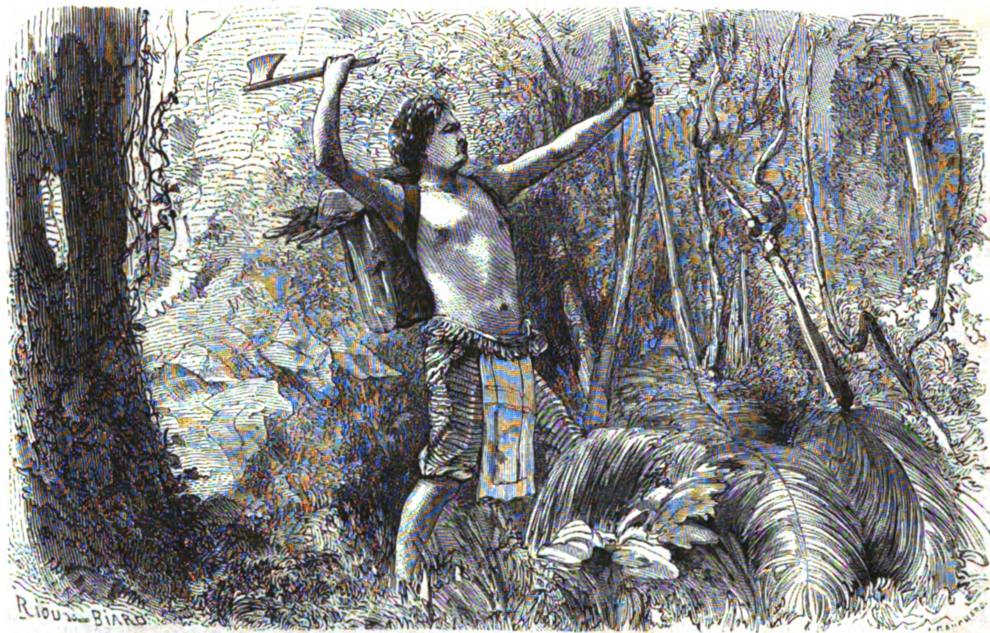
Bientôt après arriva le moment attendu avec impatience par tout le monde : deux personnages importants, les plus hauts dignitaires, parurent sur la place. Le premier, un grand Indien revêtu d'une souquenille blanche, imitant de fort loin le surplis d'un enfant de chœur, tenait d une main un parapluie rouge, orné de fleurs jaunes; son autre main portait une boîte, soutenue déjà par les plis d'un vieux châle à franges, disposé en façon de baudrier. Dans la boîte on voyait la figure de saint Benoît qui je ne sais pourquoi est nègre. Cette boîte renferme aussi des fleurs; de plus elle est destinée à recevoir les offrandes. Le second personnage, digne de faire partie de l'ancienne armée de Soulouque, était vêtu d'un habit militaire en indienne bleu de ciel, avec collet et parements également en indienne imitant le damas rouge; au-dessous du collet étaient attachées de petites épaulettes qui retombaient par derrière, comme celles du général la Fayette. De plus notre homme était orné d'un chapeau à cornes phénoménal de longueur et de hauteur, et surmonté d'un plumet jadis vert; pour cocarde il avait une étiquette dont le centre offrait à l'admiration trois cerises du plus beau vermillon. Ce second person-



Incendie dans la forêt vierge.

nage a le titre de capitaine. Pour être digne de jouer ce rôle, il faut avoir un jarret d'une force supérieure à ceux de toute la bourgade, car le capitaine ne doit pas cesser de danser pendant toute la cérémonie. Il ouvrit donc la marche en dansant, et en agitant devant lui une petite canne de tambour-major qu'il tenait avec délicatesse, perpendiculairement, comme un cierge. Le bedeau portant le saint, suivait, parasol au vent, en guise de dais. Les musiciens, sur deux rangs, venaient immédiatement après. Les instruments de musique, les tambours, et les vieilles dévotes dansant le cancan, complétaient le groupe. De loin en loin, on voyait de jeunes et jolies têtes, cachées derrière les fenêtres et les portes, jeter des regards furtifs. On s'arrêtait devant la case de chaque invité au banquet. Le capitaine toujours dansant, entrait et faisait le tour intérieur de la maison. La musique allait son train, on hurlait, puis on repartait pour répéter la même cérémonie d'invitation en invitation jusqu'à la dernière, soit sur terre, soit au moyen d'un bateau où le capitaine sautait avec la même ardeur. Enfin on entra dans l'église où des palmiers avaient été disposés par les décorateurs du lieu; des calebasses contenant de l'huile tenaient lieu de lampions. Par crainte des araignées et de toute autre espèce malséante, on avait prudemment recouvert la table dressée devant l'autel avec des draps cousus ensemble. Le soir, on enferma saint Benoît dans sa boîte, après avoir enlevé les offrandes. Ce fut seulement alors que nous partîmes. Cette fête m'avait surtout intéressé comme sujet de tableau; bientôt j'eus à me réjouir d'une bien autre bonne fortune. On avait abattu une grande partie de bois : le

moment vint d'achever avec le feu ce qu'avait commencé la hache. Pour cette opération on avait choisi une journée très-chaude et où soufflait un certain vent de l'est, je crois. A l'heure convenue, tous les domestiques de la case et d'autres attirés par la cachasse que l'on distribue généralement à cette occasion, s'assemblèrent armés de torches. Je cherchai une place favorable, et je me mis en mesure de peindre. Des amas de vieux troncs d'arbres, de branches, de feuilles, desséchés par le soleil pendant six mois, s'enflammèrent de tous côtés. Les torches excitaient l'incendie dans les endroits où il n'était pas assez rapide. Ces hommes, rouges et noirs, s'agitant, courant à travers la fumée, donnaient une idée du sabbat ; le feu montait en serpentant jusqu'aux cimes des arbres que n'avait point frappés la hache, et ces arbres, ainsi flamboyants, ressemblaient à des torches gigantesques. Je ne savais pas où commencer, tant s'élançaient, se mêlaient et se succédaient avec impétuosité les tourbillons de fumée et de flammes.... Il y eut un instant où le vent venant à changer subitement de direction, je fus enveloppé d'étincelles brûlantes. J'eus à peine le temps de me sauver avec ma boîte de couleur et mon papier, mais en abandonnant mon chapeau et mon siége de campagne.... Je revins plus tard, et, cette fois, assis commodément sur une pointe de rocher, je contemplai sans péril un admirable spectacle. Plusieurs arbres étaient encore debout n'attendant que le moindre souffle de vent pour s'écrouler : le feu rongeait leur base. Je fermais à moitié les yeux en suivant les progrès lents du feu et je ne les ouvrais tout à fait que quand l'arbre perdait son point d'appui. Alors d'immenses nuages de cendres s'élevaient, le bruit de la chute se répétait au loin, et des cris perçants y répondaient ; c'étaient ceux des chats sauvages et des singes fuyant ces lieux autrefois leur domaine



M. Biard en voyage.

Excursion dans les forêts. — Le coati. — Dans la rivière. Le soucourouhyou.

Je fis un jour la partie de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la forêt, du côté du *Rio Doce* et des *Botocudos*. Un jeune ingénieur chargé d'exécuter certains travaux d'arpentage voyageait avec moi. Je savais que les difficultés ne me manqueraient pas, et je pris mes précautions en conséquence. Nous marchâmes deux journées entières, toujours à travers les bois, mais dans des chemins un peu frayés. En allant de Victoria à Santa Cruz, j'avais dû entrer souvent dans l'eau ; cette fois j'étais dans la boue. Plus d'une fois nos chevaux faillirent y rester ; ils en avaient jusqu'au ventre. Cependant plus nous avancions, plus les arbres et la végétation en général me paraissaient admirables. Nous passions dans des clairières, où chaque arbre était couvert de fleurs. De temps à autre je descendais de cheval pour tuer quelques oiseaux.

Nous couchâmes, la première nuit, dans une baraque faite à peu près comme celle des cantonniers sur nos grandes routes, et malgré les inconvénients ordinaires de pareils gîtes, j'y sommeillai agréablement au bruit d'une cascade. Le second soir nous arrivâmes dans une case appartenant à mon hôte, et où vivaient, avec M. Manoël le féitor, plusieurs Indiens cherchant du bois de palissandre. Ces bois, transformés en madriers, étaient traînés par des bœufs jusqu'au bord d'une petite rivière dont les eaux basses empêchaient alors les communications naturelles avec Santa-Cruz. Je me couchai sur quelques planches ; messieurs les Indiens ajoutèrent à la chaleur de l'atmosphère celle d'un feu considérable et se couchèrent tout alentour ; j'étouffais et j'eus d'affreux cauchemars.

Au point du jour, on partit, et l'on entra dans des bois encore plus impraticables que ceux qui étaient près de mon habitation ordinaire. Chacun de nous,

armé d'un long sabre, nommé *manchetta*, coupait et taillait à droite et à gauche. Les araignées, en très-grand nombre, qu'on dérangeait, s'accrochaient partout à nos personnes. J'en avais des douzaines quelquefois sur le corps et sur le visage.

Plus nous marchions, plus il nous devenait difficile d'avancer. Les bras se fatiguaient à force de couper. Nous étions au milieu d'une forêt de bambous tellement serrés que nos habits étaient partout déchirés. Nous marchions sur des tiges innombrables dont le sol était jonché à une très-grande hauteur; le tout entremêlé de grandes feuilles armées de pointes aiguës.

Nous arrivâmes ainsi au bord d'une rivière sans nom; elle coulait fort bas au-dessous de nous; pour arriver jusqu'à elle, il fallait s'aider des arbres qui la cachaient, souvent au risque de se briser la tête ou de s'estropier, si le point d'appui venait à manquer. J'avais déjà pris mon parti sur les contusions. Tout le monde était harassé : nous allâmes nous asseoir en plein soleil sur une petite butte de sable pour nous reposer et déjeuner. Comme mon hôte avait intérêt à ménager l'ingénieur, il avait su trouver dans quelque coin retiré de sa case, quelques bonnes provisions qui m'étaient tout à fait inconnues.



Le croquis incommode.

Il fut décidé dans cette halte qu'on ne pouvait retourner dans les bois et qu'on essayerait de remonter la rivière. Je n'eus d'abord de l'eau que jusqu'aux hanches, mais au bout de quelque temps je fus forcé de quitter jusqu'à mon dernier vêtement, d'en faire un paquet et ensuite de le placer sur mon fusil attaché en travers sur mes épaules. Ce n'était guère commode pour voyager, d'autant plus qu'il fallut en faire autant de mes autres instruments de chasse que j'aurais bien voulu n'avoir pas apportés. Je laissais donc devant moi mes compagnons, et quelquefois, quand je n'avais de l'eau que jusqu'au cou, j'élevais les bras et je faisais lestement un croquis, regrettant de n'avoir pas derrière moi un collègue qui pût prendre une autre esquisse d'après moi; ma pose avec mes bras en l'air, mes habits et mon fusil sur le cou, et bien peu de chose hors de l'eau, devait être d'un aspect assez pittoresque.

Après avoir marché ainsi quelques heures dans l'eau, nous rencontrâmes des troncs d'arbres brisés, et d'immenses pierres provenant de la montagne. Il fallut rentrer dans le bois, et comme les eaux à l'époque où elles sont grosses détrempent la terre pour longtemps, en mettant les pieds sur un terrain qui nous paraissait solide, nous étions exposés à nous y enfoncer jusqu'à la cuisse; heureux quand nous rencontrions quelques-uns de ces petits sentiers que font les tapirs pour aller boire à la rivière. Dans ces bois impraticables, nous ne pouvions plus guère faire usage de nos sabres, et, comme j'avais bien simplifié mon costume, j'étais déchiré de tous les côtés. Aussi, dès que les obstacles qui nous retenaient hors de la rivière étaient franchis, pareils à une compagnie de canards, nous nous précipitions dans l'eau où du moins nous pouvions marcher plus commodément tant qu'elle ne nous montait que jusqu'à la lèvre inférieure.

Une fois, dans la forêt, l'Indien qui me précédait m'arrêta en étendant la main, ce que j'allais faire de moi-même, car un immense tronc d'arbre barrait le passage.

Cet homme n'avait eu que son fusil à préserver de l'eau; il ne l'avait pas quitté, se bornant à l'élever de temps en temps, pour ne pas le mouiller. Il visa un objet que je ne voyais pas, et tira à bout portant sous le tronc d'arbre que j'allais essayer de franchir. Ce qui en sortit me fit reculer d'un pas. Je tombai à la renverse au milieu d'un tas d'épines. La douleur me fit me relever d'autant plus vivement que j'étais en présence du fameux serpent soucourouhyou. Il était blessé à mort; ce monstre paraissait avoir une dizaine de pieds; il brisait avec sa queue tout ce qui était à sa portée. Sa tête, épaisse comme un groin de cochon, se dressait, et il faisait des efforts pour s'élancer sur nous, mais vainement : il avait la colonne vertébrale brisée. Je me souviens, comme si c'était d'hier, de l'effet que produisit sur moi cette gueule béante, montrant deux crochets de venin, dont la moindre atteinte nous eût donné instantanément la mort. Il se débattit une demi-heure. Les Indiens voulaient l'achever, mais mon parti était pris; je tenais à l'emporter sans le détériorer; sa blessure ne l'avait pas trop endommagé. Je le vis s'affaiblir insensiblement de lui-même; et quand il ne fit plus aucun mouvement, je coupai une forte liane, car il ne fallait pas songer à demander aux Indiens de m'aider; je m'approchai avec précaution, je touchai l'animal à la tête avec une branche, et m'étant assuré qu'il était bien mort, je lui passai la liane au cou en faisant un nœud. Les Indiens regardaient en silence. Ensuite je traînai longtemps le monstre, ce qui n'était pas facile : les divers objets attachés à mes épaules me fatiguaient



Le soucourouhyou.

et le poids du serpent était considérable Cependant l'Indien qui avait tué le soucourouhyou m'offrit de m'aider, ce dont je fus fort aise, car je ne sais si mes forces m'eussent suffi pour continuer ma route. La nuit tombée, les Indiens, avec l'instinct de la bête fauve, nous dirigeaient tout en taillant notre chemin. Souvent on entendait fuir des êtres qu'on ne pouvait apercevoir; les chiens se serraient près de nous. De tous côtés on entrevoyait des objets de nature à effrayer : des feux pareils aux feux follets qui égarent le voyageur voltigeaient çà et là. J'eus la curiosité de connaître par quelle cause ils étaient produits. Je mis la main sur de vieilles souches pourries, et j'y pris quelques parcelles brillantes comme de longs vers luisants. Plus tard, quand je voulus en voir l'effet, le phosphore avai disparu.

Cependant je tirais toujours mon serpent, moitié seul, moitié avec l'Indien; mais quand nos guides eurent reconnu qu'ils étaient à peu de distance d'une case, ils me prièrent de laisser là ma proie, afin, disaient-ils, de ne pas attirer d'autres individus de la même espèce qui ordinairement suivent la trace du sang. J'accédai à leur demande; mais le lendemain, au point du jour, armé d'un scalpel et de mon bon vieux coutelas, je vins me mettre de tout cœur à l'opération que j'avais projetée; j'attachai à une haute branche le soucourouhyou, après lui avoir coupé la tête que je mis aussitôt dans un gros flacon rempli d'esprit-de-vin. A peine les Indiens eurent-ils compris ce que je voulais faire qu'ils se sauvèrent dans le bois, et pendant tout le temps que j'employai à dépouiller et à retourner la peau du serpent, ce qui fut assez

long, je pus apercevoir derrière des troncs leurs yeux effrayés. Mon travail achevé, tout le monde rentra dans la case, et malgré l'assurance que je mis à déclarer que je n'avais pas trouvé de dard à la queue, aucun Indien ne voulut me croire.

Peinture d'après un Indien mort. — Insolence de mon hôte. — Je quitte sa case pour aller vivre seul au fond des bois. — Une case déserte. — Colloque avec des Indiens. — Mon établissement dans la solitude.

J'approchais, sans le savoir, du moment où la case inhospitalière du signor X.... allait cesser de m'abriter.

Quelques jours après l'excursion que je viens de raconter, on apporta, étendu dans un hamac, un Indien presque mort : c'était le brave garçon qui avait tué le serpent et m'avait aidé à le traîner. Il mourut le lendemain. J'appris à mon réveil qu'on avait fait prévenir ses parents et que l'on ne tarderait pas à enlever le pauvre corps. L'idée me vint aussitôt que, puisque je n'avais pas pu peindre d'Indiens vivants, il ne fallait pas laisser cette occasion d'en peindre un mort. J'allai immédiatement me placer dans le petit réduit où l'Indien gisait sur une vieille natte, son lit ordinaire, les mains serrées l'une contre l'autre, le tronc enveloppé d'une vieille blouse bleue, les cuisses et les jambes nues. Tout à côté était la cuisine. Ses camarades, que je voyais à travers les interstices de la cloison d'où la terre qui décore les cases était tombée, causaient et riaient



Un Indien mort et sa mère.

devant un grand feu où ils faisaient cuire des poissons. Près du défunt se tenait sa mère, la vieille Rose : elle murmurait à voix basse le chant des morts, chassant les mouches du visage de son fils, lui ouvrant les yeux de temps à autre ou interrompant son chant pour mordre dans un des poissons qu'elle allait chercher à la cuisine. J'avais dit en me préparant à faire cette étude, que je me retirerais dès que je verrais venir les parents invités : la mère, à ma grande surprise, non-seulement n'avait exprimé aucun mécontentement en voyant que je me mettais au travail, mais encore elle m'avait aidé à arranger divers objets dont j'avais besoin. Je ne perdis pas de temps; j'avais presque terminé l'ébauche, quand j'entendis que l'on disait : « Voilà les Indiens! » A ce moment même mon hôte, se précipitant dans la cabine, me dit avec un ton plus que grossier : « Allons, il faut en finir; dépêchez-vous! » Et sur ma réponse que dès que la mère trouvait bon ce que je faisais, je ne voyais pas pourquoi des parents éloignés seraient plus difficiles, il sortit, et j'entendis qu'il criait, en se promenant de long en large : « Qu'il termine son ouvrage! nous verrons une autre fois. Croit-il que je vais me brouiller pour lui avec les Indiens? »

Je suis féroce quand on me trouble dans mon travail. Il n'en fallait pas tant, d'ailleurs, pour faire déborder mon indignation contenue depuis trop longtemps. Je pris à la hâte tout ce que j'avais apporté près de la couche mortuaire, je passais en silence près de cet homme qui m'avait causé tant d'ennuis, en me jurant de ne plus

vivre un jour de plus sous son toit, dussé-je aller mourir seul au milieu des bois !

J'entrai donc dans ma chambre; j'enfermai tout ce qui m'appartenait dans mes malles, je mis les clefs dans ma poche et m'éloignai pour ne plus revenir.

Où aller? Quel autre logement trouverais-je ? Qui me nourrirait? N'importe ! La faim, la soif, la fatigue, les dangers, je saurai tout braver pour ne plus subir cette ignoble hospitalité. Tandis que je marchais à grands pas au hasard, mon estomac me fit comprendre vivement qu'il n'était point satisfait. Par bonheur, j'avais ramassé, la veille, en chassant, une vingtaine de goyaves: je m'assis près d'un torrent et les mangeai. Après ce frugal repas, et le premier moment de ma fière irritation passé, je me remis en route, non sans faire alors quelques réflexions assez peu agréables sur la situation où je me trouvais. Pendant plusieurs heures, je suivis à l'aventure des sentiers envahis par les hautes herbes. La nuit approchait : j'entendais déjà des cris bien connus; je me sentais accablé de fatigue, et la faim recommençait à m'aiguillonner. L'émotion passionnée qui m'avait soutenu d'abord s'était apaisée. Si je ne sortais pas bientôt de la forêt, je n'aurais d'autre ressource que de me coucher à terre.... Ce n'était pas rassurant. Je redoublai d'efforts, et j'arrivai enfin à une grande clairière : des arbres en partie brûlés jonchaient çà et là le sol, où déjà de nouvelles plantes poussaient: on avait essayé de construire en cet endroit une case; elle était tout à jour comme une cage. Je fis fuir plusieurs animaux lorsque j'y entrai, mais je ne les vis pas. L'obscurité était profonde ; je me couchai dans le coin le plus abrité, et, malgré les souffrances de la faim, je m'endormis profondément. Je ne me réveillai qu'au lever du jour, en sentant une grande chauve-souris qui me battait le visage de ses ailes. Je me dressai rapidement pour la prendre : elle manquait à mes collections ; je ne pus la saisir.

Le jour précédent si j'avais été plus calme, j'aurais du moins fui dans la direction des lieux que j'avais déjà explorés; mais j'avais cédé au seul désir de ne plus être exposé à rencontrer mon hôte. Maintenant il m'était indifférent d'aller d'un côté ou d'un autre. Après quelque temps de marche, je découvris des arbres, chargés de goyaves : je fis avec ces fruits un repas copieux, et, par précaution, j'en remplis mes poches. Je continuai ensuite mes recherches. Enfin, des aboiements se firent entendre. J'allai du côté d'où ils venaient et j'arrivai devant une case. Une douzaine de chiens hargneux m'assaillirent, mais ils étaient si poltrons qu'au premier geste que je fis ils se sauvèrent en hurlant. J'entrai dans la case; il ne s'y trouvait personne ; les habitants, toutefois, ne devaient pas être bien éloignés, car je voyais, sur de la cendre chaude, cuire doucement quelques-unes de ces grosses bananes qu'on mange rarement crues. Je m'assis ; une demi-heure après, les chiens aboyèrent, puis deux hommes armés de fusils entrèrent avec trois femmes dont l'une était très-vieille. Par grande fortune, ces Indiens-là parlaient un peu le portugais. Je leur souhaitai le bonjour le plus gracieusement possible. Puis, me rappelant avoir entendu dire qu'un vieil Européen habitait de ce côté, je leur demandai s'ils le connaissaient. Ils ne me comprirent pas. Était-ce ma faute ou la leur? Je ne savais. Les deux hommes se consultèrent. Pendant ce temps, les trois femmes confiantes dans leurs défenseurs attisèrent le feu, retournèrent les bananes, en placèrent deux des plus belles sur une feuille de manioc, et l'une d'elles vint me les offrir. De leur côté, les hommes déposèrent leurs fusils contre la paroi. Les chiens eux-mêmes, qui jusque-là n'avaient cessé de grogner contre mes jambes, commencèrent à s'apaiser. Un des deux Indiens trouva moyen de me dire que ce que j'avais demandé était pour eux inintelligible. Alors, je crus devoir mêler à mon détestable portugais, une pantomine savante et animée.

Pour indiquer le blanc que je cherchais, je me montrais modestement, je portais le bout de mon doigt contre mon visage, et je disais, dans mon langage très-rudimentaire, « Où demeurer celui qui est blanc comme moi? » J'oubliais que j'étais couleur pain d'épice.

A la fin, à travers mes gestes ou mes paroles ma pensée se fit jour, car l'un des hommes reprit son fusil et me fit signe de l'accompagner. Après une heure de marche sur un terrain qui paraissait avoir été cultivé, mon guide frappa à la porte d'une baraque d'où sortit un bonhomme que j'aurais volontiers embrassé, parce qu'il me demanda en espagnol ce que je désirais. Nous causâmes longtemps. Je lui exposai mon projet de vivre seul dans le bois si j'y trouvais une case. D'abord il essaya de me décourager. Je tins bon, et il me conduisit à un endroit où se trouvaient plusieurs cases. Deux Indiens en ce moment ajoutaient à l'une d'elles une petite chambre. La case était composée, selon l'usage, de légers troncs d'arbres, de parois faites de petites branches horizontales attachées aux troncs par des lianes et recrépies avec de la terre détrempée. Le toit était couvert de branches de palmier. J'entrai dans la petite chambre d'où on avait tiré la terre à recrépir, si bien que j'y enfonçai jusqu'à la cheville. Je déclarai néanmoins que c'était là que j'étais déterminé à établir mon domicile. Le bonhomme me dit que je voulais donc y mourir. Mais je lui répondis que tout me paraissait préférable à la nécessité de retourner dans la demeure du signor X.... Voyant que je ne changerais pas de résolution, il demanda pour moi cette loge humide, que l'on m'octroya sans exiger aucune rétribution, et, de plus, il me procura pour serviteur un jeune garçon nommé Manoël. Enfin, il décida trois hommes à aller chercher mes malles à la case de l'Italien, qui se trouva beaucoup moins éloigné que mon voyage en zigzags dans la forêt ne me l'avait fait supposer. Le bonhomme eut encore la complaisance de me donner un banc, quelques bananes, un morceau de lard complétement gras et de la farine sèche.

Le lendemain, les deux Indiens arrivèrent avec mes malles. Le signor X.... avait fait triste mine en apprenant ma résolution. Entouré de voisins dont il s'était fait des ennemis, il avait répandu le bruit que j'étais un

grand personnage, très-bien en cour, et qu'il fallait me ménager. Qu'allaient penser maintenant les voisins à la nouvelle que j'avais rompu avec lui pour aller vivre seul dans les bois, sans autre protection que mon fusil! Mais que m'importait le signor X.... Désormais, j'étais bien réellement libre! Ce fut avec joie que je sortis de mes malles tous mes ustensiles et un hamac dont je n'avais pas fait usage jusqu'alors. Avec le secours de Manoël, il ne me fallut pas plus de deux jours pour rendre mon petit intérieur tout à fait confortable....

Je donne des soirées aux Indiens. — Travaux. — Les Indiens Botocudos.

Le lieu que j'habitais était le sommet d'une colline plus éloignée de la rivière que ma première demeure. En face de moi, les montagnes, toujours boisées, se dessinaient en belles lignes ondulées sur le ciel. On apercevait au loin une case autour de laquelle on avait, selon l'habitude, enlevé les arbres. Les Indiens y allaient le dimanche boire de la cachasse et passaient à cette occasion près de mes domaines. Peu à peu ils se familiarisèrent en me voyant chasser non-seulement les oiseaux, mais les quadrupèdes, les sauriens et les serpents. Ils vinrent m'en apporter eux-mêmes, et heureusement j'étais en mesure de payer leur peine; j'avais fait venir de Santa-Cruz une provision de petite monnaie. Tous les dimanches les indigènes des deux sexes prirent l'habitude de venir me voir. Je m'étais aussi procuré de la chasse; ils la sentaient de loin. Je profitai de ces visites pour les faire poser et me remettre aux tableaux que j'avais été forcé d'abandonner, et, à peu d'exceptions près, je ne rencontrai plus les difficultés qui m'avaient arrêté longtemps.


Indienne du Brésil, province de l'Espiritu-Santo.


Indien du Brésil, même province.

Un dimanche, j'étais fatigué, et je revins de bonne heure à ma case : ma chasse n'avait pas été très-heureuse. Déjà, selon l'habitude qu'avaient prise les Indiens pour lesquels je n'étais plus un objet de crainte superstitieuse, plusieurs d'entre eux étaient assis chez moi. Quelques instants après j'eus la surprise de voir entrer les parents du pauvre Almeyda qui, au dire de mon hôte, devaient si fort s'irriter en me voyant peindre le mort et qui avaient été la cause de mon départ. Ils venaient d'eux-mêmes s'offrir à mon pinceau. J'en peignis deux en présence de l'assemblée, et j'entendis répéter de tous côtés en forme d'éloges pour la ressemblance : *tali qual* (tel quel). Si j'avais été disposé à continuer, je n'aurais eu qu'à choisir. Je donnai pour chaque étude environ la valeur de cinquante centimes. Ensuite vint, comme d'usage, la distribution de la cachasse, aux hommes d'abord, et après eux aux dames. Ma générosité allait à une bouteille par réception. Une fois que tout était bu, la société s'en allait, sans même dire « Adieu sô Bia. » J'avais bien quelques protégées, celles qui n'avaient pas encore posé : je tenais en réserve quelques petits verres à leur intention. L'une d'elles, profitant de ce que je m'étais absenté un instant, me vola une bouteille et but à la hâte tout ce qu'elle contenait. Un instant après elle se mit à pousser des hurlements en faisant des contorsions épouvantables. Au milieu de ses cris, je compris qu'elle se croyait empoisonnée. Elle disait qu'elle avait avalé une de mes drogues. J'avais prudemment fait courir le bruit que plusieurs de mes bouteilles contenaient du poison, et mes doigts tout noirs de nitrate d'argent en paraissaient un témoignage irrécusable. Du reste,



Une soirée dans la forêt vierge.

la bouteille vide que l'Indienne avait laissé tomber ne me laissait aucun doute sur la nature de son mal : elle n'était qu'ivre. Mais comme son époux rentrait et commençait à mêler ses criailleries aux siennes, je me vis forcé de les jeter à la porte avec force coups de pied.

Je me levais, selon mon habitude, au premier chant du coq. Je rencontrais d'abord une grande montée à travers un défrichement, puis j'entrais dans le bois, toujours en gravissant, et enfin je me trouvais sur un terrain plat. J'étais déjà tout en sueur bien avant le lever du soleil. J'avais négligé longtemps certains oiseaux ressemblant à des grives, nommés sabias. Ils n'étaient pas brillants de couleur, mais comme il s'agissait de manger, il ne fallait pas faire le difficile. J'en trouvais souvent sur mon chemin, ainsi que des engoulevents. Je n'avais qu'à me baisser un peu pour déposer mon sac à terre, puis je faisais glisser sans bruit le long de mon bras libre ma carabine qui pendait à mon épaule en bandoulière, et rarement je manquais d'abattre plus de gibier qu'il ne m'en fallait pour mes repas. Plus loin, j'entrais dans les grands bois. En attendant ma chambre noire et ma tente que Manoël m'apportait chaque jour, j'essartais avec mon couteau de chasse le terrain propre à l'édification de mon atelier. Ce n'était pas chose aisée, surtout si je rencontrais de grosses racines. Le choix des vues à peindre n'était pas non plus exempt de difficultés. Comme j'étais souvent trop rapproché de mes modèles, il me fallait travailler à genoux dans ma tente. Parfois un orage, dont rien n'annonçait l'approche, venait fondre sur nous. Nous nous empressions de tout emballer, et quand nous étions prêts à partir, les chemins, ou plutôt les sentiers, déjà si encombrés, se changeaient en torrents. Je rentrais au gîte dans un piteux état. Je buvais un verre de cachasse, et je me jetais sur mon hamac.



Un Botocudos.

Un jour que j'étais à genoux dans ma tente, et tout en travaillant avec ardeur, j'entendais des voix. On parlait avec Manoël. Quel fut mon étonnement, quand en mettant la tête à la hauteur de la portière, je vis une douzaine de sauvages Botocudos avec leurs lèvres déformées et leurs oreilles d'un demi-pied de long! Ils ne comprenaient certainement rien à cette tente, dans laquelle, au milieu du jour, ils apercevaient de la lumière. Ce fut bien pis quand ils en virent sortir en rampant un homme à tête rasée et à longue barbe.

Ces douze Botocudos avaient été envoyés en députation près du président de la capitainerie de Victoria. Ils étaient entrés dans la ville tout nus, sans y être annoncés, et au grand effroi plus encore qu'au grand scandale des habitants qui leur avaient aussitôt offert des chemises et des pantalons. A leur départ, on leur avait donné des fusils, de la poudre et du plomb, et, de plus, de belles paroles, des promesses magnifiques qui n'engageaient à rien. A peine hors de la ville, attendu que les vêtements dérangeaient un peu leurs habitudes, ils avaient fait comme moi pendant mon voyage au milieu de l'eau, c'est-à-dire que, roulant en paquets leurs habits, ils les avaient placés sur leur dos. Ils portaient leurs fusils en bandoulière et à la main leurs arcs. J'avais par hasard sur moi quelques petits objets, entre autres un couteau et une lime à ongles, achetés dans les baraques du boulevard Bonne-Nouvelle, la semaine du jour de l'an. J'en fis présent à celui qui paraissait le chef de la troupe. Nous fûmes bien vite bons amis, et il me donna en échange un arc et trois flèches. J'ajoutai à mon présent la moitié de mon déjeuner, qui fut également bien reçu. Je fus récompensé de cette bonne action par ce que je vis. Celui qui me paraissait être le chef avait, comme ses compagnons, dans une ouverture faite à la lèvre inférieure, un morceau de bois rond, un peu plus large qu'une pièce de cinq francs. Il se servit de ce morceau de bois comme d'une table, découpant dessus avec mon couteau un morceau de viande fumée, qui n'avait qu'à glisser de là dans l'intérieur de sa bouche. Cette façon de se servir de la lèvre comme d'une table me parut d'une grande commodité. Mes nouvelles connaissances avaient également de grands morceaux de bois pareils dans le lobe des oreilles. Sans cette précaution, elles eussent pendu d'un demi-pied....

Un chat sauvage. — Ruses de guerre inutiles contre les moustiques. — Départ. — Retour à Rio-de-Janeiro.

En errant, je découvris le plus charmant endroit que pût désirer un chasseur, c'était un sentier praticable, sous de grands arbres très-épais, avec des éclaircies de chaque côté. Les oiseaux, après avoir butiné çà et là, venaient se reposer à l'ombre. Je n'avais qu'à choisir parmi eux mes victimes. Je me promenais là nonchalamment sans me fatiguer, bien abrité. Dès que je me sentais un peu las, j'allais chercher des oranges et je m'asseyais sur quelque tronc d'arbre. Je dessinais des fleurs, des feuilles, sans perdre de vue le sommet des arbres. Un jour, comme je ne faisais pas grand bruit, tout occupé à examiner à la loupe un insecte, j'entendis derrière moi quelque animal marcher dans les herbes. En me retournant doucement, je vis un très-beau chat sauvage, se promenant aussi de son côté. Il faisait de petits sauts, s'accrochait aux lianes, et de temps en temps poussait de petits miaulements. C'était le premier de son espèce qui venait ainsi à ma portée. J'avais toujours dans les poches des balles et des chevrotines. J'en glissai quelques-unes dans ma carabine. Quand je voulus me lever, le chat s'élança

sur un arbre, et avant que je pusse le viser, il était tout en haut. Je le tirai presque au hasard, et je fus bien surpris quand je le vis tomber en s'accrochant de branche en branche; arrivé à terre, il était



Le chat sauvage.

mort. J'en avais assez pour ce jour-là, et je revins à la case, portant ma chasse, qui me parut très-lourde.

Tout n'était pas plaisir, même dans les sites les plus charmants, et parmi les désagréments dont il ne me



Moyen d'écarter les moustiques.



La moustiquaire.

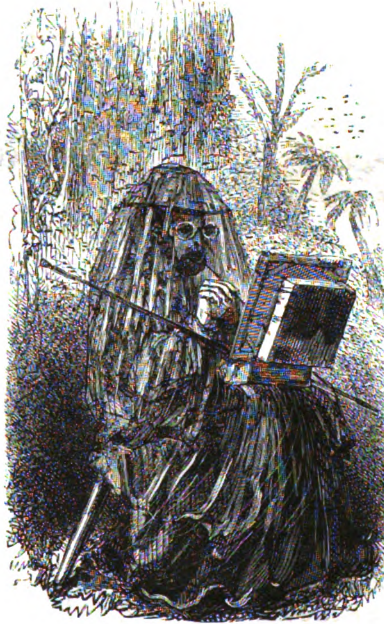
fut jamais possible de prendre mon parti, l'honneur du premier rang ne peut être disputé aux moustiques qui me tourmentaient partout, au logis et dans la forêt. Pour éviter leurs piqûres pendant mon travail, j'avais

d'abord imaginé de faire faire près de moi un grand feu par Manoël tandis que je peignais. Mais, outre que je rôtissais, je n'échappais pas à mes ennemis. Il m'eût fallu me mettre dans le feu même. Alors je m'arrangeai une moustiquaire au moyen de quatre bâtons : après en avoir chassé les insectes, je me glissai lestement dessous comme à Rio, dans le palais. Il y avait bien à cela un petit inconvénient ; l'étoffe de la moustiquaire était verte, et il s'ensuivait qu'en peignant je voyais tout en vert. Je n'en étais pas moins très-fier là dedans, assis sur un siége de ma façon et entouré de milliers d'assiégeants, exaspérés de ne pouvoir m'atteindre. Ils étaient monstrueux; ce n'étaient pas des moustiques, mais bien d'affreux maringouins dont les piqûres causent une douleur plus vive et sont venimeuses.


Désespoir.

Une fois, tandis que je riais sous cape de leur impuissance, travaillant avec courage pour réparer le temps que j'avais perdu à dresser ma prison verte, tout à coup je me sentis piqué au front : un maringouin était entré ! La chasse fut longue, mais je parvins à écraser mon ennemi entre mes deux mains. Je repris ma palette. Bientôt, autre piqûre, autre chasse. En m'agitant, je fis une ouverture à la partie inférieure de la moustiquaire.... j'en devins enragé ! Je renversai tout, boîte, études. J'essayai de m'arracher les cheveux, mais ils étaient trop courts. Si Manoël avait été là, je l'aurais assommé. Je cassai en tout petits morceaux les supports de mon établissement et je déchirai la toile.

De retour à la maison, voyant qu'après tout la colère ne remédiait à rien, j'essayai de plusieurs autres procédés. Faute de posséder un masque de salle d'armes, j'essayai d'en faire un avec du fil de fer, mais cela ne me réussit pas, et je m'arrêtai à un autre parti qui me parut le meilleur. Sur un grand chapeau de planteur j'attachai un morceau de ma moustiquaire, à peu près comme un voile de mariée. Il me tombait sur les épaules que je cuirassai avec un cahier de papier. Mon cou se trouvait ainsi préservé par devant et par derrière. Vis-à-vis mes yeux j'avais fait deux petits trous bordés avec un ruban de fil, que je me proposai de couvrir à l'aide de mes lunettes. De vieux jupons, descendant plus bas que les pieds et pouvant encore se replier, me garantissaient le reste du corps. J'étais ravi de mon invention. La journée du lendemain serait bonne : rien ne me troublerait dans mon travail ; je partis gaiement. Arrivé sur mon plateau, je m'affublai de mon nouveau costume. Moustiques et maringouins furent bien attrapés. Je peignais à mon aise, lorsque, fatalité étrange ! voilà que mes lunettes sautent en l'air ! je venais, par mégarde, de leur donner un coup qui heureusement ne les avait pas cassées ; mais un maringouin s'était aussitôt introduit par la brèche et glissé dans mon œil gauche. C'en était trop ! je jetai mes armes défensives et, sans même avoir la force de me mettre en colère, j'acceptai le martyre. Je n'eus plus le courage de recourir à d'autres expédients. J'ai tant souffert pendant les trois semaines suivantes, que je dois renoncer à en parler davantage, certain que je ne serais pas compris. Les moustiques avaient beau jeu. Ils furent sans pitié. Je n'avais presque plus figure humaine ; on me voyait à peine les yeux ; mais, aussi résolûment qu'au pôle nord et au milieu des ours blancs, j'avais travaillé et j'étais parvenu à peindre un vaste panorama. Il était composé de six feuilles où, avec une grande conscience, j'avais copié servilement plantes, arbres et fleurs, de même qu'autrefois les glaciers, les rochers noirs et aigus du Spitzberg.


Costume contre les moustiques.

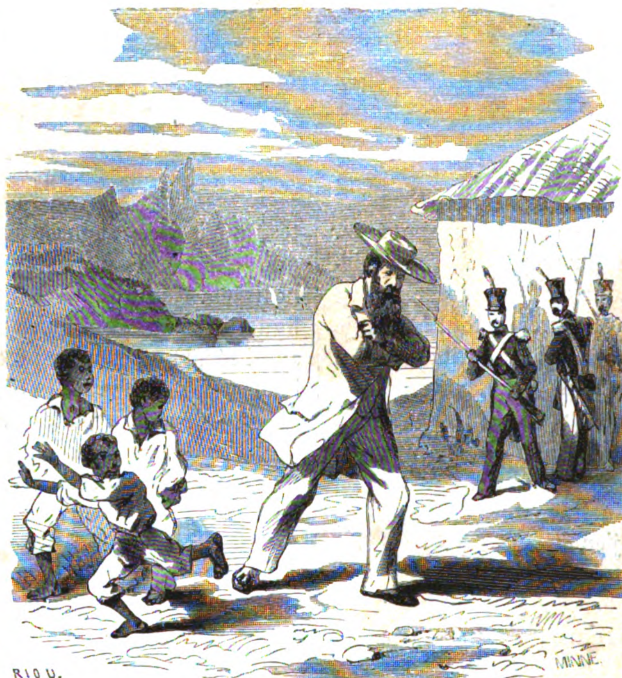
Je considérais cette peinture comme mon œuvre capitale ; je n'espérais rien faire de mieux. Il était donc sage de songer au retour. Encore une semaine au plus, et j'allais quitter ces lieux, qui, bien qu'on ait des maux à y endurer, font perdre la mémoire du passé et donnent cette sorte de fièvre que le capitaine Mayne-Reid nomme dans son roman intitulé *Les chasseurs de chevelures* « la fièvre de la Prairie. » C'était parfaitement vrai pour moi : je vivais en sauvage, me nourrissant le plus souvent du seul produit de ma chasse, sans devoirs à remplir, sans engagements, mais aussi sans affections. Je n'avais plus à compter que sur mes propres forces ; elles me suffisaient....

L'heure du départ arriva enfin. J'allais quitter mes grands bois, un an après mon départ de Paris, le jour de Pâques. Je retournai encore une fois dans les lieux que j'avais parcourus le plus habituellement. J'allai dire adieu à ces longs sentiers, où, à l'abri du soleil brûlant,

j'avais passé mes journées à chasser et à dessiner. Je restai longtemps assis sur un tronc d'arbre, mon canapé habituel. Là je m'étais endormi quelquefois, rêvant que j'étais l'homme le plus heureux du monde : dans mon extase, je ne peignais que des chefs-d'œuvre; je n'avais qu'à choisir parmi les animaux les plus merveilleux, qui se faisaient un plaisir et un devoir de venir se placer au bout de mon fusil; mes repas prenaient les plus belles proportions : je mangeais des bananes grosses comme la tête, des haricots plus gros que des noix, et le reste à l'avenant. Hélas! ce rêve allait se dissiper. Il fallait retourner à la ville, reprendre l'habit de rigueur, remettre des bas, des souliers et un chapeau d'une forme ridicule, à la place de mon grand sombrero de planteur. Je revins plein de tristesse à ma case, et le lendemain je montai un canot pour redescendre cette rivière de Sagnassou, à laquelle j'avais dû mes impressions les plus neuves et les plus originales.

Quelques jours après, je rentrai à Rio, en traversant de nouveau cette baie immense dont parlent si diversement les voyageurs. Les uns dans leur description en font une merveille, les autres déclarent n'y avoir rien vu de merveilleux Je crois avoir compris la raison de cette différence dans leurs impressions. Les uns y sont entrés au moment du coucher du soleil; la température était douce; les plans des montagnes se coloraient de mille manières, sans laisser la moindre place à la monotonie : la nature grandiose du Brésil se déroulait dans tout son éclat. Les autres voyageurs, fatigués, harassés par la chaleur, ne distinguaient pas très-bien les objets; éblouis par un mirage fatigant, tout leur paraissait triste et monotone : cette couleur violâtre de presque tous les rochers, déteignait sur le paysage. C'était exactement ce que j'éprouvais à mon retour. Je me fis conduire au palais, mais je ne m'y logeai pas. On m'assura qu'il était destiné à être abattu. Les fourmis-coupis l'avaient miné. Les nègres qui m'avaient servi n'y étaient déjà plus. J'allai donc simplement à l'hôtel, après avoir déposé mes malles dans mon ancien appartement. J'éprouvai un ennui profond, ce premier jour, et je me promenais sans but sur la place du Palais, m'étonnant d'avoir alors des sensations si différentes de celles dont j'avais joui pendant les six mois que j'avais passés précédemment à Rio. Je ne voyais plus la civilisation du même œil. J'avais laissé dans les forêts que je venais de quitter tout mon enthousiasme pour ce pays qu'on pourrait rendre si florissant, et qui, en ce moment de mélancolie injuste, avait tant perdu de son charme à mes yeux.

Je n'étais pas très-empressé de m'habiller de noir. Mes pensées, qui n'étaient pas couleur de rose, n'ajoutaient guère aux agréments de mon visage basané. Il me fut facile de voir qu'on me regardait avec une certaine surprise. Mais j'étais loin de soupçonner tout l'effet que je produisais sur la population tant civile que militaire. Le lendemain de mon arrivée, on lisait dans un journal de Rio :



Retour de l'auteur à Rio-de-Janeiro.

« Hier soir, un individu dont le costume laissait beaucoup à désirer, se promenait en silence, sur la place du Palais, les mains derrière le dos. Cet individu, porteur d'une longue barbe de patriarche, semblait méditer quelque mauvais coup. Les enfants qui par mégarde passaient près de lui, s'enfuyaient au plus vite après l'avoir regardé. Un poste de « permanents, » à un signe donné par l'officier commandant, se tenait tout prêt à marcher au moindre mouvement équivoque de l'individu. »

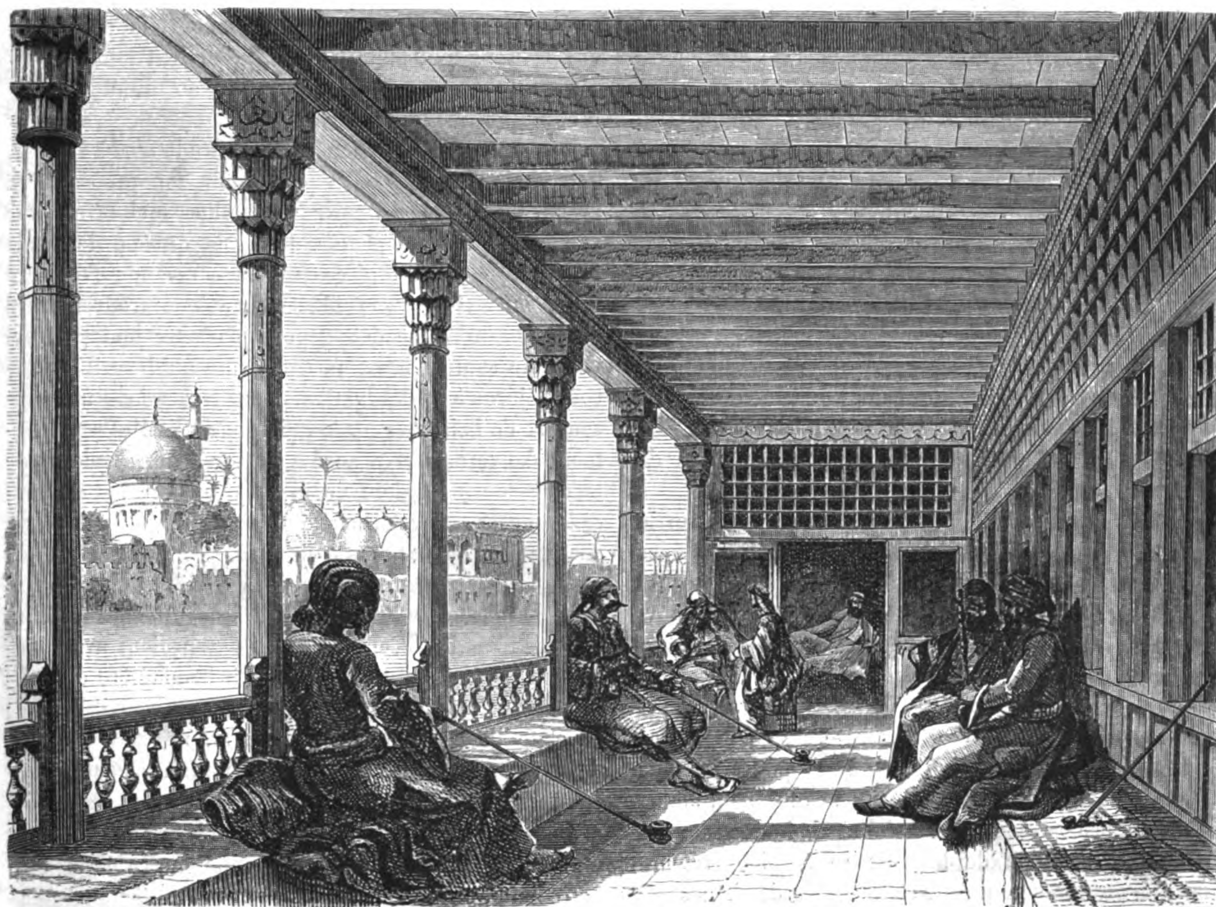
Le jour suivant on lisait dans une autre feuille publique :

« Le personnage éminent, dont parlait hier d'une façon si inconvenante le journal de..., est le célèbre artiste français Biard, de retour d'une longue excursion dans les forêts de la province de l'Espiritu-Santo, etc. »

J'étais réhabilité.

Biard.

Voici deux erreurs à rectifier dans la note biographique placée au bas de la première page de ce voyage (t. IV, page 1) : 1° M. Biard, au début de sa carrière, n'a suivi que pendant une année au plus le cours de l'école lyonnaise de peinture; depuis lors il n'a plus eu d'autre maître que la nature; 2° il n'a pas été attaché par le gouvernement français à la commission scientifique envoyée en Laponie et au Spitzberg, mais il a pris part à cette expédition volontairement et à ses frais.



Intérieur de café, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

VOYAGE EN MÉSOPOTAMIE,

PAR M. EUGÈNE FLANDIN,

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE A MOSSOUL.

1840-1842. — TEXTE INÉDIT.

J'avais employé dix-huit mois à parcourir la Perse, dans tous les sens, et je m'acheminais vers la frontière d'Azerbaïdjân[1] pour rentrer en France. Des obstacles imprévus vinrent barrer la route qui devait me ramener le plus directement en Europe. La peste au nord, une horrible famine à l'ouest, avaient élevé des barrières infranchissables, soit du côté de la Russie, soit à l'entrée de l'Asie Mineure. En effet, le premier de ces fléaux décimait les populations russo-géorgiennes des bords de l'Araxe, tandis qu'une affreuse disette ne laissait aux habitants de l'Arménie, ou aux voyageurs qui voulaient la traverser, aucune ressource à espérer avant la moisson. Il en résultait l'impossibilité de choisir entre les deux routes d'Érivan et d'Erzeroum. De l'égale commodité de ces deux voies de retour aurait pu naître l'embarras du choix ; mais les difficultés insurmontables que chacune d'elles présentait ne me permirent pas de balancer, et je dus renoncer à rentrer en Europe par le Bosphore ou par le Caucase. Force me fut de regarder au sud si un chemin ne serait pas ouvert pour sortir des États du châh et traverser, sans nouvel encombre, ceux du sultan.

La route de Bagdad était la seule. — Mais n'y avait-il pas à hésiter avant de se lancer au milieu des montagnes du Kurdistan pour redescendre dans les plaines

1. Province septentrionale de Perse, touchant à la Géorgie et à l'Arménie.

embrasées de la Mésopotamie, à une époque de l'année déjà avancée? — Le mois de juin commençait, la course était longue, et des chaleurs excessives m'attendaient au pied des monts qui défendent le nord de la Perse contre les courants enflammés du *sam*, lorsqu'il a balayé le sable du désert et qu'il pousse devant lui les exhalaisons empestées des sources bitumineuses. Cependant il fallait partir, et l'attrait du nom de Bagdad, joint aux souvenirs de Babylone ou de Sémiramis, effaçait à mes yeux les difficultés ou les peines de ce rude voyage.

Kurdistan. — Suleïmanyèh.

J'avais formé ma petite caravane. Elle se composait de quelques chevaux de selle pour mes gens, et de mulets de bât pour les bagages. Trois ou quatre muletiers accompagnaient leurs bêtes, et devaient me servir de guides.

Partis le 4 juin 1841 de Tabriz, nous avions, en le contournant, côtoyé le lac d'Ourmyah, et nous nous étions engagés dans le réseau serré des montagnes du Kurdistan. Après avoir, pendant quelques jours, suivi les sentiers accidentés qui serpentent dans leurs défilés, nous commençâmes à descendre en suivant les pentes méridionales des monts Kardouks. Le pays changeait d'aspect : au lieu des rocs sévères, çà et là recouverts de tapis de verdure, qui ne pouvaient que faiblement faire illusion sur leur aridité habituelle, les montagnes se couvraient d'une végétation active, puissante, au milieu de laquelle se faisaient remarquer une grande quantité de cette espèce de chênes qui produisent la noix de galle, et d'arbustes qui donnent la gomme.

Nous traversions alors une contrée dont les limites sont mal déterminées, et qui forme une zone dont les habitants, à peu près indépendants, n'obéissent à aucune autorité, ne se reconnaissent sujets d'aucune puissance, mais se rangent tour à tour, et selon leur intérêt du moment, sous le sceptre du châh, ou sous celui du sultan. Nous y rencontrions peu de villages, la vie nomade convenant mieux à des populations qui veulent vivre en état d'indépendance. Plier les tentes, et, en quelques heures de marche, passer sur un sol reconnu inviolable, est pour elles une ressource qu'elles se réservent toujours pour échapper au pouvoir qui les gêne. Contrairement à ce qui nous était arrivé à notre dernière halte sur le territoire persan, où nous avions eu à nous plaindre des autorités, nous fûmes accueillis d'une façon très-hospitalière par le *ket-khodâh*, maire du premier village turc où nous nous arrêtâmes. Abdoul-Rhaman-Bek, c'était son nom, vint courtoisement au-devant de nous, et nous conduisit à notre logis qu'il avait fait préparer et où il voulut pourvoir à tous nos besoins. Nous étions, selon l'usage du pays, dans la belle saison, installés dans une grande cahutte faite avec des cannes, et couverte de branches d'arbre dont le feuillage donnait de l'ombre sans intercepter l'air. Elle était très-bien disposée et assez spacieuse pour que nous y fussions tous réunis avec nos chevaux. Nous pouvions désormais coucher en plein air. La tiédeur des nuits et la pureté du climat nous y invitaient, de préférence aux maisons qui, pour la plupart, étaient loin de réunir toutes les conditions désirables de comfort et de propreté.

Le lendemain, au moment de mettre le pied à l'étrier, notre hôte vint nous offrir pour guide son propre frère avec lequel nous partîmes. Nous fûmes bientôt rejoints par un nouveau compagnon de voyage qui me demanda la faveur de prendre place dans ma caravane : c'était un vieux *mirza*[1] de Kerkouk, enchanté de trouver enfin l'occasion qu'il attendait depuis plusieurs jours, de ne pas faire seul la route fort peu sûre qu'il avait à parcourir jusqu'à sa destination. Nous traversions un pays couvert de bois, que notre guide nous dit être extrêmement dangereux à cause des voleurs. Les accidents de terrain se succédaient de façon à faciliter les embuscades, et les ravins tortueux que nous avions à franchir à chaque pas, étaient autant de lieux propices à des attaques. Je dus constamment marcher avec mes bagages, et deux de mes muletiers faisaient, à quelque distance en avant, le service d'éclaireurs. Ils s'avançaient avec précaution, le fusil haut et prêt; et, à la manière dont ils sondaient les moindres plis du sol, on voyait que ce pays, qu'ils connaissaient d'ailleurs, ne leur inspirait aucune confiance. Néanmoins nous ne fîmes aucune rencontre fâcheuse.

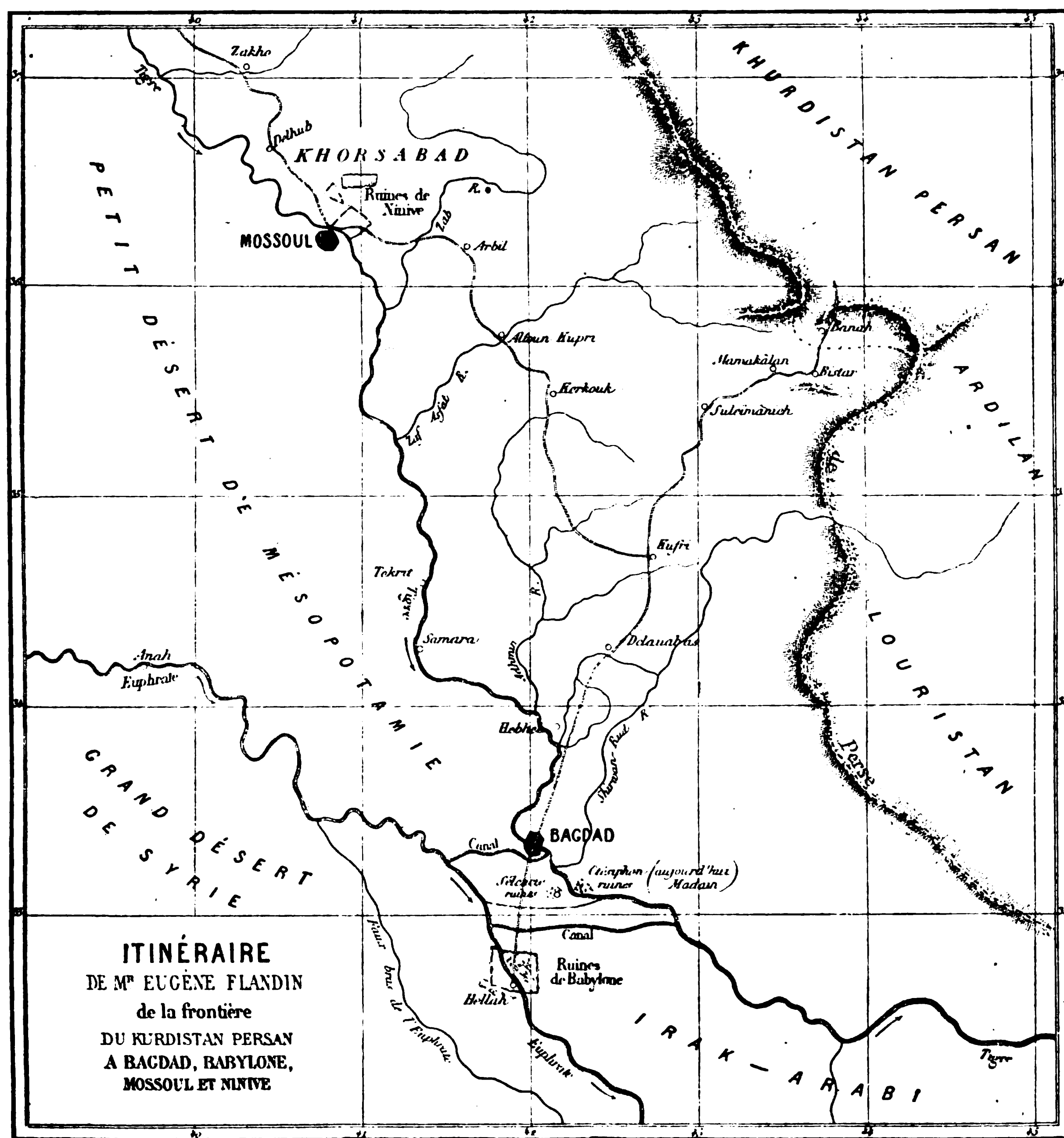
A la fin de la journée, nous aperçûmes devant nous un village entouré d'une belle végétation ; ce devait être notre halte, et, à l'aspect des vignes cultivées aux alentours, nous en augurions un assez bon gîte. Quel fut notre désappointement en n'y trouvant que des ruines! Nous ne pûmes y avoir d'autre abri qu'un bouquet d'arbres sous lesquels nous nous établîmes, au milieu des tombes d'un cimetière.

Le jour suivant, de ravin en ravin, après avoir franchi plusieurs sommets, monté et descendu des montagnes qui se reliaient entre elles, et aperçu, à notre droite, les cimes neigeuses de Ravandouz, nous atteignîmes Suleïmanyèh. Cette ville — on lui donne ce nom quoiqu'elle ne le mérite guère — est située au pied du versant méridional des monts Khoïdjâh qui se rattachent, dans le nord, aux montagnes élevées appelées *Kardouks* ou *des Kurdes*, et qui, dans le sud, rejoignent la grande chaîne du Zagros, frontière occidentale de la Perse.

Suleïmanyèh est dans une sorte de plaine ou large vallée coupée de tous côtés par des ravins, et dont l'aridité lui donne un aspect des plus désolés. Elle est le chef-lieu d'un des *sandjaks* ou gouvernements du Kurdistan turc, et la résidence d'un pacha indépendant de la Porte, ou pour mieux dire, feudataire du sultan, sans tenir de lui ni son titre, ni son autorité qui sont héréditaires dans sa famille. Le territoire de Suleïmanyèh a été

1. On appelle *mirza* un lettré, un homme de bonne naissance.

souvent le théâtre de combats, ou tout au moins un sujet de querelles et de contestations sans cesse renaissantes entre la Turquie et la Perse. A plusieurs reprises le châh l'a réclamé comme une de ses dépendances, et, de même que plusieurs autres localités situées dans cette zone indéterminée, il a été quelquefois, de fait, possession persane, puis est retourné à la Turquie entre les mains de laquelle il restait pour le moment, jusqu'à ce que la force des armes ou une surprise le rangeât de nouveau sous l'obéissance du châh. Les beys kurdes de ce sandjak ont eux-mêmes entretenu les prétentions de ce souverain, en refusant, maintes fois, de se reconnaître sujets de la Porte. Cet état leur convenait, en effet; il favorisait, momentanément du moins,



leurs velléités d'indépendance. Quand ils voulaient secouer le joug turc, ils se rangeaient sous la protection du roi de Perse qui, trompé par le fallacieux hommage qu'il recevait de ces beys, non-seulement leur prêtait appui, mais revendiquait encore le territoire de Sulëimanyèh comme sa propriété légitime.

Entretenant ainsi habilement cette situation flottante entre les deux empires, les chefs kurdes réalisaient, en partie et pour un temps, leur affranchissement, but constant vers lequel ont toujours tendu et tendent encore leurs efforts et leurs intrigues. Pour le moment, et malgré des velléités d'indépendance de la part d'Ahmet-pacha, alors gouverneur de Suleïmanyèh, le pays était tranquille. Ce pacha, quoique fort jeune, s'était fait,

chez les Kurdes, une grande renommée par la justice et la sévérité de son administration. Heureusement pour les voyageurs, il était la terreur des malfaiteurs, auxquels jamais il ne faisait grâce; aussi était-il nommé *Kilich-pacha* ou *pacha du Sabre*.

Après avoir traversé un pays de l'aspect le plus triste, nous eûmes à franchir le mont *Saguermâh* qui formait comme le dernier gradin en descendant du haut de la contrée élevée où sont amoncelées les grandes montagnes du Kurdistan. La chaîne du Saguermâh est une barrière naturelle placée entre les plaines de la Mésopotamie et le pays des Kurdes. Ainsi comprise par un certain Abdoul-Rhamân, précédemment pacha de Suleïmanyèh, ce chef rebelle en avait tiré parti pour se mettre à couvert des attaques du pacha de Bagdad, et il en avait fait une ligne de défense imposante. Le seul chemin praticable au travers de cette montagne est excessivement difficile et étroit. Abdoul-Rhaman avait cherché à rendre ce passage infranchissable aux troupes turques au moyen d'une muraille fortifiée, placée au sommet, dans une partie très-resserrée du défilé qu'il était parvenu à barrer complétement. Cependant la muraille fut renversée, forcée, et le pacha kurde, obligé de fuir, vivait alors dans l'exil, à Sennah, en Perse. Nous passâmes au milieu des ruines de cette forteresse, après quoi une pente rapide nous conduisit sur un versant couvert de bois, vers une contrée que ne bornait devant nous aucune montagne.

Marche de nuit. — Arrivée à Bagdad. — Habitation.

Nous étions au 1er juillet. Descendus des hauteurs où jusqu'alors la température s'était maintenue assez modérée, nous commencions à cheminer dans des plaines immenses qui allaient s'abaissant toujours jusqu'au golfe Persique. Un horizon sans bornes, insaisissable à la vue, miroitait incertain et tremblotant sous les rayons d'un soleil de feu. Désormais nous ne pouvions plus, pour nos montures et pour nous-mêmes, marcher que la nuit, nous reposant le jour — manière fort triste de voyager, qui, au désagrément de ne rien voir, ajoute le supplice de lutter contre le sommeil. — Nous attendions que le soleil fût couché pour reprendre notre marche à travers ces plaines désertes et sans fin où rien, dans les ténèbres, ne pouvait nous distraire d'une course pénible pendant laquelle nous nous laissions conduire par nos chevaux, dont l'allure monotone augmentait chez nous le besoin de dormir.

Il y avait trente-quatre jours que nous cheminions ainsi au milieu de solitudes où rien ne nous avait engagés à nous arrêter, lorsque, à l'aube vermeille du jour naissant, nous entrevîmes les minarets de Bagdad au travers du mirage qui cherchait déjà ses formes trompeuses dans les vapeurs que les premiers feux du soleil faisaient sortir d'un sol encore brûlant de la veille; — c'était le 7 juillet. — La voûte bleue d'un ciel pur et diaphane commençait à s'éclairer quand nous arrivâmes devant la porte *Bab-el-Khadem, la porte des Esclaves*. Les Bagdadins dormaient encore; les *caraoûls* ou sentinelles turques veillaient. Nous mîmes pied à terre, car nous ne pouvions entrer en ville : il fallait attendre l'heure de l'ouverture des portes. Enfin l'officier du poste fit ses ablutions matinales, et quand il eut achevé sa prière, nous entrâmes; les rues, comme les bazars, étaient encore désertes, et j'arrivai au logis qui m'était destiné sans avoir pu me faire une idée de la population de cette grande ville.

La maison qui fut mise à ma disposition se composait d'une cour sur laquelle ouvraient l'écurie, la cuisine, et ce qu'on appelle dans la langue du pays le *serdâb :* c'est une salle plus basse que le sol, dans laquelle on descend par quelques marches, et qui, comme une cave, offre aux habitants, par sa fraîcheur, un lieu plus commode pour supporter la chaleur du jour. Par un petit escalier, on arrivait à une galerie composée de plusieurs travées qui étaient formées par des colonnettes en bois de palmier, surmontées de charmants chapiteaux en encorbellements dans le goût arabe. Sur cette galerie assez spacieuse ouvraient plusieurs chambres, mais les portes en restèrent fermées, ou ne s'ouvrirent que pour laisser passer les bagages qui y furent déposés, car je préférai de beaucoup m'installer dans la galerie où j'avais de l'air sans être incommodé par le soleil. Par un escalier intérieur on arrivait sur le haut de la maison qui était, comme toutes celles du pays, terminée en terrasse. Là, après le coucher du soleil, je pouvais aller chercher une petite brise bien rare et bien peu rafraîchissante, mais d'autant plus précieuse après les ardeurs dont j'avais souffert dans ces longues heures pendant lesquelles le soleil dardait ses rayons et faisait monter le thermomètre, à l'ombre, jusqu'à quarante six et quarante-huit degrés. De cette terrasse je jouissais d'une admirable vue : l'œil embrassait l'ensemble de la ville de Bagdad, avec ses remparts, ses minarets dont les derniers rayons du soleil éclairaient encore les pointes; au second plan le cours du Tigre décrivait ses sinuosités au milieu des innombrables dattiers qui en couvraient les bords. Au loin, dans un horizon immense, au delà du désert et dans une atmosphère embrasée, le disque agrandi du soleil s'abaissait vers la terre du *Mâghreb*, comme disent les Arabes en désignant l'Occident.

Bagdad. — Les ruines. — Monuments modernes. Études de la ville.

Après avoir consacré la première heure à mon installation, je me laissai aller à ce plaisir du voyageur, qui est d'errer à l'aventure au milieu d'une grande ville qui lui est inconnue. Celle-ci excitait à un haut degré ma curiosité : monuments, habitants, costumes ou usages de la vie, tout n'était-il pas intéressant dans cette cité tant vantée par la tradition, et qui avait de plus, aux yeux d'un Européen, le prestige de l'inconnu, située qu'elle est à l'extrémité de contrées éloignées, désertes et difficiles à traverser? Tout y était donc nouveau pour moi, car je ne devais pas retrouver là les mœurs de la Perse. La vie arabe a sa physionomie propre, et le cita-



Place du marché et mosquée Ahmet-Khiaïa, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

din de Bagdad, aussi bien que le *Beddaoui* ou Bédouin du désert, a un caractère particulier dont les signes se montrent en toutes choses. Je me représentais d'ailleurs cette ville pleine encore de souvenirs de la grande époque où la puissance des khalifes la couvrit de gloire. Je m'attendais à y voir, à chaque pas, quelques restes des merveilles de cette ère célèbre de l'islamisme, et il n'y avait pas jusqu'aux réminiscences des contes de Cheherazad qui n'éveillassent chez moi des pensées bizarres empruntées aux *Mille et une nuits*. Mais, il faut le dire, Bagdad est bien déchue. Sous une épaisse poussière est enseveli le pied des édifices où se retrouve à peine visible la trace d'Haroun-el-Rechid et de Zobéidèh. Çà et là on découvre, dans quelques coins des bazars, sur le rivage du Tigre, au milieu des décombres qui ont perdu leur nom, des pans de murs sur lesquels se lisent avec peine des fragments d'inscriptions coufiques, un minaret dont l'origine ancienne est attestée par sa ruine même, et quelques débris de portail émaillé dont les mosaïques de couleur se détachent sur un fond de maçonnerie brisée, sans que les Turcs se soucient de la disparition de ces témoins d'une civilisation rivale de celle de Byzance. A l'exception de ces débris aussi rares que dénués d'intérêt, on remuerait vainement la poussière accumulée dans Bagdad. On peut dire que cette grande ville n'a rien conservé qui rappelle ses glorieux khalifes. On y cherche en vain ces vieux temples mahométans où les fanatiques Abassides demandaient au prophète de retremper leur cimeterre avant de courir à de nouveaux et barbares exploits. Si la trace de cet âge héroïque de l'Islam n'est point entièrement effacée à Bagdad, elle y est cependant tellement incertaine, tellement perdue au milieu des ruines entassées dans cette noble cité, que le souvenir seul du passé est resté debout à côté de la dévastation du présent. Les onze siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation par Abou-Safer-el-Mansour, les guerres, les envahissements des Turcomans rebelles à l'autorité des khalifes, les inondations du Tigre, et jusqu'aux orages venus du désert, tout a contribué à la destruction des splendides édifices dont la civilisation arabe et une foi exaltée avaient doté cette superbe reine de l'Orient. — Le voyageur doit aujourd'hui renoncer à ses illusions sur Bagdad. Il faut qu'il se contente d'y chercher la ville moderne, d'y voir ses mosquées nouvelles, ses arts qui ont quelque analogie avec ceux de la Perse. Il y trouvera encore assez d'aliments pour rassasier sa curiosité, sinon pour exciter son admiration. Le fleuve arabe, le beau ciel de la Mésapotamie, qui reflète son azur sur les faïences des coupoles, quelques mosquées, des bazars pittoresques, l'affluence bigarrée de presque toutes les nations de l'Orient, lui offriront encore assez de tableaux attrayants pour que Bagdad reste dans son souvenir.

Bagdad a l'aspect d'une grande ville, et, de loin, ses minarets la font distinguer au milieu de l'immense désert qui l'entoure et où elle semble placée comme une oasis. Du côté de l'Orient, elle est fermée par une vaste ceinture de murailles en assez bon état, que protégent quelques bastions et un large fossé facilement submersible par les eaux du Tigre. Cette enceinte s'appuie, à ses deux extrémités, au rivage du fleuve qui baigne la partie occidentale de la ville. C'est de ce côté que Bagdad se présente sous son plus bel aspect. Le palais du pacha, les mosquées, les cafés, les maisons ou les jardins qui se succèdent en se reflétant dans l'eau qui les baigne, forment un très-beau coup d'œil. Derrière cette ligne d'édifices ou de maisons au pied desquels coule le Tigre, se groupent les divers quartiers de la ville au travers desquels circulent de nombreuses rues, de grands bazars, et où s'élèvent çà et là plusieurs mosquées. L'une des plus belles est la mosquée du *Meïdân* ou d'Ahmet-Khiaïa; elle est entièrement recouverte de briques émaillées qui forment de gracieuses arabesques aux plus vives couleurs. Elle domine une grande place ou Meïdân sur laquelle s'ouvrent des cafés, des boutiques, des caravansérails, et qui, le matin, est encombrée d'Arabes qui viennent y vendre leurs melons, pastèques, poules et autres denrées. C'est aussi le lieu d'arrivée ou de départ des caravanes du Nord; leurs nombreux chameaux et mulets y sont déchargés de leurs lourds fardeaux, en attendant ceux qu'ils doivent transporter vers l'Asie Mineure. Près de là est la porte *Bab-el-Khâdem*, à côté de laquelle est une autre petite mosquée dont l'entrée remarquable présente une porte en ogive ornée de dessins en relief, composés avec de petites briques dont les arrangements forment comme des espèces de broderies gracieuses. Au-dessus une sorte d'auvent en bois découpé abrite cette porte contre les rayons verticaux du soleil.

La partie de la ville comprise entre le Tigre et la muraille est très-vaste ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit entièrement couverte d'habitations. A l'est et au sud s'étendent de vastes terrains sur lesquels s'élèvent quelques ruines, et dont la plus grande superficie est abandonnée à la pâture que viennent y chercher les chameaux. Au milieu de ce sol inculte et abandonné, s'élève le tombeau d'un cheik. C'est un petit monument surmonté d'une espèce de pyramide ou de cône dont toute la surface est ornée de facettes cannelées. Attenant à ce mausolée est un jardin clos de murs crénelés, audessus desquels montent des touffes d'arbres surpassées par les tiges souples et gracieuses de quelques palmiers. Alentour sont disséminées, en assez grand nombre, des tombes modestes dont les briques dépassent à peine la surface du sol.

Par l'étendue de l'enceinte fortifiée de Bagdad, qui date des khalifes, on voit que cette ville eut autrefois une importance incomparablement supérieure à celle qui lui reste. La population actuelle n'est plus que d'environ cinquante mille habitants, parmi lesquels on compte un grand nombre de chrétiens de diverses communions, et des juifs.

Environs de Bagdad. — Le pont. — Le Tigre. — La mosquée Imam-Moussa. — Le tombeau de Zobeïdèh.

En face du quartier bâti sur la rive gauche du *Chatt*— c'est le nom que les Arabes donnent au Tigre — s'en



Tombeau du cheik Omar, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

élève un autre qui, tout en étant moins considérable que celui de la rive gauche, a néanmoins une importance qui peut le faire passer pour une seconde ville, d'autant mieux que sa population ne ressemble guère à celle du bord opposé. Elle se compose presque exclusivement d'Arabes du désert qui y sont logés temporairement, et de Persans qui en préfèrent le séjour à celui de la ville même. La différence de croyances et la haine religieuse qui existent entre eux et les *sunnites*[1] leur ont fait adopter ce quartier. Ils y sont plus à l'abri des vexations de la population de Bagdad, et plus en liberté d'aller et de venir entre cette ville et *Kerbelâh*, lieu de pèlerinage fréquenté par les *chyas*.

Ces deux villes sont liées ensemble par un pont de bateaux fort long, car le Tigre est très-large. On y voit sans cesse passer des caravanes bédouines, des cavaliers, des chameaux chargés ou des troupeaux de moutons amenés des tribus du voisinage pour l'alimentation de Bagdad. Aux deux extrémités de ce pont sont deux cafés à galerie ouverte où les Bagdadins vont chercher le plaisir du *kief* en fumant dans d'élégants narghilèhs[1] le meilleur tabac de l'Orient, et en dégustant leur fin café de Moka. Du haut de ces galeries la vue s'étend sur la rive opposée, où Bagdad se développe dans sa plus grande étendue, étalant, sous son ciel pur et radieux, ses coupoles ovoïdes, ses minarets aux coulures chatoyantes, entremêlés çà et là d'élégants bouquets de dattiers. Au pied des édifices que baigne le Tigre, se balancent mollement quelques grandes barques ou *bagalos*, aux vergues immenses, en attendant leur chargement pour redescendre vers Bassorah et le golfe Persique. Quelquefois passe, lentement entraîné par le cours paresseux du fleuve, un large radeau conduit par un seul homme, et sur lequel se dresse une petite cabane formée de branches d'arbres et de cannes. C'est du bois à brûler qui vient des montagnes du Kurdistan, et arrive après avoir parcouru plus de cent cinquante lieues en suivant les sinuosités du Tigre. C'est ainsi que Bagdad est approvisionné de combustible. Les Kurdes qui exercent cette industrie attachent leur bois sur des outres en peau de chèvre, afin d'en assurer le flottage, après quoi ils l'abandonnent au courant. Arrivés à destination, leurs outres



Mosquée Imam-Moussa, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

1. On appelle ainsi les musulmans qui, comme les Turcs, sont de la secte d'Omar, c'est-à-dire n'admettent pas d'autre héritier de Mahomet que son cousin. Le nom de *sunnites* ou *sunnis* leur est donné par opposition à celui de *chyas* ou *chiites* qui appartient aux mahométans dissidents, à ceux qui, au contraire, repoussent Omar et ne reconnaissent qu'Ali, gendre du prophète, pour son successeur. Ce schisme a engendré entre les Turcs et les Persans une haine implacable et des guerres où le fanatisme religieux a eu plus de part que l'ambition et le désir de conquêtes.

1. Pipe à réservoir d'eau.



Un intérieur, à Bagdad. — Dessin de M. Régis d'après M. E. Flandin.

dégonflées sont, sous un petit volume, chargées sur un âne, le conducteur du radeau monte dessus, et il s'en retourne à son point de départ pour recommencer. Ce transport est très-économique, comme on voit, puisqu'un seul homme et un âne suffisent à opérer l'aller et le retour.

Dans la saison où je le voyais, le Tigre avait l'aspect d'un fleuve majestueux dont les eaux abondantes se distribuaient dans les terres et les jardins pour en vivifier la culture. C'est aux nombreuses irrigations qu'on lui emprunte qu'est due la fécondité du sol qui peut les recevoir. Mais il est une saison où, de bienfaisant qu'il est, le *Chatt* devient un fléau, sinon pour la campagne, du moins pour la ville. C'est au printemps, vers le mois de mai, quand l'ardeur du soleil fait fondre les neiges qu'un rigoureux hiver a amoncelées sur les montagnes de l'Arménie et du Kurdistan. Ses eaux, grossies, ne tardent pas à dépasser ses rives, et leur volume augmentant toujours, ne trouvant pas un débouché suffisant dans le désert où elles pourraient se répandre sans dommage, font irruption dans la ville et souvent y causent des malheurs incalculables en minant les maisons, les édifices, et en sapant leur base jusqu'à les renverser. On voit, près du pont, une mosquée jadis fort belle qu'une inondation récente a fait écrouler, et dont toute une moitié a été entraînée dans le lit du fleuve.

De ce côté du Tigre, et près de la ville, on distingue, au milieu des palmiers, quatre gracieux minarets émaillés entre lesquels s'élèvent deux coupoles également brillantes d'émail et d'arabesques. C'est une grande mosquée autour de laquelle se sont groupées les maisons d'un village presque entièrement habité par des *mollahs* ou prêtres et par des pèlerins qui viennent y faire leurs dévotions. On appelle ce monument *Matchid-Imam-Moussa*, ou mosquée de l'Imam-Moussa.

Non loin de là, dans la plaine inculte qui a déjà tout l'aspect du désert, sont quelques tombeaux dont la partie supérieure a une forme conique. L'un d'eux, qui est plus grand que les autres, abrite les cendres de *Zobeïdèh*, de cette célèbre sultane qui exerça un si grand empire sur le cœur du khalife *Haroun-el-Réchid*, et qui, par ses grâces personnelles, mérita le nom de *fleur des dames*. Son mausolée est bien solitaire, bien négligé. Si quelques Arabes lettrés se souviennent que cette princesse fut une des gloires de Bagdad et célébrée même en Perse, le vulgaire ne paraît pas se douter que le sol de ce pays en conserve les restes. Sur les deux bords du Chatt, en aval et en amont, s'étendent des jardins immenses, véritables forêts de dattiers que l'on cultive avec plus de soins que dans nos pays on n'en donne aux vergers. Ces arbres, en effet, sont précieux pour les habitants, auxquels ils fournissent une abondante nourriture non moins saine qu'agréable : avec quelques dattes un Arabe fait un repas. Aussi, par des irrigations bien entendues et une culture soigneuse, entretient-il ces palmiers élégants et généreux qui lui permettent de cueillir sous leurs gracieux panaches d'énormes régimes de fruits dont le suc qu'ils contiennent facilite la conservation d'une récolte à l'autre.

Importance politique de Bagdad. — Son commerce.

Le pachalik de Bagdad était autrefois indépendant. Les pachas, qui étaient princes héréditaires, rendaient simplement hommage au Grand Seigneur. Aujourd'hui, c'est la Porte qui les nomme. Cette province est une des plus importantes et en même temps une des plus difficiles à gouverner de l'empire. L'autorité du pacha de Bagdad s'étend du golfe Persique aux monts Kardouks, et de la frontière persane au delà de la rive droite de l'Euphrate, c'est-à-dire sur une étendue de deux cents lieues en longueur et à peu près cent lieues en largeur. Cette autorité est plus nominale qu'effective, à cause de l'esprit d'insubordination des populations sur lesquelles elle doit s'exercer, et par suite de l'extrême mobilité de la plus grande partie d'entre elles. Le pacha de Bagdad n'a pas assez de troupes régulières pour tenir tête aux tribus nomades quand elles se révoltent, et il est souvent arrivé qu'il a été lui-même bloqué par les Arabes. Ce territoire compte, en effet, quatre grandes familles dont les tentes se groupent dans le désert, à droite ou à gauche du Tigre : celles des *Montefiks*, des *Chamars*, des *Djerbâs* et des *Aboubiels*, qui peuvent réunir près de vingt mille cavaliers. De plus, il est souvent arrivé que ces tribus, étant en guerre avec la Porte ou avec ses représentants, elles ont reçu l'appui d'autres tribus plus éloignées, excitées par l'amour de l'indépendance arabe, qui est commune à toutes les populations de cette origine, ou attirées par l'appât du pillage, qui est pour elles une passion non moins vive que celle de la liberté. Ainsi on a vu, au nord, les *Mutualis* de Syrie, ou les *Vaabis*, au sud, joindre leurs lances à celles des tentes situées aux bords du Chatt. Quelque peu aguerries et peu redoutables que soient ces multitudes pour les troupes à peu près régulières de la Turquie, leur nombre ne laisse pas que d'être inquiétant, et quand tous ces cavaliers tiennent la campagne, il est presque impossible de sortir de la ville.

Bagdad est sans contredit l'un des points les plus importants du continent asiatique. Vaste entrepôt des marchandises de l'Inde, de la Perse et de la Turquie, ses immenses bazars offrent un grand intérêt de variété. On y trouve réunies les productions de presque tous les pays de l'Asie, et l'art oriental, sous toutes les formes, s'y fait admirer sur une infinité d'objets qui rivalisent de goût et d'originalité. C'est là qu'arrivent les caravanes de l'Asie Mineure, les nombreux chameaux de l'Arabie ou de la Syrie; c'est là qu'abordent les bagalos qui viennent, par Bassorah, de Bouchir, de Bahrein, de Mascat ou même de Bombay. De l'orient à l'occident, du nord au sud, toute l'Asie afflue à Bagdad. C'est le vaste marché d'un riche commerce, le centre de relations auxquelles participent tous les peuples de cette partie du monde. Pour donner une idée des transactions commerciales qui ont lieu à Bagdad, il suffira de dire qu'on y compte soixante maisons de commerce européennes par lesquelles sont représentés tous les pays.

En outre, la position de cette ville sur un grand

fleuve qui descend vers l'océan des Indes, sa situation à l'extrémité de l'empire ottoman, et presqu'à la limite de celui des Anglais, sur la frontière de Perse et sur celle d'Arabie, lui donnent une importance incontestable comme centre d'action politique. De plus, elle est située au milieu d'un territoire dont la fertilité serait incalculable, si l'on se décidait à y faire revivre l'industrie des Babyloniens, à y rappeler la civilisation de Sémiramis. Des monts Kardouks au rivage du golfe Persique, de la chaîne des Zagros à l'Euphrate, s'étend une contrée immense arrosée par plusieurs rivières, traversée par des canaux antiques que les Romains furent les derniers à utiliser; partout la terre généreuse appelle la culture, la population, et ne demande que des bras pour en extraire des richesses égales à celle de l'Inde ou de l'Arabie heureuse. Là, l'indigo, le sucre, le café, le coton, le plus beau froment enrichiraient des milliers de colons qui y apporteraient leur science agricole, ces arts d'une civilisation que le Bédouin méprise parce qu'il n'en sent pas le besoin.

Ctésiphon. — Séleucie.

Je n'avais plus rien à demander à Bagdad que j'avais explorée dans les plus minutieux détails; il fallait un autre but à mes recherches, un nouvel aliment à ma curiosité. Je me remis en selle pour faire une excursion à quelques lieues de Bagdad, en aval et sur le bord du Tigre. Je voulais visiter les ruines dont l'antiquité nous a transmis le souvenir sous le nom de *Ctésiphon* ou *Madaïn*.

Je partis par une chaude soirée, à l'heure à laquelle le soleil, en disparaissant derrière la ligne droite du désert, allait enfin permettre de respirer plus à l'aise. Nous franchîmes les fossés de la ville, et bientôt, au milieu des landes brûlées et du silence de la campagne, on n'entendit plus, d'abord affaiblie, puis perdue dans l'air calme du soir, que la voix du muezzin qui appelait, pour la cinquième fois, les fidèles musulmans à la prière. A ce moment la lune se levait au-dessus des montagnes de la Perse. Peu à peu sa lumière froide et bleuâtre remplaça les tons roux du soleil couchant. Nos chevaux ouvraient les naseaux avec avidité pour respirer un peu de la fraîcheur que la nuit apportait avec une parcimonie qui était bien loin de les satisfaire. Nous avancions toujours, descendant le rivage du Tigre, le perdant ici pour le retrouver plus loin. Les chants de quelques mariniers arabes qui tiraient la corde de leurs lourdes barques, venaient jusqu'à nous; leurs accents languissants et mélancoliques disaient bien la peine et la fatigue qu'ils avaient à remonter le courant.

Après deux heures de route nous rencontrâmes la rivière de *Delhub;* il fallut la passer en bac, car elle est très-profonde. Trois heures plus tard, un peu avant minuit, nous nous trouvions sur un terrain très-accidenté. Partout autour de nous s'élevaient des éminences; nous les gravissions, nous les tournions; sous la faible clarté de la lune, nos chevaux trébuchaient sur des débris de maçonnerie. Je compris que nous étions sur l'emplacement de l'ancienne ville, et je reconnus Ctésiphon, à la silhouette obscure qui accusait devant nous le monument appelé *Tak-i-Khosrô*. Nous fûmes bientôt auprès. En ce moment la lune l'éclairait de tous ses rayons, et je pus distinguer, malgré l'heure qui rendait toutes les formes douteuses et insaisissables, la large façade d'un grand édifice au centre duquel s'ouvrait une haute et mystérieuse voûte dont les oiseaux de nuit, épouvantés de notre arrivée, remplissaient la profondeur du bruit de leurs ailes et de leurs cris funèbres. Sous cette arcade à peine éclairée par un pâle reflet de la lune, tout était vague et sombre; elle paraissait immense.

Bien des heures devaient encore s'écouler jusqu'au jour; il fallait prendre un peu de repos, nous nous jetâmes sur l'herbe.

L'étoile du matin pâlissait déjà, et le ciel blanchissait à l'horizon, quand je m'éveillai. Je jetai mes regards tout autour de moi, pour reconnaître le lieu où je me trouvais. Çà et là, à droite, à gauche et au loin, s'étendaient les monticules que j'avais remarqués la veille en arrivant. Des arbustes épineux en couvraient les pentes, mais ne dérobaient rien à la vue, car la plus minutieuse recherche ne m'amena pas à trouver sous leurs rameaux la moindre trace de constructions. Tout l'intérêt de cette localité appartenait donc exclusivement à l'édifice qui se dressait devant nous. Bientôt le soleil, ce magnifique soleil d'Asie, majestueusement élancé dans un ciel de nacre azurée, le frappa en face de toute sa lumière et en fit ressortir les moindres détails.

La Mésopotamie fut autrefois une province de la Perse qui avait poussé ses conquêtes jusqu'en Asie Mineure. Parmi les villes de la Babylonie, dont les portes s'ouvrirent devant les armées victorieuses des princes de la dynastie sassanide, figurait Séleucie. Cette cité fondée par Séleucus Nicator, sur la rive droite du Tigre, fut longtemps la capitale du royaume dont ce lieutenant d'Alexandre avait hérité après la mort de son glorieux maître. Chosroès le Grand que les Persans appellent *Khosrô* et *Nouchirvan* ou *le Juste*, s'empara de cette ville dans le cours des victoires qu'il remporta en Mésopotanie sur les Romains. Ce prince sut imprimer à sa conquête une stabilité telle qu'il eut le loisir de fonder plusieurs établissements dans les pays qu'il avait soumis. Si l'on en croit les vestiges et les ruines qui se voient encore sur le bord occidental du Tigre, on doit penser que le point où florissait alors Séleucie avait particulièrement attiré son attention. Mais par suite d'une idée qui est tout à fait dans la nature du caractère asiatique, Chosroès, jaloux d'attacher son nom à une ville qui lui dût son origine, et ne voulant pas résider à Séleucie, fit bâtir sur la rive opposée une seconde cité connue sous le nom de Ctésiphon ou de Madaïn. Le siége du gouvernement de la province étant là, ainsi que la demeure du souverain, il était naturel que la population de la ville déchue vînt se fixer dans la nouvelle. Par suite, l'abandon dans lequel tomba Séleucie ne tarda pas à avoir pour elle des conséquences funestes. Elle se couvrit de

ruines qui, s'amoindrissant toujours, finirent par ne plus laisser d'autres traces que quelques éminences de terre, recouvertes aujourd'hui par les broussailles du désert.

Quant à Ctésiphon, l'aspect qu'elle présente est à peu de chose près le même : tout en a disparu, à l'exception de ce grand monument auquel les Arabes ont conservé le nom de Tak-i-Khosrô, *Arc de Khosroès*, ou de Nouchirvan, qui est le nom que lui donnent la plupart des archéologues. Cette désignation d'*arc* lui a été attribuée à cause de sa partie centrale qui, en effet, se compose d'une voûte gigantesque n'ayant pas moins de vingt-huit mètres de hauteur, sur trente-cinq mètres de longueur et plus de vingt-deux en largeur. L'immense salle qu'elle couvre est sans doute celle où se tenait le roi, au milieu de sa cour et dans tout l'éclat de sa grandeur. A droite et à gauche de cette salle ou de cette arcade étaient les autres appartements. La façade entière de l'édifice a près de quatre-vingt-trois mètres; son ornementation consiste en une succession d'arcades sur toute sa largeur et dans toute sa hauteur, comprises entre des pilastres ou colonnettes engagées. Tous les arceaux sont à plein cintre, excepté celui de la grande salle voûtée. Par une singularité dont il faut sans doute chercher la cause dans des raisons de solidité, cette immense voûte fait une courbe elliptique, le grand axe étant vertical. L'architecte qui l'a élevée a eu recours à un mode de construction très-curieux : il a placé bout à bout des tubes ou tuyaux en poterie de vingt centimètres de diamètre, de distance en distance et perpendiculairement au périmètre de cette arcade. On est souvent réduit aux conjectures en face de ces antiques monuments; on se demande dans quel but avaient été placés ces tuyaux, et la seule raison que l'on puisse en trouver aujourd'hui est qu'on a voulu sans doute y établir des courants d'air, si précieux et si nécessaires sous le climat brûlant de cette contrée. On distingue encore sur la face et le retour du grand arceau des pièces de bois d'un fort équarrissage et très-longues qui lient la naissance de la voûte avec les murs de la façade. Ces poutres paraissent être en bois de cèdre ou de cyprès. Il est donc probable que ces essences d'arbres existaient alors sur cette terre qui aujourd'hui n'alimente que de maigres broussailles que le soleil calcine chaque été.

Il ne reste rien des parties de ce palais qui servaient d'habitation. Des arrachements de murs et d'arceaux indiquent seuls qu'elles se trouvaient de chaque côté de la grande salle voûtée par laquelle on pouvait y pénétrer, au moyen des trois portes dont l'une était au fond et les deux autres sur les faces latérales. Selon l'usage de la Babylonie, cet édifice est entièrement élevé en briques, mais cuites, carrées, et recouvertes d'un conduit dont on retrouve quelques traces.

La tradition historique va se perdant de plus en plus, et, pour la multitude, le souvenir du grand Chosroès a fait place à celui d'un personnage vulgaire, un certain *Soliman-Pak* qui fut, dit-on, le barbier de Mahomet. On lui a élevé en ce lieu un petit mausolée, à coupole blanche, ombragée d'un palmier, et les dévots y vont en pèlerinage. — Ce barbier du prophète a tout à fait, pour les musulmans, remplacé le vainqueur de Bélisaire, et le nom de Tak-i-Khosrô a été effacé par celui de Soliman-Pak.

Excursion à Babylone. — Le sam

J'étais revenu depuis quelques jours à Bagdad, et j'avais préparé la course que je méditais vers Babylone.

Le 4 août, je me mis en route, accompagné de trois cavaliers que le pacha voulut me donner pour m'escorter. Le soleil se couchait au moment où le pas de nos chevaux résonnait sur les planches du pont que nous franchissions pour passer sur l'autre bord du Tigre. La chaleur se soutenant toujours avec la même intensité persévérante, je dus voyager la nuit. Le jour baissait quand j'entrai en Mésopotamie, c'est-à-dire dans le pays compris entre les deux grands fleuves l'Euphrate et le Tigre, pays que les Turcs et les Arabes appellent du même nom, *Djezirèh*. La monotonie de la route ne se démentait pas un seul instant : c'était partout la même aridité, la même solitude et la même perspective horizontale se perdant à l'infini. Le voyage de Bagdad à *Hellâh* est très-fatigant, surtout en cette saison. Aussi quelques bonnes âmes poussées par la charité ou par le besoin de racheter de grandes fautes, ont-elles eu la bonne pensée de faire exécuter, à des distances très-rapprochées, des lieux de repos, des khans ou caravansérails où l'on trouve quelques rares habitants qui fournissent aux voyageurs de l'eau, du pain, des melons, et de l'orge, toutes choses dont on manquerait absolument sans cela. Deux journées suffisent pour atteindre Hellâh, et le trajet est, pour la commodité du voyage, divisé en cinq haltes. Nous ne pouvions marcher que la nuit. Le jour, enfermés dans des écuries, sous des voûtes sombres, nous attendions impatiemment que le soleil eût disparu derrière la bande bleuâtre du grand désert d'Arabie.

Nous évitions ainsi ses rayons ardents et presque mortels, mais nous étouffions en aspirant les bouffées brûlantes que nous envoyait le sam. Nous eûmes, dans une de ces interminables journées de repos forcé, le triste spectacle de cet orage, de cette avalanche de sable torréfié que soulève le vent impétueux du *Sahrah*, qui passe comme une flamme, renverse, brûle et tue bien souvent. — Rien ne peut donner l'idée de ce phénomène; il faut l'avoir vu. — Des courants d'air chaud arrivent par intervalles, avant-coureurs de la tempête, comme pour avertir les êtres vivants qu'ils aient à se soustraire à ses effets. Alors chacun se cache, s'abrite, s'il peut. Les animaux craintifs, l'oreille basse, l'œil morne, courbent la tête et semblent attendre avec inquiétude quelque chose qu'ils redoutent. La température s'élève, le vent augmente. A l'horizon, du côté où il souffle, une bande rouge, opaque, barre le ciel bleu; la bande sinistre s'élargit, et sa frange dorée, qu'éclaire le soleil, monte lentement au-dessus du nuage redouté. Tout devient sombre, l'obscurité se fait. Une lueur livide couvre le désert, elle semble un reflet de la mort. Le nuage approche, il est



Pont de bateaux, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

immense et cache le ciel tout entier. La tempête mugit de toute sa force. La rafale impétueuse courbe et brise tout sur son passage. Un vent sulfureux brûle, asphyxie. Les hommes se mettent à plat-ventre et se couvrent de leurs manteaux; les animaux effrayés, tremblants, ouvrent les naseaux avec terreur et se mettent les uns à côté des autres, cachant mutuellement leur tête sous leur ventre; leurs crins agités se dressent et se mêlent. Les plis des manteaux volent en tournoyant. Les broussailles desséchées voltigent et se heurtent en tous sens. Le palmier solitaire se courbe, et ses rameaux flexibles, penchés sur la terre, se souillent de poussière. — Tout semble mort. — L'arbre seul crie en se tordant, et les murailles ébranlées se balancent sous les effets de la tourmente. Le sable qu'elle apporte du fond du désert, qu'elle soulève en tourbillons, siffle de toutes parts. Le soleil est impuissant à percer l'enveloppe opaque et roussâtre qui couvre toute la contrée.... Enfin, ses rayons se font jour peu à peu, le vent mollit, l'air est toujours brûlant, mais moins empesté. L'orage va plus loin, il continue sa course et porte en d'autres lieux le ravage et la mort. Les voyageurs que n'a point asphyxiés le courant mortel se redressent, les animaux se hasardent à lever la tête; ils sont tout couverts d'une couche de sable impalpable, brillant et chaud, qui a pénétré partout et les empêche de respirer. Le sam est passé, on le voit s'éloigner, on le redoute encore jusqu'à ce que le terrible nuage ait disparu.

Nous mîmes deux jours, divisés en cinq étapes, pour atteindre le territoire de Hellâh qui est celui de l'antique Babylone. La petite ville arabe qui a succédé à la grande cité de Sémiramis et de Bélus, est à soixante-dix-huit kilomètres au sud-sud-ouest de Bagdad. Sur ce parcours la contrée qu'on traverse entre les deux grands fleuves qui renferment la Mésopotamie est complétement déserte. On y rencontre, de loin en loin, quelques tentes d'Arabes Beddaouïs ou nomades, groupées autour des puits où viennent s'abreuver les caravanes.

On sait, par les traditions historiques, combien les Babyloniens avaient fertilisé cette immense plaine que l'insouciance musulmane a laissée se transformer en désert. Elle était coupée, en beaucoup d'endroits, par de grandes et profondes tranchées qui mettaient en communication les eaux de l'Euphrate et celles du Tigre. Par ces travaux gigantesques, ils avaient créé des canaux qui remplaçaient les courants d'eau naturels dont ils manquaient, qui portaient bateaux et faisaient ainsi circuler les produits de toute sorte, en alimentant un commerce immense.

Enfin, au moyen de saignées habilement disposées, l'eau était distribuée avec art, au travers des champs où ces irrigations portaient la fécondité. De tous ces ouvrages qui faisaient tant d'honneur à l'industrie des Babyloniens, et auxquels se rattachent le nom de Sémiramis, il n'en reste plus aujourd'hui que deux où les eaux n'aient pas vu leur route obstruée complétement par les éboulements et l'entassement des terres. Un premier canal est à trente-huit kilomètres de Bagdad; nous le traversâmes sur un pont de bateaux et nous y vîmes quelques-unes des grandes barques qui naviguent sur le Tigre. Elles s'y trouvaient arrêtées par suite de l'abaissement subit des eaux, qui deviennent stagnantes pendant plusieurs mois de l'année, lorsque la crue des deux fleuves est retombée au-dessous du niveau du lit actuel de ce canal. A vingt-sept kilomètres plus loin, on en traverse un second qu'on appelle *nahr-Malkhah;* il est actuellement complétement à sec, et en partie comblé. On en rencontre successivement ainsi quatre autres plus étroits, tous desséchés, mais auxquels les Arabes ont conservé le nom de *nahr* ou canal. En effet, toutes ces tranchées sont bien le résultat du travail des hommes dans un autre temps que celui de l'incurie du gouvernement turc, et de la paresse fataliste des Arabes. A trente-quatre kilomètres du nahr-Malkhah, on franchit sur un pont construit en briques, un dernier cours d'eau canalisé, près d'un hameau ruiné appelé *Mahahouïl.* Tous ces canaux suivent des directions parallèles, et leurs eaux viennent toutes de l'Euphrate, ce qui prouve que le lit de ce fleuve est, du moins jusque-là, plus élevé que celui du Tigre. Les débordements périodiques des deux grands fleuves de la Mésopotamie, à l'époque de la fonte des neiges, dans les montagnes de l'Arménie, où ils naissent et où ils reçoivent de nombreux affluents, servent certainement à expliquer ces grands canaux qui coupent la Mésopotamie, de l'Euphrate au Tigre. Ces travaux étaient trop gigantesques, étaient exécutés dans des proportions trop colossales pour n'avoir été entrepris qu'en vue des irrigations nécessaires à l'agriculture; il faut leur attribuer un but plus sérieux encore qui les rendait indispensables, celui de préserver le pays d'une submersion presque complète et d'une périodicité annuelle à laquelle il n'échappe plus aujourd'hui. En même temps la culture en profitait, les racines de tous les végétaux trouvaient une nourriture abondante dans le sol rendu humide par d'innombrables ruisseaux d'arrosement, et leurs fruits, échauffés par un soleil ardent, mûrissaient vite en donnant d'abondantes récoltes. — Ainsi ce que la simple prudence avait commandé tournait au profit d'une richesse territoriale jadis proverbiale en Asie. — Il n'y a plus aujourd'hui ni prudence, ni industrie agricole; il ne reste que la misère apathique de l'Arabe nomade, à côté de la disparition presque totale de tous les ouvrages d'une antiquité qui fait honte au temps actuel.

De Mahaouïl on commence à distinguer, au-dessus de la ligne horizontale du désert qui s'étend jusqu'à Bassorah, les ondulations d'un sol accidenté que dominent quelques rares monticules. Des éminences qui de loin ne paraissent être autre chose que des accidents naturels, et que recouvrent quelques maigres broussailles, sont tout ce qui reste de Babylone. On parcourt treize kilomètres sur un terrain ainsi relevé et ondulé de toutes parts.

La plus grande éminence que l'on y remarque est à quatorze kilomètres au delà de Mahahouïl et à huit

en deçà de Hellâh, en suivant un chemin frayé vers l'ouest. Les Arabes l'appellent de deux noms : *Babel* qui paraît être resté traditionnellement, et *Mudjelibèh* qui, dans leur langue, signifie *ruiné de fond en comble.* Elle se présente sous la forme d'un vaste plateau rectangulaire, du sommet duquel se sont éboulées, sur les quatre côtés, des terres qui forment tout autour un plan incliné dont la base est très-étendue. En gravissant ces pentes où les pluies ont creusé une multitude de ravins, on trouve des débris de briques et des apparences de constructions sur les angles, qui font présumer que cet édifice était flanqué de tours. En étudiant ce monticule, on reconnaît qu'il a été élevé avec des briques séchées au soleil, et que ses revêtements ont dû être faits avec des matériaux plus solides, peut-être des pierres, ou, à défaut d'elles, des briques cuites. Je trouvai plusieurs fragments de ces dernières portant des inscriptions et encore enduites de bitume. La longueur du plateau est de cent soixante-dix mètres, sa largeur de cent soixante, et sa hauteur de trente-six à quarante. Autour quelques mouvements de terrain qui se succèdent parallèlement à sa base, font penser qu'ils pourraient se rapporter à une enceinte dans laquelle ce monument aurait été enfermé. On y trouve également des débris de briques. — Le nom de Babel, qui est resté à cette éminence, indiquerait-il la fameuse tour dont parle l'Écriture, et le temple de Bélus, spolié et renversé par Xerxès? — On sait que de tous les édifices de Babylone celui-là était le plus grandiose ; et la ruine appelée par les Arabes Mudjelibèh est celle qui présente aujourd'hui les vestiges les mieux accusés.

Au sud du Mudjelibèh on voit une autre éminence que les Arabes distinguent sous le nom de *Kasr* ou *château, palais.* La base en est très-irrégulière, mais très-étendue ; elle n'a pas moins de huit cents mètres de circuit. Son état actuel offre plutôt l'aspect d'un monticule naturel que celui d'une ruine. Cependant, çà et là, on y découvre quelques arrachements de murs en briques fortement liées entre elles par une couche de chaux et de cendrée ou par du bitume ; mais ces restes de constructions ont été tellement exploités par les habitants de Hellâh, qui, depuis des siècles, en arrachent les briques cuites pour bâtir leurs propres maisons, qu'il est impossible de reconnaître une forme ou un plan quelconque. On n'oserait, en effet, se hasarder à prendre pour des galeries antiques les excavations que l'on rencontre sur ce sol tourmenté, et qui ne sont autre chose que des espèces de carrières ouvertes par les Arabes pour extraire des matériaux qu'ils y trouvent tout prêts à employer.

De l'autre côté de l'Euphrate, au delà de Hellâh, on distingue aussi quelques mouvements de terrain semblables à ceux de la rive gauche. Or, on sait que Babylone s'étendait de chaque côté du fleuve, et que la reine Nitocris fit construire un pont pour joindre les deux quartiers de la ville. Mais les éminences de la rive droite ne présentent aucun intérêt, à l'exception de celle qui est la plus éloignée et se trouve à neuf kilomètres de Hellâh. Sur cette éminence qu'on appelle *Birs-Nemrod* ou *Bourdj-Nemrod, tour de Nemrod,* est le monument qui, seul, soit resté debout au milieu de cette complète destruction. Cependant, si l'on en croit son nom, il devrait être le plus ancien, et remonter au fondateur de Babylone. Le monticule qui le porte s'élève à soixante mètres au-dessus de la plaine ; il a cent quatre-vingt-quatorze mètres en longueur et cent cinquante mètres en largeur Sa base a la forme d'un rectangle. Au sommet et presqu'au centre, est debout un pilier massif entièrement construit en briques semblables à celles qu'on trouve sur les autres points. De distance en distance, et symétriquement disposées, sont des ouvertures dont le vide traverse l'épaisseur du pilier, mais dont on ne s'explique pas le but. Cette masse, évidemment incomplète, s'élève à peu près carrément au-dessus du sommet du monticule, à une hauteur de dix mètres. Vers l'angle sud-ouest, au pied de la face occidentale, se voient divers fragments et arrachements de maçonnerie qui ont dû appartenir à des arceaux de voûtes circulaires dont les briques paraissent avoir éprouvé l'action d'un incendie.

A une très-petite distance de là, dans la direction de l'ouest, s'étend, du nord au sud, la nappe d'un lac d'eau douce. Là, comme sur beaucoup d'autres points, sont justifiés les récits d'Hérodote. Ce lac rappelle, en effet, celui que cet historien raconte avoir été creusé par la reine Nitocris pour y introduire les eaux de l'Euphrate, et dont elle profita pour détourner ce fleuve, afin de construire les digues et les quais entre lesquels elle voulait le contenir, ainsi que le pont qui devait réunir les deux quartiers de Babylone. Quelle qu'ait été la masse d'eau qui fut à cette époque détournée de son cours habituel vers ce point, il est difficile de croire que ce lac s'y soit formé alors et s'y soit toujours maintenu depuis. Mais il est plus probable qu'un abaissement naturel du sol entre ses rives et celles du fleuve y porte les eaux de celui-ci dans la saison où elles débordent, et en assez grande abondance pour qu'il en reste d'une année à l'autre.

On voit que Babylone qui, dans les siècles passés, fut la plus grande ville de l'univers, la tête et l'âme d'un des plus vastes empires, dont la splendeur même attira la ruine, est aujourd'hui celle dont il reste le moins de traces. Depuis le jour où Cyrus s'en empara, elle ne fit que déchoir. Passant d'un vainqueur à l'autre pour changer encore de maître, elle finit par devenir une esclave dont aucun ne se souciait plus. La mort d'Alexandre lui porta un coup funeste. Son lieutenant Séleucus, à qui elle était échue en partage, lui donna une rivale, et Séleucie fut pour Babylone ce que Ctésiphon devait être plus tard pour Séleucie. De déchéance en déchéance, la ville s'est vue devenir et ne plus être qu'un nom, qu'un souvenir. — Où sont ses palais, ses jardins suspendus, ses temples, ses murailles? — Le voyageur cherche en vain leurs vestiges; rien ne le guide pour les découvrir, il n'en reste pas même des ruines; et au milieu du désert sans limites, où brillait d'un si grand éclat la ville de Sémiramis, c'est à peine si quelques tertres informes indiquent la place où fut cette capitale du monde antique. Sur ces bords de l'Euphrate, où se

prolongeaient les quais magnifiques dont Hérodote parle avec admiration, s'élèvent aujourd'hui quelques masures en terre composant une bourgade arabe qui n'a même pas, dans son nom, conservé le souvenir de Babylone.

Retour à Bagdad. — Révolte des Bédouins. — Départ pour Mossoul.

Après trois jours passés à Hellâh en recherches et en regrets, je repris la route de Bagdad. Je l'avais parcourue facilement, sans danger; mais dans l'espace de trois jours, il était soudainement survenu des événements qui la rendaient périlleuse. Les Arabes du nord de la Mésopotamie et de la rive droite du Tigre s'étaient révoltés, et ils étendaient leurs brigandages jusque sous les murs de Bagdad. Le gouverneur de Hellâh ne consentit à me laisser partir qu'avec une escorte de quarante cavaliers albanais et arnaoutes qui devaient me conduire jusqu'à Bagdad, et lui répondre de moi *sur leur tête*. Nous marchâmes militairement, prenant toutes les précautions que la circonstance exigeait. Vedettes, avant-gardes, flanqueurs, rien ne manquait pour donner à notre petite troupe l'aspect d'un corps de cavalerie s'avançant en



Vue prise à Hellâh, sur l'Euphrate. — Dessin de M. E. Flandin.

pays ennemi. Les rares habitants que nous rencontrâmes sur la route, dans les caravansérails, nous dirent qu'en effet ils avaient été pillés le jour précédent, que les Arabes étaient nombreux et se montraient incessamment dans toutes les directions. Soit qu'ils aient fui devant les cavaliers de l'escorte, soit que notre bonne étoile nous ait préservés de leur attaque, nous ne les vîmes pas, et nous atteignîmes Bagdad sans accident.

Je demeurai dans cette ville quelques jours encore en attendant l'abaissement de la température. Le mois de septembre me faisait espérer des chaleurs moins fortes, et j'étais impatient de le voir venir pour me remettre en route vers le nord afin de rentrer en Europe. Le voyage qui me restait à faire était encore bien long : il me fallait remonter toute la Mésopotamie, passer par Mossoul, atteindre Diarbekhir, et de là aller en Syrie chercher l'occasion d'un vapeur. Deux mois passés furent nécessaires pour accomplir le trajet de Bagdad à la Méditerranée, que je côtoyai depuis Latakièh jusqu'à Beyrouth, où je m'embarquai pour la France.

Eugène Flandin.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue générale de Mossoul, au bord du Tigre. — Dessin de M. E. Flandin.

VOYAGE EN MÉSOPOTAMIE[1],

PAR M. EUGÈNE FLANDIN,

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE A MOSSOUL.

1843-1845. — TEXTE INÉDIT.

Première nouvelle de la découverte de Ninive. — Départ. — Séjour à Constantinople. — Firmans.

J'étais de retour de Perse et de Mésopotamie depuis quelques mois seulement. J'avais à peine eu le temps de me reposer des fatigues d'un voyage qui avait duré plus de trente mois, lorqu'une nouvelle inattendue éclata soudainement au milieu des archéologues, en pleine académie des inscriptions et belles-lettres. — Ninive était retrouvée. — Une émotion bien légitime s'empara des savants, de tous ceux qui s'intéressaient à l'histoire de l'art ou se livraient à l'étude de l'antiquité. La découverte annoncée allait enfin combler une lacune qui désespérait les antiquaires, et renverser peut-être bien des systèmes préconçus. Néanmoins elle fut accueillie avec joie, car elle était appelée à jeter une vive lumière sur les récits des historiens qui nous avaient transmis les traditions du passé, mais auxquels on n'osait pas ajouter une foi entière.

On avait donc découvert Ninive; et c'était le consul de France à Mossoul, M. Botta, qui était l'heureux chercheur du trésor dont il comprenait l'importance possible, sans pourtant en connaître encore toute la valeur. Pour la révélation complète de cette civilisation assyrienne effacée, anéantie, depuis tant de siècles, et dont tous les mystères avaient été jusqu'alors dérobés aux investigations des voyageurs, il fallait de grands travaux de fouilles et beaucoup d'argent; il fallait encore se livrer avec le plus grand soin à l'étude délicate de cet art qui surgissait tout à coup du sein de la terre.

Mossoul était loin, en plein Orient; l'Assyrie touchait à la Perse; on pensait, non sans raison, qu'il devait y avoir analogie entre l'art ninivite et l'art persépolitain. L'habitude des longs voyages et des mœurs orientales, l'expérience acquise au milieu des ruines de l'antiquité asiatique, étaient des garanties qu'il était naturel de demander à celui qui serait choisi pour explorateur des ruines de Ninive. La confiance de ceux qui s'étaient faits les patrons de la nouvelle découverte tomba sur moi, comme sur celui qui, par ses récents travaux, pouvait le mieux y répondre. J'en fus très-honoré et je partis de nouveau pour les bords du Tigre, le 1er novembre 1843. Le 15 du même mois, je débarquais à Constantinople.

Ce n'était pas une petite affaire que de procéder, en Turquie, à des fouilles de la nature de celles auxquelles j'étais appelé. Deux raisons rendaient cette opération fort délicate : la première est que les Orientaux croient toujours que ce sont des trésors que les Européens cherchent dans la terre; la seconde c'est que, pour les Turcs ou les Arabes, les monuments ensevelis, surtout ceux qui portent des sculptures, sont des œuvres de l'enfer ou du démon, — *Djehennâm.... Div.... Djinn.... Allah! Allah!* — répètent-ils avec horreur, et leur fanatisme réprouve les recherches de l'archéologue, de même que par avarice ils leur attribuent un vil motif de cupidité. Afin d'éviter les tracasseries de tout genre auxquelles on eût été exposé dans le cours de l'exploration des ruines ninivites, il était indispensable d'obtenir de la Porte les firmans nécessaires pour avoir un point d'appui auprès du pacha de Mossoul. Mais il y avait encore une autre pierre d'achoppement à l'obtention de ces firmans. Les rivalités qui, de tout temps, existent entre les représentants des divers gouvernements européens à Constantinople, s'étaient éveillées à propos de la découverte faite à Mossoul. La bonne chance de la France, qui allait s'emparer de richesses archéologiques du plus haut intérêt, portait ombrage aux chefs des diverses ambassades, et cette jalousie s'interposait entre la Porte et notre ambassadeur pour empêcher la réussite de la mission que j'avais reçue. Cependant les obstacles finirent par être levés et des firmans en règle étant adressés au consul, à Mossoul, je me mis en route pour gagner au plus vite cette ville par la Syrie.

Départ de Beyrouth. — Hamâh. — Grande caravane. — Halep. Arrivée à Mossoul. — Les Yezidis.

La traversée de Constantinople jusqu'à la côte de Syrie ne fut pas longue. Après avoir touché à Smyrne, à Rhodes et en Chypre, j'arrivai à Beyrouth. C'est là que je devais organiser ma petite caravane, qui se composa : d'un domestique gênois parlant italien, français, turc et grec, d'un cuisinier maronite, d'un palefrenier chaldéen catholique et de trois muletiers arabes qui m'avaient loué une dizaine de mules et me servaient en même temps de guides. Quand tout fut prêt pour le voyage, je sortis de Beyrouth, et, suivant le littoral, au pied du Liban, je le remontai jusqu'à Tripoli. De là, me dirigeant au nord-est, je traversai la contrée montagneuse que l'on croit être celle qu'habitaient, au temps des croisades, les anciens *Hassâssis*, les fanatiques exécuteurs des volontés sanguinaires du *Vieux de la montagne*. Après quatre journées de marche, j'arrivai à Hamâh, ville importante située sur la limite du désert où sont dissémi-

1. Suite et fin. — Voy. page 49.

nées les tentes des Arabes *Mutualis* et *Hanazis*. En raison de ce voisinage, la route que j'avais à parcourir pour atteindre Halep était fort peu sûre. Elle se prolongeait à travers un pays inhabité, où le voyageur n'avait chance de rencontrer que des Bédouins pillards rôdant avec l'espoir d'une proie facile; mais le hasard me servit à point.

Depuis la veille, Hamâh était encombré par une nombreuse caravane venant de Damas, et dans laquelle il y avait beaucoup de *hadjis*, ou pèlerins de la Mecque, qui voyageaient en armes. Cette caravane partait dès le lendemain pour Alep, et je me joignis à elle. Elle se composait au moins de cinq ou six cents personnes, et comptait environ deux cents chameaux, en outre des chevaux de selle ou des mulets de bât. Cette troupe était extrêmement pittoresque. Au milieu d'elle se trouvaient beaucoup de femmes et de personnages de distinction, qui voyageaient en *takht-ravân*, sorte de litière portée sur des brancards par deux chameaux, l'un devant, l'autre derrière. Parmi les hadjis figurait le chef d'une mosquée d'Alep. Enfoncé et accroupi dans son takht-ravân, il paraissait somnolent ou absorbé dans une réminiscence contemplative de la fameuse *Akabâh*[1]. Des cavaliers armés de fusils et de lances l'entouraient en le protégeant contre l'approche du vulgaire. En raison de sa haute position, les chameaux à qui était confié l'honneur de porter la litière de ce *mollah* étaient caparaçonnés et ornés d'une façon toute particulière. Le premier, remarquable par la blancheur de son poil et la gravité de sa démarche, portait majestueusement sur sa bosse une espèce de trophée formé d'étendards rouges, blancs ou jaunes surmontés de bouquets en plumes d'autruche, et accompagnés de grands panaches semblables. Quantité de petites sonnettes agitées par le pas cadencé de l'animal faisaient un carillon qui prévenait de l'approche du saint personnage ; ce groupe, pour lequel tous les voyageurs paraissaient professer le plus grand respect, était le plus remarquable par l'apparat avec lequel il s'avançait au milieu de la caravane ; mais il y en avait d'autres en grand nombre, plus modestes, et qui formaient une longue suite de litières et de cavaliers marchant au milieu des drapeaux, des armes ou des panaches de toutes sortes.

Les Arabes du désert ne pouvaient songer à nous attaquer. Néanmoins, le chef qui présidait à la marche avait jugé prudent de flanquer notre troupe par des cavaliers éclaireurs et de la faire suivre d'une arrière-garde qui ramassait tous les traînards. Ces soins n'étaient pas superflus, car, quelque bien gardés que nous fussions, on apercevait çà et là des lances qui pointaient au loin derrière des replis de terrain; et il arriva une fois que trois ou quatre de nos compagnons, qui s'étaient attardés, furent lestement dépouillés à quelques pas derrière nous.

Le soir, on campait militairement; les tentes se dressaient avec ordre les unes près des autres, tous les bagages ramassés auprès, les animaux attachés aux piquets des tentes, puis on plaçait tout autour du camp des *caraouls*, ou factionnaires, qui faisaient une fusillade prolongée pour bien avertir les Bédouins qu'on était armé et sur ses gardes. Souvent la nuit on avait une alerte, on croyait apercevoir les Arabes ; les vedettes elles-mêmes, pour se donner de l'importance, imaginaient cette apparition, et alors partaient, dans toutes les directions, des coups de feu tirés au hasard et avec une précipitation qui rendait prudent de ne pas bouger et de rester à terre. Malgré ces paniques le voyage s'effectua heureusement, et après avoir vu pour la quatrième fois le soleil se coucher depuis Hamâh, nous entrions à Alep.

Après un repos de quelques jours, j'en repartis pour Mossoul. La route était longue, et mes muletiers ne s'étaient engagés à m'y rendre qu'au bout d'un mois. Mais un hiver prolongé, des neiges inattendues qui me barrèrent le chemin du côté de Diarbekhir, retardèrent beaucoup mon arrivée sur le sol de Ninive, que je ne pus atteindre que dans les premiers jours de mai.

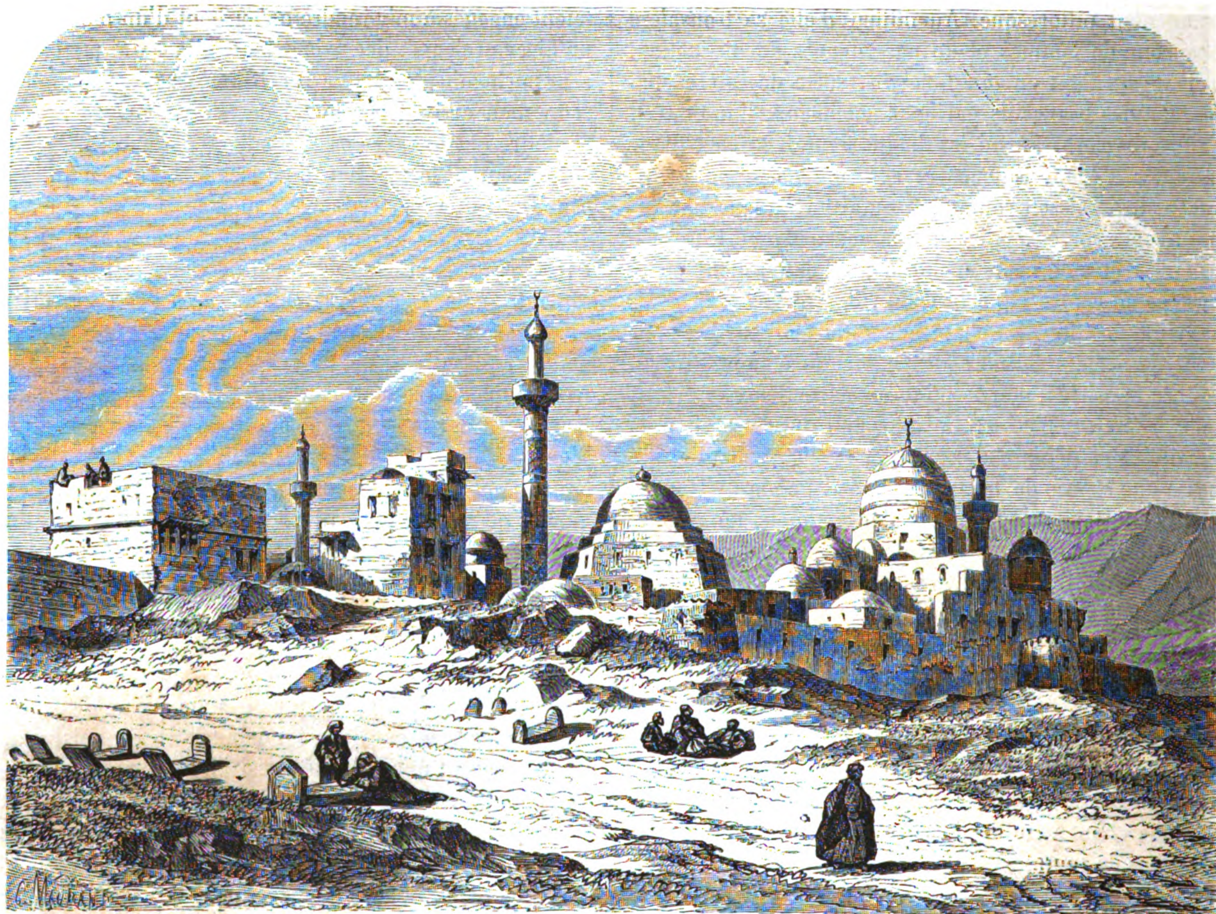
Mossoul est le chef-lieu d'un pachalik assez étendu, qui comprend une partie du pays montagneux des Kurdes, et s'étend, dans le sud et l'ouest, de chaque côté du Tigre, sur les plaines ou les solitudes de la Mésopotamie septentrionale. Les populations de ce pachalik sont très-bigarrées, et se distinguent les unes des autres par la nationalité, le langage, la religion ou les mœurs. Les Arabes du désert ou des villages composent, avec les Kurdes, la portion mahométane. Le christianisme, très-répandu dans ces contrées, est représenté par une population nombreuse, divisée en plusieurs sectes, parmi lesquelles on compte des catholiques, des nestoriens et des jacobites. Quelques grands et beaux villages, voisins de Mossoul, sont habités par des chrétiens de ces divers rites, qui vivent entre eux en assez bonne intelligence. Ils s'adonnent à la culture des terres, ou à de petites industries dont ils trouvent la rémunération dans les bazars de Mossoul. Mais la plus grande partie des chrétiens du pays vivent dans les montagnes du voisinage, où ils trouvent une sécurité aussi bien qu'une indépendance plus grandes.

A côté de ces deux grandes divisions de la population du territoire de Mossoul, il y a un troisième fragment peu important, numériquement, mais qui se fait remarquer par la singularité de ses mœurs et la bizarrerie de son culte. C'est la tribu des *Yezidis*. J'en dirai quelques mots, parce qu'ils sont très-peu connus, et à cause de ce qu'il y a de curieux dans quelques-unes de leurs pratiques, qui semblent un reste de l'idolâtrie assyrienne, dont ils rappellent probablement aussi la nationalité.

On croit que les Yezidis tiennent leur nom du *cheik Yezid* ou *kalife Yezid*, qui fut, après Mahomet, le persécuteur de la famille du prophète, dans la personne des enfants de sa fille. En dépit de cette origine, qui devrait être un titre au respect des musulmans orthodoxes, ces sectaires en sont très-mal vus. Eux-mêmes détestent également *Sunnites* ou *Chyites*, et, chose singulière, ils se rapprochent plus volontiers des chrétiens dont ils visitent avec dévotion les églises, professant, à l'égard de

1. Nom du sanctuaire de la Mecque.

leurs saints, une grande vénération. — D'après cela, faudrait-il voir dans les Yezidis des mahométans ébranlés dans leur foi, ramenés en partie à celle du Christ, sans être complétement convertis, et mêlant les croyances de l'islamisme aux pratiques du culte chrétien? — Mais leur manière de vivre, l'isolement dans lequel ils se maintiennent au milieu des populations mahométane et chrétienne, la sauvagerie de leurs mœurs et leur cruauté même, ne permettent guère de les assimiler aux chrétiens, qui ont d'ailleurs pour eux une répulsion non moins grande que les musulmans. Si les Yezidis fréquentent les églises, il faut ajouter que leurs pratiques religieuses devraient plutôt les en éloigner, car il en est parmi elles qui offensent au plus haut point la morale et dont l'obscénité interdit de retracer ici les honteux mystères. Repoussée qu'elle est hors du giron chrétien, et honnie par les musulmans, quels peuvent donc être les éléments de la religion de cette secte singulière, et où faut-il chercher l'origine du culte barbare que les traditions ont conservé chez les Yezidis? — Ce culte paraît avoir certains points de contact avec celui des peuples idolâtres de l'antique Assyrie. Reconnaissant, comme eux, deux génies supérieurs, deux êtres surhumains, l'un présidant au bien, l'autre inspirant et faisant le mal, ils adorent le premier sous le nom de *Tahous*, et le second sous celui de *Cheïtan*, nom commun du démon

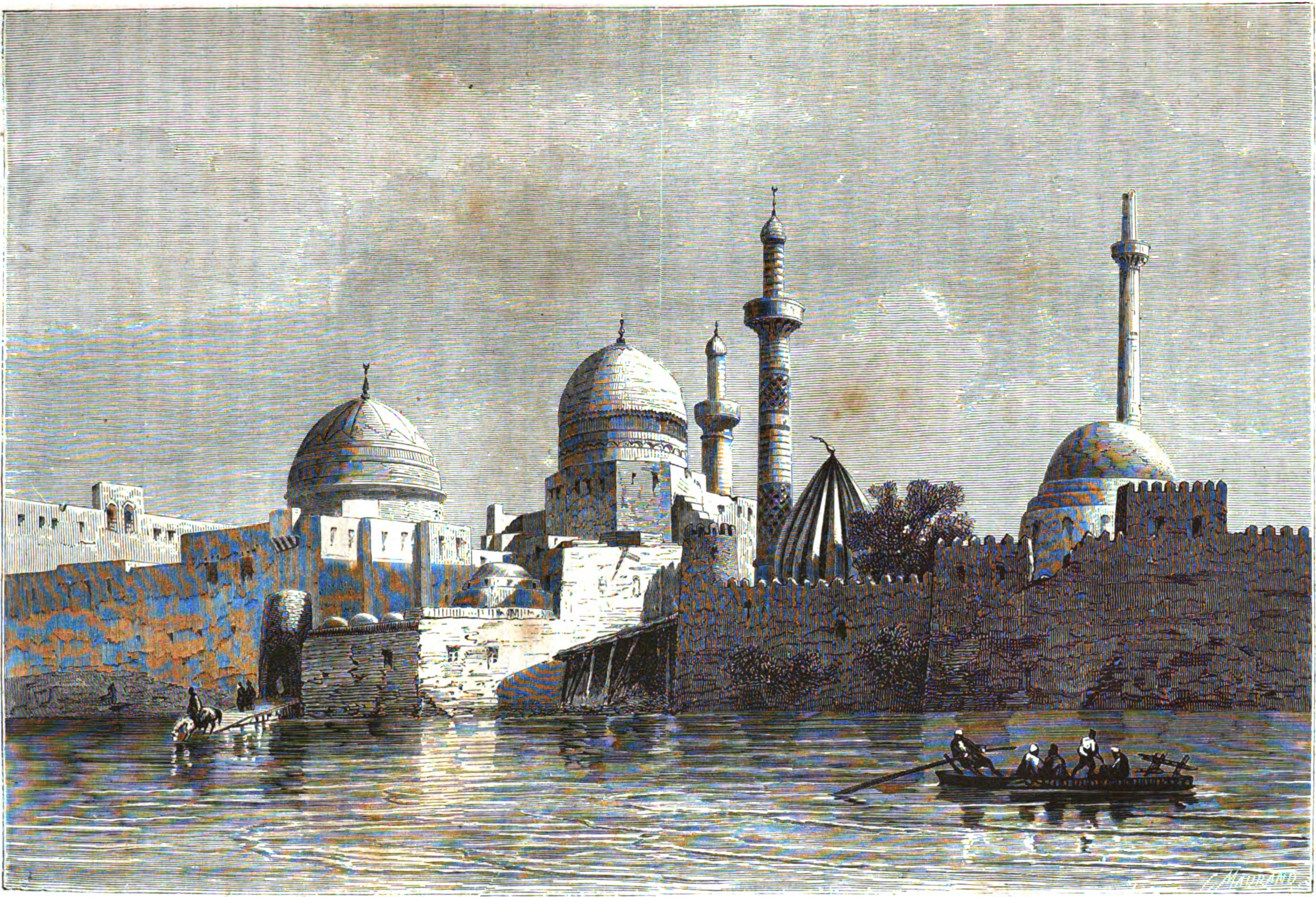


Vue prise à Mossoul. — Dessin de M. E. Flandin.

dans tout l'Orient. De ces deux divinités, le démon est celle à laquelle ils adressent le plus souvent leurs hommages, prétendant, avec cette logique que le mauvais esprit peut seul inspirer, que *Cheïtan* étant le génie malfaisant, celui dont les hommes ont tout à redouter, c'est principalement sa colère dont ils doivent se garder, son influence dont ils ont à se défendre. Ils l'appellent le *grand cheik* et ont pour lui une vénération telle que l'on ne pourrait, sans danger pour sa vie, invoquer ou même prononcer son nom devant eux.

Les Yezidis se divisent en plusieurs familles ou tribus groupées au pied des montagnes qui bordent la Mésopotamie au nord-est. Ils sont sédentaires et se livrent principalement à l'agriculture. On les reconnaît à leurs vêtements, qui se distinguent de ceux des mahométans ou des chrétiens par l'absence de couleurs vives et tranchées. Leurs femmes sont entièrement vêtues de blanc; leur tête seule est couverte d'un mouchoir noir

Dans les siècles passés, Mossoul a eu une plus grande importance que de nos jours. Elle a eu ses sultans particuliers, et l'un d'eux, célèbre par sa férocité autant que par son courage, a figuré à la tête des armées musulmanes qui combattirent et harcelèrent sans relâche celles que les croisades de l'Occident envoyaient vers les lieux saints. Aujourd'hui, rangée sous l'autorité de la Porte, ville de second ou troisième ordre, éloignée de Constantinople,



Mosquée à Mossoul. — Dessin de M. E. Flandin.

elle est rarement l'objet de l'ambition d'un pacha turc. Aussi n'est-ce point une faveur que d'y être envoyé, et l'effendi qui s'y rend tristement, sur un ordre du Grand Seigneur, se considère-t-il comme exilé. Soit que l'administration ottomane y ait tari les sources de la vie, soit que les fléaux naturels, la peste ou le choléra, qui se sont tant de fois appesantis sur cette ville, en aient décimé la population, on y est attristé par la solitude des rues, par l'abandon des plus belles maisons, par les ruines qui, au dedans comme au dehors, couvrent le sol de la cité ou de ses environs.

Mossoul ne présente donc rien de remarquable; les mosquées même sont privées de ce luxe d'architecture ou de décorations qui attestent, dans tant d'autres villes turques, la dévotion des mahométans. Aussi mon séjour y fut-il très-court, et je ne pensai bientôt plus qu'à ce qui m'avait, pour la seconde fois, appelé à Mossoul, c'est-à-dire les antiquités assyriennes nouvellement trouvées et dont il s'agissait, pour moi, de continuer les découvertes.

Les ruines. — Khouïounjouk. — Tombeau de Jonas.

En sortant de Mossoul par la porte du Pont, et quand on a traversé le Tigre, on se trouve sur la rive gauche, en face de monticules assez étendus auxquels les gens du pays ont donné le nom vulgaire de *Khouïounjouk* ou *Mont des Moutons*, parce que ce sol abandonné n'est plus foulé aujourd'hui que par les troupeaux que l'on y mène pâturer. Cependant à ces éminences, actuellement couvertes d'herbes et de broussailles, se relient les extrémités d'une vaste enceinte, évidemment les restes d'un rempart très-épais et encore très-élevé. L'une de ces éminences est factice, c'est-à-dire qu'elle porte les traces de constructions que prouve d'ailleurs sa forme assez régulière; l'autre, qui est naturelle et rocailleuse, laisse également apercevoir çà et là des vestiges de maçonneries antiques, au-dessous des maisons d'un village arabe qui porte encore le nom de *Neïnivèh* ou *Nebi-Ounous*. Dans le premier de ces noms on retrouve évidemment celui de *Ninive;* quant au second, qui signifie *tombeau de Jonas*, il est dû à une pierre, ornée de caractères, que les musulmans conservent religieusement dans une petite mosquée attenante au village. Le fanatisme des habitants ne permet pas de voir cette relique qu'ils disent être la pierre sépulcrale du prophète. Il est probable qu'elle porte une inscription assyrienne, mais on ne peut le vérifier. Il faut s'en rapporter au dire des gens du pays et croire.

On peut prendre le *tombeau de Jonas* ou le village de *Neïnivèh* pour point de départ des investigations qui sont indiquées d'abord à l'intérieur du périmètre décrit par les longues murailles en terre qui se rattachent aux deux monticules. Là, le sol peu accidenté et de même nature n'offre aucun point indicateur qui trahisse quelque place intéressante, et on a beau le parcourir en tous sens, on n'y rencontre rien qui attire l'attention. Mais le grand monticule factice, dont les flancs entr'ouverts et crevassés laissent voir çà et là des rangées de briques larges, épaisses et cimentées avec du bitume, semblait offrir plus de chances de découvertes. Des voyageurs, des antiquaires ont, à différentes époques, fait des recherches dans cette plaine. Moi-même, quelques mois auparavant, je l'avais explorée : tout y atteste le plan d'un grand édifice, d'une citadelle, d'un temple ou d'un palais; cependant rien d'entier, rien de complet ne permet de déterminer avec assurance ni l'époque, ni l'espèce, ni la construction de ce monument. Personne n'avait encore pu y constater le caractère de l'art assyrien, et tout espoir semblait perdu d'acquérir sur Ninive et son véritable emplacement des données précises.

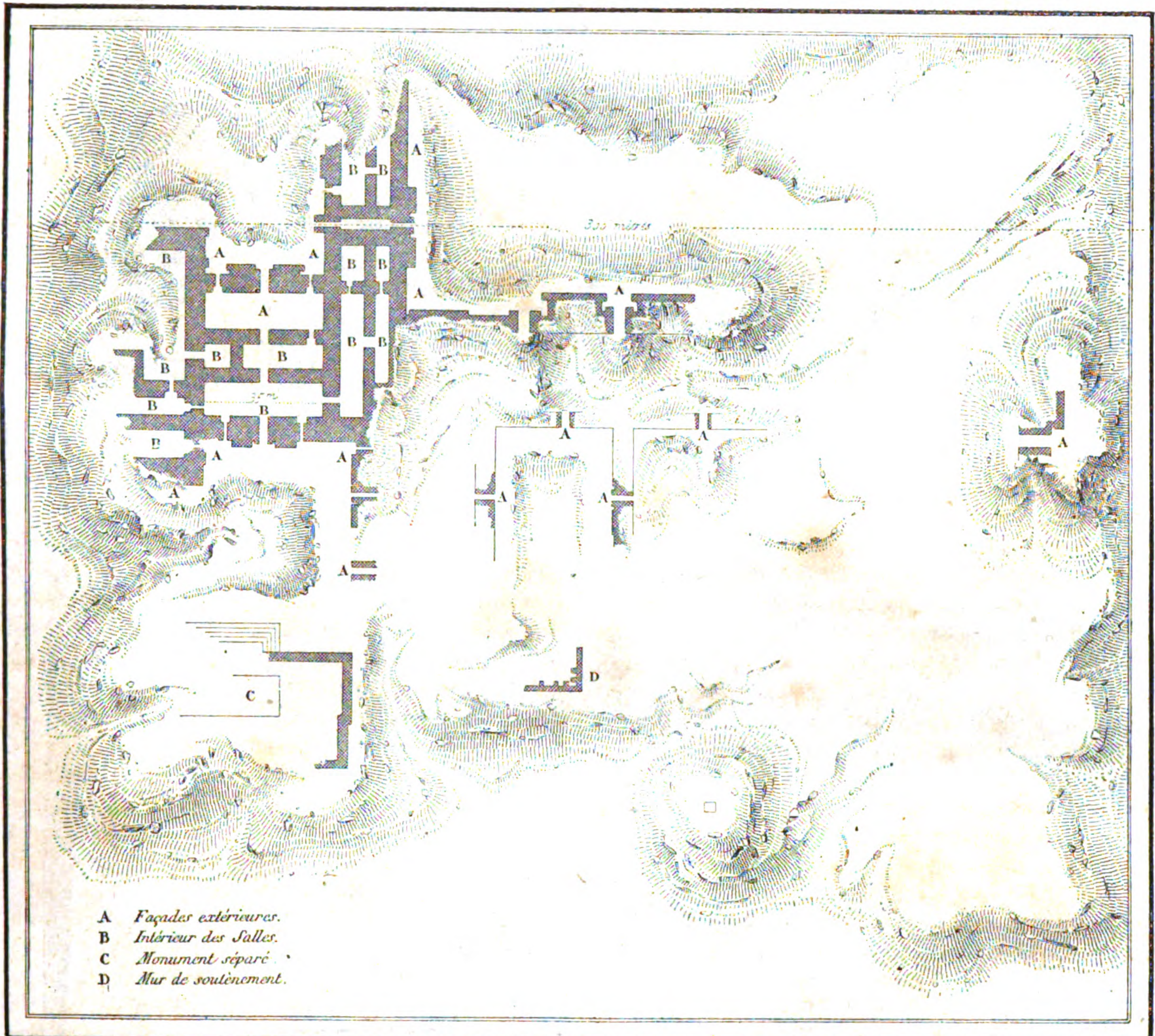
Ce ne fut que dans le cours de l'année 1842 que le consul de France, s'attaquant, pendant ses loisirs, à ces éminences qui semblaient devoir recéler les secrets de l'antiquité ninivite, parvint à y reconnaître, au milieu d'entassements de briques enduites de bitume, quelques fragments d'une pierre grise, gypseuse et portant les traces de sculptures presque effacées, mais qui trahissaient un ciseau habile et un caractère original. Rien malheureusement n'était complet, et il était impossible de reconnaître un plan ou une construction quelconque dans le chaos résultant du bouleversement des édifices qui jadis avaient couronné cette éminence. Là, comme en beaucoup d'endroits, il paraissait évident qu'on avait enlevé la pierre, arraché la brique, très-probablement pour faire servir les unes et les autres à la construction d'une ville et de maisons modernes. La bourgade arabe de Hellâh a été bâtie aux dépens de Babylone; de même on remarque à Mossoul que toutes les maisons sont construites en briques revêtues de plaques d'une pierre gypseuse exactement semblable à celle qui se retrouve dans les profondeurs des fouilles faites à Neïnivèh; on demeure convaincu que les somptueux palais de Sardanapale ou de Sennachérib ont fourni des matériaux aux constructions arabes de Mossoul et des villages environnants. Il était naturel que les populations profitassent de la proximité des grandes carrières factices que leur offraient les monticules de la plaine en face de Mossoul et les énormes murailles qui bordent le Tigre. C'est aujourd'hui, pour les habitants, une mine inépuisable, et l'on y voit journellement des ouvriers occupés à en extraire avec précaution de grandes briques très-bien faites et parfaitement conservées, qui leur évitent la peine d'en fabriquer de nouvelles. Ils pensent d'ailleurs que celles qu'ils trouvent toutes faites, éprouvées par tant de siècles, leur présentent des garanties certaines de solidité. C'est à ces emprunts successifs que les générations ont faits aux ruines antiques qu'il faut, en grande partie, attribuer le nivellement qui s'est opéré d'âge en âge, et qui tend à aplanir tout à fait le sol de Ninive comme celui de Babylone.

Village de Khorsabad. — Origine de la découverte. — Moyen d'en poursuivre les premiers résultats. — Massacres de chrétiens.

Il n'y avait rien à espérer au lieu de Neïnivèh : ni le Khouïounjouk, ni le tombeau de Jonas ne pouvaient

rien offrir d'intéressant. Le marteau et la pioche des modernes y avaient achevé la destruction commencée par les armées et les machines de guerre des temps anciens. — C'est un petit village hors de la route des caravanes, ignoré des voyageurs, encore plus inconnu aux archéologues, qui devait livrer au monde actuel les secrets de ce monde biblique dont les traditions nous avaient à peine indiqué l'histoire. Un groupe d'une cinquantaine de maisons placées sur une petite éminence, élevée de douze à treize mètres au-dessus de la plaine, a le nom de *Khorsabad*. Il est habité par des Kurdes croisés de sang arabe, et situé à environ seize kilomètres de Mossoul.

A défaut des tessons de briques et de quelques pierres de taille restés à moitié du talus, l'isolement de ce monticule prouverait suffisamment qu'il est factice. La forme en est irrégulière, cependant on reconnaît quelques angles que le temps, les pluies et le passage des eaux et des troupeaux n'ont pu entièrement effacer. Les premiers indices des trésors archéologiques que recélait ce



Plan des ruines de Ninive. — Dessin de M. E. Flandin.

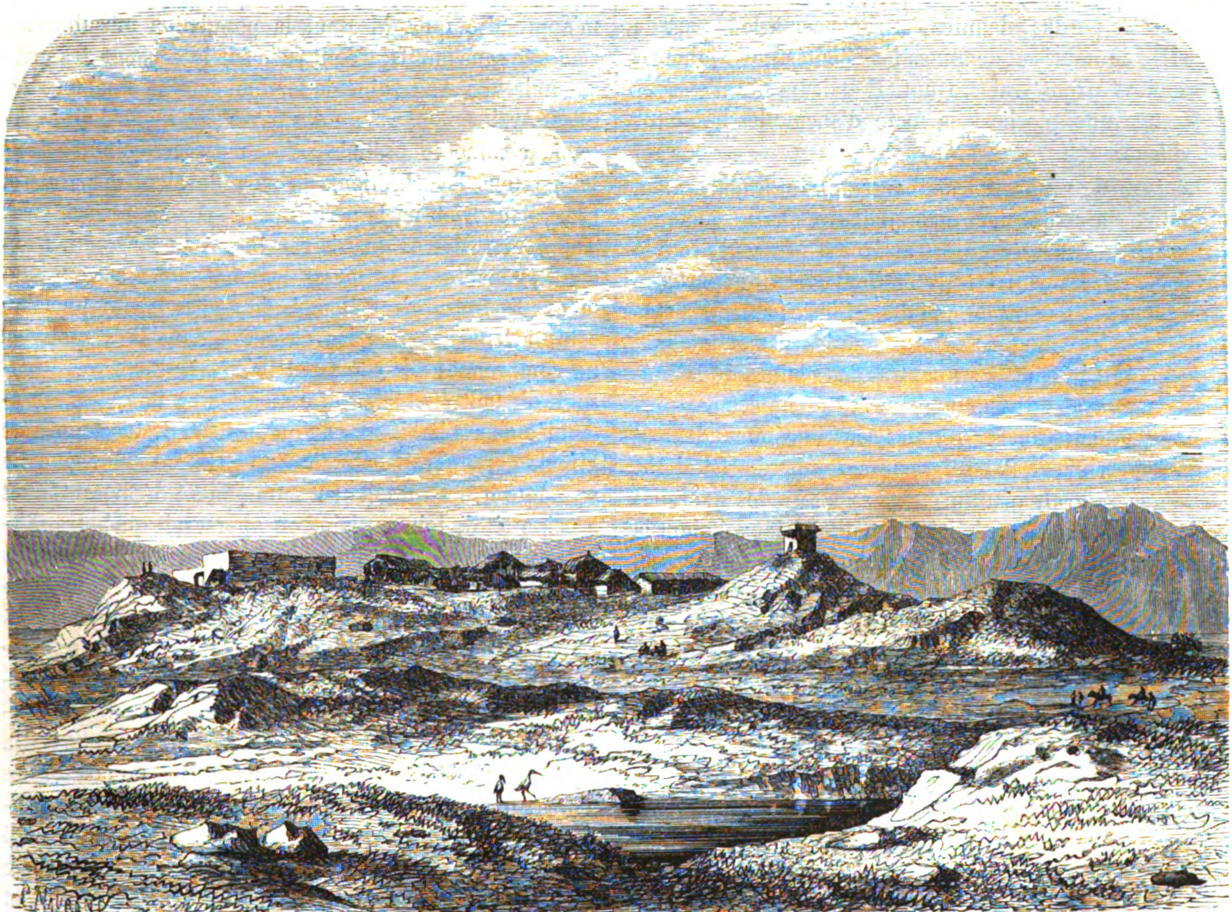
tumulus furent fournis par de grosses pierres à fleur de terre qui servaient comme de pavage à la maison d'un habitant du village. Ces pierres étaient grisâtres et avaient l'apparence de celles retrouvées dans les décombres voisins de Mossoul. Étaient-ce des débris de constructions antiques? étaient-ce des pierres sculptées comme à Neïnivèh? — Il fallait s'en assurer : on piocha, on déterra. O surprise! ô bonheur inespéré! après quelques coups qui arrachèrent la terre durcie par les siècles, une tête, une superbe tête, au profil droit et pur, d'un caractère antique, se montra aux yeux émerveillés des travailleurs. Mais ce fragment indiquait-il un filon qui eût une suite, ou bien était-il isolé, et le néant, la poussière allaient-ils se rencontrer seuls tout autour? On comprend par combien d'incertitudes, de perplexités doit passer l'antiquaire qui se livre à des recherches de cette nature. Il fallait marcher en avant, piocher avec courage. La pierre s'allongea, elle grandit, la tête trouvée se



Tombeau de Jonas au village de Neïnivèh. — Dessin de M. E. Flandin.

compléta, un corps vint l'accompagner ; d'autres sculptures s'y ajoutaient : plus de doute, on tenait le commencement d'une série de bas-reliefs, le mur d'un édifice dont on avait attaqué l'un des angles.

Ces premiers résultats étaient encourageants ; ils devaient en faire espérer d'autres, et, d'après la forme, comme d'après l'étendue du monticule de Khorsabad, il y avait toute raison de penser que ce qui restait à découvrir était de beaucoup plus important que ce qu'on avait trouvé jusqu'alors. Mais comment fouiller tout ce sol occupé par les maisons du village ? On avait un firman qui permettait l'expropriation des habitants ; avec de l'argent on pouvait les dédommager. On était donc en mesure de procéder aux travaux nécessaires pour suivre les indications fournies par les premières excavations. Cependant déplacer des Arabes de chez eux, gêner leurs habitudes domestiques, exproprier des musulmans au profit des chrétiens pour ouvrir sous leurs pieds une terre du sein de laquelle on allait exhumer des *œuvres du démon*, eût été affronter de graves difficultés, et s'exposer peut-être à des conflits fâcheux, si une circonstance toute favorable ne fût venue en aide pour diminuer les obstacles. Depuis assez longtemps déjà les habitants de Khorsabad désiraient quitter l'éminence au sommet de laquelle ils s'étaient établis, et redescendre dans la plaine pour se rapprocher d'une petite rivière



Village arabe de Khorsabad (Ninive).

qui coulait à quelques pas de là. En Orient, tous les travaux de ménage, sans exception, sont abandonnés à la femme, et quelque pénible qu'un de ces soins puisse être, un musulman ne le lui évite jamais ; il croirait déroger à son sang, comme chef de famille, et manquer à sa barbe comme homme. Parmi les charges qui incombent ainsi aux femmes, est celle de fournir la maison d'eau. Celles de Khorsabad devaient descendre du village dans la plaine, et après avoir rempli leurs outres, les porter sur les épaules et remonter péniblement les pentes du monticule. C'était une grande fatigue qui n'était pas supportée sans murmures, et les maris s'étaient décidés à l'éviter à leurs femmes en se rapprochant du ruisseau. Ce fut là l'occasion dont nous profitâmes, et grâce à cette circonstance, grâce aux quelques piastres qu'on donnait pour chaque maison renversée, le terrain fut facilement déblayé. Le prix d'une expropriation n'était pas élevé, mais il était tout bénéfice pour les villageois, attendu que leur manière de construire est aussi économique qu'expéditive. Ils gâchent de la terre avec de l'eau en y mêlant quelques brins de paille, ils mettent cette espèce de mortier dans de petits moules en bois pour lui donner une forme de briques ; ils laissent sécher à l'air ces carrés qui ne sont d'abord qu'une pâte molle, mais qui, sous l'action d'un soleil ardent, acquièrent bientôt une dureté presque égale à celle de

la pierre. Leurs maisons étant démolies, on leur abandonna tout le bois de charpente qui s'y trouvait, la terre leur fournissait les autres matériaux; on conçoit donc que l'indemnité qui leur était donnée était un gain tentant, et qu'ils abandonnèrent leurs vieilles cahutes sans regret.

Mais ce n'était pas tout : il fallait, après la possession du sol, exploiter la mine qu'il recélait, il fallait des bras. Certes les gens de Khorsabad auraient pu mieux que d'autres se livrer à ce travail, et ils auraient pu en ajouter le prix à celui qu'ils retiraient de leurs maisons. Mais comment faire travailler des Arabes? comment leur demander d'ouvrir les portes du *Djehennâm*, de cet enfer peuplé de démons de pierres? ils auraient cru devoir être perdus, damnés, et renoncer à leur part de paradis, de houris et de toutes les félicités que Mahomet a promises à tout vrai croyant. Il était inutile d'essayer de mettre une pioche à la main d'aucun des habitants du village.

Le hasard, un hasard malheureux, vint à notre aide, et suppléa à ce qui nous manquait sur place. Quelques mois avant l'époque de notre arrivée à Mossoul, vers la fin de 1842, les courriers de l'Orient avaient apporté en Europe la triste nouvelle que des tribus chrétiennes établies dans les contrées les plus élevées des montagnes qui séparent le Kurdistan central des plaines de la Mésopotamie, avaient soudainement été attaquées par plusieurs peuplades kurdes réunies sous le commandement de Beder-Khan-Bek, seigneur suzerain de Djezirèh. Cette guerre avait pour prétexte apparent des querelles de voisinage, mais en réalité les motifs sérieux étaient la différence de culte et l'exaltation des haines religieuses. Les montagnards chrétiens, qui portent le nom de *Tiaris*, sont de race chaldéenne et nestoriens de religion; ils soutinrent bravement le choc des Kurdes, et l'horreur que leur inspiraient les musulmans tourna au profit de la défense de leurs foyers. Ils obtinrent d'abord quelques avantages, et repoussèrent leurs farouches ennemis; malheureusement le courage qu'ils déployèrent, et qui aurait dû les sauver, fut la cause de leur ruine. Les Kurdes, indignés que des chrétiens eussent l'audace de leur résister, appelèrent à eux tous leurs coreligionnaires, et les pauvres Tiaris, accablés par le nombre, vaincus par la férocité de leurs adversaires, furent enveloppés de toutes parts, refoulés vers le sommet de leurs montagnes, et massacrés sans pitié ni merci. Leurs misérables hameaux incendiés ne pouvaient plus servir d'asile aux fugitifs que le carnage avait épargnés, et on les vit errer, pendant plusieurs jours, sur les pentes des montagnes du Kurdistan. Un grand nombre de ces malheureux allèrent à Mossoul implorer la compassion de leurs frères en Jésus-Christ, pour l'amour de qui ils avaient souffert. Ils vinrent frapper à la porte des consuls européens. Le gouvernement français d'alors, sollicité par son représentant à Mossoul, se montra fidèle à un usage traditionnel pour notre politique en Orient, et envoya des secours à ces fugitifs qui furent ainsi arrachés à la mort. La France, selon sa coutume séculaire, tendit une main secourable à ces infortunés, victimes d'un fanatisme brutal et sanguinaire. Mais les musulmans et les autorités turques, de leur côté, furent également fidèles à leurs traditions : ni les uns ni les autres ne s'employèrent, soit pour alléger les souffrances des Tiaris, soit pour punir ceux qui les leur avaient fait endurer. Bien au contraire, il sembla que l'attaque des tribus chrétiennes de la montagne par les Kurdes de Djézirèh eût enflammé le zèle religieux de la population mahométane de Mossoul, et qu'elle aussi voulût tremper ses mains dans le sang, en offrant à son prophète des sacrifices humains dont les chrétiens devaient fournir les nombreuses victimes. En effet, à quelque temps de là, une rumeur lugubre s'étendit jusqu'à Khorsabad et vint m'apprendre qu'à Mossoul la population musulmane, soulevée sans motifs, s'était ruée sur le couvent des missionnaires, l'avait ruiné de fond en comble ainsi que l'église, avait poignardé un des pères, et que c'était le signal, comme le prélude, d'un massacre général dans lequel tous les chrétiens du pays devaient disparaître. Cependant Dieu ne le permit pas : par un miracle, car c'en fut un, les poignards rentrèrent au fourreau. Pendant plusieurs jours toutes les maisons restèrent fermées : les musulmans étonnés de ne pas laisser un libre cours à leur férocité; les chrétiens dans la stupeur et ne comprenant pas comment ils vivaient encore. Mossoul, où tout était silence, ressemblait à une ville abandonnée de ses habitants, ou qu'un fléau destructeur, une grande peste aurait balayée complétement. Personne ne se montrait, les rues étaient entièrement désertes. C'était à peine si, de loin en loin, on apercevait quelques musulmans en vedette et le fusil prêt; pour les chrétiens, ils étaient sans armes et barricadés chez eux. Enfin cette terrible émotion se calma, sans autre conséquence; et c'était beaucoup trop, qu'une église en ruines, et un prêtre dangereusement blessé. La Porte ordonna un semblant d'instruction, le pacha s'empara de quelques pauvres diables qui furent emprisonnés, et ce fut toute la réparation, et il en sera toujours ainsi. Jamais ni les Turcs, ni leur gouvernement, ni leurs pachas ne comprendront que le sang chrétien ait quelque prix et qu'il demande vengeance. Comment en pourra-t-il jamais être autrement aux yeux d'une nation dont la religion dit, et dont les prêtres enseignent, que le chemin de la vie éternelle doit être arrosé de sang chrétien?

Fouilles. — Ensemble des découvertes.

Nous avions donc dans les montagnards réfugiés à Mossoul d'excellents instruments pour nos travaux de fouilles. Ces hommes, descendants des anciens Chaldéens, dont ils parlent encore la langue, qui avaient bâti Ninive, et l'avaient vu s'abîmer dans sa cendre, allaient, après deux mille cinq cents ans, en exhumer les vestiges calcinés, et rendre à la science et à l'infatigable curiosité de notre époque les produits d'un art ignoré, que la barbarie des peuples du Nord, alliée à la jalousie haineuse de ceux du midi de la Mésopotamie,

avaient voulu faire disparaître et avaient enfouis jusqu'à ce jour.

Deux cents Tiaris furent installés aux premières tranchées. Leur profondeur, la dureté du sol, et le soin avec lequel il fallait dégager les parties retrouvées, exigeaient beaucoup de temps. Six mois y furent employés. Mais si l'on songe que cette seconde période des fouilles commença en mai, que, durant plus de trois mois, le thermomètre marqua quarante-six degrés à l'ombre, et que pendant tout ce temps le vent meurtrier du désert, le *Sam*, venait nous asphyxier, on s'étonnera sans doute de la persévérance et de l'énergique volonté qui maintinrent les ouvriers dans les tranchées, malgré la maladie d'un grand nombre atteint des fièvres, et la mort de quelques-uns que le *Sam* foudroya.

Après une demi-année de ce labeur opiniâtre et consciencieux, nous avions mis au soleil les restes d'un vaste palais; — il était loin d'être entier. — Si les vestiges éloignés les uns des autres, que nous pûmes reconnaître, nous permirent une appréciation exacte de son étendue, malheureusement nous n'en retrouvâmes qu'une portion formant un ensemble à peu près complet. D'après les points extrêmes reconnus, il est possible d'en évaluer les dimensions, qui devaient être de trois cents mètres en longueur sur cent cinquante mètres en largeur. Qu'est devenu tout ce qui manque? C'est ce qu'il est impossible de dire. Étions-nous en face d'un édifice inachevé? Ce n'est pas à croire, d'après le fini des parties que le sol a conservées. Il est bien plus probable que, comme Babylone et le Khouïoundjouk devant Mossoul, ces ruines ont encore été une carrière exploitée au profit d'habitations du temps postérieur à l'existence du palais dont elles occupent la place. C'est d'ailleurs ce qu'il a été facile de constater, tant par la disparition des matériaux évidemment liés à ceux restés en place, que par une certaine quantité de pierres travaillées et préparées pour une autre destination et sur lesquelles se voyaient les traces d'un ciseau qui s'était efforcé de faire disparaître les sculptures antiques. — Ainsi va le monde. — De même que le froment retourne à la terre sous forme d'engrais, les ruines des palais et des plus beaux édifices de l'antiquité servent de matériaux à de plus humbles constructions des temps modernes.

Quoi qu'il en soit, il y avait dans les résultats dus aux coups de pioche de nos Tiaris de quoi satisfaire amplement l'archéologue le plus avide. La nuit de vingt-cinq siècles au moins qui avait enseveli dans son obscurité toutes ces splendeurs du passé, fit place à un beau soleil qui vint d'un seul coup éclairer tout cet ensemble de grandeurs, de gloires, auxquelles l'art avait prêté l'habileté d'un ciseau consommé. Neuf salles intactes, avec leurs quatre murs debout, six salles en partie ruinées, un grand nombre de façades, de portes, présentaient toutes leurs faces ornées de sculptures, accompagnées d'inscriptions, montrant et racontant les faits et gestes héroïques des princes successeurs de Ninus qui réunirent sous leur sceptre toute cette partie de l'Asie.

Sculptures. — Détails.

De tout cet ensemble de découvertes, ce qui offrait le plus d'intérêt, c'étaient évidemment les sculptures.

Tous les murs, sans exception, intérieurs ou extérieurs, étaient décorés de tableaux taillés dans la pierre, avec une admirable fécondité de ciseau. Rois et vizirs, prêtres et idoles, eunuques ou guerriers, combats et fêtes joyeuses, tout y était représenté. La vie des Ninivites, présidée par leurs princes, venait miraculeusement se dérouler là, depuis les symboles religieux jusqu'aux usages domestiques, depuis l'orgie du triomphe jusqu'aux supplices des vaincus.

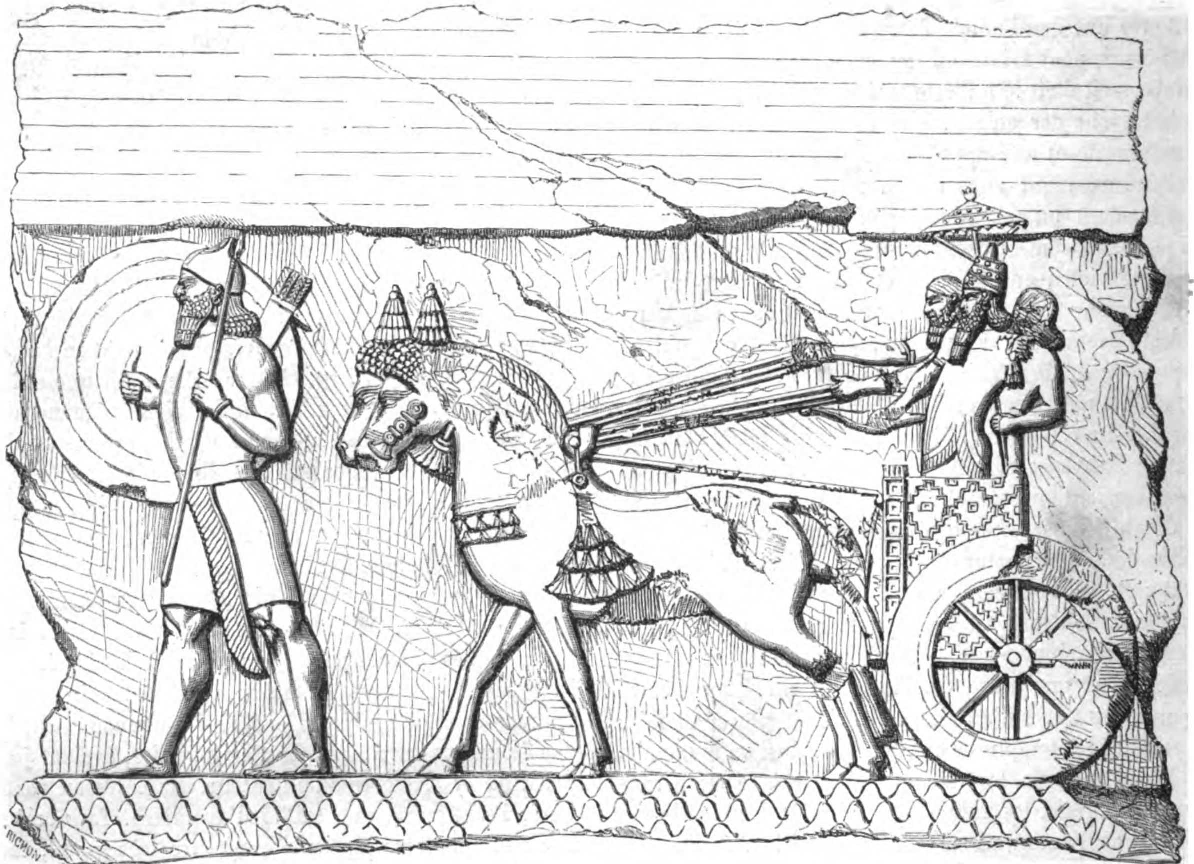
Deux genres de sculptures tapissaient les murs de ce palais, qui étaient construits en briques crues ou séchées au soleil, enduites de bitume et recouvertes de grandes plaques d'une pierre gypseuse qui avaient trois mètres de hauteur sur deux à trois mètres de largeur. Dans plusieurs salles, ces plaques étaient divisées en deux zones de 1^{m}.20 de haut, sur lesquelles était un nombre considérable de figures ayant une hauteur d'un mètre. Ces deux zones étaient séparées par une bande d'inscriptions en caractères cunéiformes, allant d'un bord à l'autre de la pierre. Dans d'autres salles et sur les façades extérieures, les pierres de revêtement portaient des figures plus grandes qui les couvraient de haut en bas, et dont le relief, proportionné à leur taille, avait une saillie de quelques centimètres. Ces murs représentaient des rois, des guerriers, des eunuques ou des prêtres et des divinités dont les formes et les attributs bizarres ne peuvent s'expliquer que par les idées symboliques que l'idolâtrie assyrienne y attachait. Tous ces personnages humains ou fabuleux formaient des processions sans fin qui devaient, au temps de Ninive, faire complétement le tour de ce palais. De distance en distance, elles étaient interrompues par des portes, dont les principales étaient flanquées de gigantesques taureaux ailés à tête humaine. Ces morceaux de sculpture qui sont, sans contredit, les plus étonnants spécimens de l'art ninivite, avaient jusqu'à cinq et six mètres de hauteur. Exécutés en ronde bosse, ils offraient une saillie d'un mètre. Le nombre de ces minotaures assyriens devait être très-grand, car, malgré la disparition d'une partie considérable des restes de ce palais, nous en trouvâmes encore une vingtaine.

L'aspect de ces façades, sur lesquelles ils présentaient leur fier poitrail surmonté d'une large et noble tête coiffée d'une tiare, devait évidemment avoir une grande majesté; et il était impossible de se défendre, même en face de la bizarrerie de ces représentations, d'une profonde admiration pour la grandeur et la conception de ces monuments empreints d'une pompe qui avait à la fois quelque chose de sauvage et d'élevé.

A l'intérieur et sur les murs des salles, se voyaient deux genres de bas-reliefs. Les grands étaient, à quelques variantes près, des répétitions de ceux des façades, et les seuls sujets nouveaux qu'ils représentaient étaient des génuflexions de captifs enchaînés et suppliants devant le grand roi qui, méconnaissant le plus beau privilége de

la royauté, leur faisait subir sous ses yeux les plus cruels supplices.

Quant aux bas-reliefs compris dans les deux zones étroites qui, avec la bande d'inscriptions, se partageaient la surface des murs, les scènes qui s'y trouvaient retracées offraient plus de variété. Les unes représentaient des combats livrés à des ennemis de nations différentes, à en juger par la diversité des costumes et des assauts donnés à plus de vingt forteresses, chacune accompagnée d'une courte inscription qui, très-probablement, en conservait le nom. Ces tableaux, où les ressources militaires de l'antiquité apparaissaient dans tous leurs détails, étaient animés par des guerriers combattant à pied et à cheval, avec la lance ou l'épée, et tenant au-dessus de la tête des boucliers circulaires qu'ils présentaient à l'ennemi. On y voyait, en première ligne, des archers qui bandaient leur arc, décochaient leurs flèches derrière de grands boucliers posés à terre, et qui les dérobaient tout entiers aux coups de l'ennemi. Le roi présidait du haut de son char à neuf batailles différentes. Il foulait aux pieds de ses chevaux les mourants et les morts. Les cadavres décapités prouvaient que l'usage de trancher la tête aux vaincus était pratiqué par certains peuples bien avant les musulmans, qui, on le sait, décapitent leurs ennemis pour les priver du secours de l'ange qui doit les enlever au ciel par



Bas-relief à Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. E. Flandin.

cette partie du corps. Au milieu de toutes ces scènes variées de combats et d'assauts figuraient aussi les filles des prisonniers, parmi lesquelles on reconnaissait, à certains signes caractéristiques, les tribus juives; et, en effet, on sait que les Assyriens vainqueurs de la Judée emmenèrent les habitants en captivité vers Ninive et Babylone. A d'autres signes, on reconnaissait encore d'autres races, telles que des Arabes ou des nègres dont les têtes nues et les cheveux crépus, ainsi que les traits écrasés, ne laissaient aucun doute.

A toutes ces scènes de combats et de victoires se mêlaient les réjouissances. C'étaient des festins, des tables servies et de chaque côté desquelles étaient assis des convives élevant leurs verres et semblant porter des santés. Derrière leurs siéges, des gardes agitaient les chasse-mouches, des musiciens jouaient de la lyre, et des eunuques chargés du service remplissaient et apportaient les vases pleins de vin.

Comment ne pas penser, en voyant ces tables luxueuses entourées de buveurs, à cet interminable festin de cent quatre-vingts jours qu'Assuérus donna aux grands de son royaume dans son palais de Suze? — Pendant ce repas, dit l'Écriture, au livre d'Esther, « ayant le cœur gai de vin, il commanda aux sept eunuques qui servaient devant lui de lui amener la reine Vasti, afin de faire voir sa beauté aux seigneurs de sa cour.... » Les choses ne durent pas se passer ainsi à Ninive, car il est remarquable que l'on n'y retrouvait pas une seule figure de femme,



Chaldéens travaillant aux fouilles de Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. Régis d'après M. E. Flandin.

si ce n'est parmi les captifs que conduisaient des soldats. Il faut croire que les Assyriens, comme les Orientaux aujourd'hui, cachaient les femmes, et qu'ils n'ont montré celles de leurs ennemis vaincus qu'avec l'intention de leur faire subir une humiliation de plus.

Ce que nous retrouvâmes dans les fouilles n'était évidemment que la partie inférieure des murs. Sur les plaques de pierre portant les bas-reliefs, s'élevait la partie supérieure, dont, en aucune place, il n'a été possible de reconnaître la forme. Mais, parmi les débris tombés, les probabilités ont pu se présenter de telle façon qu'il est permis de dire, avec quelque certitude, que les murailles sculptées se terminaient par une frise formée de briques émaillées qui, par leur assemblage, représentaient des dessins coloriés, rappelant quelques-unes des scènes des bas-reliefs. Quelquefois aussi, ces frises devaient avoir une ornementation consistant en une suite de rosaces, ou en guirlandes de fleurs de lotus épanouies, qui alternaient avec des boutons de la même plante. En certains endroits, on retrouve encore des briques qui faisaient partie de longs cordons figurant des dessins auxquels on a depuis donné le nom de *grecques*, et qui sont, comme on le voit, originaires de Ninive. Ces frises en briques émaillées que l'on retrouve là, et qui ont dû être également adoptées dans l'ornementation des édifices de Babylone, expliquent ce passage d'Hérodote où l'historien grec fait la description des tableaux qu'il a vus dans le palais de Sémiramis, et qui représentaient des *chasses où sont des oiseaux et autres animaux peints*.

Les voyageurs admirent encore aujourd'hui l'élégance des coupoles et des minarets de Bagdad, surtout de la Perse, qui sont entièrement recouverts de mosaïques du même genre, de l'émail le plus brillant et le plus solide. — Invention chaldéenne, l'art des émaux s'est perpétué chez les peuples qui ont remplacé les anciens Ninivites et les Babyloniens. — Les Arabes, conquérants de l'Asie centrale, au nom de Mahomet, et pour la gloire de l'islam, l'ont introduit dans tout l'Irân et jusque dans l'Afghanistan, où il a servi d'ornement aux coupoles chatoyantes des mosquées de Ghiznèh et d'Ispahan, qui ont succédé aux palais et aux temples de marbre d'Ecbatane et de Persépolis.

L'œil se serait difficilement habitué au contraste qu'aurait produit, à côté de ces émaux aux couleurs vives et variées, les bas-reliefs qu'ils surmontaient, si leurs sculptures étaient restées nues et n'avaient eu d'autre ton que celui de la pierre grisâtre sur laquelle ils étaient exécutés. Les artistes de Ninive ont voulu éviter cet effet désagréable, et ils ont colorié de tons à peu près semblables à ceux des briques émaillées, tous les bas-reliefs qui décoraient les salles ou les façades; — c'est ce qui est prouvé par les traces nombreuses de coloration qui se retrouvent sur les sculptures que le feu n'a pas endommagées. — Cette polychromie est depuis longtemps reconnue comme particulière aux monuments de l'Égypte; de célèbres voyageurs l'ont constaté, et de consciencieux ouvrages nous ont conservé à cet égard de curieux détails. Les couleurs retrouvées à Khorsabad paraissent être les mêmes que celles qui donnent encore aujourd'hui tant de vivacité aux sculptures égyptiennes. Les tons en sont très-peu variés, et, d'après les observations minutieuses auxquelles je me suis livré, ils se bornent au bleu, au vert, au rouge, au jaune et au noir. On sait que, depuis quelques années et contrairement à l'opinion qui refusait d'admettre que les Grecs eussent jamais caché leurs belles formes architecturales ou sculpturales sous de la peinture plastique, la plupart des savants archéologues ont accepté la polychromie comme une des ressources artistiques à l'usage des Grecs, pour la décoration de leurs édifices; et toutes les recherches que l'on a faites à ce sujet tendent à prouver que les couleurs désignées précédemment étaient pour les temples de la Grèce, comme pour ceux de l'Égypte, les seules en usage.

On se rend, d'ailleurs, aisément compte des raisons qui, indépendamment d'un goût particulier, ont pu engager les Assyriens à peindre les sculptures de leurs palais ou de leurs temples : le contraste des émaux brillants et de la pierre nue eût produit un fâcheux effet. Cette pierre est, par elle-même, peu agréable à l'œil; elle est d'un ton grisâtre, sans brillant, et n'a point d'homogénéité. Elle est mélangée, comme la plupart des gypses, de parties mates et de parties transparentes qui nuisent à l'aspect général. On conçoit donc que les Assyriens n'aient pas été arrêtés par la qualité de la matière employée à leurs sculptures, et qu'ils aient sans scrupule revêtu celles-ci de peintures. Ce qui se comprend plus difficilement, c'est que les Grecs, dont tous les monuments ont été construits avec des matériaux de la plus belle qualité, tels que le marbre du Pentélique ou de Paros, et dont les ornements architectoniques étaient si finement exécutés, aient pu se décider à cacher l'empreinte du ciseau de leurs habiles sculpteurs sous des couches de bleu et de rouge que rien ne nécessitait. D'après cela, il est permis de croire que les Hellènes, dans leurs habitudes de polychromie, ont moins obéi à un goût qui leur était propre, qu'ils n'ont voulu suivre un genre de décoration déjà adopté en Asie. Ils complétaient ainsi les emprunts qu'ils ont faits à l'art assyrien ou égyptien pour les autres éléments de leur architecture ou de leur sculpture. Sans doute, cet art a été profondément modifié par leur génie, mais on ne peut, sans injustice, leur accorder l'honneur d'avoir imaginé le principe qui a eu l'antique Orient pour berceau.

Pour en revenir à Ninive, je ne trouve pas surprenant qu'on y ait pratiqué le même système de coloration qu'en Égypte. C'est encore une conséquence de l'esprit d'imitation dont l'influence se révèle dans tous les grands monuments exécutés par les Assyriens. Je n'oserais point avancer que les murs des palais de Khorsabad étaient entièrement coloriés, et, à cet égard, je suis dans le doute. Il est possible que certaines parties seulement des bas-reliefs aient été peintes, et qu'afin de produire plus d'effet, en laissant la pierre à son état naturel, sur les grandes surfaces, on n'ait colorié que quelques détails; cependant j'ai peine à le penser, à cause du dispa-

:ate qui en serait résulté. Il est vrai que les tons retrouvés se remarquent principalement sur les armes des guerriers, ou les harnais des chevaux. Mais on ne peut conclure de cette particularité que ces places soient les seules que l'on ait eu l'intention de colorier. Il faut, sans doute, attribuer leur conservation à la forme et aux détails refouillés des objets dont je parle ; tandis que, sur de grandes surfaces polies, on comprend que l'altération des couleurs qui pouvaient les recouvrir ait eu lieu plus facilement. Il est possible aussi que celles des couleurs retrouvées aient été obtenues au moyen d'oxydes métalliques présentant une plus grande solidité que les autres dues à des préparations végétales plus légères et moins adhérentes. Au reste, j'ai reconnu, sur certaines plaques sculptées, assez d'autres vestiges de couleur, pour croire que la surface des bas-reliefs a dû être, en totalité, couverte de peinture ; car j'ai vu des coiffures et des tuniques encore teintées de rouge de deux nuances, l'une se rapprochant du pourpre, l'autre jaunâtre, ayant toute l'apparence du minium. Comme on remarque particulièrement cette nuance sur la tiare ou le bandeau royal des souverains, il est permis de croire que la couche rougeâtre, retrouvée sur ces ornements distinctifs de la royauté, n'était autre chose qu'une préparation destinée à recevoir une application d'or. En continuant avec soin mon examen au sujet de cette coloration générale, je me suis aperçu en beaucoup d'autres endroits, et sur les murs des façades, où l'incendie a fait moins de ravages, que le fond de la pierre conservait encore une teinte d'ocre, et que les visages des personnages, ainsi que leurs membres nus, paraissaient participer de ce même ton, d'ailleurs assez léger. Une des particularités les plus remarquables de la coloration des figures, est le soin avec lequel ont été peintes en noir vif les prunelles des yeux et les paupières, ce qui ferait penser que, déjà dans l'antiquité la plus reculée, était adopté l'usage de se peindre le bord des yeux, qui s'est perpétué dans tout l'Orient, et qui fait partie encore de la toilette des raffinés. Il est curieux de rapprocher de cette observation, faite devant les sculptures de Khorsabad, ce que raconte Hérodote de la manie qu'avaient les Mèdes d'imiter, dans leurs habitudes privées, les Assyriens à qui ils empruntèrent *les longues robes et la coutume de se teindre la barbe, les cheveux ou les yeux*.

Parmi les admirables fragments de sculpture qui ont été apportés à notre musée du Louvre, il se trouve quelques plaques qui portent de précieuses empreintes de cette polychromie adoptée généralement dans l'antiquité orientale, et sur laquelle les connaissances des anciens archéologues avaient été mises en défaut par les Romains qui, tout en imitant l'architecture grecque, s'étaient refusés à suivre cet usage. Il a fallu que, dans ces derniers temps, la sagacité des contemporains, aidée de la facilité des voyages, vînt décider la question, et combler ainsi une lacune dans l'histoire de l'art.

Les sculptures de Khorsabad étaient accompagnées de longues bandes d'inscriptions. Les caractères sont cunéiformes et gravés en creux dans la pierre ; tous les sujets représentés ne sont pas munis d'une tablette de ce genre, qui lui soit relative. Ainsi, il y a des processions de rois, d'eunuques, de gardes ou de prêtres, qui n'ont pas besoin d'explication. Ce sont évidemment des cortéges royaux ou des hommages rendus au souverain. Mais le plus grand nombre des tableaux sculptés, dans les salles du palais découvert, ont pour sujets des batailles ; et, bien que le caractère propre aux divers groupes de combattants, fasse comprendre qu'il s'agit de peuples divers en guerre avec les Assyriens, cependant rien n'indiquerait quelle est la nation attaquée, vaincue, de même que rien ne pourrait faire présumer quelles sont toutes ces villes, ces forteresses prises d'assaut ; aussi, pour l'intelligence de ces fastes militaires que les rois de Ninive voulaient évidemment faire passer à la postérité, ont-ils pris soin de graver dans des cadres séparés, au-dessus de chaque sujet, une longue inscription qui, à en juger par le nombre de lignes et par la finesse des caractères, doit en dire fort long sur l'épisode guerrier auquel elle se rapporte. On trouve donc à Khorsabad une histoire authentique, illustrée, des faits et gestes d'un ou plusieurs princes assyriens. — Espérons qu'un jour viendra où la science philologique sera assez avancée pour déchiffrer ces caractères, seuls textes dans lesquels il soit possible de retrouver l'histoire de ce peuple sur lequel nous n'avons que des traditions bien douteuses.

Il est remarquable qu'aucune des plaques faisant partie des façades extérieures ne porte d'inscriptions, quel que soit le sujet représenté. Faut-il attribuer cette particularité à un préjugé religieux ou à un respect exagéré pour la royauté, qui empêchait de laisser des légendes mystiques sous les yeux du vulgaire admis dans les cours, mais exclu de l'asile sacré du souverain ? On peut croire, en effet, que les princes et les prêtres chaldéens de Ninive, retranchés derrière un rideau mystérieux, avaient pour principe de dérober aux regards et à l'intelligence du peuple les dogmes de la religion ou les attributions presque aussi sacrées de la puissance royale ; car, indépendamment des inscriptions qui accompagnent les sculptures, et qui sont ainsi mises en évidence, chaque plaque des murs est encore munie d'une autre bande de caractères placés derrière et de façon à ne pouvoir jamais être vus. Il ne faudrait pas en conclure que ces plaques ont fait partie d'une construction antérieure, car la manière dont les lignes y sont tracées prouve évidemment qu'elles ont été écrites avec intention sur le revers du bas-relief et pour être placées comme nous les avons trouvées. En effet, l'envers de chaque plaque est brut, et porte encore les traces des coups de marteau de l'ouvrier qui l'a préparée ; le centre seul présente une surface polie, un peu creuse, sur laquelle sont les inscriptions gravées avec négligence, et sans aucun des soins que l'on a pris pour le même travail sur les murs des salles. Ce qui achève de convaincre que ces inscriptions n'étaient pas destinées à être vues, c'est que toutes les encoignures des salles sont d'un seul morceau de pierre taillé en équerr , et sur le derrière de ces coins, sur

l'angle saillant qu'elles présentent vues de dos, sont des signes semblables qui tournent avec l'équerre et suivent les deux côtés. Ces singulières inscriptions conservaient, selon toute apparence, des textes religieux qui, dans ces temps où la religion s'enveloppait de mystère et se cachait aux yeux du peuple, avaient été avec intention, et peut-être comme talismans, de même que les idoles que l'on trouve enfouies, placées derrière les plaques de revêtement du mur. Au reste, cette particularité n'a rien de plus surprenant que celle que présentent les briques cuites qui font partie du mur, et qui portent également de petites inscriptions qu'on ne pouvait évidemment pas voir, posées à plat comme elles étaient. Indépendamment des inscriptions ainsi placées derrière les plaques sculptées ou accompagnant les bas-reliefs, il y en a encore un grand nombre d'autres, et ce sont les plus longues, sur les larges dalles qui forment le pavé de toutes les portes. Il est probable, d'après quelques indices que l'on y retrouve, que ces caractères devaient avoir reçu des incrustations métalliques destinées à les protéger contre le frottement des sandales de ceux qui avaient leurs entrées au palais du grand roi.

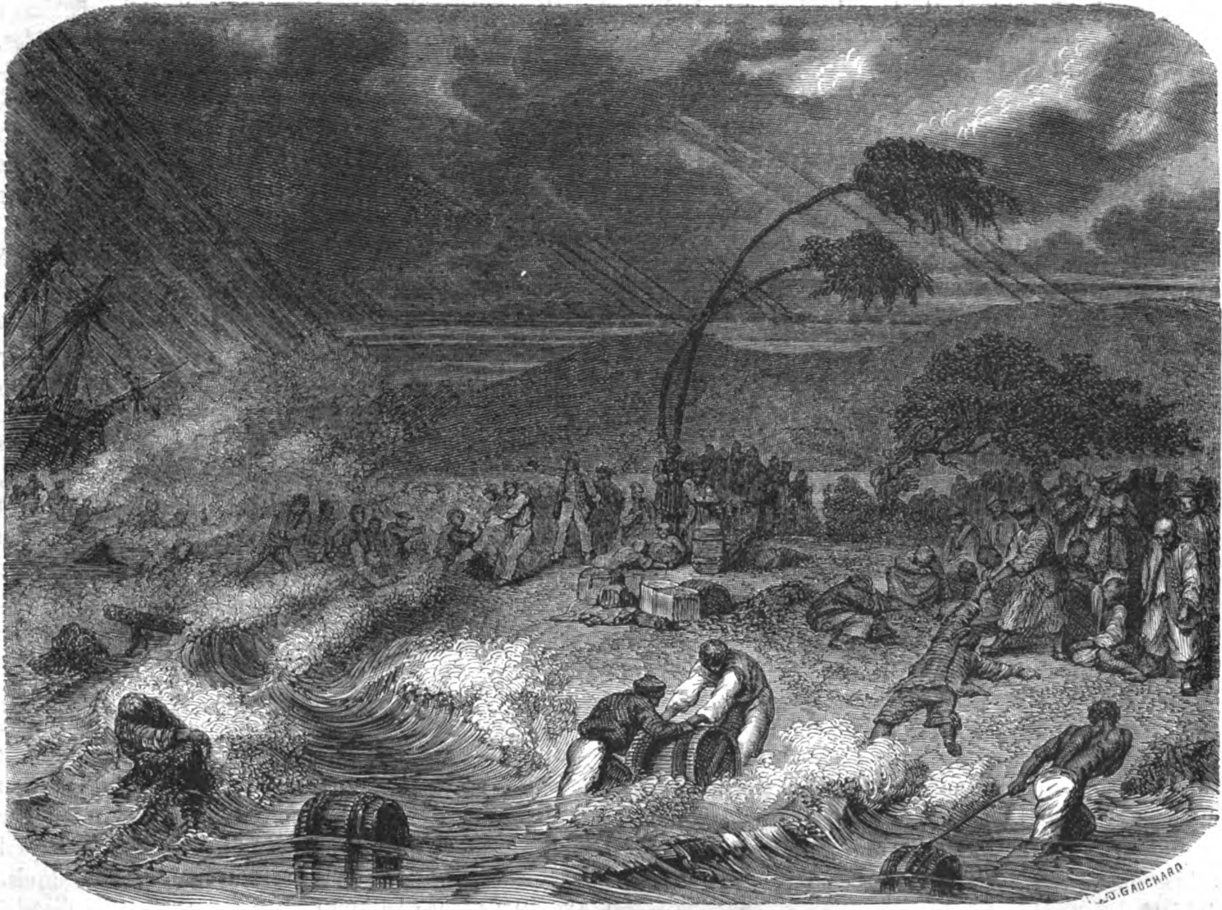


Chambranle de porte, à Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. E. Flandin.

Tel est l'ensemble des monuments si heureusement découverts à Khorsabad. On peut dire que jamais, à aucune époque, on n'a fait une découverte archéologique aussi imprévue que celle des palais retrouvés sous ce village arabe. Les idées qu'on avait sur Ninive étaient très-confuses, très-contradictoires. En faisant la part trop large aux récits figurés et éminemment poétiques de l'Orient, on était tout près de croire fabuleuses les traditions de la Bible ou les pages d'Hérodote. Les monuments de Khorsabad auront pour résultat de justifier Hérodote et la Bible aux yeux de ceux qui les accusaient d'exagération, comme ils révèlent dans toute sa majesté et toute son élégance un art qui fait comprendre à quel degré de civilisation était déjà arrivé cet empire, qu'on n'avait encore jugé grand que par ses conquêtes [1].

Eugène Flandin.

1. Postérieurement à la mission de M. Eugène Flandin, les fouilles de Ninive ont été continuées avec une grande activité et un succès remarquable par plusieurs savants français et anglais. M. Vivien de Saint-Martin veut bien préparer pour nous, sur ce sujet, un travail qui fera connaître l'ensemble des découvertes et les diverses conjectures auxquelles elles ont donné lieu.



Échouage du *Saint-Paul* à l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

NAUFRAGE ET SCÈNES D'ANTHROPOPHAGIE A L'ILE ROSSELL,

DANS L'ARCHIPEL DE LA LOUISIADE (MÉLANÉSIE),

RÉCIT DE M. V. DE ROCHAS.

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Naufrage du trois-mâts *le Saint-Paul*. — L'îlot du Refuge. — Les naufragés sont attaqués par les indigènes de l'île Rossell. Séparation.

Au mois de décembre 1858, sept naufragés français recueillis par le schooner anglais *Prince of Danemark* arrivaient au Port-de-France, dans la Nouvelle-Calédonie[2]. Le chef de ces infortunés, le capitaine P..., se présenta devant les autorités de la colonie, où je me trouvais alors, et leur fit un rapport verbal dont voici le résumé.

Le capitaine P.... était parti dans le courant du mois de juillet précédent de Hong-Kong (Chine), sur le trois-mâts *le Saint-Paul*, avec vingt hommes d'équipage et trois cent dix-sept passagers chinois, engagés pour l'exploitation des mines d'or d'Australie. Longtemps contrarié par les calmes et menacé de la disette par la prolongation anormale de la traversée, il s'était décidé à s'écarter de la route ordinaire, qui lui avait fait doubler les îles Salomon, pour en prendre une qui devait l'amener plus promptement à Sydney, son port de destination, et qui l'obligeait à passer entre ces dernières îles et l'archipel de la Louisiade.

1. L'un de nos dessinateurs, M. Hadamard, s'est rendu à Brest, où réside actuellement M. de Rochas, et c'est avec les croquis et d'après les conseils du voyageur lui-même qu'il a pu dessiner les scènes dont cette livraison est illustrée.

2. Voy. sur la Nouvelle-Calédonie notre 61e livraison, t. III, p. 129, et la vue de Port-de-France, t. IV, p. 84.

C'était, il est vrai, s'engager dans une voie plus périlleuse; mais il obéissait à une impérieuse nécessité. Malheureusement, aux calmes succédèrent bientôt les *gros temps*, et des brouillards épais qui, durant trois jours consécutifs, empêchèrent le capitaine P.... de faire le point, c'est-à-dire de relever, par l'observation du soleil, sa position exacte sur le globe.

Il fallait donc naviguer d'après *l'estime* moyenne de rigueur, trop souvent trompeuse, et qui le fut tellement dans cette circonstance, que le troisième jour *le Saint-Paul* faisait côte. Où? on n'en savait rien, au moins d'une façon précise; ce que l'on voyait seulement trop bien, c'est qu'on était en Mélanésie, et, par conséquent, sur une terre inhospitalière, certitude qui ne rendait pas la position plus gaie.

Le navire s'était échoué quelques heures avant le jour, et quand le soleil vint éclairer la scène, on reconnut qu'on s'était jeté sur la pointe extrême d'un immense récif de corail, qui se déroulait comme un ruban à quelques milliers de mètres d'une terre montagneuse, couverte d'arbres et très-vraisemblablement habitée[1]. Triste consolation en de pareilles contrées que la possibilité de rencontrer des hommes en mettant le pied sur une plage inconnue! Si l'on disait à un voyageur qui se dispose à traverser des régions inexplorées, des forêts vierges ou d'incultes pampas : « Dans les immenses solitudes où vous allez vous engager, vous ne serez pas seul, les lions et les tigres y vivent en nombreuses troupes, » le pauvre voyageur, désagréablement ému, dirait certainement qu'il se passerait bien d'une pareille société. Eh bien! lions et tigres ne sont pas plus avides de sang que les sauvages de l'île où l'on avait été jeté.

Le Saint-Paul, battu par les vagues qui venaient déferler et se briser sur le récif, ne tarda pas à se défoncer: il fallut l'abandonner. Les canots dont dispose un navire marchand eussent été bien insuffisants à transporter trois cents hommes dans le court espace de temps qui devait s'écouler entre le moment du naufrage et celui de la destruction complète du *Saint-Paul*. Heureusement l'écueil était guéable, si je puis m'exprimer ainsi, et les pauvres naufragés purent gagner à pied un îlot situé entre le lieu du sinistre et l'île qu'on apercevait plus loin. C'était un refuge qui permettait d'attendre quelque temps en sûreté le résultat de l'exploration qu'on se proposait de faire sur une terre plus habitable et plus fertile. Cette recherche était tout à fait nécessaire, car tout ce qu'on avait pu arracher aux débris que disputaient les flots, consistait en quelques barils de farine imbibée d'eau, deux ou trois quarts de viande salée et un petit nombre de boîtes de conserve. Maigres ressources pour un si nombreux personnel! De plus, on manquait complétement d'eau douce.

Le capitaine P..., accompagné d'une partie de l'équipage et des passagers, débarqua sur la grande terre et y fit choix d'un campement sur le bord d'un ruisseau, à quelques pas du rivage et en vue de l'îlot que nous appellerons désormais l'*îlot du Refuge*.

Comme on s'y attendait, on trouva des habitants noirs, laids, nus, sauvages, mais de prime abord timides, ce qui était en semblable occurrence une qualité précieuse. On parvint même à se procurer quelques cocos, et l'on prenait les dispositions convenables pour recevoir la totalité des naufragés, quand on fut attaqué à la pointe du jour et à l'improviste par une nombreuse troupe armée de lances et de massues.

Les sauvages, comme il est d'ordinaire, s'étaient peu à peu enhardis, et, sans bien savoir compter, ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'ils constituaient une masse plus compacte que la petite troupe de ces êtres fantastiques, qui, sauf la bizarre couleur de leur peau, avaient d'ailleurs toutes les apparences d'hommes comme eux. Ils pensèrent qu'ils pourraient par conséquent les combattre avec avantage et subséquemment les manger, à condition cependant de les approcher en tapinois et de tomber sur eux à l'improviste, avant qu'ils n'aient eu le temps de se mettre en défense. Donc, après s'être bien consultés, après avoir dressé leur plan avec cette sagacité du mal naturelle à tous les sauvages, ils attaquèrent les malheureux naufragés. Le combat ne fut pas long sans doute: les uns périrent victimes d'un massacre plutôt qu'ils ne succombèrent dans une lutte; les autres parvinrent à gagner l'îlot du Refuge à la nage, ou furent recueillis par le canot du capitaine, qui commençait en ce moment même le transport des hommes restés sur l'îlot. Quand on en vint à se compter, on s'aperçut qu'il manquait huit marins et un certain nombre de Chinois. Avaient-ils tous péri dans l'attaque ou avaient-ils cherché leur salut dans la fuite, et devait-on les retrouver plus tard? C'est ce qu'il était impossible de savoir pour le moment.

Devait-on se porter immédiatement à la recherche et au secours de ceux dont le sort inspirait tant d'inquiétudes et dans tous les cas prendre une juste revanche? Il parut imprudent de céder à cette tentation. D'abord on manquait de canots pour débarquer en troupe nombreuse; puis, les armes faisaient défaut, car on ne possédait que quelques haches et cinq ou six fusils; enfin les Chinois étaient presque tous pusillanimes et démoralisés.

On résolut donc d'attendre et d'aviser à quelque expédient.

Pendant ce temps les naturels vinrent rôder autour de l'îlot du Refuge. Quelques coups de fusil suffirent pour les éloigner. Pour comble de malheur, on n'avait point de capsules, en sorte qu'il avait fallu démonter les cheminées des fusils et mettre le feu avec un tison à peu près comme on le faisait, il y a quelques siècles, pour les mousquets. Deux hommes étaient employés à tirer un coup de fusil, l'un qui mettait en joue et l'autre qui mettait le feu.

Le lendemain matin du jour où commencèrent les sinistres péripéties d'un naufrage aussi lamentable qu'il en

1. Voy. les études du savant Darwin sur les îles à coraux, 36ᵉ livraison du *Tour du monde*, t. II, p. 151.

fut jamais, le capitaine P..., profitant des premières lueurs du soleil et des dernières heures de sommeil des féroces habitants de l'île, débarqua au lieu du campement et fit dans les environs quelques recherches en faveur de ses malheureux compagnons. Il trouva le campement dévasté, et pas un être vivant, pas même un cadavre. Regagnant alors l'îlot du Refuge il exposa aux Chinois son avis sur la situation, et leur demanda s'ils ne jugeaient pas que le mieux était, dans l'intérêt commun, qu'il partît avec les onze marins qui lui restaient pour tâcher d'atteindre l'établissement anglais d'Australie le plus voisin et d'y fréter un navire afin de venir ensuite les recueillir et les sauver.

La proposition fut acceptée : il était difficile de faire prévaloir un autre avis. On convint ensuite que les Chinois resteraient en possession des vivres arrachés au naufrage et qui pouvaient les nourrir à la courte ration pendant une semaine au plus. Ceux qui partaient n'avaient à emporter qu'une douzaine de boîtes de conserve et la provision d'eau douce que pouvaient contenir trois paires de bottes de mer. Les fusils et les munitions restaient aussi entre les mains des Chinois.

Nous allons abandonner ces malheureux pour suivre le capitaine P...; plus tard on connaîtra leur sort.

Aventures de la chaloupe. — Une boîte aux lettres dans un îlot désert. — Vol de la chaloupe. — Les Français sont faits prisonniers par des insulaires australiens. — Ils sont délivrés par un navire anglais et transportés à la Nouvelle-Calédonie.

Le capitaine P.... et ses compagnons entreprenaient un voyage de trois cents lieues dans une embarcation un peu plus grande que celles que des amateurs parisiens font voguer sur la Seine avec non moins de succès et beaucoup moins de péril. Après douze jours d'angoisses physiques et morales pendant lesquels les naufragés eurent recours à l'eau de mer et à un autre liquide plus nauséabond pour humecter leur bouche desséchée, ils prirent terre en vue du cap Flattery sur la côte australienne. Ils n'y trouvèrent pour se restaurer que quelques fruits sauvages et des coquillages marins, mais ce qui leur semblait le plus précieux des biens, ils découvrirent de l'eau douce.

Plusieurs jours durant on navigua vers le sud pour atteindre un établissement anglais. On atterrissait chaque soir pour boire, manger et dormir. Autant que possible on relâchait dans un des îlots dont ces parages sont semés; on s'y procurait toujours à manger tant bien que mal, mais pas toujours à boire. Un jour, la soif l'emportant sur la crainte des sauvages, on aborda le continent.

La discipline faisait défaut dans cette petite société de gens exténués et plus ou moins démoralisés; chacun agissait à sa guise et se dirigeait vers le lieu qui semblait lui promettre le plus de chance de ressources. Quand, vers le soir, on se réunit à la chaloupe, un individu manquait à l'appel, c'était le mousse; on l'appela, on le chercha, on ne le trouva point et le lendemain matin on reprit la mer. Le jour suivant, un homme mourut dans le délire du désespoir et de l'épuisement.

Le 3 octobre 1858, après avoir lutté contre le vent contraire pendant plusieurs jours, on renonça à faire route au sud et on piqua vers le nord pour gagner le détroit de Torrès, où le vent semblait vouloir pousser les naufragés.

Ce détroit de Torrès, qui sépare la côte septentrionale d'Australie de la Nouvelle-Guinée donne accès de l'océan Pacifique dans la mer des Indes.

Le premier port européen que l'on trouve après être sorti du détroit de Torrès est Timor; c'était là le but et le terme projeté des pérégrinations du frêle esquif. Mais le détroit de Torrès lui-même offrait aux naufragés un secours en quelque sorte providentiel.

Sur l'îlot *Booby* situé par 10° 36′ 30″ de latitude sud et 141° 35′ 6″ de longitude est, l'amirauté britannique a fait placer des approvisionnements pour les naufragés de toutes nations et une boîte aux lettres. Un mât au sommet duquel flotte le pavillon anglais appelle l'attention des navigateurs que leur route conduit en ces parages, ou qu'un sinistre récent y attire à la recherche de vivres. Au pied du mât est un baril recouvert d'un capot goudronné sur lequel est écrit *Post-office*. C'est une boîte aux lettres où l'on trouve de l'encre, des plumes, du papier, des livres et un sac pour y déposer ce qu'on croit utile d'écrire. On trouve en outre dans le même baril des cigares, du sucre, du thé, du sel, du tabac. Dans la grotte qui est au pied du mât sont des provisions de bouche : bœuf et porc salé, biscuit, rhum, eau potable.

Un registre, déposé près des provisions, a pour titre : *Registre de l'asile des naufragés*. « Les marins de toutes les nations sont invités, est-il écrit sur ce registre, à inscrire toutes les informations qu'ils pourront donner sur le détroit de Torrès[1]. Les capitaines sont priés d'entretenir les ressources de l'asile des naufragés. »

Dans les endroits les plus propices de l'île on a planté des oignons, des patates et des citrouilles.

Dans la cave qui est sous le vent de l'île on a emmagasiné une grande quantité de vêtements. — Enfin sous le vent de l'île on a ouvert des puits d'eau potable.

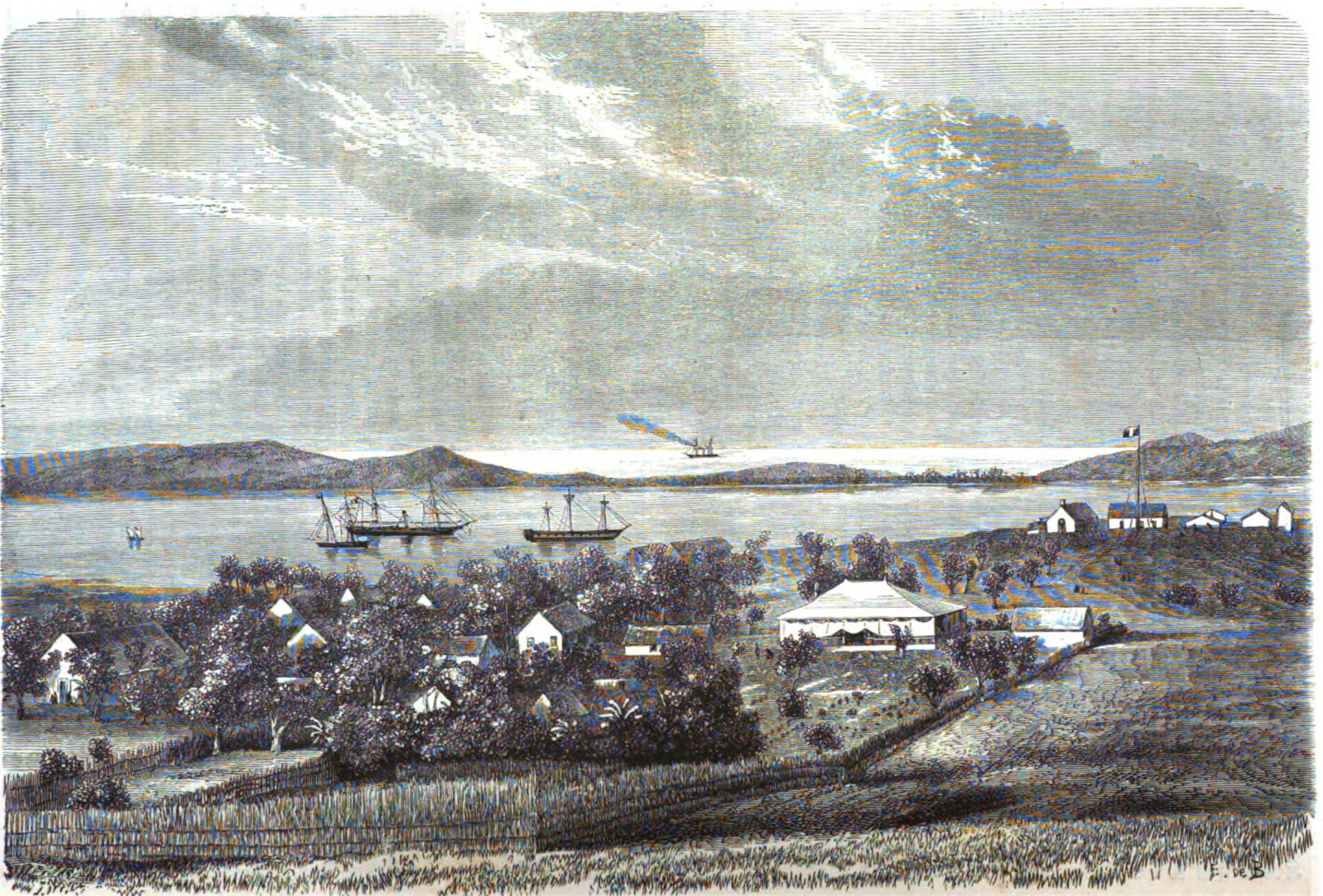
Peut-être les renseignements précédents pourront-ils servir un jour à quelque personne qui ne s'y attend guère.

Dieu vous garde, lecteurs, de jamais en avoir besoin ! Et répétez-vous chaque jour le mot de Rabelais pour en faire votre profit : « Bienheureux sont planteurs de choux ! »

Mais revenons à nos infortunés compatriotes.

Le 5 octobre au soir, ils halaient leur chaloupe sur la grève d'un îlot où ils se proposaient de passer la nuit. Le lendemain au réveil, plus de chaloupe ! on regarde autour de soi, on interroge de l'œil la surface de la mer jusqu'à l'horizon, pas de chaloupe ! La *bosse* qui la retenait avait été coupée. Hélas ! les malheureux se croyaient seuls sur l'île : leur erreur fut de courte durée. Des indigènes du continent venus sans doute par hasard sur l'îlot pour y pêcher, voyant arriver des étrangers s'étaient ca-

1. On sait que les travaux madréporiques s'exhaussent dans le détroit de Torrès de manière à faire craindre que la navigation n'y soit tout à fait entravée dans un avenir plus ou moins éloigné.



Port-de-France, à la Nouvelle-Calédonie : vue prise de l'intérieur. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

chés, et après leur avoir coupé la retraite en éloignant et cachant leur embarcation, ils les firent prisonniers et les emmenèrent sur la grande terre. Ce jour fut le terme des misères d'un autre des matelots.

Dépouillés de tous leurs vêtements, nos malheureux compatriotes menèrent jusqu'au 11 octobre la vie misérable des sauvages, ou plutôt une vie plus misérable encore, puisqu'ils avaient en moins la liberté. Les naturels les gardaient à vue dans leur campement, leur jetant une pitoyable nourriture, quand la récolte de provisions avait été bonne, leur donnant une ration insuffisante ou même rien, quand ils étaient réduits eux-mêmes à une disette momentanée. Ces sauvages, dont le portrait tracé par le capitaine P.. . est celui que donnent les ethnologistes qui ont visité la côte septentrionale d'Australie (grosse tête fort laide, peau noire, membres longs et grêles, ventre proéminent), vivent en petites tribus[1].

La tribu dont nos compatriotes étaient prisonniers se composait de quatre-vingts individus environ, habitant des huttes faites de branches d'arbres garnies de leur feuillage. Ces Australiens s'écartent peu du rivage et vivent de poissons, de tortues dont il y a grande abondance sur la côte, de coquillages, de fruits sauvages et de racines. Ils n'ont aucune culture ; la canne à sucre croît spontanément.

Les femmes paraissent avoir une grande influence



L'équipage du *Saint-Paul* attaqué par les indigènes de l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

parmi eux, chose remarquable et tout à fait extraordinaire chez les sauvages. — Chaque matin une matrone, qui paraissait être investie du commandement, réveillait le camp, et appelant chaque individu par son nom, lui imposait sa tâche. Cette tâche consistait pour chacun à se mettre en quête des vivres, suivant son aptitude et la direction qui lui avait été assignée.

Ces sauvages ne se montrèrent pas très-cruels, et, bien que nos compatriotes aient eu à subir quelques mauvais traitements, que l'un d'eux même ait succombé à la suite de coups reçus dans une tentative d'évasion, le malheur et les souvenirs de l'île Rossell les avaient rendus si patients qu'ils se félicitaient presque de l'*hospitalité* des Australiens. Du reste, cette captivité, qui semblait devoir leur enlever toute chance de revoir la patrie, fut au contraire leur salut.

En effet, le 11 octobre apparut en vue du rivage une goëlette portant pavillon anglais. Les prisonniers firent des signaux qui furent aperçus, et bientôt ils étaient recueillis par le capitaine Mac-Farlane, qui traita de leur

1. Ce portrait, reproduit par la plupart de ceux qui ont écrit sur les Australiens et qui est devenu pour ainsi dire leur *signalement*, a été beaucoup trop généralisé, ainsi que le *Tour du Monde* l'a déjà démontré (voy. t. II, p. 186, et t. III, p. 97 et 100). L'erreur tient à deux causes : d'abord à ce que les premiers Australiens vus par des Européens étaient précisément ceux qui habitent les bords du détroit de Torrès et auxquels la description est

rachat avec les sauvages et parvint à recouvrer jusqu'à la chaloupe. Ceci se passait près du *cap Grenville* (la i tude douze degrés).

Le schooner anglais, pour une raison que j'ignore, ne mit pas beaucoup d'empressement à ramener ses hôtes à la Nouvelle-Calédonie, colonie française la plus voisine. Il les employa à recueillir de l'écaille de tortue dans les îlots voisins du cap Grenville et sur ceux du récif d'Entrecasteaux à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie. Pendant ce temps les Chinois attendaient à l'île Rossell!

Enfin *le Prince-of-Danemark* arriva à Port-de-France le 25 décembre 1858.

Un bâtiment de guerre est envoyé au secours des naufragés de l'île Rossell. — Délivrance d'un petit Chinois. — Spectacle horrible. — Quel avait été le sort des trois cents Chinois.

Jusqu'ici, j'ai seulement rapporté ce que j'ai entendu dire par le capitaine P...; je vais désormais prendre une part active dans les événements qu'il me reste à raconter ou du moins dire ce que j'ai vu. J'étais en effet embarqué sur le bâtiment de guerre expédié de la Nouvelle-Calédonie pour recueillir les malheureux qui attendaient, depuis cent jours, leurs sauveurs, sur le rocher de corail de l'île Rossell.

Nous partimes de Port-de-France le 27 décembre, heureux et fiers de notre mission. Pas un de nos matelots n'ignorait notre destination et les horribles circonstances qui l'avaient provoquée. Les explications *savantes* des timoniers avaient appris à chacun que nous allions visiter des parages inexplorés et que la route que nous avions à faire pour y arriver, celle qu'il nous faudrait parcourir pour transporter les naufragés de Rossell à Sydney, étaient susceptibles de nous faire découvrir non pas précisément un continent, mais quelque île inconnue. Aussi, dans les belles soirées où le vent régulier du tropique dispensait de toute manœuvre et alors qu'une atmosphère attiédie invitait *la bordée franche de quart* à prendre les premières heures du repos sur le pont, tout l'équipage chantait-il en chœur une romance bien connue des marins et que les circonstances actuelles leur faisaient aimer davantage :

Gais matelots voguons sur l'onde,
Sillonnons la plaine profonde
Pour découvrir un nouveau monde.
C'est pour cela
Que Dieu nous créa.

La poésie n'est pas riche, mais les matelots sont sans prétention à cet égard.

D'après les rapports du capitaine du *Saint-Paul*, le naufrage avait eu lieu à l'extrémité orientale de l'archipel de la Louisiade, probablement à l'île *Adèle*.

Le 5 janvier 1859 nous arrivâmes en vue de cette île, petite, formée de corail, couverte de bois et sans traces d'habitation. Nous ne pûmes découvrir aucun vestige du *Saint-Paul* et le capitaine P..., que nous avions à bord, déclara qu'il avait fait côte près d'une terre beaucoup plus élevée et qui pourrait bien être celle que nous apercevions un peu plus loin : c'était l'île Rossell que nous ne tardâmes pas à atteindre. *Le Saint-Paul* laissait encore apercevoir son beaupré et sa poupe sur le récif qui, de même que dans la plupart des îles de l'Océanie, s'élève comme une barrière entre la haute mer et la terre dont il semble défendre l'approche. Quelques centaines de mètres plus en dehors, *le Saint-Paul* eût doublé sain et sauf ce formidable écueil! Dieu ne l'avait pas voulu.

Nous aperçûmes aussi l'îlot du Refuge, mais pas un être vivant, pas un signal sur ce pâté de corail de vingt mètres environ de largeur sur trente-cinq de longueur.

Un officier descendit sur l'îlot et y remarqua une tente en lambeaux encore fixée sur deux arbres, des troncs d'arbres sciés à un mètre du sol et creusés comme pour servir de réservoir, deux cadavres ensevelis sous une couche de cailloux, des débris de toile épars sur le sol avec une grande quantité de coquilles qui, ayant subi l'action du feu, avaient dû servir à la nourriture des naufragés.

La nuit survenant et aucun mouillage ne nous étant connu, il fallut attendre en dehors du récif la journée du lendemain.

Dès l'aurore notre commandant se mit en quête d'un mouillage. Cet officier, l'un des plus habiles de notre marine, avait observé dans ses longues pérégrinations en Océanie, un phénomène si général qu'il pourrait être établi en loi : c'est qu'à l'embouchure de toute rivière il y a scission dans le récif de corail (récif-barrière ou pâté). Le mélange d'eau douce et d'eau salée semble antipathique aux polypes coralliens. Son premier soin fut donc de chercher une rivière, et, quand il en eut aperçu une, il fit sonder devant et trouva un espace libre où nous pûmes jeter l'ancre en sûreté. C'est le seul mouillage connu jusqu'ici à l'île Rossell, et la sagacité avec laquelle il a été trouvé fait certainement le plus grand honneur à celui qui en a doté la navigation[1].

parfaitement applicable; ensuite à ce que la plupart des navigateurs et des personnes qui parlent et écrivent sans avoir vu, n'ont rien trouvé de mieux à faire que de copier et répéter ce qui avait été dit avant eux. — Cependant rappelons que tous les Australiens ne se ressemblent pas, non plus que les Normands ou les Flamands ne ressemblent aux Basques et aux Provençaux, quoique les uns et les autres soient Européens et, qui plus est, Français. Les Australiens que j'ai vus à Sydney et qui venaient des environs de New-Castle n'étaient guère conformes au portrait vulgaire. Ni leurs membres, ni leur tête, ni leur ventre n'offraient de disproportions sensibles. Ils n'étaient pas plus laids que les nègres que tout le monde connaît; ils avaient même sur eux l'avantage d'une belle chevelure longue et tombant en mèches frisées sur les épaules. Ils n'étaient pas inintelligents, tant s'en faut. Voilà pourtant les gens que M. de Rienzi compare aux orangs-outangs!

Le grand argument contre eux c'est que les Anglais n'ont pu les civiliser. Mais John Bull est un marchand; il vend ses pacotilles à tous les peuples et n'en civilise aucun. Quand il se fait cultivateur, il transforme la terre la plus ingrate, il la métamorphose par des prodiges d'intelligence et d'industrie, mais il n'en transforme pas les habitants. Ceux-ci le gênent et il les chasse. (Note de M. de ROCHAS.)

1. Au retour du voyage à l'île Rossell, une cruelle maladie sépara M. G. du *Styx*, qu'il commandait avec autant de bonté que de zèle, et lui ravit le fruit du grain qu'il avait semé : *sic vos non vobis, etc.* (Note de M. de ROCHAS.)

A peine étions-nous mouillés, que les embarcations armées en guerre étaient détachées à la recherche des naufragés dont le sort nous inspirait déjà de vives appréhensions. J'étais dans l'une d'elles. Naviguant à quelques toises du rivage que nous avions l'ordre de parcourir dans la plus grande étendue possible pour tâcher de rencontrer soit des indigènes soit des naufragés, nous ne tardâmes pas à apercevoir deux pirogues conduites par six naturels. En vain leur faisions-nous des signaux d'amitié et de ralliement, ils fuyaient au plus vite en poussant de fond avec une perche. Au moment où nous allions les atteindre, ils abandonnèrent leurs pirogues et disparurent dans les palétuviers qui forment un rideau impénétrable tout le long de la plage.

Ces pirogues, à peu près semblables à celles qu'on voit dans toutes les îles de la Mélanésie, se composent d'un tronc d'arbre creusé. Elles sont munies d'un balancier destiné à maintenir leur équilibre. Ce balancier se compose d'un cadre flottant à droite ou à gauche et solidement fixé par un de ses côtés au bordage de la pirogue. Comme on le pense bien, de pareilles nacelles sont fort étroites; elles ont de trois à quatre mètres de longueur. Il en est d'accouplées, et alors l'une plus petite que l'autre joue le rôle de balancier. Les indigènes les font naviguer à la perche, à la rame et à la voile, espèce de natte de jonc portée par un mâtereau et fixée par des cordages faits avec diverses fibres végétales, comme celle de la noix du cocotier.

Nous n'eûmes garde de détruire les deux pirogues tombées entre nos mains, car nous tenions, dans l'intérêt de ceux que nous étions venus secourir, à ouvrir des relations amicales avec les indigènes. Nous continuâmes donc notre route, et bientôt nous aperçûmes un petit homme nu, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui nous faisait des signes de ralliement, sans proférer une parole, sans pousser un cri. Cette conduite si réservée nous donna tout d'abord à penser que c'était un fuyard qui n'osait pas crier et par conséquent un des naufragés. C'en était un en effet, mais non un compatriote.

Le pauvre petit Chinois se jeta dans les bras du capitaine P.... et ses premiers mots furent : *all dead!* (tous morts!) Qu'on juge de notre consternation! Nous ne pouvions pas nous figurer que trois cent dix-sept hommes avaient pu devenir la proie de sauvages mal armés et malingres comme ceux que nous avions vus tout à l'heure. Les assertions du Chinois qui se traduisaient autant par des signes que par quelques mots de mauvais anglais ne nous laissaient cependant que peu de doute sur une aussi épouvantable catastrophe. Il parvint à nous faire comprendre qu'il restait seulement quatre de ses compagnons à terre, dont un appartenait à l'équipage du *Saint-Paul* et était probablement le maître charpentier[1].

Suivant le Chinois ce malheureux était gardé à vue dans les environs, garrotté, réduit au dernier degré de marasme. On lui avait passé dans la cloison du nez la tige d'os que les insulaires de Rossell et de toutes les terres environnantes considèrent comme le plus bel ornement. Sans doute le charpentier avait été adopté par quelque chef comme le petit Chinois lui-même, qui portait un collier et des bracelets. L'un des premiers mouvements de ce pauvre garçon, quand il fut en sûreté dans notre embarcation, fut d'arracher et de jeter avec indignation ces colifichets de la vanité des sauvages.

Nous poussâmes un peu plus loin et nous nous engageâmes dans une crique où notre nouveau compagnon nous annonçait l'existence d'un village. Il y en avait un en effet, et nous nous trouvâmes de suite en présence d'une trentaine d'indigènes. Nos armes étaient cachées dans le fond des embarcations pour ne pas être un sujet d'effroi et par conséquent de méfiance; cependant les naturels se tenaient à une distance plus que respectueuse, en sorte que nous ne pouvions entamer de négociations. Les plus hardis de la bande s'approchèrent enfin, armés de lances, et firent immédiatement toutes sortes d'avances au Chinois pour l'engager à revenir parmi eux. Ils lui énuméraient tous les mets, toutes les jouissances qu'ils lui réservaient, mais notre compagnon, qui nous traduisait leurs propositions, y restait tout à fait indifférent.

Après s'être tant occupés du Chinois qu'ils paraissaient véritablement aimer, les sauvages finirent par s'occuper un peu de nous qui leur présentions de belles cotonnades rouges, du tabac, des pipes, et qui en jetions même à leurs pieds, mais en vain, car ces barbares ne daignaient pas les ramasser. Ils ignoraient jusqu'à l'usage du tabac, ignorance fabuleuse et qui ne peut s'expliquer que par leur séparation complète du genre humain. Les traitants australiens ont en effet propagé l'usage du tabac dans toutes les îles de l'Océanie qu'ils fréquentent. Si M. de Rienzi avait vu les Rosseliens, il aurait peut-être cru trouver dans cette ignorance une preuve à l'appui de son originale comparaison, car il est probable qu'on n'a jamais vu d'orang-outang fumer la pipe.

Les sauvages firent une manœuvre pour nous cerner, mais ils reconnurent à notre mouvement que le leur était déjoué. Ils employèrent nonobstant tous les efforts mimiques de leur rhétorique pour nous engager à retirer de l'étroit goulet qui donnait accès dans la crique une de nos embarcations qui gardait le passage et en prohibait même les abords. Il était impossible de leur donner cette satisfaction. A la fin, convaincus que nous ne réussirions à rien obtenir de ces misérables à qui nous demandions par l'intermédiaire du Chinois les quatre prisonniers qu'ils détenaient, nous partîmes pour aller tenter ailleurs de nouvelles négociations.

Nous nous arrêtâmes à l'embouchure du ruisseau près duquel le capitaine P.... avait établi son camp lors du désastre.

Là un spectacle horrible s'offrit à nos yeux. Des monceaux de vêtements et de queues de Chinois (on sait qu'ils étaient plus de trois cents) marquaient la place où les malheureux avaient été massacrés. Un tronc d'arbre renversé avait servi de billot où l'on appuyait le cou des vic-

1. D'après le rapport du capitaine P.... cet homme était un Prussien embarqué à Hong-Kong, colonie anglaise en Chine.

times. Les meurtriers avaient arraché la queue de chaque Chinois encore vivant, puis l'avaient égorgé à coups de lance, et s'en étaient partagé les lambeaux palpitants.

Ces affreuses explications que notre compagnon parvenait à nous faire comprendre sur le théâtre même de l'événement nous furent confirmées et développées plus tard à Sydney par un interprète. Voici exactement ce qui avait eu lieu :

Tant que les pauvres naufragés avaient pu se sustenter sur l'îlot du Refuge, ils étaient restés sourds aux invitations insidieuses des sauvages, qui étaient venus rôder en pirogue autour d'eux et les convier à passer sur la grande terre pour avoir de l'eau et des vivres. Par un de ces prodiges d'industrie, je voudrais dire d'ingéniosité, dont la nécessité seule peut donner le secret :

« Nécessité d'industrie est la mère, »

les Chinois étaient parvenus à se faire de l'eau potable au moyen d'appareils distillatoires improvisés avec de grosses conques marines et des bouts de manches de cuir provenant du *Saint-Paul*. Ils avaient en outre coupé et creusé les deux arbres un peu plus gros que les broussailles dont le sol était couvert pour en faire des réservoirs de l'eau pluviale qu'ils recevaient sur la toile des tentes. Mais enfin ayant épuisé les quelques vivres arrachés au naufrage et les bancs de coquillages qui avoisinaient l'îlot; ayant déjà vu deux de leurs compagnons mourir de faim, les plus hardis ou les plus désespérés accédèrent aux perfides avances des sauvages et s'embarquèrent avec eux. Ceux-ci, qui ne pouvaient et ne voulaient d'ailleurs prendre qu'un très-petit nombre de passagers à la fois, les emmenaient trois par trois, à l'ancien campement, où les Chinois demandaient à être conduits. Là une troupe nombreuse fondait sur ces malheureux exténués et les sacrifiait de la façon la plus barbare, puisqu'elle poussait la rage de la férocité et d'une sensualité horrible jusqu'à les rompre de coups pour amollir la chair vivante dont elle se préparait à se repaître.


Un des matelots meurt dans la chaloupe du *Saint-Paul* (voy. p. 83). — Dessin d'Hadamard.

Les cris des victimes ne pouvaient parvenir jusqu'à l'îlot, distant de un à deux kilomètres, et quelques arbres touffus dérobaient le massacre à la vue des infortunés demeurés sur le rocher. Ce fut ainsi que successivement trois cents et quelques hommes purent être massacrés sans combat. Quatre seulement, ai-je dit, furent épargnés parce qu'ils avaient été *adoptés* par des chefs.

Représailles et départ.

Le théâtre de cette boucherie humaine soulevait nos cœurs. Nous eûmes hâte de le fuir, et bientôt, reprenant notre marche vers le navire, nous arrivâmes à l'embou-



Massacre des Chinois dans l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

churc de la rivière devant laquelle il était mouillé. Une colonne de fumée s'élevait à une grande distance dans le bois qui couvre les bords de ce cours d'eau; il était donc probable que nous trouverions des habitations en ce lieu. Nous nous engageâmes dans la rivière étroite, mais profonde. Une végétation luxuriante l'ombrageait au point de nous plonger dans une obscurité qui, tout en nous permettant de continuer notre navigation, nous empêchait de distinguer clairement ce qui se passait autour de nous.

ARCHIPEL de la LOUISIADE

CARTE de L'ILE ROSSEL

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

Cependant un matelot crut apercevoir un homme perché au sommet d'un arbre. Des hurlements affreux et une grêle de pierres qui se succédèrent presque immédiatement, prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé sur la pré-

sence de cet éclaireur. Nous saisîmes précipitamment nos armes, qui consistaient en armes blanches propres à défendre un abordage, et en quelques fusils et pistolets. Les premiers coups de feu n'éloignèrent pas nos agresseurs, qui se tenaient, en très-grand nombre, à quelques pas de nous, s'abritant derrière les arbres, mais ils ne tardèrent pas cependant à prendre la fuite, et nous n'entendîmes plus que leurs hurlements qu'on ne saurait comparer qu'à ceux des bêtes féroces. Deux ou trois de nos hommes seulement avaient reçu des horions. Nous continuâmes d'avancer, mais la rivière cessant d'être navigable avant que nous ne fussions en vue du village supposé, nous fûmes obligés de nous retirer, d'après la défense expresse qui nous avait été faite d'entreprendre aucune attaque, et nous dûmes regagner le bord.

Toute la nuit qui suivit, nous entendîmes des cris et des sons de trompe que les sauvages produisent en soufflant dans une conque marine percée à la pointe. J'avais trouvé une trompe semblable au campement de la *rivière du Massacre*. Des feux s'allumaient de tous côtés aux alentours de notre mouillage. Tout cela nous faisait supposer des signaux de ralliement, suivis peut-être d'affreux festins.

Le lendemain matin, nos embarcations retournèrent à l'endroit où nous avions rencontré le Chinois, et au village où nous étions entrés en pourparlers; mais, attaquées, elles durent se défendre, et revenir à bord sans résultats satisfaisants, car on ne pouvait pas même considérer comme une représaille suffisante, la mort de trois ou quatre sauvages tombés dans cette affaire.

On se dirigea vers un deuxième village construit sur la plage du côté opposé et à un ou deux milles du navire. De nombreux indigènes nous firent un accueil hostile, mais sans tenter contre nous aucun acte de violence. On ne put rien obtenir d'eux. Alors notre commandant, persuadé que toute nouvelle démarche serait de même sans résultat, ne songea plus qu'aux représailles. Les embarcations bien armées retournèrent d'abord au village dont il vient d'être parlé et où un plus grand nombre d'indigènes se trouvaient réunis. Nous fûmes accueillis cette fois à coups de pierres qui eussent pu nous faire des blessures graves; elles étaient en basalte, très-dures par conséquent, et angulaires. Mais, comme elles étaient lancées à la main, sans l'intermédiaire de la fronde, qui est inconnue des Rosseliens, et par suite douées de peu de vitesse, il était assez facile de les voir arriver et de les éviter à l'aide de quelques mouvements appropriés à la circonstance. Deux de nos hommes seulement furent atteints légèrement. Un matelot placé à l'avant de l'embarcation où je me trouvais eut l'idée de ramasser un de ces projectiles et de le renvoyer à son propriétaire qui semblait être le plus courageux de la bande et s'était avancé le plus près de nous. Le guerrier fit un geste d'estime et d'approbation en faveur de cet ennemi qui, seul au milieu de ses compagnons avait enfin le courage de saisir une arme et de répondre aux coups qui lui étaient portés. Outre ceux qui s'avançaient pour nous jeter des pierres, une bande de gaillards armés de lances faisaient des prouesses de gymnastique sur la plage, où ils nous attendaient. Les femmes, semblables à des furies, excitaient les guerriers, auxquels elles s'étaient mêlées, battant la surface de l'eau de longues gaules et hurlant comme des possédées.

Pendant ce temps nos embarcations se disposaient de la façon la plus propice à balayer la plage, après s'être avancées jusqu'au point où elles ne flottaient plus qu'à peine. Chacun prenait son fusil caché jusqu'alors et on démasquait un obusier dissimulé sous un *capot*. A la vue de ce bloc emmaillotté dont ils ne connaissaient certes pas l'usage, mais qui, nonobstant, ne leur disait rien qui vaille, les guerriers commencèrent à reculer, puis à déguerpir et dès lors commença le feu. L'explosion de notre petit canon provoqua un cri de détresse inimaginable, bien que, par une circonstance fatale, il n'eût pu produire tout l'effet qu'on en attendait. Nous débarquâmes aussitôt au nombre d'une vingtaine d'hommes, pendant qu'une dizaine d'autres gardaient les embarcations afin de les empêcher d'aller à la dérive ou de s'échouer.

Inutile de dire que nul ne s'opposa à notre débarquement. Nous incendiâmes le village complétement désert. Une perche plantée en terre et portant à son extrémité une petite tige transversale sur laquelle étaient peintes des barres rouges et noires attira notre attention parce qu'elle figurait une croix. Nous nous dirigeâmes de ce côté; nous visitâmes la cabane près de laquelle elle était placée, de même que nous avions du reste fureté dans toutes les autres avant de les incendier; nous fouillâmes en outre les environs du village, mais, hélas! sans trouver trace d'aucun des compatriotes auxquels cette sorte de croix nous avait fait songer. — Enfin nous regagnâmes nos embarcations, chargés des vêtements de Chinois que les sauvages avaient entassés dans leurs greniers sans daigner s'en servir, et emportant aussi quelques-unes de ces bagatelles qui ne sont précieuses que pour les ethnologistes et les amateurs de collections.

Du village incendié nous allâmes dans la rivière où nous avions été attaqués la veille, mais sans pouvoir rencontrer un seul indigène, dont nous n'entendîmes que les cris éloignés et, cette fois, plutôt gémissants que menaçants.

Bientôt enfin le navire leva l'ancre, et nous fîmes route vers Sydney pour y déposer les naufragés que nous avions à bord, y compris le capitaine P.... qui avait pris part à nos expéditions investigatrices et vengeresses.

Certes, le résultat obtenu était médiocre, et le lecteur jugera que les représailles avaient été peu en rapport avec les sanglantes horreurs qui les avaient provoquées, mais on avait fait ce qu'il était possible de faire avec les forces très-restreintes d'un équipage d'aviso à vapeur, contenues d'ailleurs dans une prudence forcée par des instructions très-sévères données avant le départ de la Nouvelle-Calédonie.

Description de l'île Rossell et de ses habitants.

Il me reste à donner quelques détails sur l'île Rossell et sur ses habitants. Le lecteur curieux de géographie ne me pardonnerait pas de l'avoir conduit si loin pour ne lui rien faire voir, et d'avoir parlé si longuement de ce triste épisode de naufrage sans tracer au moins l'esquisse de la scène où il s'est passé.

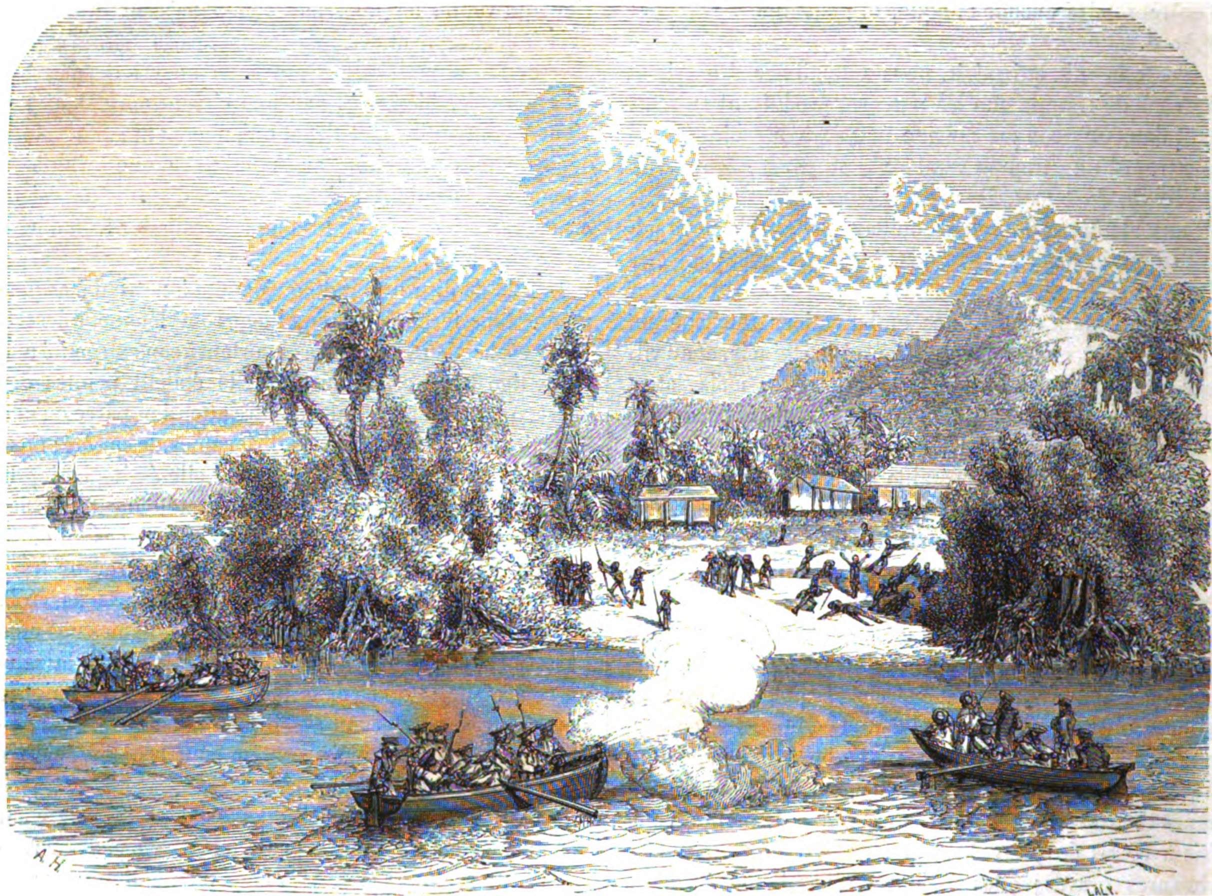
L'île Rossell est la plus orientale de l'archipel de la Louisiade, dont elle fait partie. Cet archipel est lui-même situé au sud-est de la Nouvelle-Guinée, dans cette partie de l'Océanie qu'on a désignée sous le nom de Mélanésie.

On n'avait, avant notre expédition, aucun renseignement sur l'île Rossell, non plus que sur la plupart des îles du même archipel. D'Entrecasteaux et Dumont d'Urville en avaient relaté la position et les contours, mais sans y laisser tomber l'ancre.

Les marins australiens, qui connaissent le mieux et parcourent le plus souvent l'Océanie dans tous les sens, n'ont pas encore osé entamer de relations commerciales avec les féroces habitants de ces îles.

La priorité qui nous appartient donnera peut-être quelque intérêt à la courte description que je vais faire.

L'île Rossell est montagneuse et de formation volcanique. Son sommet le plus élevé doit atteindre neuf cents à mille mètres environ. Son plus grand diamètre, qui



Attaque des villages de l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

l'emporte peu sur les autres, est d'à peu près douze milles. Ses montagnes s'élèvent en pentes roides, ne laissant entre leur base et le rivage qu'un étroit cordon de terrain plus marécageux et envahi par les palétuviers.

A en juger par les nombreux cours d'eau qui viennent déboucher au rivage, on peut dire que l'île est parfaitement arrosée.

La *rivière du Mouillage*, celle où nous avons été attaqués, étroite mais profonde, serpente dans une belle vallée couverte d'arbres gigantesques. L'aspect général du pays est magnifique : les forêts s'élèvent jusqu'à la crête des montagnes, qui ne laissent à découvert sur leurs flancs que des cabanes entourées d'une pelouse verdoyante et ombragée d'arbres fruitiers. Au pied des coteaux sont épars de petits villages comme les deux que nous avons vus, au milieu d'arbres à pain, de cannes à sucre et de bananiers.

Le cœur saigne quand on songe que cette splendide nature n'élabore ses productions que pour des êtres aussi dégradés que ceux qui habitent cet admirable pays.

Le village que nous avons détruit, et dont j'ai examiné avec curiosité les habitations, n'était composé que de six cabanes. Ces cases sont d'une construction fort originale et très-appropriée au climat. Ce sont de grandes cages en claies de jonc, munies d'une porte et d'une fenêtre à battants et soutenues par des piquets à soixante centimètres



La rivière du Mouillage, dans l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

environ au-dessus du sol. Leur toiture à double plan incliné déborde de beaucoup les murailles, de façon à former une galerie autour de l'habitation ; elle est faite en feuilles de canne à sucre ou de cocotiers et élégamment soutenue par des poteaux indépendants de la muraille et placés aux quatre coins.

Ces cases ont, en moyenne, une dizaine de mètres de longueur sur trois en largeur et autant en hauteur. Élevées comme elles sont au-dessus du sol, il n'est facile d'y pénétrer qu'à la faveur d'un escalier rudimentaire fixé en permanence devant la porte. C'est un morceau de bois bifurqué dont la fourche sert d'échelon.

Elles sont passablement aérées par la porte et la fenêtre, qui sont, à vrai dire, très-exiguës. Il est facultatif de les ouvrir ou de les fermer au moyen des battants dont elles sont munies.

Au milieu se trouve un foyer circonscrit par des cailloux. On y entretient sans doute la nuit un feu permanent pour écarter les moustiques, qui pullulent sur le rivage. Pareille disposition et pareille coutume existent en Nouvelle-Calédonie, aux îles Fidjis, et probablement ailleurs, mais je ne parle que de ce que j'ai vu.

En résumé, la construction de ces habitations est fort bien entendue pour procurer à leurs hideux propriétaires un abri contre les ardeurs du soleil de feu qui les éclaire et qui ferait mieux de les brûler, en même temps qu'elle les met à l'abri de l'humidité du sol, avantage précieux durant l'hivernage.

Les Rosseliens sont loins d'apporter en toutes choses la même industrie, car, si j'en juge par les objets trouvés dans leur village et enlevés par nous à l'improviste, de telle sorte que les fuyards n'eurent le temps d'en rien emporter, ils n'ont d'autre instrument d'industrie qu'une petite herminette. C'est une pierre de basalte articulée en coude avec le manche. La sagaie et la pierre sont leurs seules armes de guerre. J'ai fait connaître la trompe (conque marine) dont ils sonnent pour se rallier. C'est quelque chose d'analogue à ce qui sert, dans nos campagnes, *à offrir* un charivari à la dame qui convole à de nouvelles noces.

On connaît leurs pirogues : ils les manœuvrent très-bien.

Ils fabriquent des nattes et des paniers avec des lanières végétales. Leurs couteaux sont des valves d'huître finement dentelées sur les bords.

Arrivons enfin au portrait de ces affreux personnages. Ils ont la peau d'un noir mat comme la suie, le nez écrasé, la bouche large, l'œil noir et injecté, les pommettes saillantes, la chevelure noire, longue et crépue, la barbe rare et frisée, le front un peu fuyant. Leur taille et leur musculature sont très-médiocres.

L'usage du bétel donne à leurs lèvres et à leurs gencives la couleur de l'écrevisse cuite ; leurs dents sont noires et corrodées.

Les femmes sont obèses, avec des traits grossiers, une chevelure semblable à celle de leurs maris, un sein exubérant et piriforme.

Les élégants se font des favoris avec de la chaux et se passent transversalement dans la cloison du nez une tige d'os grosse comme une plume d'oie. C'est la même tige que les matelots de Cook remarquaient avec étonnement au nez des Australiens et qu'ils appelaient comiquement la *vergue de beaupré*. Le costume des hommes consiste en une poche faite avec une feuille d'arbre.

Les femmes ont pour tout vêtement une ceinture à franges, en fibres d'écorce, et qui retombe jusqu'à mi-cuisses.

Les deux sexes font un fréquent usage du bétel. A chaque instant, on les voit mordre un morceau de noix d'arec (fruit du palmier arec) et de feuille d'un poivrier (piper bétel), et porter sur les gencives, au moyen d'une spatule en bois, la chaux qu'ils puisent dans une calebasse[1]. J'ai rapporté en France tous ces objets, pris soit dans le village, soit entre les mains de notre Chinois, qui nous arriva avec un costume et un appareil de toilette complets.

Le climat de Rossell est très-chaud.

Si tout le littoral est peuplé comme la partie de la côte que nous avons parcourue, il doit y avoir plusieurs milliers d'habitants dans l'île.

V. DE ROCHAS.

1. C'est ce mélange qui constitue le bétel ; mélange qui se fait dans la bouche des sauvages, et n'est pas préparé d'avance comme dans l'Indo-Chine et à Java.

NOTICE SUR LA BASSE COCHINCHINE.

En attendant les documents nouveaux destinés à compléter ceux que nous avons déjà publiés sur l'empire d'Annam[1], nous croyons devoir offrir, dès aujourd'hui, aux lecteurs du *Tour du monde*, une carte exacte de la portion de cette contrée où flotte à demeure le drapeau de la France.

Formée par les atterrissements successifs que le Mékom, Song-Len ou fleuve du Cambodge, un des plus grands cours d'eau de l'Asie, a déposés, dans la suite des siècles, entre le golfe de Siam et la mer de Chine, la basse Cochinchine est une sorte de Delta, une vaste alluvion, d'une superficie égale à cinq ou six départements français, et découpée par un nombre infini de bras de rivières et de canaux, aussi favorables à l'a-

1 *Tour du monde*, 1er vol., p. 50 et suivantes.

venir de l'agriculture qu'à celui de l'industrie et du commerce.

Ce pays, passé sous le joug des Annamites, lorsque vers la fin du siècle dernier s'écroula le vieux royaume de Cambodge, formait naguère une vice-royauté divisée en six provinces, classées dans l'ordre suivant, en allant de l'est à l'ouest :

Province	de Bien-Hoa,	capitale	Bien-Hoa ;
—	de Gia-Dinh,	—	Saigon ;
—	de Dinh-Thuong,	—	Mythô,
—	de Ang-Giang,	—	Chaudoc;
—	de Long-Hô,	—	Vinh-Loung;
—	d'Athien,	—	Athien.

La population de ces provinces se compose d'anciens indigènes cambodgiens, d'Annamites venus dans le pays depuis moins d'un siècle, et enfin de Chinois émigrés du Céleste-Empire. C'est peut-être l'estimer trop haut que d'en fixer le chiffre à deux millions d'habitants.

Sous le gouvernement cochinchinois, chacune de ces provinces était régie par un mandarin gouverneur, relevant du grand mandarin résidant à Saigon. La province se divisait en plusieurs sous-préfectures, gouvernées par des mandarins de classes diverses, suivant le rang des villes. Enfin, au-dessous des préfectures, l'administration était confiée, par groupes de dix villages, à des fonctionnaires inférieurs, qu'on pourrait comparer à nos maires de cantons, et chaque village avait à sa tête un maire et un adjoint, assistés d'un conseil de lettrés ou de notables. Ces fonctionnaires et ces municipalités, joignant aux attributions qu'on leur accorde parmi nous celles d'agents de la force publique, de juges, de censitaires pour l'assiette du recrutement et de l'impôt, offraient à une administration européenne des instruments tout préparés. Les Français profitent à l'heure actuelle de ce système de centralisation. Ils trouvent un auxiliaire non moins puissant dans le caractère de la population. Elle est douce, polie, intelligente, et surtout passive. Faible et débile dans les cités, forte et laborieuse dans les campagnes, elle est partout âpre au gain. Rendue fourbe par l'arbitraire et la tyrannie, elle cache sa ruse native sous un masque de crainte : très-facile à mener, elle tend le front à n'importe quel joug, et a par-dessus tout un grand respect pour l'autorité, dont elle ne discute jamais les actes, les ordres et l'origine.

Le riz dont cette population se nourrit presque exclusivement est tout à la fois l'objet de la principale culture et du principal commerce de la contrée. Mais ce sol fertile, où la chaleur et l'humidité se combinent dans les conditions les plus heureuses, produit également la canne à sucre, l'indigo, le tabac, le coton, le cinnamome, plusieurs variétés de mûriers, sur lesquels les vers à soie peuvent vivre et prospérer en plein air. — Le cocotier, le manguier, le mangoustan, l'oranger, l'attier, le grenadier, le pamplemousse, l'aréquier, le bananier, l'ananas, croissent et se multiplient presque sans culture autour des habitations. Un peu de soins ferait prospérer de même la cannelle, la muscade, le poivre, toutes les épices des îles de la Sonde et des Moluques.

On peut juger, par cette seule énumération, du parti qu'une bonne administration peut tirer de la basse Cochinchine. A ce sujet, un journal de Sincapour, que sa qualité d'anglais ne rend pas suspect de flatterie à notre égard, appréciait dernièrement dans les termes suivants notre établissement sur ces rives lointaines :

« Les Français, en faisant succéder immédiatement à la conquête l'ordre et la sécurité, ont bien mérité de leurs nouveaux sujets. Ils ont nommé des maires dans tous les villages et les ont choisis autant que possible parmi les anciens titulaires, ce qui produit un excellent effet sur les indigènes.

« Les habitants de la ville chinoise (bâtie dans une crique ou branche de la rivière de Saigon, à trois milles de cette capitale) avaient, tout d'abord, pris la fuite en masse, par crainte des Français; ils sont pour la plupart revenus à l'heure actuelle, et les bords de la rivière portent des marques visibles d'activité commerciale. Dans la seule période de 1860, le commerce d'exportation de la seule ville de Saigon a dépassé vingt millions de francs. Les Français ont droit à de grands éloges pour les ouvrages publics de toute espèce qu'ils ont construits. Réduits, comme ils l'ont été, à des ressources et à des forces minimes pendant la plus grande partie de l'année 1860, tenus constamment sur le qui-vive par l'ennemi qui s'approchait souvent de leurs retranchements, à moins de 300 mètres de leurs postes avancés, opérait des attaques nocturnes, menaçait les communications et enlevait tout ce qui se hasardait en dehors des retranchements, les Français ont pourtant réussi, la bêche et la truelle d'une main, et le sabre ou la carabine de l'autre, à bâtir des hôpitaux pour plusieurs centaines de malades, et des casernes pour plusieurs milliers d'hommes; ils ont, dans le même temps, élevé de solides fortifications et créé plusieurs milles d'excellentes routes. En outre, depuis qu'ils se sont emparés de l'intérieur du pays, des routes ont été ouvertes ou réparées, les forts occupés par eux assainis, et les magasins à riz, de grands hangars, changés en casernes commodes. Rien ne s'oppose à ce que la basse Cochinchine, si elle est bien gouvernée, ne devienne en peu d'années une des plus riches contrées de de l'Orient. L'intérieur du pays, qui n'a pas encore été exploré, abonde, assure-t-on, en minéraux, en étain, en cuivre, en zinc, etc. Le pays n'est que faiblement peuplé maintenant, mais un bon gouvernement, en assurant la sécurité des habitants, ne peut manquer d'attirer bientôt un grand nombre d'émigrants des États environnants. » (*Sincapoura Free Press.*)



CARTE
de la
BASSE COCHINCHINE
d'apres
les Cartes Cochinchinoises
rectifiées
par Mr Ploix Ingr de la marine Impale
1861.
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.
103
104
105
12
11
10
9
ROYAUME DE CAMBODGE
EMPIRE D'ANNAM
BIEN-HOA
GIA-DINH
DINH-THUONG
VINH-LONG
AN-GIANG
HA-TIEN
BASSAC
GOLFE DE SIAM
Fleuve du Cambodge
Song-Ten
Udong
PANOMPING
Capitale du Royaume de
CAMBODGE
Limites du Cambodge
Limites de la province
Chau-doc
Canal
Athien
Sadek
Vinh-Luong
Myt-hô
SAICON
Bien-hoa
Bien-Hoa
Cangin
C. St Jacques
C. Tuwane
Bassac
Co-chien
Rach-Gia
Cay-Kao
Takmao
Pointe de Cambodge
Embouchure du Fleuve du Cambodge
Poulo-Condore



Récolte du tabac près de Villa-Rica. — Dessin de Villevieille d'après M. Demersay.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY,

PAR LE Dr A. DEMERSAY[1].

1844-1847. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Paris aux rives de l'Uruguay.

Chargé en 1844 d'une mission scientifique dans le Paraguay, je dus pénétrer dans cette contrée par la province brésilienne de Rio-Grande d'el Sul, la guerre que nous soutenions alors contre Rosas me fermant la voie bien plus commode du Rio de la Plata.

Je ferai grâce au lecteur des incidents de cette première partie de mon voyage à travers une province fort appauvrie par les discordes civiles. Nous couchions en plein air, sur notre selle installée dans ce but, et la liste des jours où je me suis endormi sans souper est assez longue pour que j'aie oublié les jours plus rares où nous pouvions obtenir de l'hospitalité des habitants un rôti (*asado*) de viande séchée au soleil.

A San-Borja, ancienne mission des Jésuites, sur la rive gauche de l'Uruguay, j'eus le bonheur de rencontrer M. Aimé Bonpland, le botaniste célèbre, le compagnon de voyage de M. de Humboldt, qui a peu survécu lui-même à son meilleur ami. Ce que j'avais appris du Paraguay, de la réserve et de l'extrême circonspection dont il fallait s'y entourer dans les relations les plus ordinaires de la vie, me faisait vivement désirer de recevoir les conseils éclairés du savant compatriote qui avait eu le loisir

1. Ces fragments sont extraits de l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8, avec Atlas de quatorze planches teintées et deux cartes, ouvrage publié en quatre livraisons. En vente : Le premier volume de texte et deux livraisons de l'Atlas. Le deuxième volume est sous presse, et paraîtra prochainement. Paris, librairie Hachette et Cie.

de le bien connaître, durant les longues heures de son emprisonnement.

J'aurai toujours présente au souvenir mon entrevue avec le savant modeste, avec le vieillard affectueux dont je devais rester l'hôte pendant plusieurs mois, grâce aux événements politiques qui surgissaient incessamment dans les provinces voisines : je cède malgré moi au plaisir de la raconter.

Je n'avais pas jugé à propos d'accepter ces lettres de recommandation banale qui vous sont offertes à chaque instant en Amérique, et l'accoutrement dans lequel je me présentai, n'était pas, il faut l'avouer, de nature à m'en tenir lieu. Il était deux heures de l'après-midi, lorsque je mis pied à terre devant la demeure modeste que mon guide avait eu beaucoup de peine à découvrir à l'extrémité du village de San-Borja. Assailli depuis le matin par un violent orage, une pluie continuelle, tropicale, avait déformé mes habits. Mes longues et larges bottes détrempées par l'eau retombaient en spirales sur mes talons, où les retenaient d'énormes éperons en fer achetés dans la province de Saint-Paul. Un *poncho* en cotonnade anglaise rayée de couleurs tranchantes, assez semblable à ceux que portent les nègres, mais souillé d'une boue argileuse et rougeâtre, me couvrait les épaules, et le sabre obligé de *Rio-Grandenses* me battait aux jambes. Le désordre de cette tenue m'inspirait bien quelque inquiétude, car la présence d'un domestique français aussi pauvrement vêtu que le maître n'était pas faite pour rassurer l'hôte que je m'étais choisi; et sans l'escorte que les autorités brésiliennes avaient mise à ma disposition, je courais grand risque de passer à des yeux moins indulgents pour un voyageur conduit dans ces contrées lointaines par un mobile au moins étranger à la science. Quelques mots me suffirent pour donner une autre expression aux regards scrutateurs et surpris de M. Bonpland, pour le mettre au courant de mes projets, et lui faire connaître le but de ma visite. Le soir, j'étais installé dans sa maison, et nous étions devenus en quelques heures de vieux amis de vingt ans.

Par suite des événements dont j'ai parlé plus haut, je ne pouvais penser à continuer mon voyage vers le Paraguay; il fallait se résigner et attendre. Je donnai le change à mon impatience en recueillant précieusement les souvenirs du naturaliste célèbre qui, après avoir été le collaborateur de l'illustre Humboldt dans un voyage scientifique resté jusqu'ici sans égal, dut à son seul mérite, promptement apprécié par l'impératrice Joséphine, les fonctions d'intendant des domaines de la Malmaison et de Navarre. Ces fonctions, il les conserva jusqu'à la chute de l'empire. Alors, tourmenté du désir de revoir l'Amérique, il s'embarque de nouveau, arrive à Buenos-Ayres et entreprend une longue expédition qui devait le conduire à travers les pampas, le Grand-Chaco et la Bolivie, au pied des Andes qu'il voulait explorer une seconde fois. Mais, parvenu dans les anciennes Missions des Jésuites, situées sur la rive gauche du Paranà, M. Bonpland fut attaqué à l'improviste, saisi et garrotté par les soldats du docteur Francia, qui le retint prisonnier pendant dix années, en dépit d'une royale intervention et des démarches actives de M. de Chateaubriand alors ministre des affaires étrangères. En vérité, il faudrait interroger l'histoire peu connue de quelque vieux voyageur du seizième siècle pour trouver une existence plus aventureuse que celle-ci; car, au temps où nous vivons, on rencontre parmi les savants peu de ces destinées bizarres et capricieuses où l'imprévu domine, et auxquelles semble présider une fatalité incompréhensible sans doute, mais dont il est difficile de méconnaître entièrement la puissance et les effets. Doué d'une mémoire peu commune, l'ancien intendant de Joséphine avait une conversation facile, enjouée, semée de traits anecdotiques, et fort attachante. Sa vigueur égalait sa mémoire, et malgré son grand âge, il était infatigable à cheval[1]. Comme son illustre ami M. de Humboldt, il avait puisé dans les Andes cette vitalité centenaire que n'usent ni l'activité du corps, ni les travaux de l'esprit Il semble que les voyageurs qui ont exploré les hautes montagnes voisines du ciel soient comme les navigateurs des régions boréennes. Lorsqu'on visite Greenwich, on s'incline avec surprise devant des siècles ambulants qui ont passé leur jeunesse au milieu des glaces éternelles des pôles. La même longévité paraît réservée aux voyageurs qui ont atteint les sommets neigeux de l'Illiman et du Chimborazo.

Je consacrais chaque jour les heures de la sieste à la rédaction de mes notes, à l'étude des questions que mon hôte m'indiquait comme devant être l'objet de mes recherches. Sur ses instances pressantes, j'avais consenti à me remettre au dessin, que des études plus positives mais non plus intéressantes, m'avaient fait abandonner Je comprenais de quel prix devaient être un jour pour moi ces souvenirs incorrects, et sans me laisser rebuter par les imperfections du début, j'allais par les plus chaudes heures de la journée m'asseoir au milieu des ruines de l'église : là, abrité par un pan de muraille lézardée, je m'appliquais patiemment à reproduire un à un tous les détails archéologiques de cet édifice imposant, que l'on renversa quelques mois plus tard pour édifier à sa place une nouvelle construction. Bientôt je m'enhardis; des richesses sculpturales mais inanimées de l'église jésuitique, je passai au paysage, et enfin aux hommes. Je fis le portrait de plusieurs Indiens, en commençant par les serviteurs de M. Bonpland[1] Topfer dit quelque part dans ses *Voyages en zigzags*, en parlant du talent comme peintres des nobles valaisans, « qu'ils sont réduits à se faire scrupuleux par gaucherie, et copistes par inexpérience : » je m'efforçais de mériter l'application de ce jugement d'un charmant esprit.

1. Né le 22 août 1773, M. Bonpland avait alors plus de soixante douze ans. Le nom de sa famille était *Goujaud*, mais elle reçut à une époque déjà ancienne, on ignore pour quel motif, le surnom de *Bonpland*. A la longue, le nom de *Goujaud* disparut et fit place au surnom; substitutions fréquentes dans l'histoire privée des familles. Bonpland est mort le 11 mai 1858.

Le matin j'accompagnais M. Bonpland auprès de ses malades; le soir, nous nous promenions dans les environs de la ville, en laissant toute liberté d'allure à nos chevaux. Parfois nous passions plusieurs jours de suite, campés au milieu des forêts vierges, afin de faire tout à l'aise de l'histoire naturelle. Cette vie aventureuse plaisait fort au célèbre voyageur, dont elle ravivait les souvenirs. Souvent aussi nous allions jusqu'au *Passo* de l'Uruguay, hameau qu'habitait alors l'ancien gouverneur de Corrientes D. Pedro Ferré, exilé par la politique d'une province qu'il avait longtemps et sagement administrée. M. Ferré avait pour commensaux trois jésuites espagnols revenus depuis peu de mois du Paraguay, et je recueillais de leur bouche de précieux renseignements.



Missions orientales. — Les villes de l'Incarnation et de l'Assomption. — Le diable et le docteur Francia.

Cependant les complications politiques menaçaient de s'éterniser, et la route du Paraguay restait close. Pour mettre le temps à profit, je résolus alors d'explorer les Missions orientales, réunies au Brésil depuis le commencement du siècle, en accomplissant tout d'abord cette partie de mon itinéraire dont j'avais renvoyé l'exécution à mon retour. Mes préparatifs de départ furent poussés activement, et je partis pénétré des instructions de M. Bonpland, pour visiter une à une toutes les Missions de la rive gauche de l'Uruguay. Quelques-unes possé-



Mission de Saint-Michel : Ruines de l'église. — Dessin de Lancelot d'après Demersay.

daient encore des ruines remarquables de leur splendeur passée; l'emplacement des autres se révélait seulement par un amas confus de pierres amoncelées, envahies et presque cachées par une végétation parasite. Pour habitants, çà et là quelques pauvres Indiens disséminés alentour dans des cabanes, ou réfugiés dans les bâtiments des colléges. Ceux-ci prenaient soin des églises, quand elles étaient encore debout. De tous côtés la misère, la solitude, l'abandon. On pouvait suivre à leurs traces profondes les ravages de la guerre étrangère, causés par la double invasion des hordes indisciplinées d'Artigas, par celle du général Rivera en 1828, et les désastres plus récents, mais non moins déplorables, de la guerre civile apaisée depuis quelques mois.

Revenu de ce long voyage de privations et de fatigues, je trouvai chez M. Bonpland d'excellentes lettres du Paraguay. M. Pimenta Bueno, chargé d'affaires du Brésil à l'Assomption, auquel j'avais écrit en même temps qu'au président de la république, avait obtenu pour moi la permission refusée quelques mois auparavant à M. de Castelnau. Les instances de l'habile diplomate avaient eu raison des hésitations présidentielles, et à l'annonce de la



Le docteur Francia. — Dessin de Bertall d'après M. Demersay

délivrance d'un passe-port qui allait m'attendre à la frontière, il ajoutait l'offre courtoise de la plus franche hospitalité.

Mes préparatifs promptement terminés sous le coup de ces heureuses nouvelles, je pris enfin congé de l'excellent homme qui m'avait si cordialement accueilli; et, suivi de quelques soldats, je traversai lestement un pays sans ressources, peuplé de maraudeurs recrutés dans les rangs d'une armée ennemie.

Le jour où j'entrai dans la Mission d'Itapua, aujourd'hui ville de l'Incarnation, les retards, les fatigues et les dangers, j'oubliai tout. Les ordres du président Lopez m'y avaient précédé, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction que je reçus du commandant de la place le passe-port qui m'accordait le secours en hommes et en chevaux nécessaires pour me rendre dans la capitale de la nouvelle et mystérieuse république. Ainsi s'abaissaient devant moi des barrières que j'avais redouté si longtemps de trouver infranchissables.

Bâtie sur la rive gauche du Panama, au point où ce grand fleuve, descendant du nord, tourne droit à l'ouest pour aller rejoindre le Rio-Paraguay, l'Incarnation se trouve à trois cents kilomètres en ligne droite de l'Assomption, capitale de la république.

L'Assomption fut colonisée pour la première fois en 1536. Elle compte maintenant une population de douze mille âmes environ, et se trouve, selon les déterminations de l'Américain Page, par vingt-cinq degrés seize minutes trente secondes latitude sud, et soixante degrés de longitude. La ville est bien située, sur une berge élevée de cinquante pieds au-dessus de la rivière. Avec quelques améliorations, elle aurait une position commerciale avantageuse. Mais l'esprit d'entreprise individuelle n'y a qu'une sphère très-restreinte, vu que le *playa* ou le port est la propriété du gouvernement. En 1854, on y construisit un quai en pierre, mais bien que ce soit incontestablement un ouvrage en maçonnerie assez important, il serait insuffisant à faciliter les transactions, si jamais l'Assomption arrivait à un grand commerce extérieur.

La population est adonnée aux vieilles habitudes et continuera quand même à charger et à décharger les navires au moyen de canots, à moins qu'un étranger entreprenant ne propose un nouveau plan. Grâce aux règlements extraordinaires de Francia, les rues sont régulières et les façades des maisons sont partout unies. Un propriétaire un peu fantaisiste, dont la maison n'aurait pas été bâtie conformément aux prescriptions du dictateur, aurait eu la satisfaction de voir sa construction minée, divisée en deux ou quatre parties, selon les exigences de la symétrie, et cela sans aucun avis, sans aucun ordre préalable. On enlevait parfois des *tranches* de maisons et on laissait des salons et des chambres à coucher dans des dimensions moitié moindres qu'auparavant. Quelques-unes de ces malheureuses constructions ainsi rognées se trouvent encore dans les rues, faisant l'effet de « grandes *pièces entamées* » laissées après le dîner.

Les habitations se composent invariablement d'un seul étage; quelques-unes d'entre elles sont grandes et bien construites, et contiennent six, huit ou dix chambres bien aérées, donnant sur une cour. Les briques qui entrent dans ces constructions sont de formes et de dimensions particulières, ayant de dix à douze pouces de long, huit de largeur sur environ deux pouces d'épaisseur. Les maisons les plus riches sont couvertes de tuiles; les toits se projettent à trois ou à quatre pieds au delà des gouttières; mais, dans la plupart des autres constructions, c'est le toit qui est achevé avant tout le reste; on fixe des pieux dans la terre, au-dessus on pose des planches qui soutiennent les solives et les chevrons, et puis on met transversalement des lanières de caña ou de bambou, assez rapprochées les unes des autres pour retenir le mortier qui cimente les jointures ou unir les tuiles. Dans des maisons de ce genre, ce sont les troncs de palmier, préparés comme je viens de le décrire, qui sont le plus souvent employés.

Les principaux édifices publics sont : le *Cabildo*, la cathédrale et deux ou trois autres églises datant du temps des Jésuites. C'est dans le Cabildo que l'assemblée nationale tient ses séances. Les églises sont très-bien entretenues, excepté une qui paraît bien moins fréquentée que les autres. Les bons habitants en parlent rarement, car un terrible mystère pèse sur cette enceinte sacrée : elle contenait à une certaine époque les dépouilles mortelles du dictateur Francia. C'est là qu'il fut enterré et qu'on éleva un monument au-dessus de sa tombe. Mais un beau matin, au moment où selon l'habitude, l'église s'ouvrait aux fidèles, le monument fut brisé en mille morceaux qui jonchèrent aussitôt le sol, et les ossements du tyran disparurent à jamais, sans que personne se souciât de savoir comment; et depuis lors la rumeur publique chuchote que le diable a réclamé son bien : l'âme et le corps du défunt.

Quelques mots sur le docteur Francia, dictateur du Paraguay.

L'histoire du Paraguay, depuis sa sortie des mains de l'Espagne, n'est autre que celle du personnage célèbre qui eut l'art de maintenir son pays durant trente années sous le joug du plus capricieux despotisme; de l'homme étrange que sa politique égoïste et cruelle place au rang des fléaux de l'humanité.

José-Gaspar-Rodriguez de Francia, né vers 1757, mort à l'Assomption le 20 septembre 1840, aimait à répéter que le sang qui coulait dans ses veines était un sang français; mais rien ne justifie cette prétention puérile. Après avoir pris le grade de docteur en droit canon à l'Université célèbre de Cordova, dirigée par les Franciscains depuis l'expulsion des Jésuites, le jeune José-Gaspar revint dans sa patrie, se fit homme de loi, et sut mériter l'estime, sinon l'affection de ses concitoyens, par son talent et son intégrité; aussi, lorsque quelques années plus tard le moment de constituer un gouvernement, après la déposition du gouverneur Velasco, fut arrivé, la place du docteur se trouva-t-elle marquée d'avance dans ses conseils. Élu successivement membre d'une junte exécutive, premier consul, dictateur pour trois ans, il eut l'art de se faire nommer *dictateur perpétuel* par un congrès composé de pauvres gens incapables de comprendre l'étendue et la signification du titre et des prérogatives redoutables qu'ils venaient de lui conférer. Alors, délivré de la crainte des caprices toujours inquiétants du scrutin, Francia, qui avait su se contenir pendant sa magistrature temporaire, donna libre carrière à ses instincts et fit peser sur son malheureux pays le joug de la tyrannie la plus odieuse.

La découverte d'une conspiration ourdie contre le despote et ses principaux séides, augmenta les terreurs de son esprit soupçonneux et défiant. Les coupables furent saisis, emprisonnés, et fusillés pour la plupart. La torture arracha aux autres quelques aveux, et amena la découverte de nouveaux complices. Plus d'un citoyen, injustement dénoncé, fut jeté dans ces cellules étroites, plus affreuses que les plombs de Venise. Rarement le prisonnier parvenait même à connaître le motif de son arrestation. Quant à la durée de la peine, elle était toujours illimitée : ou le prisonnier mourait dans les fers, ou, après de longues années de cruelles souffrances, Francia l'envoyait au supplice : c'était sa manière de faire place à d'autres.

Désireux de mettre son pouvoir à l'abri de toute tentative de renversement, il prit le parti de fermer le Paraguay et de l'isoler des provinces voisines, trop souvent en proie (il est juste de le dire aussi) à l'anarchie et à la guerre civile. Imbu de cette étrange maxime économique, à savoir que *les Anglais et généralement tous les Européens ruinent les autres nations par leur commerce*, il se fit le seul trafiquant du pays, dont il échangeait les produits à Itapua, contre des armes et des munitions qu'il y recevait du Brésil. Il prit ainsi au piége et retint prisonnier pendant de longues années, quelques-uns jusqu'à sa mort, des négociants étrangers et des savants qui avaient tenté d'explorer ce pays encore si peu connu des naturalistes, malgré les beaux travaux de Félix de Azara. Parmi ces derniers il faut citer les docteurs Rengger et Longchamp, et avant eux M. Bonpland, qui expia par dix années d'une dure captivité son amour désintéressé pour la science.

Les années, en s'accumulant sur la tête de Francia, furent impuissantes à calmer les accès de son humeur fantasque et ses excentricités sanguinaires; et la mort le surprit dans l'exercice d'un despotisme inflexible, après quelques jours de maladie, pendant lesquels il continua de s'occuper seul de l'expédition des affaires. Vainement on le presse de se désigner un successeur, afin de préserver le pays de l'anarchie; à ces instances il se contente de répondre qu'il ne manquera pas d'héritiers. Peu s'en fallut qu'il ne sortit de la vie par un crime. Saisi tout à coup d'un violent accès de colère contre son médecin (*curandero*), il se lève, s'arme d'un sabre, et allait en frapper l'homme de l'art tremblant et déjà résigné, lorsque ses forces le trahissent et il tombe évanoui. Aux cris du barbier accourt le sergent de garde, qui refuse d'approcher avant d'en avoir reçu l'ordre de sa bouche :

« Mais il ne parle plus, dit le mulâtre.

— Peu importe, répond le soldat, fidèle observateur de la consigne; s'il revenait, il me punirait d'avoir désobéi. »

Enfin on le porte mourant sur son lit, et le 20 septembre 1840 au matin il expire, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Francia était d'une taille moyenne. Nerveux et maigre, il offrait tous les signes qui caractérisent le tempérament bilieux. De beaux yeux noirs enfoncés sous l'orbite et couverts d'épais sourcils, des regards perçants et un front largement développé imprimaient à sa physionomie un remarquable cachet d'intelligence et de pénétration. Admirateur enthousiaste de l'empereur Napoléon, il croyait le copier en montant à cheval en robe de chambre, avec des bas de soie et des souliers à boucles d'or : un tricorne de dimensions fabuleuses, et qui représentait dans sa pensée le petit chapeau historique, complétait son costume, dont il avait pris le modèle sur une caricature de Nuremberg. Malgré ce léger ridicule, le maintien grave et digne de Francia commandait le respect, et son abord était imposant. Fort de cette première impression, il cherchait par une hauteur étudiée à intimider son interlocuteur. Mais s'il rencontrait une contenance ferme et un regard assuré, son ton devenait plus doux; il causait avec esprit et laissait voir alors des connaissances étendues sur les sujets les plus variés. Sans amis, sans parents auprès de lui, car il congédia bientôt sa sœur sous le prétexte le plus frivole et emprisonna ses neveux, il cherchait des distractions dans l'étude, et y consacrait les instants que ne réclamait pas le gouvernement de sa république.

« L'époque moderne, dit le commandant Page[1], n'a rien produit de comparable à ce régime odieux du dictateur du Paraguay. Pendant tout un quart de siècle, et au mépris des avis et des reproches des gouvernements étrangers, Francia régna en tyran sur ce beau pays et commit une foule de crimes, sous ce prétexte spécieux, érigé par lui en aphorisme, *que la liberté doit être mesurée aux hommes sur leur degré de civilisation.* A sa mort, malgré les exécutions sans nombre qui souillèrent son règne, les prisons de l'Assomption regorgeaient de prisonniers. Il y en avait plus de sept cents, dont quelques-uns enfermés depuis vingt ans. Comme les prisonniers de la Bastille délivrés le 14 juillet, ces malheureux étaient physiquement anéantis, quelques-uns d'entre eux tombés dans l'idiotisme. En rentrant dans le monde, ils n'y ont retrouvé ni leurs foyers ni leurs familles, balayées par cet affreux courant de tyrannie. »

Ethnographie et population du Paraguay. — Caractères physiologiques et moraux des habitants.

Au Paraguay, comme dans la plupart des colonies europćo-américaines, une observation superficielle suffit pour constater au sein de la population, la présence d'éléments hétérogènes. On y reconnaît aisément l'existence simultanée de trois races séparées par des différences profondes dans leurs caractères physiologiques, leur origine, leurs aptitudes et leurs instincts. La race guaranie, chez laquelle le naturaliste remarque plus d'un trait d'organisation mongolique, autochthone et maîtresse du sol au moment de la découverte, constitue le plus important de ces éléments; viennent ensuite la race latine ou conquérante, sortie de l'Espagne, et la race nègre, importée par celle-ci des rivages de l'Afrique. Il est assurément plus aisé de se figurer que de décrire les mélanges à tous les degrés, les croisements nombreux et presque infinis qui ont dû naître du contact de ces trois variétés de l'espèce humaine, vivant ainsi pêle-mêle depuis plusieurs siècles. Je ne m'y arrêterai pas : je craindrais de répéter des définitions trop connues[2].

La race latine se personnifie dans cette poignée d'aventuriers intrépides, sortis de la péninsule ibérique à la suite de Sébastien Cabot, d'Ayolas, et d'Alvar Nunez.

1. *La Plata, the Argentine Confederation and Paraguay, a narrative, etc.*, by Thomas, J. Page, U. S. N., commander of the expedition. London, 1859.

2. Personne n'ignore la signification des mots *mulâtre, métis, quarteron, salto-atras*, etc. On appelle *sambo* l'individu né de l'alliance des sangs nègre et indien.

Lorsque ces *découvreurs* audacieux remontèrent le Paranà et le Rio-Paraguay, en quête du Roi d'argent (*Rey plateano*), ils trouvèrent les rives des deux fleuves au pouvoir d'un peuple puissant, partagé en de nombreuses tribus que beaucoup d'écrivains ont à tort considérées comme autant de nations distinctes, et qui s'étendait presque sans interruption du trente-quatrième au seizième degré de latitude sud, en couvrant les provinces de Corrientes, du Paraguay, et la partie méridionale du Brésil. C'était la nation guaranie, dont le nom tient une large place dans l'histoire des peuples aborigènes de ce demi-continent. Mais sur cette vaste étendue, les Guaranis ne formaient pas un corps homogène, soumis à l'autorité d'un chef commun, obéissant à une même direction ; et ce fractionnement en tribus souvent hostiles, le défaut d'union ou la rivalité des chefs, en affaiblissant leur résistance, rendirent leur défaite plus facile à des hommes qu'aucun obstacle n'arrêtait dans des luttes continuelles avec la nature terrible du désert. On le sait, la force ne fut pas d'ailleurs leur unique point d'appui, et de nombreuses unions avec les femmes indigènes, unions dont Martinez de Irala fut l'ardent promoteur, constituent peut-être le plus puissant levier de la conquête de cette belle province.

Tandis qu'à Buenos-Ayres la race latine, dédaignant de s'allier aux Indiens peu nombreux ou hostiles des



Une venta ou cabaret des provinces frontières de la Plata. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

pampas, se conservait sans mélange et pour ainsi dire dans toute sa pureté, ou se renouvelait seulement à l'aide des recrues fournies par l'Espagne, au Paraguay, elle était contrainte, par les circonstances, à moins de hauteur et de fierté. Ce fut, en effet, une nécessité à la fois politique et physiologique pour les hardis soldats des expéditions centrales de l'Amérique du Sud, de s'allier à la race qu'ils allaient soumettre. D'un côté leur nombre ne fut jamais en rapport avec celui de leurs ennemis; de l'autre, le chiffre des femmes qui émigrèrent dans l'intérieur demeura à toutes les époques dans d'insuffisantes proportions. En choisissant des épouses parmi les Indiennes, en déclarant Espagnols les métis qui naquirent de ces alliances, les conquérants firent faire à la colonisation de rapides progrès, car ils créèrent dans leurs établissements, pour les défendre, un peuple nouveau orgueilleux de ses ancêtres, jaloux de conserver la gloire et d'étendre encore les immenses domaines dont il héritait.

Tel est le point de départ de la population du Paraguay, qui conserve profondément gravée l'empreinte de son origine maternelle. Il convient d'ajouter que les races américaines, en général, se prêtent admirablement à ces mélanges intimes avec le sang européen. Ainsi, tandis que certains caractères physiques du nègre, par exemple l'état crépu des cheveux, la grosseur et la saillie des

lèvres, persistent souvent au delà de la cinquième génération, ceux de l'Indien, très-affaiblis dès la première, disparaissent presque entièrement à la troisième. Aussi, toutes les fois que des circonstances analogues à celles dont je viens de parler se sont présentées, le même fait remarquable d'assimilation s'est-il produit. Et ce résultat si intéressant pour l'ethnologie, on peut le constater géographiquement; en effet, à mesure que l'on s'éloigne du littoral, l'élément européen diminue, et l'élément indien augmente, pour finir par dominer. C'est ainsi que, minorité sur les côtes du Pérou et du Chili, il devient majorité à Cochabamba, à la Paz et à Chuquisaca; mais nulle part, je crois, cette prédominance n'est plus saillante et mieux caractérisée que dans les plaines du Paraguay, où la race des vaincus a pour ainsi dire absorbé celle des vainqueurs, auxquels elle a imposé son langage et ses habitudes. C'est d'ailleurs, comme on l'a fait judicieusement observer, c'est le propre des colonies d'origine latine d'offrir de nombreux mélanges des nations conquérantes avec les nations conquises, tandis que la race du Nord, le sang anglo-saxon s'est conservé pur dans le nouveau monde comme dans l'Inde, sans se croiser jamais avec celui qu'il avait été appelé à dominer. Cette remarque n'a pas besoin de commentaires; et toutes les explications que pourrait fournir de cette opposition l'étude des influences climatériques ou



Indiens du Grand-Chaco à la vue d'un bateau à vapeur. — Dessin de Villevieille d'après le commandant Page.

l'examen des institutions civiles et politiques, disparaissent devant une cause qu'il faudrait appeler la loi du sang; car partout supérieure aux lois sociales et à l'action des agents supérieurs, elle suffit à déterminer le caractère primordial des races.

En considérant sous ce double rapport l'ensemble du nouveau continent, on pourrait dire que la race conquérante domine dans le Nord-Amérique; que la race importée s'élève au Brésil à une supériorité numérique incontestable, tandis qu'au Paraguay la race autochthone a imprimé tous ses caractères au peuple issu de son alliance avec les Européens.

Considérée dans son ensemble, la nation paraguayenne, isolée par la politique des peuples de même origine qui l'avoisinent, est remarquable tout à la fois par ses caractères physiologiques et ses qualités morales. On peut y suivre les modifications imprimées à la race latine par la race autochthone, et constater les heureux résultats du mélange des deux sangs, résultats déjà signalés par M. d'Orbigny sur d'autres points de l'Amérique méridionale.

Ainsi, en prenant pour modèle le type général, et sans s'arrêter aux exceptions, on peut dire que les hommes sont généralement grands et bien conformés. Leur taille, souvent supérieure à celle des Européens, est élancée et bien prise. La cause de cette amélioration nous échappe;

il faut admettre des influences locales qui modifient ce trait de conformation qui par sa généralité devient ici un caractère de race. Des mesures nombreuses prises dans plusieurs localités sur des individus adultes, m'ont donné pour moyenne de la taille, un mètre sept cent vingt millimètres.

Leur extérieur régulier n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Leur air est doux et efféminé, et leur démarche a perdu cette gravité que l'on accorde généralement aux Espagnols.

La peau est blanche, parfois avec de très-légères nuances de bistre. Souvent on peut y saisir des traces non équivoques de sang indien. Dans les campagnes, il faut joindre à cette cause l'influence des agents atmosphériques. Beaucoup d'individus ont la peau d'un blanc mat très-remarquable.

Produit hétérogène du mélange à tous les degrés de trois races d'origine et de provenance distinctes, la population présente l'homogénéité la plus complète et la plus entière uniformité dans ses mœurs, ses goûts, dans ses habitudes et ses sentiments religieux. J'omets à dessein de parler de ses convictions politiques : elle a eu rarement à les manifester, car il est bien difficile de prendre au sérieux les délibérations d'un congrès national, émané du suffrage universel, chez un peuple indifférent à tout, à peine entré dans les voies de la civilisation, et auquel on a appris à répéter à tout propos les mots sacrés d'*indépendance* et de *patrie*, en lui imposant en politique, en industrie, en commerce, une tutelle et des entraves à faire regretter le régime si durement reproché à la métropole.

Résignés, doux, patients, flegmatiques, bienveillants dans les relations ordinaires de la vie, les Paraguayos, profondément imbus du sentiment de l'autorité, se montrent en toute circonstance d'une soumission aveugle, presque servile, vis-à-vis de leurs magistrats. Ils obéissent avec la plus entière abnégation aux ordres émanés de leur « Suprême Gouvernement, » ou de ses moindres agents. La doctrine de l'obéissance absolue, pratiquée pendant trois siècles, n'avait pas eu le temps de faire naufrage dans le rapide passage des institutions coloniales à l'étrange républicanisme inauguré par le dictateur, et il n'était pas homme à lui laisser perdre son prestige. Aussi s'attacha-t-il toujours à semer au sein d'une population déjà craintive, l'effroi et la terreur par des exécutions répétées à de courts intervalles, et toujours sans jugement. Ces habitudes de soumission la séparent des peuples de la Plata, qui sortis tout armés du sein de l'insurrection ne savent pas obéir; aussi voit-on alternativement chez eux, comme le remarque fort justement M. de Brossard, la liberté dégénérer en licence, et l'autorité réagir jusqu'au despotisme.

Ses mœurs paisibles et sa douceur, l'habitant du Paraguay les doit à plusieurs causes : à une disposition innée d'abord; ensuite au bonheur qu'il a eu, bonheur payé un peu cher, de n'être pas lancé par une soudaine et violente transition, dans l'ère révolutionnaire au milieu de laquelle se débattent épuisées, depuis l'Indépendance, les provinces Argentines. Enfin, il les doit encore, selon moi, à son mode d'alimentation.

Sous une forme d'apparence frivole, le spirituel auteur de la *Physiologie du Goût* a formulé cet axiome d'une grande vérité : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es*. Je n'hésite pas à en faire ici l'application.

L'influence de la nourriture, incontestable chez les animaux, assez évidente dans tous les pays, nulle part ne m'a paru plus sensible que chez les Paraguayos.

L'Argentin ne quitte le sein maternel que pour mordre dans un morceau de bœuf saignant et souvent cru. Il dédaigne les fruits spontanés de la terre, d'ailleurs fort rares au milieu des solitudes qui l'environnent, et redoute pardessus tout le travail et les soins que réclame la culture de ceux que l'homme s'est assimilés. Il n'en est pas de même au Paraguay. Des obstacles nombreux à l'accroissement illimité du bétail, en imposant un ordre et une économie nécessaires dans l'exploitation des troupeaux, laissent assez prévoir que l'éducation des hommes s'y accomplit dans des conditions bien différentes. Des habitudes sédentaires leur sont d'ailleurs imposées par les occupations agricoles, car l'agriculture, objet du dédain des *gauchos*, est justement honorée dans un pays dont elle a été jusqu'ici l'unique ressource.

La viande ne constitue pas, en effet, la base de la nourriture du Paraguayo, laquelle est plutôt végétale qu'animale. Une partie peu considérable de la population des villes se nourrit habituellement de viande, en y associant dans de fortes proportions la racine de manioc et les oranges; une autre partie, plus nombreuse, ne mange de la viande que de temps à autre; une autre enfin n'en mange jamais, ou seulement à de rares intervalles, et s'alimente exclusivement de la racine du *Jatropa manihot*, et des fruits que fournit en abondance le précieux végétal multiplié jusqu'à l'excès par la prévoyance des Jésuites. Ces différences dans les habitudes et la manière de vivre, expliquent en partie, je le crois, aux yeux du voyageur qui débarque à l'Assomption, après avoir touché à Buenos-Ayres et à Corrientes, le contraste frappant qu'il remarque entre tous ces anciens sujets de l'Espagne, dont les allures, le caractère et l'esprit sont si différents.

Le couteau n'est donc pas, comme pour ses voisins, l'*ultima ratio* de l'habitant du Paraguay. Il ne le passe pas, en se levant, à sa ceinture, pour le conserver tout le jour sur lui, dans sa maison. Il ne le porte qu'en voyage, et d'une manière peu apparente. Il devient alors sa seule arme, car le sabre est le signe distinctif des employés du gouvernement et des postillons qui portent ses ordres.

Protégé dans sa vie par une administration vigilante et ferme, le Paraguayo n'a pas besoin de se faire justice à lui-même; et loin de chercher à entraver l'action de la justice, il lui prête, le cas échéant, un énergique concours. Un vol d'une certaine importance a-t-il été commis (car les crimes y sont rares, presque inconnus); signale-t-on la présence d'un malfaiteur dans le district; à la voix du juge de paix (*juez comisionado*), soudain les habitants sont sur pied; ils traquent le coupable comme ils feraient d'une bête fauve; conduits, il est juste de le

dire, dans cette circonstance, autant par leur aversion pour le crime, que par leur déférence profonde aux ordres du magistrat.

L'isolement du pays, en le mettant à l'abri des révolutions presque incessantes dans les provinces voisines, a eu du moins pour résultat de préserver ses habitants de leurs tristes conséquences. La manière de vivre du Paraguayo, ses occupations agricoles, ses habitudes sédentaires, tranquilles; une placidité qu'aucun événement soit extérieur, soit intérieur, ne vient troubler, le maintiennent dans des dispositions d'une remarquable douceur ou, à parler vrai, d'une indifférence complète. Dans son patriotisme aveugle, il ne voit rien au delà, il ne met rien au-dessus de son pauvre pays, dont ses chefs lui exagèrent à tout propos la fertilité et l'importance. Pour lui, le monde finit aux confins de la république. Parfois, il entend parler de l'Europe, et plus souvent de Buenos-Ayres; mais il n'en sait que ce qu'on veut qu'il en sache, c'est-à-dire, ce qu'il en apprend par hasard du juge de paix de son district, auquel parvient chaque semaine le journal souvent rédigé par le président, et toujours publié sous ses yeux. La feuille officielle arrive-t-elle enfin, après de longs jours d'attente? Quelques amis en petit nombre, fonctionnaires tous ou à peu près, aussitôt convoqués, se réunissent chez le magistrat qui fait la lecture des articles du « Suprême Gouvernement, » lentement, avec gravité, en coupant sa lecture de quelques apostrophes à l'adresse autrefois de Rosas, aujourd'hui sans doute du Brésil ou des Nord-Américains, suivant les circonstances et les besoins de la politique du moment. La lecture achevée, la prose officielle va dormir précieusement enfermée dans un coffre de cuir qui la met à l'abri de la dent des insectes.

Après le dévouement absolu des magistrats de tout rang aux fonctions qui leur sont confiées, et sur la même ligne, il faut placer leur désintéressement. Tous tiennent à honneur de servir leur pays (*el Estado*, *la Patria*), et ils le servent avec un zèle qui ne se dément jamais. Là, presque toutes les fonctions sont gratuites; celles qui très-exceptionnellement émargent au budget, le grèvent de sommes on ne peut plus minimes. Point de gros traitements[1]. Le respect de la chose publique est descendu dans la classe la plus infime de la population, et l'on ne saurait citer un exemple d'improbité envers l'État, même de la part du plus nécessiteux. Puisse cet exemple trop rare devenir contagieux dans les autres républiques du nouveau monde, et même un peu dans l'ancien !

Ce qui précède laisse assez prévoir ce que l'on doit attendre de la population, et les ressources qu'elle peut offrir au gouvernement au point de vue militaire. Plein de confiance en lui-même et dans ses chefs, inaccessible à l'enthousiasme, prévenu par un effet de l'éducation contre tout ce qui est étranger (*tagüe*), soumis jusqu'à la plus entière abnégation, le soldat paraguayo, peu propre à la guerre offensive, possède de précieuses qualités pour la défense de son pays, que l'Europe entière, dont il n'a aucune idée, ne saurait à ses yeux égaler en puissance et en richesse. En inspirant à ses concitoyens un patriotisme aveugle, mais qui peut devenir entre des mains habiles un levier puissant, si le dictateur a fait naître au dehors une idée exagérée des forces de son pays, il lui a montré qu'il pouvait conquérir l'indépendance : en lui enseignant l'art difficile de l'obéissance, il lui a donné le moyen de la conserver. Déjà cette politique a porté ses fruits. On retrouve dans notre hémisphère, chez quelques peuples du Nord, la sobriété, le flegme et la résignation de l'habitant du Paraguay, et l'on a pu dire, non sans raison, qu'il était le Russe de l'Amérique.

1. Qu'on en juge. Le président touche annuellement huit mille piastres (43 200 fr.); l'évêque cinq cents piastres (2700 fr.). Les officiers de l'armée ont une paye insignifiante, et les simples soldats ne reçoivent que la nourriture et l'habillement.

Le Quartel del Cerito.

Le président Lopez repousse hautement les prétentions de la confédération Argentine et de la Bolivie à la propriété exclusive du Grand-Chaco, immense contrée presque inconnue encore, située à l'occident du Rio-Paraguay, sur laquelle les autorités espagnoles établirent à plusieurs reprises des postes et des blockhaus pour contenir les hordes sauvages et défendre la province de leurs incursions (voy. t. III, p. 321). Le fort Bourbon ou Olympo fut fondé en 1792, et plus tard on créa l'établissement du *Quartel del Cerrito*, à cinq lieues de l'Assomption.

Plusieurs motifs m'ayant fait prendre la résolution d'aller passer quelques jours au *Quartel*, j'en fis part au président, qui voulut bien mettre à mes ordres un canot et quelques hommes. La voie de la rivière est plus longue, mais elle est aussi plus sûre. Je quittai donc l'Assomption dans une après-midi du mois d'août, et après avoir passé la nuit dans un des postes de la rive gauche (ils sont de ce côté très-rapprochés), je débarquai de bonne heure le lendemain dans une clairière ouverte à travers les arbres qui bordent le fleuve. Là se trouvait un piquet de soldats, d'où j'expédiai un exprès (*chasque*) au commandant du fort qui vint à ma rencontre en m'amenant des chevaux et une escorte.

Nous partîmes, et après une demi-heure de marche, nous aperçûmes le *Quartel*. L'emplacement du poste paraît bien choisi. Placé au centre d'une plaine découverte, sur une élévation peu considérable, mais d'où la vue s'étend sans obstacle, il est, de jour, à l'abri d'une surprise. Grâce à l'exhaussement du sol, les pâturages qui l'environnent, d'excellente qualité, se trouvent hors de l'atteinte des inondations du fleuve, et les troupeaux y multiplient dans d'incroyables proportions.

L'établissement consiste en un long bâtiment couvert en paille, dans lequel logent, d'un côté, le commandant et son second (*alferes*), de l'autre, les soldats. Au milieu s'ouvre une large porte qui donne accès dans une pièce destinée aux armes et aux munitions. J'y ai remarqué un petit canon de bronze, espèce de pierrier monté sur un affût de campagne. A ce corps de logis principal sont adossées d'autres dépendances consacrées aux usages domestiques.

Une forte palissade faite de pieux hauts de trois à quatre mètres entoure le *Quartel :* l'espace qu'elle renferme est un carré dont les côtés ont quatre-vingts mètres, avec des angles en pans coupés, garnis d'un banc sur lequel se place une sentinelle dont la tête seule dépasse le sommet de l'estacade. Une espèce de cage, élevée sur une poutre gigantesque, domine au loin la campagne. De jour, un soldat s'y tient; mais il en descend vers le soir, car par une nuit obscure les sauvages pourraient l'atteindre de leurs flèches en dépit de sa vigilance.

La garnison se compose de vingt-cinq hommes pris dans toutes les armes, mais le plus ordinairement parmi les lanciers. Tous les deux mois elle relève le détachement placé près du fleuve, que sa faiblesse numérique, son isolement, et l'absence de clôture autour



Indiens Tobas. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

du *rancho* qu'il occupe, astreignent à un service de surveillance incessant et fort pénible.

Il y aurait, en effet, de l'imprudence à se fier aux dispositions pacifiques des Indiens et à leurs démonstrations amicales. Si leurs agressions ne sont pas continuelles, si des années s'écoulent souvent sans qu'on ait à leur reprocher même une tentative de vol, tout à coup, profitant de l'obscurité profonde d'une nuit tempêtueuse, ils apparaissent en bandes nombreuses, poussent le cri de guerre, et lancent une grêle de flèches sur les sentinelles : puis ils se retirent en enlevant tout ce qu'ils peuvent réunir de troupeaux.

Ces brigandages périodiques n'empêchent pourtant pas certaines relations de s'établir entre la garnison et ses irréconciliables ennemis. Parmi les tribus, il en est d'ailleurs qui portent aux blancs une haine moins vi-

vace ; de ce nombre sont les Lenguas, qui viennent souvent troquer des chevaux contre de l'eau-de-vie, des oranges, quelques épis de maïs, ou de menus objets de fabrication européenne. Dans le court trajet du fleuve au poste, j'avais rencontré quelques Indiens de cette nation, et sur le désir que j'exprimai de les voir de plus près, le commandant les invita à venir me trouver. Dès le lendemain matin ils accoururent : la promesse d'une bonne ration d'eau-de-vie leur avait fait faire diligence. Je recueillais alors sur eux, et tout à l'aise, à l'aide d'un interprète, les renseignements suivants :

Indiens du Grand-Chaco. — Lenguas, Tobas, Machicuys.

Nation lengua. — Aujourd'hui très-peu nombreuse, et presque éteinte, la nation lengua vit au nord du Pilcomayo, unie et mélangée aux Énimages et aux Machicuys, à peu de distance du *Quartel*. Leurs ennemis actuels sont les Tobas unis aux Pitiligas, aux Chunipis et aux Aguilots. Ces derniers constituent une horde nombreuse de l'autre côté du Pilcomayo.



Indiens Lenguas. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

C'est surtout avec les Machicuys que les restes de la nation lengua sont unis et confondus. En effet, ils disent ne plus former que douze familles, et le cacique des *Mascoys* est en même temps le leur. Ce cacique se nomme *Viskê*. Les Paraguayos lui ont donné le surnom de *Casacapyta*, mot hybride formé d'un vocable espagnol et de *pyta*, rouge, qualificatif guarani Ce surnom lui vient d'une casaque rouge dont lui fit présent un officier du *Quartel*.

Les Lenguas ont des *payes* ou médecins qui n'administrent aux malades que de l'eau et des fruits, et pra-

tiquent des succions avec la bouche sur les plaies et les endroits douloureux. Ils entremêlent cette opération de jongleries et de chants accompagnés avec des calebasses (*porongos*) qu'ils secouent aux oreilles du malade. Ces *porongos* remplis de petites pierres, font un bruit assourdissant. Les *payes* sont en même temps sorciers, prédisent les événements, et lisent dans l'avenir.

Quelques femmes (la coutume n'est pas générale) se tatouent d'une manière indélébile à l'époque de la puberté, qui toujours est marquée par une fête. Cette fête consiste dans une réunion de famille, où les hommes s'enivrent avec de l'eau-de-vie s'ils ont pu s'en procurer par échange, ou avec la liqueur fermentée (*chicha*) qu'ils tirent des fruits de l'*algarobo*.

Le tatouage des femmes consiste en quatre raies bleues, étroites et parallèles, qui tombent du haut du front sur le nez qu'elles suivent jusqu'à l'extrémité, sans continuer sur la lèvre supérieure, et en anneaux irréguliers, dessinés sur les côtés du front jusqu'aux tempes exclusivement, sur les joues et le menton.

Les deux sexes se percent les oreilles dès l'âge le plus tendre, et y passent un morceau de bois dont ils augmentent sans cesse le diamètre, de telle sorte que vers l'âge de quarante ans, ce trou offre d'énormes dimensions. J'en ai mesuré plusieurs, et j'ai trouvé pour moyenne, dans le sens longitudinal, six centimètres. Le diamètre antéro-postérieur était un peu moins considérable. Ces morceaux de bois, pleins, sont irrégulièrement arrondis, et m'ont présenté, dans leur plus grand diamètre, jusqu'à quatre centimètres et demi. Souvent aussi les Lenguas les remplacent par un long morceau d'écorce d'arbre roulé en spirale comme un ressort de pendule. Quelle que soit sa nature, ce morceau de bois se nomme *ilaskê*.

Les Lenguas se peignent les cheveux, qu'ils coupent sur le haut du front, et font une mèche, qui du milieu de la tête va rejoindre en passant au-dessus de l'oreille gauche, la masse réunie et attachée derrière la tête, avec un ruban ou une corde de laine. Ces cheveux toujours noirs, droits et généralement longs et très-fins, soyeux même, sont donc tombants entre les deux épaules. Les femmes ne réunissent pas ainsi leur chevelure tous les jours. J'en ai vu plusieurs qui la laissaient flotter. Au reste, s'ils se peignent quelquefois, on ne peut pas dire que les Lenguas aient soin de leurs cheveux; leur extrême malpropreté s'y oppose. Il est en effet impossible de rien voir de plus sale que cette nation, si semblable en cela aux autres.

Les Lenguas ont pour armes un arc et des flèches qu'ils portent derrière le dos serrées dans un cuir. Ils ont aussi une hache qu'ils appellent *achagy*, et qu'ils portent de la même manière. Ils tiennent à la main une *makana*, bâton fait de bois dur et pesant. A cela ils ajoutent encore une lance garnie de fer, et quelques-uns les *bolas* et le *lazo*. Ils sont excellents cavaliers, montent à poil, avec leur femme et leurs enfants, plusieurs sur le même cheval, et ils montent à droite, les femmes comme les hommes. Ils n'ont pas de mors et se contentent d'un morceau de bois : ils font des rênes avec des fils de *caraguata*.

Leur couleur brun olivâtre, plus foncée que celle des Tobas, des pommettes saillantes, leurs petits yeux, une face large, aplatie, leur nez ouvert, un peu écrasé, leur large bouche, de grosses lèvres, donnent à la physionomie de ces sauvages un aspect singulier, auquel ne contribue pas médiocrement une paire d'oreilles tombant jusqu'à la base du cou, et chez quelques individus jusqu'aux clavicules. Les Lenguas, comme tous les Indiens, deviennent hideux en vieillissant.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis mon excursion sur ce point, et je rentrais à l'Assomption après un nouveau voyage dans l'intérieur du pays, lorsque j'appris que le *Quartel* avait été l'objet d'une agression tout à fait imprévue de la part des tribus du Chaco, et qu'à la suite d'un engagement dans lequel deux Indiens avaient trouvé la mort, les soldats avaient pu reprendre le bétail dérobé, et faire des prisonniers, aussitôt dirigés sur la capitale, et confiés à la garde de la troupe dans la caserne de cavalerie située près de l'arsenal et du port. L'occasion était on ne peut plus favorable pour continuer mes études etnographiques et les compléter : dès le lendemain j'accourais à la caserne.

Je trouvai, en arrivant, une douzaine d'Indiens chargés de fers (*grillos*), et assis çà et là au milieu d'une cour étroite. Couverts de sordides vêtements européens, de *ponchos* en guenilles, ou drapés à l'antique dans de mauvaises couvertures, les prisonniers, parmi lesquels figuraient deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quinze, paraissaient tristes et abattus. Ils gardaient un silence profond, dont j'eus quelque peine à les tirer.

A côté des Lenguas que j'avais vus au *Quartel*, il y avait des Tobas et des Machicuys; mais quoique connu des premiers, ce fut en vain que mon interprète les questionna sur le motif de leur agression.

Nation toba. — Les Tobas nommés par les Enimagas et les Lenguas, *Natocoet* et *Yncanabacté*, et *Guanlang* dans la langue mataguaya, sont d'une taille généralement élevée et bien prise. J'en ai mesuré trois, et j'ai trouvé un mètre quatre-vingt-un centimètres, un mètre soixante-dix-sept centimètres, et un mètre soixante-onze centimètres. Leur système musculaire est développé, et leurs membres, bien conformés, se terminent, comme chez toutes les nations du Chaco, par des mains et des pieds à faire envie à des Européennes.

Ils ont un front ordinaire, non fuyant; des yeux vifs, plus grands que ceux des Lenguas, et surmontés de sourcils minces et peu fournis : l'iris est noir. Ils ne s'arrachent pas les cils. Leur nez, régulier, allongé, s'arrondit à son extrémité en s'élargissant un peu. La bouche légèrement relevée aux angles, mieux proportionnée et moins largement fendue que celle des Lenguas, est garnie de belles dents qu'ils conservent dans un âge fort avancé. Ils n'ont pas non plus les pommettes saillantes et la face aussi large.

Les Tobas paraissent avoir renoncé à l'usage du barbote qu'ils portaient encore au temps d'Azara : aucun

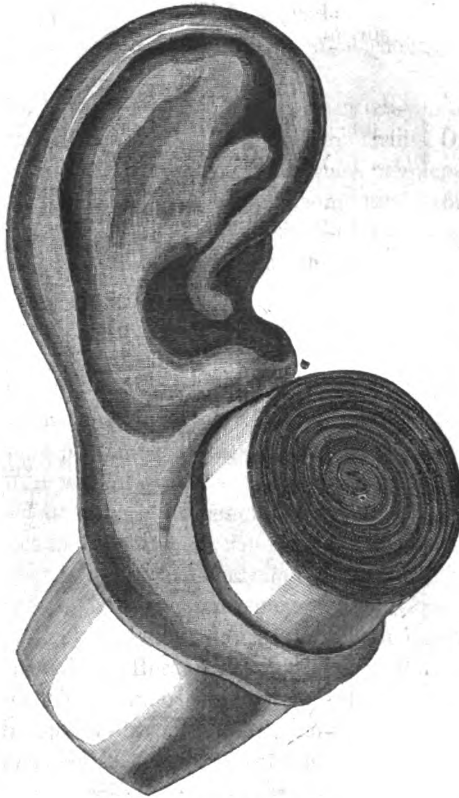
d'eux n'avait de cicatrice à la lèvre inférieure. Leurs oreilles n'étaient pas percées. Ils laissent croître et flotter librement leurs cheveux sans les attacher. Quelques-uns cependant les coupent carrément sur le front: cette coutume existe même chez certaines femmes.

La couleur de la peau, moins foncée que celle des Lenguas, est d'un brun-olive, sans reflets jaunâtres; au reste, j'avoue qu'il est très-difficile d'exprimer ces nuances si variées de coloration.

Rien ne pouvait distraire les hommes de leur taciturnité; à toutes nos questions leur physionomie restait impassible, froide et sérieuse. Quelques voyageurs accordent aux femmes encore jeunes un sourire gracieux, une figure intéressante; mais leurs traits se déforment de bonne heure, et, comme les hommes, elles deviennent d'une laideur repoussante. En même temps, le sein, d'un volume normal, d'abord bien placé, s'allonge au point de leur permettre d'allaiter leurs enfants qu'elles portent derrière le dos.

Ainsi réunie aux Mbocobis, la nation toba occupe, ou plus exactement parcourt une étendue considérable des plaines du Chaco. On la rencontre sur les bords du Pilcomayo, depuis son embouchure jusqu'au pied des premiers contre-forts des Andes, où elle est en contact et souvent en guerre avec les Chiriguanos.

Généralement nomades, les Tobas sont pêcheurs et chasseurs. Pour armes ils ont des *bolas*, des flèches, des *makanas* et de longues lances armées de pointes de fer. Quelques-unes de leurs tribus, plus sédentaires, ajoutent les produits de l'agriculture à ceux de la chasse; elles cultivent le maïs, le manioc et les patates.



Oreille de Lenguas.

Les enfants des deux sexes vont nus; les hommes et les femmes portent une pièce d'étoffe enroulée autour des reins, ou se drapent dans un manteau fait de la dépouille des animaux sauvages. Les femmes ont pour ornements des colliers et des bracelets de perles de verre ou de petits coquillages; et dans certaines tribus, les hommes s'entourent le corps de longs chapelets blancs, composés de petits fragments de coquilles arrondis en forme de boutons, et enfilés de manière à conserver une position uniforme.

La circonstance à laquelle nous avons dû de retrouver à l'Assomption ces hordes indomptables, laisse assez pressentir ce qu'il nous reste à dire de leurs mœurs et de leurs habitudes. Les Tobas, fiers, jaloux de leur liberté, ont de tout temps montré des dispositions hostiles aux créoles et n'ont cessé d'inquiéter leurs établissements, tantôt en les attaquant à force ouverte, tantôt en pillant leurs troupeaux. Les villes de Corrientes et de Santa-Fé, cette dernière surtout, eurent beaucoup à souffrir de leurs déprédations. Les Santafécinos, aidés par les gouverneurs des provinces voisines, ont à plusieurs reprises dirigé contre leurs ennemis implacables de coûteuses et sanglantes expéditions. Cette lutte entre la barbarie et la civilisation continue de nos jours plus ardente que jamais. Un voyageur raconte que des Indiens ont fait sur les rives du Salado, du mois d'avril 1854 au mois d'août 1855, six invasions qui ont coûté à la province de Santiago cent treize habitants emmenés comme captifs ou assassinés sur place. Nulle sécurité pour les habitations éparses ni même pour les villes. Ces hordes pillardes, qui savent doubler les forces et la vitesse du cheval, traversent comme une avalanche d'immenses déserts, et tombent tout d'un coup sur de pauvres familles, presque folles de frayeur et sans défense. Qu'on suppose ces Indiens pourvus quelque jour d'armes à feu, et ils viendront impunis asseoir leurs tentes sur les ruines des cités. En attendant que le croisement des races les fasse entrer, modifiés et adoucis, dans la grande famille humaine, l'imminence du péril oblige à des mesures énergiques d'extermination dont l'intéressant récit nous entraînerait trop loin.

Machicuys. — Tout en admettant une identité presque complète entre les Tobas et les Mbocobis, nous faisions nos réserves jusqu'à plus ample informé à l'égard des Machicuys, que M. d'Orbigny regarde comme une tribu des Mbocobis et des Tobas dont ils parleraient la langue. L'étude spéciale que nous avons faite ne nous permet pas de partager cette manière de voir.

A côté des différences de langage, nous en trouvons d'autres. Ainsi, plus sédentaires, agriculteurs, doués de mœurs moins farouches, les Machicuys se rapprochent des Lenguas par les dimensions extraordinaires du lobule des oreilles, par leurs armes et la manière de combattre. Azara dit qu'ils s'en éloignent par la forme de leur barbote, lequel ressemblerait à celui des Charruas. Nous répéterons ici l'observation que nous avons faite précédemment : aucun des Machicuys que nous avons vus ne présentait la cicatrice de l'ouverture destinée à recevoir ce sauvage ornement qu'ils abandonnent, à l'exemple encore des Botocudos du Brésil, tandis que certaines peuplades de l'ancien continent le conservent religieusement. C'est ainsi que les Berry, nation noire des bords du Saubat, affluent de la rive droite du Nil, se percent

la lèvre inférieure pour y introduire un morceau de cristal de plus d'un pouce.

La taille, les formes, les proportions des Machicuys sont celles des Lenguas. Comme eux ils ont de petits yeux, la face large, une grande bouche, le nez épaté, les narines ouvertes. Ils laissent flotter leurs cheveux, dont les boucles épaisses couvrent en partie leur visage et retombent sur leurs épaules.

Le langage de ces nations est, comme celui de tous les Indiens du Chaco, très-accentué et rempli de sons arrachés avec effort du nez et de la gorge : il présente des redoublements de consonnes d'une extrême difficulté de prononciation.



Indien Machicuy. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

Tels sont les caractères principaux de l'organisation des Indiens que nous avons pu observer. Dans la crainte des redites, je renvoie le lecteur, désireux de plus amples détails, aux ouvrages que j'ai cités dans le courant de cette notice, et à ceux qui trouveront place dans la *Bibliographie* du Paraguay et des Missions.

Alfred DEMERSAY.



La djiguitovka (voy. p. 128). — Dessin de Blanchard.

VOYAGE DE TIFLIS A STAVROPOL,

PAR LE DÉFILÉ DU DARIAL[1].

PAR M. BLANCHARD.

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Entrée triomphale à Tiflis. — Costumes. — Fêtes de Pâques. — Le baiser. — Danse guerrière des Touchines.

Le 18-30 avril 1857, je quittais Tiflis après un séjour de cinq mois et demi. Mais avant d'en partir peut-être me permettra-t-on de dire comment j'y étais arrivé.

Invité par le prince Alexandre Bariatinsky à l'accompagner au Caucase, alors qu'il allait prendre possession de son poste de *namestnik* (lieutenant de l'empereur), je l'avais rejoint à Nijni-Novgorod ; une hospitalité princière m'avait été offerte à bord de l'*Astara*, bateau à vapeur de la marine impériale, venu d'Astrakhan pour transporter le namestnik jusqu'à l'embouchure du Volga ; de ce point nous avions accompli le reste du trajet sur deux autres navires également de la marine impériale, et après une heureuse et courte navigation sur la mer Caspienne, nous avions débarqué à Pétrovsky, où je foulai pour la première fois la terre du Caucase.

A compter de ce jour, ce fut une suite non interrompue de fêtes. La nomination du prince avait eu l'assentiment général, et chacun tenait pour sa part à manifester la satisfaction qu'il en éprouvait ; on attendait tout de lui, et la suite a fait voir que cette espérance était fondée. C'était au Caucase qu'il avait fait ses premières armes, là qu'il avait gagné tous ses grades ; hommes et choses, rien ne lui était étranger dans ce pays qu'il

1. Voy. sur Tiflis, t. I, p. 321. Ce voyage de M. Blanchard peut être considéré comme faisant suite à celui d'Astrakhan à Tiflis par M. Moynet.

allait régir avec des pouvoirs plus étendus qu'aucun namestnik avant lui; l'accueil qu'il recevait était le gage de ses futurs succès, de la soumission complète de ces contrées, dont la population guerrière tenait depuis cinquante ans les forces de la Russie en échec.

Une ascension au Koronaï d'où l'on découvre une partie de la chaîne du Daghestan, celle dont Châmyl était encore en possession, ouvrit brillamment cette longue liste d'ovations qui devait accompagner le prince jusqu'à Tiflis. Temir-Khan-Choura, Derbent, Kouba, Bakou, Chémakha, se signalèrent par les fêtes les plus ingénieuses. Chaque soir, pendant le voyage, une centaine de cavaliers, munis de longs bâtons surmontés d'espèces de cages en fer où brillait le naphte enflammé, se joignaient à l'escorte imposante qui nous accompagnait. A voir cette longue suite d'équipages entraînés avec une vertigineuse rapidité, ces cavaliers revêtus de costumes étranges, ces torches gigantesques semblables à autant de météores brillant dans l'obscurité de la nuit, cette route semée de feu, on aurait pu croire à la réalisation d'une de ces ballades fantastiques du moyen âge où des chevaliers sont emportés dans un tourbillon de flammes.

A partir de Chémakha[1], c'est en pays hostile que nous avions continué notre voyage, toujours aux avant-postes de la ligne en même temps de défense et d'attaque du Lesguinstan. Noukha[2], cette ville qui semble semée dans un bois, Kakh, Zakatal, Lagodekhi, ces forteresses au milieu des forêts vierges, offrirent au prince, sous la protection de leurs canons et de leurs vaillants défenseurs, des fêtes militaires pleines d'originalité et d'entrain. A Kvarel, où commence la Géorgie, deux cents princes vinrent réclamer l'honneur d'escorter le namestnik. Ce brillant escadron, revêtu d'habits somptueux, muni d'armes du plus haut prix, monté sur les chevaux de la Kabarda, qui ont conservé la plupart des qualités du cheval arabe duquel ils tirent leur origine, nous accompagna jusqu'à Telaf, charmante ville d'aspect tout à fait italien, en passant par Tzinandaly, paisible résidence, une fois témoin de violences et de carnage, alors que Châmyl, trompant la surveillance dont il était entouré, vint pendant la nuit saccager le château et emmener captives les infortunées princesses Orbeliane et Tcheftchevadzé.

De Telaf, l'escorte, auparavant de sûreté, était devenue une escorte d'honneur. La Géorgie est chrétienne, les habitants sont braves et doux, et ce leur sera un éternel honneur d'avoir maintenu pendant tant de siècles leur foi, leur croyance, leur nationalité, entourés d'États musulmans qui, à diverses reprises, ont tenté la conquête de ce beau pays, qu'ils ont pu couvrir de cendres et de sang, mais qu'ils n'ont jamais pu subjuguer.

Moukhravan est le dernier endroit où nous nous sommes arrêtés; le lendemain, nous arrivions à Tiflis, où une entrée vraiment triomphale attendait le prince Bariatinsky. Ce mélange de pompe européenne et orientale,

1. Voy. t. I, p. 309.
2. Voy. t. I, p. 317.

les uniformes beaux, mais simples, de l'armée russe, contrastant par leur sévérité avec l'éclat des costumes orientaux, l'empressement de tous offraient un coup d'œil vraiment remarquable, et il aurait fallu être plus que blasé sur le *saltanat*[1] musulman pour ne pas être ébloui d'un pareil spectacle éclairé par un brillant soleil d'automne.

En entrant dans la ville au milieu d'un concours immense qui remplissait les rues étroites du vieux quartier, tout en faisant attention à ne pas écraser sous les pieds du cheval cosaque que je montais quelque curieux imprudent, tâche difficile s'il en fût au monde, je regardais les balcons saillants, les toits plats des maisons regorgeant d'une foule compacte de femmes et d'enfants, de ces belles Géorgiennes que je n'avais entrevues que voilées à Smyrne ou à Constantinople, et qui là apparaissaient dans tout l'éclat de leur beauté. Où étaient Decamps et Marilhat, ces deux excellents artistes qui nous ont révélé l'Orient!

Ce serait une curieuse nomenclature que celle des races diverses composant la foule qui nous entourait. A côté de la papakha[2] et du bechmet[3] tatare revêtus également par les montagnards et les Cosaques de la ligne, du bonnet pointu en forme de claque des Persans, on voyait la papakha en pain de sucre du Géorgien et de l'Arménien, la casquette nationale du marchand russe et son cafetan; puis c'était la bourka[4] caucasienne, la longue robe des sectateurs d'Ali; parfois un parsi, en route pour son pèlerinage de Bakou, laissait apercevoir le turban aplati des environs de Bombay; des Kurdes, quelques Turcs se mêlaient à la foule que dépassaient, sur la place du Bazar que nous traversions, les têtes des lourds chameaux d'Asie, aux jambes courtes, au garot velu et à la double bosse formant ensellement. La partie féminine, en grande majorité composée de Géorgiennes et d'Arméniennes, chrétiennes par conséquent, usant de ce privilége, si rare chez les femmes orientales, d'aller le visage découvert, offrait aux regards cette charmante coiffure nommée tassakravi, sorte de tortil de baron formé d'un large ruban d'où s'échappe un voile léger lamé d'or ou d'argent, ainsi qu'une pièce de mousseline arachnéenne qui, passant derrière l'oreille et entourant le bas du visage en passant sous le menton, semble comme un compromis entre le voile qui jadis couvrait entièrement la figure et le privilége récemment conquis. Les robes de couleurs éclatantes, aux manches ouvertes dans toute leur longueur, laissant apercevoir un vêtement de dessous en riches étoffes de soie, sont serrées à la taille par un large ruban, généralement pareil à celui du tassakravi, et qui retombe en longs bouts flottants, ou par

1. *Saltanat*, pompe en turc. — Il y a un proverbe oriental qui dit : « La richesse aux Indes, l'esprit en Europe, la pompe (*saltanat*) chez les Ottomans. »
2. *Papakha*, bonnet de fourrure en forme de turban.
3. *Bechmet*, redingote serrée à la taille et portant sur la poitrine une cartouchière de chaque côté; on la nomme aussi tcherkeska.
4. *Bourka*, sorte de manteau velu en tissu très-fort et imperméable.

une ceinture de cette orfévrerie du Caucase en argent niellé, d'où pend un petit poignard et un pistolet d'un travail curieux, armes inoffensives, et que, cependant, leurs belles propriétaires sauraient, en cas de besoin, échanger contre celles plus meurtrières que portent les hommes[1] qui, eux, ne les déposent jamais. Une sorte de surtout en velours nacarat foncé, à manches pendantes par derrière, garni de fourrures de prix, orné sur la poitrine de trois gros brandebourgs en orfévrerie, recouvre les Géorgiennes pendant l'hiver; l'été elles s'enveloppent d'une large et longue pièce de cotonnade blanche, nommée *tchadré*, qui, se mettant sur la tête comme une mantille, retombe jusqu'à terre, serrée à la taille, non par une ceinture, mais par la pression des coudes.

Après avoir mis pied à terre pour entrer dans l'antique cathédrale, récemment restaurée par le prince Gagarine, qui a fait des recherches consciencieuses couronnées de succès pour la remettre dans son état primitif, après y avoir rendu grâces à Dieu pour l'heureuse arrivée du namestnik, le cortége se remit en route pour le palais du gouvernement où le prince Bariatinsky reçut les félicitations de tout le monde officiel, et le soir un grand dîner réunissait les principaux fonctionnaires du Caucase.

Ce dîner fut interrompu avant la fin du premier service par un bruit de flûtes rustiques et de tambourins qui semblait venir et venait en effet du dehors. Je ne fus pas des derniers à quitter la table et à me précipiter vers la galerie ornée de colonnes qui règne au premier étage du palais. Un singulier spectacle m'y attendait : la place était couverte d'un immense concours d'hommes, tous un petit cierge allumé à la main ; de toutes les rues qui en rayonnent affluaient de longues lignes de lumières venant se réunir à la masse principale. C'étaient les corporations de Tiflis[2], musique et drapeau en tête, qui accouraient pour féliciter le namestnik sur son heureuse arrivée. Lorqu'il parut sur la galerie, un formidable hourra accueillit sa présence; au même moment plusieurs cercles se formèrent aux dépens des côtes des assistants, tant ils étaient serrés, puis la musique redoubla avec une espèce d'acharnement, et les beaux danseurs de chaque corporation exécutèrent cette danse singulière que j'avais déjà vue souvent au Caucase, que les Russes nomment la *lesguinka* et les Géorgiens *lékoury*. Généralement un seul danseur se place au milieu du rond où, parfois manœuvrant sur la même place, il exécute une sorte de trépignement, tantôt sur le talon, tantôt sur la pointe du pied, assez semblable au *zapateado* espagnol; puis s'élançant en avant il parcourt vivement le tour du cercle en continuant les mêmes pas et faisant avec les bras des mouvements qui m'ont rappelé ceux de nos anciens télégraphes. Parfois aussi un homme et une femme sont les acteurs de ce ballet, que ne dédaigne pas la plus haute société géorgienne ; j'y ai vu exceller le prince D*** et les princesses O***, T***, M***. — C'est alors toujours la même figure qui dure depuis la plus haute antiquité : Apollon poursuivant Daphné, mais une Daphné coquette, qui préfère ne pas être changée en laurier. Rien n'est d'ailleurs plus gracieux que cette danse : la jeune femme tient toujours les yeux baissés, et tout, jusque dans les ondulations de sa robe, est chaste et noble.

Quelques jours après notre arrivée, à l'occasion de la fête de Saint-Georges, le prince Bariatinsky convoquait dans le frais jardin du palais tous les chevaliers de cet ordre, au nombre de plus de sept cents; généraux, officiers et soldats[1]. Ce nombre ne doit pas étonner au Caucase, où les actions de guerre sont pour ainsi dire l'état journalier. Le repas et le service étaient les mêmes pour tous sans distinction, puis la musique militaire fit entendre ses joyeux accents, et la *lesguinka* commença. Je me promenais autour des tables avec le brave général prince Béboutoff, le vainqueur de Kurugh-Darah et de Bach-Kadi-Klar dans la dernière guerre, lorsqu'un groupe de soldats s'approcha de lui ; bientôt, malgré sa résistance, il est enlevé sur les bras de ses anciens compagnons d'armes, qui, après lui avoir fait faire trois mouvements ascensionnels de bas en haut, le déposèrent respectueusement debout; j'étais témoin d'une espèce d'élévation sur le pavois.

Au commencement du carême, le vénérable patriarche Narsès, le pape des Arméniens, mourut à un âge très-avancé pendant un voyage qu'il avait fait à Tiflis. Je fus témoin, à cette occasion, d'une magnifique cérémonie funéraire. J'avais eu plusieurs fois l'honneur de me trouver en compagnie du patriarche, et je voulus lui donner un dernier témoignage de respect en assistant à ses funérailles. Le service eut lieu dans l'antique cathédrale arménienne, fortifiée, qui s'élève près du Koura dans l'ancien Tiflis, avec toute la pompe que l'on déploie en semblable circonstance; puis on conduisit la dépouille mortelle du pontife vénéré vers sa dernière demeure, le couvent d'Echmiadzine près d'Érivan, au pied du mont Ararat, séjour habituel des patriarches arméniens, leur siége pontifical, et le lieu de leur sépulture.

Je pourrais encore citer parmi mes souvenirs de Tiflis le bal donné par la noblesse et celui qu'offrirent la *douma*[2] et les marchands, peu de jours après, au prince

1. Pendant la guerre passée, lors de la campagne en Asie de l'armée russe, la princesse Dadiane, veuve du souverain de la Mingrélie et régente, pour son fils, le prince Alexandre Dadiane, a fait lever en masse ses sujets pour les opposer à l'armée turque, et a toujours marché à leur tête pendant toute la campagne. Elle porte le grand cordon de Sainte-Anne de Russie et la médaille militaire de Saint-Georges qui ne se donne que pour actions d'éclat à la guerre.

2. A Tiflis, chaque métier, ou chaque commerce, forme une corporation régie par des syndics. On peut mettre en doute l'utilité de cette organisation en considérant les abus du monopole qu'elle exerce.

1. L'ordre militaire de Saint-Georges ne se donne que pour faits de guerre bien et dûment prouvés; les soldats désignent entre eux, après un combat, ceux qui sont les plus méritants. Cette croix, portée au cou, est une grande distinction. Il y a un an, il n'y avait pas de grand cordon de cet ordre; Radetzky était le dernier qui l'eût obtenu. Jadis on était élevé de droit au rang de chevalier après vingt-cinq ans de service; mais l'empereur Alexandre II a aboli cet usage.

2. La ville, ou mieux l'hôtel de ville. Par *douma*, on entend la

Bariatinsky. C'était un ravissant spectacle que tout ce singulier amalgame de costumes européens et asiatiques, d'uniformes russes et de costumes géorgiens et musulmans, de robes européennes avec l'ampleur exagérée de la crinoline, et des robes amples également, mais tombant en larges plis, des dames de Tiflis. Les vastes salles du gymnase[1] avaient été mises en réquisition pour le premier; une salle arrangée à la mode persane, en *darbaz*, attira surtout mon attention. Kalianes[2] de toutes formes, miroirs à encadrements fantastiques, vases d'argent de toute espèce, peintures curieuses, armes richement ornées, etc., etc., étaient rangés avec profusion sur une large corniche qui faisait le tour de l'appartement à trois pieds environ du plafond; un cordon de bougies la redessinait d'une ligne brillante dans tout son pourtour, et les murs étaient recouverts de tapis de Perse aux couleurs éclatantes en même temps qu'harmonieuses. Un large divan, recouvert de ces mêmes tapis, faisait le tour de la salle, et à son extrémité s'y tenait accroupi tout un orchestre persan. C'étaient des *doudouk* ou *salamouri*, clarinettes donnant des sons assez semblables à ceux d'un hautbois criard ; des *tchianouri*, violons de forme étrange tenus perpendiculairement, et sur lesquels l'archet se promène horizontalement, comme sur le violoncelle; une paire de timbales lilliputiennes sur lesquelles on touche avec des baguettes semblables à des manches de pinceaux et qui produisent un bruit pareil à celui que ferait une forte grêle frappant sur des carreaux de vitre : on les nomme *dimplipito;* puis enfin *Satar*, le fameux *Satar*, le Rubini, le Duprez de la Perse, pour qui l'*ut* de poitrine n'est qu'un jeu, puisqu'il monte authentiquement quatre ou cinq tons au-dessus, mais qui, pour y arriver, fait de telles grimaces que, pendant qu'il chante, il se tient constamment la figure cachée par un livre pour les dissimuler aux assistants. Le bal des marchands eut lieu dans un khan récemment construit par un riche Arménien, le colonel Arzrouni, et qui n'était pas encore habité. Les éléments en furent les mêmes que ceux de la fête précédente, et n'eussent été les costumes caucasiens d'hommes et de femmes qui étaient en nombre considérable dans ces deux bals, il eût été impossible de se croire en Asie.

Le carême se passa avec son austérité accoutumée, pour le prince Bariatinsky et ses coreligionnaires, mais non pour l'étranger qui recevait une si magnifique hospitalité; puis arriva enfin le jour de liesse, Pâques[3], si impatiemment attendu par les estomacs débiles, alors que sur toutes les tables, dans toutes les maisons, le beurre, si longtemps prohibé, se dresse en quantités énormes sous toutes les formes possibles, mais surtout sous celle d'agneau habilement modelé. Les œufs rouges, absolument comme en France, sont dans toutes les mains, dans toutes les poches; je ne parlerai pas des présents qui se font d'œufs en bois taillé, en porcelaine et même en matières plus précieuses; l'usage commence à s'en répandre parmi nous; mais ce qui caractérise ce jour dans l'Église d'Orient, c'est le baiser que chacun se donne en s'abordant. *Khristos voskres,* le Christ est ressuscité, est la phrase sacramentelle qui sert de salut. Dire que les rangs sont confondus serait aller trop loin, mais le supérieur embrasse son inférieur, le maître son domestique, en signe de paternité et d'égalité devant Dieu et en réjouissance de l'heureux événement que fête l'Église.

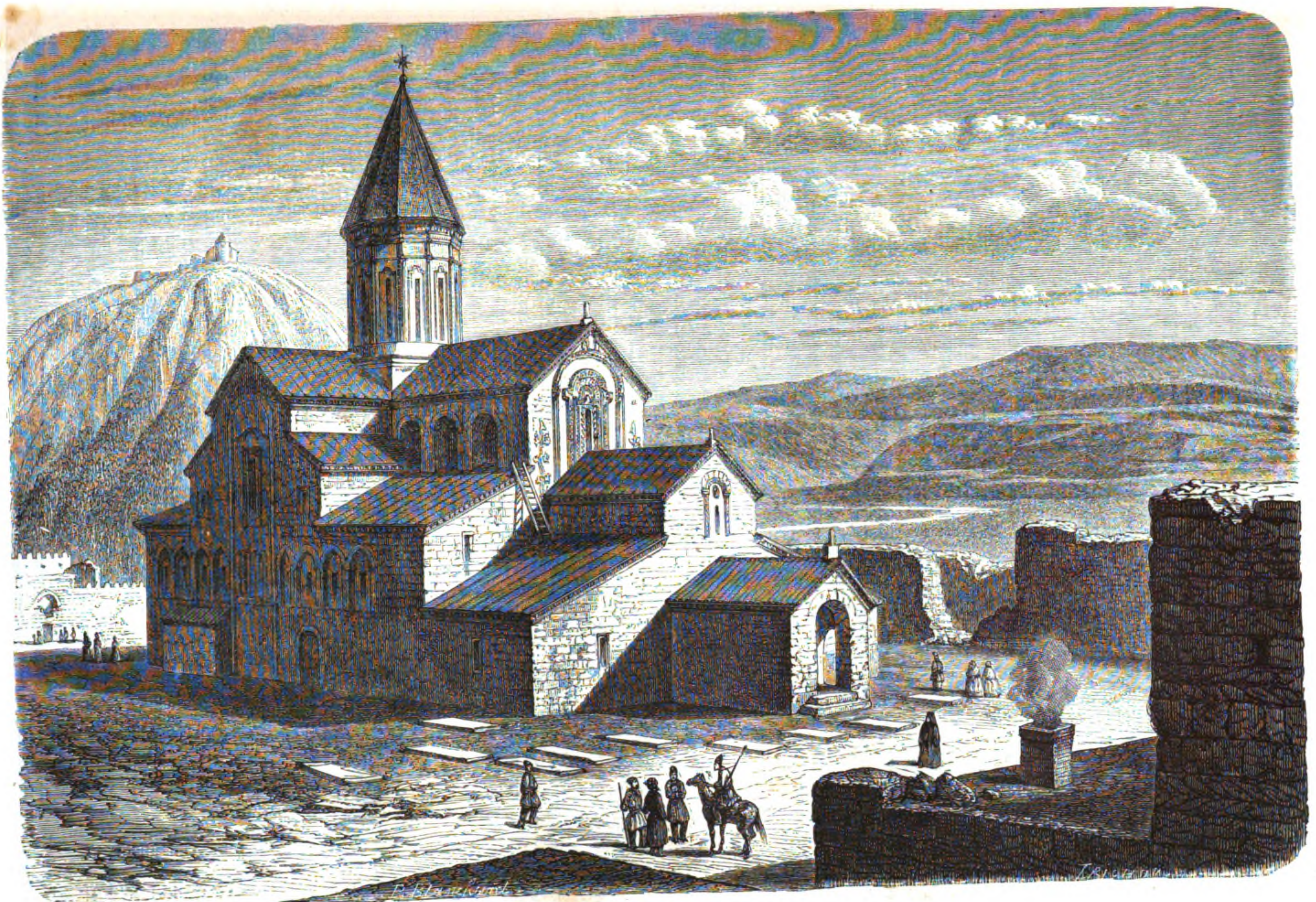
Le jour de Pâques, arriva une députation de Touchines ou Khefsours, peuple chrétien qui habite au nord-ouest de la Géorgie entre celle-ci, les hauts sommets du Daghestan et le pays des Ossettes. Excepté dans l'escorte particulière de l'empereur de Russie, je n'avais pas encore eu l'occasion de voir des hommes revêtus de la cotte de mailles; et ici je dirai que Châmyl, que l'on représente toujours sous ce costume, ne l'a jamais porté. Rien n'est plus original que l'accoutrement de ces hommes : ils sont revêtus d'une espèce de tunique à longues manches de gros drap foulé couleur rouge sang de bœuf; un pantalon de même étoffe leur arrive au milieu des jambes qui sont couvertes de jambières en cuir ornées de dessins bizarres en broderies de couleur. La chaussure consiste en brodequins pointus qui arrivent au-dessus de la cheville où ils vont en s'évasant. C'est par-dessus tout cela, qui représente le *chamois* des guerriers du moyen âge, qu'ils mettent leur armure de mailles. Le casque est formé par une calotte de fer ornée d'une bande de cuivre retenue par des clous d'acier ; au centre se trouve un bouton du même métal d'où part un cordon qui s'attache au cou, et témoigne du peu de stabilité de cette coiffure; de la calotte pend une pièce de mailles qui descend jusque sur les épaules par derrière et sur le devant n'arrive que jusqu'à la hauteur des yeux; mais de chaque côté il existe un appendice, qui, au moment du combat, y est fortement attaché au moyen de cordons de cuir et garantit ainsi le reste du visage. La cotte de mailles proprement dite est de la même forme que la tunique qu'elle recouvre entièrement, et le pantalon est également couvert de mailles, mais par devant seulement; et cette moitié de défense est attachée autour de la cuisse par des cordons de cuir. Quelques Touchines avaient une petite armure en mailles sur leur brodequins. Deux bandoulières se croisent sur la poitrine et sur le dos; l'une soutient une cartouchière épousant la forme du corps, dans laquelle il y a place pour douze cartouches ; l'autre supporte le *chachka*, sabre qui n'a pas de croissillon à la poignée, laquelle entre en partie dans le fourreau. Ces bandoulières en cuir épais sont ornées de clous et d'ornements d'argent; de distance en distance pendent quelques appendices terminés par une croix en argent. Le corps est entouré d'une ceinture pareille qui soutient à

bâtiment, et en même temps le *golova*, maire, et le conseil de ville.

1. Lycée.

2. Pipes persanes, espèces de narghilés.

3. Le carême russe est plus généralement observé que dans l'Église romaine, le maigre est plus austère, l'Église d'Orient ne permettant sous aucun prétexte l'usage des œufs, du beurre, du laitage, ni du poisson. Tout se prépare à l'huile des plantes oléagineuses que produit la Russie, et l'alimentation se compose exclusivement de légumes et surtout de champignons. Pour le thé on se sert de lait d'amandes.



L'église de Mtskheta. — Dessin de Blanchard.

droite une boîte d'argent destinée à contenir la graisse nécessaire pour l'entretien des armes, et à la gauche le *kindjall*, ce long poignard du Caucase que l'on voit au côté de tous les habitants de ce pays. Au cou est pendu, par une longue et mince courroie de cuir, un petit bouclier de bois rond, revêtu à la surface extérieure de bandes concentriques de fer fixées par des clous à tête, en forme de pointe de diamant ; au centre une plaque carrée fixée par les mêmes clous et par quatre bandes de fer en croix assure la solidité de cette arme défensive ; l'intérieur est doublé de cuir, et une seule poignée au centre sert à la saisir. L'armement est complété par le long fusil du Caucase, à la crosse mince et étroite, au canon de Damas déroché, maintenu par une multitude de capucines en argent.

Cette députation venait présenter au namestnik une supplique pour demander le changement d'un de leurs chefs, qui, paraît-il, abusait de son pouvoir, pouvoir délégué par eux-mêmes, cependant. Quelques années auparavant cette question se serait tranchée par l'assassinat de l'accusé, et ce respect pour la vie des hommes et pour la justice n'est pas un des moindres bienfaits de l'influence de la Russie dans ces contrées.

Sur la demande qui leur en fut faite, ils exécutèrent une danse guerrière de leur pays. Les visages furent voilés de mailles, et s'accroupissant sans quitter les pieds de terre, après s'être divisés en groupes de deux, ils commencèrent un combat simulé, avançant l'un sur l'autre et reculant alternativement, frappant en cadence du bout de leur sabre sur le bouclier de leur adversaire, mais sans faire aucune parade, aucun simulacre d'attaque ni de défense ; ils auraient tout aussi bien pu rester le visage découvert, car vraiment il n'y avait pas de danger pour eux de se blesser.

Dans l'après-midi, en me promenant au bazar, j'en rencontrai quelques-uns, examinant avec une avide curiosité tempérée par un air d'indifférence les objets si nouveaux pour eux qui s'offraient à leurs regards ; les armes surtout attiraient vivement leur attention. Cette rencontre me fit reporter par la pensée à la description si amusante que fait Walter Scott dans son roman de *la Jolie fille de Perth*, de ce highlander qui pénètre dans la ville et dissimule également l'effet produit sur lui par les choses qui l'entourent et dont il ignore l'usage.

Départ de Tiflis. — La tarantasse. — Le poderojnaïa.

Ici je reprends mon voyage interrompu dès la première ligne.

Le prince Bariatinsky, dans la sollicitude qu'il n'a jamais cessé de me témoigner, désirait que mon retour jusqu'à Saint-Pétersbourg se fît avec toutes les facilités et toutes les commodités désirables, et jusqu'à ma destination je n'eus qu'à me louer des attentions bienveillantes dont j'ai été l'objet.

J'avais un long espace à parcourir, de vastes steppes à traverser loin de tout secours ; aussi le choix des moyens de transport n'est-il pas indifférent. En fait de véhicules le *tarantasse* est celui qui offre le moins de chances de ruptures, et qui, avec l'habileté particulière aux paysans russes pour travailler le bois, en offre le plus de pouvoir être réparé partout. Cette voiture, particulière à la Russie, se compose de cinq longues pièces de bois en rondin, de deux mètres et demi environ de longueur, renforcé au-dessous de bandes de fer, reposant par un bout sur l'arrière-train, par l'autre sur un avant-train armé d'une forte cheville ouvrière, et dont les évolutions se font avec une grande facilité. Les roues sont de moyenne hauteur et un peu plus espacées que la voie des voitures ordinaires, ce qui diminue de beaucoup la chance de verser. Une caisse de calèche ordinairement et quelquefois de berline, est fixée sur ces longues pièces de bois, qui, par leur longueur, offrent une certaine élasticité ; un siége assez élevé est posé sur le train de devant ; là prennent place le *yemtchik*, postillon, et le domestique qui vous accompagne. Trois chevaux[1] sont attelés de front au véhicule ; on nomme cet attelage troïka, du mot *tri*, trois. Celui du milieu est placé entre les brancards maintenus par une solide courroie attachée à l'essieu qui dépasse les moyeux des roues de devant et vient aboutir à la *douga*, forte pièce de bois en forme ogivale, qui s'élève au-dessus de la tête du cheval et est retenue à son collier et aux brancards par des attaches de cuir serrées de la manière la plus rigide. Du sommet de la douga part un bridon qui sert à soutenir la tête du cheval ; et, pour en compléter la description, il ne faut pas oublier les deux clochettes généralement accordées à la tierce, qui servent à animer les chevaux, et à l'harmonie desquelles le yemtchik n'est certainement pas insensible.

Pour aller vite en Russie, deux choses sont essentielles ; de l'argent et surtout un *poderojnaïa* (passe-port) de courrier. De l'argent, assez ordinairement on se met en route avec ce nerf de la guerre ; l'autre point est plus difficile à obtenir ; n'en a pas qui veut. Avec un poderojnaïa ordinaire on peut rester quelques heures à chaque poste s'il n'y a pas de chevaux. On attelle longuement, et les chevaux que l'on vous donne sont de bons chevaux de paysans russes, infatigables, mais n'en prenant qu'à leur aise ; quand on a obtenu en moyenne une vitesse de six à huit verstes[2] à l'heure, on doit se trouver très-heureux. Avec un passe-port de courrier, rien de tout cela n'est à craindre ; à la simple vue du bienheureux papier toute la poste est en l'air, chacun prend part à la besogne, les chevaux sont bientôt garnis, et quels chevaux ! pleins de feu, d'ardeur, quelques-uns ne dépareraient pas les équipages les

1. Quelquefois, à cause du mauvais état de la route, on augmente forcément le nombre des chevaux ; mais les trois chevaux de timon restent attelés de la même manière ; habitués qu'ils sont à aller ensemble, peut-être n'en souffriraient-ils pas d'autres à leur côté. Les chevaux en surplus sont attelés deux à deux, et ceux de devant, s'il y en quatre en surplus, sont conduits par un postillon nommé *falètre*, qui, à l'envers des nôtres, est monté sur ce qu'ici on nomme le mallier, le cheval de droite.

2. La verste équivaut à un kilomètre soixante-six mètres.

plus élégants, chacun est tenu en main par un garçon d'écurie, le maître de poste fait un profond salut, le yemtchick monte sur son siége, rassemble avec soin les rênes dans sa main, donne le signal, les chevaux sont abandonnés à eux-mêmes, et partent d'un galop désordonné. Ce n'est que peu à peu que le postillon parvient à les maîtriser, mais les laissant cependant toujours dévorer l'espace. Un seul exemple peut donner une idée de leur course : j'ai parcouru, sur un excellent chemin, la montre à la main, vingt-six verstes en cinquante-neuf minutes.

Ce merveilleux *Sésame, ouvre-toi,* cet *il bondo kani* de papier, je devais en jouir ; la personne que le prince Bariatinsky avait chargée de me ramener à Saint-Pétersbourg en était munie ; aussi me fut-il permis de franchir en huit jours et cinq heures de voyage les



Gravée chez Erhard r Bonaparte 42.

deux mille sept cents verstes qui séparent Tiflis des bords de la Néva.

C'est par une splendide après-midi que je quittai Tiflis. Le ciel avait cette transparence que je n'avais encore vue que dans l'Attique ; chaque détail des hautes collines qui entourent la capitale de la Géorgie était visible jusqu'à la plus grande distance. Les arbres, revêtus de leur nouvelle parure, frémissaient joyeusement sous la brise rafraîchie par les hauts sommets chargés de neige du Kasbek que l'on voyait poindre à l'horizon et que je devais bientôt contempler de plus près ; les prairies émaillées de fleurs aux couleurs variées, nous envoyaient les effluves de leurs senteurs embaumées ; nos deux tarantasses volaient avec une vertigineuse rapidité, en soulevant à peine un léger nuage sur la route, grâce à une pluie bienfaisante, une de ces chaudes pluies de printemps, qui la veille, avec une complaisance dont je lui savais gré, était venue abattre

une poussière dont mes yeux avaient été victimes quelques jours auparavant à la fête populaire de Krasnaïa-Gora[1].

J'ai dit deux tarantasses et je dois une explication : outre la personne chargée de me conduire à Saint-Pétersbourg, je devais avoir le plaisir de faire la route jusqu'à Vladi-Kavkas, de l'autre côté de la montagne, avec le comte Nostitz, officier distingué de cavalerie dans la garde impériale et, en outre, photographe enthousiaste; puis avec le baron Finot, notre excellent consul à Tiflis, qui entreprenait une tournée pour visiter en détail le pays qui relève de son consulat. C'était un charmant début de voyage et une bonne fortune qu'une aussi aimable compagnie, dont je fus enchanté de profiter jusqu'au moment où malheureusement nous dûmes nous séparer.

La vallée de Koura. — Mtskheta : son église. — Doucheti. Hospitalité.

Les environs de Tiflis sont accidentés; ce n'est pas encore la montagne, mais des collines élevées entourent la vallée où coule le *Koura*, le Cyrus des anciens. Ce fleuve qui se jette dans la mer Caspienne, au sud de Bakou, n'est navigable qu'à trois cents verstes au-dessous de la capitale de la Géorgie, néanmoins la quantité d'eau qu'il débite au-dessus de la ville est considérable, surtout à l'époque où nous nous trouvions, alors que la fonte des neiges s'établit dans les hauts sommets; tel qu'il était alors il roulait ses eaux jaunâtres au milieu des rochers qui parsèment son lit, d'une largeur immense d'abord, puis qui plus haut s'encaisse graduellement jusqu'à l'endroit où il reçoit les eaux de l'Aragvi près de la petite ville de Mtskheta, placée au confluent des deux rivières.



Halte d'une famille géorgienne près d'une fontaine. — Dessin de Blanchard.

Avant d'y arriver, nous avions rencontré sur la route un polk[1] de Cosaques changeant de cantonnement. L'uniforme, si rigoureusement maintenu dans les garnisons, n'est en voyage que l'exception, et ceci se comprendra si l'on sait que tout jusqu'au cheval, est la propriété particulière de chaque Cosaque; aussi, que de touloupes[2], de bourkas, de vieilles capotes! Ce que ce spectacle perdait en uniformité militaire, il le regagnait en

1. Espèce de Longchamp qui se tient au sommet d'une haute colline sur la rive gauche du Koura, en face de Tiflis. On y trouve tous les jeux forains, et surtout toutes les combinaisons de balançoires, *katecheli*, divertissement populaire en Russie. Le nom *Krasnaïa-Gora* (montagne rouge) ne signifie pas que la montagne soit de cette couleur qui implique en russe une idée de beauté; la traduction serait plutôt *belle montagne*.

1. Régiment; de là *Polkovnik*, colonel. Il se divise en un certain nombre de *stonias*, centaines, de *sto*, cent.

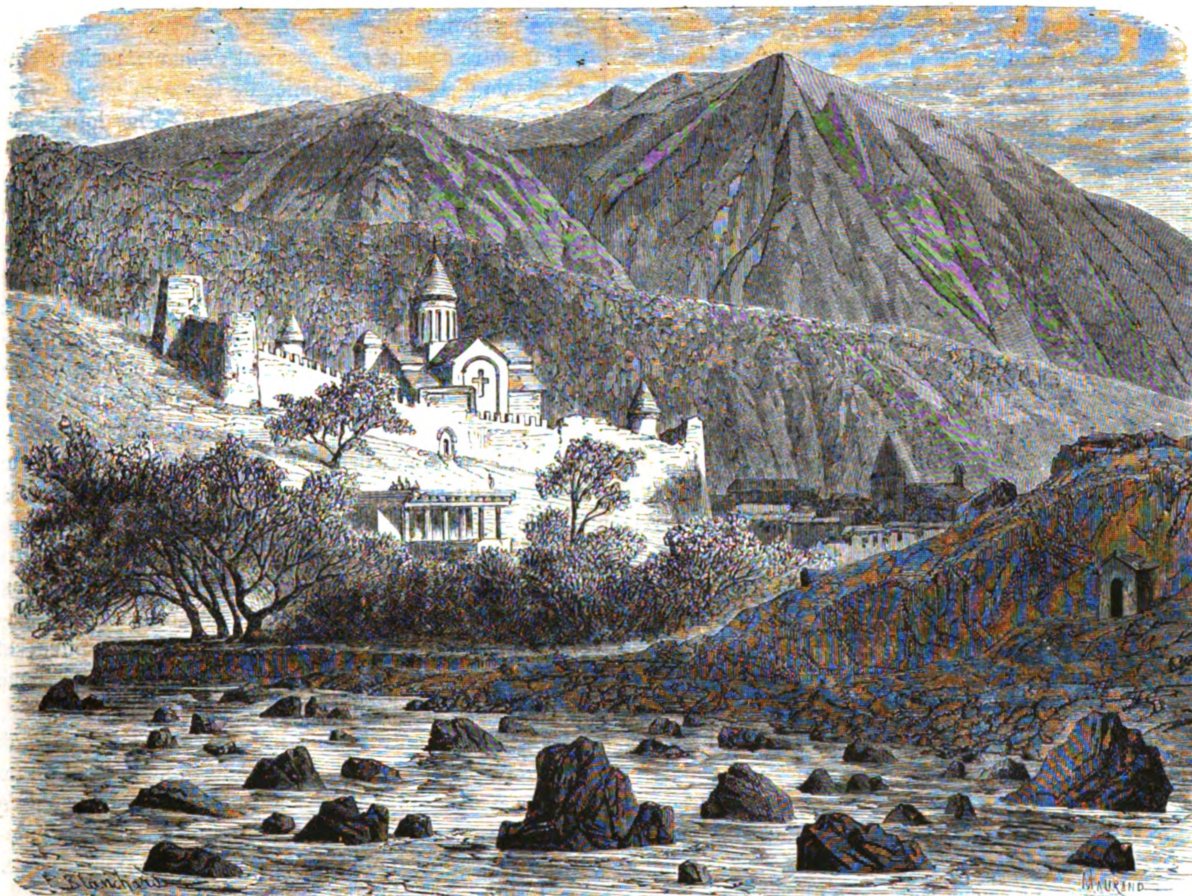
2. Touloupe, pelisse de peau de mouton.

pittoresque. Chevaux de rechange, chargés de paquets de toute sorte, voitures de bagages, télégas, tarantasses, calèches appartenant aux officiers, formaient une longue ligne entourée d'une escorte, que suivait en bon ordre le reste du régiment, la lance au bras. C'était un admirable sujet de tableau ; mais d'ailleurs tout ne l'est-il pas dans ce pittoresque pays du Caucase?

Mtskheta, où nous arrivâmes peu après cette rencontre, jadis d'une grande importance en Géorgie, dont elle fut la capitale jusqu'au sixième siècle, n'est plus maintenant qu'une bourgade, dont peut-être on ne se rappellerait plus la splendeur passée sans sa belle église, sépulture des rois de Géorgie, qui reste encore debout au milieu de l'enceinte carrée crénelée au long de laquelle une longue suite de bâtiments, en partie détruits, servaient jadis de demeure aux patriarches ainsi qu'aux moines de ce monastère révéré.

Je ne puis mieux faire que de citer pour la description de cette église ce qu'en dit l'auteur des *Lettres sur le Caucase*, M. de Gille, à qui l'on doit recourir toutes les fois que l'on voudra avoir une idée exacte de ce pays, qu'il a parcouru en savant et en artiste.

« L'ancienne cathédrale de Sveti-Tzkhoveli, dont les premiers fondements furent jetés par Miriam, roi Sassanide, qui devint chrétien vers l'an 318, à la voix de sainte Nina, fut détruite de fond en comble. Le roi



La forteresse d'Ananour. — Dessin de Blanchard.

Alexandre, au commencement du quinzième siècle, reconstruisit l'église sur le plan de l'ancienne. C'est un modèle parfait des églises du style géorgien, avec son dôme surmonté, au lieu d'une coupole, d'une toiture ronde terminée en pointe et ses murailles ornées de figures d'ange volant dans une attitude renversée et de détails architectoniques parmi lesquels se distinguent des moulures en encadrement, des figures d'animaux, et des ceps de vigne. La pierre est une espèce de porphyre vert rougeâtre.

« Les rois de Géorgie y étaient couronnés et ensevelis ; c'était leur Saint-Denis ; ils y reposent sous des pierres funéraires qui parsèment le pavé de l'église. On y distingue des inscriptions à demi effacées[1]. Les tombes des deux derniers rois de Géorgie, Héraclius et George, sont des deux côtés de l'iconostase. Elles ont été restaurées sous le règne de l'empereur Alexandre Ier.

« Le vrai souterrain de l'église est dans une chapelle que l'on me montra à droite de la grande entrée sur le lieu de la sépulture de la sœur du centurion Longin[2] qui y fut ensevelie avec le fameux *khiton*.

1. Dans son *Voyage archéologique en Transcaucasie*, M. Brosset a réuni et traduit ce qui reste encore lisible des inscriptions de Mtskheta.

2. Suivant la légende géorgienne, le centurion Longin reçut dans le partage des vêtements du Sauveur le *khiton*, la robe sans

« Sur la rive gauche de l'Aragvi, au sommet d'une montagne, s'élève l'ancienne église de *Djouari-Patiosani* (de la croix vénérable)[1], dominant toute la contrée et d'où l'on doit jouir d'une superbe vue; j'eus le regret de ne pouvoir y arriver faute de temps. Il y a une légende sur ces deux églises. La première aurait été l'œuvre d'un architecte qui serait mort de désespoir en voyant que son élève l'avait surpassé en construisant la seconde. »

Le chemin jusqu'à la petite ville de Doucheti, où nous devions passer la nuit, n'offre rien de remarquable; la campagne y est seulement plus cultivée que ce que j'avais vu jusqu'alors au Caucase. Sur la gauche à quelque distance de la route, on aperçoit un petit lac de deux verstes environ de circonférence, auquel je n'ai pu apercevoir aucun affluent.

Doucheti est une petite ville avec une place immense et des rues principales d'une largeur considérable, bâtie comme les villes de Géorgie que j'avais vues jusque-là, en briques et en cailloux roulés, par assises alternatives. Là comme à Tiflis on retrouve le toit en terrasse faisant saillie sur la rue et où se passe une partie de la vie domestique des Géorgiens.

Ce n'était pas tout que d'être arrivés, il fallait se loger et souper. L'auberge près de laquelle s'arrêtèrent nos équipages me parut ressembler beaucoup aux *doukhans* (cabarets, en géorgien) que nous avions rencontrés sur la route, et je fis une assez triste mine, persuadé que nous ne trouverions là qu'un fort mauvais repas et une nuit sans sommeil. Mon compagnon de voyage en jugea ainsi que moi, mais connaissant beaucoup mieux le pays, il se dirigea vers une des rues qui s'ouvraient sur la place, en nous assurant qu'il trouverait moyen de nous loger plus agréablement. Nous le suivîmes et nous entrâmes après lui dans une maison de bonne apparence à laquelle attenait un frais jardin.

Le maître de la maison apparut aussitôt. C'était un homme jeune encore, à la physionomie ouverte, et revêtu de l'uniforme à passepoil vert qui distingue les officiers du corps des voies de communication (ponts et chaussées). Avant qu'aucune demande ne lui fût adressée, il nous déclara avec le sourire le plus aimable que nous étions les bienvenus, que nous serions ses hôtes aussi longtemps que nous voudrions lui faire l'honneur de demeurer chez lui. Je fus charmé de toutes ses paroles aussi bien que de ses attentions, et je regrette sincèrement de ne pas avoir écrit son nom : j'aurais été heureux de pouvoir lui donner ici un témoignage public de ma reconnaissance. Quelques minutes après, le *somovar* (bouilloire) était apporté, et en attendant le souper, assis au frais sous une vaste tonnelle, nous savourions le délicieux *karavanskii-tchaï* (thé de caravane), accompagné d'une collection de petits fours à faire pâlir la boulangerie viennoise.

Le souper fut très-confortable, et le reste de l'hospitalité était si bien à l'avenant que le lendemain matin ce fut à onze heures seulement que nous pûmes nous remettre en route.

L'Aragvi. — Une famille géorgienne. — Une légende. — Ananour. Passanaour.

Le pays devenait de moment en moment plus accidenté. La route suivait presque toujours les bords de l'Aragvi qui bouillonnait à notre droite dans son lit de cailloux. Au bas d'une descente nous rencontrâmes une famille géorgienne en voyage, arrêtée auprès d'une fontaine de l'effet le plus pittoresque. Cette halte formait un charmant sujet de tableau que je me promis bien de ne pas oublier.

Sur notre gauche se dressaient de hauts rochers couronnés de distance en distance de tours de garde circulaires, plus étroites en haut qu'en bas. Plus loin je découvris les restes informes d'un château perché ainsi qu'un nid de vautour au sommet d'un pic élevé, et dont l'accès me sembla presque impossible. Il fut témoin vers la fin du siècle passé d'une de ces scènes dont le moyen âge semble avoir eu particulièrement le privilége. Le prince de ***, possesseur de ce château, aperçut sur la route qui passe au pied du rocher, une jeune femme de haute famille voyageant avec son chapelain et quelques serviteurs. Descendant de son repaire et accompagné de nombreux satellites, il enleva la noble voyageuse, et envoya, comme par défi, les vêtements de sa victime aux membres de sa famille. Une vengeance terrible devait être le prix de cette action infâme. Les parents de la jeune princesse réunirent leurs vassaux et vinrent mettre le siége devant le château qui, malgré sa situation presque inaccessible, fut pris. Ses défenseurs furent massacrés, la famille entière du ravisseur fut exterminée, et les murailles témoins du forfait furent démantelées comme pour en noter d'infamie à jamais le souvenir.

Nous allions entrer dans les gorges de l'Aragvi là où les montagnes se resserrant davantage ne laissent qu'un étroit passage entre la rivière et le rocher. Leur entrée est défendue par la forteresse d'Ananour, reste du quinzième siècle, qui domine un village de peu d'importance.

Ainsi que Mtskheta, Ananour se présente sous la forme d'une enceinte quadrangulaire crénelée, flanquée de tours circulaires. Au centre s'élève une église de belles dimensions, et dans un angle on en voit une seconde; toutes deux sont sous l'invocation de sainte Khitobel. Le village possède également une paroisse. Cette forteresse a d'ailleurs perdu toute son utilité, la route étant maintenant sûre.

Ananour fut jadis la résidence des Eristaff[1] de l'Aragvi qui étaient au nombre des grands feudataires des rois de Géorgie.

coutures. Il l'apporta en Géorgie et la donna à sa sœur qui lui reprocha d'avoir assisté à la mort du Christ. Elle mourut de saisissement après s'être enveloppée du khiton. On ne parvint jamais à le lui enlever et elle fut ensevelie avec le saint vêtement.

1. Le général Bartholomaei a donné les dessins et les inscriptions de la croix vénérable dans ses *Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie*.

1. *Eristaff* veut dire en géorgien tête de peuple. Il y a encore en Géorgie une famille princière du nom d'Eristaff; le titre est devenu le nom.

C'est à travers une gorge formée par des montagnes en pente adoucie, couvertes de bois et de taillis, que nous continuâmes notre voyage; de temps en temps nous rencontrions de petites caravanes de mulets d'une stature peu élevée conduits par des Ossettes. En voyant ces animaux marchant librement en troupeau sur la route, la charge soigneusement équilibrée sur le dos, leurs conducteurs le fusil sur l'épaule, le kindjall au côté, il me semblait parcourir encore les montagnes de la Serrania de Ronda, où la rencontre d'élégants contrebandiers andalous est si fréquente.

Une hospitalité splendide nous attendait à Passanaour où nous arrivâmes à l'heure du dîner. C'était encore chez un officier des voies de communication que nous fûmes reçus; mais cette fois notre hôte était le colonel chargé en chef de toute cette partie de la route du Caucase. Il me paraissait singulier, au milieu de cette nature sauvage, de retrouver un salon digne de Paris, de prendre mon repas sur une table recouverte de mets délicats et d'un élégant surtout, puis après le dîner d'entendre de la musique qu'on aurait applaudie avec transportt à Saint-Pétersbourg ou à Paris; mais le Caucase est le pays des contrastes. Je devais m'en apercevoir le soir même.

La vallée étroite où est situé Passanaour est délicieuse; quant au bourg lui-même, il est de peu d'importance. Ici prenaient fin les pays aimables à voir que nous avions parcourus depuis notre départ de Tiflis. Après deux heures de marche, de course effrénée voulais-je dire, nous traversâmes l'Aragvi et en arrivant à une bourgade nommés Kvicheti nous étions arrivés au pied de la haute montagne que nous devions traverser pour rentrer en Europe.

La montagne. — Station de Kaïchaour. — Le sommet. — La rivière Noire. — La Krestovaïa-Gora. — Caravane d'Ossettes.

Il n'était plus question de courir : un renfort de bœufs fut attelé aux tarantasses qui partirent de ce train dont jadis on promenait les monarques indolents dans Paris. Je pris les devants, monté sur un cheval que m'offrit gracieusement un officier des voies de communication que le prince Bariatinsky avait désigné pour veiller à notre sûreté pendant le trajet dangereux du jour suivant. La nuit était venue; nuit claire, transparente, fraîche cependant; le voisinage des pics chargés de glace faisait sentir son influence. Dans chaque mare, les grenouilles en joie faisaient entendre des cris assourdissants; quelques plaques blanches me révélaient dans l'obscurité la présence des premières neiges; enfin au bout de deux heures d'une rude montée, des aboiements réitérés m'annoncèrent que je touchais au terme de mon voyage pour cette soirée et que j'étais arrivé à la poste de Kaïchaour, là où commencent véritablement les dangers de la montagne.

Cette station, qui consiste en un bâtiment principal entouré de quelques cabanes, était pauvrement approvisionnée; mais il y avait peu de temps que nous avions quitté Passanaour, et le sommeil était le seul rafraîchissement que nous eussions à demander pendant cette halte; des divans entouraient la salle principale, et, au moyen du *padouchka* (oreiller), dont il est sage de se munir pour voyager en Russie, nous eûmes bien vite improvisé des lits sur lesquels nous nous jetâmes tout habillés pour être plus vite prêts à partir le lendemain avant l'aube du jour.

Car c'est avant le lever du soleil que l'on doit s'engager dans le redoutable passage que nous avions à franchir. Il ne faut pas attendre que la neige gelée par le frais de la nuit ait encore subi l'influence de la chaleur des rayons du soleil; autrement on est grandement exposé aux avalanches. Du reste, des deux tarantasses, celui du comte Nostitz devait seul nous accompagner, un autre devant nous attendre au revers de la montagne. Nos effets furent attachés sur un téléga, des chevaux de Cosaques du Don de la station de Kaïchaour furent mis à notre disposition, et la petite caravane partit résolûment par une nuit froide, les étoiles étincelant au ciel. Devant nous se dressait la route abrupte, et sur notre gauche, malgré l'obscurité de la nuit, une sorte de brouillard blanc se dessinant sur le ciel en formes indécises trahissait le voisinage d'une haute chaîne de montagnes.

A trois verstes environ de la station nous rencontrâmes les premiers champs de neige, neige gelée sur laquelle nos chevaux cosaques, bien ferrés à glace, marchaient résolûment, en animaux habitués à de semblables exploits. Peu à peu nous vîmes le jour poindre, le ciel se colora d'une légère teinte lilas qui communiqua cette nuance aux objets qui le reflétaient; les montagnes devinrent plus distinctes, et je pus enfin contempler le chemin parcouru et une partie de celui qui nous restait à faire.

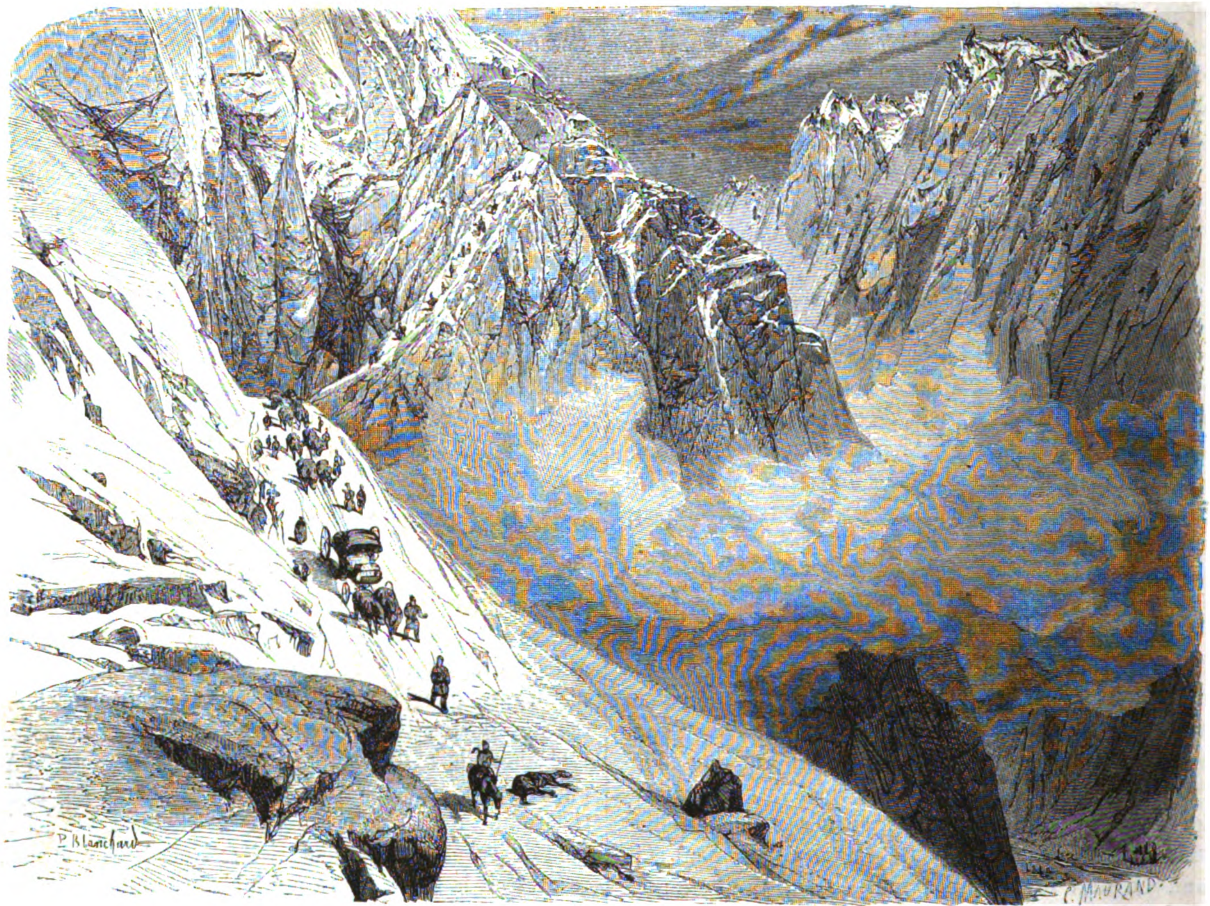
Nous étions parvenus au point le plus élevé que nous devions atteindre. La route encore large, serpentait à travers d'énormes blocs de rochers, débris du sommet qui se dressait sur notre droite; à notre gauche, la montagne, que je n'avais fait qu'entrevoir dans l'obscurité, dentelait sur le ciel ses pics aigus; du même côté, à mille mètres environ au-dessous de nous, l'Aragvi serpentait dans une vallée sauvage; cette belle rivière que nous suivions depuis Mtskheta porte ici le nom de Tchernaïa-Retchka (rivière Noire). Devant nous se dressait la Gouda-Gora qui a changé son nom géorgien en celui de Krestovaïa-Gora (montagne de la Croix, en russe), depuis 1824, année où le gouverneur général du Caucase, le prince Yermoloff, y a fait établir le signe de la rédemption en témoignage de la domination de la sainte Russie[1].

Mais insensiblement la route se retrécissait; elle arriva enfin à n'avoir qu'un peu plus de la largeur de la voie ordinaire d'une voiture, et cela à l'endroit où elle est resserrée entre le précipice béant au fond duquel coule l'Aragvi et la pente escarpée de la Krestovaïa-Gora. Sur les pentes abruptes de cette dernière, la neige accumulée, se boursouflant en certains endroits, se crevas-

1. En parlant de leur pays, les Russes disent souvent la sainte Russie, comme ils disent également *Moskva Matouchka*, *Mamar* ou *la mère Moscou*.

sait; deux ou trois avalanches étaient imminentes; la chaleur du soleil levant devait en déterminer la chute. A la recommandation de nos guides, nous pressions nos montures en observant un grand silence; mais à un des endroits les plus étroits nous rencontrâmes une caravane d'Ossettes, conduisant une troupe nombreuse de mulets chargés; qu'eût-ce été si nous avions rencontré une voiture? Arrêter le troupeau, se ranger du côté du gouffre et nous laisser le passage libre, fut l'affaire d'un moment pour ces montagnards intelligents; j'ignore comment ils se seront arrangés avec les voitures qui nous suivaient.

Après avoir parcouru quatre verstes environ sur cette dangereuse corniche, nous arrivâmes au pied du mamelon que domine la croix qui a donné son nom à ce passage. Ici la route s'élargissait; devant nous s'ouvrait une vallée dans laquelle on pouvait contempler les traces encore fraîches de plus de quarante avalanches; deux étaient tombées la veille, et une pierre énorme, entraînée par leur chute, obstruait le passage que nous devions suivre. Le tarantasse et le téléga, que nous apercevions au fond de la vallée, semblaient des points noirs; je pus cependant distinguer la singularité de leur attelage. Une paire de bœufs guidait le timon, et quatre paires des mêmes animaux, attachés par derrière avec de longues cordes, servaient comme d'ancres de retenue; la charrue était attelée devant les bœufs.



La Tchortovaïa-Dolina. — Dessin de Blanchard.

En cet endroit nous troublâmes le repas de quelques loups qui se régalaient de la chair toute fraîche d'un mulet que les Ossettes, qui nous avaient croisés sur la corniche, avaient été forcés d'abandonner une demi-heure auparavant. A l'exception des os, il ne restait déjà presque plus rien.

La Tchortovaïa-Dolina. — Une avalanche. — Kobi. — Sion et Orsete. — Le défilé du Darial. — Lars. — Vladi-Kavkas.

La vallée neigeuse dans laquelle nous allions nous engager porte le nom essentiellement romantique de *Tchortovaïa-Dolina* (vallée du diable). Lermontoff, cependant, assure que ce nom ne vient pas de *tchort*, diable, mais bien de *tcherta*, ligne; car là était jadis la ligne de démarcation de la Géorgie. Tout en m'inclinant devant la raison, je regrette la première version que je trouve en rapport avec la férocité sauvage du lieu.

C'est à cet endroit qu'au printemps de 1855, le général Bartholomaei, conduisant un convoi de prisonniers turcs, faillit perdre la vie. La troupe qu'il conduisait s'était engagée dans un champ de neige lorsque retentit le cri : Une avalanche ! Elle arrivait lentement, mais irrésistible, menaçant de tout engloutir : ceux qui n'étaient pas bien avancés, rétrogradant en toute hâte, se mirent facilement à l'abri; l'avant-garde était hors de danger; le général, enveloppé de fourrures, assis dans



Le défilé du Darial. — Dessin de Blanchard.

un traîneau, vit d'un coup d'œil qu'il n'y avait aucune chance de salut pour lui. « Je recommandai mon âme à Dieu, m'a-t-il dit en me racontant cet événement, et j'attendis mon sort. » Englouti par la masse de neige, le traîneau fut précipité jusqu'au fond de la vallée, en décrivant plusieurs tours sur lui-même, et le général fut enseveli sous une épaisseur de deux ou trois sagènes (quatre ou six mètres). Son domestique, échappé au danger, suivait d'un œil éperdu, mais cependant attentif, cette scène de désolation. Sur les indications qu'il donna, les Cosaques de l'escorte survivants au désastre, quelques Ossettes qui se trouvaient par hasard sur les lieux, se mirent en hâte à déblayer le terrain, et au bout de près d'une heure de travail, parvinrent à dégager le patient qui, fort heureusement, n'avait pas été blessé par le traîneau, lequel étant plus lourd, avait été entraîné avec plus de rapidité. La seule chose, m'a dit le général, qui l'ait incommodé dans cet ensevelissement prématuré, c'était la posture gênante dans laquelle il se trouvait, un de ses bras et une de ses jambes étant repliés d'une manière incommode. Quant à la respiration, elle fut à peine gênée vers la fin, et il éprouva plutôt un sentiment de douce chaleur que de froid.

Quatorze hommes perdirent la vie dans cette convulsion de la nature.

Lorsque les Ossettes sont surpris par l'avalanche, ils la précèdent, franchissant à chaque bond un espace énorme, puis lorsqu'elle les atteint, ils courent avec elle, et, grâce à leur agilité et à leur expérience, presque toujours ils échappent au danger.

Après avoir traversé un village ossette, misérable amas de chaumières, tout danger avait cessé ; c'est sur une bonne route que nous mîmes nos montures au galop, et peu après nous arrivions à Kobi, gros bourg situé dans une vallée où je remarquai quelques traces de culture.

Ici, nous éprouvâmes un petit désappointement : par suite d'un malentendu, le tarantasse, qui devait venir nous chercher de Vladi-Kavkas, n'était pas arrivé ; le comte Nostitz, pressé d'arriver, avait pris les devants, et nous dûmes nous contenter de deux télégas pour transporter une assez grande quantité de bagages, trois maîtres et trois domestiques, pendant les quatre-vingts verstes que nous avions à parcourir dans la journée.

Le téléga, voiture russe par excellence, se retrouve dans toutes les parties de l'empire. La base en est la même que celle du tarantasse, quatre ou cinq perches sur deux trains ; mais celles-ci sont plus courtes et, par conséquent, manquent totalement d'élasticité ; puis au lieu d'une caisse de calèche, c'est une simple caisse de charrette, étroite d'en bas, évasée par le haut et maintenue à grand renfort de cordes. C'est dans une voiture de cette espèce, qui se trouve en grand nombre dans toutes les postes, que les *feld-jäger* (courriers du gouvernement) franchissent d'une traite des distances énormes (dix à douze mille verstes quelquefois), assis sur un siége composé de cordes entrelacées, recouvert d'un dur coussin de cuir rembourré de crin, dans l'impossibilité de s'appuyer sur quelque chose, luttant contre le sommeil pendant tout le voyage, et ne s'arrêtant jamais à aucune station que le temps rigoureusement employé à changer les chevaux.

Les télégas sont chargés, et quant à nous, grimpés sur le bagage, nous nous mettons en route. Devant nous s'ouvrait la vallée du Terek, sur la gauche celle de Baïdar, où coule la rivière du même nom, un des affluents du Terek, spectacle grandiose qui nous préparait à ceux qui, pendant cette journée, allaient se dérouler devant nos yeux.

C'est, comme toujours, à fond de train, que les troïkas nous entraînaient ; descentes, montées abruptes, rien n'arrêtait les nobles animaux ; les yemtchiks ossettes qui nous conduisaient, émules de l'habileté de leurs confrères de Russie, les guidaient avec une adresse merveilleuse. Dans les endroits les plus dangereux, dans les descentes les plus escarpées, au bord des précipices, ils ne ralentissaient pas leur train qui était toujours le galop.

A quelques verstes de la station, la vallée s'élargit, le Terek bouillonne dans un vaste lit parsemé de roches entraînées par ses eaux, mais bientôt il est resserré par deux rochers ; au sommet de chacun d'eux s'élève un ancien fort géorgien ; celui de la rive gauche, presque entièrement détruit, se nomme Orsete ; à ses pieds se trouve un petit village. Le fort de la rive droite, appelé Sion, est en meilleur état et entouré d'une assez grosse bourgade ; à peu de distance s'élève l'église de Tsminda-Giorgi (Saint-Georges), vénérée dans le pays.

Plus nous avançons, plus le paysage est imposant. Sur notre droite, les montagnes s'escarpent davantage ; à notre gauche, dominant les rochers que baigne le Terek, apparaît le sommet neigeux du géant de cette partie du Caucase, le Kasbek, que nous découvrons enfin en entier, avant d'arriver au village du même nom où se trouve le relais de la poste.

Ici l'on aperçoit dans toute son étendue cette belle montagne, aux contours fortement accusés. En cet endroit le Terek, étroitement escarpé, coule avec rapidité entre deux balmes de rochers ; sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer Noire, est de dix-sept cent cinquante mètres environ[1]. Le village, situé sur la rive droite du fleuve, possède une église de construction récente, charmant spécimen du style géorgien combiné avec le bysantin, et de l'effet le plus heureux. En face, sur la rive gauche, le Kasbek opposait la blancheur immaculée de son manteau de neige et de glace sur le bleu intense du ciel. Sa hauteur est de seize mille cinq cent trente-trois pieds anglais (cinq mille cinquante mètres), hauteur un peu plus considérable que celle du Mont-Blanc, qui a quatorze mille sept cents pieds de roi (quatre mille neuf cents mètres)[2]. « Le nom de Kasbek (titre de dignité, Kasibek), a été donné par les Russes à cette montagne qui, après l'Elbrouz, est le pic le plus élevé du Caucase. Son vrai nom, en géorgien, est

1. Nous empruntons ces chiffres au consciencieux ouvrage : *Lettres sur le Caucase.*
2. *Lettres sur le Caucase.*

Mkinvari, signifiant montagne de glace, de *kinouli*, glace. Les Ossettes le nomment *Ourz-Khoh* (mont Blanc), mot équivalent de Mkinvari, et aussi *Tseritsitsoub* (pic du Christ)[1]. »

Le titulaire de la dignité de *kasibek* est un vieillard vert et vigoureux, et dont, suivant l'usage, le nom originaire de famille a disparu et s'est changé en celui de la dignité. Lors du voyage que l'empereur Nicolas fit au Caucase en 1837, interrogé par le souverain pour savoir si son nom venait de la montagne, ou si ses ancêtres le lui avaient donné à elle-même : « Je ne sais pas, répondit le bon vieillard, mais je crois la montagne plus ancienne que ma famille. »

C'est à peu de distance que commence le fameux défilé du Darial (les portes du Caucase, *Caucasi Pilae*)[2]. De tous les passages de montagne que j'ai traversés jusqu'à présent, celui-ci est de beaucoup le plus imposant ; qu'on se figure deux immenses parois de rochers s'élevant perpendiculairement presque à la limite des neiges éternelles; au pied, un torrent écumant, furieux, contrarié dans sa course par d'énormes blocs détachés de la montagne voisine; une route parfois large de dix pieds à peine, largeur que souvent l'on n'a pu obtenir qu'en faisant sauter, en forme de demi-voûte, le rocher de la paroi à pic; tel est ce tableau. La plume ne peut donner une idée de la sauvage grandeur que présente ce passage, Thermopyles infranchissables et avec lesquelles on est maître de la route militaire qui, de l'Europe, pénètre dans l'Asie.

A un détour de la route, avant de nous engager dans l'endroit le plus étroit, nous vîmes accourir un soldat des troupes du génie qui nous faisait signe de nous arrêter. Au même instant, du flanc de la montagne, sur notre droite, retentit une formidable détonation suivie d'un nuage de poussière et de fumée, au milieu duquel apparaissaient d'énormes blocs de pierre, et comme si elles eussent obéi à un signal, une centaine d'autres explosions semblables se firent entendre, répétées mille fois par les échos des rochers. Il me semblait assister à une de ces effrayantes convulsions de la nature, qui, parfois, changent la forme des continents. Nous eûmes bientôt l'explication de ce vacarme causé par les travaux d'une route destinée à remplacer celle où nous nous trouvions en ce moment, qui, parfois, à la suite d'inondations extraordinaires, est entièrement interceptée par les eaux.

A l'extrémité du passage, sur la rive gauche, on peut encore remarquer les restes d'un antique château fort géorgien, et sur la rive droite, la nouvelle forteresse élevée par la Russie pour garder le défilé. Celle-ci se compose d'une enceinte quadrangulaire percée de meurtrières et flanquée de deux tours à grands créneaux. Avec les moyens dont dispose actuellement l'art de la guerre, on peut affirmer qu'il est impossible de forcer ce passage.

1. *Lettres sur le Caucase.*

2. Dariol, suivant Klaproth, qui donne l'étymologie du nom en tatare : *Dar*, étroit, resserré; *iol*, route. Cette forteresse aurait été élevée par Mirvan ou Mirman, troisième roi de Géorgie, 167-312 ans avant J. C., pour opposer une barrière aux incursions des Khazares, maîtres du nord du Caucase.

L'étymologie est plus probable si on la cherche dans *Dar-i-alan*, en arabe *Bab-al-san*, que les Géorgiens ont rendu par *Darialan*, qui n'a pas de signification dans leur langue et n'est que la transcription des mots persans. (*Lettres sur le Caucase.*)

Jusqu'à la station de Lars, qui précède de peu celle de Balta, le pays est plus ouvert, quoique dominé des deux côtés de la route, mais les montagnes sont moins élevées et d'une pente plus adoucie. Avant d'arriver à Lars, on traverse le fleuve sur un pont de bois d'une construction hardie et élégante, destiné provisoirement à remplacer un beau pont de porphyre détruit par une formidable inondation, il y a peu d'années. Ces inondations se reproduisent avec une périodicité observée depuis des temps assez reculés, et c'est à peu près tous les sept ans que le fléau afflige le pays.

Lars est la station qui précède Vladi-Kavkas, et où l'on voit encore les restes informes d'un ancien château. A partir de cet endroit, on aperçoit sur la gauche à perte de vue la steppe, verdoyante lors de notre passage; puis sur la droite, de l'autre côté du fleuve, un paysage charmant que je comparerais au plus délicieux jardin anglais, des groupes de beaux arbres s'élevant sur de vertes pelouses, et des mamelons boisés découpant sur l'horizon leur dôme de feuillage. La route est parfaitement plate, et bientôt, à son extrémité, nous aperçûmes les coupoles vertes des églises de Vladi-Kavkas, dépassant les bouquets de verdure qui entourent la ville.

Vladi-Kavkas (mot à mot, qui commande le Caucase), est une ville toute militaire, mais à laquelle la pacification récente de ce pays va ouvrir une destinée nouvelle. Les Tcherkesses la nomment Terek-Kala[1]. Fondée par Potemkin, elle était destinée à être le quartier général et le centre d'une armée dont le flanc gauche devait s'étendre jusqu'à la mer Caspienne et le flanc droit jusqu'à la mer Noire. Ces deux dernières dénominations ont prévalu, mais depuis que le siége de la puissance russe au Caucase a été transporté à Tiflis, Vladi-Kavkas a perdu une grande partie de son importance. Si l'on considère l'espace qu'elle occupe sur la droite du Terek, elle passerait chez nous pour une grande cité, mais il y a de si vastes promenades, des rues tellement larges, des places si grandes, des maisons si basses, qu'on ne peut la ranger qu'au nombre des villes de quatrième ou cinquième ordre.

A Vladi-Kavkas, je me séparai de notre excellent compagnon de voyage, le baron Finot. C'est à travers la steppe que nous poursuivîmes notre voyage; verdoyante, couverte de fleurs, elle me rappelait cette belle savane de Tépéyagualco que j'avais parcourue au Mexique, et où nos chevaux enfonçaient dans l'herbe jusqu'au poitrail. Ici, la route, plus fréquentée, était bien tracée. Notre première halte eut lieu dans une *stanitza*, grand village retranché comme je devais en rencontrer bien d'autres jusqu'à Stavropol, première étape de mon long voyage.

De la mer Noire à la mer Caspienne, une ligne non

1. *Lettres sur le Caucase.*

interrompue de colonies militaires, placées de distance en distance, oppose une digue infranchissable aux populations, alors non soumises, qui habitent le centre de la chaîne caucasienne. Là, tous les hommes sont soldats. C'est une savante organisation que celle de ces Cosaques de la ligne, cavaliers consommés, soldats intrépides, toujours prêts pour l'action. Ce sont eux également qui cultivent les champs qui les nourrissent. Magnifiquement vêtus, splendidement armés, montés sur des chevaux d'une rare beauté, ils excellent dans tous les exercices propres à cette guerre de surprise qui caractérise leur institution. Le colonel commandant la stanitza où nous changions de chevaux voulut avec une rare bienveillance me donner le spectacle d'un de leurs divertissements guerriers, la *djiguitovka*. Une quarantaine d'hommes montèrent à cheval quelques minutes après l'ordre subit qui fut donné, et tout ce que j'avais admiré dans nos cirques sur des chevaux dressés *ad hoc*, dans un manége parfaitement uni, fut exécuté par ces modernes centaures sur une route raboteuse et avec des chevaux parfaitement en liberté ; debout sur leurs montures, ils chargeaient et déchargeaient leurs armes, manœuvraient leur



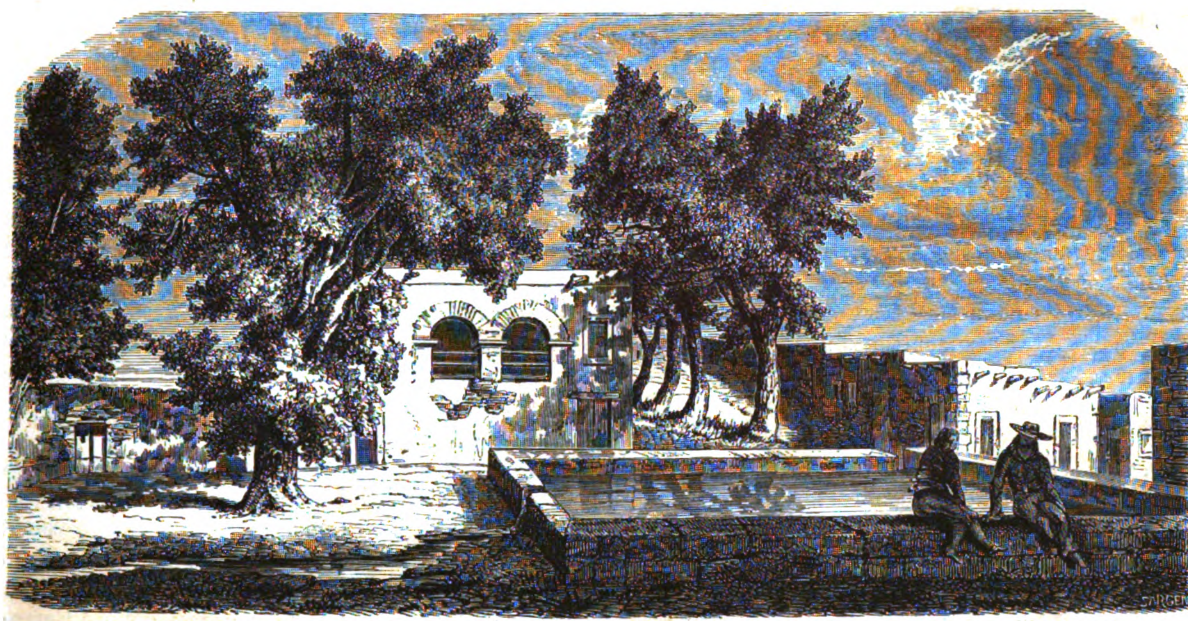
Sion et Orsete. — Dessin de Blanchard.

chachka, puis, s'accrochant par le jarret, ramassaient à terre leur papakha ou leur pistolet, et se remettant en selle avec rapidité, ils fournissaient le reste de la course dans un tourbillon de poussière (voy. p. 113).

Pendant près d'une heure je pus jouir de ce spectacle émouvant; mais de nouveaux chevaux étaient mis à notre tarantasse, le moment de continuer notre route était venu. Après avoir serré la main de l'aimable chef de cette stanitza, qui m'avait procuré une si aimable surprise, nous fûmes entraînés de nouveau dans la steppe verdoyante; la djiguitovka nous accompagnait encore : montés debout sur leurs chevaux sellés, une dizaine de Cosaques, qui devaient nous servir d'escorte, nous accompagnèrent pendant plus de douze verstes en exécutant les tours de voltige les plus hardis, et ce ne fut que sur nos instances réitérées qu'ils consentirent à se mettre en selle.

Le lendemain soir, j'arrivai à Stavropol, en passant par Ekaterinograd et Georgiewsk, et là, je disais un dernier adieu à cette terre du Caucase, où j'avais été accueilli par l'hospitalité la plus bienveillante.

BLANCHARD.



Une fontaine dans la ville de Chihuahua.

VOYAGE DANS L'ÉTAT DE CHIHUAHUA

(MEXIQUE),

PAR M. RONDÉ.

1849-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

De France au Chihuahua.

Parti du Havre le 5 février 1849, j'arrivai, après vingt-cinq jours de traversée, à New-York. De là, je me dirigeai vers la Nouvelle-Orléans, où je fis mes préparatifs de voyage pour la Californie. J'étais en compagnie de M. H. du Pasquier de Dommartin. Nous rencontrâmes plusieurs jeunes gens qui se proposaient, comme nous, d'aller à San Francisco, et, le 14 avril, nous prîmes passage ensemble à bord du vapeur *le Globe* en destination pour Brazos-San-Iago dans le Texas. Il nous fallut ensuite passer du golfe du Mexique dans le Rio-Grande ou Bravo del Norte, que nous remontâmes jusqu'à Brownsville, terme de notre navigation.

Brownsville est située sur la rive droite du Rio-Grande del Norte dans le Texas. En face, sur la rive gauche, se trouve Matamoros, qui dépend du Mexique et est située dans l'État de Tamaulipas. Ces deux villes communiquent ensemble par un bac.

Le 21 avril, nous nous installâmes à Matamoros. Huit jours nous suffirent à peine pour acheter nos vivres et nos autres provisions que nous plaçâmes dans deux wagons de transport.

Toutes nos dispositions nous paraissant bien prises, notre petite caravane composée de douze hommes, y compris deux nègres, se mit en marche.

Après avoir traversé l'État de Tamaulipas en longeant le Rio-Grande ou Bravo del Norte, et ceux de Nuevo-Leon, Cohahuila, Bolson de Mapimi et Durango, nous arrivâmes vers la fin de mai sur les frontières de l'État de Chihuahua ; c'est de ce point que je commence le récit de ma vie dans les déserts.

Notre guide. — Le mescal. — Cerro-Gordo. — Les maisons. Les soldats mexicains.

Jusque-là, il nous avait été possible d'acheter, aux étapes, des vivres frais ; nos chevaux et nos mulets rencontraient de gras pâturages : mais à mesure que nous avancions vers le nord, les populations étaient de plus en plus clair-semées, et nous devions nous attendre à être bientôt exposés à beaucoup de privations.

Un guide nous devint indispensable, non-seulement parce que nous n'avions pas devant nous de route tra-

1. Tous les dessins qui entrent dans cette livraison et la suivante ont été faits au Chihuahua par le voyageur lui-même, M. Rondé.

cée, mais surtout par suite de l'impossibilité où nous aurions été de trouver seuls des sources d'eau. Les voyageurs pourraient bien à la rigueur emporter une provision d'eau suffisante pour eux : mais il n'en est pas de même pour les montures : les mulets ne mangent jamais qu'après avoir bu. Aussi les étapes sont-elles très-irrégulières : un jour on campe après une marche de cinq à six lieues, tandis qu'un autre jour on est obligé de faire quinze à vingt lieues faute d'eau ou de bois.

Nous avions donc engagé comme guide à raison de deux piastres par jour un vieux trapeur mexicain.

Dès nos dernières étapes dans l'État de Durango, nous nous trouvions en plein pays des Comanches. Cette région composée de vastes montagnes non boisées récrée la vue par ses vastes pâturages, mais elle est pénible à traverser : il faut toujours monter et descendre.

Le voisinage des Indiens décourage les blancs de fixer leur demeure sur ces terres fertiles. Malgré les récits peu rassurants du guide, la beauté et la variété du paysage nous faisaient oublier tout péril, et chaque fois que nous gravissions une montagne, il nous tardait d'arriver au sommet pour jouir des beaux horizons de ce pays qui se fondent délicieusement dans des teintes bleu rosé d'une exquise finesse.

A l'exception du palmier mexicain qu'on rencontre dans toutes les régions, depuis l'extrême sud jusqu'à l'extrême nord du Mexique, une seule plante paraît dominer le règne végétal du désert, c'est le mescal, qui fournit aux Indiens une liqueur dont ils s'enivrent chaque fois qu'ils préparent une attaque. Cette boisson les rend féroces sans leur rien faire perdre de leur ruse habituelle. C'est encore avec cette plante qu'ils allument leur feu et couvrent leurs huttes. Ce jour-là même nous eûmes à apprécier son utilité.

Notre guide nous annonça que nous camperions la nuit suivante près d'une bonne source, mais que nous n'aurions pas de bois. Nous fîmes provision de mescal.

Les vivres frais nous manquaient : une heureuse chasse pouvait y suppléer; contre notre attente, aucun gibier ne se montra, ce qui nous semblait un fait inexplicable dans ces déserts. Bientôt la vue de huttes abandonnées nous fit comprendre que nous avions été précédés par des Indiens, et que leur chasse avait tout dispersé.

Vers quatre heures du soir, en tournant une colline, nous découvrîmes tout à coup une belle vallée remplie de bêtes à cornes et d'animaux sauvages qui prirent la fuite à notre vue. Quatre hommes de la caravane, armés de carabines, se mirent à la poursuite des troupeaux et rapportèrent un veau très-gras. Chacun de nous en reçut sa part, qu'il suspendit au pommeau de sa selle. Il nous parut que le désert avait ses avantages, et nous nous réjouîmes à la pensée que nous pourrions rencontrer plus d'une fois de semblables aubaines.

A onze heures du soir nous atteignîmes la source. Cette journée avait été longue et rude. Nous n'avions ni bu ni mangé depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Il s'agissait maintenant de souper; nous avions de la farine et du sel, mais la levûre nous manquait. Nous fîmes une pâte sans levûre que nous exposâmes au feu dans une casserole; ce qui nous donna une sorte de galette assez difficile à digérer.

Le souper achevé, on rassembla les mulets, qu'on avait d'abord mis en liberté dans le camp : une longue corde, attachée à un pieu fiché en terre, leur laissait l'espace suffisant pour pâturer à leur aise pendant la nuit.

Nos deux nègres furent chargés du service des mulets. La garde de nuit fut confiée à trois hommes. Le premier dut veiller de dix heures à minuit, le second de minuit à deux heures du matin, et le troisième de deux à quatre; ce dernier nous réveilla vers cette dernière heure. Les mulets furent remis au pâturage, et nous fîmes le café. Cet ordre du campement fut fidèlement observé pendant le reste du voyage.

A six heures, nous nous remîmes en route.

Nous avions à traverser un pays moins montagneux et une route plus boisée. Je fis plusieurs croquis sur mon calpin de poche. Des plantes splendides charmaient nos yeux. Je rencontrai ce jour-là des aloès en fleurs qui atteignaient une hauteur de vingt-cinq pieds. Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes enfin à Cerro-Gordo, place militaire sur la frontière de l'État de Durango et l'État de Chihuahua.

Nous nous mîmes à la recherche d'un corral (une cour entourée de murs) pour y camper. Au bout d'un quart d'heure nous en trouvâmes un assez spacieux. A peine y étions-nous installés qu'un Mexicain vint nous faire savoir que l'alcade sommait le chef de la caravane de comparaître devant lui. Grand fut notre étonnement! nous dîmes à cet homme que nous n'avions pas de chef. Le Mexicain alla porter réponse à l'alcade qui le renvoya de nouveau avec la même injonction. Quelques-uns d'entre nous se rendirent donc auprès de ce magistrat et revinrent nous apprendre que nous étions condamnés à payer douze piastres, pour indemnité du veau que nous avions tué la veille. Le troupeau que nous avions cru sauvage, avait, non-seulement un maître, mais encore un gardien qui, de la cime d'une montagne, ayant assisté à notre prouesse, nous avait précédés dès six heures dans la ville et nous avait signalés à l'autorité. C'était nous qui nous étions comportés en vrais sauvages sans le savoir. Nous payâmes sans réplique, en nous promettant de ne plus croire aussi facilement désormais aux bonnes fortunes du désert.

Provisoirement nous nous déterminâmes à rester une journée à Cerro-Gordo pour y prendre quelque repos.

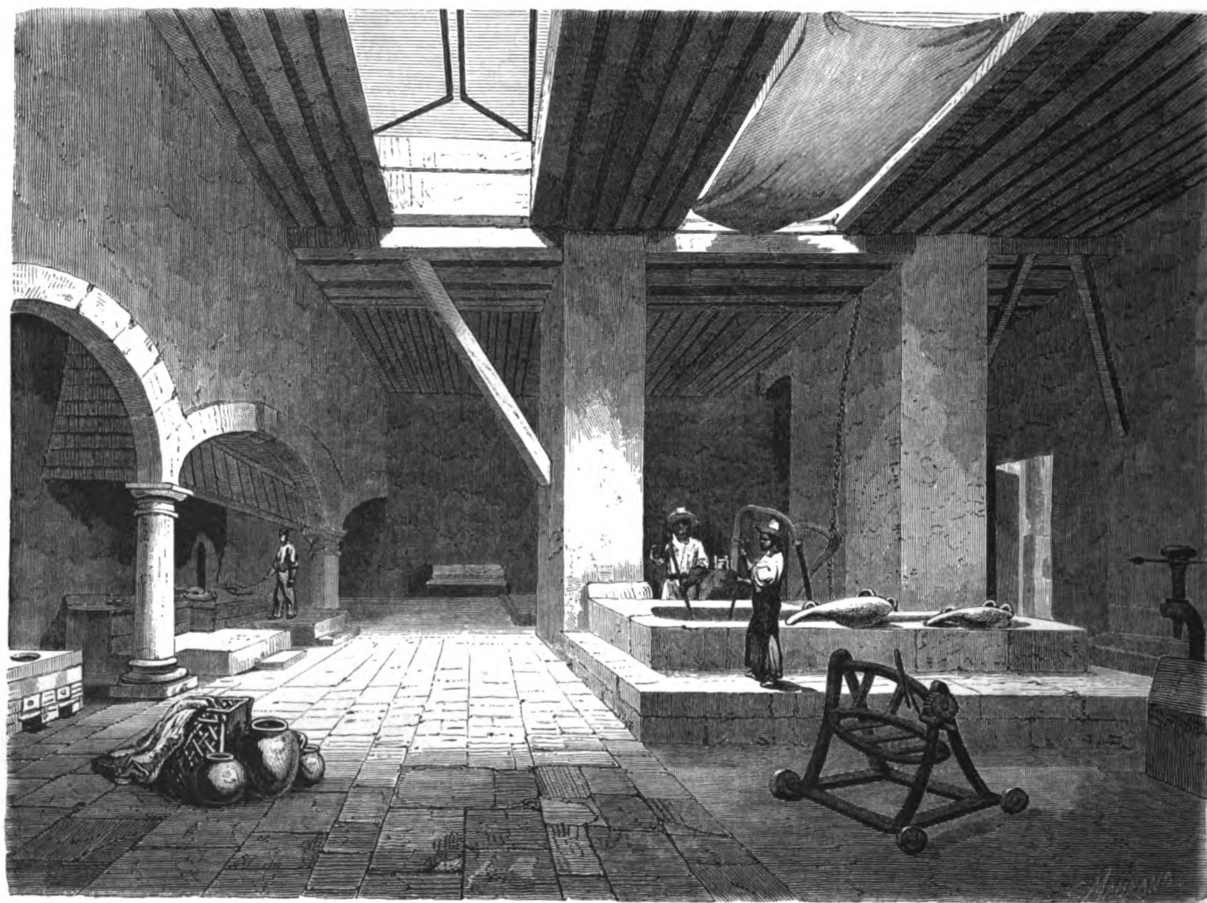
Ces villes mexicaines ont un caractère moresque. Les maisons sont bâties en adobes, briques séchées au soleil et qui ont en moyenne trois pieds de longueur sur deux et demi de haut et jusqu'à trois de profondeur. A distance, ces maisons ont l'air d'être bâties avec des pierres de taille; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont carrées avec une cour intérieure et des galeries à colonnes sous lesquelles s'ouvrent les portes des différentes pièces. L'épaisseur des murs donne de la solidité à ces habitations. Elles sont d'ailleurs très-confortables. Il y fait frais en



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

été et chaud en hiver. Le luxe n'existe qu'à l'intérieur : en dehors on ne voit que de rares ouvertures fermées par des grillages généralement en bois, quelquefois en fer; l'usage des vitres est inconnu au pays. Les ouvertures ont des volets : au milieu de ces volets est disposé, à une certaine hauteur, un autre petit volet mobile qui procure, quand il est ouvert, un jour fort doux. Les portes de la cour sont le plus souvent grandes ouvertes. Les azoteas sont plates et forment terrasse; il y a des gouttières le long de ces azoteas pour l'écoulement des eaux; elles ressemblent aux gargouilles du moyen âge et donnent à l'ensemble général un aspect étrange.

Cerro-Gordo était la première ville de garnison dans laquelle je passais. Les soldats mexicains me causèrent une vraie surprise. Quel accoutrement! quelle confusion d'uniformes! chaque soldat a l'air de s'être habillé à sa fantaisie : l'un porte une vieille jaquette rouge, provenant de l'armée anglaise; un autre porte un habit bleu venant de Prusse; je crois que chaque petit duché d'Europe a contribué à fournir des fragments d'uniforme à l'armée mexicaine. Il est très-ordinaire de rencontrer des soldats de service ayant à un pied une sandale et à l'autre un soulier ou une botte, et l'on voit plus souvent des militaires avec une paire de pantoufles qu'avec une paire de souliers. Mais qu'importe! me disais-je, la valeur ne se mesure pas à l'uniforme.



Fonderie de la monnaie, à Chihuahua.

L'État de Chihuahua. — L'hacienda de Cadeña. — Ce que c'est qu'une hacienda. — L'hacienda de Rio-Florido. — Sapato. — Hacienda de San Antonio de la Ramada.

Après nous être reposés un jour, nous reprîmes notre marche pour pénétrer dans l'intérieur de l'État de Chihuahua.

L'État de Chihuahua forme l'extrême frontière nord du Mexique[1]. Il est borné au nord par le territoire du Nouveau-Mexique, au sud par l'État de Durango, à l'est par Cahahuila et le Texas, au nord-ouest par la Sonora, et au sud-ouest par Sinaloa. L'État est situé entre le vingt-sixième degré cinquante-trois minutes trente-six secondes et le trente-troisième degré trente secondes de latitude nord.

Tout le pays est un haut plateau entouré de montagnes, et quel que soit le côté par lequel on y pénètre,

1. Il ne paraît pas inutile de donner ici un aperçu général de la division politique de l'État.

Sous la domination espagnole, l'État de Chihuahua, réuni à celui de Durango, formait la province de Nueva-Viscaya, qui était comprise dans les États de la Sonora, Sinaloa et Nuevo-Mexico, sous la dénomination de provinces internes occidentales. Cet état de choses dura depuis 1718 jusqu'en 1821.

Les provinces orientales avaient un commandant général qui relevait directement de la cour de Madrid.

L'administration de la Nueva-Viscaya portait le nom de Gobierno



Vue générale de la ville de Chihuahua.

on est obligé de le traverser par des passes, fortifications naturelles que les Mexicains n'ont pas su utiliser dans leur dernière guerre contre les États-Unis.

La grande Cordillère des Andes, qui longe toute l'Amérique du Sud, traverse l'Amérique centrale et court du sud au nord dans le Mexique, est connue dans ce dernier pays sous le nom de sierra Madre. La même chaîne de montagnes s'élève toujours vers le nord dans la Californie, ainsi que dans l'Utah, où elle porte le nom de montagnes Rocheuses (voy. t. I, p. 274). La sierra Madre forme la partie occidentale de l'État de Chihuahua. Les indigènes de ces montagnes sont les Indiens Tarahumaras, aux mœurs douces; ils sont tous catholiques : les uns vivent paisiblement de la culture de la terre, d'autres du produit de la chasse.

La sierra Madre est très-boisée et fournit à l'État des bois de construction. Les montagnes, au contraire, qui forment la partie est, sont peu boisées. Les Indiens Apaches, les plus sauvages de toute l'Amérique, y vivent en grand nombre (voy. t. I, p. 369). Ils ont leurs rancherias dans les abords du Rio-Grande, ainsi que vers le nord, sur le Rio-Gila.

Notre itinéraire nous obligeait à marcher au pied de la grande chaîne sur les plateaux, en laissant par conséquent à notre gauche la sierra Madre, que nous ne perdions jamais de vue. Le paysage était des plus ravissants.

Le 1[er] juin, nous nous arrêtâmes à l'hacienda de la Cadeña, où nous demandâmes la permission de camper dans le corral, ce qui nous fut accordé.

Ici les haciendas ont un caractère différent des établissements de ce genre que j'avais vus jusqu'alors.

On nomme hacienda un domaine qu'on pourrait comparer aux anciens manoirs de l'Europe. Autour de l'habitation du maître se groupe une population de trois ou quatre cents habitants. Les terres qui dépendaient de l'hacienda de la Cadeña paraissaient à peine cultivées. Cet abandon s'explique par les continuelles invasions des Apaches. L'on ne comprendrait même pas que les habitants puissent vivre sur ces terres incultes, si la facilité d'élever de nombreux troupeaux dans les pâturages toujours verts ne compensait pas jusqu'à un certain point la négligence forcée de toute culture.

La construction des haciendas les fait ressembler à de vraies fortifications. Elles sont entourées de grandes murailles, flanquées de quatre tours avec des meurtrières, comme dans les villes. Les azoteas forment des terrasses avec créneaux, derrière lesquels les Mexicains se défendent contre les Indiens.

L'ameublement intérieur est réduit à sa plus simple expression; il consiste en grandes tables basses couvertes de peaux de bœufs non tannées sur lesquelles on se couche. Le plus souvent les habitants étendent leurs peaux devant la porte sur la terre, et là, enveloppés de leur manteau, ils dorment à la belle étoile. Ce fut le parti que nous fûmes obligés de prendre, et le seul avantage que nous trouvâmes à dresser notre camp dans le corral d'une hacienda, fut de ne pas avoir de garde à monter la nuit. On ferma la grande porte cochère; c'était assez pour nous mettre à l'abri d'un coup de main nocturne.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route, toujours à travers un pays agréable et par un beau temps. Nous trouvions de l'eau en abondance et nous foulions une végétation luxuriante. L'homme seul manquait.

Nous voyageâmes ainsi pendant quatre jours. Le 5 juin, nous arrivâmes à l'importante hacienda de Rio-Florido, appartenant à M. Urkidi qui, à cette époque, était le président du sénat de l'État de Chihuahua. Cette habitation est un vrai palais qu'on est très-étonné de trouver sur ce sol désert. Je suppose que c'est un ancien couvent; une église assez vaste tient au bâtiment principal, et ce dernier a pour portail une grande galerie qui se compose de treize colonnes en pierre de taille, de style moresque, et formant un ensemble des plus gracieux. L'hacienda est située au bord du Rio-Florido. Cette rivière prend sa source sur le col de l'hacienda de Guadalupe, dans l'État de Durango, entre dans cet État en passant par l'hacienda de Canutillo, poursuit son cours nord-est jusqu'à la villa de Jimenez, et de là se dirige nord-ouest jusqu'à ce qu'il rencontre le Rio-Conchos à Santa Rosalia. Son parcours est de quarante-neuf lieues et demie.

Les rivières de Balsequillo, Carmen, Allende et Hidalgo sont ses affluents. Les cours de ces dernières sont de douze et demie, seize, vingt-trois et trente-huit lieues.

Nous fîmes une halte d'environ deux heures, près de l'hacienda, pour faire reposer nos mulets et nous approvisionner de vivres frais : à côté des bâtiments se trouve une boutique assez bien fournie.

Le lendemain, 6 juin, nous nous arrêtâmes dans un village du nom de Sapato, point peu important, n'ayant même pas une église, chose très-rare dans ce pays. La population y paraît très-pauvre. Plusieurs jeunes gens, n'ayant pour tout vêtement qu'un calsonero, vinrent nous offrir de l'herbe, que nous achetâmes pour nos mulets.

Le 9 juin, après une marche de trois jours, nous arrivâmes à l'hacienda de San Antonio de la Ramada. En cet endroit la vue se repose enfin sur de beaux champs de froment et de maïs : on est ramené au spectacle de la civilisation. Nos chevaux et nos mulets y trouvèrent un abondant fourrage.

et se composait de quatre subdélégués, qui avaient titre de juges des quatre branches (*quatro ramos*) : l'intérieur, la guerre, la justice et la police. Les deux seuls conseils de la ville (*ayuntamientos*) avaient leur siége, l'un à Parral, et l'autre à Chihuahua. Chaque présidio militaire était gouverné par un commandant.

En l'année 1824, l'État de Chihuahua fut érigé et divisé en douze départements (*partidos*).

Le département ou canton est administré par des conseils de ville (*ayuntamientos*), des juntes municipales (*juntas municipales*) et des juges de paix (*alcades conciliadores*). L'État a un gouverneur : chaque municipalité de deux mille âmes a un gouvernement municipal.

Les *ayuntamientos* ont au moins un président, un alcade, deux régisseurs et un procureur; mais jamais plus d'un président, de deux alcades, de huit régisseurs et de deux syndics (*sindicos*).

Tous les fonctionnaires publics sont nommés à l'élection; il n'y a que les officiers de l'armée qui relèvent du gouvernement central de Mexico.

L'État a un sénat et une chambre des députés : comme les États-Unis, chaque État se gouverne lui-même.

Le pueblo de la Cruz. — Un camp de sauvages sous les lauriers-roses. — Santa Rosalia. — Hacienda de Saucillo. — M. Curcier. — L'hacienda de Mapula.

En quittant San Antonio de la Ramada, notre caravane chemina sur des plateaux couverts de lauriers-roses qui avaient une hauteur de six à huit pieds, et tellement touffus, que nous avions peine, en les traversant, à reconnaître notre route qui n'était guère tracée. Après avoir marché pendant trois heures, nous arrivâmes à la Cruz, qui compte cinq cent quatre-vingt-un habitants, et possède une église et un presbytère. La population paraissait dans une grande agitation. Les rues étaient désertes, les maisons fermées; puis peu à peu les habitants sortirent tout effarés et surpris de nous voir au milieu d'eux sains et saufs. Il paraît que nous avions passé sans nous en douter à côté d'un camp d'Indiens Comanches assez nombreux, qui avaient établi depuis plusieurs jours leurs tentes au milieu des lauriers-roses. C'était grâce à la hauteur de ces arbres que nous n'avions pas été aperçus des sauvages (voy. t. I, pages 348 et 349).

Les Mexicains, peu braves de leur nature, nous considéraient presque comme leurs libérateurs et comptaient beaucoup sur notre renfort en cas d'attaque. Ils nous traitèrent en amis et nous offrirent ce qu'ils avaient de mieux dans leurs maisons. Depuis longtemps nous n'avions fait aussi bonne chair. Nous trouvâmes un boulanger : son pain n'était pas bon; mais quel régal pour des gens condamnés à manger la mauvaise galette de leur propre fabrique! Nous achetâmes toute la provision de cet homme, et au grand désappointement de la population, nous repartîmes le même jour pour aller camper au pueblo de Santa Rosalia où nous arrivâmes le 10 au soir.

Santa Rosalia est une place assez considérable. Elle compte deux mille cent dix-sept habitants, et a une église et un presbytère. Elle est située à mille deux cent quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, dans le département de Jimenez, dont elle est une des municipalités des plus importantes.

Elle communique par une bonne route carrossable avec la capitale de l'État, située à quarante et une lieues. Elle est bâtie sur une petite hauteur, au pied de laquelle passe le Rio-Conchos, qui prend sa source dans la Sierra, près du pueblo de Bichichic, se dirigeant vers Tajirachic, du sud au nord.

Cette rivière parcourt cent quarante lieues et reçoit beaucoup d'affluents. Dans la saison des pluies, elle doit être très-profonde, si l'on en juge par la hauteur de son lit; cependant, en temps de sécheresse, on la traverse aisément : à Santa Rosalia elle n'avait pas plus d'un pied et demi d'eau. La rive opposée à la ville est assez plate, et comme les hautes eaux débordent loin dans la prairie, nous eûmes un mille à parcourir sur du sable de rivière avant d'arriver à un pâturage. Nous y dressâmes nos tentes et résolûmes de prendre un jour de repos.

Nous visitâmes Saussillo, propriété appartenant à un Français, M. E. Curcier, homme d'une intelligence supérieure, et qui a fait comprendre quel parti on pourrait tirer de ce pays où il était venu s'établir. Dans toutes les directions de l'État, on trouve des propriétés qui lui ont appartenu. Il est mort trop tôt, surtout pour les Français qui exploraient cette contrée; ils trouvaient en lui un vrai protecteur, les aidant de sa bourse et de ses conseils. Le gouvernement de l'État eut plus d'une fois recours à sa caisse, pour sortir des embarras où il se trouve trop souvent. M. E. Curcier avait exploité des mines d'argent et ouvert des entreprises; on peut dire qu'un sixième de la population vivait de ses créations. Sa fortune était évaluée à quatorze millions de piastres, gagnés en douze ans; ce chiffre suffirait pour donner une idée de la valeur de l'homme qui avait cherché à tirer cette nation nonchalante de la torpeur où elle est retombée depuis sa mort. Encore aujourd'hui, le souvenir de M. Curcier est gravé dans le cœur des milliers d'habitants qui tenaient de lui leur pain : l'estime publique l'a suivi au delà de la tombe. Ses propriétés sont gérées par le vice-consul d'Espagne, don J. M. Nafarondo.

On ne s'étonne point de trouver l'hacienda de Sausillo plus prospère que la plupart des autres propriétés; on y récolte du froment, de l'avoine, du maïs et des fruits de toute nature. On dirait que l'esprit du maître est encore présent; des travaux d'irrigation répandent partout la fertilité.

Le 12 juin, notre route devint plus difficile : nous entrâmes dans un défilé de montagnes assez rocailleuses, qui aboutit à une passe connue sous le nom de *Cañon de l'Ojito de Agua*, qu'elle doit à une source d'eau limpide. Cette passe est dangereuse : les Indiens y attaquent souvent les caravanes. Dans le milieu du cañon, il y a une tour qui sert de corps de garde à quatre ou cinq hommes de troupe, secours insignifiant en cas d'attaque Un peu plus loin se trouve un rancho, qui appartient à l'hacienda de Mapula. Nous y passâmes la nuit; nous n'étions plus qu'à douze lieues de la capitale.

Il me tardait de voir la ville de Chihuahua; c'est généralement dans les capitales que se concentre tout le luxe du pays et qu'on peut le mieux juger les mœurs et les coutumes. Mais quelle fut ma surprise! En approchant de cette ville, je me voyais encore au milieu des déserts : nulle apparence d'habitations, nul essai de culture; la nature semblait même y prendre un aspect plus âpre; les montagnes et les plaines étaient recouvertes de pierres volcaniques noirâtres et poreuses.

La ville de Chihuahua. — Ses monuments publics. — Mœurs. Coutumes.

Le 13 juin, vers quatre heures du soir, nous entrâmes dans la ville de Chihuahua. Nous avions parcouru, à partir du Texas, un espace d'environ quatre cents lieues à cheval, à travers un pays occupé par les Indiens Comanches et Apaches, sans en avoir rencontré un seul, quoique nous eussions vu partout des traces de leur barbarie, et même côtoyé un de leurs camps.

Nous louâmes un corral et une maison non meublée comme partout ailleurs, mais assez grande pour y établir

notre camp. Elle appartenait à une dame française. Du moment qu'elle sut qu'il y avait des Français dans la petite caravane, elle se montra extrêmement obligeante, et nous mit à même de recueillir tous les renseignements dont nous avions besoin pour bien connaître cette ville où nous nous proposions de faire un assez long séjour.

Jusque-là, nous avions échappé à toute espèce de danger, mais nous ne pouvions nous dissimuler que notre caravane était trop faible pour qu'il y eût prudence à nous aventurer, dans les mêmes conditions, plus avant vers le nord. Nous résolûmes donc d'attendre à Chihuahua qu'il nous fût possible de nous joindre à quelqu'une des caravanes qui la traversent en venant soit du Texas, soit du Nouveau-Mexique, par le Passo del Norte.

Mon compagnon de voyage, M. H. de Dommartin, était souffrant et désirait voir un médecin ; il s'adressa à notre hôtesse, qui lui parla avec beaucoup d'éloges d'un docteur français résidant dans la ville, et qui, en effet, y jouissait de la plus grande considération, non-seulement pour son talent, mais aussi pour la bienveillance de son caractère.

Nous nous rendîmes près de M. Roger Dubos pour le consulter, et nous trouvâmes en lui non-seulement un médecin expérimenté et un compatriote, mais encor une véritable ami. La ville de Chihuahua n'ayant point d'hôtel, il mit à notre disposition un joli petit appartement donnant sur une belle cour avec galerie à colonnes d'un style dorique. Une fois si bien installés, nous n'eûmes qu'à trouver en ville un corral pour nos mulets.



Marchands de melons. Saccateros. Muletier. Mendiants.

LE MARCHÉ DE CHIHUAHUA.

Le mot *Chihuahua* appartient au vocabulaire des Indiens Tarahumaras et signifie « passage de l'eau. » Il me serait pourtant impossible de dire si ce nom vient de plusieurs rivières qui se joignent près de la ville, ou s'il a été donné à l'État à cause du grand nombre de rivières qui le traversent dans toutes les directions.

La ville est située à 1451 mètres au-dessus du niveau de la mer et compte 14 000 habitants.

Quand on arrive du côté du sud, on n'aperçoit la ville qu'en y entrant : jusque-là, les montagnes l'ont dérobée aux regards. Mais des trois autres points cardinaux, surtout du nord et de l'ouest, elle offre un aspect pittoresque et riant. Bâtie sur une légère pente, elle se développe avec grâce, se détachant en blanc sur des fonds de montagnes qui reflètent les tons purs d'un ciel toujours azuré. Les églises et les couvents sont les monuments publics qui dominent. L'élégance des clochers et des coupoles, généralement blanchis à la chaux, donnent à la ville un air oriental ; on croirait voir des minarets.

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, les villes s'établissent et se créent sur des points qui offrent des fa-



Église de la Constitution, à Chihuahua. — Dessin de Lancelot d'après M. Rondé.

cilités de communication commerciale, sur des rivières navigables ou sur des points susceptibles de recevoir soit de bonnes routes, soit des chemins de fer. Jamais une ville ne s'y élève sans que les chances d'avenir n'aient été calculées. Aussitôt qu'une ville est fondée, elle s'élève comme par magie, et prospère presque infailliblement.

Au Mexique, au contraire, la richesse des métaux précieux a créé les villes à proximité des mines, quels que fussent d'ailleurs les inconvénients matériels de l'emplacement. Aussi presque toutes les villes importantes sont-elles situées loin des voies naturelles de communication et des cours d'eau, dans des gorges de montagnes ou dans de profonds ravins.

Par exception, Chihuahua, bâtie près de mines d'argent, a une position avantageuse; c'est un point de transit par lequel s'écoule le commerce du sud au nord du Mexique; elle possède aussi une bonne route venant de l'est, c'est-à-dire des États-Unis du nord à l'ouest vers le Pacifique.

Au pied de la ville coule la rivière de Chihuahua, qui prend sa naissance dans le Cañada del Chileote, au sud-ouest du pueblo de Chuviscar. Elle afflue près de la capitale dans une autre rivière du nom de Nombre de Dios, et se jette dans le Rio-Conchos sur un point qu'on nomme Babisas, après un parcours de vingt-neuf lieues.

Malgré cette rivière, qui fournit une eau abondante aux habitants, on a construit du temps des Espagnols des aqueducs qui alimentent la ville haute. Ces aqueducs ont une longueur de 161 533 varas[1], et comme ils s'étendent sur un terrain accidenté, ils ont dans certaines parties une hauteur de 30 mètres. Ils alimentent d'eaux limpides la ville haute; c'est dans cette partie que se trouve la promenade publique (Alameda), plantée d'alamos (peupliers des Indes) très-touffus et offrant aux promeneurs beaucoup d'ombrage et de fraîcheur.

Le dimanche, dans l'après-midi, toute la population de la ville se donne rendez-vous à l'Alameda. Les dames riches s'y promènent dans de grandes calèches suspendues sur des courroies en cuir et qui font souvenir de celles dont on se servait en France au temps de Louis XV.

Les signoritas s'enveloppent avec beaucoup de grâce dans leur rebosso, dont elles se couvrent la tête en cachant une partie de leur visage et ne laissant voir que deux grands et beaux yeux noirs. Chez les dames riches, ce rebosso est généralement en soie noire ou blanche, brodée de dessins de couleurs vives et voyantes. Les femmes du peuple ont un rebosso en laine bleue, avec de petits carreaux blancs; elles s'en servent de même avec grâce. Les Européennes adoptent ce costume bien vite, mais elles sont forcées de faire une étude assez longue avant d'arriver à savoir s'en parer comme les femmes du pays.

La jupe est courte; le bas en est brodé de dessins en laine. Les femmes du peuple aiment pour la jupe le rouge voyant, et se promènent à pied.

1. Le vara équivaut à un mètre quarante-cinq centimètres.

Le goût du luxe pénètre jusque dans les classes les plus pauvres, et il n'est pas rare le dimanche de voir une Indienne avec des souliers de satin blanc, sans bas; sa peau naturellement rouge contraste singulièrement avec la couleur de sa chaussure.

Tout homme est cavalier dans ce pays. Il faut être bien pauvre pour ne pas avoir à soi un cheval ou un mulet; aussi les cavalcades sont-elles magnifiques, c'est à qui fera le plus de prouesses en équitation.

Le costume des hommes est plus riche et plus varié que celui des femmes. Un individu qui toute la semaine n'a pour tout vêtement qu'un calsonero blanc et le sarapé (manteau), porte le dimanche des costumes chamarrés d'argent qui lui coûtent jusqu'à six et huit cents francs. Le pantalon blanc est de rigueur; il est recouvert d'un autre pantalon de peau, ouvert sur le côté et de haut en bas, et orné d'une rangée de boutons en argent. Une ceinture en crêpe de Chine entoure le corps; la veste est en peau de cerf ou en velours avec broderies d'argent. Le sombrero (chapeau) est à larges bords; il est en paille ou en feutre et décoré d'une torsade très-épaisse en velours noir ou en argent et or. Le sarapé est bariolé de couleurs tranchantes et de dessins variés. Les hommes, ainsi que les femmes, ont un talent particulier pour se draper avec grâce dans le sarapé : l'individu le plus ordinaire a l'air, sous son manteau, d'un gentilhomme.

Le coup d'œil seul de cette promenade et de ces costumes si variés me faisait oublier les ennuis du voyage, et m'a laissé un souvenir qui ne s'effacera plus.

Dans le centre de la ville, ou la ville basse, une grande place publique, connue sous le nom de place de la Constitution, sert à la promenade des soirées pendant la semaine.

Le plus bel ornement de cette place est l'église paroissiale de la capitale. Elle a été construite d'après les dessins et sous la direction de l'architecte Nava, en 1764, avec des fonds qui provenaient des mines de Santa-Eulalia : on préleva un réal par marc d'argent extrait de ces mines pendant soixante-deux ans. Cette contribution dura jusqu'en 1789 et produisit huit cent mille piastres.

Le portail donne sur la place et a un aspect noble et grand; les deux tours ont une hauteur égale qui domine l'église de 31 varas espagnols et demi, et comme l'église s'élève à 21 varas au-dessus du niveau de la place, la hauteur totale est de 52 varas et demi. Outre les deux tours, une magnifique coupole orne le milieu du monument et donne à l'ensemble une forme gracieuse. L'intérieur se compose de trois nefs d'ordre dorique.

Du côté opposé à l'est de l'église se trouve le palais du Congrès, qui n'a qu'un rez-de-chaussée. Sa façade est ornée de colonnes. Le toit forme terrasse; au milieu s'élève un grand mât où l'on hisse le drapeau national dans certaines circonstances. Une petite sculpture représente un soleil, pour faire allusion à la lumière qui doit éclairer les législateurs.

Une fontaine en forme de pyramide s'élève au milieu de la place.

Le palais du gouverneur est situé sur le côté nord de la place : rien ne le distinguerait d'une maison privée sans le poste militaire qui en fait le service.

Autour de la place sont des bancs en pierre de taille. La promenade du soir est très-animée et éclairée par des réverbères où le gaz n'a pas encore fait son apparition : de simples chandelles y entretiennent une lumière douteuse.

Les affaires commencent vers quatre heures du matin et occupent les habitants jusqu'à midi : on dîne, et de midi à quatre heures on fait la sieste; les magasins sont fermés pendant ce temps, la ville est déserte. Il est vrai qu'il fait bien chaud dans l'après-midi. Les jeunes arbres de la grande place ne donnent qu'un ombrage insuffisant contre l'ardeur du soleil; les Français appellent cette place « la côte d'Afrique. »

Vers quatre heures du soir, les affaires reprennent de l'activité, les boutiques se rouvrent, la circulation redevient animée, la promenade réunit une grande partie de la population; puis à la promenade succède le silence de la nuit, qui n'est interrompu que par les *serenos* (veilleurs de nuit) stationnés à chaque coin de rue. Une lanterne posée à terre dans le milieu de la rue avertit de leur présence. A chaque quart d'heure, ils annoncent l'heure à haute voix, et ce renseignement assez peu nécessaire se répète d'un bout de la ville à l'autre. Le signal part de la place de la Constitution.

Après l'église paroissiale, desservie par le clergé régulier, on peut citer l'église du couvent des Franciscains, desservie par le clergé séculier. On ne compte dans ce couvent qu'un père et deux ou trois frères. Un collége y est adjoint, mais il est très-peu fréquenté. Pendant mon séjour, ses élèves étaient au nombre de huit. Les enfants des riches familles vont soit à Mexico, soit à la villa de Léon, qui possède un petit séminaire. Quant au reste de la population, son indifférence pour l'éducation des enfants est telle que je crois qu'à Chihuahua il n'existe même pas d'école d'instruction primaire.

San-Felipe, avec son couvent des jésuites, est encore un monument assez remarquable. Il devait avoir autant d'importance que l'église paroissiale, mais il est resté inachevé à la suite de l'expulsion des pères qui le possédaient. Le couvent seul a été terminé; il sert de caserne et d'hôpital : l'église est sans plafond.

Derrière le couvent des jésuites et devant la caserne, on voit la plazuela de San-Felipe. C'est là que les Espagnols exécutèrent les héros de l'indépendance, Hidalgo Allende, Jimenez, etc. Plus tard, conformément à la loi du 19 juillet 1823, on a élevé à la mémoire des victimes une pyramide quadrangulaire sur un piédestal ayant 34 pieds de hauteur.

L'hôtel de la Monnaie (*casa de Moneda*), situé dans la rue du même nom (*calle de la Moneda*), qui débouche sur la place de la Constitution, est d'une architecture très-ordinaire; elle se fait remarquer seulement par ses proportions. Sa construction a coûté vingt-quatre mille piastres. On y frappe de la monnaie d'or, d'argent et de cuivre. D'après les statistiques des livres de la Monnaie sous la domination de l'Espagne, il a été fondu dans l'espace de vingt-quatre années, de 1738 à 1761, à la monnaie de Chihuahua, 3428278 marcs d'argent, qui ont produit 28283273 piastres et 4 réaux; ce fut pendant la période où les mines de Santa Eulalia donnaient une grande abondance de riche minerai.

L'administration de la Monnaie est confiée à la direction intelligente de deux Anglais, MM. Poths frères. Des machines à vapeur fonctionnent dans de vastes salles souterraines. Des poulies tournent au moyen de courroies dans toutes les directions et assurent un travail très-rapide et très-économique. Les directeurs ont fait frapper en six mois 206539 piastres en argent, et la valeur de 6992 piastres en cuivre. Un de nos dessins (voy. page 132), représente une salle de l'hôtel où sont trois fourneaux. Celui du centre sert à fondre le minerai d'argent. Deux hommes exercent une surveillance permanente sur cette grande cuve; quand le métal est liquéfié, on l'y puise avec une grande cuillère à quatre anses qui permettent à deux hommes de la transporter sans danger sur une bascule. Cette dernière roule sur quatre petites roues; on la pousse auprès du fourneau que l'on voit au fond à gauche; on renverse le contenu liquide dans les chaudières ou creusets de ce second fourneau, et c'est ainsi que s'opère la séparation des métaux.

Le mineur, avant de porter son métal à la Monnaie, fait fondre le minerai d'argent lui-même et cherche autant que possible à en extraire l'or; mais comme les fourneaux des mineurs laissent beaucoup à désirer, l'argent qu'on apporte en barre à la Monnaie renferme encore de l'or, et malgré ces différentes opérations, quand cet argent vient en Europe, soit à Londres, soit à Paris, et qu'il est de nouveau manipulé, il produit encore assez d'or pour payer les frais de la dernière opération.

La *casa de Moneda* de la capitale n'est pas la seule de l'État; Hidalgo en possède une autre aussi riche que celle de Chihuahua.

Les métaux précieux étaient la seule industrie de ce pays avant l'indépendance. Depuis les guerres de la révolution de 1810, 1811 et 1812, et depuis surtout l'invasion des Indiens sauvages, une partie des mines a été abandonnée; les populations se portent de préférence vers les centres et cherchent à s'y créer de nouvelles ressources. On a entrepris de tanner le cuir, branche de première nécessité, les vêtements étant en grande partie de peau pour les personnes pauvres. On travaille la laine pour faire les sarapés. La fabrication des chapeaux a aussi une certaine importance.

Combats de taureaux. — Combats de coqs. — Un journal officiel.
Les courriers.

Un vaste cirque est destiné aux combats des taureaux. L'usage de ces combats, introduit par les Espagnols, et qui en Europe paraît barbare et peu digne d'une nation civilisée, a dans ce pays-là pourtant un but pratique. C'est le moyen d'habituer les paysans à dompter

sans crainte le bétail qui fait leur seule ressource, et qui, vivant en liberté, n'accepte le joug de l'homme que lorsque ce dernier a fini par lui imposer l'obéissance par la crainte. Le but a été atteint : l'audace et l'adresse des toréadors sont incroyables. Le taureau le plus indomptable est forcé d'accepter le joug lorsqu'il a été pris au lazo.

Les spectateurs sont aussi intéressants à examiner que les acteurs. Leur joie et leur animation sont extraordinaires. J'ai vu un matador dangereusement blessé et mis hors de combat : tout d'un coup un silence profond régna parmi les spectateurs; l'effroi était peint sur tous les visages; les toréadors et les picadores eux-mêmes étaient comme stupéfiés, mais la vue du sang qui ranimait le taureau d'une nouvelle rage fit sortir les spectateurs de leur angoisse et les acteurs de leur étourdissement; les picadores parvinrent à donner à l'animal une autre direction; on enleva le blessé, on le transporta hors l'arène. Le taureau furieux semblait attendre et défier un nouvel ennemi Tout d'un coup, un des spectateurs franchit la rampe, ramasse l'épée du matador, s'approche de l'animal et le regarde fixement; puis il avance de quelques pas : l'animal, fasciné, courbe la tête comme pour demander grâce. Le hardi matador improvisé pose alors son pied gauche entre les cornes du taureau, reste immobile dans cette position pendant



Place de la Boucherie, à Chihuahua

quelques secondes, et lui plonge ensuite son épée dans la poitrine : le taureau, inondé de sang, frissonne et meurt. Durant cette scène, on n'entendait pas une parole, un cri, un souffle dans le cirque, mais il s'éleva comme un orage d'acclamations après la victoire. Il faut avoir assisté à une fête pareille pour en comprendre les transports.

Un autre cirque, plus petit, sert aux combats de coqs. Les Mexicains déploient une patience et une adresse merveilleuses à dresser les coqs à ce genre de combat. On porte deux coqs dans l'arène, on les met en présence l'un de l'autre, on les excite pendant quelques minutes; quand on les suppose assez furieux, on leur attache à l'ergot une petite lame de couteau. On leur arrache quelques plumes du cou pour les exciter de nouveau. Mais avant que le combat commence, des paris s'engagent dans la salle. Il n'est pas rare de voir un Mexicain n'ayant point de chemise sur le dos, parier deux et jusqu'à trois cents piastres pour l'un ou l'autre des coqs. Quand les paris sont établis, on lâche les adversaires qui commencent par s'attaquer avec une telle vigueur, que souvent l'un des combattants succombe éventré au premier choc. Le perdant paye le montant de son pari avec sang-froid, prêt à recommencer à la première occasion. Les gens de bonne éducation n'assistent jamais aux combats de coqs.

Le gouvernement publie un journal, intitulé *El Faro*

periodico del Gobierno del Estado libre de Chihuahuà. Cette feuille paraît deux fois par semaine, les mercredis et les samedis. Le prix de la souscription est de dix-huit réaux pour la ville et de trois piastres pour les provinces et l'étranger. Cette feuille, de quatre pages in-quarto, a fort peu de lecteurs, et je doute qu'elle fasse ses frais ; on n'y lit aucun article littéraire ou scientifique : toute la rédaction se réduit aux décrets du gouvernement et annonces clair-semées.

Quatre courriers font le service de la malle dans les différentes directions de l'État.

1° Le courrier qui transporte la malle de Chihuahua à Rio-Florido, où les dépêches s'échangent avec celles de Durango. Il fait pour aller et revenir cent vingt lieues en cinq jours et demi. La dépense de ce courrier se monte à ving-trois piastres et sept réaux : il part deux fois par semaine.

2° Le courrier de la sierra Madre porte les dépêches en Sonora, va de Chihuahua à San Antonio de las Huertas, et parcourt pour aller et retour en onze jours deux cent vingt lieues. Sa dépense se monte à trente-huit piastres et demie : ce courrier est hebdomadaire.

3° Le courrier du Nouveau-Mexique va jusqu'à un point nommé Brasito, un peu en avant du Paso. Il fait deux cent soixante lieues en trois jours ; sa dépense se monte à quarante piastres. Il part tous les quinze jours.

4° Le courrier des Presidios part de Chihuahua tous les quinze jours pour aller à Arispe, parcourt quatre cent quarante lieues en vingt jours, et sert spécialement les points militaires. C'est le gouvernement central de Mexico qui fait les frais de ce service.

La malle se transporte à dos de mulets. Pendant mon séjour à Chihuahua, le courrier qui dessert la ligne de Rio-Florido, portant les lettres à destination pour l'Europe, fut assassiné par les Indiens et les dépêches furent dispersées. Ces malheurs trop fréquents occasionnent pour les négociants des retards fâcheux. Le jour de l'arrivée des courriers, chacun va prendre ses lettres à la poste ; le facteur n'existe pas plus au Mexique qu'aux États-Unis.



Hacienda de Tabalopa, sur la rivière Nombre-de-Dios.

Sur les quatorze mille habitants de la ville, les deux tiers sont indiens ou métis ; l'autre tiers est blanc. Ce sont les blancs qui, comme dans tout le Mexique, sont à la tête du gouvernement et se distribuent les fonctions et la caisse publique. L'Indien ignore complétement ses droits politiques : on a bien soin de le maintenir dans cette ignorance.

Le nombre des Français qui résidaient dans la ville, lorsque je la visitai, était de vingt, généralement commerçants ; presque tous sont Basques ; à ma connaissance il n'y en avait que deux mariés.

Les Mexicains de distinction recherchent la société des Français ; ces derniers s'en rendent dignes par leur conduite, et, chose rare ! l'entente cordiale qui règne entre eux.

Dans la capitale comme partout dans l'État, M. Curcier a laissé des traces de son passage. La ville lui doit des améliorations et des embellissements. Son habitation est la seule qui soit en pierre : les autres maisons privées de la ville sont bâties en adobes. M. Curcier a fait construire sa maison dans le style du pays, qui est noble et confortable : lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de la cour, on se croirait dans un palais moresque.

Un chef des Peaux-Rouges. — Les Comanches. — Le marché. La Boucherie.

J'ai eu la chance toute particulière de voir, pendant mon séjour à Chihuahua, *Abasolo*, grand chef des Peaux-Rouges Comanches.

On sait que les Comanches forment une des races des plus guerrières de l'Amérique et en même temps des

plus nobles du désert. Les Comanches se divisent en quatre branches considérables, les Cuchanticas, les Jupes, les Yamparicas et les Orientales. Ce sont les ennemis irréconciliables des Apaches : les uns et les autres font subir des tourments des plus cruels à leurs prisonniers, mais les incursions des Comanches dans l'Etat de Chihuahua sont moins fréquentes que celles des Apaches.

Au nombre de vingt-cinq à trente mille, répandus sur un espace immense depuis le golphe du Mexique jusqu'à Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, ils sont maîtres absolus des montagnes et des plaines. La rive gauche du Rio-Grande del Norte est le théâtre de leurs exploits : ils considèrent certaines lignes comme leurs frontières incontestables, s'y maintiennent avec opiniâtreté et en défendent les abords avec un courage remarquable. Ils ne tolèrent sur leur territoire ni les Indiens ni les blancs; ils respectent les frontières voisines excepté quand ils ont une vengeance à exercer.

Ils n'ont pas recours à la ruse contre leurs ennemis : ils les attaquent face à face, pourvu qu'ils soient en force égale; mais, malgré leur courage, ils semblent redouter les rencontres nocturnes : faut-il attribuer cette sorte de peur à leur croyance religieuse? Je serais porté à le croire : j'ai trouvé des hiéroglyphes où figurait le croissant.

Si l'on veut voyager chez les Comanches, il faut prendre pour guide un ancien trappeur mexicain. Ces individus connaissent toutes les ruses des Indiens, et sauvages comme eux de mœurs et d'habitudes, ils trouvent le moyen d'éviter les embûches où l'on tomberait sans eux.

Le chef comanche qui commande une attaque est très-reconnaissable : il cherche à se donner un aspect féroce et orne sa tête d'une paire de cornes de bœuf. Il se trouve toujours le premier à l'attaque. Le Comanche manie habilement la lance et la flèche, et attaque avec une rapidité telle qu'il faut renoncer à l'arme à feu pour ne se battre qu'à l'arme blanche. Les lances et les flèches des Comanches sont plus courtes que celles des Apaches, mais ils portent une petite hache qui est entre leurs mains une arme terrible.

J'ai rencontré en voyage une petite caravane d'Américains, composée de sept hommes. Ils avaient pour guide un de ces rusés Mexicains; ayant aperçu à distance une troupe de Comanches à cheval qui se préparait à une attaque vigoureuse, il conseilla à la caravane de mettre pied à terre, d'attendre de pied ferme les Peaux-Rouges, et recommanda surtout de ne tirer qu'à bout portant, en visant tous en bloc le chef comanche. A peine les voyageurs étaient-ils à terre que les Comanches se lancèrent vers eux, la lance d'une main, un bouclier en peau de l'autre. Selon l'instruction de leur guide, tous les Américains visèrent le chef qui était bien reconnaissable à sa grande paire de cornes. Ce chef tomba frappé de plusieurs balles et baigné dans son sang; les Comanches se retirèrent aussitôt, mais en bon ordre, et la petite caravane fut sauvée.

C'est un des secrets des déserts de l'Amérique. Le Comanche cesse de combattre quand il a vu tomber son chef; il s'avoue vaincu et laisse poursuivre leur route à ceux dont la chevelure devait lui servir de trophée ; mais il revient ensuite relever ses morts pour les transporter dans sa rancheria, où il leur rend les derniers honneurs.

Je reviens au grand chef Abasolo : il s'était rendu avec deux de ses chefs à Chihuahua pour obtenir du gouvernement la permission de dépasser la frontière de l'État, afin de poursuivre les Apaches qui leur avaient volé des chevaux : affront sanglant pour un sauvage, et dont ils voulaient tirer vengeance. Cette permission ne leur fut pas accordée. Le gouvernement se serait, à son tour, attiré la vengeance des ennemis qu'Abasolo voulait punir. Ils furent néanmoins très-bien reçus. Tous les moyens furent employés pour les distraire et leur inspirer envers les blancs une bienveillance à laquelle ils paraissent, du reste, assez généralement disposés. Lorsque plusieurs blancs vont visiter les Comanches dans leur camp ou rancheria, ils y sont bien reçus s'ils montrent de la confiance et s'ils déposent sans défiance leurs armes.

Ce grand chef, quoique d'un âge avancé, marchait encore d'un pas ferme; son visage était ridé, la ruse brillait dans ses yeux. Il portait de longs cheveux noirs réunis en une longue tresse tombant jusqu'à ses talons et entrelacée de plaques rondes d'argent qui avaient au sommet quinze centimètres environ de diamètre et s'amoindrissaient de manière à n'avoir plus à l'extrémité que la grandeur d'une pièce de deux francs. Sur la poitrine, il portait une grande croix en argent à triple branche, semblable à une croix papale : au bout était un grand croissant.

Les deux chefs qui l'accompagnaient étaient plus grands et avaient un aspect beaucoup plus guerrier que le grand chef. Dès le premier jour de leur arrivée dans la ville, on leur avait donné comme guide un officier chargé de les conduire partout : on les menait dans les boutiques, on leur faisait cadeau d'une foule de choses insignifiantes : c'est dans une boutique que j'ai eu l'occasion de dessiner le chef; mon croquis achevé, on le lui fit voir; il fut saisi d'une inquiétude qu'il ne put dissimuler; il me regarda avec une certaine crainte et se retira aussitôt de la boutique.

Cette rencontre, fut heureuse pour moi, : car le lendemain il quitta son costume et s'affubla du vêtement le plus grotesque. Il endossa un vieil habit d'uniforme dont on lui avait fait cadeau et suspendit sur sa poitrine une paire d'épaulettes de capitaine; au milieu pendait sa grande croix d'argent.

On avait fait présent à ses deux compagnons de grandes étoffes d'un rouge écarlate : ils s'en servaient comme d'un manteau et savaient parfaitement s'en draper : aussi faisaient-ils un singulier contraste avec leur supérieur.

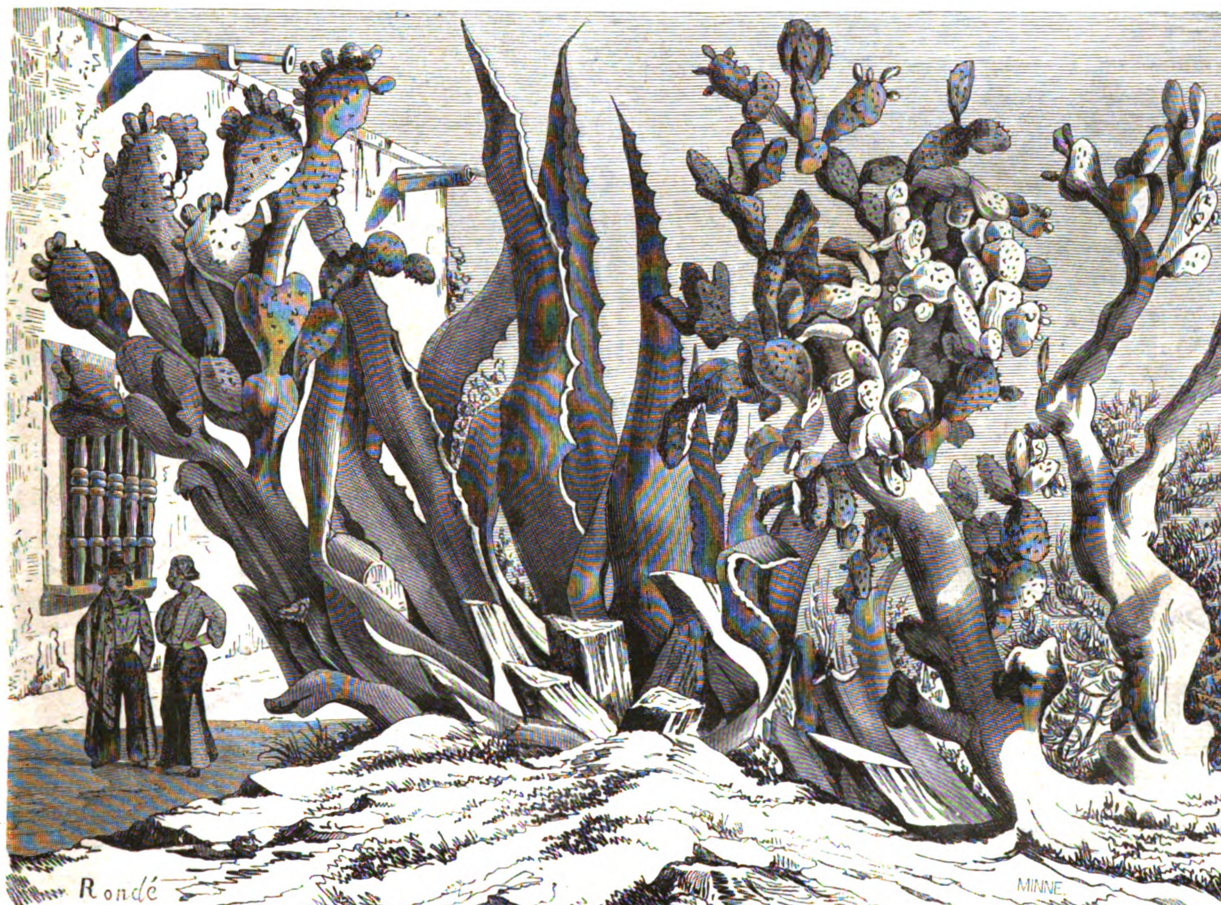
Le marché de Chihuahua ne manque pas d'animation; mais les articles sont peu variés. Les pommes de terre sauvages recueillies par des Indiens Tarahumaras dans les montagnes et moins farineuses que les pommes de terre cultivées, le maïs avec lequel on fait la tortilla, le chilé, les fricoles, et les melons, surtout les melons

d'eau, tels sont à peu près les principaux éléments de la nourriture des habitants avec la viande qui est de première qualité. Aussi la boucherie est-elle un monument des plus importants de la ville; elle a une façade à colonnes; on y trouve à toute heure du jour des viandes fraîches (voy. p. 140).

Hacienda de Labalopa. — Les gisements de Santa Eulalia.

Le voyageur ne doit pas s'éloigner de Chihuahua sans avoir fait une excursion à Santa Eulalia, gisement fameux, d'où sont sorties les sommes nécessaires pour la construction de l'église paroissiale de la capitale.

Santa Eulalia est située, dans la direction sud-est de la capitale, à une distance de huit à dix lieues. Sur la route, on rencontre l'hacienda de Tabalopa, au bord du Rio-Nombre-de-Dios, à deux lieues de la ville, et ainsi à proximité de son marché. On y compte une population de trois cent trois habitants. Comme toutes les haciendas du pays, elle est entourée de murailles et a l'air d'une fortification; mais comme elle est moins exposée aux invasions des Indiens barbares à cause du voisinage de Chihuahua, la culture s'y fait sur près de quatre lieues carrées. Le voisinage de la rivière facilite les travaux d'irrigation et éloigne toute crainte de sécheresse; l'inondation des champs a lieu tous les soirs.



Végétation dans le Chihuahua.

En moyenne, cette propriété produit cinq cents fanegas[1] de blé de première qualité; de cent quinze à cent cinquante fanegas de maïs; cent sept fanegas de frijoles (haricot rouge), et cent soixante fanegas de chile (piment d'Espagne). Ce produit énorme du chile n'étonne point, quand on sait qu'il forme la principale nourriture des Mexicains : il est aussi commun que le sont chez nous les haricots et les pommes de terre. L'hacienda de Tabalopa possède un moulin à eau, machine rare au Mexique, ce qui est regrettable; car c'est le manque de farine qui nécessite l'usage de la tortilla. La classe pauvre ne peut acheter du pain : il est trop cher. En dehors de l'agriculture, l'hacienda compte en moyenne près de trois cents chevaux, cent soixante mulets, six cent quatre-vingt-dix-huit bêtes à cornes, deux cents moutons et quelques porcs. D'immenses corrals abritent les troupeaux la nuit; pour qu'ils s'habituent à y entrer, on les fourrage avec la paille de maïs. L'hacienda a produit, l'année de mon voyage, un revenu de trente-cinq mille piastres.

En quittant Tabalopa pour se rendre à Santa Eulalia, on voyage sur un plateau pendant quatre heures. Ensuite on arrive à une gorge de montagne, et de ce moment on ne fait plus que monter. La Cordillère dans laquelle est

1. Le fanega de froment équivaut à trente kilogrammes

situé ce gisement s'étend dans la direction nord-sud avec une légère inclinaison vers le nord-est, et couvre un espace de dix-neuf lieues. Les mines ont une étendue de cinq lieues de l'est à l'ouest et de quatre lieues du nord au sud. Les veines courent en général horizontalement; peu sont verticales. Le minerai s'y trouve presque partout en poudre, et les mineurs rencontrent des excavations où ils n'ont qu'à recueillir la poussière, qu'ils passent au feu sans autre procédé; ce métal est considéré comme vierge.

Santa Eulalia doit son existence à la seule richesse de ses mines : les habitations sont parsemées dans la montagne; l'aspect en est pittoresque. En haut de la ville, s'élève la paroisse, bâtie comme celle de Chihuahua à l'aide d'une contribution prélevée sur le produit des mines. La population est de six cents et quelques habitants.

L'administration et la justice sont représentées à Santa Eulalia par un conseil municipal et un juge de paix. On n'y trouve aucune culture, pas même le moindre petit jardin, à cause de l'aridité du sol. Deux cent cinquante-huit chevaux, cent quatre-vingt-sept mulets et quatre-vingt-deux ânes y sont occupés au transport du minerai,



Santa Eulalia.

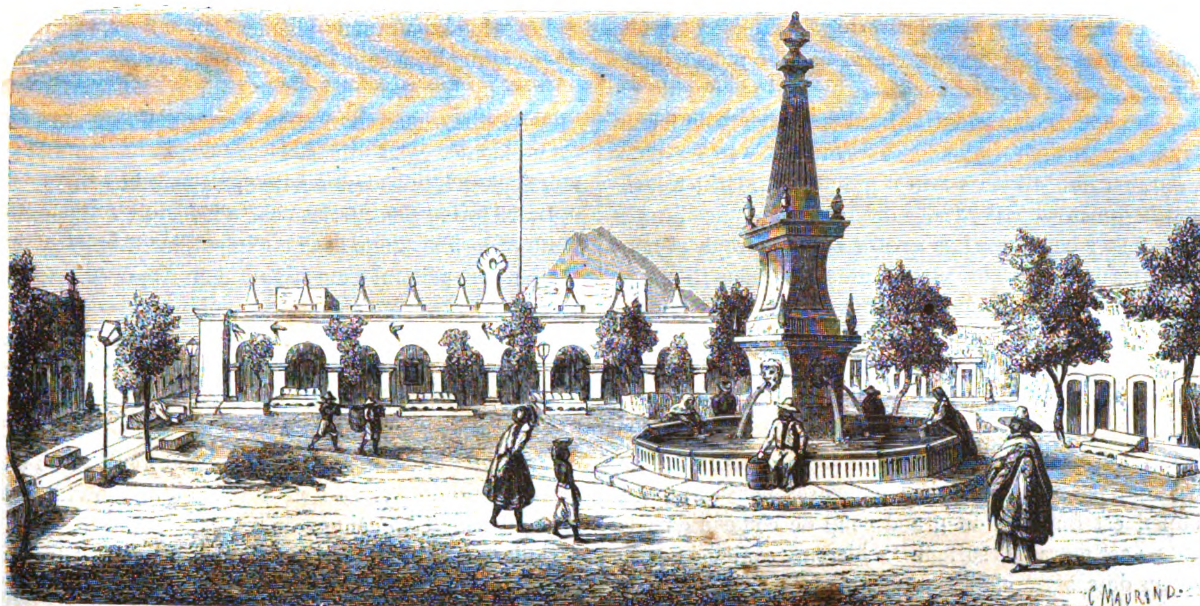
de l'eau et des provisions qu'on tire des haciendas des environs. Les habitants entretiennent aussi des bêtes à cornes pour leur consommation; ils ont en moyenne trois cent quatre-vingts bêtes à cornes et soixante moutons.

Il n'existe pas le moindre filet d'eau dans les mines ou dans les environs : pour remédier à cet inconvénient, les Espagnols ont creusé dans une gorge de montagne un immense réservoir, où l'on recueille l'eau de pluie.

Le dimanche, jour de repos, les mineurs s'amusent à faire combattre des taureaux : faute de cirque, ils lâchent le taureau furieux dans les rues; on l'excite, on le cerne par toute espèce de moyens : ce jeu dure pendant plus de deux heures, presque toujours sans aucun accident. La rue principale, dans laquelle se passe la scène, est taillée dans le roc et forme une surface lisse où les chevaux ont peine à se tenir : on ne tue pas la bête; on se borne à lancer sur elle le lazo; l'un prend le taureau par une jambe de derrière, un autre par une jambe de devant, et l'animal se trouve dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

RONDÉ

(La fin à la prochaine livraison.)



La place de la Constitution, à Chihuahua.

VOYAGE DANS L'ÉTAT DE CHIHUAHUA

(MEXIQUE),

PAR M. RONDÉ[1].

1849-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une troupe d'aventuriers. — Départ de Chihuahua. — Campement à Nombre de Dios. — Un duel équivoque.

Pendant notre absence, une bande d'à peu près vingt-cinq individus était arrivée à Chihuahua. C'étaient de ces hommes pour lesquels la vie ordinaire n'a plus de charme; il leur faut des émotions comme les déserts du Mexique seuls peuvent en offrir, et, fatigués de poursuivre et de tuer des animaux sauvages, leur plus grand bonheur est de chasser l'homme comme une bête fauve.

C'est de l'Amérique du Nord que viennent ces bandes d'aventuriers qui, aux États-Unis, sont hors la loi.

Les gouvernements des États du nord du Mexique, tels que Durango, Chihuahua et la Sonora, après avoir cherché par toute espèce de moyens à pacifier les Apaches, se sont trouvés dans la nécessité d'user de représailles contre ces *Indios barbaros*, en mettant leurs chevelures au prix de cent piastres chacune.

L'appât du gain attire ainsi des blancs aussi redoutables que les Indiens eux-mêmes. Ces aventuriers s'attaquent souvent aux Indiens paisibles (*Indios manzos*), les massacrent, et prennent leurs chevelures qu'ils présentent au gouvernement comme venant des sauvages.

S'ils n'attaquent pas toujours les populations inoffensives, ils les rançonnent tout au moins, sous prétexte qu'ils font la guerre pour le compte du gouvernement.

La bande qui séjournait alors dans la capitale du Chihuahua venait du Paso del Norte; elle avait attaqué en route, disait-elle, une rancheria apache, tué sept hommes et fait prisonniers quatre enfants : elle venait près du gouvernement toucher le prix de sa chasse.

Je ne divulguerai pas le nom du chef de cette bande. Quoique né aux Etats-Unis, il était d'origine française, s'en glorifiait lui-même, et le nom qu'il portait en faisait foi : ses compagnons étaient presque tous Irlandais.

Le temps était venu de songer à notre départ. Le gouverneur, don Angel Trias, aurait voulu nous attacher à son pays. De longs entretiens avec lui nous ont convaincus qu'il serait heureux en effet de donner une impulsion de progrès au Chihuahua, et qu'il ne repousserait pas la pensée d'une immigration européenne pour coloniser ces immenses territoires incultes.

Un capitaine de l'armée américaine, accompagné de plusieurs officiers, était arrivé du Missouri : il voulait se rendre en Californie. Nous nous concertâmes avec lui

1. Suite et fin. — Voy. p. 129.

pour organiser une caravane qui se composa en définitive de cent trente-cinq hommes, de quatre cents chevaux ou mulets et de six wagons tirés chacun par six mulets.

Le 17 juillet 1849, vers quatre heures de l'après-midi, nous prîmes congé de nos amis. Le soir même, nous allâmes camper à trois lieues vers le nord au pueblo de Nombre de Dios, situé sur le bord de la rivière du même nom.

Notre camp avait un aspect pittoresque. Cent trente-cinq hommes reposaient sous des tentes de toutes formes et de toutes couleurs. Les quatre cents chevaux et mulets paissaient alentour sur de gras pâturages : les wagons étaient rangés autour de nos tentes. Sous le ciel, d'une magnificence incomparable, tout était beau et plein d'harmonie dans la nature : en était-il de même parmi nous?

Un jeune médecin américain, grand et beau, à taille svelte, était assis nonchalamment sur le gazon, lisant un livre qui paraissait absorber toutes ses pensées; tout à coup il est frappé d'un grand coup de couteau dans le ventre; ses entrailles sortent. La blessure avait été portée par un de ces grands couteaux qu'en Amérique chaque voyageur porte à sa ceinture; ce terrible instrument sert de couteau de chasse et au besoin de hache.

Le jeune homme, prompt comme la foudre et conservant toute son énergie, tire son revolver et tue son adversaire de deux coups de balle. Mais derrière l'agresseur mortellement blessé, se tenait debout un jeune homme, avec un rifle braqué sur le médecin; il lâche le coup, et heureusement ne l'atteint pas.

On s'empressa autour des deux victimes. Le médecin n'était pas mort; ses blessures réclamaient des soins qu'il était impossible de lui donner dans une marche aussi longue et aussi fatigante que celle où nous étions engagés. Nous improvisâmes un brancard attelé de deux mulets, et nous le fîmes transporter à Chihuahua.

Quant au mort, on s'occupa de l'enterrer. On creusa un trou, mais l'eau montant avec abondance, il fallut abandonner l'idée de l'ensevelir dans ce bas-fond. Nous allâmes plus loin faire un autre trou sur une petite élévation; nous y déposâmes le cadavre, et recouvrîmes la fosse de pierres afin de le protéger contre les bêtes sauvages.

Restait le troisième acteur, l'homme au rifle; qu'en faire? Je m'attendais à assister à la loi du Lynch, si usitée parmi les Américains des déserts; il n'en fut rien. Les Américains prétendaient que cette affaire n'avait été qu'un duel à trois, que les coupables étaient de parfaits *gentlemen*, qui se connaissaient depuis longtemps, habitaient l'État du Missouri, et n'avaient fait que vider une ancienne querelle. Le duel étant défendu aux États-Unis du Nord, ils s'étaient proposé de régler leur différend dans un pays où la loi ne pouvait pas les atteindre.

Assurément il fallait beaucoup de bonne volonté pour admettre de semblables explications. Mais on n'était guère en mesure d'observer les strictes règles de la justice. On ne parvint même pas à découvrir la véritable cause de la querelle.

La plaine de Sacramento. — L'hacienda d'Ensinillas. — Carmen. — Culte de Napoléon. — Tour d'observation. — Une chevelure. — Vol.

Le second jour nous allâmes camper dans la plaine de Sacramento, à sept lieues de Chihuahua.

Pendant la guerre des États-Unis contre le Mexique, une bataille s'était livrée dans cette plaine, dont le sol est accidenté. Nous trouvâmes encore, sur le sommet des monticules, les restes des redoutes mexicaines.

Le 19 juillet nous arrivâmes à l'hacienda d'Ensinillas. Cette propriété, l'une des plus importantes de l'État, appartient au général gouverneur don Angel Trias. Elle compte quatre cent trente âmes, et possède une église sans curé. La culture y est insignifiante, mais on y élève près de mille quatre cents chevaux, cent cinquante à cent soixante mulets, deux mille quatre cent soixante-neuf bêtes à cornes (*ganado mayor*), et cinquante-deux mille six cent vingt-deux moutons (*ganado menor*). Cette statistique peut donner au lecteur l'idée d'une grande propriété dans le Chihuahua.

Il n'est pas rare de voyager à cheval pendant trois et quatre jours, toujours sur la même propriété, sans y rencontrer la moindre culture.

Ces immenses territoires particuliers seront un obstacle au progrès du pays. L'agriculteur modeste qui voudrait cultiver un petit morceau de terre ne trouve point de place. De son côté, le grand propriétaire ne veut rien entreprendre, et se contente de laisser ses troupeaux errer en liberté.

L'hacienda d'Ensinillas est située au bord d'un lac du même nom. C'est une vraie curiosité de trouver sur ces plateaux élevés de si grandes nappes d'eau.

Après trois jours de marche, nous arrivâmes à Carmen. Ce pueblo, où l'on compte à peu près de quatre à cinq cents habitants, est situé au bord du rio Carmen. La ville possède une église, également sans curé.

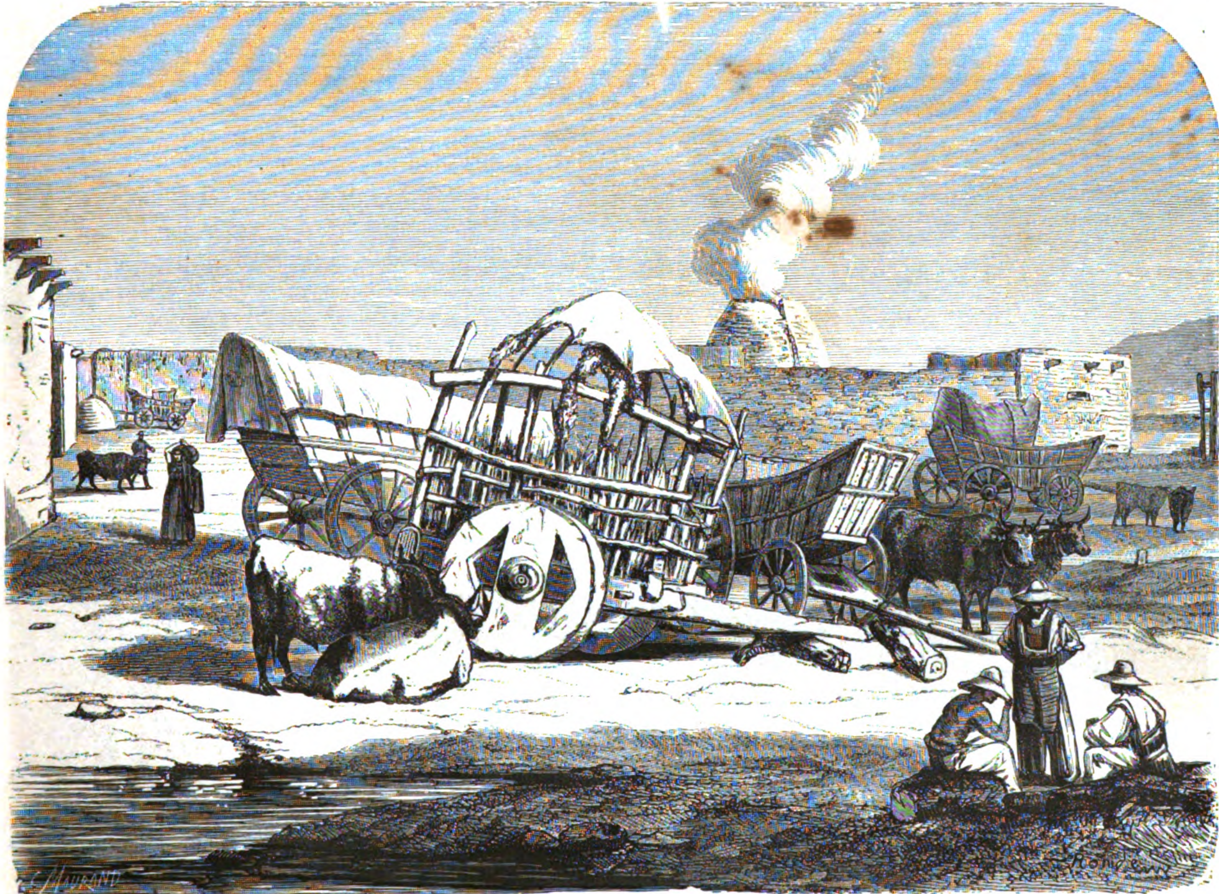
A partir de ce point, nous ne rencontrâmes plus nulle part un seul ecclésiastique. Les populations, privées d'enseignement et de culte, ont fini par se créer une religion à eux. Les habitants sont les Indiens paisibles (*indios manzos*). La poterie est leur principale industrie. Ils fabriquent aussi des imitations d'idoles aztèques et des encensoirs comme on en voit dans les églises catholiques.

En entrant dans la cabane d'un de ces Indiens, je fus témoin d'une scène singulière. Cette cabane avait pour tout mobilier quelques peaux de bœuf servant de lit et de tapis. Des fragments d'ancienne porcelaine du Japon, de petits morceaux de fer-blanc, quelques chandelles en résine étaient disposées avec un certain goût autour de deux gravures dont l'une représentait une tête de vierge et l'autre le portrait de Napoléon Ier. Des fleurs artificielles, adroitement faites et arrangées avec symétrie, encadraient ces différents ornements, qui devaient figurer un autel. Une brave femme indienne était à genoux devant cet autel et priait avec ferveur; ma présence ne l'intimida pas; elle me fit un signe amical et continua sa prière; ensuite elle prit un encensoir en terre cuite et le balança devant la tête de la Vierge et le portrait de Napoléon Ier. Je

pensais que c'était la fin de la cérémonie, mais grande fut ma surprise quand je vis la bonne Indienne se tourner vers le côté opposé de la chambre ; ce mur était décoré d'un autre petit autel, consacré, non plus à la Vierge ni à Napoléon, mais à une idole indienne, entourée également de petits fragments de porcelaine et d'ornements bizarres. L'Indienne y fit une courte prière, encensa son idole, et, après cette cérémonie, m'invita à m'asseoir sur ses peaux de bœuf. Elle plaça devant moi une tortilla avec un plat de chile et un verre d'eau pure et limpide comme le cristal. Ce maigre repas m'était offert avec tant de bonté et de générosité que j'en fus réellement touché ; je voulus faire un cadeau à cette excellente femme, mais je ne pus jamais la décider accepter la moindre chose. C'était elle, au contraire, qui me remerciait d'avoir bien voulu accepter son hospitalité. Elle paraissait joyeuse d'avoir partagé sa nourriture avec un voyageur fatigué ; quand je la quittai, elle embrassa mes mains.

Dans cette partie de l'État, toutes les populations ont une tour d'observation. Les veilleurs reconnaissent à l'œil nu et à une distance de six à sept lieues l'approche des Indiens barbares. Dès qu'ils les aperçoivent, ils donnent l'alarme à l'aide d'une cloche ; les habitants rentrent leurs troupeaux et se barricadent dans leurs maisons.

Il fallut quitter Carmen de bon matin : nous avions



Chariots de Chihuahua

en perspective une longue marche à faire avant d'atteindre une source.

La nuit suivante, vers onze heures, le chef des chasseurs de chevelures que j'avais vu à Chihuahua arriva au camp. Il venait de faire une expédition avec sa bande contre une faible tribu d'Apaches ; mais les Apaches, plus lestes et plus vigilants que lui et les siens, s'étaient retirés, ne laissant derrière eux qu'une vieille femme qu'ils n'avaient pas eu le temps de cacher. Les terribles bandits, avides de toucher le prix d'une chevelure, n'avaient pas hésité à tuer cette pauvre vieille femme, l'avaient scalpée, et leur chef nous montrait avec impudence ce honteux trophée encore tout sanglant.

Le lendemain, nous arrivâmes à Galeana, chef-lieu d'un canton riche en eaux thermales.

Sur ces hauts plateaux des gisements de charbon de terre restent inexploités. On y trouve aussi des métaux précieux. La sierra del Carcey notamment renferme en abondance de l'étain. Dans une circonférence assez considérable, on rencontre des masses dont les spécimens, plus gros qu'une orange, ont la forme d'un caillou roulé par les eaux.

La ville possède une église, toujours sans curé. Ici, comme à Carmen, les habitants ne savent plus faire de distinction entre Jésus-Christ et Izliputzli.

En quittant le plateau de Galeana, nous aperçûmes

devant nous une chaîne de montagnes. Nous arrivâmes à la passe connue sous le nom de Puerto del Chocolate, et où l'on trouve en grande abondance le nitrate de potasse mêlé d'une certaine quantité de sel marin. Il nous fallut à peu près trois heures pour traverser le Puerto del Chocolate. Au débouché, une splendide vallée s'ouvrit devant nous.

L'œil ne jouit pas souvent du spectacle de la verdure sur ces hauts plateaux ; la terre y est essentiellement minérale, et la végétation y prend une teinte rougeâtre ; on dirait que l'herbe tire sa séve de l'or ou du cuivre. Aussi un arbre ou arbuste bien vert est presque un guide certain pour le voyageur qui est à la recherche d'eau.

Bientôt nous nous trouvâmes sur les bords d'une rivière splendide, le rio Casas-Grandes.

Le pâturage était excellent ; quelques-uns d'entre nous se baignèrent, tandis que d'autres s'occupèrent à laver leur linge.

Le lendemain, à la pointe du jour, huit mulets manquaient à l'appel ! Ils appartenaient à notre chef de caravane ; c'était une partie de l'attelage de ses wagons. Cette disparition paraissait exacte ; la nuit avait été étoilée ; on avait entretenu autour du camp des feux, et quatre sentinelles avaient constamment veillé ; personne n'avait vu ces animaux s'éloigner. Le capitaine prit ses lunettes d'approche et aperçut dans la mon-



Le corral de la fonderie d'argent de Corralitos. — Prisonniers apaches.

tagne des Apaches chassant les huit mulets devant eux.

La rapidité de notre poursuite pouvait seule nous remettre en possession de notre bien. Nos jeunes gens s'élancèrent du côté des voleurs avec une telle fougue que les sauvages, qui étaient en petit nombre, s'enfuirent dans les montagnes en abandonnant leur proie.

Après cet événement, nous allâmes prendre position à Baranco, pueblito situé sur les bords de la rivière de Casas-Grandes.

Baranco possède des usines pour la fonte du minerai d'argent qu'on extrait des mines de San Pedro, à huit lieues au S. E. de ce pueblito ; la population est de trois cents âmes ; elle est entièrement occupée par le propriétaire qui est un Franco-Américain du nom de Flotte.

Corralitos. — Les Apaches. — Leurs mœurs. — Leurs us. Indiens prisonniers — Le peonage.

Le 1er août, nous suivîmes le cours du rio Casas-Grandes jusqu'à l'hacienda de Corralitos, située sur le bord de cette rivière que nous traversâmes pour camper de l'autre côté.

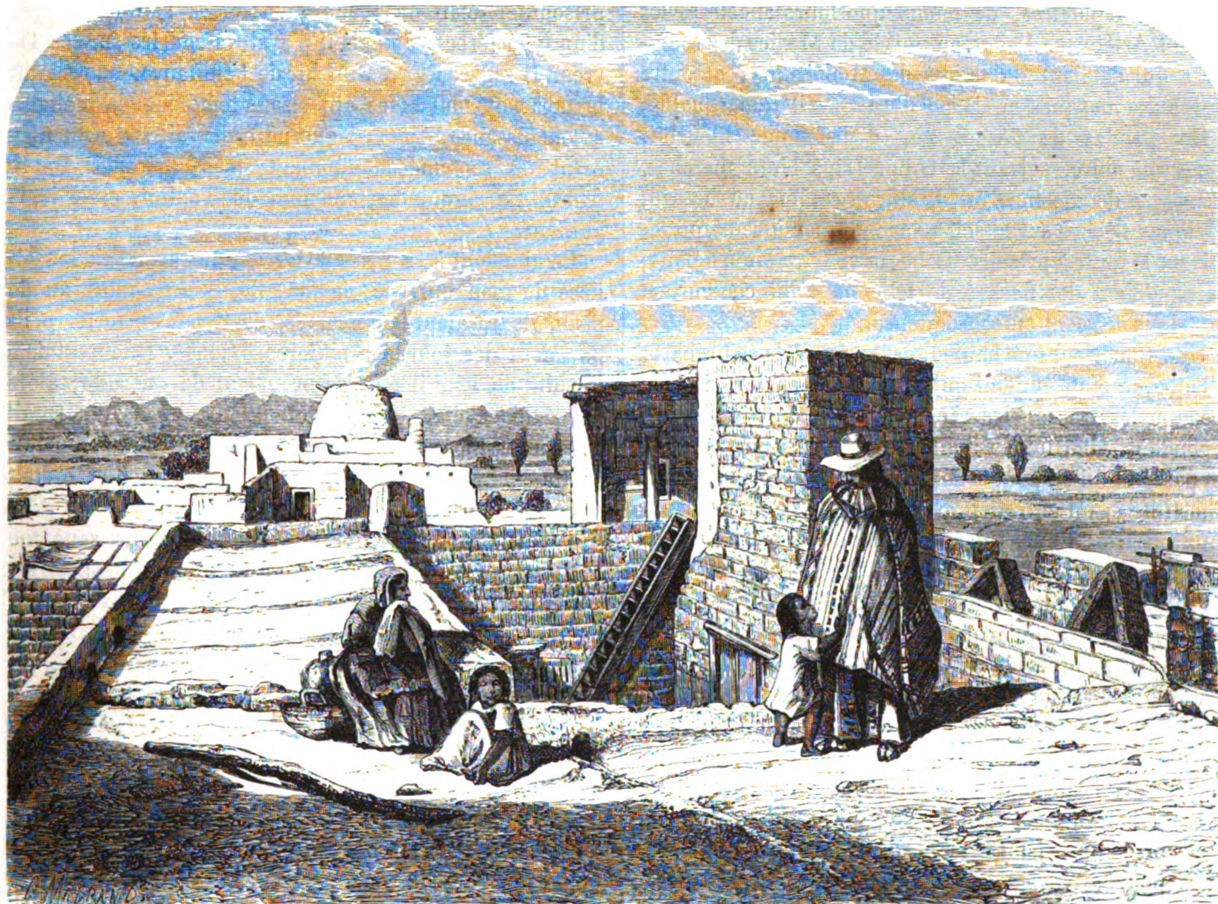
Dans la nuit, mon compagnon de voyage, M. de Dommartin, avait une garde à monter : il veillait tranquillement en fumant sa pipe, lorsque son attention fut attirée par une conversation mystérieuse entre quatre individus

nouvellement admis dans la caravane. Il put comprendre qu'il ne s'agissait entre eux de rien moins que de nous voler nos mulets, à lui et à moi, aussitôt que nous aurions atteint des régions où toutes les habitations disparaissent. Ils nous avaient choisis pour victimes parce que nous étions Européens. M. de Dommartin me fit part du complot de ces aventuriers, et nous convînmes de repasser la rivière à la pointe du jour, espérant, en attendant quelque temps à Corralitos, rencontrer une autre caravane avec laquelle nous pourrions poursuivre notre route. Dès notre réveil, nous nous rendîmes auprès du capitaine Watson pour lui faire nos adieux, sans pourtant lui dire le motif de notre retraite. Il fut bien étonné et paraissait contrarié de nous perdre : mais notre résolution fut inébranlable. Nous repassâmes la rivière à gué et nous prîmes résidence à Corralitos.

Le propriétaire de cette hacienda, qui en même temps était le chef politique du canton de Galeana, don José-Maria Zuluaga, nous reçut très-amicalement. Il mit à notre disposition une maison assez vaste et des écuries pour nos bêtes.

Maintenant que nous sommes en pleine Apacherie, je crois utile d'initier le lecteur avec les mœurs des Apaches.

Sous le nom générique d'Apache, on comprend plusieurs tribus dispersées sur une immense étendue de terrain au nord de l'État de Chihuahua, dans la direction



Terrasse d'une habitation de Corralitos.

de l'ouest, et qui n'est bornée que par le presidio del Altar en Sonora, près de la mer de Cortez et la baie de l'Espiritu Santo.

Tous ces Indiens parlent le même idiome avec peu de différence dans l'accent, sauf quelques mots particuliers. Leurs costumes varient selon les lieux et le plus ou moins de rapports qu'ils ont avec les blancs. Tous cependant sont amis et ne se livrent entre eux aucune guerre.

Ces Indiens sont hardis, méfiants, inconstants, pleins d'astuce, superbes dans leur allure, fiers de leur liberté et de leur indépendance.

Leur peau est rouge foncé; ils sont tous bien proportionnés; leurs yeux sont vifs et étincelants; souvent ils ne se parlent, dans des circonstances graves, que par le regard; leur chevelure est abondante, mais roide et sans aucune souplesse; ils parent rarement leur tête d'ornements; ils n'ont point de barbe; quand par hasard quelques poils poussent, ils se servent d'une petite pince suspendue à leur cou pour les arracher.

Ils sont nomades. Ils varient leurs résidences ou rancherias selon les dangers qui les menacent ou selon le plus ou moins de facilité qu'ils trouvent pour se procurer des vivres : ils s'établissent de préférence dans les endroits escarpés et pierreux.

Ils font une espèce de pain avec de la résine ou

gomme, mêlée de pepins d'un fruit sauvage. Dans les grandes marches, l'Apache ne se donne pas la peine de chercher d'autre nourriture; cette gomme lui suffit. Mais quand l'occasion se présente il prend largement sa revanche : un Indien peut alors à lui seul dévorer un quartier de bœuf.

Leurs armes sont le fusil, les flèches et les lances. Ils manient le fusil avec beaucoup d'adresse, mais ils manquent généralement de poudre et de capsules. La flèche est redoutable entre leurs mains; ils tirent avec cette arme aussi juste qu'avec une carabine.

Ils fabriquent leurs flèches eux-mêmes avec de l'obsidienne qu'ils attachent au bout d'un roseau de la longueur de deux pieds à deux pieds et demi. Ce sont de très-bons lapidaires, de même que leurs ancêtres, les anciens Aztèques. J'ai vu au musée de Mexico des sculptures qui dataient du temps de Montézuma, et entre autres des masques en jaspe d'un travail remarquable.

Ces pointes de flèches sont d'obsidienne blanche, rouge ou noire, suivant la tribu. Dans leurs marches, ils posent de distance en distance, comme au hasard, quelques flèches sur le sol, pour indiquer à ceux qui les suivent la route à prendre. Selon la victoire ou la défaite, ils emploient des flèches de telle ou telle couleur, et les tribus agissent en conséquence.

Une fumée sur une hauteur est le signal de se préparer à l'attaque d'un ennemi qui s'approche et dont ils ont reconnu les traces; les rancherias qui l'ont observée y répondent. Une fumée à mi-côte indique que le danger est passé et qu'on peut sortir librement. Une suspension d'hostilité et un entretien avec l'ennemi s'annoncent par deux ou trois fumées dans un llano ou cañada, vers certaines directions.

A Corralitos, où sont des fonderies d'argent, la population ne s'élève qu'à quatre cents habitants, tous occupés par le propriétaire don José-Maria Zuluaga. Ce pueblito est situé sur le même plateau que Casas-Grandes; des montagnes l'entourent, et il est défendu en outre par quatre passes importantes correspondant aux quatre points cardinaux.

En dehors des fonderies, le propriétaire exploite un magasin d'approvisionnements de toute espèce très-précieux pour le voyageur.

Comme toutes les haciendas du nord du Mexique, Corralitos ressemble à une fortification. Il est entouré d'un fossé assez large et assez profond, dans lequel on dirige les eaux du rio Casas-Grandes; il sert ainsi de barrière contre les invasions des Apaches.

Comme le propriétaire était le chef politique du canton de Galeana, il avait à sa disposition cinq soldats des frontières, commandés par un sergent.

Cinq prisonniers apaches étaient enfermés dans la fonderie. Ils avaient les fers aux pieds. Pendant le jour on leur permettait de prendre l'air dans la cour de l'hacienda. Leur nourriture était la même que celle des peons ou Indiens civilisés, et, de plus, on les récompensait en leur donnant quelques friandises et du tabac quand ils travaillaient à casser le minerai d'argent (voy. p. 152).

Ces Indiens m'intéressaient beaucoup. Le plus âgé était un vieillard presque tombé en enfance. Il s'appelait Perhico; c'était le seul qui sût quelques mots espagnols. Quand j'entrais dans l'hacienda, ce vieil Apache s'approchait de moi en me demandant : « Signor un puro (cigare). » Ensuite il me montrait le ciel, et avec les doigts il faisait le signe de la croix afin de me faire comprendre qu'il croyait en Dieu, ruse indienne pour m'attendrir. Le plus jeune après lui était un sachem de tribu, dont la physionomie était assez bienveillante. Le troisième était un jeune homme vigoureux, fils d'un capitancillo, du nom de Herbatio. Il était parfaitement proportionné, sauf un peu trop d'embonpoint; sa voix était douce comme celle d'une jeune fille. Le quatrième prisonnier était un jeune guerrier, à l'allure sévère, d'un type féroce. Jamais il n'avait le sourire sur les lèvres. Il regardait avec un air de bête fauve, et recevait le tabac ou tout autre objet sans témoigner la moindre reconnaissance. Aucun signe ne trahissait son contentement ou son mécontentement; il se nommait Raton (chat). Le cinquième, du nom de Tonino, était insignifiant.

Ils aimaient à se livrer à un jeu qui avait fait les délices de mon enfance, la marelle. Sur un morceau de peau, ils traçaient leurs carrés, et étendus par terre ils passaient des journées entières à jouer. Quelquefois à la suite de leur jeu ils se prenaient de querelle; alors M. Zuluaga était obligé d'intervenir, et les enfermait dans un cachot sombre; c'était pour eux le plus dur des châtiments. Tonino surtout, dont la physionomie était craintive, hurlait plutôt qu'il ne pleurait.

J'avais entendu parler souvent des peons sans me rendre bien compte de la valeur du mot. Le peonage est l'équivalent de l'esclavage qui n'est pas autorisé par les lois.

Sur les sept millions d'habitants du Mexique, on compte cinq millions d'Indiens et deux millions de blancs. Ceux-ci gouvernent et font les lois. Les Indiens civilisés (*Indios manzos*) la subissent. Il leur est interdit de s'éloigner du domaine de leur amo, c'est-à-dire du maître pour lequel ils travaillent. Ces maîtres sont de grands propriétaires qui emploient à leur service quelquefois jusqu'à six cents peons. Les uns s'adonnent à la culture, d'autres à l'élève des troupeaux; d'autres exploitent des mines. Ils établissent des boutiques près de leurs bâtiments d'habitation ou d'exploitation, et ils font vendre aux ouvriers ce qui est nécessaire à leur subsistance, ainsi que des mantas, des sombreros, du tabac, et surtout de la fausse bijouterie dont les *niñas* (jeunes filles) raffolent.

L'ouvrier achète à crédit et fort cher. Du moment où il est endetté, il appartient à son amo corps et âme; il ne peut plus le quitter jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette. Comme ce pauvre peon n'a aucune autre ressource que son travail, il s'ensuit qu'il est toujours endetté, car à peine s'est-il acquitté de sa vieille dette que de nouveaux besoins lui en font contracter de nouvelles.

Ajoutons que le propriétaire d'une hacienda qui compte un certain nombre d'habitants a droit de punition comme juge : il est dans son hacienda, de même qu'un capitaine de navire à son bord, seigneur et maître.

Si un peon s'échappe, son maître peut le faire arrêter dans toute l'étendue du Mexique, et lui infliger telle punition qu'il lui plait. Si l'amo est humain et juste, les peons n'ont pas le désir de le tromper et de le quitter; si, au contraire, il est inique et cruel, les peons sont aussi malheureux que les nègres esclaves des États-Unis.

Le salaire d'un peon est en moyenne de deux réaux (1 fr. 25).

M. Zuluaga était aimé de ses ouvriers; il entretenait à ses frais un maître d'école, et le dimanche il présidait à la prière de l'église; car ce pueblo, comme tant d'autres, est privé d'ecclésiastique.

Une excursion dans le bassin du rio Gila. — Le presidio de Janos. — Les serros don Diego. — La passe de Boca-Grande. — Le mesquite. — Un camp mexicain. — Prisonniers apaches. — Attaque d'une rancheria. — Le champ de bataille.

Nous avions passé près d'un mois à Corralitos; le temps s'était écoulé sans ennui pour nous. Mais nous ne pouvions oublier notre but. Cependant aucune caravane n'arrivait. Nous nous entendîmes avec quelques jeunes Américains qui attendaient comme nous une occasion, et nous résolûmes d'aller explorer le rio Gila. M. Zuluaga, notre hôte, voulut nous détourner de donner suite à ce projet dont l'exécution, disait-il, était périlleuse. Mais voyant que notre parti était pris, M. Zuluaga nous pria de retarder du moins notre départ de huit jours. Il nous proposa de nous donner du renfort, à la condition que nous lui rapporterions quelques chargements tirés des mines de cuivre qui se trouvent sur le Gila. A cet effet il nous confia quatre wagons attelés chacun de huit mulets, et des muletiers pour les conduire. Il nous donna aussi des peons armés pour nous servir d'escorte et un vieil Indien mineur, du nom de Tatatché, pour guide; ce dernier connaissait parfaitement toutes les localités de la route et les mines de cuivre.

Notre caravane se composait de trente-cinq hommes. Nous laissâmes à Corralitos nos malles, n'emportant que le strict nécessaire pour une expédition de deux mois.

Nous arrivâmes le 8 septembre 1859 au presidio de Janos, limite extrême de l'État de Chihuahua[1].

On appelle presidio une place tenant garnison pour protéger les haciendas contre les Indiens.

Le presidio de Janos n'est gardé que par soixante ou soixante-dix hommes.

En arrivant, nous apprîmes que quarante hommes de troupe s'étaient mis en campagne par ordre de M. Zuluaga, chef politique du canton. C'était une surprise que notre hôte de Corralitos nous avait ménagée. Il avait voulu former une avant-garde pour protéger notre marche et avait donné pour guide, au capitaine, le chef indien détenu à Corralitos. Cette troupe s'était mise en marche huit jours avant notre départ de Corralitos.

Les murs formant les fortifications du presidio étaient bâtis en adobes. L'ensemble rappelait les haciendas. Toute l'artillerie de la place se composait, comme à l'hacienda de Corralitos, de deux pièces de canon de douze, liées avec des cordes sur l'essieu d'une voiture ordinaire.

Nous achetâmes à Janos deux bœufs, au prix de quarante piastres chaque.

Le 9 septembre nous entrâmes en plein désert. Notre marche était lente à cause des bœufs que nous chassions devant nous et que nous ne voulions pas échauffer.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous aperçûmes au loin une grande chaîne de montagnes où se trouve une célèbre passe nommée Boca-Grande (grande bouche).

Le 12 septembre, à la pointe du jour, continuant à marcher dans la direction de la Boca-Grande, nous traversâmes d'immenses prairies couvertes de mesquites. Le mesquite (*prosopis glandulosa*) est très-répandu dans tous les États du Mexique, surtout dans l'État de Chihuahua; c'est plutôt un arbuste qu'un arbre. Il forme des bois entiers et donne une gousse bonne à manger. Rien n'est plus rafraîchissant, pour le voyageur altéré et qui manque d'eau, que cette gousse avec sa saveur aigre-douce. On dirait que cette plante a été placée par la Providence dans ces arides déserts pour y soulager l'homme qui s'y trouve égaré. Les antilopes et les autres animaux viennent aussi se désaltérer avec cette plante qui donne, en outre, le charbon le plus estimé pour les fonderies d'argent. Aussi est-elle la source d'une grande industrie.

Vers trois heures de l'après-midi, un spectacle inattendu se déroula sous nos yeux. Aux pieds de la Boca-Grande, sur une légère pente campaient les soldats mexicains revenant de leur expédition. Sur les lances piquées en terre flottaient leurs sarapés bariolés de couleurs éclatantes, tentes improvisées, de toute grandeur et de toute forme. Alentour se groupaient les soldats avec leur costume brillant; leurs chevaux paissaient en liberté. Cette scène animait une nature resplendissante pour la beauté de ses lignes et le luxe éblouissant de la végétation. Autour de nous s'élançaient les grands joncs avec lesquels les Indiens font leurs flèches, le magais, l'agave mexicaine, le cactus organos, le cactus opuntia, le cactus péruvien. A droite, au pied de la montagne, coulait le rio Casas-Grandes bordé d'alamos. Aucun détail ne manquait à l'harmonie du tableau.

A notre arrivée au camp, le capitaine nous reçut avec la grâce et la politesse qui caractérisent les Mexicains. Il suspendit l'ordre du départ qu'il venait de donner.

Au milieu du camp étaient accroupies dix-neuf femmes apaches entourées de plusieurs enfants, et le capitaine nous montra dix-neuf chevelures encore chaudes, que les Mexicains venaient d'enlever aux Apaches, après la destruction d'une rancheria tout entière.

1. Le major Émory, dans son livre intitulé : *Narrative of a military tour en* 1846, place à tort Janos en Sonora.

La pitié me fit tourner les yeux sur ces pauvres prisonnières. Quel fut mon étonnement! elles me regardaient en riant, et sans manifester la moindre douleur à la vue des chevelures de leurs maris qu'on étalait sous leurs yeux. Nous leur offrîmes des aliments qu'elles mangèrent avec avidité. Cette indifférence me répugnait.

Une sorte de chemise en peau d'antilope leur servait de vêtement; elles portaient pour chaussures des mocassins. Leurs cheveux étaient tressés. Autour de leur cou s'enroulait un collier composé d'obsidienne, de corail, de jaspe, et à l'extrémité, de petites coquilles aux couleurs d'arc-en-ciel; mais tous ces ornements ne pouvaient dissimuler leur laideur ou cacher une sorte de gale dont elles étaient presque toutes tachées. On ne pouvait trouver de bien, chez ces femmes, que la petitesse et la beauté des pieds et surtout des mains.

Le capitaine nous raconta les circonstances qui avaient amené cette rencontre avec les Apaches.

Le lecteur se rappelle que le chef politique, M. Zuluaga, avait donné au capitaine un des Apaches prisonniers à Corralitos pour lui servir de guide. Cet Apache nourrissait au fond du cœur une haine profonde contre le chef d'une rancheria vers laquelle il conduisit les Mexicains. Après cinq jours de marche, le capitaine se trouvait devant la rancheria composée de vingt et un



Intérieur de la fonderie d'argent de Corralitos.

hommes, vingt femmes et plusieurs enfants. Elle occupait le sommet d'un monticule, formant entonnoir. Il était trois heures du matin. La rancheria était plongée dans un profond sommeil. Le capitaine fit cerner le monticule, en recommandant à chaque soldat de viser un ennemi. A son commandement, les Mexicains lâchèrent les détentes, et, sans recharger les fusils, fondirent sur ceux des Apaches qui n'avaient pas été atteints. Un combat à l'arme blanche s'engagea. Le chef n'avait reçu qu'une légère blessure au bras et se défendait courageusement; le guide, qui avait contre lui une haine particulière, ramassa une lance, fondit sur lui et le perça de part en part. Quand il le vit mort, il fit entendre, avec une expression de bête féroce, un horrible ricanement.

Sur vingt et un Apaches, dix-neuf furent tués; deux jeunes gens avaient pu se sauver. Les vingt femmes n'avaient reçu aucune blessure. Une seule résista, c'était la fille du chef. Belle, fière, à peine âgée de dix-huit ans, elle s'empara d'une lance, et se jeta comme une panthère contre les Mexicains, qui, ne pouvant la désarmer, furent obligés de l'attaquer à coups de pistolet. La noble enfant alla tomber sur le corps de son père où elle expira.

Plusieurs heures s'étaient écoulées en conversations, et les Mexicains avaient hâte de retourner au presidio



Camp mexicain en expédition sur les frontières (à la Boca-Grande).

avec leur butin. Le capitaine, avant de s'éloigner, nous recommanda la plus grande surveillance. Les deux Indiens qui avaient pu s'échapper ne manqueraient pas, nous dit-il, de chercher une occasion de vengeance : il nous offrit le renfort de quelques soldats : nous en acceptâmes trois. Après nous avoir serré la main, il leva le camp pour continuer sa route vers Janos.

La journée était avancée : nous nous arrêtâmes à la Boca-Grande où coule le rio Casas-Grandes. Notre caravane s'engagea ensuite dans un défilé assez long d'où elle sortit par une passe connue sous le nom de Boca-Chica (petite bouche).

Le 13 septembre, nous entrâmes dans une prairie ondulée, d'un aspect lugubre : elle avait été incendiée, peu de jours auparavant par des Indiens : c'est un moyen expéditif qu'ils emploient pour rendre leur chasse plus facile. Notre marche était retardée par l'embarras qu'éprouvaient nos montures à passer à chaque pas sur des tronçons d'arbustes à demi consumés. Cette scène de destruction nous rappelait l'horrible massacre des Apaches qu'on avait fait à peu de distance. Quoique le lieu du combat ne fût pas sur notre chemin, nous avions le désir de le voir, et un des soldats mexicains qui avait pris part à l'affaire nous y conduisit.

Une odeur de sang corrompu et dix-neuf peaux de bœuf couvrant confusément le sol, nous indiquaient la place où gisaient les victimes. Quand les Indiens ont été contraints de fuir sans avoir eu le temps d'enterrer leurs morts, ils reviennent et cherchent à protéger les corps contre la voracité des bêtes fauves : les deux Apaches qui avaient échappé aux Mexicains étaient revenus accomplir ce pieux devoir. Malgré l'horreur de ce spectacle, nous demandâmes à voir les restes de la fille du chef qui avait si vaillamment combattu. On souleva la peau de bœuf, et nous la contemplâmes avec un mélange de respect et d'admiration. M. de Dommartin détacha de ses oreilles des boucles en coquillages qu'il conserva en souvenir de cette pauvre fille du désert.

En examinant le corps du chef, nous vîmes un petit sac en peau suspendu à son cou. Il contenait huit morceaux d'or vierge, arrondis, au moyen de pierres, de manière à pouvoir se charger dans une carabine.

La passe de Guadalupe. — Le Mogoyon. — Mauvaise rencontre. Le placer d'or de Nacayé. — Le rio Gila.

Le soir nous rencontrâmes un serpent à sonnettes mort, long de six pieds : il était fiché en terre avec une feuille de palmier. C'était probablement un signal des Apaches : nous nous empressâmes de le détruire; il pouvait être dangereux pour nous.

Le 14 septembre, nous approchâmes du défilé de Carizalio : ici la nature prend un aspect grandiose. A droite s'étendait du nord au midi la sierra Florido; puis le grand lac de Guzman. A gauche s'élevaient les Cordillères; une brèche les sépare et ouvre une issue pour pénétrer dans la Sonora. Cet important passage porte le nom de passe de Guadalupe.

Chaque année, le président des États-Unis demande au Sénat et au Corps législatif l'établissement d'un chemin de fer qui, traversant ce défilé, permettrait de communiquer aisément avec les bords de l'océan Pacifique.

Le 15 septembre, nous nous arrêtâmes à Los Charcos ou Agua Rosia.

Le 16, nous rencontrâmes une caravane américaine venant du Nouveau-Mexique et se dirigeant vers la passe de Guadalupe pour se rendre par la Sonora en Californie, en suivant la route nommée par les Yankees « le chemin de la Bourse. » Nous campâmes à la grande source de Las Vacas.

Le 17 septembre, nous fîmes halte à l'Ojo de Patchitihu, source chaude que nos bêtes refusèrent de boire, et dont nous ne pûmes faire usage qu'en y mêlant du café.

Depuis la Boca-Grande jusqu'au désert de Patchitihu, le bois avait manqué : nous n'avions rencontré que quelques palmiers mexicains, des cactus et du mescal. La scène changea subitement comme une décoration de théâtre. Nous étions arrivés devant la chaîne de montagnes du Mogoyon, riche en métaux et couverte de forêts impénétrables où se trouvent des cèdres, des sapins et des chênes verts de dimension colossale. Cette contrée contrastait agréablement avec la monotonie de tous les grands plateaux que nous avions parcourus. Mais nous apercevions dans toutes les directions des fumées de mauvais augure. Cependant il était impossible de reculer.

Le 18 septembre, à peine étions-nous entrés dans le cañon qui conduit aux montagnes que nous aperçûmes deux Apaches à cheval. Ils s'éloignèrent, à notre approche, en tournant une colline au grand galop, et reparurent une demi-heure après, à une grande distance de nous vers l'entrée d'une petite gorge. Ils paraissaient nous narguer. Plusieurs d'entre nous se mirent à leur poursuite; les deux Indiens disparurent, comme par enchantement, pour reparaître de nouveau, quelques instants après, et cette fois derrière nous. Ce manége nous fit comprendre combien serait dangereuse une attaque sur un terrain qui nous était si peu connu. Nous fîmes halte et nous envoyâmes vers les Apaches notre vieux guide Tatatché qui parlait très-bien leur langue.

La première proposition de ces sauvages fut de nous vendre des chevaux. C'est la ruse ordinaire des Indiens pour pénétrer dans le camp des caravanes, compter les voyageurs, et calculer la chance de réussite en cas d'attaque. Quoique cette ruse nous fût connue, nous les autorisâmes à nous amener des chevaux.

Après le départ des deux Apaches, nous continuâmes à marcher à travers des montagnes de plus en plus boisées. J'ai vu dans ces forêts des genévriers en fruit dont le tronc égalait en grosseur celui des plus grands pommiers. Le mesquite était beaucoup plus grand que dans les prairies. Nous arrivâmes enfin au placer d'or de Nacayé.

Une belle source jaillissait en petites cascades de rocher en rocher. Pour ne pas être surpris par les Apaches, nous plaçâmes notre camp à quelque distance sur une petite élévation. Les wagons furent disposés en carrés et nous fîmes passer des chaînes de l'un à

l'autre afin que nos montures ne pussent sortir de l'enceinte.

La nuit se passa sans incident. Nous nous réveillâmes pleins d'espérance et déterminés à atteindre les mines de cuivre qui n'étaient plus qu'à deux lieues.

Après une marche pénible, nous arrivâmes près d'une trentaine de maisons en ruine. Des poutres placées dans les excavations avaient servi d'échelle pour y descendre. Toute la surface de la colline est couverte de pyrite de fer et d'oxyde de cuivre rouge.

Ces mines sont connues sous le nom de Santa Rita del Cobre. Pendant plusieurs années une quantité considérable de cuivre en a été extraite : l'alliage d'or que contient ce cuivre payait les frais de l'exploitation. Le massacre des mineurs par les Apaches a arrêté l'exploitation.

A deux lieues au delà, vers le nord, coule le rio Gila, au milieu de forêts où l'on trouve des cèdres, des chênes blancs et la vigne vierge qui s'unit avec le houblon sauvage en lianes splendides.

Le rio Gila forme la ligne frontière jusqu'à sa jonction avec le rio de San Francisco. Cette rivière est encaissée dans des roches couvertes de hiéroglyphes indiens. En plusieurs endroits, on rencontre des sculptures colossales taillées dans le roc. Ce sont généralement des vases. Ces sculptures sont grossières, mais font supposer l'occupation antérieure de ce pays par des peuplades parvenues à un certain degré de civilisation. Comme au rio Passo del Norte, on rencontre le castor au rio Gila. Le poisson y abonde, ainsi que la caille bleue.

En avançant vers l'ouest, le rio Gila est moins encaissé et offre une route praticable même aux wagons.

Nous sommes cernés par les Apaches. — Parlementaires. — On délibère sur notre sort. — Traité de paix.

Le 20 septembre, la nuit était très-sombre. On voyait à peine à trois pas devant soi. C'était mon tour de garde : je prêtais l'oreille au moindre bruit, et je ne tardai pas à entendre l'herbe agitée; j'armai ma carabine et je me tins prêt à faire feu. Mon immobilité enhardit mon mystérieux ennemi, et je pus enfin m'assurer que c'était un chien ressemblant fort à nos chiens de bergers; un second ne tarda pas à le rejoindre, et, selon l'habitude de ces animaux rusés, ils parcoururent le camp avec précaution en ramassant quelques os jetés à terre, puis ils se retirèrent. Pour moi, il n'y avait plus de doute, les Indiens n'étaient pas loin. La nuit se passa toutefois sans autre incident. Au réveil de mes camarades, je leur communiquai mes craintes; il fut décidé qu'un certain nombre de Mexicains iraient chercher du cuivre, selon la promesse que nous avions faite à M. Zuluaga, et qu'aussitôt après nous sortirions de cette gorge de montagnes.

Pendant que les uns se dirigeaient vers les mines de cuivre, d'autres devaient explorer les bords du cours d'eau, afin d'y chercher de l'or; nous restâmes trois à garder le camp. Je montai au sommet d'une colline, et j'aperçus un Indien, puis un second bientôt suivi d'un troisième; ils étaient à cheval et se dirigeaient vers nous.

Je donnai aussitôt l'alarme à mes compagnons en sonnant d'un petit cor d'ivoire. Tous ceux qui étaient encore peu éloignés accoururent. Les trois Indiens firent halte et parurent hésiter. En présence de si peu d'ennemis, on me blâma d'avoir donné l'alarme. Mais presqu'au même instant de nombreux Indiens à cheval envahirent la vallée et formèrent une ceinture qui fermait toutes les issues. Ils s'avancèrent avec une tactique militaire remarquable. Notre situation était très-mauvaise; la défense était presque impossible. Nous étions convaincus que pas un seul de nous n'échapperait, mais nous étions décidés à vendre chèrement nos chevelures.

Pour ralentir la marche des Indiens, nous tirâmes quelques coups de carabine; la longue portée de nos armes inspira sans doute de la crainte aux Apaches : ils s'arrêtèrent. Nous profitâmes de leur hésitation pour nous barricader et amonceler des pierres, tirant toujours quelques coups auxquels ils ripostèrent. Cependant il fallait ménager notre poudre et ne pas tirer au hasard. Notre domestique nègre tremblait de peur; notre vieux guide Tatatché se précipitait à genoux priant Dieu en versant des larmes; d'autres Mexicains métis n'étaient pas moins effrayés et ne reprirent courage qu'avec le secours de l'eau-de-vie mêlée de poudre que nous leur donnâmes à boire à discrétion : nous les employâmes à fondre des balles....

.... Les Indiens nous tinrent ainsi en échec pendant trois jours. Nous ne manquions pas de vivres, mais nous n'avions pas d'eau, notre camp étant placé sur un monticule. L'eau-de-vie fut notre seule ressource. Nos bêtes souffrirent cruellement. Quelquefois on se hasardait à aller chercher de l'eau avec des cruches que nous avions emportées du camp où les Apaches avaient été tués; ce n'était pas sans danger; ceux qui se dévouaient ainsi étaient le point de mire des Indiens; personne cependant ne fut atteint.

Tout à coup, les Indiens hissèrent un drapeau parlementaire; nous répondîmes par un autre drapeau blanc, que nous improvisâmes au moyen d'une chemise attachée à une longue perche. Aussitôt après, deux hommes à cheval s'avancèrent vers nous : l'un d'eux était un Apache d'une vigueur musculaire remarquable, mais dont le visage était d'une laideur et d'une férocité repoussantes; il paraissait ivre. L'autre était un vieillard à cheveux blancs, dont la physionomie était aussi noble qu'audacieuse; il était vêtu d'une peau d'antilope; on reconnaissait en lui un homme habitué à la vie nomade du désert, quoiqu'on pût facilement s'apercevoir qu'il appartenait à la nation espagnole. Souvent de grands mystères éloignent ainsi certains hommes blancs du monde civilisé.

Ce vieillard servait d'interprète aux Indiens. Il nous apprit qu'une caravane avait été reconnue et s'avançait dans la prairie; assurément un Indien nous eût caché le secours qui nous arrivait et qui avait déterminé nos ennemis à suspendre les hostilités. Cette généreuse confidence nous dicta la conduite que nous avions à tenir.

Nous fîmes comprendre à l'Apache que nous étions des amis, et que notre présence dans ces montagnes n'avait aucun but hostile. Nous demandâmes une entrevue avec le chef. Les deux parlementaires s'éloignèrent, et bientôt après, le grand chef, accompagné de l'interprète et de plusieurs hommes armés de lances, vint vers nous. Cet Indien portait le nom de Mangos Colorados (les bras rouges); il était le grand chef de tous les Apaches. Sa physionomie n'inspirait pas la même crainte que son parlementaire. Son costume était simple : il était vêtu d'un grand pantalon blanc à la mexicaine; le reste de son corps était nu, peint de dessins rouges et jaunes; sa tête nue laissait flotter ses cheveux gris au vent; sa peau était rouge. Il portait un carquois en peau de buffle, suspendu à son dos par une courroie en cuir; sa main droite tenait un arc d'une longueur de six pieds; il montait un poney blanc de la meilleure race mexicaine. Les Apaches qui l'accompagnaient se tenaient derrière lui, à une distance respectueuse.



Mines d'argent de San Pedro.

Après le salut d'usage, nous répétâmes à Mangos Colorados que nos intentions n'étaient pas hostiles, et que nous attendions une autre caravane. Cette dernière déclaration parut l'impressionner; il nous assura que lui-même avait les meilleures dispositions à notre égard, que cependant quelques sachems ne partageaient pas sa confiance et qu'il avait de la peine à les convaincre. Il ajouta qu'il allait les faire venir pour les consulter encore, nous promettant cependant tous ses efforts pour nous laisser sortir sains et saufs.

Alors il ordonna à l'un des Apaches de sa suite d'aller trouver les chefs, qui étaient au nombre de neuf. Arrivés près de notre camp, ils formèrent un grand cercle pour



Placer d'or du Nacaye.

se consulter. Rien de plus étrange que de voir ces sauvages se parlant plutôt de l'œil que des lèvres. Les seuls mots qui sortaient de leur bouche n'étaient exprimés que par quelques efforts gutturaux; du reste, ils paraissaient souvent prendre conseil du blanc qui leur servait d'interprète, ce qui était pour nous de bon augure.

Chaque chef portait un costume particulier. Celui qui nous fut le plus hostile était presque nu : il n'avait pour tout vêtement qu'une peau d'antilope autour des reins. Son corps, ses bras et ses jambes étaient chamarrés de dessins représentant des serpents rouges et noirs. Il portait aux pieds des sandales; à son bras gauche pendait un bouclier en cuir de bœuf, couvert, comme le corps, d'ornements rouges et noirs. Dans sa main droite était une lance; il avait un grand chapeau de paille à la mexicaine.

Beaucoup de questions nous furent adressées; on voulait surtout savoir quel but nous avait attirés dans ces montagnes. Notre qualité d'Européens paraissait nous être favorable; aussi nous firent-ils répéter à plusieurs reprises que notre pays était bien au delà du grand lac salé, et que la curiosité seule nous avait conduits vers ces parages.

A chaque réponse, les chefs se consultaient. Après plusieurs heures qui nous parurent des jours, ils conclurent la paix, à la condition que nous sortirions des montagnes, sans chercher à y pénétrer plus avant. Cette condition expresse nous pouvait indiquer que les montagnes renfermaient beaucoup de métaux précieux, car les sauvages ont soin d'éloigner les blancs de tous les gisements, sachant qu'ils y viennent en grand nombre quand ils les ont découverts.

Pendant les longs pourparlers qui précédèrent le traité de paix, les autres Indiens s'étaient insensiblement approchés, et bientôt nous fûmes entourés de tous côtés. Nous pûmes alors les observer. Les femmes et les jeunes filles étaient à cheval; elles portaient comme les hommes la lance et le bouclier de cuir.

Nous crûmes prudent de donner quelque forme à notre traité de paix. Nous le rédigeâmes en anglais et en espagnol, et nous le donnâmes à l'interprète, pour qu'il le traduisît aux Indiens en les invitant à le sanctionner par une marque quelconque : un double fut signé par nous et échangé.

La paix définitivement conclue, je devins un sujet particulier de curiosité pour les Apaches. Leurs sentinelles, qui avaient examiné tous nos mouvements pendant notre séjour dans ces montagnes, m'avaient vu dessiner, et il fallut leur montrer mon album. Le papier excitait surtout leur étonnement. Plusieurs chefs l'examinaient, le retournaient et paraissaient le convoiter. La pensée me vint d'en offrir une feuille à chaque chef; ils l'acceptèrent en manifestant une grande satisfaction, mais aussitôt tous les Apaches, femmes et enfants, m'entourèrent en me demandant aussi du papier : j'en distribuai ainsi cinq cents feuilles, ce qui me démontra que nous étions entourés de cinq cents Apaches.

Nous leur donnâmes de la viande, du sucre et d'autres objets; les femmes nous offraient, à leur tour, du pain de gomme.

Cependant les Apaches ne s'éloignaient pas. Nous demandâmes au grand chef Mangos Colorados qu'il donnât l'ordre de la retraite : son hésitation nous prouva qu'il fallait nous tenir sur nos gardes.

Une préoccupation paraissait les dominer. Ils jetaient continuellement leurs yeux sur nos wagons couverts de toile : ils supposaient sans doute que nous tenions prisonnières les femmes tombées au pouvoir des soldats de Janos. Nous crûmes devoir les rassurer en découvrant nos wagons : par malheur ils y aperçurent plusieurs objets ramassés sur le champ de bataille, et la paix qui paraissait si bien établie eût été troublée si nous n'eussions restitué tous ces objets.

Nous fûmes libres enfin de sortir la carabine au poing de ce lieu sauvage qui aurait pu être le théâtre d'un affreux massacre.

Arrivés dans les prairies, nous nous regardions les uns les autres, comme étonnés d'avoir échappé à un si grand péril. Nous découvrîmes à distance la grande caravane qui avait été la cause de notre délivrance, et le soir nous l'atteignîmes vers la source de Las Vacas : nous partageâmes avec elle notre second bœuf.

Nouvelle attaque. — Nous sommes prisonniers. — Massacre. — Pitié d'un chef. — La Escondida. — Les mines de San Pedro. — Rencontre d'émigrants français. — Retour.

Nous arrivâmes à Janos sans accident. La population nous entoura de prévenances, et nous ne la quittâmes pas sans regret.

En quittant Janos, on entre dans une vaste prairie remplie de mesquites. A peine éloignée de trois kilomètres du presidio de Janos, notre caravane se débanda, et nous marchâmes dispersés, étant sans méfiance. Tout à coup, les mêmes Apaches qui nous avaient attaqués aux mines de cuivre, débouchent à l'improviste dans toutes les directions et enveloppent nos différents groupes dans les parties touffues des mesquites. En un instant, nous sommes tous désarmés, dépouillés de tous nos vêtements et garrottés.

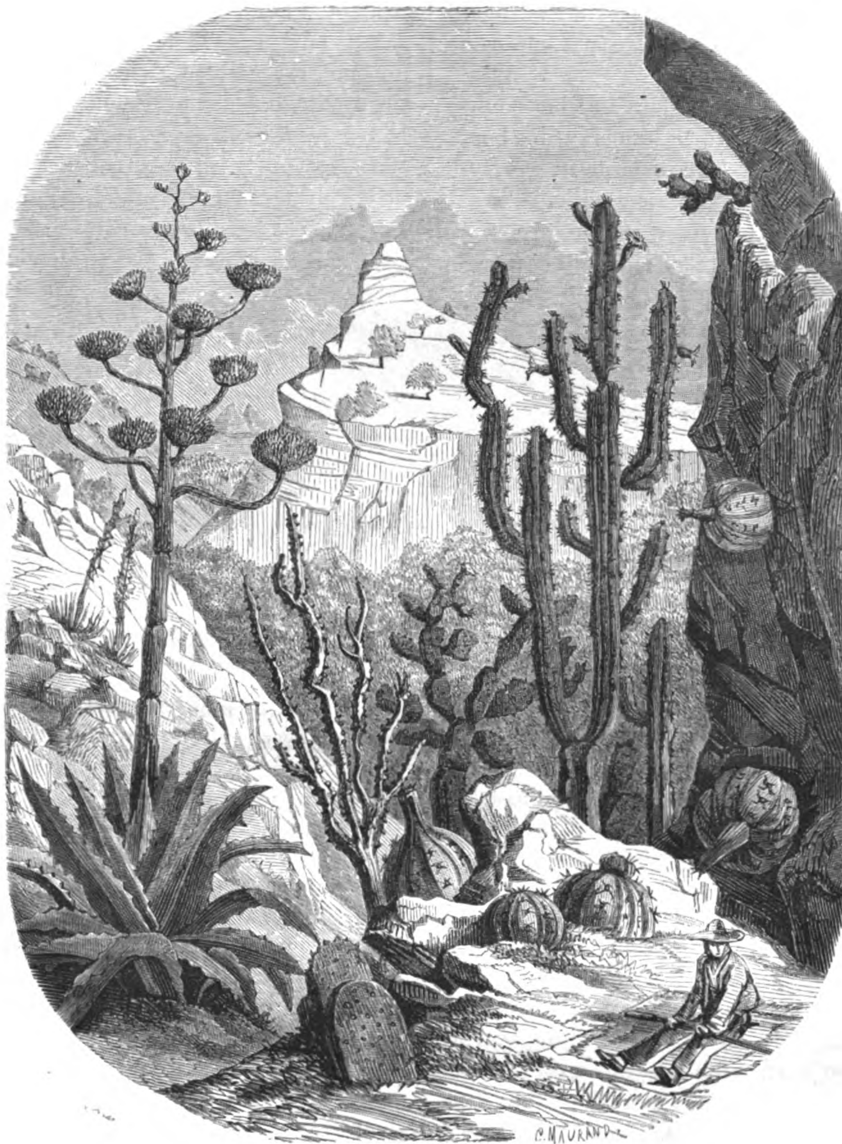
Un seul de nos compagnons avait encore ses vêtements et ses armes. Il se nommait Édouard Dawis, de New-York, je crois : excellent chasseur dont l'adresse ne nous laissait jamais manquer de viande fraîche. Un pistolet à chaque main, il parlementait avec un des chefs apaches; sommé par ce chef de rendre ses armes, il ne répond qu'en dirigeant un pistolet sur lui; le coup rate; il tire le second pistolet qui rate également. Le pauvre jeune homme n'avait pas vu derrière lui quatre Apaches à cheval qui le percèrent de quatre coups de lance : ce fut le signal du massacre. Nous n'avions plus d'autre perspective que la mort, ou plutôt les tortures.

Les Indiens n'aiment pas à donner une mort immédiate. Pour eux, la torture complète la joie de la victoire, et, de tous les Indiens du Mexique, les Apaches sont les plus cruels. Pendant le supplice de plusieurs de nos compagnons, percés de couteaux, de lances et de

flèches, ils dansaient autour d'eux, au son d'une espèce de tambourin, et poussaient des hurlements de bêtes sauvages. Enfin, lorsqu'ils voyaient que la vie allait les abandonner, ils saisissaient leur chevelure par le sommet de la tête qu'ils scalpaient....

....Il était nuit; le camp n'était plus éclairé que par quelques feux qui jetaient une dernière lueur. Les Indiens, plongés dans une profonde ivresse, à la suite du pillage des wagons où ils avaient trouvé une assez grande quantité d'eau-de-vie, gisaient épars au milieu du sang de leurs victimes. Ceux d'entre nous qui vivaient encore étaient réservés, sans doute, pour les tortures du lendemain.

La Providence nous sauva. Un des chefs, d'une structure remarquable, et d'une physionomie bienveillante, avait eu assez de puissance sur lui-même pour ne point



Aloès-agave. Mescal. Melo cactus. Cactus organos.

VÉGÉTATION DANS LE CAÑON DE LA CAL.

boire de l'eau-de-vie. Quand il s'aperçut que tous les Apaches étaient plongés dans l'ivresse, il vint à nous, coupa les liens qui nous tenaient garrottés, et nous distribua les vêtements qu'il put trouver, en nous faisant signe de quitter le camp au plus vite.

Le lecteur doit supposer quel empressement nous mîmes à suivre ce conseil généreux. L'un fuyait n'ayant qu'une chemise sur le dos ; un autre portait un paletot; d'autres n'avaient pris le temps de saisir aucun vêtement et se sauvaient dans toutes les directions, sans trop savoir où ils allaient. Il était difficile, à cause de l'obscurité de la nuit, de s'orienter au milieu de cette prairie de mesquites qui ralentissaient encore la marche.

Huit hommes, à ma connaissance, sur les trente-trois qui composaient la caravane, furent sauvés.

Nous nous dirigeâmes vers le sud-est, c'est-à dire dans la chaîne de montagnes de la Escondida, où le plomb argentifère abonde. Une seule de ces mines est encore

exploitée ; c'est celle de San Pedro. On y compte environ trois cents ouvriers mineurs. Leur existence est assez dure, et leur travail si pénible (voy. p. 156) n'a pu jusqu'à ce jour recevoir aucune des simplifications introduites par la science dans les pays civilisés, malgré le talent des ingénieurs qui sortent de l'école des mines de Mexico. La crainte paraît avoir retenu jusqu'à ce jour les ingénieurs loin de ces vastes déserts qui offriraient un champ si favorable à leur talent et à leur activité.

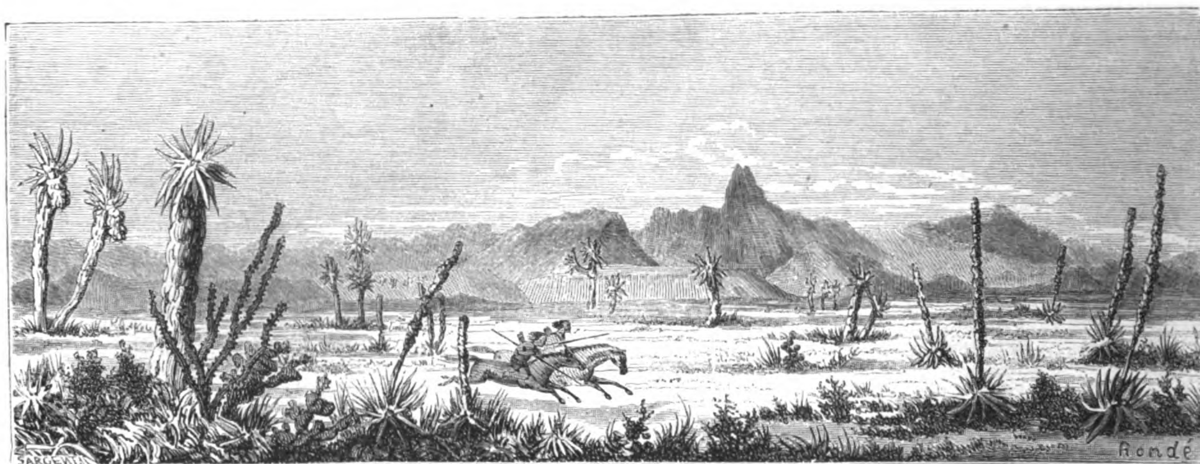
Les mines de San Pedro sont situées à l'extrémité sud de la sierra de la Escondida, séparée par une passe de la sierra de Capulin.

C'est à travers cette passe qu'il faut marcher pour se rendre à la ville du Passo del Norte, située sur les bords de la rivière du même nom. A l'époque de mon voyage, elle comptait quatre mille âmes. Mais depuis, la population a beaucoup augmenté à cause de l'émigration californienne qui doit nécessairement la traverser pour se rendre à sa destination. La culture de la vigne y est florissante.

La rive droite de la ville de Passo est mexicaine, la rive gauche américaine. Le caractère de chacune des deux nations s'y témoigne par un contraste caractéristique. Nonchalance sur la rive droite, aspect d'une fourmillère en travail sur la rive gauche.

Après avoir exploré toutes les ressources du pays, nous résolûmes de le quitter pour retourner dans la capitale. J'abrége le récit de nos étapes.

A peu de distance de Corralitos, nous rencontrâmes cinq émigrants à pied, traînant à bras une petite voiture qui contenait leurs provisions. Cette étrange manière de voyager dans un pays si vaste et si dangereux nous surprit beaucoup. Quels pouvaient être ces malheureux? Notre étonnement fut plus grand encore quand nous vîmes qu'ils étaient tous Français. Le chef de cette petite caravane était un avocat de Lyon, que des poursuites pour délit politique avaient contraint de chercher une nouvelle patrie. Il avait préféré la vie aventureuse du chercheur d'or à la vie paisible de l'agriculteur. Il possédait une ferme dans l'État de l'Ohio. Le second, également de Lyon, était fils d'un marchand de vins. Le troisième avait été militaire. Je ne sais rien des deux autres. Ces cinq hommes, quand ils s'étaient mis en route, avaient un âne pour traîner leur petite voiture; mais l'animal leur avait été volé pendant la nuit entre Santa Fé, dans le Nouveau-Mexique, et le Passo del Norte. Ils n'en continuaient pas moins leur course en s'attelant tour à tour au petit véhicule. Ils avaient déjà fait ainsi plusieurs centaines de lieues, et devaient en faire encore autant avant d'arriver au but de leurs désirs, la Californie. Nous pouvions à peine nous expliquer leur courage ou leur imprévoyance : ils marchaient sans aucune arme dans une contrée où il faut à tous moments se tenir en garde contre les animaux, les reptiles et les sauvages.



Picatcho des Mimbres ; frontière commune des États-Unis et du Mexique.

En nous quittant, ils se dirigèrent vers le nord-ouest; nous poursuivîmes vers le sud.

Je n'ai qu'un fait à signaler dans cette dernière partie de mon voyage; il me paraît caractéristique. J'admirais des troupeaux de superbes bêtes à cornes, et souvent je ne pouvais me procurer une tasse de lait et un peu de beurre qu'avec beaucoup de peine, même dans une hacienda comptant des centaines de vaches. Je m'informai de la cause, et je dus conclure d'explications données çà et là avec un peu de honte, qu'il ne fallait attribuer cette privation volontaire de deux aliments si sains et si précieux qu'à la paresse et à l'indifférence des habitants.

Vers la fin de décembre, nous campions à Nombre de Dios, à l'endroit même où, six mois auparavant, nous avions assisté à un double meurtre et où l'agresseur avait été inhumé. Le lendemain nous étions rentrés dans la ville de Chihuahua.

RONDÉ.



Porte San Antonio, à Mexico. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

ASCENSION AU MONT POPOCATEPETL

(MEXIQUE),

PAR M. JULES LAVEIRIÈRE.

1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Départ de Mexico. — Le plateau de Tenochtitlan.

Notre petite troupe quitta Mexico, le 17 janvier 1857, à neuf heures et demie du matin, par une journée resplendissante. Malgré la sécheresse continue des mois précédents, la grande chaussée, qui mène de Mexico au Peñon de Viejo en ligne directe, était submergée par le lac de Tezcuco. Cette circonstance nous obligea à faire un détour assez considérable.

En sortant par la barrière de *San Antonio*, on voyait se profiler sur l'horizon les deux hautes montagnes que nous devions explorer. Comparées à celles qui les entourent et qui ont l'air de taupinières coiffées de leur brillant casque blanc, elles semblaient nous défier d'avance. L'imagination, frappée des impressions qu'avaient éprouvées nos prédécesseurs, s'exagérait les difficultés à vaincre, et les doutes de toute sorte me préoccupaient pendant que nos chevaux trottaient avec ardeur.

1. La commission scientifique envoyée au Popocatepetl et à l'Iztaccihuatl par le ministre Manuel Siliceo, au mois de janvier 1857, était réduite à deux membres au moment de l'expédition : MM. A. Sountag, chargé des études géodésiques, et J. Laveirière, chargé de diriger l'ensemble des opérations et d'étudier la statistique, ainsi que les ressources économiques des contrées voisines du volcan. On avait adjoint à ces deux membres M. F. Sumichrast, naturaliste-collecteur, et MM. Salazar et Ochoa, élèves de l'école nationale d'agriculture et de l'école de médecine.

La commission était pourvue d'un personnel nombreux et parfaitement équipé. Tous les instruments de précision avaient été choisis par M. Sountag lui-même, et rien de ce que la prévoyance peut conseiller pour ce genre d'expédition n'avait été omis.

Mais ces réflexions se dissipèrent à mesure que nous avancions. Nous avions laissé à notre droite l'église de Churubusco, lieu célèbre dans les annales guerrières du Mexique, traversé Mexicultsingo, animé par les barques indiennes qui vont et viennent sur le *canal de Chalco*, et dépassé Ixtapalapan, autrefois cité puissante et populeuse, aujourd'hui bourg ruiné. Près de cet endroit, s'élève une colline aride, où s'accomplissait, du temps des Aztèques, une cérémonie singulière. Tezozomoe raconte que le mont Iahualhincan avait un temple où les achcacautzins (chefs de quartier de Mexico) venaient déposer une offrande dont les rites des autres peuples ne présentent aucun exemple, que je sache. Cette offrande consistait en petits papiers, nommés *cuauhamatl*, dans lesquels on enfermait la crasse recueillie au moyen d'un soigneux grattage sur la figure des veuves inconsolables, qui, en signe de deuil, devaient rester quatre-vingts jours sans se laver.

Mais ce qui faisait, avant l'arrivée des Espagnols, l'orgueil d'Ixtapalapan, cité de quinze mille maisons suivant Cortez, c'étaient ses jardins, célèbres dans toute la terre des Aztèques. Traversés par un canal navigable communiquant avec le lac de Tezcuco, ils étaient divisés en compartiments garnis d'élégants treillages sur lesquels s'étalaient des plantes grimpantes, des arbrisseaux aromatiques aux fleurs éclatantes et embaumées, aux fruits délicieux. Les bords du bassin étaient ornés de curieuses sculptures, et de larges degrés conduisaient jusqu'au niveau de l'eau qui, s'épenchant en chenaux d'arrosage ou en fontaines murmurantes, entretenait une fraîcheur perpétuelle dans l'atmosphère de ces lieux. A cette époque, quels étaient en Europe les établissements consacrés à l'horticulture?... Hélas! une génération avait à peine succédé à celle de Cortez, que ces lieux si beaux naguère étaient méconnaissables. Ixtapalapan, ses édifices, ses jardins étaient abandonnés; les eaux, en se retirant du plateau, déboisé par les *conquistadores*, n'ont laissé à leur place que des efflorescences salines; d'immondes reptiles et des oiseaux de proie ont établi leurs repaires au milieu des ruines qui furent les palais des rois.

C'est là que la misérable population du bourg vient chercher du travail. Des hommes, des femmes, des enfants s'en vont chaque jour ramasser le tequesquite (carbonade de soude) qu'ils vont porter à Mexico, où l'on en consomme énormément. Le commerce du tequesquite donne lieu à une industrie dont j'aurai l'occasion de reparler, et qui est remarquable à force d'être ingénieuse et simple.

Notre petite caravane traversa cette plaine en plein midi : hommes et bêtes étaient excédés de chaleur; des nuages de poussière âcre et le rayonnement des cristaux de sel fatiguaient les yeux et les poumons. On atteignit enfin le groupe de montagnes qui s'étend, comme un ilot, depuis San Nicolas jusqu'en face de Santa Marta. Chaque montagne porte le nom d'un saint ou d'une sainte : Santa Cruz, Santa Maria, Santa Marta, San Yago, etc. Leurs lignes sombres se découpant nettement sur le bleu du ciel, et la nudité de leurs flancs qu'aucun ombrage ni la moindre source ne viennent rafraîchir, attestent leur origine volcanique.

En longeant le versant ouest de ces montagnes, nous eûmes l'occasion de revoir, à cinq cents mètres environ de notre route, une agglomération de rochers déchiquetés que nous avions pris auparavant pour les ruines d'un vieux castel. Laissant nos gens suivre la grande route, M. Sountag et moi nous allâmes reconnaître cette curiosité un peu fantastique. Trois énormes blocs de basalte brun rougeâtre, fichés, comme des pieux, sur une légère élévation, furent tout ce que nous trouvâmes. L'un d'eux, fendu de haut en bas, comme s'il avait reçu un coup de hache de la main d'un géant, semblait avoir été particulièrement maltraité par la foudre. Tout autour, le sol était couvert d'éclats de pierres de la même origine que les rochers, et provenant sans doute de la désagrégation de ces derniers. Comment expliquer, à un kilomètre de la partie la plus rapprochée de la montagne, la présence isolée de ces énormes masses dont les unes sont perpendiculaires, les autres légèrement inclinées? Les zones de nuances diverses qui constituent leur épaisseur sont parallèles entre elles, mais sont perpendiculaires par rapport au sol. Tout en indiquant que des fusions volcaniques successives les ont créées à leur berceau, elles montrent qu'elles en ont été arrachées violemment par une force inconnue, pour venir s'implanter en terre dans une position diamétralement contraire. Peut-être le peu de distance de quelque vieux cratère pourrait expliquer la force violente d'expulsion. Arrachés ou emportés par elle, ces longs blocs seront venus tomber à la surface du grand lac qui couvrait jadis le bassin de Tenochtitlan, et ils auront traversé les eaux comme une flèche pour aller s'envaser dans le sol mou et limoneux qui leur servait de lit.

M. Sountag prit quelques angles au compas et alla rejoindre le gros de la troupe, qui avait pris les devants. Pour moi, je voulus voir d'un peu plus près les montagnes de Santa Maria et Santa Marta, non loin desquelles nous avions passé si souvent, et dont le pied me paraissait cultivé. Je partis seul, et bientôt je me trouvai engagé sur une pente pierreuse, coupée en tous sens par des murs de soutènement en pierre sèche. Ces murs, de peu d'élévation, et l'inclinaison encore légère du sol, n'attirèrent pas beaucoup mon attention d'abord. La terre, en cet endroit, est divisée en champs de grandeur moyenne, que l'on peut encore gratter avec l'araire du pays. Des chaumes d'orge m'indiquèrent la seule culture que les habitants y pratiquassent. Mais à mesure que j'avançais, la pente devenait plus roide, le terrain plus pierreux et les murs plus difficiles à escalader. Au lieu d'orge, il y avait là de nombreux pieds de magueys qui, par la vigueur et la couleur foncée de leur feuilles charnues, attestaient à quel point les circonstances naturelles du lieu favorisaient leur végétation. L'absence d'eau potable, depuis Ixtapalapan jusqu'à Chalco, rend ici le pulque doublement précieux et d'une vente facile. Sa production est devenue pour les villages qui sont parsemés sur la lisière

de ces montagnes, une source de bien-être qui s'accroît par l'industrie qu'ils déploient dans l'entretien de leurs magueyales.

Cependant, la marche était de plus en plus difficile à travers cette forêt de lames aiguës comme des poignards; les murs qui me barraient le chemin devenaient de plus en plus nombreux, et mon courageux petit cheval, impatienté par des obstacles toujours renaissants, ne pouvant plus, à cause de la pente, prendre l'élan nécessaire pour enjamber ces amas de pierres, je fus obligé de mettre pied à terre. Nous errâmes ainsi, l'un et l'autre, pendant une heure, montant toujours, rôtis par le soleil dont les rayons, réfractés par une terre rousse et empierrée, avaient une force double. A la fin, une éclaircie se montra et me guida vers une rampe qui conduisait sur le dos de la montagne, formant un plateau irrégulier. Du haut du plateau, j'aperçus le cratère d'Ayotla, qui me servit de mire et vers lequel je me dirigeai aussitôt.

Sur ce plateau onduleux, la nature avait pris un aspect bien différent. A droite, la vue se perdait dans des vallons formés par les flancs de la montagne. Des plantes odoriférantes et des pâturages fortement aromatiques en tapissaient la surface. A gauche, le grand lac de Texcoco; derrière moi, les murs blancs et les rochers de Mexico: en face, le cône elliptique d'Ayotla. L'air tiède était imprégné de senteurs, et la lumière, rendue diffuse par les vapeurs et par l'ombre qui jaillit des vallons étroits et profonds, communiquait au paysage une douceur inaccoutumée.

Mais le soleil commençait à baisser. Les détours qu'il me fallait faire afin de remonter un torrent ou traverser un pli de terrain allongeaient considérablement la route. Le petit vallon d'Ayotla, que je croyais toucher, semblait s'éloigner à mesure que j'avançais. Craignant de m'égarer en m'engageant trop avant dans un labyrinthe de défilés, j'obliquai brusquement à gauche, et je rejoignis la route à l'endroit où elle touche le pied du volcan. Une demi-heure après, je trouvais mes compagnons arrêtés à San Isidro, un peu avant Ayotla, où nous arrivions à la tombée de la nuit. Mon intention était d'y coucher, car nos mules de charge étaient fatiguées. Malheureusement Ayotla donnait ce jour-là l'hospitalité à quelques centaines de soldats qui avaient envahi toute la ville et même l'hacienda d'Istapalucan, située à une lieue plus loin. Cette circonstance nous obligea de pousser jusqu'à Chalco, où nous entrions à neuf heures du soir.

Le lendemain étant un dimanche, nous célébrâmes le jour du Seigneur par un repos plein de béatitude. J'employai cette journée à parcourir toute la ville pour trouver quelques mules supplémentaires, car les nôtres, avec leurs charges, qui étaient excessives, n'auraient pu voyager par des chemins qui allaient être montueux. Après beaucoup de pourparlers et d'hésitation, un arriero, qui retournait à vide pour aller chercher de la glace, daigna, moyennant finances, nous prêter ses maigres bêtes de somme. Rassuré de ce côté, je pus rendre visite au sous-préfet, ainsi qu'à son secrétaire, qui, pendant une excursion précédente, m'avaient témoigné beaucoup de bienveillance, et avaient su, en m'ouvrant leurs archives faciliter mes recherches.

Le 19, de bonne heure, malgré le temps perdu à charger les mules, nous étions en route pour Amecameca. De Chalco à Tlalmanalco, la route vous promène à travers des champs de culture admirables. La terre légèrement en pente, est arrosée par des cours d'eau fraîche et limpide. Cette eau peut se répartir avec facilité partout où il est nécessaire. Le sol paraît être un mélange d'alluvions anciennes un peu compactes et de sable provenant des localités supérieures; devenu friable, il a toutes les qualités d'un terrain argilo-siliceux à sa surface, et peut se prêter aux cultures les plus variées. Mais le système d'administration des haciendas, ainsi que la demande des marchés, ne permettent pas une agriculture compliquée. On se borne à produire le maïs national et le froment, dont la venue et la vente sont assurées. Quant aux bestiaux, c'est un accessoire dont on ne se préoccupe guère. On les envoie se promener sur les chaumes, et, soir et matin, on leur fournit un petit supplément de cannes sèches de maïs. Aussi le bœuf mexicain est-il un modèle de sobriété; élevé à la dure école du besoin, il se nourrit comme il peut, sans murmurer, se contente de travailler le moins possible, et se venge en laissant, pour héritage, une viande détestable.

A une lieue et demie de Chalco se présente une côte qui passe près de la belle manufacture de Miraflores. C'est une filature de coton appartenant à MM. Martinez del Rio. De grands capitaux, beaucoup de persévérance et d'intelligence ont été employés pour affermir cet établissement, qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers indigènes, dont quelques-uns sont devenus très-habiles. Plus haut, ressemblant de loin à une ville fortifiée, se voit Tlalmanalco, avec son église moderne très-insignifiante, flanquée de ruines très-remarquable. Ces ruines sont les restes d'un couvent de franciscains, dont la construction commença peu de temps après la conquête. Pour des raisons que je n'ai pu découvrir, le monument ne s'éleva pas au-dessus des premières arcades, et on le laissa là. C'est un malheur pour l'art architectural, car on peut juger de ce qu'aurait été le monument par le peu qu'on en voit.

Qu'on s'imagine trois cintres d'une hauteur d'environ huit mètres, séparés l'un de l'autre par des pleins recouverts d'une infinité d'arabesques, de figurines et de feuillage en bosse. La pierre, d'une belle couleur rouge sombre, paraît avoir été moulée sur des creux faits à loisir et retouchés au ciseau, tant il y a de netteté dans les contours. On ne rencontre point de surcharge de mauvais goût. Les ornements sont distribués avec cette science particulière à la Renaissance, qui ne sacrifiait point les grandes lignes aux détails et qui, pourtant, donnait pour ainsi dire une valeur à chaque pierre. Les arceaux n'ont point cette forme écrasée et ces proportions disgracieuses que l'on remarque souvent dans les portiques des couvents au Mexique. Ils sont allongés et bordés de cordons saillants d'une ciselure élégante.

Je regrette de ne pouvoir donner une description plus exacte de cet échantillon précieux d'architecture américaine. Mon désir eût été d'en faire un dessin; mais personne parmi nous n'était capable de reproduire correctement d'aussi grandes beautés, représentant la fantaisie mauresque encadrée dans les proportions majestueuses de l'art de la Renaissance. Si le peu que j'en dis invitait les artistes à le visiter, mon but serait atteint.

L'église, amas de pierres empâté dans du badigeon, faisait à côté de ces ruines si brillantes malgré les injures des siècles, une si piteuse mine, le ton criard de ces murs blanchis à la chaux vous éblouissait tellement la vue, que nous n'eûmes pas le courage de la visiter. En conséquence, on remonta à cheval, pour prendre le chemin de traverse qui mène directement à Amecameca.

Il faisait encore jour au moment de notre entrée à Amecameca. Mon premier soin, après avoir cherché un logement pour passer la nuit, fut de me présenter chez M. Pablo Perez, très-connu dans le pays par son expérience sur les choses du Popocatepetl. Je trouvai chez lui un accueil un peu froid d'abord, mais quand je lui eus dit l'objet de ma mission, il devint plus communicatif et voulut même m'aider, non-seulement de ses conseils, mais encore d'un appui plus efficace. L'un de ses frères, D. Saturnino Perez, jeune homme d'une grande intrépidité et familiarisé avec tout ce qui a rapport avec les montagnes, où son humeur un peu aventureuse et sa passion pour la chasse l'entraînent souvent, fut chargé de nous accompagner. En outre, on nous procura deux guides, Angel Bastillo et Francisco Aquilar, dont l'un devait prendre le commandement de la brigade de peons qui venait avec nous sur le volcan, tandis que l'autre resterait en bas pour garder l'équipage de la commission, et pour organiser les envois supplémentaires d'instruments ou de provisions dont nous pourrions avoir besoin. Ces deux hommes engagés, M. Perez eut l'obligeance de les envoyer de tous côtés recruter des peons rompus aux ascensions et capables de transporter, sans les exposer, les instruments dont M. Sountag pensait se servir, entre autres un instrument universel qui, avec ses accessoires, pesait près de quatre arrobes. Il nous fallait aussi une poulie, chose plus difficile à rencontrer. On en trouva une que nous eûmes beaucoup de peine à nous faire prêter. Tous ces préparatifs employèrent le reste de la soirée; mais, grâce au concours actif de D. Pablo Perez, ils étaient aussi complets que possible, et j'eus assez de temps pour aller saluer M. Sayago, alcade d'Amecameca, qui voulut bien, à ma demande, engager M. Saturnino Perez à devenir le témoin officiel de l'exploration que nous allions tenter, afin qu'au retour il puisse m'accorder l'attestation écrite dont je croyais avoir besoin. Une pareille précaution me semblait d'autant plus prudente, que, depuis quelque temps, diverses expéditions dont le résultat était douteux, avaient jeté du discrédit sur les ascensions du Popocatepetl. Les gens d'Amecameca, placés assez près pour savoir à quoi s'en tenir sur des prétentions plus que problématiques, faisaient des gorges chaudes à propos de plusieurs personnes qui s'en allaient de par le monde, racontant des impressions imaginaires. Voulant éviter à une commission envoyée aux frais du gouvernement jusqu'aux apparences du ridicule, je pris le parti de réclamer un témoin, et son témoignage donna lieu à un certificat que je transcrirai plus tard.

Du pied du mont à la limite des neiges.

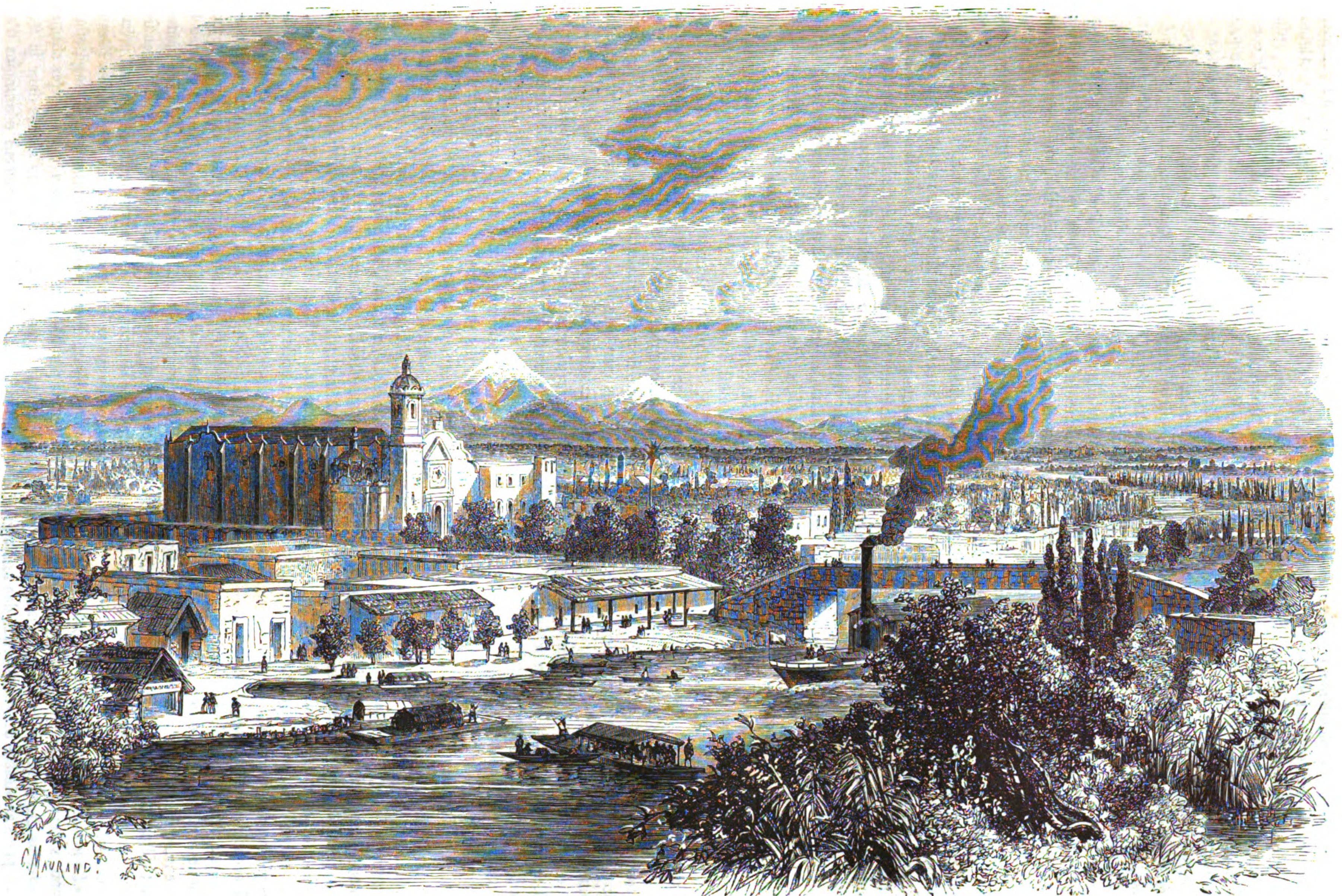
Le lendemain, 20 janvier, dix-huit peons, deux guides et le personnel de la commission étaient rassemblés de bonne heure sur la place d'Amecameca. Je courus prendre congé de M. Pablo Perez, qui regrettait beaucoup de ne pas venir avec nous, mais qui était retenu chez lui par ses fonctions de juez conciliador et par le mauvais état de sa santé. Son frère, D. Saturnino, était prêt; nous sortîmes de la ville, non pas la bannière déployée, mais avec l'agréable assurance que nous atteindrions notre but.

Nos peons étaient presque tous des ouvriers employés à l'extraction du soufre dans le cratère. En tête se distinguaient deux Indiens de pure race chichimèque, grands gaillards coulés dans le bronze, capables de marcher par monts et par vaux, jour et nuit, comme le Juif errant. C'étaient les frères Teyes, le sombre et grave Vicente, et Guadalupe, dont la bouche toujours ouverte par un sourire montrait deux rangées d'incisives dont la taille et l'éclat m'inspiraient quelque inquiétude. C'étaient d'anciens compagnons de D. Pablo Perez pendant un séjour de plusieurs mois au fond du volcan; il avait su leur inspirer un dévouement aveugle et à toute épreuve; c'est pour cela qu'il nous les avait donnés.

D. Saturnino voulant nous présenter à son frère, propriétaire de l'hacienda de Tomacoco, à travers laquelle nous devions passer, je fis prendre les devants au gros de la troupe.

Tomacoco est une petite hacienda située au milieu d'un des plus beaux paysages que je connaisse. D'un côté, la plaine d'Amecameca encadrée par des monticules boisés; de l'autre, le volcan et la sierra, dont les cimes blanches semblent sortir, par l'effet de la perspective, du milieu même d'une immense forêt de pins. Un ruisseau descend bruyamment de la montagne et sert à irriguer les terres de l'hacienda et à faire tourner une roue de moulin. Son propriétaire, S. D. José Maria Perez, vieillard âgé de soixante et onze ans, mais d'une vigueur et d'une activité rares à cet âge, nous reçut patriarcalement. J'aurai l'occasion de reparler ailleurs de cet excellent homme et de son domaine. Nous le quittâmes après nous être arrêtés chez lui deux heures environ, pour entrer dans la montagne qui commence presque à la porte de Tomacoco.

Nous suivîmes la route qui mène d'Amecameca à Puebla. Si cette route est pittoresque, elle est excessivement fatigante à cause des pentes rapides par lesquelles il faut absolument passer. Elle ne consiste guère qu'en



Vallée de Mexico, canal de Chalco. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

sentiers capricieux, profondément taillés dans le sol et se dirigeant à l'aventure sous les arbres de la forêt. Tantôt elle borde un précipice au fond duquel on entend le clapotement d'un torrent qui court sous les buissons; tantôt elle se jette à travers le flanc de la montagne. Ces zigzags, pour la plupart, sont formés par les troncs abattus que les bœufs traînent jusqu'au point où ils peuvent être chargés sur les trains. A force de passer sur les mêmes lignes, les troncs rabotent le sol et creusent des chemins qui s'approfondissent ensuite sous l'influence des pluies. Partout la végétation était admirable de vigueur. Les senteurs fortifiantes des pins innombrables étaient adoucies par un air frais et vif. Comme région forestière, il est difficile de rencontrer des localités plus riches pour l'exploitation des bois. Malheureusement l'incurie qui préside à l'abatage des arbres, l'absence de tout aménagement font craindre que ces richesses ne s'épuisent dans un temps plus ou moins rapproché.

Nous montions, nous montions toujours. Sur certains points, il fallait mettre pied à terre, car nos bêtes glissaient et nous ne savions pas les retenir dans les endroits rapides; seul, D. Saturnino poursuivait son chemin sans s'inquiéter des difficultés. Cloué sur une petite bête de peu d'apparence, il grimpait les plans les plus inclinés, rendus glissants par les aiguilles des conifères, avec une insouciance qui me faisait envie. Des échappées à travers le feuillage nous montraient à chaque instant l'horizon agrandi. Nos yeux pouvaient embrasser un panorama qui comprenait jusqu'aux montagnes de Toluca légèrement estompées dans le lointain.

Nous croisâmes dans la journée la route que trois cent trente-huit ans auparavant, avait suivie Cortez dans sa marche de Cholula sur Mexico, et je ne puis résister au désir de reproduire la belle page que l'historien Prescott a consacrée à cet épisode de la vie du *Conquistador*.

« Les Espagnols défilèrent entre deux des plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale, Popocatepetl, « la montagne qui fume, » et Iztaccihuatl, ou « la femme blanche, » nom suggéré sans doute par l'éclatant manteau de neige qui s'étend sur sa large surface accidentée. Une superstition puérile des Indiens avait déifié ces montagnes célèbres, et Iztaccihuatl était, à leurs yeux, l'épouse de son voisin plus formidable. Une tradition d'un ordre plus élevé représentait le volcan du nord comme le séjour des méchants chefs, qui, par les tortures qu'ils éprouvaient dans leur prison de feu, occasionnaient ces effroyables mugissements et ces convulsions terribles qui accompagnaient chaque éruption. C'était la fable classique de l'antiquité. Ces légendes superstitieuses avaient environné cette montagne d'une mystérieuse horreur, qui empêchait les naturels d'en tenter l'ascension; c'était, il est vrai, à ne considérer que les obstacles naturels, une entreprise qui présentait d'immenses difficultés.

« Le grand *volcan*, c'est ainsi qu'on appelait le Popocatepetl, s'élevait à la hauteur prodigieuse de 17 852 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à plus de 2000 pieds au-dessus du « monarque des montagnes, » la plus haute sommité de l'Europe. Ce mont a rarement, pendant le siècle actuel, donné signe de son origine volcanique, et la « montagne qui fume » a presque perdu son titre à cette appellation. Mais à l'époque de la conquête il était souvent en activité, et il déploya surtout ses fureurs dans le temps que les Espagnols étaient à Tlascala, ce qui fut considéré comme un sinistre présage pour les peuples de l'Anahuac. Sa cime, façonnée en cône régulier par les dépôts des éruptions successives, affectait la forme ordinaire des montagnes volcaniques, lorsqu'elle n'est point altérée par l'affaissement intérieur du cratère. S'élevant dans la région des nuages, avec son enveloppe de neiges éternelles, on l'apercevait au loin de tous les points des vastes plaines de Mexico et de Puebla; c'était le premier objet que saluât le soleil du matin, le dernier sur lequel s'arrêtaient les rayons du couchant. Cette cime se couronnait alors d'une glorieuse auréole, dont l'éclat contrastait d'une manière frappante avec l'affreux chaos de laves et de scories immédiatement au-dessous, et l'épais et sombre rideau de pins funéraires qui entouraient sa base.

« Le mystère même et les terreurs qui planaient sur le Popocatepetl inspirèrent à quelques cavaliers espagnols, bien dignes de rivaliser avec les héros de roman de leur pays, le désir de tenter l'ascension de cette montagne, tentative dont la mort devait être, au dire des naturels, le résultat inévitable. Cortez les encouragea dans ce dessein, voulant montrer aux Indiens que rien n'était au-dessus de l'audace indomptable de ses compagnons. En conséquence, Diégo Ortaz, un de ses capitaines, accompagné de neuf Espagnols et de plusieurs Tlascalans enhardis par leur exemple, entreprit l'ascension, qui présenta plus de difficultés qu'on ne l'avait supposé.

« La région inférieure de la montagne était couverte par une épaisse forêt qui semblait souvent impénétrable. Cette futaie s'éclaircit cependant à mesure que l'on avançait, dégénérant peu à peu en une végétation rabougrie et de plus en plus rare, qui disparut entièrement lorsqu'on fut parvenu à une élévation d'un peu plus de treize mille pieds. Les Indiens, qui avaient tenu bon jusque-là, effrayés par les bruits souterrains du volcan alors en travail, abandonnèrent tout à coup leurs compagnons. La route escarpée que ceux-ci avaient maintenant à gravir n'offrait qu'une noire surface de sable volcanique vitrifié et de lave, dont les fragments brisés, affectant mille formes fantastiques, opposaient de continuels obstacles à leur progrès. Un énorme rocher, le *pico del Fraile* (le pic du Moine), qui avait cent cinquante pieds de hauteur perpendiculaire, et qu'on voyait distinctement du pied de la montagne, les obligea à faire un grand détour. Ils arrivèrent bientôt aux limites des neiges perpétuelles, où l'on avait peine à prendre pied sur la glace perfide, où un faux pas pouvait précipiter nos audacieux voyageurs dans les abîmes béants autour d'eux. Pour surcroît d'embarras, la respiration devint si pénible dans ces régions aériennes, que chaque effort était accompagné de douleurs aiguës dans la tête et dans les membres. Ils continuèrent néanmoins d'a-

vancer jusqu'aux approches du cratère, où d'épais tourbillons de fumée, une pluie de cendres brûlantes et d'étincelles, vomis du sein enflammé du volcan, et chassés sur la croupe de la montagne, faillirent les suffoquer en même temps qu'ils les aveuglaient. C'était plus que leurs corps, tout endurcis qu'ils étaient, ne pouvaient supporter, et ils se virent à regret forcés d'abandonner leur périlleuse entreprise, au moment où ils touchaient au but. Ils rapportèrent, comme trophées de leur expédition, quelques gros glaçons, produits assez curieux dans ces régions tropicales, et leur succès, sans avoir été complet, n'en suffit pas moins pour frapper les naturels de stupeur, en leur faisant voir que les obstacles les plus formidables, les périls les plus mystérieux, n'étaient qu'un jeu pour les Espagnols. Ce trait, d'ailleurs, peint bien l'esprit aventureux des cavaliers de cette époque, qui, non contents des dangers qui s'offraient naturellement à eux, semblaient les rechercher pour le plaisir de les affronter. Une relation de l'ascension du Popocatepetl fut transmise à l'empereur Charles-Quint, et la famille d'Ortaz fut autorisée à porter, en mémoire de cet exploit, une montagne enflammée dans ses armes.

« Au détour d'un angle de la sierra, les Espagnols découvrirent une perspective qui leur eut bientôt fait oublier leurs fatigues de la veille. C'était la vallée de Mexico, ou de Tenochtitlan, comme l'appellent plus communément les naturels; mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient à leurs yeux comme un riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont, dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions, une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance. A leurs pieds s'étendaient au loin de nobles forêts de chênes, de sycomores et de cèdres, puis, au delà, des champs dorés de maïs et de hauts aloès, entremêlés de vergers et de jardins en fleurs; car les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anahuac. Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs, qui occupaient à cette époque une portion beaucoup plus considérable de sa surface; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et de hameaux; enfin, au milieu du panorama, la belle cité de Mexico, avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, la « Venise des Aztèques, » reposant, comme sa rivale, au sein des eaux. Au-dessus de tous ses monuments, se dressait le mont royal de Chapoltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès, qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait, comme un point brillant, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire; et plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée.

« Telle était la vue magnifique qui frappa les yeux des conquérants. Et aujourd'hui même encore, que ces lieux ont subi de si tristes changements, aujourd'hui que ces forêts majestueuses ont été abattues, et que la terre, sans abri contre les ardeurs d'un soleil tropical, est en beaucoup d'endroits frappée de stérilité; aujourd'hui que les eaux se sont retirées, laissant autour d'elles une large plage aride et blanchie par les incrustations salines, tandis que les villes et les hameaux qui animaient autrefois leurs bords sont tombés en ruine; aujourd'hui que la désolation a mis son sceau sur ce riant paysage, le voyageur ne peut les contempler sans un sentiment d'admiration et de ravissement[1]. »

Parmi les plantes que nos botanistes recueillirent sur cette route, il y en a une à laquelle le guide Augel attribuait une vertu singulière. Cette herbe, connue sous le nom de ocosochitl (flor de pié de ocote), aurait, selon lui, la propriété de faciliter la respiration quand on gravit le volcan. On en remplit la calotte de son chapeau, et lorsque l'oppression devient forte, on aspire l'arome qu'elle répand et qui est d'autant plus fort qu'elle est plus sèche. L'époque de sa floraison a lieu en août, septembre et octobre, et l'endroit où nous l'avons trouvée en plus grande abondance s'appelle Limonsuchitlan (mont ayant la forme de la fleur du limon).

Après trois heures de montée continuelle, le chemin qui mène à Puebla descend dans un ravin dont il côtoie la rive droite pour aller enjamber la crête entre les monts Hielosochitl et Penacho, et prendre le versant oriental en passant par le rancho de Selagallinos. Nous quittâmes ce chemin au fond du ravin même, et remontant sa rive gauche, nous fûmes bientôt transportés sur une espèce de plateau dénudé d'arbres et couvert de zacate jauni. Le sol était criblé de trous profonds creusés par les tusas, dans lesquels les chevaux s'exposent à enfoncer le pied et à se faire des blessures dangereuses. Le plateau fut néanmoins franchi sans accident, et lorsque nous parvînmes à son extrémité, le volcan, dans toute sa crudité, nous salua de sa mine glaciale. Du point où nous étions, situé sur la droite du mont Tonenepango, on voyait le pico del Fraile, dont la base rocheuse se divisait en arêtes séparées par des précipices profonds et ressemblaient à ces racines noueuses au moyen desquelles les vieux chênes se cramponnent à la terre. Elles allaient toutes se perdre dans la vallée d'Amecameca, encaissant dans leurs replis des ruisseaux alimentés par la fonte des neiges. L'une d'elles, courte et haute, venait s'appuyer sur le mont Tonenepango et formait la ligne de faîte (séparation des eaux) entre la vallée d'Amecameca et celle de Puebla. A sa base naissait un ravin qui contournait le mont Tlamacas et courait vers le nord-est. Nous le franchîmes, et grimpant l'épaule escarpée du Tlamacas, nous eûmes bientôt la satisfaction d'entrevoir, parmi les pins, le petit rancho du même nom gisant à nos pieds.

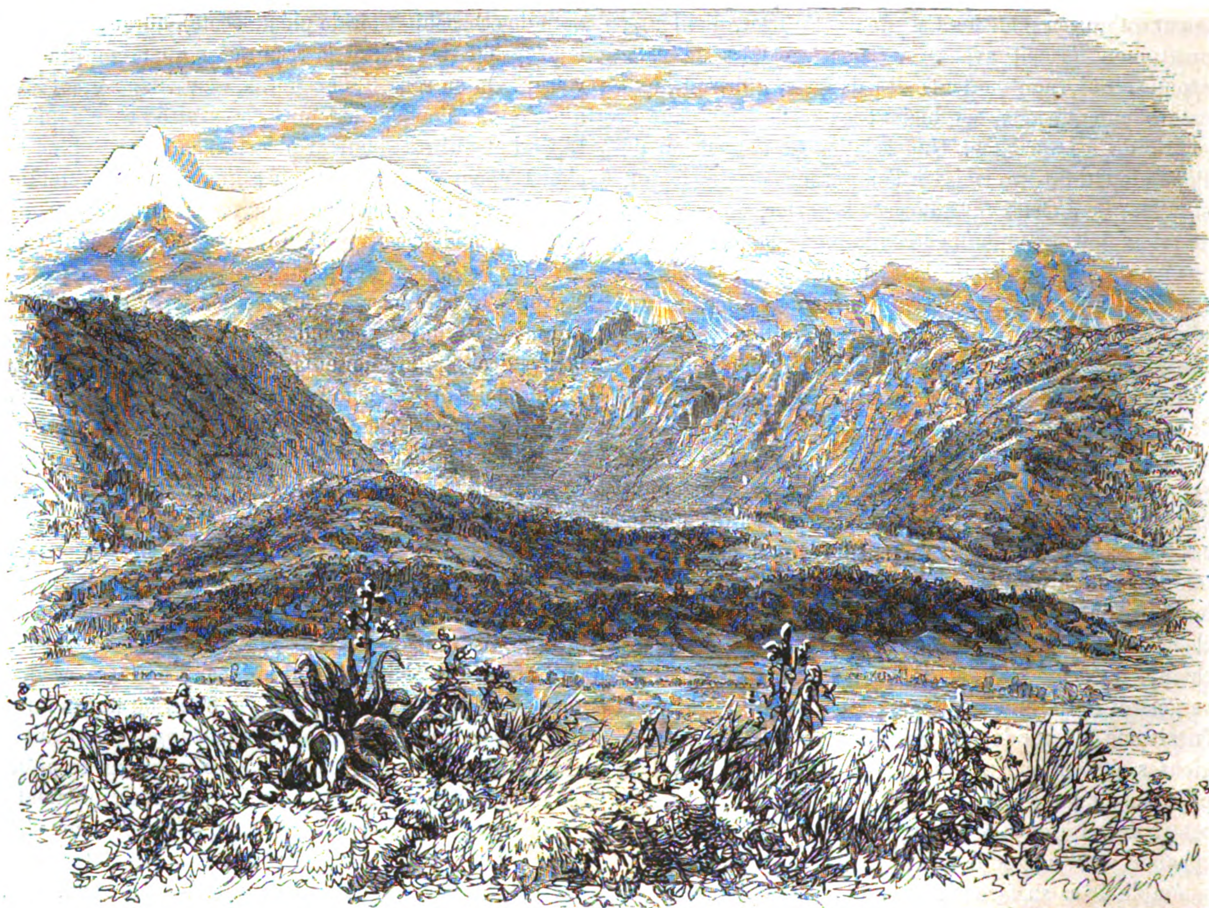
Malgré son exposition à l'est, le rancho de Tlamacas jouit d'une température assez rude. Les arbres y sont clair-semés, noueux et sans vigueur; leur tronc mince et presque desséché s'abrite sous une enveloppe de mousse

1. W. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, liv. III, ch. VII.

barbue qui les défend du froid. Le sol est un sable fin, sans consistance, de couleur gris pâle, nourrissant avec peine quelques touffes éparses de gramen jaune à longs tuyaux desséchés. Une espèce de chalet construit en planches et trois huttes misérables en retour d'équerre sont les seules habitations qui y restent. Le bâtiment qui abritait les fourneaux à soufre a été détruit par un incendie.

Mais notre monde, arrivé bien avant nous, donnait à la scène une animation qui faisait contraste avec le silence sombre de la forêt. Des feux allumés devant et à l'intérieur des huttes, le hennissement des chevaux inquiets de leur provende, quelques coups de fusil pour éloigner les loups, égayaient l'affreuse solitude. A quelques pas de là, séparé à peine par une mince lisière de pins grêles, le pied calciné du volcan surmonté de son dôme de neige, muet comme un sphinx, nous montrait la tâche du lendemain.

Mettant le temps à profit, plusieurs instruments furent immédiatement déballés, afin de les répartir entre les Indiens qui devaient partir de bonne heure le jour suivant. Notre majordome Arnold, qui se piquait d'être bon cuisinier, se chargea de préparer les aliments et les provisions nécessaires à un séjour de vingt-quatre heures sur le sommet; des couvertures et des peaux de mouton furent également mises de côté, car nous avions le projet de passer la nuit dans le cratère. Pendant que nous songions à nous coucher le plus tôt possible, afin de nous fortifier contre les fatigues du lendemain, les Indiens chantaient et dansaient autour de leurs feux avec l'insouciance la plus parfaite. Il était déjà tard, et nous étions encore bercés dans un demi-sommeil, que leurs éclats de rire nous réveillaient en sursaut.



Vue du mont Iztaccihuatl (la Femme blanche). — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

Ascension du pic.

Il faisait petit jour, le 21 janvier, quand tout le monde fut sur pied. Les Indiens étaient déjà en route sous la conduite des frères Teyes. Chacun de nous, agité d'émotions diverses, se hâta de se munir de bâtons ferrés, patins, lunettes, voiles, etc., et de monter à cheval. Le froid était pénétrant; il se glissait à travers les tissus qui nous recouvraient et venait nous glacer jusqu'à la moelle des os. Tout le monde était silencieux; c'est à peine si l'on échangeait quelques monosyllabes. Nos regards se fixaient avec appréhension sur le colosse dont la cime recevait alors les rayons roses du soleil levant.

Au bout d'un quart d'heure, la lisière du bois fut franchie, et nos bêtes piétinèrent dans le sable profond et mouvant qui suit immédiatement après. Notre direction, toujours ascendante, allait d'abord droit contre le volcan, mais dévia sur la gauche pour remonter



Pic du Popocatepetl, vue prise du rancho de Tlamacas, à 3899 mètres de hauteur. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

à l'origine d'un ravin connu sous le nom de barranca de Huiloac. Quoique placé au-dessous de la ligne de neige, et devant recevoir par les pentes aboutissantes une grande quantité d'eau provenant des fontes, ce ravin ne représentait, au point où il fallut le franchir, qu'un lit informe de sable sec et roulant. Peut-être les eaux sont-elles bues par ce sol altéré et filtrent-elles sous la surface jusqu'à une certaine distance, ou bien la température froide de la saison, combattue pendant quelques heures chaque jour, cristallise-t-elle l'eau qui s'égoutte de la ligne de neige avant qu'elle ait pu former un courant? De ces deux explications que je crois vraies l'une et l'autre, la dernière trouve sa confirmation à quelques mille pieds plus haut.

Au delà de la barranca de Huiloac, le sentier longeait obliquement le versant nord du volcan, et se dirigeait vers l'est. Le sable fatiguant nos pauvres chevaux, ils n'avançaient que lentement, et pour eux chaque pas était un effort pénible. Souvent il fallait s'arrêter pour les laisser souffler, car l'air était si piquant, le chemin si roide, qu'ils pouvaient à peine respirer. Toute trace de végétation avait disparu, hormis quelques fragments de roche sur lesquels on voyait de larges taches, semblables à des ulcères, formées par des lichens jaunes et bruns. Mais ce dernier signe de vie organique finit par rester en arrière, et comme pour nous dédommager de cet abandon, la vallée de Puebla, baignée par le soleil, s'étala devant nos yeux émerveillés.

Partis à cinq heures, il était sept heures et demie quand nous atteignîmes un pan de rochers perpendiculaires appelé Buaco. C'est un petit réduit, passablement abrité, où les Indiens transportant le soufre s'arrêtent et se reposent. Des traces de feu prouvaient que des hommes avaient récemment passé par là. A peine fit-on une courte halte. Les chevaux étaient couverts de sueur, haletants; le froid pouvait les saisir brusquement et les rendre incapables de continuer. Il fallait donc avancer, et la pente devenant un peu plus douce, nous atteignîmes en une heure la Cruz, petit promontoire surmonté d'une grande croix et situé non loin de la ligne des neiges.

Tout le monde mit pied à terre, et les chevaux, confiés à nos domestiques, retournèrent à Tlamacas. Chacun s'arrangea de son mieux pour la marche. Augel, le guide, s'enveloppa les pieds avec quelques chiffons, et le corps d'une capote de militaire en gros drap bleu. M. Sountag et les élèves Salazar et Ochoa avaient attaché des patins à leurs bottes ordinaires et s'étaient couverts le visage de voiles verts. Pour moi, je m'étais contenté de me vêtir aussi légèrement que possible, jugeant qu'une ascension pénible nous échaufferait de reste, et qu'il était inutile d'augmenter le poids de son corps par celui de gros vêtements. Ma chaussure consistait en une simple paire de bottes en caoutchouc, qui laissaient aux pieds toute la liberté de leurs mouvements. Je me méfiais des patins qui faussent l'aplomb et embarrassent singulièrement. D. Saturnino, entraîné par l'exemple de la majorité, voulut en faire l'expérience, et ne tarda pas à les ôter. Le majordome Arnold était le seul qui fût chaussé comme moi, et il parvint le premier au bord du cratère.

Assis à l'abri des rochers de la Cruz, nos membres engourdis par le froid du matin, recouvrèrent bientôt leurs mouvements sous l'influence du soleil. Pendant que nous prenions quelques cordiaux, j'admirai cette magnifique vallée de Puebla, où l'œil distinguait les villes, les villages, toutes les inégalités du sol, comme sur une carte en relief. La nature y paraissait douée d'une animation qui contrastait avec l'aspect sévère de la haute muraille de neige contre laquelle nous étions maintenant adossés. A quelques pas au-dessous de la Cruz, des rochers rougeâtres ressemblant à de la fonte rouillée, montraient leurs dos informes et à moitié ensablés. Ils étaient symétriquement rangés en demi-cercle, représentant assez bien le cirque où les sorcières de Macbeth doivent tenir leur infernal sabbat. Le sable qui remplit les interstices paraît de la poudre à canon, et ce n'est pas sans appréhension que je vis tomber, en m'éveillant d'un court sommeil, de l'amadou en feu sur cette poudrière factice.

Ces rêveries frivoles durent bientôt s'évanouir devant la réalité. Il était neuf heures du matin, et la partie la plus ardue de notre tâche restait à faire. En conséquence, saisissant mon long bâton ferré, je donnai le signal du départ, et l'on se mit en marche.

D. Saturnino se plaça en tête, et nous le suivions en dessinant un cordon derrière lui. Il marchait d'un pas cadencé, s'appuyant sur une branche légère coupée à quelque sapin de la forêt. Me trouvant immédiatement derrière, j'essayai d'imiter sa démarche et de me régler sur lui. Tout mouvement désordonné occasionne, dans ces circonstances, une fatigue de plus et une perte de force correspondante. En montant à pas égaux et lents, la respiration se poursuit régulièrement, et l'on avance d'une manière incroyable. Malgré la roideur de la pente, nous rejoignîmes bientôt la zone recouverte de glaçons qui précède la région des neiges. Nous ne nous étions pas retournés une seule fois pendant ce trajet et nous n'avions pas dit un mot. Aussi fus-je surpris de ne plus voir que M. Sountag et le majordome près de nous. MM. Salazar et Ochoa étaient restés en arrière et se trouvaient déjà tellement essoufflés qu'ils avaient dû s'asseoir. On voyait le guide auprès d'eux, les exhortant sans doute à ne pas s'arrêter. Mais il les abandonna bientôt, et se mit à gambader et à gravir les parties les plus escarpées en bondissant avec une légèreté et une agilité extraordinaires. Bientôt il fut près de nous, et abandonnant en égoïstes nos jeunes compagnons à leur sort, on reprit la marche, car le guide criait que le cratère devait être abordé avant une heure de l'après-midi, moment où le vent commence à se lever. Un Indien parti le matin, armé d'une hache, avait été chargé d'entailler la glace et la neige sur le trajet que nous avions à parcourir. Ces entailles que nous rencontrâmes alors, nous évitèrent les glissades et les chutes toujours pénibles, quand elles ne sont pas dangereuses. A l'aide de ces échelons, la zone de glace fut bientôt dépassée, et nous pûmes enfin fouler la région des neiges éternelles.

Je sondai avec mon pic la profondeur de la couche, et je m'assurai qu'elle était peu considérable vers la lisière. Chaque jour, pendant la saison sèche, la limite de neige remonte vers le sommet. Au moment de notre ascension et malgré la température, nous avons rencontré, de bas en haut, une zone de sable humide, de la glace peu épaisse et de la neige dont l'épaisseur allait toujours en croissant. L'action du soleil qui se fait toujours sentir plus ou moins, sèche journellement une partie de l'humidité, liquéfie un peu de glace, et entame la neige qui, en descendant, rencontre le bord supérieur de la zone des glaçons et se congèle aussitôt. De cette sorte la neige, se retirant progressivement, fait monter peu à peu la zone des glaçons et la zone humide, jusqu'à ce que la saison pluvieuse, que sur ces hauteurs on pourrait appeler neigeuse, enveloppe de nouveau le Popocatepetl de son manteau blanc, et prépare de la besogne à la saison sèche de l'année suivante.

Tout en faisant ces réflexions, notre marche se ralentissait peu à peu. D. Saturnino, qui était devant moi, conservait bravement son allure. Il paraissait même monter d'un pas plus ferme. Mais, en se retournant, sa figure pâle, ses lèvres bleuies, la contraction nerveuse de sa bouche et de ses narines dilatées montraient assez combien la respiration lui devenait pénible. Pour moi, j'étais couvert de sueur et mes poumons semblaient s'affaisser, tant le mouvement d'inspiration était accéléré et court. La neige, dont la surface est toujours durcie à cette époque, offrait aux pieds un excellent appui, et l'ascension y était incomparablement plus aisée que dans le sable ou sur les glaçons; mais l'air était si délié, si sec, si froid, que cet avantage était plus que compensé. Notre majordome, emporté par sa fougue et suivi du guide Augel, était bien au-dessus de nous. A peine pouvait-on les apercevoir, et malgré la distance qui les séparait de nous, on voyait qu'ils étaient bien loin encore du sommet. M. Sountag nous suivait de près, et comme il commençait à se plaindre des douleurs de cœur, ce qui augmentait sa difficulté de respirer, nous l'attendîmes, D. Saturnino et moi. Quant aux élèves, dont le sort m'inquiétait beaucoup, ils étaient hors de vue, et je croyais fermement qu'ayant abandonné l'entreprise, ils étaient retournés au rancho de Tlamacas.

Après avoir bien assujetti nos voiles autour de la figure, afin de nous ménager entre le voile et la face une petite couche d'air artificiel, un peu plus chaud et chargé d'un peu d'acide carbonique, nous continuâmes notre chemin en zigzag. Une minute ou deux de repos tous les quarante ou cinquante pas, nous faisait un bien inexprimable, car, moins la respiration était complète, plus nous perdions nos forces. Le plus à plaindre de nous trois était M. Sountag, affecté d'une hypertrophie du cœur déjà ancienne, et sujet, en outre, à des palpitations. Il sentait son cœur augmenter de dimension à mesure que nous nous élevions; ses poumons refoulés, ne fonctionnaient qu'incomplétement; la circulation était devenue imparfaite. Sur sa figure, dont les couleurs naturelles avaient disparu pour faire place à des teintes d'un bleu plombé, se peignait une angoisse qu'il cherchait à surmonter courageusement; les paupières étaient bouffies et lourdes, et de l'écume se montrait aux commissures des lèvres. Cet aspect m'effraya, car je craignais un accident grave, et dans ce cas, que serions-nous devenus? nous qui étions presque sans force, à mille pieds du sommet, à une distance quatre ou cinq fois plus grande de la base du volcan. Dissimulant de mon mieux les impressions que j'éprouvais, je hâtai notre marche autant que possible, car des Indiens et quelque secours nous attendaient en haut. Enfin une odeur prononcée de soufre nous avertit que nous étions près du cratère; après quelques efforts la tête du guide nous apparut, comme si elle sortait d'une boîte à surprise, et sa vue, nous annonçant que nous étions près du but, nous fortifia à un tel point qu'il ne nous fallut que quelques minutes pour le rejoindre.

Il était une heure et demie de l'après-midi quand nous enjambâmes la balustrade de neige qui borde la lèvre du cratère. De la région neigeuse nous avions brusquement passé sur un plan incliné de sable chaud tourné vers le sud. Notre premier soin fut de nous étendre tout du long pour nous délasser au soleil comme de vrais lazzarones. Par malheur, la réaction se fit bientôt sentir. Un petit vent dur et sec se levait, et les rayons du soleil commençaient à devenir obliques. Notre peau, moite de sueur en arrivant, s'était séchée comme par enchantement; elle se ridait et se gerçait à force de se contracter. Je crus que le moment était venu de nous réconforter, et je fis distribuer les vivres que nos Indiens avaient apportés. Nous avions pensé que des vins liquoreux, de l'eau-de-vie, tout en excitant l'estomac, pourraient nous stimuler et nous aider à résister au froid qui nous envahissait. Mais j'eus l'occasion de me détromper, car, sur ces hauteurs, les alcools n'ont aucune action persistante, et loin de vous fortifier, ils vous affaiblissent. Au moment où ils arrivent dans l'arrière-gorge et dans l'estomac, ils brûlent et calcine les tissus qu'ils baignent, mais n'exercent aucun effet au delà. Le majordome, arrivé le premier de nous tous, s'était déjà livré à d'amples libations, et loin d'avoir repris son activité naturelle, il était couché, pâle et défait, incapable de dire un mot et de nous servir. M. Sountag souffrait beaucoup de la poitrine et eut à peine la force de prendre quelque nourriture. Pour moi, j'étais très-faible aussi; aux premières gorgées de vin, je m'étais arrêté; au lieu d'éteindre la soif ardente qui me dévorait, il ne faisait que l'accroître. Les aliments me répugnaient, je n'éprouvais pas le moindre appétit, quoique nous n'eussions rien pris qu'un peu de café le matin avant de partir. Craignant de me laisser dominer par ces symptômes de faiblesse, je me mis à manger de la neige, qui me rafraîchit l'intérieur, et je pris quelques vêtements chauds pour réchauffer l'extérieur.

Nos instants étaient précieux, car le temps se passait. M. Sountag avait à prendre plusieurs observations, et de plus, nous avions l'intention de descendre au fond du cratère. En conséquence, je fis déballer la corde de

chanvre et la poulie pour les porter sur la petite plate-forme où est fixé le cabestan. A la vue de notre corde, les Indiens se récrièrent et déclarèrent qu'aucun d'eux ne s'exposerait à descendre avec un fil aussi mince. Toutes mes supplications n'aboutirent à rien, d'autant plus qu'Angel, dont la témérité ne pouvait être mise en doute, se refusait d'une manière absolue à courir la première chance. D. Saturnino, dont j'invoquai l'appui, se rangea aussi du côté des adversaires du projet, de sorte qu'il fallut l'abandonner, car le majordome était incapable de m'aider, et M. Sountag se trouvait tellement affaibli qu'il renonça même à s'occuper du travail qui le concernait spécialement.

Très-mortifié de ces obstacles contre lesquels il n'y avait pas à lutter, je fis prendre les dispositions nécessaires pour passer la nuit sur le bord du cratère, et ej renvoyai tous les hommes inutiles, ne gardant que le guide et trois Indiens. Je recommandai à ceux qui partaient de revenir le lendemain matin avec des vivres frais et des bouteilles d'eau.



Aloès maguey. — Dessin de Rouyer.

Le cratère. — Nuit passée sur ses bords. — Lever du soleil et retour.

Pour utiliser le temps, je me mis à explorer, accompagné du guide, les parties accessibles du cratère. Le bord du cratère par lequel nous avons pénétré dans l'intérieur est situé au nord-nord-est du volcan. Dès qu'on y entre, il présente l'aspect tel qu'il est reproduit dans notre dessin, page 173, qui est d'une grande fidélité. A droite, on voit le pico Mayor dont le sommet s'élève, selon M. Sountag, à cent quarante-sept mètres au-dessus du point d'observation; à gauche, l'Espinago del Diablo est à peine indiqué dans son prolongement inférieur, à cause de sa situation légèrement en arrière de l'observateur, qui a

devant soi la lèvre dentelée du sud surmontant des assises de rochers perpendiculaires. Tout autour, la neige fait une bordure blanche qui s'arrête brusquement sur les points où la paroi devient verticale. Du côté de l'entrée du cratère, qu'en l'honneur du ministre qui nous y a envoyés nous appellerons la brèche de Siliceo, descend avec un angle d'environ trente-cinq degrés un plan composé de sables volcaniques sans consistance et de fragments de roches Ces matériaux sont retenus en partie par des rochers de forme bizarre qui surplombent le gouffre et qui remplissent les fonctions d'un parapet démantelé. Chaque pas que l'on fait dans ce sable, un simple coup de vent, suffisent pour le mettre en mouvement; il glisse sur lui-même, entraîne des pierres en même temps, et passant entre les intervalles qui séparent les rochers, va ricocher de saillie en saillie pour s'ensevelir au fond de l'abîme. Comme ce plan est exposé en plein midi, il n'y a pas de neige; mais à son point de jonction avec le versant extérieur du volcan qui regarde le nord, la neige apparaît avec une épaisseur de quatre-vingts centimètres à un mètre dix centimètres. Elle représente sur ce point, en dedans, une muraille verticale curieusement fouillée et historiée, tandis que du sommet de la muraille, au dehors, une surface unie et dure s'incline doucement et forme comme le collet d'un manteau gigantesque dont les plis enveloppent le volcan jusque vers la Bruz.

J'avais de la peine à croire que l'on pût rencontrer des animaux dans des régions aussi élevées. Il paraît



Cratère du Popocatepetl, vue prise à la brèche de Siliceo. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

cependant qu'un animal ressemblant à un rat de pelage roux y a fixé sa demeure. On m'a assuré qu'on en avait vu à plusieurs reprises, et même pendant notre séjour, le majordome et Angel en ont aperçu un seul qu'ils ont poursuivi sans pouvoir l'atteindre. Malgré cette preuve, je pense que ces animaux ne pourraient vivre toute l'année dans le cratère, où l'on ne remarque aucune trace de végétation. Que, dans leurs courses vagabondes, ils parviennent du dehors jusque dans le cratère, c'est possible, car sur le versant méridional du volcan, la zone de neige diminue tellement à une certaine époque de l'année, qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'ils la franchissent sans trop de peine.

L'air est chargé d'émanations sulfureuses provenant en partie de l'intérieur du cratère, en partie de la précipitation des vapeurs qui jaillissent de quelques fumerolles supérieures. Plusieurs de ces fumerolles débouchent dans des crevasses de rochers, à droite de la brèche Siliceo, non loin du pico Mayor. Cette atmosphère semble conserver infiniment les débris végétaux; à notre entrée, j'ai observé un pieu de bois équarri, abandonné depuis plus de huit ans, dont la couleur était si fraîche, qu'on l'aurait cru récemment tiré de la forêt. Il est vrai que les arbres de Tlamacas sont très-résineux, ce qui peut aider à la conservation, mais il ne me paraît pas douteux que l'atmosphère sèche, froide et chargée de gaz sulfureux du cratère y contribue principalement.

De la brèche de Siliceo, à droite, on descend oblique-

ment à gauche vers le rocher placé au point le plus bas du plan incliné. On en fait le tour, et, en se tenant aux anfractuosités, on ne tarde pas à se trouver sur une petite plate-forme à surface inégale, derrière laquelle il y a une petite grotte entourée de quelques planches, et que les Indiens appellent la Bueva del Muerto, à cause d'un de leurs camarades qui y est mort presque subitement. Précisément, au-dessous de cette petite plate-forme, s'en trouve une seconde de dimension un peu plus grande, qui avance en saillie au-dessus du cratère. C''est sur cette dernière qu'on a établi un cabestan grossièrement, mais solidement façonné. Grâce à lui, jusqu'à présent, la descente au fond du cratèro a toujours eu lieu sans accident. On ne m'a cité que la mort d'un Indien qui a voulu opérer la descente du côté du pico Mayor, pensant qu'il pourrait passer de saillie en saillie, et qui fut victime de sa témérité.

Du haut de la plate-forme du Malacate, on embrasse la presque totalité du cratère. Son aspect, bien que grandiose, ne me produisit pas l'impression à laquelle je m'attendais. Dans de pareilles circonstances, l'imagination préoccupée et surexcitée d'avance passe peut-être trop facilement d'une extrémité à l'autre. Pour moi, j'ai admiré cette gigantesque fournaise presque éteinte, mais elle ne m'a pas fait éprouver cette horripilation dont parlent nos prédécesseurs. L'énorme diamètre de la circonférence supérieure, les amas de débris accumulés en bas, diminuent beaucoup la sensation que fait éprouver une grande profondeur. Les précipices des Alpes, les crevasses béantes que l'on rencontre sur le versant des Cordillères, causent des émotions beaucoup plus fortes. Une force inconnue vous attire dans ces abîmes, la tête bourdonne et se perd, et on a vu des gens obligés de se faire retenir, pour ne pas s'y précipiter. Je n'éprouvai aucune de ces sensations et je profitai de ma tranquillité pour voir de mon mieux.

La paroi du cratère est circulaire et forme un cylindre creux presque parfait. Sur les trois quarts de sa circonférence, la roche se divise en zones horizontales d'une grande épaisseur, qui deviennent inclinées vers le pico Mayor. A gauche et à droite de la plate-forme du Malacate, sous l'Espinazo del Diablo et près du pico Mayor, la roche est tourmentée, et de rouge pâle qu'elle était, passe à une nuance de noir ferrugineux. Au lieu d'être en zones horizontales ou inclinées, elles se transforme en énormes feuillets dentelés, déchiquetés, tranchants, pressés les uns contre les autres et ne montrant que leur arête comme la lame d'un couteau dont on ne voit que le fil. Ces feuillets, autant que j'ai pu les suivre, se prolongent avec une légère inclinaison, non-seulement jusqu'au fond du cratère, mais probablement à une plus grande profondeur, car c'est entre eux que serpentent les seules fumerolles dont la bouche vient affleurer le sommet du volcan. Partout où la roche est disposée en couches horizontales, ou seulement inclinées, il n'y a pas une seule fumerolle.

Au bas de la paroi circulaire, sont accumulées des quantités considérables de débris de roche et de sable tombés du pourtour supérieur du cratère. Ces matériaux, suivant leur poids spécifique, se sont accumulés en un plan incliné de quarante-cinq degrés, d'après M. Sountag. Les gros fragments ont roulé vers les parties inférieures, tandis que les sables sont restés en haut. Mais le plan incliné est loin de s'élever à la même hauteur et d'avancer également loin sur le fond du cratère. A son point d'appui contre les parois verticales, il décrit une ligne sinuense variant de douze à soixante mètres d'élévation perpendiculaire, et comme il conserve à peu près une inclinaison identique, sa projection sur le fond du cratère est proportionnelle et marque des sinuosités semblables. C'est vers la paroi du nord, précisément au-dessous de la plate-forme du Malacate, que l'accumulation est plus considérable; elle y atteint la hauteur d'environ soixante mètres. L'estimation de M. Sountag qui, dans une seconde expédition, a pu descendre dans le cratère, s'éloigne peu, quoique faite à vue d'œil, de la hauteur que j'ai trouvée d'après les données de D. Pablo Perez. En effet, ce dernier ne pouvait descendre le plan incliné qu'en se retenant à un câble, servant de rampe, fixé à la base de la paroi et assez long pour aboutir à la fin de ce plan. La longueur de ce câble était d'environ cent vingt vares (cent mètres vingt-six centimètres), et sa nécessité démontre que l'angle de quarante-cinq degrés admis par M. Sountag n'est pas exagéré. Avec ces éléments, il était facile de calculer la hauteur d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse et son inclinaison sont connues, et j'ai trouvé soixante-trois mètres pour cette hauteur, différant, comme on voit, de trois mètres seulement de l'estimation de M. Sountag.

Ces amas de débris occupent une grande partie du fond du cratère et réduisent considérablement sa surface. Le centre est couvert de neige mélangée à des matières étrangères telles que sable, cailloux et particules de soufre. Tout autour et à des niveaux différents, on voit des jets de force différente. Les principaux, dont un se voit en face de la plate-forme du Malacate, et l'autre à gauche, lancent bruyamment une colonne rouge à l'orifice, puis jaune, enfin blanche : ce sont les *respiraderos*. D'autres moins importants, sont disséminés et restent à l'état de fumerolles. Le nombre des respiraderos varie; il y en avait quatre en 1856, dont deux seulement jetaient de l'eau, aujourd'hui, il paraît qu'ils sont plus nombreux. Ce fait n'a pas une grande valeur en lui-même, car il suffit d'un amas de fragments de rochers pour boucher un soupirail et pour obliger le courant ascendant à se détourner ou à se diviser en plusieurs courants secondaires, en se frayant peu à peu le passage du côté où la pression supérieure est le plus faible.

Vus de la plate-forme du Malacate, les respiraderos ressemblent à une colonne de fumée sortant de la cheminée d'une locomotive. Mais en bas, M. Sountag s'est assuré de leur véritable dimension. Celui qu'on aperçoit à gauche, non loin de la paroi sud du cratère, a environ neuf mètres de diamètre [1]. La puissance du jet est très-

1. Le capitaine du génie D. Lorenzo Perez Castro, qui a fait

forte, puisque des pierres de huit à neuf pouces de diamètre, jetées vers le centre de l'orifice, sont repoussées avant de l'avoir touché et lancées de côté. La température du jet est si élevée qu'un thermomètre dont le maximum marquait cent cinquante degrés de Farenheit (quatre-vingt-quatre degrés centigrades), mis en travers, a éclaté. Autour des respiraderos se trouve le soufre précipité soit par les eaux, soit par les vapeurs qui en jaillissent. On le rencontre à des états différents : en petites masses compactes, à cassure brillante et d'une grande pureté; en granules mélangées à du sable; à l'état de fleur déposée par les vapeurs qui se sont condensées sur les parois verticales.

Selon M. Pablo Perez, le volume d'eau des respiraderos varie : il a notablement accru depuis deux ans; mais au commencement des pluies il diminue. Ces eaux se réunissent vers le centre du cratère pour former de petits réservoirs. « Il y a deux ans, me dit M. Perez, on y voyait une petite lagune d'environ douze vares (dix mètres) de largeur. » A en juger par l'inclinaison du sol sur les bords, elle ne pouvait pas avoir une grande profondeur. L'eau a une couleur jaune verdâtre et répand une odeur soufrée; elle ronge tout ce qu'on y jette, ce qui fait présumer qu'elle contient des acides. Avant sa formation, la place où elle setrouve se composait de sable mêlé de soufre.

Ces détails m'ont été confirmé par D. Narciso Bringas, administrateur de l'exploitation de soufre pour le compte de D. Juan Mugica. Cependant M. Sountag, dans son rapport, ne parle que d'une petite rigole située du côté de l'est, entre la lisière de la neige qui couvre le fond du cratère et la base des débris. Quelles sont les lois qui régissent ces croissances et décroissances d'eau dans le cratère? Je l'ignore et je me contente d'indiquer les données que l'observation et les renseignements m'ont permis de recueillir.

Partout, excepté dans le voisinage des respiraderos, le fond du cratère est couvert de neige. Elle est dure à sa surface et souillée de dépôts sulfureux, de sable et de pierres. Ce soufre, sous les états divers indiqués précédemment, se rencontre en abondance. Une exploitation, certainement peu soigneuse, en a extrait néanmoins sept mille arrobes (environ huit cents quintaux métriques), en moyenne.

« A environ trente-cinq vares au-dessous du Malacate (vingt-neuf mètres), dit M. Perez, la muraille rocheuse est percée d'un trou ou caverne nommé *voladero*, d'où sort un courant d'air excessivement froid et d'une force telle, que les hommes qui descendent, en sont fortement incommodés. Souvent il leur arrivait de tourner sur le câble comme une girouette. »

Au moyen d'une observation barométrique, M. Sountag a trouvé la hauteur du fond du cratère au-dessus de Mexico égale à deux mille huit cent quarante et un mètres cinquante centimètres.

une expédition fin mai 1857, dit que les respiraderos sont au nombre de cinq, et que le plus grand a six mètres trente-trois centimètres de diamètre.

Du pico Mayor à l'Espinazo del Diablo, M. Sountag trouve trigonométriquement une distance de huit cent vingt-six mètres. Mais cette distance est inclinée ; elle ne peut donc pas être considérée comme le vrai diamètre entre ces deux points, d'autant plus que la cime du pico Mayor n'est pas immédiatement au-dessus du bord perpendiculaire du cratère, mais un peu plus à l'ouest. En supposant que les parois du cratère descendent perpendiculairement sous l'une et l'autre cime, le diamètre horizontal calculé sur les chiffres de M. Sountag se réduit, en chiffres ronds, à huit cents mètres.

Vers les quatre heures et demie du soir, MM. Salazar et Ochoa, sur lesquels je ne comptais plus, firent tout à coup leur apparition au milieu de nous. Ces courageux jeunes gens avaient su vaincre les souffrances et la fatigue qu'ils avaient éprouvées. Leur ascension, rendue déjà pénible par le temps plus long qu'ils avaient employé pour gravir le volcan, l'était devenue beaucoup plus encore par le vent qui s'était levé vers deux heures de l'après-midi.

La situation de M. Sountag empirait à chaque instant; il se plaignait de maux de tête et surtout de douleurs aiguës dans la région du cœur. Il eut pourtant la force de se traîner dans la Cueva del Muerto que j'avais fait débarrasser de la neige pui l'obstruait. Au moyen de quelques débris de planches, on abrita l'intérieur de cette petite grotte tant bien que mal, et nous nous y serrâmes tous pour nous réchauffer les uns contre les autres.

Pendant que le temps se passait à grelotter, la nuit avançait; de légers nuages flottaient à l'embouchure du cratère, au-dessus de nous. D. Saturnino se décida subitement à descendre à Tlamacas, afin d'y passer la nuit, nous laissant avec le guide et nos Indiens.

A mesure que la nuit approchait, le froid devenait plus vif. La grotte était si petite qu'elle pouvait à peine contenir cinq personnes. Nous étions assoupis; un silence profond régnait parmi nous, interrompu seulement par le grondement sonore qui montait du cratère, ou par les soupirs plaintifs de mes compagnons. Les Indiens seuls avaient conservé toute leur vivacité, et ils chantèrent leurs refrains monotones de temps à autre, jusque bien avant dans la nuit. Enfin, se recoquevillant dans leurs couvertures, ils s'endormirent sur un pan de rocher avec le ciel pour baldaquin.

Cette nuit fut pour moi la plus cruelle de ma vie. Une soif ardente m'empêchait de sommeiller. Ma tête était en feu et mes membres étaient gelés. Un malaise, augmenté par les émanations sulfureuses que nous respirions, m'agitait les nerfs au point qu'il me fallait continuellement changer de position. Mon pouls battait cent vingt pulsations par minute. Du fond de l'abîme s'élevaient des sifflements sinistres couverts à certains moments par le fracas de quelque roche qui s'engouffrait ou par les rugissements des fournaises souterraines. On peut croire que j'attendis le matin avec impatience.

Dès que l'aube se montra, je me glissai hors de notre grotte et je grimpai sur le bord oriental, où j'absorbai une quantité incroyable de glace, pour me désaltérer. Une clarté blafarde commençait à poindre vers l'est.

on distinguait à peine la vallée de Puebla, encore enveloppée de ténèbres profondes. Tout à coup la pointe extrême du pic d'Orizaba s'incendia ; on aurait dit un rubis éclatant enchâssé sur un dôme de l'argent le plus pur. Quelques minutes après, un disque colossal, couleur de pourpre, se levait et projetait ses premiers rayons sur le sommet du Popocatepetl.

L'horizon de ce côté semblait se baigner dans une mer diaphane et teinte des plus riches nuances. De seconde en seconde, les rayons lumineux se redressaient ; leurs extrémités descendaient du haut du volcan et chassaient les ombres de la vallée qui s'évanouirent bientôt. La terre, les arbres, les ravins et la plaine semblaient surgir comme par enchantement et se réveiller d'un long sommeil. Inondé de lumière, le paysage paraissait respirer et vivre. C'était un spectacle sublime, auquel il faut assister, qu'il faut sentir, car la parole humaine est impuissante à le peindre.

Mes compagnons vinrent me rejoindre quand il faisait déjà grand jour. Tous étaient accablés, car leur sommeil avait été trop agité pour être rafraîchissant. J'ordonnai de rassembler tout notre équipage que les Indiens emportèrent. Pendant ce temps-là, je prenais quelques croquis, dont M. François Sumichrast a fait de fidèles dessins. Enfin, vers dix heures, nous sortîmes du cratère, après y être restés environ vingt heures. Nos chevaux nous attendaient vers la Cruz, et nous ramenèrent au rancho de Tlamacas à une heure de l'après-midi.

Les jours suivants furent employés à parcourir quelques points intéressants dans les montagnes et dans la vallée d'Amecameca. Pendant ce temps-là, M. Sountag, qui s'était heureusement rétabli et dont les travaux différaient beaucoup des miens, s'occupait de ses opérations trigonométriques sur l'Iztaccihuatl, et tentait une seconde ascension au Popocatepetl, qui lui réussit mieux que la première. Il eut le bonheur, cette fois, de descendre dans le cratère, et en rapporta des observations dont j'ai déjà indiqué les principaux résultats.

Quand nous eûmes recueilli tout ce que les circonstances nous permettaient de voir et d'étudier, nous quittâmes Amecameca, dont l'aimable hospitalité vivra toujours dans nos souvenirs, et nous prîmes congé de MM. Pablo Perez, Sayaho, etc., qui, par leur appui et leurs conseils éclairés, avaient grandement facilité notre tâche. Le 11 février nous rentrions à Mexico après vingt-cinq jours d'absence.

En résumé, les observations barométriques de l'expédition donnent, pour élévation absolue :

A la ville de Mexico...........	2277m	»c
Au rancho de Tlamacas.........	3899	30
Au Popocatepetl (pico Mayor)..	5422	»
A l'Iztaccihuatl (pic du Sud)....	5081	16

Ces résultats diffèrent très-peu de ceux obtenus trigonométriquement par M. de Humboldt.

Jules Laveirière.



Ojo ou source du Lucero, près de la lagune de los Patos (voy. la carte du Chihuahua, p. 131). — Dessin de Bérard d'après Julius Froebel, dans l'*Illustrirte Zeitung* [1].

1. Cette gravure, arrivée tardivement, n'a pu trouver place dans la relation du Chihuahua (pages 129 et 145). Elle est empruntée à l'auteur de *Sept ans dans l'Amérique centrale*, M. Jules Froebel. Placé ici près des grands pics de la Cordillère, ce paysage peut donner une idée de la variété des scènes de la nature mexicaine.



M. Henri Duveyrier. — Dessin de A. Feyen d'après une photographie de M. le docteur Puig.

VOYAGE DANS LE PAYS DES BENI-MEZAB,

(ALGÉRIE)

PAR M. HENRI DUVEYRIER.

1859. — CORRESPONDANCE PRIVÉE. — DESSINS INÉDITS[1].

Le public, qui accueille avec tant d'intérêt les nouvelles du voyage d'exploration que M. Henri Duveyrier accomplit en ce moment dans le grand désert, nous saura gré de lui faire faire aujourd'hui plus intime connaissance avec le jeune voyageur.

Nous extrayons d'une correspondance intéressante, adressée par M. Henri Duveyrier à son père, les passages relatifs à son séjour de plusieurs mois chez les Beni-Mezab, l'une des plus importantes tribus de l'Algérie, dont les oasis, groupées à l'extrémité méridionale de nos possessions algériennes, n'avaient pas été encore explorées par les Européens.

C'est à la suite de ce premier voyage, entrepris avec ses modestes ressources, que M. Henri Duveyrier a reçu la mission qu'il remplit actuellement. Elle consiste à préparer, par des négociations avec les Touaregs et les villes de l'intérieur, la réouverture des routes de caravanes, par lesquelles s'opérait autrefois un commerce d'échanges entre l'Algérie et le Soudan. Sans doute, on ne peut pas espérer de voir se modifier du premier coup des répugnances entretenues par un fanatisme aveugle, et compliquées d'intérêts mal compris. Le succès final d'une pareille entreprise exige beaucoup d'énergie, de patience, et ne sera obtenu peut-être qu'après des années d'efforts persévérants. Mais le haut patronage de l'empereur, l'énergique volonté du gouverneur général, le concours des ministres du commerce et des affaires étrangères, témoignent que rien ne sera négligé pour introduire au milieu des populations sahariennes l'influence et le respect du nom français, et y rétablir les habitudes régulières de la vie commerciale, qui sont avant tout pour nos possessions une question de sûreté[2].

Le récit qu'on va lire offre le pittoresque, le mouvement et le charme naturels d'une correspondance familière, et montre en même temps qu'au point de vue du caractère et des qualités indispensables pour une pareille œuvre, M. Henri Duveyrier répond dignement à la confiance et aux vues du gouvernement.

—

Biskra, 3 juin 1859.

.... Nous avons enfin rencontré le Sahara, avec ce qu'il a de plus charmant et de plus désagréable, une oasis et un sirocco brûlant! Nous avons fait en une journée la route d'El-Kantara à Biskra. C'est bien marcher, surtout pour un aussi mauvais cavalier que ton fils aîné. Nous ne nous sommes arrêtés que quelques instants au caravansérail d'El-Outaya, où nous avons déjeuné. Il y a tout près de là une petite oasis, au milieu de laquelle s'élève un minaret carré, qui fait fort bon effet. C'est une petite ville bien curieuse par sa population, qu'El-Outaya! Elle se compose d'anciens coupeurs de routes, de brigands et de voleurs, qui ont renoncé à leur ancienne profession et sont venus de tous les coins de l'Algérie s'établir dans cet endroit, pour y mener un genre de vie plus régulier. Rome n'a pas commencé autrement.

En quittant El-Outaya, nous entrâmes dans une immense plaine, au bout de laquelle nous apercevions une petite chaîne de montagnes rocailleuses, qui nous cachait Biskra et ce vaste désert plat et uniforme qui ne finit qu'aux montagnes du pays des Touaregs. Cette plaine est interminable; nous avions beau presser nos montures, les rochers semblaient reculer à mesure que nous approchions, et mon pauvre bassin osseux souffrait de notre impatience. Alexandre et son ami étaient pourvus de chevaux de belle taille et bien sellés. Je montais une mauvaise petite rosse, qui, pour suivre le pas allongé de ses grands frères, était obligée de prendre un affreux trot saccadé qui me secouait cent fois plus que ces messieurs. Pour comble de malheur, j'étais à califourchon sur un bât, et avec mes burnous, mes conserves vertes, mon fusil et mon révolver, je devais avoir un air étrange et très-peu amusé.

Enfin, après avoir atteint et gravi péniblement une dernière bande de rochers, chauffés par le soleil, nos regards ont pu se reposer sur la longue ligne verte des palmiers de Biskra, encadrée dans le sol jaune et aride du Sahara, et un beau ciel d'azur. En peu de temps,

1. Les dessins de cette livraison, à l'exception d'un seul (p. 181), ont été faits d'après des photographies de M. le docteur Puig et sont extraits de son magnifique album inédit, comprenant plusieurs centaines de sujets. Les notes sont de M. le docteur Warnier.

2. M. Henri Duveyrier est jeune soldat de la classe de 1861, et, depuis plus de deux ans, il explore des solitudes inconnues. Son extrême jeunesse est une des conditions de succès de son entreprise, car en même temps que son âge impose le respect, il lui permet de s'assimiler promptement les divers dialectes des peuplades avec lesquelles il se trouve en rapport. Par son éducation spéciale, par ses connaissances variées, par sa prudence, par son énergie calme et froide, M. Henri Duveyrier est incontestablement le voyageur le plus apte à donner aux vieux chefs touaregs une haute idée de la civilisation européenne; aussi on ne sait aujourd'hui ce qu'on doit le plus admirer, ou du dévouement sans bornes que lui témoignent, depuis un an, des hommes comme Si Othman et le cheik Ikhenouken et tous les membres de leurs nombreuses familles. Grâce à Henri Duveyrier, notre influence a fait d'immenses progrès dans le Sud, et bientôt les échanges de marchandises suivront les échanges de bons procédés. (Dr W.)

nous atteignîmes le fort Saint-Germain et la petite ville lu nouveau Biskra où nous devions résider.

Pour moi, le moment de l'arrivée n'a pas été sans émotions. Ce n'était pas seulement le spectacle d'une belle végétation tropicale qui frappait mon imagination; mon esprit était préoccupé de la manière dont j'allais être reçu par le commandant supérieur, et je ne pouvais m'empêcher de craindre le pire, c'est-à-dire le cas où, soit par raison politique, soit par défiance de mes forces ou par un faux intérêt pour mon sec individu, on me refuserait la liberté d'aller plus loin. Heureusement, ces craintes étaient mal fondées, et j'ai trouvé dans M. le colonel Séroka un homme bienveillant et éclairé, auquel j'ai eu le bonheur de plaire. Il m'a déclaré tout d'abord que ce que je demandais, c'est-à-dire d'aller à l'Oued-Mezab, était très-facile, et comme il se trouve en ce moment une petite colonne de Mezabites qui retournent dans leur pays et qui vont partir incessamment, il a donné des ordres pour qu'on me procurât les dernières choses qui manquent encore à mon équipement, et m'a mis en relations avec mes futurs compagnons de route. Parmi ces derniers, il y en a deux qui me plaisent beaucoup. Comme tous les Mezabites, ce sont des gens distingués; l'un d'eux, quoique fort jeune (il doit avoir mon âge, dix-neuf ans), a fait le pèlerinage de la Mecque et a visité le Caire. Je l'ai gagné bien vite, en lui montrant un livre arabe et en en lisant quelques lignes avec lui. L'autre est un commerçant aisé et un excellent homme. Je viens de causer avec notre « khébir » ou guide, et j'ai bien vu que je lui faisais plaisir en lui nommant tous les endroits, à droite et à gauche de la route que nous allions prendre, pour savoir si nous les toucherions. Tu vois que comme mon prédécesseur et maître dans l'art, Victor Jacquemont Bahadour, j'ai autant de succès auprès des Européens qu'auprès des indigènes.

M. Séroka sait que le Touat est le but de mon expédition; un soir, il me dit : « Vous auriez quelque chose de bien beau à faire, ce serait d'aller au Touat. » Ainsi provoqué, je n'ai pas eu de peine à lui avouer que c'était précisément l'objet que j'avais en vue, et que je n'attendais qu'une occasion pour m'y rendre.

Une des choses qui m'ont le plus occupé pour mon départ dans le désert, a été le choix d'une monture. Il m'a semblé que pour un voyageur qui veut faire un levé du pays, tout en marchant, le chameau était un animal incommode, et je me suis décidé à acheter un grand âne de Tunis qui m'a coûté un peu cher (70 fr.), mais qui joint à l'avantage de boire fort peu celui d'être une monture très-digne d'un savant et d'un futur académicien. Je crois que notre petite caravane, qui montera à au moins douze hommes, partira samedi. Voyageant à petites étapes, nous mettrons de huit à dix jours pour arriver à Ghardaya, où je vais résider tout l'été. Maintenant, un mot sur Biskra.

Biskra est en été un des pays les plus chauds du globe. La température ne s'abaisse que médiocrement pendant la nuit. Il faisait aujourd'hui 28°.8 à cinq heures du matin; à deux heures et demie, le thermomètre marquait à l'ombre 41°.4. Juge ce que ce sera le mois prochain. Je ne me plaindrais pas de cette température élevée, pas même du sirocco qui l'accompagne, si ce pays n'était pas le domaine des mouches qui, maintenant, arrivées à la limite de leur existence, semblent vouloir tourmenter les humains pour le reste de l'été. Dans quelques jours, l'excès de la chaleur va les tuer.

Quant aux jardins de dattiers, Laghouat est de beaucoup supérieur à Biskra pour le pittoresque. Ici, les jardins sont quelquefois entrecoupés par des champs de céréales, tant il y a de place; à Laghouat, au contraire, tout est planté d'arbres et l'on ne perd pas un pouce de terre. Ensuite Biskra est trop grand pour que l'on puisse saisir d'un coup d'œil l'ensemble de l'oasis, et enfin la partie de la ville que j'habite est tout à fait séparée des plantations.

Le caractère saillant de Biskra réside plutôt dans sa population, ou pour mieux dire dans une partie de sa population; et, obéissant à mon devoir, qui est d'observer tout, les scorpions et les cailloux de très-près, les étoiles et les jolies Bédouines d'un peu plus loin, je vais tâcher de t'en donner une idée. Biskra est une ville de bamboches : les flûtes et les timbales n'y ont de repos ni jour ni nuit; et autant Leipsick possède de restaurants, Londres de cabarets, autant Biskra a de cafés chantants et dansants, naturellement en proportion de son étendue. Il va sans dire que la population dont je parlais tout à l'heure se compose de jeunes personnes un peu légères, du moins pour le moment. Et ceci est un trait de mœurs peut-être unique au monde. Il y a une tribu, la plus considérable de celles qui peuplent l'Algérie, celle des Ouled-Nayl, dont j'estime beaucoup le caractère ouvert quoiqu'un peu brusque et l'hospitalité vraiment patriarcale; dans cette tribu règnent de singulières idées au sujet de la morale.

Lorsque chez les Ouled-Nayl, un chef de famille, ce que l'on aurait appelé un patriarche au temps d'Abraham, se trouve dans le besoin, il envoie ses filles dans une ville voisine en leur disant, je ne puis savoir en quels termes : « Allez et gagnez le plus de douros que vous pourrez. » Elles savent bien qu'à leur retour, plus elles en auront gagné, plus vite elles trouveront à se marier, non pas à cause de l'argent, qui revient au père, mais à cause du fait par lui-même; et alors elles sont autant honorées sinon plus que celles de leurs compagnes qui n'ont pas eu le même sort. Je n'ai pas de raison pour douter qu'elles enseignent une morale très-pure à leurs filles. Biskra est le rendez-vous de toutes ces Nayliya.

Le soir même de mon arrivée, j'ai été me promener dans la ville avec M. Dufourg, le plus riche commerçant de la localité auquel j'avais été adressé, et voyant toutes les rues bordées de lanternes, je crus de loin que c'était une illumination. En approchant, je vis que chaque lanterne indiquait que dans la maison habite une Nayliya; elles sont du reste pour la plupart, assises tranquillement devant leur porte, et font étalage de leurs toilettes qui, à mon avis, sont trop écrasantes.

Biskra, au point de vue des rencontres nocturnes, a donc une certaine analogie avec Londres, la Babylone moderne, comme disait le baron Taylor; mais il y a cette différence, que les Nayliya sont presque réservées, tandis qu'il suffit d'avoir habité Londres pendant quelque temps pour s'apercevoir que chez les Anglais c'est *a true naissance.*

Ghardaya, 27 juin.

Me voici enfin dans l'Oued-Mezab, installé chez le caïd, dans une petite maison qu'il a fait bâtir dans son jardin. Il est deux heures. La chaleur est étouffante. Tout est fermé. C'est à la lueur d'une bougie que je reprends mon journal de route.

Le 12 de ce mois, dans la soirée, après avoir reçu la visite de l'excellent commandant supérieur de Biskra, M. Séroka, qui était venu me dire adieu, je fis transporter ma petite tente et mon lit de camp dans les plantations de dattiers, et j'y passai la nuit, afin de m'habituer un peu, avant mon départ, à cette habitation volante, et voir comment je coucherais dans le désert.

Tout se passa très-bien; seulement je reconnus bientôt l'inconvénient de mon petit modèle de tente, qui ne pouvait pas fermer, inconvénient dont j'ai malheureusement eu à me plaindre chaque nuit, à cause des vents violents qui règnent presque continuellement sur ces immenses plateaux du Sahara, et qui changent de direction d'un moment à l'autre.

Le lendemain, 13 juin, de grand matin, nous revînmes de Biskra accompagnés de notre futur guide Si Chérif, des chameliers, et de quatre chameaux qui devaient porter mon bagage. On fut assez long à distribuer les charges, encore plus à faire ses adieux et à recevoir les souhaits de ses connaissances pour le succès du voyage.

Enfin, après bien de fausses alertes, des ordres et des contre-ordres, notre petite caravane se mit en mouvement, et entra dans les ruelles tortueuses qui sillonnent les vastes plantations de dattiers de Biskra. Dix chameaux pesamment chargés, et dont deux, outre leur charge, portaient encore un voyageur, ouvraient la marche; ensuite venaient ce que j'appellerai les cavaliers, quoique ces messieurs n'eussent pour montures que trois mulets et trois ânes; le guide, les deux chameliers et deux Mezabites suivaient à pied. Tout cela ne manquait pas de pittoresque. Le guide surtout avec ses vêtements jadis blancs, ses babouches olivâtres, son large chapeau de paille, et son tromblon suspendu derrière le dos, avait quelque chose de vraiment original; il m'a rappelé un air de Fra Diavolo que j'ai appris à Leipsick, mais dont malheureusement je ne sais les paroles qu'en allemand. Nous étions accompagnés par les notabilités mezabites de Biskra. Les passants s'arrêtaient pour nous souhaiter un bon voyage et restaient longtemps ébahis à la vue de l'étrange apparence de Si Saad-ben-Abd-Allah (c'est le nom arabe que j'ai pris), qui avec ses vêtements arabes, la carabine au dos, le revolver à la ceinture, un grand parapluie blanc à la main, les yeux armés de conserves bleues et monté sur un grand âne noir, leur donnait un champ illimité d'hypothèses et de commentaires.



Camp du scheik El-Arab, près Biskra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Beaucorps.

Nous sortîmes enfin de Biskra, et à ce moment les Mezabites qui étaient venus faire la conduite à leurs frères bienheureux, qui retournaient dans leur patrie, nous firent l'honneur de *faire parler la poudre* au risque de nous désarçonner; ils arrivaient sur nous en chargeant et faisant feu aux pieds de nos bêtes. On se dit encore une fois adieu, et nous entrâmes alors dans le désert, tous pleins de satisfaction et d'entrain, quoique pour des raisons bien différentes.

En quittant Biskra, nous nous avançâmes dans le désert, laissant derrière nous les montagnes rocailleuses que l'on doit considérer comme les limites septentriona-



Défilé d'Elkantara, au nord de Biskra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Beaucorps.

les du Sahara et ayant devant nous, sur la gauche, les oasis de Sidi-Okba et d'Oumach, dont les palmiers se dessinaient comme une ligne verte à l'horizon. Nous arrivâmes vers les deux heures de l'après-midi à un petit ruisseau qui donne l'existence à l'oasis d'Oumach et qui, pour cette raison, porte le nom de Saguiet-Oumach. L'eau en est saline et cependant notre guide ordonna une halte pour que l'on remplît les outres. Nous allions être réduits à boire de cette eau de Sedlitz pendant les jours suivants. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi nous n'avons pas rempli les outres à Biskra où l'eau est moins mauvaise. Je croyais alors, que ce que j'avais de mieux à faire était de m'en rapporter aux indigènes pour ce qui est des choses du voyage, mais je suis bien revenu de cette idée-là et je ne manque pas maintenant de présider à l'emplissage de mon outre, afin d'être bien sûr qu'il n'y entre pas autant de vase que d'eau.

En quittant le Saguiet-Oumach, nous nous dirigeâmes sur Methlily, petite oasis sur les bords de l'Oued-Djedi et quelques instants avant d'arriver à cet oued, nous laissâmes sur notre gauche la dernière ruine romane de ce côté-ci de l'Algérie. Nous allâmes camper à quelque distance de Melily où nous entendions la musique et les cris de joie des femmes, et nous terminâmes ainsi cette journée, la plus courte de toutes et celle que j'ai trouvée la plus fatigante.

Après cinq jours de marche dans un pays accidenté où l'eau ne se trouve qu'à de rares intervalles, nous arrivâmes enfin le 18 juin, à neuf heures du soir, sous les murs de Guerara.

Comme la lune n'était pas encore levée, il faisait fort obscur et la seule chose que nous pouvions distinguer outre la muraille devant laquelle nous nous étions arrêtés, était une troupe d'hommes vêtus comme le sont les travailleurs dans ce pays, et tous armés, soit d'une longue canardière, soit d'un tromblon massif, ces dernières armes ayant au moins deux siècles d'existence. On nous pria de ne pas faire de fantasia; car, nous dit-on, le pays n'est pas tranquille et le bruit des coups de fusil pourrait donner l'alarme.

Voici de quoi il s'agissait. A Guérara, comme aussi, du reste, à Ghardaya, il y a deux caïds; ces deux caïds sont ennemis, au point que quelques jours auparavant leurs partis en étaient venus aux mains, et deux hommes avaient été tués. La ville était en état de siége, comme on dirait en Europe, et le caïd qui me parut le plus puissant, celui qui me donna l'hospitalité, avait fait placer de fortes gardes à toutes les portes de la ville. Ces hommes avaient un air méfiant et sauvage. Il est facile de comprendre que l'arrivée d'un Français au milieu d'eux ne pouvait que leur être très-désagréable dans un moment critique comme celui où ils se trouvaient.

Lorsqu'on eut dressé ma tente, le caïd Yahia vint me rendre une visite, et bientôt après, l'autre caïd, son ennemi, vint aussi, de sorte que je réunis dans ma petite tente les deux ennemis irréconciliables. Il est presque inutile de dire qu'ils se comportèrent absolument comme s'il n'y avait jamais eu que de bons rapports entre eux, et qu'ils furent également aimables pour moi. On nous apporta une diffa de couscous, et pendant que nous prenions le café, après le dîner, je m'amusai à examiner quelques-uns des nombreux fusils qui formaient comme une haie à l'entrée de ma tente. Je fus obligé de mettre mes visiteurs au courant de la politique du jour. On était bien renseigné au ministère, lorsqu'on disait que la guerre d'Italie occupait beaucoup les esprits en Algérie.

Nous résolûmes de passer un jour à Guérara pour nous reposer un peu de nos fatigues, et après avoir visité sommairement la ville, et mesuré la profondeur d'un puits qui se trouve dans l'enceinte des murs (45 mèt.), j'allai m'établir dans une petite habitation d'été que le caïd Yahia a fait bâtir dans son jardin, et j'y passai la journée à fainéantiser et à songer aux lauriers que j'avais conquis : j'étais le premier Européen qui faisait le trajet de Zouréz à Guérara.

La ville est bâtie sur une colline et la couvre tout entière, depuis la base jusqu'au sommet. Son aspect est très-original; les murailles, avec leurs bastions, créneaux et meurtrières, sont en bon état, et toutes les maisons brillent par un luxe étonnant d'arcades; il y a même un côté de la grande place que j'ai cru devoir baptiser du nom de *rue de Rivoli*.

La nuit venue, je résolus de dormir dans le jardin, et je fis apporter ma carabine, que je plaçai à côté de moi sur mon matelas, en disant à ceux qui étaient présents que c'était ma femme. Cette plaisanterie guerrière parut plaire beaucoup à ces messieurs. Quelques instants après, je vis arriver le guide qui voulait me tenir compagnie, et je remarquai que de son propre mouvement, il s'était armé de son long tromblon. La nuit se passa très-bien; nous n'eûmes d'autres ennemis que des nuées de moustiques.

Le 21 juin, nous quittâmes Guérara. Nous gagnâmes l'Oued-en-Nesa, dont le lit est couvert d'une puissante végétation; les jujubiers sauvages, souvent accompagnés de térébinthes, y forment des oasis de verdure qui reposent agréablement la vue; de hauts genêts et des plantes aromatiques ressemblant à l'anis, tapissent le reste du sol.

En sortant de l'oued, nous vîmes un troupeau d'autruches sur une colline dans le lointain; je leur tirai un coup de carabine, mais je m'étais bien trompé sur la distance qui nous séparait d'elles; la balle ne les fit pas même bouger. Elles avaient leurs petits.

Le lendemain, en quittant notre gîte, les chameliers tuèrent une vipère cornue, que l'on m'apporta remuant encore, mais tellement abîmée, que je ne pus rien en faire. Nous traversions un pays très-inégal et accidenté, d'une aridité extraordinaire. Enfin, après une descente qui me fit souvenir un peu du fameux *chapeau* de la vallée de Chamounix, nous entrâmes dans l'Oued-Mezab, et tout à coup nous vîmes, resserrées en quelques lieues carrées (deux ou trois au plus), les cinq villes de Bounoura, El-'Ateuf, Beni-Izguen, Melika et Ghardaya, avec leurs belles plantations de palmiers et leurs jardins....

Ghardaya, 29 juillet.

Je reviens d'une course de Methlily, et trouve en arrivant une lettre du docteur Barth, qui est bien encourageante. Dans la prévision qu'un jour je pourrai m'enfoncer dans le grand désert, il m'adresse une espèce de circulaire où il me présente comme son ami à toutes ses connaissances du centre de l'Afrique, jusqu'à Tombouctou et Agades.

J'étais à Methlily, la ville la plus misérable que j'aie encore vue, l'hôte de Sy-Mohammed-ben-Mouley-Ismaïl, petit-fils du dernier sultan de Ouargla et homme d'un extérieur qui annonce la distinction de son origine.

J'avais déjà fait sa connaissance à Ghardaya. Nous avons causé de Paris, qu'il connaît; mais, comme tous les autres indigènes, il avait été plus frappé par le jardin des Fleurs et Mabile que par les monuments ou les inventions qui font notre véritable supériorité sur les Sahariens et sur quelques autres nations. Le Muséum cependant l'avait fort impressionné. Nous avons passé en revue quelques-uns des plus gros animaux de la Ménagerie, au grand ébahissement des administrés de Sy-Mohammed qui ne pouvaient pas comprendre que l'on pût garder des serpents aussi terribles, des lions, des tigres, des panthères pour le plaisir de les regarder. Ils étaient d'avis qu'on devait les tuer.

Le but de ma visite à Methlily était d'entrer en rapport avec quelques Touaregs qu'on m'avait dit campés dans l'oued du même nom. J'ai trouvé, en effet, quatre ou cinq tentes d'assez misérable apparence, composées moitié de cuir, moitié de nattes; mais en revanche, les Touaregs eux-mêmes méritaient toute mon attention, et je ne pus m'empêcher d'admirer leur chef, un vieillard, qui se tenait droit, la tête haute, appuyé d'une main sur sa longue lance de fer et soutenant de l'autre la poignée de sa *taboka*. Avec sa haute taille, son geste noble et impératif, il avait la plus grande ressemblance avec l'idéal que je me suis fait d'un chevalier du moyen âge.

Ces Touaregs viennent du Djebel-Hoggar. Ils appartiennent à l'une des tribus les plus nobles et les plus franches (sang non mêlé). Ils étaient vêtus de blouses, les unes de cotonnade d'un bleu foncé venant du Soudan, les autres de drap rouge ornées de broderies du plus bel effet. Leurs pantalons, dans le genre de ceux des anciens Gaulois, étaient de la même étoffe que la blouse. Une ceinture de laine tournant autour de la taille et passant par-dessus les épaules et se croisant sur la poitrine, des anneaux de pierre aux deux bras, un poignard tenu par un bracelet au bras gauche, des sandales aux pieds, un immense fez enroulé dans un turban plat, d'étoffe rouge et blanche et dont on n'aperçoit que le gland de soie et le sommet par derrière, un voile blanc ou noir, divisé en deux parties dont l'une descend du front et l'autre monte du bas de la figure, de manière à ne laisser d'ouverture que pour les yeux; tout cela complète l'habillement de ces hommes extraordinaires; les jeunes gens portaient de plus un grand anneau à une oreille.

Mes relations avec ces hommes furent faciles. Je leur témoignai, après les compliments d'usage, que mon désir était de visiter leur pays. Ils me dirent que personne n'y trouverait rien à redire, et que si je voulais me confier à eux et leur donner une somme de deux cents douros[1] (1000 francs), ils s'engageraient à me prendre à Methlily ou à Ouargla, à me mener jusqu'à leurs montagnes, à me les faire visiter en détail, puis à me ramener jusqu'à mon lieu de départ. Ils me promirent de me donner une taboka (long glaive) et un esclave, de se charger de mon entretien et de me laisser maître de rester chez eux aussi longtemps que je voudrais.

Après avoir longtemps causé de leur pays, et quand nous fûmes un peu familiarisés, ces braves Touaregs voulurent me donner une preuve de leur adresse et un échantillon de leur manière de combattre; deux d'entre eux s'armèrent d'un grand bouclier de peau d'antilope, et avec leurs longs glaives qui ne les quittent jamais, ils commencèrent un simulacre de combat. Ils visent surtout au jarret ou au cou, et, si leurs armes manquent, ils se prennent corps à corps et luttent, chacun cherchant à enfoncer son poignard dans le dos de son adversaire, ou à lui passer le bras autour de la tête et à lui écraser les tempes sur son anneau de pierre. J'oubliais de dire que le combat commence de loin à coups de lance; ils les jettent comme des javelots. Ces lances sont à crochets comme les harpons, et les Touaregs me disaient tranquillement qu'en retirant leurs lances, ils retiraient *tout ce qu'il y a dans le corps*.

Nous nous sommes quittés très-bons amis. Ces Touaregs ont dit plus tard à des Chaanba, qui me l'ont répété, que je leur plaisais beaucoup, et qu'ils seraient charmés de me voir explorer leur pays.

Dans la vallée de Methlily, j'ai trouvé une plante tropicale, véritable sœur du palmier, dont la présence ici, cependant, ne s'explique pas. M. Barth sera bien étonné d'apprendre que l'*asclepias gigantea*[2], qui donne le caractère à la végétation des environs de Kouka et du lac Tschad, croît en grand nombre à Methlily. Cette plante, dont la tige atteint ordinairement six à sept pieds, ressemble un peu à un chou qui aurait monté. Sa forme, sa couleur même ont beaucoup de rapport avec ce légume populaire, qui, s'il avait été connu des juifs, aurait peut-être réhabilité parmi eux la race porcine. La

1. Quand nous prenons passage à bord d'un navire pour une traversée, nous ne sommes nullement étonnés qu'on nous demande le prix du service rendu; nous ne devons pas être surpris de voir les Touaregs, ces navigateurs du désert, stipuler le prix du passage à bord de leurs caravanes. C'est aussi normal dans la navigation saharienne que dans la navigation maritime.

2. Des graines de l'*asclepias* de Methlily ont été envoyées par M. Henri Duveyrier à M. Hardy, directeur du jardin d'acclimatation d'Alger. Ces graines, malgré les soins qui leur ont été donnés, n'ont pas levé, mais maintenant qu'on sait où s'en procurer, il y a un grand pas de fait.

M. Hardy estime que cette plante acclimatée sur le littoral algérien rendra les mêmes services que dans l'Inde, d'où l'on en tire plusieurs produits.

Le jardin d'acclimatation possède des asclepias indiens.

fleur de l'asclepias est blanche à la base et violette au sommet. C'est une plante laiteuse.

Gharcayr, 8 août.

.... J'ai promis à M. Petermann et à la Société de géographie de leur envoyer des mémoires sur le pays des Beni-Mezab avant de quitter ces parages, mais je t'ai promis aussi, à toi, chose semblable. A tout seigneur, tout honneur; je te servirai avant messieurs les savants. Mais j'ai bien peu de temps et je ne puis pas penser à faire de brouillon; excuse donc les fautes de l'auteur.

La vallée de l'Oued-Mezab est l'une des nombreuses déchirures d'un vaste plateau de roc vif, qui s'étend depuis environ une journée de marche au nord de Ghardaya jusque bien loin au sud de Methlily. (Ici, les cartes tracées, non sur les lieux, mais sur ouï-dire, ne valent plus rien.) Les Arabes ont donné le nom de Chebka ou *filet* au réseau de vallons et de ravins qui caractérise la partie septentrionale du plateau, celle où sont les villes des Beni-Mezab, à l'exception de Guérara et de Berrian, qui sont en dehors du Chebka. Toutes ces vallées finissent par se réunir, et vont aboutir dans la région de Ouargla, les unes par le canal de l'Oued-Nesa, les autres par l'Oued-Mezab même. Comme il est facile de le concevoir, le plateau en question est excessivement aride et nu;



Village nègre, à Biskra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

quelques graminées et l'artémise de Judée, espèce de thym aromatique, sont les seules plantes qui trouvent encore le moyen de végéter sur ce sol ingrat; mais ces végétaux eux-mêmes y sont très-clair-semés et rabougris; c'est à peine si l'œil peut les découvrir à quelques pas et les distinguer sur la surface rougeâtre et uniforme du plateau. Quelque déserts que soient ces rochers, deux créatures vivantes en font cependant leur séjour de prédilection; l'une est le mouflon à manchettes, le même qui vit aussi dans les montagnes de la Sardaigne et de la Corse; l'autre, une espèce de petit cochon d'Inde que l'on nomme « goundi. » Quant aux vallées, ou plutôt aux ravins, la nature y est un peu plus vivante; la vue fatiguée par la monotonie du désert trouve à se reposer sur quelques touffes verdoyantes de jujubier sauvage; de nombreux genêts et de hautes graminées ressemblant à des roseaux (*stipa statoides*) permettent au chameau de tondre en passant quelques bouchées de sa nourriture de prédilection. De petits troupeaux de gazelles fréquentent les endroits de ces vallées où le jujubier sauvage abonde, car les feuilles de cet arbuste forment leur nourriture habituelle. Un Chaanbi de *Ouargla* m'a raconté que les chasseurs choisissaient le moment où les gazelles broutent pour s'approcher d'elles et les tuer. Leur avidité à dépouiller les jujubiers et les mouches, dont les piqûres les obligent à tenir les paupières baissées, font que ces ani-

maux, ordinairement si vigilants, ne s'aperçoivent plus de l'approche de l'ennemi. L'hôte le plus dangereux du désert, le céraste ou vipère cornue, est aussi très-commun dans les ravins; il se tient de préférence au pied des jujubiers sauvages. En allant à Methlily, un peu avant le lever du soleil, je me baissai devant un de ces arbustes pour tâcher de découvrir une plante parasite assez rare qui s'attache à leurs branches; je mis la main sur le sable, à deux ou trois centimètres d'un cérasme, qui, engourdi par la fraîcheur de la nuit, regagna son trou, clopin-clopant, sans même m'honorer d'un sifflement. Mon guide, qui aperçut le reptile, récita bien à cette occasion la valeur d'un *Te Deum* en *Hamdou Lillah !*

Une des choses les plus importantes chez les Beni-Mezab, c'est le régime des eaux[1], si l'on peut se servir de cette expression dans une contrée où cet élément est si rare. Il pleut ici cependant plus souvent qu'on ne serait tenté de l'imaginer. J'ai même vu, pendant mon séjour, une petite pluie d'orage qui dura vingt minutes. C'était à Beni-Izguen. Mais il y a loin des petites pluies qui doivent être ordinaires en hiver, à ces sortes de déluges qui fournissent assez d'eau pour que des torrents se forment au fond des vallées, entraînant tout sur leur passage et engloutissant hommes et chameaux. Je désirerais beaucoup être témoin d'un de ces phénomènes cet hiver; ce serait un complément intéressant des observations que j'ai eu l'occasion de faire sur le climat de ce pays. Chose singulière et que je cherche en vain à m'expliquer, ce sont les vents de sud-sud-est qui amènent la pluie; dans les années où le vent du nord prédomine, on est presque sûr que l'eau manquera. La vallée de l'Oued-Mezab reçoit près d'ici deux affluents; le plus considérable est l'Oued-Netisa, que l'on remonte pendant quelque temps pour aller à Methlily. La ville de Beni-Izguen est bâtie à l'endroit où il se réunit à la vallée principale. L'autre, qui est plutôt un ravin, se nomme Zouil; la petite ville de Melika est perchée sur le faîte d'un rocher qui se trouve à son embouchure et fait face à Beni-Izguen. Bounoura *la Borgne* (car tel est le surnom bien justifié de cette ville ruinée) se trouve située plus loin en descendant la vallée, et enfin El'Ateuf, que je n'ai pas encore vue, est encore plus bas. Les plantations de palmiers ont été établies autant que possible à l'origine des vallées. La véritable forêt de dattiers de Ghardaya est loin de la ville, en remontant l'Oued-Mezab; les plantations des Beni-Izguen sont dans l'Oued-Netisa; et enfin, les palmiers peu nombreux de Melika sont plantés à la naissance du ravin de Zouil. Cet arrange-



Touaregs. — Dessin de Hadamard d'après une photographie de M. le docteur Puig.

1. Ce régime des eaux, véritablement remarquable, signalé par M. Henri Duveyrier, vient d'être étudié avec soin par M. Ville, ingénieur en chef des mines, que le gouvernement français a envoyé à cet effet dans le Mezab.

ment tient à ce que l'eau est toujours plus abondante (dans les puits) en amont des vallées que plus bas. Pour conserver cet avantage de position, les habitants de Ghardaya ont construit à grand renfort de travail plusieurs systèmes de barrage en maçonnerie, qui retiennent l'eau dans leurs plantations. Mais ces travaux ont été faits au détriment de Melika, où l'eau n'arrive plus que dans les grandes inondations. Aussi les palmiers de Melika sont-ils dans un état peu florissant, et les puits de cette ville sont taris depuis plusieurs années. Il n'y en a qu'un dans l'enceinte de la ville, qui donne une eau salée et amère; il mesure 50m.5.

Voilà, pour le moment, ce que j'ai à te dire de la géographie de ce pays; naturellement, je ne suis pas arrivé au fond de mon sac, mais je suppose que des mesures trigonométriques, des observations de météorologie et des températures de puits n'auraient pas beaucoup d'intérêt pour toi, et j'aime mieux passer tout de suite à l'examen de la population.

Les Beni-Mezab, selon toute probabilité, sont venus se réfugier ici, chassés par les persécutions que leur attiraient leurs principes religieux. Ces principes sont plus sévères, et, selon moi, plus orthodoxes que ceux des autres musulmans, qui les accusaient et les accusent encore d'hérésie. Une partie des tribus qui composent la confédération descendit des montagnes de Nefousa, au sud de la régence de Tunis; d'autres sont originaires des bords de la Mina, près de Tiharet. Quant aux derniers, la tradition rapporte que leur patrie est le Saguiet-el-Hamra, dans l'extrême occident; mais des documents écrits que j'ai pu recueillir semblent prouver que cette indication repose sur une similitude de noms. Il serait plus sûr de dire qu'ils habitaient une ville nommée El-Hamra, et j'espère savoir plus tard où il faut chercher cette localité.

L'histoire des Beni-Mezab est très-peu connue; les petites villes de la confédération étaient presque toujours en guerre les unes avec les autres. Cet état de choses a duré jusqu'au jour où les Français ont mis le pied dans la vallée. Un fait cependant s'est conservé dans la mémoire des habitants de Ghardaya, c'est l'invasion d'une armée turque commandée par un bey, qui vint mettre le siége devant un petit ksar qui porte mon nom arabe (Sidi-Saad) et dont les ruines s'aperçoivent encore sur le plateau, au nord-ouest de Ghardaya. Les Turcs furent écrasés, dit-on, sous les rochers qu'on fit rouler sur eux, et les restes de la colonne furent obligés de se retirer vers le nord. Le bey avait été tué.

Aujourd'hui, les sept villes des Beni-Mezab sont tributaires de la France. Elles envoient, chaque année, un tribut total de 45000 francs à Laghouat. A part cela, elles se gouvernent comme par le passé. Chaque ville a son assemblée de notables, qui règle les affaires de la communauté; et les quatre caïds que les Français ont nommés ont plus de mal que les autres notables, et, selon toute apparence, n'ont pas plus d'autorité qu'eux. La soumission des Beni-Mezab s'est faite devant force majeure, et quoi qu'on en dise, les Européens ne sont encore à leurs yeux que des infidèles, des ennemis de Dieu. La politique de ces populations est d'être avec qui que ce soit, plus puissant qu'eux, qui les protégera contre les Arabes. Un des grands de la ville me disait « Si tous les Français quittaient le pays, et qu'il ne restât qu'une femme à Alger, nous la respecterions et lui apporterions tous les ans notre tribut; mais si un ennemi venait à s'emparer du pays, ce jour-là, nous serions ses serviteurs dévoués. »

Les Beni-Mezab sont très-fidèles à accomplir les devoirs de leur religion; ils ont le mensonge en horreur, mais j'ignore s'ils croiraient avoir commis une faute en trompant un infidèle; je serais presque tenté de le croire. C'est un des points qui prouvent leur supériorité sur les Arabes, qui ne se font aucun scrupule de mentir à chaque instant, et de la manière la plus effrontée. Un autre point de séparation, c'est la propreté vraiment très-passable des rues et des terrasses des maisons dans les villes du Mezab, tandis que chez les Arabes, les unes et les autres servent de lieux d'aisance! A Ghardaya, il y a de nombreuses latrines publiques. En dernier lieu, je ne sais pas s'il existe au monde de pays où l'on soit plus sévère pour la séquestration des femmes, et les Beni-Mezab se font une gloire de cette sévérité exagérée. Je crois que ces trois faces du caractère de la nation les distinguent bien plus de ses voisins arabes que les quelques petites différences dans la manière de faire la prière et les ablutions, détails dont je ne te parlerai seulement pas, et qui scandalisent, au dernier point, les musulmans soi-disant orthodoxes[1].

Les savants et le clergé forment ici un petit monde à part; exempts de toute espèce de contribution, ils vivent presque entièrement de la charité publique. De même que le clergé catholique au moyen âge, en Europe, ils possèdent en communauté des biens fonciers. Ces biens sont ici des jardins et mêmes des palmiers isolés dans les plantations des particuliers; le tout provenant de donations dont l'origine est souvent assez éloignée. Ici, comme chez nous, on croit faire une bonne action en donnant aux gens de religion; mais chez les Mezabites, comme, du reste, chez tous les musulmans, le clergé forme la partie la plus instruite de la population. Les saints-simoniens ne seraient pas tout à fait satisfaits de cet état de choses; car si les « Tolbas sont les hommes *les plus instruits*, ce sont aussi *les moins éclairés*. » Ils me fuient, car je ne suis à leurs yeux qu'un infidèle, et, qui plus est, un infidèle très-indiscret. Ne vais-je pas jusqu'à leur

1. Il y a un quatrième caractere que néglige naturellement le voyageur observant seulement ce qu'il voit sous ses yeux. Ce caractère est l'aptitude des Beni-Mezab ou Mozabites, comme on dit vulgairement, à quitter leur pays pour aller exercer des professions industrielles dans les principales villes du Tell algérien et tunisien, où, constitués en corporations, ils vivent sous la loi d'un *amin*. A Alger, les Mezabites tiennent les bains maures, sont bouchers, marchands de fruits et d'épices. L'un d'eux, Ali, est un des principaux entrepreneurs de travaux publics de la ville. Il fait tous ses transports de matériaux au moyen de caravanes d'ânes conduits par des Sahariens, et il prétend, avec ses ânes, pouvoir lutter avantageusement contre les locomotives qui transportent le balast sur le chemin de fer.

demander de me montrer les chroniques de leur ville! Où ai-je appris les convenances?

Le chef des Tolbas porte le titre de cheik Baba, et j'ai fait plaisir à mes amis en leur racontant qu'il y avait chez nous une secte religieuse, dont le chef prenait aussi le titre de « Baba » ou Père. Aujourd'hui, le cheik Baba, ne voulant pas profaner la sainteté de sa presonne, a rompu avec les caïds, et avec l'assemblée dont la politique est d'obéir à l'autorité française. Le cheik Baba s'est donc retiré du monde politique, il a même renoncé à gouverner les Tolbas, du moins en partie, et il ne sort presque pas de son habitation, où il vit comme le dernier des particuliers, travaillant de ses mains à l'entretien de son jardin. Je n'ai naturellement aucune prétention aux politesses d'un homme aussi saint et aussi puissant; mais on n'a pas manqué de me faire remarquer que le cheik Baba n'était pas venu me rendre visite, et que le motif de cela est qu'il n'aime pas les Roumis. Je tiens absolument à voir Sa Sainteté, et je compte lui arracher un sourire en lui citant la parole bien connue : *Si la montagne ne vient pas à toi, vas à la montagne.*

Il y a peu de jours, mon domestique était en train de me verser du café, lorsque le muezzin commença son chant du Maghreb. Je fus surpris de le voir se lever en sursaut, et, au même moment, partit de toutes les maisons un concert de cris stridents, par lesquels les femmes des musulmans expriment leur joie. J'appris que la cause de tout ce mouvement était que depuis un mois, par suite d'une dispute entre les Tolbas, la mosquée avait été fermée et le muezzin n'avait pas rempli ses fonctions. Aujourd'hui, son appel annonçait que la réconciliation avait eu lieu entre les Tolbas. Cela ne ressemble-t-il pas à ce qui se passait dans le monde catholique il n'y a pas encore longtemps?

Venons maintenant à la législation du pays, qui est toute différente de celle en usage dans les villes arabes et berbères de ces contrées. Je n'entreprendrai pas de traiter ce sujet à fond, mais je crois être en mesure de te faire connaître les dispositions principales de la loi. La peine de mort n'existe pas. Celui qui tue un musulman, que la victime soit un Beni-Mezab, un mulâtre ou même un esclave libéré, est frappé d'une amende de 2400 francs (1200 réaux); cette somme est remise aux parents de la victime, c'est la diya ou le prix du sang. Le meurtrier paye, en sus, 200 francs à la municipalité. Comme la valeur de l'argent n'est pas la même ici que dans le nord de l'Algérie, j'ajouterai que ces deux sommes réunies représentent la valeur d'un troupeau de plus de 340 moutons. Le montant de l'amende diminue dans les cas suivants : Si la personne tuée est une femme musulmane, l'amende est réduite à 1300 francs, dont 100 à la municipalité; si c'est un juif, la peine est la même que pour la femme musulmane; si c'est une juive, elle n'est plus que de 800 francs; enfin, si c'est un musulman qui tue son esclave, il paye 200 francs à la municipalité. L'année dernière, on a eu à infliger deux fois cette dernière peine et une fois la précédente. Le meurtrier d'un musulman et d'une musulmane est, de plus, exilé du pays. Mais, chose curieuse, si deux hommes se battent, que l'un d'eux prenne une pierre et en frappe son adversaire, même jusqu'à ce que mort s'ensuive, sa peine ne consiste qu'en une légère amende de 2 francs; si, au contraire, il lance la pierre, même sans le blesser, l'amende monte à 10 francs. Comment accorder ces bizarreries? Sans doute parce que dans le premier cas, on suppose la lutte, et dans le second une violence contre laquelle l'adversaire ne peut se défendre. — Celui qui vole, peu importe la valeur de l'objet soustrait, paye une amende de 50 francs et est exilé pour deux ans. Celui qui se dispute et dit des injures doit payer 10 francs. Si l'insulté est un juif, l'amende est de 1 franc; si c'est une juive, de 50 centimes. Un empiétement sur le terrain d'un voisin entraîne une amende de 25 francs.

J'arrive à la pénalité qui m'a paru la plus singulière et la plus caractéristique : un homme qui adresse la parole à une femme dans la rue est banni pour jamais du pays et paye avant de partir une amende de 200 francs, mais il faut que la femme soit venue en personne se plaindre. J'ajouterai qu'aux yeux des Beni-Mezab, le dernier outrage fait à une femme est une faute moins grave, puisque dans ce cas ce n'est pas l'exil perpétuel, mais un simple bannissement qui ne dure que quatre ans.

Pour empêcher que le prix des céréales n'augmente trop, il est défendu de vendre à un étranger pour plus d'un douro de grains.

Quant aux peines pour infraction aux préceptes de la religion, elles sont d'une autre nature; ainsi, celui qui fume n'a pas droit aux aumônes, et lorsqu'il meurt, il n'est pas enseveli par les « Tolbas. » A plus forte raison en est-il de même pour celui qui boit de la « mehiya, » liqueur alcoolique que préparent les juifs. L'usage de cette liqueur est même interdit aux israélites, ce qui ne les empêche pas de s'y adonner en cachette. Je rencontre souvent deux magnifiques *porto-noses* veinés de rouge cramoisi et de violet, qui témoignent amplement du faible de leurs possesseurs pour l'esprit de dattes.

Tu me demandes quelques détails sur l'économie des ménages chez les Beni-Mezab, sur les profits des professions, sur la manière dont les grandes fortunes du pays ont pu s'accumuler. Je m'étais déjà occupé de ces questions, et voici ce que j'ai recueilli à ce sujet. Les dépenses d'un ménage sont très-limitées; un Beni-Mezabite de mes amis, qui est dans l'aisance, me disait que dans sa maison, où il avait trois personnes à entretenir, il ne dépensait pas cent francs par mois. Il y a des ménages où les dépenses sont beaucoup atténuées et quelquefois compensées par le travail de la femme. Celle-ci s'occupe à tisser des burnous, et pendant la grande chaleur du jour, au moment où les hommes font leur sieste, on entend dans presque toutes les maisons le bruit des métiers en mouvement. Je tiens de bonne source qu'une femme intelligente peut tisser en six ou sept jours un burnous qui se vend de quatre à cinq douros; cependant, d'ordinaire une seule travailleuse met quinze jours à faire ce burnous. Il faut retrancher environ deux douros

pour le prix de la laine, ce qui donne un profit de trois douros. Les femmes fabriquent aussi des espèces de chemises grossières de laine, qu'elles savent teindre en longues bandes alternant du rouge au vert, au jaune et au blanc. Elle peuvent en faire quatre par mois, et elles les vendent environ douze douros, c'est-à-dire trois douros chacune. De ces douze douros, il faut retrancher vingt-neuf francs pour la laine et les couleurs, et de cette manière le gain d'une femme par son travail est d'environ trente francs par mois en moyenne.

La dépense d'un homme seul peut être d'un franc par jour.

Le travail de la population masculine a lieu dans les jardins. Les façons données à la terre, les semis, les récoltes des différents fruits et légumes, et surtout l'arrosage des palmiers, des couches de melons, de citrouilles et de toutes les plantes dont l'eau est la condition essentielle de vie, occupent ici plus que partout ailleurs ceux des Beni-Mezab qui ne s'adonnent pas au commerce. C'est la véritable source de ces grandes fortunes dont l'importance, quelque élevée qu'elle soit, serait loin chez nous, cependant, de mériter ce nom. Un homme fait une plantation de palmiers; lui et ses fils suffisent largement aux soins qu'elle réclame, et s'il a besoin d'aide, il trouve des hommes de peine qu'il paye un franc par jour, plus la nourriture. Peu à peu, le produit de ses récoltes de dattes lui permet de faire les frais d'une nouvelle plantation. L'accroissement du revenu donne lieu progressivement à l'extension du fonds. Au bout de quelques générations, la famille possède une fortune [1].

Le commerce offre aux Beni-Mezabites un moyen de s'enrichir plus rapide. Comme tous les commerçants de ce pays vendent les mêmes marchandises ou à peu près, un exemple suffit pour en donner l'idée. C'est un de mes amis, un jeune homme qui a une boutique à El-Bokhari (en face de Boughar), et qui, de plus, voyage presque continuellement entre Alger et son pays. Il m'a dit que son gain annuel est toujours au minimum de 60 pour cent net. C'est un beau profit, mais il faut considérer qu'il n'a lieu que sur un capital de dix à douze mille francs. J'ai appris de lui qu'un individu qui engagerait ses fonds dans les spéculations d'un marchand mezabite, sans prendre part au travail, retirerait environ 15 pour cent de son argent.

Il me reste à te parler des mœurs de mes amis les Beni-Mezab. Elles se ressentent malheureusement encore trop de l'ancien état de guerre permanent. En outre, vivant au milieu d'une nature rude, les Mezabites sont restés rudes comme elle. Ce n'est pas leur faire injure que de dire qu'ils auraient de grands progrès à faire pour arriver aux manières civiles et gracieuses des citadins du nord.

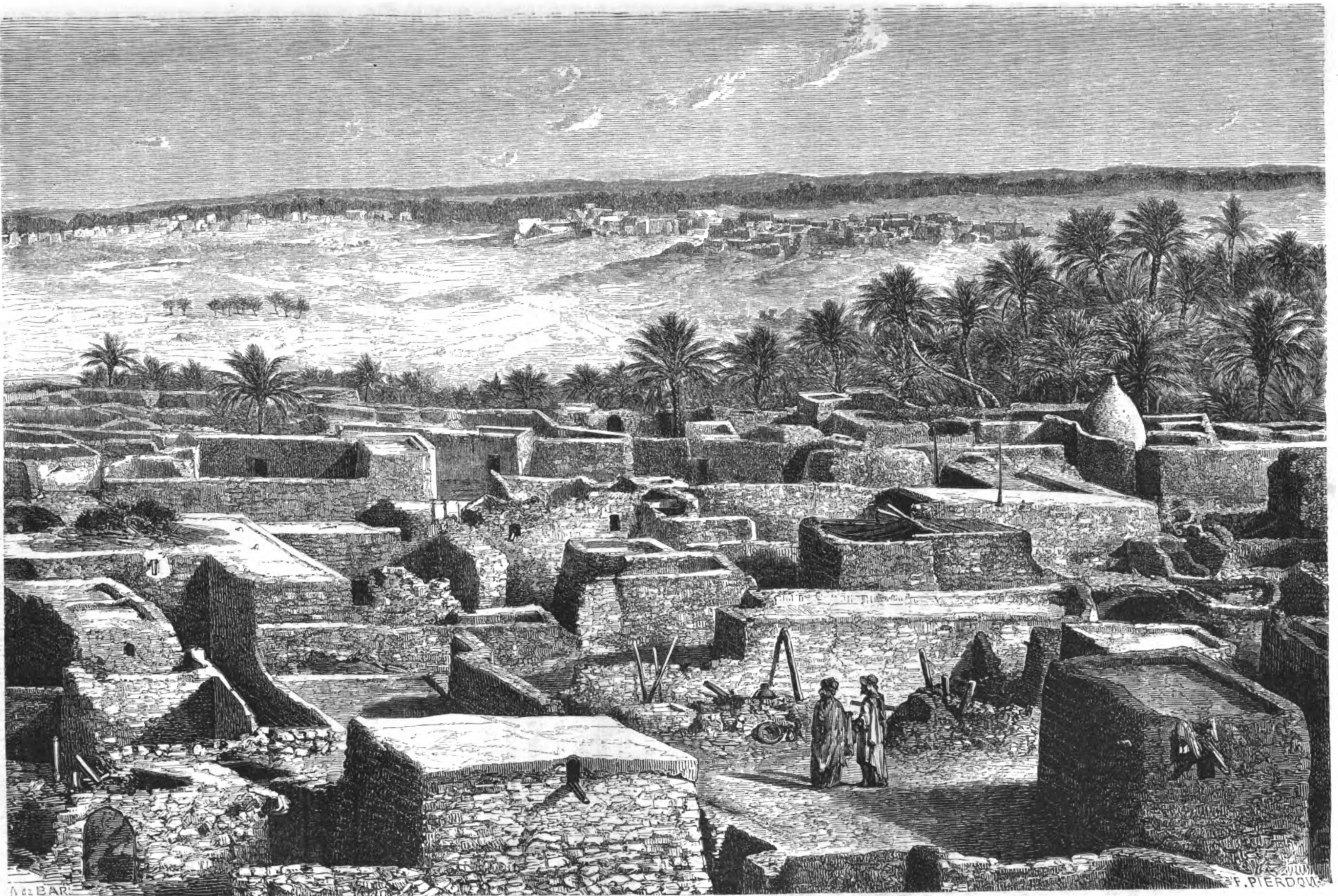
1. L'origine la plus commune des fortunes des familles mezabites est dans l'économie des bénéfices réalisés dans les grandes villes du Tell par l'exercice momentané de professions industrielles. Après un séjour de plusieurs années, le Beni-Mezab a un pécule qu'il convertit en marchandises, celles qu'il sait manquer dans son pays, et, en y rentrant, il double ses économies par la vente des produits apportés. Parti pauvre, il est revenu avec un avoir.

Leur vêtement est le même que celui des Arabes, sauf qu'ils mettent rarement le burnous et ne se ceignent jamais la tête de la corde de poil de chameau traditionnelle. Les femmes ont un costume tout différent de celui que portent leurs voisines. Elles ramassent leurs cheveux en trois touffes, l'une placée derrière la tête, les deux autres de chaque côté de la figure, ce qui rappelle un peu les portraits de nos grand'mères, dans leur jeunesse. Leur vêtement de corps consiste, autant que j'ai pu le comprendre, en deux pièces d'étoffes qui se réunissent au moyen d'agrafes sur chaque épaule, et qui sont liées par une ceinture. Le vêtement est décolleté et de plus ouvert de chaque côté, de sorte que pour peu que ces dames fassent un mouvement, elles découvrent leur sein ou leurs jambes jusqu'à la hanche; mais c'est le moindre de leurs soucis, pourvu qu'elles aient le visage couvert. Outre le henné et le koheul, dont elles se servent comme les Arabes, elles ne se croiraient pas en grande toilette si elles n'avaient pas préalablement peint une grande tache noire sur le bout de leur nez. Les dames comme il faut ne sortent qu'enveloppées d'une grande pièce d'étoffe blanche; le premier venu ne peut donc pas être sous l'influence de l'ornement séducteur, mais les petites filles non mariées, et surtout les mulâtresses, sortent sans voile. Toutes s'habillent de même, et le jour de l'Aïd-el-Kebir, c'est vraiment drôle de voir cette multitude de grands et petits nez, ornés d'une grande mouche noire.

Les femmes mezabites, séquestrées comme elles le sont, et privées de toute espèce d'instruction, ne peuvent qu'avoir un moral inférieur. Depuis deux mois que je suis installé ici, j'ai eu plus d'une occasion de l'observer. Jeunes gens et jeunes filles sont mariés de très-bonne heure. J'attribue en partie à cette cause la petite taille surprenante des femmes; il n'est pas rare qu'elles soient mères à douze ou treize ans. Dans le mariage, il n'y a de dot de part ni d'autre; le fiancé fait seulement un cadeau de noces à sa future, et selon ses ressources. Il organise une fête plus ou moins somptueuse, avec force couscous et force poudre brûlée. Je suis invité à une noce pour cet hiver; toute la ville sera traitée.

Autrefois, avant l'arrivée des Français, on avait souvent à déplorer dans le pays des actes de barbarie atroce, à peine croyables. Lorsque deux villes étaient ennemies, tous les bons instincts disparaissaient; on tuait de part et d'autre hommes, femmes et enfants. Lorsqu'un chef de famille, connu par son courage et son audace, venait à mourir, les ennemis de la ville où il demeurait et ceux qui pouvaient le devenir d'un moment à l'autre, cherchaient à s'emparer de ses enfants pour les égorger. On a vu de ces barbares ouvrir le ventre d'une femme enceinte pour en arracher et anéantir le fruit de ses entrailles. Ces faits paraîtraient exagérés si je n'avais pris la précaution de copier un acte passé devant le djemaa de Berrian à propos d'un crime de cette nature. Des hommes que les surexcitations des guerres civiles rendaient capables hier encore de pareilles extrémités ne peuvent pas se policer d'un jour à l'autre.

Voilà ce que j'avais à te dire sur le pays où je viens de



Vue des terrasses de Tougourt (Oued-Rir). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

me naturaliser en quelque sorte, et que je considérerai dans le courant de mon voyage comme le port de ma patrie, car au delà du pays mezab et chaanba, ce n'est plus l'Algérie : c'est le grand désert. Si j'y dois pénétrer un jour par cette route, je laisserai ici un petit nombre d'amis chez lesquels je serai toujours sûr de trouver au retour un bon accueil. N'est-ce pas la meilleure tactique à adopter pour un long voyage d'exploration, que de ne pas faire une étape en avant sans laisser derrière soi quelqu'un qui puisse au besoin protéger votre retraite.

Methlily, 11 août.

Le sort en est jeté, mon départ pour El-Goléa (El-Menia) est fixé au 20 de ce mois. Sidi-Hamza a cru pouvoir m'assurer sa protection jusqu'à cette ville perdue dans les sables, à l'extrémité sud de nos possessions. Je ne me dissimule pas que l'entreprise que je vais tenter est un peu hasardée; l'issue seule prouvera si j'ai eu raison de m'y engager. Ne sois pas inquiet de moi, les Chaanba de Methlily me donnent deux hommes qui ne partiraient pas si la responsabilité était trop grande. J'emporte peu de bagage et je voyagerai assez rapidement. Je ne crois pas rester plus de seize à dix-huit jours absent, mais je suppose que pendant ce temps je n'aurai pas d'occasion de t'envoyer de mes nouvelles; ainsi, il ne faudra pas t'étonner d'un silence prolongé et n'en rien augurer de mauvais. Le jour même où je quitterai Methlily, je t'écrirai encore un mot d'adieu. Aujourd'hui, les mouches m'ahurissent tellement, que je ne puis pas mettre deux mots l'un au bout de l'autre. Ces malheureuses mouches, elles sont mortes à l'heure qu'il est à Biskra. La latitude est pourtant plus basse ici, mais le plateau est plus élevé. De là la différence des températures.

Le kaïd Ommar, de Ghardaya, celui qui a mis une de ses maisons à ma disposition, m'a chargé de te présenter ses hommages. Je te dirai aussi que, lorsque je reçus ta dernière lettre, le domestique du gouvernement, Rezsag, qui fait ma cuisine, a absolument voulu baiser ton écriture. Au reste, tous ces braves gens se réjouissent quand je reçois des nouvelles de France. Les Mezabites avec lesquels j'ai été en rapport se sont tous attachés à moi; il n'est pas jusqu'à mon ex-domestique Sliman, que sa paresse et son insouciance m'ont obligé de congédier, qui me salue cordialement lorsque nous nous rencontrons. Son fils m'a apporté les premières grappes de raisin de son jardin.

Methlily, 28 août.

C'est ici que j'ai dû organiser mes derniers préparatifs et prendre mes guides. Aujourd'hui même je vais me mettre en route. La djemma de Methlily a arrêté ce qui suit : on me donne un chameau et j'en loue un autre (40 fr.); deux hommes d'El-Goléa, qui sont ici, m'accompagnent. Ils étaient peu disposés à me servir de guides; mais après avoir lu la lettre de Sidi-Hamza, une autre lettre adressée à la djemma d'El-Goléa au nom des Chaanba de Methlily, et moyennant un prix convenu entre nous, ils promettent de m'accompagner, de me servir en route, et, si nous ne pouvons entrer dans la ville, de me ramener à Methlily. Dans le cas où les Chaanba-el-Madhi, habitants d'El-Goléa, m'accueilleront au milieu d'eux comme le leur ordonne Sidi-Hamza, je me propose de revenir par Ouargla. On a longtemps cherché à m'effrayer, et l'on était presque parvenu à me faire croire que j'affrontais un risque sérieux; mais aujourd'hui je suis convaincu du contraire. Le pis aller sera que je sois obligé de me contenter de voir El-Goléa sans y entrer.

Pendant vingt-cinq jours environ à partir d'aujourd'hui, je n'aurai probablement aucune occasion de te donner de mes nouvelles. Ainsi, ne sois pas inquiet d'un long silence de ma part. C'est un prélude à l'irrégularité de notre correspondance l'année prochaine.

Ghardaya, 30 septembre.

Me voici de retour, sain et sauf. Je me hâte de t'en informer, et je commence mon récit en laissant de côté les détails de la route, qui n'est belle ni à l'est, ni à l'ouest, car j'ai voulu effectuer mon retour par une autre voie que celle suivie à mon départ de Methlily, afin d'élargir le relevé du pays. Je dois noter cependant que c'est entre Methlily et El-Goléa que l'on commence à faire connaissance avec le fameux océan de sables mouvants dont on croyait autrefois le grand désert entièrement composé. Aux approches d'El-Goléa, c'est seulement une traversée de quelques journées; mais alors, quelle lenteur dans la marche, et quelle fatigue !

J'arrive à la réception qui m'a été faite chez les Chaanba-el-Madhi.

J'entrai dans El-Goléa de nuit, le sixième jour après mon départ. Mes guides qui jusque-là avaient été peu communicatifs, mais convenables, furent saisis d'une peur terrible; ils craignaient de me cacher ou de déguiser ma nationalité, et finirent par m'abandonner seul avec mon petit bagage, à côté de la porte de la ville basse. Un seul homme était venu les questionner, mais il avait flairé le Roumi, et mon bagage étranger était bien fait pour me trahir. J'étais couché sur mon matelas, toutes mes armes étaient sous ma main et je faisais bonne garde. Je restai ainsi quelques instants dans une solitude et un silence complets; puis je vis arriver, comme un ouragan, un homme armé de sa *clef*, longue canne garnie de clous à une extrémité. Il me demanda, hors de lui, ce que je venais faire et qui m'avait amené. Je lui répondis, avec un sang-froid apparent et en laissant briller mes armes, que je ne m'expliquerais qu'en présence de la djemaa, à laquelle j'étais adressé par Sidi-Hamza, et quant à mes guides, je lui répondis qu'ils m'avaient abandonné et s'étaient éloignés dans la direction que je lui indiquai. Il me quitta et les rejoignit bientôt; je les entendis se disputer pendant fort longtemps, et la solution de leur conversation fut qu'on vint me prendre avec plusieurs hommes qui emportèrent mon bagage sur la place de la ville basse. Tout cela se fit sans qu'il s'échangeât une parole entre eux et moi. Beaucoup de Chaanba se rassemblèrent, et celui qui était venu me chercher les

haranguait de temps en temps; il avait la bonne intention de m'annoncer en ces termes aux nouveaux venus : « Regarde un chien de chrétien qui veut la mort! »

Le lendemain matin, je demandai à parler à la djemaa. On me répondit qu'il n'y en avait pas, et quand j'insistai, on me répondit qu'elle ne voulait pas me recevoir. Un des habitants présents, qui était le chef de la fraction à laquelle appartenaient mes guides, était obligé de me traiter presque bien, par suite de relations de sang avec les gens de Methlily. Il m'apporta un mets composé d'une bouillie d'une graine du désert, broyée avec un peu de paille, sur laquelle s'étalaient trois lézards.

Je mangeai de l'une et des autres; c'était assez mauvais, mais nécessité oblige : j'étais arrivé à demi mort de faim. La journée se passa à répondre à des questions et à des menaces sans fin que me faisaient mes nombreux visiteurs. On me défendit de sortir de la place, sous quelque prétexte que ce fût. Vers le soir, je fis avec beaucoup de calme mes observations astronomiques au milieu de la place. Heureusement, on me regarda faire sans m'interrompre; mais lorsque j'étais près de finir, un homme qui paraissait influent se leva et me cria : « Hé! chrétien, cesse cette besogne inique ou nous t'égorgerons. » La moutarde m'était montée au nez lentement, mais cette menace me mit hors de moi; je rentrai sous ma tente, et m'étant armé de mon fusil de chasse, je protestai contre cette conduite, si différente de celle que Sidi-Hamza avait ordonnée. Je déclarai que je ne me laisserais pas intimider, et que si l'on m'attaquait, j'étais prêt à me bien défendre. Cet homme n'ayant pas trouvé tout le monde de son avis, s'en alla en grommelant des menaces.

Je passe tout de suite à la nuit. Je reçus l'ordre suivant de la part de la djemaa : « Saad est venu malgré nous; c'était écrit de Dieu; nous ne le tuerons pas, mais nous ne voulons pas le recevoir. Nous n'acceptons pas la lettre de Sidi-Hamza, et si Saad est encore ici à la pointe du jour, on l'égorgera, lui et ceux qui l'ont amené.» Je fis répondre à la djemaa qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait, que je protestais contre le traitement qu'elle me faisait subir, et que je ne partais que contraint par la force.

Au milieu de la nuit, on m'annonça que tout était prêt, et je partis presque en cachette. Je fus obligé de laisser ma tente, ma lunette astronomique et mon sabre, qui faisaient partie de la charge d'un chameau. Les guides exigèrent que ces effets restassent à El-Goléa, pour garantir qu'on n'exercerait pas sur eux de représailles à Methlily. On m'a promis de me renvoyer ces objets; jusqu'à présent, rien n'est venu[1]. Je suis ici, c'est le capital.

.... Au premier abord, mon voyage à El-Goléa peut paraître une défaite, puisque j'ai été renvoyé de cette ville avec menaces, obligé de m'en aller dans la nuit, dans des conditions bien mesquines. Cependant, je considère ce voyage comme un succès. En définitive, je suis revenu rapportant un relevé minutieux des deux routes (orientale et occidentale), quelques observations astronomiques et une petite provision de notes sur des sujets variés. C'est déjà quelque chose; ensuite, je me suis montré aux Chaanba-el-Madhi qui avaient tant juré de m'égorger. Je suis resté deux nuits et un jour dans la ville, prisonnier il est vrai, mais peu gêné par ma position; ils ont vu qu'ils ne pouvaient m'effrayer et m'ont renvoyé, parce que quelque éloignée qu'elle soit, notre puissance leur inspire une peur énorme. Leur cauchemar est la crainte de voir apparaître un beau jour une colonne française, et ils interprétaient ma venue comme une tentative pour apprécier leur force numérique et la valeur de leurs fortifications. Ils auraient préféré me voir de passage, en route pour le Touat; et mon impression est que cette route est désormais ouverte, à la condition que l'on ne cherche pas à user de représailles sur les marchands d'El-Goléa, en les obligeant à rembourser la valeur des objets qui m'ont été soustraits. En passant à Methlily, j'ai parlé dans ce sens au caïd, qui me paraissait un peu trop zélé. Je lui écrirai encore une lettre sérieuse et lui dirai d'attendre les ordres de Sidi-Hamza. Dans ce coin reculé, un caïd peut faire bien des petites choses qui ne sont jamais connues.

Je considérerais les privations, les préoccupations et les contrariétés morales que j'ai subies pendant ces quelques jours d'absence comme un tribut bien léger, si, à ce prix, par exemple, le premier Européen qui fera cette route n'avait pour sa part que la moitié des ennuis que j'ai endurés, et s'il devenait d'ici à peu de temps aussi facile de visiter El-Goléa et le Touat que le Mezab et les autres districts du Sahara algérien.

Nous y viendrons, et de proche en proche nous convertirons à notre influence le désert entier, avec de la patience, de la fermeté et surtout avec le sentiment qui anime à un si haut degré le gouvernement français vis-à-vis des races et des croyances soumises à sa domination, le sentiment des devoirs que nous impose le degré supérieur de civilisation que nous avons atteint.

Adieu; en fermant ma lettre, je veux te donner une nouvelle qui aurait fait venir l'eau à la bouche à feu Brillat-Savarin. J'ai trouvé ici les dattes fraîches en pleine maturité. Les raisins, les pastèques et les melons sont encore de saison, et bientôt les grenades seront mangeables, mais je n'en abuse pas.

Un gros baiser à Marie et à Pierre sur les deux joues, ma main à tous les amis. Si l'un d'eux se plaignait de mon silence prolongé, dis-leur qu'avant peu ils recevront en signe de souvenir un mémoire et une carte.

Henri Duveyrier.

Deux années se sont écoulées depuis cette dernière date du 30 septembre 1859, M. Henri Duveyrier, qui n'a pas quitté la région des oasis, a parcouru toute la

1. Ces objets doivent avoir été rendus par ordre de l'autorité française.
Au printemps dernier, le khalifa Sidi-Hamza, qui avait recommandé Henri Duveyrier aux habitants d'El-Goléa, est allé avec son goum leur demander compte de leur conduite, et leur a infligé une amende pour violation de l'hospitalité.

partie occidentale du Sahara algérien : Ouargla, Tougourt, Temacin, El-Oued ; il a exploré le Sahara tunisien : Nefta, Tozer, Gabès ; il est revenu à Tougourt, d'où il est parti pour Gadhamès et Rhat, avec une escorte de Touaregs.

« Je ne pouvais, a-t-il écrit, m'empêcher d'admirer ces chevaliers des temps modernes, montés sur leurs dociles et légers dromadaires, marchant silencieux et immobiles sur leurs selles comme des fantômes. J'admirais aussi les qualités de cœur et l'intelligence du cheik Othmân, leur chef. Il me racontait les projets de sa vieillesse et me disait : « Si Dieu m'avait donné « des enfants, je les aurais élevés et instruits, et j'au- « rais ainsi laissé un souvenir de moi à la posté- « rité : mais Dieu ne m'en a pas donné, et je ne veux « pas cependant mourir sans avoir fait quelque chose « d'utile; je creuserai des puits dans les déserts les plus « difficiles à traverser, et principalement sur la route du « pèlerinage. » Le bon cheik verra peut-être un jour que ce qu'il fait aujourd'hui, en servant d'intermédiaire entre les Touaregs et en travaillant à les rapprocher de nous, sert bien plus à la postérité que les quelques puits qu'il projette, et que personne mieux que nous ne saura les creuser. Mais ce trait fera connaître un peu le caractère de l'homme auquel je suis associé. »

Avant de s'enfoncer dans le grand désert, M. Henri Duveyrier avait pu, pendant un court séjour à Tripoli de Barbarie, visiter la chaîne montagneuse de cette grande oasis assise au bord de la mer. Les dernières nouvelles annoncent l'arrivée de M. Henri Duveyrier

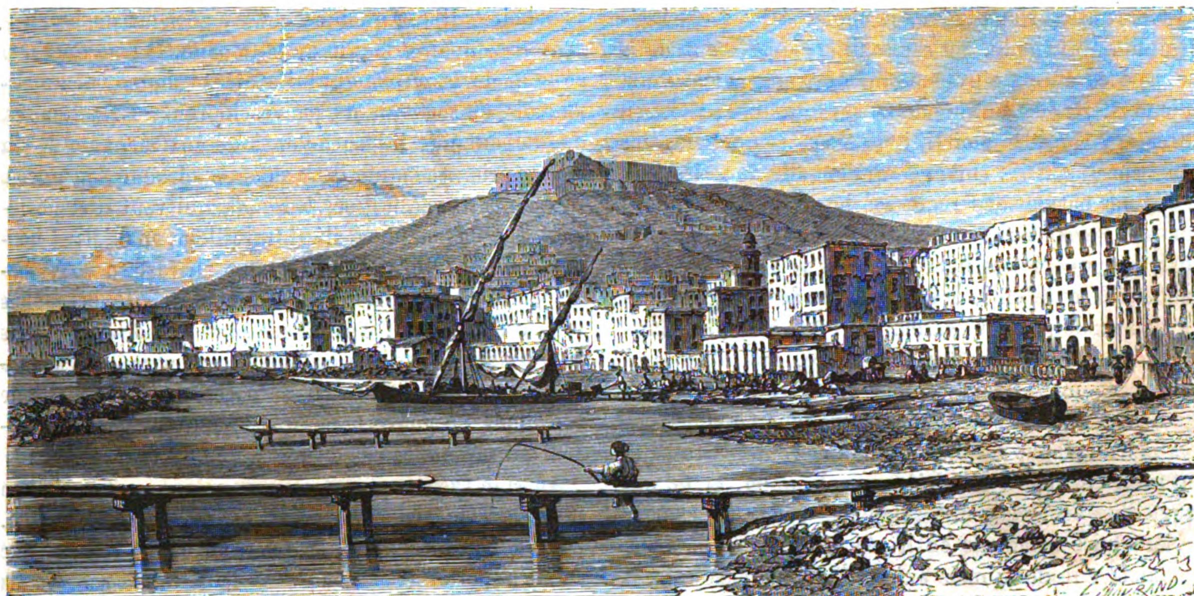


Boutiques à Tougourt (Oued-Rir). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

à Rhat en compagnie du chef targui Ikhenoukhen. Ils devaient partir ensemble pour Mourzoug, capitale du Fezzan. De Mourzoug, le voyageur compte revenir à Alger, soit par la voie maritime de Tripoli, soit directement par Ouergla, afin de s'équiper pour une exploration lointaine et d'organiser des moyens de correspondance et d'approvisionnement plus réguliers que ceux improvisés depuis un an. Autant nous recevons facilement ses lettres, quoiqu'elles mettent toujours deux mois au moins à nous parvenir, autant les courriers qu'on lui expédie éprouvent de difficultés pour le trouver, attendu sa mobilité continuelle.

« Tuggurt ou Tougourt, dit M. O. Mac Carthy (dans la *Géographie physique, économique et politique de l'Algérie*), capitale de l'Oued-Rir, est une ville considérable, et d'un grand renom dans le Sahara. Elle est bâtie au milieu d'une plaine légèrement ondulée, et son enceinte de murs a la forme assez singulière d'un cercle, précédé d'un large fossé. Ses habitants, au nombre de trois mille, comme tous les gens du désert, cultivent leurs dattiers et font un commerce actif, tandis que les femmes fabriquent différents tissus de laine et de soie. Tougourt est à deux cent vingt kilomètres au sud de Biskra.

« Tougourt, au moment où on l'occupa, le 2 décembre 1854, était gouvernée depuis 1415 par la famille des Ben Djellab. Le pouvoir indigène s'y débattait alors au milieu de dissensions intestines qui ont nécessité l'intervention de la France, « dont le drapeau flotte depuis lors incontesté sur les murs de Tougourt et dans toutes les localités de l'Oued-Rir. »



Plage de la Marinella. — Dessin de Karl Girardet.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER.

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Les descriptions de Naples. — Ce qu'oublient les voyageurs. — Les Napolitains : la bourgeoisie, le peuple. — Les lazzarones : ceux d'autrefois et ceux d'aujourdhui. — Le *vastaso*. — Les inondations à Naples. — Le pauvre Bidera : sa chute dans la lave. — Le corricolo.

Naples, 20 janvier 1861.

On s'occupe beaucoup à Naples depuis deux ans : c'est une fièvre politique. Vous voulez bien, monsieur, vous en guérir avec moi pendant quelques jours, et vous m'autorisez à vous parler de ce pays sans vous raconter la légende garibaldienne et ses suites. Je suis tout à vos ordres, et point embarrassé du tout pour vous obéir. Cette ville en effet si exploitée, n'est guère encore qu'effleurée par les impatientes relations des voyageurs de lettres. Plus je lis tout ce qui a été écrit en français sur elle, plus je trouve des choses à dire, ignorées ou négligées par les écrivains ambulants.

Ce qui demeure surtout dans l'ombre ou dans un faux jour, c'est le peuple napolitain, qui est pourtant le sujet le plus curieux d'observations et d'études. La ville même et les environs sont bientôt vus : tout le monde sait, après huit jours de passage, que le taureau Farnèse, l'Hercule de Glicon, la Flore et l'Orateur, si admirés, de Canova, sont au musée Bourbon (aujourd'hui musée National), que la cathédrale de Saint-Janvier a des mosaïques byzantines, et que Pompeïa est une ville morte couchée au pied du Vésuve qui l'a détruite et qui la menace toujours. Si je n'avais rien autre à vous raconter, monsieur, je m'en voudrais de dérober quelques pages de votre journal aux explorateurs au long cours qui vous donnent les renseignements si curieux et si neufs sur les régions les plus lointaines. Mais il y a sur la terre autre chose que les beautés de la nature et les chefs-d'œuvre de l'art.

Il y a les hommes.

Un de nos écrivains descriptifs les plus riches et les plus exactement minutieux écrivit un très-beau livre sur l'Espagne, où il peignait en détail et avec éclat l'aspect du pays, les villes, les musées, les palais, les masures même, et tout cet assemblage de descriptions composait un tableau splendide. « Il n'y manque qu'une chose, disait une femme d'esprit, ce sont des Espagnols. »

Je ne veux pas commettre une pareille faute, n'ayant d'ailleurs ni la palette ni le pinceau de l'écrivain qui la

réparait si magnifiquement. Je m'occuperai donc surtout des Napolitains dans ces quelques lettres que vous voulez bien me demander sur Naples.

Et parmi les Napolitains, je choisirai les seuls intéressants ou du moins les seuls pittoresques, ceux de la rue, car les autres offrent moins de traits particuliers, nationaux. Naples surabonde en savants, en artistes, en lettrés qui sont des gloires italiennes, et quelques-uns même cosmopolites. Quant à l'aristocratie de naissance, ici comme partout elle règle ses horloges sur le méridien de Paris. La bourgeoisie affecte également nos mœurs et dîne à nos heures; je ne vois plus de très-grande différence entre les négociants de la rue de Tolède et ceux de nos boulevards. Peut-être à Naples tient-on encore plus *au paraître*, à la figure, qu'on n'y tient en France, mais il me semble qu'en ceci les mœurs françaises vont se rapprochant chaque jour de celles des pays méridionaux. Ici tout boutiquier roule carrosse et veut avoir sa loge à un théâtre quelconque, et tel qui mange d'un seul plat, une seule fois par jour, charrie derrière lui des laquais en livrée. Ces choses-là nous étonnaient autrefois; mais aujourd'hui, pour les voir, il n'y a plus besoin de venir à Naples.

Ce n'est pas qu'il n'y ait absolument rien de napolitain dans les classes moyennes et dans les classes supérieures. L'éducation dissimule certaines particularités locales qu'elle ne réussit pas à détruire tout à fait; mais ici, comme partout, ces particularités sont beaucoup plus saillantes dans le peuple; c'est donc dans le peuple, si vous le voulez bien, que nous allons les étudier. Seulement hâtons-nous, car tout cela s'efface. Voici la civilisation qui envahit cette plèbe étonnée et qui lui apporte, avec les libertés italiennes, les costumes et les opinions du nord. Le lazzarone, qu'on a tant chanté, disparait peu à peu, — encore quelques jours et il deviendra citoyen. Alors Naples sera une ville comme toutes les autres.

Je l'ai vu encore, dans mon enfance et dans ses derniers beaux jours, ce poétique va-nu-pieds sur lequel on a tant écrit, depuis qu'on écrit sur Naples. Il ne marchait déjà plus dans les rues sans autre vêtement que la couleur de cuivre dont l'avait couvert le soleil. Il portait une chemise et un caleçon; un bonnet phrygien lui pendait sur la tête. Il travaillait déjà, le matin, pour gagner les cinq sous qui suffisaient à sa subsistance. Il les volait quelquefois, mais presque honnêtement : il ne vendait jamais trop cher le mouchoir qu'il venait de *busquer* (c'était son mot) dans votre poche. Il se contentait du nécessaire, et ne faisait pas un geste pour avoir davantage, une fois qu'il avait mangé. Il s'étendait alors au soleil et dormait sa pleine journée. La nuit, il épelait son rosaire ou chantait.

Maintenant le lazzarone proprement dit n'existe plus. Le lazzarone a un domicile et un métier; il se marie, il a des enfants, il est chef de famille. Le philosophe en guenilles qui vous refusait autrefois ses services — lui eussiez-vous offert un louis pour faire dix pas — pendant les heures sacrées de sa sieste — en vous repoussant d'un geste superbe qui voulait dire : je n'ai plus faim, adressez-vous ailleurs! — ce Diogène illettré est maintenant officieux, serviable, empressé; il compte son pourboire. Il est quelque chose, pêcheur ou batelier, commissionnaire, faquin de la douane. Il n'accepte plus ce nom de lazzarone qui lui avait été donné par les Espagnols, en souvenir du pauvre lépreux. Lazzarone est maintenant une injure qu'on jette aux manants et aux mal-appris. Le faquin de la douane réclame son ancien titre de *vastaso* (du grec, *bastazó*), qui veut dire portefaix. Et non-seulement il est travailleur, mais il est honnête homme. Vous pouvez confier au vastaso votre fortune, il n'en détournera pas un sou. Il fait quelquefois de la contrebande : c'est là son plus grand péché; mais il ne considère pas cela comme un vol, parce que le gouvernement qu'il trompe en cette occasion n'est pas une personne. Le gouvernement est pour lui une abstraction qui ne souffre pas du tort qu'on lui fait.

Aussi le vastaso pratique ou du moins pratiquait l'an passé la contrebande avec une probité remarquable. Vous débarquiez à Naples et vous lui montriez une caisse à porter chez vous sans la faire passer par la douane. Le vastaso comprenait et vous disait d'un clignement d'œil : « Soyez tranquille! » Et vous pouviez être tranquille. Vous ne risquiez pas une épingle en vous fiant à cet homme qui violait en votre faveur les lois de son pays. Par ce moyen, j'ai fait entrer à Naples la marchandise la plus prohibée de toutes, sous le règne de Ferdinand II : des livres, et, parmi ces livres, une bible. Il y avait de quoi envoyer aux galères le portefaix excommunié. Et s'il m'avait dénoncé, il aurait gagné deux ou trois fois le prix de sa contrebande. Il n'en fit rien cependant, et m'apporta mes livres en plein jour

Le vastaso est le plébéien le plus probe et le plus fort de Naples. Aussi a-t-il une certaine notoriété dans son quartier. Il y exerce une autorité physique et morale; il est le don Quichotte et le Sancho-Pança de la marine et du port. Les femmes du peuple disent avec orgueil : « Mon mari est faquin de la douane! »

Telle est l'ascension suprême du lazzarone civilisé. Ailleurs, il n'est que dégénéré, il embrasse des professions subalternes. Il se fait marmiton, palefrenier, sous-domestique. Il est soudoyé par les cuisiniers, les cochers et les valets de chambre des bonnes maisons. Quelquefois ces quasi esclaves montent en grade et deviennent artisans, mais alors il ne leur reste plus rien du débraillé natif; ils portent des pantalons qui leur tombent jusqu'aux pieds, ils chaussent des souliers, endossent une veste ou une redingote, se coiffent d'une casquette ou d'un chapeau de feutre; ils ressemblent à des Européens mal vêtus. Ils travaillent alors autant et plus que nos ouvriers de France; j'en appelle aux nombreux habitants de l'hôtel de Genève, le seul endroit central offert aux voyageurs. Ils sont réveillés dès l'aube par les marteaux réguliers et laborieux de tout un peuple de chaudronniers qui n'interrompent que dans la nuit leur tic tac implacablement monotone. Les soirs d'été, en rentrant à leur

hôtel par la rue des *Fiorentini*, qui descend de la grande artère de Tolède, lesdits voyageurs passent entre deux files de cordonniers, assis en plein air devant les boutiques de leurs maîtres. Ces pauvres diables font des bottes et des souliers jusqu'à minuit, sous une sorte de veilleuse dont la mèche oscille et charbonne dans une huile verte et fétide. Leur journée commence à six heures du matin et ils ne s'interrompent que dans l'après-midi, d'une heure à trois, pour leur unique repas et leur sieste estivale.

Tel est le *farniente* du Napolitain, quand il devient ambitieux et qu'il a sa famille à nourrir. Ces artisans laborieux sont chaque jour plus nombreux à Naples; mais ils perdent peu à peu le type national. Ils apprennent à lire, ils ne vont plus à la messe et ne donnent plus de coups de couteau. Ils doutent du miracle de saint Janvier et ne vous prennent plus votre foulard. Ils ne pillent plus dans les émeutes et ils crient : « Vive Victor-Emmanuel ! » Ce sont des lazzarones dégénérés qui seraient peut-être capables d'aller se faire tuer en Vénétie.

Il en reste à la vérité quelques autres qui ressemblent assez à ceux d'autrefois, dont ils ont perdu cependant la poétique insouciance. Ce sont les va-nu-pieds sans feu ni lieu, sans profession déclarée, qui vivent au jour le jour, au hasard et à la diable. Il y en a qui changent dix fois de métier par jour, vendant tout ce qu'ils trouvent et tendant la main lorsqu'ils ne trouvent rien à vendre, sortant par groupes, par bandes, on ne sait d'où, partout où il y a quelques sous à prendre et quelque étranger à détrousser. Vous débarquez par exemple au port : une nuée de lazzarones vous assaillent et vous dévalisent. L'un prend votre malle, l'autre votre sac de nuit, un troisième votre paletot, un quatrième votre parapluie, et ils courent aussitôt devant vous; suivez-les, rassemblez-les si vous pouvez, c'est votre affaire. Ils vous traînent chez un hôtelier quelconque et se font payer par vous et par lui. Mais ceci arrive partout, même hors d'Italie

Voici qui est plus particulier à Naples. Vous a-t-on parlé de ces formidables ondées qui tombent sur la ville au printemps ou en automne, rarement en été, mais quelquefois même en hiver? On dirait que le ciel fond en eau et s'écroule sur la terre inondée : c'est un déluge effrayant. Les terrasses supérieures des maisons sont des fontaines improvisées qui dégorgent dans les rues par des gouttières à la vieille mode, crachant des douches copieuses et violentes sur les passants. Vous voyez des cataractes qui roulent de partout avec une fureur et un fracas terribles. Toutes les rues sont de véritables torrents d'eaux bourbeuses qui tombent de toutes les ruelles montantes dans les grandes artères de la ville, d'où elles se précipitent dans les autres ruelles qui descendent à la mer : des lacs agités, avec de vraies vagues poussées par le vent, se forment sur les places et, dans ces moments d'inondation instantanée, Naples devient tout à coup une Venise, une ville amphibie, une poignée d'îles jetées pêle-mêle dans des flaques ou des torrents d'eau.

Certaines de ces rivières, formées tout à coup, sont si abondantes et si rapides qu'elles entraîneraient aisément les piétons. Il y en a qui ont entraîné des voitures. Celle du Largo delle Pigne surtout est fatale. Le Largo delle Pigne est une large rue, creuse au milieu, qui descend du musée à la route du champ de Mars. De distance en distance vous rencontrez des ponts en fer jetés en travers de cette rue, car les jours de fortes averses, un éléphant ne se risquerait pas dans la *lave* (c'est le nom qu'on donne à ces fleuves improvisés). Des Suisses ivres y entrèrent un jour, en riant des ponts et de la prudence vulgaire. En un clin d'œil ils furent renversés, emportés et tués.

Eh bien ! quand l'averse est passée et que le torrent diminué, ralenti, n'effraye plus que par son humidité et sa saleté les piétons qui voudraient bien traverser les rues, et que ces braves gens, sortant peu à peu des portes cochères qui leur servaient d'abri, s'arrêtent consternés devant cette boue liquide, — alors, tout à coup, des mille ruelles qui dégringolent du fort Saint-Elme ou qui montent du port arrivent par centaines des lazzarones à jambes nues, criant à tue-tête : *Oh! chi passa? Oh! chi passa?* (Qui veut passer?) Rien n'est plus curieux que de les voir prendre dans leurs bras ou sur leurs épaules de gros hommes qui gardent leur parapluie ouvert et qui jettent les hauts cris, craignant de tomber dans la vase. Voilà encore un métier inconnu en France, et qui cependant y réussirait peut-être, grâce à l'admirable invention du macadam.

Cependant ces trajets ne sont pas toujours heureux, j'en appelle à ce pauvre Bidera, avec lequel je vous demande la permission de faire ma promenade à Naples. Il est le guide le plus curieux, le plus érudit, le mieux informé qui ait jamais écrit sur l'Italie méridionale. Enfant de la Grande-Grèce, il savait toutes les origines et toute la généalogie de ces peuples qui, antérieurs aux Latins et peut-être même aux Grecs, occupent depuis les siècles fabuleux le midi de la péninsule. Il écrivit un livre plein de faits et d'idées pour consacrer les titres de noblesse et l'invraisemblable antiquité de son pays; ce livre est intitulé : *Quarante siècles de l'histoire de Naples*. Nous avons tous connu cet excellent vieillard, plein de verdeur et de bonhomie; il nous racontait Naples et nous l'expliquait, en nous faisant surtout remarquer les mœurs antiques de cette plèbe qui a gardé quelque chose des Grecs et même des Étrusques, ses aïeux. Il consigna sur ce sujet de précieuses observations dans un livre oublié à Naples et ignoré ailleurs : *Passegiata per Napoli e contorni*, — un livre que je sais par cœur et auquel je dois presque toute ma facile érudition napolitaine. Puis un jour, il disparut tout à coup de la rue de Tolède, où il passait sa vie, et l'on ne s'aperçut pas de sa fuite, parce qu'elle fut perdue dans la déroute universelle qui suivit la révolution de 1848. Vous savez sans doute qu'après cette année-là (ceci n'est plus de la politique, c'est de l'histoire) toute la partie intelligente de Naples fut comme balayée dans un moment et engloutie dans les prisons, — dans les bagnes, hélas ! —

ou dans l'exil, ou tout au moins dans des retraites impénétrables. Ceux qui échappèrent à la proscription et aux galères durent se condamner à l'oubli. Bidera disparut aussi, avec vingt mille autres, et l'on n'a plus entendu parler de lui. Les uns me disent qu'il est mort de chagrin, en apprenant que son fils, prisonnier d'État et fou de rage, s'était jeté par la fenêtre d'un hospice. D'autres racontent que s'étant réfugié en Sicile où il ne put gagner sa vie, parce que, suspect à la police, il rendait suspects les autres et n'osait voir personne, il est mort de faim.

J'espère que ce n'est pas vrai; j'affirme seulement que c'est très-possible.

Mais n'attristons point ces pages, et reprenons notre promenade avec le guide que je viens de vous présenter. Nous parlions de Naples inondée et des trajets périlleux sur les épaules des lazzarones. « Je m'y risquai un jour, dit Bidera, et, pour votre règle, écoutez ce qui m'advint.

« La *lave* de Tolède courait former un lac devant le palais de la Foresteria-Reale, et une autre descendait de la Taverna-Penta pour aller à San-Giacomo. J'étais dans un angle du carrefour avec un grand nombre de servantes qui allaient au marché avec leurs paniers, caquetant entre elles et attendant de pouvoir traverser la mare. Un de ces bipèdes aquatiques s'approche de moi :

« — Hein, monsieur, passons-nous? »

« Le voyant mal en jambes, je répondis que non; mais le bandit traduisit ce *non* comme fait l'amant de celui de sa maîtresse, parce qu'il lisait dans mes yeux l'envie de passer, et il répéta :

« — Hein, monsieur, passons-nous?

« — Laisse donc, je suis très-lourd.

« — Vous ne pesez pas un brin de paille.

« — Quoi! tu voudrais, avec ces jambes....

« — Nous allons voir.... »

« Et je me vis suspendu entre ciel et terre.

« Ah! que j'avais donc bien prévu ma chute! Le pauvre diable ne put tenir sous sa charge; et les servantes malicieuses de s'écrier : « Hou! hou! le monsieur!... le voilà qui va tomber!.. le voilà qui tombe!... Hou!... le voilà tombé!... »

« Et de fait, au milieu de ces acclamations universelles, le balourd, en s'affaissant peu à peu, m'avait plongé dans l'eau courante. Il était resté sous moi; et en sortant sa tête du liquide argileux, il me priait de me lever. Moi, pauvre vieux, avec une main embarrassée de mon parapluie ouvert, je ne pouvais me mettre en équilibre.

« — Hé, monsieur, me disait le pauvre homme, vous y avez pris goût?

« Et je répondais :

« — Laisse-moi donc trouver un point d'appui quelconque! »

« Enfin je me levai comme il plut à Dieu. Et elles riaient de moi, les sournoises, en faisant semblant de me plaindre. Je payai par pitié mon obole à ce méchant Caron qui ne m'avait pas déposé sur l'autre rive, et je lui dis : « Tu vois si je ne pesais pas un brin de paille? » Le lazzarone, comme extasié de ma générosité, répondit : « Vous avez raison, vous pesez beaucoup, parce que vous êtes un homme d'or! »

Que dites-vous de cette réponse? Vous en recevrez par jour mille pareilles, en vous promenant chez ce peuple paresseux mais alerte. Et maintenant, monsieur, que dans cette causerie préliminaire je vous ai fait connaître celui qui nous guide et ceux que nous allons visiter, nous pouvons nous mettre en marche. Je dis en marche, entendons-nous bien, et non pas en voiture ni à cheval. Je voudrais bien entrer dans le corricolo d'Alexandre Dumas et y trouver son esprit et sa plume. Par malheur, on ne s'est jamais promené en corricolo dans Naples, et ce rapide attelage ne roule plus



Mendiantes dans la rue de Tolède, à Naples. — Dessin de Ferogio.



Le corricolo. — Dessin de Ferogio.

que dans les campagnes la foule bariolée qu'un cheval de rien emporte si légèrement.

J'ai sous les yeux un dessin de ce véhicule, et, tout comique qu'il soit, ce n'est point une caricature. Ne sont-ils pas dix-sept entassés là-pêle-mêle : quatre sur l'unique banc de la caisse : un gros prêtre, un vieux bonhomme et une femme entre eux avec son enfant sur les genoux; trois autres, dont le cocher, sur le brancard (le cocher se met quelquefois derrière, à l'anglaise, tenant le fouet et les rênes par-dessus la tête de ses pratiques); puis deux femmes assises sur la banquette, cinq hommes debout devant elles, un autre homme assis sur un marchepied postérieur, et qui tient une malle sur ses genoux; enfin un gamin dans le filet qui dandine sous la carriole si bien peuplée. J'ai vu de plus, quelquefois, un lazzarone ou deux courir derrière la voiture et s'y suspendre de temps en temps n'importe où, pour se reposer, s'attachant aux roues, aux parois ou à la limonière, par de vrais tours de force. Et tout cela, traîné par une seule rosse qui paraît tomber d'inanition, se précipite à fond de train dans des flots de poussière et franchit plusieurs milles au galop.

Par malheur, dis-je, on ne s'est jamais promené ici dans ce véhicule pittoresque. Autant vaudrait voyager dans Paris en patache : on serait moins remarqué. D'ailleurs le corricolo va trop vite et ne laisse pas le temps de regarder. Partons donc à pied, si vous le voulez bien, et entrons dans les quartiers populaires.

II

La rue de Tolède. — Les *popolani* libéraux. — Le vieux Naples. — L'histoire de Pinerol : l'horloge du menu peuple. — La rue du Port; taverne en permanence. — Les défis des *mellonari*. — Les *maccaronari* et leurs pratiques. — Les *frangellini*. — Le *pizzaiolo*. — Digression sur les vins de Naples. — La marchande de maïs.

Nous sortons de bonne heure; la grande rue de Tolède est encore plongée dans un profond sommeil. Nous allons donc la quitter, si vous le voulez bien : elle n'offre d'ailleurs rien de remarquable. C'est une double file de maisons assez également alignées, et qui ressembleraient presque à nos maisons de Paris, si elles n'avaient pas un certain air d'ampleur qui manque aux nouvelles constructions parisiennes. Ici les étages sont moins rapprochés; les croisées, plus hautes, donnent toutes ou presque toutes sur des balcons spacieux : chacune a le sien, qui peut contenir aisément six à sept personnes. Chaque maison ou *palais*, car c'est le nom ampoulé qu'on donne ici à la moindre bicoque, a sa porte cochère ouverte sur la rue; les trottoirs s'abaissent assez ingénieusement pour permettre aux voitures de passer sous ces vastes arcades et de s'engager dans les cours intérieures, assez larges pour que l'attelage le plus lourd y tourne aisément. Entre ces portes cochères, dans la rue de Tolède, s'alignent des magasins pareils aux nôtres, et qui donnent à Naples un certain air de ville de province accoutrée *à l'instar de Paris*. Dans la journée, la rue est vivante et bruyante comme notre rue Saint-Denis; il y a, de plus, entre les boutiques, des étalages de marchands ambulants qui ajoutent à tout ce bruit certaines intonations de musique foraine. C'est un lieu de promenade et un centre d'affaires; les voitures s'y pressent à toute heure du jour, et toutes les voitures, hélas! inventées pour écraser les passants, depuis la calèche des oisifs jusqu'aux grands chars de chanvre infect qui passent la nuit, tirant derrière eux une sorte de paillasson au bout d'une longue corde. Sur ce paillasson, qui traîne ainsi sur le pavé, est assis un enfant qui chante, ou plutôt qui pousse des cris aigus, répondant aux plaintes des lourdes roues.

Je me trompais, tout à l'heure, en vous disant que la rue de Tolède n'offre rien de curieux; je voulais dire seulement qu'elle est la moins curieuse des rues napolitaines. Mais la moins curieuse des rues napolitaines, celle qui ressemble le plus aux rues des deux mondes, a encore son caractère, son individualité marquée, ses libertés surtout, qu'elle perdra bientôt sans doute, mais qu'elle n'a pas encore perdues tout à fait. Ainsi l'édilité italienne, qui vient de succéder au syndicat indifférent des Bourbons, n'a pas encore obtenu des porchers l'engagement formel de ne plus faire passer leurs animaux dans la plus belle rue de la ville. On y rencontre encore assez souvent, sur les trottoirs trop étroits et sur les larges dalles où roulent les voitures, entre les jambes des chevaux ou des passants, les groins intempestifs de ces pachydermes. Je ne parle pas des troupeaux de chèvres et de moutons, ni des vaches qui vont le matin, de porte en porte, distribuer leur lait qu'on trait sur place pour la sécurité des consommateurs; ni des poules et des coqs qui descendent quelquefois familièrement des ruelles voisines où ils ont leurs basses-cours autorisées, ni des ânes chargés d'immondices ou de comestibles, ou montés par des cavaliers sans prétention, ni des bœufs traînant des chariots, ni des mendiants à moitié nus, étalant des plaies hideuses pour soulever les cœurs qu'ils ne savent plus toucher autrement : on voit tout cela dans la rue de Tolède. J'insiste seulement sur les sangliers peu sauvages qui font une si étrange figure entre ces boutiques prétentieuses et ces palais historiés d'écussons.

Cependant, à l'aube (et nous venons de sortir à l'aube), la noble rue est vide encore, inerte et endormie. C'est à peine si l'on voit passer, avec son âne, le balayeur privé, qui recueille son fumier avant que les balayeurs officiels soient éveillés encore. Ceux-ci le laissent faire, parce qu'il leur épargne de la besogne, en emportant à la campagne ce qu'ils seraient forcés, eux, de jeter dans les égouts ou à la mer.

Mais, dans les quartiers populaires où nous entrons, tout s'éveille, et nous pouvons déjà, dès les premières heures du jour, découvrir tout ce qu'il y a de misère et d'incurie chez cette plèbe presque sans besoins et qui se laisse vivre.

Je ne parle pas des hauts quartiers, ceux qui montent de la rue de Tolède au nouveau cours Victor-Emmanuel, admirable promenade en construction, qui enlace à mi-côte les pittoresques hauteurs où Naples est adossé. Ces hauts quartiers sont habités par les *popolani* libéraux,

ceux qui ne veulent pas être appelés lazzarones. Ils ont leurs cercles politiques, leurs chefs officiels; ils ont même leurs journaux, et comprennent fort bien ce que veut dire *Italie une*. Leur geste habituel consiste à lever l'index de la main droite à la hauteur de leurs yeux : c'est leur manière d'indiquer qu'ils sont pour l'unité de l'Italie.... Mais j'allais causer politique : on y incline toujours, quoi qu'on fasse, en parlant de Naples par le temps qui court. Laissons ces questions brûlantes, et constatons seulement que les lazzarones des hauts quartiers ne sont plus du tout lazzarones. Ils ont adopté des opinions presque voltairiennes; ils ont rabattu leurs pantalons jusque sur les souliers, dans lesquels ils marchent bourgeoisement; ils louent des chambres où ils dorment sur des lits à eux; ils roulent les macaronis nationaux autour de fourchettes d'étain au lieu de les porter avec leurs doigts dans leur bouche. Ils ne volent plus, ils nient les miracles, ils travaillent. Rien ne les distingue plus de nos ouvriers du faubourg Saint-Antoine, si ce n'est qu'ils endossent la jaquette au lieu de la blouse bleue, et qu'on ne les rencontre jamais ivres par les grands chemins.

Ils habitent cependant un quartier qui n'a pas toujours été si honorable. Il fut un temps où les rues de Monte Calvario, qui sont maintenant les plus civilisées, formaient une sorte de banlieue très-mal hantée et assez pareille au fouillis de maisons que la civilisation a reléguées et murées hors de la porte de Capoue : triste refuge du vice indigent. Autrefois, quand on disait d'une femme : « Elle demeure dans les hauts quartiers, » autant valait dire : « C'est une malhonnête femme. » Il en était ainsi du Cavone, rue percée dans les anciennes carrières qui creusaient la colline où rampe à présent l'Infrascata, d'où son nom de Cavone, et le surnom de *cavajola*, qui est la plus grosse injure qu'un Napolitain puisse jeter à une femme. Tous ces quartiers suspects sont aujourd'hui les mieux habités.

En revanche, si vous descendez au bord de la mer, dans la vieille ville, dans les ruelles des marchands, autour de la place du Marché, qui vit décapiter Conradin et assassiner Masaniello, vous verrez dans toute sa pittoresque laideur le vieux Naples. Des sentiers tortueux, où deux moines un peu corpulents ne passeraient pas de front, rampent et rôdent entre des maisons borgnes, louches, que n'éclairent pas de pauvres lucarnes percées au hasard. Une porte vermoulue donne seule un peu de jour et d'air à ces habitations invraisemblables, et si elle s'entr'ouvre quand vous passez, elle vous montre des cours fétides et dont les pourceaux de nos pays civilisés ne voudraient pas, ou des sous-sols humides, boueux, suintant des traînées d'eau saumâtre, et meublés de paille pourrie, où des familles entières vivent pêle-mêle, dans une malpropreté qui ferait horreur si elle ne faisait pas pitié.

C'est de là que sort toute cette population sans foi ni loi qui peuple encore les rues de Naples, et que nous voyons dès l'aube, dans notre promenade matinale, se répandre à flots par la ville pour chanter dans les rues, demander l'aumône, vendre des journaux ou des poumons pour les chats et voler des mouchoirs de poche.

Ceux-ci croient au miracle de saint Janvier.

Ces familles sauvages sont réveillées le matin par le marchand d'eau-de-vie, qui, en criant : *Centerbe! Centerbe!* dès que l'aube blanchit derrière le Vésuve, tire du sommeil et met sur pied toute la partie vicieuse des bas quartiers. Le peuple a ainsi le passage de certains marchands qui lui marquent les heures, comme le passage de certains oiseaux marque les saisons. Si vous voulez vous renseigner complétement là-dessus et entrer en plein, de prime-saut, dans les mœurs populaires, il faut prier Bidera de vous raconter l'une de ses plus curieuses histoires, celle de Pinerol.

Pinerol ou Pennerol est le fils d'un sergent de marine qui se battit pour ou contre nous, du temps de Championnet et de Murat, selon les circonstances, et qui finit par mourir à l'hôpital. La veuve hérita de toute la discipline militaire, et son horloge était précisément le passage des vendeurs ambulants. Elle se réveillait le matin à la voix du marchand d'eau-de-vie; elle faisait alors le signe de croix, murmurait ses prières et se mettait au travail. Son métier consistait à faire des *quinzagli* pour les cochers.

Mais elle songeait d'abord à éveiller son fils Pinerol, qui dormait du sommeil du juste. Pinerol se soulevait sur son séant et retombait aussitôt comme un pantin dont on lâche les fils. Sa mère le rappelait, mais il ne l'entendait pas; sa mère le secouait, mais il ne bougeait guère; sa mère le menaçait, mais il dormait profondément. Puis tout à coup il sautait à bas du lit, enfilait ses pantalons et se précipitait vers la porte. C'est que la marchande de marrons bouillis passait dans la rue en criant : *Allesse cause!* Et cette marchande était le réveille-matin de Pinerol.

Après déjeuner, Pinerol sortait pour acheter le charbon de sa mère. Il faisait naturellement l'école buissonnière, en gamin de Naples, qui rendrait des points au gamin de Paris. Il jetait sa monnaie par les rues comme s'il jouait *a lo masto*, c'est-à-dire au palet; il s'arrêtait avec ses camarades à baguenauder en chemin; et pendant ce temps sa mère, en voyant passer les fromages blancs (les *ricottellos*) et le lait caillé, comptait les minutes. Par le passage des crémières, elle savait, à quelques secondes près, le temps perdu par Pinerol. Enfin, le marmot arrivait en chantonnant le couplet à la mode :

> Je connais une fillette
> Qui s'appelle Caroline;
> Belle, fraîche et si câline :
> Elle est toute sucre et miel!

Et la mère de lui crier : « Pendu! (*Mpiso :* c'est une des injures populaires). Il te faut une heure pour acheter trois quarts de sou de charbon. — Hé, maman, que dites-vous? une heure? — N'entends-tu pas les chèvres qui passent? (Or, les chèvres et les vaches passent à sept heures du matin.) — Les chèvres, ce matin, objecte Pinerol, se sont levées de bonne heure. — Vite donc:

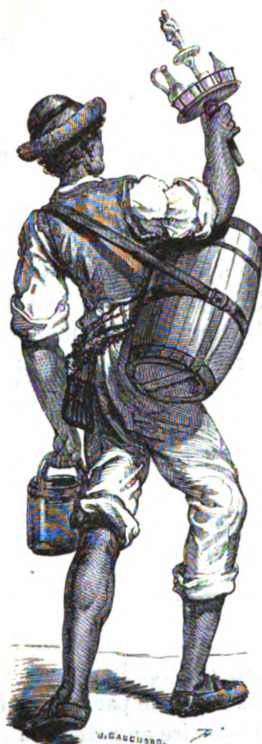
n'entends-tu pas la clochette de la vache ? » Et le pauvre Pinerol reçoit un revers de main sonore, et il pleure en disant : « Y en a-t-il de ces diables de bêtes qui passent par Naples pour me faire rouer de coups. »

La mère allume le feu. Passent les marchands de viandes et de légumes pour la soupe : il est huit heures. Les belles vendeuses d'œufs, qui ne se mettent pas en route avant neuf heures, indiquent à Pinerol qu'il est temps de balayer la maison ; mais lorsqu'il entend la voix rauque du *marinaro* qui arrive de Sorrente et qui crie son beurre (le beurre de Sorrente est exquis), Pinerol court vers sa mère et la presse de mettre la soupe dans le pot-au-feu, parce qu'il est dix heures.

A onze heures passent les recuites (*ricotte*) de Castellamare, et Pinerol met la table en chantant ; puis tout à coup un chœur discordant s'élève de partout ; les vendeurs crient tous à la fois, et Pinerol éclate en transports d'allégresse. Il est midi, l'heure où l'on mange : « A manger, mère, à manger ! » (*Ohi, mà, a magnà !*)

Arrivent après les marchands de radis et de raiponces : il est une heure.

La mère et le fils remercient Dieu et se lèvent de table ; elle se remet à l'ouvrage et il lave les plats. Passent les châtaignes rôties : deux heures. A trois heures, la vendeuse d'eau soufrée (nous la retrouverons plus tard) apporte, comme d'habitude, son verre plein à la veuve. A quatre heures, les vaches sortent, et Pinerol a la permission d'aller jouer, mais jusqu'à cinq heures seulement, l'heure où les vaches rentrent. Jusqu'à présent, les bruits de la rue ont marqué le temps sans discontinuer.



Aquaiolo ambulant.



Paysanne (contadina) venant au marché. Dessin de Ferogio.



Marchand de fruits et de vinaigre.

Ici cependant il y a une lacune, à moins que le marchand de poissons ne vienne annoncer six heures ; mais il est irrégulier et quinteux comme les hasards de la pêche et les caprices de la mer. Au défaut de rumeurs périodiques supplée le soleil qui décline et le jour qui meurt. La nuit tombe et Pinerol allume la lampe ; les vendeurs nocturnes reprennent la tâche interrompue et remplacent la sonnerie des horloges qui n'existent pas. Passent les olives : neuf heures ; la veuve et Pinerol se mettent à souper tête à tête ou, comme on dit ici, cœur à cœur. Revient le marchand de marrons : dix heures. Arrive une heure après le marchand de lapins, dont la voix sinistre annonce qu'il est temps de s'aller coucher. Pinerol, à qui sa mère racontait en ce moment le *Cunto de la cunti* (le Conte des contes), récit populaire qui défie toutes les imaginations de l'Arioste et d'Alexandre Dumas, Pinerol envoie le marchand de lapins à tous les diables. Mais il le faut ! On dit son rosaire et l'on se couche ; les cloches sonnent : c'est minuit ; et comme les montres des sonneurs des trois cent soixante-dix églises de Naples ne sont pas d'accord, le tocsin continue pendant un bon quart d'heure. Enfin la dernière vibration du dernier clocher en retard s'éteint dans le silence. Et Pinerol dort.... jusqu'au passage des marrons bouillis.

C'est ainsi qu'on vit dans les bas quartiers de Naples, et vous voilà déjà initié à quelques-uns des petits métiers ambulants qui font vivre ce peuple qui vit de si peu. Mais il y a mille et un autres métiers qui méritent votre attention et la réclament. Voulez-vous, monsieur, venir avec moi dans la rue du Port, un soir d'hiver ou un soir d'été, n'importe, c'est toujours le même mouvement et le même bruit. Figurez-vous entre deux rangées de maisons ; deux



Le marchand de macaroni. — Dessin de de Bergue.

lignes de comptoirs mobiles et chargés de comestibles, suivant la saison. Avant l'occupation des Français, ce n'étaient pas seulement des comptoirs, mais des baraques qui servaient le jour de taverne et la nuit d'auberge à tout un peuple déguenillé. Ces baraques s'appelaient des bancs, et ceux qui y couchaient des banquiers : ils étaient là pêle-mêle, avec des façons débraillées qui offusquaient même les soldats de notre première République. Une charge de cavalerie balaya la rue, et les baraques furent brûlées dans une nuit. Depuis lors l'auberge a disparu, mais la taverne est restée.

Rien n'est plus étrange que ces comptoirs ornés de tentes ou de baldaquins qui les protégent contre le soleil et la pluie. Le soir, elles sont éclairées de veilleuses ou de lanternes protégées le plus souvent par des cornets de papier. La rue est ainsi coupée en trois, comme nos boulevards dans la dernière semaine de l'année. Dans ces trois nefs circule ou plutôt se presse une foule houleuse. Tout ce monde, à peine vêtu, souvent bras nus et nu-pieds, en manches de chemise ou même en chemise, et plus pittoresque que jamais, maintenant que les garibaldiens parsèment de vermillon, d'amarante et d'écarlate cette fourmilière déjà si bariolée, tout ce monde va et vient, se coudoie, se tutoie, tempête et vacarme surtout avec un fracas presque furieux. Tout s'exagère dans ce pays exorbitant : on ne marchande rien sans disputer, et les disputes s'irritent avec rage. Il y a souvent des couteaux tirés pour un quart de sou. Figurez-vous donc le bruit : les injures, les imprécations et les vociférations pleuvent, roulent, grondent, mugissent, éclatent d'un bout à l'autre de la rue. Les marchands qui ne se disputent pas crient leurs marchandises d'une voix tonnante qui couvre tout.

C'est là que, selon la saison, vous verrez le *castagnano* dénoncer ses marrons rôtis d'une voix caverneuse, ou les marchands de pastèques (melons d'eau) lutter entre eux de forfanterie et d'hyperboles. L'un fait peindre sur sa boutique Polichinelle et don Nicolas (nous retrouverons ces deux personnages), qui scient un melon démesuré. L'autre, un gigantesque canon crachant des éclats de pastèques. Ailleurs, c'est une éruption de concombres sortant d'un cratère enflammé. Et devant ce marchand il y a foule. Vous ne sauriez croire à quel point le fruit qu'il débite est populaire. Il faut voir les gamins de Naples plonger leur tête entière dans d'énormes tranches rouges de ce melon, qui leur coûte si peu. Et ils disent en riant que pour un sou (ce qui est vrai) ils mangent, boivent et se lavent la figure.

Et il faut entendre les marchands, les *mellonari*, se défier entre eux d'un bout à l'autre de la rue, et renchérir l'un sur l'autre pour faire valoir leurs friandises populaires. L'un crie d'une voix de stentor : « Castellamare, quelle merveille ! ils sont de Castellamare. » Et le second : « Ils sont venus de la fonte des neiges et ils sont de feu ! » Alors ils fendent en deux un melon intact et battent leur comptoir de leur coutelas. Et, comme s'ils avaient trouvé un trésor, crient au miracle : « Oh ! quelle beauté ! quelle splendeur ! C'est le soleil qui se lève ! » L'autre prend alors son melon partagé dans ses deux mains, et faisant une croix de ses bras les tend au peuple en criant comme un désespéré : « Le soleil, le voici ; l'autre, c'est la lune ! A huit sous le soleil, à quatre sous la moitié, et même trois, si on la mange ici ! » Le combat est ouvert. Un petit lazzarone est amené avec une énorme pastèque sur la tête, et sur la tête de l'enfant le *mellonaro* fend la pastèque en deux avec la périlleuse adresse de Guillaume Tell. Le coup fait, le marchand démène ses bras, sa tête, son corps entier comme s'il nageait dans l'air. Et il exclame avec rage : « Oh ! la huitième merveille du monde ! Du feu, du feu ! » L'adversaire répond encore plus haut : « Le Vésuve, le Vésuve ! » Et l'autre hurle aussitôt, avec une énergie croissante : « Etna et Montgibel ! » Il semble alors qu'on soit à bout d'hyperboles, mais rien n'arrête le peuple napolitain. Le mellonaro qu'on croyait vaincu se redresse et crie d'une voix tonnante : « C'est l'enfer avec tous ses diables ! » Puis se tournant vers son confrère, il lui jette ce mot méprisant : « Voyons ce que tu peux dire de plus fort. »

Et pendant la discussion, tout le peuple rit, siffle, bat des mains, et, dégarnissant les comptoirs des deux marchands, mange, boit et se lave.

Un peu plus loin, règne le *maccaronaro*, le marchand de macaroni, l'un des hommes les plus corpulents et les plus glorieux de la ville. Près de lui sa femme étale des formes copieuses qui réjouiraient les yeux de Rubens. Il crie, et les étrangers ne peuvent le comprendre : *A vi ccà la cotta de li vierdi*. Si je vous traduis ce patois, vous ne le comprendrez pas davantage. Il signifie : La voici, la cuite des verts ! Ces *verts* sont les macaronis tout verts, c'est-à-dire tout frais, point réchauffés ; le Napolitain ne parle jamais que par couleurs ou images. Et en criant ainsi, avec une dextérité merveilleuse, le maccaronaro plonge sa cuiller ou quelquefois ses mains dans la chaudière, en retire des poignées de longs tuyaux de pâte à peine cuite, qu'il sert dans vingt assiettes, sans poudre de *cacio-cavallo* (fromage de cheval), et distribue à vingt consommateurs en moins de temps qu'il ne vous en faut pour voir ce qu'il fait. Le consommateur prend son assiette d'une main, et de l'autre, avec les fourchettes du père Adam, lève en l'air, aussi haut qu'il peut la lever, une forte pincée de son mets favori ; alors, sa tête en arrière et ses yeux au ciel, il contemple la pitance avec béatitude. Il ouvre après la bouche, où dégoutte le jus de tomates ou tout simplement le beurre fondu ; il savoure dévotement les avant-goûts des joies complètes qui l'attendent, et happe enfin d'un trait la pâte, sans plus d'efforts qu'on n'en ferait chez nous pour lamper un verre de vin. Le lazzarone avale ainsi un kilogramme de macaroni en trois minutes. Il en avalera bien deux, si vous les lui payez.

Ailleurs, un autre industriel fabrique ses *franfellicchi*, encore un mets populaire, un composé de farine, de miel et d'œufs, si je ne me trompe, car je n'ai jamais eu le courage d'en goûter. Tout cela se pétrit ensemble et

s'étire en longs rubans jaunâtres, élastiques, qui s'allongent indéfiniment; puis on roule la composition à peu près comme nous roulons nos crêpes, et on l'offre à qui veut en prendre.

Il y a aussi le *pizzaiolo*, qui prépare en public sa cuisine appétissante : d'énormes mate-fain bien épais, bien graisseux et farcis d'ingrédients qu'il m'est impossible d'énumérer, d'autant plus qu'ils varient selon la saison et selon le caprice du cuisinier plein de fantaisie. Dans les *pizze* que j'ai là sous les yeux, il entre de l'ail à allécher toute la Provence; il entre des herbes, des sardines, du jambon, de la *mazzarella* (fromage gluant, filandreux, blanchâtre) et des épices dont je ne sais même pas les noms. Cette combinaison est un régal, et non pas seulement pour les gens du peuple. Il y a des *pizzioli* bourgeois dans la rue de Tolède, un entre autres dont l'arrière-boutique est hantée par des crinolines et des habits noirs. On y arrose ce qu'on mange de boissons aussi compliquées que les *pizze* mêmes : ces boissons, dont les étrangers se pâment à cause de leurs noms célèbres, s'appellent falerne, lachryma-christi, marsala, etc.

Incidemment, et pour l'édification des voyageurs, le *lachryma-christi* n'existe plus et je doute qu'il ait jamais existé; le vin du Vésuve est du reste très-supérieur à la potion âpre ou sucrée (au choix) qu'on nous donnait et qu'on nous donne toujours pour les larmes du Christ. Par malheur le vin du Vésuve manque depuis longtemps, car aux années malades ont succédé des années indigentes. Quant au marsala, c'est une sorte de liqueur qui se fabrique un peu partout et à Marsala même. Je ne dis rien du capri, ni du falerne; ce sont presque des produits chimiques préparés par un marchand ingénieux nommé Scala.

Si donc vous avez soif à Naples, tâchez de boire du vin de Gragnano, qui est très-bon quand il est pur, ou mieux encore du vin des Pouilles. Et si vous n'en trouvez pas, renoncez de bonne grâce à la couleur locale et buvez patriotiquement du vin de Bordeaux.

Je n'en finirais pas, si je voulais m'arrêter devant toutes les boutiques de cette foire permanente qui fait de la rue du Port une tumultueuse taverne en plein vent. Je ne veux cependant pas la quitter sans vous indiquer du doigt la marchande d'épis (la *vendi-spighe*) que vous trouvez là comme dans presque toutes les rues de Naples. Elle est accroupie à la turque sur ses jambes croisées; elle a devant elle son foyer en terre et souffle sur les braises avec une sorte d'éventail en paille grossière, tressée à Ischia et ajustée au bout d'un morceau de bois. Et elle crie : « Dindonneaux tout tendres, tout chauds et tout beaux! » Vous cherchez de tous vos yeux les dindonneaux qu'elle vous annonce. Hélas! ce n'est qu'une hyperbole ou un euphémisme, comme presque tout ce qui se dit dans ce patois excessif et figuré. La pauvre femme vend de simples épis de maïs : c'est la nourriture des plus pauvres. On les mange tels quels, sans en mêler la farine avec du sucre et du lait pour en composer ces *gaudes* populaires qui sont le régal de la Franche-Comté et de la Bresse. Qu'importe, les lazzarones se jettent sur ces épis dorés, comme sur les morceaux de prince. Ils se contentent de rien, ces grands philosophes, et quand ils n'ont plus faim, ils sont heureux.

Cependant, tout en nous promenant dans les bas quartiers, nous avons déjà vu les petites industries qui font vivre le pauvre monde. Nous avons vu comment le peuple mange, et c'est déjà quelque chose, car le manger tient beaucoup de place dans l'existence des nécessiteux. Nous allons voir maintenant comment le peuple s'amuse.

III

Comment le peuple s'amuse. — Le carnaval. — La fête de Piedigrotta. — La *villa Reale* livrée à la plèbe. — Les filles de province : leurs costumes. — Les *cafone*. — Les jeux populaires : la *scopa*, la *cazetta*, le *tocco* et la *morra*. — L'*amprô* genevois. — La tarentelle. — Les bacchanales sous la grotte du Pausilippe — Le pèlerinage de Monte-Virgine. — Les *canta-figliole*. — Le retour de la madone de l'Arc. — Les courses de voitures et leurs suites.

Comment le Napolitain s'amuse? Voici, monsieur, une lettre qui est facile à faire, et nous n'avons qu'à regarder à la fenêtre pour voir ce peuple en joie et qui se réjouit en plein air. Car il y a des villes, et Naples est du nombre, où le monde aime le soleil, comme il y en a d'autres où le monde aime la maison. Connaissez-vous Berlin? Voilà le type de la cité abritant une population casanière.. Sauf la grande et belle avenue des Tilleuls égayée par des étrangers, des soldats et des étudiants, c'est un filet de rues mortes. La vie est dans l'intérieur des maisons, la vie studieuse, intime, chrétienne. A Vienne, en revanche, les promenades surabondent : on sent une population qui n'aime pas à rester chez soi.

On le sent encore mieux à Naples. Nous sommes en plein carnaval, le peuple s'égaye. On entend partout, particulièrement le soir et surtout le dimanche, une musique atroce, flageolée par une flûte ou un sifflet quelconque et accompagnée du ronflement désagréable qu'on produit en frottant des doigts une tige de roseau fichée dans une espèce de tambour. Cette musique annonce une mascarade. Autrefois les bandes masquées qui traversaient les rues avaient de curieuses traditions; elles jouaient la comédie, et Bidera vous dira que c'était encore la comédie atellane. Notre guide a même prétendu que la *Zeza*, farce populaire et très-licencieuse que les franchises du lazzarone faisaient passer encore il y a trente ans, est antérieur au char de Thespis et à l'invention de la tragédie grecque. Je vous engage à n'en rien croire : l'idée fixe de Bidera était de démontrer que Naples existait avant la création du monde. Il le prouvait et il le croyait, ce qui est encore plus étonnant.

Maintenant la comédie en plein vent ne court plus la ville à la clarté des torches, promenant des scènes ambulantes que les multitudes plébéiennes suivaient des jambes, autant que des oreilles et des yeux. Les masques manquent d'imagination et de mémoire. Ce sont des Turcs dansant avec force grimaces, pour l'agrément des étrangers, ou Polichinelle chevauchant la vieille femme que nous avons vue partout, même en France. Ce sont

des mascarades vénales qui tendent leurs chapeaux aux passants. On ne se grime plus pour s'amuser, mais pour gagner sa vie. Le carnaval n'existe plus.

On me dit qu'on veut le ressusciter, et qu'après douze années de carême assombries par la vieillesse maussade et défiante du feu roi Ferdinand, nous allons revoir dans la rue de Tolède ces chars fantastiques et mythologiques d'où les masques déclaraient la guerre aux balcons, échangeant avec eux des grêles de dragées et des nuages de fleurs. Je doute que cette restauration du carnaval réussisse. Les traditions coupées ne se renouent plus. Nous vivons d'ailleurs dans un siècle trop sérieux pour qu'il reprenne goût à ces folies. La gaieté n'est plus de mode, elle disparaît de partout, et où elle existe encore, elle est fiévreuse, encanaillée, comme dans nos bals de l'Opéra.

Décidément non, ce n'est pas dans ces jours de joie officielle, convenue, qu'il faut voir le peuple. C'est dans ses fêtes à lui, dans ses fêtes religieuses surtout, car je vous parle d'un pays où la religion est gaie. N'avez-vous pas entendu parler, par exemple, de la fête de Piedigrotta? C'était autrefois, à Naples, une sorte de procession militaire. Elle avait lieu le 8 septembre; elle célébrait à la fois une des fêtes de la Vierge et une victoire de Charles III de Bourbon sur les Autrichiens. Vingt mille hommes pour le moins, choisis parmi les uniformes les plus éclatants, défilaient devant le palais du roi, puis se rangeaient en haie le long de Sainte-Lucie et de la Chiaia, jusqu'à une petite église élevée à l'entrée de la grotte du Pausilippe. Après le défilé des troupes, le roi montait dans son plus beau carrosse et chacun des princes le suivait dans une voiture de parade escortée de valets à pied en costume carnavalesque et roulée au pas par huit chevaux empanachés. Ce cortége traversait ainsi les quais et les promenades qui mènent du palais royal à l'église de Piedigrotta. Le roi mettait alors pied à terre et allait s'agenouiller avec son auguste famille devant la madone. Le sacristain de l'endroit présentait au souverain une image et un bouquet. Le souverain prenait le bouquet et baisait l'image.


Les marchands du matin. — Dessin de Ferogio.

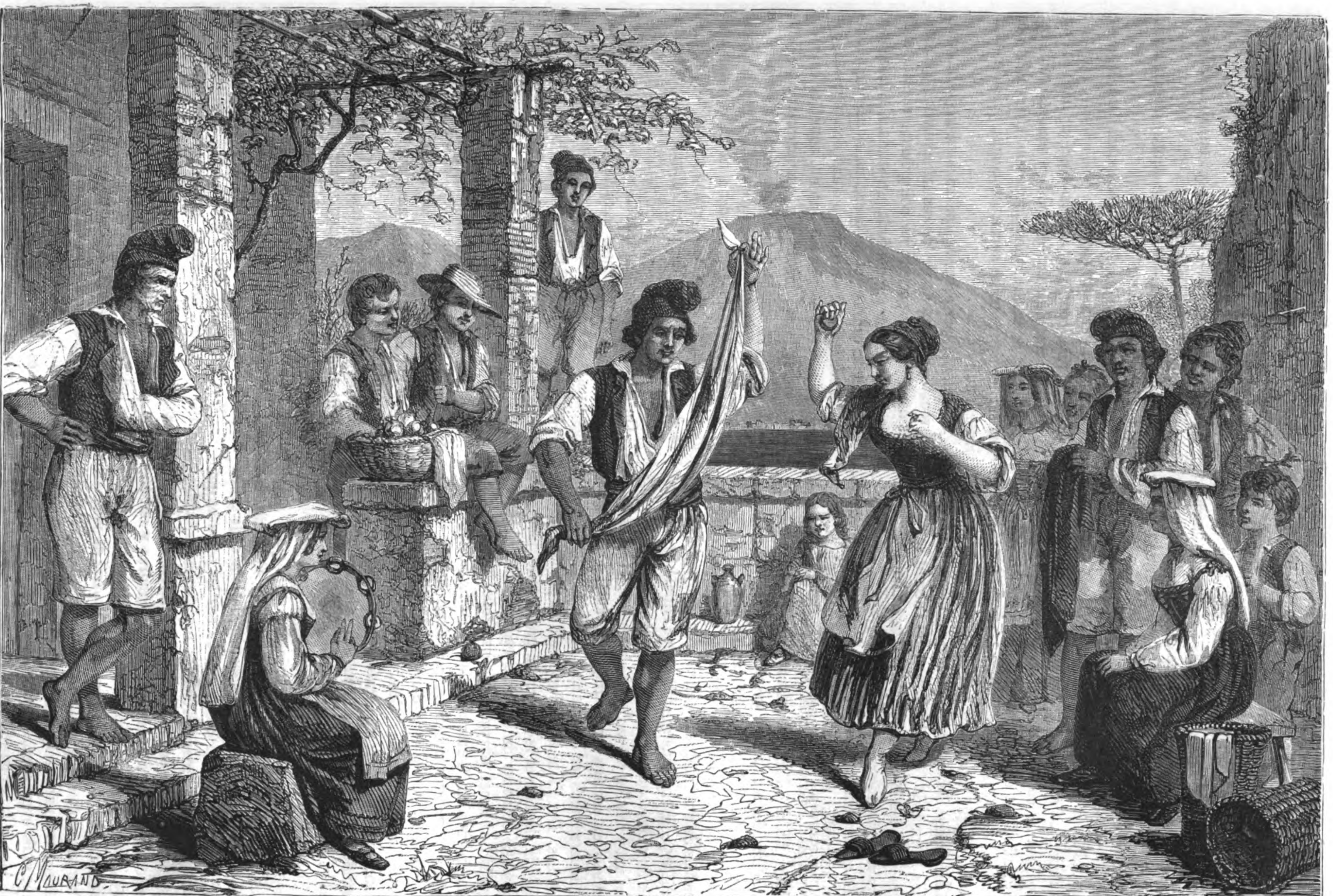
L'an dernier, ce fut Garibaldi qui se rendit à la place du roi dans l'église de Piedigrotta. On lui présenta l'image et le bouquet; il les reçut et fit même un petit discours assez ému. La madone était ornée de rubans tricolores.

Ce que je vous raconte là, n'est cependant que la partie officielle et vulgaire de la fête. Il y a partout des défilés de soldats et des voitures de parade. Mais ce qu'on ne voyait qu'à Naples, c'était le peuple qui donnait pleine carrière à sa gaieté tumultueuse et complétait le spectacle par les costumes autrement pittoresques que ceux des princes et ceux des soldats.

Vous connaissez, monsieur, les Tuileries de Naples, cette villa Reale qui longe la mer comme le jardin français longe la Seine. Les jours ordinaires, cette promenade n'offre rien de remarquable en fait de promeneurs; les jours fériés, dans l'après-midi, elle est encombrée de bourgeois endimanchés qui la rendent insupportable. Mais la veille et la nuit de Piedigrotta, c'est l'endroit le plus étrange, le plus pittoresque et le plus vivant que j'aie jamais vu. Car en ce temps-là, les sentinelles ne repoussent pas brusquement tout ce qui n'est pas redingote ou crinoline. La promenade appartient au peuple et le peuple l'occupe tumultueusement.

Ce spectacle m'est resté dans les yeux, je le vois nettement sur la feuille de papier où court ma plume. Quelle foule! que de couleurs! que d'élégances inconnues sur nos boulevards où toutes les femmes portent la même robe! quelle diversité de types, de physionomies, de costumes, de richesses et de beautés! C'est que dans ce jour-là les filles et les femmes accourront ici de tous les points de l'extrême péninsule, et avec un peu d'attention et d'érudition (Bidera met tout son savoir à votre service), vous pouvez étudier dans les costumes de ces belles provinciales l'histoire si accidentée et si bigarrée de ce beau pays.

Ouvrez les yeux et regardez bien; voici des Procidanes qui ont gardé leur simarre antique, le mouchoir négligent qui pend de leurs têtes et des profils classiques au nez droit. Voici les filles de la Grande-Grèce qui



La tarentelle. — Dessin de de Bergue.

ont un diadème d'or et une ceinture d'argent, comme les épouses d'Homère. Plus loin la Capouane, enfant de la Campanie, plie sa *magnosa* sur sa tête à la façon des sibylles et des vestales que nous voyons sur les vases antiques. Les Samnites (que j'aime ces vieux noms!) n'ont rien de cousu sur leur corps, si ce n'est la chemise; elles se drapent dans une étoffe tissée et teinte par elles-mêmes, et qui leur sert de jupe et de tablier. Leur corsage n'est qu'attaché sur leur poitrine; les manches sont tenues avec des rubans. Telles sont les filles robustes et un peu farouches du Comté de Molise. D'autres, les Abruzzaises, ont des tresses relevées qui rappellent les coiffures des statues grecques. Leurs hommes s'affublent de peaux de mouton pendant l'hiver et marchent dans des sandales attachées avec des courroies de cuir, comme les anciens Lestrigons. Et c'est ainsi que les Étrusques, les Grecs, les Romains, même les Arabes et les Normands (dont le costume et l'accent se perpétuent chez les Pouzzolanes), ont laissé leur trace dans ce pays si curieusement mélangé.

Et maintenant que vous connaissez les femmes, avides de voir, parfois même d'être vues (telles sont les *Cafone*, provinciales, richement attifées de vestes en satin ou en velours broché d'or et portant dans l'épaisse chevelure qui, dénouée, leur tombe jusqu'aux pieds un stylet précieux qui est à la fois leur parure et leur défense), maintenant que vous connaissez les jeunes mariées des Pouilles ou des Calabres qui font ici leur voyage de noces, car il est convenu (quelquefois même stipulé par contrat) que le *sposo* conduira sa femme à Naples au 8 septembre, pour voir les merveilles de la capitale et les magnificences du cortége royal. Regardez aussi les paysans, les montagnards et les marins de ce beaux pays, les hommes. Depuis le simple appareil du pêcheur napolitain : la chemise et le caleçon en grosse toile, jusqu'aux costumes éclatants de certains endroits des Abruzzes, depuis le bonnet phrygien du lazzarone jusqu'au chapeau pointu du Calabrais, toutes les formes les plus bizarres et les plus riches couleurs s'entremêlent et s'entre-choquent devant vous dans un magnifique désordre. Remarquez surtout les Calabrais, sveltes, élancés, bronzés par le soleil; et parmi les Calabrais, ceux de la Grande-Grèce : ils ressemblent aux cavaliers athéniens qui galopent sur la frise du Parthénon.

Tels sont les personnages; mais il faut les voir en mouvement ce jour-là, dans le jardin royal qui dépasse tous leurs rêves. Ils forment des groupes étonnants autour des fontaines, devant les statues, le long de la grille qui sépare le jardin de la rue ou sur les pelouses qui leur sont abandonnées. Tous les marchands ambulants que nous connaissons déjà circulent dans ces allées ordinairement interdites; tous les jeux populaires y ont élu domicile, à la barbe ébouriffée des soldats et des jardiniers royaux. Ici c'est un gamin qui a parié de jeter en l'air un rotolo de figues (le rotolo pèse deux livres) et de les recevoir dans sa bouche une à une, sans en manquer une seule et sans reprendre haleine un moment. Ailleurs on joue à la *scopa* (c'est un jeu de cartes dont les figures et les couleurs sont celles du tarot) ou bien à la *cazetta*, qui est une récréation moins tranquille. Seize lazzarones montés les uns sur les autres s'érigent en pyramide et se mettent en marche en chantant un chœur alterné :

CHOEUR SUPÉRIEUR. — O gamin qui êtes dessous, prenez garde de ne pas tomber!

CHOEUR INFÉRIEUR. — O gamin qui êtes dessus, soyez forts et tenez-vous bien!

ENSEMBLE. — Qu'on pince ici ou qu'on pince là, nous devons passer par tout Caserte!

Et la marche continue jusqu'à ce qu'un faux pas ou un mouvement d'épaules ébranle et renverse tout cet échafaudage ambulant. Les lazzarones s'écroulent les uns sur les autres en se rouant de coups, puis s'en vont jouer à autre chose.

A la *morra*, par exemple, qui est aussi un jeu romain. Je vous envoie un dessin de cet amusement populaire. Les deux joueurs portent un poing fermé en l'air et le laissent retomber en dépliant un certain nombre de doigts (à leur caprice) et en criant un nombre quelconque. Le nombre crié par chacun d'eux doit répondre à la somme des doigts dépliés par l'un et l'autre. Si ce calcul de hasard se trouve juste (et si, par exemple, je lâche deux doigts en criant : Cinq, et mon adversaire en lâche trois), c'est un point de gagné. Les bras se lèvent et retombent ensemble, les deux nombres sont criés en même temps, et cela très-vite, en cadence, ce qui rend le jeu fort singulier pour l'étranger qui n'y comprend rien.

On se sert d'un système pareil pour tirer au sort dans les jeux d'enfants ou même dans des circonstances plus sérieuses. C'est ce qu'on nomme le *tocco*. La bande qui consulte ainsi le hasard se place en rond, tous les bras se lèvent et retombent en lâchant un certain nombre de doigts; on les additionne et l'on compte alors un, deux, trois, à la ronde, en allant, à chaque nombre compté, d'un joueur à l'autre, après avoir désigné d'avance celui par lequel on devait commencer. On compte ainsi jusqu'à ce qu'on arrive au total de l'addition, et le joueur désigné par le sort est celui sur lequel retombe ce dernier nombre.

A Genève, les enfants ont une façon plus étrange encore de tirer au sort, dans leurs récréations de collége. C'est ce qu'ils appellent l'*ampró*, d'où vient le verbe amprôger. Cela consiste à réciter une kyrielle de mots bizarres; il y en a dix-sept : *Ampró, Giraud, Carin, Careau, Dupuis, Simon, Carcaille, Brifon, Piron, Labordon, Tan, Té, Feuille, Meuille, Tan, Té, Clu.* C'est l'écolier sur qui tombe ce *Clu* qui doit sortir, ou jouer le premier, selon l'occurrence. Pardonnez-moi cette réminiscence. J'ai cette phrase dans l'oreille : elle me rappelle mes meilleurs jours.

Revenons à Naples, cependant, et bien vite, car dans cette villa Reale que j'ai quittée si brusquement, j'entends le tambourin qui bat le rappel, le tambourin et les castagnettes. Heureux et noble tambourin, aussi vieux que Cybèle, à ce que prétend Bidera, qui aime à vieillir

toutes choses, aussi ancien en tout cas que les fresques d'Herculanum, où il est peint aux mains des sveltes Bacchantes qui le frappaient et l'agitaient de leurs doigts légers. Courons vers ce bruit, c'est la tarentelle!

On se salue d'abord, on gambade timidement, on s'éloigne un peu, puis l'on revient, on ouvre les bras, puis l'on s'étourdit dans une ronde véhémente. Bientôt les danseurs se quittent et se tournent le dos comme dans la scène de Gros-René et de Marinette.

L'homme invite, et la fille a peur :
Elle est revêche, il est trompeur;
Elle est jalouse; on se querelle;
Et puis à genoux, tour à tour,
On fait la paix, on fait l'amour
En tarentelle.

J'aime le bruit du tambourin.
« Si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle,
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions, en nous aimant,
La tarentelle! »

Voilà ce qu'on voit dans la villa Reale, la veille et le jour de Piedigrotta. Toutes ces fêtes durent pendant la nuit; le jardin reste ouvert et sert de salle de danse ou de salle à manger, ou même de dortoir à ces familles venues des provinces. Elles dorment sous les étoiles, bercées par les chansons de ceux qui veillent ou par les molles cantilènes de la mer.

Cependant, un peu plus loin, sous la grotte de Pausilippe, appelée aussi grotte de Pouzzoles, tunnel antique admirable presque aussi haut que la colline, voûte immense,

Dont les césars romains mesuraient, orgueilleux,
La courbe colossale à leurs tailles de dieux,
(Henri de Lacretelle.)

sous cette grotte, les torches s'agitent en tous sens, laissant partout des traînées de résine, et la danse, le chant, l'orgie s'exaspèrent jusqu'à la fureur. Ce sont de vraies bacchanales antiques. Cette nuit-là, il n'y a plus de police, il n'y a plus de clergé : le peuple est souverain, et il lance à tous brins sa gaieté débridée. La fête souterraine a quelque chose de sauvage et de violent qui fait peur. C'est dans cette rage de plaisir que s'exaltent les poëtes et les musiciens populaires. C'est là qu'ils composent entre eux la chanson de l'année, celle qui fera demain le tour de Naples, et après-demain peut-être le tour du monde. Vous connaissez, n'est-ce pas, monsieur, *Te voglio ben'assaie*, *Fenesta vascia*, et toutes ces tendres paroles que nos jeunes Parisiennes ne dédaignent pas de roucouler? Vous connaissez au moins ces airs que Rossini, Bellini, Donizzetti ont imités plus d'une fois, souvent même intercalés tels quels dans leurs scènes les plus pathétiques? Vous ne vous doutez pas qu'ils sont nés dans la grotte de Pouzzoles, d'une assemblée de va-nu-pieds qui ne savaient ni la gamme ni l'alphabet.

Je voudrais vous parler longuement de ces chansons, mais je l'ai fait ailleurs[1], et j'ai ici trop à dire encore. Je voudrais vous montrer le peuple dans toutes ses fêtes, et notamment dans le pèlerinage de Monte-Vergine. Ce pèlerinage, qui se fait à la Pentecôte, est pour les Napolitaines ce que Piedigrotta est pour les Calabraises, leur voyage de noces, et une clause expresse de leur contrat. Comme Piedigrotta, Monte-Vergine est un but de dévotion : les filles y portent des vœux, les pécheresses y vont faire pénitence. C'est un sanctuaire élevé sur une des montagnes qui entourent Avellino. L'ascension se fait à pied, pendant la nuit, à la clarté des torches; les groupes montent lentement, en chantant des oraisons et des litanies; la foule est immense et serpente en file interminable du haut au bas de la montagne, à travers des bouquets de chênes et de fouillis de châtaigniers monstrueux. Les pénitentes montent échevelées, souvent pieds nus; il y en a qui, arrivées dans l'église, la traversent en rampant sur leurs genoux et en traînant leur langue sur les dalles. Je ne vous parle pas des innombrables *ex voto* dont les dévotes vont surcharger les murs du sanctuaire. La puérilité de ces pratiques gâtent l'effet du pèlerinage, vraiment poétique et religieux.

Mais ce que je veux noter comme trait de mœurs, c'est qu'ici, comme à Piedigrotta, la dévotion est accompagnée des transports de la joie la plus folle et la plus éclatante. Il y a d'abord les *canta-figliole* qui répondent aux improvisateurs de la grotte de Pouzzolles. Les *canta-figliole* (chanteurs de jeunes filles) se défient entre eux; ce sont des luttes poétiques pareilles à celles des églogues. Une bourse de soie est le prix du vainqueur. Le peuple est juge. Les poëtes improvisent en chantant sur un air connu des couplets dont le refrain est ce mot de *figliole* (jeunes filles), jeté comme une exclamation au bout de chaque strophe et répété par la foule en chœur: *Figliole! Figliole!* comme les Grecs chantaient autrefois : Hyménée! Hyménée! Et les jeunes filles sourient, car elles sont les reines de ces fêtes. Ce n'est point la femme qui est glorifiée ici par la poésie populaire, car la femme n'appelle plus l'amour une fois qu'elle a donné sa main. C'est la vierge seule; elle le sait et s'en réjouit; elle ose sourire, elle ose rougir de joie, non de pudeur; elle ose avouer ses espérances et déclarer son légitime orgueil quand elle entend retentir autour d'elle le refrain consacré : « Des jeunes filles, des jeunes filles! »

Mais ce qu'il y a de plus étrange dans la fête, c'est le retour à Naples, depuis la *madone de l'Arc* qui est la dernière étape en revenant de Monte-Vergine. Ce retour est une course fantastique. Figurez-vous des milliers de chars revenant pêle-mêle, à toute bride, au galop de chevaux qu'on croirait emportés. Il y en a dans le nombre quelques-uns qui roulent lentement, traînés par des bœufs, quelquefois par un bœuf et par un âne. Ils sont recouverts d'une tente ornée de myrtes et de roses; les jeunes filles ont la tête couronnée de ces fleurs, les hommes ont des feuilles de chêne et des pendeloques de cerises; quelques-uns portent de longues perches où pen-

1. *L'Italie est-elle la terre des morts?* Paris, Hachette, 1860.

dent des lanternes, des images de madone, des paniers, des seaux et des rameaux bénits. Autour du char, des femmes qu'on croirait ivres et qui ne sont que folles de joie, s'affublent de chapeaux d'hommes et dansent au son du tambourin; d'autres, dans le char, choquent des timballes et des cliquettes, tandis que des *zampognari* que je n'ai pas besoin de vous décrire, car ils courent maintenant les deux mondes, gambadent et pirouettent en soufflant dans leurs cornemuses et dans leurs flageolets. C'est l'équipage patriarcal, presque homérique. Mais la génération jeune roule au galop furibond d'un seul cheval des quinzaines de plébéiens entassés dans un corricolo plus léger que les flots de poussière qu'il soulève, et ce corricolo, paré ce jour-là de feuilles, de festons, de guirlandes à n'en pas finir, hérissé de perches et de drapeaux, se précipite dans les rues de Naples et les traverse d'un bout de la ville à l'autre (l'espace d'une lieue pour le moins) d'une seule course effrénée, haletante, précipitée encore par les chants et les cris qui s'élèvent de partout: «Des jeunes filles, des jeunes filles!» Et ce n'est pas tout: entre les corricoli, les carrozzelles, les calèches de louage, et même entre les voitures de maîtres qui sont en-



Le jeu de la morra. — Dessin de de Bergue.

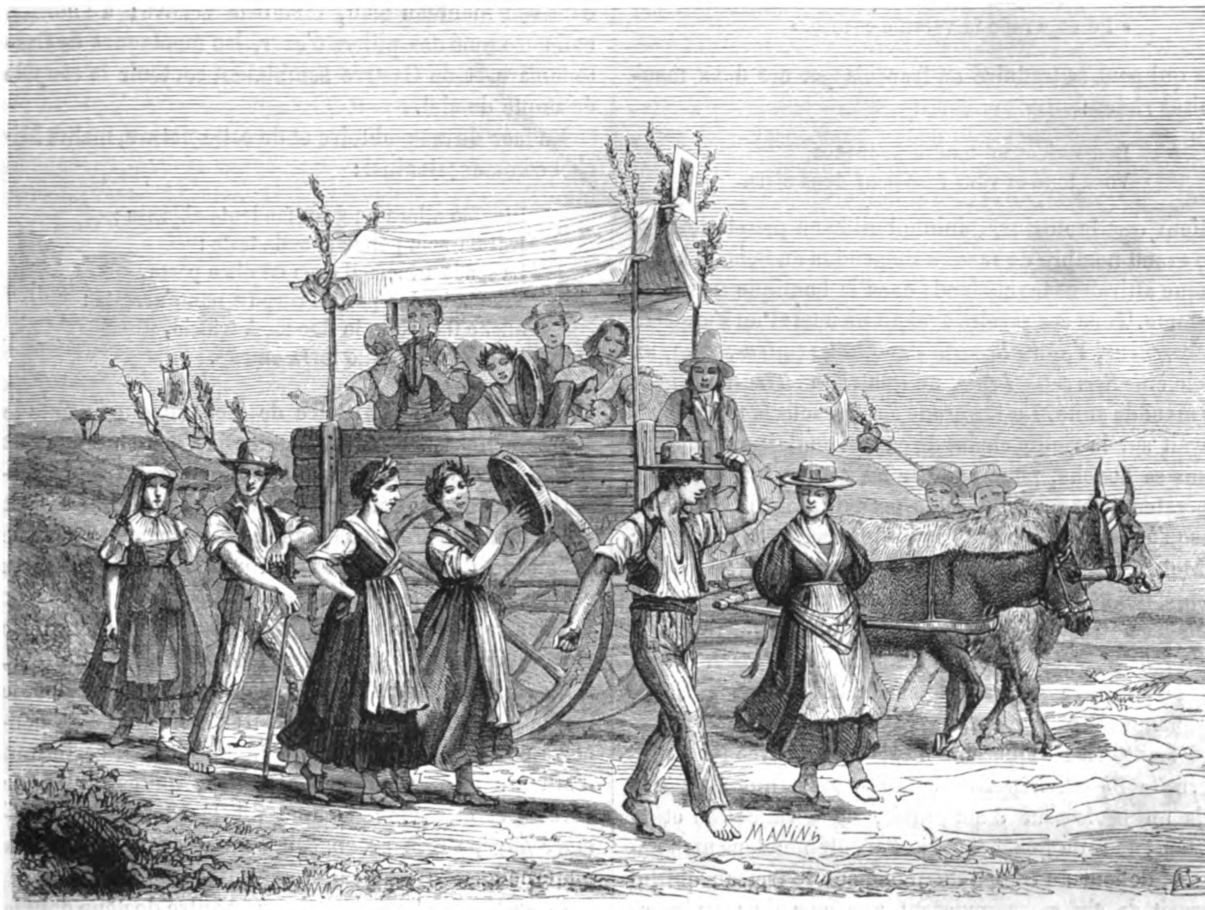
trés dans la bagarre, les défis s'élèvent, des défis vertigineux qui montent et tournent la tête aux cochers les plus pacifiques. Ils partent alors, et le galop de leurs chevaux devient furibond; ils sont cinq, six attelages de front dans les rues encombrées de peuple et vont toujours, aveugles, forcenés, jusqu'à ce qu'un char éclate en morceaux, éparpillant sa cargaison d'hommes. Alors tout s'arrête un moment, tout se tait jusqu'à ce que ces débris se balayent et se relèvent. Puis la course fatale recommence avec les hurlements des hommes, les roulements des roues et le cliquetis des chevaux dont les pieds ferrés heurtent le sol et battent des éclairs.

Il y a toujours, après chacune de ces fêtes, une vingtaine de malheureux qui restent estropiés toute leur vie. Mais qu'importe? ils sont allés à Monte-Virgine et ils ont fait quatre à cinq lieues dans une heure! Ils ont dépensé leurs économies d'un an dans les tavernes de Mercogliano ou de Monteforte; ils ont chanté les jeunes filles, ils ont dansé la tarentelle et fait leurs dévotions à la madone.... Ils sont heureux!

Tels sont les divertissements du peuple de Naples.

Marc MONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le retour de la fête. — Dessin de de Bergue.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER[1].

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Le môle. — Don Piriquacchio, le barbier populaire. — Le chante-histoires. — Le coup d'épée de Renauld. — Le dernier chanteur du môle. — Le prêcheur ambulant. — Le vrai Polichinelle. — Les comédiens improvisateurs. — Le théâtre San Carlino. — Pasquale Altavilla et ses cent quatre-vingts pièces. — La parodie du *Trovatore*. — Le Polichinelle actuel.

Mais vous n'avez jusqu'à présent, monsieur, que les amusements exceptionnels du peuple. Je voudrais vous montrer ses récréations de tous les jours ou au moins de tous les dimanches, et à cet effet je vous propose une promenade aux environs du port. Le môle était autrefois un endroit fort curieux pour l'observateur ; il l'est maintenant beaucoup moins, grâce aux embellissements, très-nécessaires d'ailleurs, qui l'ont rendu plus propre et plus agréable. Il offrait autrefois au peuple une fête permanente ; il offre maintenant aux voitures un chemin commode et bien dallé.

Mais si le port lui-même a pris cet air d'élégante vulgarité qu'imposent l'utilité et la salubrité publiques, les rues qui le précèdent ou qui le suivent, ou qui l'entourent ont encore quelque chose des beaux jours abolis. Ce n'est plus, il est vrai, le barbier populaire que Bidera m'avait fait remarquer sur le môle même. Il s'appelait don *Piriquacchio*, nom que je vous défie bien de prononcer et de

1. Suite. — Voy. p. 193.

retenir, et il avait inscrit ces deux vers sur l'enseigne de son échoppe :

« Don Piriquacchio amoruso
« Pe doje rane fa varva e caruso. »

Ce qui peut se traduire en français par ces deux mauvaises rimes :

Don Piricouac, tendre pour tous,
Vous tond et vous rase pour deux sous.

Mieux que le distique, inintelligible au peuple illettré, un grand nombre de rasoirs suspendus au bois de la baraque attiraient les chalands dans la boutique du savant homme. Tous ces rasoirs avaient un nom : l'un s'appelait l'*Écorcheur*, l'autre *Regarde-les-Étoiles* (*mira-stelle*), un troisième *Serre-les-Dents*, un quatrième *Tire-les-Pieds*, et ainsi de suite. Le lazzarone entrait sous la tente, s'asseyait sur la vieille chaise de cuir et mettait une pomme dans sa bouche, pour amortir les coups du formidable opérateur. Don Piriquacchio prenait alors l'*Écorcheur*, jusqu'à ce que le patient mutilé lui criât avec angoisse : « Maître, change de rasoir ! » Il prenait alors *Serre-les-Dents*, qui se trouvait plus mauvais encore, puis un à un tous les autres, et il ne manquait jamais de revenir à l'*Écorcheur*, son instrument le moins douloureux. L'opération terminée, la pratique s'en allait le visage en sang, en mangeant sa pomme.

Hélas ! don Piriquacchio n'existe plus. Avec lui a disparu le *Chante-Histoires* (*canta-storie*), qui était à la fois un professeur d'antiquités, de déclamation et de poésie ! Que de fois, hélas ! je l'ai entendu dans mon enfance, debout au milieu du môle, sur le tréteau qui lui servait de chaire, ce puissant amuseur du peuple, ce fameux maître Michel, qui m'honorait d'une affection toute paternelle, et qui, ordonnant à son public de me faire place, m'asseyait toujours à ses pieds, au premier rang ! Autour du tréteau, sur des bancs de bois, se rangeaient les habitués, les *passionnés*, comme on les appelait alors.

Ce public en chemise ou en caleçon, composé d'enfants, d'hommes, de femmes et de vieillards, était bien l'auditoire le plus singulier du monde. Les uns semblaient recueillis, repliés sur eux-mêmes, plongés dans les méditations les plus profondes ; les autres étaient suspendus, bouche béante, aux paroles de l'orateur. Ceux-ci riaient, pleuraient, s'irritaient, et du geste et de la voix accompagnaient le récit du maître. Des marmots vêtus d'un fragment de toile qui flottait autour d'eux comme un pavillon, écoutaient gravement, les mains derrière le dos, campés d'aplomb comme des statuettes. Derrière les bancs des passionnés, se pressait, debout, la foule mobile des amateurs. Maître Michel, monté sur sa planche et tenant en main une longue verge qui figurait l'épée de Renaud, ou, si l'on veut, le trident de Neptune, soulevait à son gré ce peuple turbulent, cette mer houleuse. Derrière lui se dressait le vieux Château-Neuf, la forteresse aux canons braqués sur la ville, et où les enfants de la libre Helvétie faisaient jour et nuit sentinelle, vêtus de rouge comme des forçats. Devant lui les mille navires du port étendaient, comme une forêt de sapins, leurs vergues blanches. Par-dessus les mâts et par delà la mer, immobile dans son manteau bleu, fumait le Vésuve ; à l'horizon enfin, comme des piliers d'azur, les montagnes de Castellamare et de Castrée semblaient soutenir la coupole éclatante du ciel.

En face de cet auditoire et de cette nature, maître Michel commençait ainsi :

Rinaldo allora un gran fendente abbassa :
E il Saracin percuote sulla testa :
La spada trincia il capo ed oltre passa,
Trincia in due parti il corpo e non s'arresta :
Anche il cavallo in due metà trinció,
E sette palmi sotto terra entró [1].

On le voit, c'est l'histoire de Renaud que raconte le chante-histoires. Renaud, comme je l'ai dit ailleurs, est le héros du peuple napolitain, et l'on serait traité d'impertinent par le professeur du port, si on lui apprenait que Roland le Furieux joue le rôle principal dans le poëme de l'Arioste. C'est pourquoi le chante-histoires est appelé aussi le chante-Renaud.

Dans ce mot composé, le verbe est aussi exact que le substantif. Le professeur ne déclame pas les vers italiens, il les chante. Comme il a deux langues à son service, le toscan et le dialecte napolitain, il se croit obligé de donner à chacune d'elles un accent spécial. Il craindrait d'ailleurs de faire du tort à l'italien, qui est la langue savante et étrangère, comme dit le Pancrace du *Mariage forcé*, s'il la prononçait comme la vulgaire et la maternelle.

Ce système est aussi suivi par un autre docteur dont je parlerai tout à l'heure, le prêtre populaire. Celui-ci a un troisième idiome, le latin, qu'il chante positivement, quand il cite un passage de l'Évangile ; quant à l'italien, il se contente de le déclamer avec une lenteur sonore, réservant au dialecte l'accent ordinaire, dont il exagère même la familiarité. Rien de plus amusant que ces trois voix se succédant presque sans interruption, dans la bouche du prêtre ; on croirait entendre trois hommes qui se passeraient l'un à l'autre à chaque instant la parole : un chanteur, un tragédien et un bouffon de carrefour.

Mais revenons au chante-histoires. Quand il a dit l'octave de l'Arioste ou le dizain de tel autre poëte qui a célébré Renaud, il n'a encore prouvé qu'une chose, c'est qu'il sait lire, science fort rare à Naples, même chez les bourgeois, mais pas assez cependant pour mériter la faveur populaire. D'ailleurs, il aurait beau chanter de l'italien toute la journée, il ne serait point compris de ses auditeurs. Les vers de l'Arioste ont besoin pour eux d'une traduction et d'un commentaire : le professeur prend donc la parole et explique son texte dans le langage

1. Renaud alors porte un grand coup d'estramaçon et frappe le Sarrasin sur la tête. L'épée tranche la tête et passe outre ; elle tranche le corps et ne s'arrête pas : elle trancha aussi le cheval en deux moitiés, et s'enfonça de sept palmes dans la terre.

de ces bonnes gens. C'est là son triomphe. Jamais docteur de Sorbonne n'a montré une aussi vaste érudition; jamais commentateur du Dante n'a tant enrichi de son propre fonds les passages obscurs du poëte. Il transporte son auditoire dans le moyen âge où combattait Renaud le paladin contre les païens d'Assyrie; il groupe autour de lui, dans les personnages qu'il connaît, la sirène Cléopatre, Frédéric Barberousse, l'empereur Héron, sainte Diane, vierge et martyre, dont la chapelle est à Baïa (à ce nom, on se découvre et l'on se signe); il raconte les malheurs des chrétiens persécutés par les protestants arabes, qui versaient du plomb fondu dans les oreilles de saint Procope (à ce récit, on éclate en cris d'indignation); il console enfin son auditoire en lui apprenant comment la vierge Judith, ayant coupé la tête au sultan, le grand Renaud, courant à son secours, massacra de sa propre main toute une armée de nègres. Toutefois un grand péril menace le vertueux paladin.... Ici tout le peuple est en suspens, attendant avec une muette anxiété qu'on lui dise quel était ce péril; mais le chante-Renaud, s'interrompant tout à coup, ajoute ces trois vers de sa façon à la strophe de l'Arioste:

> Ora vi piaccia alquanto a por la mano
> A vostra borsa, e farmi dono alquanto;
> Che finito ho di gia l'ottavo canto[1].

Il reste alors planté comme un piquet sur sa planche, et les *passionnés*, qui n'ont pas toujours dîné ce jour-là, s'empressent de lui porter leur obole.

Hélas, hélas! je parle de lui au présent, comme s'il existait encore. Et cependant, je vous l'ai dit, il n'existe plus. J'ai entrevu le dernier chante-histoires il y a quelques années, non sur le môle, mais derrière la douane, dans un carrefour humide et sans soleil. Ce n'était plus maître Michel, mais son successeur en titre, un hercule à lunettes, dont j'ai malheureusement oublié le nom. Le public était moins nombreux, moins fidèle surtout; les passionnés semblaient beaucoup plus rares. J'en ai cependant retrouvé deux ou trois, immobiles comme autrefois et plus attentifs que jamais à cette histoire mille fois entendue. Quant au chanteur, il était toujours le même, fier, pompeux, épique, et plus roi dans son exil qu'il ne l'avait été dans ses grands jours de toute-puissance. Il parla quatre heures, selon son habitude, et s'arrêta tout à coup au moment le plus dramatique pour accabler son auditoire de son impitoyable conclusion:

> Do la felice notte a chi mi ascolta;
> Narrero di Rinaldo un altra volta[2].

Il ôta alors ses lunettes, ramassa son mouchoir, roula son manuscrit sous son bras, et s'en alla gravement, suivi d'une foule suppliante. «Mon bon *canta-storie*, lui disaient les plus influents et les plus belles, apprends-nous, je te prie, ce qui arriva à ce pauvre Renaud que tu as laissé si misérable; pour l'amour de Dieu, dis-le-nous.» Mais le *canta-storie* resta inflexible, car il savait à merveille, le puissant romancier, que tout son pouvoir était dans son silence, et que la moindre parole indiscrète serait une véritable abdication. Il continua donc, sans sourciller, sa marche triomphale, et entra majestueusement dans une taverne voisine, en souriant comme Jupiter.

Mais, hélas! celui-là même n'existe plus. Je ne le trouve maintenant nulle part: le P. Gavazgi, prédicant populaire, a pris sa place. Le P. Gavazgi est l'orateur en plein vent qui a suivi l'armée de Garibaldi. Vêtu d'une chemise rouge, il haranguait l'an dernier le peuple et lui faisait des sermons contre le pape et le roi de Naples. Il remplaçait à la fois le chante-histoires et le prêcheur ambulant.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps devant ce dernier personnage: on m'accuserait d'impiété. Il se tenait debout sur un tréteau, un crucifix à la main. Derrière lui se déployaient, tendues contre la muraille, d'énormes images de dévotion, représentant toute la fantasmagorie infernale des superstitions ultramontaines. Et le brave homme pérorait, déblatérait, vociférait contre les incrédules dans un style de carrefour, en faisant le moulinet avec son crucifix. C'était à soulever le cœur. N'eût-elle supprimé que cela, la révolution italienne serait justifiée.

Le tréteau du prêtre s'élevait devant celui de Polichinelle, et il court à ce sujet une vieille anecdote que je vais vous répéter pour ceux qui ne la savent pas encore. Polichinelle paradait un jour sur le môle, dans le petit théâtre mobile où il aime Colombine, où il trompe Cassandre, bat le gendarme et tue le diable, à peu près comme font toutes les marionnettes du monde, qu'elles se nomment Stentarello, Arlequin, Gianduja, Pierrot ou Guignol. La foule se pressait devant ce spectacle universellement goûté des plus raffinés comme des plus simples, en quittant le capucin qui prêchait en face et roulait des flots de paroles avec la volubilité véhémente de tous les crieurs publics napolitains. Il ne resta bientôt plus un seul auditeur devant les images dévotes. Le moine rappela son monde avec des prières, des sanglots, des menaces; il recourut à ses ressources les plus alléchantes; il mit bas son frac, il montra ses épaules nues, il secoua sur son dos des chaînes en faisant semblant de s'en fustiger. Il ne revint personne. Que fit alors le capucin? Il prit son crucifix des deux mains et le tendit vers le peuple, en criant: «Voici le vrai Polichinelle!...»

Ceci n'est pas une impiété, mais une naïveté d'un sens profond, si l'on veut bien y penser une minute. Le prêcheur avouait sans s'en douter qu'il outrageait Dieu en n'en faisant ainsi qu'une poupée, une marionnette. Il reconnaissait que son crucifix n'était point la croix.

Au moment où je vous écris, monsieur, le prêcheur a disparu, comme le chante-histoires. On me dit qu'il fait

1. Qu'il vous plaise maintenant de mettre quelque peu la main à votre bourse et de m'offrir quelque petit don, car j'ai déjà fini le chant huitième.

2. Je donne la bonne nuit à qui m'écoute; je conterai sur Renaud une autre fois.

encore son métier dans certains quartiers suspects, dans certaines églises reculéesq u'on lui ouvre nuitamment ou dans la ville souterraine. Et là, dans les crises étranges que nous traversons, il cherche à soulever des insurrections et des guerres civiles. J'ignore si ce qu'on dit est vrai; j'affirme seulement que c'est très-probable, mais il vaut mieux laisser cela.

Revenons à Polichinelle. Je ne me lasserai jamais de parler de lui, comme le peuple de ce pays ne se lassera jamais de l'aller voir. Tant qu'il y aura un dialecte



Antonino Petito, Pulcinella du théâtre San Carlino. — Dessin de Hadamard d'après une esquisse envoyée de Naples.

à Naples, il y aura un Polichinelle. Vous connaissez le personnage : il porte une blouse, un pantalon et un bonnet blanc; le bonnet pointu monte en pain de sucre. Un masque noir au nez crochu lui couvre la partie supérieure du visage. Il figure dans toutes les comédies des petits théâtres, et même dans les tragédies populaires. On joue au Sebeto *la Guerre de Troie* avec *Pulcinella*.

Dans les comédies pures, il joue le rôle qu'on veut, le plus souvent une sorte de Jocrisse. Il entre souvent au

hasard dans les pièces et les traverse comme un éclat de rire. Il lui arrive d'improviser tout son rôle ; le plus souvent, il l'allonge considérablement. Au petit théâtre San Carlin, dans lequel nous allons descendre, lorsque le spectacle est un peu court, l'*impresario* dit aux comédiens : « Mettez-y du vôtre ! » Les comédiens



Pasquale Altavilla, auteur et acteur du théâtre San Carlino. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

obéissent, et, s'ils sont en verve, ils font durer chaque acte une heure ou deux.

Nous descendons à San Carlino. C'est un sous-sol dont le moindre inconvénient est de faire prendre un bain de vapeur au spectateur le plus frileux. Tous les sens non esthétiques y sont désagréablement condamnés à un supplice quelcsnque. L'odeur la plus supportable est celle des quinquets. Et vous avez du bonheur, sur les bancs de

ce théâtre, beaucoup trop peuplé, si vous n'y êtes dévoré que par des puces. Mais prenez patience et courage : vos oreilles et vos yeux seront satisfaits.

On donne ce soir : *Na famiglia ntusiasmata pe la bella museca de lo Trovatore* (Une famille enthousiasmée par la belle musique du *Trovatore*). C'est, comme vous le voyez, une pièce de circonstance, comme presque toutes les nouveautés qui paraissent sur ce théâtre heureux. L'auteur à la mode depuis trente ans environ est Pasquale Altavilla. Dès qu'il voit une actualité qui fait événement, il la prend au vol et en compose une comédie en quatre actes. Ces comédies sont toutes singulières; elles offrent, dans leur bouffonnerie exorbitante, un incroyable fond de vérité. Elles sont invraisemblables, mais toujours vraies; impossibles, mais jamais fausses; il y en a qui sont des chefs-d'œuvre de merveilleux et de naturel. Figurez-vous les petites pièces de Molière: *Pourceaugnac*, par exemple, ou *Scapin*, et vous aurez le théâtre d'Altavilla; seulement, le poëte napolitain est moins sage. Il est grotesque à outrance; il lui manque le quart d'heure de réflexion. Je vous envoie le portrait de ce grand comique, qui est en même temps un grand comédien, d'un burlesque à tout rompre. Vous voyez ces petits points blancs qui ourlent son gilet : c'est un vœu qu'il a fait à la madone. Il ne manque pas un office divin; le soir, au théâtre, il fait des folies à dérider un buveur d'opium. Il a écrit cent quatre-vingts pièces, et il est pauvre. Pour chaque pièce on lui donne cinquante francs. Deux cents francs par mois pour jouer la comédie deux fois par jour. Cet argent ne pouvant lui suffire, il donne des leçons de déclamation et de guitare; il est, de plus, mâchicot, et il passe toutes ses matinées au théâtre à diriger les répétitions de ses pièces. Où les écrit-il donc? Le soir, dans les couloirs, pendant les scènes où il ne paraît pas. Il est arrivé ainsi à élever honorablement ses trois fils et à doter ses deux filles, mais il a toujours été pauvre.

Un jour cependant (j'ai déjà publié cette phrase, mais elle est bonne à répéter), il trouva sur son escalier deux petits orphelins abandonnés; il les porta dans les bras de sa femme et leur demanda s'ils s'y trouvaient bien : ils répondirent que oui.

« Restez-y donc, leur dit-il, je travaillerai un peu plus; vous serez les enfants de la madone. »

Silence maintenant, la toile se lève et la pièce va commencer.

Nous sommes chez Éléonore, sœur de Nicolette et de Térésine, sœur en napolitain; nous disons, nous, cousine germaine. Éléonore, ayant reçu un peu plus d'éducation que ses cousines, rougit d'elles et n'avoue pas cette parenté. Elle consent à leur faire du bien, mais à condition que l'une d'elles se tienne à distance, et que l'autre, la Térésine, passe pour la femme de chambre de la maison. Nous apprenons tout cela dans les premières scènes, et nous assistons à des disputes de famille entre les trois sœurs. Enfin tout s'apaise en un moment, parce qu'au fond Éléonore est bonne, et que, la bise étant venue, elle donne six ducats à Nicolette pour que la pauvre fille s'achète une robe *en laine et coton*.

Nous assistons, de plus, à une petite scène de dépit amoureux entre Giuletta, nièce d'Éléonore, et son fiancé. Ces jeunes amours traversent toutes les pièces d'Altavilla, comme toutes celles de Molière. Elles n'en sont d'ordinaire ni le sujet, ni même un épisode nécessaire; elles en sont la poésie. Juliette et son Achille sont donc en train de se bouder, quand on entend dans le couloir des pas et un chantonnement. Aussitôt toute la salle rit aux éclats : elle a reconnu la voix de Polichinelle.


Un abbate. — Dessin de Ferogiò.

Le *Polichinelle* actuel se nomme Antonio Petito : c'est le favori du peuple napolitain, et il mérite cette faveur par beaucoup de naturel, de verve et de grâce. Il entre, les rires redoublent à la vue de son costume extravagant. Il porte un manteau de toile cirée avec un capuchon et des boutons énormes, un gros chapeau de toile cirée également; dans sa main droite un stick qui ne se compose guère que d'une poignée en bois de cerf; dans sa main gauche, deux parapluies, dont l'un en toile blanche contre le soleil. Tout cela pardessus le masque noir, la blouse et le pantalon blancs, qui constituent son accoutrement ordinaire.

Dans cette comédie, Polichinelle entre sous le nom du baron Tiratira. Il est, en réalité, domestique de don Filogonio Ripaverde, propriétaire, et presque fiancé d'Éléonore. Le faux baron vient donc pour sonder la mer où va se jeter son maître, et, en même temps, pour s'insinuer, amoureux lui-même, auprès de Térésine. Non, je ne saurais jamais vous dire le feu roulant de sottises, d'inepties, de naïvetés, de bévues, de balourdises, de quiproquos, d'imbroglios, de pataqu'est-ce, qui jaillit en perpétuelle éruption de la bouche infernale de Polichinelle! La Juliette lui fait les doux yeux pour rendre jaloux son Achille; rien n'est plus amusant que de voir le prétendu baron, planté comme un flambeau, ses deux parapluies à la main, entre les deux amoureux qui se disputent et se rapatrient. Quand il s'aperçoit du rôle qu'on lui fait jouer, il s'écarte et insinue à sa place le comte Mollamolla, autre caricature qui vient d'entrer, enveloppé dans un châle à l'anglaise. « Ah çà! comte, lui dit Polichinelle, il paraît que ta sœur n'est pas sortie ce matin? »

Ce comte Mollamolla n'est autre que Coucoumella, domestique de place; il s'est faufilé dans la maison d'Éléonore à la faveur du *Trovatore*, l'opéra de Verdi, qui fait fureur à Naples et dont Éléonore s'est affolée. Pour être

admis chez elle, il suffit d'avoir une *toquade* (passez-moi l'expression) pour la musique de Verdi. Cette musique est le motif de la pièce et l'occasion du formidable malentendu que je vais avoir à vous raconter.

Polichinelle est fort embarrassé dans cette maison, parce qu'il ne connaît pas le *Trovatore*. Il prie donc Achille de lui raconter la pièce, pour qu'il ne fasse point la figure d'un idiot. Achille la lui raconte ; mais comme ce poëme est fort compliqué (les habitués de l'Opéra doivent en savoir quelque chose), et que Polichinelle coupe le récit d'interruptions qui l'embrouillent encore, il en résulte que le pauvre diable entend sens dessus dessous, à tort et à travers. Il confond tous les rôles, et voici comment il explique le libretto de l'opéra : « C'est l'histoire, dit-il, d'une atroce coquine, appelée Eléonore, qui, après avoir fait l'amour avec le comte et don Henri, qui a été condamné à mort, fait une partie de campagne avec un certain don Roch, qui fumait sa pipe, et là, rassemblant un panier de bois, l'allume et y jette son propre enfant, nommé don Peppino, qui meurt dans les flammes. »

Aussi, quand don Filogonio, patron de Polichinelle, vient lui demander le résultat de sa mission et ce qu'il pense d'Éléonore, le pauvre valet, la tête encore toute pleine de cet opéra sinistre, répète à son maître la jolie histoire que je viens de vous raconter.... Je vous laisse à penser l'horreur de don Filogonio (rôle admirablement bien joué par Altavilla lui-même), lorsqu'il apprend que la femme qu'il voulait épouser a deux amants, et, de plus, un enfant qu'elle a brûlé vif; il sort terrifié de cette maison maudite en la vouant à l'exécration du monde.

Voilà le premier acte : est-il assez carré, comme on dit au théâtre, et ne contient-il déjà pas de quoi épuiser l'imagination de quatre à cinq vaudevillistes? Eh bien ! ce n'est qu'un acte d'Altavilla, qui, avec une verve intarissable, en a bien fait six cents pareils, et qui les a faits toujours seuls.... et qui toujours est pauvre !



Vieux bourgeois.—Dessin de Ferogio.

Pendant l'entr'acte, l'*acquaiolo* voisin envoie dans la salle des verres d'eau glacée et blanche de sambuc. Elle coûte un demi-sou le verre (et le billet de parterre, quinze sous). Après cette libation, on a fait provision de fraîcheur jusqu'au troisième acte.

Je ne veux pas, monsieur, continuer jusqu'au bout l'analyse détaillée de cette pièce; elle perd tout à la dissection, sa gaieté d'abord qui est éclatante, inépuisable, et surtout le charme de ce dialecte exubérant qui ressemble à la langue de Rabelais.

Je vous dirai donc en deux mots la fin de l'histoire. Don Filogonio, furieux, épouse la première bonne fille qu'il rencontre et qui lui montre un peu d'affection. Cette fille se trouve être la cousine d'Éléonore, la pauvre Nicolette. Et ce n'est pas tout. Les trois cousines ont un oncle qui vient de mourir en léguant sa fortune à celle des trois qui se mariera la première. Le testament connu, je vous laisse à penser la précipitation d'Éléonore, qui, à la place du Filogonio qu'elle vient de perdre, épouserait le diable, s'il le fallait, pour avoir l'héritage. Mais il est trop tard, la Nicolette est déjà mariée. Comme elle est bonne fille, elle abandonne une forte somme à sa cousine, de qui, dans les mauvais jours, elle avait reçu six ducats pour s'acheter une robe *en laine et coton*. Et tout finit pour le mieux, Achille épousant sa Juliette, et Polichinelle sa Térésine.

Seul, le baron Mollamolla n'est pas content. Ce fripon démasqué doit se sauver à toutes jambes, après avoir failli épouser Éléonore. Avant de prendre la fuite, il a fait une renonciation à la main de la dame, et cette renonciation en style de loi, dictée par Polichinelle, est la parodie la plus bouffonne que j'aie jamais vue en aucun pays. Le Turc de M. Jourdain et la médecine du *Médecin malgré lui* sont du comique sérieux à côté du grimoire de Polichinelle.

La comédie finit par un divertissement où l'on travestit une scène du *Trovatore*. C'est un seul éclat de rire jusqu'au dernier mot....

Heureux peuple !

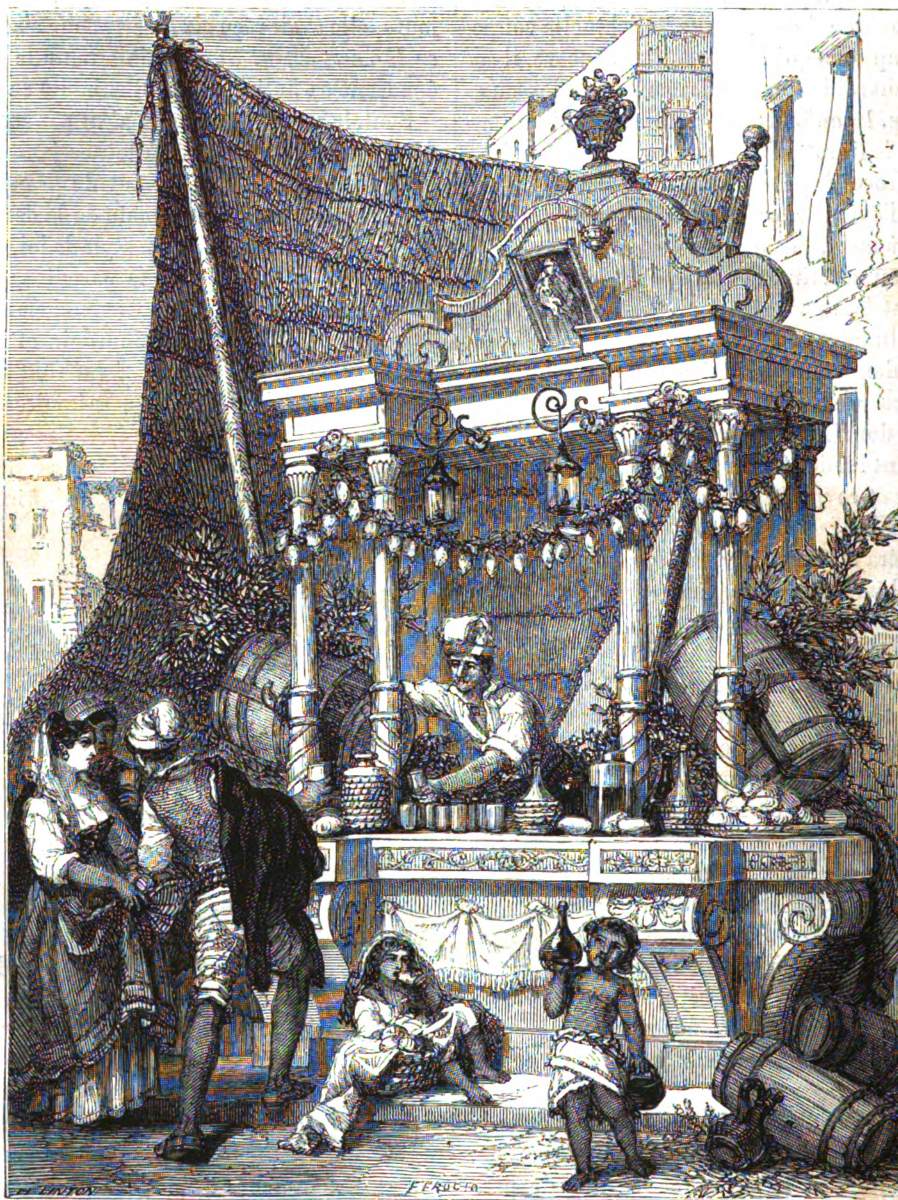
V

Petits métiers : le marchand de bouts de cigares, le décrotteur, l'*acquaiolo*, le *marinaro*. — Les pêcheurs. — Leurs priviléges. — Mot d'un batelier à un officier suisse. — Les pêcheurs de corail. — Conseils aux voyageurs. — Prophétie de saint François de Paule. — Sainte-Lucie. — Festins populaires et religieux. — L'eau soufrée. — Les Luciens et les Luciennes. — Duels populaires à coups de couteau. — Une rixe entre femmes.

Puisque nous sommes au môle, monsieur, restons au bord de la mer, c'est là que nous verrons le peuple le plus nombreux et peut-être le plus curieux de Naples. Dans l'intérieur de la ville, il y a des types bizarres et des métiers fabuleux : le marchand de bouts de cigares, par exemple, qui passe la nuit avec sa lanterne de chiffonnier pendue au bout d'une corde, à chercher dans les coins de rue, parmi les balayures, les rebuts des fumeurs qu'il fait sécher au soleil et revend aux pauvres gens. Il y a aussi le vendeur encyclopédique, le lazzarone qui est propre à tout et qui change de métier à toute heure du jour. L'hiver, il vend de l'eau-de-vie le matin; à midi, il s'établit devant les cafés et cire les bottes aux consommateurs. Je ne ris pas, c'est l'usage. Il ne s'agit point ici du café de l'Europe, le seul connu des étrangers : il n'a rien de remarquable. Je vous parle des vrais cafés de Naples, ceux où l'on a une demi-tasse (*ana solita*) pour deux sous. Les bourgeois du pays y descendent avec toute la boue de la veille et s'assoient devant le café, dans la rue. Le décrotteur

arrive et leur présente son tabouret où les bourgeois posent nonchalamment leurs pieds fangeux qui deviennent luisants pendant que la demi-tasse est servie et dégustée. S'il pleut ou s'il fait froid, le décrotteur entre avec son bourgeois dans l'intérieur du café, où il accomplit ses fonctions sans se gêner le moins du monde. Vous voyez cela partout, pendant l'hiver.

L'après-midi, l'homme qui vient de cirer vos bottes et qui s'est bien gardé de se laver les mains, vend des olives de Sicile, et enfin des lapins pendant la nuit. L'été, à son métier de décrotteur, il ajoute un commerce d'eau ferrée le matin, d'eau neigée l'après-midi et de pastèques le soir. Je vous fais remarquer en passant que l'eau joue un très-grand rôle dans les occupations populaires. Il s'en vend partout et de toutes manières, et je n'ai rien dit encore de l'acquaiolo que vous rencontrez à



L'acquaiolo. — Dessin de Ferogio.

presque tous les coins de rue debout dans une sorte de chaire qu'il s'est élevée en plein vent. Rien de plus curieux, au premier regard, que ce banc surmonté d'un baldaquin, sur lequel sont rangées des piles de citrons et d'oranges, et des files de verres de toutes les grandeurs. Entre les piliers latéraux de la toiture sont suspendus deux barils d'eau neigée que le marchand balance plusieurs fois sur leur axe avant d'épancher l'eau dans les verres qu'il présente aux passants. Tout l'édifice est orné de lanternes, de festons, d'astragales en dépit de Boileau; les parois sont peinturlurées d'aquarelles fantastiques, empruntées à la Mythologie et à la Bible que les Italiens confondent quelquefois. C'est là que vous voyez Moïse faire jaillir les eaux du rocher avec un geste d'escamoteur émérite. De l'aube au soir la foule se presse autour de cette échoppe rafraîchissante en demandant de l'eau claire, ou une limonade, ou une orangeade, ou surtout du *sambuc* (espèce de liqueur



Costumes des environs de Naples. — Dessin de A. Rose.

composée avec le suc du sureau), qui est le grand régal populaire. Le lazzarone altéré se contente de ces simples boissons à un sou le litre, et il rentre chez lui la tête haute, en marchant droit.

Mais tous ces commerces urbains sont méprisés par les riverains de la Marinelle ou de Sainte-Lucie. Ceux-ci se disent hommes libres : ils sont les citoyens de la mer. Le *marinaro* qui possède une barque ou un filet, ou tout simplement une corde qu'il porte en bandoulière avec un croc au bout, entre dans une caste à part qui ne tient d'aucune sorte au reste du peuple. Cette caste a ses lois, ses coutumes, ses privilèges. Promenez-vous le long de l'immense plage, qui du magnifique pont de la Madeleine[1] va jusqu'aux écueils de Mergelline, vous verrez partout des bandes de pêcheurs travaillant ensemble avec un courage et une gaieté qui réjouissent les yeux. Comment se réunissent-ils? Arrêtons-nous là, si vous voulez, sur la grève de Chiatamone, et regardez. Ils se trouvent ici par hasard, l'un d'eux pousse la barque à la mer, les autres accourent, il en arrive de loin qui font signe d'attendre, et on les attend. Sont-ils connus de ceux dont ils vont partager les fatigues? A les voir si vite et si bien d'accord, vous croiriez qu'ils se tutoient depuis des siècles. Ils se voient peut-être aujourd'hui pour la première fois. Mais ici chacun a droit au travail. La mer est grande : il y a place pour tout le monde. Il suffit d'une corde et d'un croc pour tirer le filet et l'on est admis.

Il y a cependant des privilèges. Si, par exemple, un pêcheur découvre un point où le poisson, notamment l'*occhio di mare* (l'œil de mer) surabonde, ce point est à lui. Gare à qui viendrait pêcher là, fût-ce par hasard. Tout riverain a son couteau dans sa poche et l'image de la Vierge immaculée pendue au cou. Si vous l'attaquez dans son droit, il fait sa prière et il vous poignarde.

Le pêcheur est le vrai Napolitain : c'est lui que vous voyez dessiné partout, vêtu simplement d'une chemise et d'un caleçon, coiffé d'un bonnet phrygien et ceint quelquefois d'une écharpe rouge. Il est vraiment beau, d'une beauté fruste et basanée qui ne ressemble en rien aux types de lazzaroni enrubannés des keepsakes et des opéras-comiques. Il faut le voir au travail : regardez-le vous-même, pendant sa pêche laborieuse. Une longue corde sortant de la mer est tirée avec des efforts assidus par une file de pêcheurs qui la tiennent à deux mains et marchent à reculons, penchant leur corps en arrière. Ce mouvement leur donne à tous des attitudes admirables, et celui qui les prendrait sur le fait, dans leurs poses et leurs costumes, sur cette grève, en face de cette nature, n'aurait qu'à les peindre tels quels pour faire un beau tableau. Ils gagnent leur vie avec un rude métier, mais ils sont libres et ne donneraient pas cette liberté pour un empire. Quand la mer est grosse ou vide et la pêche impossible ou mauvaise, ils sont très-capables de mendier, mais ils ne se mettront jamais à l'attache, ils ne se donneront jamais à un maître : la mendicité est pour eux une profession libérale qu'on exerce à ses heures et à sa faim. Le marinaro n'est ni bas ni servile; ne lui cherchez pas querelle, il a son couteau dans sa poche ; ne le raillez point, il vous répondrait. Elle est d'un batelier du Môle cette riposte si vivement cinglée, qu'elle a fait le tour du monde et que les bateliers de tous les pays s'en attribuent l'honneur. Un officier suisse, de retour en ce pays après un congé de huit mois, s'avisa de dire en ricanant au marinaro qui le débarquait du bateau à vapeur à la douane : « Hé bien ! l'ami, est-ce qu'il y a toujours autant de canailles à Naples? — Oui, Excellence, répondit l'homme en regardant le Suisse, il en arrive tous les jours. »


Servante napolitaine. — Dessin de Ferogio.

Et le marinaro n'est pas seulement fier, il est intrépide. On vous le dira dans tous les ports de la Méditerranée ; dans les tempêtes et les naufrages, on peut compter sur lui. Le nombre de médailles de sauvetage accordées par la France seule à des Napolitains est incalculable. Au moment où je vous écris on est en train de bloquer et de bombarder Gaëte. Eh bien ! il y a des esquifs de pêcheurs, et même de grosses barques venues de Naples et d'Ischia, qui passent par-dessus le blocus et à travers les bombes pour aller ravitailler la place. Ces voiles, ces simples rames défient les vapeurs piémontais qui leur donnent la chasse, et leur échappent presque toujours. Vous devez savoir enfin, monsieur, que les pêcheurs de Torre Annunziata partent seuls pour l'Afrique, sur de pauvres canots qu'une mer un peu gloutonne avalerait d'une haleine. Ils restent six mois, un an, deux ans quelquefois, rôdant sur des côtes périlleuses, inconnues, et par la mer déserte ; puis un beau matin, tout à coup, ils reparaissent avec leur barque chargée de corail. Ils reviennent ainsi, riches pour leur vie entière, et vendent aux joailliers ces rameaux rouges ou roses qui couvriront demain dans le monde entier les épaules et les bras des jeunes femmes. Mais ils ne reviennent pas toujours.

Voulez-vous bien connaître cette population amphibie? Venez avec moi sur le quai de Sainte-Lucie ; venez-y l'été surtout, car bien que l'hiver soit maintenant clair et bleu comme nos meilleures saisons, c'est toujours l'hiver. Et en général, croyez-moi, monsieur, conseillez aux voyageurs d'attendre le mois de juin pour venir à

1. Ce vaste pont enjambe un petit ruisseau, le *Sebeto*, auquel il ne manque que de l'eau pour mériter ces arches monumentales. Aussi le roi sous lequel elles furent construites s'écria-t-il en les voyant : *O più fiume, o meno ponte* (ou plus de fleuve, ou moins de pont).

Naples. Chaque chose doit être vue à son jour; janvier n'est beau qu'en Norvége. Le touriste abusé qui arrive ici au mois de décembre en pensant qu'il n'aura pas froid commet une triste bévue.

En premier lieu, il risque de se tromper et de grelotter de tous ses membres, car si l'air extérieur est incomparablement plus doux ici qu'à Paris et à Londres, les maisons en revanche sont plus ouvertes et plus humides, presque partout sans cheminées et construites contre la chaleur. Les chambres sont vastes et hautes, les portes et fenêtres ne ferment pas, ou du moins ne ferment guère : il y a toujours des fissures et des interstices pour laisser passer la pluie et le vent. Des courants d'air, ingénieusement ménagés partout, soufflent des rhumes et des rhumatismes. Ici j'ôte mon paletot dans la rue et je m'y empaquette en rentrant chez moi.

En second lieu, l'hiver est, en Italie, dépouillé comme partout, et si les oliviers, les chênes verts, les pins parasols, les orangers, les citronniers, ou çà et là quelques palmiers frileux perpétuent une apparence de printemps dans les endroits privilégiés, l'aspect général du pays n'en est pas moins nu et triste. La pluie tombe souvent avec une intensité et une continuité maussade, et le beau ciel italien, brouillé comme celui de France, fait sourire le voyageur qui venait ici chercher le soleil. M. Théophile Gautier m'a raconté qu'il n'a cessé de pleuvoir pendant tout son séjour à Naples.



Servante napolitaine. — Dessin de Ferogio.

Venez donc ici en été, et, si vous le voulez bien, nous choisirons un beau soir bien clair et bien tiède. Nous quitterons la rue de Tolède encombrée de promeneurs et nous traverserons au galop la grande place du palais où François de Paule voulut fonder un couvent, il y a déjà quatre siècles. Cet endroit était alors une sorte de banlieue inhabitée, la pente abrupte d'une colline pierreuse, quelque chose comme Montmartre, j'entends le Montmartre d'il y a quatre cents ans. On demanda au saint pourquoi il choisissait un endroit aussi laid pour y planter sa tente. François répondit que ce serait un jour le plus beau quartier de la ville et la résidence royale. Et ce fut ainsi. Maintenant, en face du palais, saint François de Paule a un temple assez riche et très-prétentieux dont la façade imite celle de Saint-Pierre, et l'intérieur celui du Panthéon de Rome. Ces imitations ne sont pas réussies, mais le portique a de belles colonnes ioniques en trois morceaux de marbre blanc.

Quittons ces splendeurs et descendons à Sainte-Lucie. C'est un quai qui a sa physionomie et qui garde, en dépit de tout, quelque chose de napolitain. On l'embellit à outrance, on le nivelle, on l'aplanit; peine perdue : c'est toujours la rue capricieuse du peuple. Pour en chasser les baraques de pêcheurs qui se groupaient au hasard le long de la grève, on a poussé le quai jusque dans la mer; on en a fait presque un port de plaisance. Élégance inutile; les crinolines et les habits noirs ne s'aventurent pas dans ce quartier malséant; les voitures n'y roulent qu'en passant, pour rejoindre la Chiaia qui est la promenade noble. C'est en vain que de belles maisons cherchent à s'aligner dans cette rue; derrière elles, autour d'elles rampent des ruelles étroites, tortueuses, ignobles, immondes, percées de fenêtres et de lucarnes s'ouvrant sans ordre et sans symétrie, et qui semblent trouées çà et là par l'aveugle caprice d'un bombardement. Dans ces ruelles infectes que l'édilité italienne n'est point parvenue encore à faire balayer, s'entasse le pauvre monde de Sainte-Lucie; l'air n'y circule pas, le soleil n'y entre jamais, et j'avoue que moi-même, qui connais pourtant le peuple de Naples, et qui sais à quoi m'en tenir sur ses férocités et ses barbaries, je ne m'aventure pas volontiers dans ces couloirs sombres qui grimpent aux pentes roides du mont Echia.

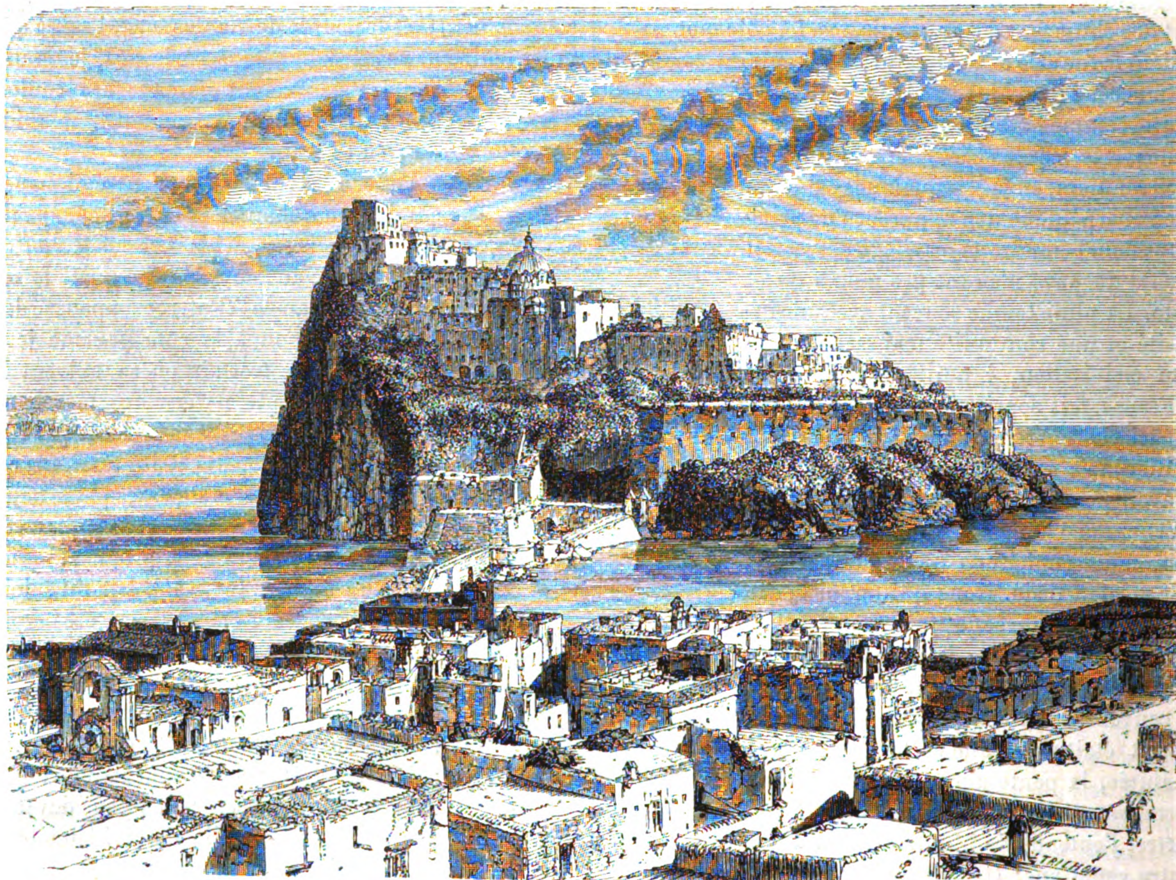
Grâce à ces ruelles dont l'entrée débouche sur la rue quelquefois entre deux palais, grâce à ce mont Echia (Pizzofalcone) qui tombe à pic au tournant du quai, faisant face au château de l'Œuf, rocher poussé dans la mer et retenu à la côte par une jetée, grâce au large trottoir où se suivent les comptoirs en plein vent des marchands d'huîtres et de coquillages, placés par rang d'âge le long du parapet du quai, grâce à toutes ces choses et malgré ses pavés neufs, ses hôtels étrangers, malgré le passage des voitures aux heures de la promenade (une heure ou deux avant le coucher du soleil), Sainte-Lucie est l'une des contrées les plus curieuses et les plus bizarres de Naples. Ajoutez que ce quai regarde face à face le Vésuve tout entier, du haut en bas, fumant à l'horizon de l'autre côté de la mer. Le volcan se revêt au soleil couchant de teintes rouges qui bleuissent peu à peu, devenant par degrés violettes, lilas, puis bleues tout à fait, et d'un bleu cendré les soirs de lune. Derrière le Vésuve, commence le promontoire aimé des poëtes qui s'avance en s'arrondissant dans la mer au bord de laquelle il égrène les blanches maisons de Castellamare et de Sorrente. Ajoutez à cela le ciel uni, l'air transparent, la nuit limpide, et vous aurez à peu près le tableau.

Mais vous n'avez pas encore les personnages. Je voudrais vous les montrer un soir de fête, le soir de sainte Anne, par exemple, grande solennité dans le pays, et par conséquent grande ripaille. A Naples, cependant, disons-le tout d'abord, la plèbe est sobre. Elle fait un repas par jour, deux quelquefois, mais le second n'est que le regain du premier : et ce repas se compose de deux plats tout au plus, même dans les maisons bourgeoises qui ont gardé les mœurs nationales. Le Napolitain ne s'enivre pas d'habitude; vous pouvez traverser la ville entière, les dimanches et les lundis soir, sans rencontrer un seul

homme qui louvoie, titube et trébuche. On en rencontrait bien autrefois, même en assez grand nombre et assez souvent, mais c'étaient des soldats suisses. Depuis que la libre Helvétie n'a plus de roi à Naples à qui vendre ses hommes, les marchands de vins sont ruinés dans le pays.

Donc, je le répète, la plèbe est sobre à Naples, habituellement. Elle n'en est que plus affamée de festins les jours de fête. Alors toutes les tavernes, les ostéries des environs de la ville regorgent de gloutons et de gourmets plébéiens qui se vengent ce jour-là d'une abstinence de plusieurs mois. Et ces banquets olympiens répondent d'ordinaire à des fêtes catholiques. A chaque solennité religieuse correspond un mets particulier dont on fait abus. A Pâques, par exemple, c'est le *casatello*, couronne de pain où sont enchâssés les œufs traditionnels. A Noël, ce sont les *capitoni*, grosses anguilles de mer. A la Saint-Joseph, ce sont les *zeppole*, pâte légère et enflée, ressemblant pour le goût, sinon pour les yeux, à une sorte de pâtisserie très-connue chez nous, mais dont le nom ne s'écrit pas.

Eh bien, le soir de sainte Anne, le quai de Sainte-Lucie, ou du moins l'étage inférieur du quai, celui qui descend jusqu'au niveau de la mer, est une ostérie en plein vent, aussi peuplée que nos restaurants à trente-deux sous, le dimanche. Seulement, au lieu de bourgeois

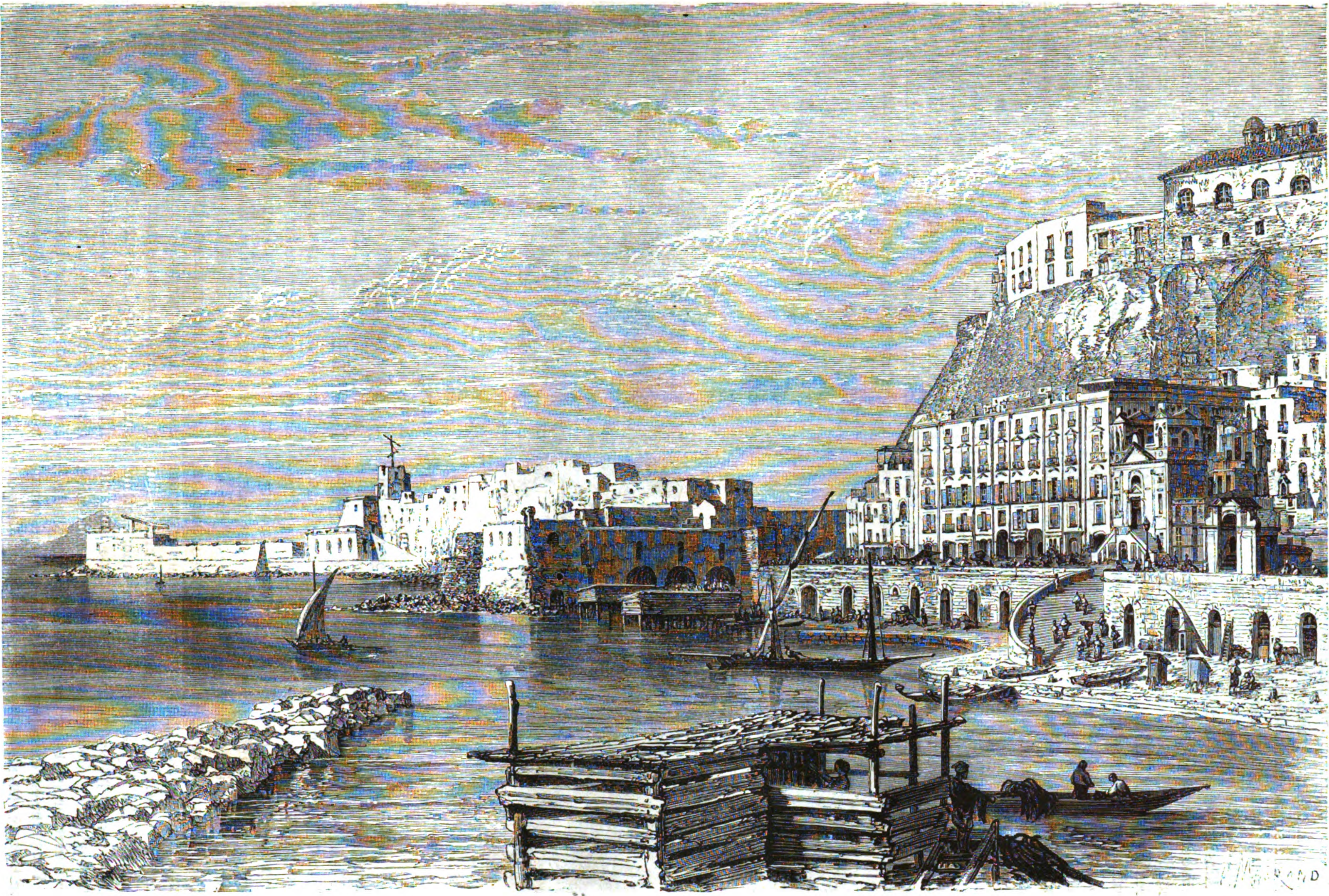


L'île d'Ischia. — Dessin de Théroud.

mal vêtus, nous avons ici des popolani pittorresques. Autour de ces tables frustes servies sous le ciel, couvertes de plats fabuleux et que je renonce à décrire, se pressent des familles friandes, tapageuses, causant et mangeant à pleine bouche, avec une explosion de gaieté franche qui fait plaisir. Et tout cela s'étale en public; on ne se gêne pas à Naples : tous les coins de rues le montrent assez.

C'est là, au bord de la mer, sous le quai de Sainte-Lucie, dans une grotte souterraine au-dessus de laquelle roulent sourdement les voitures, que se creuse le réservoir d'eau soufrée où la ville entière va boire en été. Cette eau soufrée appartient aux Luciens : c'est ainsi qu'on nomme les riverains de ce quartier populaire. Les Luciens s'en sont emparés je ne sais de quel droit; je sais seulement qu'ils l'exploitent. Pendant toute la nuit se remplissent et se chargent des barils d'eau soufrée qui vont à Castellamare, à Pouzzole, sur toute la côte; et pour chaque chargement une redevance est payée aux Luciens.

Le matin, à l'aube, arrivent de tous les quartiers les chars qui doivent alimenter la ville. Rien n'est plus curieux que de les voir arriver. Ces chars sont remplis de *mommare*, cruches assez pareilles aux nôtres. Ils sont traînés et poussés à bras d'homme. Sur les cruches empilées s'assied la mère, qui porte quelquefois son enfant au sein. Les *mommare* (prononcez *moume*, et l'on vous comprendra) sont descendues une à une à la source et reviennent remplies sur le char, du haut duquel la mère



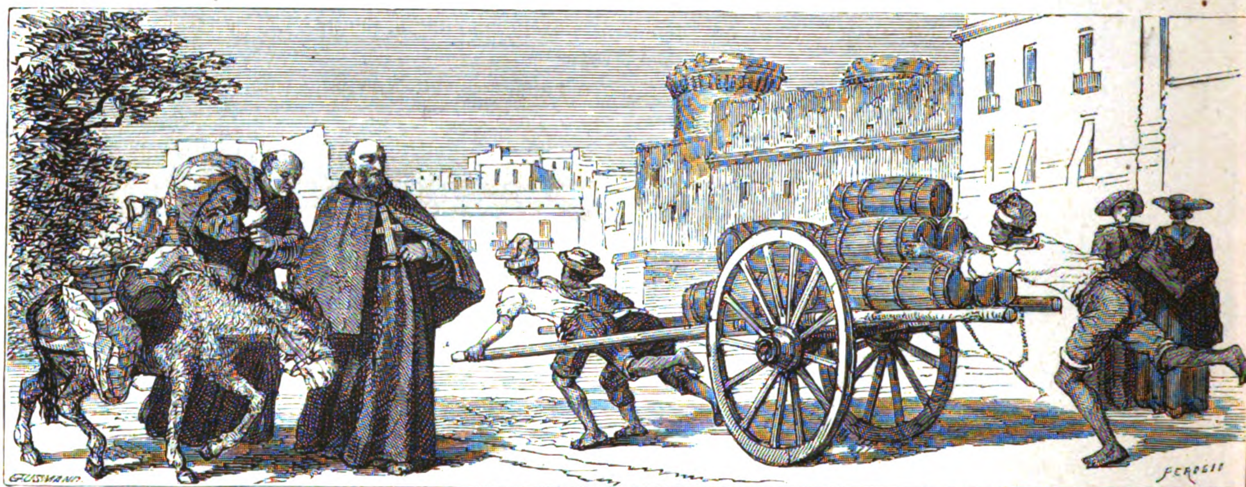
Vers le quai Sainte-Lucie. — Dessin de Karl Girardet.

surveille l'opération tout en allaitant *sa créature*. Notez que la créature quitte souvent la mamelle pour aller à la source d'eau soufrée, quelquefois même pour y courir toute seule, car on nourrit ici les marmots jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

Ainsi toute la nuit dans des barils, et toute la matinée dans des cruches s'épanche cette source intarissable qui rend les Napolitains si heureux. A vrai dire, je ne comprends pas leur bonheur. C'est une eau d'un goût exécrable, exhalant, de plus, je ne sais quel fumet d'œufs pourris. Mais il paraît que c'est excellent quand on s'y habitue. Les Luciens président à l'exploitation de la source depuis le soir jusqu'à midi. Ils font alors la sieste ou montent sur leurs bateaux pour promener les étrangers dans la rade. Ici encore se montre l'esprit de corps de la plèbe riveraine. Ces bateaux sont rangés le long du débarcadère, et vous n'avez pas le droit de choisir celui qui vous convient. Vous devez descendre dans la *barquette* dont c'est le tour de quitter le petit port, sinon gare! Vous ne risquez pas grand'chose si votre canne est solide; mais votre batelier, cette nuit, pourrait y gagner un coup de couteau.

Aussi m'est-il arrivé bien souvent de trouver des rameurs récalcitrants qui m'ont refusé leur barque. « Ce n'est pas mon tour de partir, » me disaient-ils. Il fallait beaucoup d'argent pour les corrompre. Leurs camarades les regardaient de travers avec des yeux menaçants.

De midi jusqu'au soir, l'exploitation de l'eau soufrée est confiée aux Luciennes. Il y en a de tout âge; les jolies sont en minorité. Passez à Sainte-Lucie avant le coucher du soleil, vous les voyez accourir par dizaines, leur verre à la main; elles vous appellent chevalier, et vous regardent avec ces grands yeux ardents qu'elles ont toutes. Autour de la source même, elles s'entassent à de certains moments par centaines: vous êtes alors littéralement assailli et inondé. Si vous cédez aux prières de l'une d'elles, prenez garde! vous êtes enchaîné pour la vie. Vous ne pourrez plus traverser le quai sans qu'elle vous reconnaisse et sans qu'elle vous prenne à la gorge en vous tendant son verre plein. Vous serez forcé, non-seulement de payer, mais de boire. Et gardez-vous bien de vous adresser alors à l'une de ses compagnes! vous feriez naître une de ces rixes de femmes autrement violentes et fatales que celles des hommes, dans ce pays de cerveaux brûlés par le soleil.



Porteurs d'eau. — Dessin de Ferogio.

Entre hommes les duels sont nombreux, et la police d'autrefois n'y mettait aucun obstacle. Il est vrai que ce n'était pas des duels prémédités, comme ceux qui rendirent célèbres les bois de Boulogne et de Vincennes. Les disputes s'échauffant peu à peu, les couteaux étaient tirés et l'on se tuait dans un moment de colère. J'ai vu un de ces duels consommé en pleine rue, à deux pas d'un corps de garde, sans que la sentinelle fît un geste pour séparer les combattants. Quand la police arriva, l'un d'eux, tombé depuis longtemps, était mort, et nul n'avait osé le relever ni le secourir, cette humanité étant prohibée alors avant l'arrivée du commissaire. Le meurtrier avait disparu : on ne l'a jamais retrouvé.

Vous rencontrez ici nombre de plébéiens qui ont tué un homme. On ne les trouve pas plus coupables pour l'avoir fait avec un couteau qu'on ne trouve coupable, en France, le gentilhomme qui a eu, comme on dit, des affaires. Le droit est le même pour tous, et l'on n'admet point ces distinctions subtiles qui, pour un crime pareil, font honorer l'homme du monde comme duelliste et flétrir l'homme du peuple comme meurtrier.

Bien plus, tuer dans une rixe ou par vengeance ne s'appelle pas ici commettre un meurtre, cela s'appelle avoir un malheur. La plèbe ne méprise pas ce genre de malheureux; au contraire, elle les estime. La police des Bourbons ne les inquiétait guère et ne les dénonçait pas. Les sbires recevaient quelques piastres de la main du coupable et passaient leur chemin sans dire un mot. Si le crime était assez flagrant pour arriver au juge d'instruction, celui-ci laissait traîner l'affaire en longueur, il l'étouffait même quand c'était possible. Elle parvenait très-difficilement jusqu'aux tribunaux de la Vicaria, qui est le palais de justice à Naples. Encore les lois criminelles, d'une singulière douceur dans ce pays (sauf pour les délits politiques et les crimes d'État), étaient-elles

pleines de ménagements, d'échappatoires et d'amabilités pour l'homicide. Dans les cas les plus chargés de circonstances aggravantes, on le condamnait aux travaux forcés. Il arrivait même, sous le règne de Ferdinand II, qu'à chaque nouvelle naissance d'un prince royal, on enlevait aux galériens quelques années de peine. Et comme la reine Marie-Thérèse était d'une fécondité très-assidue, le meurtrier rentrait bientôt dans sa famille et dans son quartier, où il n'était pas plus rebuté qu'avant les galères : peut-être même était-il un peu plus respecté.

Je reviens aux querelles de femmes. J'en ai vu plusieurs, mais je n'en ai qu'un souvenir confus et vague; je laisse donc la plume à Bidera, qui en a pris une sur le fait. Je la garantis d'une exactitude scrupuleuse. On dirait une photographie de Henry Monnier :

« Voici deux femmes en contestation. Elles ont levé leurs bras et courent l'une au-devant de l'autre. Il semble qu'elles vont se tuer; mais non, elles s'arrêtent tout à coup.

« Et celle qui provoque :

« Prends garde à ta façon de parler : je ne suis pas Nannella ! »

« L'autre, avec une révérence impertinente :

« *Facitelo pavato*[1] ! » cherchant, par ce mot, avec un ricanement et un haussement d'épaules, à éviter la bourrasque.

« La première, piquée, se frotte les mains en répliquant :

« Qu'est-ce que tu veux dire avec cette risette ? »

« En ce moment la scène se complique par une voix du fond de la place :

« Hein? hein? fait-elle, qui est-ce qui lève les mains ? »

« Et Nannella répond, accourant vers la voix :

« Cette dévergondée !

« — Moi, dévergondée ? s'écrie la provocatrice. Figure jaune ! Figure sans couleur !

« — Je ne suis pas une figure peinte comme toi, qui as cent galants !

« — Crève! crève! (*Schiatta! schiatta!*) c'est signe que je suis belle. Fi !.... »

. . . .

« Là-dessus, une quatrième voix criarde se lève :

« Ohé! l'éhontée, songe que cette fille est honnête! A bas les gros mots ! »

« C'est la vieille mère de Nannella qui vient au secours de sa fille.

1. Expression intraduisible en français. — *En voilà du toupet!* dirait, en ce cas, une de nos poissardes.

« A ces cris, toutes les servantes annoncent avec joie l'*appiccico* (la rixe) à leurs maîtresses, qui laissent toutes leurs affaires et s'empilent aux fenêtres et sur les balcons.

« La place devient un amphithéâtre antique.

« La première à lever la main, c'est la mère de Nannella, qui se précipite comme une furie en s'entendant appeler vieille sorcière. Mais elle tombe au premier choc, le dos à terre et le front au ciel.

« Les gamins sifflent et battent des mains, la galerie bourdonne.

« Les deux autres femmes ôtent leurs peignes et s'arment de leurs sabots pour se précipiter sur la robuste et superbe victorieuse, qui, belle comme Atalante, montre que sans être Hercule on peut se battre contre deux. D'une main elle repousse Nannella, et de l'autre elle prend par les cheveux l'autre fille et la jette à ses pieds. Mais la vieille s'est relevée plus furibonde : elle se précipite de nouveau dans la mêlée.

« Trois contre une : quel tableau ! Que de mouvement et de vie ! Quelle gymnastique violente ! Accourez donc, mimes et comédiens, peintres et statuaires, accourez et voyez !

« Tous mes vœux sont pour Atalante. Cependant Lucie *la guappa* (la matamore), qui compte ses jours par des batailles et des victoires, se jette au milieu de ce groupe plus indissoluble que le nœud gordien. Elle vole au secours de sa compagne de rixes qui est sur le point de succomber au nombre : voici les forces balancées : qui triomphera?...

« Mais l'homme de police apparaît, comme autrefois Messer Grande aux citoyens de la sérénissime république de Venise. Et les hostilités s'arrêtent sur-le-champ.

« Les femmes ramassent les peignes, les sabots, les lambeaux de vêtements qu'elles ont perdus pendant la bataille.

« Les balcons se vident l'un après l'autre, et les gamins s'éloignent en sifflant, parce que la police est venue trop tôt. »

Il y a souvent du sang répandu dans ces batailles féminines. Les hommes s'en mêlent, et c'est quelquefois une guerre civile dans tout un quartier. Mais tout cela s'apaise comme rien et s'oublie vite. Et, le soir du combat qu'il vient de nous décrire avec tant de vivacité, Bidera vit Atalante boire à la santé de Nannella, avec la poétique parole des Romains : « Je bois tes pensées ! »

Marc Monnier.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le fort Saint-Elme, à Naples, vu de Largo di Palazzo. — Dessin de Karl Girardet.



L'écrivain public. — Dessin de A. Lefèvre.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER[1].

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Les romans aux fenêtres. — La maison dans la rue. — La toilette en public. — Le scribe populaire. — Naples souterraine. — Les *vasci*, sous-sols. — L'ameublement du pauvre : le lit. — Les amours chez le peuple. — La *nennelle*. — Amoureux et fiancés. — Comment on fait son lit. — La loterie. — Le tirage. — Les prophètes. — *La Smorfia*. — Huit carlins moins un grain. — Un suicide. — L'hospice de l'Annunziata. — Les *Trovatelles*.

Naples, 15 février 1861.

Je vous ai longtemps promené, monsieur, dans les rues; peut-être voudriez-vous maintenant vous asseoir un instant dans quelque maison. Je ne demande pas mieux, bien que la maison n'existe guère à Naples. J'entends la maison fermée, triplement fermée, *à l'instar de Paris;* fermée dès la rue par une lourde porte qui ne s'ouvre la nuit, et quelquefois même le jour, que sur les sollicitations de la sonnette; fermée à chaque étage par des fenêtres sans curiosité, qui ne soulèvent presque jamais leurs rideaux; fermée enfin par nos mœurs singulièrement réservées et cauteleuses. Ici, monsieur, nous n'avons rien de pareil.

D'abord les mœurs ne se cachent point, la vie est publique. En second lieu, les fenêtres ne se ferment pas; il faut qu'il fasse bien froid ou bien chaud, que la pluie tombe ou le vent souffle bien fort pour qu'elles ne soient pas toutes ouvertes, hiver comme été, d'un bout de la ville à l'autre. Et devant la fenêtre est le balcon où la Na-

1. Suite et fin. — Voy. pages 193 et 209.

politaine passe la moitié de sa vie. Le moyen de se cacher et de se défendre avec toutes ces brèches? Aussi la fenêtre joue-t-elle un grand rôle dans les romans napolitains.

Tenez, je me promenais hier dans une petite rue; c'était de fort bonne heure, et la foule n'était pas encore debout. Je vis dégringoler un panier du haut d'un cinquième étage. Vous connaissez cela, chaque famille a un petit meuble pareil, attaché au bout d'une interminable ficelle. Quand passe le marchand ambulant dont elles ont besoin, les ménagères descendent leur panier dans la rue, comme au fond d'un puits, et le remontent après, quand le marchand l'a rempli des provisions demandées (voy. p. 204). Quand le marchand est connu, le panier paye d'avance et présente la monnaie avant d'avoir reçu les marchandises. Ce système de communication ménage d'abord les jambes des femmes haut perchées; il a de plus pour moi l'inestimable avantage de nous initier aux secrets de la cuisine, quelquefois même aux secrets du foyer.

Ainsi, le panier que j'ai vu descendre hier matin est remonté avec une lettre. Et ce ne pouvait être une lettre sans intérêt, car le porteur avait une raie dans les cheveux derrière la tête, et glissa le papier avec une négligence furtive du meilleur goût. Nul ne s'aperçut du coup, parce que nul n'y fit attention : on n'est pas curieux à Naples.

Pour peu que vous soyez observateur, vous verrez dans les quartiers populaires, au moins à une fenêtre de chaque maison, une jeune fille aux yeux fixés quelque part. Ce quelque part est la fenêtre où *il* se tient, la porte cochère où *il* se cache, le coin de rue où *il* va paraître. Et dans ces yeux, pour peu que vous y sachiez lire, vous découvrez bientôt la déception, le regret, l'inquiétude, l'angoisse, la jalousie, ou la colère (voy. p. 232).

Quelquefois la musique des yeux ne suffit pas, il y faut des paroles : le geste y pourvoit. Il n'est pas besoin d'école des sourds-muets à Naples; tous les gens du peuple sont passés maitres en fait de pantomime, et les plus merveilleux secrets de cet art sont connus d'instinct en ce pays de charbonniers et de francs-maçons. De là l'aptitude des Napolitains à conspirer, en amour, comme en politique. Vous assistez ici à de longues conversations très-soutenues, très-nourries entre les rues et les terrasses supérieures qui servent de toiture aux maisons. Vous n'y comprendrez rien, mais regardez tout de même; vous y verrez deux corps tout entiers en mouvement, les yeux, le nez, la langue, les lèvres, les épaules, les bras, les mains, les doigts, tout remue; vous diriez deux télégraphes vivants et horriblement compliqués.

Vous comprenez maintenant l'importance de la fenêtre à Naples. Pour les femmes, c'est une tribune, un logement sur le spectacle continuel de la rue; c'est, de plus, le salon où elles reçoivent de loin et où elles se montrent; c'est enfin la galerie des filles à marier. Aussi n'est-il question que de balcons et de croisées dans les chansons populaires. Les Napolitaines ont un mot qui manque à notre langue pour indiquer ce qu'elles font si volontiers : ce mot est *affacciarsi*, se mettre à la fenêtre. Vous rappelez-vous la Procidane d'Achille de Laurières? Elle vient à Naples toute dorée, embaumée, fleurie et fière d'être si belle, mais un regret la tourmente : elle ne peut *affacciarsi* pour se voir passer.

Et si, grâce aux fenêtres, la vie est publique, elle l'est bien davantage encore grâce aux rez-de-chaussée et aux sous-sols; on pourrait ajouter : grâce à la rue. Parcourez les quartiers plébéiens, vous trouverez partout l'existence menée librement, en plein air. Je vous ai parlé des marchands ambulants, des cordonniers, des chaudronniers, hélas! qui exercent leurs professions sur les voies publiques, occupant la place des trottoirs absents. Mais tout cela n'est que du commerce. C'est tout bonnement la boutique avancée dans la rue. Ce qu'il y a de plus étrange à Naples, c'est la maison tout entière transportée sous le ciel. C'est la cuisine installant sur le pavé son fourneau mobile et renseignant le passant sur le menu du pauvre ménage. C'est la chambre à coucher renvoyant ses hôtes sur les dalles des places ou sur les marches des églises, où ils dorment avec le firmament bleu sur leur tête, comme don César de Bazan. C'est plus encore, c'est le cabinet de toilette s'étalant devant le peuple avec une impertinence inquiétante pour les passants délicats. Vous devez avoir vu le spectacle : cinq, six, sept femmes assises par rang de taille, les unes derrière les autres, toujours à l'endroit où devraient être les trottoirs, l'enfant devant, l'adolescente derrière elle, la jeune fille derrière l'adolescente, et ainsi de suite jusqu'à la plus grande femme, qui occupe la dernière chaise et le dernier rang; et chacune de ces libres personnes se livrant sur la chevelure de l'autre, assise devant elle, à des recherches entomologiques toujours couronnées du plus grand succès; ce qui fait qu'en voyant cela, vous, étranger peu habitué à ces mœurs, vous êtes assailli d'une démangeaison imaginaire, et vous rentrez à votre hôtel avec des contorsions déplorables.

L'opération terminée, ces plébéiennes sans souci se coiffent mutuellement avec une adresse merveilleuse. Je n'ai jamais vu de plus beaux cheveux, ni mieux arrangés que chez les filles du peuple de ce pays.

C'est également en public qu'elles font leur courrier, comme vous le voyez sur le dessin que je vous envoie (voy. p. 225). Le scribe populaire, assis derrière sa table devant l'ancien poste, près du môle ou sous les arcades du théâtre Saint-Charles, n'est pas l'homme le moins curieux, ni le moins heureux de cet heureux et curieux pays. Il sait lire et écrire, le savant homme, il annonce même qu'il traduit le français. Il porte à l'extrémité de son nez deux verres de télescope encadrés et réunis avec du fil de fer. Il se coiffe d'un chapeau qui paraît sortir d'une rixe à coups de poings; son habit râpé, boutonné jusqu'au menton, ne couvre pas les vêtements qu'il a, mais cache ceux qui lui manquent. Et cependant j'envie le sort de ce pauvre diable, en pensant à toutes les confidences qu'il reçoit de ces belles filles penchées sur lui presque avec tendresse et lui parlant tout bas à l'oreille, si bas qu'on ne les entend que mieux.

D'ailleurs, quand même elles ne vivraient pas dans la

rue, ces *popolanes* aux longs yeux noirs, on n'en saurait pas moins toute leur vie. Elles demeurent en très-grand nombre dans les *vasci* (*basci*, sous-sols), où les regards plongent à merveille. Ces *vasci* se creusent sous presque toutes les vieilles maisons de Naples. Vous avez déjà noté que le théâtre San Carlino est souterrain; mais vous ne vous doutez pas, quand vous vous promenez dans les rues de cette ville, qu'une autre ville est sous vos pieds. Je ne parle pas seulement des caves, des cuisines, des écuries qui se cachent sous presque toutes les maisons, ni des catacombes qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre; je parle encore des aqueducs et des égouts circulant, par d'inextricables ramifications, dans une sorte de nécropole immense, et aussi vieille, je crois, que la cité qui voit le

soleil. C'est par là, dit-on, que les Aragonais, et, bien avant eux, Bélisaire, sont entrés dans Naples !...

Mais voici que je m'engage dans l'histoire, labyrinthe encore plus compliqué que les aqueducs. Quittons, je vous prie, la ville souterraine, et ne nous arrêtons même pas dans ces caveaux où les bouchers composent leurs viandes et où les cantiniers baptisent leurs vins. Tenons-nous-en aux *vasci* habités par les familles populaires. Il n'est pas difficile de les voir ; ce sont des boutiques ouvrant sur la rue par des portes d'entrées dont elles reçoivent le jour, si bien que les habitants ne peuvent se servir de leurs yeux qu'à la condition de tenir leurs portes ouvertes. Vous êtes donc libre de regarder et même d'entrer, si bon vous semble, pour allumer votre cigare ou demander votre chemin.

Entrez donc, si vous voulez, et vous serez du premier regard dans l'intimité de la famille plébéienne. Une chambre haute et vaste, mais nue, des murs blancs, et, pour plancher, une composition qui ressemble à l'asphalte de nos trottoirs. Pour meubles, une commode ou un buffet en bois peint, souvent une simple caisse ; une table qui tient rarement sur ses quatre pieds, quelques chaises de paille et le lit : un lit formidable.

Ce lit est le principal meuble, et quelquefois le seul de la maison. Il est en fer et démesurément vaste, parce qu'il doit contenir toute la maisonnée : homme, femme et enfants. Aussi n'est-ce pas un meuble, c'est un monument, construit pierre à pierre, comme vous allez le voir : c'est le monument de la famille.

Un enfant du peuple, à seize, dix-sept ans, se promène déjà sous une fenêtre d'où il se sent regardé. Il regarde lui-même et sourit : ce manége dure quelquefois des mois entiers, toujours muet, mais très-sérieux : du jour où sa cour a commencé, n'ait-il pas dit un mot, le jeune homme est lié pour la vie.

Et la nennelle reçoit cette cour et ne s'en cache pas. Quand elle a passé quatorze ans, vous pouvez lui demander librement si elle a un fiancé. Elle se formalisera peut-être de la question, la trouvant non pas indiscrète, mais injurieuse.

« Est-ce que cela se demande : vous en doutez donc ? Je suis donc bien laide et bien *antipathique !* Que me manque-t-il, selon vous, pour être aimée ? Je ne suis pas de celles qu'on laisse toutes seules languir, vieillir et mourir. »

Et n'allez pas dire à la nennelle : « Oui, l'on t'aime peut-être ; mais tu n'aimes pas. » Elle deviendrait rouge de colère ; vous lui aurez adressé la plus cruelle injure qu'une fille de Naples puisse recevoir. Être *antipathique*, sans beauté, passe encore : ce n'est pas sa faute ; mais insensible, sans cœur ! Fi donc !

Ainsi le jeune homme est lié pour la vie, parce qu'un soir de printemps il a regardé par hasard une fenêtre. Il ne demande pas la nennelle en mariage, formalité inutile : il n'y a pas de distinction à Naples entre un amoureux et un fiancé. On a promis sa main dès qu'on a offert son cœur. Ces rapports légers et si communs en d'autres pays, ces compliments qui n'engagent à rien, ces marivaudages, ces jeux innocents ou qui jouent l'innocence, révolteraient les Napolitains. Nos baisers pour rire les indignent. Ici, les mœurs ont des sévérités étranges, parce que les passions sans digues entraîneraient tout.

L'amoureux est donc fiancé dès qu'il est amoureux, et dès lors il n'a qu'une idée, sa nennelle, et qu'un projet, son mariage. Il faut qu'il prépare son nid, dirait-on dans notre langue de romances. Le Napolitain dit, pour exprimer tout le ménage : « Il faut qu'il fasse son lit. »

Avoir son lit fait, telle est l'unique condition exigée pour se marier dans le pauvre monde. Et ici nous parlons au propre, en voyageur réaliste. On achète petit à petit, successivement, les fers, les planches, la paillasse, le matelas, et le reste. Et pour avoir tout cela, le lazzarone travaille avec un zèle et un courage persévérants. Ce lit dure quelquefois dix ans à faire. Je n'exagère rien, ces traits sont fréquents, j'en ai sous les yeux vingt exemples. Dix ans, monsieur, et pendant ces dix ans, les amours continuent, chastes et fidèles. A ce point de vue et à beaucoup d'autres, ce peuple est le meilleur que j'aie connu.

« Dix ans, me direz-vous, pour acheter un lit? La paille est donc bien chère à Naples? — Non, monsieur, la paille n'est pas chère, mais le travail est peu payé, et il faut vivre. Puis, chaque semaine, la loterie mange au pauvre ce qu'il boit au cabaret dans nos pays. »

Cette loterie est une immoralité qui disparaîtra bien difficilement des mœurs napolitaines. Garibaldi lui-même, le dieu populaire, n'a pas réussi à l'extirper. Il promulgua bien un décret où il la déclarait abolie et remplacée par des caisses d'épargne, mais ce décret n'a jamais pu s'exécuter. La loterie fermée de force aurait soulevé des émeutes. Le peuple veut être déçu, comme Martine voulait être battue. Il lui plaît qu'on le ruine et que le fisc lui prenne tout son argent. C'est que la loterie, comme la Bourse, comme le tapis-vert, répond à la fois à un vice et à une faculté très-développée chez les Napolitains : à la paresse qui voudrait s'enrichir sans travail et à l'imagination qui bâtit des châteaux en Espagne. Cette chimère poursuivie de semaine en semaine par celui qui n'a rien, cette espérance toujours déçue, mais toujours renaissante, ce voyage fantastique à la chasse d'une fortune qu'un caprice du hasard peut faire tomber d'un coup dans vos mains, ce mirage qui s'efface tristement tous les samedis soirs, mais pour reparaître aussitôt huit jours plus loin, comme une oasis de plaisir ou tout au moins de bien-être, ce rêve hebdomadaire qui aboutit toujours à un désenchantement, mais qui du moins pendant huit jours a soutenu, consolé, réjoui même les plus pauvres au sein de la plus affreuse misère ou tout au moins du plus triste dénûment : tout cela est indispensable au peuple de Naples. Il faut jeter encore bien des verres d'eau sur son imagination ardente pour lui faire comprendre la caisse d'épargne, cette loterie où l'on gagne peu, mais toujours.

Cela dit, monsieur, permettez-moi quelque détails sur cette singulière duperie au profit du gouvernement et aux dépens des pauvres. *L'estrazione*, comme on l'ap-



Les frères quêteurs. — Dessin de Ferogio.

pelle, se tire tous les samedis, en grande cérémonie, au Castel Capuano, dans la salle de la Grand'Cour civile. Les cinq numéros sortants sont puisés un à un par un enfant affublé d'une robe jaune, couvert de reliques, béni par un prêtre et ramassé je ne sais où; les cinq numéros, dis-je, sont puisés un à un dans un sac qui en contient quatre-vingt-dix. Cela se fait en présence des magistrats de la Cour des comptes et d'autres personnages éminents, parmi lesquels le chef ou le député des lazzarones. Chaque numéro passe de main en main, sous les yeux des notables, avant d'être crié à haute voix à la foule entassée dans la cour du palais et sur la place. Je vous laisse deviner le spectacle. Voyez-vous cette cohue populaire qui attend, palpite d'anxiété, frémit d'impatience? Ils sont tous pauvres, ils ont tous risqué là quelque chose de leur nécessaire, un verre de vin, un morceau de pain peut-être : il y en a beaucoup qui ont mendié, qui ont volé, pour jeter leur obole dans le gouffre, il y en a qui ont eu faim. Tous attendent une fortune. Plusieurs sont allés consulter les sorciers qui vendent des numéros, et les ont payés fort cher, triplant ainsi la somme engagée. Les uns ont écouté le cabaliste des cantines, qui murmure des chiffres quand il est pris de vin; d'autres ont soudoyé les prophètes modernes, qui rendent des oracles vagues comme ceux des anciens prêtres d'Apollon :

« Ibis et redibis non morieris in bello. »

D'autres se sont adressés aux capucins, qui vendent aussi des numéros pour la loterie. D'autres enfin ont joué le billet donné par *la Pacchiana* (la paysanne). C'est une fille de Pouzzoles qui va s'inspirer dans la grotte de la sibylle; elle en sort échevelée et présente alors aux rayons blafards de la lune un miroir, où elle voit des chiffres inscrits en caractères de sang. Je vous prie de croire que je ne fais pas ici du romantisme. Je répète naïvement ce qui se dit à Naples. Et il y a de fort honnêtes gens qui tiennent toutes ces choses pour articles de foi.

D'autres ont joué au hasard; mais la plupart ont traduit en billet de loterie un songe quelconque ou un événement du quartier, ou une calamité publique. Cette traduction est facile : chacun des 90 numéros répond à deux ou trois substantifs indiquant tous les sujets et tous les objets possibles. Ainsi, 84 signifie l'église; 50, le pain; 3, le vin; 47, le mort; 48, le mort qui parle. Toutes ces interprétations sont consignées dans des vocabulaires *ad hoc* appelés *Smorfie* (grimaces). Je n'ai jamais su pourquoi. Mais la plèbe n'a pas besoin de vocabulaires. Elle a tout cela dans sa tête, et profondément gravé....

Altavilla, qui vient de sortir de chez moi, m'a demandé en entrant :

« Qu'écrivez-vous là?

— J'écris sur votre loterie.

— Eh bien! mettez ce trait encore tout chaud. Je me promenais tout à l'heure dans les *borghi* (quartiers populaires) pour chercher des motifs de scènes. Je vis deux *guappi* qui se disputaient. Je me dis : voilà mon affaire; et en un moment je fus près d'eux. L'un débordait en invectives, épuisant notre dictionnaire de gros mots, qui est le plus riche du monde. L'autre laissa passer ce flux de paroles et répliqua : « Je ne te dirai qu'une chose : Toi, tu es huit carlins moins un grain. » Comprenez-vous?

— Aucunement.

— Je n'y compris rien moi-même au premier abord; mais, en y pensant après, j'ai trouvé le mot de l'énigme. Huit carlins moins un grain, cela fait 79 grains. Et 79 à la loterie est le chiffre qui signifie voleur. »

Deux jours après la reddition de Gaëte tous les Napolitains ont joué cet événement. Ils ont cherché les numéros qui représentent le roi, le siége, l'assaut, l'explosion, la victoire, la proscription, le châtiment, que sais-je encore? Avec ces numéros, ils ont composé des ambes, des ternes, des quaternes et des quines, et ils ont porté leur billet à l'un des innombrables bureaux de loterie de la ville, avec la somme qu'ils engageaient à ce terrible jeu. La mise est minime, il est vrai; on peut ne risquer que deux sous et demi; mais deux sous et demi pour mon décrotteur, c'est deux millions et demi pour votre banquier; c'est plus encore peut-être, car si votre banquier perdait cette somme, il n'en dînerait pas moins ce soir.

Contre son argent, le *postiere*, employé du bureau de loterie, donne au joueur un morceau de papier écrit contenant la mise et les numéros. Ce papier s'échange après contre un chiffon imprimé, qui, en cas de gain, a la valeur d'un billet de banque. Mais il ne faut pas oublier de retirer le samedi matin ce bulletin précieux, sans lequel, si la fortune vous sourit, vous n'obtiendrez jamais l'argent gagné : la règle est inflexible. J'avais pour voisin un pauvre homme qui avait risqué deux carlins sur un *terne sec* (c'est-à-dire sur trois numéros indivisibles, renonçant à rien toucher s'il n'en sortait que deux, combinaison qui diminue les chances et augmente d'autant le profit, en cas de gain). Les trois numéros sortirent. Avec les vingt sous joués, l'homme aurait dû toucher une somme immense, une fortune; mais il avait oublié de retirer le bulletin imprimé, et il n'a pu obtenir un sou. Le désespoir le prit et il se jeta par la fenêtre.

Vous comprenez maintenant l'anxiété du peuple qui encombre chaque samedi la place de la *Vicaria* pendant l'*extraction* qui doit renverser tant de milliers d'espérances. A chacun des cinq numéros criés de la fenêtre du palais, c'est un long frémissement dans le peuple; un frémissement de colère et de rancune, parce qu'il y a toujours déception pour le plus grand nombre, et les rarissimes fortunés se perdent dans la foule des malheureux. Au dernier numéro, vous voyez toute cette foule se disperser abattue, l'œil morne et la tête baissée, comme les chevaux d'Hippolyte : les plus hargneux et les plus violents se frappent la tête ou s'arrachent les cheveux, ou déclament tout au moins contre leur mauvais sort....

Mais il y en a qui pensent déjà aux numéros qu'ils joueront demain, et qui disent en s'éloignant : « La revanche à huitaine! »

Et c'est ainsi que le gouvernement exploite l'espérance éternelle de ces pauvres gens.

Cependant, hâtons-nous de le dire, tout cet argent n'allait pas dans les caisses du roi. Une partie — très-petite, hélas! — en était détournée au profit des orphelines. Je parle au passé, parce que nous sommes dans un moment de transition où tous ces usages vont être modifiés sans doute.

Voici donc ce qui se passait ici l'an dernier, sous François II :

Vous avez peut-être entendu parler (grâce au beau roman d'Antonio Raniero, *la Ginevra*) de l'hospice de l'*Annunziata*, pieuse institution pavée, comme l'enfer, d'intentions excellentes, mais administrée de telle sorte, avec tant de parcimonie et de mauvaise foi, gouvernée par de si effrontés voleurs, que ce n'était plus un asile d'enfants trouvés, mais, passez-moi le mot qui n'est pas trop violent, un repaire d'infanticides. Il y avait un trou s'ouvrant dans la rue : c'est là que les mères jetaient leur enfant abandonné, comme une lettre à la poste.... Le trou était étroit, pour qu'on n'y pût faire passer que les nouveau-nés, si bien que, quand l'enfant était trop gros, on l'y entrait, on l'y poussait de force.... Tenez, je n'ose aller plus loin : ces choses-là me soulèvent le cœur.

Fort peu d'infortunés survivaient aux mauvais traitements des nourrices, au régime de l'asile, au manque de chaleur, au manque d'air et de pain qui les tuaient lentement. Il y avait cependant quelques jeunes filles qui, grâce à une constitution vigoureuse, parvenaient à l'âge où l'on se marie dans ce pays précoce. C'était l'État qui se chargeait de les doter. Et il les dotait avec l'argent de la loterie. Chacune avait son numéro; quand ce numéro sortait, on lui donnait cinquante ducats (un peu plus de deux cents francs), un diadème d'argent et un voile. Puis, un jour de l'année, on exhibait les *trovatelles* (c'est le nom qu'on leur donne) dans une grande salle où entrait qui voulait. Le premier venu pouvait choisir l'une d'elles et la prendre pour femme, avec son voile, son diadème et ses cinquante ducats. Ces mariages se célébraient à l'archevêché avec une certaine pompe. La foule se pressait autour du cortége, les lazzarones acclamaient les mariés, et les marchands les applaudissaient en entre-choquant les plateaux de leurs balances. Et c'est ainsi que les trovatelles deviennent mères à leur tour : celui qui leur tend la main ne se repent jamais de les avoir choisies. Elles n'ont pas mangé leur pain blanc le premier, les pauvres filles; elles ont fait un rude apprentissage de la souffrance.... et elles n'abandonnent jamais leur enfant.

La loterie, qui empêche tant de gens de faire leur lit, le fait donc en revanche à quelques infortunées. J'écris cette phrase pour reboucler ma digression au point où elle s'était détachée. Et je reviendrai dans ma prochaine lettre au *vascio*, que j'ai quitté trop longtemps.

VII

Les madones. — La ville éclairée par dévotion. — La semaine sainte et les cochers. — Un mot de l'abbé Genovesi. — Les portantines et les sages-femmes. — L'hommage de la ville au roi. — Pâques et la fête d'Antignano. — Noël et les pétards. — Le cheval de bronze fondu en cloche. — Un miracle avant terme. — Saint Janvier. — Superstitions populaires. — La *jettatura*. — Histoire d'un jettateur. — Les cornes. — Tableau!

N'avons-nous pas fait, monsieur, une assez longue digression? Où étions-nous? Dans un *vascio* des quartiers populaires. La vue du lit nous a entraînés dans des divagations sans fin. Mais il n'y a pas rien qu'un lit dans la maison du pauvre. Regardez un peu plus haut, contre le mur, vous verrez une image de madone. Devant l'image une lampe ou du moins une veilleuse allumée. Le lit manque quelquefois dans la maison, jamais l'image. Le pain manque souvent, jamais l'huile à la lampe qui brûle nuit et jour.

Cette madone est partout dans Naples. Même aujourd'hui, après une révolution qui ne fut rien moins que dévote, la Vierge berce son enfant divin dans presque toutes les boutiques, dans des niches pratiquées sur les façades des maisons, et partout brille un flambeau quelconque devant l'estampe ou le tableau richement encadré, devant le transparent ou la fresque. Et ne criez pas contre cette profusion de luminaire, le gouvernement s'en servit autrefois pour obtenir du peuple souverain l'éclairage de la ville, pendant la nuit.

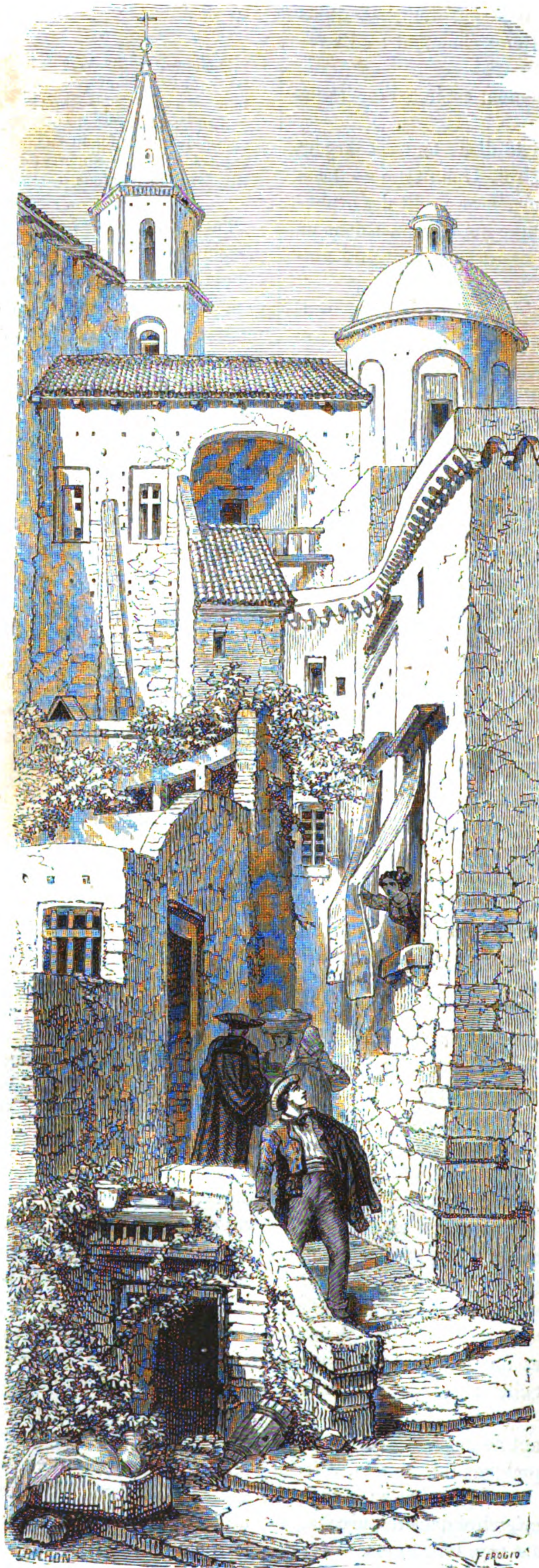
En effet, les lazzarones réclamaient la nocturne obscurité des rues comme un privilége. Pourquoi, je l'ignore; et si je le savais, je ne vous le dirais pas. On voulut leur imposer des falots, impossible; ils les brisaient à coups de pierres. Si bien que les rues de Naples seraient restées des coupe-gorges jusqu'à la consommation des siècles, si un prêtre ou un moine ingénieux (le frata Rocco, si je ne me trompe) n'avait imaginé de faire peindre des madones au-dessus des lampions. Les coupe-jarrets se mordirent les doigts, mais la pieuse illumination fut respectée.

C'est que la religion joue un très-grand rôle dans les mœurs de ce pays. Vous avez dû vous en douter dès ma première lettre. A Naples, il n'est question que de saints. Les théâtres mêmes sont sous l'invocation d'un patron quelconque : nous avons le théâtre Saint-Charles et Saint-Carlin, nous avons le théâtre Saint-Ferdinand. Vous savez que toutes les ripailles plébéiennes ont pour prétexte un acte de dévotion. Noël, Pâques surtout, offrent à cet égard d'étranges spectacles.

Pâques surtout vous dis-je, parce que cette fête succède aux jeûnes du carême. Aussi est-elle attendue par le peuple de Naples comme un jour de délivrance et de pleine liberté. La semaine sainte change la ville en foire aux comestibles. De tous les villages voisins affluent des troupeaux de bœufs, de moutons et de pachydermes; tous les abattoirs sont en travail et les étalages des bouchers affriandent les yeux gloutons du lazzarone par une exhibition de viandes saigneuses qui seront dévorées le dimanche suivant. Les belles *oraïoles* descendent avec

leurs grandes corbeilles pleines d'œufs sur la tête. Tous les marchés s'enguirlandent de feuillages et se couvrent de fruits défendus. Le peuple regarde ces trésors avec une sorte de rage. Les mendiants pullulent, plus nombreux que d'ordinaire : ils veulent aussi faire leurs pâques. Il y a force ouvriers, gens de lettres, avocats, notaires, médecins, etc.... (je ne ris pas) qui mendient comme de simples va-nu-pieds pour la bombance du lendemain. Tout cela est d'une voracité sinistre.

Le jeudi saint à midi, toutes les cloches se taisent et toutes les voitures, tous les chevaux disparaissent, soit pour ne pas troubler d'un bruit irréligieux l'agonie de Notre-Seigneur, soit pour aller se faire bénir à Rome. Aussi est-il d'usage de sortir à pied ces jours-là. Naples est une ville où mon domestique croirait se déshonorer s'il faisait une lieue à pied. En revanche, le premier gentilhomme de l'ex-roi François II ne manquerait pas, le jeudi saint, de visiter sept églises et de parcourir à pied la rue de Tolède. Les duchesses, vêtues de noir, marchent comme de simples femmes du peuple et crottent bravement leurs brodequins. La rue offre un aspect assez curieux ces jours-là : figurez-vous un trottoir plus peuplé, plus bruyant, plus joyeux que ceux de nos boulevards; seulement toute cette ville qui se pavane et fait la roue, cause et rit comme dans un salon, toute cette foule porte le deuil du Sauveur du monde.



Le bonjour. — Dessin de Ferogio.

Il en résulte que le vendredi saint est la fête des cochers, qui comptent dans la population napolitaine. Naples est la ville de l'Europe où il y a le plus de voitures, et, par conséquent, le plus d'automédons. Ces cuistres sont les plébéiens les plus insolents de la ville. Ils sont aussi les plus lâches, et vous les mettez à la raison avec un revers de main. Au siècle dernier cependant, ils s'érigeaient en matamores. Ils furent les plus forts spadassins de l'école napolitaine, si célèbre au temps où les duels étaient honorés. Quand deux gentilshommes croisaient le fer, leurs cochers se battaient entre eux : c'était la règle. On les considérait comme des seconds.

Il s'est dit pour la première fois à Naples ce mot très-connu qui a fait depuis le tour du monde. L'abbé Genovesi proposait à un gentilhomme un précepteur pour ses deux fils, aux appointements de trente ducats par mois. « Trente ducats! s'écria le gentilhomme. Mais je n'en donne pas autant à mon premier cocher! — Prenez donc un second cocher pour l'un de vos deux fils, repartit l'abbé : vous aurez deux chevaux de plus. »

Les gens d'écurie ne sont plus les bretteurs ni les musiciens d'autrefois, qui excellaient à jouer du luth ou de la mandoline, et qui donnaient des sérénades pour leurs maîtres. Les cochers d'aujourd'hui n'ont gardé des anciens que l'insolence. Ils ne sont plus bons qu'à occuper leurs siéges, et toute l'année s'en tiennent à cette



Vue de Naples. — Dessin de Karl Girardet.

besogne : ils s'en acquittent d'ailleurs habilement. Le vendredi saint, ils vont s'enivrer à la campagne, et laissent la rue aux *portantines*, qui ressemblent fort à nos chaises à porteurs.

Cependant la portantine est un véhicule subalterne. Les femmes du monde n'y entrent jamais. Elles l'abandonnent aux comédiennes des théâtres inférieurs. Il est stipulé dans le contrat des cantatrices de second ordre, que le directeur les enverra chercher tous les soirs et qu'on les ramènera chez elles en litière. Les danseuses ont le même privilége, pour ménager leurs jarrets précieux.

Mais les portantines servent surtout aux baptêmes, et quand elles sont destinées à cet usage, on les couvre de plumes, de dorures et de petits anges peints (voyez page 236). Elles reçoivent alors les sages-femmes aussi peintes, aussi dorées et aussi emplumées qu'elles. Les gens de la fête marchent autour de la chaise où trône la *vammana* tenant le nouveau-né dans ses bras : la tête à droite si c'est un garçon, à gauche si c'est une fille. Cette sage-femme, outre son métier d'accoucheuse, doit savoir le latin de sacristie. Elle récite les oraisons et donne la réplique au curé baptisant.

Je reviens à la semaine sainte. Ces jours-là, Naples n'a qu'une idée, le banquet pascal. Cette préoccupation se voit partout, notamment dans les cadeaux qu'on se fait et qui renouvellent les étrennes. Quand régnait François II, la police distribuait de la volaille à tous ses agents avoués ou non; mon domestique m'offrit l'an dernier un chapon qu'on lui envoyait pour qu'il surveillât son maître. Le corps de la ville, le sénat de Naples comme on l'appelait pour rire, faisait hommage au souverain d'une cargaison de fruits, de légumes, de volaille, de gibier, de tout ce qui peut se mettre enfin sur la dent, pour les pâques royales. Le roi Ferdinand ne touchait pas, dit-on, à ces présents-là.

Avec de pareilles dispositions, figurez-vous si l'on attend avec angoisse le bruit des cloches revenues de Rome qui doivent annoncer la résurrection de Notre-Seigneur et rompre le jeûne. J'ai vu des enfants se précipiter, leur *casatiello* à la main, vers le vieux bedeau de la paroisse et le supplier de sonner vite, afin qu'ils pussent mordre à belles dents les œufs du gâteau pascal : « Sonne donc, Micco, criaient-ils, sonne donc, sans quoi nous mangeons avant la cloche et tu auras cela sur la conscience ! »

Le lendemain de Pâques, il n'y a pas une maison de Naples où l'on ne compte, pour le moins, une indigestion.

C'est le dimanche de la Résurrection qu'a lieu la fête d'Antignano, petit village hissé sur les hauteurs où Naples est adossée. Là, devant une foule touffue, se donne un spectacle renouvelé des anciens mystères. Deux processions courent le village, l'une est celle de Jésus, l'autre est celle de la Vierge qui court vêtue de deuil et cherche son fils. La partie de cache-cache dure longtemps; enfin les deux cortéges se rencontrent. Aussitôt des explosions de pétards annoncent la grande nouvelle et la madone soulève sa robe d'où s'échappent des nuées de petits oiseaux.

A Noël, nouvelle bombance : on mange alors des *capitoni*, lourdes anguilles de mer. Les *zampognari* viennent des provinces samnites pour souffler dans leur cornemuse et dansent tout en soufflant devant les images de la madone. Mais je n'ai pas à m'étendre sur ces musiciens ambulants, ils ont fait le tour du monde et plusieurs d'entre eux sont revenus riches. Londres les a chassés, me dit-on, à cause de leur musique désagréable; les airs anglais sont si doux !...

C'est dans la nuit de Noël que Naples ressemble à une ville bombardée. Les pétards éclatent sans interruption jusqu'au matin, d'un bout de la ville à l'autre; impossible de sortir sans avoir à traverser des fusées, des bombes ou des feux de joie; impossible de dormir, à moins d'être artilleur ou chef d'orchestre; on reste donc chez soi, comme tout le monde et l'on soupe horriblement. Cependant de toutes les fenêtres partent des paquets de poudre qui font explosion dans la rue. Rien n'est plus curieux que de voir d'intrépides gamins courir après ces projectiles et tâcher d'en éteindre les mèches avec leurs pieds nus. Qu'on leur apprenne seulement le mot d'honneur, et en bien peu de temps, de ces enfants sans peur on fera des hommes.

Il y a bien des indigestions, vous ai-je dit, le lendemain de Pâques; je crois qu'il y en a tout autant le lendemain de Noël. Ce n'est pas que la gloutonnerie soit l'unique sentiment religieux des Napolitains. Ils sont très-sincèrement dévots. Ils ne manquent pas une messe, ils payent tribut aux moines et aux curés. Le quêteur qui s'adresse au plus pauvre de tous ne s'en va jamais les mains vides. Les capucins qui font leur tour de campagne (voy. p. 229) reviennent avec des chariots chargés de provisions : bottes de paille, sacs de farine, agneaux ou volailles, barils de vin, etc. Il n'y a pas de si humble maison que le curé ou son vicaire n'aille la bénir au moins une fois par an, moyennant finances. Les plus déguenillés et les plus faméliques trouvent toujours de l'argent pour cela.

Aussi le peuple est-il superstitieux autant qu'on peut l'être.... Il l'était du moins, car, je vous le répète, tous ces traits saillants tendent à s'effacer. C'est le peuple d'autrefois que je cherche à ressaisir dans le peu qu'il en reste

Ce peuple d'autrefois était foncièrement païen. Il adorait tout, jusqu'au cheval de bronze copié de celui de Castor que vous avez vu à Rome ; cette copie colossale se cabrait un jour à Naples sur la place de l'Archevêché. Conrad le Souabe, après avoir pris Naples, décapita le cheval grec et lui mit une tête bridée : ces fanfaronnades étaient le goût du temps. Le peuple n'en vénéra pas moins la bête de bronze. Les cochers tournaient autour d'elle en procession, avec leurs chevaux enrubannés, et quand ces chevaux étaient malades, la ronde se faisait la nuit, mystérieusement, avec des paroles symboliques : bien des quadrupèdes et même bien des bipèdes, sauvés par la foi, s'en retournaient guéris. — L'archevêque de Naples eut le courage, en 1568, de supprimer cette idolâtrie; on fondit le cheval en cloche

il tinte maintenant dans le campanile de Saint-Janvier. Il n'en reste que la tête, celle de Conrad : elle est, je crois, au musée.

Par malheur l'archevêque n'a pas aboli toutes les superstitions. Il en reste encore et d'assez violentes. Maintenant les animaux vont se faire guérir par saint Antoine et les femmes par la feue reine Christine, première épouse de Ferdinand, déjà béatifiée. Vous dirai-je encore l'obstination des gens nerveux qui croient calmer leurs migraines, en passant leur tête dans une niche, creusée dans je ne sais quel mur d'église? Vous compterai-je les boiteux, bossus, bancals, estropiés, paralytiques qui se rendent en procession dans l'église des Carmes, où ils sont infailliblement redressés et ranimés? Par malheur, il y a deux ou trois mois, ils l'ont été un peu trop vite. Le cortége d'infirmités et de difformités venait d'entrer dans le temple et attendait le miracle assez patiemment, quand tout à coup je ne sais quel maladroit marcha sur le pied d'un garibaldien, qui n'était pas le plus endurant des hommes : il tira son sabre en roulant de gros yeux. Une panique effroyable envahit et balaya l'église. Les boiteux jetèrent derrière eux leurs béquilles, les paralytiques sautèrent à bas de leurs brancards et les culs-de-jatte prirent leurs jambes à leurs cous. Ce miracle avant terme a fait bien des hérétiques.

Mais il y a toujours des croyants obstinés. Entre autres, les sacristains qui montrent les églises. Vous ne persuaderez jamais à celui de Saint-Dominique que son crucifix n'ait pas dit à saint Thomas : « Tu as bien écrit sur moi, Thomas, que veux-tu pour ta peine? — Je ne veux rien que toi, » répondit le saint, ravi en extase à trois pieds de terre, comme le bienheureux Cupertin.

Ailleurs on vous montre un Christ en croix qui, pour éviter un boulet, lors du siége de Naples, en 1439, baissa la tête. Ailleurs (dans l'église des Carmes déjà nommée), un Christ en ivoire sur le crâne duquel il pousse continuellement un certain nombre de cheveux : le feu roi Ferdinand allait voir chaque année ce phénomène. Ailleurs encore (dans l'église de Saint-Paul), une madone qui est venue là toute seule, du palais royal qui fut autrefois sa résidence, à la suite de je ne sais quelle parole du souverain qu'elle avait entendue et qui lui avait déplu. Je pourrais vous citer enfin le miracle de saint Janvier, sur lequel M. Vernes, dans son excellent livre *Naples et les Napolitains*, nous donne une page très-curieuse, écrite il y a bientôt quatre cents ans :

« Dimanche III° jour de may, le roi ouyt messe à Sainct-Genny à Naples, qui est la feste de la grant eglise cathedrale où il y eut grant assemblée de prelats, tant cardinaulx, evesques et autres prelats constitués en dignités. Et en icelle eglise fut monstré au roy le chief de sainct Genny, qui est une moult riche chose a veoir, digne et saincte. Quand le roy fut devant le grand autel, on alla querir de son precieux sang en une grant ampole de voirre et fut monstré au roy, et on lui bailla une petite verge dargent pour toucher ledict sang qui estoit dedans l'ampole dur comme pierre à ce que le roy le touchast de la verge dargent, laquelle fut mise sur lautel devant le glorieux sainct, incontinent commença à eschauffer et amolir comme le sang dung homme bouillant et fremissant qui est ung des grands miracles que on puisse veoir a present, dont tout le peuple françois tant nobles que autres se donnoient grant merveille. Et disoient les seigneurs de Naples tant deglise que de la ville que par ce precieux chief et sang avoient cognoissance de beaucoup de requestes envers Dieu, car quant ils faisoient leurs prières si elles estoient bonnes le sang amolissoit, et si elles n'estoient de juste requeste il demeuroit dur. Aussi par ce sang avoient la cognoissance de leur prince sil devoit estre leur seigneur ou non. »

Par bonheur (ce qui a épargné beaucoup de sang) le saint accepte volontiers pour seigneurs tous ceux qui sont maîtres de la ville. Il n'a de rancune contre personne, pas même contre ceux qui ne croient pas en lui. Dans sa mansuétude, il a obéi dans le temps à Championnet qui lui ordonnait de faire son miracle sur-le-champ, sous peine de voir fusiller ses chanoines. Il vient d'obéir à Garibaldi qui ne lui a pourtant adressé aucune menace : il obéit de même à Victor-Emmanuel. Je suis donc pour qu'on lui laisse faire son miracle en paix : c'était aussi l'opinion de Voltaire.

Vous le voyez, monsieur, à ces besoins d'imagination, le sentiment religieux des Napolitains n'a rien à faire avec le nôtre. C'est une passion impétueuse, sensuelle, pleine d'ivresses et de voluptés, pleine aussi d'effusions, de transports, de colères même. Dans l'église de Saint-Janvier, le jour du miracle, la foule est ivre. J'y ai vu des convulsionnaires enragés. Si le sang tarde à se liquéfier, l'impatience populaire déborde en invectives. On apostrophe le saint en termes outrageants qui ne se répètent pas dans notre langue. Tout cela pourrait bien tourner en émeute, si le miracle ne se faisait pas à volonté.

Les Calabrais un jour (au dire de M. Vernes) ont poussé encore plus loin l'irrévérence. Après une longue sécheresse, qui ne finissait pas en dépit de toutes leurs prières, ils prirent tous leurs saints, peintures et statues, et les mirent en prison. Je m'en tiens là, je n'ai rien de plus fort à vous dire.

Avec de pareilles dispositions, rien ne peut vous étonner chez ce peuple qui pousse la crédulité aussi loin qu'on la poussa jamais. Il n'y a pas de croyance puérile qui ne s'acclimate à Naples et ne s'érige en article de foi. Tous nos préjugés sur l'huile tombée, les glaces brisées, etc., etc., sont répandus ici comme dans les loges de nos portières. Et il y en a mille autres qui tiennent au sol. Quand l'enfant vient de naître, par exemple, la sage-femme le martyrise de mille manières et finit par le poser à terre jusqu'à ce que le père vienne le prendre, sans quoi il n'est pas reconnu. Jamais une femme ne fait son lit avant que son mari soit sorti ; agir autrement serait tenter la Providence. Le 24 juin, en plein midi, en face du soleil, bien des jeunes filles versent du plomb fondu dans l'eau d'un bassin, où ce métal forme des à peu près d'images, quelque chose qui

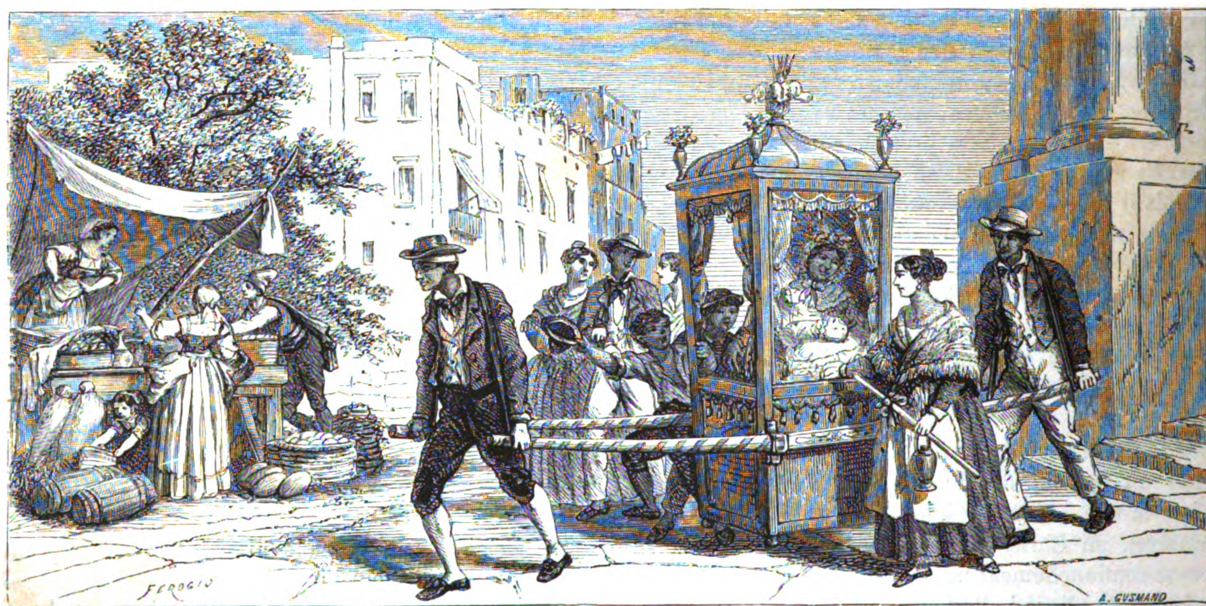
peut ressembler, par exemple, à un palais, à une voiture, à un cercueil, à tout ce que veulent ces folles têtes : elles voient dans ce bassin leur avenir. D'autres frissonnent au chant d'une poule et lui tordent le cou sur-le-champ, car poule qui chante ne peut ni se vendre ni se donner. Le jour de la Saint-Jean, avant l'aube, plus d'une fille à marier jette un œillet dans la rue déserte; si un jeune homme le ramasse, celui-là sera son mari. Et mille imaginations pareilles.

Mais la superstition la plus extravagante est la *jettatura*, le mauvais œil, auquel beaucoup de Parisiens font semblant de croire aujourd'hui, pour justifier leurs breloques.

C'est un préjugé vieux comme le monde, que certains visages portent malheur. Un teint blafard et des lunettes bleues surtout sont sinistres. Si vous avez des lunettes bleues et un teint blafard, ne venez pas à Naples, tout le monde vous ferait les cornes en vous tournant le dos.

Pour se préserver des jettateurs, c'est-à-dire des hommes du mauvais œil, les anciens avaient des emblèmes singuliers que je n'ai pas à décrire. Les modernes sont plus réservés. Ils emploient des préservatifs avouables. Le charretier dont les chevaux s'arrêtent et ne veulent plus avancer, crache trois fois et jette ensuite en l'air une poignée de terre. Aussitôt le charme est rompu, si le mauvais vouloir des bêtes vient de la présence d'un jettateur. Le maréchal ferrant cloue un fer à cheval sur la porte de sa boutique. Mais ces moyens-là ne sont pas les plus sûrs.

Les plus sûrs sont les cornes. Nombre de boutiquiers en peignent des trois couleurs symboliques (le rouge, le jaune et le vert) sur leurs enseignes, elles sont infaillibles, surtout si ce sont des cornes de moutons. Dans les appartements, les vraies cornes de taureaux siciliens sont préférables. Vous en trouverez partout à Naples, même dans les salons sérieux, même dans les doctes cabinets, car c'est une superstition universelle. Je connais ici des gens qui ne croient pas en Dieu, mais je n'en connais pas qui reçoivent volontiers un jettateur.



La portantine. — Dessin de Ferogio.

Et tenez, moi-même qui vous écris, je ne crois évidemment pas à la jettature; j'ai refusé cependant d'aller voir un gentilhomme de lettres qui avait le mauvais œil. Avant de le connaître, l'ami qui voulait me présenter à lui s'était toujours porté comme un roc; après l'avoir connu, cet ami, poëte d'un grand talent, est tombé malade, et, dépérissant à vue d'œil, est mort d'une maladie inconnue. Le gentilhomme dut quitter son propre palais, où il portait malheur à tous ses locataires. Il était surintendant des théâtres; s'il applaudissait une pièce, elle tombait roide; s'il regardait une comédienne, elle chantait faux. Chassé de maison en maison, il alla s'établir à Pizzofalcone, dans l'*immeuble* d'un avocat, esprit fort. Deux jours après, l'immeuble de l'avocat s'effondrait dans une grotte souterraine.

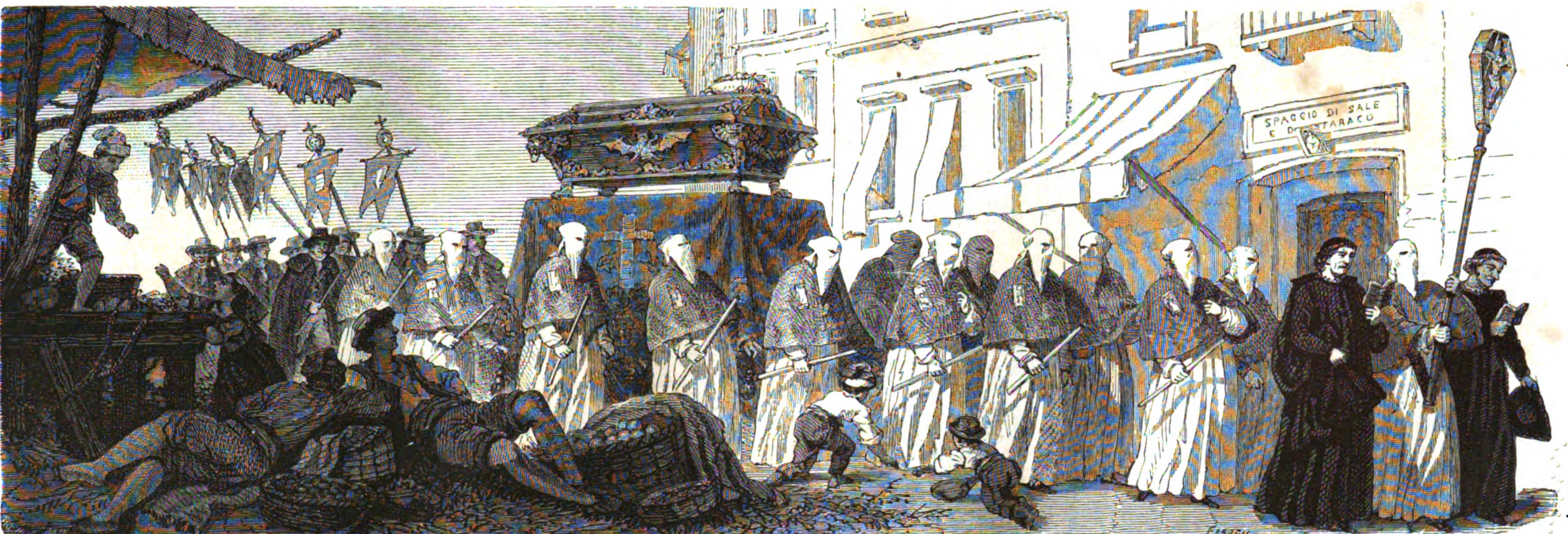
Je ne veux pas vous nommer ce malheureux, plus martyr que ses victimes; mais, à Naples, où ces pages seront lues, je l'espère, on le reconnaîtra.

Aussi la ville de Naples est-elle remplie de cornes. On les porte en breloques, en épingles, en colliers ou en bracelets; j'en ai vu qui étaient en or, en argent, en jais, en ivoire, en écaille; mais les plus efficaces sont en corail. Défiez-vous de celles qui représentent de petites mains fermées pointant l'index et le petit doigt : elles sont impuissantes. Il faut qu'elles figurent de vraies cornes, sinon, non!

Un mot maintenant, pour être juste. Je n'avance pas que toute la religion des Napolitains consiste en ces puérilités. Elle a des côtés sérieux, elle maintient des usages touchants, elle encourage des vertus sincères. Si par exemple à table vous laissez tomber un morceau de pain, votre domestique le ramasse et le baise pieusement : il ne balayerait pas ce présent de Dieu pour



La vente des pastèques. — Dessin de Ferogio.



Un enterrement. — Dessin de Ferogio.

tout l'or du monde. La famille est sacrée à Naples, et je n'ai vu nulle part pousser aussi loin qu'ici le respect du chef de la maison. Tout l'argent gagné par les enfants va dans les mains du père, ou de la mère (si le maître, comme on l'appelle, est mort), même quand les enfants sont des hommes. Le Napolitain a de la bonté; le mot est commun, mais la vertu est rare. Tous les hospices, asiles, refuges, toutes les institutions de bienfaisance, en un mot, sont dus à la charité privée. La ville est pavée de pauvres et tout cela trouve son pain.

En beaucoup de choses, à Naples, l'esprit d'association a produit d'excellents résultats. Les confréries, par exemple, qui président aux enterrements et font des funérailles aux plus pauvres. A vrai dire, nos yeux français n'aiment guère ces cercueils couverts de riches draperies et cheminant entre les haies mobiles de pénitents armés de cierges (escortés eux-mêmes de gamins recueillant en des cornets de papier les gouttes de cire fondue qui tombent et dont on fera d'autres cierges pour la prochaine procession). Ces spectacles-là nous répugnent[1].

A Naples, du reste, ils ne font pas beaucoup d'impression. La mort ici n'est pas une chose simple et grave. Elle effraye plus qu'elle n'impose; on la trouve plutôt laide que triste : elle n'afflige pas. Les deuils ne durent pas longtemps; les morts sont bientôt pleurés.

On peut dire des Napolitains ce que Montaigne disait de lui-même : ce n'est pas la mort, c'est le mourir qui les inquiète. Aussi s'occupent-ils des mourants beaucoup plus que des trépassés. Un convoi funèbre ne leur dit rien; mais si c'est le viatique qui passe!...

J'ai cette scène dans la tête et je ne l'oublierai jamais. C'était un soir de carnaval, et la rue de Tolède éclatait en cris de joie. Des masques passaient en dansant au bruit du tambourin et des castagnettes; des musiciens populaires gonflaient ou raclaient leurs instruments; des trompettes et des tambours rentraient dans les casernes : tous les bruits de la rue, les marchands en plein air, les enfants tumultueux, les fanfares sonores, les voitures, les chevaux, les grelots des rosses populaires, le marteau des forgerons et des chaudronniers travaillant dans les ruelles voisines, que sais-je encore?... tout cela faisait le vacarme étourdissant qui donne ici le vertige aux étrangers. Une clochette éloignée tinta tout à coup, et la rue entière fit silence. On aurait entendu voler une mouche dans ce chaos tout à l'heure plus bruyant qu'une salle de métiers. Les clochettes se rapprochant, les tambours accompagnèrent d'un roulement sourd les coups saccadés du carillon monotone. Les voitures s'étaient arrêtées et rangées; les piétons sur les trottoirs étaient tombés à genoux. Tous les balcons s'étaient couverts de flambeaux derrière lesquels apparaissaient des gens en prière. Les sonneurs, vêtus de rouge, puis le curé, sous son dais, marchèrent lentement à travers la foule agenouillée. Le silence était si grand qu'on entendait les paroles du prêtre. Il portait le viatique à un mourant.

Quand *Gesù-Cristo* fut passé (comme on dit ici), le bruit joyeux et turbulent recommença de plus belle et comme si de rien n'était. Voilà Naples.

Et tel est ce peuple dont j'ai tâché, monsieur, de saisir en courant quelques traits. J'en aurais encore de quoi remplir un volume; mais je vous ai déjà pris beaucoup de place, et vous avez le monde entier à montrer à vos lecteurs. Permettez-moi donc de reprendre haleine. S'il plaît à vos voyageurs casaniers de se remettre en route avec moi, je pourrai les conduire hors de la ville. Il leur reste encore beaucoup à voir : d'abord le Vésuve et Pompéi, les deux merveilles; puis le peuple des campagnes, les belles filles d'Amalfi et de Procida. Ils viendront chercher dans les îles quelques nièces de la Graziella de Lamartine. Qu'ils veuillent donc bien faire bon visage à leur très-humble cicerone,

Marc MONNIER.

1. Les hommes bleus à banderoles qui suivent l'enterrement, dans l'estampe de la page précédente, sont les pauvres de saint Janvier, les croque-morts de ce pays.



La sieste. — Dessin de Ferogic.

NOTES ÉCRITES DE COCHINCHINE.

(Voyez page 94.)

Les femmes. -- Le bétel.

Les femmes ne sont nulle part aussi libres qu'en Cochinchine. On ne leur casse pas les pieds avec des bandelettes, comme on le fait en Chine, ou les reins et la poitrine avec des corsets de fer, comme en Occident. Elles ne sont pas obligées de se voiler le visage, comme les femmes turques. Elles vont et viennent à leur guise. Souvent, elles prennent de l'influence dans les affaires d'une manière sûre, quoique indirecte, par l'empire qu'elles exercent sur leurs maris. Dans beaucoup de villages, ce sont les femmes qui gouvernent.

Quoique la polygamie soit tolérée dans l'Annam, elle y est mal vue. Un homme ne prend généralement qu'une femme. Un chrétien, dans un village du Tonquin, avait une femme qui ne lui donnait pas d'enfants; ses parents lui conseillaient de prendre une autre femme et souvent revenaient à la charge. Il résista par attachement pour sa première compagne, disant que Dieu la rendrait féconde un jour. Au bout de vingt ans, elle lui donna un fils. Ne dirait-on pas la contre-partie de ces sévères histoires hébraïques qu'on rencontre dans la Bible et le Coran?

Les bonzes annamites ne sont pas mariés. J'ai entendu de pauvres chrétiens cochinchinois qui avaient demandé une messe pour un petit enfant mort, se plaindre avec amertume parce que la messe avait été chantée par un homme marié. Le diacre qui répondait habituellement étant malade, il avait fallu recourir à un ancien élève du père. C'était un brave homme, bon chrétien, mais qui, ayant changé d'idée, s'était marié. Les parents se fâchèrent presque en voyant arriver l'assistant : dans leur pensée, les choses n'étaient pas faites régulièrement.

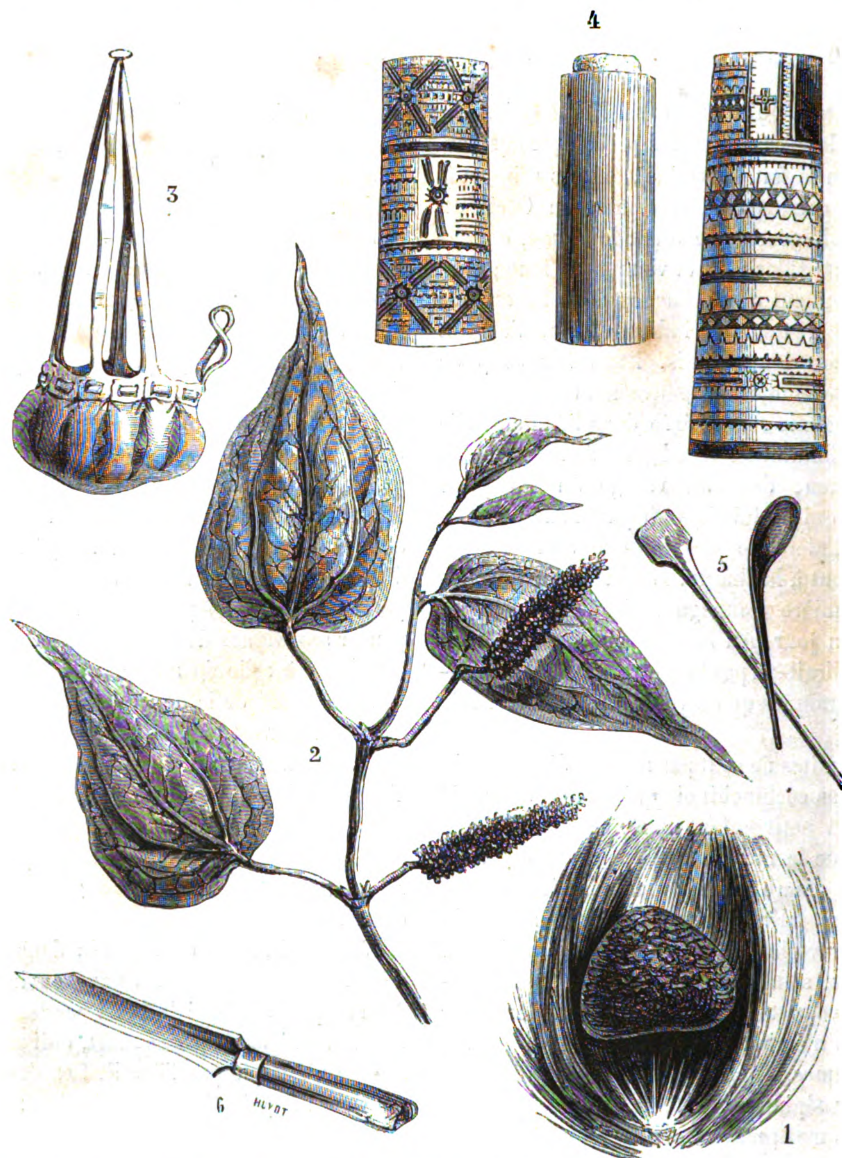
L'allure des femmes rappelle ce qu'on se figure de la pose décidée des canéphores. La taille est heureusement cambrée ; les bras marquent la mesure. Leur teint naturel se rapproche de cette pâleur qui n'est pas maladive et que les Italiens appellent « une face de morte. » Pourtant s'il était permis d'employer les galanteries du dernier siècle, on dirait que les violettes, sur leurs joues, se marient au safran. Elles sont peut-être un peu trop jaunes. Les femmes du peuple sont presque noires : elles ne le sont pas cependant beaucoup plus que certaines paysannes du midi de la France.

Une figure plus ovale que ronde ; des yeux si peu bridés qu'il faut savoir qu'ils le sont, d'une expression presque animale, pleins d'un beau feu tranquille, les beaux yeux de bœuf de Junon ; un tout petit nez qu'on eût appelé le nez de Roxelane, du temps où on poétisait jusqu'au nez; des cheveux noir-bleu ramenés simplement en un chignon qui domine la tête, peut-être d'une façon exagérée; un corsage peu développé, mais bien pris, et cette ondulation dans la démarche que les Grecs appelaient divine, qui est comme l'harmonie du corps humain et qui annonce l'intensité de la vie; voilà le portrait de Mlle Kon-lei, qui a épousé, il y a quinze jours, notre interprète Joannes. Elle serait belle pour des yeux européens, si elle ne s'était faite une bouche de charbon. La coutume du bétel séparera longtemps encore les Asiatiques des Européens.

La culture du bétel exige de grands soins. Quand elle réussit, elle rapporte des bénéfices considérables. Trente feuilles se vendent quinze sapèques. Les plants doivent être couverts d'un abri épais qui les protége contre l'ardeur du soleil. Autrement, ils périssent. Les champs d'Oc-moun sont couverts d'un dôme impénétrable, et paraissent noirs en plein midi. Cette ombre épaisse fait penser aux vignes de Castellamare. La feuille du bétel ressemble à celle du mûrier : on la remarque dès qu'on la voit à cause de la délicatesse de ses nervures et de sa nuance d'un vert tendre. L'arbuste monte le long du tuteur jusqu'à une hauteur de sept à huit pieds. Dans le Tonquin, les gelées salines font périr quelquefois en une nuit des plantations entières de bétel. L'air, dans ce pays, est imprégné de sels nitreux qui se déposent, dans la nuit, comme une sorte de gelée blanche. Le sol se couvre d'efflorescences.

L'usage du bétel est répandu dans toute la Malaisie, dans l'Annam et dans les pays environnants. L'évêque du Tonquin a mâché le bétel pendant plusieurs années. Ses dents n'en ont pas souffert, et il semblerait que cette drogue n'attaque pas l'émail. Les dents des jeunes enfants sont laquées à un certain âge ; cette opération se fait au moyen d'une plante ; elle est complète en une seule fois. Il existe sans doute d'autres simples qui doivent dissoudre la couche noire; mais on n'en connaît aucun. L'usage du bétel seul rend les dents jaunes. C'est pour éviter cette teinte sale que ces peuples ont pris le parti d'adopter pour leur denture la couleur noire. Les Annamites trouvent que les dents d'ébène sont une beauté. Un mandarin du Tonquin devant qui s'était présenté un homme de Penang aux dents blanches, demanda à ceux qui l'entouraient quel était cet homme à la bouche si laide, et qui avait les dents blanches comme un chien. Mais rien n'est plus affreux au goût d'un Européen. Lorsque la bouche s'entr'ouvre pour parler ou pour sourire, on n'aperçoit qu'un trou tout noir, et les bouches les plus jeunes paraissent édentées.

Le bétel est un narcotique assez énergique. Les Annamites accroupis sur le devant de leurs portes, sur leurs tables de bois dur, ont dans leurs yeux quelque chose de la tranquilité mêlée de somnolence particulière aux ruminants. Le mouvement de leurs joues complète ce rapport d'idées. La feuille de bétel n'est qu'un des trois ingrédients : les deux autres sont la noix d'arec et la chaux : le tout est mêlé ensemble et forme la drogue sans laquelle les Annamites prétendent qu'ils ne peuvent pas vivre. Le goût est celui d'un aromate; on y trouve une impression de fraîcheur. L'odeur de la noix d'arec a de la ressemblance avec celle du brou de noix. Elle est meilleure quand elle est sèche et de couleur brune. Les Annamites, lorsqu'ils enlèvent la peau de la noix fraîche, ont la lenteur et la physionomie particulière aux gens qui bourrent leurs pipes, l'air de complaisance qui annonce un plaisir assuré et qu'on savoure en imagination. Quelques-uns ajoutent de la chaux vive qu'ils tirent d'un petit vase en cuivre ou en faïence. J'ignore comment leur bouche peut y résister. Un raffinement consiste à mêler une forte chique de tabac à la chique de bétel. On pourrait croire que la coutume du bétel préserve les dents de la carie : les seuls maux de dents qu'on soit à même d'observer chez les Annamites proviennent de causes autres que la carie, telles que les fluxions ou les douleurs sympathiques. (*Correspondance privée.*)



1. Noix d'arec. — 2. Branche de bétel. — 3. Bourse à bétel. — 4. Boîte à chaux pour le bétel. — 5. Spatule pour opérer le mélange. — 6. Couteau à râper la noix. — Dessins de Pelcoq.



M. Guinnard en costume de voyage.

TROIS ANS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES PATAGONS,

PAR M. A. GUINNARD.

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Un enfant de Paris dans les pampas argentines. — Pourquoi j'étais venu là. — Déceptions. — Retour vers le nord. — Voyage et épreuves dans le désert. — La crue du torrent. — La fatigue, le froid, la faim, la soif. — Pensées de suicide.

Dans les premiers mois de l'année 1856, après avoir visité, au sud de la confédération Argentine, Carmen, sur le rio Negro, et le fort Argentino au fond de la baie Blanche, j'errais parmi les établissements buénos-ayriens

1. Les dessins de cet article ont tous été exécutés par M. Castelli, d'après les croquis de M. Guinnard.

clair-semés sur le Rio Quéquen, cours d'eau rarement tracé et plus rarement encore dénommé sur nos cartes européennes.

Quels motifs avaient pu entraîner un enfant de Paris à cette extrémité du nouveau monde? Quelques mots doivent me suffire pour les faire connaître.

Comme tant de milliers de Français que chaque année voit quitter le sol natal pour les rives de la Plata, j'étais venu en 1855 tenter la fortune à Montevideo et à Buenos-Ayres, et essayer d'acquérir, au prix des connaissances pratiques que j'avais acquises à Paris dans le commerce d'exportation, la certitude du pain quotidien pour moi et un peu d'aisance pour les vieux jours de ma mère. Mais, hélas! rien ne m'avait réussi : ni à Montevideo, où je trouvai installée une concurrence beaucoup trop forte pour moi, ni à Buenos-Ayres, en proie à une de ces crises révolutionnaires qui l'agitent périodiquement.

Alors j'avais entrepris de visiter les districts frontières des tribus indiennes, dans l'espoir de rencontrer de meilleures chances sur ce sol moins battu des Européens, mais je n'y avais pas été plus heureux que dans les grandes villes qu'ils exploitent.

Ayant ainsi parcouru vainement Mûlita, le Bragado, l'Azul, le Tendil, Tapalquen, Quenquen-Grande, points importants de la frontière argentine qu'habitent de nombreux fermiers (*estanceros*) adonnés à l'élève et au trafic du bétail, je résolus, sans me laisser abattre par les déceptions, de revenir à Rosario où, m'assurait-on, j'aurais plus de chances de succès.

Un Italien, nommé Pedritto, fourvoyé comme moi dans ce district perdu, m'ayant alors proposé de m'accompagner, nous entreprîmes de traverser la pampa afin d'abréger la distance que nous avions à franchir.

Pour remplacer les guides que nous étions dans l'impossibilité de nous procurer, je traçai un plan de route sur une carte, j'achetai une boussole, et, confiants dans nos forces et notre jeunesse, nous partîmes à pied, munis de quelques provisions de bouche et de chasse. Nous savions que de nombreuses difficultés, des dangers même pouvaient se présenter, mais nous étions disposés à tout braver.

Ce fut le 18 mai 1856 que nous nous mîmes en route. Cette époque de l'année coïncide avec le commencement de l'hiver de ces régions. Une pluie torrentielle, un froid rigoureux qu'augmentait encore le vent violent qui souffle des profondeurs de la Patagonie, nous assaillirent au départ. Ce mauvais temps dura quatre jours, pendant lesquels nous ne pûmes ni chasser ni faire de feu; nous avions beaucoup de peine à garantir nos armes dont dépendait notre existence. Dans la soirée du quatrième jour, la pluie cessa, un rayon de soleil survint qui ranima notre ardeur, nous nous reposâmes quelques heures et nous mangeâmes le peu qui restait de notre pain trempé de pluie. Après avoir réparé nos forces et étudié notre plan de route, nous reprîmes notre marche tout en cherchant à tuer quelque gibier. Cependant nous n'avancions que bien lentement sur un sol entièrement détrempé, et le cuir de nos chaussures s'en ressentit à tel point, que la nuit suivante nous les perdîmes; dès lors il nous fallut affronter, pieds nus, les rudes aspérités du sol et l'intensité du froid.

Dans la matinée du cinquième jour, quoique la marche nous devînt pénible, nous avions parcouru une grande distance, quand nous rencontrâmes une rivière étroite et profonde, encaissée dans un ravin pierreux et à pic. Descendre au bord de l'eau fut un véritable travail. Le reste du jour fut employé à rechercher un passage pour gagner l'autre rive. Nous avions réussi à le trouver quand l'idée nous vint de remettre la traversée au lendemain, car la rive où nous nous trouvions paraissait devoir nous offrir un meilleur abri que l'autre contre le vent.

Nous imaginâmes même de creuser avec nos couteaux une grotte dans la falaise afin de nous garantir complétement de la température froide et humide de la nuit Nous poussâmes la recherche jusqu'à faire du feu dans la grotte afin de l'assainir, et ce réduit semblait promettre à nos corps brisés de fatigue une délicieuse nuit de repos. Mais, hélas! on ne songe jamais à tout. Dans notre préoccupation de bien-être, nous n'avions prêté aucune attention à la crue des eaux qui déjà s'était fait sentir dans la journée. A peine avions-nous clos la paupière, que notre grotte, soudainement envahie par l'eau tourbillonnante et rapide, faillit devenir notre tombeau. Je n'eus que le temps d'éveiller mon compagnon et de saisir mes armes pour fuir. Mais s'échapper ne fut pas chose facile à deux hommes surpris par le danger dans leur premier sommeil, obligés de chercher leur chemin à travers les eaux et les ténèbres, et réduits à se servir de leurs poignards comme d'échelons pour franchir un escarpement qui, battu par l'inondation, menaçait à chaque mouvement un peu brusque de leur part, de s'écrouler sous eux! La divine Providence, sans doute, nous vint en aide; nous atteignîmes le sommet de la falaise, sains et saufs et avec nos armes! Nous en fûmes quittes pour la perte d'une partie de notre poudre, de nos munitions et de quelques menus objets de rechange abandonnés au torrent.

Cette nuit, commencée sous de si tristes auspices, s'acheva dans un sommeil profond, et le lendemain au réveil il ne nous serait resté du danger passé, qu'un souvenir fait pour nous encourager plutôt que pour nous abattre, si nous n'avions pas été obligés d'attendre pendant deux jours, deux longs jours de privation absolue et de véritable famine, que la baisse des eaux nous permît de franchir la rivière.

Le troisième jour seulement, nous tentâmes le passage après avoir fait un paquet de nos hardes et les avoir placées sur notre tête; nous nagions d'une main, tandis que de l'autre nous nous efforcions de tenir nos fusils hors de l'eau, mais ce n'était pas chose facile à exécuter. Le courant, d'une force extrême, nous entraîna dans un tourbillon où nous faillîmes périr; lorsque enfin nous abordâmes à la rive opposée, nous étions rendus de fatigue et dans un extrême état de faiblesse. Il nous fallut faire un bon feu pour ranimer nos membres engourdis,

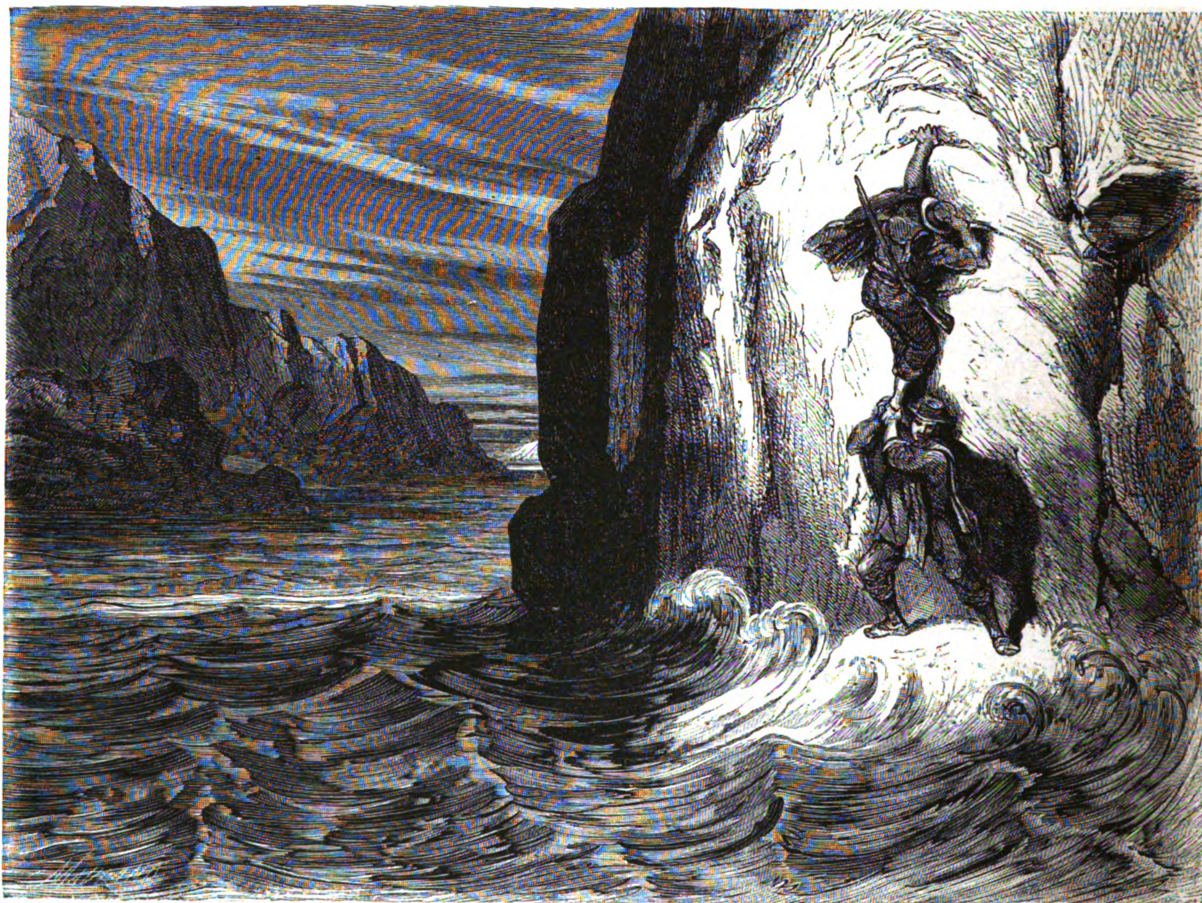


Gravée chez Erhard, R. Bonaparte 42

sécher nos effets et nos armes. Si d'un côté ces douloureuses épreuves augmentaient notre confiance en nos forces, ainsi que nos mépris du danger, d'un autre elles ralentissaient notre marche. En outre, nos pieds en sang nous faisaient cruellement souffrir, d'autant plus que nous n'avions nul moyen de les garantir, pas plus contre les aspérités du sol que contre la gelée.

Vers le milieu du jour, pourtant, nous eûmes l'heureuse chance de tuer une biche-gama[1], que nous fîmes rôtir; la faim rendit notre repas délicieux; du cuir de cet animal nous essayâmes de nous faire des sandales. Mais cette chaussure délicate ne pouvait suffire contre les pierres et les épines, et ce fut tout au plus si elle diminua l'effet du froid intense sur nos plaies. Incapables désormais de doubler le pas, nous résolûmes de marcher jour et nuit, et de n'accorder aux devoirs impérieux du sommeil et de la faim que le temps que nous ne pourrions absolument leur enlever. En dépit de ce calcul économique, nos provisions s'épuisèrent promptement sans qu'il nous fût possible de les remplacer.

Nous étions alors entrés dans un *campo* ou espace des pampas où l'on n'aperçoit nulle trace d'animaux, pas même de végétation. Le terrain, d'une nature calcaire et salpêtré, y est d'une stérilité complète; le jour tout entier s'écoula sans nous laisser entrevoir le moindre atome qui pût apaiser notre faim ni notre



M. Guinnard et son compagnon surpris par la crue d'un torrent.

soif. Le soir venu, ne trouvant aucun abri, nous fûmes réduits à nous coucher tout transis de froid, sur le sol blanc de givre. La faim et la soif ayant augmenté encore dans la journée qui suivit, nous ne tardâmes pas à nous sentir indisposés et de plus fort tristes. Quand la nuit revint, elle ne ramena pas le sommeil dans nos sens torturés; nous demeurâmes les yeux ouverts sur le désert, la pensée fixée sur notre triste situation. Le lendemain, troisième jour de jeûne, l'épreuve fut plus terrible encore; nous avions le délire; notre marche lente fut souvent interrompue par la lassitude; notre soif était telle, qu'à défaut d'eau, nous fûmes réduits à avoir recours, pour l'apaiser, à l'extrême et répugnant moyen dont parlent tant de relations de naufrages. Cédant à la rage de la faim, nous mangeâmes de l'herbe et des racines que nous ne connaissions point et dont le goût était révoltant.

Le soir succéda encore au jour, et le seul allégement que nous pûmes apporter à nos souffrances fut un peu de feu, alimenté par quelques épines glanées sur le sol de la pampa. Assis tristement autour de notre humble foyer, trop faibles pour supporter plus longtemps les angoisses de la faim, à bout de force et

1. *Guazu-u* d'Azara; *cervus campestris* de F. Cuvier. Sorte de chevreuil qui diffère de l'espèce européenne par sa gorge blanche.

d'espérance, nous sentîmes poindre l'un et l'autre en nous la terrible tentation de mettre fin à nos souffrances. Tout en préparant nos armes à cet effet, nous vînmes à penser amèrement au foyer de la famille, aux êtres chéris que nous ne devions plus revoir. Ces souvenirs ne tardèrent pas à élever notre âme à Dieu, et l'invocation de son nom, faite à haute voix, ranima notre courage. Au désespoir succéda l'assoupissement, et cette nuit nous dormîmes.

L'étang. — Le puma ou couguar. — La boussole affolée et ses tristes conséquences. — Rencontre d'Indiens. — Combat. — Mort de mon compagnon. — Ma captivité. — Le nouveau Mazeppa. — Mon esclavage.

Notre réveil fut moins triste que les précédents; nous nous sentîmes moins faibles, mais nos jambes fatiguées ne nous permettaient d'avancer que bien lentement; nous marchions cependant aiguillonnés par le besoin de nourriture, quand nous eûmes le bonheur de reconnaître un changement dans la nature du sol : sablonneux désormais et planté de hautes touffes d'herbes (*cortadères*, en indien *koëny*) qui se trouvent généralement aux abords des étangs, il devenait moins douloureux pour nos pieds saignants. Un peu plus loin, nous atteignîmes effectivement un étang où notre soif brûlante put se satisfaire. C'était beaucoup, mais à cette première trouvaille il nous en fallait ajouter une seconde, des aliments, sans quoi cette eau, qui nous avait d'abord soulagés, devait rendre l'impression de la faim encore plus insupportable. En conséquence, mon compagnon et moi nous nous mîmes en devoir d'inspecter le pourtour de l'étang, en prenant chacun un côté opposé. Une première exploration était demeurée sans succès, et je revenais découragé, lorsqu'un mouvement brusque, qui se fit entendre derrière moi, m'ayant fait tourner la tête, j'aperçus un puma qui épiait mes mouvements. Bien que cet animal n'ait rien dans sa taille et son allure du lion d'Afrique, dont les Américains lui ont donné le nom, ma première impression fut le saisissement; mon second mouvement fut de faire feu sur cet habitant du désert; je l'atteignis au poitrail. Rendu furieux par sa blessure, il se traîna vers moi. Heureusement ses forces lui faisaient défaut, et il me fut facile de l'achever à l'aide de mon poignard.



M. Guinnard, torturé par les souffrances de la faim, rencontre et tue un puma.

Au bruit de la détonation mon compagnon accourut, et quelques instants après, accroupis autour d'un feu de broussailles sur lequel nous flambâmes plutôt que nous ne fîmes cuire des quartiers de puma, nous nous gorgeâmes avec voracité de cette chair tout à la fois grasse et coriace, mais qui nous parut délicieuse. Après tant de fatigues et de privations, un repos d'un jour ou deux nous parut indispensable. L'endroit où nous nous trouvions était favorable : nous y fîmes halte. Grâce aux nombreuses touffes d'herbes, il nous fut facile de nous faire un abri et un lit plus convenable que la terre gelée. La fièvre nous quitta le deuxième jour. Mais l'état de nos pieds empirait; nous ne pouvions les poser à terre sans croire fouler du verre cassé. Nous nous remîmes en route cependant et cheminâmes pendant trois jours encore, durant lesquels nous fûmes assez favorisés pour tuer un lièvre et un daim.

Mais il était écrit que tous les malheurs nous accableraient, et que nous aurions surmonté vainement les terribles épreuves précédentes; une plus cruelle encore nous attendait. Notre boussole, objet si précieux pour nous, s'était avariée dans les eaux du fleuve où nous avions failli périr, et depuis lors, par une étrange fatalité, nous n'y avions pas pris garde, et il était trop tard pour y remédier. Il nous était impossible de ne pas reconnaître, à la seule inspection de notre itinéraire, que nous avions fait fausse route, et qu'au lieu de côtoyer le territoire indien, nous nous y étions complétement engagés.

Cette triste certitude était accablante. Nous tentâmes néanmoins de changer de direction en nous rapprochant des montagnes que nous apercevions au loin devant nous; nous comptions y trouver plus de sécurité; nous fûmes assez heureux pour les atteindre avant que le temps, déjà menaçant depuis le matin, devînt mauvais, et pour nous y construire dans un pli de terrain un petit réduit à l'aide des nombreuses pierres plates qui jonchaient le sol en cet endroit. Là, pendant quarante-

huit heures, assiégés par une affreuse tourmente, nous restâmes blottis avec quelques provisions provenant de nos dernières chasses, sans pouvoir nous aventurer au dehors, car de toutes les pentes rocheuses qui nous environnaient, la pluie et les rafales du vent faisaient ébouler de véritables avalanches de pierres. La tourmente apaisée, nous trouvâmes les matériaux d'un bon feu dans les nombreuses épines qui hérissaient le sol, mais qui toutes portaient les traces d'un précédent incendie. Ce fut pour nous une nouvelle preuve évidente du voisinage des Indiens, car nous n'ignorions pas qu'il est dans leur habitude d'incendier les champs qu'ils abandonnent.

Avant de suivre la nouvelle direction que nous avions adoptée, il était urgent de renouveler nos provisions de route et par conséquent de rentrer dans la plaine où sous nos yeux un grand nombre de gamas se prélassaient au soleil du matin. Plusieurs, légèrement atteints, grâce à la distance et à leur agilité, nous échappèrent; un seul, blessé de deux coups de feu, nous parut hors d'état de fuir bien loin, et nous nous élançâmes à sa poursuite avec toute l'ardeur que nous permettait la faiblesse de nos jambes. Déjà sa course paraissait se ralentir visiblement, et l'espoir de nous en rendre maîtres grandissait d'autant, quand soudain au détour d'une éminence nous vîmes avec terreur un parti d'Indiens qui étaient évidemment sur la piste d'une proie quelconque, homme ou gibier. Regagner l'autre côté de la montagne et notre hutte était ce que nous avions de mieux à faire. Nous fûmes assez heureux pour exécuter ce mouvement de retraite sans être vus.

Pendant deux jours, tapis dans notre cachette, appréhendant d'y être, d'un moment à l'autre, découverts et assaillis par un ennemi sauvage et sans pitié, nous ne tardâmes pas à y être assiégés par la faim. Obligés de faire une sortie le troisième jour pour renouveler nos tentatives de chasse, nous reprîmes confiance et espoir en tirant à peu de distance une biche d'assez belle taille. Déjà je la chargeais sur mes épaules, lorsque les Indiens, fort nombreux cette fois, surgirent comme par enchantement de tous les plis du terrain, et se livrant à une joie féroce, poussant des cris gutturaux, et brandissant leurs lances, leurs boules et leurs lazos, nous entourèrent de toutes parts. Rien n'est plus bizarrement triste que l'aspect de ces êtres à demi nus, montés sur des chevaux ardents qu'ils manient avec une sauvage prestesse, que la couleur bistrée de leurs robustes corps, leur épaisse et inculte chevelure, tombant tout autour de leur figure et ne laissant entrevoir, à chacun de leurs brusques mouvements, qu'un ignoble ensemble de traits hideux auxquels l'addition de couleurs voyantes donne une expression de férocité infernale. Le résultat d'une lutte entre nous et cette bande ne pouvait être douteux; nous jugeant sans espoir et regardant la mort en face, nous nous serrâmes la main en nous exhortant à une bonne et commune défense, puis nous fîmes feu sur les plus avancés de nos ennemis. Un d'eux fut blessé, mais sa chute n'arrêta pas ses compagnons qui se ruèrent en masse sur nous; mon camarade, percé de coups, accablé par le nombre, tomba pour ne plus se relever.

De mon côté, vivement pressé, je venais d'avoir l'avant-bras gauche transpercé d'un coup de lance, quand une de ces boules de pierre (locayo) qu'ils assujettissent au bout d'une longue courroie, m'atteignit en pleine tête, et me fit rouler inanimé sur le sol. Je reçus encore d'autres blessures et d'autres contusions, mais je n'en eus conscience que lorsque je sortis de mon évanouissement, et je tentai de me relever sans pouvoir y parvenir. Les Indiens qui m'entouraient encore, voyant mes mouvements convulsifs, se disposaient à y mettre un terme en m'achevant. Mais l'un d'eux, pensant sans doute qu'un homme aussi dur à mourir ferait un utile esclave, s'opposa au dessein de ses compatriotes. Après m'avoir complétement dépouillé, il me lia les mains derrière le dos, puis me plaça sur un cheval aussi nu que moi, auquel il m'assujettit étroitement par les jambes. Alors commença pour moi un voyage vraiment terrible, et je renouvelai, à un siècle et demi d'intervalle et à l'autre bout du monde, la course épouvantable de Mazeppa. La perte continuelle de mon sang me livra à une succession d'agonies et de faiblesses pendant lesquelles je me trouvais ballotté de côté et d'autre comme un fardeau inerte, au galop effréné du cheval sauvage qu'aiguillonnaient ses barbares maîtres. Combien dura ce supplice? Je n'en sais rien. Tout ce que je me rappelle c'est qu'à la fin de chaque jour on me déposait à terre sans me délier les mains, les Indiens, craignant sans doute de ma part, malgré le triste état où je me trouvais, quelque tentative de fuite ou de suicide.

Pendant tout ce voyage, qui me parut une éternité, je ne mangeai quoi que ce fût, bien que les Indiens m'offrissent de temps en temps des racines. Arrivé au camp de la horde, lieu de notre destination, on enleva enfin les liens étroits qui m'avaient torturé les pieds et les mains au point qu'ils ne pouvaient m'être d'aucun usage. Incapable de me mouvoir je restai étendu sur la terre, au milieu de mes ravisseurs; hommes, femmes et enfants me contemplaient avec une curiosité farouche sans qu'un seul d'entre eux cherchât à me procurer le moindre soulagement. Le soir seulement on me présenta de la nourriture à laquelle je ne me sentis encore ni le besoin ni la force de faire honneur; c'était de la viande crue de cheval, principal aliment de ces nomades.

La nuit qui suivit, un monde de pensées m'accabla; dans mon insomnie j'avais toujours présent à la pensée la mort de mon compagnon, et je formais mille conjectures sur la destinée que me réservaient les Indiens. La plus grande probabilité me paraissait être qu'ils me gardaient pour quelque solennel supplice. Cependant, il n'en fut rien; sans avoir la moindre pitié pour ma triste position, dont ils se riaient, ils me laissèrent pendant quelques jours sans rien exiger de moi. Je pus ainsi donner quelque repos à mon corps brisé, et voir l'état de mes blessures s'améliorer un peu. Mais la nudité complète à laquelle j'étais condamné ne tarda pas à me devenir très-sensible. A dormir sur la terre sans abri, sans couverture,

mon malaise augmenta, et je gagnai des douleurs aiguës dans tous les membres. Puis à son tour vint la faim; et après avoir tenté de me nourrir d'herbes et de racines, je dus me résigner à ne dévorer que de la chair sanglante comme font les Indiens eux-mêmes. Chaque fois que j'achevais un si répugnant repas, le cœur me manquait; ce ne fut qu'à la longue que je parvins à surmonter l'horreur que ce genre de vie m'inspirait.

Que de fois encore, mon morceau de chair crue à la main et réduit à disputer chaque bouchée de cet effroyable mets aux chiens affamés qui m'entouraient, je me suis laissé aller à établir mentalement une comparaison entre cet ignoble repas et la table élégamment ornée, couverte de linge éblouissant, de riches porcelaines et de brillants cristaux, autour de laquelle nos heureux d'Europe, dégustant avec insouciance les mets les plus délicats, les vins les plus généreux, font assaut de saillies spirituelles et de doux propos!...

En quelles mains j'étais tombé. — Les Indiens des pampas et de la Patagonie. — Identité de leurs idiomes, de leurs croyances religieuses et de leur genre de vie. — Mœurs et coutumes. — Repas. — Prières. — Ivresse. — Exercices et costumes des deux sexes.

A l'époque où *le soleil ne se couchait pas sur les domaines des monarques espagnols*, les vastes plaines qui se déroulent entre Buenos-Ayres et le détroit de Magellan d'un côté, et de l'autre entre l'Atlantique et le pied des Andes, étaient censées faire partie de la *vice-royauté* de la Plata, bien que la plupart des nomades qui les occupent fussent alors, comme à présent, libres de tout joug. Aujourd'hui une ligne flexueuse, déterminée à l'est par la Cordillera de Médanos et le Rio Salado, au nord par le Rio Quinto, le Cerro Verde et le cours entier du Diamante qu'elle remonte jusqu'au sein des Andes, forme la limite commune de la confédération Argentine et de la Pampa indépendante. Au sud du Rio Negro commence la Patagonie.

Trois ans de séjour forcé dans ces régions m'ont mis à même d'y connaître trois groupes distincts de population, dont chacune correspond à une division naturelle du sol. Dans la zone de l'est, qui va du Rio Salado au Rio Negro, vivent les Pampéros proprement dits, divisés en sept tribus.

La région boisée, qui s'étend entre les lacs de Bévédéro et d'Urre Lafquen, ainsi que le long des cours d'eau qui remontent de ce dernier lac jusqu'au Rio Diamante, est la terre de parcours des Mamouelches, qui forment six tribus désignées par les appellations de Ranqueuls-tches, Angneco-tches, Catrulé-Mamouel-tches, Guiné-Ouitrou-tches, Lonqueuil-Ouitrou-tches et Renangneco-tches.

Enfin au midi du Rio Negro, fleuve étroit mais profond, dont le cours est plus long que celui du Rhin ou de la Loire, j'ai compté neuf tribus de Patagons, dont voici les noms : 1° Poyuches; 2° Puelches; 3° Caillihéchets; 4° Tchéoue-tches; 5° Cangnecaoué-tches; 6° Tchao-tches; 7° Ouili-tches; 8° Dilma-tches; 9° Yakah-natches.

Inutile de dire que la manière de vivre de tous les nomades diffère en raison des nombreuses variétés de la nature du sol et de celle du climat. Les uns, résidant dans la portion septentrionale la plus tempérée des pampas, sont à demi vêtus et se ressentent du voisinage des populations chiliennes et argentines avec lesquelles ils sont alternativement en paix ou en guerre. Les autres (Patagons), fort éloignés des premiers, n'ayant sous leurs yeux que les rivages de la mer ou l'immensité de leurs steppes stériles, vivent à l'état nomade dans toute sa rudesse primitive.

La tribu aux mains de laquelle le sort m'avait livré était celle des Poyuches qui errent sur la rive méridionale du Rio Negro, depuis le voisinage de l'île Pachéco jusqu'aux pieds des Cordillères.

Toutes les tribus de ces régions et même les Araucanos (Indiens chiliens vivant à l'instar des chrétiens), parlent la même langue, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux environs de Mendoza, San Louis, Rosario et Buenos-Ayres. Cependant il en est de leur idiome comme de tout autre, c'est-à-dire qu'on y rencontre des patois différents qu'il est facile de comprendre quand on sait la langue mère. Celle-ci s'est conservée presque pure dans la Pampa, chez les Araucanos et les Mamouelches (peuplade des pays boisés).

Une partie de ces tribus vit de pillage; ce sont les Pampéros, les Mamouelches et les Puelches (tribu patagone).

Les autres n'ont d'autres ressources que celles que leur offrent la nature et leur adresse; elles sont généralement fort pauvres, mais supportent avec courage leur misère et les privations auxquelles les soumettent les mauvaises saisons.

Les fréquentes invasions qu'opèrent les Indiens sur toutes les frontières des républiques de la Plata et du Chili ont principalement pour but d'entraver les négociations des chrétiens et de les piller, afin de s'enrichir d'animaux en état de leur rendre service, sans être obligés de les dompter eux-mêmes, puis de se venger de la pauvreté à laquelle les ont soumis les Européens, en s'emparant de leur territoire. Ils ont voué une haine implacable à tous les blancs, et ils les tuent de la manière la plus barbare, n'épargnant que les enfants et les jeunes femmes, qu'ils réservent à une ignoble captivité.

Les croyances de tous ces sauvages sont identiques comme leur langage; ils reconnaissent deux dieux ou êtres supérieurs, celui du bien et celui du mal. Ils admirent et respectent la puissance du bon (Vitaouentrou) sans avoir aucune idée fixe sur le lieu où il peut résider.

Quant à celui du mal (Houacouvou), ils disent que c'est lui qui rôde à la surface de la terre et commande aux esprits malfaisants; ils le nomment aussi Gualichu, « la cause de tous les maux de l'humanité. » On trouve encore chez eux des devins des deux sexes qui prédisent l'avenir; mais leur prétention de voir jusqu'aux entrailles de la terre se perd de jour en jour.

Il n'y a aucun prêtre. Les pères et mères transmettent leur religion à leurs descendants.



M. Guinnard et son compagnon sont attaqués par des sauvages patagons de la tribu des Poyuches.

Jamais un de ces Indiens ne boit ni ne mange sans avoir préalablement offert à Dieu la première part. Il se tourne vers le soleil, envoyé de Dieu, en déchiquetant un peu de viande ou renversant un peu d'eau. Il accompagne cette action des paroles suivantes, dont la formule sans être fixée varie très-peu :

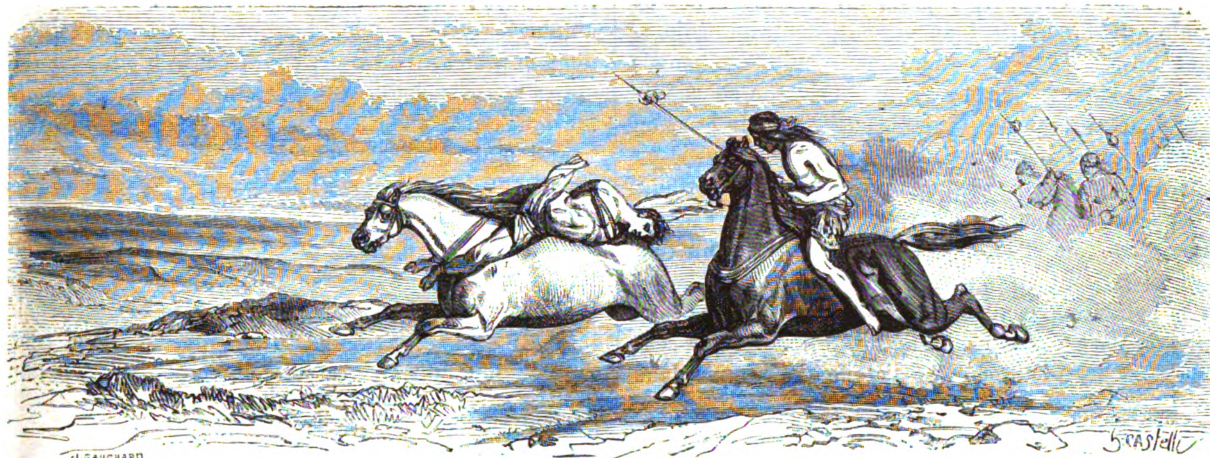
Oh! chachai, vita ouentrou, reyne mapo, frénéan
Oh! Père, grand homme, roi de cette terre, fais-moi faveur,

votrez, fille enteux, comé qué hiloto, comé qué ptoco,
cher ami, tous les jours, d'une bonne nourriture, de bonne eau,

comé qué omaootou. — Pavré laga intché, hilo to éláemy?
d'un bon sommeil. — Je suis pauvre, moi, as-tu faim?

tefa quinié vousa hilo, hiloto tu fignay.
tiens, voilà un pauvre manger, mange si tu veux.

Après avoir pris son repas, il prépare un peu de tabac avec de la fiente de cheval ou de vache, bourre



M. Guinnard enlevé par les sauvages.

une petite pipe en pierre creusée par lui-même, se couche sur le ventre, et hume sept à huit bouffées coup sur coup, pour ne les rendre par les narines que lorsqu'il lui est impossible de les garder plus longtemps. Il est alors effrayant à voir. Ses yeux se retournent, on n'en aperçoit plus que le blanc ; ils se dilatent à tel point qu'on les pourrait croire prêts à sortir de leur orbite; la pipe s'échappe de ses lèvres qui ne peuvent plus la retenir; les forces l'abandonnent, il est dans une ivresse voisine de l'extase et agité de mouvements convulsifs qui le font renâcler bruyamment, en même temps que la salive s'échappe à flots de ses lèvres entr'ouvertes, et que ses pieds et ses mains sont agités d'un mouvement analogue à celui d'un chien à la nage.

Cet abominable état d'abrutissement volontaire fait le bonheur des Indiens et est l'objet de leurs sympa-



M. Guinnard dispute aux chiens sa nourriture.

thies respectueuses, car ils n'auraient garde de troubler le fumeur auquel ils apportent de l'eau dans une corne de bœuf qu'ils plantent dans le sol à côté de lui. Leur dieu, selon l'habitude, a participé à cette réjouissance; car, au préalable, il lui a été offert trois ou quatre petites bouffées accompagnées d'une prière mentale.

Après avoir bu l'eau apportée, le fumeur, faisant un demi-tour sur lui-même, s'étend sur le dos pour se livrer momentanément au sommeil; les femmes, les enfants même prennent part à ce plaisir sans que nul songe à s'y opposer.

Qu'ils vivent dans le voisinage des Hispano-Américains ou dans les solitudes de la Patagonie, sous les premiers contre-forts boisés des Cordillères ou sur le sol nu et alcalin de la Pampa, tous ces nomades mènent un genre de vie presque uniforme; leurs occupations sont

la chasse, le pillage, la surveillance de leurs animaux domestiques, l'équitation, le maniement de la lance, des boules, de la fronde et du lazzo. La plupart des Pamperos possèdent aujourd'hui des ustensiles de cuisine provenant du butin de leurs expéditions de pillage et qui leur servent à la préparation des viandes. Les femmes que regarde ce soin évitent de trop faire cuire les aliments; elles mettent de l'eau dans un vase, la font chauffer, y plongent des morceaux de viande qui, lorsqu'ils blanchissent, sont immédiatement retirés comme suffisamment cuits et mangés aussitôt avec un peu de sel, car l'usage de ce condiment leur est connu. Dans les tribus soumises, on voit les Indiens manger de la viande bien rôtie ou bien cuite; mais cependant, comme ceux de l'intérieur, ils considèrent comme un régal de dévorer crus le poumon, le foie et les rognons de tous les animaux, dont ils boivent en outre le sang chaud ou caillé.

Les habitations sont des tentes en cuir que ces sauvages transportent dans leurs migrations. Leur costume se compose d'une pièce d'étoffe quelconque dans le milieu de laquelle ils pratiquent une ouverture pour passer la tête; une autre pièce de petite dimension leur serre la taille : leur tête est entourée d'un lambeau d'étoffe qui maintient leur chevelure séparée en avant et qui leur retombe à longs flots sur les épaules. Ils s'épilent avec soin tout le corps, sans même épargner les sourcils. Ils se peignent la figure à l'aide de terres volcaniques que leur apportent les Araucanos dans leurs visites annuelles. Les couleurs employées varient selon les goûts; celles qui dominent le plus sont le noir, le rouge, le bleu, le blanc.

Les femmes s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe fabriquée par elles avec la laine de leurs moutons, quand elles n'ont point quelques lambeaux d'étoffes provenant des razzias de leurs époux. Ce vêtement les couvre généralement depuis les épaules jusqu'au-dessous des genoux, et ressemble à un fourreau d'où sortent tête, bras et jambes, sans harmonie et sans art. Ce costume est fixé à sa partie supérieure par une broche (toupou) en argent, dont la grande tête ronde et plate rappelle le fond d'une casserole bien étamée. A la hauteur des hanches, une ceinture de cuir ornée de dessins de diverses couleurs, fortement serrée, achève de maintenir leur vêtement; comme les hommes, elles s'épilent le corps, les sourcils, et se peignent la figure, dont le bizarre et dur aspect est rehaussé d'une parure en perles grossières, espèce de résille qui maintient leurs cheveux séparés en deux nattes fort longues qui leur tombent jusqu'aux reins. Des boucles d'oreilles carrées et d'une grande dimension achèvent de les parer selon leur goût; les plus jeunes portent également aux poignets et au-dessus des chevilles, des bracelets à demeure, faits de perles grossières de diverses couleurs, enfilées dans des fibres tirées de la viande. Le physique de la femme se rapproche beaucoup de celui de l'homme; on en trouve cependant quelques-unes qui ne sont pas aussi laides; elles émanent des races indienne et chrétienne, la plupart filles de captives.



M. Guinnard gardant les troupeaux des Patagons.

Les femmes savent manier la lance, les boules et le lazzo aussi bien que les hommes, et montent à cheval à leur instar.

Si peu élevé que soit le chiffre de la population que je décris, surtout relativement à l'espace immense qu'elle occupe, ce chiffre, qui ne dépasse certainement pas 40 000 âmes, tend à décroître d'année en année, et cette décroissance doit frapper principalement les tribus du Nord, les Pampéens proprement dits, parmi lesquels les femmes sont en minorité par suite des guerres à outrance que leur firent les Gauchos de Rosas il y a une trentaine d'années. Réduits à fuir, les indigènes se réfugièrent près des Cordillères environnant le Chili, dans le voisinage des Araucanos, chez lesquels demeurèrent la plupart de leurs femmes. Le petit nombre de celles qui restèrent fidèles fut loin de suffire aux Pampéens lorsqu'ils revinrent habiter leurs anciens terrains de parcours, et malgré la quantité de captives qu'ils font fréquemment, la moyenne est encore de nos jours d'une femme contre cinq hommes; chez les Araucanos, par contre-coup, les femmes sont en majorité. Les mœurs des Pampéens autorisent la possession de plusieurs femmes; il en résulte que les

plus riches d'entre eux en possèdent un certain nombre, et que la majeure partie, trop pauvres pour se passer le luxe d'une compagne, restent célibataires.

Aspect des pampas. — Mes occupations d'esclave. — La chasse. Le jeu et l'ivrognerie chez les Indiens de la Patagonie.

D'après le peu que je viens d'en dire, on comprend que les nomades des pampas sont dignes du sol qu'ils occupent.

Rien n'est plus triste que ces vastes plaines, dont la solitude n'est animée de loin en loin que par les troupeaux des Indiens et par quelques groupes nomades de ceux-ci, qu'on reconnaît de loin à leurs lances ornées de plumes de nandou. Le jour, le cri aigu de quelque oiseau de proie s'abattant sur un cadavre en putréfaction, ou bien, la nuit, les rugissements du puma et du jaguar affamés, telle est, avec les mugissements du vent, l'harmonie des pampas.

Je fus bien longtemps à me faire à la vie d'esclave. Ma position s'aggravait encore de l'impossibilité où j'étais de comprendre ce que me disaient les gens dont dépendait ma destinée, et qui me faisaient expier mon ignorance par de mauvais traitements. Je ne pouvais faire un pas sans être accompagné d'un ou plusieurs Indiens; si je paraissais plus triste que de coutume, ils me menaçaient et de la voix et du geste, dans la pensée que je machinais une évasion; la nuit même, ils venaient me toucher pour s'assurer de ma présence. Il arriva un moment où je dus prendre part à leurs travaux, qui consistent à monter à cheval pour surveiller le bétail, charge qui me fut donnée jusqu'à nouvel ordre. Il me fallait rester sans cesse près des animaux et les amener soir et matin en leur présence pour qu'ils en vérifiassent le nombre; si le malheur voulait qu'il en manquât, les mauvais traitements ne se faisaient pas attendre. Lorsque je sus convenablement manier un cheval et les armes indiennes, on me fit participer aux chasses au nandou (autruche américaine) et au guanaco, exercices qui devinrent plus tard une véritable distraction pour moi.

La plus grande occupation des Indiens est la chasse; ils s'y livrent toute l'année, mais ils y apportent plus d'ardeur aux mois d'août et de septembre, printemps de l'hémisphère sud, dans le double but de rapporter de jeunes pièces de gibier et des œufs de perdrix et d'autruche. Le gibier est destiné particulièrement aux enfants; les œufs sont mangés en commun dans la famille; ils les ouvrent comme on fait d'un œuf à la coque, les posent debout dans un brasier préparé avec de la fiente, et mêlent le jaune et le blanc au fur et à mesure que la cuisson s'opère. Pour chasser l'autruche et le gama, ils s'assemblent en grand nombre et s'en vont cerner un espace de deux ou trois lieues. Lorsque chacun est à son poste, à un signal donné, ils marchent tous lentement vers le centre du cercle qu'ils forment, jusqu'à ce que la distance qui les sépare les uns des autres ne soit plus que celle de sept à huit longueurs de cheval. Ils s'arrêtent alors les boules à la main. A leurs cris, les chiens qui les accompagnent s'élancent pour harceler les autruches et les gamas ainsi renfermés, lesquels, en cherchant à fuir, passent entre les courts intervalles que se sont ménagés les chasseurs afin de pouvoir leur lancer une multitude de boules qui rarement manquent leur but. Les animaux pris sont dépouillés avec une dextérité incroyable, ce qui permet aux chasseurs de continuer leur exercice jusqu'au moment où le cercle tellement rétréci mette en présence la masse des Indiens. Rarement ils reviennent près de leurs familles sans avoir pris sept ou huit pièces de gibier.



Ivresse des fumeurs patagons.

Les Indiens Chéuelches, une des tribus patagones, bien que n'ayant pas à leur disposition le secours des chevaux, n'en sont pas moins d'habiles chasseurs. Ils opèrent à pied la même manœuvre que les autres.

Les hommes et les femmes d'un âge avancé sont chargés du soin de dépouiller et de transporter à dos le produit de la chasse, qui consiste en chameaux de petite taille et en gamas et autruches attrapés au lazzo, ou atteints de la boule, ou bien encore de la flèche.

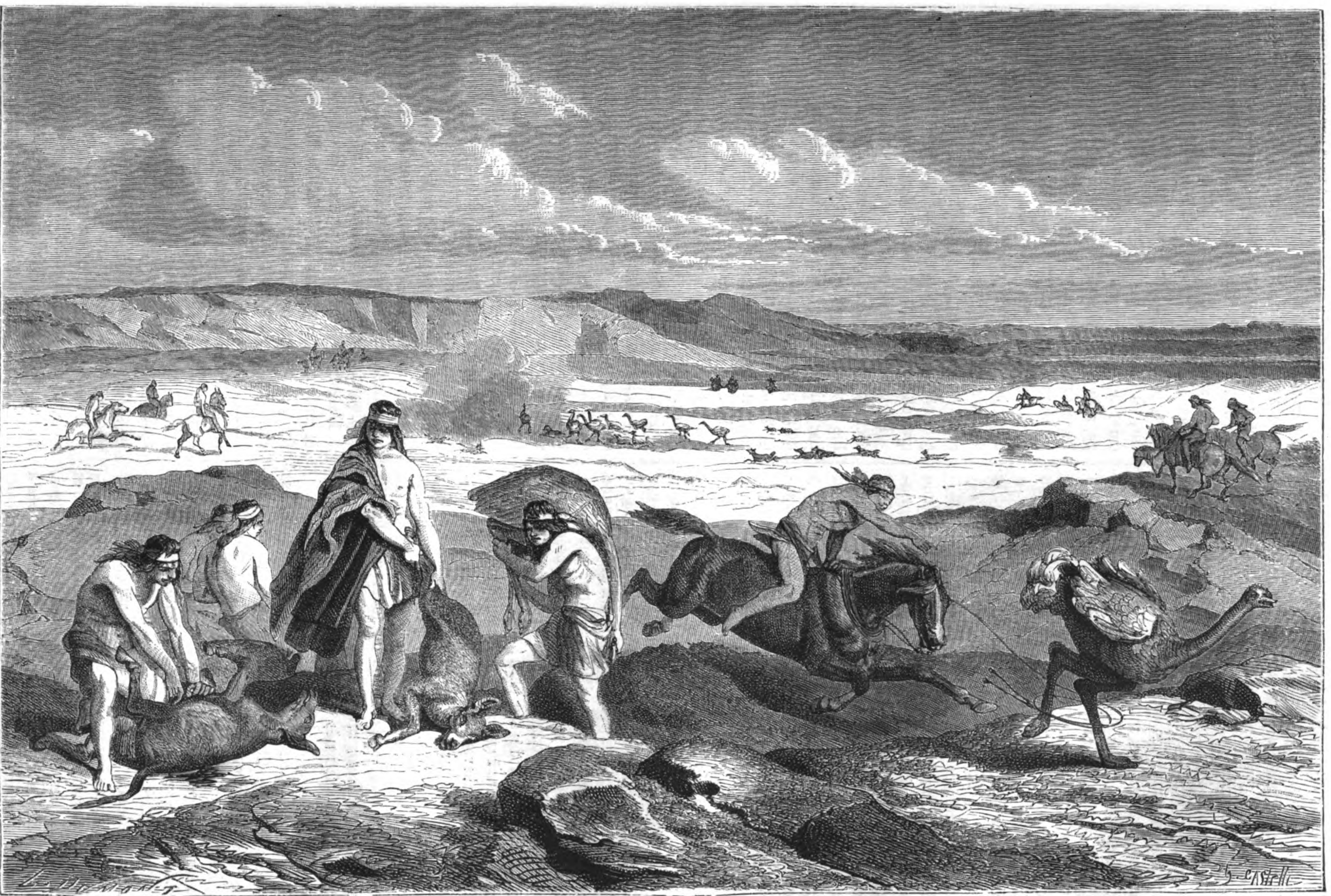
Chaque retour de chasse est pour les Indiens une occasion de se livrer à leurs deux passions favorites, le jeu et l'ivrognerie.



Le jeu du tchoëkah ou de la crosse.



Carrousel propitiatoire autour des animaux domestiques.



Chasse au guanaco et au nandou ou autruche de Patagonie.

Les Indiens sont, malgré leur apparence grave, des joueurs incarnés.

Dans de certaines tribus rapprochées des Hispano-Américains, ils jouent aux cartes espagnoles, mais nul d'entre eux ne saurait être plus consciencieux que des grecs de profession. Ils font des marques presque imperceptibles dans les angles de chaque carte. Grâce à leur excellente vue, rien qu'en mêlant le jeu, ils distinguent les bonnes des mauvaises et ils sont si adroits dans la manière de les donner, qu'ils se réservent toujours les bonnes. Celui qui a la priorité, se considère comme ayant bien gagné, en raison des difficultés qu'il a dû surmonter pour extorquer à son adversaire soit une paire d'étriers ou d'éperons d'argent.

Les autres jeux qui leur sont propres et qui sont le plus en vogue chez eux, sont : la tchoëcah ou *ouignou* et les dés (jeu de noir et blanc).

Dans le jeu du tchoëcah, chaque homme armé d'une canne recourbée à l'une des extrémités, le corps entièrement bigarré de couleurs, les cheveux relevés et fixés par un lambeau d'étoffe, cherche pour adversaire un de ses congénères disposé à exposer un enjeu équivalant au sien : un parti dépose sa mise d'un côté, et l'autre à l'opposé. La longueur de l'emplacement est calculée selon le nombre des joueurs qui prennent place par couple de partenaires, vis-à-vis l'un de l'autre. Une petite boule de bois est placée entre les deux formant le centre de la ligne. Ceux-ci croisent leurs cannes, la partie courbe reposant sur le sol, de manière qu'en les tirant fortement à eux, ils font rebondir la boule prise entre les parties recourbées. Une fois lancée, c'est à qui la rattrapera au vol, soit pour lui donner un nouvel élan avec la canne dont ils se servent comme d'une raquette, soit pour la détourner et lui faire prendre une route opposée à celle que cherche à lui donner le parti contraire. Si celui qui, dans l'intérêt de son parti, doit la faire aller à droite, la fait aller à gauche, il est immédiatement forcé de se tirer les cheveux avec le premier venu de ceux auxquels il a fait tort.

Rarement ces divertissements se passent sans jambes ou bras cassés, ou même têtes grièvement lésées. Je ne tiens pas compte des coups de fouet que les juges du camp déchargent du haut de leurs chevaux sur les combattants fatigués pour leur rendre force et vigueur.

Le jeu de dés, ou plutôt le jeu de blanc ou noir, se compose de huit petits carrés d'os noircis d'un côté, et se joue à deux. Un cuir est placé entre les joueurs, afin que leurs mains puissent facilement saisir d'une seule fois ces petits carrés qu'ils laissent retomber, en criant très-fort, et en se frappant dans les mains, de manière à s'étourdir mutuellement. Toutes les fois que le nombre des noirs est pair, le joueur peut recommencer jusqu'à ce qu'il devienne impair, alors l'autre prend son tour. La partie pourrait durer éternellement; mais, fatigué et étourdi, l'un des deux devient la proie de l'autre qui, doué de plus de sang-froid, marque souvent double à l'insu de son compagnon et le gagne. Des rixes suivent de près la fin de la partie, car, les trois quarts du temps, le perdant se refuse à donner l'objet perdu.

Sans exception de tribu, de rangs, de sexe ou d'âge, tous les Indiens aiment à s'enivrer; ceux qui peuvent se procurer des boissons alcooliques, en font un fréquent usage, sans que leur santé en souffre aucunement. Ils se soumettent facilement à un voyage de dix ou quinze jours, pour aller à l'établissement américain le plus voisin, où ils peuvent sans crainte pénétrer, échanger des cuirs de différentes natures et des plumes d'autruche pour du tabac (pitrem) et de la boisson (poulcou). Pour transporter les liqueurs, ils ont coutume d'employer les cuirs de moutons qu'ils dépouillent fort adroitement par le cou, de manière à en faire des outres, desquelles une seule goutte ne saurait sortir. Ils se servent aussi des peaux de cuisses d'autruches, mais ils préfèrent celles des moutons, parce qu'elles contiennent beaucoup plus et qu'elles résistent mieux au galop du cheval sur lequel elles sont fixées par des sangles fortement apprêtées.

Lorsqu'ils sont de retour, à peine si les femmes ont déchargé les chevaux, qu'une foule nombreuse s'assemble pour participer à l'orgie et à la distribution de tabac qui a lieu. Cependant cette habitude de partager ce qu'ils possèdent n'est pas d'obligation stricte, car quelques-uns ne se montrent pas aussi généreux, et n'encourent pour cela aucun reproche. Malgré l'extrême chaleur qu'il fait dans ces parages, hommes et femmes boivent de fréquentes et copieuses rasades souvent réitérées. Quand l'ivresse est à son comble, ils deviennent furieux et s'entre-battent, sans distinction de sexe, si le mot ouiñcaës (chrétiens) est prononcé; ce désordre cesse à grand'peine, quand quelques-uns, moins ivres ou plus raisonnables, parviennent à désarmer les mutins, qui s'entre-tueraient infailliblement. Pendant plusieurs jours sans désemparer, ces gens boivent de cette façon, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de quoi continuer.

Il se passe quelquefois bien du temps sans que les Indiens puissent se procurer du ouiñcaës poulcou, ou de la boisson de chrétiens; cela ne les empêche pas cependant de s'enivrer, car si la nature du sol les prive de certains fruits qu'on s'attendrait volontiers à trouver dans ces vastes champs, elle leur en donne deux fort curieux : le piquinino et l'algarrobe, fort connus en Amérique.

L'algarrobe (soë) a l'apparence de cosse de haricot, et renferme une graine fort dure. Cueilli à maturité, ce fruit, écrasé entre deux pierres et mis dans une poche en cuir où il est recouvert d'eau, leur donne par la fermentation une boisson dont ils s'enivrent fort bien; elle leur donne des coliques et leur contracte les nerfs d'une façon étrange. Le fruit mangé à son état naturel a un goût acidulé, et paraît fort sucré; mais quelques instants après, une brûlante sécheresse vous agace la bouche à tel point qu'on est plusieurs jours avant de pouvoir manger sans douleur.

Le trulca ou piquinino est un petit fruit ou rouge ou noir, de forme ovale et de la grosseur d'un pois; il est fort agréable et doux. L'arbrisseau qui le donne est très-touffu de branches; ses feuilles sont nombreuses, mais

excessivement petites; en outre, les plus grosses comme les plus petites sont hérissées d'un nombre incalculable de petites épines, qui sont un obstacle pour cueillir les fruits. Le moyen qn'emploient les Indiens est très-simple et commode. Ils déposent au pied de l'arbrisseau un cuir sur lequel tombent les fruits au fur et à mesure qu'ils frappent légèrement chaque branche, à l'aide d'un petit bâton. Après avoir vanné soigneusement le trulca, ils le mettent dans de petits sacs en cuir placés de chaque côté de leurs chevaux. Au mouvement du galop, ces fruits se meurtrissent et rendent un sirop qui a la couleur du vin; le tout est transvidé dans un cuir propre à en recevoir une grande quantité. Lorsque la fermentation s'opère, une liqueur délicieuse est obtenue : ils la dégustent avec délices; leurs têtes s'échauffent, mais leurs viscères n'en souffrent nullement, tandis que le fruit mangé en trop grande quantité affecte ceux-ci d'une irritation à laquelle les Indiens ne peuvent remédier qu'en avalant force graisse de cheval.

Les Indiens observent deux fêtes religieuses : la première, qui a lieu dans l'été, est consacrée au dieu du bien (vita-ouentrou); la seconde, qui a lieu dans l'automne, est célébrée en l'honneur de Houacouvou, commandeur des esprits malfaisants.

A l'égard de la première, ils se réunissent tous d'après l'avis qui leur en est donné par leurs caciques réciproques. Les préparatifs se font avec toute la pompe religieuse dont ils sont capables, se graissant les cheveux et se peignant la figure avec plus de soin que de coutume. Leurs vêtements se composent, pendant ces grands jours, de tous les objets volés aux chrétiens et conservés à cet effet avec le plus grand soin. Les uns sont revêtus d'une chemise qu'ils ont soin de laisser flotter en dessus des mantes qui leur entourent la taille; d'autres, n'ayant point de chemises, étalent avec orgueil à l'admiration de tous un mauvais manteau espagnol ou une courte veste que n'accompagne pas un pantalon; d'autres enfin, couverts d'un mauvais pantalon souvent mis sens devant derrière, sont coiffés soit d'un képi sans visière ou d'un chapeau à haute forme. Rien n'est plus comique que ces accoutrements bizarres, portés par des hommes dont la gravité habituelle se maintient même pendant le cours de cette fête durant laquelle il est interdit de rire.

Les hommes se placent sur une seule file faisant face au levant, et plantent leurs lances sur un front dont la régularité parfaite flatte le coup d'œil; les femmes viennent prendre la place de leurs maris qui, après avoir mis pied à terre, s'en reviennent former un second rang derrière elles. La danse commence alors, sans changement de place autrement que de droite à gauche; les femmes chantent et s'accompagnent en frappant sur un tambour en bois recouvert d'une peau de chat sauvage bigarrée de couleurs, les hommes pirouettent sur eux-mêmes en boitant de la jambe opposée de celle de la femme, et soufflent à pleins poumons dans un morceau de jonc creusé, qui rend le son d'une formidable clef. Cet ensemble est de l'effet le plus original, vu la contrariété des mouvements de part et d'autre.

A un signal du cacique présidant cette fête, des cris d'alerte retentissent, les hommes sautent vivement à cheval, interrompant ainsi brusquement la danse pour se livrer à une fantasque cavalcade, qui fait trois fois le tour de l'emplacement de la fête. Dans les intervalles que laissent ces courses effrénées, chacun se rend visite dans l'espoir de déguster un peu de laitage pourri dans un cuir de cheval, mets des plus friands selon eux, et qui leur procure cependant le doux effet d'une copieuse médecine. Le quatrième jour, dès le grand matin, un jeune cheval et un bœuf donnés par les plus riches d'entre eux sont sacrifiés à Dieu, après qu'on les a renversés sur le sol, la tête tournée du côté du levant. Le cacique désigne un homme pour opérer l'ouverture de la poitrine de chaque victime et en extirper le cœur qui, palpitant encore, est suspendu à une lance. Alors la foule empressée et curieuse, les yeux fixés sur le sang qui coule d'une large incision, tire des augures qui presque toujours sont à son avantage, et se retire dans son lieu d'habitation, pensant que Dieu lui sera favorable dans toutes ses entreprises.

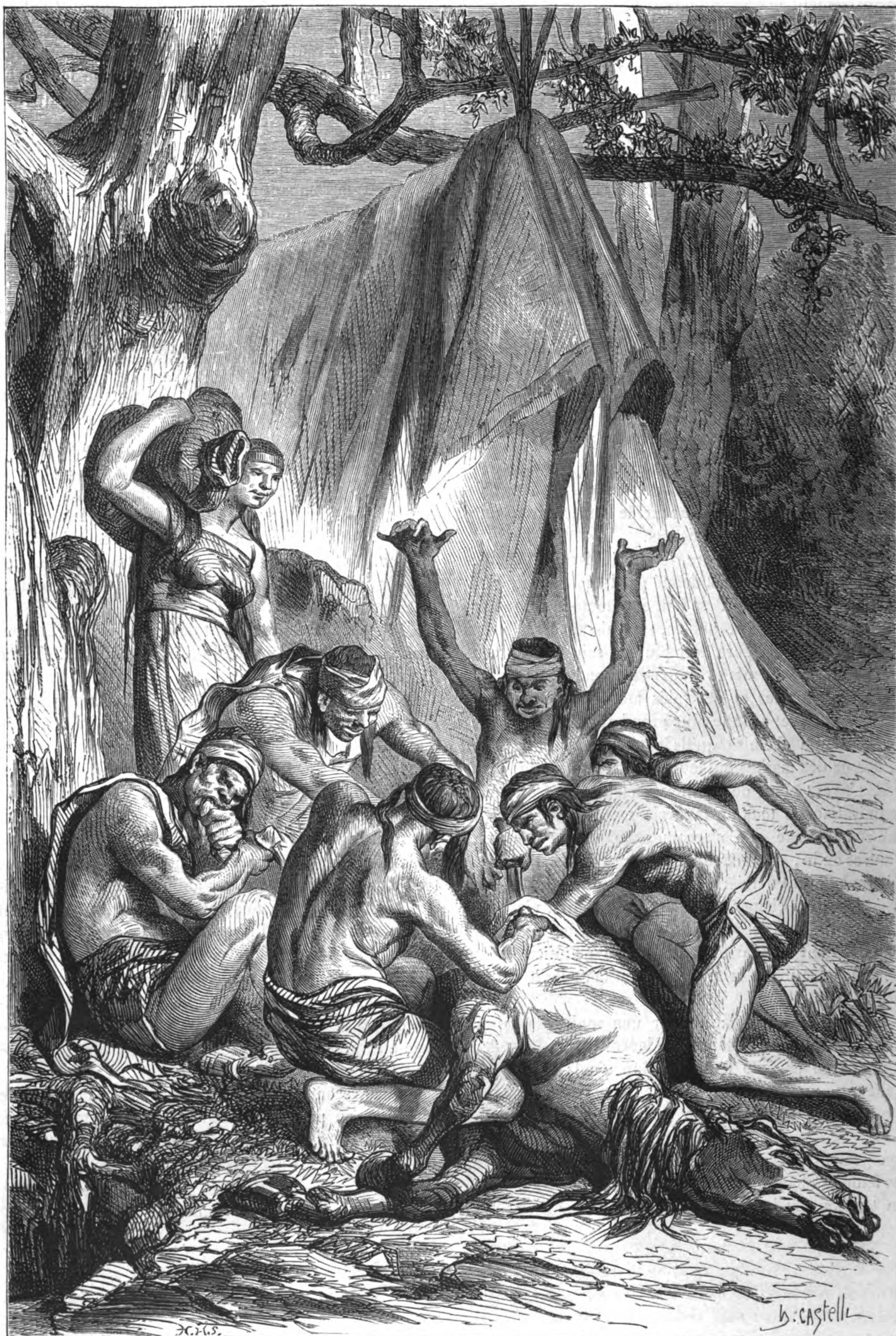
La seconde fête a pour but de conjurer *Houacouvou*, directeur des esprits malfaisants, à seule fin qu'il éloigne d'eux tous maléfices.

Comme dans la première fête, les Indiens se parent de leur mieux et s'assemblent par tribus, chaque cacique en tête. La réunion de tout le bétail a lieu en masse, les hommes forment alentour un double cercle, marchant sans cesse en sens contraire, afin qu'aucun de ces fougueux animaux ne s'échappe; ils invoquent Houacouvou à haute voix et renversent goutte à goutte du lait fermenté que leur donnent les femmes, en même temps qu'ils font le tour des animaux. Après avoir réitéré trois ou quatre fois cette cérémonie, ils jettent sur les animaux ce qui reste de laitage, afin, disent-ils, de les préserver de toute maladie; après quoi, chacun sépare son bien et le conduit à quelque distance, pour revenir ensuite s'assembler de nouveau autour du cacique qui, à la suite d'un long et chaud discours, les engage à se préparer promptement à aller chez les chrétiens augmenter leur butin.

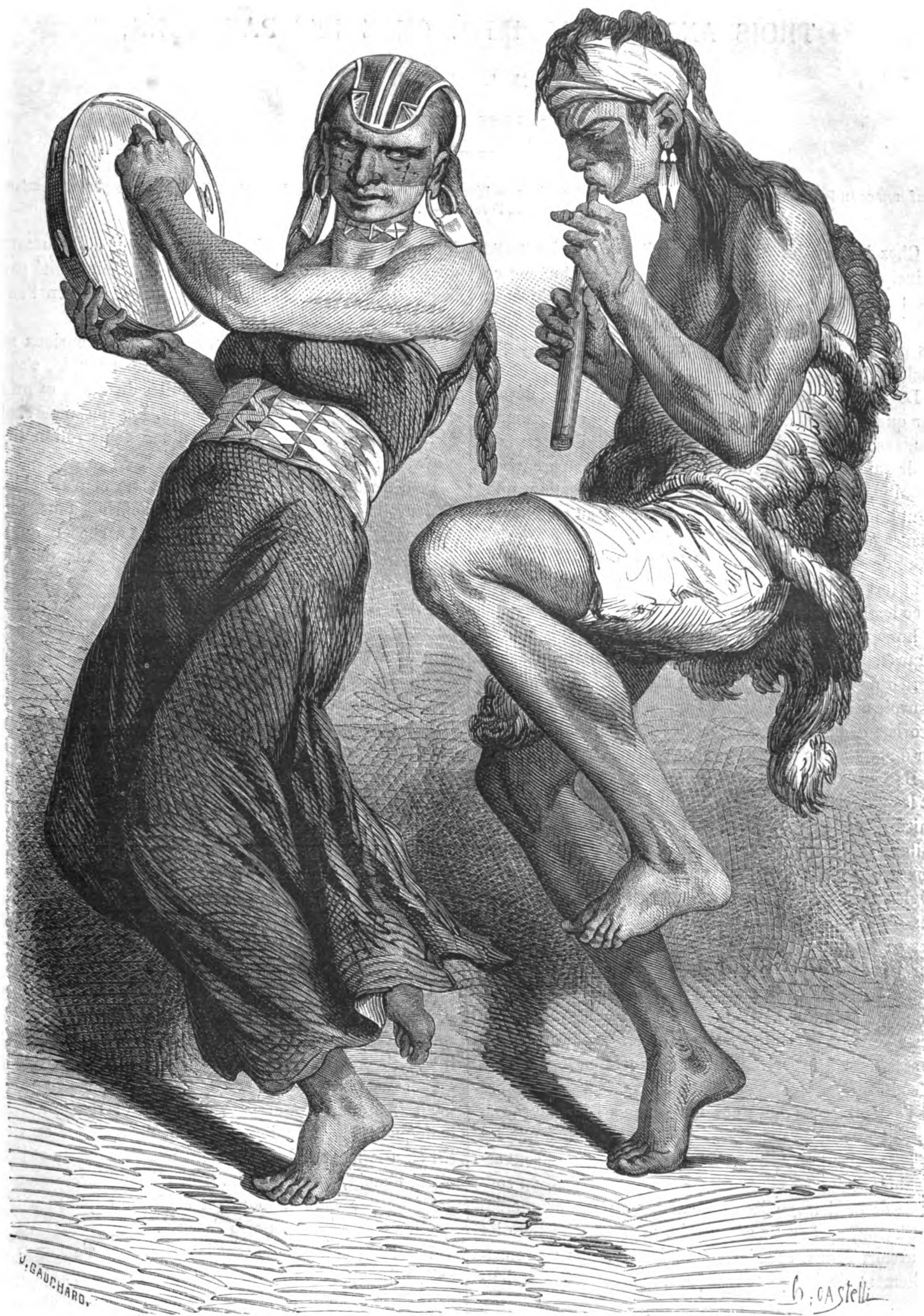
Chacun reconnaissant la sagesse d'un tel conseil, agite ses armes en priant Houacouvou de les bénir et d'en faire dans leurs mains des instruments de bonheur pour leur tribu et de malheur pour les chrétiens.

A. Guinnard.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le sacrifice du cheval chez les Patagons.



Danseurs patagons (voy. p. 255).

TROIS ANS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES PATAGONS,

PAR M. A. GUINNARD[1].

1856-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les femmes en Patagonie. — Recherche, fiançailles et mariage. — Divorce. — Naissance, la vie de l'enfant discutée par le père et la mère. Percement de l'oreille. — Funérailles.

Chez les peuples dont je viens d'esquisser les traits principaux, que peut être le mariage? pour l'homme ce n'est rien de plus qu'un trafic ou échange d'objets et d'animaux divers contre une femme. Dans ce marché, les parents ne livrent l'objet marchandé qu'autant que l'acheteur est riche et généreux.

Le Patagon qui, voulant se marier, a jeté son dévolu sur quelque fille de son voisinage, s'en va visiter tour à tour ses nombreux parents et amis auxquels il fait part du désir qui l'anime; chacun, selon son degré de parenté ou d'amitié, lui donne des conseils et son approbation, puis joint à un petit discours un don destiné à augmenter sa chance de réussite. Ces cadeaux se composent généralement de chevaux, de bœufs, d'étriers et d'éperons d'argent fort grossièrement faits, produits de leurs échanges avec les Indiens soumis.

Lorsque le jour de la demande est fixé, toute la famille du prétendant se réunit à lui, et va se poster le soir à portée de la demeure de l'objet convoité, de manière à pouvoir dès le lendemain, à l'aube, surprendre à l'improviste le père et la mère de la jeune personne et traiter de la mission dont ils se sont chargés.

Ils font la demande dans les termes les plus poétiques et les plus délicats, ne se rebutant nullement de la mauvaise réception qui, les trois quarts du temps, leur est faite; s'il y a quelque probabilité de succès, un d'entre eux se détache et va prévenir le prétendant qui, selon les règles du décorum pampéen, a dû se tenir à l'écart avec ses dons. Souvent son arrivée décide la chose, car la vue des présents qu'il leur destine produit presque toujours sur ces gens cupides une réaction complète : leur arrogante fierté disparait sous un demi-sourire de satisfaction qui entraine leur adhésion à l'hymen sollicité. Le reste de la journée se passe en famille. Une jument bien grasse, sacrifiée par le jeune époux, est en un moment découpée et préparée par les femmes. Aucun membre de l'assemblée ne doit s'absenter jusqu'à la fin du repas, après lequel il ne doit rester de l'animal dévoré que les os et le cuir; les os, bien soigneusement rongés, sont assemblés et enterrés dans un endroit en évidence, en souvenir de l'union qui dès ce moment se trouve consacrée.

Chacun, après cette cérémonie, se prépare à suivre les nouveaux époux, chez lesquels doit avoir lieu un renouvellement de banquet. Les parents accompagnent leur fille, ayant soin de prendre avec eux le cuir de la jument mangée le matin : à leur arrivée à l'endroit habité par le gendre, ils en font cadeau au jeune ménage en l'engageant à se construire un abri.

Pendant les jours suivants, une foule de curieux se succèdent sans relâche auprès du nouveau couple, s'enquérant près de la femme des qualités du mari, et près de celui-ci, de celles de sa compagne. Les questions sont fort étendues, d'une crudité et d'une indiscrétion incroyables.

Pour s'acquérir la réputation de bonne et d'aimable, la nouvelle mariée doit être à même d'offrir à tous, soit de la viande, soit du tabac, en adressant à chacun quelques paroles polies, fût-ce même à ses ennemis, dans le cas où elle en aurait.

S'il arrive qu'après une cohabitation plus ou moins longue, les époux ne peuvent sympathiser, ils se séparent d'un commun accord sans que les parents fassent de difficultés pour restituer les objets qu'ils ont reçus de l'épouseur, et celui-ci n'hésite pas non plus à leur en laisser quelques-uns en dédommagement; mais ces cas sont fort rares, car les époux sont le plus souvent bien assortis de caractères.

Dans les cas exceptionnels où la séparation est réclamée de la femme par suites de violences et de mauvais traitements, les parents de la plaignante se coalisent et s'arment pour la reprendre de vive force, ce qui devient la source d'une haine implacable des deux parts, car alors non-seulement le mari perd sa femme, mais on lui retient encore plus des deux tiers des objets qu'il a donnés pour l'obtenir.

Cependant, si les causes des mauvais traitements que l'Indien fait endurer à son épouse sont basés sur son infidélité, son autorité et ses droits lui sont conservés; il peut la mettre à mort ainsi que son complice, sans qu'aucune objection lui soit faite; mais plus généralement il préfère conserver son épouse et rançonner le délinquant, qui a toujours le droit de racheter sa vie, s'il en a le moyen. Mais souvent il arrive aussi, et j'en ai été témoin, que sans rimes ni raisons l'accusation a été faite par suite d'un calcul et d'une cupidité à laquelle ne se peut soustraire l'accusé.

Les Indiens ne dispensent leurs femmes d'aucun travail, même pendant l'époque de leur grossesse. On voit sans cesse ces femmes occupées d'une chose ou d'une autre, tandis que l'homme se repose pendant tout le temps

1. Suite et fin. — Voy. page 241.

qu'il n'emploie pas à la chasse ou à la surveillance de ses animaux. Lorsqu'ils changent de résidence, c'est encore la femme qui se charge de faire et défaire la tente, et qui porte les armes de son mari.

Du reste la Providence, qui n'abandonne aucun misérable, accorde à ces pauvres femmes d'accoucher avec une facilité surprenante et sans le secours de qui que ce soit. Sitôt que l'enfant a vu le jour, elles se baignent avec lui à l'eau froide, puis elles reprennent immédiatement le cours de leurs occupations journalières sans qu'aucune indisposition soit jamais le résultat d'un pareil traitement.

L'existence du nouveau-né est soumise à l'appréciation du père et de la mère, qui décident de sa vie ou de sa mort. S'ils jugent à propos de s'en défaire, ils l'étouffent et le portent à peu de distance, où il devient la pâture des chiens sauvages ou des oiseaux de proie. Si l'innocent petit être est jugé digne de vivre, il est l'objet, dès ce moment, de tout l'amour de ses parents, qui, au besoin, endureraient les plus grandes privations pour satisfaire ses moindres exigences. Jusqu'à l'âge de trois ans, il est allaité par sa mère; à quatre ans on lui perce les oreilles; cette cérémonie, qui fait époque dans la vie des Indiens et remplace chez eux le baptême, a lieu de la manière suivante.

Un cheval donné par le père à son enfant, quel qu'en soit le sexe, est renversé sur le sol, les pieds fortement liés; l'enfant orné de peintures, et entouré de ses parents et de leurs amis, est couché sur le cheval par le chef de la famille ou celui de la tribu, qui lui perce les oreilles avec un os d'autruche bien effilé; puis, dans chaque trou, l'opérateur passe un petit morceau de métal quelconque destiné à agrandir les ouvertures opérées.

Comme dans toutes leurs fêtes, une jument fait le menu du festin, les proches parents se partagent les os des côtes, et chacun vient déposer celui qu'il a rongé aux pieds de l'enfant, s'engageant ainsi à lui faire un don quelconque. Pour clore la cérémonie, le personnage qui a opéré le percement d'oreilles fait à chacun, avec le même os d'autruche, une incision dans la peau de la main droite, à la naissance de la première phalange de l'index. Le sang qui sort de cette blessure volontaire est offert à Dieu comme sacrifice propitiatoire.

A partir de ce moment, on s'occupe de l'éducation de l'enfant, et dès qu'il atteint sa cinquième année, il monte seul à cheval et se rend déjà utile aux siens en gardant le bétail; son père lui apprend à manier le lazo, les boules, la lance et la fronde. A dix ou onze ans, époque à laquelle il est aussi formé qu'un Européen de vingt-cinq ans, son instruction est complète; il coopère aux razzias et aux pillages.

Les Indiennes suivent souvent leurs maris dans leurs expéditions de guerre, et pendant que ceux-ci sont aux prises avec les soldats ou avec les fermiers, elles rassemblent et entraînent les troupeaux avec prestesse, aidées de leurs enfants. Ces hommes sauvages ne manquent ni de bravoure ni de hardiesse, et ne reculent point au premier choc d'un engagement sérieux; ceux qui tombent dans la mêlée, sont rapportés chez eux, mais s'ils meurent pendant le trajet, ils sont enterrés à la hâte et sans aucune cérémonie. Ceux qui meurent sous la tente, au sein de leurs foyers, sont au contraire inhumés avec pompe.

Le corps, revêtu de ses plus beaux ornements, est étendu sur un cuir de cheval; à chacun de ses côtés, sont placés ses armes et ses objets les plus précieux, tels qu'éperons, étriers d'argent, etc., après quoi, le cuir roulé sur lui-même est attaché fortement à de courts intervalles. On place ensuite le corps, ainsi enveloppé comme une momie, sur le cheval favori du défunt, auquel on a soin de casser préalablement la jambe gauche de devant, afin que sa marche boiteuse ajoute encore à la tristesse de la cérémonie.

Toutes les femmes de la tribu se réunissant aux veuves du défunt, poussent des cris perçants, et « les aident à pleurer; » le plus souvent, les hommes, après s'être peint les mains et la figure en noir, escortent le corps jusqu'à la prochaine éminence, au sommet de laquelle ils creusent la sépulture. Une fois que le corps y est déposé et recouvert, ils abattent sur l'emplacement le cheval, porteur des dépouilles mortelles de son maître. Plusieurs autres animaux, chevaux et moutons, subissent le même sort; ils sont destinés, selon la croyance de ces gens, à servir d'aliments au défunt, qu'ils prétendent n'avoir renoncé à la terre que pour aller vivre dans un monde inconnu.

Tous les objets de non-valeur laissés par le défunt, le cuir même qui lui servait d'abri, sont brûlés pour qu'il ne reste de lui aucun souvenir.

Les femmes, après avoir beaucoup crié et pleuré plusieurs jours de suite, accompagnent la veuve au domicile de ses parents avec lesquels elle doit rester, pendant plus d'un an, sans contracter aucune autre liaison, sous peine de mort pour elle et pour son complice.

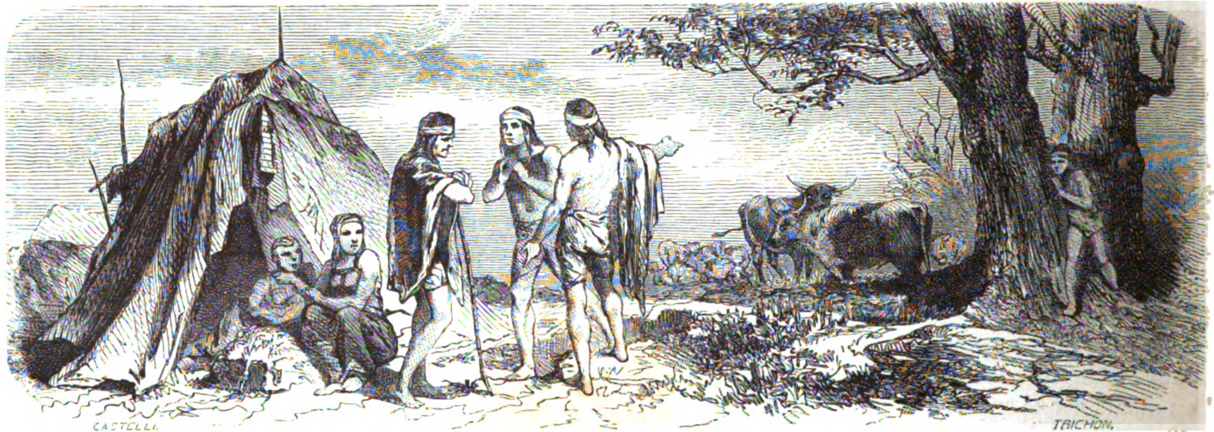
Suite de ma captivité. — Vendu et revendu. — Idées de fuite. — Leçon sanglante de prudence et de dissimulation. — Nouvelles pensées de suicide. — Un maître humain par avarice. — Razzias.

On comprend que ce ne fut pas, pour un esclave comme je l'étais, l'affaire de quelques jours, ni même de quelques mois, que de recueillir les diverses observations que je viens de mettre sommairement sous les yeux du lecteur. Tombé comme je l'ai dit aux mains des Poyuches, je fus d'abord entraîné dans les plaines froides, sauvages et stériles du sud, où les vents impétueux et les révolutions subites de l'atmosphère, caractères inhérents aux extrémités polaires des grands continents, se manifestent avec plus de violence peut-être que sur un autre point péninsulaire du globe. Après plusieurs mois, vendu par mon premier maître à un second, puis cédé à un troisième, je fus, de vente en vente, de tribu en tribu, ramené vers le nord jusqu'en deçà du Colorado.

Changer de place n'était changer ni de condition ni d'occupations; mes jours s'écoulaient longs et tristes : bien des mois se passèrent avant que je fusse en état

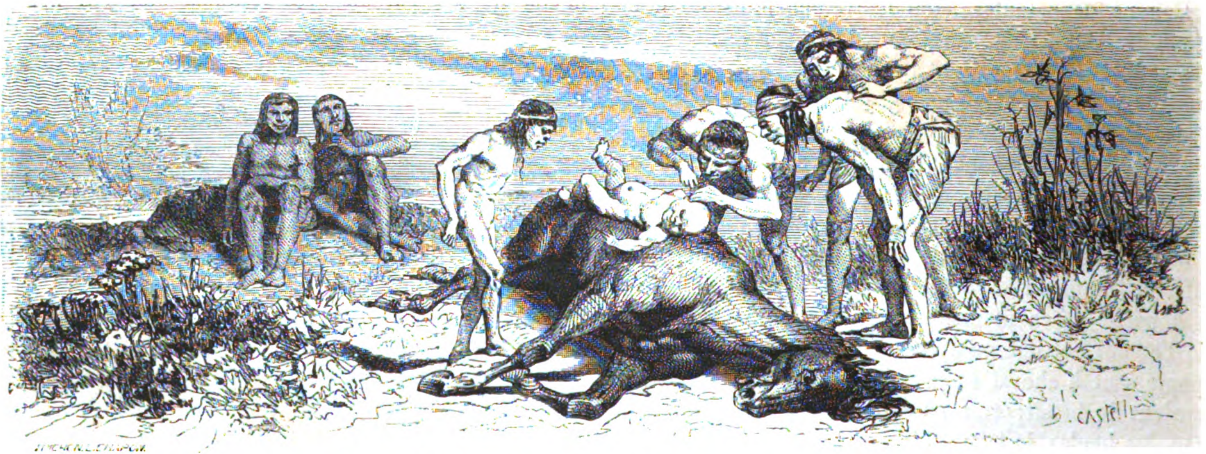
de parler, même très-imparfaitement, la langue de mes maîtres. Je n'avais qu'une idée fixe, celle de fuir, mais je ne la pouvais mettre à exécution, faute de renseignements indispensables, que par la connaissance usuelle de ce barbare idiome.

Plus d'une année déjà s'était donc écoulée lorsqu'un incident tragique, affreux, vint me donner des leçons de prudence et me commander la plus grande dissimulation. De jeunes Argentins avaient été faits prisonniers comme moi; leur sort devait être le mien; la plupart d'entre eux, confiants dans leur habitude de s'orienter dans les pampas voisines de leurs provinces natales et de leur adresse à dompter les chevaux, tentèrent de recouvrer leur liberté; mais ces malheureux ayant été repris par les Indiens après une longue poursuite, furent ramenés chez leurs maîtres. Condamnés par ceux-ci à mourir, ils furent placés au milieu d'un cercle d'Indiens à cheval qui les assassinèrent à coups de lances. Je vis les meurtriers retourner, en poussant des hurlements de joie, la pointe de leurs armes dans chacune des blessures dont ils criblaient les corps de leurs victimes. Ils vinrent ensuite défiler devant moi, en me montrant avec affectation leurs armes, le sang de ces infortunés fumant le long du bois de leurs lances, et me menaçant de la même destinée, si je tentais de fuir. Force me fut de concentrer la haineuse douleur que je ressentis de ne pouvoir secourir mes compagnons d'infortune, et mon horreur pour leurs bourreaux s'accrut en raison de l'énormité du crime dont j'avais forcément été le spectateur.



La demande en mariage chez les Patagons (voy. p. 258)

Dieu permit sans doute que le continuel souvenir des miens raffermît mon courage, car les terribles épreuves que j'endurais ne firent qu'agrandir ma volonté de m'affranchir du joug infâme sous lequel j'étais tombé.



Cérémonie du percement de l'oreille chez les Patagons (voy. p. 259).

Désormais je ne montrai plus qu'un visage calme et impassible, ne donnant cours à ma douleur que dans les rares instants où je me trouvais seul sous l'œil de Dieu. Je m'évertuai à apprendre l'indien ; mes efforts furent récompensés par de rapides progrès ; mais pensant avec raison que les Indiens continueraient à parler librement en ma présence, tant que je paraîtrais ignorer leur langage, je me gardai bien de paraître tendre l'oreille à leurs conversations, qui, plus tard, selon ma prévision, me furent d'un grand profit, car les renseignements utiles que j'y puisai contribuèrent à mon évasion.

Je vécus trois ans de cette vie cruelle, sans cesse accablé de pensées douloureuses et la plupart des nuits agité par des rêves terribles. Plusieurs fois je tentai de

Un enterrement chez les Patagons (voy. p. 259).

recouvrer ma chère liberté, mais chaque fois aussi des obstacles imprévus s'opposèrent à ma réussite; peu s'en fallut même que je ne payasse de la vie ces essais infructueux, et dans plus d'une occasion je dus entrer en lutte avec mes assassins. Grâce à Dieu, en ces moments solennels le sang-froid ne m'abandonna pas, et chaque fois des subterfuges plus ou moins plausibles, mais bien excusables dans ma position, me permirent d'échapper à une mort certaine. A quatorze reprises, ayant ainsi tenté de m'enfuir, et chaque tentative ayant accru la méfiance des Indiens et aggravé ma captivité, j'eus l'idée de couper court à mon supplice en mettant un terme à mon existence. Je m'étais à cet effet emparé d'un couteau et je m'étais glissé inaperçu, du moins je le croyais ainsi, dans une excavation pierreuse creusée à l'écart dans la Pampa. J'avais imploré la clémence divine, et déjà je levais le bras pour me frapper lorsqu'une main ennemie saisit à l'improviste l'arme suspendue sur ma poitrine. C'était un Indien, c'était mon maître qui, jugeant avec raison que la mort me paraissait plus douce que le genre d'existence auquel il me condamnait, ne vit dans ma résolution désespérée qu'un attentat à ses droits de propriétaire. Il me déclara que pas un de mes mouvements n'échapperait désormais à sa surveillance. Les services que je lui rendais avaient probablement quelque prix à ses yeux, et il ne voulait à aucun prix être obligé à faire lui-même ce qu'il me commandait journellement.

Les Indiens font de fréquentes razzias de bétail sur les frontières des républiques hispano-américaines. Ils déploient beaucoup d'adresse à donner le change aux quelques soldats préposés à la surveillance des estancias. Un petit nombre d'entre eux menacent de certains points sans autre but que celui d'y attirer la force armée des hameaux voisins, et leur masse se porte sur les endroits privés de secours; ils les envahissent facilement, tuant sur leur passage tous les hommes qu'ils rencontrent, sans épargner les femmes âgées. Ils enlèvent les jeunes et les enfants qu'ils conduisent dans le lieu qu'ils habitent, et font des premières leurs concubines et des enfants leurs esclaves. Combien de malheureuses filles capturées par ces barbares, et vendues aux tribus éloignées, achèvent dans un enfer terrestre, une vie souvent commencée sous d'heureux auspices. Elles sont, quoi qu'elles fassent, à tout jamais perdues pour leurs familles. Quant aux pauvres enfants, ils grandissent dans l'ignoble existence des nomades, oubliant jusqu'à leur langue maternelle; ils sont à vrai dire assez bien traités des Indiens qui, en considération de l'extrême jeunesse dans laquelle ils étaient lors de leur captivité, leur pardonnent d'être nés chrétiens.

Jamais les Indiens, par la crainte de me perdre, ne parlèrent de m'emmener dans leurs excursions de guerre. J'étais encore plus strictement surveillé pendant leurs absences fréquentes, par d'autres Indiens préposés comme moi à la garde des animaux et auxquels j'étais sévèrement recommandé. Au retour de leurs expéditions, le sucre, le tabac, le yerba (*thé américain*), principaux objets de leur convoitise, abondaient souvent; le linge, les vêtements qu'ils avaient trouvés, étaient par eux gardés précieusement pour leur servir dans les fêtes et les assemblées. Ils ne me firent pendant longtemps d'autre don qu'un lambeau de manteau provenant de quelque pauvre soldat tombé sous leurs coups.

Un morceau de papier roulé par le vent des pampas me vaut l'office de secrétaire du chef de la tribu. — Cette fonction n'est pas sans danger; je ne tarde pas à l'apprendre par ma condamnation à mort. — Je m'enfuis chez le grand chef de la confédération mamouel-tche. — Je trouve auprès de lui appui et justification.

Quelques papiers imprimés, ayant servi d'enveloppe soit à du tabac ou à tout autre objet, et par eux jetés au vent, me tombèrent entre les mains; je les lus maintes fois avec bonheur; c'était pour moi une distraction inespérée. Un jour, je fus surpris dans cette occupation par quelques Indiens, qui manifestèrent une joyeuse surprise de cette découverte et se hâtèrent d'en informer les chefs. D'abord fort inquiet de cette circonstance, je ne tardai pas à être rassuré par l'accueil inusité et presque bienveillant qui me fut fait le soir lorsque je me présentai selon l'habitude afin de soumettre à leur vérification les animaux qui m'étaient confiés. A quelques questions que m'adressa mon maître, je compris qu'il était fier de posséder un esclave de ma valeur et que je serais sans doute appelé à servir le cacique de la tribu.

En effet, l'occasion se présenta bientôt, car ces êtres grossiers, lorsqu'ils se sont bien repus pendant quelques jours des douceurs de la civilisation, se laissent tenter par le désir d'entretenir leur gourmandise et leur vanité, et pour satisfaire ces passions ils recherchent tous les moyens imaginables.

Ainsi, ils vont de temps à autre offrir aux postes des frontières une apparente soumission, pendant laquelle ils font des échanges de toute nature, tels que plumes d'autruche, crins de cheval et cuirs de toute espèce, pour lesquels ils rapportent du tabac, du sucre et des boissons alcooliques dont ils sont extrêmement friands. Ce fut en semblable circonstance que je fus mis à l'épreuve comme secrétaire du chef. Malgré mon désir ardent d'écrire selon ma pensée et ma conscience, il me fut impossible de le faire; je dus écrire ce qu'on m'ordonna, car la méfiance de ces misérables est telle qu'à plus de vingt reprises ils me demandaient lecture de ma missive, et après quelques phrases écrites ils changeaient à dessein leurs idées sans paraître y prendre garde, afin de mieux éprouver ma franchise; si j'eusse eu le malheur d'intervertir l'ordre des mots, il m'eût été impossible de le leur cacher, tant est fidèle leur prodigieuse mémoire. Je me serais d'ailleurs exposé à mourir; car malgré mon impossibilité de leur en imposer, ils me menacèrent par excès de prudence et me firent donner une seconde expédition destinée à être vérifiée par des transfuges argentins, vivant dans les tribus voisines, misérables condamnés aux fers ou même à la mort pour leurs nombreux crimes et qui sont sûrs de trouver un asile chez les Indiens soumis. Ceux-ci, parfaitement renseignés sur la position de leurs hôtes, les reçoivent comme des gens sur lesquels ils sa-

vent pouvoir compter. Ils trouvent en eux des guides pour leurs expéditions de pillage et des complices complaisants de toutes leurs fureurs. Aussi leur accordent-ils toute leur confiance.

Cette première correspondance fut donc portée à la frontière par deux Indiens désignés par le cacique. Quelques enfants les accompagnèrent pour transporter les objets destinés à être échangés. Douze ou quinze jours après leur départ, ces mêmes enfants revinrent épuisés de fatigue, la frayeur sur les traits, poussant des cris de détresse. Ils racontèrent qu'après lecture de la dépêche, les deux envoyés avaient été mis aux fers en attendant la mort, et qu'il était certain que j'avais trompé la confiance générale et communiqué quelques détails sur leurs récentes invasions. Naturellement portés à croire le mal, ces barbares n'eurent plus d'autre volonté que celle de me tuer sur l'heure. Ce fut le cacique qui, me croyant absent, les engagea à ne pas éveiller ma défiance par des cris inaccoutumés; il leur conseilla même d'attendre au lendemain matin pour exécuter leur projet en choisissant le moment où je serais occupé à rassembler le troupeau. Le hasard voulut que je fusse bien près en ce moment; grâce aux approches de la nuit, j'entendis cette conversation et je pus me tenir sur mes gardes. Le matin venu, lorsque selon ma coutume, j'allai faire ma ronde, je m'aperçus qu'à l'agile coursier que je montais la veille encore on avait substitué un cheval fort lourd; je me gardai bien d'en témoigner de la surprise, soit de la voix, soit du geste. Je cheminais lentement sur ce mauvais bidet quand j'aperçus, venant sur moi à toute bride, un parti d'Indiens qui faisaient retentir l'air de leurs sauvages imprécations. Cependant, la distance qui me séparait d'eux était encore fort considérable, et je fus assez heureux pour rencontrer la troupe de chevaux qui, la saison étant fort chaude, venaient d'eux-mêmes se désaltérer de mon côté. Grandes furent ma joie et mon espérance. J'abandonnai mon cheval auquel je retirai la bride pour l'apposer au meilleur coureur de la troupe sur lequel je fus en un instant; puis, prenant soin d'épouvanter les autres et de les éparpiller pour ôter à mes ennemis toute chance de m'atteindre, je me lançai à toute bride dans une direction opposée. Après avoir galopé la journée entière, j'arrivai à la nuit tombante chez Calfoucoura, grand cacique de la confédération indienne dont la tribu de mes persécuteurs faisait partie. Étonné à ma vue, et on l'eût été à moins, cet homme me demanda ce que je lui voulais, et quel motif me donnait assez de hardiesse pour venir seul le visiter. Je me fis connaître à lui, lui exposai en quelques paroles les faits survenus la veille et le matin, le suppliant de prendre en considération la véracité de mon récit, en lui démontrant que si j'eusse trompé les Indiens, j'aurais immanquablement cherché à m'évader dans l'intervalle, n'importe par quel moyen; qu'au contraire, n'ayant rien à me reprocher, je venais lui demander appui, et me confier à sa loyauté jusqu'au jour où il aurait indubitablement une preuve quelconque, soit de ma franchise, soit de ma trahison. De cette manière, si j'étais reconnu innocent, il n'aurait pas à se reprocher la mort d'un serviteur fidèle dont les services pouvaient lui être utiles.

Flatté de ma confiance ainsi que de quelques paroles à l'adresse de sa vanité que je lui adressai dans son langage, cet homme, réellement plus humain qu'aucun de ses semblables, me traita presque avec douceur et me promit son appui. Seulement il ajouta que jamais je n'aurais de chevaux à ma disposition. Le lendemain, une partie de la tribu que j'avais quittée, vint, son chef en tête, demander audience à Calfoucoura, et réclamer instamment mon supplice, comme chose due. Pendant la durée du débat, j'étais présent, bouche close, d'abord; mais enfin, à la vue de la soif avide que toute la horde témoignait pour mon sang et apercevant que leurs instances commençaient à impressionner le chef, je compris que je ne pouvais rester plus longtemps silencieux. Je me levai, et rappelant au grand cacique qu'il m'avait accordé sa protection, je m'évertuai à faire comprendre mon innocence à tous en recommençant le récit exact de la veille au soir, et en évitant toutefois de froisser l'amour-propre et les préjugés d'aucun des assistants. Calfoucoura ou *Pierre-Bleue* se déclara en ma faveur, reconnaissant, dit-il, qu'il était impossible qu'un coupable parlât comme je le faisais. Il défendit à qui que ce fût de me maltraiter, puis se retournant vers moi, il me rassura, disant que je ne le quitterais pas, afin que rien de fâcheux ne me survînt; il termina en disant à mon ancien maître que quand il lui procurerait des preuves incontestables de ma déloyauté, il me remettrait entre ses mains pour disposer de mon sort à sa volonté. Ce jugement rendu, l'assemblée se sépara, et toute la horde s'enfuit en me lançant des regards de colère.

Quelques mois s'écoulèrent sans que rien vînt éclairer les Indiens sur la position des deux captifs retenus par les Argentins; leur animosité contre moi s'en accrut d'autant; le grand cacique lui-même, parfois influencé par leurs diverses conjectures, paraissait flottant à mon égard, tantôt me rudoyant avec humeur, tantôt paraissant au contraire m'accorder la plus grande confiance. Souvent il me questionnait, et comme toutes mes réponses concordaient constamment avec mon premier interrogatoire, il finissait toujours par me conserver sa protection. Seulement, durant les cinq mois que cet état de choses se prolongea, je fus l'objet d'une surveillance de plus en plus active.

Très-fréquemment des troupes d'Indiens allaient rôder dans le voisinage des haciendas, dans le but de recueillir des renseignements sur leurs compagnons captifs; mais hommes et chevaux se fatiguaient inutilement dans ce but; ils revenaient sans rapporter le moindre indice. Lassés de tant de tentatives inutiles, ils résolurent de laisser s'écouler quelque temps sans les renouveler. Précisément, pendant cette période de repos et d'apparent oubli, les deux hommes que l'on croyait perdus à jamais, reparurent enfin; une réunion extraordinaire de toutes les tribus intéressées dans l'affaire s'ensuivit, et mon innocence y fut solennellement proclamée. Les deux arrivants déclarèrent, qu'ayant été reconnus

pour avoir fait partie d'une razzia précédente, ils avaient été retenus captifs jusqu'à ce que le gouvernement de Buenos-Ayres, à qui on en référa, eût statué sur leur sort. Un ordre formel arriva ensuite de la métropole de les retenir prisonniers et de les faire travailler; il avait même été question de les mettre à mort, mais on avait pris en considération les offres de paix contenues dans la dépêche dont ils étaient porteurs, et ils devaient la vie uniquement à cette missive. Quant à leur liberté, ils l'avaient recouvrée, grâce à la négligence de ceux qu'on avait préposés à leur garde.

Dès lors un revirement complet se fit en ma faveur dans tous les esprits; mes plus grands ennemis même n'eurent plus que des éloges à m'adresser; toute leur méfiance s'évanouit en un moment. Ils parurent oublier jusqu'au souvenir de mes tentatives d'évasion; il me fut permis de monter à cheval et de les accompagner en toute occasion. Jugé digne de la confiance générale, je repris également mes fonctions d'écrivain de la confédération nomade.

Comment la politique extérieure des Provinces-Unies de la Plata vint à influer sur ma destinée. — Le général Urquiza. — Quelques mots sur cet homme d'État intéressé autant que moi à flatter le penchant de mes maîtres à l'ivrognerie. — Présents qu'il leur envoie. — Orgie générale. — Ma fuite et ma délivrance. — Rio Quinto. — Mendoza. — Les Andes. — Retour en France.

Les républiques unies de la Plata avaient alors, et, pour leur bonheur, ont toujours à leur tête un homme sur lequel je vais arrêter un instant les yeux du lecteur, ne serait-ce que pour leur offrir une compensation aux figures grimaçantes, grotesques ou hideuses que je leur ai décrites jusqu'ici.

Don Justo-Jose Urquiza, né à la Conception de l'Uruguay, dans l'Entre-Rios, ne doit rien qu'à lui-même. Sorti des rangs du peuple, simple gaucho, comme il aime à s'en vanter, n'ayant jamais reçu d'autres leçons que celles de sa propre expérience, il s'est peu à peu frayé un chemin par la force de son caractère et la supériorité de son intelligence. Ses rares talents militaires lui valurent la faveur de Rosas, qui l'avança rapidement et en fit bientôt son bras droit. Urquiza put croire un moment que le dictateur ne s'imposait à la Confédération que pour lui donner les moyens d'accomplir de grandes choses, et peut-être pour sauvegarder l'indépendance de son pays. Mais il ne tarda pas à démêler les motifs de cette politique astucieuse et méfiante. Dès qu'il s'aperçut qu'on exploitait son patriotisme au profit d'une étroite ambition personnelle, il se tourna contre le dictateur, l'accusant de fausser la Constitution et d'attenter aux libertés nationales. Rosas avait plusieurs fois feint un désintéressement qui était loin de sa pensée. Périodiquement, à des époques habilement calculées, il parlait avec une modestie vraiment touchante, tantôt de son âge trop avancé, tantôt de sa santé délabrée, et demandait à résigner un pouvoir dont il ne pouvait plus, disait-il, supporter le fardeau. Mais le vieux lion qui avait toujours vu les représentants trembler devant lui, savait bien qu'aucun d'eux n'oserait accepter sa démission. L'assemblée se hâtait d'implorer son dévouement et de lui arracher, par d'ardentes supplications, un sacrifice glorieux. Ces plates adulations passaient auprès des cours étrangères pour l'expression du sentiment public. Urquiza choisit le moment où le dictateur cherchait, en 1851, à renouveler cette honteuse comédie, il lança une proclamation dans laquelle il déclarait Rosas déchu du pouvoir exécutif, et il se plaça lui-même à la tête d'un parti qui voulait à la fois la réunion des provinces en une con-

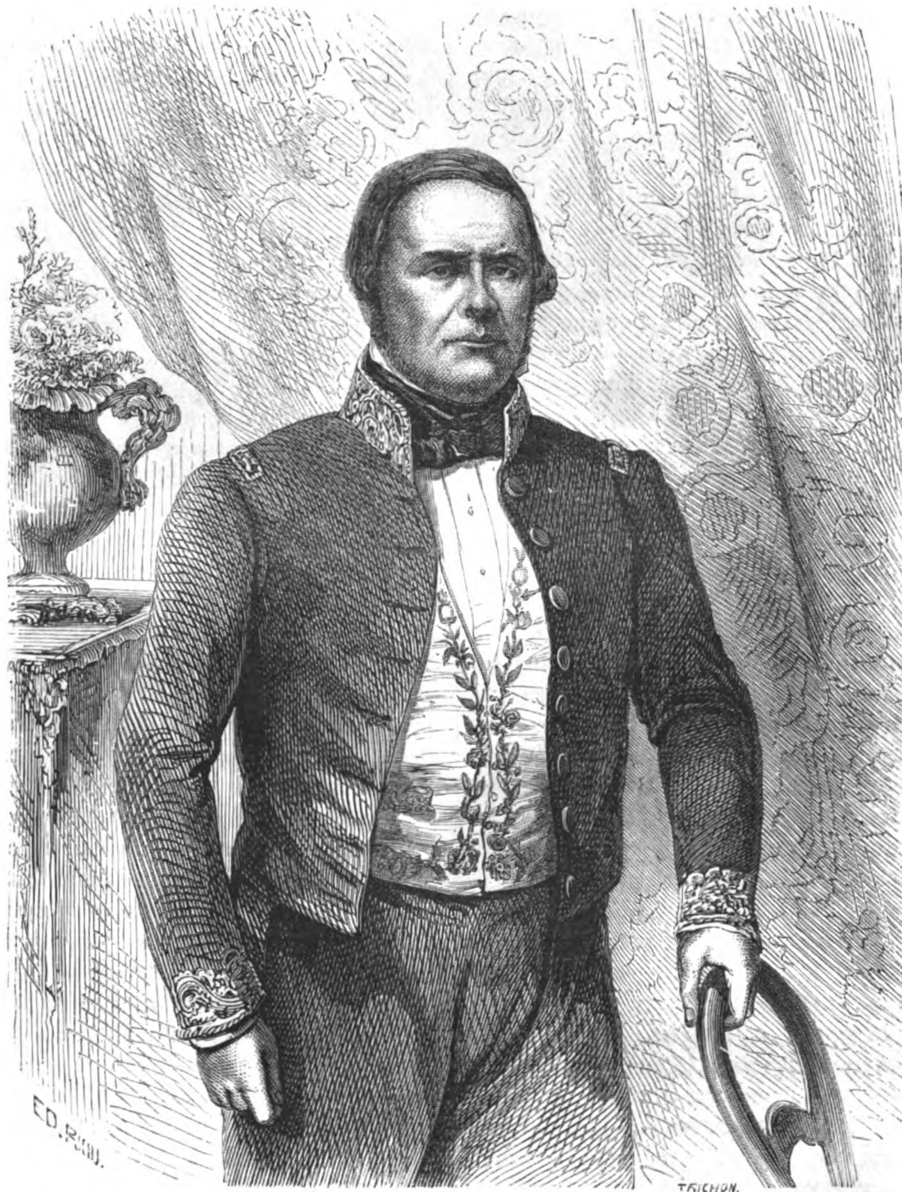


M. Guinnard arrive en suppliant chez le cacique Calfcououra (*Pierre-Bleue*).

fédération compacte et la libre navigation des eaux de la Plata.

Il était assuré d'avance de l'appui du Brésil, dont sa politique servait les plus chers intérêts. Les rivières qui prennent leur source dans le nord de cet empire donnent accès, par l'Atlantique, à une partie considérable de son territoire, et ce sont ses provinces les plus riches. Le Brésil avait souvent demandé à Rosas le passage de la Plata. Pour obtenir cette concession, il avait en vain épuisé toutes les ressources de la diplomatie. Urquiza venait à propos. L'antagonisme traditionnel des Espagnols et des Portugais céda devant la nécessité d'ouvrir au commerce du monde le Parana, l'Uruguay, le Paraguay et leurs tributaires.

Le Brésil se rallia donc à la cause d'Urquiza, et lui fournit les forces nécessaires pour la faire triompher. Le



Urquiza, président des Provinces-Unies de la Plata. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

premier mouvement d'Urquiza fut dirigé contre Oribe, qui, soutenu par les troupes de Rosas, bloquait depuis neuf ans Montevideo, et n'attendait, pour s'en emparer, que le moment où cesserait l'intervention de la France et de l'Angleterre. En attendant, Oribe ruinait Montevideo, car il avait peu à peu élevé autour de son camp une ville rivale, Restoracion, qui comptait déjà dix mille habitants. L'arrivée d'Urquiza détourna des assiégés les menaces de l'avenir; se présentant à la tête d'une armée d'Entre-Riviens et de Corrientinois, appuyé en outre par l'escadre du Brésil et par un corps d'infanterie de cette même nation, il amena Oribe à capituler presque sans coup férir. Une adresse consommée marqua sa conduite : il mit en avant le caractère patriotique de son entreprise, montra les dispositions les plus conciliantes, et proclama hautement son intention d'éviter l'effusion du sang. Des milliers de combattants grossirent bientôt ses rangs. Oribe, abandonné de ses troupes, et ne pouvant plus

d'ailleurs recevoir ni renforts ni munitions, se rendit sans conditions.

Après ce succès éclatant, Urquiza se retira dans sa province pour s'y préparer à porter un coup décisif au pouvoir de Rosas. En 1852, il repassa le Parana avec des forces considérables et s'avança sans rencontrer d'obstacle jusqu'à Monte-Caseros, où le dictateur accourut à la tête de vingt mille hommes. La mémorable bataille du 3 février 1852 se termina par la défaite et la fuite de Rosas, qui s'embarqua en toute hâte sur un vaisseau anglais, pendant que son vainqueur entrait dans Buenos-Ayres aux acclamations de la population. Urquiza établit son quartier général à Palermo, et nomma gouverneur de la ville don Vincente Lopez, homme d'un âge déjà avancé, mais généralement aimé et estimé.

Nommé directeur provisoire le 14 mai, Urquiza réunit à San Nicolas les gouverneurs et les délégués des quatorze provinces de la Plata, pour qu'ils eussent à choisir une organisation politique. Cette assemblée se prononça en faveur du système fédératif, et décida que les provinces nommeraient des représentants chargés de rédiger une constitution et d'établir les bases d'un gouvernement définitif.

Buenos-Ayres refusa de confirmer les pouvoirs que l'assemblée avait conférés à Urquiza. Le gouverneur Lopez, qui était resté fidèle aux décisions de la majorité, ne réussit pas à les faire respecter et fut obligé de se démettre de ses fonctions. Urquiza n'était pas homme à hésiter; il marcha sur Buenos-Ayres, rétablit son autorité et réinstalla son gouverneur. Après cet acte de vigueur, il se montra clément et se borna à exiler cinq des principaux meneurs, et dès qu'il vit l'ordre affermi, il retira ses troupes de la ville et se rendit à Santa-Fé, où devait s'assembler le congrès, qui ouvrait ses séances le 20 août. Les treize provinces de Entre-Rios, Corrientes, Santa-Fé, Cordova, Mendoza, Santiago del Estero, Tucuman, Salta, Jujuy, Catamarca, Rioja, San Luiz et San Juan y avaient envoyé chacune deux délégués.

Une nouvelle révolte éclata à Buenos-Ayres, suscitée par d'anciens exilés, qui ne s'étaient ralliés à Urquiza que pour se débarrasser de Rosas. Comme ils étaient pour la plupart natifs de la ville, ils n'eurent pas de peine à soulever la population. Urquiza ne pouvait souffrir que Buenos-Ayres fît la loi aux treize provinces, mais il ne voulut fournir aucun prétexte à une guerre civile dont il redoutait les conséquences. Au lieu d'employer la force contre l'insurrection, il préféra lui laisser le temps de la réflexion, et il se contenta de publier une proclamation dans laquelle il déclarait la province de Buenos-Ayres séparée du reste de la confédération et l'abandonnait à sa mauvaise destinée. Sa modération ne fit qu'encourager les insurgés; ils essayèrent de propager la révolution et envahirent la province d'Entre-Rios; c'était braver Urquiza jusque chez lui. Il marcha contre les envahisseurs et les rejeta sur leur territoire.

Depuis lors jusqu'à l'heure actuelle, ce n'a été entre Urquiza, représentant les intérêts de la Confédération argentine, tendant à unifier son immense territoire, et les préjugés égoïstes de Buenos-Ayres, rêvant un orgueilleux isolement pour sa population de cent vingt mille âmes, qu'une série de luttes plus ou moins ouvertes, suivies de concessions toujours forcées et peu sincères de la part des *Portenos* ou Buenos-Ayriens, toujours volontaires de la part d'Urquiza, qui s'est montré, en toute occasion, désireux d'épargner à l'antique métropole de la Plata les malheureuses extrémités de la guerre.

Voici en quels termes le commandant Page, chargé par les États-Unis d'une mission dans la Plata, traçait, en 1857, le portrait de cet homme remarquable :

« Urquiza, à l'époque où je le vis, était encore jeune d'apparence; son teint est brun, sa taille moyenne; admirablement proportionné, il présente tous les dehors d'une nature énergique et vigoureuse. Sa tête se fait remarquer par des contours amples, des plans solides, des traits fermes et accentués. L'ensemble respire l'intelligence, mais une intelligence qui se possède pleinement. Les yeux purs, brillants, bien ouverts, ont un regard pénétrant. La bouche est à la fois fine et bienveillante. Ce n'est pas une tête d'aventurier, mais une tête d'homme d'État en même temps que de héros, offrant un singulier caractère de force, de calme et d'autorité. Pour inspirer le respect, Urquiza ne recourt à aucun charlatanisme, à aucun rôle d'emprunt. Il est grand avec naturel et simplicité; son air n'a rien de composé, et l'on sent qu'il est à la hauteur de sa mission. Sa noble prestance, son maintien aisé, la dignité de ses manières, sa démarche délibérée, sa parole nette et mesurée dénotent une âme fière et loyale, un esprit lucide, un jugement sûr. On subit volontiers l'influence qu'il exerce sur tous ceux qui l'entourent, et l'on éprouve d'autant plus de plaisir à rencontrer en lui les rares qualités dont il est doué, que l'on sait qu'il doit tout à lui-même : son éducation comme sa haute position [1]. »

Maintenant quelques mots suffiront pour faire comprendre comment aux profonds calculs de la politique de cet homme d'État se rattacha fortuitement ma délivrance.

En 1859, une nouvelle scission armée de Buenos-Ayres forçait une fois encore Urquiza à recourir à la décision des champs de bataille.

Les Indiens pressentant avec leur instinct de bêtes de proie que les dissensions politiques des Argentins pouvaient leur offrir quelques occasions de butin, adressèrent au général plusieurs offres d'alliance, et plusieurs lettres rédigées par moi lui furent portées par des membres de la famille de Calfoucoura.

Le général était trop fin politique pour ne pas faire un bon accueil à ces messagers sauvages. Possesseur d'une des plus vastes *estancias* de la vallée du Parana et lui-même agronome distingué, cherchant avant tout à développer les bienfaits de l'agriculture sur la belle partie de terre confiée à ses soins, il savait trop combien les établissements agricoles de la frontière du sud ont besoin

1. *La Plata, the Argentine Confédération and Paraguay*, etc., ou explorations du bassin de la Plata, exécutées dans les années 1853-56, d'après les ordres du gouvernement des États-Unis, par Thomas Page, commandant de l'expédition. Londres, 1859.

de calme et de sécurité, pour ne pas chercher à amortir par tous les moyens les tendances agressives des Indiens, leurs voisins. Il ne renvoya donc les ambassadeurs de Calfoucoura que chargés de cadeaux de toute sorte et surtout de barils d'eau-de-vie; aussi, leur retour fut, dans toute la horde, sans exception de rang, d'âge et de sexe, le signal d'orgies sans fin.

Quand je les vis livrés avec frénésie à l'ivresse, je conçus l'idée de tenter encore une fois de me rapprocher des contrées d'où je pourrais opérer mon retour dans ma patrie et dans ma famille.

Profitant d'une nuit où toute la tribu était plongée dans le lourd sommeil de l'ivresse, je me glissai en rampant vers l'endroit où étaient les meilleurs chevaux du cacique, après m'être muni d'une paire de boules destinées, soit à ma défense, soit à me procurer du gibier sur ma route. Je pris aussi un lazo pour m'emparer de trois montures et les réunir.

Ces préliminaires accomplis sans bruit, je conduisis tout doucement mes chevaux jusqu'à ce que je fusse hors de la vue du camp. Alors sautant sur un cheval, puis chassant les autres devant moi, je commençai, palpitant d'émotion, ma dernière course, celle dont dépendait ma vie ou ma mort. Pendant toute la nuit je galopai sans relâche, croyant voir sans cesse des ombres à ma poursuite. Le jour dissipa les ténèbres mais sans calmer mon agitation; elle était telle que le moindre souffle d'air me semblait chargé de clameurs menaçantes, et que le moindre petit tourbillon de poussière me donnait des angoisses.

Souvent je mettais pied à terre et, l'oreille appuyée sur le sol, j'écoutais, espérant puiser un peu de tranquillité dans le silence de la Pampa, mais loin de là, les oreilles me tintaient tellement que je croyais entendre sur ce sol dur retentir de sinistres galops, et je précipitais de nouveau ma fuite sans réfléchir aux impérieux besoins qu'éprouvait ma monture, à laquelle il était impossible de prendre, à l'exemple de ses compagnes, quelques bouchées d'herbe en courant. Je suivais, autant qu'il m'était possible, les parties gazonnées du désert, afin de dépister les Indiens qui immanquablement devaient me poursuivre, mais qui chercheraient en vain ma piste dans l'herbe relevée par la rosée du matin.

Cette course désordonnée durait depuis quatre jours déjà, quand le cheval que je montais s'abattit; il était mort. Craignant avec raison de perdre de même les deux qui me restaient et de qui seuls dépendait mon salut, j'eus dès lors la précaution de les laisser se délasser une partie de la nuit, mais l'idée fixe que j'avais d'être poursuivi m'animait malgré moi à les stimuler durant le jour, et après un autre espace de temps que je ne puis préciser, car toutes les journées, toutes les heures se ressemblaient, la fatigue et le manque d'eau me privèrent d'un second cheval. J'aurais voulu ne pas l'abandonner et attendre auprès de lui son rétablissement ou sa mort; mais la désolante nature du sol n'offrait aucune ressource, et en restant je m'exposais également à perdre ma dernière monture qui avait résisté à toutes les épreuves.

Je partis le cœur navré, décidé à ménager par tous les moyens mon dernier compagnon de misères. Je m'astreignis à n'exiger de lui aucun effort, et nous avancions fort lentement, quand à la tombée de la nuit je remarquai qu'il doublait le pas de lui-même; à la fraîcheur du terrain qu'il foulait et avec l'instinct propre à tous les hôtes de ces vastes déserts, le pauvre animal sentit le voisinage de l'eau. Peu d'instants après nous étanchions notre soif commune dans ces lagunes que déposent dans le nord de la Pampa les filets d'eau issus des contreforts des Andes dans les provinces de Mendoza et de San Luiz. Autour de ces bassins une herbe abondante et touffue permit à mon pauvre coursier de réparer ses forces, et, grâce à cette provende inespérée, il put me porter jusqu'à Rio Quinto, petite bourgade sur la rivière de ce nom. Là, il s'affaissa, tout à fait épuisé; et moi, à bout de forces, mourant de faim, de fatigues physiques et morales, je tombai à ses côtés sans mouvement et sans voix. C'était le treizième jour de ma fuite!... Je ne puis en fixer le quantième, mais c'était à la fin d'août 1859.

Dieu, qui avait daigné me protéger jusque-là, permit qu'une excellente famille espagnole, habitant Rio Quinto, voulût bien avoir pitié de ma détresse et me prodiguer les soins les plus touchants pendant les cinq à six semaines qui suivirent et que je passai dans la fièvre et le délire. Cette extrême bonté de la part de personnes étrangères m'a pénétré pour don Jose et pour tous les siens d'une vive reconnaissance qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je serais heureux si ces humbles lignes pouvaient leur en porter le témoignage à travers l'Océan.

Lorsque mon corps et mon esprit accablés par trois années d'épreuves sans nom eurent enfin recouvré une partie de leur force et de leur élasticité d'autrefois, ce furent encore les bons habitants de Rio Quinto qui me procurèrent les moyens de gagner le Chili et la ville de Valparaiso, dont le port fréquenté devait, je l'espérais avec raison, m'offrir plus de facilité que tout autre point de la côte pour retourner en Europe.

Je me rendis à cette destination par la route qui passe par Mendoza et traverse les Andes au défilé d'Uspallata.

Le premier de ces noms, après n'avoir longtemps éveillé dans mon âme que des tableaux de bonheur, des pensées de bénédiction et de gratitude, ne doit plus y évoquer désormais que des images lugubres et d'amers regrets. Là vivait dans la sécurité la plus profonde vingt mille âmes dont le reste du monde pouvait envier la calme existence; c'était la population la plus douce, la plus heureuse, la plus hospitalière du continent américain. Le 19 mars 1861 les poëtes argentins appelaient encore Mendoza la perle, la reine de la zone fleurie qui s'étend au pied oriental des Andes.... Le lendemain la mort passait sur ce paradis. « Quelques secondes ont suffi pour convertir ses riantes habitations, ses jardins, ses églises, ses colléges fréquentés par la jeunesse des provinces voisines, l'œuvre de trois siècles enfin en une épouvantable nécropole, en un monceau hideux de dé-

combres, en un chaos de roches, de terre, de briques et de madriers brisés. » (*Corresp. du Journal des économ.*)

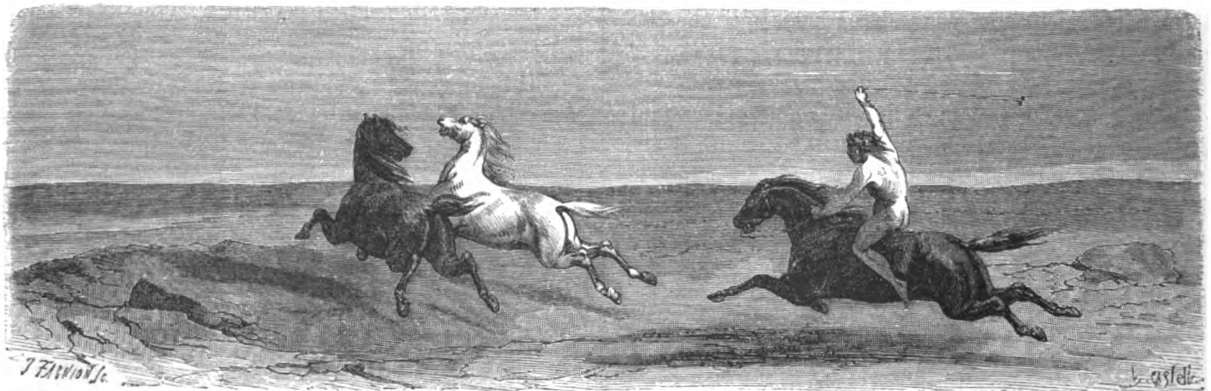
Suivant les géologues, le tremblement de terre qui a fait éprouver à Mendoza le sort d'Herculanum, et dont la commotion s'est fait sentir sur toute la ligne qui s'étend de Valparaiso à Buenos-Ayres, c'est-à-dire sur plus de dix-huit cents kilomètres, n'a pas été, comme le terrible phénomène de l'an 70, amené par la réouverture d'un volcan longtemps fermé, mais par la seule dilatation d'une masse de fluides élastiques, émanés du foyer central et projetés par lui dans les immenses cavités de la croûte terrestre. Une cause quelconque les a accumulés tout à coup au carrefour de plusieurs de ces sombres souterrains. Au-dessus de cette voûte ébranlée, disloquée par la pression de ces fluides, était Mendoza. De là son immense ruine.

Chose étrange ! On assure que sur ce monceau de débris informes, sur cet effroyable linceul qui recouvre quinze mille victimes humaines, les végétaux seuls sont restés debout, et que leurs fleurs continuent à prospérer et à sourire au milieu des émanations pestilentielles qu'exhale cette immense sépulture. Le saule pleureur était l'arbre favori des Mendozaniens ; on le voyait partout ; il était l'ornement préféré de leurs jardins, de leurs places, de leurs promenades ; il ombrageait les cours de leurs demeures hospitalières, toujours ouvertes à l'étranger ; aujourd'hui, comme le souvenir de gratitude que je leur ai gardé, il s'incline et pleure sur les morts.

Le défilé d'Uspallata réunit les caractères les plus tranchés de ces *quebradas* ou gorges profondes et étroites qui découpent de loin en loin l'axe de la Cordillère : parois à pic, immenses, ne laissant entrevoir entre leurs cimes noires et souvent surplombantes qu'une mince zone du ciel ; abîmes effrayants, dont le grondement sourd des torrents et des cascades fait seul pressentir l'énorme profondeur au voyageur qui les côtoie sur une mince corniche de rocher ; atmosphère raréfiée et froide, semée de vertiges dans le calme et de périls mortels quand, à certains moments de l'année et du jour, le vent des glaciers vient à la traverser. Alors la violence de la tourmente est telle qu'elle renverse les mules chargées, et démolit les toits et les murs de briques des *casuchas* ou maisonnettes où s'abritent les courriers pendant l'hiver. Le col d'Uspallata a donc aussi ses légendes de mort dont les nombreuses croix de bois qui jalonnent son parcours attestent jusqu'à un certain point la sombre réalité. Mais je dois avouer que lorsque je le traversai, je n'étais guère plus accessible à l'admiration pour sa nature sublime qu'à la crainte pour les dangers que j'y pouvais courir. Au cœur des Andes comme naguère à Mendoza, comme à quelques jours de là à Valparaiso, comme plus tard encore sur le navire qui me ramenait en Europe, mon esprit, accablé par de longues misères, n'était ouvert qu'à deux préoccupations : le besoin de revoir la France et une lutte incessante contre les réminiscences de ma captivité. De même que Mungo-Park échappé à la tyrannie des Maures du Sah'ra, je fus longtemps à croire à ma délivrance. Il me fallut, ainsi qu'à ce grand voyageur, « l'Océan traversé, le retour dans la patrie, le calme réparateur du foyer maternel pour délivrer mon sommeil des visions et mon cerveau des fantômes évoqués par le souvenir odieux des brigands du désert. »

A. Guinnard.

Rentré en France au mois de janvier 1861, M. Guinnard a trouvé auprès de la Société de géographie et de son vénérable président, M. Jomard, l'accueil bienveillant que méritaient sa jeunesse, son courage et ses longues épreuves. Encouragé par ce savant patronage, il coordonne aujourd'hui ses souvenirs et ses notes, pour offrir au public, avec le développement du récit qu'on vient de lire, et qui n'est en quelque sorte que le premier jet de sa mémoire, un tableau complet des régions sauvages qu'il a parcourues, ainsi que des mœurs, de la langue et des traditions de leurs nomades habitants.



Fuite dernière et délivrance de M. Guinnard.



Vue de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

MÉCHED, LA VILLE SAINTE, ET SON TERRITOIRE,

EXTRAITS D'UN VOYAGE DANS LE KHORASSAN,

PAR M. N. DE KHANIKOF[1].

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nichapour et ses ruines. — Rapports sinon identité entre les Khirguisses et les Beloudjs. — Un gouverneur en herbe. Visite à un saint.

Les poëtes persans ne tarissent point sur les louanges de la beauté du climat et des sites de Nichapour. Selon eux, rien ne peut égaler la fraîcheur de ses matinées, le parfum de ses roses, et l'abondance de ses eaux limpides. Mais je dois avouer qu'il m'a été impossible de conserver cette illusion poétique dans la chaude journée du 30 juin 1858, où je quittais les jardins ombragés du village de Khanlouk, pour descendre dans la plaine argileuse et monotone qui conduit à Nichapour. Deux rangées de montagnes arides et rocheuses la bornent à l'ouest et à l'est; sur les pentes de la chaîne orientale, on apercevait çà et là des strates d'une blancheur éclatante, qu'on serait tenté de prendre, par un temps plus froid, pour de la neige, et qui provenaient des couches de sel gemme, très-fréquent dans cette partie du Khorassan. Malgré l'heure peu avancée de la journée et l'éblouissant éclat du ciel au-dessus de nos têtes, l'air des basses régions était déjà obscurci par le brouillard sec. Ce phénomène, presque journalier dans les plaines sablonneuses de l'Asie méridionale, contribue à attrister le paysage de ces immenses solitudes. L'obscurcissement de l'atmosphère est produit par une quantité innombrable de parcelles terreuses enlevées du sol par les vents et les courants ascendants, et ce brouillard paraît s'épaissir au

1. Dans son assemblée générale du 23 mars 1861, la Société de géographie de Paris, sur le rapport de M. Vivien de Saint-Martin, a décerné un prix à M. Nicolas de Khanikof comme chef de la commission scientifique qui a exploré le Khorassan en 1858 et 1859. La relation complète du voyage et des travaux qui ont mérité cette honorable distinction ne sera probablement pas achevée et livrée à l'impression avant plusieurs années. C'est spécialement pour le *Tour du Monde* que M. de Khanikof a bien voulu écrire, pendant son séjour en France, le fragment sur Nichapour et sur Méched que nous publions aujourd'hui. Jusqu'ici Méched était un mystère. On ne possédait aucune description suffisante, aucune vue de cette ville sainte des Perses. Les très-vagues renseignements recueillis par quelques voyageurs étaient seulement de nature à en faire désirer de plus complets. Le récit que l'on va lire a donc tout l'attrait de la nouveauté, et nous ne pouvons témoigner trop vivement notre reconnaissance à M. de Khanikof, dont personne n'apprécie et ne respecte plus que nous le haut savoir, que relèvent encore sa modestie et sa parfaite aménité. « Le nom de M. de Khanikof, dit M. Vivien de Saint-Martin dans son rapport à la Société de géographie de Paris, est connu depuis longtemps dans la science par de grands travaux topographiques et ethnographiques sur le Turkestan et la région du Caucase. Mieux que personne il avait pu apprécier les lacunes qui restaient encore dans la géographie du nord et du centre de la Perse. » ÉD. CH.

fur et à mesure que la clarté du jour et la chaleur augmentent. L'horizon se rétrécit, les objets les plus rapprochés perdent la netteté de leurs contours et paraissent éclairés par une lumière jaunâtre.

A droite et à gauche de la route on apercevait des villages considérables, mais le nombre des canaux à sec et des habitations ruinées était encore plus grand, et témoignait peu en faveur de la prospérité de cette contrée. Ici, comme partout en Perse, le manque de circulation sur les grandes routes était frappant; ainsi, pendant six ou huit heures de marche à travers une plaine longue de quarante kilomètres, à peine avons-nous rencontré une dizaine d'individus, allant à la ville, ou se rendant d'un village à un autre.

Nous passâmes dans cette plaine par un campement de Beloudjs, retenus de force par le gouvernement persan dans le Khorassan septentrional, en punition des brigandages qu'ils commettaient sur le territoire de Kirman. Les nomades en général n'ont pas l'habitude de se vêtir avec propreté et élégance; mais le dénûment des habits des Beloudjs, si l'on peut appeler ainsi les loques informes qui pendaient sur leur corps, surpassait tout ce que j'ai vu de plus extraordinaire dans ce genre. Les plus riches d'entre eux, seuls, portaient des chemises et étaient coiffés de bonnets à poil ou de petits turbans. Le chef de la tribu vint au-devant de nous pour nous engager à nous reposer sous sa tente. Pour accomplir cet acte de politesse officielle, le brave nomade passa à la hâte une robe persane très-râpée et planta de travers, sur sa tête, un chapeau pointu en peau d'agneau.

Comme les Kurdes, les Beloudjs restent toute l'année sous des tentes en gros drap noir, tendues sur des perches, enfoncées dans la terre dans tous les sens; mais leur ménage m'a paru encore plus primitif que celui des nomades du Kurdistan. Une meute de chiens nous attaqua avec acharnement à notre approche du campement, et des enfants, complétement nus et noirs, avaient peine à contenir, à grands coups de bâtons, ces bêtes féroces qui paraissaient être beaucoup plus nombreuses que les moutons errants autour des tentes. A voir ces nomades d'une apparence humble et presque honnête, tranquillement campés entre des villages et des champs cultivés, on était tenté de rejeter comme fabuleux les récits des Persans sur la sauvage énergie que les Beloudjs apportent à l'exécution de leurs brigandages, et pourtant rien n'est plus vrai. Relégués par un cataclysme historique, inconnu jusqu'à présent, dans les brûlants déserts de la *Gedrosie* des anciens, jetés sur un sol absolument aride, ils n'ont aucune chance ni de se civiliser, ni même de pourvoir à leur existence, autrement qu'en demandant, à main armée, à des voisins favorisés par la nature, le nécessaire qui leur manque. Les anciens ne connaissaient pas ce peuple sous son nom actuel, et ce n'est que chez les Arabes, chez Istakhri le premier, si je ne me trompe, qu'il est question du pays des *Balus*. Yakout, d'après Er-Rohni, les confond avec les Qoufs, et prétend qu'ils sont d'origine arabe, descendant de Malek, fils de Fehm, tué par l'un de ses enfants qui s'enfuit de l'Arabie et vint se fixer d'abord à Mekran, puis dans les montagnes du Beloudjistan.

Les invasions des Seljoukides et des Monghols dans les provinces septentrionales de l'Inde, laissèrent sans aucun doute des traces parmi les Beloudjs, et de même que nous le voyons chez plusieurs tribus arabes de la Mésopotamie, leur extérieur reproduit quelques traits du type monghol. Presque tous d'une taille élevée, ils sont bâtis en hercules. Leurs pieds sont grands et à large plante, leur front est peu élevé et leur figure plate. Leurs cheveux sont durs, leur nez est plus souvent camus que proéminent et généralement large à la base. Leurs yeux, profondément logés dans l'orbite, sont moins étroits que ceux des Monghols, mais beaucoup plus qu'ils ne le sont chez tous les peuples voisins; enfin, leur bouche est grande et armée d'une denture solide. Chaque fois que je rencontrais des Beloudjs, la phrase d'Er-Rohni sur les Qoufs me revenait à la mémoire; « notamment, dit-il de ce peuple, il semble n'avoir rien de ce qui distingue l'homme de la brute. » De toutes les nations sauvages que j'ai eu l'occasion d'étudier, les Khirguises ressemblaient le plus à ces nomades d'origine problématique. Les uns comme les autres peuvent se passer de nourriture pendant des journées entières, mais à la première occasion, on les voit satisfaire leur faim avec la voracité d'une bête fauve. De même que les Khirguisses, les Beloudjs supportent impunément les intempéries de l'air, les fatigues et les souffrances physiques, et comme eux, ils mettent en œuvre une patience et une perspicacité admirables pour atteindre la proie qu'ils guettent, ou l'ennemi qu'ils poursuivent. Armés de vieux sabres ébréchés et rarement de fusils à mèche, n'ayant d'autre provision qu'une petite outre remplie d'eau et une bourse en cuir contenant de la farine, ils se lancent dans les brûlantes solitudes du désert de Lout. Là, cachés dans quelques ravins ou derrière une colline de sable mouvant, ils attendent avec une patience admirable le passage d'une caravane. Les femmes font presque toujours partie de ces expéditions, et c'est à elles que l'on confie la garde des chameaux, pendant que les hommes se rendent à pied dans les endroits favorables à l'accomplissement de leurs brigandages. Dès que leur proie se présente, ils se ruent dessus le sabre à la main avec des rugissements sauvages, et mettent une telle énergie dans ces attaques que rarement des caravanes, même très-nombreuses, sont en état de leur résister. Quelquefois pourtant l'escorte, richement payée par les marchands, se décide à faire face et à poursuivre les brigands; alors ces derniers, s'ils n'ont pas triomphé du premier coup, se retirent en toute hâte vers quelque endroit entouré de rochers et d'un accès difficile, et là leur défense est véritablement terrible. Les Persans qui font la garde de la lisière du désert, m'ont raconté que souvent, ces sauvages nomades, traqués par des forces considérables, restent trois jours et trois nuits sans boire ni manger, et, en cas d'assaut du lieu de leur refuge, ils roulent des blocs de pierre sur les assaillants, les repoussent à coups de sabre, les mordent à belles dents et leur enlèvent des

lambeaux de chair avec les ongles de leurs doigts, durs comme des crampons de fer.

A deux ou trois kilomètres de Nichapour, le fils du gouverneur, un jeune homme de dix-huit ans, vint au-devant de nous, accompagné de nombreux cavaliers, pour nous complimenter et nous conduire dans la maison de son père, appelé pour affaires à Téhéran. L'aspect de la ville n'a rien de gai; son mur en pisé tombe en ruine, et il n'y a que deux mosquées qui dominent la masse des maisons de chétive apparence, parmi lesquelles serpentent des rues étroites et tortueuses. Les bazars sont assez vastes, mais beaucoup de boutiques étaient fermées, et même celles qui ne l'étaient pas, ne brillaient ni par la richesse, ni par la variété des marchandises exposées en vente. De beaux fruits, abondamment apportés des villages avoisinants, témoignaient de la fertilité du sol des environs de la ville; mais dans son intérieur, on voyait peu de verdure. La propreté des rues laissait aussi beaucoup à désirer, et aux portes même de la maison du gouverneur, un tas de fumier servait de rendez-vous à une dizaine de chiens qui s'y livraient au métier de chiffonniers, vaquant évidemment à une occupation habituelle et qui ne surprenait ni les passants ni les maîtres de l'endroit. Il paraît que cette indifférence des habitants de Nichapour pour la propreté de leurs rues est très-ancienne, car on connait le malicieux propos d'Ismaïl Samani, souverain du dixième siècle, qui dit en entrant dans cette ville : « Par Dieu, cet endroit serait le plus beau de l'univers, si ses eaux coulaient à découvert, et si ses immondices étaient cachées sous terre. »

Obligé de rester deux jours à Nichapour, j'étais un peu embarrassé de l'emploi de mon temps. Le matin, le gouverneur en herbe vint me voir et me donna une leçon de statistique locale. Voulant contrôler l'exactitude des renseignements consignés dans le voyage de Conolly sur les revenus de cette province pendant l'administration du Khorassan par Hassan-Ali-Mirza, j'amenai la conservation sur ce sujet. D'après ce que l'on a dit au voyageur anglais, les douze districts de Nichapour rapportaient, au trésor du chah, soixante mille tomans d'impôts directs, vingt mille tomans perçus en blé, mille tomans payés pour l'exploitation des mines de turquoises et trois cents pour l'exploitation des carrières de sel gemme, ce qui faisait en tout quatre-vingt-un mille trois cents tomans, ou 975 600 francs; mais, à ce qu'il paraît, ce sont des chiffres hyperboliques. Le gouverneur provisoire me dit qu'il ne savait pas à quelle époque du passé pouvait se rapporter ce brillant tableau des revenus de la province, car maintenant le district, administré par son père, ne donnait que vingt-sept mille tomans tout compris, et entretenait, en sus, un bataillon de troupes régulières, ce qui ne faisait pas 360 000 fr. par an. Il ajoutait que plus de la moitié de cette somme était appliquée aux besoins de l'administration locale, en sorte que le trésor ne pouvait compter bon an, mal an, que sur une centaine de milliers de francs. Cette diminution des revenus s'expliquait par le décroissement de la population fixe, obligée d'aller s'établir ailleurs à cause de la destruction de quelques conduits d'eau que personne ne songeait à réparer. La population nomade était aussi réduite par l'émigration d'un grand nombre de tribus dans le district de Kabouchan, dont le gouverneur, Sami-Khan, leur offrait une protection plus efficace, jouissant d'un crédit plus considérable auprès des ministres du chah. Le tableau que le fils du gouverneur me fit de l'état des grandes écoles qui faisaient jadis la gloire de Nichapour, n'était pas plus riant, et cette ville, si célèbre dans le passé par ses savants et ses professeurs, comptait à peine un seul docteur en théologie, jouissant de quelque réputation à cause du grand nombre de *hadis* qu'il savait par cœur et interprétait habilement. Ayant envie de voir ce saint personnage, je lui fis annoncer ma visite pour deux heures avant le coucher du soleil.

Le savant *mollah*, dont, à mon grand regret, je ne retrouve pas le nom dans mes notes, était propriétaire d'une maison située au centre du bazar, pour être plus à portée des marchands, obligés quelquefois de recourir à ses décisions. On me fit passer par une petite cour ayant un bassin à sec au milieu, puis, on m'introduisit dans une grande chambre stucquée avec de l'argile mêlée de paille hachée, tandis que l'albâtre, si commun en Perse, n'était employé que pour encadrer des niches arrangées dans les murs. Les grandes fenêtres étaient à demi ouvertes, assez pour laisser voir que les vitres étaient remplacées par des volets munis de quatre petits morceaux de glace au milieu. Les nattes tenaient place de tapis; bref, tout témoignait qu'on mettait pour ainsi dire en parade une indigence difficile à supposer chez un personnage aussi marquant que l'était le propriétaire de la maison. Aussi, je m'attendais à rencontrer en lui un de ces hypocrites renforcés, si fréquents parmi les membres du clergé persan, et qui ne parlent qu'en exhalant des mots comme des soupirs, qui roulent de gros yeux en remuant les lèvres quand ils se taisent, comme s'ils récitaient mentalement des prières, ou les 99 noms de Dieu.

A mon grand étonnement je m'étais trompé; le mollah était un bonhomme affublé d'un énorme turban bleu. Sa figure, maigre et allongée, n'avait rien de désagréable, et sa manière d'être était naturelle et bienveillante. La conversation roula d'abord sur sa science favorite, les traditions des paroles du prophète; mais peu à peu, mon hôte s'empara de la parole et se mit à me prouver la perfection de la doctrine des chiites. Il me raconta à cette occasion une anecdote qui m'était encore inconnue.

Sous un des premiers khalifes abbassides, il se souleva à Baghdad une querelle entre les chiites et les sunnites. Pour mettre fin à ces altercations fâcheuses qui troublaient la tranquillité publique, le chef des vrais croyants résolut de convoquer en sa présence les docteurs des deux rites, pour qu'ils pussent discuter, en commun, les principes sur lesquels ils basaient leurs croyances. Le représentant des chiites entra dans le salon, en tenant d'une main ses pantoufles, au lieu de les déposer à la

porte, comme l'avaient fait tous les autres. Cette excentricité attira l'attention du khalife, qui ne tarda pas à en demander l'explication au sectateur d'Aly, qui lui répondit qu'il agissait ainsi chaque fois qu'il se trouvait dans une réunion de savants sunnites, car du temps du prophète un docteur hanéfite avait volé les pantoufles d'un savant chiite. Le représentant de la secte nommée, présent à la conférence, s'empressa de dire que cela ne saurait être vrai, par la raison bien simple qu'il n'y avait pas de hanéfites du temps de Mahomet. Le chiite s'excusa en disant qu'il s'était trompé, et que l'auteur du larcin était un malékite. Le sectateur d'Ibn-Malek, in-

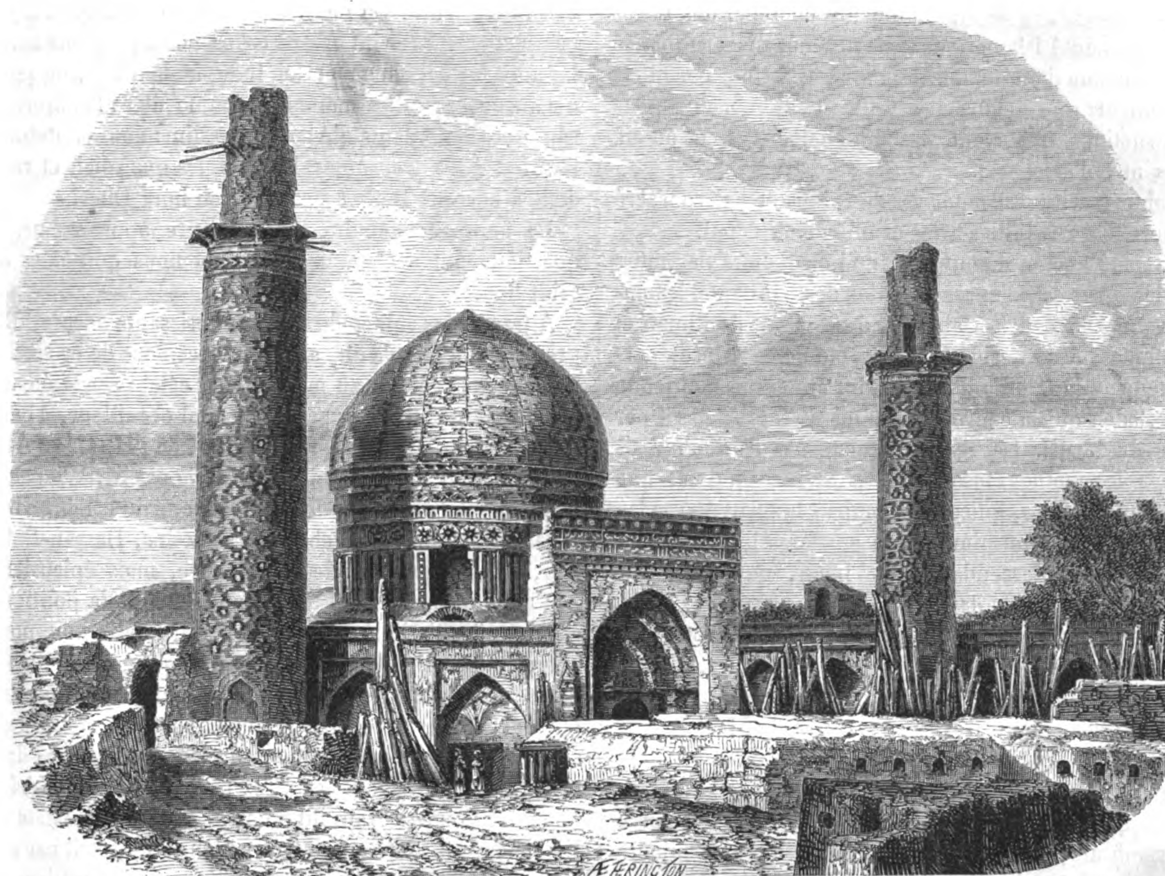


Mourad Mirza, gouverneur général du Khorassan. — Dessin de Hadamard d'après une miniature persane.

vité à la réunion, imita l'exemple de son collègue hanéfite, et obligea le docteur chiite de rejeter ce crime sur un savant hambalite, et puis de l'attribuer à un chaféite. Les savants des deux derniers rites protestèrent comme les premiers, au grand contentement du chiite qui observa d'un air triomphant que c'était justement ce qu'il avait à prouver, car le khalife venait d'apprendre, par la bouche même des docteurs sunnites, que du temps du prophète il n'y avait ni hanéfites, ni malékites, ni hambalites, ni chaféites, donc le sunnisme n'existait pas, et tous les musulmans étaient chiites, le prophète y compris. Là-dessus il se leva et quitta l'assemblée.

N. de Khanikof.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Mosquée du Chah. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

MÉCHED, LA VILLE SAINTE, ET SON TERRITOIRE,

EXTRAITS D'UN VOYAGE DANS LE KHORASSAN,

PAR M. N. DE KHANIKOF[1].

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La mosquée du bazar. — Nichapour est-il la Nisa des anciens? — Tombeaux de princes et de poëtes.

Après ma visite au saint mollah je suis allé examiner la mosquée du bazar, qu'on dit être la plus ancienne construction de Nichapour. La corniche de son minaret porte une inscription soi-disant coufique, mais tellement fruste qu'il m'a été impossible d'en rien déchiffrer; et si ce n'est pas un simple ornement, cela ne peut être qu'une phrase très-courte, car les mêmes signes se répètent souvent et sont également espacés.

Je ne crois pas, avec Ritter et d'autres géographes, que Nichapour et *Nisex* des anciens, soient identiques, car Strabon dit positivement que cette dernière ville faisait partie de l'Hyrcanie, en observant toutefois que d'autres en font une province séparée, et, plus loin, il dit que cette localité était traversée par l'*Ochus* ou le Tedjen. Quant aux sources zendes ou masdéennes, on sait que d'après leur témoignage *Nisa* ou *Nisex*[1] doit être placée entre Merw et l'endroit qui porte jusqu'à présent le nom de *Badghis;* ainsi il serait plus naturel de l'identifier avec la ville que les géographes arabes appellent Nissa. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que Nichapour paraît déjà sous son nom moderne chez les plus anciens géographes arabes du dixième siècle. Mal-

1. Suite et fin. — Voy. page 269.

1. Nisaya dans Strabon, en zend Niçaya; c'est, dans la géographie de Vendidad, livre attribué à Zoroastre, le cinquième des lieux donnés aux hommes par Ahura-Masda, l'Être suprême. Au nom de Niçaya le texte du Vendidad ajoute même cette remarque qualificative « entre Mouru et Bakhdi ». On sait que les Grecs voulurent rattacher à cette localité l'origine et les mythes de leur Bacchus. (Voy. Eugène Burnouf, *Commentaire sur Yaçna.*)

gré son antiquité, cette ville ne possède pas un seul monument d'une époque un peu reculée qui soit assez bien conservé. Il serait inutile d'y chercher des restes des temps anté islamétiques; ils ont tous disparu depuis l'introduction de la loi de Mahomet, et même, parmi les monuments musulmans, il est difficile de rencontrer des constructions qui aient authentiquement cinq ou six cents ans d'existence.

Toute la ville est entourée de ruines et j'ai consacré la journée du 2 juillet à les examiner en détail.

Le plus ancien monument situé en dehors des murs de Nichapour est, d'après l'opinion des habitants, le tombeau du chah Zadèh-Mahrouk, descendant de l'iman et contemporain de Jezid. Une parente de ce prince, persécuteur de la famille d'Aly, devint amoureuse du jeune chah Zadèh qui la convertit à sa foi et fût brûlé vif par ordre du khalif. Ce renseignement n'a rien d'invraisemblable; malheureusement il n'est basé que sur une tradition orale; or, quiconque connait la facilité avec laquelle le clergé musulman crée en Perse les soi-disant tombeaux des descendants de l'iman, ne peut avoir la moindre confiance dans de pareilles assertions.

A une centaine de pas plus loin, j'ai eu la preuve que ces manœuvres ecclésiastiques durent toujours. On me conduisit à une chapelle construite récemment sur les tombeaux des enfants d'Abou-Mousslim de Merw, qu'on venait de découvrir l'année précédente. Plus de mille ans se sont écoulés depuis que le héros du soulèvement abbasside a été traîtreusement assassiné sur les bords de l'Euphrate, et néanmoins sa mémoire vit toujours dans sa patrie, et les mollahs du village voisin ne se sont guère trompés en spéculant sur la crédulité des fidèles, peu versés en histoire et en archéologie. On m'a montré des briques très-larges, comme on n'en fabrique plus; d'un côté elles étaient recouvertes d'un émail bleu, avec quelques traces d'inscription en caractères *neskhi*, évidemment du huitième siècle de l'hégire, et l'on voulait me persuader que c'étaient des pierres tumulaires des enfants du grand Merwien. Après les avoir examinées avec attention, je ne pouvais garder le moindre doute sur la nature de cette découverte et je n'ai pas caché mon impression au mollah qui me montrait ces reliques. Mon observation, présentée avec tous les ménagements possibles, a paru le contrarier, d'autant plus que nous n'étions pas seuls, et qu'une semblable opinion, quoique exprimée par un infidèle, pouvait se propager et porter préjudice au côté financier de la spéculation. Pour me prouver que j'avais tort, mon *cicerone* commença par soutenir hardiment que l'inscription était très-ancienne, étant tracée en caractères coufiques Or, malgré la crédulité de la foule qui nous entourait, il n'y avait pas moyen de défendre cette thèse avec succès, car beaucoup de personnes présentes à notre discussion pouvaient déchiffrer quelques mots de l'inscription, tout en avouant qu'ils ne lisaient pas l'écriture coufique. Alors le mollah ne sachant à quel saint se vouer, m'interpella avec un air d'assurance infaillible :

« Voyez-vous cette maison ? me dit-il, en me montrant une masure dans le village voisin, c'est la maison de Hadj-Aboullah; homme pieux, il a été à la Mecque et ment rarement[1]. Eh bien! tout le monde sait qu'il n'y a pas longtemps il vint me dire que notre prophète béni, lui apparut en songe et lui indiqua la place, où nous nous trouvons en ce moment, comme étant l'endroit de sépulture des enfants d'Abou-Mousslim : nous creusâmes le sol et nous trouvâmes les briques que voici, et vous doutez encore! Il n'y a pas de Dieu hors Dieu! »

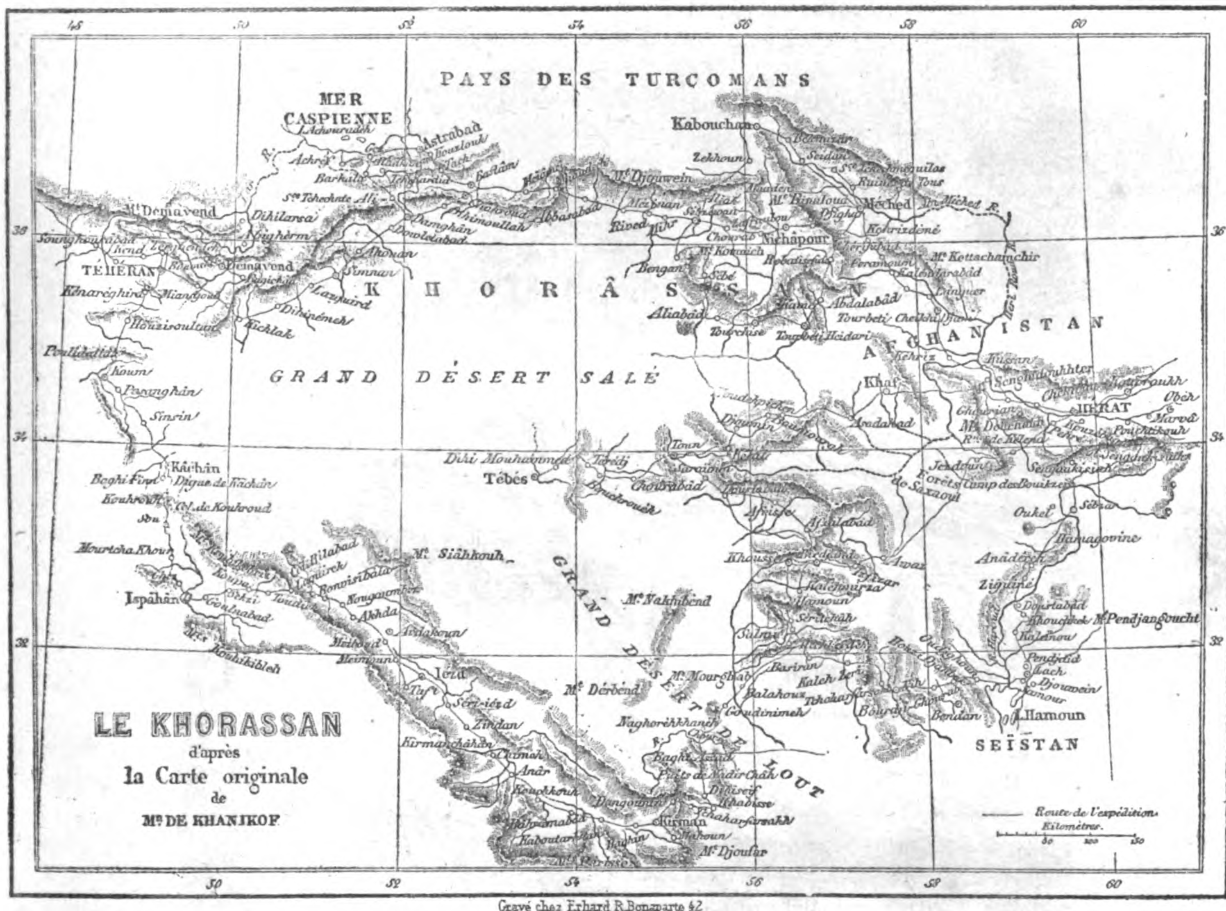
La foule fit entendre un murmure approbateur, la question était évidemment vidée, et nous quittâmes ce saint lieu.

A travers les ruines de villages florissants encore, d'après ce que l'on m'a dit, au commencement de ce siècle, nous nous rendîmes au mausolée du célèbre mathématicien et en même temps poëte spirituel et railleur, Abou-Hafz Omar-el-Kheïami, mort en 517 de l'H. (1123 AD) dont l'algèbre a été traduit en français par M. Wœpcke. Kheïami était camarade de collége et ami du célèbre vizir Nizam-el-Moulk et du chef des assassins, Hassan-Sabbah; doué d'une grande intelligence, mais épicurien, peu ambitieux, il se tint toujours éloigné de la politique et ne profita de l'élévation de son ami le vizir que pour obtenir une riche sinécure dans sa ville natale, à Nichapour, où il vécut longtemps en se permettant parfois quelques railleries contre les mollahs. Son monument sépulcral, lourde construction en pisé, ne porte ni date ni inscription, mais il est assez probable qu'il est érigé à l'endroit où ce savant fut enterré, car les habitants de Nichapour en sont encore fiers aujourd'hui, et il ne serait pas très-étonnant que la tradition sur la position de son tombeau se fût fidèlement conservée de génération en génération parmi eux.

A un quart d'heure de marche au nord-ouest de cet endroit, on voit une chapelle funéraire construite, dit-on, sur la tombe de l'illustre poëte persan Férid-ed-Dine Attar, c'est-à-dire, *droguiste*, et non pas *parfumeur*, comme on le traduit à tort, car la parfumerie, comme branche spéciale du commerce, n'a jamais existé en Orient. Né en 1119 (AD) il fut tué, âgé de 110 ans, par les soldats de l'armée de Tchenguiz-Khan, lors du sac de Nichapour. M. Garcin de Tracy, dans son excellente notice intitulée : *La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, a fait connaître le caractère et la tendance de cet esprit mystique et rêveur. Ballotté pendant toute sa vie entre une foi naïve qui admettait, sans aucune réserve, toutes les croyances des musulmans et entre les doutes qui surgissaient au fond de son esprit éminent, Férid-ed-Dine s'adonna au soufisme. Cette doctrine mystique si puissante en Perse jusqu'à nos jours, se propose, comme on sait, de rechercher les moyens d'atteindre, dès ce monde, l'unification avec Dieu. Les soufis prétendent que la contemplation, la prière, le jeûne, et toutes sortes de mortifications de la chair, conduisent à ce but, car, selon eux, ce n'est que notre enveloppe matérielle qui nous empê-

1. L'expression persane : *kem drough migouied* qui signifie : *il dit peu de mensonges*, est souvent employée pour louer quelqu'un.

che de parvenir avant la mort à un état de béatitude suprême. Il est clair que la poursuite de ce but indéterminé et vague développe au plus haut degré le sentiment de l'égoïsme. L'idée du prochain est hors de question dans un système philosophique qui n'envisage que l'individu et son créateur; mais cette doctrine est très-favorable pour calmer les souffrances que le doute inflige à toute âme croyante. En effet, les détails d'une religion, c'est-à-dire tout ce qui y donne le plus de prise aux critiques de la raison, s'évanouissent comme un accessoire sans signification dans une croyance qui n'exige que l'admission d'un seul fait, l'existence d'un Dieu créateur de l'univers. Férid-ed-Dine est le représentant le plus caractéristique de cette secte; aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver dans ses écrits des passages où il se pose en fervent musulman, à côté d'autres où il fait des emprunts à des religions qui lui sont étrangères. On a marqué l'emplacement de son tombeau par une dalle portant une longue inscription en vers persans, mais je doute que ce monument corresponde à l'endroit de la sépulture du poëte. Je crois même qu'il n'a jamais été enterré, et que son cadavre, avec ceux des milliers de ses concitoyens victimes de l'ardeur belliqueuse des troupes mongholes, a été dévoré par les bêtes fauves et les oiseaux de proie. Au moins nous savons que pendant quelque temps après la retraite de l'armée de Tchenguiz, les



chacals, les loups et les vautours restèrent seuls maîtres des ruines de Nichapour, et qu'ainsi fort probablement la chapelle funéraire, érigée en mémoire du poëte, n'est qu'un monument purement représentatif.

Kadamgàh. — Passage des montagnes. — Djéghar. — Montagne du Salut. — Vue de Méched. — Escorte d'honneur. — Entrée dans la ville.

Deux routes conduisent de Nichapour à Léched. La première, celle du nord, coupe les montagnes qui servent de limite commune aux districts de ces deux villes; l'autre, qui est la plus longue, tourne cette chaîne et reste presque tout le temps dans une plaine aride et inculte. Ce n'est que près de Tourouk, où elle s'unit à la route de Méched à Hérat, qu'elle traverse un terrain un peu accidenté par les collines argileuses. La chaleur, déjà très-forte à Nichapour, nous fit préférer le passage des montagnes au voyage à travers la plaine, et ayant expédié nos bagages par la route basse qui est en même temps la route postale, nous quittâmes la ville le 3 juillet.

Jusqu'à la mosquée de Kadamgàh, à trois farsakhs (15 kil.) de Nichapour, le terrain est parfaitement uni; la route est large et passe entre de nombreux villages entourés de jardins fruitiers. Cette mosquée, construite en 1091 de l'H. (1718, par ordre du chah Souleiman, se trouve au milieu d'un vaste jardin qui a presque deux siècles d'existence et dont les platanes sont d'une rare

beauté. Le mot kadamgàh est composé de deux substantifs persans, *kadam* (pied) et *gàh* (place), et veut dire *empreinte du pied*. Ce nom a été donné à la mosquée parce que l'on y conserve, fixée dans le mur, une pierre noire, espèce d'ardoise, portant des traces très-distinctes d'un pied humain empreint en creux. Comme de raison, on prétend que c'est une marque laissée par l'iman Aly, fils de Moussa-Riza, sur un rocher où il pria lors de sa persécution. Évidemment c'est une supercherie cléricale. La pierre miraculeuse fut offerte en cadeau au chah Seuleiman par les séides de l'endroit, et il ordonna la construction de cette mosquée en instituant les donateurs gardiens héréditaires du temple.

Le 4, nous partîmes de grand matin. Le terrain commence à monter aussitôt qu'on dépasse la mosquée; mais jusqu'au village de Derroud, noyé dans ses nombreux



Le *kallgàh* ou grand cimetière de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Khanikof.

jardins fruitiers, la route est large et belle. Immédiatement derrière cet important village, la vallée de sa rivière se rétrécit, les arbres deviennent moins rares, et l'on finit par entrer dans un véritable bois de saules, de peupliers et de mûriers. Il faut avoir voyagé en Perse pour savoir apprécier les beautés d'une forêt. Les eaux, resserrées par des masses imposantes de rochers, s'élevant à droite et à gauche de la route, s'ouvrent un passage tortueux par lequel elles s'écoulent en cascade à travers d'énormes arbres séculaires dont les troncs majestueux étaient presque tous tapissés de plantes grimpantes. Les vigoureuses racines des platanes et des mûriers, ne pouvant cependant percer le roc à peine caché par une mince couche de terre végétale, se frayaient une route à travers les galets amenés par le torrent, et allaient se perdre au fond de son lit variable et sinueux. Au beau milieu de la forêt, sous un arbre dont les branches formaient un vaste dôme, impénétrable aux rayons

du soleil, nous aperçûmes une masure construite avec des blocs de rochers et des cailloux grossièrement cimentés par de l'argile commune. Un vieux séide, propriétaire et constructeur de cette habitation rustique, vint nous offrir de l'eau fraîche, en nous disant que c'était la seule richesse de son humble demeure. Étant restés six heures de suite en selle, une halte dans un endroit aussi attrayant devenait une nécessité. Notre ermite, voyant que nous étions des voyageurs capables de rétribuer ses bons offices autrement que par des paroles mielleuses, seule monnaie dont ses compatriotes sont toujours prodigues, alluma un kalian bourré d'excellent tabac de Chiraz et poussa même la galanterie jusqu'à nous proposer de faire du thé.

Au delà de cet ermitage le bois s'éclaircit bientôt, et disparaît enfin complétement près d'un caravansérail de



Portrait de Hadj-Mirza-Aghazzi, premier ministre du Chah. — Dessin de Hadamard d'après une miniature.

chétive apparence, mais d'une utilité très-réelle en hiver. Là, commence une rude montée par une route pierreuse et dénuée de toute végétation. Ce chemin, fatigant pour les chevaux, a l'avantage d'être court et de conduire en ligne directe au point culminant de la chaîne. Par contre, la descente, très-abrupte aussi, serpente en zigzags interminables le long d'une côte rapide recouverte de petits cailloux à peine cimentés par un sol argileux et friable. Au commencement du chemin on côtoie à droite un ravin assez profond, à bord taillé à pic, puis on suit une crête très-étroite, et, après trois ou quatre détours, on parvient à la source d'un ruisseau, coulant vers l'est, où l'on a le plaisir de voir reparaître un peu de verdure. En longeant le bord étroit de ce ruisseau, on arrive en trois quarts d'heure de marche à un caravansérail semblable au précédent, mais plus grand et occupé par une espèce de restaurateur chez lequel on trouve du pain, du fromage et une bonne provision d'orge. La val-

lée de la pente orientale des montagnes qui nous servait alors de route, est loin d'égaler en beauté celle que nous venions de parcourir. Elle ne manque ni d'arbres ni de broussailles qui masquent, sous leurs touffes verdoyantes, les uniformes amas d'ardoises décomposées et de quartz, dont cette gorge est comblée; mais les arbres n'atteignent ici nulle part les dimensions qu'ils ont à l'ouest de la chaîne. Après une pénible marche de trois heures le long de cette gorge, nous arrivâmes au premier jardin du village de Djigahr, dont les maisons sont encore loin de là. Le voisinage du village rend la route beaucoup plus mauvaise qu'elle n'était; bordée par des enclos en plaques d'ardoises et coupée à chaque pas par des ruisseaux conduisant l'eau dans les jardins, elle est détestable. Ce fut seulement vers le coucher du soleil que nous arrivâmes à Djigahr, et on dressa nos tentes à l'ombre de magnifiques noyers, plantés sur une terrasse verte qui dominait les maisons des villageois.

Obligé de prévenir les autorités de Méched de ma prochaine arrivée, pour leur donner le temps de me préparer un logement dans cette sainte ville où un chrétien n'est jamais le bienvenu, je suis resté le 5 à Djigahr. L'élévation de ce village au-dessus du niveau de la mer étant bien supérieure par suite à celle de Méched, son été est infiniment plus tempéré, et les habitants de la ville vont souvent passer ici quelques jours pour respirer un air plus frais. Les raisins, les pêches, les abricots et les mûres noires de Djigahr sont délicieux. Ils égalent en qualité ceux de l'Aderberjan, renommé dans toute la Perse pour ses fruits.

Le 6, nous nous remîmes en marche. Aussi longtemps que l'on reste dans la vallée du ruisseau de Djigahr, on rencontre à chaque pas, des champs cultivés et des villages considérables. Ces derniers ont ici un aspect plus riche que dans les autres parties de la Perse. Leurs bazars sont abondamment pourvus de manufactures européennes, et on y trouve même des espèces de cafés. Les devantures de ces établissements étalent invariablement d'un côté de la porte d'entrée une rangée de kalians en argile de Méched artistement sculptés, et de l'autre une énorme bouilloire russe entourée de plusieurs services de thé. La route ne suit pas cette vallée jusqu'à son embouchure dans la plaine, et à peine s'éloigne-t-on de l'eau, que l'on se retrouve sur un terrain pierreux et inculte. Souvent balayé par les torrents formés par des pluies d'orage, le sol est recouvert dans beaucoup d'endroits d'une couche épaisse d'argile fendillée par la chaleur. Rarement on y trouve quelques brins d'herbe, et les seuls êtres animés qu'on y rencontre sont des serpents et des lézards couleur de terre. Rien ne décèle la proximité d'une grande ville; une rangée d'élévations rocheuses borne l'horizon à l'est, et l'on monte péniblement sur cette crête à l'endroit appelé *Salem-Sepessi* (Mamelon du salut), d'où l'on découvre enfin la plaine de Méched et la ville sainte. Les pèlerins ne manquent pas de s'y rendre avant l'aube du jour pour saluer au soleil levant le reflet de ses premiers rayons sur la coupole et les portes dorées de la mosquée de l'iman Aly-Riza. Mais ce spectacle ne dure pas longtemps; à peine la chaleur du jour se fait-elle sentir que l'air, près de l'horizon, prend une teinte laiteuse et dérobe Méched aux yeux de ses fervents admirateurs. La ligne noire des jardins, qui cernent la ville, reste seule visible bien après que ses coupoles et ses minarets ont disparu dans les ondulations du mirage. Chaque pèlerin regarde comme un devoir religieux de marquer son passage par ce col, en ajoutant une ou plusieurs plaques d'ardoises, très-communes dans ces montagnes, aux débris de la même roche empilés par ses pieux prédécesseurs en nombreuses pyramides au sommet de la montagne du Salut. Une espèce de rat de terre est très-fréquente dans cette localité, et ce petit rongeur, profite de la piété des hommes, pour se blottir très-commodément entre ces piles d'ardoises. La descente ne présente aucune difficulté, et l'on arrive bientôt dans un grand village. Nous y rencontrâmes trois jeunes afghans. Des boucliers en cuir étaient attachés avec des sangles sur leur dos; ils portaient en bandoulière de longs fusils, et l'on voyait à leur ceinture des yatagans et des pistolets. Leurs turbans à raies bleues et rouges, leurs jaquettes bien prises et leurs larges pantalons serrés au mollet par des guêtres en peau brodées de soie, convenaient très-bien à leur air martial et décidé. C'étaient des villageois chiites des environs de Kaboul, venus à Méched en pèlerinage; ils parcouraient le district de la ville sainte à la mode de leur pays, armés jusqu'aux dents. Arrivés en quarante jours à pied, ils se disposaient à retourner chez eux dans le même équipage et parlaient de cette longue étape comme d'une simple promenade. Bien renseignés sur la politique de leur pays, comme le sont tous les hommes du peuple dans l'Afghanistan, ils en causaient volontiers, et nous donnèrent des détails curieux sur les derniers événements de leur lointaine patrie. Pendant que nous nous entretenions avec ces gens, on vint me prévenir que l'*istikbal*, ou escorte d'honneur qui devait venir au-devant de moi, était en vue, et je me hâtai de me remettre en route pour éviter de la rencontrer dans les rues étroites du village, chose peu commode, à cause de la méchanceté des étalons qu'on a l'habitude de monter en Perse.

Le gouverneur du Khorassan, prince sultan Mourad-Mirza, oncle du roi, envoyait pour me complimenter son grand maître de cérémonie, accompagné du colonel du régiment en garnison à Méched, Mohammed-Baghir-khan, fils du ci-devant Beghler-Beghi de Tebriz, plus du frère de Sami-khan, gouverneur de Kabouchan et du commandant de l'artillerie du Khorassan, auxquels était venu se joindre, obligeamment, le capitaine Djanouzzi, officier napolitain au service du chah. Ces messieurs et leur suite formaient un corps de trois cent cinquante à quatre cents cavaliers. Après avoir échangé les compliments d'usage et fumé un kalian, nous nous remîmes en route. Les sept kilomètres qui nous séparaient de Méched furent bien vite parcourus, et nous entrâmes dans la capitale du Khorassan par la porte de l'ouest. Une belle allée plantée le long du grand canal qui traverse la ville d'un bout à l'autre, nous conduisit à travers une

foule immense de curieux à la porte de la maison qu'on avait mise à notre disposition, et où une garde d'honneur nous présenta les armes au moment où nous descendions de cheval.

Maison du khan Naïb. — Autorités de Méched. — Envoi au gouverneur général d'un khalat royal. — Visite de cérémonie. — Un savant persan. — Le grand cimetière. — Le quartier saint. — La bibliothèque de l'iman. — Les monuments. — Les environs de la ville.

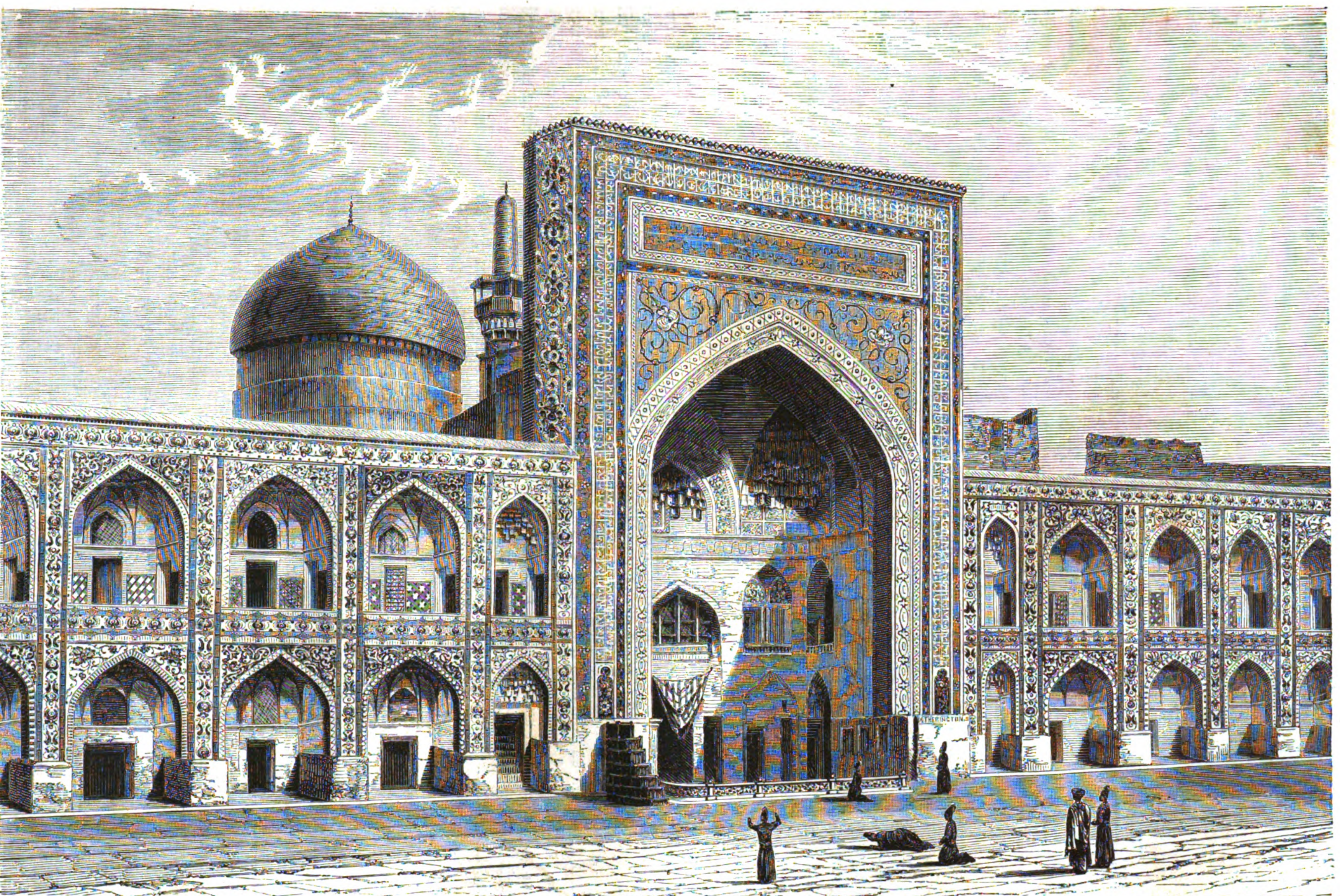
La maison où l'on nous introduisit appartenait au khan Naïb, adjoint du gouverneur général, appelé pour affaire de service à Téhéran. Je ne la décrirai pas, car, depuis Olearius et Chardin, jusqu'à M. Ferrier et le comte de Gobineau, tous les voyageurs ont donné des relations plus ou moins circonstanciées sur les habitations persanes qui se ressemblent toutes, et n'ont presque pas varié dans le courant des siècles. La mienne n'avait de particulier qu'un soupirail en forme de tour, *badguir*, en persan, ouvert au nord, et planté sur le toit du salon dans le but d'établir un courant d'air permanent qui rafraîchissait l'air de cette chambre. Ce ventilateur, simple et commode, n'est pas d'un usage fréquent, même à Méched; sa véritable patrie est la Perse méridionale, et, à Kirman, toutes les maisons en sont pourvues. La vue dont on jouissait de ma chambre à coucher était assez vaste : on apercevait une série de toits plats séparés par des cimes de noyers et de figuiers, bornée à l'horizon par une chaîne de montagnes rocheuses. Les rues n'étaient pas visibles, mais chaque soir ces terrasses, désertes pendant le jour, prenaient un aspect animé, car en Perse, dans la saison chaude, tout le monde soupe et dort sur les toits, et j'assistais, quand je le voulais, aux détails peu compliqués des scènes de la vie intime de mes voisins. Mais avant de me livrer à cette étude de mœurs, j'avais à me mettre en relation avec les autorités locales; non-seulement elles m'avaient comblé d'attentions à mon entrée, mais elles s'empressèrent de m'envoyer une quantité prodigieuse de sucreries qu'on exposa, sur d'énormes plateaux carrés en bois, dans mon vaste salon. D'après l'étiquette du pays, je ne pouvais, convenablement, aller le premier chez les grands personnages de la ville; d'autre part, leur importance personnelle les empêchait de montrer trop d'empressement à faire ma connaissance, en sorte que je devais attendre qu'ils se décidassent à venir me trouver. Le premier qui se présenta fut le Kawam-ed-doulet, adjoint au prince gouverneur en qualité de vizir. Après m'avoir fait annoncer sa visite, il se présenta tout habillé de noir, à cause du Mouharrem, et suivi d'une quarantaine de domestiques. Grand, bien fait, il avait une figure pâle et très-belle. Ses yeux noirs et perçants échappaient par un habile mouvement de ses longs cils à une observation suivie; ses lèvres minces et blêmes, encadrées d'une moustache taillée d'après la loi, et d'une barbe pointue, soigneusement peignée, ne s'ouvraient que pour proférer, d'un ton calme et froid, des paroles sèches et mesurées. Longtemps oublié par le sort dans la foule de mirzas qui pullulent à Téhéran, il avait usé plus d'un habit en se frottant aux murs du palais du roi et des antichambres de ses ministres, et n'était parvenu que lentement à se faire remarquer. Enfin, il obtint le poste lucratif du vizirat de l'Aderbeidjan. Mais la longueur de l'attente du pouvoir lui avait fait oublier qu'il était prudent d'apporter une certaine réserve dans l'étanchement de la soif des richesses qui le dévorait. Voulant aller vite, il froissa un peu trop sans façon les intérêts d'un protégé anglais, à Tebriz, et perdit sa place sur les instances du consul d'Angleterre, M. Stevens, fortement soutenu à Téhéran par le ministre britannique, M. Sheil. Du reste, ce premier échec, sensible à sa bourse, n'a pas été nuisible à sa carrière, car le premier ministre, obligé de céder aux réclamations d'un chrétien, se croyait moralement contraint à indemniser le musulman lésé, en lui conférant quelque poste équivalent à celui qu'il venait de perdre. Il fut nommé vizir du Khorassan à l'époque où le frère du premier ministre occupait à Méched la charge de directeur du quartier saint, et la présence d'un compétiteur aussi puissant obligea le kawam à agir au commencement avec modération. Mais cet empêchement disparut bientôt, car son antagoniste obtint le commandement des troupes régulières dans l'Aderbeidjan et lui laissa le champ libre. Pour se mettre à l'abri de toute incrimination directe, le kawam choisit pour son ferrach-bachi, chef de ses domestiques, un homme de sac et de corde, mais connaissant Méched à fond et doué d'un flair tout particulier, à l'aide duquel il découvrait des mines d'une richesse inépuisable, dans chaque réclamation, quelque simple qu'elle fût. Sous prétexte de nombreuses occupations, le kawam n'admettait en sa présence que ceux qui avaient préalablement passé par l'examen de son ferrach-bachi, et ne leur accordait son concours que selon la valeur des offrandes qu'ils versaient dans les mains de ce digne employé. Dans une ville comme Méched, où la piété fanatique et le vice marchent de pair, les occasions de vendre son influence ne manquaient pas, et, au besoin, l'imagination inventive du ferrach-bachi suppléait au défaut de victimes, en sachant les créer. Ainsi, il y avait un jeune marchand très-riche, mais tranquille, aimé de tout le monde et ne se mêlant de rien en dehors de son commerce. Le kawam convoitait ses richesses depuis longtemps, mais ne savait par où l'entamer. Le négociant s'obstinait à mener une vie exemplaire; enfin, le ferrach-bachi trouva le joint. Une jeune et jolie femme fut envoyée dans le harem du marchand comme solliciteuse. Étant bien reçue, elle y retourna plusieurs fois, et trouva enfin le moyen de s'y attarder et d'y passer la nuit, prétextant la crainte de rentrer chez elle à une heure aussi avancée de la soirée. Le ferrach-bachi, qui dirigeait cette manœuvre, se plaça avec ses gens en embuscade à la porte de la maison du marchand. A l'aube du jour, sa complice prit congé de la famille de son bienfaiteur, mais dès qu'elle parut dans la rue, la police l'arrêta. Conduite devant le ferrach-bachi, la jeune femme fut interrogée sur l'emploi de sa nuit dans une maison étrangère. Avec un air de confusion et de crainte bien joué, elle commença par dire la vérité, savoir qu'elle avait reçu l'hospitalité chez les dames

de la famille ; mais peu à peu, et comme cédant aux menaces de la police, elle déclara qu'elle avait été séduite par le marchand, qu'on s'empressa d'arrêter aussi. Mis au cachot, il eut beau protester de son innocence et réclamer une enquête sérieuse, les portes de sa prison ne s'ouvraient pas, et comme sa reclusion portait un préjudice considérable à son commerce, il se décida enfin à payer une forte somme d'argent à l'employé du kawam, qui la versa dans le trésor de son maître, en prélevant un droit sur sa reconnaissance. Par de semblables manœuvres, en trois ou quatre ans le kawam a su garnir son écurie des plus beaux chevaux turcomans, trouver moyen de faire une ample collection de châles de Cachemire et de pierres précieuses, et d'épouser à Tourbet de Djam une des plus riches et des plus jolies femmes du pays. Encore, si l'on n'avait à lui reprocher que sa cupidité ! mais la cruauté impitoyable qu'il met à extorquer à ses victimes l'objet de sa convoitise est bien plus horrible. Sans ajouter foi à tout ce qu'on racontait sur les tortures qu'il infligeait aux malheureux tombés sous sa lourde main, je terminerai son esquisse par un fait de notoriété publique. Au moment de l'évacuation de Hérat par les troupes du chah, le premier ministre jugea nécessaire de transporter de force les juifs domiciliés dans cette ville, sous prétexte qu'ils étaient sujets persans, à Méched, émigrés du Khorassan contre le gré du roi. Ne



Ruines du moussallah ou oratoire de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

voulant pas souiller la ville sainte par l'admission dans son intérieur de tant d'infidèles, on leur assigna pour demeure un caravansérail ruiné, situé à l'est de Méched. Là, ils furent entassés avec leurs familles, dans une enceinte dix fois trop étroite pour les contenir impunément, et, en sus, on établit à la porte de cette prison un corps de garde de troupes régulières, en leur recommandant la plus grande sévérité à l'égard des détenus. Dans l'espoir de voir cesser bientôt ce traitement inhumain, les pauvres juifs se soumirent sans murmurer à cette injuste rigueur; mais bientôt, l'accumulation de tant d'individus, peu accoutumés à la propreté, dans une construction ruinée et pleine d'immondices, engendra parmi eux des maladies contagieuses qui commencèrent à les décimer. Les Israélites prièrent le kawam de leur permettre d'avoir recours à la clémence du chah, et le vizir ne s'y opposa pas, mais il leur fit dire sous main que cette démarche n'aurait aucun résultat s'ils ne lui payaient une somme de huit mille ducats. Privés de tout moyen de gagner de l'argent, et craignant d'avouer le peu qui leur en restait, les Juifs déclarèrent qu'il leur était impossible de rien donner, et se contentèrent d'expédier leur requête à Téhéran. Le kawam n'insista pas, mais quelques semaines après il leur signifia, par ordre du premier ministre, que le chah ne daignait pas consentir à changer leur sort, et en même temps il leur réitéra son



Cour intérieure de la mosquée de l'iman Aly-Riza. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

conseil de payer. Les juifs gémirent, mais ne délièrent pas leur bourse, et chaque fois que les portes de leur prison s'ouvraient pour laisser passer le cadavre d'un des leurs, emporté par l'influence pestilentielle de leur habitation, le kawam se faisait un cruel plaisir de leur rappeler le lugubre chiffre de 8000 ducats, rançon de leur délivrance.

Le moutavalli-bachi ou le directeur du quartier saint était un tout autre homme. Vieillard, grand et sec, le dos voûté, sa figure présentait les traces de longues souffrances, mais son regard était doux et bienveillant. Originaire de Kazbine, il y était avant sa nomination à Méched, président d'un tribunal civil. Ce poste exige une connaissance solide de l'arabe et de la législation musulmane. Sincèrement convaincu de la vérité de sa religion, et pieux par suite de cette conviction, il considérait sa position actuelle comme la meilleure récompense de sa longue carrière, et était heureux d'être à la tête d'un établissement aussi hautement révéré par ses coreligionnaires. J'avais fait sa connaissance à Tiflis en 1850, lorsqu'il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, et dès lors j'avais été frappé de son bon sens souvent traversé par d'absurdes croyances. Ainsi, tout en raisonnant avec infiniment de justesse et de tact sur beaucoup de sujets, il n'acceptait, pendant le premier temps de son séjour en Georgie, aucune invitation à dîner sans obtenir préalablement la permission de se faire précéder par son cuisinier, pour être sûr de ne rien manger qui ne fût préparé par les mains d'un vrai croyant. Son horreur de la souillure chrétienne était si forte qu'il avait apporté de Perse une énorme provision de pain et de beurre qu'il dut naturellement jeter après quelques semaines de séjour en Russie. Sa position à Méched était assez délicate. Les immeubles et le mobilier du quartier saint constituent une propriété très-considérable, mais fort mal gérée et gaspillée par les nombreux administrateurs de cet établissement. Les legs pieux faits dans le courant des siècles en mémoire de l'iman, sont éparpillés sur toute la surface de l'empire persan; une partie s'en trouve même Hérat, à Kaboul et aux Indes. Or, comme tous ces pays sont exposés souvent à des révolutions et à des changements politiques, peu à peu une grande partie des vakfs ou donations pieuses a été distraite de sa destination première. Le prédécesseur du moutavalli-bachi, frère aîné du premier ministre, fort de l'appui qu'il trouvait à Téhéran, a su arracher des mains des possesseurs illégaux, sujets du chah, une bonne partie des immeubles, dont ils s'étaient arbitrairement emparés; mais ces confiscations légitimes soulevèrent des haines et des ressentiments profonds qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se manifester. Il s'agissait donc, avant tout, de se mettre en garde contre le retour de ces empiétements, en dressant un inventaire complet des propriétés de l'institution. Cette opération qui paraît si simple et si facile en Europe est au contraire très-compliquée dans un pays où tout se fait par des mains vénales et faciles à corrompre. Néanmoins, le moutavalli-bachi arriva tant bien que mal à ses fins, et rendit à cette occasion, non-seulement un service signalé à l'administration qui lui est confiée, mais obtint aussi un résultat qui intéresse les sciences, car il fit dresser entre autres un catalogue détaillé de la riche collection de manuscrits arabes et persans conservés dans la mosquée de l'iman. Quoiqu'il soit le défenseur officiel des intérêts cléricaux à Méched, il trouve des oppositions ardentes, même parmi ceux qu'il a pour mission de protéger. Malgré sa science et ses fonctions antérieures, presque ecclésiastiques, le seul fait de sa nomination par le pouvoir séculier en fait une espèce d'intrus parmi les mollahs, et l'expose comme tel à la défiance de ses collègues affublés de turbans. Sa position envers le gouverneur général et son vizir est encore plus difficile. Leur pouvoir s'arrête à la balustrade qui circonscrit le *Sehn* ou enceinte du quartier saint, et ne peut s'exercer sur ceux qui parviennent à y pénétrer que par l'intermédiaire et le bon vouloir du moutavalli. Or, le refugié est toujours plus enclin à payer les bons offices des administrateurs du *Sehn* que d'acheter la protection du pouvoir séculier, car le plus grand mal que le directeur du quartier saint puisse lui faire, se réduit à l'expulser de ce *refugium*, tandis que le pouvoir séculier peut lui ôter sa vie et ses biens. La bourse du moutavalli détourne donc souvent les deniers qui iraient se loger dans celle des employés de l'État, ce qui suffit pour alimenter entre eux un antagonisme constant et puissant.

Deux jours après mon arrivée à Méched, j'appris que le chah avait envoyé un khalat ou robe d'honneur à son oncle le gouverneur général du Khorassan, et que le 9 juillet était désigné, par le prince sultan Mourad-Mirza, pour recevoir des félicitations d'usage à l'occasion de cette marque de la bienveillance royale. Je profitai de cette circonstance pour faire la connaissance du prince et lui présenter mes compagnons de voyage. A l'heure convenue, on amena de beaux chevaux de l'écurie du prince pour nous transporter à la forteresse, où se trouvait le palais. Le fort de Méched a été réparé après la dernière insurrection et se trouve actuellement en état de résister longtemps à toute entreprise hostile d'une puissance ou d'une armée asiatique. La maison destinée à la résidence du gouverneur n'a rien de très-imposant; ses chambres ne sont ni vastes ni richement ornées. La cour intérieure, plantée d'arbres fruitiers et de lilas, est assez spacieuse et produit une impression agréable. Le prince nous reçut revêtu de sa nouvelle robe d'honneur, mais du reste sans aucune pompe particulière. Comme tous les enfants d'Abbas-Mirza, il a des manières polies et prévenantes. Sans être bavard, il aime à causer, il parle bien sur toutes sortes de sujets, et quoique moins brillant dans la conversation que presque tous ses nombreux frères, il se distingue d'eux par une tournure d'esprit beaucoup plus sérieuse, qualité que je n'ai constatée parmi les membres de la famille royale que chez lui et le prince Behmen-Mirza. Moins bien doté que ses autres frères, il tient naturellement à conserver sa place; mais ce qui fait son plus grand éloge, c'est que, malgré la pénurie

comparative de ses moyens, il n'est pas trop avide d'argent et ne cherche pas à agrandir sa fortune privée en extorquant des cadeaux à ses administrés. Ayant eu l'occasion de le voir souvent pendant mon séjour à Méched, j'ai constaté chez lui une qualité rare chez les Persans en général, mais surtout peu commune parmi ses parents, c'est un désir sincère de s'instruire. Plus ou moins, tous les princes kadjars croient de leur devoir de témoigner une certaine curiosité à l'égard de ce qu'on appelle ici la science des Francs, *ilmi firenghi*, mais, chez la plupart d'entre eux, cela ne tient qu'au désir vaniteux de faire parade du peu qu'ils en savent eux-mêmes, tandis que j'ai cru remarquer chez lui, une certaine conscience du progrès européen, et par suite la conviction de pouvoir gagner quelque chose de réel, en s'assimilant les résultats obtenus par les infidèles. Ses rapports avec son vizir étaient loin d'être franchement amicaux; le kawam, à ses yeux, n'était qu'une créature du premier ministre qu'on lui avait adjoint pour espionner ses faits et gestes et pour limiter son pouvoir. Cette politique soupçonneuse, toute étrange qu'elle puisse paraître en Europe, est une triste conséquence de la constitution des gouvernements asiatiques. En Asie, les contrastes se rencontrent sans se heurter, et les populations orientales, tout en supportant patiemment pendant des milliers d'années le régime despotique illimité, sont peut-être les plus turbulentes du monde, et dans tous les cas sont très-faciles à s'insurger et à se ranger sous la première bannière élevée contre le pouvoir existant. Cette mobilité qui caractérise les masses se manifeste avec plus de force encore chez les individus, et notamment les Persans sont disposés à s'enivrer du pouvoir et à chercher à l'agrandir, coûte que coûte. Humbles et patients dans les positions inférieures, ils se croient tout permis à un poste élevé, et la fin tragique de la carrière de tant de hauts dignitaires musulmans est presque toujours provoquée par les excès de leur ambition et par les passe-droits et les avanies qu'ils imposent à tout le monde, sans en excepter leurs propres souverains. Sans recourir à des exemples puisés dans les fastes d'un passé très-éloigné, je me contenterai de faire observer qu'en Perse, depuis 1834, deux premiers ministres ont été mis à mort et deux autres ont été dépouillés de leurs biens et envoyés en exil, principalement pour avoir voulu établir exclusivement en leur faveur le principe des monarchies constitutionnelles que le roi règne et ne gouverne pas.

Dès que l'on connut mes rapports amicaux avec les autorités, je ne manquai pas d'être visité par un grand nombre de curieux, qui, malgré les pompeux compliments qu'ils m'adressaient, venaient me voir évidemment avec les mêmes intentions que l'on a en parcourant le Jardin des plantes. Nul Européen ne doit garder là-dessus l'ombre d'un doute. Il a beau être chez lui tout ce qu'il veut, aux yeux des Orientaux, il est, et restera toujours, ce que les numismates caractérisent par le terme pittoresque de *bestia incerta*. De tous mes visiteurs habituels, je ne citerai que le mollah Abdourrhaman, professeur de l'école de *Païnpah*, conservateur des manuscrits à la bibliothèque de l'iman, et adjoint de l'astronome en chef du Khorassan, poste occupé par son frère aîné. Je tenais à être en bonnes relations avec lui, et je ne manquai pas de gagner ses bonnes grâces en lui faisant servir, la première fois qu'il vint me voir, du thé et du café avec du sucre brut au lieu de sucre candi; car, d'après la conviction des Persans, le sucre ne peut être purifié qu'étant mélangé préalablement avec du sang de cochon. C'était le premier astronome oriental un peu sérieux que je rencontrais. Il connaissait à fond les éléments d'Euclide et l'algèbre de Kheïami, avait étudié les traductions arabes des sections coniques d'Apollonius et du livre de la sphère de Théosius, et il s'était spécialement occupé de l'étude des nombreux commentaires orientaux de l'Almageste de Ptolémée. Il était aussi versé en astrologie, en métaphysique, avait une légère teinte d'alchimie; bref il réunissait toutes les connaissances nécessaires pour former un astronome musulman parfait. La conversation de cet homme avait pour moi l'attrait de la nouveauté, et je voyais en lui un être impossible à rencontrer ailleurs qu'en Perse, car où trouver un autre savant dont l'éducation se fût ainsi brusquement interrompue au quinzième siècle, et qui eût encore tout le fanatisme des anciens antagonistes de Copernic? Comme de raison, le mouvement de la terre et l'immobilité relative du soleil figuraient au nombre des premières questions débattues dans nos rencontres, et la difficulté qu'avait cette idée, si simple pour nous, de se loger dans une tête, bien organisée du reste, mais accoutumée, dès l'enfance, à concevoir l'univers différemment, me faisait comprendre l'hésitation de Copernic à publier sa découverte, et l'immense et longue incrédulité qu'avait rencontrée sa théorie en Europe. Jamais je n'oublierai l'impression produite sur mon docte mollah par l'exposition de la théorie de la gravitation universelle. Il avait l'esprit assez juste pour voir que cette simple et grandiose idée résolvait comme par magie toutes les difficultés inextricables de l'astronomie ancienne et détruisait la stabilité, et même l'existence des sept cieux, dont la réalité, à ses yeux, était constatée par la parole divine, promulguée dans le Koran. Ce passage subit de l'obscurité à la lumière l'avait ahuri et rendu presque ivre. Mais cela ne suffisait pas encore pour détruire ses préventions en faveur de l'immobilité de la terre. Peu habitué à se faire une idée claire des mouvements relatif et absolu, le repos et le déplacement des corps existant sur la surface de la terre, apparemment en dehors de tout autre mouvement, l'obsédaient comme un cauchemar, et ce ne fut qu'après maintes discussions sur ce sujet, et après lui avoir fait comprendre l'explication de Flamstead sur l'aberration astronomique, les expériences faites en Allemagne sur la chute des corps dans l'intérieur d'une tour ou d'un puits, les résultats des recherches de Poisson sur les déviations des projectiles de guerre, et enfin l'expérience décisive de M. Foucault, que je parvins à vaincre les scrupules de son entendement. Trois jours avant mon départ, il vint me supplier de lui donner, en persan, l'énoncé des lois de Képler, et peut-être les enseignera-t-il à ses élèves

En Orient, le progrès est lent, mais il n'est pas impossible.

A Téhéran, j'avais fait la connaissance d'un des principaux chefs du Séistan, le sardar Aly-Khan, qui se proposait de retourner bientôt dans sa patrie, et nous nous étions donné rendez-vous à Méched, où il arriva deux ou trois semaines après moi. Il logeait dans le quartier saint, et en allant le voir, j'ai eu l'occasion de passer par le grand cimetière de la ville. Le nom seul de ce vaste champ de morts, *Katlgàh*, « lieu de massacre », produit une impression lugubre, mais son aspect est bien autrement saisissant. Jamais je n'ai vu une aussi grande réunion de tombeaux. La place de chaque mort y est marquée par un long parallélipipède en pisé. Cette suite de monuments uniformes, d'un gris jaunâtre, s'étend à perte de vue; le calme et le silence règnent dans cette triste enceinte où le bruit des rues populeuses qui l'entourent vient mourir comme par enchantement. Les seuls sons que l'on y entend sont le frôlement des robes de femmes entièrement voilées, glissant comme des ombres dans les étroits sentiers qui séparent les dernières demeures de leurs parents, et celui des voix sourdes des mollahs, assis par terre, et récitant les versets du Koran pour le salut de l'âme des trépassés. Je me hâtai de traverser ce lieu « d'éternelle douleur », et j'arrivai bientôt chez mon sardar du Séistan. Je le trouvai couché au milieu d'un petit salon; il était entouré de nombreux domestiques, tous coiffés de turbans d'où s'échappaient de chaque côté de la tête d'abondantes boucles de cheveux. Le pauvre sardar était encore très-faible; à Sebzevar, il avait été pris d'une attaque de cholérine, et c'était à peine s'il avait pu se traîner jusqu'à Méched, où on s'était empressé de le porter près du tombeau de l'iman Ali-Riza. La seule vue de ce sanctuaire avait suffi pour lui restituer une partie de ses forces; mais il aurait aussi bien fait de mourir à Méched, car trois mois après il fut assassiné dans son propre palais.



Mosquée de Khodja-Rebi, au nord de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

Ali-Khan était le second fils de Mir-Khan, chef de la tribu des Serbendis, transféré par Nadir-Chah de Chiraz dans le Séistan. Son frère aîné, Mohammed-Riza-Khan, mourut au commencement du règne de Mohammed-Chah, et transmit son pouvoir à son fils, Lutf-Aly-Khan, contrairement à l'usage du pays qui exigeait que le commandement passât à Aly-Khan. Le sardar se rendit à Téhéran, où il tâcha d'intéresser à son sort le premier ministre du chah, Hadj-Mirza-Aghassi. Mais cet excentrique mollah ne rêvait en ce moment que réformes à introduire dans l'artillerie persane; les querelles des petits chefs séistaniens lui étaient profondément indifférentes, et il ne fit absolument rien en faveur d'Ali-Khan, qui se décida à aller chercher l'appui du chef de Kandahar, Kohendil-Khan, frère de Dost-



Tombeau de Nadir-Chah. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

Mohammed de Kaboul. Pour mieux réussir auprès de ce prince, il fit taire ses scrupules religieux et sa haine profonde des sunnites, étouffa l'ambition et l'orgueil qui le dévoraient, et accepta, à sa cour, le poste modeste de djéloudar ou palefrenier. Trois ans lui suffirent pour gagner la confiance de Kohendil et pour lui inspirer le désir de faire la conquête du Séistan. Les troupes de Kandahar se mirent en marche et vinrent mettre le siége devant Sekouhé, village fortifié, servant de résidence à Lutf-Ali-Khan. Bloqués pendant plusieurs mois par une armée nombreuse, les Serbendis, qui s'étaient vaillamment défendus, furent obligés de se soumettre, et le sardar Aly-Khan obtint du chef de Kandahar le commandement de cette place, avec l'obligation de lui payer un léger tribut annuel. Son neveu, tombé au pouvoir des Afghans, lui fut livré, et, pour lui ôter toute chance de revenir au pouvoir, Aly-Khan lui fit crever les yeux. Malgré sa prédilection pour les chiites, le sardar n'osait pas trahir Kohendil-Khan, mais à sa mort il s'empressa de nouer des relations avec la cour de Téhéran, et proposa au chah de reconnaître sa suzeraineté, s'il consentait à l'aider à former un bataillon de troupes régulières. Le roi, maître de Hérat à cette époque, accueillit cette offre avec bienveillance, appela le sardar à Téhéran, et l'ayant comblé de cadeaux, mais surtout de promesses, le congédia, après lui avoir accordé la main de sa cousine, fille du prince Behram-Mirza. La pompe de la cour du chah, la vanité de sa femme, mais surtout sa folle conviction que rien désormais ne pouvait lui résister dans le Séistan, tournèrent la tête au pauvre sardar. Il commença par défendre aux anciens de sa tribu de s'asseoir en sa présence, comme c'était l'usage parmi ses compatriotes naïfs et peu courtisans; il exigea qu'ils vinssent chaque jour assister à son lever, et froissa leur amour-propre par ses paroles hautaines et blessantes; enfin il finit par s'aliéner tellement son entourage qu'une conspiration se trama impunément dans l'intérieur de son palais. Un matin, il fut attaqué, dans son propre harem, par ses serviteurs que dirigeait un de ses jeunes parents. Ils se ruèrent sur lui le poignard à la main. La princesse, sa femme, présente à cette scène, et amoureuse de son beau mari, s'élança courageusement entre lui et ses assassins, mais, grièvement blessée, elle fut rejetée baignée de sang sur le tapis. Aly-Khan chercha vainement à s'emparer d'un pistolet caché sous un traversin placé à côté de lui; percé de plusieurs coups de poignard, il expira sans avoir eu le temps de se défendre ni de proférer une parole.

Je quittai le sardar après le coucher du soleil. La porte dorée de la mosquée d'Iman-Aly-Riza était déjà illuminée par de nombreuses lanternes en papier colorié qu'on allume chaque soir. Du haut de tous les minarets, les *mouezzins* récitaient l'*azan* sur un rhythme spécial qui n'est en usage que dans le Khorassan, et les rues étaient pleines de monde; la foule se dirigeait vers le tombeau du saint. Le cimetière était complétement désert; seulement une file de mulets, chargés de coffres peints en noir, suivait lentement la rue qui en fait le tour. C'était la caravane des morts; elle allait déposer chez le gardien de l'établissement sa lugubre charge de cadavres de chiites zélés qui, par testament, se font transporter ici pour jouir, au jour de la résurrection, de la protection immédiate de l'iman.

L'origine des deux monuments principaux du quartier saint, savoir du tombeau du khalif Haroun-ar-Raschid et de l'iman Aly, fils de Moussa-Riza, date certainement de la mort de ces deux individus célèbres, et ce n'est pas le hasard qui plaça, après leur sépulture, si près l'un de l'autre, deux hommes qui se détestaient cordialement pendant leur vie. D'après la tradition chiite, l'iman avait prédit son empoisonnement par Mamoun, et avait engagé ses parents et ses disciples à l'enterrer face à face avec Haroun pour troubler, par sa présence, son sommeil éternel. La prédiction est certainement inventée, mais l'idée d'une vengeance d'outre-tombe, aussi originale, porte bien son cachet oriental. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la signification politique du quartier saint, comme *refugium* inviolable, est d'origine récente, car le voyageur arabe du huitième siècle de l'hégire, Ibnbatoutha, traduit en français par MM. Defrémery et Sanguinetti, n'en fait nulle mention, tout en donnant une courte description de la mosquée contenant ces deux tombeaux. Au contraire, nous savons, par le témoignage de cet auteur arabe, qu'à l'époque où il visita Méched, les sunnites et les chiites entraient sans distinction dans ce sanctuaire, les uns pour prier sur le tombeau du khalif, les autres pour saluer le sarcophage de l'iman et pour assener un coup de pied à celui de son auguste persécuteur. Il est probable que le droit de servir de refuge aux criminels a été accordé à cet établissement sous le règne de Chah-Roukh, fils de Tamerlan, dont la femme, Geuherchad-Agha, construisit à grands frais une belle mosquée à l'est de celle de l'iman. Le respect de cette noble dame monghole pour ce sanctuaire était telle que son fils, le prince Baisonquour-Mirza, gouverneur de Méched à cette époque, et l'un des plus habiles calligraphes de son temps, transcrivit de sa propre main, pour cet établissement, un énorme Koran et confectionna tous les modèles des inscriptions, reproduites en briques émaillées sur les murs de la mosquée érigée par sa mère. Mais le commencement de la véritable prospérité de cette fondation pieuse date du règne des Séfévides. Ces monarques, voulant rendre impossible la domination en Perse d'aucune des races voisines, et sunnites zélées, ravivèrent par une protection spéciale, accordée à la secte d'Aly, la haine séculaire qui divisait ces deux branches de l'islamisme, et qui s'était assoupie sous le joug des Monghols, peu enclins aux persécutions fanatiques. Maintenant c'est un État dans l'État. Le quartier saint a sa police et son administration. Ses revenus, d'après la croyance populaire, s'élèvent par jour à la valeur d'un morceau d'or grand comme une brique ordinaire. Cette évaluation est évidemment impossible, car cela ferait plus de quarante millions de francs par an, c'est-à-dire presque la moitié de la somme versée

annuellement dans le trésor du chah. Le chiffre probable des revenus de la mosquée, tant en argent qu'en denrées, ne dépasse guère quatre-vingt mille tomans ou neuf cent soixante mille francs; mais ses dépenses aussi sont très-considérables. Non-seulement l'administration est obligée d'entretenir à ses frais un énorme personnel d'employés et de serviteurs, mais encore elle dépense, chaque année, des sommes considérables pour les réparations des différentes dépendances de la mosquée, et nourrit, *gratis*, une véritable armée de pèlerins indigents, pour le dîner desquels on cuit chaque jour, dans la cuisine de l'iman, cent cinquante batmans de Méched de riz, à peu près sept cent cinquante kilos. Fraser et Conolly ont publié des détails curieux sur la mosquée de l'iman; il serait donc superflu de revenir sur ce sujet, d'autant plus que les dessins, joints à cet article, en donnent une idée beaucoup plus exacte que toutes les descriptions. Si jamais la civilisation en Perse se développe au point de permettre à un architecte européen d'étudier tranquillement et en détail tous les édifices du quartier saint, cette étude sera d'un prix inestimable pour l'histoire de l'ornementation et de l'architecture en Orient. L'artiste trouvera ici, réunis dans un petit espace, des monuments de l'art arabe modifiés par des Monghols, munis de dates certaines, et des spécimens bien conservés de ces deux branches de l'architecture musulmane pour une période d'au moins cinq cents ans. J'ai donné dans un mémoire, présenté à la Société géographique de Paris, une description détaillée de la bibliothèque de l'iman, et je me bornerai à mentionner ici qu'elle possède en tout trois mille six cent cinquante-quatre volumes, dont mille quarante et un Korans, et parmi ces derniers, cinq seulement sont écrits en caractères coufiques, tandis que la bibliothèque impériale de Paris en possède cent quarante.

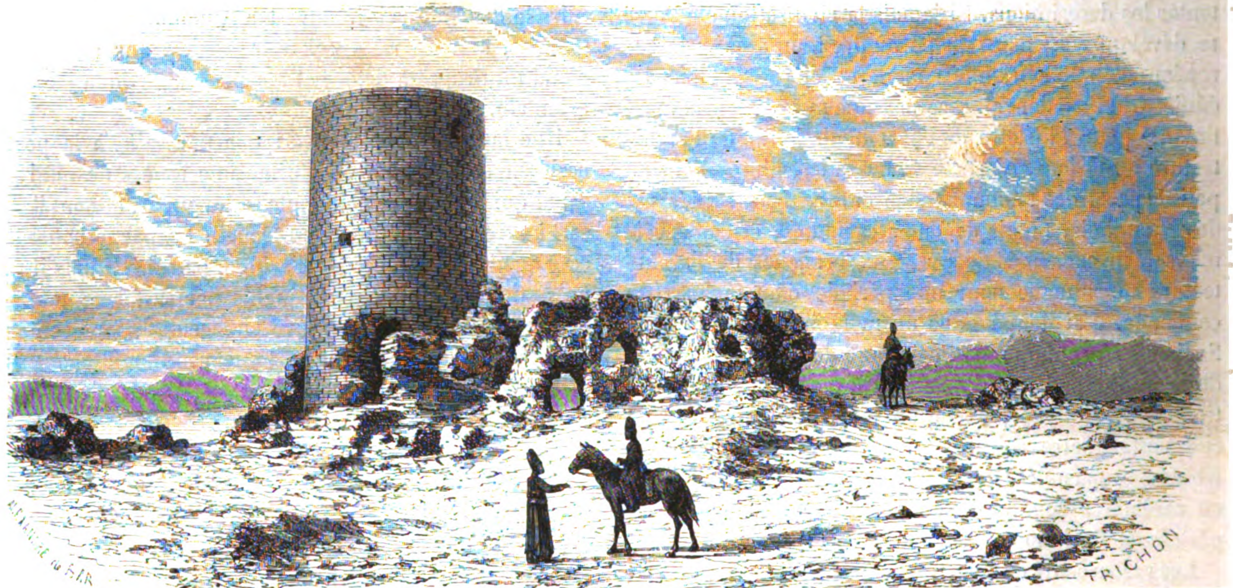
Les vastes cours du quartier saint sont remplies du matin au soir par une foule nombreuse, au milieu de laquelle les criminels et les malfaiteurs se promènent tranquillement à côté des gens pieux qui visitent cet établissement dans un but religieux. Près des portes d'entrée, on voit un étalage de ces mille petits riens qu'on fabrique dans tous les grands centres de pèlerinage chrétiens, musulmans, hindous et bouddhistes. Ici, ce sont des plaques sexagonales en argile de Méched, qu'au moment du *namaz* les chiites placent par terre, devant eux, dans la direction de la Mecque, et sur lesquels ils appliquent leur front pendant les saluts prescrits par la loi. On y vend aussi des talismans, des rouleaux de papier collés sur du calicot, avec des invocations pieuses adressées à l'iman, des bagues en argent, ornées de turquoises, des mouchoirs brodés de soie, des petites coupes en bronze et en ardoises de Méched, etc. A côté de ces industries communes à toutes les religions, le pèlerinage au tombeau de l'iman engendre et fait prospérer une quantité d'emplois qu'on ne rencontre qu'ici. Tels sont les nombreux écrivains de placets qu'on adresse à l'iman. Ces suppliques sont pieusement déposées sur le tombeau du saint, et deux ou trois jours après on y trouve une réponse écrite et légalisée par l'apposition d'un énorme cachet. D'autres fonctionnaires délivrent des certificats de pèlerinage, des contrats de mariage de six mois à deux jours de durée pour les pèlerins veufs et célibataires, et toutes sortes d'actes légaux à l'usage des étrangers. Le quartier saint a aussi ses *cicerone* qui, pour une paye modique, conduisent les pèlerins dans toutes les parties de l'établissement et récitent pour eux à haute voix, le *ziaretnamèh*, prière d'usage, prononcée devant le sarcophage de l'iman. Chaque jour, il y a plusieurs prêches dans les cours des mosquées. Les *vaïzes*, ou prédicateurs, exposent l'histoire de l'iman et de sa famille, versent des larmes officielles et périodiques sur les souffrances du fondateur du rite chiite, et sont généralement interrompus par les sanglots et les cris de douleur très-sincères de leurs nombreux auditeurs, qui récompensent parfois généreusement ces professeurs de fanatisme. Chaque soir, le quartier saint, ouvert aux hommes comme aux femmes, sert de rendez-vous commode aux amants et d'endroit propre à déjouer toutes les ruses de la jalousie orientale.

Une large rue conduit du quartier saint à la porte occidentale de la ville, et forme une espèce de quai du canal qui la traverse dans toute sa longueur, et dont l'eau sert à arroser les jardins de Méched. La partie haute de cet aqueduc est ombragée d'arbres, parmi lesquels il y a un antique *tchinar*, remarquable par sa forme majestueuse et parce qu'il se trouve en face de l'emplacement du tombeau de Nadir-Chah, transformé maintenant en école. On sait que le conquérant de l'Inde s'était fait construire, de son vivant, un beau mausolée en marbre blanc érigé au-dessus d'un caveau qui devait recevoir ses dépouilles mortelles. Assassiné à Kabouchan, son cadavre a été pieusement transporté par son fils à l'endroit qu'il avait désigné pour sa demeure dernière; mais il y resta peu de temps. L'eunuque Agah-Mouhammed-Khan, fils de Fetkh-Aly-Khan Kadjar, exécuté à Méched par ordre de Nadir-Chah, avait ordonné, pour venger la mort de son père, de détruire de fond en comble le mausolée, de déterrer les ossements de son célèbre prédécesseur sur le trône de Perse et de les placer sous le seuil de la porte d'entrée de son palais à Téhéran, pour avoir le cruel plaisir de les fouler chaque jour à ses pieds.

Une rue en tout semblable à celle que je viens de mentionner, se dirige du quartier saint vers la porte orientale, appelée porte de Hérat. A deux ou trois cents pas de là, on voit s'élever un monument de l'époque des Séfévides, le Moussallah de Méched. Cette construction, comme l'indique son nom arabe, est consacrée à la prière; elle abrite le prédicateur qui s'adresse deux fois par an, le jour du *Beiram* qui termine le mois de Ramazan, et le *Eidi-fitre*, fête des Sacrifices, à une foule immense de fidèles, stationnant dans l'enceinte ouverte, disposée devant cette espèce d'arc de triomphe, et entourée d'un mur en pisé. Le dessin de la page 280 rend exactement la coupe gracieuse de la porte cintrée de ce monument, et la forme des arabesques qui bor-

dent cet arc, mais il ne peut rendre l'effet de l'admirable mariage des couleurs des briques émaillées qui ont servi à l'exécution de cette immense mosaïque. L'architecte a bien senti que toute enceinte criarde, tout ornement colifichet serait déplacé dans un édifice destiné à l'acte le plus solennel du culte musulman; aussi n'a-t il employé que le rouge indien, l'outremer, le vert foncé, le noir et les mille nuances des ocres jaunes et des terres d'ombre, relevées çà et là par de légères dorures, et cette charmante série d'arabesques mériterait l'honneur d'une reproduction lithochromique.

Vers le nord-est, à sept kilomètres de la ville, se trouve la mosquée de Khodja-Rebi, instituteur de l'iman Aly-Riza (voy. p. 284). Cet édifice a été construit sur le plan de la mosquée de Kadamgàh, dont tous les ornements ont été servilement imités par l'architecte; seulement le jardin qui entoure ce temple est beaucoup plus moderne. Pendant une insurrection qui a eu lieu à Méched, vers la fin du règne de Mohammed-Chad, les troupes campées dans l'enceinte de Khodja-Kebi ont eu la barbarie d'abattre les arbres séculaires qui y étaient plantés, et le jardin actuel ne compte qu'une dizaine d'années d'existence. Derrière cette mosquée, souvent exposée aux invasions des Turcomans, commence la steppe inculte qui s'étend dans toutes les directions autour de Méched, et il faut la traverser sur un espace de vingt à vingt-cinq kilomètres vers le nord-ouest pour arriver aux ruines de *Tous*, ancienne capitale du Khorassan. De tous les monuments publics qui ornaient jadis cette ville célèbre, il ne reste debout qu'une tour qui en défendait l'entrée du côté du sud et une grande mosquée cathédrale placée au centre de *Tous*, et dont la vaste coupole commence à se fendiller

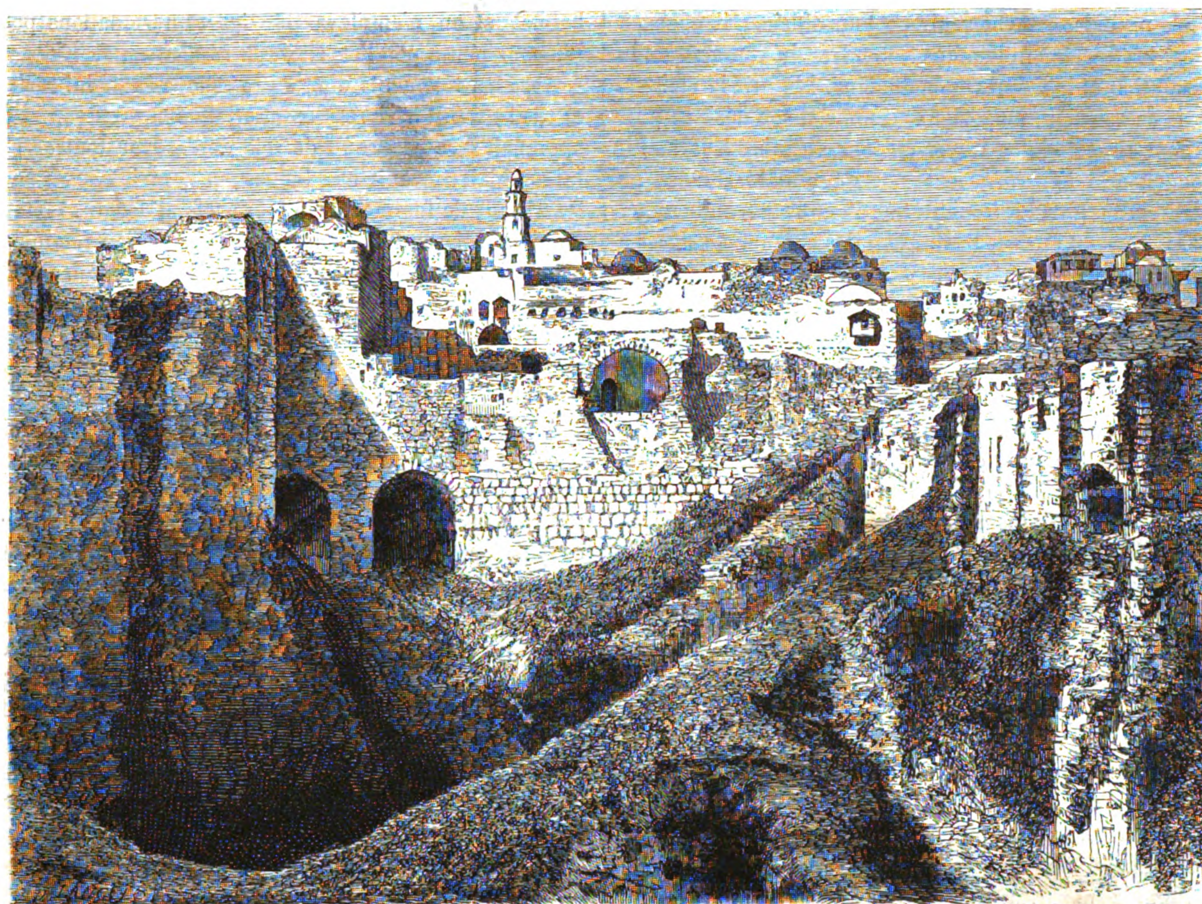


Ruines de Tous, ancienne capitale du Khorassan. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

et menace ruine. Même le tombeau du poëte Firdousi, l'Homère de la Perse, n'est plus connu que par tradition, car maintenant rien ne marque l'emplacement de sa sépulture. A l'endroit où était la petite chapelle érigée en sa mémoire et visitée encore par Fraser, j'ai trouvé un champ ensemencé de blé; mais l'indifférence de ses concitoyens à l'égard de ses cendres n'empêchera pas que ses œuvres immortelles ne durent aussi longtemps que la belle langue qu'il a su mettre au service de son génie, et les quarante mille vers harmonieux et pleins d'énergie qu'il a légués à sa patrie entretiendront parmi les Persans le glorieux souvenir de l'époque héroïque de leur passé.

La mémoire du grand khalif Haroun-al-Raschid est aussi attachée aux ruines de *Tous*. Cet illustre souverain, après avoir rempli le monde de sa renommée, après avoir vidé la coupe des jouissances et des grandeurs orientales, est venu mourir dans les solitudes du Khorassan, presque seul et en proie à de funestes appréhensions. Sentant l'approche de la mort, l'orgueilleux khalif ne voulut pas rendre son entourage témoin d'une faiblesse tout humaine; il se fit hisser sur un chameau richement caparaçonné qui l'emporta dans le désert; là, il mit pied à terre, et au son monotone des grelots attachés au cou de sa monture, récita lui-même sa prière funéraire; puis, se prosternant dans la direction de la Mecque, la face contre le sol calciné par les rayons ardents d'un soleil resplendissant, il rendit son âme altière à Dieu, terminant ainsi dans un héroïque mystère, sa carrière glorieuse, riche en faits éclatants et en crimes atroces, empreints d'une énergie sauvage et grandiose.

N. DE KHANIKOF.



Jérusalem : Remparts du sud. — Dessin de Lancelot d'après une photographie de feu Gérardy-Saintine.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER,

RELATIONS POSTHUMES.

1842-1859. — TEXTE INÉDIT.

LA VIE D'IDA PFEIFFER.

Ida Pfeiffer, sa naissance, son enfance, les épreuves de sa jeunesse et de son âge mûr.

Mme Ida Pfeiffer a laissé une courte histoire de sa vie, écrite de sa propre main, et dont sa famille s'est montrée empressée à autoriser l'emploi. Cette esquisse, suivie d'un aperçu sommaire de ses voyages, trouve naturellement sa place avant la relation que nous nous proposons de donner de ses visites à Maurice et à Madagascar. Le lecteur sera ainsi initié à la connaissance des principaux faits de l'existence de cette célèbre voyageuse, celle de toutes les femmes qui a exploré le plus de points du globe et étudié le plus de climats.

Ida Pfeiffer est née à Vienne le 14 octobre 1797. Troisième enfant d'un riche négociant, M. Reyer, elle fut baptisée sous les noms d'Ida-Laure. Elle vécut jusqu'à neuf ans toujours avec ses frères ; sur sept enfants elle était la seule fille. Elle prit ainsi naturellement des goûts et des habitudes de garçon. « Je n'étais pas timide, dit-elle : on me trouvait plus vive et plus hardie que mes frères aînés. » Et elle ajoute que son plus grand plaisir était de s'habiller comme les garçons, de se mêler à leurs jeux et de prendre part à leurs espiègleries et à leurs folies. Ses parents, loin de s'opposer à ces dispositions, permirent à Ida de porter des habits de garçon ; aussi se dégoûta-t-elle complétement des poupées, des jouets de ménage, pour ne s'amuser qu'avec des tam-

bours, des sabres et des fusils. Son père surtout semblait prendre plaisir à cette anomalie, et il promit en plaisantant à la jeune fille de la faire élever dans une école militaire pour devenir un jour officier; il engagea ainsi indirectement l'enfant à montrer du courage, de la résolution et le mépris de la douleur. Ida prit la plaisanterie de son père au sérieux, comme si son désir le plus ardent eût été de se frayer un jour, le sabre à la main, son chemin à travers la vie. Sa première enfance ne manqua pas plus d'intrépidité que d'empire sur elle-même.

M. Reyer avait sur l'éducation des enfants des idées à lui, dont il maintenait avec fermeté l'exécution dans sa famille. D'une moralité rigide, il pensait que la jeunesse devait avant tout être préservée de l'intempérance et apprendre à maîtriser ses désirs et à dompter ses appétits. Aussi ses enfants devaient-ils se contenter d'une nourriture modeste, simple et à peine suffisante, quand à la même table les grandes personnes mangeaient de plusieurs plats dont on ne leur donnait rien. Il n'était pas permis non plus aux plus petits de demander plusieurs fois le jouet le plus désiré. La sévérité du père allait jusqu'à refuser aux enfants la chose la plus juste, le plaisir le plus naturel, rien que pour les habituer aux privations. Il ne souffrait pas de résistance, et n'admettait aucune représentation contre sa sévérité, même quand elle approchait de la dureté.

Ce système d'éducation pouvait être exagéré dans ses conséquences; mais il est certain que sans cette éducation de Spartiate la petite Ida ne serait jamais devenue l'intrépide voyageuse qui sut endurer durant des mois les plus grandes fatigues, très-souvent réduite à la plus misérable nourriture. Les principales qualités d'Ida Pfeiffer, le courage, la persévérance, l'indifférence à la douleur et aux privations, furent développées par cette méthode d'éducation presque bizarre, qui trouverait peut-être difficilement un défenseur dans un temps comme le nôtre, trop jaloux de tout soumettre au même niveau. L'originalité avec ses traits accusés et ses fortes ombres pâlit chaque jour davantage à la lumière tranquille d'une raisonnable uniformité. Les choses saillantes avec leurs contours tranchés et leurs ombres profondes s'effacent toujours de plus en plus dans la lumière des formes ordinaires et régulières de la vie. Les têtes à caractère, que dans notre jeunesse nous voyions encore se promener au milieu de nous, s'en vont l'une après l'autre et font place à des figures très-régulières, mais un peu monotones et ennuyeuses.

Le père d'Ida mourut en 1806, laissant une veuve avec sept enfants. Les garçons furent mis dans une institution, et la mère se chargea de l'éducation de sa fille, âgée de près de neuf ans. Si redoutée que le fût des enfants la sévérité paternelle, elle n'avait pas semblé à Ida aussi terrible que l'humeur triste de sa mère, qui surveillait avec inquiétude et méfiance tous les mouvements des enfants, et dont le rigorisme prépara à la jeunesse de sa fille bien des heures amères.

Quelques mois après la mort de son père, on voulut enlever à Ida ses habits de garçon et lui faire reprendre jupes et robes. L'attentat parut tellement inouï à la jeune fille de dix ans, que de douleur et de dépit elle en tomba malade. Sur l'avis du médecin on lui rendit ses anciens habits, et on n'employa que les représentations pour ramener peu à peu l'esprit de la récalcitrante.

Avec les vêtements d'un autre sexe la santé lui revint, et elle se remit à vivre plus que jamais en garçon. Elle apprenait avec beaucoup de zèle et d'ardeur tout ce qui lui semblait convenir aux jeunes gens, mais n'avait pour les travaux de femme que le plus profond dédain. L'étude du piano lui semblait surtout une occupation féminine; elle se fit souvent des coupures aux doigts ou se les brûla avec de la cire pour échapper à ces odieux exercices. Elle aurait eu grande envie d'apprendre le violon. Mais sa mère ne le voulut pas, et le professeur de piano fut imposé et maintenu de force.

A l'âge de treize ans on lui fit reprendre, et cette fois pour toujours, le costume de jeune fille: elle était alors assez raisonnable pour comprendre la nécessité de cette transformation, mais elle ne lui en coûta pas moins beaucoup de larmes et la rendit très-malheureuse. Il ne s'agissait pas seulement d'un changement de costume, mais aussi de conduite, d'occupations et d'habitudes. « Que j'étais d'abord gauche et maladroite, dit-elle dans son journal, que je devais avoir l'air ridicule dans mes longs vêtements avec lesquels je continuais à courir et à sauter avec toute la turbulence d'un jeune gars.

« Heureusement nous eûmes alors pour professeur un jeune homme qui s'intéressa à moi d'une manière toute particulière. J'appris plus tard qu'il priait souvent en secret ma mère d'avoir de l'indulgence pour moi, comme pour un enfant à qui, dès le principe, on avait donné une fausse direction. Lui-même me traita avec une bonté infinie et une extrême délicatesse, combattant mes idées fausses et erronées avec la patience la plus persévérante. Comme j'avais beaucoup plus appris à craindre mes parents qu'à les aimer, et qu'il était, pour ainsi dire, le premier être qui se montrât bon et affable pour moi, je m'attachai à lui avec une sorte de passion. Je cherchais à prévenir tous ses désirs, et je ne me sentais jamais plus heureuse que quand il paraissait satisfait de mes efforts. Il dirigea toute mon éducation, et quoiqu'il m'en coûtât bien des larmes pour renoncer à mes chimères enfantines et pour m'occuper de choses que je n'avais autrefois considérées qu'avec le plus profond dédain, je le fis cependant par amour pour lui. Je m'appliquai même à tous les travaux de femme : j'appris à coudre, à tricoter et à faire la cuisine. Grâce à ses soins, j'arrivai en trois ou quatre ans à connaître parfaitement tous les devoirs de mon sexe et, de garçon turbulent, je devins modeste jeune fille. »

C'est à l'époque où Ida dut renoncer à vivre en garçon qu'elle sentit germer en elle le premier désir de voir le monde. La guerre et la vie de soldat cessèrent d'occuper son esprit, pour faire place aux grands voyages, dont elle lisait les relations avec une extrême ardeur. Cette lecture remplaça chez elle le goût de la toilette, des bals, des théâtres et de tous les autres plaisirs

si chers d'ordinaire aux jeunes filles. Elle ne pouvait entendre parler d'une personne qui avait fait de grands voyages, sans s'affliger de se voir interdit à jamais par son sexe le bonheur de traverser l'Océan et de visiter les pays lointains.

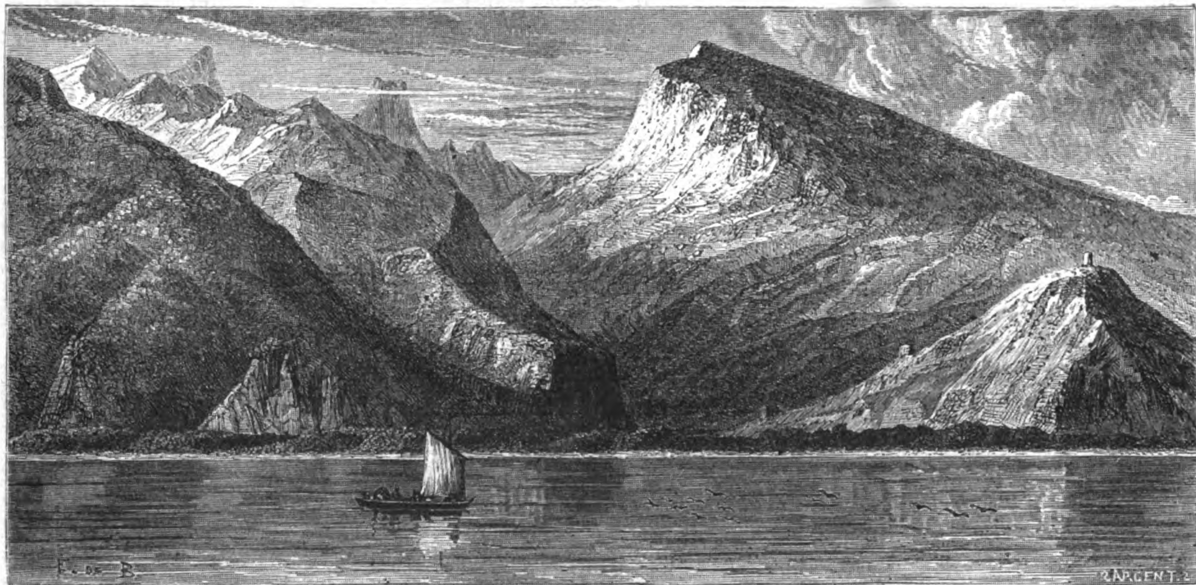
Elle eut souvent la pensée de s'occuper des sciences naturelles; mais elle l'étouffait toujours, comme nn retour à ses fausses idées d'autrefois. Il ne faut pas perdre de vue qu'au commencement de notre siècle une jeune fille de la bourgeoisie, même appartenant à une famille aisée et considérée, recevait une éducation beaucoup plus simple que de nos jours.

Quelques lignes consacrées par elle à cette partie de sa vie trouvent ici leur place naturelle; elles témoignent autant de la fermeté de son caractère que de la rectitude de son cœur et de son esprit :

« J'avais dix-sept ans, dit-elle, quand un Grec, qui était riche, demanda ma main. Ma mère rejeta sa demande, parce que le prétendant n'était pas catholique et que je lui semblais encore trop jeune pour me marier. Elle ne trouvait pas convenable qu'une jeune fille se mariât avant vingt ans.

« A cette occasion, il s'opéra en moi un grand changement. Je n'avais eu jusqu'alors aucun pressentiment de cette violente passion qui peut faire de l'homme l'être le plus heureux ou le plus malheureux. Quand ma mère m'informa de la proposition du Grec et que j'appris que j'étais destinée à aimer un homme et à lui appartenir pour toujours, les sentiments que j'avais éprouvés jusqu'alors à mon insu prirent une forme précise, et je reconnus que je ne pourrais aimer personne autre que T..., le guide de ma jeunesse.

« J'ignorais que T.... m'était aussi attaché de toute son âme. Je connaissais à peine mes propres sentiments ; comment aurais-je pu deviner ceux d'une autre personne? Cependant quand T.... apprit qu'on m'avait demandée en mariage et qu'il reconnut la possibilité de me perdre, il résolut de s'adresser directement à ma mère.



Tahiti : Vue de la mer (canton de Puhavia). — Dessin de E. de Bérard.

« Qui pourrait peindre notre douloureuse surprise quand ma mère, non contente de refuser d'une façon absolue son consentement, se prit à avoir dès lors pour T.... autant d'aversion qu'elle avait eu d'abord de sympathie. La seule chose qu'elle pût alléguer contre T.... c'est que j'avais à attendre une fortune assez considérable, tandis que T.... n'avait encore qu'un modeste traitement. Si ma mère avait pu deviner ce que deviendrait plus tard ma fortune, et combien mon sort serait différent de ses belles combinaisons, elle m'aurait épargné le plus profond chagrin et des regrets infinis. »

Le père d'Ida ayant laissé une fortune considérable, il ne manqua pas de prétendants à sa main. Mais Ida, qui nourrissait au fond du cœur une sérieuse affection pour l'ami de son enfance, repoussa toutes les demandes, et ses rapports avec sa mère en devinrent de plus en plus pénibles, celle-ci exigeant chaque jour d'une manière plus pressante que sa fille fît un choix.

Ces dissentiments domestiques brisèrent enfin la volonté d'Ida, et tout autre sort lui parut préférable au malheur de vivre plus longtemps dans la même situation. Elle déclara qu'elle accepterait le premier prétendant, pourvu que ce fût un homme d'un certain âge. Elle voulait prouver par là à celui qu'elle aimait que ce n'était pas l'amour, mais une contrainte morale qui l'avait poussée à se marier.

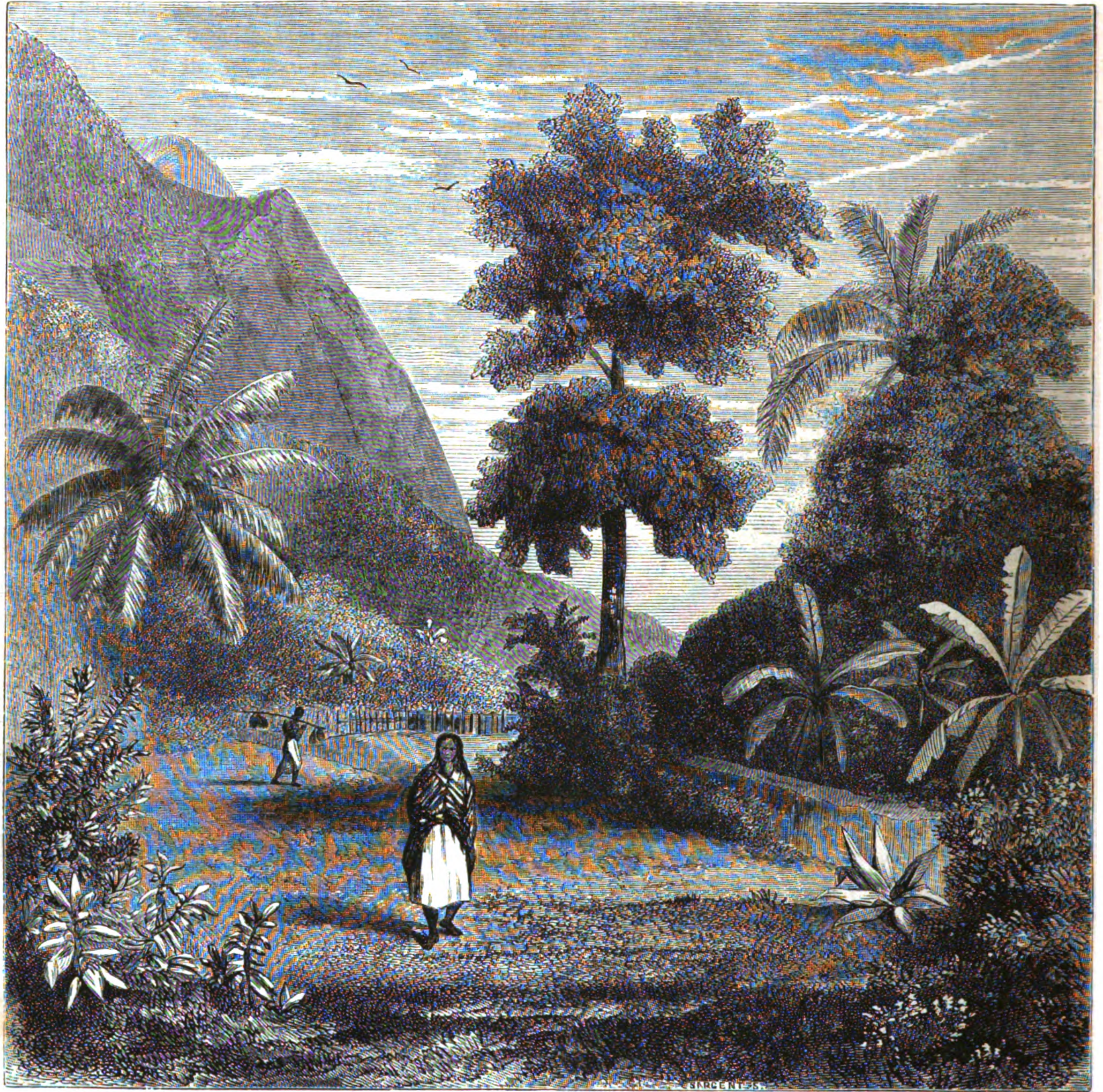
L'an 1819, Ida venait d'avoir vingt-deux ans, quand le docteur Pfeiffer, un des avocats les plus distingués de Lemberg, veuf et père d'un fils déjà âgé, fut introduit dans la maison Reyer. Environ un mois après il demandait formellement la main d'Ida. Comme il n'avait échangé avec Ida que peu de mots sur les choses les plus

indifférentes, elle n'avait pas le moins du monde songé à la possibilité d'une demande de ce côté. On lui rappela alors sa promesse d'accepter le premier prétendant qui se présenterait.

« Je promis de réfléchir, dit-elle dans son journal. Le docteur Pfeiffer me paraissait un homme très-raisonnable et très-bien élevé, mais ce qui lui donnait les plus grands avantages à mes yeux, c'est qu'il demeurait à cent milles de Vienne et qu'il avait vingt-quatre ans de plus que moi. »

Le mariage d'Ida et du docteur Pfeiffer fut célébré le 1er mai 1820, et huit jours après les nouveaux mariés partirent pour Lemberg.

Ida trouva dans son mari de la droiture, de la franchise et de l'intelligence, et, à défaut d'un sentiment plus vif, elle ne put lui refuser son estime et son affection, en retour de son amour et de sa délicatesse. Elle prit la résolution de remplir consciencieusement ses devoirs, et regarda l'avenir avec plus de calme et de tranquillité.



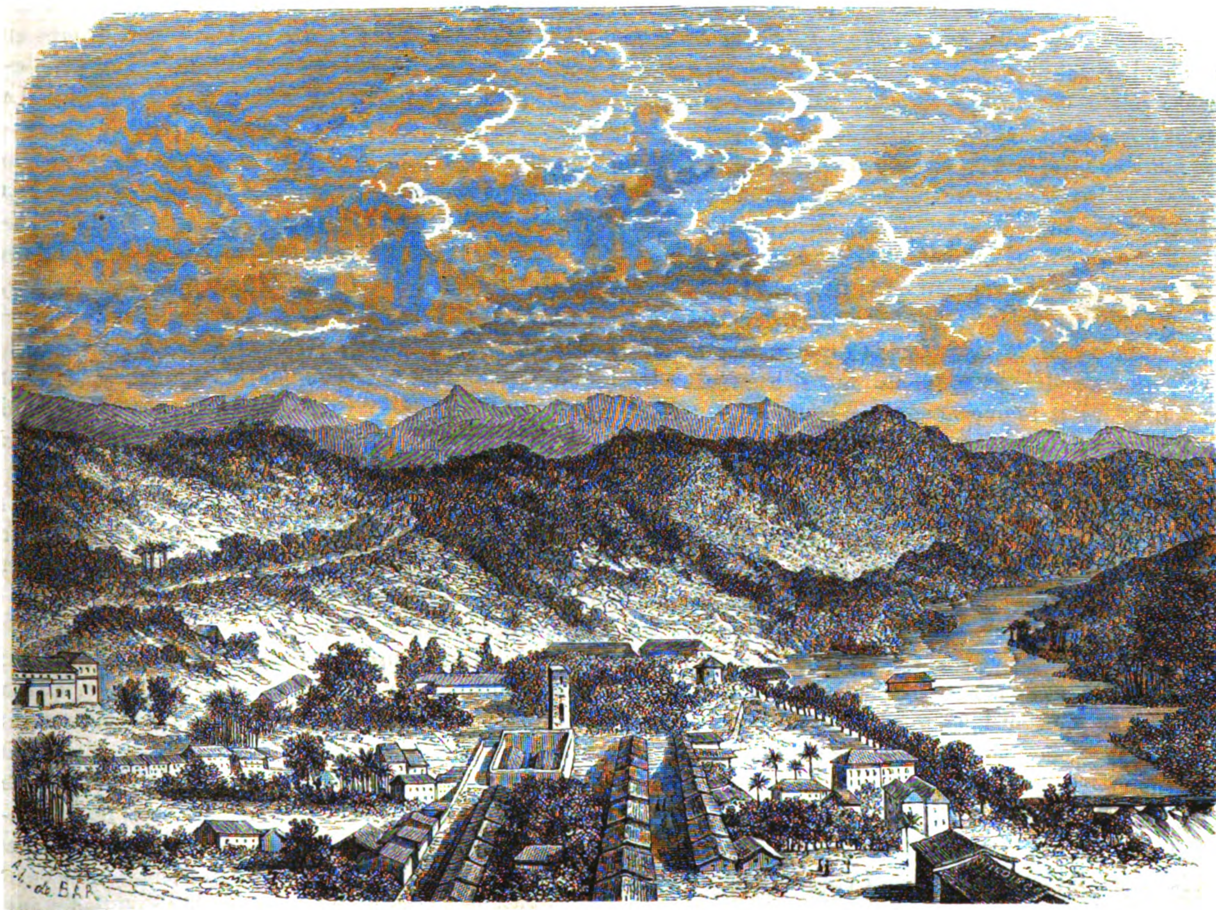
Vue prise de l'intérieur de Tahiti. — Dessin de E. de Bérard d'après Wilkes.

Le docteur Pfeiffer était un homme droit et intègre, qui dévoilait et attaquait sans ménagement l'injustice partout où il la rencontrait, sans jamais rien cacher de sa conviction. Il s'était alors glissé beaucoup d'abus dans la marche routinière des administrations de la Galicie, et il n'y manquait pas d'employés infidèles. Dans un grand procès qu'il gagna, le docteur Pfeiffer eut occasion de découvrir les prévarications les plus audacieuses, qu'il dénonça sans crainte à l'autorité supérieure à Vienne. Une instruction sérieuse ayant démontré la vérité des dénonciations du docteur Pfeiffer, plusieurs employés furent ou congédiés ou déplacés.

Cependant sa démarche eut bientôt pour le docteur Pfeiffer de fâcheuses conséquences. Elle lui avait attiré l'inimitié de la plupart des employés, et leur haine éclata avec tant de force, qu'il se vit obligé d'abandonner ses fonctions d'avocat; car loin d'être utile à ses clients, il n'aurait pu que leur nuire.

Dès lors il vit tous ses travaux et tous ses efforts entravés, et ce qu'il faisait autrefois avec zèle et avec plaisir ne lui fut plus qu'une cause d'ennui et de contrariété. Toute son activité ne lui rapporta plus que peu ou point de profit. La position du docteur Pfeiffer et de sa femme devint ainsi de jour en jour plus critique. Le talent d'avocat lui avait valu une clientèle considérable; mais il aimait à vivre sur un grand pied, il avait voiture et chevaux, tenait table ouverte et ne songeait pas à se préoccuper de l'avenir. Beaucoup de gens, connaissant sa générosité, l'exploitaient pour lui emprunter de l'argent. Ce fut ainsi que la dot d'Ida devint la proie d'un ami de Pfeiffer à qui l'on voulait venir en aide, et qui n'en fit pas moins faillite.

« Dieu seul sait, a écrit Ida Pfeiffer, ce que j'ai eu à souffrir pendant dix-huit ans de mariage, non par de mauvais traitements de mon mari, mais par les difficultés d'une situation des plus pénibles, par le besoin et par la gêne! J'étais née dans une famille où il y avait de la fortune. J'avais été habituée dès mon enfance à l'aisance et au confortable, et maintenant je ne savais plus qu'à peine où poser ma tête et où prendre l'argent pour me procurer le plus strict nécessaire. Je devais m'occuper de tous les soins du ménage, je souffrais du froid et de la faim, je travaillais en secret pour un salaire, je donnais des leçons de dessin et de musique, et cependant, malgré tous mes efforts, il y avait souvent des jours où je n'avais guère autre chose que du pain sec pour le dîner de mes pauvres enfants. »



Vue de la ville de Kandy, dans l'île de Ceylan. — Dessin de A. de Bar d'après l'ouvrage d'Emerson Tennent sur Ceylan.

Ida Pfeiffer eut deux fils; plus une fille, qui ne vécut que quelques jours. L'éducation de ses enfants fut laissée presque entièrement à la mère, et comme le plus jeune montra beaucoup de goût pour la musique, elle s'attacha principalement à développer en lui ces heureuses dispositions.

Dans un voyage d'Ida Pfeiffer avec ce fils à Trieste pour lui faire prendre des bains, elle vit pour la première fois la mer. L'impression que cette vue fit sur elle fut extraordinaire. Les rêves de sa jeunesse se réveillèrent avec les images les plus imposantes de pays lointains et inconnus, pleins d'une riche et merveilleuse végétation. Elle sentit un désir invincible de voyager et elle aurait voulu monter sur le premier vaisseau venu pour s'élancer sur l'immense et mystérieux Océan. Le sentiment seul de son devoir envers ses enfants la retint: mais elle se trouva heureuse de quitter Trieste et de re-

voir les montagnes entre elle et la mer, tant l'envie de visiter le vaste monde l'avait obsédée et torturée dans la ville maritime.

Premiers voyages d'Ida Pfeiffer. — Jérusalem. — l'Islande.

Quand elle eut repris à Vienne sa vie calme et paisible, elle ne fut continuellement occupée que du désir de conserver ses forces jusqu'à ce que ses fils pussent se suffire et vivre seuls. Ce désir fut exaucé; ses fils surent s'ouvrir, l'un et l'autre, assez promptement, une carrière honorable.

Leur position assurée, Ida Pfeiffer revint à ses idées de voyages. L'ancien projet de voir le monde l'envahit tout entière, sans plus trouver d'opposition ni dans la raison ni dans le devoir. Ce qui la préoccupait seulement, c'était de savoir comment elle exécuterait un grand voyage; car elle était obligée de voyager seule, son mari étant déjà trop vieux pour supporter les fatigues d'une pareille entreprise, et ses fils ne pouvant pas être enlevés pour si longtemps à leurs occupations. La question d'argent lui donnait aussi beaucoup à réfléchir. Les pays qu'elle se proposait de visiter n'avaient ni hôtels ni chemins de fer, et les dépenses devaient être d'autant plus considérables que le voyageur serait forcé d'emporter avec lui tout ce dont il aurait besoin. Or les ressources d'Ida Pfeiffer étaient très-limitées, surtout depuis qu'elle avait dépensé pour l'éducation de ses fils une partie de l'héritage de sa mère, morte en 1831.

« Cependant, dit-elle dans son journal, je ne délibérai pas longtemps avec moi-même sur ces points importants. Pour le premier, que j'étais femme et devais voyager seule, je m'en fiai à mon âge (j'avais quarante-cinq ans), à mon courage et à la forte indépendance que j'avais acquise à la dure école de la vie, quand il ne me fallait pas m'occuper seulement de moi et de mes enfants, mais quelquefois aussi de mon mari. Pour l'argent, j'étais décidée à la plus grande économie. Les incommodités et les privations ne m'effrayaient pas, j'en avais déjà supporté beaucoup et par force ; combien celles que je recherchais volontairement avec un but agréable devant les yeux devaient-elles être plus faciles à supporter ! »

Il y avait deux projets qu'elle caressait depuis sa première jeunesse ; le voyage au pôle Nord, et celui de la terre sainte. Le pôle Nord, malgré sa puissance d'attraction, présentait, à la réflexion, des difficultés insurmontables. Il ne restait donc que la terre sainte. Mais quand Ida Pfeiffer parla de son intention de visiter Jérusalem, elle fut traitée simplement de folle et d'extravagante,et personne ne sembla prendre son projet au sérieux.

Elle n'en persista pas moins dans sa résolution. Toutefois elle cacha le véritable but de son voyage et parla seulement d'aller visiter, à Constantinople, une amie avec laquelle elle était depuis longtemps en correspondance. Elle ne montra son passe-port à personne, et nul de ceux à qui elle dit adieu ne se douta de son projet véritable. Ce qui lui coûta le plus fut de se séparer de ses fils qui avaient pour elle la plus grande affection et qui ne voulaient pas la laisser s'arracher de leurs bras. Elle eut la force de surmonter son attendrissement, consola les siens par la promesse d'un prompt retour, et monta, le 22 mars 1842, sur le bateau à vapeur qui la fit descendre par le Danube vers la mer Noire et la ville du Croissant. Elle visita Brousse, Beyrouth, Jaffa, la mer Noire, Damas, Balbek, le Liban, les lieux saints, Alexandrie, le Caire, et traversa le désert de l'isthme de Suez jusqu'à la mer Rouge.

Elle revint d'Égypte par la Sicile et par toute l'Italie et arriva à Vienne, en 1842, au mois de décembre Comme, chemin faisant, elle avait souvent raconté ses aventures à des amis et à des connaissances, d'après un journal tenu avec beaucoup de soin, on l'engagea à plusieurs reprises à faire imprimer tout son pèlerinage. La pensée de devenir auteur répugnait pourtant à sa modestie, et ce ne furent que les propositions directes d'un éditeur qui la décidèrent à livrer sa première œuvre à la publicité. L'ouvrage parut sous ce titre : *Reise einer Wienerin in das heilige Land.* (*Voyage d'une Viennoise dans la terre sainte.*) Sans renfermer des choses bien neuves, et sans être écrit dans le style poétique et recherché des voyageurs célèbres alors à la mode, le livre réussit, comme l'attestent quatre éditions. Il semble que ce furent justement la simplicité de la relation et le naturel vrai du récit qui lui conquirent promptement un nombreux public.

Le succès de ce premier voyage qui assurait à Ida Pfeiffer de nouvelles ressources, lui fit bientôt concevoir d'autres projets, et cette fois ce fut le Nord, où elle alla chercher les images grandioses et les phénomènes extraordinaires de la nature.

Après diverses préparations, parmi lesquelles il faut compter l'étude de l'anglais et du danois, ainsi que la pratique du daguerréotype, et après s'être exactement renseignée sur les pays qu'elle allait visiter, elle partit le 10 avril 1845. Le 16 mai elle débarqua sur la côte d'Islande, parcourut dans tous les sens cette île intéressante ; visita le Geyser et les autres sources thermales et fit l'ascension de l'Hécla, qui semblait attendre son départ pour recommencer, après un repos de soixante-dix ans, à vomir du feu A la fin de juillet elle retourna à Copenhague, d'où elle se rendit par Christiania, le Thélemark et les lacs de suède, à Stockholm, puis à Upsal et aux forges de Danemora. Elle revint par Travemunde, Hambourg et Berlin dans sa ville natale, où elle arriva le 4 octobre 1845, après six mois d'absence.

Le journal de ce second voyage parut sous le titre suivant : *Reise nach dem Skandinavischen norden und der Insel Island.* (*Voyage au Nord de la Scandinavie et en Islande.* Pesth, 1846, deux vol.) Cet ouvrage, qui trouva également beaucoup de lecteurs, fut réédité en 1855. La vente des curiosités qu'elle avait rapportées et ce qu'elle reçut de son éditeur mirent Ida Pfeiffer à même de songer à des entreprises nouvelles plus vastes et plus considérables L'idée d'un voyage autour du monde

entra alors dans son esprit et ne lui laissa plus aucun repos.

« Les peines et les privations, dit-elle, ne pouvaient être nulle part plus grandes qu'en Syrie et en Islande. Les frais ne m'effrayaient pas non plus, car je savais par expérience combien on a peu de besoins quand on sait se restreindre au strict nécessaire, et que l'on est disposé à renoncer à toutes les commodités et à toutes les choses superflues. Grâce à mes économies je me trouvais en possession d'un fonds, qui pour un voyageur comme le prince Puckler-Muskau, ou comme Chateaubriand et Lamartine, aurait à peine suffi à un voyage de quinze jours aux eaux, mais qui pour une modeste voyageuse comme moi semblait devoir suffire à des voyages de deux et trois ans, et qui, j'en eus la preuve par la suite, était réellement suffisant. »

Premier voyage d'Ida Pfeiffer autour du monde (1846-1848).

Elle ne dit rien de ses projets gigantesques à sa famille, ni surtout à ses fils, et se borna à indiquer le Brésil comme son but. Elle quitta Vienne le 1er février 1846 et se rendit à Hambourg, où elle ne trouva que le 28 juin une occasion pour aller au Brésil sur un brick danois.

Retardé par les vents contraires, puis par un calme plat, le brick mit un mois entier à sortir de la Manche, juste le temps qu'il lui fallut pour aller ensuite de l'extrémité du canal à l'équateur. Le 16 septembre il jeta l'ancre à Rio-de-Janeiro. De là Ida Pfeiffer fit plusieurs excursions dans le pays. C'est dans une de ces courses qu'elle fut attaquée par un nègre marron qui était armé d'un couteau et lui fit plusieurs blessures. Elle ne dut d'échapper à la mort qu'à un secours tout inattendu.

Au commencement de décembre 1846, elle quitta Rio-de-Janeiro, doubla le 3 février 1847 le cap Horn et débarqua le 2 mars à Valparaiso. Plus la nature des tropiques, surtout au Brésil, lui avait fait éprouver d'impressions grandioses, plus elle fut péniblement affectée de l'état de l'ancienne Amérique espagnole. Elle se rembarqua bientôt après, traversa le grand Océan et arriva à la fin d'avril dans l'île de Tahiti. Elle fut présentée à la reine Pomaré, de la cour de laquelle elle fit plus tard une description assez vive et qu'on a lue avec beaucoup d'intérêt.

La situation de l'Europe était alors si tranquille, que faute d'autres sujets on s'occupait dans les journaux pendant des semaines entières de la reine Pomaré. Sa Majesté Tahitienne est aujourd'hui passablement passée de mode; et en général l'Europe a actuellement beaucoup trop à faire chez elle pour avoir le temps et le loisir de s'occuper longtemps des heureuses îles de l'océan Pacifique. Mme Pfeiffer parle ainsi de Tahiti dans sa relation:

« L'île est coupée de tous côtés par de belles montagnes, dont la cime la plus élevée, l'*Orœna*, a plus de deux mille mètres de haut. Au milieu de l'île, les montagnes se séparent, et de leur sein surgit un rocher tout à fait singulier. Il a la forme d'un diadème garni de plusieurs pointes, ce qui lui fait donner le nom de *Diadème*. Toutes ces montagnes sont entourées d'une ceinture de quatre à six cents pas de large, qui est habitée et produit, dans de belles forêts, les fruits les plus délicieux. Nulle part je ne mangeai d'oranges, de goyaves ni de fruits de l'arbre à pain aussi bons qu'ici. Quant à la noix de coco, on en use avec tant de prodigalité, qu'on ne boit d'ordinaire que l'eau douce qu'elle renferme, et qu'on jette le noyau avec l'écorce. Dans les montagnes et dans les gorges, il y a aussi une grande quantité de *pisangs* (espèce de grandes bananes ou fehis), mais qu'on ne mange d'ordinaire que rôtis. Les huttes des indigènes sont disséminées sur les bords de la mer; il est rare d'en voir une douzaine réunies.

« Le fruit du *rima* ou arbre à pain, d'un goût exquis, a à peu près la forme d'un melon d'eau et pèse de quatre à six livres. L'écorce est verte, un peu rude et mince. Les Indiens la raclent et l'enlèvent avec des coquillages aigus; ils fendent le fruit par la moitié et le font griller entre deux pierres rougies au feu. Il est d'un goût fin et délicat, et ressemble tellement au pain, qu'il le remplace facilement. »

Malgré la sévérité un peu crue avec laquelle Mme Pfeiffer juge les Tahitiens et les Français leurs protecteurs, elle avoue n'avoir quitté qu'à regret cette île ravissante *où l'homme n'a pas besoin de gagner son pain à la sueur de son front*.

De Tahiti, Ida Pfeiffer se rendit en Chine, où elle arriva au commencement de juillet à Macao. Elle visita ensuite Hong-Kong et la ville de Canton avec laquelle elle aurait aimé faire plus ample connaissance si l'apparition extraordinaire d'une Européenne n'avait pas été un spectacle trop excitant pour les cervelles des enfants du Céleste-Empire. Exposée au danger d'être insultée par la population, elle tourna bientôt le dos à cet étrange pays et, après une courte station à Sincapour, fit voile vers Ceylan, où ella aborda au milieu d'octobre. Elle explora cette belle île dans diverses directions et visita Colombo, Kandy (voy. p. 293) et le célèbre temple de Dagoha. A la fin d'octobre elle toucha à Madras l'Inde continentale, séjourna assez longtemps à Calcutta et remonta le Gange jusqu'à Bénarès, la ville sacrée de l'Inde.

« Celui qui ne connaît l'Inde que pour être allé à Calcutta, ne peut pas se faire une juste idée de ce pays. Calcutta a presque le caractère d'une ville européenne. Les palais et les équipages y ressemblent à ceux de l'Europe. On y voit des promenades, des réunions, des bals, des concerts, qui peuvent presque rivaliser avec ceux de Paris et de Londres, et si on ne rencontrait pas dans la rue l'indigène au teint jaune foncé, et dans les maisons l'Hindou qui fait le service, on pourrait bien oublier qu'on se trouve dans une autre partie du monde.

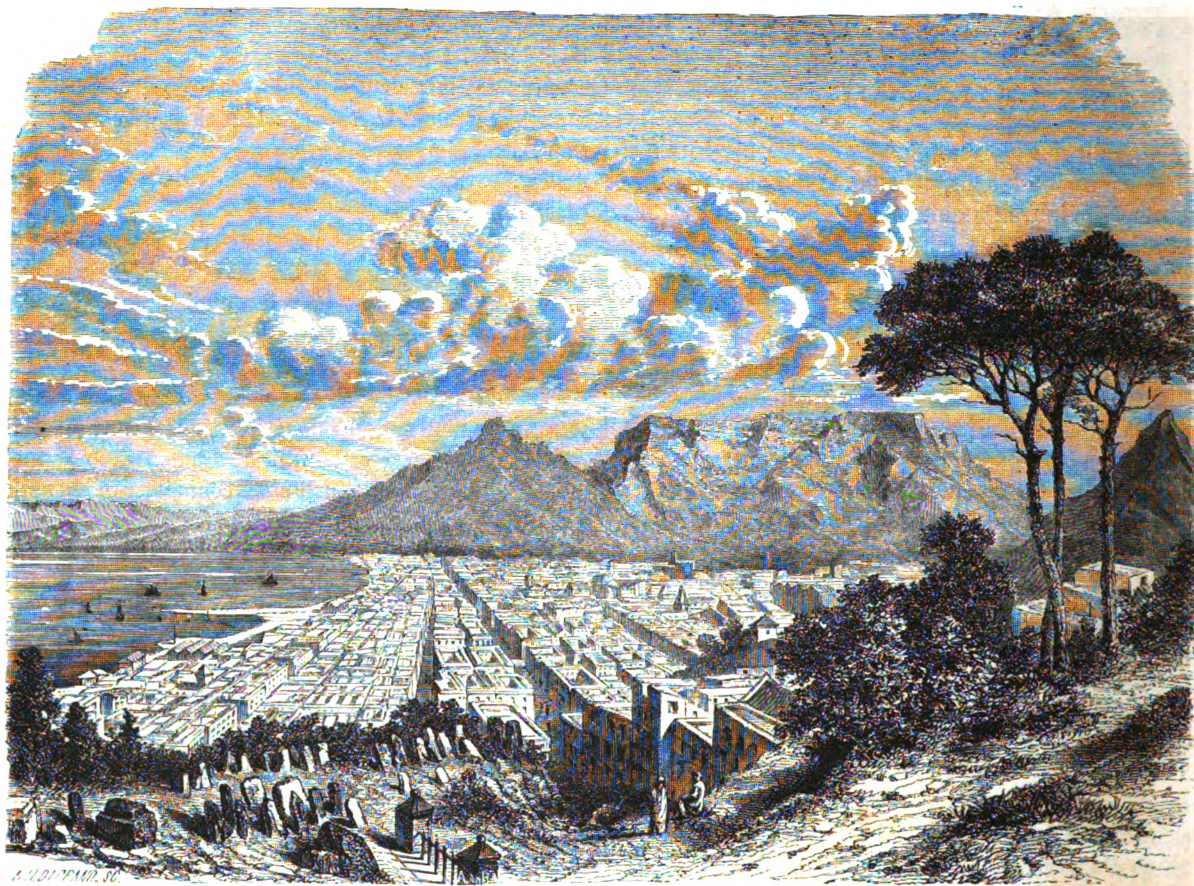
« Il en est tout autrement de Bénarès. L'Européen s'y trouve isolé. Des coutumes et des usages étrangers lui rappellent à chaque pas qu'il n'est qu'un intrus toléré. Bénarès compte trois cent mille habitants, parmi lesquels il y a à peine cent cinquante Européens.

« La ville est belle, surtout vue du côté de l'eau, où

l'on n'aperçoit pas ses défauts. De superbes escaliers en pierres colossales conduisent du rivage aux maisons, aux palais et aux magnifiques portes de la ville. Dans la belle partie de la ville, ces escaliers forment une chaîne non interrompue de deux milles de longueur. Ils ont coûté des sommes énormes, et, avec les pierres employées à leur construction, on aurait pu bâtir une grande ville.

« Le beau quartier de Bénarès renferme un grand nombre d'anciens palais de style mauresque, gothique ou hindou. Les portails sont grandioses, les façades sont couvertes de superbes arabesques, de bas-reliefs et de sculptures; les divers étages sont ornés de belles colonnes, de piliers en saillie, de vérandas, de balcons, de frises et de corniches. Les fenêtres seules ne me plurent pas; elles sont basses, étroites et presque toujours irrégulières. » (*Premier voyage autour du monde*, chap. XII.)

Après la ville sainte, Cawnpore, Delhi, Indore et Bombay reçurent l'infatigable voyageuse. Les célèbres temples de rochers d'Adjunta et d'Ellora, ainsi que les îles Éléphanta et Salsette, furent aussi pour elle l'objet d'un examen tout particulier. Elle fut reçue dans les maisons de beaucoup d'Indiens distingués et observa partout les mœurs, les coutumes dans leurs particularités. Elle assista aussi bien aux chasses des tigres qu'au *sutty* ou auto-da-fé d'une veuve indienne. Elle pénétra



Cap de Bonne-Espérance : Vue de la ville. — Dessin de A. de Bar d'après le voyage de *la Novara*.

même assez avant dans l'étude de la vie des missionnaires anglais.

A la fin d'avril 1848, nous retrouvons Ida Pfeiffer sur la mer en route pour la Perse. De Bouschir elle voulait aller à Schiras, à Ispahan et à Téhéran; mais des troubles dans l'intérieur du pays la détournèrent de ce projet et elle se dirigea vers la Mésopotamie. Par la voie du Schat-el-Arab elle se rendit à Bassora et ensuite à Bagdad. Après une excursion aux ruines de Ctésiphon et de Babylone, elle alla à travers le désert jusqu'à Mossoul avec une caravane, et aux ruines voisines de Ninive; puis de là à Ourmia et à Tauris. Ce voyage de Mésopotamie et de Perse est une des entreprises les plus audacieuses et des plus considérables de l'intrépide voyageuse. Il fallait une intrépidité rare et une grande force physique pour supporter sans y succomber les fatigues de tout genre, le jour la chaleur du soleil, la nuit les incommodités de toute espèce, une misérable nourriture, un gîte malpropre et la crainte constante de se voir attaquée par des bandes de pillards. Aussi quand elle se présenta à Tauris devant le consul anglais, celui-ci ne voulait pas croire qu'une femme eût pu faire un tel voyage.

A Tauris elle fut introduite chez le vice-roi Vali-Ahd et obtint la permission de visiter son harem. Le 11 août 1848, elle se remit en route, traversa la Géorgie, l'Ar-



Les quais de Bénarès. — Dessin de A. de Bar d'après l'album lithographié de James Prinsep.

ménie, la Mingrélie, et alla par Érivan, Tiflis et Kotaiès à Redoutkalé. Elle toucha à Anapa, à Kertch, à Sébastopol, débarqua à Odessa; et passant par Constantinople, la Grèce, les îles Ioniennes et Trieste, elle arriva à Vienne le 4 novembre 1848, peu après la prise de la ville par l'armée du prince de Windischgraez. Ainsi son propre pays déchiré par des luttes intestines ne devait pas lui offrir un lieu de repos!

Cependant ce voyage autour du monde agrandit beaucoup la réputation d'Ida Pfeiffer. Une femme qui, sans autre appui que ses seules forces, a fait douze cents lieues par terre et près de douze mille par mer, doit bien être considérée comme un phénomène extraordinaire. Son troisième ouvrage publié sous ce titre : *Eirie die Frauerfahrturn die Welt* (*Voyage d'une femme autour du monde*), Vienne, trois volumes, 1850, eut un très-grand succès. Il fut traduit deux fois en anglais, et plus tard aussi en français[1].

Deuxième voyage autour du monde (1851-1855).

Si pendant quelque temps Ida Pfeiffer eut la pensée de se livrer au repos et de ne pas recommencer ses grands voyages, elle ne demeura pas longtemps dans ces dispositions. Après avoir vendu ses collections, mis en ordre et publié son journal, ne sentant nullement décliner ses forces, elle conçut l'idée d'un second voyage autour du monde. Cette fois, le gouvernement autrichien lui vint en aide, en lui allouant la somme de quinze cents florins. Le 18 mars 1851, elle quitta Vienne pour se rendre à Londres, d'où elle fit voile, le 11 août, pour le cap de Bonne-Espérance.

La situation du Cap rappela à Ida Pfeiffer celle de Valparaiso. Comme cette dernière ville, la métropole de l'Afrique australe est encadrée dans des montagnes arides et sans arbres. Tout le monde connaît la montagne de la Table, celle du Lion, celle du Diable. Il n'est pas de voyageur qui n'en ait parlé. Les rues de la cité, qui conduisent toutes à la grève, sont très-larges et bien aérées, mais ne sont plus guère bordées d'arbres. Du temps de la domination hollandaise, chaque rue, dit-on, était garnie d'une belle allée. Les maisons, d'ailleurs toutes construites à l'européenne, n'ont que des terrasses en guise de toits. Le fort est muni de beaucoup de canons, la caserne est assez grande; la bourse, sur la place d'Armes, édifice long et de peu d'apparence, se compose seulement d'un rez-de-chaussée. Les maisons particulières, toutes à un étage, ont d'ordinaire quatre à six fenêtres de front et contiennent de belles chambres fort élevées. Le jardin botanique, si vanté par Parny, est loin d'avoir tous les arbustes, toutes les plantes et les fleurs qu'on serait en droit de s'attendre à trouver dans ces régions. La population totale du Cap s'élève à trente-neuf mille âmes. (Voy. p. 276.)

De cette ville, Mme Pfeiffer hésita longtemps entre l'intérieur de l'Afrique et l'Australie; enfin elle partit pour Sincapour et se décida à visiter les îles de la Sonde. Elle aborda d'abord sur la côte occidentale de Bornéo, à Sarawak, et elle y trouva chez l'Anglais sir James Brooke, devenu chef bornéen indépendant, un bon accueil et une puissante protection. Elle en parle en ces termes :

« James Brooke, issu de la famille du baronnet sir Robert Vyner, qui, sous Charles II, fut lord-maire de Londres, est né en 1803. Il alla comme enseigne aux Indes, se distingua par sa bravoure, et, assez grièvement blessé dans un combat contre les Birmans, il fut forcé de retourner en Angleterre pour se faire soigner. Plus tard, il reprit du service; mais sa santé affaiblie ne lui permit pas de suivre longtemps la carrière militaire. En 1830, il alla de Calcutta en Chine pour changer d'air et pour se désennuyer. Ce fut dans ce voyage qu'il connut l'*archipel des Indes*, qui lui plut infiniment, et qu'il parvint à la conviction que les îles orientales, et surtout Bornéo, offraient un vaste champ à de nouvelles explorations et à de nouvelles entreprises. Il se proposait particulièrement d'abolir la traite des esclaves, de mettre un terme aux pirateries et de civiliser les indigènes. S'il y eut jamais un homme fait pour cette entreprise, c'était James Brooke. Doué d'une intelligence rare, décidé et prompt à exécuter ce qu'il avait une fois résolu, il était noble, généreux, et à toutes les qualités de l'esprit et du cœur il joignait les manières les plus franches et les plus aimables.

« Quand James Brooke arriva à Sarawak, il trouva le rajah Muda-Hassim en grande dissension avec son peuple. Brooke prêta au rajah aide et conseil, et, au bout de deux ans, il parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité dans tout le pays. Il porta ensuite son attention sur les pirates et en purgea entièrement toute la côte. Muda-Hassim lui témoigna sa reconnaissance en lui cédant le district de Sarawak et en l'élevant au rang de rajah.

« Il prit possession du pays en 1841, et fut reconnu comme prince et souverain, non-seulement par le sultan bornéen de Bronni, mais aussi par les Anglais.

« Les résultats de son administration, aussi juste qu'énergique, se firent bientôt sentir dans le pays soumis à son pouvoir. La population de la ville monta, en dix ans (de 1841 à 1851), de quinze cents à dix mille âmes, et le nombre des habitants de la campagne augmenta aussi dans les mêmes proportions, grâce aux émigrants des États voisins. Jusqu'aux Dayaks libres et sauvages établis dans l'intérieur du pays, tous connaissent son nom et le révèrent comme le libérateur de leurs compatriotes, qui vivaient jadis en esclaves sous le joug des Malais, tandis qu'aujourd'hui ils marchent de pair avec eux. Chacun trouve en sûreté et en paix les moyens de gagner sa vie. Le marchand peut se livrer sans crainte à son commerce; le paysan reçoit gratuitement autant de terre qu'il peut en cultiver, et en outre on lui avance le riz nécessaire pour les semailles et de quoi vivre jusqu'au temps de la récolte; l'ouvrier trouve de l'occupation dans les mines d'or, de diamants et d'antimoine. Les impôts sont peu élevés : le marchand paye une bagatelle sur son magasin,

1. La traduction française des deux voyages autour du monde de Mme Ida Pfeiffer a déjà eu deux éditions en France.
(*Note du traducteur.*)

le paysan donne un picoul de riz par an, et l'ouvrier est exempt de toute charge.

« Les environs de Sarawak sont charmants, et encore embellis par quelques maisons européennes qui, avec une jolie église, une maison de missionnaires, un petit fort et un tribunal, couvrent les collines d'alentour. Tous ces édifices sont en bois, sans excepter la résidence du rajah Brooke. A la maison des missionnaires est jointe une école pour les indigènes ; vingt-quatre enfants, la plupart orphelins, y étaient nourris et élevés. Le fort, peu important, a quelques canons, mais pas de garnison. Le rajah Brooke est tellement révéré et aimé de ses sujets, aussi bien que des peuples voisins, que tout armement lui est inutile.

« Je visitai les maisons de quelques-uns des principaux Malais, la plupart anciens chefs de pirates, qui depuis se sont transformés en citoyens paisibles, et souvent même en employés utiles du rajah.

« Conduite à quelques kilomètres dans la forêt par le neveu du rajah Brooke, je trouvai, à une hauteur de plus de trois cent cinquante mètres, la première habitation des Dayaks, c'est-à-dire une cabane de quinze mètres carrés, composée de plusieurs pièces à coucher pratiquées tout autour dans les cloisons ; car parmi quelques-unes des tribus dayakes il est d'usage que les jeunes gens couchent à quelques centaines de pas du village où demeurent leurs parents, dans une cabane commune, sous la surveillance du chef. Cette cabane sert en même temps pour les exercices et les festins ; c'est là aussi que l'on garde les trophées de guerre, qui ne sont autres que les têtes coupées des ennemis. J'éprouvai une véritable horreur à voir trente-six crânes rangés les uns contre les autres, et suspendus en l'air en forme de guirlande. On avait rempli les orbites des yeux de longs coquillages blancs. Sous le gouvernement du rajah Brooke, l'usage de couper les têtes a été aboli dans le district de Sarawak; mais les indigènes ont toujours une grande vénération pour ces cruels et mémorables souvenirs d'un passé sanglant et d'une époque de gloire. » (voy. p. 301.)

Le 8 juillet, Mme Pfeiffer commença son exploration de Sumatra, qu'elle regarde elle-même comme le plus intéressant de tous ses voyages. De Padang, elle se rendit chez les Battaks, anthropophages qui n'avaient encore jamais souffert d'Européen chez eux. Malgré les sauvages qui s'opposaient à la continuation de son voyage, elle ne s'avança pas moins à travers des forêts vierges et une population de cannibales, presque jusqu'au lac d'Eier-Taw ; mais ici les sauvages lui barrèrent le passage avec leur piques, et la forcèrent à rétrograder, après l'avoir menacée plusieurs fois de la tuer et de la manger.

Mais il faut lui laisser décrire elle-même cette scène, la plus émouvante de ces longs voyages.

« J'avais peur, la scène était par trop épouvantable; mais je ne perdis pas ma présence d'esprit, et je m'assis, calme et sans crainte apparente, sur une pierre qui se trouvait sur le chemin. Plusieurs Battaks s'avancèrent vers moi en me menaçant par parole et par gestes, si je ne m'en retournais pas, de me tuer et de me manger. Je ne comprenais pas leurs paroles, mais leurs signes ne me laissaient aucun doute, car ils désignaient ma gorge avec leurs couteaux, mes bras avec leur dents, et ils faisaient aller leurs mâchoires comme s'ils avaient déjà la bouche pleine de ma chair. Je m'étais préparée depuis mon entrée dans le pays à de pareilles scènes, et j'avais appris à cet effet quelques petites phrases dans leur langue. Je pensais que si je pouvais dire quelque chose qui leur plût et qui les fit rire, j'aurais un grand avantage sur eux : car les sauvages sont comme les enfants, la moindre bagatelle suffit souvent pour en faire des amis. Je me levai donc et je frappai amicalement sur l'épaule du rajah qui s'était le plus approché de moi, en lui disant d'un air gai et souriant, moitié en malais moitié en battak : « Vous n'allez pas tuer et manger une femme, surtout une vieille femme comme moi, dont la chair est déjà dure et coriace. » Puis je leur fis comprendre par gestes et par paroles que je n'avais pas du tout peur d'eux, et que j'étais toute prête à renvoyer mon guide et à m'en aller seule avec eux.

« Par bonheur, ils trouvèrent mon baragouin et ma pantomime risibles. Mon calme et mon audace leur plurent... : j'avais réussi. Ils me tendirent les mains : les rangs des hommes armés s'ouvrirent, et, gaie et contente, avec le sentiment d'avoir échappé au péril, je me remis en route avec mon escorte. ».

En retournant à l'île de Java, elle fit des excursions dans les principautés de Djokdjokarta et de Surakarta, au temple bouddhiste de Boro-Boudo qu'on suppose dater du huitième siècle de notre ère.

« Il consiste en huit galeries superposées en retrait l'une de l'autre et formant par conséquent autant de terrasses. Au faite de l'édifice se trouve le sanctuaire, vaste cloche malheureusement écroulée en grande partie, sous laquelle est assis le bouddha qui est resté exprès inachevé, car les Hindous disent que le Très-Saint ne peut pas être achevé par la main des hommes.

« La hauteur des cinq premières terrasses est de vingt-sept mètres; celle de tout le temple, avec les trois dernières terrasses et la cloche supérieure, de trente-six mètres. Sur la terrasse la plus élevée sont placées vingt-quatre cloches à jour, sur la seconde vingt-huit, sur la troisième trente-deux, chacune avec un bouddha assis. En tout, le temple contient cinq cent cinq grandes statues du Bouddha et quatre cents bas-reliefs sculptés à l'intérieur et à l'extérieur des galeries. Il n'y a pas la plus petite place vide sur les murs ; tout est couvert de figures humaines, d'arabesques et de sculptures.

« Les bas-reliefs représentent la première histoire des Indiens, la création de l'homme, la sainteté toujours croissante de Bouddha, etc. Cette histoire de la création a beaucoup de ressemblance avec la nôtre.

« Les figures et les groupes des bas-reliefs me parurent faits et disposés avec beaucoup plus d'exactitude, de goût et d'art que ceux des temples d'*Ellora*, d'*Adjunta*, et autres que j'avais vus dans l'Inde anglaise; mais je trouvai les arabesques beaucoup moins élégantes, les cloches et

les figures beaucoup plus petites. Pour la construction du temple, on ne peut naturellement pas établir de comparaison avec les temples grandioses de l'Hindoustan, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il ne se compose que de murs parallèles. On y retrouve, comme dans l'Hindoustan, la construction sans mortier et les cintres formés par l'avancement des pierres superposées. »

Mme Pfeiffer visita ensuite plusieurs des petites îles de la Sonde, et, dans l'archipel des Moluques, Banda, Amboine, Ternate; elle séjourna quelque temps chez les Alfourous, sauvages de Céram, et termina à Célèbes ses excursions dans la mer de la Sonde.

De Célèbes, elle traversa le grand Océan (dix mille cent cinquante milles) pour aller en Californie. Pendant deux mois elle ne vit que le ciel et l'eau. Le 26 septembre 1853, elle aborda à San Francisco, visita les lavages d'or du Sacramento et du fleuve Yuba, et dormit plus d'une fois dans les wigwams des Peaux-Rouges, près de Rogue-River.

A la fin de l'année 1853, Ida Pfeiffer fit voile vers Panama, et de là vers les côtes du Pérou. De Callao elle se rendit à Lima, avec l'intention de traverser les Cordillères pour gagner Lorette, près du fleuve des Amazones, et ensuite gagner la côte orientale de l'Amérique du Sud.

Mais la révolution qui venait d'éclater dans le Pérou força notre voyageuse à chercher un autre endroit pour y passar les Cordillères. Elle rétrograda jusqu'à l'équateur, et au mois de mars 1854 elle commença, à Guayaquil, sa pénible ascension de montagnes. Elle passa les Cordillères près du Chimborazo, parvint au haut plateau d'Ambuto et de Tacunga et eut le bonheur d'y voir le rare phénomène d'une éruption du volcan Cotopaxi, spectacle que lui envia plus tard Alexandre de Humboldt. A son arrivée, le 4 avril, à Quito, elle n'y trouva malheureusement pas l'assistance qu'elle espérait, c'est-à-dire une escorte d'hommes sûrs pour la mener jusqu'au fleuve des Amazones et l'y faire naviguer. Elle renonça donc à son projet primitif et dut repasser par les Cordillères. Près de Guayaquil, elle courut deux fois risque de perdre la vie : d'abord par une chute de mulet, puis en tombant dans le fleuve, peuplé d'un grand nombre de caïmans. Ses compagnons semblaient vouloir la laisser périr, car ils ne lui prêtèrent pas le moindre secours. Aussi fut-ce avec de profonds ressentiments qu'elle tourna le dos à l'Amérique espagnole du Sud. Elle se rendit par mer à Panama et traversa l'isthme à la fin du mois de mai.



Habitation du rajah Brooke, à Sarawak. — Dessin de A. de Bar d'après Hugh Low.

D'Aspinwall elle fit voile pour la Nouvelle-Orléans et y resta jusqu'au 30 juin; puis elle remonta le Mississipi jusqu'à Napoléon, et l'Arkansas jusqu'au fort Smith. Une nouvelle attaque de la fièvre de Sumatra la força à re-



Un Dayak ou indigène de Bornéo. — Dessin de G. Boulanger d'après l'atlas ethnographique des possessions néerlandaises.

noncer à une visite projetée chez les Indiens Cherokées. Elle revint au Mississipi et arriva le 14 juillet à Saint-Louis. Elle visita près de Liban le démocrate badois Hecker, qui y a établi sa résidence.

Elle alla ensuite vers le Nord, à Saint-Paul et aux chutes de Saint-Antoine, se dirigea alors vers Chicago et arriva aux grands lacs et aux chutes du Niagara. Après une excursion dans le Canada, elle resta quelque temps à New-York, à Boston et ailleurs, puis elle s'embarqua, et le 21 novembre 1854, après une traversée de dix jours, elle toucha le sol d'Europe à Liverpool.

Elle rattacha à ce grand voyage autour du monde un petit voyage supplémentaire; elle alla faire une visite à son fils établi à San Miguel, dans les Açores, et ce ne fut qu'au mois de mai 1855 qu'elle revint à Vienne par Lisbonne, Southampton et Londres.

Les collections d'objets intéressants pour l'histoire naturelle et pour l'ethnographie, réunis par Ida Pfeiffer, ont passé en grande partie dans les musées britanniques et dans les cabinets impériaux de Vienne. Alexandre de Humboldt et Charles Ritter s'intéressèrent beaucoup aux travaux d'Ida Pfeiffer, et Humboldt surtout lui donna les plus grands éloges pour son ardeur et son courage. Sur la motion des deux savants, la Société de géographie de Berlin nomma Ida Pfeiffer membre honoraire, et le roi lui conféra la médaille d'or pour les arts et les sciences. Vienne a été bien moins pressée de reconnaître les mérites d'une compatriote, sans doute à cause du vieux principe qu'on n'est pas prophète dans son pays.

Le journal d'Ida Pfeiffer sur ce voyage parut à Vienne sous ce titre; *Meine zweite Weltreise* (*Mon second voyage autour du monde*), 4 vol., 1856.

Dernier voyage d'Ida Pfeiffer. — Appréciation de ses travaux et de sa personne.

Après chacun de ses premiers voyages, Ida Pfeiffer avait eu pendant quelque temps l'idée de se reposer et de ne vivre que de souvenirs. Mais après son second voyage autour du monde, dont le succès avait dépassé toute attente, elle ne songea plus du tout à prendre du repos. Tout en s'occupant de mettre en ordre ses collections et ses notes et à publier son voyage, elle forma le projet de visiter Madagascar, et les propositions mêmes d'Alexandre de Humboldt, qui lui soumettait d'autres plans de voyage, ne purent la détourner du but qu'elle s'était placé devant les yeux.

La relation que nous allons donner de son voyage à Madagascar et les confidences de son fils, M. Oscar Pfeiffer, sur les souffrances et sur la mort de sa mère feront connaître plus en détail les destinées ultérieures d'Ida Pfeiffer. Mais avant de retracer ce dernier acte d'une vie si laborieuse et si active, nous croyons devoir peindre en quelques traits la célèbre voyageuse.

Ida Pfeiffer ne faisait en rien l'effet d'une femme extraordinaire ni d'une femme émancipée ou qui fût plus homme que femme. Au contraire, elle avait dans les pensées et dans les paroles tant de simplicité, de modestie et de naturel, que si on ne l'avait point connue, on aurait eu de la peine à soupçonner qu'elle eût tant vu et tant appris. Il y avait dans tout son être un calme et une tranquillité qui rappelaient plutôt la ménagère uniquement occupée de son intérieur et étrangère à toute exaltation. Beaucoup de personnes aussi, trop promptes à juger Ida Pfeiffer, croyaient ne devoir attribuer son goût des voyages qu'à une curiosité excessive. Mais cette opinion est inconciliable avec un fait qui se manifeste dans tout le caractère d'Ida Pfeiffer, et qui est l'absence complète de toute curiosité banale. Autant sa vie avait été agitée, autant tout dans sa personne était mesuré et paisible. L'observateur le plus attentif n'aurait pu découvrir en elle le désir de se mettre en évidence ou de s'occuper d'objets lointains si peu connus. Sérieuse, très-réservée et avare de paroles, elle n'aurait pu offrir à un étranger qui ne l'aurait pas connue que très-peu de côtés aimables.

Mais quand on parvenait à la considérer de plus près, on voyait, en réunissant différents traits isolés, que, sous des dehors peu apparents, se cachait une femme extraordinaire. La force de la volonté et l'énergie du caractère perçaient bientôt dans certaines expressions. Qu'on y joigne un courage personnel rare chez une femme, une grande indifférence pour la douleur physique et les commodités de la vie, enfin une ardeur infatigable de contribuer au progrès des connaissances humaines, on devra convenir que ce sont là des qualités avec lesquelles on fait quelque chose dans le monde. Ce qui rehaussait encore le prix de ces qualités, c'était l'amour d'Ida Pfeiffer pour la vérité et son respect sévère pour les principes d'honneur et de justice. Elle ne racontait jamais rien qui ne fût pas effectivement arrivé et jamais elle n'a fait une promesse qu'elle ne l'ait tenue. C'était, dans le sens le plus étendu du mot, un noble caractère.

Il est évident que sa véracité reconnue donne un très-grand prix à ses récits, et, comme elle n'était point accessible aux préjugés, son jugement repose toujours sur une base solide et juste. Si, dans sa jeunesse, elle s'était un peu plus occupée des sciences naturelles et si elle avait eu des connaissances positives sur les objets de ces sciences, ses voyages auraient été certainement encore d'une plus grande utilité; mais, au commencement de notre siècle, c'était une chose rare de voir les hommes, en dehors de leur état, s'occuper des sciences naturelles, et à plus forte raison les femmes! Ida sentit bien cette lacune, et, plus avancée en âge, elle songea plusieurs fois à la combler; mais elle n'eut ni le temps ni la patience nécessaires.

Cependant il serait injuste de vouloir pour cela prétendre qu'elle n'a rendu aucun service à la science. Les hommes les plus compétents ne se sont pas rendus coupables de cette injustice. Elle a pénétré dans plusieurs contrées qui n'avaient jamais été foulées par le pied d'un Européen. Protégée par son sexe, même dans les entreprises les plus périlleuses, elle a pu s'avancer tranquil-

lement plus loin qu'il n'eût été permis à un homme de le faire. Ses récits ont donc souvent le mérite de la nouveauté pour la géographie et l'ethnographie, et ils peuvent servir à ramener à leur juste mesure bien des idées fausses ou exagérées. La science a profité également des riches collections qu'elle a rapportées en Europe. Sans doute, elle ne sut pas toujours fixer exactement la valeur des objets qu'elle recueillait; mais beaucoup de ces objets ont une importance réelle, et l'entomologie ainsi que la botanique lui doivent la découverte de nouvelles espèces.

Si l'on compare les résultats de ses entreprises avec sa position et ses ressources, on doit convenir qu'elle a fait des choses surprenantes. Elle a parcouru plus de cent cinquante mille milles par mer et environ vingt mille milles anglais par terre, sans autres moyens pécuniaires que ceux qu'elle se procura par une sage économie et par l'énergie avec laquelle elle sut poursuivre toujours son but. Quelque grand que fût son goût des voyages, on peut dire qu'elle possédait plus encore l'art des voyages. Sans rien sacrifier de sa dignité et sans se rendre importune, elle sut habilement profiter, dans toutes les parties du monde, de l'intérêt qu'elle inspirait. A la fin, elle s'était si bien habituée à voir ses projets rencontrer toute l'assistance possible, que, tout en exprimant toujours sa reconnaissance, elle acceptait les services d'hommes qui lui étaient tout à fait étrangers, comme la chose la plus naturelle. Elle avait même de la peine à étouffer un petit dépit quand elle trouvait qu'on ne témoignait pas assez d'intérêt à sa personne et à ses entreprises. En général, dans les dernières années, elle eut assez de conscience de son mérite pour en faire souvenir quand on la recevait avec des airs de protection ou de condescendance. Les personnes d'un rang élevé ne pouvaient la traiter avec trop de ménagements et d'égards, tandis que dans la société des gens de sa condition, elle n'aurait jamais laissé échapper une parole rude ni fière. Elle détestait les grands airs; partout où elle les rencontrait elle se montrait aussi roide que froide. Aussi prompte à faire éclater sa sympathie que son antipathie, elle ne revenait pas facilement de l'opinion qu'elle s'était une fois formée; même quand elle semblait céder, il se trouvait la plupart du temps qu'elle revenait, par un détour plus ou moins long, à sa première idée.

Elle respectait partout la science, mais surtout chez les personnes versées dans les sciences naturelles. Elle avait un culte enthousiaste pour Alexandre de Humboldt, dont elle ne prononçait jamais le nom sans exprimer sa vénération. La plus grande joie de ses dernières années a peut-être été de voir ses efforts approuvés et encouragés par Alexandre de Humboldt.

Voici la lettre que cet homme éminent sous tant de rapports remit à Mme Pfeiffer au moment où elle se proposait de partir pour Madagascar. Cette lettre forme certes le passe-port le plus honorable qui ait jamais été délivré à aucun voyageur :

Je prie ardemment tous ceux qui, en différentes régions de la terre, ont conservé quelque souvenir de mon nom et de la bienveillance pour mes travaux, d'accueillir avec un vif intérêt et d'aider de leurs conseils le porteur de ces lignes :

MADAME IDA PFEIFFER,

célèbre non-seulement par la noble et courageuse confiance qui l'a conduite, au milieu de tant de dangers et de privations, deux fois autour du globe, mais surtout par l'aimable simplicité et la modestie qui règne dans ses ouvrages, par la rectitude et la philanthropie de ses jugements, par l'indépendance et la délicatesse de ses sentiments. Jouissant de la confiance et de l'amitié de cette dame respectable, j'admire et je blâme à la fois cette force de caractère qu'elle a déployée partout où l'appelle, je devrais dire où l'entraîne, son invincible goût d'exploration de la nature et des mœurs dans les différentes races humaines. Voyageur le plus chargé d'années, j'ai désiré donner à Mme Ida Pfeiffer ce faible témoignage de ma haute et respectueuse estime.

Signé : ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Potsdam, au château de la ville, le 8 juin 1856.

Ida Pfeiffer était petite, maigre et un peu courbée. Ses mouvements étaient mesurés; seulement elle marchait excessivement vite pour son âge. Quand elle revenait d'un voyage, son teint portait fortement la marque des ardeurs du soleil des tropiques; autrement, rien dans ses traits ne faisait soupçonner une existence si extraordinaire. On ne pouvait guère voir de physionomie plus calme; mais, quand elle s'engageait dans une conversation un peu vive et qu'elle parlait de choses qui l'intéressaient, sa figure s'animait et avait quelque chose d'excessivement attachant.

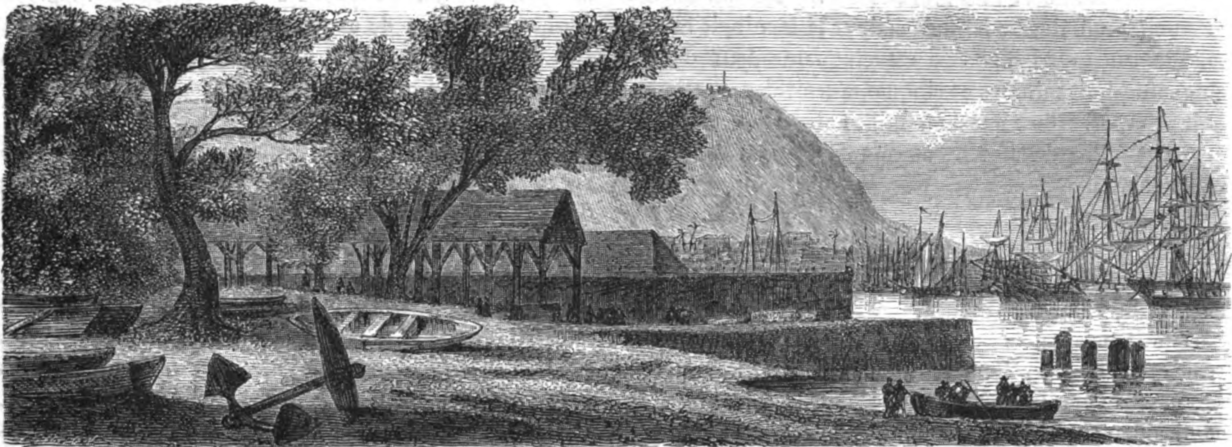
Quant au chapitre si important, pour les femmes, de la toilette, il se réduisait, pour Ida Pfeiffer, aux plus modestes proportions. Jamais on ne la voyait porter de parure ni de bijoux, et il n'est pas une des aimables lectrices de ces lignes qui puisse se piquer d'avoir plus de simplicité dans sa mise et plus d'indifférence pour les exigences de la mode que n'en avait notre illustre voyageuse. Simple et ferme, pleine d'ardeur pour vouloir et pour agir, ayant tout vu et tout connu, sondé plus d'horizons qu'aucune personne de son sexe, Ida Pfeiffer était du nombre de ces caractères qui compensent le manque des dons extérieurs et brillants par la force, l'énergie et le merveilleux équilibre de leur être intérieur.

Traduit par M. W. DE SUCKAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le portique du temple de Boro-Boudo. — Dessin de A. de Bar d'après l'atlas archéologique des possessions néerlandaises



Intérieur de Port-Louis. — Dessin de E. de Berard d'après nature.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER,

RELATIONS POSTHUMES[1].

1856-1857. — TEXTE INÉDIT.

ILE MAURICE.

Départ du Cap. — Passage devant l'île Bourbon. — Ile Maurice. — Prospérité de l'île. — La ville de Port-Louis. — Vie des habitants. Domestiques indiens. — Grands dîners. — Maison de campagne. — Hospitalité des créoles.

Arrivée d'Europe au cap le 17 novembre 1856, je ne tardai pas à voir venir à moi un Français nommé Lambert, qui m'y avait devancée de quelques jours; il avait appris à Paris que je m'étais proposé d'aller à Madagascar, et qu'on m'avait détournée de ce projet. Informé la veille de mon arrivée, il venait m'engager à faire avec lui ce voyage, à moins que je n'y eusse renoncé entièrement. Il annonça qu'il était déjà allé dans cette île il y avait deux ans, et qu'il connaissait personnellement la reine, à qui il avait écrit de Paris pour lui demander l'autorisation de faire dans son pays un second voyage. Il espérait trouver cette permission à Maurice; et dès notre arrivée dans cette île il la demanderait également pour moi, ne doutant nullement qu'on me l'accordât. Si je voulais faire ce voyage, il fallait me décider de suite, car le bateau à vapeur partait le lendemain même pour Maurice.

Le voyage de Maurice à Madagascar ne pouvait, il est vrai, à cause de la saison des pluies, s'entreprendre qu'au commencement d'avril; mais, d'ici là, il serait très-heureux de m'offrir cordialement l'hospitalité chez lui.

Qu'on se figure ma joie, ma surprise! J'avais déjà renoncé à tout espoir d'exécuter ce voyage, et on venait m'offrir aujourd'hui les moyens de le faire de la façon la plus commode et sans danger. Je ne sais pas du tout ce que je répondis à M. Lambert. J'aurais voulu pousser des cris d'allégresse et annoncer mon bonheur à tout le monde. Oui, je puis parler de bonheur, car c'était là une de ces rencontres heureuses qui sont très-piquantes dans les romans, mais très-rares dans la vie réelle.

Le 18 novembre, je partis du Cap pour l'île Maurice sur le bateau à vapeur *Noverno Higginson*, de la force de cent cinquante chevaux, commandé par le capitaine Frenth. Ce bateau avait été nouvellement construit par actions, dont la plus grande partie appartenait à M. Lambert. Ce monsieur ne me laissa pas payer ma place, et il ne l'eût pas souffert quand même il n'aurait pas possédé une seule action. Il prétendit que j'étais son hôte jusqu'à mon départ définitif de Maurice.

Notre traversée de sept cent et quelques lieues marines fut très-heureuse et, bien que nous eussions mis à la voile par une mer orageuse et que les vents nous fussent presque toujours contraires, une des plus rapides effectuées jusqu'à ce jour. A part quelques trombes insignifiantes, nous ne vîmes rien de curieux jusqu'à l'île Bourbon.

Le 1er décembre, nous découvrîmes la terre dès le matin, et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la rade peu estimée de Saint-Denis, capitale de l'île Bourbon.

1. Suite. — Voy. page 289.

Cette jolie petite île, appelée aussi *île de la Réunion*, est située entre Maurice et Madagascar, entre vingt degrés cinquante et une minutes et vingt et un degrés vingt-cinq minutes de latitude sud, et la longitude orientale de son grand diamètre est cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes et cinquante-trois degrés trente-huit minutes. Elle a quarante milles anglais de longueur et trente milles de largeur, et compte environ deux cent mille habitants.

Découverte l'an 1545 par le Portugais Mascarenhas, occupée en 1642 par les Français, elle fut soumise de 1810 à 1814 à l'Angleterre, et lors de la paix générale, elle a fait retour à la France.

L'île Bourbon a de belles chaînes de montagnes et de vastes plaines qui s'étendent le long de la mer. Ses parties basses sont plantées de cannes à sucre qui y viennent admirablement et qui donnent à l'île un aspect d'une extrême fraîcheur et d'une prodigieuse fertilité.

Je ne vis tout cela que du pont, car nous ne restâmes que peu d'heures, et elles furent employées aux formalités d'usage : visites du médecin, de l'officier de la station, de la douane, etc. Ces formalités à peine accomplies, la vapeur se remit à siffler, les roues à entrer en mouvement, et nous reprîmes la route de l'île Maurice, éloignée de cent milles.

Le lendemain nous avions perdu depuis longtemps de vue l'île Bourbon, et nous apercevions déjà l'île Maurice, où, dans l'après-midi, notre vapeur était amarré à Port-Louis, capitale de l'île. Mais il fallut attendre trois heures avant de pouvoir débarquer. Je descendis dans la maison de campagne de M. Lambert.

L'île Maurice offre, de la mer, à peu près le même aspect que Bourbon ; seulement les montagnes sont plus escarpées et étagées en plusieurs chaînes. La ville ne se présente pas si bien que Saint-Denis; il lui manque surtout les grands et superbes édifices qui donnent tant de charme à cette dernière.

L'île Maurice, appelée autrefois île de France, est située dans l'hémisphère austral, par vingt degrés et vingt degrés trente minutes de latitude et entre cinquante-cinq degrés et cinquante-cinq degrés vingt-cinq minutes de longitude. Elle a trente-sept milles anglais de longueur, vingt-huit milles de largeur, et compte cent quatre-vingt mille habitants.

Maurice, comme Bourbon, appartient géographiquement à l'Afrique. Elle fut occupée par les Hollandais en 1576, mais elle passe pour avoir été découverte plus tôt par le Portugais Mascarenhas. Les Hollandais lui donnèrent le nom de Maurice, mais l'abandonnèrent de nouveau en 1712. Trois mois plus tard, les Français s'en emparèrent et l'appelèrent île de France. En 1810, elle fut prise par les Anglais, qui l'ont gardée depuis et lui ont rendu le nom de Maurice.

L'île était inhabitée quand on la découvrit. Les blancs y introduisirent des esclaves : des nègres, des Malabares, des Malgaches, dont le mélange amena dans la suite des variétés de races de tous genres. Depuis l'abolition de l'esclavage en 1825, on fait venir presque tous les travailleurs de l'Inde. Le gouvernement de l'Inde anglaise conclut des marchés de cinq ans avec les individus qui veulent prendre du service à Maurice. Après l'expiration de ce terme, ils peuvent demander à être renvoyés dans leur pays aux frais du gouvernement. Ceux qui ne se présentent pas perdent leur droit à la traversée.

Le maître doit payer au gouvernement pour tout ouvrier, la première année, deux livres sterling, et chacune des années suivantes, une livre sterling. Cet argent couvre les frais de transport, aller et retour. Quant à l'ouvrier, le maître est tenu de lui payer par mois cinq à six roupies (de douze à quinze francs), de le loger et de le nourrir. C'est là la taxe du journalier ordinaire ; pour les cuisiniers, les artisans, le salaire s'élève beaucoup plus haut, en proportion de leur habileté et de leur talent.

Je trouvai les habitants de Maurice dans une très-grande agitation. On venait d'apprendre de Calcutta qu'on y avait défendu l'embarquement des ouvriers, par la raison qu'ils étaient trop maltraités en quarantaine. Cependant l'administration locale était décidée à remédier avec tout le soin possible aux abus actuels de la quarantaine, et l'on espérait voir bientôt révoquée une interdiction qui, en se prolongeant, précipiterait l'île en peu d'années vers sa ruine.

Aujourd'hui elle est dans l'état le plus prospère; les revenus qu'elle rapporte aux colons et au gouvernement sont plus considérables proportionnellement qu'ils ne le sont peut-être nulle part ailleurs. Ainsi, en 1855, il a été produit deux millions et demi de quintaux de sucre, dont la valeur s'élevait à un million sept cent soixante-dix-sept mille quatre cent vingt-huit livres sterling; le revenu du gouvernement montait, la même année, à trois cent quarante-huit mille quatre cent cinquante-deux livres sterling. Les dépenses avaient été de beaucoup inférieures, et comme il en est de même presque tous les ans, et que le surplus ne passe point en Angleterre, mais reste dans le pays, la caisse publique est toujours abondamment pourvue d'argent. Elle possède, dit-on, en ce moment trois cent mille livres sterling; et chaque année voit croître la prospérité de cette île fortunée. En 1857, les revenus du gouvernement augmentèrent de cent mille livres sterling, par le seul produit d'un nouvel impôt sur les spiritueux. Les habitants firent aussi de grands bénéfices, comme le constate la différence entre l'exportation et l'importation. En 1855, la première l'emporta sur la dernière d'un demi-million de livres sterling. Que ne peut-on dire la même chose de beaucoup de grands États de l'Europe !

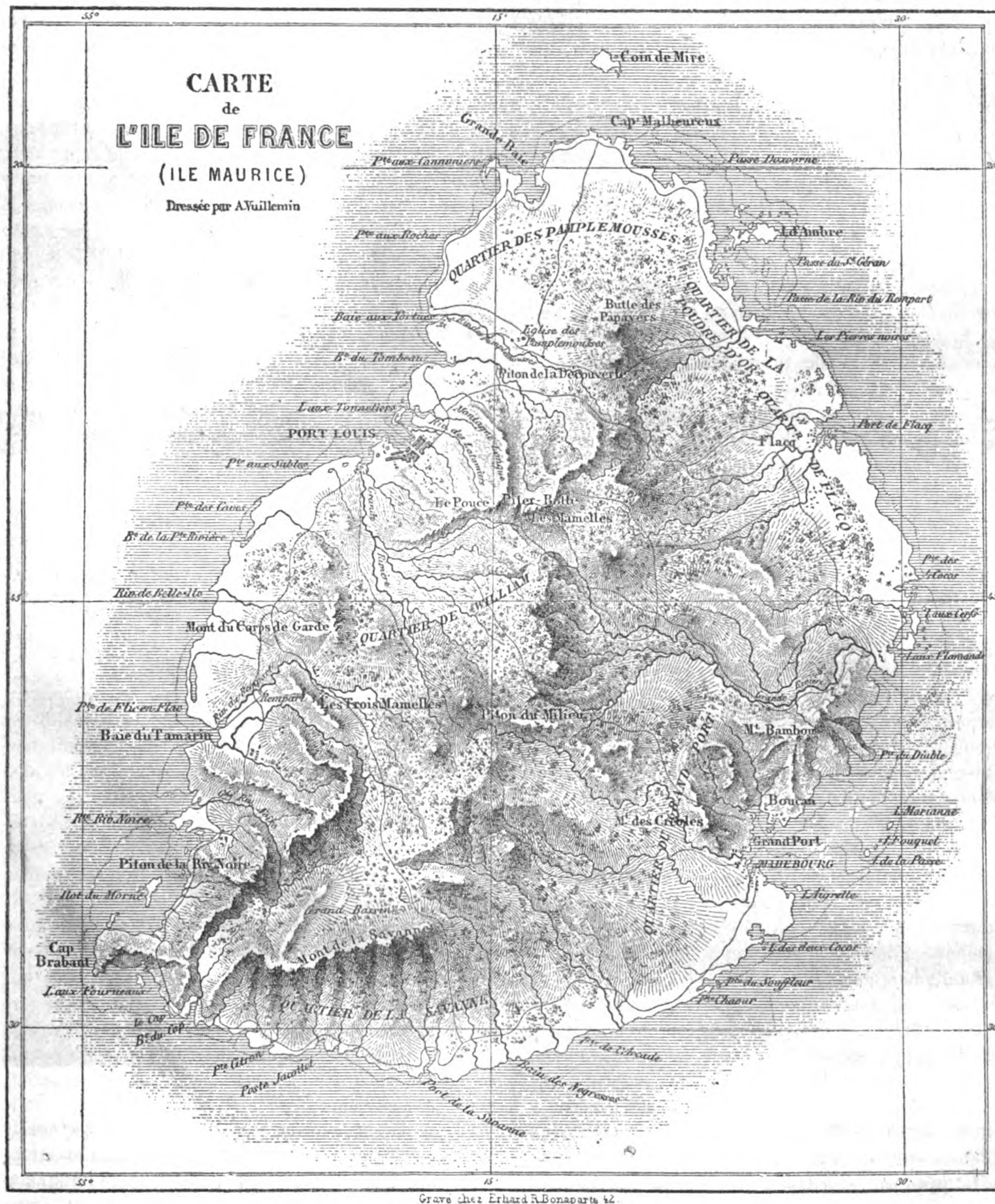
Les employés du gouvernement sont très-bien payés, mais ils touchent bien moins d'appointements que dans l'Inde anglaise, quoique la vie de Maurice soit infiniment plus chère. La cause en est que le climat de l'Inde est regardé comme très-malsain pour les Européens, tandis que celui de Maurice ne l'est pas. Le gouverneur, logé aux frais de l'État, reçoit six mille livres sterling par an.

La maison de campagne de M. Lambert, appelée les Pailles, où je descendis, est à sept milles de la ville,

dans le district de Mocca. Toute l'île est divisée en onze districts.

Je trouvai chez mon aimable hôte tout ce que je pouvais désirer : de beaux appartements, une excellente table, de nombreux domestiques, et en outre la plus grande indépendance ; car M. Lambert partait en voiture tous les matins pour la ville et ne rentrait que le soir.

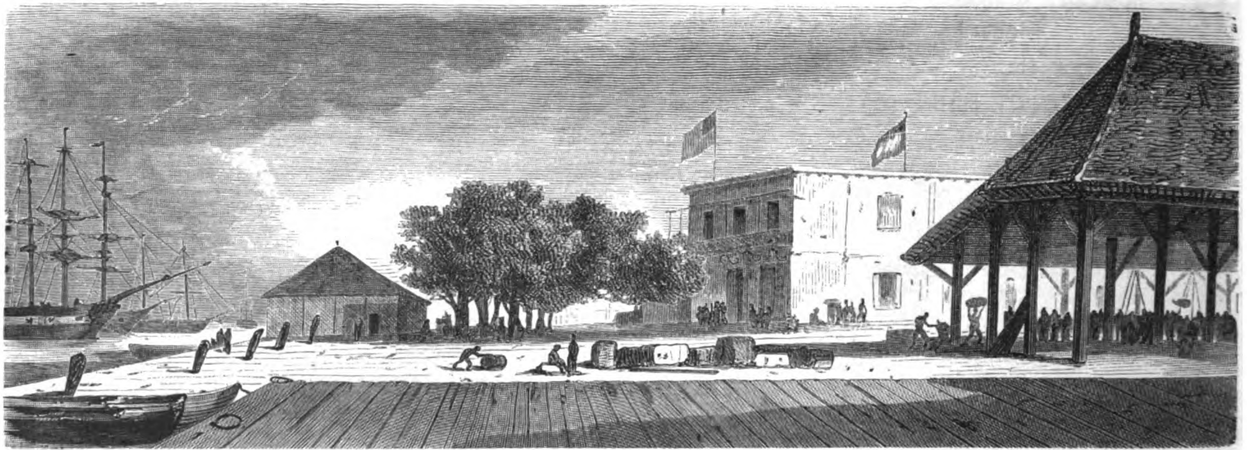
Après m'être reposée quelques jours, je commençai mes excursions. Je visitai d'abord la ville de Port-Louis, qui malheureusement renferme peu de chose à voir.



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

Bien qu'elle soit assez grande et qu'elle ait cinquante mille habitants, elle n'a guère de beaux édifices publics, à l'exception du bazar et du palais du gouvernement, habité par le gouverneur. Les maisons particulières sont généralement petites et n'ont tout au plus qu'un étage. Le pont qui passe sur la grande rivière, où il y a souvent si peu d'eau qu'on la traverse à sec, serait construit avec assez de goût si on n'avait pas économisé sur la largeur ; il est si étroit qu'il n'y a place que pour une voiture à la fois, et que celles qui viennent du côté op-

posé sont obligées d'attendre. Les gouvernements semblent être comme beaucoup de particuliers : tant qu'ils ont peu d'argent ou même des dettes, ils sont généreux et prodigues; mais aussitôt que la fortune leur arrive, ils deviennent économes et avares. Le gouvernement de Maurice du moins paraît être dans ce cas, et malgré son trésor bien rempli, il est beaucoup plus regardant que nos États européens écrasés de dettes. Dira-t-on peut-être que ce n'est pas là une misérable parcimonie de construire un pont si étroit à l'endroit le plus animé, le plus passager de la ville? Deux autres ponts en moellons, à peine terminés, s'écroulèrent pendant mon séjour, mais heureusement sans blesser personne. Les gouverneurs ne songent ici qu'à remplir les caisses de l'État; leur plus grande gloire est de pouvoir dire que sous leur administration le trésor s'est accru de tant et tant de mille



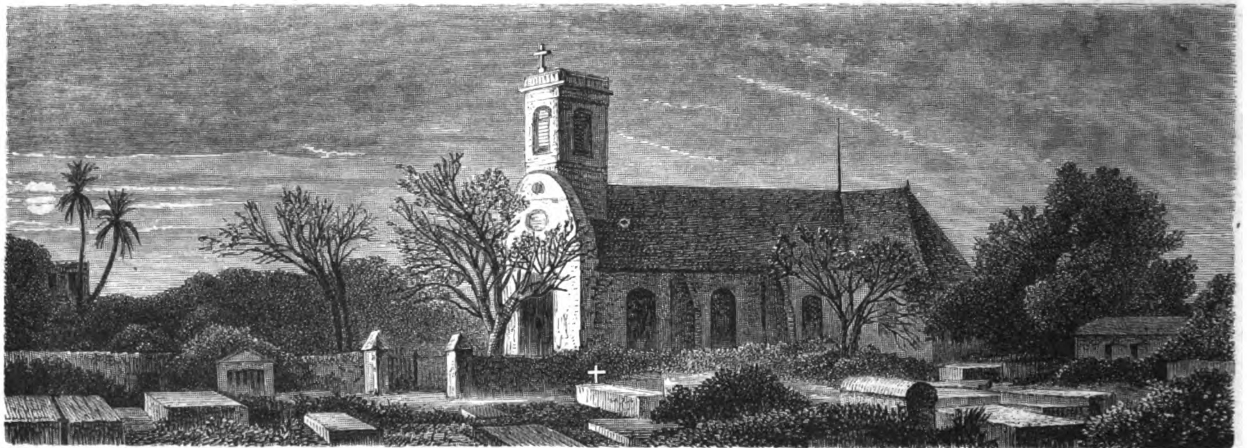
Le quai, à Port-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

livres sterling. D'après cette manière de voir, le gouverneur actuel, trouvant beaucoup trop élevé le devis présenté pour la construction des deux ponts en pierre, avait fait des réductions, ici sur les matériaux, là sur la main-d'œuvre, et son économie est tombée dans l'eau.

La ville possède aussi une promenade appelée Champ de Mars, mais qui est peu fréquentée, et un théâtre sur lequel joue une troupe française.

Les gens riches vivent la plupart dans leurs maisons de campagne, et ne viennent que pendant la journée à la ville.

La vie des Européens et des créoles est à peu près la



Eglise des Pamplemousses. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

même à Maurice que dans l'Inde anglaise ou dans l'Inde hollandaise : au lever du soleil, on prend une tasse de café au lait qu'on vous apporte dans votre chambre à coucher; entre neuf et dix heures, la cloche sonne pour le déjeuner, composé de riz et de quelques plats chauds, et à une ou deux heures, on goûte avec des fruits ou avec du pain et du fromage. Le principal repas a lieu le soir, et d'ordinaire seulement après sept heures.

La vie est très-chère ; la nourriture est peu délicate ; le loyer des maisons et les domestiques se payent des prix exorbitants. L'entretien convenable mais fort simple d'une famille ayant trois ou quatre enfants coûte par mois deux cent cinquante à trois cents écus (l'écu vaut 5 francs 20 centimes). Les domestiques, quoique infiniment moins nombreux que dans l'Inde, dépassent de beaucoup le nombre de ceux qu'on emploie en Europe. Les familles qui font peu de dépense ont d'ordinaire un domestique, un cuisinier, un homme pour porter l'eau et nettoyer la



Vue générale de Port-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

vaisselle, un autre homme pour laver le linge, et deux garçons de douze à quatorze ans. La dame a en outre une femme de chambre et une ou plusieurs servantes pour les enfants, suivant leur nombre. Celui qui possède des chevaux a encore besoin d'un cocher pour chaque paire de ces animaux. Voici quels sont à peu près les gages mensuels des domestiques. Un cuisinier ordinaire reçoit dix à douze dollars; un domestique ou une servante, huit à dix écus; un cocher, quinze à trente écus. Le valet le plus ordinaire reçoit au moins six dollars; chaque garçon touche deux dollars et en outre est habillé. On loge les domestiques, mais on ne les nourrit pas. Dans l'Inde anglaise, on ne donne pas aux domestiques autant de roupies qu'on leur donne ici d'écus. La nourriture leur revient à un écu et quart par mois; ils mangent du riz et du piment, quelques légumes et du poisson, et tout cela est à très-bas prix. Je ne connais pas de pays où l'on soit plus mal servi, à l'exception peut-être d'Amboine dans les îles Moluques. Il faut emmener partout ses domestiques; car lorsqu'on va voir quelqu'un à la campagne, sans être suivi d'un homme pour vous servir, on court risque de ne trouver ni lit fait, ni eau dans sa carafe. Les pauvres dames ont vraiment beaucoup de mal à tenir leurs maisons tant soit peu en ordre. Dans l'Inde elles sont infiniment plus heureuses : là le premier domestique, sous le titre pompeux de majordome, est chargé de la haute direction de la maison; les meubles, la vaisselle, le linge et l'argenterie, tout lui est confié, et il en répond; il règle les comptes, il surveille les domestiques, renvoie ceux qui ne lui plaisent pas et en arrête d'autres. Si l'on n'est pas content de quelque chose, c'est au majordome qu'on s'adresse. Mais ici, au contraire, les maîtresses de maison sont obligées de s'occuper elles-mêmes de tous ces fastidieux détails, et comme les dames créoles ne se distinguent pas précisément par l'activité et l'ordre, il ne faut pas s'étonner de voir d'ordinaire leurs maisons assez mal tenues. Je ne conseillerais à personne de pousser l'indiscrétion jusqu'à mettre les pieds dans une pièce autre que celle de réception.

Il y a peu de réunions à Maurice. On n'y trouve pas même de cercle. La principale cause, c'est que la société se compose par moitié de Français et d'Anglais, deux nations qui ont une grande incompatibilité d'idées et de caractère.

Indépendamment de cette raison fondamentale, il y en a encore d'autres, c'est qu'on dîne très-tard et que les distances sont fort grandes. Comme je l'ai déjà fait remarquer, on dîne dans la plupart des maisons à sept ou huit heures, ce qui fait perdre toute la soirée. Dans d'autres pays chauds, où on a également la coutume de demeurer hors de la ville dans des maisons de campagne; les messieurs rentrent d'ordinaire de leurs affaires à cinq heures; on dîne à six, et à sept on est prêt à recevoir des visites ou des amis.

Mais ici on fait les visites dans l'après-midi (après le dîner il est naturellement trop tard), et si on veut avoir quelques personnes le soir, il faut les inviter à dîner avec beaucoup de cérémonie. Dans ces dîners règne l'étiquette la plus gênante. Tout le monde y vient en grande toilette, comme s'il s'agissait d'une invitation à la cour. Les fonctionnaires sont ordinairement en uniforme. A table on est souvent placé à côté de personnes dont on ne sait pas même les noms, et après s'y être ennuyé deux longues heures, on ne passe qu'après neuf heures dans les salons de réception, pour s'y ennuyer encore quelque temps. On fait très-rarement de la musique; il y a bien des cartes sur des tables à jeu, mais je n'ai jamais vu jouer personne. Chacun attend avec impatience le moment de pouvoir se retirer décemment, rend grâces au ciel de voir la soirée finie, et n'en accepte pas moins la prochaine invitation avec le plus grand empressement.

Mais ces dîners n'ont pas lieu très-souvent; car quelque disposés que soient les gens, par amour pour la bonne société et pour une table bien servie, à braver héroïquement l'ennui, le généreux amphitryon doit, de son côté, considérer que chaque couvert lui revient, sans vin, au moins à six ou huit écus. Pour étancher la soif de ses chers convives, il n'en dépense guère moins; car les Français aussi bien que les Anglais aiment les bons vins, et il faudrait que Maurice ne fût pas une possession anglaise pour que les vins les plus délicats n'eussent pas trouvé accès dans cette colonie.

Pour l'heureux convive, s'il a le malheur de n'avoir ni chevaux ni voiture, un pareil dîner lui coûte également assez cher, car il lui faut ordinairement franchir quatre à six milles et quelquefois plus, et la location d'une voiture se paye au moins cinq écus.

A la campagne on trouve également, mais non partout, une plus grande hospitalité qu'à la ville. Je refusai la plupart des invitations, surtout celles où je devais m'attendre à plus d'étiquette que de cordiale gaieté. Je n'ai jamais aimé les visites de cérémonie ni les réunions d'apparat, tandis que je me suis toujours plu dans un petit cercle de personnes aimables et instruites. Sous ce rapport je n'eus qu'à me louer de l'accueil aimable qu'on me fit dans quelques maisons, surtout dans les familles anglaises Kerr et Robinson, qui demeuraient toutes deux dans le district de Mocca. M. Kerr a vécu longtemps en Autriche et a adopté, avec la langue de mes bons compatriotes, leur bonhomie naturelle. Sa femme n'avait également rien de cette roideur qu'on reproche tant aux Anglais. Aussi, quand j'avais besoin de quelque chose, je n'hésitais jamais à m'adresser à cette gracieuse famille. Je me trouvais chez eux absolument comme chez moi. Dans la famille Robinson, composée aussi de bien bonnes et aimables gens, j'entendais la meilleure musique, leurs trois filles, grandes demoiselles bien élevées, jouant parfaitement du piano.

Mocca se distingue des autres districts de l'île par l'agrément de son climat, surtout à cinq ou six milles de la ville, où le sol s'élève déjà de mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le pays est très-pittoresque. Les roches volcaniques y offrent les formes les plus bizarres. La végétation est admirable. Une particularité que j'ai moins remarquée dans d'autres districts, ce sont de larges et profondes

crevasses qui forment des gorges très-étendues. J'en visitai plusieurs, entre autres une placée sur un petit plateau tout à fait dans le voisinage de la maison de campagne appartenant à M. Kerr. Elle pouvait avoir de vingt-cinq à trente mètres de profondeur, et dans le bas environ douze mètres de largeur. En haut cette largeur était bien plus considérable. Les parois étaient tapissées de beaux arbres, de charmants buissons et de plantes grimpantes, et dans le fond coulait, en formant quelques jolies cascades, une rivière d'une eau limpide comme le cristal.

Une des plus belles vues peut-être de toute l'île est celle dont on jouit du haut de Bagatelle, la villa de M. Robinson. D'un côté le regard se repose sur des chaînes de montagnes pittoresques, tandis que de l'autre côté il s'étend sur des champs d'une riante fertilité et sur l'immensité de l'Océan. Quand le ciel est pur on découvre, dit-on, jusqu'à l'île Bourbon.

De toutes les villas que je vis à Maurice, celles de MM. Robinson et Barday me parurent les plus belles. Les habitations sont entourées de parcs et de jardins, disposés avec beaucoup de goût, dans lesquels les fleurs et les arbres des tropiques, surtout des palmiers d'une grande beauté, se marient à toutes les plantes d'Europe. Chez M. Robinson j'ai mangé d'aussi bonnes pêches qu'en Allemagne ou en France.

Les maisons de ces deux messieurs se distinguent aussi d'une manière très-avantageuse de toutes celles de l'île. Les appartements sont hauts et spacieux. Les aménagements sont très-commodes, et l'ordre et la propreté règnent partout.

Ces éloges ne peuvent guère être adressés aux villas des créoles. A parler franchement, je prenais la plupart d'entre elles pour des cabanes de pauvres paysans. Elles sont presque toutes construites en bois, très-petites et très-basses, à moitié cachées par les arbres; on ne croirait réellement pas que de telles baraques sont habitées parfois par des gens très-riches.

Le dedans répond tout à fait à l'extérieur. Le salon de réception et la salle à manger peuvent encore passer; mais les chambres à coucher sont si petites qu'un ou deux lits et quelques chaises suffisent à les remplir entièrement. Et songez qu'à Maurice la chaleur est si accablante, qu'on y a, plus que partout ailleurs, besoin d'appartements hauts et spacieux. Pour mettre le comble aux agréments de ces habitations, leurs propriétaires ont souvent la singulière idée de couvrir une partie des maisons en zinc. Quand on a le malheur de se voir assigner pour logement une pareille chambre sous le toit, on peut s'y faire une idée du supplice qu'enduraient les malheureux prisonniers sous les plombs de Venise. Toutes les fois que mon mauvais destin me conduisait dans une semblable maison, je voyais venir la nuit avec une véritable angoisse. Ordinairement je la passais sans dormir, baignée de sueur et prête à étouffer faute d'air. A Ceylan on couvre quelquefois aussi les toits en plomb ou en zinc; mais les maisons y sont infiniment plus hautes, et puis le zinc n'est pas exposé aux rayons brûlants du soleil, mais toujours couvert de bois et de paille.

Je trouvai beaucoup de ces maisons si dégradées et pour ainsi dire si prêtes à tomber que je ne pouvais assez admirer le courage des gens qui osaient les habiter. Pour moi, je ne rougis pas d'avouer qu'à chaque coup de vent je craignais de voir la maison s'écrouler, et cela d'autant plus qu'à Maurice les coups de vent sont excessivement violents et que les ouragans y font quelquefois de très-grands ravages. Ce sont ces coups de vent et ces ouragans que les bons créoles donnent comme excuse du peu de hauteur de leurs maisons; ils prétendent que des édifices plus élevés ne sauraient résister à la tempête. Certainement non, s'ils sont aussi mal bâtis que leurs cabanes, mais les maisons de campagne de MM. Barday et Robinson, quoique hautes et grandes, et déjà construites depuis des années, ont parfaitement résisté aux coups de vent et aux ouragans. J'ai déjà fait remarquer qu'à la campagne on rencontre plus d'hospitalité qu'à la ville. Cependant j'ai appris à mes dépens qu'il n'en est pas de même partout. Si dans certaines maisons, comme chez les familles Kerr, Robinson, Lambert et autres je me trouvais tout à fait à mon aise, il m'arriva parfois aussi d'être trompée par l'amabilité apparente des créoles et d'accepter des invitations dont les suites me faisaient saluer ma liberté recouvrée avec un véritable bonheur.

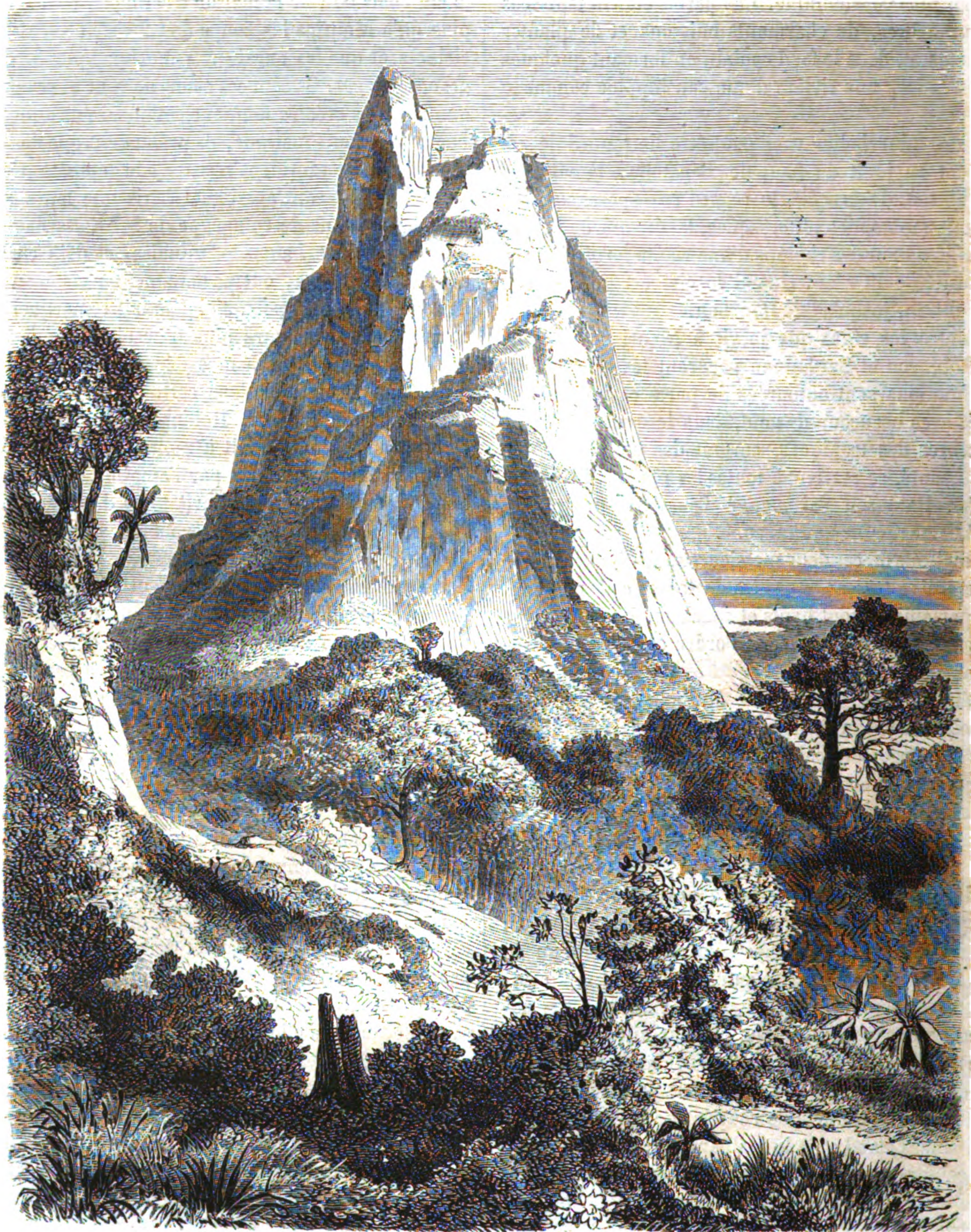
Des personnages influents et haut placés ont naturellement beaucoup de chance d'être partout accueillis avec une prévenance marquée; mais pour des étrangers ou des hôtes ordinaires dont on n'a rien à espérer, on se met généralement peu en frais. On leur donne bien à manger et à boire, mais c'est tout. On les loge dans un pavillon ou petite cabane qui est souvent à plus de trente mètres du corps de logis principal, de sorte qu'ils ont le plaisir de faire pour chaque repas une promenade sous la pluie ou sous un soleil brûlant. Et si le corps de logis principal est incommode et délabré, on se figure sans peine que ce doit être le pavillon.

Il se compose d'ordinaire de deux ou trois petites chambres dont les portes et les fenêtres ne ferment pas, où les carreaux cassés laissent entrer la pluie, et où les serrures sont si rouillées qu'il faut barricader sa porte pour qu'elle ne s'ouvre pas à chaque coup de vent.

Chacune des petites pièces renferme un lit, une méchante table et une ou deux chaises. Quant à une armoire, je n'en vis nulle part. Aussi me fallut-il toujours laisser emballés mes vêtements et mon linge, et à chaque objet dont j'avais besoin j'étais obligée de me baisser pour ouvrir et fermer ma malle.

Encore ces désagréments matériels ne seraient-ils rien si on trouvait quelques dédommagements dans l'amabilité et les prévenances de ses hôtes. Mais c'est rarement le cas. Dans presque toutes les maisons l'étranger est toute la journée abandonné à lui-même. Personne ne s'occupe de lui ni ne cherche à lui procurer quelque distraction. Il y a ordinairement sur chaque ha-

bitation cinq à six chevaux; mais ils sont tous affectés au service du maître de la maison ou à celui de ses fils. On ne les offre jamais à l'hôte, et la maîtresse même du logis n'a que rarement le plaisir de pouvoir dire: « Aujourd'hui je sortirai en voiture. » Aussi me fallut-il, dans un pays aussi chaud que Maurice, me refuser le plus souvent la douceur si nécessaire d'un bain froid, excepté quand il pleuvait. Dans ce cas je prenais un bain forcé dans ma chambre, car généralement le toit était si délabré que l'eau filtrait à travers de tous les côtés.



Ile Maurice : Piton de la Montagne-Longue. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Les plantations de cannes à sucre. — Les ouvriers indiens. — Un procès. — Le jardin botanique. — Plantes et animaux. — Singulier monument. — Paul et Virginie. — Cascade. — Mont Orgueil. — Les créoles et les Français. — Adieux à l'île Maurice.

Dans le district des Pamplemousses, où se trouve aussi le jardin botanique, je visitai la plantation de Monchoisy, appartenant à M. Lambert. Le directeur, M. Gilai, eut la complaisance de me conduire dans les champs et dans les établissements et de me donner sur la culture et sur l'exploitation de la canne à sucre des explications si précieuses, que je tâcherai de reproduire ses paroles aussi bien que possible.

La canne à sucre ne s'obtient pas par semis, mais par boutures. Il lui faut dix-huit mois pour mûrir. Mais comme pendant ce temps la tige principale produit déjà des rejetons, les autres récoltes se font toutes au bout d'un an. On peut donc arriver à avoir quatre récoltes en quatre ans et demi. Après la quatrième récolte, il faut débarrasser tout à fait le champ des cannes. Si la terre est une terre vierge, sur laquelle il n'y ait eu auparavant aucune plantation, on peut y remettre de nouvelles boutures de canne et faire de cette manière huit récoltes en



Ile Maurice : Le Peter-Booth. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

neuf ans. Dans le cas contraire, après l'enlèvement des cannes, on plante de l'ambrezade, plante dont le feuillage touffu atteint environ trois mètres de haut, et dont les feuilles, tombant sans cesse, pourrissent et servent d'engrais. Au bout de deux ans, on arrache l'ambrezade et on recommence à planter la canne à sucre.

Il y a environ dix ans qu'on a essayé, dans différentes localités, de fumer les champs avec du guano on en a obtenu les meilleurs résultats. Les bonnes terres ont rapporté par acre jusqu'à huit mille livres, et sur les mauvaises, qui ne produisaient tout au plus que deux mille livres, on a pu doubler ce chiffre.

Je fus très-étonnée de voir les grandes belles plaines des Pamplemousses couvertes de gros blocs de lave. On croirait que ce sol ne doit rien produire; mais il est au contraire très-favorable à la culture de la canne à sucre, qui ne supporte pas une trop longue sécheresse. On la plante entre les fragments de la roche volcanique qui conserve l'eau de pluie entre ses fissures et ses anfractuosités, de manière que le sol garde longtemps son humidité.

Quand la canne est parvenue à maturité et que la récolte commence, on ne coupe chaque jour que juste ce qu'il faut pour le travail du pressoir et de la raffinerie; car le suc de la canne se gâte très-vite par la grande chaleur.

La canne subit une pression si forte entre deux cylindres mus par la vapeur, qu'elle en sort tout aplatie et complétement sèche; elle peut ensuite servir comme combustible sous les chaudières.

Le suc coule successivement dans six chaudières, dont la première est la plus fortement chauffée; sous chacune des suivantes la force du feu diminue. Dans la dernière chaudière, le sucre est déjà réduit à quarante-cinq pour cent; il arrive ensuite sur de grandes tables de bois où on le laisse se refroidir pendant quatre à cinq heures. La masse s'y change déjà en cristaux de la grosseur d'une tête d'épingle. Enfin, on verse ou plutôt on jette le sucre dans des vases en bois qui sont percés de petits trous pour laisser filtrer le sirop contenu dans le sucre.

Toute l'opération demande huit à dix jours. Avant d'emballer le sucre, on l'étale sur de grandes terrasses où on le laisse sécher quelques heures au soleil. On l'embarque en sacs de cent cinquante livres.

La plantation de cannes à sucre de M. Lambert contient deux mille acres de terre dont on n'exploite toujours, naturellement, qu'une partie. Il a six cents ouvriers, occupés pendant sept mois dans les champs et pendant les cinq autres à la récolte et au raffinage. Dans une bonne année, c'est-à-dire quand il pleut beaucoup et que la saison des pluies commence de bonne heure et dure longtemps, M. Lambert retire de sa plantation trois millions de livres de sucre; mais il est déjà très-content quand elle lui rapporte deux millions et demi. Cent livres de sucre se payent trois à quatre écus.

Le plus fort planteur à Maurice est aujourd'hui un certain M. Rochecoute, qui récolte tous les ans environ sept millions de livres

On ne peut donc s'étonner que le sucre, et rien que le sucre, soit la grande affaire de l'île. Toute entreprise, toute conversation se rapporte au sucre. On pourrait appeler Maurice l'île au sucre, et elle devrait porter dans ses armes une botte de cannes croisée avec quelques sacs de sucre.

Pendant mon séjour, qui dura plusieurs semaines, j'eus l'occasion d'observer la condition des ouvriers. Les ouvriers, appelés ici *coolis*, viennent, comme je l'ai déjà fait remarquer, du Bengale, de l'Hindoustan et du Malabar. Ils s'engagent pour cinq ans, et le maître qui les emploie, indépendamment de la somme à payer au gouvernement pour la traversée, donne par mois, à chaque ouvrier, de deux écus et demi à trois écus et demi, cinquante livres de riz, quatre livres de poissons séchés, quatre livres de haricots, quatre livres de graisse ou d'huile, du sel à discrétion et une petite cabane vide comme logement.

La position de l'ouvrier est bien moins bonne que celle d'un domestique. L'ouvrier est soumis à un rude travail dans les champs et dans les raffineries, et il est bien plus exposé aux caprices de son maître, qu'il ne peut pas quitter avant l'expiration du contrat. Il peut, il est vrai, se plaindre s'il est traité trop durement; il y a des juges et des lois; mais, comme les juges sont souvent eux-mêmes planteurs, il est rare qu'on rende justice au pauvre ouvrier. Souvent aussi, il est encore obligé d'aller chercher les tribunaux à huit ou dix milles. Les jours de la semaine, il n'a pas le temps d'y aller, et les dimanches les tribunaux sont fermés. Quand il réussit, après beaucoup de peine, à arriver jusqu'au tribunal, il s'y trouve peut-être justement une grande quantité d'affaires à l'ordre du jour; on ne peut pas l'entendre, et, renvoyé à un autre jour, il a fait ses huit ou dix milles pour rien. En outre, pour aggraver les difficultés, on ne l'admet même pas devant le tribunal sans témoins. Où les prendrait-il? Aucun de ses compagnons d'infortune n'ose lui rendre ce service, de peur d'être puni ou même maltraité par son maître.

Je raconterai à ce sujet une affaire arrivée à Maurice pendant que j'y étais.

Il y avait dans une plantation dix ouvriers qui se proposaient de quitter leur maître à l'expiration de leur contrat et d'aller s'engager chez un autre. Le planteur l'apprit trois semaines avant la fin du temps de service de ces ouvriers; il en décida dix autres à présenter devant le tribunal les papiers de ceux-ci comme les leurs et à faire prolonger le contrat d'un an. Puis, tout s'étant accompli au gré du maître, il fit comparaître devant lui individuellement chacun des mécontents, et, lui montrant le papier, lui signifia qu'il avait encore un an à rester à son service. Les ouvriers prétendirent naturellement que c'était impossible, qu'ils n'avaient pas été au tribunal et qu'ils n'avaient pas même eu le papier entre les mains. Mais le planteur leur répondit que l'écrit était parfaitement en règle et que, s'ils voulaient se plaindre, le tribunal ne les entendrait pas et leur infligerait même une peine corporelle; que, pour lui, dans ce cas, il ne leur donnerait pas sans plaider leur salaire (qu'il leur devait depuis cinq mois).

Les pauvres ouvriers ne savaient que faire. Heureusement il demeurait dans le voisinage un haut fonctionnaire généralement connu comme grand philanthrope. Ils allèrent le trouver, lui exposèrent leur affaire et lui demandèrent sa protection, qu'il leur accorda aussitôt. Le procès, une fois engagé, suivit une marche très-lente, aucun des gens du planteur n'ayant osé porter témoignage contre lui. Du reste, avec la meilleure volonté du monde cela leur eût été difficile, le planteur ayant défendu pendant tout le temps du procès à ses ouvriers de

sortir, les faisant surveiller de près et ne les laissant communiquer avec personne.

Dans le cours de deux mois et demi il y eut cinq séances ou interrogatoires. Les trois premiers eurent lieu en présence d'un seul juge qui était en outre planteur. Le protecteur des pauvres plaideurs insista pour qu'il y eût trois juges nommés comme le prescrivait la loi, et pour que l'un des juges, que sa qualité de planteur pouvait faire considérer comme partial, ne siégeât pas dans l'affaire. Comme cette demande venait d'un homme puissant et qu'elle était d'ailleurs conforme à la loi, il fallut bien y acquiescer, et le premier juge n'assista aux deux dernières séances que pour donner les éclaircissements nécessaires sur celles qui avaient précédé.

Dans la cinquième séance le procès fut, il est vrai, décidé en faveur des ouvriers, mais par un arrêt étrange, auquel je ne me serais jamais attendue dans un pays placé sous l'administration anglaise.

Le juge ou planteur, qui dans les trois premières séances avait interrogé les ouvriers, déclara que quand les dix hommes étaient venus le trouver, il n'avait pas pu savoir s'ils étaient vraiment les propriétaires des papiers, vu qu'il venait presque tous les jours des centaines d'ouvriers avec de semblables requêtes. Il avait écrit le nouveau contrat sur du papier sans timbre, n'en ayant pas sous la main de timbré, et les ouvriers, dont aucun ne savait écrire, avaient mis dessous des croix. Plus tard il avait fait transcrire le contrat sur du papier timbré (car sans cela il aurait été nul), et pour ne plus déranger les ouvriers, son secrétaire y avait apposé des croix. Or, comme les ouvriers n'avaient pas mis eux-mêmes les croix sur le papier timbré, le contrat était nul et les ouvriers demeuraient libres. C'est ainsi que se termina le procès.

Mais l'affaire se fût réellement passée d'une manière tout autre, si les ouvriers n'avaient pas eu de protecteur influent, et le juge planteur eût décidé l'affaire en faveur du maître. L'intervention du fonctionnaire puissant força les juges à se prêter au moins à un simulacre de justice, et pour cela ils eurent recours à un faux qui, dans tout autre pays, eût fait perdre non-seulement leurs places au juge et au secrétaire, mais qui leur eût encore assuré pour quelques années la pension et le logement dans un certain établissement public de l'État.



Ile Maurice : Montagne de la Découverte. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Le planteur aussi échappa à toute punition, quoique d'après les lois très-indulgentes en vigueur à Maurice, pour les colons, il eût, me dit-on, mérité, indépendamment d'une amende, une année de prison.

Pour couronner sa belle action, il frustra encore les pauvres ouvriers du salaire du dernier mois, en prétendant qu'ils avaient peu travaillé et cassé ou volé une partie des outils.

Ce misérable est très-considéré à Maurice, où il est reçu partout dans la société. En effet, il est riche et va régulièrement à l'église, et dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on a sur la richesse et sur la religion des idées toutes particulières, mais qui n'entreront jamais dans la tête des honnêtes gens.

Je ne voulus pas quitter les Pamplemousses sans visiter le jardin botanique placé sous la direction de l'habile et savant M. Duncan.

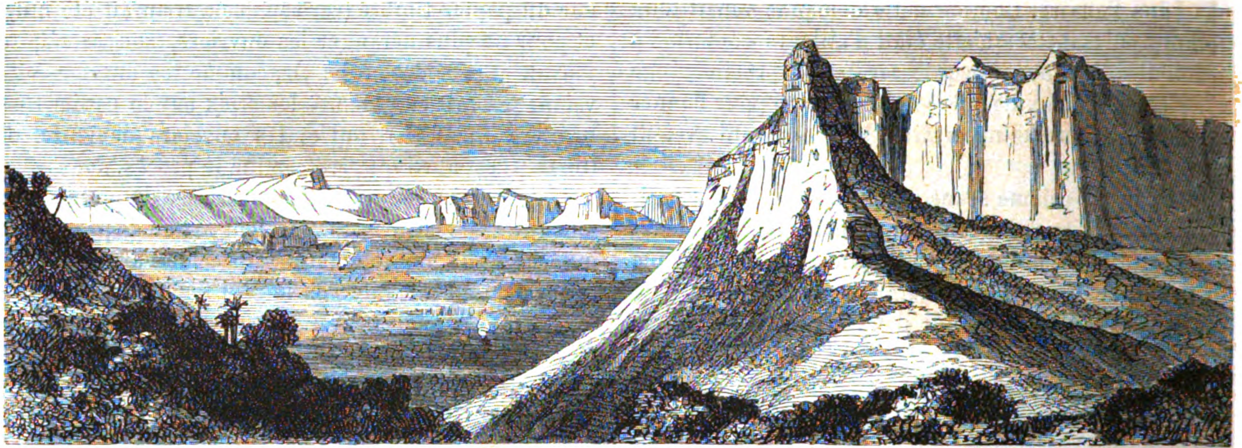
Je m'étais à peine entretenue un quart d'heure avec cet aimable homme, Écossais de naissance, qu'il m'invita de la manière la plus gracieuse à venir passer quelques jours dans sa maison pour pouvoir examiner à loisir les richesses que renfermait le jardin. Quoique l'expérience faite à Maurice m'eût rendue un peu circonspecte en fait de visite, je ne pus cependant pas résister à l'air de bonhomie de M. Duncan. Je restai chez lui et je n'eus pas à m'en repentir. M. Duncan était sobre de paroles, mais il fit tout ce qui dépendait de lui pour me rendre le séjour de sa maison agréable. Lorsqu'il vit que je cherchais des insectes, il me vint personnellement en aide, m'apportant à chaque instant quelque chose pour ma collection.

Je parcourus avec lui, à diverses reprises, le jardin botanique, qui est très-riche et contient des plantes de toutes les parties du monde. J'y vis pour la première fois des plantes et des arbres originaires de Madagascar

et parfaitement acclimatés dans l'île. J'admirai particulièrement une plante aquatique, l'*hydrogiton fenestralis*, dont les feuilles, longues d'environ huit centimètres et larges de près de trois, sont percées à jour comme par un effet de l'art. Un spécimen du genre baobab, ou *adansonia digitata*, me frappa non par sa beauté, mais par sa laideur. Son tronc, d'une grosseur difforme jusqu'à la hauteur de trois mètres et demi, s'amincit ensuite subitement; son écorce, d'une vilaine couleur claire, est tout à fait lisse et presque luisante.

Il y avait encore beaucoup d'arbres à aromes et quelques pieds du charmant palmier d'eau que j'avais déjà vu à Batavia, et que j'ai décrit dans ***Mon second voyage autour du Monde***.

Je ne suis pas botaniste et ne puis pas donner une description complète de ce jardin, mais des personnes qui s'y connaissent m'ont dit qu'il est arrangé avec beaucoup de goût et d'intelligence. A voir le nombre et la diversité des plantes et l'étendue des cultures, qui doivent demander beaucoup de soins, on ne se douterait pas que M. Duncan ne dispose que d'un nombre de bras fort limité. Le gouvernement ne lui accorde que vingt-cinq ouvriers (Bengalais et Malabares), qui ne font certainement pas autant de besogne que huit ou dix hommes vigoureux d'Europe.



Ile Maurice : Montagne du Corps de garde (voy. p. 318). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Puisque je parle des plantes et des arbres, il faut aussi que je dise quelques mots des fruits que l'on trouve à Maurice. Les plus communs sont diverses espèces de bananes et de mangues, des oranges, des beurres, des ananas, des melons et des pastèques. Ces derniers cucurbitacés atteignent ici une grosseur extraordinaire (quelques-uns pèsent plus de trente livres), mais ils ont peu de goût. Les pêches sont abondantes, mais elles demandent pour être bonnes des soins particuliers.



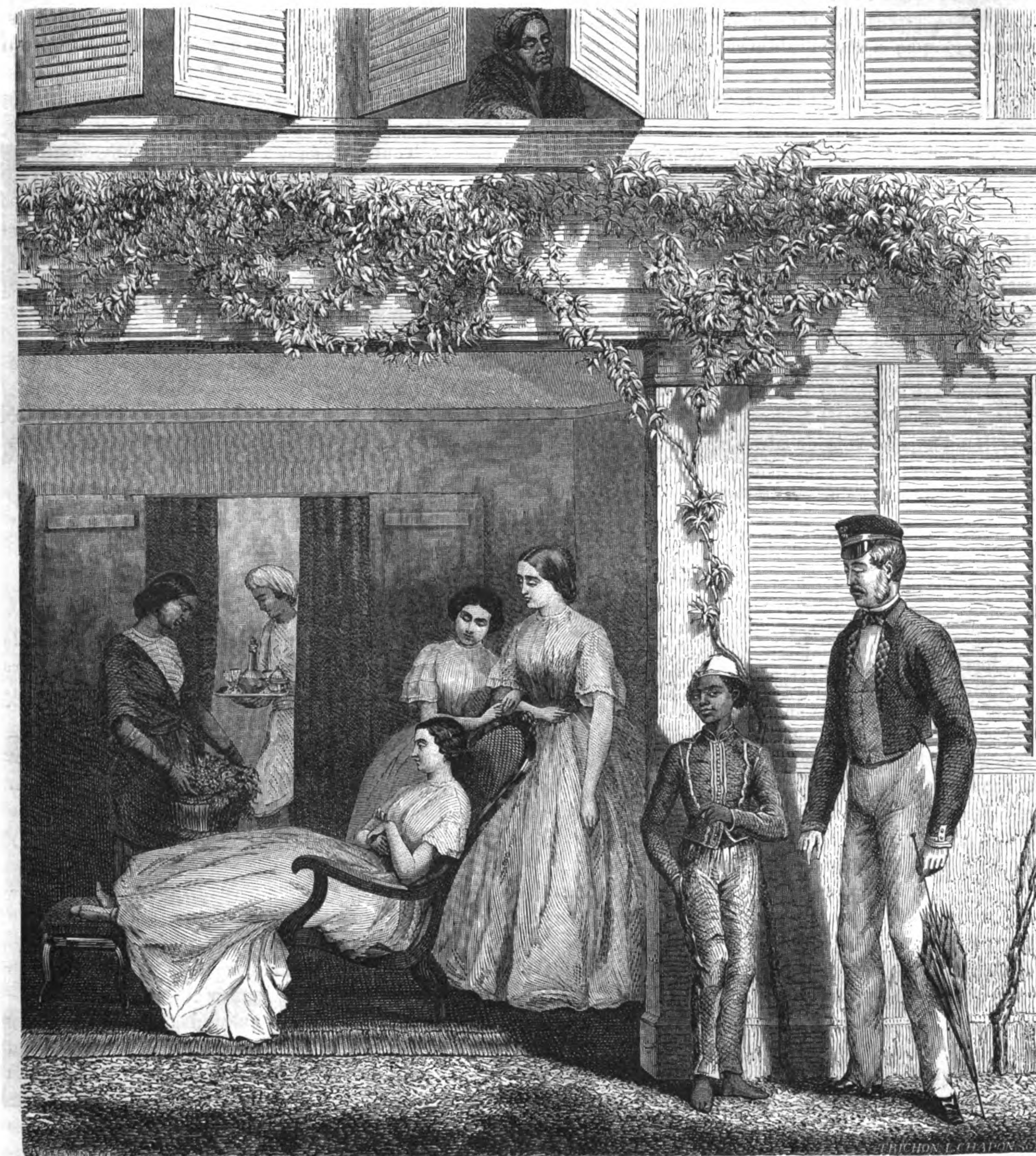
Ile Maurice : Le Pouce (voy. p. 318). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Il y a en outre des grenades d'une grosseur considérable, des fruits du papayer et d'autres semblables. Comme je les ai tous déjà décrits dans mes précédents ouvrages, j'y renvoie mes lecteurs.

Dans le règne animal, l'île Maurice est assez heureuse pour n'avoir ni bêtes féroces ni reptiles venimeux. Les scolopendres et les scorpions y sont petits; leur piqûre est douloureuse mais sans le moindre danger. On y trouve également bien moins de fourmis que dans l'Inde ou que dans l'Amérique du Sud. Je pouvais laisser des demi-journées sur une table les insectes que j'avais recueillis, sans que les fourmis vinssent y toucher, tandis

que dans d'autres pays chauds elles arrivaient au bout de peu de minutes. Les moustiques vous importunent le plus et font quelquefois le désespoir de l'étranger. Mais quand on a passé plusieurs années dans le pays, on doit comme l'indigène en souffrir beaucoup moins.

L'affreux kakerlaque est parfois aussi bien gênant, mais il ne l'est pas autant à Maurice que dans d'autres pays. Il se livre des combats très-intéressants entre le kakerlaque et la magnifique mouche verte, *sphex viridis cyanea*. Malheureusement je n'en ai pas été témoin,



Types de l'île Maurice. — Dessin de Potémont d'après nature.

mais j'en ai lu la description dans le voyage de M. Bory de Saint-Vincent. La mouche vole autour du kakerlaque jusqu'à ce que celui-ci, comme magnétisé, demeure sans mouvement; puis elle le saisit et le traîne jusqu'à un trou qu'elle a choisi d'avance; elle dépose ses œufs dans son corps, bouche le trou avec une espèce de ciment qu'elle prépare, et abandonne sa victime à sa progéniture qui doit y trouver tout à la fois berceau et nourriture.

J'allais presque oublier de mentionner encore une curiosité que l'on trouve aux Pamplemousses. C'est une pierre tumulaire qui ne recouvre aucune cendre hu-

maine, mais que la légende populaire rattache à une fiction, plus vivante dans la mémoire des hommes que bien des faits de l'histoire générale : — au doux et pur roman de *Paul et Virginie*. C'est le propre du génie de donner à ses créations les apparences de la vie et le coloris de la réalité; et le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre a plus fait pour la renommée de l'*île de France* que trois siècles d'existence coloniale, à l'illustration de laquelle n'ont pourtant fait défaut ni les hommes remarquables, ni la grande prospérité, ni les grands revers.

Déjà le mois d'avril était arrivé, et excepté mon excursion aux Pamplemousses et quelques petites promenades dans le district de Mocca, je n'avais presque point encore pénétré dans l'île. Pourtant je ne voulais pas quitter Maurice sans visiter au moins les points les plus intéressants, seulement je ne savais pas comment m'y prendre. Sur ces entrefaites, l'aimable M. Satis, juge à la haute cour, m'invita à aller avec lui à la cascade de Tamarin. Nous passâmes par la villa de M. Moon, que M. Satis avait invité à se joindre avec sa famille à notre partie.

Nous arrivâmes bientôt à la cascade située à peine à un petit mille de la villa de M. Moon et où, grâce aux soins de M. Satis, un excellent déjeuner nous avait été préparé en face de la chute sous de beaux ombrages.

Il n'était vraiment pas possible de trouver un plus bel endroit. Nous étions sur un plateau élevé de près de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous voyions s'ouvrir à côté de nous une gorge de deux cent soixante-cinq mètres de profondeur, qui avait à notre niveau plus de cent soixante-cinq mètres de large et qui allait en se rétrécissant de plus en plus vers la mer. C'est dans cette gorge que se précipite la rivière en formant sept cascades ravissantes dont deux ont plus de trente-quatre mètres de haut. Elle court avec impétuosité dans le fond de la vallée au milieu de la plus riche végétation et termine dans la mer voisine son cours limité mais excessivement agité. Le tableau doit être infiniment plus grandiose après de longues pluies, quand les petites cascades se confondent avec les grandes et que toute la masse d'eau tombe en deux chutes dans le fond de la vallée.

Je n'oublierai jamais le beau jour où, jouissant de ce superbe spectacle, j'eus encore le plaisir de faire la connaissance de l'aimable famille Moon. Je me trouvai de suite liée avec Mme Moon comme si je l'eusse connue depuis longtemps, et je fus très-heureuse quand elle m'offrit de rester quelque temps chez elle. Le terme fixé de mon départ pour Madagascar approchait et je ne pus demeurer avec elle que trois jours, mais ce furent trois jours fortunés qui me dédommagèrent de plus d'une triste déception. J'appris à connaître en Mme Moon une dame non-seulement très-aimable, mais très-instruite ; elle a surtout un talent distingué pour la peinture. A la demande de la direction du Musée britannique, elle a peint pour cet établissement cent vingt différentes espèces de mangos ainsi que les plantes médicinales qui viennent à Maurice.

M. et Mme Moon, ainsi que leur parent, M. Caldwell, s'empressèrent de me montrer les beautés de leur île, et dès le lendemain ils me conduisirent à la colline Orgueil, d'où l'on a la vue la plus ravissante du pays et des montagnes. D'un côté on voit le *Morne-Brabant*, montagne qui s'avance tout à fait dans la mer et n'est unie à la terre que par une langue de terre étroite; non loin de là le *Piton de la rivière Noire*, la plus haute montagne de l'île (854 mètres). D'un autre côté s'amoncèlent le *Tamarin* et le *Rempart;* ailleurs encore s'élève une montagne avec trois pics élevés, appelée *Les trois mamelles*. Tout près de ces pics s'ouvre une gorge profonde qui a quatre parois dont deux sont presque entièrement écroulées, tandis que les deux autres sont droites et roides. Outre les montagnes déjà nommées, on voit encore le *Corps de garde du port Louis de Mocca*, *le Pouce*, dont la pointe sort comme un pouce ou comme un doigt du milieu d'un petit plateau ainsi nommé, et le *Peter Booth*, qui porte le nom de celui qui le premier en a fait l'ascension. Peter Booth s'y prit de la manière suivante pour arriver à ce pic regardé jusqu'alors comme inaccessible. Il lança, à l'aide d'une flèche, de l'autre côté du bloc terminal, une forte ficelle. A celle-ci il attacha une corde solide qu'il fit tendre par-dessus le pic et fixer des deux côtés, et c'est en se hissant le long de la corde qu'il put tout à la fois arriver au sommet et à l'honneur d'immortaliser son nom. La chaîne des montagnes se termine par la *Nouvelle découverte* (voy. p. 315).

Les montagnes de cette île se distinguent par leurs formes aussi belles que variées. Les unes présentent de larges parois verticales, les autres s'élèvent en pyramides. Quelques-unes sont couvertes jusqu'au sommet de bois touffus; d'autres ne le sont qu'à moitié, et la pointe de rocher sort tout à coup lisse et nue d'un vert océan de feuillage. Elles sont entrecoupées de belles vallées et de gorges profondes, et je voyais au-dessus d'elles un ciel bleu et sans nuages. Je ne pouvais me rassasier de ce ravissant spectacle, et plus je le considérais, plus j'y découvrais de beautés.

Notre excursion suivante et malheureusement la dernière fut consacrée au *Trou du cerf*, cratère parfaitement régulier et garni d'une riche végétation.

Son aspect produit une impression d'autant plus grande que rien ne décèle son existence et qu'on ne le découvre que quand on est arrivé au bord. Quoique les pentes soient escarpées, un étroit sentier conduit cependant jusqu'au fond du *Trou*, qui pendant la saison des pluies est rempli d'eau.

Du bord du cratère on a une vue admirable sur trois parties de l'île; on voit les belles montagnes avec les épaisses forêts vierges d'où s'élèvent les pointes de rochers nues et escarpées; les vastes plaines avec les riches plantations de cannes à sucre, brillant toute l'année d'une fraîche verdure, et la mer azurée dont les vagues mugissantes couvrent la côte d'une blanche écume. C'est un magnifique paysage auquel il ne manque que quelques rivières pour en rendre la beauté parfaite.

L'île, il est vrai, n'a pas à souffrir du manque d'eau, mais elle est trop petite pour avoir une véritable rivière, ce qui n'empêche pourtant pas les habitants de donner ce nom à des cours d'eau sans importance, et sur la carte on peut voir figurer plusieurs *grandes* rivières.

C'est avec le plus vif regret que je quittai la famille Moon. C'est à sa complaisance que je dus de pouvoir visiter les points les plus intéressants de Maurice ; et grâce à elle je vis plus dans les quelques derniers jours que dans les quatre longs derniers mois que j'avais déjà passés dans l'île.

Dans la plupart des maisons, surtout chez les créoles, on me fit bien les plus belles offres de service, on me promit monts et merveilles, mais on s'en tint aux promesses. On ne me rendit pas les moindres services, et on n'eut pour moi aucune de ces attentions qui font bien plus de plaisir à un étranger que le logement et la nourriture qu'on lui donne et qu'il peut se procurer partout pour de l'argent. On songea encore bien moins à organiser des excursions et des parties intéressantes. Ces gens ne se doutent même pas du plaisir qu'il y a à voir les beautés de la nature. Ils ne comprennent pas qu'on puisse s'exposer à la plus petite fatigue pour aller admirer une montagne, une cascade ou un beau point de vue.

Ces hommes sont exclusivement occupés de s'enrichir le plus tôt possible. Le sucre est leur veau d'or, et tout ce qui ne s'y rapporte pas n'a pas de prix pour eux. Les femmes ne valent guère mieux. Elles ont trop peu d'instruction et en même temps trop de l'indolence si ordinaire dans les pays chauds pour s'intéresser à quelque chose de sérieux. Leur seule occupation, outre le soin de leur très-chère personne, est d'écouter ou d'inventer de méchants propos sur leurs semblables, et il y a malheureusement aussi beaucoup d'hommes à qui ce charitable plaisir fait oublier par moments jusqu'à leur sucre.

Je n'échappai pas au sort commun. Les aimables habitants et habitantes de Port-Louis ne me firent passer pour rien moins que pour une empoisonneuse, et prétendirent que j'avais été soudoyée par le gouvernement anglais pour empoisonner M. Lambert. — Il faut vous dire que M. Lambert avait apporté de Paris de très-riches présents pour la reine de Madagascar, et il avait commis la faute impardonnable de ne pas confier à tout le monde ce qu'il avait envie d'obtenir par ces présents. Il devait naturellement y avoir là-dessous quelques machinations secrètes de la France, et le gouvernement anglais en ayant été informé m'avait choisie pour débarrasser le monde de cet homme dangereux. Quelque absurde que fût ce conte, il trouva cependant parmi les créoles, et même parmi les Français, assez de créance pour m'empêcher de faire un petit voyage intéressant.

Avant d'entreprendre le voyage de Madagascar, M. Lambert devait aller chercher des nègres à Zanzibar et à Mozambique et les transporter à l'île Bourbon. C'est sous le nom euphonique d'*engagements libres*[1], une nouvelle espèce de traite mitigée, car les prétendus engagés libres ne sont autres que des nègres capturés dans les guerres, incessamment entretenues en Afrique par les spéculateurs en chair humaine. Seulement, une fois rendu dans une colonie, le nègre n'est esclave que pendant cinq ans, et reçoit de son maître, indépendamment de la nourriture et du logement, deux écus par mois. Au bout de ces cinq ans, il est libre de continuer à travailler, ou bien de mourir de faim s'il ne veut pas travailler. Il peut même se racheter plus tôt au prix de cinquante écus, et retourner dans son pays s'il a pour cela l'argent nécessaire.

Connaissant ma passion pour les voyages et sachant combien j'étais heureuse de saisir toute occasion de voir de nouveaux pays, M. Lambert voulait m'emmener avec lui. Mais aussitôt que l'agent français eut connaissance de ce projet, il alla trouver M. Lambert et lui recommanda de bien s'en garder, parce que je devais être certainement une espionne du gouvernement anglais. Et d'où venait cette haine des créoles et des Français contre un être aussi inoffensif que moi ? Je ne puis y voir d'autre raison, si ce n'est que je ne fréquentais guère que des familles anglaises. Mais était-ce ma faute si ces familles me recherchaient et si elles me traitaient de la manière la plus aimable ? Si les Anglais me comblèrent de politesses et se montrèrent pleins de prévenances pour moi, il n'y eut, parmi les Français, que MM. Lambert et Genève qui me donnèrent réellement des témoignages du plus vif intérêt. Les autres, ainsi que les créoles, se bornèrent à de vaines promesses. Cela m'inspira, je l'avoue franchement, tant d'aversion pour la population française de cette partie du monde que, malgré tout le désir que j'en aurais eu autrement, je ne pus me résoudre à visiter l'île Bourbon dont j'étais si proche[2].

Que je suis contente de ne pas avoir commencé par Maurice quand le goût des voyages me prit, il y a à peu près quatorze ans ! Ce goût me serait passé bien vite, et bien des heures d'ennui eussent été épargnées à la patience de mes lecteurs.

Sans doute, en ce cas, je ne serais pas non plus allée en Russie, et je n'aurais pas appris que dans ce pays despotique il y a des institutions plus libérales que dans une colonie de la libérale Angleterre. Et cependant il en est ainsi, du moins pour ce qui concerne les passeports.

Quand on quitte Saint-Pétersbourg ou une autre

1. Le système des *engagements libres* sur tout le pourtour du continent africain a été interdit cette année par le gouvernement français.

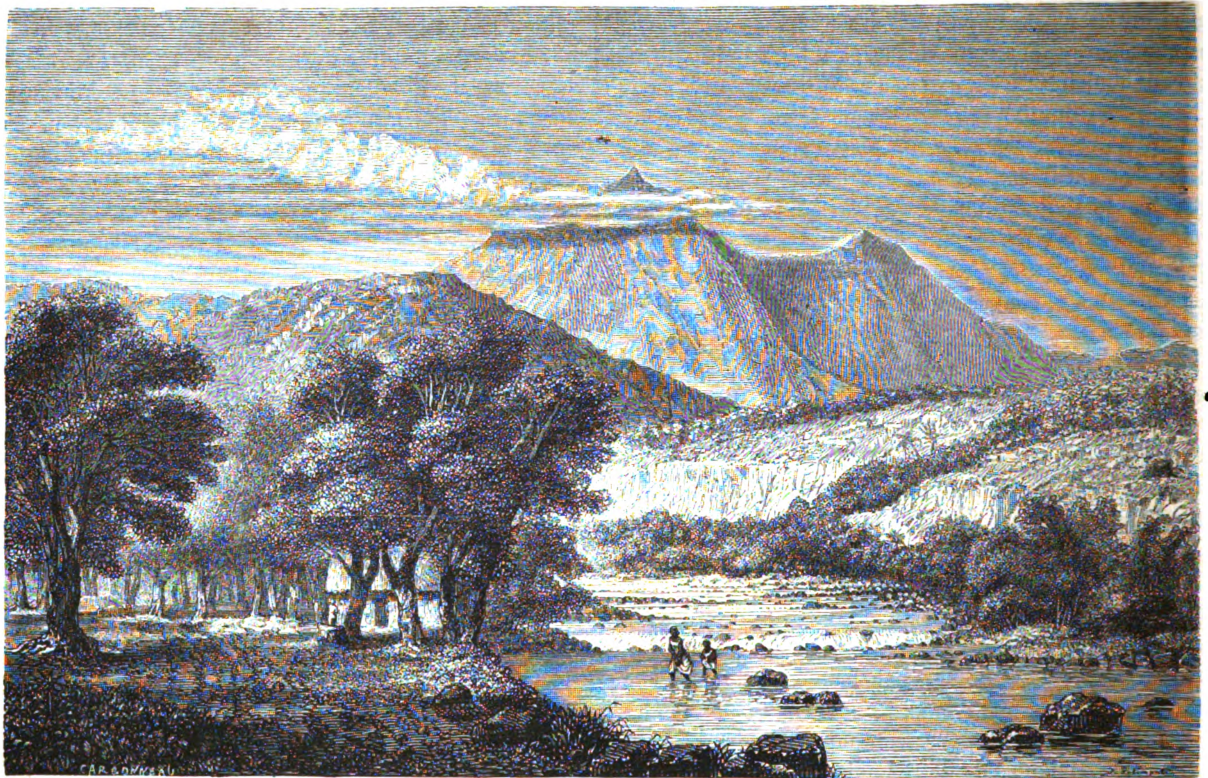
2. Préparant sur l'île de la Réunion une étude sérieuse, complète, et dont l'auteur a, lui aussi, visité Maurice, le *Tour du monde* aura avant peu l'occasion de ramener ses lecteurs dans cette dernière île. Il leur doit, il doit à une terre restée française en dépit des traités, de la distance et du temps, d'opposer ainsi une appréciation jeune, calme et fraîche aux jugements plus que sévères de Mme Pfeiffer et à une amertume de langage qu'expliquent malheureusement les souffrances des derniers mois de la vie de l'illustre voyageuse.

grande ville de la Russie pour faire un voyage, il faut l'annoncer huit jours d'avance. Le nom du voyageur est inséré trois fois dans la gazette, pour que, s'il a des dettes, ses créanciers puissent prendre les mesures nécessaires. Ici, dans cette grande île, huit jours ne suffisent pas; il faut trois semaines, à moins qu'on ne fournisse caution, comme en Russie. Je m'attendais si peu à trouver dans une colonie anglaise une institution si surannée, que je ne m'occupai pas du tout de mon passe-port. Quelques jours avant mon départ, je demandai au consul français un visa, plutôt pour me rappeler à son souvenir que parce que je le croyais nécessaire.

Le même jour, j'appris par hasard à table que cela ne suffisait pas et qu'il fallait pour partir avoir la permission de la police. Comme je dînais chez M. O..., associé de M. Lambert, et que plusieurs messieurs de ma connaissance s'y trouvaient, je demandai que l'un d'eux voulût bien se charger de cette formalité, que je regardais comme tout à fait insignifiante, et se porter caution pour moi. A ma très-grande surprise, les Français, si galants et si polis, cherchaient mille défaites pour ne pas me rendre ce service. Le lendemain j'allai trouver un Anglais, M. Kerr, et quelques heures après j'eus un passe-port.

A mon profond regret, je dois avouer qu'au dernier moment j'eus aussi à me plaindre d'une impolitesse d'un Anglais, qui n'était autre que le gouverneur.

A mon arrivée à Maurice, ce personnage m'avait



Ile Maurice : La Rivière-Noire. — Dessin de Potémont d'après nature.

très-bien accueillie, m'avait même invitée à sa maison de campagne, et sans que je le lui eusse demandé, il m'avait offert une lettre pour la reine de Madagascar. Quand, peu avant mon départ, j'allai lui rappeler sa promesse, il me refusa la lettre, sous prétexte que mon compagnon de voyage, M. Lambert, était un homme politiquement dangereux.

On me fit comme on voit, beaucoup d'honneur à Maurice. Les Français me prirent pour un espion de l'Angleterre, et le gouvernement anglais pour un espion de la France.

Après toutes ces agréables expériences, tout le monde comprendra qu'il me tardait de quitter ce petit pays et ses habitants aux idées plus petites encore. Je m'efforcerai de ne garder de l'île que le souvenir de ses beautés naturelles et celui de l'amitié et des prévenances que me témoignèrent les personnes citées dans le cours de mon récit. Je n'ai pas trouvé l'occasion de les nommer toutes, car d'autres encore, comme MM. Feruyhenjk, Beke, Gonnet, m'ont rendu beaucoup de services. Je les en remercie du fond du cœur.

Traduit par W. de Suckau.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une case de chef, à Tamatave, port de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER,

RELATIONS POSTHUMES[1].

1857. — TEXTE INÉDIT.

MADAGASCAR.

Départ de Maurice. — La vieille chaloupe canonnière. — Arrivée à Madagascar. — Mlle Julie. — Description de Tamatave.

Je quittai Maurice le 25 avril 1857. Grâce à l'entremise de M. Gonnet, les propriétaires du brick *le Triton* m'accordèrent un libre passage jusqu'au port de Tamatave, trajet de quatre cent quatre-vingts milles marins.

Le vaisseau, vieille chaloupe canonnière émérite qui avait fait ses preuves en 1805 à la bataille de Trafalgar, était bien déchu de son ancienne splendeur. Il servait actuellement, quand la saison était favorable, à transporter des bœufs de Madagascar à Maurice. Comme il n'était aménagé dans toutes ses parties que pour le transport des bœufs, il n'offrait pas les moindres commodités aux passagers, et quant à sa solidité, le capitaine me donna l'avis consolant qu'il ne pourrait pas résister à la plus petite tempête.

Cependant mon désir de quitter Maurice était si grand que rien ne put m'effrayer. Je me confiai à ma bonne étoile, m'embarquai gaiement et n'eus point à m'en repentir. Le capitaine, M. Benier, était aussi excellent que son vaisseau était mauvais. Bien qu'il ne fût pas de haute extraction (par la couleur il appartenait aux demi-créoles), il se montra envers moi d'une politesse et d'une prévenance qui auraient fait honneur à l'homme le mieux élevé. Il eut la bonté de me céder de suite sa cabine, la seule place du vaisseau où les passagers quadrupèdes n'eussent point accès, et il fit tout pour me rendre la traversée aussi agréable que possible.

Le cinquième jour, nous arrivâmes en vue de Tamatave, et le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le port.

J'aurais voulu débarquer immédiatement; mais la reine Ranavalo, malgré son mépris de la civilisation et des coutumes de l'Europe, lui a justement emprunté celles qui, même pour nous autres Européens, sont les plus insupportables : la police et la douane. Comme si j'étais arrivée en France ou dans tout autre pays de l'Europe, il me fallut attendre que les inspecteurs fussent venus à bord et eussent visité le vaisseau avec le plus grand soin. Toutefois la reine m'ayant octroyé la très-gracieuse permission de pénétrer dans ses États, on ne me fit pas d'autres difficultés et je pus descendre à terre. J'y fus aussitôt reçue par quelques douaniers de Madagascar et conduite

1. Suite. — Voy. pages 289 et 305.

à la douane où tous mes bagages furent visités et mis sens dessus dessous. Aucun objet n'échappa à leurs investigations; ils ne négligèrent pas même le plus petit paquet enveloppé dans du papier; ils se montrèrent enfin de vrais limiers, dignes d'être mis sur les rangs des plus habiles douaniers allemands et français, et je me divertis de cette scène qui me rappelait ma chère patrie.

A Tamatave je devais rencontrer M. Lambert, qui, après le voyage qu'il avait fait avec une mission du gouvernement français sur la côte d'Afrique, devait retourner directement à Madagascar.

Il n'était pas encore arrivé; mais il m'avait dit à Maurice que dans ce cas je devais descendre chez Mlle Julie qu'il aurait soin de faire prévenir de ma visite.

Mes lectrices vont probablement s'imaginer que Mlle Julie est une Européenne jetée dans cette île par Dieu sait quelle aventure romanesque. Je suis malheureusement forcée de les détromper. Mlle Julie est une vraie Malgache, de plus veuve, et mère de plusieurs enfants. C'est qu'il règne à Madagascar la singulière coutume d'appeler « mademoiselle » toute personne du sexe, eût-elle même une douzaine de rejetons, ou eût-elle été mariée une demi-douzaine de fois.

Mlle Julie est d'ailleurs certainement une des personnes les plus remarquables et les plus intéressantes, non-seulement de Tamatave, mais aussi de tout Madagascar. Veuve depuis environ huit mois elle continue les affaires de son mari, et, à ce qu'on m'a dit, avec plus de succès que lui. Elle possède des plantations de cannes à sucre, une distillerie de rhum, et fait le commerce. Son intelligence et son activité seraient appréciées partout, et elles sont réellement étonnantes dans un pays comme Madagascar, où la femme, si ignorante et si paresseuse, n'a d'ordinaire qu'un rôle nul.

Mlle Julie, élevée en partie à Bourbon, parle et écrit parfaitement le français. Il est fâcheux qu'instruite comme elle l'est, elle ait conservé plusieurs des mauvaises habitudes de son pays natal. Son plus grand plaisir est de rester des heures entières étendue sur le sol, la tête appuyée sur les genoux d'une amie ou d'un esclave, pour se faire délivrer de certaines petites bêtes. C'est du reste le passe-temps favori des femmes de Madagascar, et elles ne se visitent souvent que pour s'y livrer tout à fait *con amore*. Mlle Julie aimait aussi mieux se servir de ses doigts que d'un couvert pour manger; mais elle ne le faisait que quand elle croyait ne pas être vue.

Mlle Julie ne m'accueillit pas précisément de la manière la plus avenante; elle commença par me toiser de la tête aux pieds, puis se leva lentement et me conduisit à une maisonnette située tout près, mais plus mal installée encore que les pavillons de Maurice. La pièce unique qui s'y trouvait ne renfermait rien qu'une couchette non garnie. La noble dame me demanda sèchement ma literie. Je lui répondis que je n'en avais pas apporté, M. Lambert m'ayant assuré que je trouverais chez elle tout ce dont j'aurais besoin. « Je ne puis vous donner de literie, » me dit-elle d'un ton bref, et bien qu'elle eût, comme je le vis plus tard, non-seulement de quoi me fournir un lit, mais encore donner à coucher à une demi-douzaine de voyageurs, elle ne se serait point fait scrupule de laisser une vieille femme comme moi dormir sur une natte ou une planche. Heureusement il y avait là une autre femme, Mme Jacquin, qui m'offrit aussitôt tout ce qu'il fallait pour garnir mon lit, et reprocha à Mlle Julie sa conduite dans des termes assez vifs. J'acceptai l'offre de Mme Jacquin avec beaucoup de reconnaissance, car autrement j'aurais été obligée, jusqu'à l'arrivée de M. Lambert, de me contenter de mon manteau et d'un oreiller que je porte toujours avec moi.

Le port de Tamatave est le meilleur de toute l'île, et il y vient dans la belle saison (du mois d'avril à la fin d'octobre) beaucoup de vaisseaux de Maurice et de Bourbon pour charger des bœufs dont on exporte tous les ans de dix à onze mille. Les deux tiers environ de ces bœufs vont à Maurice et le reste à Bourbon, bien que la population de ces deux îles soit à peu près la même. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a à Maurice beaucoup d'Anglais, et que les Anglais sont de plus grands amateurs de roastbeefs que les Français. Il est étrange que la reine Ranavalo ne souffre pas l'exportation des vaches. Dans sa profonde sagesse elle pense que si elle permettait cette exportation, on pourrait élever des bœufs ailleurs que dans ses États et partant nuire à leur prospérité. Elle ignore que ces deux îles tirent beaucoup plus de profit de leurs plantations de cannes à sucre, que si elles transformaient leurs champs en prairies et se livraient à l'élève du bétail. Un beau bœuf qui se paye quinze dollars à Madagascar, reviendrait à quatre ou cinq fois autant, si on l'élevait Maurice ou à Bourbon.

Aujourd'hui Tamatave ressemble à un pauvre mais très-grand village. On évalue sa population, y compris les environs, à quatre ou cinq mille âmes, parmi lesquelles il y a huit cents soldats et environ une douzaine d'Européens et de créoles de Bourbon. A part les quelques maisons de ces derniers et celles de quelques Hovas et Malgaches aisés, on ne voit que de petites huttes disséminées sur différents points ou formant plusieurs rues étroites. Elles reposent sur des pieux de deux à trois mètres de haut, sont construites en bois ou en bambou, couvertes de longues herbes ou de feuilles de palmier et renferment une pièce unique, dont le foyer occupe une bonne partie, de sorte que c'est à peine si la famille a suffisamment d'espace pour s'y coucher. Il n'y a point de fenêtres, mais à la place deux portes percées en face l'une de l'autre, et dont celle qui est du côté du vent est toujours fermée.

Les maisons des gens aisés ne diffèrent de celles des pauvres qu'en ce qu'elles sont plus hautes et plus grandes.

Tamatave a été un des derniers points du littoral occupés par les Français, qui en ont été dépossédés par les Hovas en 1831. Quelques années plus tard (1845), une tentative malheureuse pour reprendre ce poste n'aboutit qu'à la perte d'une douzaine de braves marins, dont les têtes, fichées sur de longs pieux en manière de trophée

par les Malgaches, figurèrent longtemps comme un épouvantail sur le pourtour de la baie. (Voy. p. 325.)

Le bazar est au milieu du village, sur une vilaine place inégale, et se distingue autant par sa pauvreté que par sa malpropreté. Un peu de viande de bœuf, quelques cannes à sucre, du riz et quelques fruits sont à peu près tout ce qu'on y trouve, et l'étalage entier d'un des marchands accroupis par terre ne vaut souvent guère plus d'un quart de piastre. On tue les bœufs dans le bazar même; on ne leur ôte pas la peau, mais elle se vend avec la viande et passe pour très-agréable au goût. La viande ne se vend point au poids, mais d'après la grosseur et la mine du morceau.

Quand on veut acheter ou vendre quelque chose dans ce pays, il faut toujours porter avec soi une petite balance; car il n'y avait à Madagascar d'autre monnaie que l'écu d'Espagne, quand, il y a deux ans seulement, M. Lambert y vint pour la première fois et apporta avec lui des pièces de cinq francs. Celles-ci y ont également cours. A défaut de petite monnaie, les écus et les pièces de cinq francs sont coupés en parties plus ou moins petites, quelquefois en plus de cinq cents parcelles.

J'appris, à ma très-grand surprise, que malgré leur barbarie et leur ignorance les indigènes savaient si bien contrefaire les écus qu'il fallait avoir le coup d'œil très-juste et les examiner de bien près pour pouvoir distinguer les bonnes pièces des fausses.

Les indigènes. — Singulière coiffure. — Première visite à Antandroroho. — Hospitalité des Malgaches. — Les Européens à Tamatave. — Le Malgache parisien. — Rapports de famille.

Les indigènes de Tamatave me semblèrent encore plus affreux que les nègres ou les Malais; leur physionomie offre l'assemblage de ce que ces deux peuples ont de plus laid : ils ont la bouche grande, de grosses lèvres, le nez aplati, le menton proéminent et les pommettes saillantes ; leur teint a toutes les nuances d'un brun sale. Beaucoup d'entre eux ont pour toute beauté des dents régulières et d'une blancheur éclatante, quelquefois aussi de jolis yeux. En revanche, leurs cheveux noirs comme du charbon, crépus et cotonneux, mais infiniment plus longs et plus rudes que ceux du nègre, atteignent quelquefois une longueur de près d'un mètre. Quand ils les portent vierges, cela les défigure au delà de toute expression ; leur visage se perd dans une vaste et épaisse forêt de cheveux crépus. Heureusement les hommes les font souvent couper tout ras sur le derrière de la tête, tandis qu'ils les laissent pousser par devant, tout au plus de quinze à vingt centimètres; mode qui leur donne aussi un air très-drôle, car les cheveux montent tout droit en forme de toupet finement crépu; mais ce n'est pourtant pas aussi affreusement laid que la forêt vierge.

Les femmes, et quelquefois aussi les hommes fiers de leur précieuse chevelure et qui ne peuvent se décider à la couper, en font une multitude de petites tresses que les uns laissent pendre tout autour de la tête, dont d'autres forment des nœuds ou des torsades dont ils se couvrent toute la tête. Ce genre de coiffure exige un temps et un travail infinis, surtout chez les femmes malgaches d'un rang élevé, qui font arranger leurs cheveux en un nombre infini de petites tresses. J'en ai compté plus de soixante chez une de ces merveilleuses beautés. Les esclaves de la bonne dame avaient certainement mis une journée entière à les faire. Il est vrai qu'une pareille coiffure ne demande pas à être renouvelée à chaque instant et se conserve huit jours et plus dans toute sa beauté.

Quant à la taille des Malgaches, elle est en général au-dessus de la moyenne. J'ai vu surtout beaucoup d'hommes d'une haute et forte stature.

Leur costume est à peu près celui de tous les peuples à demi sauvages, qui ne vont pas tout à fait nus. Les deux principaux vêtements dont se servent les Malgaches s'appellent *sadik* et *simbou*. Le premier, presque aussi simple que la feuille de figuier d'Adam, consiste en un petit morceau d'étoffe de trente centimètres de large et de soixante de long, qui est jeté autour des cuisses et passé entre les jambes. Beaucoup d'indigènes trouvent cela suffisant et n'ont pas d'autre costume. Le simbou est une pièce d'étoffe blanche d'environ trois mètres de long et deux de large. Ils s'enveloppent et se drapent dans le simbou comme les Romains dans leur toge et souvent avec beaucoup de grâce; quelquefois ils le roulent pour être plus libres dans leurs mouvements et l'attachent autour de la poitrine.

Le costume des femmes est le même que celui des hommes, seulement elles s'enveloppent davantage et ajoutent souvent encore au sadik et au simbou un troisième vêtement, une courte jaquette collante à longues manches, qu'elles appellent *kankzou*. Le simbou occupe sans cesse les hommes et les femmes : il glisse toujours, et il faut à tout instant le rejeter autour du corps; on peut dire que les gens n'ont ici qu'une main pour travailler; l'autre est exclusivement occupée du simbou.

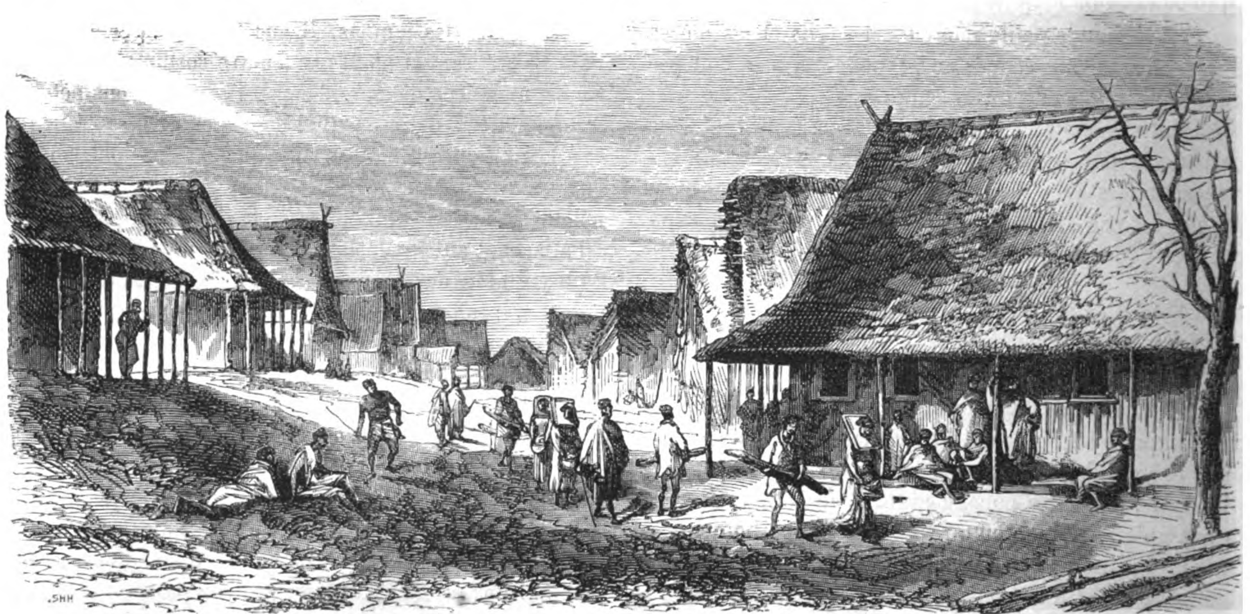
La nourriture des Malgaches est aussi simple que leur costume. Les principaux éléments du repas sont le riz et une espèce de légume qui ressemble à nos épinards et qui serait de très-bon goût si on ne l'apprêtait pas avec de la graisse rance. Les gens qui vivent près des fleuves ou sur les côtes de la mer mangent aussi quelquefois, mais très-rarement, du poisson. Ils sont beaucoup trop paresseux pour s'occuper sérieusement de la pêche. Quant à la viande ou à la volaille, bien qu'on la trouve en grande abondance et aux prix les plus modérés, on n'en mange que dans les grandes occasions. On fait ordinairement deux repas, l'un le matin, l'autre le soir; la boisson qu'on prend en mangeant est le *ranagung* (eau de riz), qu'on prépare de la manière suivante : on cuit du riz dans un vase et on le brûle exprès un peu, de manière qu'il se forme une croûte au fond du vase; puis on y verse de l'eau et on fait bouillir. Cette eau prend une couleur de café très-pâle et un goût de brûlé, affreux pour le palais d'un Européen, mais que les indigènes trouvent délicieux; ils mangent aussi la croûte brûlée avec le plus grand plaisir.

Les Malgaches entretiennent beaucoup d'esclaves,

qui, il est vrai, ne sont pas ici d'un grand prix. Un esclave coûte douze à quinze écus, et cela quel que soit son âge. Cependant on aime mieux acheter des enfants de huit à dix ans que des adultes, en se basant sur cette idée, en général très-juste, qu'on peut dresser les enfants comme on veut, tandis qu'un adulte qui a pris de mauvaises habitudes ne s'en corrige pas facilement. On ne vend guère d'hommes faits, excepté les hommes libres qui sont mis à l'enchère en châtiment d'un crime, et les esclaves dont les maîtres ne sont pas contents. Les femmes se vendent généralement plus cher que les hommes, surtout les ouvrières en soierie, dont les plus habiles se payent jusqu'à deux cents écus.

La condition des esclaves est ici, comme chez tous les peuples sauvages ou demi-sauvages, infiniment meilleure qu'elle ne l'est chez les Européens et les créoles. Ils ont peu à travailler; leur nourriture est à deu près la même que celle de leurs maîtres, et ils sont rarement punis, bien que les lois du pays ne leur assurent presque aucune garantie.

Le penchant pour le vol est très-prononcé à Tamatave, non-seulement chez les esclaves, mais chez presque toute la population indigène, sans en excepter les officiers et les employés. J'en fis l'expérience à mes dépens. La maisonnette que Mlle Julie m'avait assignée pour demeure n'avait pas de serrure. Mais, comme elle était tout près de son habitation et dans l'enceinte des autres bâtiments, et que Mlle Julie ne m'avait point informée du goût de ses compatriotes pour le bien d'autrui, il ne me vint pas à l'idée d'avoir de la méfiance. Un jour, comme on m'appela à dîner, je laissai ma montre par mégarde sur la table, souvenir précieux d'une amie de New-York. Le soir, quand je rentrai, la montre avait disparu. Je courus aussitôt auprès de Mlle Julie pour l'en instruire et pour lui demander de quelle manière je pourrais rentrer en possession de ma montre. J'eus soin d'ajouter que j'étais



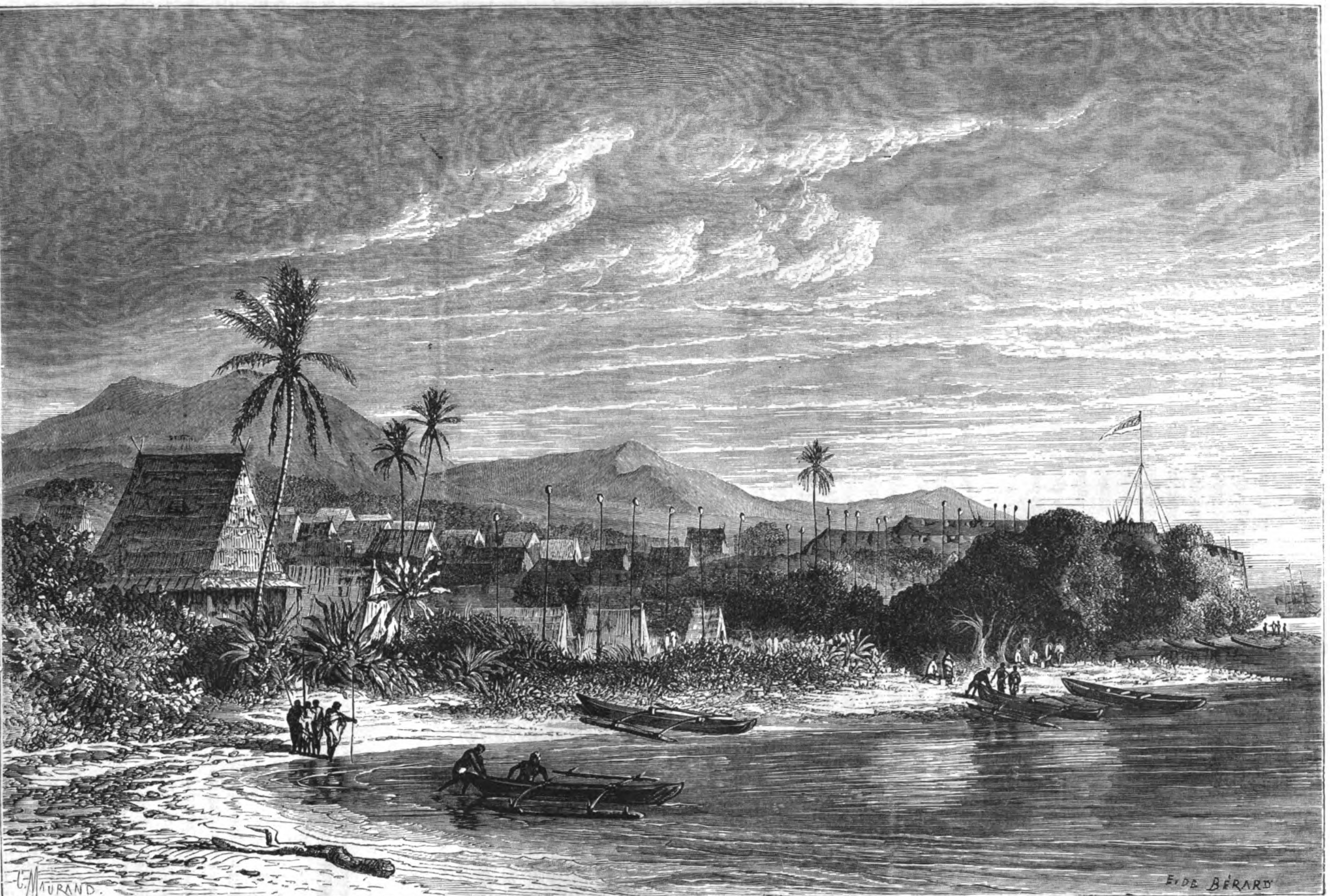
Une rue de Tamatave. — Dessin de E. de Bérard d'après l'ouvrage anglais d'Ellis.

toute disposée à donner quelques écus à qui me la ferait retrouver. Mlle Julie me répondit avec la plus grande indifférence qu'il n'y avait rien à faire, que la montre avait probablement été volée par un des esclaves de la maison, que d'ailleurs tout le monde volait dans ce pays, et qu'une autre fois, en quittant ma maisonnette, je devais fermer ma porte et le volet de ma fenêtre. Elle ne se donna pas même la peine d'interroger ses esclaves, et le seul avantage que je retirai de la perte de ma montre, fut d'obtenir, avec beaucoup de peine, au bout de trois jours, une serrure à ma porte.

Mlle Julie m'apprit, par hasard, qu'elle possédait, à sept milles de la ville, deux propriétés qui étaient situées tout près des bois et habitées par ses fils. Comme j'espérais y pouvoir faire de belles promenades et y recueillir de grands trésors pour ma collection d'insectes, je priai Mlle Julie de m'y faire transporter.

On se sert ici, pour voyager, d'un léger siége à porteurs, appelé *takon*, qui est fixé entre deux perches et porté par quatre hommes. On emploie ce mode de transport, même quand on n'a à faire qu'un trajet de quelques centaines de pas. Il n'y a que les esclaves et les gens tout à fait pauvres qui vont à pied. En voyage, au lieu de quatre porteurs, on en a toujours huit ou douze qui se relayent sans cesse.

Je quittai Tamatave de grand matin; le chemin d'Antandroroho (c'était le nom d'une des propriétés de mon hôtesse) était très-bon, surtout quand nous eûmes quitté les terrains sablonneux pour des plaines couvertes de végétation où il n'y avait pas de collines. Les porteurs couraient avec moi comme s'ils n'eussent rien eu à porter, et nous fîmes les sept milles en une heure et demie. A Antandroroho demeurait le fils cadet de Mlle Julie, jeune homme de vingt-deux ans qui avait été élevé à Bourbon. Je ne m'en serais réellement pas doutée, car n'était qu'il portait le costume européen et parlait français, il ne se



Tamatave, vue de la mer. — Dessin d'après nature par E. de Bérard, en 1848.

distinguait en rien de ses compatriotes; il était redevenu tout à fait Malgache.

Que l'indigène qui n'a jamais quitté son pays et qui n'a jamais rien vu de curieux vive de cette manière, je n'en suis nullement surprise; mais qu'un jeune homme, élevé parmi des Européens pût reprendre si complétement les habitudes de ses compatriotes, je ne pouvais vraiment pas me l'expliquer. Et ce n'était pas seulement pour sa manière de manger qu'il était redevenu sauvage, mais pour tout le reste. Il pouvait demeurer des heures entières assis sur son fauteuil, sans lire ou sans s'occuper de quoi que ce fût. Il passait toute la journée à ne rien faire que se reposer, fumer et s'entretenir avec ses spirituelles esclaves, qui ne le quittaient pas d'un seul instant.

C'est avec une véritable affliction que j'avais déjà remarqué à Tamatave que le petit nombre de chrétiens qui y demeurent (quelques Européens et créoles de Bourbon) au lieu de donner le bon exemple aux indigènes, au lieu de les moraliser et de les élever jusqu'à eux, se sont abaissés jusqu'à leur niveau et ont adopté leurs mœurs déréglées. Ainsi ils ne contractent point d'unions légitimes, mais, à l'exemple des indigènes, changent de femme au gré de leur caprice, en ont quelquefois plusieurs en même temps, et se font servir exclusivement par des femmes esclaves.

Plusieurs de ces gens envoient, il est vrai, leurs enfants à Bourbon et même en France; mais dans quel but? Quand le jeune homme a réellement appris quelque chose et acquis de bonnes mœurs, à son retour chez lui le mauvais exemple de son père ne tarde pas à lui faire tout oublier.

Mon aimable hôte avait heureusement un frère aîné, habitant l'autre propriété de leur mère. Ce jeune homme n'avait pas seulement été élevé à l'île Bourbon, mais il avait même passé neuf ans à Paris. Il m'inspira plus de confiance que son cadet, et le lendemain un canot me transporta sur la jolie rivière de Soondro, qui se jette dans la mer à un demi-mille de l'habitation du Malgache parisien. Il habitait une jolie maison. Dès qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre et me conduisit aussitôt dans la salle à manger, où, à ma grande joie, je trouvai une table dressée à l'européenne et admirablement bien servie.

Ce jeune homme se distinguait en général d'une manière très-avantageuse de ceux de ses compatriotes qui avaient été comme lui à Bourbon ou en Europe. Je crois que c'est le seul de sa race qui ne s'efforce pas d'oublier aussi vite que possible tout ce qu'il a appris en Europe. Je lui demandai s'il ne regrettait pas Paris, et s'il n'avait aucune envie d'y demeurer. Il me répondit qu'il aimerait sans doute beaucoup vivre dans un pays civilisé, mais que, d'un autre côté, Madagascar était sa patrie, et que, comme toute sa famille y demeurait, il aurait de la peine à s'en séparer.

On voyait que ce n'était pas là de vaines paroles et qu'il sentait ce qu'il disait. Cela me surprit beaucoup, car en général il n'y a rien de plus ridicule que d'entendre un Malgache parler de sa famille et des liens de famille Je ne connais pas de peuple plus immoral que celui de Madagascar, et là où il règne une si grande corruption de mœurs, les liens de famille doivent être relâchés; aussi n'aurais-je donné que peu de créance à ce que m'avait dit à ce sujet mon hôte, si dans différentes occasions il n'avait fait preuve d'une rare franchise de sentiments.

Je m'entretins beaucoup avec lui et je lui demandai s'il ne sentait pas le besoin d'un commerce intellectuel, de ces agréables rapports de société qu'on trouve en Europe, et s'il ne souffrait pas de vivre constamment au milieu d'hommes grossiers et barbares. Il m'avoua que l'absence totale d'instruction de ses compatriotes lui rendait leur société peu agréable, mais qu'il cherchait sa distraction dans les livres qu'il lisait et étudiait. Il me cita quelques excellents ouvrages qu'il avait rapportés de France.

Le sort de ce jeune homme me fit véritablement de la peine. Je ne prétends pas dire qu'il se distingue par un esprit et une perspicacité extraordinaires; mais il joint à quelques talents assez de cœur et de sentiment pour se faire des amis dans quelque pays du monde que ce soit. Malheureusement il est à craindre que, privé de toute société intellectuelle, il ne redevienne peu à peu tout à fait un vrai Malgache.

Le bain de la reine. — L'armée malgache. — Soldats et officiers. Banquet et bal. — Le vol obligatoire.

Le 13 mai, M. Lambert enfin arriva. Le 15 je vis la célébration préliminaire de la grande fête du *bain de la reine;* fête coïncidant avec le premier jour de l'année et qui est par conséquent, à proprement parler, la fête du jour de l'an de Madagascar. Seulement les habitants de ce pays n'ont pas la même manière que nous de compter le temps. Ils divisent bien comme nous l'année en douze mois, mais chacun de leurs mois n'a que la durée d'une lune, et quand celle-ci s'est renouvelée douze fois, l'année est finie. Cette fête doit son nom bizarre à un de ses intermèdes non moins bizarres.

La veille de la fête, on voit paraître à la cour tous les officiers supérieurs, les nobles et les chefs que la reine a fait inviter. Quand tous, grands officiers et dignitaires de la cour sont réunis chez la reine, celle-ci se place derrière un rideau, dans un coin du salon, se déshabille et se fait couvrir d'eau. Quand on a rhabillé Sa Majesté, elle s'avance, tenant dans sa main une corne de bœuf qui contient un peu de l'eau qu'on a jetée sur elle, en répand une partie sur les nobles convives, puis se rend dans une galerie qui donne sur la cour du palais, et verse le restant du contenu de sa corne sur les soldats rangés en bataille sous le balcon.

Pendant ce jour fortuné, ce n'est dans toute l'île que festins, danses, chants et cris d'allégresse, jusque fort avant dans la nuit.

La célébration préliminaire de la fête a lieu huit jours auparavant, et consiste en promenades militaires. Les amateurs de plaisirs commencent la fête dès ce jour et

s'amusent ainsi pendant quinze jours pleins; une semaine avant et une semaine après la fête.

Les soldats que je vis à cette occasion à Tamatave me plurent assez. Ils firent leurs exercices et leurs évolutions avec assez de régularité, et, contre mon attente, je trouvai la musique non-seulement agréable à entendre, mais vraiment harmonieuse. Il y a plusieurs années, la reine a fait venir d'Europe un maître de musique ainsi que tous les instruments nécessaires. Il est à présumer qu'elle a fait inculquer à coups de bâton les connaissances musicales à ses humbles sujets. Toujours est-il qu'elle a réussi, et beaucoup d'élèves, devenus maîtres à leur tour, instruisent leurs compatriotes.

Les soldats étaient mis d'une manière simple, propre et parfaitement uniforme. Ils portaient une sorte de tunique blanche, étroite, qui montait jusqu'à la poitrine et couvrait une partie des cuisses. La poitrine même était découverte, et la blancheur éclatante des buffleteries faisait, avec la couleur noire de la peau, un contraste d'un assez joli effet. Ils avaient la tête également découverte; leurs armes consistaient en un fusil et une lance du pays nommée *sagaya*.

Les officiers, au contraire, avaient l'air extrêmement comique; ils portaient des habits bourgeois européens usés qui me rappelaient les cartes à jouer du temps de mon enfance. Qu'on se représente, avec ces habits, d'affreuses figures et une chevelure crépue et cotonneuse: vraiment il ne pouvait y avoir rien de plus ridicule, et je regrettais de ne pas être peintre, car j'aurais trouvé là le sujet des caricatures les plus grotesques. En dehors des parades et des exercices, les officiers comme les soldats vont dans le costume qu'il leur convient. Les soldats demeurent dans une espèce de caserne, dans la cour de laquelle ont lieu les exercices et s'infligent les punitions; l'entrée de la caserne est interdite aux Européens de la façon la plus sévère.

Il est facile à la reine de Madagascar d'avoir une armée nombreuse. Il ne lui faut pour cela qu'un ordre de sa voix puissante; car les soldats ne touchent pas de solde et doivent en outre se nourrir et s'habiller eux-mêmes. Ils fournissent à leur entretien en allant, avec la permission de leurs chefs, faire différents travaux, ou même dans leur pays cultiver leur champ. Mais, pour obtenir de l'officier la permission de s'absenter souvent, il faut que le soldat lui remette une partie de son bénéfice, ou au moins un écu par an. Les officiers ne sont d'ordinaire pas beaucoup plus riches que les soldats; ils reçoivent, il est vrai, comme les employés civils, une indemnité pour leurs services sur les revenus de la douane; mais cette indemnité est si faible qu'elle ne leur suffit pas, et qu'ils sont forcés de recourir à d'autres expédients, qui ne sont malheureusement pas toujours des plus honnêtes.

Une toute petite partie des revenus de la douane devrait, selon la loi, revenir aussi au simple soldat. Mais, comme on me le disait, les officiers trouvent probablement la somme qui passe par leurs mains trop insignifiante pour se donner la peine d'en rendre compte à leurs subordonnés, et ils préfèrent la garder pour eux-mêmes, de sorte que le pauvre soldat qui ne trouve pas d'ouvrage ou qui est trop éloigné de son pays pour y aller de temps à autre, court littéralement risque de mourir de faim. Il est obligé de se nourrir de plantes et de racines, et souvent des objets les plus dégoûtants, et il doit s'estimer heureux s'il reçoit de temps en temps une poignée de riz. Quand cela lui arrive, il jette ce riz dans un grand vase rempli d'eau, boit durant le jour cette maigre décoction, et ne se permet que le soir de manger une poignée de grains. En temps de guerre il se dédommage, dès qu'il est sur le territoire ennemi, des privations qu'il a souffertes; tout alors est pillé et dévasté, les villages sont réduits en cendres, et les habitants tués ou emmenés prisonniers et vendus comme esclaves.

Le 17 mai, un banquet solennel eut lieu dans la maison du premier juge. L'heure indiquée était trois heures, mais on ne vint nous chercher qu'à cinq. Nous nous rendîmes à la maison, qui était située au milieu d'un grand enclos ou d'une cour entourée de palissades. Depuis l'entrée de la cour jusqu'à la porte de la maison, les soldats formaient la haie, et pendant notre passage les musiciens jouèrent l'hymne national. On nous conduisit immédiatement dans la salle à manger, devant la porte de laquelle il y avait deux sentinelles, avec les armes croisées, ce qui n'empêchait cependant personne, ayant envie d'entrer et de sortir, de le faire tranquillement.

La société, composée d'environ trente personnes, était déjà réunie pour recevoir convenablement le principal convive, M. Lambert.

Le premier gouverneur, qui est en même temps commandant de Tamatave, portait un habit noir à l'européenne, et sur la poitrine un large ruban rouge en satin assez semblable à une décoration (chose extraordinaire! il n'y a pas encore à Madagascar de décorations); le second gouverneur était vêtu d'un vieil uniforme européen en velours tout passé, mais richement brodé d'or. Les autres messieurs étaient également tous habillés à l'européenne.

La table était garnie abondamment de viandes de tout genre, de volaille et de gibier, de poissons et d'autres produits de la mer. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait plus de quarante plats, grands et petits. La principale pièce était une tête de veau assez grosse, mais tellement décharnée qu'elle ressemblait parfaitement à un crâne de mort et n'avait pas un aspect bien appétissant. Il y avait aussi toute espèce de boissons : des vins français et portugais, des bières anglaises et autres. Après les viandes on servit de petites pâtisseries mal apprêtées, et au dessert des fruits et du vin de Champagne, et ce dernier en telle abondance qu'on le buvait dans de grands verres.

Autant que je pus le remarquer, tous les convives étaient pourvus d'un appétit extraordinaire; mais en mangeant ils n'oublièrent pas de boire, comme le prouvaient leurs innombrables toasts.

Quand on portait la santé du commandant, du second gouverneur ou d'un prince absent, un des officiers allait toujours devant la porte et criait à pleine gorge aux soldats rangés dans la cour, en l'honneur de qui on buvait

La musique commençait alors à jouer, et tous les convives se levaient et buvaient.

Le dîner dura quatre heures entières. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'on sortit de table et que l'on se rendit dans une pièce contiguë où l'on fit de nouveau passer de la bière anglaise. Puis, à ma très-grande surprise, deux officiers supérieurs exécutèrent une espèce de contredanse; d'autres suivirent leur exemple et dansèrent une polka. Je crus d'abord que c'était le champagne qui leur avait inspiré cette passion de la danse; mais M. Lambert me détrompa et me dit que ces danses faisaient partie de l'étiquette. Quelque singulier que me parût cet usage, je m'amusai cependant beaucoup des figures grotesques des danseurs, et je fus fâchée de ne pas leur voir continuer ce divertissement.

La fête se termina par un toast porté à la reine avec de l'anisette, et par le chant de l'hymne national. Après le toast royal, il est défendu de rien faire; car ce serait une profanation envers Sa Majesté, qui, à l'imitation de son défunt époux, se fait presque adorer par son peuple comme une divinité.

Nous nous retirâmes alors; mais lorsque je voulus prendre mon parasol qu'à mon arrivée j'avais placé dans un coin de la salle à manger, je m'aperçus qu'il avait disparu; il avait partagé le sort de ma montre.



L'arbre du voyageur [*urania speciosa*] (voy. p. 331). — Dessin de E. de Bérard.

Quoique les vols soient punis très-sévèrement et souvent même de la mort, et qu'on puisse tuer tout voleur qu'on prend sur le fait sans avoir besoin de se justifier devant le tribunal, on vole cependant à Tamatave beaucoup plus que partout ailleurs.

En considérant la malheureuse position des soldats, on conçoit aisément qu'ils soient forcément au nombre des plus grands voleurs.

Si l'officier ou l'employé ne touche qu'une très-faible solde, il touche au moins quelque chose; d'ailleurs, il est marchand ou propriétaire, il a des esclaves qui travaillent pour lui, et il tire même profit des soldats placés sous ses ordres. Mais le pauvre soldat ne touche d'ordinaire absolument rien, et comme on ne peut pourtant pas exiger qu'il meure de faim, il vole pour vivre.

L'armée malgache est donc, on le voit, comme le gouvernement, les institutions et les mœurs de sa terre natale, de bien des siècles en arrière de la civilisation moderne; c'est le germe brut des armées permanentes.

Départ de Tamatave. — Les porteurs. — Les fièvres. — La culture du pays. — Condition du peuple. — Manambotre. — Les mauvais chemins.

Le 19 mai nous nous mîmes enfin en route pour Tananarive, la capitale du pays. Nous étions, M. Lambert, M. Marius et moi. M. Marius est natif de France, mais vit depuis vingt ans déjà à Madagascar. Par amitié pour M. Lambert, il avait bien voulu nous accompagner et nous servir à la fois d'interprète et de guide, complaisance qui était pour nous d'un prix inappréciable.

M. Lambert avait acheté des cadeaux pour la reine et sa cour de son propre argent, et non pas, comme on le prétendait à Maurice, de celui de la France. Ils se composaient de toilettes complètes et extrêmement belles pour la reine et pour quelques princesses ses parentes, d'uniformes très-riches, brodés en or, pour le prince Rakoto, et d'objets d'art de toute espèce, entre autres d'horloges à carillon et d'orgues de Barbarie. Ces cadeaux avaient coûté plus de deux cent mille francs à M. Lambert. Pour leur transport à la capitale, on avait commandé plus de quatre cents hommes qui, pour ce travail, ne reçurent que le payement des soldats, c'est-à-dire rien du tout : c'était une corvée. Dans tous les villages le long de la route, le transport avait été annoncé d'avance, et les pauvres porteurs étaient obligés de se trouver à l'heure dite aux stations qui leur avaient été désignées.

Les hommes qui nous portèrent nous-mêmes ainsi que nos bagages, et qui étaient au nombre de deux cents, furent payés par M. Lambert. La taxe pour un porteur, de Tamatave à Tananarive (deux cent vingt milles), n'est que d'un écu, et pour ce prix il doit se nourrir lui-même. M. Lambert promit aux porteurs, en dehors de cette somme, une bonne nourriture, ce dont ils manifestèrent leur reconnaissance par une grande allégresse et par des cris de joie.

Le premier jour nous ne fîmes que sept milles et nous passâmes la nuit à Antandroroho, la propriété du fils cadet de Mlle Julie.

Le 20 mai nous naviguâmes toute la journée sur des lacs et des rivières. L'un de ces lacs, le Nosivé, peut avoir environ onze milles de long et cinq milles de large. Le Nossamasay et le Rassaby ne sont pas d'une étendue beaucoup moindre. En approchant d'une petite



Route dansl'intérieur de Madagascar (voy. p. 331). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

île dans ce dernier lac, nos marins se mirent tout à coup à crier de toutes leurs forces. Je pensais qu'il était arrivé quelque malheur; mais voici, d'après le récit de M. Marius, quelle était la cause de tout ce tapage. Il avait vécu, dit-on, autrefois près de ce lac, une femme d'une beauté merveilleuse, mais dont la vertu avait été loin d'être exemplaire. Cette Messaline de Madagascar parvint à une grande célébrité dont elle fut très-flattée. Elle mourut jeune et, pour perpétuer sa mémoire, elle pria en mourant ses nombreux adorateurs de l'enterrer dans cette île, et, toutes les fois qu'ils passeraient devant de crier de toutes leurs forces en souvenir d'elle. Cette prescription, suivie de qui de droit, devint depuis une coutume générale.

Nous passâmes la nuit dans le village Voring, dans une maison appartenant au gouvernement. Sur la route de Tamatave à la capitale, il y a dans beaucoup de villages des maisons semblables ouvertes aux voyageurs. L'intérieur est garni de nattes très-propres que les habitants du village ont à fournir; ils doivent aussi veiller à la conservation et à la réparation des maisons.

Le 21 mai, nous voyageâmes encore par eau : nous fîmes d'abord un court trajet sur la rivière de Monza, puis nos gens portèrent la barque un demi-mille, après quoi nous nous rembarquâmes sur une rivière tellement resserrée entre des petits arbres, des buissons et des plantes aquatiques, que nous eûmes de la peine à passer avec le bateau. Ce trajet me rappela des voyages semblables que j'avais faits à Singapore et à Bornéo, avec cette différence que là on traversait des forêts vierges imposantes. Après quelques milles nous arrivâmes à une rivière plus large dont l'eau était d'une pureté et d'une transparence extraordinaires; les objets s'y reflétaient avec une netteté parfaite que je n'avais encore jamais vue.

Dans ces parties basses et, à peu d'exceptions près, sur tout le littoral de Madagascar, le climat est excessivement malsain et pernicieux à cause des fièvres. La principale raison en est sans doute que le pays est très-bas et les rivières ensablées à leur embouchure. Dans la saison des pluies, l'eau se répand sans obstacle sur de vastes plaines où elle forme des marais, dont les exhalaisons, dans la saison chaude du mois de novembre à la fin d'avril, font naître des fièvres. Les indigènes eux-mêmes qui vivent à l'intérieur de l'île dans les districts sains, s'ils viennent durant la saison chaude dans les parties basses, sont aussi exposés à la *malaria* que les Européens. Je fis à Tamatave la connaissance de quelques-uns de ces derniers qui, bien qu'ils y vivent déjà depuis trois ou quatre ans, sont encore, en été, attaqués par la fièvre.

Autant que j'en puis juger par ce que j'ai vu, le pays, à l'exception de quelques terrains sablonneux, est excessivement fertile. Partout on voit pousser en abondance la plus belle herbe à fourrage. Les plaines un peu plus élevées doivent convenir particulièrement aux plantations de cannes à sucre, et celles situées le long des rivières, à la culture du riz. Cependant tout était en friche. La population est si clair-semée qu'on découvre à peine tous les trois ou quatre milles un petit village insignifiant.

Il ne saurait, il est vrai, en être autrement sous un gouvernement dont tous les efforts semblent tendre à dépeupler ce pays et à le rendre stérile. A Madagascar il n'y a pour ainsi dire que la reine et la haute noblesse qui soient propriétaires. Le paysan peut bien cultiver et ensemencer partout où il trouve un terrain en friche, sans être obligé d'en demander la permission, mais il n'acquiert par là aucun droit de propriété, et le propriétaire peut lui reprendre le terrain quand il est défriché. Dans de telles conditions et avec la paresse inhérente à tous les peuples sauvages, il ne faut pas s'étonner que le paysan ne cultive que juste ce qu'il lui faut pour sa subsistance. Les impôts ne sont pas lourds : le paysan a environ un quintal de riz à fournir par an au gouvernement. Mais il n'en est que plus écrasé par les corvées et par d'autres réquisitions qui l'empêchent de se livrer librement à ses travaux.

La principale culture à Madagascar est celle du riz : on le sème et on le récolte deux fois par an, et le gouvernement assigne chaque fois un mois pour la faire. Ce serait sans doute un temps suffisant pour un peuple qui aurait de l'activité; malheureusement les naturels de Madagascar sont loin d'être actifs; aussi arrive-t-il souvent que le mois s'écoule sans que le travail se trouve achevé.

Après l'expiration du temps prescrit, le gouvernement met les hommes en réquisition pour tous les services imaginables, selon le bon plaisir de la reine ou des fonctionnaires institués par elle. Les plus malheureux sont ceux qui habitent le long des routes conduisant des ports de mer à la capitale. Ces pauvres gens ont tant de corvées à faire comme porteurs, qu'il ne leur reste presque pas de temps pour l'agriculture. Beaucoup ont quitté leurs cabanes et leurs champs et se sont réfugiés dans l'intérieur du pays pour échapper à ces pénibles corvées. Les villages commençant ainsi à se dépeupler, la reine, pour remédier au mal, a prononcé contre tout fugitif la peine de mort, et en même temps a déchargé les habitants des villages situés le long des routes du service militaire, le plus odieux de tous pour le peuple. Quelques petits villages furent aussi peuplés avec des esclaves de la la reine, qui n'ont d'autre obligation que celle de porter les fardeaux. Si les gens n'avaient qu'à transporter les denrées et les marchandises de la reine, leur service n'aurait rien de pénible; mais tout noble, tout officier se procure des autorisations pour des services semblables, ou force les gens à les lui rendre sans y être autorisé. Ils n'osent se plaindre, car comment un paysan pourrait-il espérer obtenir justice contre un officier ou un noble? Ils passent donc la plus grande partie de l'année sur la grande route.

Dans les endroits où ils n'ont point à porter de denrées et de marchandises, on les emploie à d'autres travaux; et quand il n'y en a pas on les convoque (non-seulement alors les hommes, mais aussi les femmes et les enfants) dans tel ou tel lieu pour assister à un *kabar*. C'est ainsi qu'on nomme les séances publiques des tribunaux, les délibérations, les interrogatoires, les juge

ments et les assemblées du peuple, pour entendre les nouvelles ordonnances et les nouvelles lois de la reine.

Les kabars se tiennent quelquefois dans des lieux éloignés, de sorte que les pauvres gens ont plusieurs journées de route à faire pour s'y rendre. Les lois ne sont pas toujours aussi publiées de suite; on en remet souvent la publication d'un jour à l'autre, et on retient les malheureux des semaines entières. Il arrive, dans ces occasions, que plusieurs meurent de faim et de misère, ne s'étant pas pourvus de riz pour un si long espace de temps; et, n'ayant pas d'argent, ils sont obligés de se nourrir de racines et d'herbes. Mais la reine semble n'avoir en vue que leur destruction, car elle hait tous les peuples qui ne sont pas de sa race, et son plus grand désir, je crois, serait de les anéantir tous d'un seul coup.

Du temps du roi Radama, le pays était, à ce qu'on m'a affirmé, infiniment plus peuplé. Sous le règne de la reine actuelle, on n'a pas vu seulement plusieurs grands villages réduits à quelques misérables cabanes, beaucoup ont entièrement disparu. On nous montra souvent des places où il avait existé autrefois, disait-on, de beaux villages.

Nous couchâmes le 22 à Manambotre. A peu de distance de ce village, nous passâmes près d'un endroit où il y avait çà et là de grands rochers, ce qui nous surprit beaucoup, car le sol ne se composait partout ailleurs que de terrains n'offrant pas la moindre trace de pierres.

M. Lambert fit tuer le soir deux bœufs pour notre suite. On les amena devant notre cabane en les traînant avec des cordes qu'on leur avait passées autour des cornes; plusieurs hommes armés de couteaux se glissèrent jusqu'à eux par derrière et leur coupèrent les tendons des pieds de derrière. Les pauvres bêtes tombèrent sans force et purent être tuées sans danger. Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, on ne leur ôte pas la peau, on la rôtit avec la chair, et les naturels du pays la préfèrent même à cette dernière, parce qu'il s'y trouve plus de graisse. Les bœufs sont beaux et grands et d'un naturel très-doux; ils appartiennent à la race des buffles.

Le 23 mai commencèrent les mauvaises routes. Elles ne m'effrayèrent pas, car dans mes nombreux voyages, comme par exemple en Islande, dans l'ascension de l'Hekla, dans le Kurdistan, à Sumatra et en d'autres pays, j'en ai rencontré d'infiniment plus mauvaises; mais elles parurent remplir d'épouvante mes compagnons de voyage. Le terrain a une forme ondulée; il est formé de collines assez escarpées et tellement serrées qu'elles sont à peine séparées l'une de l'autre par des plaines d'une centaine de mètres. Les routes, au lieu de longer les flancs des collines, les montent et descendent perpendiculairement, et le sol est une terre molle et argileuse qui, quand il pleut, devient glissante comme la glace. Il ne manque pas, en outre, de trous profonds faits par les milliers de bœufs allant continuellement de l'intérieur à la côte.

Je ne pouvais assez admirer nos porteurs. Il faut réellement une force et une adresse peu communes pour porter de lourds fardeaux sur de telles routes.

Les collines étaient revêtues d'une belle herbe épaisse, et quelques-unes couvertes de bois. Parmi ces derniers il y avait beaucoup de bambous dont les touffes délicates, d'un gris clair, brillaient d'une fraîcheur telle que je n'en avais encore vu. Comme, pour faire ombre au tableau, on voyait, à côté de l'éclatant bambou, le palmier raffia aux feuilles foncées de cinq mètres de long. Ce palmier est d'un grand prix pour les indigènes, qui, avec les fibres de ses feuilles, tressent les rabanetas ou nattes grossières destinées à envelopper le sucre et le café.

Je vis quelques magnifiques échantillons de l'*urania speciosa*. Ils viennent ici, dans l'intérieur du pays, bien mieux que sur la côte de la mer. Je me rappelle avoir lu dans quelques descriptions de voyages, qu'on ne trouvait ce palmier que dans des endroits où l'eau manquait, et qu'on l'appelait palmier d'eau ou bien arbre du voyageur, parce qu'entre chaque feuille et le tronc il s'amassait un peu d'eau qui servait à désaltérer les passants. Les naturels du pays prétendent au contraire que ce palmier ne vient que sur un sol humide et que l'on trouve toujours de l'eau dans son voisinage. Je n'eus malheureusement pas l'occasion de vérifier laquelle de ces deux assertions est exacte. Mais il faut espérer qu'il viendra un temps où les botanistes exploreront cette grande île, et où cette question se trouvera résolue avec beaucoup d'autres questions d'histoire naturelle et de géographie.

Un palmier qui réussit aussi parfaitement à Madagascar est le sagou. Par extraordinaire les indigènes en dédaignent la moelle, bien qu'ils ne soient pourtant pas difficiles dans le choix de leurs aliments, car ils ne mangent pas seulement des herbes et des racines, mais jusqu'à des insectes et des vers.

Célébration de la fête nationale. — Chant et danse. — Beforona. — Le plateau d'Ankaye. — Le territoire d'Émirne. — Réception solennelle. — Ambatomango. — Le Sikidy. — Marche triomphale. — Arrivée à Tananarive. — Le prince Rakoto.

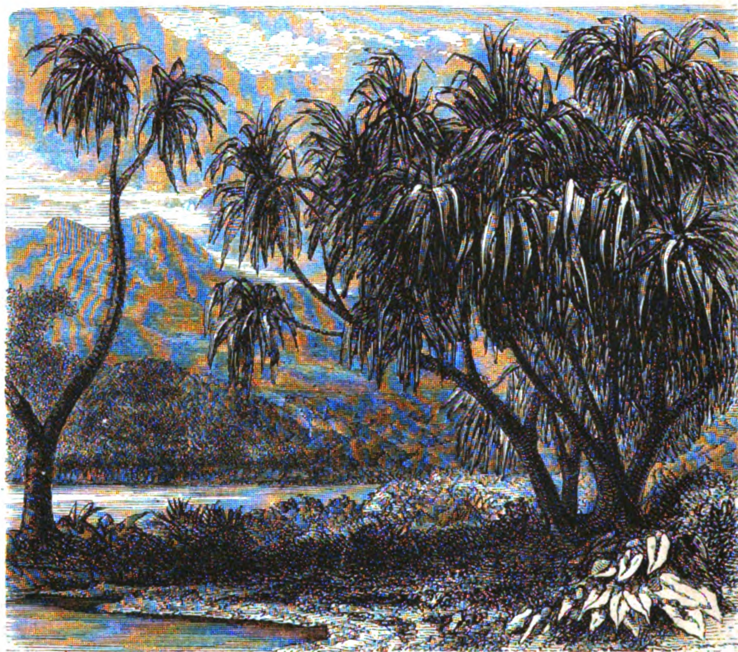
Nous divisions d'ordinaire notre journée en deux parties. A l'aube du jour nous nous mettions en route; après trois ou quatre heures de marche nous faisions une halte pour prendre notre déjeuner, dont le fond se composait de riz et de poulets, mais dont le menu se trouvait d'ordinaire augmenté par quelque pièce de gibier, surtout par des perroquets et d'autres superbes oiseaux tués en route par M. Lambert. Après un repos d'environ deux heures, on passait à la deuxième partie de la journée, généralement semblable à la première.

Mais le 24 mai on s'en tint à la première partie, en l'honneur de la grande fête nationale qui commençait ce même jour. La reine avait sans doute pris le matin même le bain du nouvel an. M. Lambert ne voulant pas priver nos gens du plaisir de prendre part à la célébration de la fête, nous nous arrêtâmes dans le village d'Ampatsiba à dix heures du matin.

On commença par immoler les bœufs. On n'en tua

pas, il est vrai, comme l'exigeaient les règlements de la fête, autant qu'il en aurait fallu pour les besoins de ce jour et des sept jours suivants. Nos gens n'auraient pas pu emporter une si grande provision; cependant cinq des plus belles bêtes furent sacrifiées en l'honneur de la fête; M. Lambert ne se borna pas à traiter nos gens, mais il régala tout le village. Le soir, il s'assembla bien quatre ou cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, devant nos cabanes, et, pour compléter les joies de la fête, M. Lambert fit circuler leur boisson favorite, la *besa-besa*. Cette boisson, qui ne parut à mon palais rien moins qu'agréable, se compose de jus de canne à sucre, d'eau et d'écorce amère d'*afatraina*. On verse d'abord l'eau sur le jus de canne à sucre, on laisse fermenter le mélange, on y met ensuite l'écorce, et on attend une nouvelle fermentation. La solennité du jour, et plus encore sans doute la *besa-besa*, provoquaient une telle gaieté parmi les habitants du village qu'ils nous gratifièrent de leurs chants et de leurs danses. Malheureusement la musique était aussi misérable que la chorégraphie.

Quelques jeunes filles se mirent à frapper de toutes leurs forces avec une petite baguette sur un gros bambou; d'autres chantèrent, ou pour mieux dire hurlèrent autant qu'elles purent. C'était un tapage infernal. Deux noires beautés dansèrent, c'est-à-dire s'agitèrent lentement çà et là sur un petit espace, levant à moitié les bras et tournant les mains tantôt en dehors, tantôt en dedans.



Le pandanus americana ou vaquois pyramidal. — Dessin de E. de Bérard.

Pour les hommes, il n'y en eut qu'un qui voulut bien nous montrer son talent de danseur. Ce devait être le *lion* du village. Il fit de petits pas comme ses charmantes compatriotes, seulement il y mit un peu plus d'animation. Toutes les fois qu'il approchait d'une des femmes ou des jeunes filles, il se permettait malgré notre présence des gestes extrêmement libres, qui, de même qu'on le voit à Paris dans les bals publics, avaient le plus grand succès et étaient accueillis par des rires bruyants.

Je vis à cette occasion que les naturels du pays se servent non de tabac à fumer, mais de tabac à priser, seulement au lieu de le mettre dans le nez ils le placent dans la bouche. Les hommes et les femmes prennent le tabac de la même manière.

Après la joyeuse journée de la veille, nos porteurs en eurent aujourd'hui une d'autant plus rude. Les collines étaient beaucoup plus hautes que celles que nous avions rencontrées jusqu'ici (de 170 à 200 mètres). Heureusement il n'avait pas plu, et les routes étant sèches on grimpait encore assez facilement.

Toutes les collines et les montagnes étaient couvertes de bois touffu. Mais j'y cherchai en vain ces beaux arbres que j'avais vus dans les forêts vierges de Sumatra, de Bornéo ou même de l'Amérique. Les plus gros troncs devaient avoir à peine plus d'un mètre de diamètre, et les plus beaux arbres ne dépassaient guère trente et quelques mètres. Quant aux fleurs, je n'en vis qu'un assez petit nombre. Ce que ces forêts avaient de plus remarquable, c'étaient les grandes fougères qu'on trouve à Madagascar comme à Maurice. On me dit que tous les grands arbres avaient été coupés le long de la route, mais que dans l'intérieur des bois il y en avait de très-beaux et qu'il n'y manquait pas de plantes grimpantes et d'orchidées, dont je n'aperçus sur la route que de rares spécimens.

Du haut de quelques montagnes que nous gravîmes, nous eûmes de superbes vues d'un genre tout particulier : je n'ai pas encore rencontré de paysage aussi vaste, tout entier formé de collines, de montagnes et de gorges étroites, et sans aucune plaine. Nous aperçûmes deux fois la mer dans le lointain.

Ce pays devait s'approprier parfaitement à la culture du café, car le caféier vient très-bien sur des coteaux à pentes rapides. Il doit être aussi excellent pour l'élève du bétail, surtout des moutons. On y verra peut-être quelque jour les plus belles plantations qui répandront la vie et l'animation sur cette terre superbe; aujourd'hui, tout y est malheureusement mort et désert; à peine si nous découvrîmes par-ci par-là quelque misérable hutte, à moitié cachée derrière les arbres. Nous passâmes la nuit du 25 au 26 dans le village de Beforona.

Les trois journées suivantes furent employées à traverser le plateau d'Ancaye et la double chaîne d'Éfody, puis nous pénétrâmes dans l'intérieur d'Émirne, pays dont est originaire la race des Hovas et au milieu duquel est située la capitale de toute l'île.

Le territoire d'Émirne consiste en un grand et magnifique plateau qui s'élève à plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On y découvre une grande

quantité de collines isolées. Les forêts disparaissent, et l'on commence, en approchant de la capitale, à voir quelque culture, c'est-à-dire des champs de riz. Là où le riz n'est pas cultivé, le sol est recouvert de cette herbe, courte et d'un goût amer, que j'ai souvent remarquée à Sumatra, et qui malheureusement n'est d'aucune utilité, puisque le bétail ne l'aime pas.

Le territoire d'Émirne ne semble pas non plus être très-peuplé, et même près des rizières j'ai souvent cherché inutilement les villages qui pouvaient y être cachés derrière les collines. Je remarquai seulement dans les rares groupes d'habitations que nous traversâmes, que les huttes n'étaient pas ici, comme sur la côte, construites en bois ou en bambou, mais en terre ou en argile. D'ailleurs, elles ne sont ni plus grandes, ni plus commodes, ni mieux meublées que celles des provinces maritimes.

La plus grande partie des habitants de Madagascar ne possède que quelques nattes de paille pour couvrir le sol nu et quelques pots de fer ou d'argile pour cuire le riz. Je ne vis nulle part de lits, ni même de caisses en bois pour serrer les habits et autres objets. Il est vrai qu'ils n'ont besoin ni des uns ni des autres ; car le sol leur sert de couche, et toute leur garde-robe se réduit, la plupart du temps, à un simbou unique qu'ils passent la nuit par-dessus leur tête. Ceux qui poussent le luxe à l'excès se couvrent encore d'une des natte de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes. Une aussi complète absence de toutes les commodités de la vie ne s'était encore jamais offerte à moi que chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, dans le pays d'Orégon.



Types malgaches. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

A quelques milles du village d'Ambatomango, où nous avions passé la nuit du 29, nous vîmes venir à notre rencontre une grande foule, musique militaire en tête. C'était une sorte de députation que le prince Rakoto, fils de la reine Ranavalo et héritier présomptif de la couronne, envoyait au-devant de M. Lambert pour lui témoigner son affection et son estime.

La députation se composait de douze des fidèles du prince, d'une troupe de soldats et d'un chœur de chanteuses.

Les fidèles de Rakoto, au nombre de quarante, rappellent tout à fait les *leudes* ou *antrustions* des anciens chefs germaniques. Ce sont de jeunes nobles qui ont tant d'amour et de vénération pour ce prince, qu'ils se sont engagés par serment à le défendre contre tout danger jusqu'au dernier homme. Ils demeurent tous dans son voisinage, et dans chacune de ses excursions il est toujours accompagné au moins d'une demi-douzaine de ces fidèles, bien qu'il n'ait pas besoin de cette espèce de garde, aimé comme il l'est de la noblesse et du peuple.

Cette députation prodigua à M. Lambert les mêmes

honneurs que s'il eût été un prince de la famille royale, distinction qui jusqu'ici n'avait encore été accordée à personne de la plus haute noblesse de l'empire, ni à plus forte raison à un blanc.

Toutes les fois que notre cortége passait devant un village, toute la population accourait pour voir les étrangers; beaucoup même se joignaient au cortége, de sorte que celui-ci grossissait toujours comme une avalanche. Les bonnes gens devaient être bien étonnés de voir des blancs traités avec de si grands honneurs. Personne ne pouvait s'expliquer cette distinction, car personne n'avait encore vu pareille chose.

Enfin une nouvelle preuve de l'affection du prince Rakoto attendait M. Lambert dans le village d'Ambatomango. C'était le fils unique du prince, enfant de cinq ans. Empêché, par une indisposition de la reine, de venir lui-même au-devant de M. Lambert jusqu'à Ambatomango, le prince lui avait envoyé son enfant, que M. Lambert avait adopté pendant son premier séjour à Tananarive.

La coutume de l'adoption est fort usitée à Madagascar. Dans la plupart des cas cela se fait pour avoir réellement un enfant; mais, dans d'autres, c'est une grande marque d'amitié donnée par le père à l'homme qui adopte l'enfant. L'adoption est déclarée au gouvernement, et celui-ci, par un acte écrit, confirme les droits du nouveau père sur l'enfant adopté qui reçoit le nom du père adoptif, passe dans sa famille et obtient les mêmes droits que ses véritables enfants.

Le prince Rakoto, en faisant la connaissance de M. Lambert, l'avait tellement pris en affection, qu'il voulut lui donner la plus grande preuve de son estime et de son amitié en lui offrant son bien le plus cher, son fils unique, M. Lambert l'adopta, mais sans profiter de tous les droits d'un père adoptif; il donna son nom à l'enfant, mais le laissa chez son véritable père.

Cet enfant n'est pas né prince, car sa mère est esclave. Elle s'appelle Marie, et malgré ce nom elle n'est point chrétienne. On la dit très-intelligente, très-bonne, et ayant beaucoup de caractère. Le prince l'aime éperdument et, pour être à même de la voir toujours auprès de lui, il l'a mariée, pour la forme, à un de ses fidèles.

Le lendemain nous devions entrer à Tananarive. Nous étions d'autant plus pressés que nous avions appris que le *sikidy* (l'oracle) avait désigné cette journée comme propice pour notre entrée dans cette capitale, et que la reine désirait nous voir profiter de ce moment favorable.

Dans tout Madagascar, mais surtout à la cour, on est habitué, pour les affaires les plus importantes comme pour les plus insignifiantes, à consulter les augures. Cela se fait de la manière suivante, qui est extrêmement simple. On mêle une certaine quantité de fèves et de cailloux ensemble et, d'après les figures qu'elles forment, les personnes versées dans l'art augural prédisent une bonne ou une mauvaise fortune. Il y a, à la cour seule, plus de douze aruspices jurés que la reine consulte pour la moindre bagatelle. Elle respecte les sentences du sikidy, au point de renoncer pour beaucoup de choses à sa propre volonté, et de se rendre en cela l'esclave la plus soumise dans un pays qu'elle gouverne d'ailleurs si despotiquement. Veut-elle, par exemple, faire une excursion, il faut d'abord interroger les présages pour savoir et le jour et l'heure du départ. Elle ne mettra pas de robe, ne mangera d'aucun mets sans avoir consulté le sikidy. Même pour l'eau qu'elle boit, le sikidy doit indiquer à quelle source il faut l'aller chercher.

Il y a peu d'années encore, on consultait le sikidy à la naissance d'un enfant pour savoir s'il était venu au monde dans un moment favorable. Quand la réponse était négative, on plaçait le pauvre enfant au milieu d'un des chemins suivis par les grands troupeaux de bœufs. Si les bêtes passaient avec circonspection près de l'enfant sans le blesser, le charme fatal était rompu et l'enfant rapporté en triomphe à la maison paternelle. Il n'y avait naturellement que peu d'enfants assez heureux pour sortir sains et saufs de cette dangereuse épreuve. La plupart y perdaient la vie. Les parents qui ne voulaient pas soumettre leurs enfants à cette épreuve se contentaient de les exposer, surtout quand c'étaient des filles, sans plus s'en inquiéter. La reine a défendu l'épreuve aussi bien que l'exposition; c'est peut-être la seule loi philanthropique qu'elle ait décrétée en sa vie.

Tous les voyageurs qui veulent aller à la capitale doivent en demander d'abord la permission à la reine, et attendre à une journée au moins de distance la décision du sikidy, qui fixe le jour et l'heure où ils peuvent faire leur entrée. Il faut observer rigoureusement le jour et l'heure indiqués, et si dans l'intervalle le voyageur tombait subitement malade et se trouvait dans l'impossibilité d'arriver aux portes de la ville au moment prescrit, il faudrait adresser un nouveau message à la reine et attendre une seconde décision du sikidy, ce qui fait perdre aux intéressés plusieurs jours, et souvent plusieurs semaines.

Nous fûmes à cet égard très-heureux. Le sikidy eut l'amabilité de ne pas nous faire attendre un seul jour et de désigner justement comme propice celui auquel, d'après nos dispositions prises d'avance, nous pouvions arriver dans la capitale. Je suis portée à croire que, dans cette circonstance, la curiosité de la reine influença en quelque sorte sur la décision de l'oracle. La bonne dame devait être impatiente de se voir en possession des trésors que M. Lambert lui apportait.

Aux abords de la capitale, notre voyage devint une marche triomphale. En tête marchait le corps de la musique militaire, suivi de beaucoup d'officiers, dont plusieurs d'un rang très-élevé. Puis nous venions entourés des fidèles du prince; le chœur des chanteuses, les soldats et le peuple fermaient la marche. De même que la veille, jeunes et vieux se pressaient autour de nous dans les villages par lesquels nous passions. Tout le monde voulut voir les étrangers attendus depuis longtemps, et beaucoup se joignirent au cortége et nous accompagnèrent plusieurs milles.

La route traversait toujours le beau plateau d'Émirne.

Quel charmant aspect présenterait cette superbe contrée si elle était plus peuplée et bien cultivée! On y voit, il est vrai, infiniment plus de champs et de villages que dans les autres districts que nous avions traversés, mais ni la population ni la culture n'y sont en rapport avec la fertilité du sol. Ce qui donne un charme tout particulier à ce plateau, ce sont les nombreuses collines qui s'y croisent de tous côtés sans se relier les unes avec les autres. L'eau non plus ne manque pas, et si on ne rencontre pas de grand fleuve, on y trouve cependant une quantité innombrable de petites rivières et de petits étangs.

Il y a environ quarante ans tout le plateau d'Émirne était encore couvert de bois; mais aujourd'hui, dans un rayon de près de trente milles anglais, il est tellement dépouillé d'arbres qu'il n'y a que les riches qui se servent de bois comme combustible. Les pauvres ont recours à une espèce d'herbe de savane, dont les collines et les plaines sont abondamment couvertes, et qui produit une flamme très-forte mais naturellement de peu de durée. Heureusement ces gens n'ont besoin de feu que pour préparer leur repas. Ils peuvent se passer de chauffage, bien que dans les mois d'hiver le thermomètre descende jusqu'à trois ou quatre degrés, quelquefois même jusqu'à un degré Réaumur. Les maisons ont des murs d'argile assez épais et sont couvertes d'une herbe longue et serrée, de sorte que, malgré le froid du dehors, il fait toujours assez chaud dans l'intérieur.

Nous aperçûmes de loin Tananarive, la capitale du pays, située presque au milieu du plateau sur une des plus belles collines, et nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi aux faubourgs qui entourent de toutes parts la ville proprement dite.

Ces faubourgs étaient originairement des villages séparés qui, en s'agrandissant, ont fini par s'agglomérer. La plupart des maisons sont en terre ou en argile, tandis que celles qui se trouvent dans l'enceinte même de la ville doivent être construites en planches, ou du moins en bambou. Je les trouvai généralement plus grandes et plus spacieuses que celles des villages, et aussi beaucoup plus propres et en meilleur état. Les toits sont très-droits et très-hauts, et ornés à leurs extrémités de longues perches.

Les maisons, au lieu d'être alignées, sont placées par groupes, au pied ou sur les pentes de la colline. Le palais de la reine se trouve sur la cime la plus élevée. Les faubourgs par lesquels nous arrivâmes me parurent, à ma grande surprise, très-proprement tenus, et non-seulement les rues et les places, mais aussi les cours des maisons.

Ce qui me surprit encore plus que cette propreté, ce fut un grand nombre de paratonnerres. Presque toutes les grandes maisons en étaient pourvues. Ils ont été introduits par M. Laborde, un Français qui vit déjà depuis de longues années à Tananarive, et dont M. Marius me raconta, chemin faisant, la vie aventureuse.

Il n'y a peut-être pas, à ce qu'on me dit, d'endroit où les orages soient plus terribles et où la foudre tombe plus souvent qu'à Tananarive. Tous les ans pres de trois cents personnes y sont foudroyées, et l'année dernière le nombre en monta jusqu'à quatre cents. Dans une maison le même coup de foudre tua dix personnes. Ces violents orages ont lieu du milieu de mars à la fin d'avril.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes chez M. Laborde, ami intime de M. Lambert et grand protecteur de tout Européen qui arrive à Tananarive. Sa maison devait être la nôtre pendant notre séjour dans la capitale.

Notre aimable hôte nous présenta aussitôt à deux Européens, les seuls, outre lui, qui demeurassent à Tananarive. C'étaient deux ecclésiastiques, hôtes de M. Laborde, l'un depuis deux ans et l'autre depuis sept mois. Le moment ne leur paraissant pas opportun pour se présenter comme missionnaires, ils cachaient cette qualité avec le plus grand soin. Il n'y avait que le prince et nous autres Européens qui fussions dans le secret. L'un passait pour un médecin, et l'autre pour le précepteur du fils de M. Laborde, revenu depuis deux ans de Paris, où son père l'avait envoyé faire son éducation.

Un superbe banquet nous réunit bientôt après autour d'une table dressée et servie à l'européenne, avec cette particularité que toutes les assiettes et tous les plats étaient en argent massif; les verres même étaient remplacés par des coupes d'argent. On était au champagne et on commençait à porter des toasts quand un esclave vint nous annoncer l'arrivée du prince Rakoto. Levés aussitôt de table, nous n'eûmes pas le temps d'aller au-devant de lui. Dans son impatience de voir M. Lambert, il était venu sur les pas de l'esclave. Ces deux hommes se tinrent longtemps embrassés, et aucun d'eux ne put trouver un mot pour exprimer sa joie. On voyait qu'ils éprouvaient réellement l'un pour l'autre une profonde amitié. Nous tous qui assistions à ce touchant spectacle, nous ne pûmes nous défendre d'une vive émotion. Le prince Rakoto, ou pour l'appeler de son nom entier, Rakotond-Radama, est un jeune homme de vingt-sept ans. Je ne lui trouvai, contre mon attente, rien de désagréable. Sa taille est courte et ramassée. Sa figure et son teint ne répondent à aucune des quatre races qui habitent Madagascar. Il a tout à fait le type des Grecs de Moldavie. Ses cheveux noirs sont crépus mais non cotonneux, ses yeux foncés sont pleins de feu et de vie; il a la bouche bien faite et les dents belles. Ses traits expriment une bonté si candide qu'on se sent de suite attiré vers lui. Il s'habille souvent à l'européenne.

Ce prince est également aimé et estimé des grands et des petits, et, au dire de MM. Lambert et Laborde, il mérite entièrement cette estime et cet amour. Autant la reine sa mère est cruelle, autant le fils est bon; autant elle aime à verser le sang, autant il en a une horreur invincible. Aussi tous les efforts du prince tendent-ils à empêcher le plus plus possible les exécutions sanglantes et à adoucir les châtiments rigoureux que la reine inflige à ses sujets. A toute heure il est prêt à écouter les malheureux et à leur venir en aide; il a défendu à ses esclaves de la manière la plus sévère de renvoyer qui que ce fût, sous prétexte qu'il dormait ou qu'il prenait son repas. Les gens qui le servent viennent souvent au milieu

de la nuit éveiller le prince et implorer son secours pour des parents qui doivent être exécutés le lendemain de grand matin. S'il ne peut obtenir leur grâce de sa mère, il prend comme par hasard le chemin au moment où les malheureux, liés avec des cordes, sont conduits au lieu du supplice, il coupe leurs liens et les engage à fuir ou à rentrer tranquillement chez eux, selon qu'ils courent plus ou moins de danger.

Quand on rapporte ensuite à la reine la conduite tenue par son fils, elle ne fait pas la moindre observation. Seulement elle cherche à couvrir avec le plus grand secret les condamnations et à en hâter l'exécution. Le jugement et le supplice se succèdent si rapidement que, quand par hasard le prince est absent de la ville, le message lui arrive trop tard pour qu'il puisse intervenir.

Il est étrange qu'avec cette différence complète des caractères, la mère et le fils aient l'un pour l'autre la plus tendre affection. Le prince a le plus grand attachement pour la reine; il cherche à excuser de toutes les manières ses cruautés, et rien ne lui fait plus de peine que la pensée que sa mère pourrait ne pas être aimée.

Le noble caractère du prince est d'autant plus digne d'admiration que, dès sa plus tendre enfance, il a toujours eu devant les yeux le mauvais exemple de sa mère et qu'on n'a rien fait pour son éducation. Sur cent cas semblables, quel fils n'eût-on pas vu adopter les préjugés et les défauts de sa mère!

A part quelques mots d'anglais, on n'a rien cherché à lui apprendre. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait, il le doit à lui-même. Que n'aurait-on pu faire de ce prince si son esprit et son talent avaient été développés par une instruction solide? J'eus souvent occasion de le voir et de l'observer, car il ne se passait guère de jour qu'il ne visitât M. Lambert. Je n'ai remarqué en lui d'autres défauts que trop peu de fermeté et de confiance en lui-même, et la seule chose que je redoute, si jamais le pouvoir arrive entre ses mains, c'est qu'il n'ait pas l'énergie nécessaire pour exécuter ses bonnes intentions.



Grenier à riz et pigeonnier, à Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

En attendant il se passe peu de jours qu'il ne sauve la vie à quelque malheureux ou qu'il ne fasse du bien. Souvent il sacrifie dans ce but son dernier écu et son dernier boisseau de riz, et il éprouve une double joie quand il peut venir en aide à un malheureux sans que celui-ci apprenne d'où lui vient le secours.

Ce qui mieux que ma faible plume fera l'éloge de cet homme généreux, ce sont les paroles suivantes que je lui ai entendu prononcer moi-même. Il me disait qu'il lui était indifférent que ce fût la France ou l'Angleterre, ou quelque autre nation, qui possédât l'île, pourvu que le peuple fût bien gouverné. Il ne demandait pour lui-même ni trône ni royauté; il était toujours prêt à renoncer par écrit à ses droits et à vivre en simple particulier s'il pouvait assurer par là le bien de son pays.

Je dois avouer que ces paroles me touchèrent profondément et m'inspirèrent pour le prince une estime que je n'ai encore éprouvée que pour peu d'hommes. A mes yeux, un homme qui pense aussi noblement est plus grand que le plus puissant et le plus glorieux monarque de la vieille Europe.

Traduit par W. de Suckau.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue de Tananarive, capitale de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après W. Ellis.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER,

RELATIONS POSTHUMES[1].

1857. — TEXTE INÉDIT.

MADAGASCAR.

Coup d'œil géographique et historique sur Madagascar.

Bien que fréquentée depuis deux siècles, l'île de Madagascar est très-peu connue. Quelques voyageurs seulement sont parvenus à pénétrer dans l'intérieur du pays, et encore n'ont-ils pas eu le loisir de l'étudier tout à leur aise. Quant à moi, je n'ai malheureusement pas assez de connaissances pour pouvoir donner de ce pays une description scientifique. Je suis, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, tout au plus en état de décrire avec vérité ce que j'ai vu. Il ne sera donc pas, je crois, sans intérêt pour mes lecteurs, qu'avant de commencer le récit de mes aventures à Madagascar, je donne ici, d'après différents ouvrages publiés sur cette île, un aperçu géographique et historique.

L'île de Madagascar doit avoir déjà été connue des anciens. Marco Polo en fait mention au treizième siècle. Les Portugais la visitèrent en 1506, et la première nation d'Europe qui ait tenté d'y fonder un établissement fut la France, en 1642.

Située au sud-est de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par le canal de Mozambique, large de soixante-quinze milles, Madagascar s'étend du douzième au vingt-cinquième degré quarante-cinq minutes de latitude méridionale, et du quarantième degré quarante minutes au quarante-huitième degré cinq minutes de longitude

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

orientale : c'est, après Bornéo et la Nouvelle-Guinée, la plus grande île du monde. Sa superficie est d'environ dix milles carrés géographiques. Sa population, évaluée bien diversement, varie, suivant les estimations, de un million et demi à six millions d'habitants.

L'île possède d'immenses forêts, de vastes plaines, vallées et gorges, beaucoup de rivières et de lacs, et de grandes chaînes de montagnes, dont les pics s'élèvent à trois et quatre mille mètres et même plus haut.

La végétation est extrêmement riche et le climat très-chaud. Ce dernier est excessivement malsain pour les Européens le long des côtes où il y a beaucoup de marais; il l'est moins dans l'intérieur du pays. Les principaux produits sont : des baumes et des résines, du sucre, du tabac, de la soie, du riz, de l'indigo et des épices. Les forêts fournissent de superbes bois de construction, les arbres fruitiers produisent presque tous les fruits de la zone tropicale. Parmi les nombreuses espèces de palmiers, il faut surtout citer le beau palmier d'eau et le raffia. Le baobab, ce roi monstrueux des végétaux africains, croît, dit-on, sur la côte occidentale de l'île. Quant au règne animal, Madagascar possède aussi quelques espèces particulières parmi lesquelles on compte huit ou dix variétés du genre maki, le perroquet noir et beaucoup de bêtes à cornes, de chèvres, de brebis et de beaux oiseaux. Les bois et les savanes sont habités par des buffles et des sangliers, des chiens et des chats sauvages; mais on n'y trouve aucune autre espèce d'animaux dangereux. Les serpents y sont inoffensifs, les autres reptiles très-rares, et comme animaux venimeux il n'y a que la scolopendre et une petite araignée noire, qui vit sous terre, et dont la piqûre passe pour mortelle, mais qu'on ne rencontre que rarement. L'île abonde aussi en métaux, surtout en fer et en charbon de terre. Ses richesses minérales sont encore peu explorées.

Quatre races différentes habitent cette grande terre. Au sud demeurent les Cafres, à l'ouest les Nègres, tandis qu'au nord domine la race arabe, et à l'est et dans l'intérieur la race malaie. Ces principales races se divisent en beaucoup de tribus; celle des Hovas, appartenant à la race malaie, est la plus nombreuse et la plus civilisée de toute l'île, qu'ils ont presque entièrement conquise depuis le commencement de ce siècle.

La partie de l'île la moins connue est la côte sud-ouest, dont les habitants passent pour les gens les plus inhospitaliers et les ennemis les plus déclarés des Européens. Tous ces peuples sont, comme la plupart des peuples primitifs, très-paresseux, curieux et très-superstitieux.

Les Français, comme nous l'avons déjà dit, ont tenté depuis 1542 de s'établir à Madagascar. Ils conquirent d'abord quelques districts, fondèrent çà et là des comptoirs, construisirent de petits forts, mais ils ne purent les conserver. Toutes leurs tentatives échouèrent, d'une part par la malignité du climat, d'autre part et surtout par les mêmes causes qui leur firent perdre, dans le siècle dernier, l'Inde et le Canada.

Sur leurs traces les Anglais essayèrent aussi, mais également sans succès, de fonder des établissements à Madagascar; ils s'emparèrent des forts de Tamatave et Foulepointe, mais ils ne purent les conserver que peu de temps.

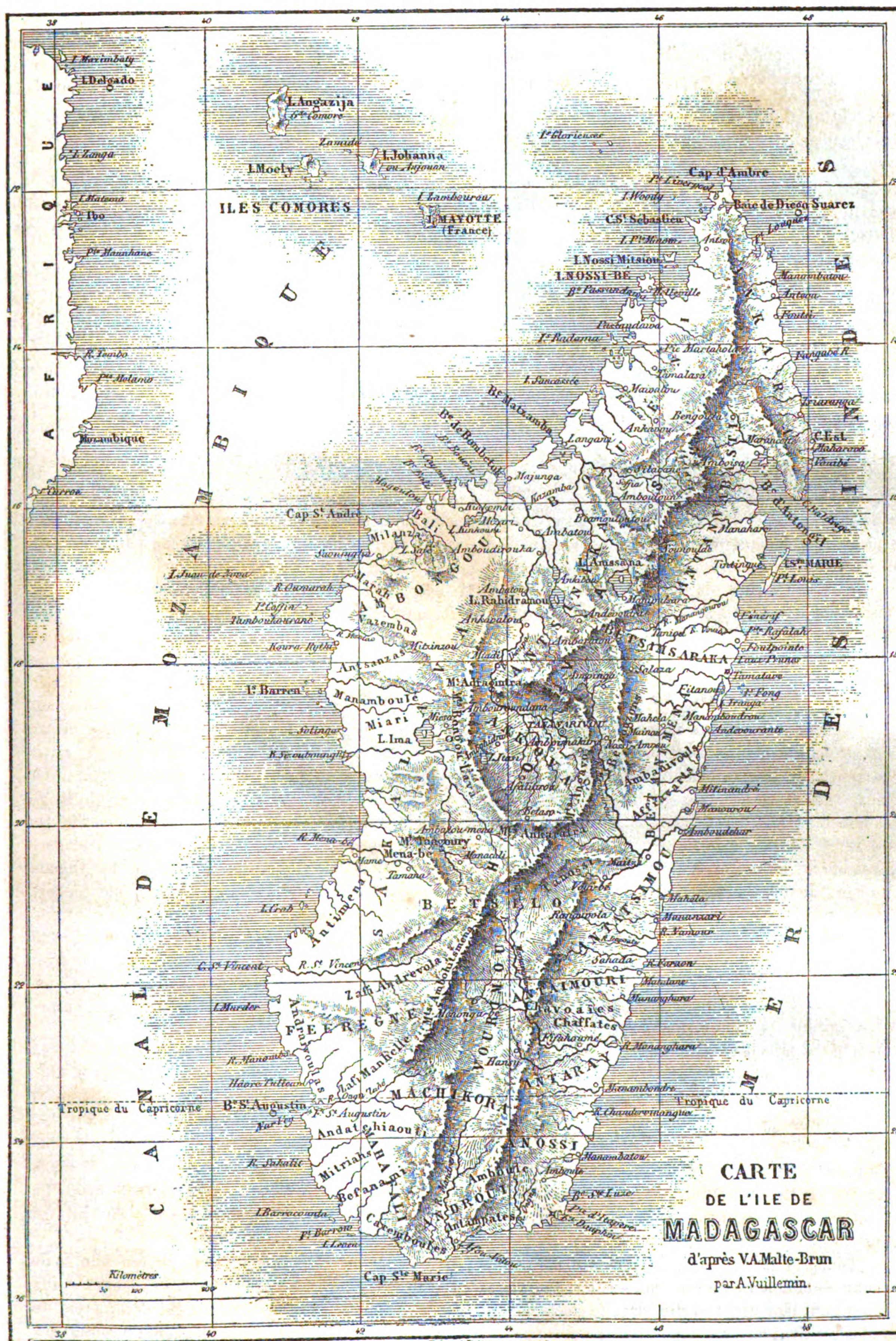
Cependant, dans l'intérieur du pays, l'empire des Hovas s'était considérablement agrandi. Dinampoiene, le chef hova de Tananarive, après des guerres heureuses contre des chefs moins puissants, réunit leurs États aux siens. Il passe pour avoir été un homme très-actif et très-intelligent, qui donna de bonnes lois à son peuple et lui défendit l'usage des liqueurs et du tabac. A sa mort, en 1810, son empire, déjà puissant, passa sous le sceptre de son fils Radama, qui n'avait alors que dix-huit ans. Il était, comme son père, intelligent, honnête et très-ambitieux; il se fit l'ami des Européens et rechercha leur société pour étendre le cercle de ses connaissances.

Profitant de ces dispositions du prince, les Anglais surent bientôt gagner ses bonnes grâces. Il leur accorda toutes sortes de distinctions et poussa l'engouement pour eux jusqu'à porter quelquefois un uniforme anglais. Il reçut en dédommagement de l'argent et des présents d'une valeur de deux mille livres sterling, et le gouvernement anglais promit en outre de faire instruire dix jeunes gens de Madagascar en Angleterre et dix autres à Maurice, dans différents arts et différents métiers.

Radama observa exactement le traité, jusqu'au moment où le général anglais Hall arriva au gouvernement de Maurice. Ce fonctionnaire, croyant sans doute que les sauvages n'étaient pas des hommes, ne rougit pas de déclarer publiquement qu'un contrat conclu avec un sauvage n'avait pas la moindre valeur, et il ne se fit pas faute de l'enfreindre de toutes les manières. Il s'ensuivit naturellement que Radama rétablit la traite et se mit à favoriser les Français aux dépens des Anglais, qui longtemps tentèrent en vain de regagner leur influence. Ils s'étaient rendus si odieux, non-seulement à Radama, mais aussi au peuple, qu'on avait fini par appeler Anglais tout ce qui était regardé comme faux ou mensonger. Néanmoins, ils réussirent plus tard à renouveler le traité et à obtenir même d'autres concessions. Ainsi en 1825 Radama accorda aussi aux missionnaires anglais le droit de s'établir dans l'île, de construire des maisons, de faire le commerce, de cultiver la terre et de fonder des entreprises industrielles.

En poursuivant les plans ambitieux de son père, Radama était parvenu à étendre sa domination sur la plus grande partie de l'île et à devenir roi de Madagascar. Il réunissait sous son sceptre, outre le pays des Hovas, celui des Seklaves avec leur capitale Bambetok, sur la côte nord-ouest, sur la côte occidentale mozangaye et sur la côte nord, les pays des Antrawares et les Betimsavas. La côte sud-ouest seule et quelques cantons du sud-est avaient conservé leur indépendance.

L'influence dont les missionnaires jouirent auprès de ce roi, ils la durent en grande partie aux louanges et aux flatteries dont ils le comblèrent. Ils lui décernèrent de son vivant le titre de *Grand*, que l'histoire lui conservera peut-être en songeant à tout ce qu'il a fait pendant la



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

courte durée de son règne. La conquête d'une grande partie de l'île, l'abolition de la peine de mort pour beaucoup de crimes, la défense de faire la traite avec l'étranger, la création d'une armée bien disciplinée, l'introduction de beaucoup de métiers européens, tout cela fut son œuvre. C'est sous son règne que furent instituées les premières écoles publiques et que l'on adopta les caractères latins pour la langue du pays. Toujours préoccupé de l'amélioration matérielle et intellectuelle de son empire, il n'y eut qu'une chose dont il ne voulut pas entendre parler, c'est de l'établissement de bonnes routes. Il croyait, comme la plupart des chefs de peuples à demi sauvages, que les mauvaises routes étaient les meilleurs remparts contre les Européens. Il mourut le 27 juillet 1828, à trente-six ans, de suites de débauches, comme Alexandre, disent les uns, et de poison, affirment les autres. Sa mort mit non-seulement fin à l'influence des Anglais, mais aussi à celle de tout autre peuple européen. Sa première femme, Ranavalo, lui succéda sur le trône et ajouta à son nom le titre royal de manjaka.

Cette femme cruelle et sanguinaire commença son règne en faisant exécuter sept des plus proches parents du feu roi; suivant les rapports du missionnaire M. Guillaume Ellis, on ne tua pas seulement tout ce qui appartenait à la famille de Radama, mais aussi les nobles placés près du trône, et que Ranavalo craignait d'y voir élever des prétentions.

Elle rompit sur-le-champ le traité conclu avec Radama par les Anglais. Sa haine contre ce dernier peuple était si grande qu'elle s'étendait à tout ce qui venait d'Angleterre et jusqu'aux animaux importés de ce pays. Tous les hommes d'origine vraiment anglaise furent tués ou du moins bannis de ses États. Les Français ne trouvèrent pas non plus grâce à ses yeux; elle ne voulait pas du tout entendre parler de civilisation, et elle s'efforça d'en étouffer tous les germes. Elle chassa les missionnaires, défendit la propagation du christianisme et mit entrave à tous les rapports avec les Européens. Ses sujets, surtout ceux qui ne sont pas de la tribu des Hovas, dont elle est issue elle-même, sont traités par elle avec la plus grande rigueur et même avec cruauté. Pour les moindres fautes elle leur inflige les peines les plus dures, et chaque jour elle fait exécuter des sentences de mort.


Baobab de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Depuis son avénement Ranavalo n'a cessé de régner par la terreur.

Présentation à la cour. — Le manasina. — Le palais de la reine. — Atrocités du gouvernement de la reine. — Exécutions. — Le tangouin. — Persécution des chrétiens. — Haine contre les Européens. — M. Lambert et le prince Rakoto.

Le 2 juin eut lieu notre présentation à la cour. Vers quatre heures de l'après-midi nous nous fîmes porter au palais, au-dessus de la porte d'entrée duquel plane un grand aigle doré aux ailes éployées. Conformément à l'étiquette, nous franchîmes le seuil le pied droit en avant, et de même le seuil d'une seconde porte qui conduisait à une grande cour devant le palais. Là nous vîmes la reine assise sur le balcon du premier étage. On nous fit ranger dans la cour sur une ligne en face d'elle. Sous le balcon, des soldats faisaient quelques exercices dont le dernier était des plus burlesques; il consistait à lever brusquement le pied droit comme s'ils avaient été piqués par la tarentule.

La reine, selon l'usage du pays, était enveloppée d'un large simbou de soie, et comme coiffure elle portait une énorme couronne d'or. Quoiqu'elle fût assise à l'ombre, on n'en tenait pas moins déployé au-dessus de sa tête un très-grand parasol en soie cramoisie, qui fait partie de la pompe royale. D'un teint assez foncé, d'une forte complexion, elle est, malgré ses soixante-quinze ans, et pour



Un salon à Madagascar. — Dessin de Worms d'après des costumes photographiés.

le malheur du pauvre pays, encore robuste et alerte. Autrefois elle était, dit-on, très-adonnée à la boisson; mais elle a déjà depuis longtemps renoncé à ce vice. A la droite de la reine était son fils, le prince Rakoto, à la gauche son fils adoptif, le prince Ramboasalama; derrière elle se tenaient debout ou assis quelques neveux, nièces et autres parents des deux sexes, ainsi que plusieurs grands du royaume. Le ministre qui nous avait conduits au palais adressa un petit discours à la reine, après quoi nous dûmes nous incliner trois fois et prononcer ces mots : *Esaratsara tombokoë*, ce qui signifie : « Nous te saluons de notre mieux; » elle répondit : *Esaratsara*, ce qui veut dire : « C'est très-bien. »

Nous nous tournâmes ensuite à gauche, pour faire les mêmes trois révérences au tombeau du roi Radama, placé de côté à quelques pas de là; puis nous retournâmes à notre ancienne place devant le balcon, et fîmes de nouveau trois révérences. M. Lambert, à cette occasion, leva en l'air une pièce d'or de cinquante francs et la mit dans la main du ministre qui nous accompagnait. Ce don, que doit offrir tout étranger présenté pour la première fois à la cour, s'appelle *manasina*. Il n'est pas nécessaire que ce soit une pièce de cinquante francs : la reine se contente même d'un écu d'Espagne ou d'une pièce de cinq francs. Du reste, M. Lambert avait déjà donné une pièce de cinquante francs à l'occasion du *sambas-sambas*.

C'est de cette manière que la fière reine de Madagascar donne audience aux étrangers; elle se croit beaucoup trop grande et trop élevée pour admettre des étrangers dès la première fois en sa présence immédiate. Quand on a le bonheur de lui plaire particulièrement, on est introduit dans le palais, mais jamais dès la première audience.

Le palais de la reine est un grand édifice en bois, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages avec une toiture très-élevée. Les étages sont entourés de larges galeries. Tout l'édifice est entouré de colonnes en bois, de vingt-six mètres de haut, sur lesquelles repose le toit qui monte encore en forme de tente, à plus de treize mètres, et dont le centre est appuyé sur une colonne de trente-neuf mètres d'élévation. Toutes ces colonnes, sans en excepter celle du centre, sont d'un seul morceau, et quand on songe que les forêts dans lesquelles il y a des arbres assez gros pour fournir de pareilles colonnes sont éloignées de cinquante à soixante milles anglais de la ville; que les routes, loin d'être frayées, sont presque impraticables; et que le tout, amené sans l'assistance de bêtes de somme ou de machines, a été travaillé et mis en place avec les outils les plus simples, on doit considérer l'érection de ce palais comme une œuvre gigantesque, digne d'être assimilée aux merveilles du monde. Pour le transport de la plus haute colonne seule, on a occupé cinq mille hommes et il a fallu douze jours pour la dresser.

Tous ces travaux ont été exécutés par le peuple comme corvée, sans qu'il reçût ni salaire ni nourriture. On prétend que, pendant la construction du palais, quinze mille teuckes ou manœuvres ont succombé à la peine et aux privations; mais cela inquiète fort peu la reine, et la moitié de la population peut périr, pourvu que ses ordres suprêmes s'accomplissent.

Ranavalo est incontestablement une des femmes les plus altières et les plus cruelles qui aient paru sur la terre, et son histoire n'est qu'un tissu d'horreurs et de scènes sanglantes. En moyenne, il périt à Madagascar, tous les ans, de vingt à trente mille personnes, soit par les exécutions et les empoisonnements, soit par les corvées et par les guerres. Si ce gouvernement dure encore longtemps, cette belle île se trouvera bientôt tout à fait dépeuplée; dès aujourd'hui la population est de moitié moins nombreuse qu'elle l'était du temps du roi Radama, et des milliers de villages ont déjà disparu sans laisser la moindre trace de leur existence. « Du sang, toujours du sang, » telle est la devise de cette mégère couronnée qui croit avoir perdu sa journée si elle n'a pas signé au moins une demi-douzaine de sentences de mort.

Pour mieux faire connaître ce monstre dont la société des missions anglaises a, par charité, chaudement épousé les intérêts et que le missionnaire Ellis a osé défendre, je citerai quelques-unes de ses atrocités, dont une suffirait pour rendre à jamais odieux le nom de Ranavalo.

En 1831, à une époque où la discipline introduite dans l'armée, par le roi Radama, n'était pas encore tout à fait oubliée, la reine soumit une grande partie de la côte orientale dont la principale population se compose de Seklaves. Elle ordonna à tous les hommes du pays conquis de venir lui rendre hommage. Quand tous ces malheureux, au nombre de vingt-cinq mille, furent assemblés, on leur enjoignit de déposer les armes. Puis on les conduisit sur une grande place qu'on fit entourer de soldats. On les força de s'agenouiller en signe de soumission. A peine eurent-ils fait ce qu'on leur demandait que les soldats se précipitèrent sur ces malheureux et les massacrèrent tous. Quant aux femmes et aux enfants de ces pauvres victimes, on les vendit comme esclaves.

Tel est le sort réservé par la reine aux vaincus; mais celui des sujets ne vaut guère mieux.

Malheur à ceux d'entre eux que poursuit une accusation de magie, de violation de tombe, ou de christianisme. Les supplices les plus abominables les attendent. En 1837, une seule dénonciation de ce genre engloba seize cents personnes. Sur ce nombre, quatre-vingt-seize furent brûlées ou précipitées du haut d'un grand rocher, situé dans la ville de Tananarive, et qui a déjà coûté la vie à des milliers d'hommes; quelques-uns furent jetés dans une fosse et couverts d'eau bouillante; d'autres exécutés avec la lance ou décapités; à plusieurs on coupa les membres les uns après les autres; mais on réserva au dernier la mort la plus affreuse. Il fut mis dans une natte où on ne lui laissa de libre que la tête, et son corps fut livré tout vivant à la pourriture !...

Dans une autre occasion, le même genre d'accusation amena en une seule fois deux cents personnes devant la cour criminelle de Tananarive; condamnées au tangouin, cent quatre-vingts moururent.

Le tangouin est un poison qui donne son nom à une épreuve judiciaire qui se pratique de la manière suivante : le poison est tiré du noyau d'un fruit qui a la grosseur d'une pêche et vient sur l'arbre *tanguina-veneniflora.* Le condamné est prévenu par le *lampi-tanguine* (c'est ainsi que s'appelle l'homme chargé d'administrer le poison) du jour où il aura à se présenter pour l'épreuve. Quarante-huit heures avant le jour fixé, il ne lui est permis de prendre que très-peu de nourriture, et dans les dernières vingt-quatre heures on ne lui en accorde plus du tout. Ses parents l'accompagnent chez l'empoisonneur, où il est forcé de se déshabiller et de jurer qu'il n'a eu recours à aucun sortilége. Le lampi-tanguine ratisse alors, à l'aide d'un couteau, autant de poudre du noyau vénéneux qu'il croit nécessaire. Avant de faire prendre le poison à l'accusé, il lui demande s'il veut avouer son crime; mais celui-ci s'en garde bien, car il n'en serait pas moins forcé de prendre le poison. Le lampi-tanguine met le poison sur trois petits morceaux de peau d'environ deux centimètres de long et coupés sur le dos d'une poule grasse, puis il les roule ensemble et les fait avaler à l'accusé.

Autrefois presque tous ceux à qui on faisait prendre ce poison mouraient au milieu des convulsions et des douleurs les plus atroces. Mais, depuis environ dix ans, il est permis à ceux qui n'ont pas été condamnés au tangouin par la reine même, d'employer le remède suivant contre l'empoisonnement. Aussitôt que l'accusé a pris le poison, ses parents lui font boire de l'eau de riz en si grande quantité que souvent tout le corps s'enfle, ce qui provoque d'ordinaire de violents vomissements.

L'empoisonné est-il assez heureux pour vomir, non-seulement le poison, mais aussi les trois petites peaux entières et intactes, il est déclaré innocent, et ses parents le ramènent chez lui en triomphe avec des chants et des cris d'allégresse. Mais si une seule des petites peaux n'est pas rendue ou bien si elle est endommagée, l'accusé ne sauve point sa vie; en ce cas il est tué avec la lance ou d'une autre manière.

Un des nobles qui venaient souvent chez nous avait été condamné, il y a plusieurs années, à avaler le tangouin. Il vomit heureusement le poison et les trois petites peaux entières et intactes. Son frère courut en toute hâte chez la femme du noble lui annoncer cette bonne nouvelle, et la malheureuse en fut si saisie qu'elle tomba à terre sans connaissance. Tant de sentiment chez une femme de ce pays me parut bien extraordinaire, et j'eus de la peine à le croire. Mais j'appris alors que si son mari avait succombé, on l'aurait traitée de sorcière, et probablement aussi condamnée au tangouin. La vive émotion qu'elle éprouva fut donc plutôt causée par la joie d'échapper elle-même à la mort que par celle de voir son mari sauvé. Pendant mon séjour à Tananarive, une femme perdit tout à coup plusieurs de ses enfants. On l'accusa d'avoir eu recours à des sortiléges pour les faire mourir, et on la condamna à prendre le tangouin. La malheureuse vomit le poison et deux des petites peaux, mais la troisième n'ayant pas reparu, elle fut tuée sans miséricorde.

C'était pour mettre fin à ces atrocités que, dès 1855, M. Lambert avait arrêté avec le prince Rakoto un plan, dont il venait maintenant hâter l'exécution, au risque de sa vie et un peu aussi de la mienne, à moi, chétive, qui ne me doutais de rien.

Dîner chez M. Laborde. — Les dames de Madagascar et les modes de Paris. — La conjuration. — Son avortement. — Persécution. — Jugement.

Le 6 juin, M. Laborde donna un grand dîner en l'honneur du prince Rakoto dans son pavillon situé au pied de la colline.

Bien que le dîner ne fût annoncé que pour six heures, nous nous y fîmes porter dès trois heures. En route nous passâmes dans la ville haute près d'un endroit où se trouvent braqués dix-neuf grands canons de dix-huit dont les bouches sont dirigées sur la ville basse, sur les faubourgs et vers la vallée. Afin d'occuper le temps jusqu'au dîner, on nous gratifia de plusieurs divertissements indigènes, dont un des plus goûtés est une variété de ce genre de combat que les Parisiens nomment, je crois, la *savate.* Les lutteurs se portaient avec les pieds des coups si forts contre toutes les parties du corps que je croyais à tout moment que l'un ou l'autre devait avoir une côte ou une jambe cassée. Ce jeu délicat est, surtout pendant l'hiver, en grande faveur chez le peuple, auquel il tient lieu de chauffage. Les plus grands froids durent ici du mois de mai à la fin de juillet, et le thermomètre descend souvent jusqu'à quatre ou trois degrés, quelquefois même jusqu'à un seul degré au-dessus de zéro. Cependant tout reste vert, les feuilles ne tombent pas, et les campagnes paraissent aussi riantes et aussi florissantes que chez nous au milieu du printemps.

Après la lutte vinrent les danses et les exercices gymnastiques, on fit aussi de la musique. Le prince avait envoyé son orchestre, qui exécuta assez bien quelques jolis morceaux. Je trouvai moins de plaisir aux chants d'une troupe de jeunes filles du pays à qui un missionnaire français avait donné des leçons.

Elles savaient par cœur une grande quantité de chansons et ne criaient pas d'une manière aussi désagréable que les artistes que j'avais entendus jusqu'alors; au contraire elles chantaient assez juste; c'était cependant très-ennuyeux et je rendais toujours grâces au ciel quand arrivait la fin. Peu avant six heures le prince parut accompagné de son petit garçon, de sa bien-aimée Marie et d'une amie de cette dernière. Marie me plut moins encore en cette occasion que la première fois. La faute en était à son costume; elle était tout à fait mise à l'européenne. Ces modes folles et exagérées que Paris envoie partout sont loin de me paraître toujours gracieuses et séduisantes chez nos femmes et nos filles, et elles ne vont vraiment bien qu'à celles qui sont assez belles pour que rien ne puisse les défigurer; mais là où manquent la beauté et la grâce naturelles, nos modes deviennent absolument baroques et ridicules, et à plus forte raison chez

de lourdes créatures aux noirs visages de guenons. Mme Marie peut être une excellente personne, et je ne voudrais en rien lui être désagréable, mais je ne pus m'empêcher de me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater tout haut à sa vue. Par-dessus une demi-douzaine de jupons empesés très-roides, elle portait une robe de laine garnie jusqu'à la ceinture de larges falbalas et de grands nœuds de ruban, mais qui, au lieu d'être attachés par devant, l'étaient par derrière. Elle s'était mis sur les épaules un châle français qu'elle avait de la peine à faire tenir, et sa tête aux boucles cotonneuses et crépues supportait, tout en arrière et enfoncé sur la nuque, un tout petit chapeau rose.

Le dîner et la soirée se passèrent très-gaiement; sur les dix heures du soir, M. Laborde me dit tout bas de prétexter quelque malaise, suite de quelques accès de fièvre qui venaient de m'éprouver, et de clore la soirée. Je lui répondis que ce droit ne m'appartenait pas, mais revenait au prince. Il insista cependant pour que je le fisse, en me disant qu'il avait pour cela des raisons importantes, qu'il me communiquerait plus tard. Je me conformai donc à sa volonté et donnai le signal du départ, qui s'opéra par le plus beau clair de lune, et aux sons d'une joyeuse musique.

Le prince Rakoto et M. Lambert m'appelèrent alors dans une des pièces voisines de mon logis, et le prince me déclara que c'était sur sa demande que M. Lambert était revenu à Madagascar pour l'aider, avec une partie de la noblesse et de l'armée, à écarter du trône la reine Ranavalo, sans lui ravir pourtant ni sa liberté, ni ses richesses, ni ses honneurs.



Le maqui ou singe malgache (lemur mococo).

M. Lambert, de son côté, m'apprit que nous avions dîné dans le pavillon de M. Laborde parce qu'on pouvait plus tranquillement y convenir de tout; que le signal du départ devait venir de moi, pour faire croire que la petite fête avait été donnée à mon intention, et que nous avions passé par la ville, musique en tête, pour montrer qu'il ne s'était agi que de plaisir et d'amusement.

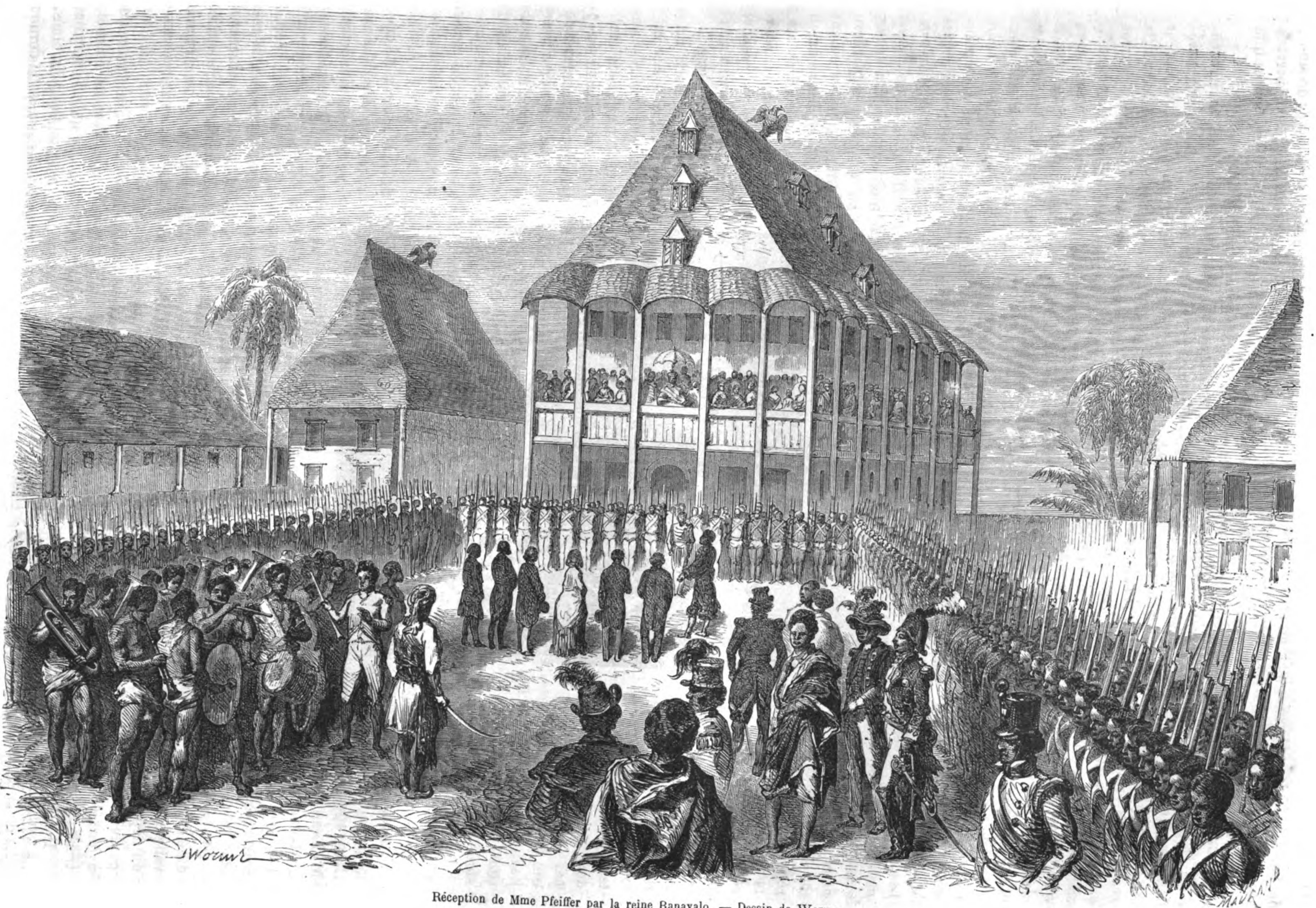
Il me montra dans la maison tout un petit arsenal de sabres, de poignards, de pistolets et de fusils pour armer les conjurés, ainsi que des sortes de plastrons en cuir assez solides pour résister aux coups de lance, et il termina en me disant que tous les préparatifs étaient faits, que le moment d'agir approchait, et que je devais sans cesse m'y tenir préparée.

J'avoue que je fus saisie d'un sentiment tout particulier quand je me vis impliquée tout à coup dans un événement politique si considérable, et que, dans le premier moment, les idées les plus diverses me passèrent par la tête. Je ne pouvais me dissimuler qu'en cas d'échec ma vie courait le même danger que celle de M. Lambert. Il ne me restait cependant qu'à faire contre fortune bon cœur et à m'en remettre à Dieu qui m'avait déjà tirée de tant de situations dangereuses. J'exprimai les vœux les plus sincères au prince Rakoto et à M. Lambert pour le succès de leur entreprise, et je me retirai ensuite dans ma chambre.

Il était plus de minuit quand je me mis au lit, où la fatigue et la fièvre combinées ne tardèrent pas à livrer mon sommeil à des rêves effrayants, qu'avec un peu de crédulité j'aurais pu prendre plus tard pour des avertissements très-réels.

Le plan imaginé par les conjurés était le suivant : le 20 juin, après une grande fête de nuit destinée à détourner les soupçons, tous les conjurés devaient se glisser secrètement, à deux heures du matin, dans le palais de la reine, dont les entrées occupées par le prince Raharo, le chef de l'armée, avec des officiers dévoués, seraient tenues ouvertes; puis s'assembler dans la grande cour devant les appartements de la reine, et à un signal donné proclamer roi le prince Rakoto. Les nouveaux ministres, déjà nommés par le prince, auraient été alors déclarer à la reine que telle était la volonté des nobles, des soldats et du peuple, et en même temps le canon devait retentir du haut des remparts du palais pour annoncer au peuple le changement de gouvernement et sa délivrance de la tyrannie sanglante de la reine.

Malheureusement on ne put pas en venir à l'exécution; le plan échoua par la lâcheté et la perfidie du chef de l'armée, du prince Raharo. Dans la nuit du 20 juin, il prétendit que, par suite d'obstacles imprévus, il ne lui avait pas été possible de faire occuper le palais unique-



Réception de Mme Pfeiffer par la reine Ranavalo. — Dessin de Worms.

ment par des officiers dévoués, qu'il ne pouvait donc pas tenir cette nuit les portes ouvertes, et qu'il fallait attendre une occasion plus favorable. En vain le prince lui adressa-t-il message sur message; on ne put rien obtenir. Il fallut encore ajourner à une date indéterminée l'exécution d'un plan auquel se rattachaient la liberté ou la vie de tant d'existences et qui était devenu, pour ainsi dire, le secret de tout le monde. Dès le 22, la reine en était informée et, convaincue de l'impuissance des conjurés, elle ne songea plus qu'à se venger et à pallier en même temps la faute de son fils vis-à-vis du peuple.

Le 3 juillet la terreur courut dans toute la ville. Un grand kabar fut proclamé. Une pareille annonce remplit toujours le peuple d'angoisse et d'épouvante; car il sait par une triste expérience qu'elle ne présage rien que persécutions et supplices. Les rues étaient pleines de cris et de hurlements; on courait et on fuyait de toutes parts, comme si la ville avait été envahie par une armée ennemie, et vraiment on aurait pu le croire en voyant des troupes occuper toutes les issues de la ville, et les soldats arracher de force les pauvres gens de leurs maisons et de leurs cachettes et les pousser devant eux vers le bazar.

La communication royale était la suivante :

La reine avait déjà soupçonné depuis longtemps qu'il y avait encore beaucoup de chrétiens parmi son peuple. Elle en avait acquis la certitude depuis quelques jours, et elle avait appris, à sa grande indignation, que dans Tananarive seulement et dans ses environs vivaient plusieurs milliers de chrétiens. Chacun savait combien elle haïssait cette secte, et quelle défense sévère elle avait faite d'embrasser cette religion; puisqu'on faisait si peu de cas de ses ordres, elle emploierait tous les moyens pour découvrir les coupables, et les punir avec la dernière rigueur. Tous ceux qui aideraient les chrétiens à fuir ou bien ne les en empêcheraient pas ou qui chercheraient à les cacher, seraient punis de mort; au contraire, ceux qui trahiraient les chrétiens, qui les ramèneraient ou bien les empêcheraient de fuir, gagneraient la bienveillance particulière de la reine et en récompense ne seraient passibles, par la suite, que de peines très-légères s'ils commettaient quelque crime ou délit.

Nous apprîmes en même temps qu'un ordre de la reine défendait à qui que ce fût, sous peine de mort, de passer le seuil de notre maison. Ainsi nous étions désormais prisonniers et à la discrétion d'une femme qui n'avait jamais pardonné.

8 *juillet*. — Au dire de nos esclaves, il y a plus de huit cents soldats occupés de la recherche des chrétiens. Ils ne fouillent pas seulement toute la ville, ils furettent encore à vingt ou trente milles aux environs, mais sans faire heureusement rien de plus que des prisonniers. Les habitants se sauvent dans les montagnes et les bois, en si grand nombre que de petits détachements de soldats qui poursuivent les fugitifs et cherchent à les prendre sont mis en fuite par ces derniers.

9 *juillet*. — Nous recevons encore ce jour-là des nouvelles de la persécution contre les chrétiens. La reine a appris que jusqu'ici on n'a ramené que très-peu de prisonniers. Elle en a été excessivement irritée et s'est écriée, dans la plus grande fureur, qu'il fallait fouiller les entrailles de la terre et sonder les rivières et les lacs pour qu'il n'échappât pas au châtiment un seul de ces violateurs de ses lois. Ces grands éclats de paroles et les nouveaux ordres sévères donnés aux officiers et aux soldats chargés de la poursuite des chrétiens n'ont pas, Dieu merci, de grands résultats, et Sa Majesté sera hors d'elle-même quand elle apprendra que les habitants de villages entiers sont parvenus, par une fuite opportune, à se soustraire à sa colère. C'est ce qui arriva, il y a peu de jours, dans le village d'Aubohitra-Biby, à neuf milles de Tananarive; quand les soldats arrivèrent, ils ne trouvèrent plus rien que des chaumières vides.

Un corps de troupes de quinze cents hommes a aussi été expédié aujourd'hui vers le district I-Baly, sur la côte orientale. Ce vaste district, habité par les Sakalaves qui subissent l'influence des établissements français de Mayotte et de Nossi-bé, n'est soumis qu'en partie à la reine Ranavalo. Dans un village de la partie indépendante vivent déjà, depuis trois ou quatre ans, cinq missionnaires catholiques qui y ont fondé une petite commune. La reine en est naturellement très-irritée, et d'autant plus que, dans sa prétention d'être souveraine de toute l'île, elle a établi la loi, il y a quelque temps, que tout blanc qui aborderait ou séjournerait à Madagascar, dans un endroit où il n'y aurait pas de poste de ses soldats hovas, devrait être mis à mort. En vertu de cette loi, elle veut maintenant faire arrêter et exécuter les missionnaires.

Quoique le prince Rakoto soit toujours lui-même en quelque sorte prisonnier et ne puisse pas nous visiter, il ne se passe presque pas de jour que nous ne recevions des nouvelles de lui et qu'il ne nous instruise des projets que la reine et ses ministres forment contre nous. Le prince, ainsi que M. Laborde, a des esclaves dévoués. Ceux-ci se rencontrent, comme par accident, au bazar ou en d'autres lieux, et se communiquent les messages respectifs. C'est ainsi que les nouvelles du dehors parviennent jusqu'à nous.

11 *juillet*. — Hier soir, une vieille femme a été dénoncée devant le tribunal comme chrétienne. On l'a saisie aussitôt, et ce matin (à peine ma plume peut-elle écrire quelle horrible torture on a fait subir à cette malheureuse !), ce matin on l'a traînée sur la place du Marché et on lui a scié l'épine dorsale.

12 *juillet*. — Ce matin, on a saisi malheureusement encore, dans un des villages voisins de la ville, six chrétiens cachés dans une chaumière. Les soldats avaient déjà fouillé la chaumière et étaient sur le point de la quitter, quand l'un d'eux entendit quelqu'un tousser. On se remit aussitôt à fouiller partout, et, dans un grand trou, qui était creusé dans la terre et recouvert de paille, on trouva ces malheureux. Ce qui m'étonna le plus dans cet épisode, c'est que les autres habitants du village qui n'étaient pas chrétiens ne trahirent point la retraite des infortunés, quoiqu'ils eussent certainement connaissance du dernier

kabar qui menaçait de la peine de mort tous ceux qui recéleraient des chrétiens, les aideraient à fuir ou bien les empêcheraient d'être découverts. Je n'aurais vraiment pas cru chez ce peuple une telle générosité. Malheureusement elle reçut une triste récompense. L'officier qui commandait cette expédition n'eut aucun égard pour ce généreux procédé ; il s'en tint strictement à sa consigne, et non-seulement les six chrétiens, mais tous les habitants du village, y compris les femmes et les enfants, furent garrottés par ses ordres et traînés à la ville; je crains qu'on ne fasse d'eux un affreux massacre. On prétend n'avoir encore jamais vu la reine dans des accès de fureur aussi continus que depuis ces huit ou dix jours. C'est triste pour nous, mais encore bien plus triste pour les pauvres chrétiens qu'elle fait persécuter avec plus de rage et d'acharnement qu'elle n'en avait encore montré depuis son avénement.

Presque tous les jours on tient des kabars dans les bazars de la ville et dans ceux des villages voisins pour engager le peuple à dénoncer les chrétiens et pour le prévenir que la reine a la certitude que tous les malheurs qui ont jamais frappé le pays et qui le frappent encore ne proviennent que de cette secte, et qu'elle ne se reposera point que le dernier des chrétiens ne soit anéanti.

Quel bonheur pour les infortunés si cruellement persécutés, que la liste de leur nom soit tombée entre les mains du prince Rakoto et qu'il l'ait détruite! Si cela n'était pas arrivé, il y aurait eu des exécutions sans fin. Maintenant, on espère que, malgré la fureur de la reine, malgré ses prescriptions et ses ordres, il n'y aura pas plus de quarante à cinquante victimes. Beaucoup des grands du royaume et des fonctionnaires publics sont secrètement chrétiens et cherchent par tous les moyens à faciliter la fuite de leurs coreligionnaires. On nous a assuré que, parmi les deux cents chrétiens arrêtés il y a quelques jours, ainsi que parmi les habitants du village amenés hier à la ville, la plupart étaient parvenus à s'échapper.

16 *juillet*. — Nous apprenons à l'instant qu'il s'est tenu hier, dans le palais de la reine, un très-grand kabar, qui a duré plus de six heures et qui a été très-orageux. Ce kabar nous concernait, nous autres Européens. Il s'agissait de décider de notre sort. Selon le train ordinaire du monde, presque tous nos amis, du moment qu'ils virent notre cause perdue, nous abandonnèrent, et la plupart, pour écarter d'eux le soupçon d'avoir pris part à la conjuration, insistaient pour notre condamnation avec plus d'acharnement que nos ennemis mêmes. Que nous méritions la peine de mort, c'est un point sur lequel on fut bientôt d'accord; le mode seul dont on nous expédierait dans l'autre monde fournit matière à de longs débats. Les uns votaient pour l'exécution publique sur la place du Marché; les autres pour une attaque de nuit de notre maison; d'autres encore pour l'invitation à un banquet, où l'on devait ou nous empoisonner ou, à un signal donné, nous massacrer.

La reine hésitait entre ces différentes propositions; et, en tout cas, elle en aurait adopté et fait exécuter une, si le prince Rakoto n'eût pas été notre génie tutélaire. Il s'éleva avec force contre la condamnation à mort. Il engagea la reine à ne pas se laisser entraîner par la colère, et fit surtout valoir que les puissances européennes ne laisseraient certainement pas impuni le meurtre de six personnes aussi considérables que nous. Jamais, dit-on, le prince n'a exprimé son opinion d'une manière aussi vive et aussi ferme devant la reine. Nous reçûmes ces nouvelles, comme je l'ai déjà dit, en partie par des esclaves dévoués du prince, en partie par quelques rares amis qui, contre notre attente, nous étaient restés fidèles.

17 *juillet*. — Notre captivité durait depuis treize jours; nous avions passé treize longs jours dans l'incertitude la plus pénible sur notre sort, nous attendant à chaque instant à une décision et tremblant jour et nuit au moindre bruit. Ce fut un temps affreux et terrible pour chacun de nous. Ce matin, j'étais assise à mon bureau; je venais de déposer la plume, et je me demandais si, après le dernier kabar, la reine n'avait pas fini par prendre une décision. Tout à coup j'entendis un bruit extraordinaire dans la cour. J'allais sortir de ma chambre, dont les fenêtres donnaient sur le côté opposé, pour voir ce qu'il y avait, quand M. Laborde vint m'annoncer qu'on tenait un grand kabar dans la cour et qu'on nous appelait pour y assister.

Nous y allâmes, et nous trouvâmes plus de cent individus, tant juges que nobles et officiers, assis, en un large demi-cercle, les uns sur des siéges et des bancs, les autres par terre. Un détachement de soldats était posté derrière eux. Un des officiers nous reçut et nous assigna des places en face des juges. Ceux-ci étaient revêtus de longs simbous blancs; leurs yeux fixèrent sur nous des regards sombres et farouches, et il régna quelque temps un silence de mort. J'avoue que j'eus un peu peur, et je murmurai tout bas à M. Laborde : « Je crois que notre dernière heure est arrivée. » Il me répondit : « Je suis préparé à tout. »

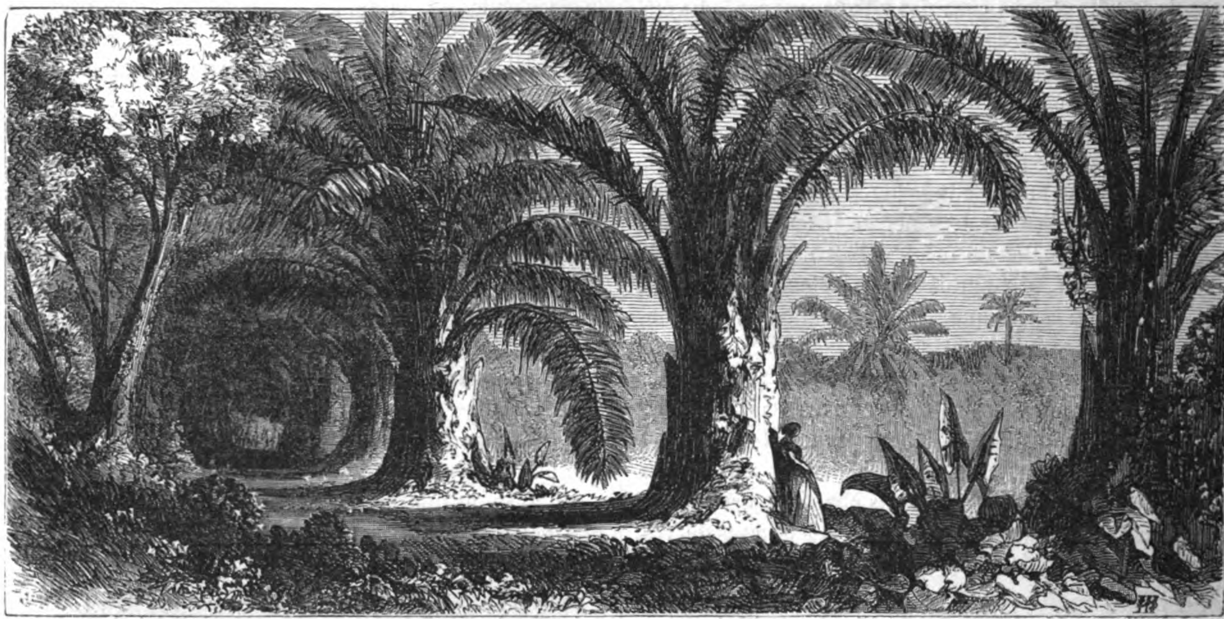
Enfin un des ministres ou juges se leva, et, d'une voix sépulcrale et avec une grande prolixité de paroles ampoulées, il tint à peu près ce discours :

« Le peuple avait appris que, partisans de la république, nous étions venus à Madagascar avec l'intention d'y introduire cette forme de gouvernement, de renverser le trône de la souveraine bien-aimée, de donner au peuple les mêmes droits qu'à la noblesse, et d'abolir l'esclavage; on savait, de plus, que nous avions tenu beaucoup de conciliabules avec les chrétiens, odieux à la reine comme au peuple, et que nous les avions engagés à rester fortement attachés à leurs croyances et à espérer un prochain secours. Ces menées révolutionnaires avaient tellement irrité le peuple contre nous, que, pour nous protéger contre sa fureur, la reine s'était vue forcée de nous traiter en prisonniers. Toute la population de Tananarive demandait notre mort, mais la reine, qui n'avait encore jamais ôté la vie à un blanc quelconque, ne voulait pas non plus le faire dans cette circonstance, bien que les crimes commis par nous l'y autorisassent parfaitement; dans sa clémence et sa générosité, elle avait résolu de

borner tout notre châtiment à nous bannir pour toujours de ses États. M. Lambert, M. Marius, les deux autres Européens qui demeuraient chez M. Laborde, et moi, nous devions quitter la ville dans l'espace d'une heure; M. Laborde pouvait rester vingt-quatre heures de plus, et, eu égard à ses anciens services, emporter de sa propriété tous ses biens meubles, à l'exception des esclaves. Ceux-ci, comme ses possessions en maisons et en terres, retournaient à la reine, de la bonté de qui il les tenait. Le fils de M. Laborde, qui, par sa mère, était indigène, et qui, à cause de sa jeunesse, ne devait pas avoir pris part à la conjuration, était laissé libre, à son choix, de rester dans son pays ou de le quitter. La reine nous accordait, ainsi qu'à M. Laborde, autant de porteurs qu'il nous en faudrait pour le transport de nos personnes et des objets qui nous appartenaient, et, pour notre plus grande sûreté, elle nous ferait accompagner jusqu'au lieu de notre embarquement, à Tamatave, par une escorte militaire de cinquante soldats, vingt officiers et un commandant. M. Laborde aurait la même escorte; mais il devait toujours rester au moins une journée de marche derrière nous. »

Malgré l'état critique de notre situation, ce discours nous fit presque rire. Voilà tout à coup le peuple malgache mis en scène. Ce pauvre peuple, qui languit sous un joug plus pesant que les serfs de Russie ou les esclaves dans les États-Unis du Sud, exerce tout à coup une influence sur la volonté de la reine; il obtient le droit d'énoncer un désir et même des menaces! L'orateur cependant avait de la peine à prononcer le mot *peuple;* il se trompa souvent et dit à la place le mot *reine.*

Naturellement, on ne nous permit pas de proférer un seul mot pour notre défense ou notre justification. D'ailleurs nous n'y pensâmes pas le moins du monde; nous étions enchantés d'en être quittes à si bon marché, mais nous ne savions pas comment expliquer cette générosité inattendue de la part de la reine. Il est vrai que nous ne pouvions ni savoir ni pressentir tout ce qui nous était encore réservé.



Palmiers raffias. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Adieu à Tananarive. — Départ pour la côte. — Appréhensions, épreuves et souffrances. — La fièvre de Madagascar. — Retour à Tamatave et à Maurice. — Mort de Mme Pfeiffer.

Ce fut avec une joie réelle et bien grande que le 18 juillet je quittai une ville où j'avais tant souffert, et où chaque jour on n'entendait parler que d'empoisonnements et d'exécutions. Le matin même, quelques heures avant notre départ, dix chrétiens avaient encore péri dans les plus affreux supplices. Sur tout le trajet, de la prison à la place du Marché, les soldats n'avaient cessé de les frapper à coups de lance; arrivés sur la place, ils subirent la lapidation. Ce ne fut qu'ensuite que leurs têtes furent tranchées et exposées sur des piques. Les malheureux expirèrent comme de vrais martyrs, sans faiblesse et en chantant des hymnes.

En sortant de la ville, nous passâmes devant la place du Marché, et nous eûmes pour adieu l'affreux spectacle de leurs têtes saignantes. A cette vue, j'eus involontairement la pensée qu'on ne pouvait pas trop se fier à la générosité d'une femme si astucieuse et si cruelle, et que le peuple avait peut-être reçu l'ordre secret de se jeter sur nous ou de nous tuer à coups de pierres. Cependant il n'en fut rien. Les habitants accoururent, il est vrai, en foule pour nous voir; beaucoup nous accompagnèrent un bout de chemin par curiosité, mais personne ne se permit la moindre offense ni la moindre insulte.

Notre retour à Tamatave fut des plus pénibles. Jamais, dans aucun de mes nombreux voyages, je n'ai rien souffert de semblable. La reine n'avait pas osé nous faire exécuter publiquement, mais évidemment elle comptait,



Boutres ou embarcations malgaches. — Dessin de E. de Bérard.

pour sa vengeance, sur les lenteurs calculées de la route de retour, sur la mauvaise saison et sur la fièvre dont elle nous savait atteints M. Lambert et moi. Il était excessivement dangereux pour nous de rester dans les bas-fonds et de respirer les exhalaisons pernicieuses des marais. La reine avait donné des ordres en conséquence, et au lieu de nous laisser faire le voyage en huit jours, comme on le fait d'ordinaire, on nous le fit prolonger près de deux mois (cinquante-trois jours). On nous condamnait à demeurer huit à quinze jours dans des contrées malsaines et dans les plus misérables huttes ouvertes à toutes les intempéries, et souvent, quand nous souffrions des plus violents accès de fièvre, on nous arrachait de notre grabat et on se remettait en route, sans s'inquiéter le moins du monde si le temps était beau ou s'il pleuvait.

Durant cinquante-trois jours, je ne quittai pas une seule fois mes habits, car malgré mes prières réitérées, le commandant refusa de m'assigner un endroit séparé où j'eusse pu changer de vêtements. Je ne saurais vraiment exprimer tout ce que je souffris, surtout pendant les trois dernières semaines, où je pouvais à peine me lever de ma couche et me traîner quelques pas.

La fièvre de Madagascar est une des plus horribles maladies qui existent, et suivant moi elle est beaucoup plus à craindre encore que la fièvre jaune ou le choléra. Dans ces deux maladies on éprouve, il est vrai, parfois aussi de très-grandes douleurs, mais en peu de jours on est mort ou guéri, tandis que cette épouvantable fièvre vous fait horriblement souffrir pendant de longs mois. On sent de vives douleurs dans l'estomac et dans tout le bas-ventre. On a de fréquents vomissements, on perd tout appétit et on devient peu à peu si faible qu'on peut à peine mouvoir les mains et les pieds. A la fin on tombe dans une apathie complète, à laquelle, malgré toutes les peines et tous les efforts, on ne peut s'arracher. Moi qui depuis mon enfance étais habituée à l'activité et au mouvement, je restais maintenant des journées entières étendue sur ma couche, plongée dans le marasme et m'apercevant à peine de ce qui se passait autour de moi. Et cette apathie n'est pas seulement propre aux gens de mon âge, mais à tous ceux qui sont attaqués par la fièvre, sans en excepter les hommes les plus vigoureux et dans la fleur de l'âge, et elle continue, ainsi que le mal d'estomac et de foie, longtemps encore après que la fièvre même a cessé.

La reine Ranavalo dit avec raison que les fièvres et les mauvaises routes sont ses meilleures défenses contre les Européens. On en finirait cependant bientôt avec le fléau, si le pays était cultivé et peuplé. Combien le climat de Batavia, dans l'île de Java, n'était-il pas malsain! On nommait cette ville le tombeau des Européens; mais depuis qu'on a établi des canaux, qu'on a desséché les marais des environs et qu'on a pris plus de soin de la salubrité publique, les fièvres sont devenues beaucoup plus rares et bien moins dangereuses.

Un supplice non moins gênant que nous eûmes à subir dans ce voyage était l'extrême rigueur de la surveillance. Le jour, il y avait constamment six soldats, les armes croisées, devant la porte de notre chaumière, et autant devant la fenêtre, s'il y en avait une; la nuit, un poste de trois à cinq hommes couchait dans la chaumière, quand même il s'y trouvait à peine la place nécessaire pour nous, et que nous étions obligés de nous serrer tout à fait les uns contre les autres. Quand nous nous promenions de long en large devant la chaumière, ou bien quand nous nous éloignions seulement de quelques pas, les satellites étaient de suite derrière nous, comme s'ils eussent craint de nous voir prendre la fuite. Mais nous eussions eu toute notre force et toute notre santé, que la pensée de fuir ne nous serait jamais venue: car, étrangers comme nous l'étions, que serions-nous devenus sans guide et sans vivres dans ces bois, ces marais impraticables? Les officiers entraient aussi à chaque instant dans notre hutte pour voir ce dont nous nous occupions. On nous faisait pleinement sentir ce que c'est d'être prisonniers et escortés par des soldats!

Dans le village d'Eranomaro, nous fîmes la rencontre d'un médecin français de l'île Bourbon qui, par un contrat passé avec la reine et avec plusieurs grands du royaume, vient tous les deux ans à Tananarive pour apporter les médicaments nécessaires. Nous voulûmes, M. Lambert et moi, consulter ce monsieur et lui demander des remèdes; moi surtout j'aurais eu besoin de son secours, car j'étais infiniment plus malade que M. Lambert, dont les accès de fièvre ne revenaient que tous les quinze jours, tandis que les miens alternaient de trois à quatre jours. Mais le commandant ne me permit ni de faire visite au médecin ni de l'inviter à venir nous voir. Il prétexta que la reine lui avait ordonné expressément de ne nous laisser, pendant tout le voyage, communiquer avec personne, ni surtout avec un Européen. Cette rigueur, comme nous l'apprîmes plus tard, ne s'appliquait qu'à nous. On voulait exprès nous priver de tout secours. M. Laborde, qui était toujours de quelques journées en arrière de nous, fut traité avec plus de douceur, et put, quand il rencontra le médecin, passer toute la soirée dans sa société.

Quoique le voyage de Tananarive à Tamatave durât assez longtemps, je n'eus cependant, tant à cause de mon état maladif que de la rigoureuse surveillance dont nous étions l'objet, que peu d'occasions de remarquer les coutumes et les usages du pays. Autant que j'ai pu l'observer en général, les habitants de Madagascar ont de bien mauvaises qualités: ils sont extrêmement paresseux, fort adonnés à la boisson, très-bavards et sans aucun sentiment.

Il a déjà été question de l'effronterie et de l'impudence du peuple de Madagascar, et j'ai été témoin de scènes, pendant ce voyage, que la pudeur ne saurait me permettre de raconter à mes lecteurs. Comme, cette fois, on nous regardait comme des prisonniers d'État, on avait beaucoup moins d'égards pour nous qu'on n'en avait eu lors de notre premier passage, et les misérables, ne croyant plus avoir besoin de se gêner avec nous, se montrèrent sans contrainte dans toute la laideur de leur

naturel. On ne savait réellement pas de quel côté tourner ses regards, et mes compagnons d'infortune me félicitaient de ne pas savoir la langue du pays.

Le 13 septembre, enfin, nous arrivâmes à Tamatave. Malgré la fièvre, nous n'avions ainsi, ni M. Lambert ni moi, donné à la reine Ranavalo le plaisir de nous voir mourir. Mais c'est vraiment un miracle si nous en sommes revenus la vie sauve; pour ma part, je ne me serais jamais figuré que mon corps affaibli, épuisé, eût pu résister à ce long séjour forcé, dans les pays les plus insalubres, aux durs traitements et aux privations sans nombre et sans fin.

Nous n'eûmes cette fois, ni M. Lambert ni moi, la permission de descendre chez Mlle Julie. On nous mena dans une petite chaumière et on nous garda à vue avec la même sévérité et la même rigueur qu'on avait déployées envers nous pendant tout le voyage. Le commandant de l'escorte nous apprit que nous aurions à nous embarquer sur le premier vaisseau partant pour Maurice, qu'il avait l'ordre de ne nous laisser communiquer avec personne à Tamatave, et de nous escorter avec ses soldats jusqu'au vaisseau.

Je dois dire, à l'honneur du commandant et des officiers, qu'ils ont rempli jusqu'au bout leur consigne à la lettre, et s'il vient jamais à l'idée de Sa Majesté de Madagascar d'instituer un ordre de décoration (ce qui arrivera sans doute avec le temps), ils méritent tous d'être nommés grand-croix. Sans doute cette opinion ne sera pas celle de la reine Ranavalo, et, au lieu d'éloges et de récompenses, les pauvres gens pourront bien recevoir un accueil peu favorable, quand ils apporteront la nouvelle que M. Lambert et moi nous avons quitté vivants Madagascar.

Nous fûmes assez heureux pour ne rester que trois jours à Tamatave. Le 16 septembre, un vaisseau partait par hasard pour Maurice, et il fallut nous séparer de cette aimable société et de ce charmant pays. Il est vrai qu'au moment de la séparation je n'ai point versé de larmes, au contraire, je me sentis le cœur plus léger en mettant le pied à bord du vaisseau, et c'est avec un plaisir indicible que je vis le canot ramener le commandant avec ses soldats vers la côte; mais je ne me repens cependant pas d'avoir entrepris ce voyage, surtout si je dois avoir le bonheur de recouvrer la santé.

J'ai vu et appris à Madagascar plus de choses curieuses et extraordinaires qu'en aucun pays, et quoiqu'il y aït certainement peu de bien à dire du peuple de cette île, il faut songer qu'avec un gouvernement aussi déraisonnable et aussi barbare que l'est celui de la reine Ranavalo, avec l'absence complète de moralité et de religion, il ne saurait en être autrement.

Si Madagascar obtient un jour un gouvernement régulier et moral, si elle est visitée par des missionnaires qui, au lieu de se mêler d'intrigues, appliquent toutes leurs facultés et tous leurs efforts à inculquer au peuple le véritable esprit du christianisme, il pourra, j'espère, s'y élever tôt ou tard un royaume heureux et florissant.

Ici s'arrête le journal de Mme Ida Pfeiffer. Malheureusement elle se faisait illusion sur son état. Les accès de la fièvre ataxique des tropiques peuvent être plus ou moins longtemps sans revenir, mais leur germe morbide n'en subsiste pas moins dans l'organisme, et Ida Pfeiffer ne devait jamais recouvrer la santé. Le mal qu'elle portait en elle lui fit sentir de nouvelles atteintes à Maurice où elle retourna, et pendant le cours de la longue traversée qui la ramena en Europe, et enfin à Vienne, où elle rentra le 15 septembre 1858.

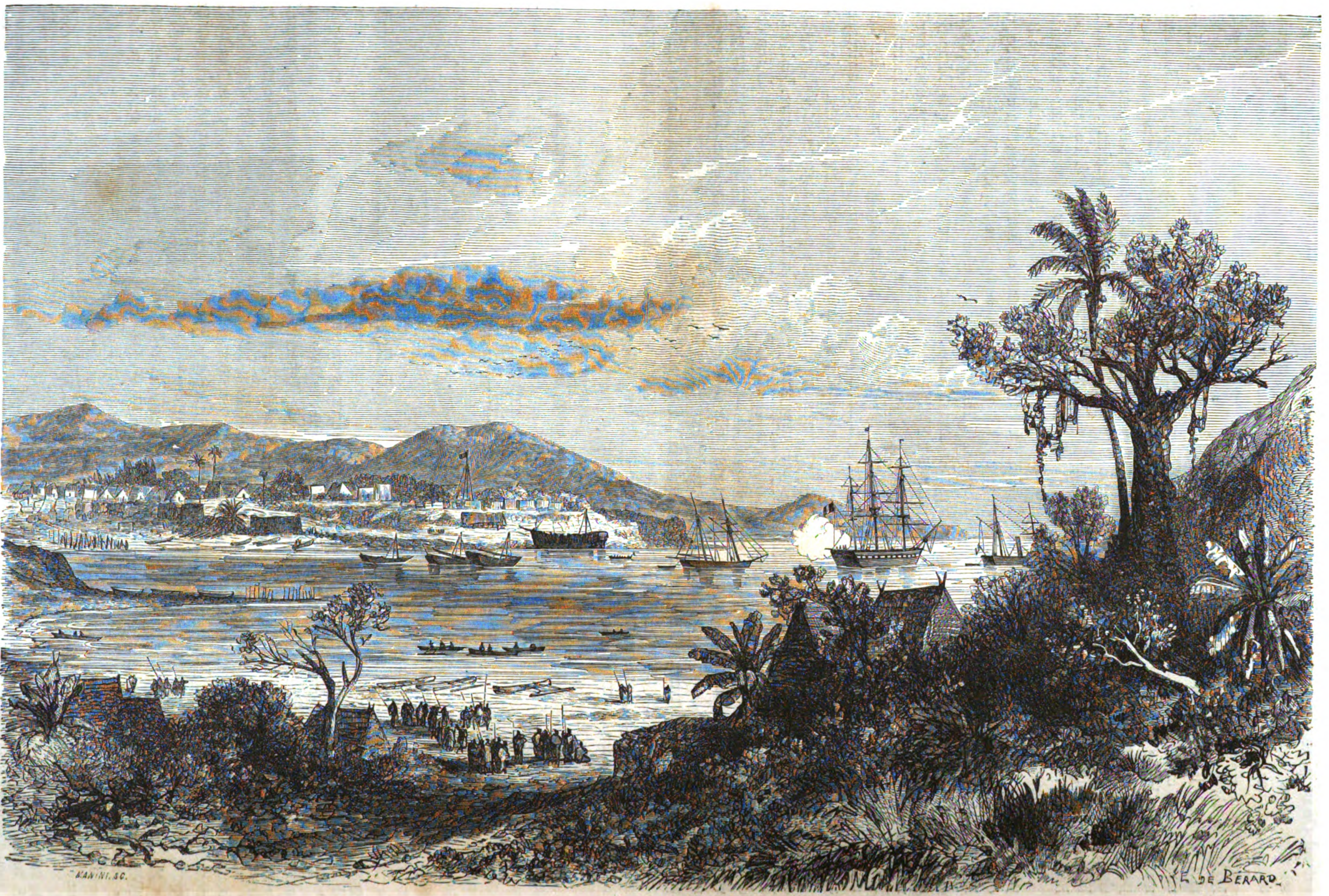
Les médecins les plus distingués furent appelés en consultation. Leur avis unanime fut que Mme Ida Pfeiffer avait un cancer au foie, causé sans doute par la fièvre de Madagascar, et que sa maladie était incurable.

L'air natal parut faire du bien à la malade. Pendant la première semaine les douleurs furent moins vives, et elle s'abandonna à de nouvelles espérances. Elle parla même de faire quelques petits voyages, et d'aller visiter ses autres parents à Gratz, Trieste et ailleurs. Mais cette inquiétude d'esprit n'était guère que l'effet de son état de maladie. Ses forces diminuèrent de plus en plus; elle commença à éprouver de violentes douleurs, et elle eut souvent le délire.

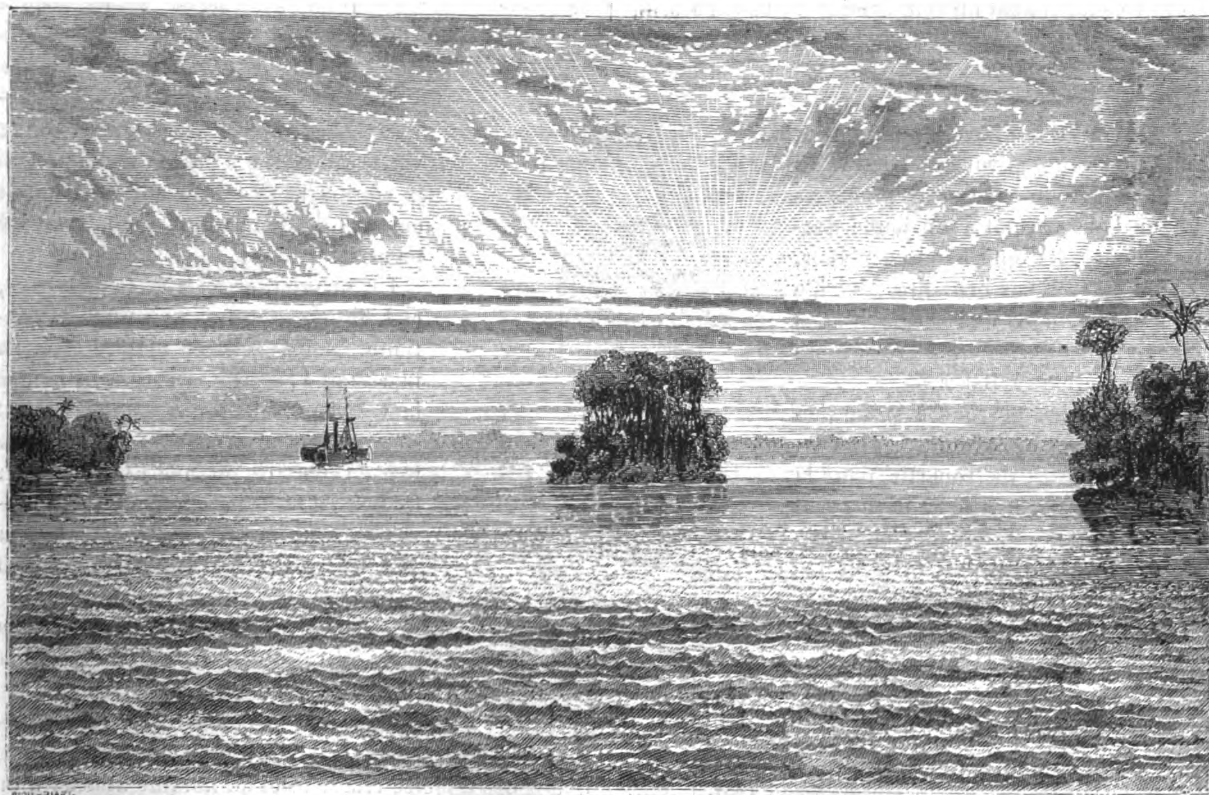
Des potions opiacées calmèrent ses souffrances et firent cesser ces crises, mais ces paliatifs d'un mal incurable furent tout ce que l'art put obtenir. Dans la nuit du 27 au 28 octobre, la malade expira doucement et sans douleur apparente. Ses funérailles furent célébrées le 30 octobre, et beaucoup de hautes notabilités littéraires et scientifiques, et d'autres personnages distingués, se joignirent à ses nombreux parents et amis pour lui rendre les derniers honneurs. Repos soit à sa cendre !

Traduit par W. DE SUCKAU.

Les derniers vœux de Mme Ida Pfeiffer en faveur de Madagascar semblent sur le point de se réaliser. Les plus récentes nouvelles venues de cette île nous ont appris que, le 18 août dernier, la reine Ranavalo avait enfin trouvé le terme de son odieuse existence, et que le prince Rakoto, sorti vainqueur, grâce au dévouement de ses fidèles, d'une lutte armée avec le prince Ramboasalama, représentant de la vieille barbarie malgache, avait été proclamé roi sous le nom de Rakotond-Radama. Il peut donc, dès aujourd'hui et sans obstacles, donner suite à ses projets de réforme, et ouvrir sa belle patrie au souffle vivifiant de la civilisation européenne.



Établissement français de Nossi-Bé. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.



Embouchure de l'Amazone

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'AMAZONE.

Départ de Rio. — Bahia. — Pernambouc. — Les passagers. — La Parahyba. — Le cap Saint-Roch. — Seará.

Quelques affaires me forcèrent de séjourner un mois encore à Rio de Janeiro; mais rien ne pouvait plus m'y distraire : il me tardait d'être en mesure de partir, soit pour l'Europe, soit pour quelque grande excursion sur l'Amazone.

Enfin je devins libre. Un domestique m'était indispensable : on m'offrit un Suisse qui avait déjà fait un grand voyage dans l'intérieur : mais le hasard me servit autrement : un Français avec qui j'avais fait connaissance eut, de son côté, le désir, avant de revenir en Europe, d'aller visiter le Pará. Je n'avais donc plus rien à souhaiter : j'avais un compagnon et pas de domestique; c'était tout profit. Nous fîmes de grands projets, par exemple des razzias de tigres : nous étions tous deux bons chasseurs.

Une fois la place retenue à bord du bateau à vapeur *le Paraná*, j'allai prendre congé de Leurs Majestés, et le 23 juin nous partîmes. Les nombreuses embarcations qui attendaient le vapeur furent forcées de faire une foule de manœuvres dont je ne comprenais pas le sens. Quand ces embarcations étaient sur le point d'atteindre le but désiré, le navire virait de bord, et en quelques tours de roues se trouvait hors de portée. Ce jeu dura plus d'une heure.

Enfin je dis adieu à la ville de Rio. Mon compagnon et moi avions pu choisir les deux premières places. Lorsque nous voulûmes nous installer dans notre cabine, deux individus y étaient déjà : cette première chambre devait contenir quatre personnes. C'était la

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.
2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis de M. Biard.

seule qui eût ce privilége; nous n'avions pas eu la main heureuse.

Nos voisins étaient un commendador brésilien et un mulâtre son compagnon. Il y avait à bord une chanteuse française allant à Bahia; elle parlait beaucoup et surtout des sympathies qui viennent subitement, sans qu'on s'en doute. Cela s'adressait tantôt à un commis voyageur (pour les gants, car il en changeait plusieurs fois par jour), tantôt à un jeune docteur indigène. Excepté le commendador, la société n'était pas brillante. La table était assez bonne, le temps calme, mais nous roulions beaucoup. Trois jours après nous étions à Bahia.



Le sacristain de l'église de la Parahyba du nord.

Je n'avais pour descendre qu'un motif, celui de serrer la main à un ami. Or cet ami venait de repartir pour la France, et comme la ville ne me plaisait pas plus que la première fois, je me hâtai de faire quelques emplettes et revins à bord longtemps avant le moment désigné pour le départ.

Nous avions laissé bien des passagers à Bahia, entre autres un vieil amateur de violon. Ce digne homme nous avait régalés, sans en être prié, de tout son répertoire, joué un peu faux, mais c'était la faute de son instrument. Il avait pourtant un faux air de Paganini.

Notre navire s'était aussi allégé d'un gros, d'un gras et court Hollandais, mari d'une cantatrice. Il venait de traverser les Cordillères. En l'entendant raconter ses exploits parmi les sauvages, je me sentais bien petit. Il avait d'autant plus de mérite à mes yeux qu'il les avait accomplis avec un vêtement beurre frais, des lunettes vertes et un chapeau de bergère.



Le moine bleu.

A neuf heures du matin, nous entrions à Pernambouc; un navire français parti bien longtemps avant nous n'y était arrivé que la veille. Sur ce navire se trouvaient des personnes de la connaissance de mon compagnon. Nous déjeunâmes à bord et allâmes visiter la ville, où je n'étais pas entré à mon premier passage. Elle me plut bien mieux que Bahia, n'étant point bâtie sur une colline : les courses étaient moins fatigantes.

Quand je revins à bord, on embarquait du combustible entassé sur un grand bateau plat; des nègres se repassaient des corbeilles remplies de charbon. Le fond du bateau était plein d'eau, et les pauvres esclaves pataugeaient dans une boue noire, qui heureusement ne les tachait pas. Le maître du bateau, un gros drôle à favoris noirs, les activait, les injuriait, les battait, quand la fatigue les arrêtait un instant.

J'ai éprouvé un vif chagrin : mon compagnon est venu m'annoncer que, pour certaines raisons, il allait rentrer en France plus tôt qu'il ne l'avait pensé, profitant de la circonstance qui lui faisait rencontrer un navire sur lequel il avait tout intérêt de rester; il espérait, ajoutait-il, que nos rapports, à l'avenir, continueraient à être les mêmes. Je ne vis pas d'utilité à lui rappeler que si je n'avais pas compté sur lui, j'aurais emmené le domestique qui m'avait été proposé.

Un nuage noir s'étendit sur la ville, et bientôt après creva en pluie torrentielle. Nous partîmes malgré cela. La mer était houleuse. Dans le lit occupé la veille par mon compagnon absent s'était placé un individu qui avait le mal de mer, ce qui me fit revenir sur le pont en toute hâte, en dépit du mauvais temps. Fort heureusement pour moi, ce voisin incommode descendait le lendemain à la Parahyba du nord.

Depuis mon départ, je n'avais rien vu de si pittoresque. Nous étions entrés dans le fleuve, que nous remontions, ayant des deux côtés de riches plantations. Il y avait, sur la rive droite, comme toujours, une chose appelée citadelle et un homme attaché à un porte-voix.

Après avoir dépassé ces deux objets usités à l'entrée des villes grandes et petites du littoral brésilien, je vis le plus charmant petit village, baigné par les eaux du fleuve et abrité par d'immenses cocotiers. Puis venaient les mangliers aux mille racines, aux bras qui se reproduisent et se replantent quand leur poids les courbe vers la terre. Naturellement les crabes y font leur domicile; notre approche en faisait fuir des milliers.

Je descendis à terre avec mon compagnon de cabine, le Brésilien qu'on nommait le commendador. Il ne savait pas un mot de français, je n'étais pas très-fort sur le portugais; cependant nous nous entendions à merveille. L'embarcation était simplement un tronc d'arbre creusé. Nous allâmes chercher notre déjeuner dans l'auberge unique de la ville, où déjà se trouvaient d'autres voyageurs, entre autres deux Français, dont l'un, jeune ingénieur, habitait Seará.

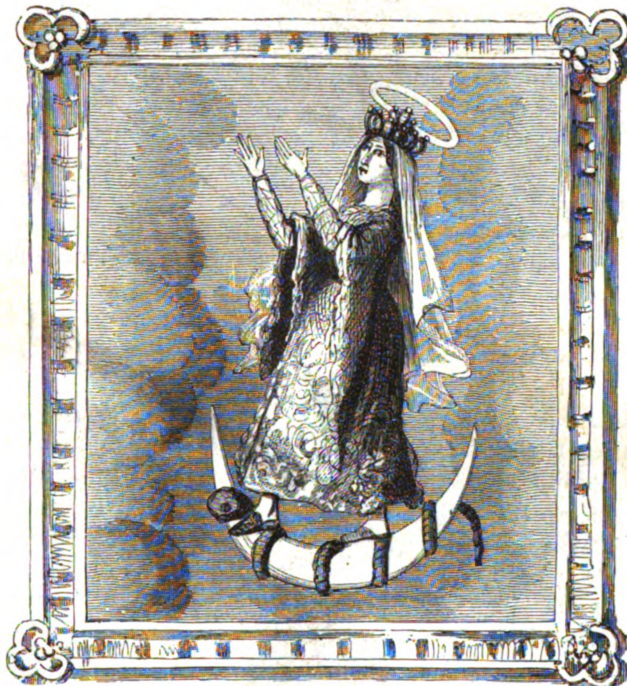
J'allai avec le commendador visiter la ville. On nous montra une immense croix en pierre montée sur un très-gros piédestal; un petit homme tout contrefait, porteur d'une tête qui eût pu servir à un géant, sacristain sans aucun doute, et qui faisait à ce titre la

profession de cicerone, nous assura que cette croix était, ainsi que l'église, l'ouvrage des jésuites.

Cette église, décorée d'une façon bizarre avec de très-gros et massifs ornements dorés, avait un certain caractère sombre qui faisait penser involontairement au temps de l'Inquisition. J'avais vu autrefois des ornements pareils dans certaines églises d'Espagne. Pendant que nous parcourions les diverses chapelles dont notre cicerone nous expliquait les merveilles, un moine vêtu de bleu passa près de nous. Ce moine était le seul desservant de l'église ; notre guide nous apprit en outre qu'il était très-riche, mais qu'en revanche il ne donnait rien aux pauvres. Plusieurs tableaux m'avaient intéressé. Un d'eux représentait un croissant autour duquel on avait enroulé une corde, et sur cette corde et ce croissant était une dame bien vêtue. Je demandai vite l'explication de ce singulier rébus. Le croissant, me dit-on, représentait la lune, la dame était la sainte Vierge qui, sur le point d'être piquée par le serpent, que bien involontairement j'avais pris pour une corde, l'avait enroulé autour de la lune, et pour l'humilier davantage marchait dessus. Le pauvre artiste avait été irréligieux sans le vouloir.

Le 2 juillet, à une heure après midi, nous passions devant le cap Saint-Roch, le point le plus avancé des côtes du Brésil sur l'Atlantique.

A partir de Pernambouc, nous avions toujours navigué entre la terre et le récif qui se prolonge très-loin, du sud au nord, parallèlement à la terre.



Un tableau de l'église de la Parahyba du nord.

Depuis quelques jours, j'avais vu avec peine le pays prendre un aspect presque aride. Des monticules d'un sable très-blanc se détachaient sur le bleu du ciel; mes belles montagnes disparaissaient dans le lointain.

Le matin nous avions passé devant Rio Grande do Norte; depuis deux jours nous côtoyions un pays ayant une grande analogie avec le désert de Sahara : une plage basse et des sables mouvants ! Le lieu m'a paru fort peu important et pas du tout intéressant. Comme je ne me souciais pas de mettre les pieds dans l'eau sur les incommodes jangadas[1], je me donnai les mêmes raisons que le renard de la fable : « Ils sont trop verts. »

3 *juillet.* — Je m'étais couché cette nuit sur le pont. A mon réveil, le soleil était levé et très-brillant ; je revoyais ces étranges nuages noirs et opaques. J'essayais d'en dessiner quelques-uns; mais, ainsi que les aurores boréales qui, en Laponie, ne faisaient souvent que paraître et disparaître, quand, avec une branche de résine allumée que je plantais dans la terre, je veillais les nuits à les attendre au passage, de même ces nuages traversaient l'horizon avec une vitesse extraordinaire.

Nous eûmes ce jour-là de petites émotions : on pêcha une bonite ; une tourterelle venant de terre mit tout le monde en mouvement ; on donna le fouet à un mousse ; le capitaine avait ri deux fois dans la matinée. Ce brave militaire bourgeois était bien un peu bête, un peu glorieux, un peu fier de son grade et de ses fonctions, dont la partie la plus importante se bornait à bien dîner.

Vers midi on jetait l'ancre devant Seará, nommée également Fortaleza. La ville, entourée de cocotiers, me parut d'un assez joli aspect. Pour y entrer, il faut traverser une plage de sable. On ne fit qu'y remettre et prendre des dépêches. Je voyais de loin des animaux qui m'intriguaient beaucoup; ils me paraissaient plus grands que des chevaux et ressemblaient à des chameaux ; je ne me trompais pas, c'étaient des chameaux transportés d'Afrique, sans doute par une société d'acclimatation indigène[1]. Le pays me paraît être excellent pour ces animaux, auxquels le sable est familier. Les jangadas en grand nombre sont les seules embarcations de Seará.

Je me levai le lendemain avec un grand mal de tête, ayant, malgré ma précaution de fermer ma porte, été forcé d'entendre une partie de la nuit annoncer, sur le ton le plus lamentable, les numéros d'une partie de loto commencée après dîner et finie à deux heures du matin.

Je passai la matinée, étendu sur des cordages, à regarder des matelots nègres et des soldats raccommodant leur linge, c'est-à-dire leurs pantalons, car peu d'entre eux avaient des chemises.

Depuis que nous avions doublé le cap Saint-Roch, le soleil nous gênait de plus en plus. Chaque tour de roue nous approchant de la ligne, nous plaçait directement en face du soleil le matin, en même temps qu'il nous mettait perpendiculairement dessous à midi. Il se coucha magnifiquement. Je restai une partie de la nuit sur le pont; mais j'en fus chassé par un grand nigaud

1. Voy. p. 5. « Jangadas », et non « rengades »

1. Il s'agit ici d'un envoi de la Société d'acclimatation de Paris.

d'officier qui, après avoir chanté tristement les airs les plus vifs de nos opéras italiens, les recommença en sifflant.

L'Amazone. — Pará. — Les commissionnaires nègres. — Recherche d'un domestique. — Les boutiques. — M. Benoît.

Le 3 juillet, nous entrions dans les eaux de l'Amazone. A notre gauche était la terre de Pará; bien loin devant nous et à droite, la grande île de Marajo. Tout le monde était ou paraissait content. Nous passions alternativement d'une chaleur insupportable à une averse qui nous forçait à fuir sous le pont, où, malgré le bruit qu'on faisait, j'entendais croasser mon officier mélomane. Je préférais l'averse.

La ville de Pará ou Belem avait de loin une grande analogie avec Venise[1]. La vue de ces plages basses, de ces arbres dont la petitesse ne me rappelait nullement ceux des montagnes que je venais de quitter, ne me semblait pas en rapport avec ce que j'avais espéré; car à Rio, si on parlait d'une chose merveilleuse, elle venait de Pará; les oiseaux les plus brillants par leurs couleurs éclatantes étaient du Pará, les fruits les plus savoureux, les ananas, les mangues, les sapotilles toujours du Pará.

Quand le navire jeta l'ancre très-près du quai, comme nous n'étions plus rafraîchis par la brise de la mer ni par celle qui naissait de la marche même du navire, je crus que la chaleur allait me suffoquer. On déposa sur le quai, sous une espèce de hangar, tous nos effets qui furent laissés sous la surveillance du mulâtre, et nous allâmes chercher notre logement. Nous passâmes dans une cuisine desservie par des êtres si sales et surtout d'une pâleur tellement étrange, que je ne doutai pas un seul instant d'avoir sous les yeux des malades attaqués de la fièvre jaune.

Ces fantômes débarrassèrent, sur l'ordre du maître, une grande pièce qui nous était destinée. On en retira des tas de vieilles guenilles, de vieux pots cassés, un berceau d'enfant et un tonneau de vin. Cette chambre, à peu près aussi grande que mon magasin de Victoria, n'était séparée d'une autre dans laquelle couchaient pêle-mêle le maître, les enfants, les domestiques pâles et les nègres, que par une cloison s'élevant de six pieds à peine, et qui n'atteignait pas la moitié de la hauteur du plafond.



L'officier mélomane.

Notre gîte assuré et certains de dîner, nous retournâmes sur le quai. Le chanteur connaissait les usages : chaque pièce de notre bagage fut portée séparément par des gens de toute couleur, de tout âge et de tout sexe. Naturellement les plus gros objets étaient tombés en partage aux plus faibles commissionnaires; il y en avait dix-sept; la cuisine et l'escalier étaient encombrés, et il y avait encore des porteurs dans les rues qui poussaient les premiers. Notre maréchal des logis fit entrer tout ce monde dans notre grande chambre; puis il forma une longue file, et aligna par rang de taille chaque porteur, ayant devant lui son paquet. Comme cette manœuvre avait été faite sérieusement, la bande se gardait bien de sourire. Chacun reçut, selon son travail, une pièce de monnaie. Nous fermâmes la porte après avoir poussé un peu brutalement les traînards qui paraissaient vouloir réclamer; c'étaient, selon l'usage, ceux qui avaient été le mieux payés.

Le dîner ne fut pas précisément bon comme je m'y attendais : la cuisine portugaise était réduite à sa plus simple expression. Nous allâmes le même soir parcourir la ville en tous sens avec le commendador. La plupart des rues sont larges, les maisons n'ont presque toutes qu'un étage; elles ont des balcons à quatre à cinq pieds du sol. La terre rouge dont les rues sont remplies salit et tache tout ce qui est propre, c'est ce que j'ai pu voir en rentrant, non sans quelque contrariété.

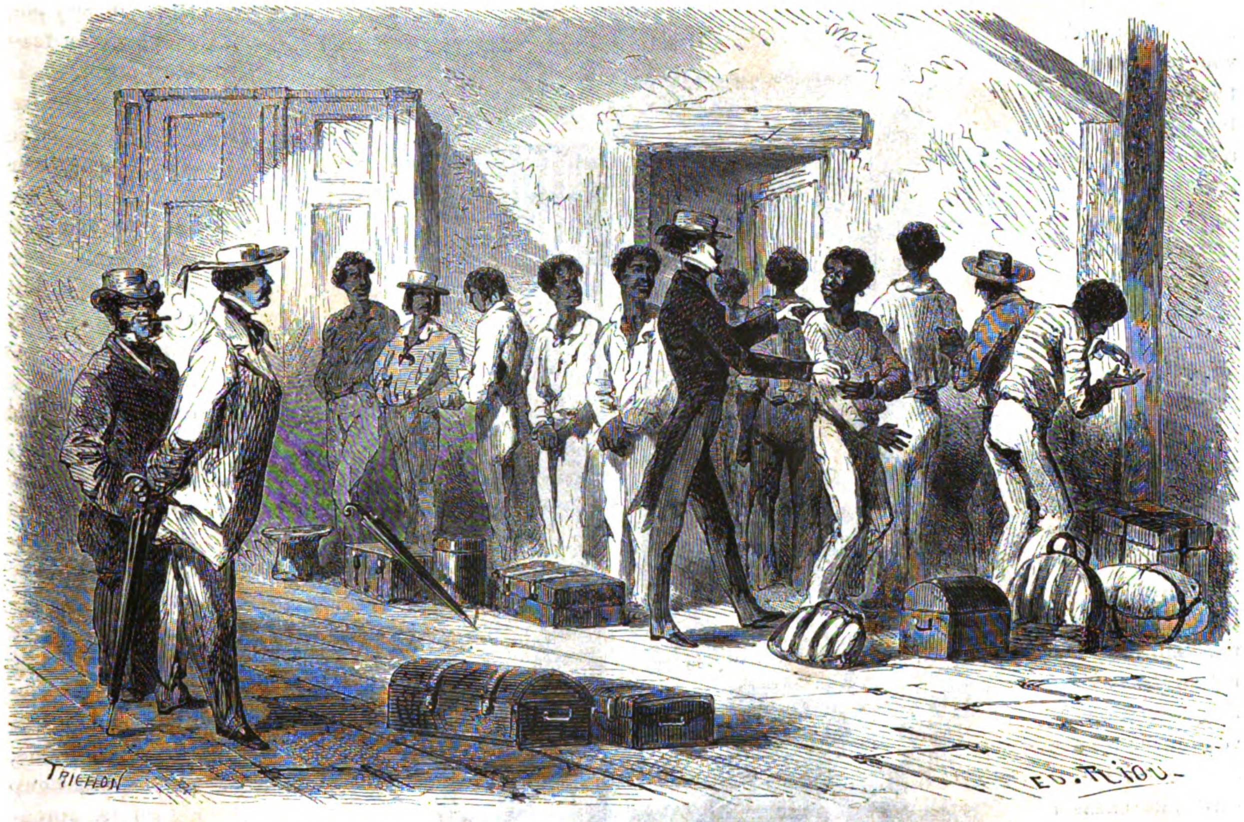
De retour à l'hôtel, dans notre chambre à quatre il n'y avait que deux hamacs. Fort heureusement j'avais apporté le mien. L'officier musicien rentra au milieu de la nuit, et sans plus d'égards qu'à l'époque où il sifflait ses romances dans les oreilles des gens, il se mit à parler tout haut, appelant le maître du logis, les domestiques, jurant comme un possédé de ce qu'il n'avait pas de lit pour se coucher; et tout furieux, après nous avoir réveillés, il sortit pour chercher gîte ailleurs. J'étais aussi furieux que lui, mais contre lui. Le mulâtre ne s'était aperçu de rien : seulement ses ronflements s'en étaient augmentés. J'allai passer le reste de la nuit sur un bal-

1 Pará ou Belem, capitale de la province du même nom, est située sur la côte sud de la baie de Guajará, à la jonction du Pará et du Guamá. Sa population est d'environ neuf mille blancs et de quatre mille cinq cents noirs. C'est l'un des ports les plus commerçants du Brésil. Le golfe de Pará n'est, à proprement parler, que l'embouchure du grand fleuve des Tocantins qui s'unit au nord-ouest avec l'Amazone par le chenal de Brevès.

con, au clair de la lune, qui était très-brillante. La fraîcheur était venue remplacer cette chaleur étouffante qui commence chaque jour avec le lever du soleil.

J'appris avec peine le lendemain que je ne trouverais pour me servir aucun domestique qui parlât le français. On m'indiqua un horloger qui peut-être pourrait me renseigner un peu mieux. Il demeurait à côté de l'hôtel. Il faut avoir voyagé dans un pays dont on ne connaît pas bien la langue, pour comprendre avec quel plaisir j'écoutai parler ce brave homme. Il m'offrit de m'accompagner pour remettre mes lettres d'introduction. J'acceptai avec grand empressement cette proposition, et nous allâmes aussitôt faire nos visites. Je fus reçu à merveille; l'hospitalité me fut offerte de toute part avec cette cordialité qui est générale chez les Brésiliens, mais je préférais ma liberté, puisque j'avais trouvé à me loger, et remerciant ces messieurs, je revins avec mon guide faire quelques emplettes.

Nous courûmes toute la ville pour trouver les choses les plus ordinaires. Un petit livre qui, en France, m'aurait coûté cinq sous, me coûta six francs. On rencontre par hasard chez un marchand de tabac des objets complétement opposés à son commerce : des souliers ou un parapluie; le bottier a quelquefois de l'élixir de la Grande-Chartreuse, ou une guitare ou des perroquets à vendre; ainsi des autres. J'ai longtemps cherché une écritoire; j'avais perdu un scalpel, il m'a été impossible de m'en procurer un autre; les marchands chez



La paye des commissionnaires au Pará.

lesquels mon horloger me conduisait pour cette emplette s'empressaient de me donner, non un scalpel, mais une lancette à saigner; tout le commerce en avait à vendre; j'ai oublié de m'informer pourquoi la lancette joue en ce pays un si grand rôle.

J'appris, en courant les rues, que ces figures pâles, ces cadavres vivants qui m'avaient d'abord impressionné désagréablement, n'étaient pas malades le moins du monde.

La plupart de ces individus sont des Portugais, venant des îles. Par économie, ils ne dépensent rien; on m'a dit que plusieurs vivaient avec quelques bananes par jour. Leur sang s'appauvrit, ils perdent leurs forces.

Ce régime, auquel pourtant ils s'habituent, leur donne cette couleur dans laquelle le vert domine, ce qui ne les empêche pas, en amassant sou sur sou, de devenir très-riches. Mon guide faisait toujours cette plaisanterie en les voyant :

« Voilà M. le commendador futur; ces gens-là le deviennent tous. »

J'avais l'intention d'en peindre un, car cette couleur de cadavre vivant était une étude curieuse à joindre à celles que je possédais déjà; mais quand j'ai été en mesure de le faire, j'étais moi-même devenu pâle et malade comme eux.

Par l'intermédiaire de mon horloger, j'eus l'espoir de me procurer pour domestique un Français habitant de Pará depuis trente-deux ans : malheureusement on ne savait où il logeait. Une fois mes lettres remises, j'allai faire une visite à M. de Froidefond, consul du Pará. Il habitait à une demi-lieue de la ville, à Nazareth.

C'est dans ce lieu que les gens riches vont habiter généralement; c'est encore, comme le Catete, à Rio, le faubourg Saint-Germain de l'endroit.

Je trouvai le consul étendu dans un hamac; il était fort pâle et fort maigre. Il me présenta à sa femme, une fille de Mme la duchesse de Rovigo. J'avais eu l'honneur de la connaître, et c'était avoir bien du bonheur, dans ce pays lointain, de pouvoir presque en arrivant parler ensemble de personnes qui m'avaient honoré de leur bienveillance.

Quand j'exprimai le désir d'avoir un domestique sachant le français, M. le consul me répondit que le peu de Français résidant au Pará étaient des négociants représentants des maisons de commerce, soit de Nantes, soit du Havre. Mon guide alors parla du vieux Français qu'on n'avait pas pu trouver.

« Mais, me dit M. de Froidefond, cet homme est un misérable, un ivrogne. Gardez-vous de le prendre à votre service; il s'est fait chasser de partout. »

Je témoignai aussi mon désir d'aller dans les bois vierges pour y faire de la photographie. M. de Froidefond s'écria : « Des bois vierges! mais il n'y en a pas, ou du moins il faudrait aller bien loin. »



Une boutique au Pará.

Pas de forêts vierges! mais il m'en fallait, et je me dis tout bas : « J'en aurai, dussé-je aller jusqu'au Pérou! »

J'avais rencontré le matin un individu dont la mine m'avait déplu; je le revis en rentrant : il était très-sale, très-vieux, très-laid; des sourcils descendant au-dessous des yeux les lui cachaient complétement; il était en outre un peu boiteux; j'ai su depuis que c'était par suite d'une blessure reçue à la jambe à l'époque des révoltes du Pará : or c'était précisément le Français, mon futur domestique, *Monsieur* Benoît.

Au Brésil, à tous les garçons d'hôtel, on dit : — « Monsieur, faites-moi le plaisir de me faire servir un potage. » Si par malheur vous conservez la mauvaise habitude que vous avez prise en Europe, de dire simplement : « — Garçon, mon potage, » vous êtes jugé, vous attendrez toujours.

Je questionnai M. Benoît, et je crus avoir affaire à un polyglotte, car il me répondit dans une langue inconnue. N'ayant besoin que d'un homme sachant le français et le portugais, je répétai ma question; il me répondit quelque chose que je ne compris pas davantage. L'horloger m'expliqua que, depuis son séjour prolongé au Pará, M. Benoît avait un peu oublié le français, et pas beaucoup appris le portugais, mais qu'il avait bonne volonté; et c'était vrai, car à peine lui eus-je dit d'aller me chercher une chaise à droite de la chambre, qu'il se précipita à gauche et m'apporta mon chapeau. Ce trait seul m'eût décidé. J'engageai M. Benoît au prix de mille reis par jour (un peu moins de trois francs) et la nourriture; il avait son hamac et un petit coffre dans lequel étaient un pantalon et une chemise de rechange. M. Benoît n'a jamais changé de linge pendant tout le temps qu'il a passé avec moi.

Il s'agissait maintenant, avant de me composer un

petit ménage, de trouver à me loger dans le voisinage des bois, non pas vierges, mais tels qu'ils étaient, faute de mieux.

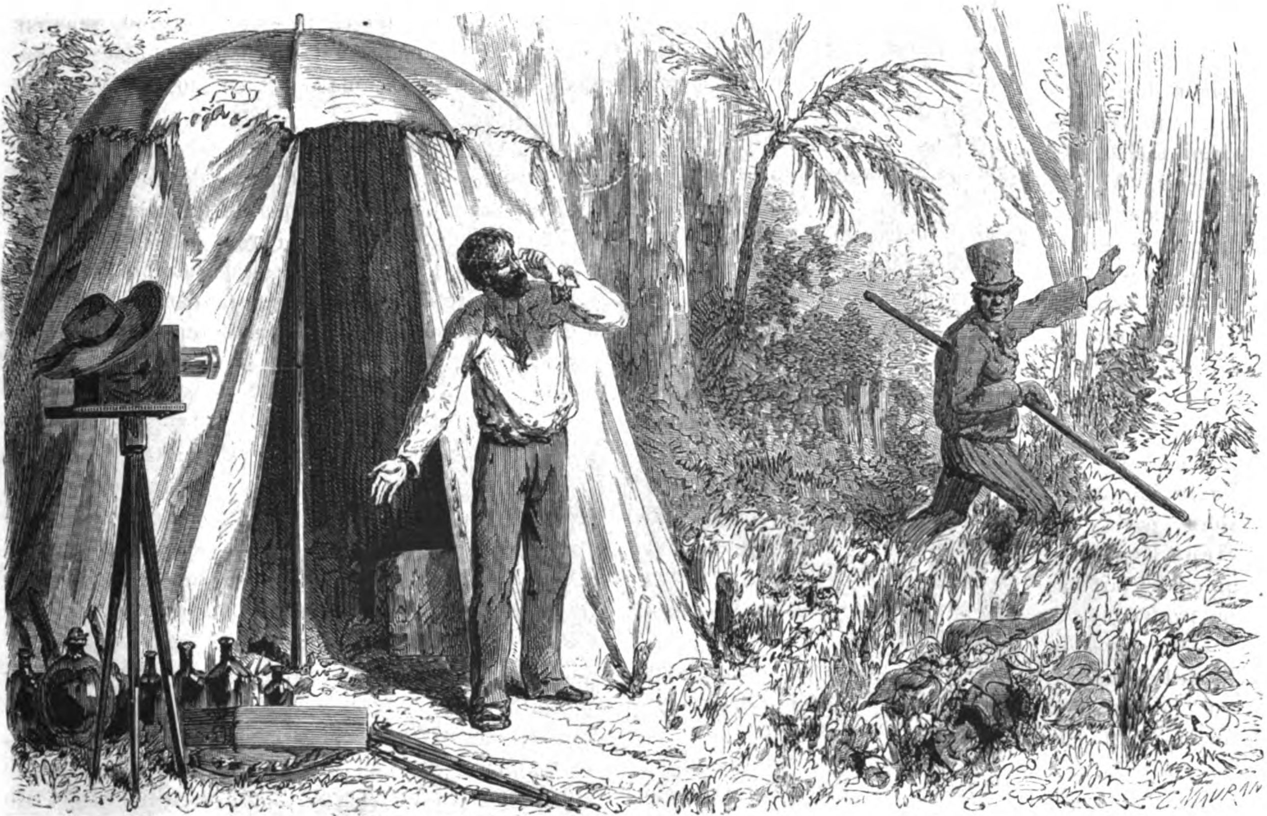
Un jour, devant la porte du consul, je me lamentais de ne rien pouvoir faire, quand de loin nous vîmes un jeune homme monté sur un cheval blanc.

« Voilà votre affaire, me dit-il; c'est M. G. ., un ingénieur français ; il a fait une route dans les bois, et il connaît tous les Indiens des environs, les ayant employés à ce travail. »

Il l'appela. M. G. se mit à sa disposition, et une heure après nous courions la campagne. Nous entrâmes dans le bois où la route avait été faite par ses ordres. Nous découvrîmes une case bien cachée par les arbres. Elle appartenait à un médecin, et était habitée par deux Indiens, homme et femme. Nous allâmes de suite chez le propriétaire, qui, sans hésitation, me donna la permission de m'y loger, lorsqu'il aurait fait faire quelques réparations indispensables.

Nazareth. — L'art et la chasse dans les bois. — Boas. Les négresses. — Les marchés.

M. G.... me conduisit chez lui, à Nazareth, et ne voulut pas me laisser retourner à Pará. J'acceptai volontiers, car j'avais un moyen de le remercier : c'était de faire son portrait que je donnerais à sa famille, dont il était séparé depuis longtemps. Je pris pour logement une grande pièce au rez-de-chaussée, où j'installai mon hamac et mes instruments pour la peinture, la préparation des animaux, les produits photographiques et mes ingrédients de chasse.



M. Benoît fuit quand on l'appelle.

M. Benoît commença son service par casser une bouteille contenant du nitrate d'argent, et le fit assez adroitement pour tacher complétement un pantalon que je mettais pour la première fois. Il s'excusa beaucoup, et je vis bien qu'il prendrait garde à l'avenir et que je pouvais être tranquille, car le même jour il mit son pied sur une glace qui séchait contre le mur, et sur laquelle j'avais photographié M. G..., en attendant la peinture dont je voulais lui faire la surprise.

J'allai le lendemain dans le bois : la chaleur me joua de mauvais tours; mon collodion ne coulait pas; l'éther séchait immédiatement. Je n'en persistai pas moins à vouloir travailler. Me défiant un peu de M. Benoît, j'avais chargé un grand gaillard de nègre de porter mon bagage, puis je l'avais renvoyé. M. Benoît avait suivi de loin, et tout le temps que je restai à travailler, il resta immobile, appuyé sur un grand bâton. J'évitais de regarder de ce côté : son air et sa pose m'agaçaient; j'avais tort, car sans doute il attendait mes ordres. Il cherchait à deviner mes goûts, et, comme il était plein de bonne volonté, je pouvais espérer qu'il me serait fort utile un jour. Je lui fis gentiment signe d'approcher : aussitôt il s'empressa de s'en aller le plus vite que sa jambe le lui permit. Je fus obligé de courir après lui, et comme il était un peu sourd et que son organisation le faisait se méprendre sur les intentions autant que sur les paroles,

soit françaises, soit portugaises, il me fallut le rattraper à la course.

Je restai quelque temps à dessiner à l'ombre. Ensuite je me mis à chasser, pour faire l'essai d'un magnifique fusil anglais que j'avais acheté à Rio.

Pour revenir à Nazareth, où demeure M. G..., j'avais déjà marché plus d'une demi-heure au soleil : or le soleil du Pará était bien brûlant. J'ôtai donc peu à peu de mes vêtements tout ce que la décence permettait, et comme personne ne se hasarde à courir les routes à cette heure de midi, je pouvais en prendre à mon aise; j'étais ainsi occupé à simplifier ma toilette, quand de l'autre côté de la route je vis passer lentement un boa rouge, et sans trop me hâter aussi, je lui cassai les reins d'un coup de fusil. J'ai appris plus tard que cette espèce était assez rare.

Je passai fort peu vêtu, en revenant à Nazareth, devant plusieurs maisons de campagne; deux messieurs causaient sous une porte. Mon humiliation fut grande en reconnaissant le président de la province, que j'avais déjà visité à la ville. J'aurais bien voulu l'éviter, mais il était trop tard; j'avais été éventé, moi et mon serpent.

M. le président parut prendre un vif intérêt à ma chasse; il profita de l'occasion pour me parler assez longuement de Rio de Janeiro et des personnes qui m'avaient donné des lettres pour lui. J'aurais préféré m'en aller.

Enfin, arrivé à Nazareth, je dépouillai mon boa sous les yeux de M. Benoît. Cela lui donna l'idée de me faire une surprise. Deux jours après il attendait mon réveil, tenant enroulé autour de lui un boa vivant, avec la précaution pourtant exigée en pareil cas, d'avoir une main sur le cou du reptile, très-près de la tête. Tout habitué que j'étais aux serpents, ce ne fut pas avec une bien grande satisfaction que je vis à quelques pouces de ma figure cette grande gueule très-ouverte.

M. Benoît avait rencontré un nègre qui faisait jouer ce boa avec un rat attaché à une ficelle, au grand plaisir des enfants nègres et indiens. Comme le serpent ne mangeait pas son rat, le nègre le lui reprenait très-adroitement; il lui passait sur le cou une petite palette en bois de la forme d'une bêche, et, derrière cette palette, il l'empoignait sans crainte d'être mordu.

Au Pará tout le monde connaît les boas et on sait qu'ils ne font pas de morsures dangereuses; aussi l'on ne s'en inquiète guère; on en trouve dans beaucoup de maisons faisant office de chats; ils sont inoffensifs, à moins qu'on ne les frappe ou qu'on ne les dérange.

J'allais à la ville flâner et faire mes observations. Je n'ai vu nulle autre part les négresses et en général les personnes de couleur se vêtir d'une façon si coquette qu'au Pará. Les négresses et les mulâtresses surtout, grâce à leur laine frisée, se font des échafaudages d'une grande dimension, qui pourraient se passer du secours du peigne : cependant toutes en ont, et d'immenses. Les fleurs jouent là dedans un grand rôle aussi, et quelquefois ces femmes sont assez agréables à voir, avec leurs robes décolletées et toujours de couleur brillante.

Quand je n'allais point dans les bois, je partais de bonne heure de Nazareth, et, ainsi qu'à Rio, j'allais me promener sur le marché, qui se tient tout à fait sur le bord de la rivière. De grandes et de petites embarcations viennent s'amarrer contre le quai; les acheteurs, sur le bord, plongent dans ces embarcations, car le quai est élevé, et ils peuvent voir, d'un seul coup d'œil, à vol d'oiseau, ce qui est à leur convenance. Il ne faut pas oublier de faire ses provisions d'assez bonne heure, car dans la journée on ne trouverait presque rien, surtout en fait de viande.

Un autre marché intérieur me convenait moins à parcourir. La terre rouge dont j'ai parlé, quand il n'a pas plu de quelques jours, s'élève de tous côtés par le piétinement de la foule; malheur aux vêtements. Ce marché, d'ailleurs, a moins d'étendue que l'autre, et, sans en être bien sûr, je crois qu'il est composé d'objets ayant déjà passé entre les mains des revendeurs et des revendeuses.

Là on voit tous les croisements de race, depuis le blanc jusqu'au noir, en passant par les diverses nuances: le Mamaluco d'abord, le Cafusa, le mulâtre, le métis, le Tapuyo, l'Indien pur et le nègre.

M. G... me fit faire la connaissance d'un Français, M. L..., représentant d'une maison de Paris, et par ce dernier, je me vis de suite en rapport avec d'autres Français, MM. C..., de Nantes, et H..., du Havre

Ara-Piranga. — Fabrique de vases. — Serpents.
Un repas brésilien.

Nous fîmes un jour la partie d'aller dans l'île d'Ara-Piranga, tout près de l'île des Onces et de la grande île de Marajo, la patrie des crotales et des tigres. C'est de l'île de Marajo qu'on tire les bœufs pour l'alimentation de Pará. L'année 1859 avait été fatale : les inondations de l'Amazone avaient presque tout détruit; j'ai oublié le chiffre, il était considérable, et comme il n'y a pas beaucoup de *carne secca* et de *feigoens*, les Français habitués à un régime différent de celui du Brésil, mangent beaucoup de conserves d'un prix très-élevé, comme tout ce qui vient d'Europe et des États-Unis.

Nous partîmes un dimanche sur une assez grande barque, et au bout de quelques heures nous arrivâmes devant une belle fazenda. Le maître de la maison, un Portugais, vint nous recevoir et nous conduisit immédiatement dans la salle à manger, lieu de passage pour aller visiter le reste des appartements. La table était parfaitement desservie; je l'aurais préférée autrement; mais l'heure ordinaire du déjeuner n'avait pas sonné, et j'appris avec terreur qu'il fallait attendre encore longtemps.

Dans cette fazenda étaient une cinquantaine d'esclaves; on y fabriquait des vases de toute sorte; on nous en montra de magnifiques; puis on nous conduisit au jardin. Il y avait du raisin verjus qui faisait le désespoir du propriétaire. Ce jardin, comme la plupart de ceux du Brésil, était composé de petites allées; des plates-bandes,

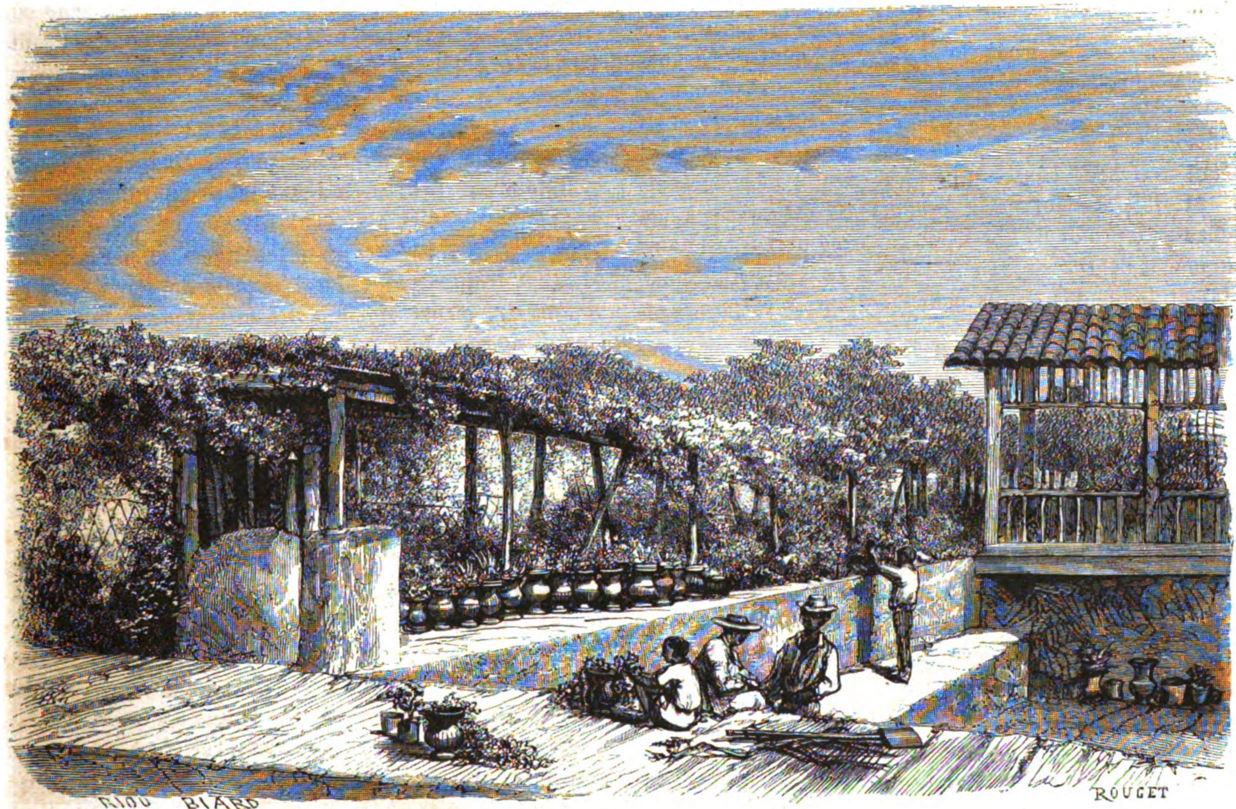
souvent en pierres ou en coquillages, remplaçant les buis ou les gazons, donnent à l'aspect de ces jardins quelque chose de sec et d'aride. La chaleur empêche les fleurs de se développer ou les développe trop tôt.

Le maître de la maison m'ayant fait plusieurs présents, cela m'avait réduit au silence, car en arrivant je disais franchement mon avis sur certaines choses qui me plaisaient; immédiatement on me les offrait avec une grâce parfaite.

On alla ensuite parcourir le pays; nous chassâmes en chemin, bien abrités sous les bois, et nous arrivâmes ainsi de l'autre côté de l'île, où je fis un croquis de mangliers et ramassai des coquillages.

Le lendemain, après avoir plié les hamacs, on prit congé du maître de la fazenda. Mon parti était arrêté : des Indiens à peindre commodément, des oiseaux peu méfiants et en grand nombre, des allées sombres pour la photographie.... Il fut convenu que je viendrais m'installer dans ce lieu. Effectivement, quelques jours après, je profitai de la barque qui va et vient régulièrement de Pará à Ara-Piranga, et, M. Benoît en tête de mes bagages, nous vînmes nous installer dans l'île.

Je m'étais permis de dire à M. Benoît avec les plus grands ménagements, avant de partir, qu'il était complétement malpropre et abruti; que je le priais de se modifier un peu par pudeur pour une maison étrangère : mon avertissement parut le toucher, il changea de cravate. Je n'osai pas insister sur le reste, me ré-



Jardin de la fazenda, à Ara-Piranga.

servant de le pousser dans l'eau, par mégarde, le premier jour où j'irais me baigner.

Il n'y avait dans la maison, quand je revins à Ara-Piranga, que le frère du patron et un petit jeune artiste qui, sans avoir eu de maître, faisait les dessins de vases, quelquefois d'un style assez pur. Je m'installai de mon mieux dans une grande chambre ayant vue sur le fleuve, et pendant quinze jours je peignis tout à mon aise pour la première fois depuis mon départ d'Europe; car chez le senhor X.... ce n'était guère facile; moins encore dans mon ancienne pauvre case, où la porte-fenêtre avait à peine cinq pieds de hauteur, tandis que les feuilles du toit, descendant fort bas, interceptaient la lumière.

Quand je fus fatigué de peindre, je pris mon fusil. Je rencontrai sur mon chemin deux nègres esclaves de la fazenda; ils me suivirent, ils me montraient des oiseaux à tirer quand je ne les voyais pas. En poursuivant une perruche nous entrâmes dans le bois. J'avais déjà témoigné le regret de ne pas rencontrer de serpents. Mes nègres en avaient vu de différents côtés, entre autres un boa énorme, qu'ils s'engagèrent de guetter et de m'apporter vivant. Ces braves gens me contèrent toutes sortes d'histoires au sujet de ce reptile dangereux : il avait mangé des animaux d'une grandeur fabuleuse; mais, puisque cela me faisait plaisir, demain au plus tard il serait pris en jouant.

Nous nous glissâmes pendant quelque temps à travers les lianes, et j'essayais de franchir un tronc d'arbre abattu par la foudre, quand de l'autre côté je vis étendu

à terre, sans aucune espèce d'ondulation, un très-grand serpent couleur de fer. Je connais les inconvénients du fusil en pareille circonstance; mais quand je me retournai vivement pour dire aux nègres de le prendre vivant, ils étaient devenus invisibles : leur bravoure avait failli en présence de la réalité.

Cependant la barre de fer commençait à se mouvoir; il fallut prendre le parti ordinaire : mon coup fit balle et je vis aussitôt, à mon grand regret, un grand trou près de la tête. L'animal avait près de quatre mètres. Je rentrai bien vite dans ma chambre; j'y réparai le dommage occasionné par mes balles. Ce serpent, d'une espèce assez peu dangereuse, car il n'a pas de crochet, fait le pendant avec le fameux souroucoucou que j'ai rapporté en Europe; tous deux sont chez moi, enroulés maintenant autour d'un candélabre et, ainsi que d'autres animaux gigantesques, font peur aux enfants qui se hasardent dans les profondeurs de mon atelier.

On vint ensuite me dire qu'un grand crotale, le cuscavel, s'était glissé entre les poutres d'une baraque construite en haut du débarcadère.

Il était bien d'une espèce dangereuse : sa tête plate, sa queue obtuse ne me laissèrent aucun doute. Il fallait de grandes précautions pour le prendre sans être touché par ses crochets. Ses couleurs me tentaient beaucoup; je n'avais jamais vu son pareil. On alla chercher de grosses ficelles : il n'était pas facile de le prendre, car il se glissait de poutre en poutre; à chaque mouvement qu'il faisait, il répandait une odeur fétide. Enfin, à force d'essayer divers moyens, nous lui serrâmes le cou fortement, et on le tira à terre à moitié étranglé, puis on le fixa à un piquet.

En ce moment on vint m'appeler. Le dîner était servi. Nous n'étions que trois à table, dans une salle immense; la table aussi était fort grande et arrondie par les deux bouts, places ordinaires des maîtres. Nous mangeâmes beaucoup d'herbages, des œufs de tortue, des agoutis (le lapin de l'Amérique), de la paca, du tatou et de la tortue; des fruits nommés avocats, dans lesquels est une crème fort bonne, surtout quand on y joint du rhum et du sucre, des melons d'eau et des ananas; les oranges ne sont pas bonnes au Pará. On plaçait toujours du pain près de moi; les deux autres convives mangeaient de la farine de manioc, et comme ils buvaient de l'eau, je n'avais pas osé accepter du vin qu'on m'avait offert, quoique ma santé eût alors besoin d'un breuvage tonique. Nous avions près de nous chacun un grand vase de terre en forme de calice; une Indienne le remplissait d'eau à mesure que nous buvions.

Le repas achevé, je me hâtai de revenir à mon serpent.... Hélas! M. Benoît, par excès de zèle, avait voulu détacher la peau et y avait fait une cinquantaine de trous : elle était perdue. Je l'arrachai des mains de M. Benoît, j'achevai de la mettre en pièces et je jetai le malencontreux à la porte, lui défendant de me parler ni de me regarder.

Bientôt le maître du logis fut de retour; nous causâmes : il me donna le conseil de descendre l'Amazone en canot, après l'avoir remonté en bateau à vapeur. Je pris congé de lui et dis adieu à cette île que je devais revoir au retour, pour de là aller visiter celle de Maraja, d'où j'avais le projet de passer à Cayenne et de voir cette fameuse prororaca dont un navire anglais venait d'éprouver la puissance et s'était retiré tout désemparé, par suite de la jactance du commandant, qui s'était vanté de la braver.

Départ pour Manáos. — Un nouveau domestique. Navigation.

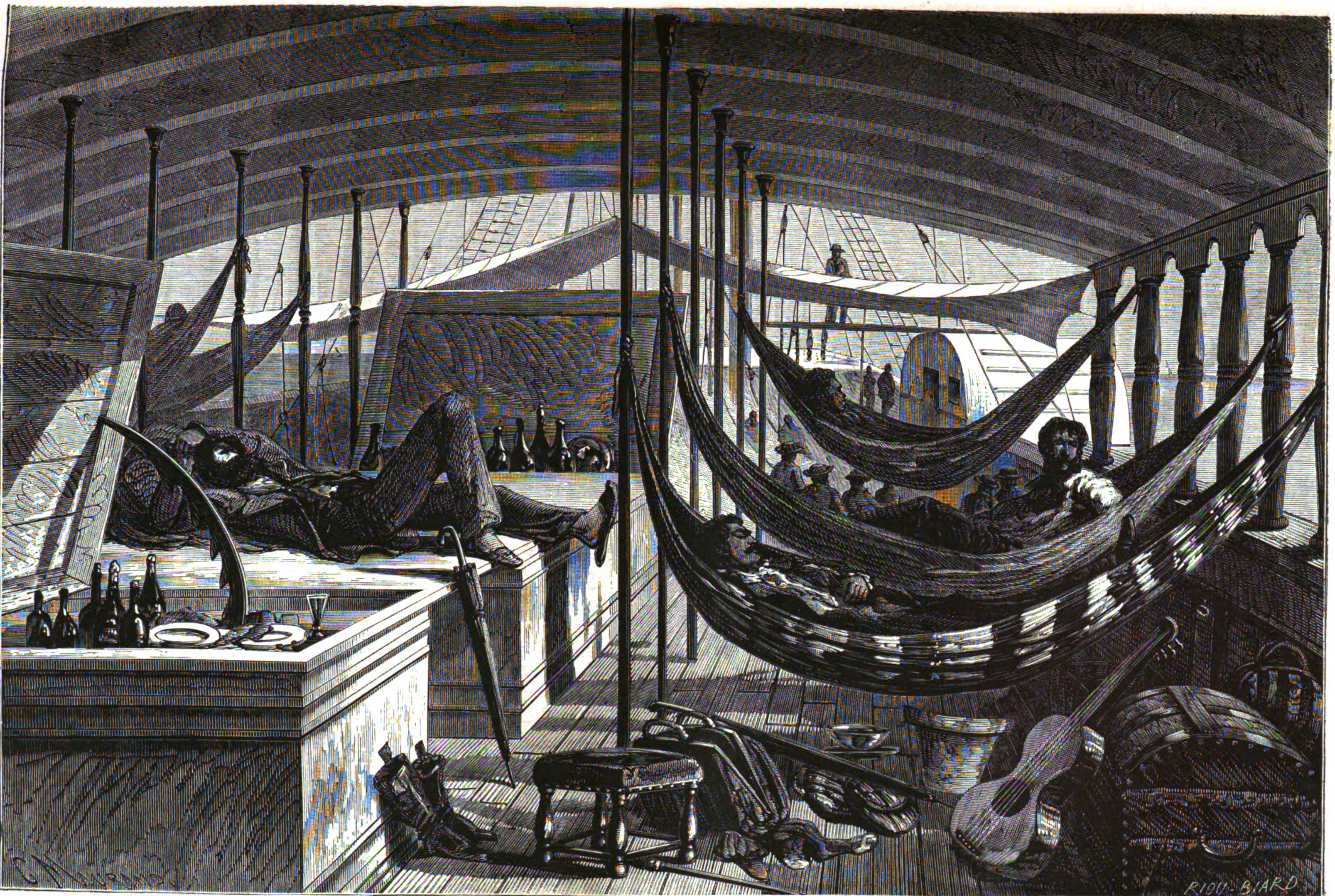
Aussitôt que le président de la province sut que mon intention était de remonter l'Amazone, il me fit la faveur de me donner gratis mon passage à bord d'un bateau à vapeur allant à Manáos, petite ville située à l'embouchure du rio Negro[1].

M. Benoît était ravi; il se rappelait ses courses au Pérou; il avait remonté plusieurs fleuves, fait le commerce avec les Indiens. En conséquence, il m'avait demandé de l'argent pour se faire une pacotille; il avait acheté des colliers, du tabac; j'en fis autant; et comme il était à peu près probable que je ne trouverais pas grand'chose soit à Manáos, soit partout ailleurs, j'achetai, comme lors de ma première excursion dans les bois, des fourchettes, des couteaux, quelques livres d'huile, du poivre et du sel. J'aurais bien voulu avoir une soupière. Il y en avait deux à vendre chez un tailleur, je profitai de l'occasion. J'achetai neuf livres de poudre anglaise de première qualité; un hasard très-grand me fit trouver du petit plomb; car dans ce pays les petits oiseaux sont négligés; on ne chasse que pour manger.

Il s'agissait de bien cacher ma poudre. Le bruit courait alors dans la ville qu'un individu convaincu d'avoir trop parlé avait vu saisir et jeter à l'eau ce qu'il n'avait pas su cacher, de la poudre et des capsules. En conséquence, et pour ne pas avoir le même sort, je pris de très-grandes précautions : j'enveloppai chaque livre de poudre, contenue dans des boîtes de fer-blanc, de papier d'abord, puis de serviettes, et j'emballai mes provisions prohibées dans un grand sac de nuit bourré d'oranges par-dessus. Ce qu'il me fut impossible de trouver, ce fut du papier de couleur pour dessiner aux deux crayons. Je courus partout; je fis demander de ce papier-là où personne ne pouvait supposer qu'il y en eût.... Je pouvais tout espérer du hasard.... Il ne me servit pas, car aucun marchand n'en possédait même le souvenir, et sans une heureuse idée que me fit naître une caisse envoyée de Paris à un négociant, et dans laquelle se trouvaient des étoffes enveloppées dans un papier grossier, j'aurais été bien embarrassé. Je fis des albums avec ce trésor inattendu et tant cherché.

Le navire partait le lendemain dans la nuit. M. Benoît, que j'avais envoyé au consulat pour son passeport, ne parut pas de la journée. Le lendemain, au

1. Manáos (*N. S. da Conceicao de*), *Barra do rio Negro*, capitale de la province qui porte ce dernier nom, située sur le rio Negro, au point de sa jonction avec l'Amazone.



La dunette du bateau à vapeur du Pará à Manáos (voy. p. 364.)

point du jour, une forte odeur d'eau-de-vie m'éveilla. M. Benoît se tenait à peine debout; quoique appuyé sur son bâton, sa pose manquait de cette régularité dont j'avais été charmé.

Inondé de larmes, il me déclara qu'il ne pouvait plus me faire l'honneur de m'accompagner; qu'en conséquence j'eusse à le payer. M. L..., chez lequel j'étais alors, vint pour m'aider à faire mes comptes, ce qui ne fut pas facile : l'état dans lequel était l'ivrogne lui faisait oublier ce que j'avais acheté pour lui, et il n'était pas davantage capable de me rendre compte des dépenses dont je l'avais chargé. Nous engageâmes M. Benoît à se retirer; il nous dit des injures : il me faisait présent du tout. Comme on ne pouvait pas rosser un homme dans cet état, j'envoyai une petite négresse chercher la police, mais il se retira en nous accablant d'invectives.

Il revint quelques heures après complétement dégrisé; il apportait ses comptes, me priant en outre de lui acheter ses colliers de perles, puisque j'étais mécontent de son service et que je ne voulais plus l'emmener avec moi. Blasé sur les excentricités de M. Benoît, dont cette dernière phrase, dite moitié en français et moitié en portugais, pouvait donner une juste idée d'après ce qui venait de se passer, je le fis mettre à la porte.

Je demeurai plus embarrassé encore que le jour où je quittai mon Italien pour aller chercher un gîte chez les Indiens; plus qu'en arrivant au Pará; car j'ignorais alors l'impossibilité de me procurer un domestique et l'espoir du moins me restait.

M. L.... eut la bonté d'envoyer à tout hasard s'informer à la compagnie des nègres si on pouvait m'en donner un pour *compagnon*, car il fallait bien se garder de dire pour domestique. Le chef de cette compagnie vint me parler. S'il y a une grande différence entre la laideur d'un vieux nègre et une jolie Parisienne, il y en avait une aussi grande de lui à un vieux nègre. C'était bien la plus horrible tête que j'eusse jamais vue; de plus il avait pour ornement, ainsi que cela se pratique dans certaines tribus africaines, une crête partant du front et descendant jusqu'au bout du nez. Cette crête, ou plutôt ces crans ont dû être inspirés par la queue du crocodile (j'en ai rapporté un jeune qui m'inspire cette comparaison à l'instant où j'écris : heureusement pour moi, car j'étais embarrassé pour dire à quoi ressemblait cet ornement inusité parmi nous). Quand la bouche s'ouvrit pour répondre à notre demande, je crus voir la gueule d'un tigre : les dents, taillées en pointe très-aiguë, ajoutaient à l'horreur du phénomène

Cet homme nous dit qu'il ne pouvait pas nous donner un noir, mais qu'il avait un Mura à ma disposition. Cet Indien connaissait le pays puisqu'il était des bords de l'Amazone.

J'étais pressé : une heure après l'Indien parut. C'était de plus fort en plus fort; je reculai d'un pas : j'avais devant moi Méphistophélès en chair et en os. Goethe et Scheffer avaient deviné Polycarpe.... Il s'appelait Polycarpe. Ce nom, qui éloignait de la pensée toute idée diabolique, me rassura. A toutes les recommandations qui lui furent faites, il baissait la tête et ne répondait pas. Il parlait pourtant déjà le portugais, car il habitait le Pará depuis un an. Je n'avais pas le choix; l'affaire fut conclue à l'instant[1].

Le bâtiment était petit; sa dunette, au lieu de porter une tente, était couverte en planches supportées par de petites colonnettes. Quand je montai à bord, quoiqu'il fût encore jour, déjà des voyageurs, tous Portugais, avaient accroché leurs hamacs et empêchaient de passer. Je fis de même pour le mien; les malles les plus essentielles furent rangées le long du bord, près des hamacs, et servirent de bancs plus tard.

Nous partîmes à minuit; nous passâmes entre des myriades d'îles après avoir laissé derrière nous celle de Marajo. On jouait au trictrac tout près de moi; un joueur enthousiaste, à chaque mouvement brusque qu'il faisait, — et il en faisait beaucoup, — repoussait mon hamac. Il ne s'apercevait pas qu'en revenant je le repoussais à mon tour. J'avais commencé par grogner et peu à peu je pris autant d'intérêt à ce jeu de va-et-vient que l'autre à son trictrac, et comme la lune était belle, je pouvais de ma balançoire voir les îles toutes couvertes de palmiers et de lataniers, près desquelles nous passions.

Ne pouvant dormir, grâce à mon entourage, je repassai dans ma mémoire tout ce que déjà j'avais éprouvé de bien et de mal depuis mon départ de Paris. J'avais voyagé de Southampton à Rio avec des Français, de Rio à Victoria avec des colons, presque tous Allemands; à Espiritu-Santo avec des Indiens; de Rio au Pará, avec des Brésiliens pour la plupart; j'étais sur l'Amazone avec des Portugais : avais-je gagné au change?

Toutes ces réflexions et d'autres d'une nature bien différente se faisaient en escarpolette, au bruit des cornets qu'on versait sur le jeu de trictrac d'une façon à tout briser.

Le jour vint et, plus que dans la nuit encore, nous passâmes à toucher très-près le long des îles. Toutes étaient basses, les arbres peu élevés; les lataniers étaient en très-grand nombre ainsi que les palmistes. De loin en loin je voyais des huttes supportées par des pierres, précaution qui ne les sauve pas toujours des inondations. L'une de ces huttes, un peu plus importante que les autres, se reliait avec une espèce de quai, à l'aide d'une grande planche également supportée par des pierres. Sur cette planche étaient posés en grand nombre des vases de fleurs. Derrière la hutte se voyait un défrichement récent. Pendant que je regardais, bercé dans mon hamac, le chant bien connu d'un oiseau d'Europe me fit retourner. C'était un chardonneret, objet de l'attention toute paternelle d'un vieil amateur portugais. Il avait probablement acheté à grand prix cette curiosité européenne : ce chardonneret avait du moins sur les magnifiques oiseaux du pays l'avantage de bien chanter.

Depuis le lever du soleil je voyais des objets emportés par le courant; cela m'avait semblé des orchidées qui,

1. Voy. p. 29 le portrait de Polycarpe placé à tort, dans la première partie du voyage, sous le titre de « mon premier modèle. »

tenant aux arbres seulement par des rudiments de racine sans force, doivent tomber facilement.

Nous étions toujours au milieu des îles. On me dit que nous ne naviguions pas encore sur l'Amazone. Il est probable que je ferai quelquefois involontairement des erreurs géographiques. J'ai employé au Pará tous les moyens pour me renseigner : chacun m'apportait sa version, et rarement la même. Par exemple, j'ai appris que la ville de Pará ou Belem est bâtie sur l'Amazone; d'autres m'ont dit sur le Gucyarrá, d'autres sur le Guamá, et le plus grand nombre sur la rivière des Tocantins[1].

Pendant la nuit nous avons touché à Brevès; on a pris et laissé des passages et embarqué des bois. Ici on ne brûle pas de charbon. Les bûches, jetées de main en main, sont rangées sur le pont; chaque homme, nègre ou autre, en les recevant, répète d'une voix monotone le chiffre déjà chanté par celui qui est en tête de la bande.

Depuis Brevès, on a passé plus près encore des îles; un enfant eût pu jeter une pierre de l'une à l'autre. Le fleuve était calme; cette merveilleuse nature se reflétait comme dans un miroir. Plus on s'éloignait de la mer, plus la végétation semblait grandir. Nous étions alors éloignés de l'influence des marées; l'eau était cependant encore un peu salée.

Dans la journée, nous passâmes devant une case bâtie sur pilotis; une foule de femmes et d'enfants, vêtus pour la plupart de costumes bleus, se pressaient pour y entrer : c'était sans doute le repas de la famille. Plus loin, une grande case enduite à la chaux : c'était une venda; on y voyait des nègres buvant et payant leur eau-de-vie. Tout près de là jacassaient des perruches.

Le fleuve s'élargissait sensiblement et le vent commençait à souffler; nous nous éloignâmes des cases, toujours placées à une assez grande distance les unes des autres. J'avais dans la journée fait connaissance avec un Brésilien, M. O****, allant ainsi que moi à Manáos. Il savait autant de français que je savais de portugais. Il m'assura que personne ne pouvait dire au juste le nombre des îles qui sont sur l'Amazone; il m'expliquait différentes choses que j'aurais pu toujours ignorer; il me faisait remarquer certains arbres et me disait à quels usages ils étaient propres. J'avais entendu, dans les rues de Pará, crier une boisson nommée assayi; j'en avais même bu; je crois me souvenir qu'elle m'avait plu médiocrement, étant épaisse et un peu aigre. L'île près de laquelle nous passions était remplie des arbres dont on la fait. C'est une espèce de palmier. On met simplement le fruit dans l'eau bouillante, et on passe le liquide dans un crible. Il me montra un arbre colossal dont la feuille donne la mort instantanément; il se nomme assaca. Je vis également le siringa, arbre qui produit la gomme élastique. Les hommes qui font cette récolte gagnent beaucoup; il en est qui se font ainsi jusqu'à vingt livres par jour quand les bois sont bons. On part le matin, de bonne heure, et après avoir fait au tronc une légère blessure on attache au-dessous un petit pot de terre, et on continue ainsi d'arbre en arbre jusqu'à la limite qu'on veut. En retournant, on vide chaque pot dans un grand vase; puis, avec une qualité de bois dont je n'ai pas su le nom, on fait sécher à la fumée.

Depuis quelque temps, je voyais des individus assis au-dessus de leurs canots, sur des échafaudages formés avec de petits troncs d'arbres; ils étaient immobiles comme des statues. M. O..... m'apprit que c'étaient des pêcheurs; j'étais trop éloigné pour m'apercevoir qu'ils étaient armés de flèches. Ils passent ainsi des journées entières sans faire d'autre mouvement que celui nécessaire pour rouler un cigaretto. Ces hommes, qui habitent les rivages des îles de l'Amazone, sont les Mura. Aucune autre tribu ne veut s'allier avec celle-là. On pense généralement que ces Indiens ont émigré lors de la conquête du Pérou; ils sont voleurs, leur parole ne les engage jamais, ayant pris plus encore que les autres Indiens, en contact avec notre civilisation, nos vices et laissé nos qualités. Polycarpe était Mura!

Partout où nous passions, la végétation descendait jusque dans l'eau, jamais de plage visible, les plantes aquatiques s'avançaient bien avant; souvent nous avions l'air de naviguer au milieu d'un jardin couvert de fleurs, si bien que, pour donner de la nourriture fraîche aux deux bœufs que nous avions à bord, l'aide-cuisinier ayant coupé en passant des roseaux fleuris, on y trouva un petit serpent tout bleu, dont je ne pus sauver que la tête, le reste ayant été écrasé par les peureux.

Je ne pense pas qu'il existe dans le monde de navigation plus agréable que celle que je faisais. J'avais cru, en approchant de l'Amazone, voir une mer intérieure n'ayant que le ciel pour horizon, ou tout au plus des montagnes perdues dans le lointain; et rien de ce que je voyais ne ressemblait à ce que j'avais supposé. J'étais loin de m'en plaindre : à chaque instant, à la place de cette monotonie, je voyais se dérouler des panoramas toujours nouveaux dans leurs aspects variés. Et ce spectacle changeant, je le contemplais couché dans un hamac léger comme un filet, ne laissant pas à la chaleur la possibilité de pénétrer mes vêtements, que je pouvais d'ailleurs simplifier beaucoup, sous une dunette d'ordinaire découverte comme le reste du navire, ayant pour me distraire sans fatigue en face le mouvement de l'équipage, à droite et à gauche des oiseaux et des fleurs, au milieu d'une atmosphère tempérée par la marche du navire et par cette brise qui règne presque toujours sur l'Amérique du Sud.

L'Amazone. — Une bourrasque. — Les rivages. — Santarem.
Un bain dangereux.

A quatre heures après midi, nous entrions dans le lit de l'Amazone, après avoir quitté le rio Tarragui. Voilà bien cette fois le grand fleuve, toujours parsemé d'îles, mais à une très-grande distance : c'était, en diminutif

1. Voy. la note p. 356 et la carte p. 370. La grande embouchure est au-dessus de l'île de Marajo. La baie de Guajará, où est bâtie Pará ou Belem, s'ouvre au nord sur le golfe de Pará, formé par la réunion des eaux du Guamá, du Moju, de l'Acara, du Capim, du Tocantins et de l'Amazone lui-même.

cette mer que j'avais pensé trouver. Peu à peu le vent fraîchit et vers le soir une bourrasque des tropiques, accompagnée de pluie, vint nous donner une idée de ce dont l'Amazone était capable. On s'empressa de fermer les rideaux de grosse toile qui entouraient la dunette, notre réfectoire et notre dortoir habituel, ce qui n'empêcha pas la pluie d'en faire en quelques instants une salle de bain. On tira de même deux immenses rideaux qui séparaient la dunette du reste du navire, à peu près comme un rideau de spectacle sépare le public des acteurs. La différence était qu'au lieu d'un seul nous en avions deux se fermant au milieu, comme le corset des dames, à l'aide d'un lacet.

Je m'étais blotti à l'avant, dans un petit réduit, à l'abri de l'eau. La nuit était venue tout à fait; j'entendais les commandements du capitaine, mais je ne pouvais le voir. Ses ordres ne s'exécutaient pas facilement, tant le pont était encombré de bois pour le chauffage : nous venions récemment de faire notre provision. Le tonnerre grondait de telle sorte qu'il semblait être bien près de nous. Un éclair plus éblouissant encore que les autres illumina le pont, et je vis d'où partait la voix du capitaine. Bien abrité sur la dunette, il avait un peu desserré le lacet et avait passé sa tête couverte d'un grand chapeau qui le préservait de la pluie. De ce poste confortable il commandait la manœuvre, à peu près comme un régisseur prévient l'orchestre qu'il peut commencer l'ouverture. J'avais déjà vu bien des officiers, des généraux portant des parapluies, je ne pus qu'approuver la précaution du capitaine.



Bourrasque sur l'Amazone. — Un capitaine prudent.

Quant à moi, j'aurais bien voulu être à sa place; je me trouvais dans un bain de siége toutes les fois que le tangage faisait plonger l'avant dans les lames, les ouvertures pour faire écouler l'eau n'étant pas suffisantes. Quand je pus revenir à mon hamac, je le trouvai dans un triste état et tout dégouttant d'eau ; il m'était impossible de songer à m'en servir. Heureusement c'était le seul : tous les autres avaient été serrés avec soin. Personne n'avait songé au mien, Polycarpe n'avait pas paru.

Le beau temps avait remplacé l'orage; la lune brillait; nous avions tout près de nous, à droite, l'île de Gouroupa; le fleuve Chingo à gauche. Nous nous étions rapprochés peu à peu du rivage. Le fleuve s'était resserré de nouveau : nous passâmes près d'une île fort petite nommée Adajouba. A notre approche une bande de toucans, perchée au sommet d'un arbre plus élevé que les autres, s'envola en faisant grand bruit. Les plantes aquatiques s'avançaient dans l'eau ; là aussi se trouvaient ces palissades fleuries, et comme je venais d'en voir emportées par le courant, je reconnus que je m'étais trompé en les prenant pour des orchidées.

Les montagnes de la Guyane se dessinaient au loin. M. O.... me fit remarquer une terre qui n'existait pas l'an dernier. On voit très-souvent des îles formées ainsi : des arbres arrachés par les courants, trouvant des bas-fonds, des obstacles quelconques, arrêtent au passage des terres et des détritus emportés aussi, et un terrain solide s'élève en peu de temps.

Les rivages se couvrirent ensuite d'arbres déracinés : le côté sud des îles avait été plus ravagé que le côté nord. Quand venait l'après-midi, le soleil nous gênait beaucoup, nous naviguions presque directement de l'est à l'ouest.

Mon enthousiasme pour la nature vierge était toujours le même : partout où je pouvais me mettre à l'abri du soleil, j'écrivais ou je dessinais, malgré la marche du navire.

....Ce matin, des cris de toute sorte m'ont éveillé; un instant je me crus dans ma case au milieu des bois; je m'empressai d'ouvrir les rideaux : nous traversions encore les plantes aquatiques; trois aras se sauvaient en répétant ce cri auquel ils doivent leur nom; une aigrette, plus brave sans doute, resta perchée sur une branche et ne se posa pas même sur la seconde patte, qu'elle avait repliée sous son ventre, quand nous passâmes près d'elle. Je ne me trompais pas, c'était bien le cri de l'oiseau fantôme, ce cri, le premier qui salua le jour de mon arrivée, quand je couchais sur ma natte dans les forêts vierges. Alors, comme à cette époque, je l'entendis et ne le vis pas. Était-ce donc une âme? Les Indiens avaient-ils raison? Cet oiseau de malheur m'avait prédit ce qui m'était arrivé plus tard chez mon hôte; était-ce un nouveau présage de ce qui m'attendait dans les solitudes où j'allais vivre de nouveau?

Ce chant me faisait éprouver une singulière impression : il m'avait découragé; il me faisait voir seulement le mauvais côté des choses : les îles ne me paraissaient plus aussi intéressantes; on m'avait parlé de plages immenses toutes couvertes d'œufs de tortue . les eaux les couvraient entièrement, et l'Amazone ne paraissait pas devoir rentrer de si tôt dans son lit. Cela changeait beaucoup mes projets.



Santarem, dans la province du Pará.

On jeta l'ancre devant Prahina.

C'était la première petite ville que nous voyions depuis que je m'étais donné la tâche de faire toutes celles devant lesquelles nous passerions. Celle-ci, comme toutes les autres, se composait de baraques, dont quelques-unes étaient enduites de chaux. L'église m'a paru très-petite; on sonnait la messe.

Nous prîmes en passant un jeune prêtre, à tournure modeste : une heure après on ne l'eût plus reconnu : il reparut sur le pont sous la forme d'un élégant dandy avec cigare et lorgnon.

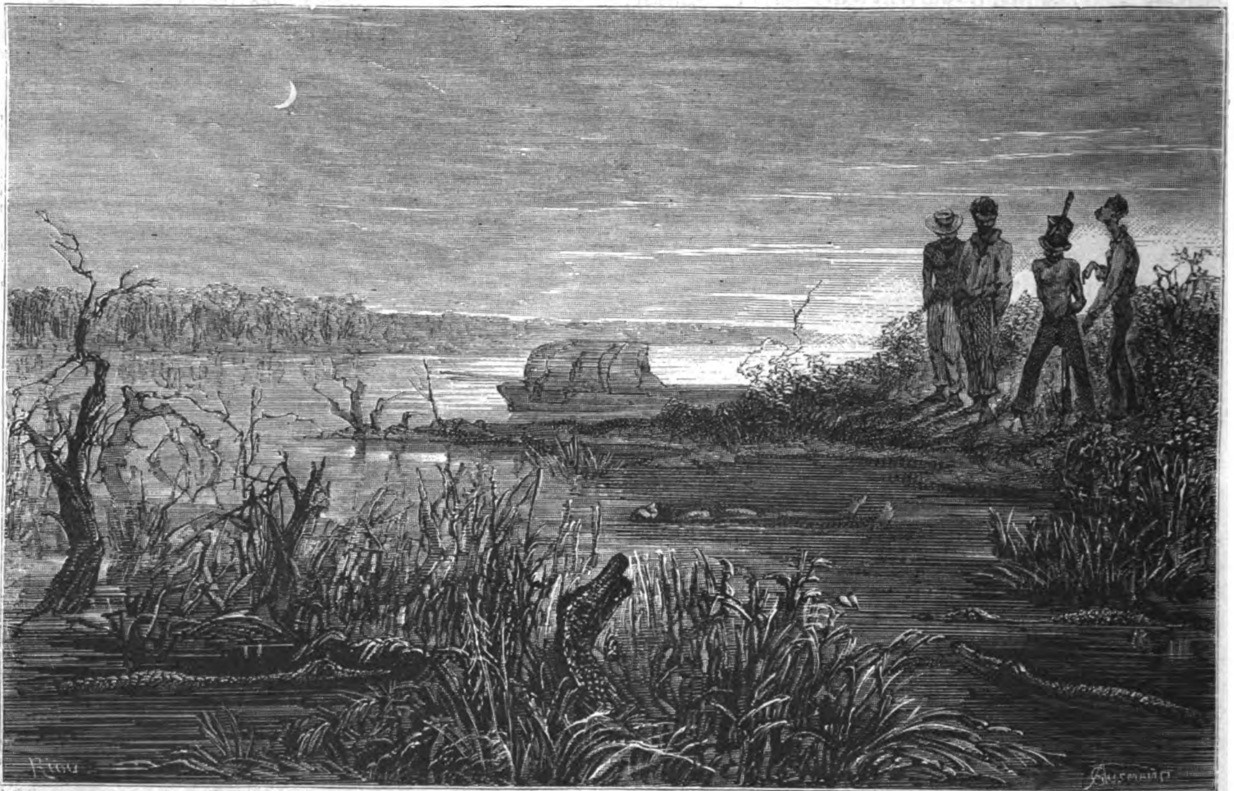
Nous approchions de Santarem; la terre ferme commençait à paraître; les arbres n'avaient plus les formes gracieuses empruntées aux plantes grimpantes. Le paysage ressemblait plus à ceux d'Europe qu'à ceux d'Amérique, et pour compléter l'illusion, des bandes de canards s'envolaient devant nous. Nous entrâmes dans des eaux bien différentes de celles de l'Amazone, qui sont jaunes et sales; celles-ci étaient d'un noir bleuâtre et avaient la tranquillité d'un lac; l'Amazone, au contraire, était fort agitée; les lames s'élevaient très-haut.

Nous arrivâmes à Santarem vers midi. Cette petite ville est bâtie sur les bords du fleuve Tapajóz, dont nous avions vu les eaux bleues. Le capitaine, allant à terre, m'offrit de descendre avec lui dans son embarcation.

Polycarpe m'avait demandé la permission d'aller de son côté. Il était de Santarem ou des environs : cette demande était trop juste; je lui avais donné en outre de l'argent pour s'acheter quelques effets, n'ayant pas eu le temps de le faire au Pará. Il me promit non en paroles, mais par gestes, de revenir dans une heure.

Je me promenais solitairement sur la plage, quand je vis un monsieur venir à moi : c'était l'agent principal de la compagnie des bateaux à vapeur de l'Amazone. Le capitaine l'avait prévenu de mon passage; il mit sa maison à ma disposition, ne voulant pas qu'à mon retour, si je séjournais à Santarem, j'allasse autre part que chez lui. La lettre que je lui remis produisit également son effet sur le capitaine, qui depuis ne cessa de me témoigner une grande déférence.

Nous avions laissé quelques passagers à Santarem et à Brevès. Depuis leur départ tout le monde était gai à bord : le capitaine, gros bon garçon, riait toujours; l'*immediato* (le second) était un charmant jeune homme, blond comme un Américain du Nord. Il y avait en outre un jeune docteur militaire, allant ainsi que moi et mon nouvel ami à la Barra do rio Negro[1]. Quand on voyage au Brésil dans les navires à vapeur, on est certain de voir toujours des employés du gouvernement en grand nombre, quelques négociants, mais jamais de curieux. Comme toutes les professions ont des docteurs, nous en avions quitté plusieurs et nous en possédions encore, et moi aussi j'en étais un.



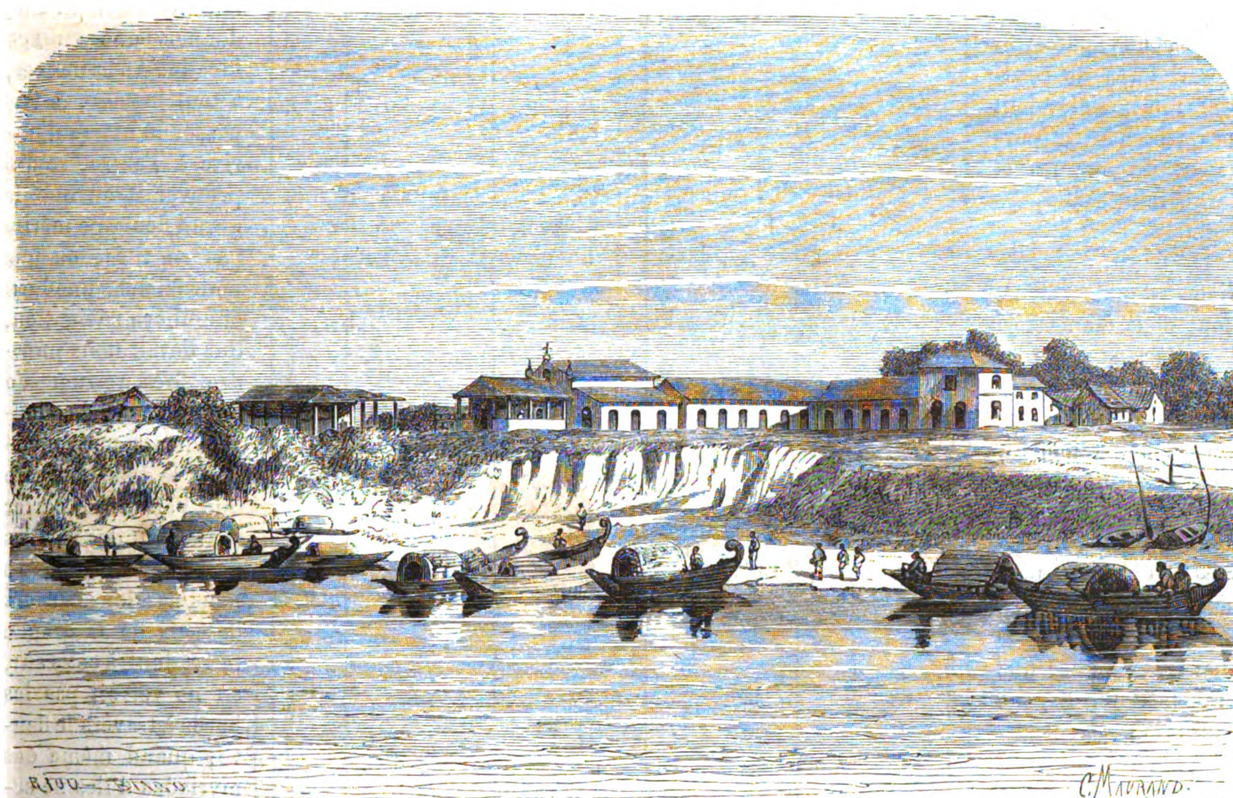
Un bain dangereux

En sortant de Santarem et du fleuve Tapajóz, nous regagnâmes l'Amazone par un charmant petit canal. La nature ici n'était pas grandiose, mais si jolie, que je regrettais de passer outre. Des oiseaux de toute couleur se promenaient sur les bords fleuris de ce petit paradis terrestre : l'eau était si calme que, la chaleur aidant, tout le monde exprimait le désir de se baigner. On ne courait aucun danger, et déjà nous parlions de demander la permission au capitaine. Un quart d'heure eût suffi; ceux qui ne savaient pas nager se seraient aidés et soutenus par des troncs d'arbres qu'on voyait glisser légèrement à fleur d'eau. Ce qui fit qu'on ne demanda rien, ce fut qu'on vit que ces pièces de bois remontaient le courant; ce fut qu'en y regardant de plus près, on s'aperçut qu'il y avait eu erreur : c'étaient des caïmans.

BIARD.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ou à Manáos. Voy. la note de la page 362. En 1848, la population du district de Barra était de trois mille six cent quatorze blancs et deux cent trente esclaves.



Villabella.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

L'AMAZONE.

Guajará. — L'île de Piranga. — Obidos. — Villabella. — Serpa.

Vers six heures, nous passâmes devant une agglomération de cases adossées à une colline, dont les bois rachitiques n'avaient rien de pittoresque. Ce lieu se nomme Guajará. Le terrain, coupé de tous côtés par des éboulements qu'avaient causés les pluies, n'avait presque pas de végétation.

Pendant que je regardais à ma gauche, je ne m'étais pas aperçu que nous avions à notre droite, et très-près de nous, l'île de Piranga. Là, comme de l'autre côté, des terres basses d'abord, puis de petites falaises. Le soleil couchant éclairait d'une façon très-vive les terrains rouges, et les faisait briller du plus beau vermillon, tandis que de l'autre côté du canal, l'ombre avait déjà tout couvert. Le ciel était pur et sans nuages; pas un souffle de vent ne ridait l'Amazone.

Le lendemain de très-bonne heure nous étions mouillés devant Obidos, sur la rive droite. Nous fîmes là notre provision de bois, et de nouveau notre pont fut encombré. Il fallait, pour aller de l'arrière à l'avant, grimper sur les bûches mal posées à la hâte; c'était non-seulement incommode, mais dangereux; je préférai passer sur les plats-bords.

De la place où nous étions, je ne pouvais voir que le drapeau qui flottait sur la forteresse. On me dit qu'elle avait été commencée à une époque peu éloignée, pour arrêter les flibustiers américains qui avaient tenté de pénétrer au Brésil en faisant une descente de ce côté.

Au-dessus d'Obidos le pays changeait sensiblement d'aspect; les huttes étaient en meilleur état que celles

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 353.

2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis de M. Biard.

du bas Amazone. Sur la rive droite, près de laquelle nous passions, on apercevait des champs de cocotiers; ils ne s'élevaient pas très-haut et portaient de longues et larges feuilles. Le pays est très-cultivé.

On faisait des expériences depuis Obidos, dont nous étions déjà loin : la sonde près des bords ne trouvait pas de fond. Les passagers, et moi également, nous regardions avec tout l'intérêt que prennent des gens désœuvrés à la chose la plus ordinaire. On se montrait un martin-pêcheur perché sur une branche, une barque dans le lointain; et surtout, si l'on apercevait une pièce de bois sur l'eau, c'était toujours un caïman, car, depuis les véritables, nous ne voyions et nous ne rêvions plus que caïmans. Et il faut bien dire qu'il est facile de s'y méprendre; ces affreux animaux effectivement ne paraissent pas bouger; ils nagent très-doucement, ne montrent le plus souvent que la partie la plus élevée de l'épine dorsale, le sommet de la tête, et le dessus des yeux.

Les plantations avaient de nouveau disparu; nous étions en pleine forêt vierge; et pas un seul endroit pour poser le pied! Toujours des arbres brisés, des terrains emportés.

Nous passons devant plusieurs îles.

Il faut que je dise de suite (afin de réparer une erreur que j'ai dû faire naître et qui a pu donner une étrange idée de l'Amazone, car, à tout instant, je fais passer le navire d'une rive à l'autre, ce qui prouverait ou que le grand fleuve ne mérite pas ce titre, ou que nous faisions une bien singulière navigation, qui devait nous prendre beaucoup de temps, avec des louvoiements aussi étendus), je dois donc dire que j'ai voulu parler seulement des rivages des îles près desquelles nous passions, et non de ceux de la grande terre, dont, à coup sûr, on ne verrait pas les bords à travers le fleuve, quand même des myriades d'îles ne seraient plus là pour arrêter le regard. C'est ainsi que de rivage en rivage, d'île en île, on navigue sur l'Amazone, sans jamais voir la terre ferme des deux côtés en même temps.

A neuf heures du matin, nous nous trouvâmes en face de Villabella, bâtie sur une petite colline sablonneuse. Les maisons, fort basses, à rez-de-chaussée seulement, sont peintes à la chaux.

Tandis que je dessinais Villabella, je me sentis frapper doucement sur l'épaule; un Indien me montrait quelque chose d'informe qu'on jetait sur le pont. C'était une demi douzaine de très-grosses tortues couchées sur le dos. Elles avaient des trous aux pattes de

CARTE RÉDUITE du Cours inférieur DE L'AMAZONE d'après les Cartes Marines Levées en 1844 PAR Mr TARDY DE MONTRAVEL

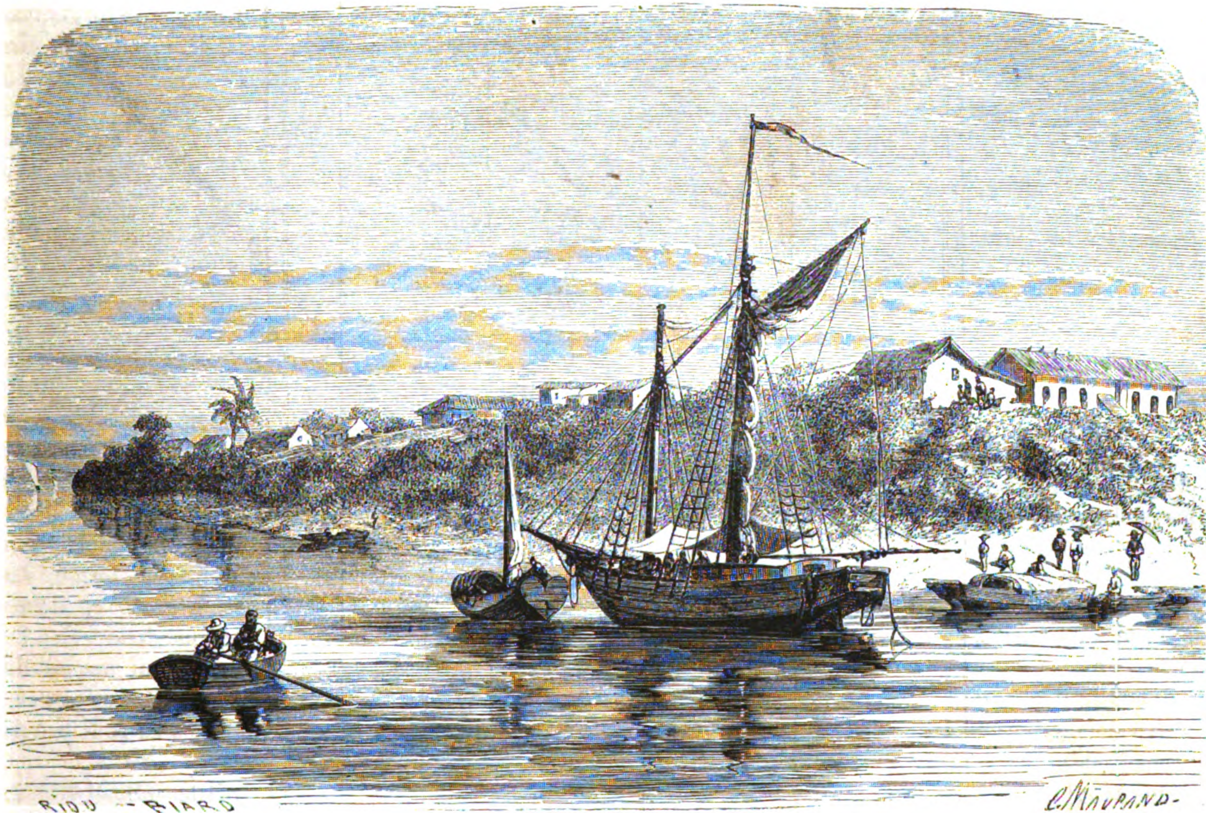
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

derrière dans lesquels étaient passées des lianes qui les attachaient ensemble. Les pauvres bêtes devaient souffrir beaucoup.

En sortant de Villabella on avait mis le cap au nord-ouest pour traverser le fleuve en diagonale. A cinq heures nous touchions presque à la rive gauche, dont on voyait des parties bien cultivées, des bananiers à larges feuilles avec leurs régimes pendants et terminés par un tubercule du plus beau violet, des cocotiers, dans la noix desquels on trouve une liqueur blanche et douce comme le lait, et aussi des champs de maïs, des orangers, des cacaotiers ; de toutes parts des guirlandes de fleurs sauvages, de belles masses de verdure entremêlées avec les arbres à fruit. La nature vierge, s'unissant aux plantes cultivées, formait le plus magnifique spectacle. Puis le panorama changeait d'aspect : ce commencement de civilisation s'arrêtait pour faire place aux forêts. Depuis longtemps je n'avais rien vu de si pittoresque. Là se retrouvaient ces formes fantastiques, ces lianes gigantesques, pareilles aux chaînes des plus gros navires, avec leurs anneaux si bien soudés entre eux qu'aucune force humaine ne pourrait les désunir.

Le temps était magnifique ; l'eau du fleuve reflétait le ciel, un oiseau-mouche voltigeait et suçait le calice des fleurs ; plus bas un crocodile pêchait.

Je m'étais couché dans mon hamac, pour jouir tout à mon aise, sans fatigue, des merveilles qui se déroulaient devant moi. Déjà plusieurs fois mes yeux s'étaient involontairement fermés quand je regardais avec trop d'attention. Ce fut ce qui m'arriva encore, vaincu par la chaleur; car si je n'en parle plus, elle ne s'amendait pas pour cela. Un mouvement inusité m'éveilla : c'était l'ancre qui tombait devant la petite ville de Serpa bâtie comme Villabella sur une colline de sable.



Serpa

Pendant la journée nous avions passé devant un des courants les plus dangereux de l'Amazone, le Caracauca, un peu au-dessous d'un parana-mirim au bout duquel sont un lac et Serpa. Il avait fallu arrêter la machine pour couper des roseaux. Nos bœufs mugissaient quand nous passions sur ces champs de verdure poussés dans le fleuve.

Après avoir quitté Serpa, en côtoyant toujours la rive gauche, nous sommes entrés dans les eaux du rio Negro, dont l'Amazone diffère encore bien plus que du grand fleuve Tapajoz. Nous vîmes pendant longtemps deux lignes parallèles, l'une blanche, l'autre noire : les deux fleuves semblaient vouloir être séparés éternellement. Depuis la nuit précédente nous avions dépassé une des bouches du rio Madeïra; enfin nous entrons dans le rio Negro lui-même et nous jetons l'ancre devant Manaos.

Mon voyage en bateau à vapeur était fini.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette navigation, j'avais à peine aperçu Polycarpe; jamais il n'était venu s'informer si j'avais besoin de lui. On l'avait retrouvé nonchalamment étendu dans le faux pont, cuvant tout à son aise une bonne portion de cachassa qu'il s'était généreusement payée à mes frais.

Le rio Negro. — Manáos. — Voyage. — Cascade. — Hospitalité d'un nègre. — Une ménagerie. — Installation dans le bois.

On a vu que, malgré la monotonie d'un grand voyage sur l'eau, j'avais eu toute sorte de distractions ; d'abord celles que m'offraient les beautés d'une navigation unique dans le monde, puis les petites scènes du bord, et surtout celles que mon amour du travail m'avait procurées ; car, à part quelques contrariétés, j'avais assez bien passé mon temps. Maintenant j'allais me fixer à terre pour quelques mois, voir des tribus nouvelles, faire des études sérieuses, continuer mes collections, réparer mes avaries en photographie, et par-dessus tout, me refaire libre de toute contrainte.

Le bon M. O***** me fit débarquer avec lui et me conduisit à sa maison ; il me donnait l'hospitalité du logement.

Ma première visite à Manáos[1] fut pour le colonel de la garde nationale ; il eut la complaisance de m'accompagner chez le vice-président de la province du haut Amazone. Là je trouvai le chef de la police, pour lequel j'avais également une lettre d'introduction. Ces messieurs eurent la bonté de se mettre à ma disposition, et me firent beaucoup d'offres de services.

Cependant la nuit était venue, et chacune des personnes chez lesquelles j'étais allé me croyant engagé ailleurs, aucune d'elles n'avait songé à m'inviter à dîner.

Après un repas exigu que je me procurai à grand'peine, j'allai donc accrocher mon hamac chez M. O*****, ignorant toujours où était Polycarpe.

Le lendemain, sans voir personne, je partis à la découverte, étant très-décidé à me loger près des bois, en supposant que cela fût possible.

Nous marchâmes bien longtemps, Polycarpe qui m'était revenu et moi, sans qu'un seul oiseau se fit voir ; le pays était monotone, sans intérêt. Nous marchions à l'aventure ; je commençais à perdre courage, lorsque j'entendis au loin le bruit d'une cascade, qui fit sur moi le même effet qu'une trompette sur un cheval de bataille. Dès ce moment je ne connus plus de fatigue, et j'arrivai au milieu d'une immense clairière, suite d'un défrichement récent entouré d'arbres prodigieusement grands, dont la base était dans l'eau. C'était l'écoulement d'une grande cascade. Ces eaux, comme celles du rio Negro, étaient noires.

Je suivis quelque temps la petite rivière : j'avais trouvé ce que je cherchais pour mes études ; mais il ne fallait pas songer à aller tous les jours si loin. J'étais à réfléchir si je ne me ferais pas construire une baraque pour venir vivre là. Polycarpe que j'avais envoyé à la découverte, arriva au petit pas, comme il était parti, se conformant ainsi à l'usage indien de faire toujours à sa tête, et non autrement : car je lui avais dit d'aller vite et de revenir de même s'il découvrait quelque chose d'intéressant pour moi. Il savait ce que je désirais. Il vint donc très-doucement, et pour m'indiquer ce que nous cherchions, il commença à se servir d'un procédé qui lui était propre : au lieu de m'indiquer avec le doigt ce dont il était question, il se tourna du côté d'où il venait et, levant la tête de bas en haut, il forma, avec les lèvres la voyelle U, ainsi que le maître de langue dans *le Bourgeois gentilhomme*. Plus tard, et pour varier, il imitait intinsctivement les carpes de Fontainebleau mangeant le pain que les badauds leur distribuent chaque jour.

Je le suivis et je m'égratignai un peu en marchant au milieu des plantes à pointes aiguës ; enfin j'aperçus ce que je n'aurais pas osé espérer : une case habitée et une autre plus éloignée à moitié construite.

Quand j'arrivai près de la case habitée, je me vis entouré d'une foule d'animaux de toute sorte, et excepté les chiens et une famille de chats, je n'en reconnus aucun ressemblant à ceux d'Europe. Un perroquet de l'espèce amazone était perché sur la barre de bois qui formait l'arête du toit de palmier ; quelques hoccos noirs à bec rouge, un peu semblables à des dindons, vivaient, ainsi que d'autres oiseaux domestiques, en bonne intelligence. Sur la porte, un grand nègre, paraissant très-vigoureux, se tenait les bras croisés ; un fusil de munition pareil à ceux de l'armée était à ses côtés. J'allai directement à lui, suivi, à cent pas au moins, de Polycarpe.

Je savais toute l'importance d'un blanc en présence d'un nègre, et j'allai m'asseoir dans la case, sur un banc, en passant près de celui-ci et lui faisant seulement un petit signe de tête amical.

Je demandai à mon homme à qui appartenaient ce terrain défriché, ces cases, et à quel titre il était gardien de tout cela, puisque je ne voyais personne autre que lui. Avant de me répondre, il alla me chercher dans une calebasse de l'eau fraîche ; il versa dedans un verre de cachassa et vint me l'offrir très-respectueusement : il m'avait vu m'essuyer avec mon mouchoir. J'acceptai avec plaisir : je crois que s'il m'avait donné de la farine de manioc, à moi qui ne l'aimais pas, j'aurais accepté de même. Polycarpe arriva enfin, il devait m'aider dans cette conversation, assez embarrassante avec le peu de portugais que je possédais

J'appris que tout cela appartenait au colonel B*****, commandant d'armes de Manáos ; que Chrysostome, le nègre, était soldat, et qu'il allait de temps en temps à la ville.

Je me hâtai de revenir sur mes pas ; et muni d'une lettre d'introduction que m'avait donnée le colonel de la garde nationale, j'allai directement la porter au commandant de la place.

Le hasard me servit : il avait été en France, il parlait notre langue très-purement, et de plus, chez lui se trouvait le jeune docteur brésilien avec lequel j'avais fait le voyage depuis Pará. L'autorisation de loger dans la case me fut accordée à l'instant. Le colonel voulut m'installer lui-même. En attendant, il m'offrit à dîner chez lui.

J'allai avant le dîner visiter une ménagerie composée de singes, d'oiseaux du Pará, de hoccos, de coqs de roche. Je fis bien des péchés d'envie, surtout à l'endroit du

1. Voyez la note de la page 362 et la carte page 370. Manáos ou Barra do rio Negro est situé par trois degrés trois minutes de latitude sud et vingt-cinq degrés dix-sept minutes de longitude ouest d'Olinda.

coq de roche, bel oiseau de couleur orange, orné d'une crête de même couleur. Les Indiens assurent avoir vu ces oiseaux s'assembler sur des pointes de rocher et danser en rond pendant longtemps. J'aurais voulu être déjà en chasse, non pour assister à ce galop un peu douteux pour moi, mais pour orner ma collection.

Le bon M. Costa m'avait accompagné chez tous les marchands de comestibles. Je fis remplir un flacon à large goulot de beurre salé et très-rance. J'achetai du biscuit, quelques livres de fromage, de l'huile et de la chandelle. Le tout pouvait bien peser vingt livres, Polycarpe en fut écrasé. Quand je vins dîner, je le trouvai étendu dans la cour. J'allai ce soir-là coucher de nouveau chez M. O****.

Le lendemain, après avoir pris le café, nous partîmes dans un canot armé de six Indiens ayant chacun une pagaie.

Nous débarquâmes. Mon nouvel hôte avait fait apporter à déjeuner: il me quitta après avoir déposé pour moi un morceau de tortue et un de porc salé. Je pendis mon hamac seulement, me réservant de m'installer le lendemain.

Il s'agissait de faire cette fois de la photographie tout de bon. Je ne craignais pas de voir le soleil déranger les effets dont j'avais besoin, comme cela m'était arrivé dans mes excursions précédentes; tous mes modèles étaient à découvert, et le soleil ne me manquait pas; je n'avais que l'embarras du choix.

J'allai donc planter ma tente dans la grande case à claire-voie. J'y fis porter tout ce qui m'était nécessaire, mes glaces, mes flacons, qui tous alors étaient bouchés hermétiquement à l'émeri. Une fois tout organisé, et Polycarpe, qui avait été témoin de mes préparatifs, bien prévenu de ce qu'il allait avoir à faire, je me mis à parcourir mes domaines.

Impressions dans la solitude. — Travaux photographiques. Peinture.— Indiens Mura.

Le lieu me parut plus intéressant, à mesure que je le connus mieux. La cascade fut une des premières études que je me proposai de faire. Le défrichement, fort étendu, suivait le cours de l'eau; on avait respecté les arbres qui étaient sur les bords. De l'autre côté les bois étaient restés vierges; ils s'étendaient fort loin et s'appuyaient à une montagne, peu élevée, mais enfin c'était une montagne.

Ce qui m'étonnait pendant cette première visite, c'était un silence profond : la nature paraissait morte ; pas un cri ne se faisait entendre; aucun oiseau ne volait; aucun reptile à terre; pas un insecte; rien! toujours rien! Le soleil brillait partout, et j'étais au milieu d'une immense clairière pleine de fleurs, de baies de toute sorte.

Cette déception ne me fit pas abandonner mes projets pour le lendemain; et quand j'eus vu tout ce dont j'avais besoin, je revins à la case où était ma tente, et où Polycarpe, couché sur le ventre, dormait en m'attendant.

La chaleur de ma case, dont la porte et la fenêtre se trouvaient au soleil couchant, me fit lever avant le jour, et après avoir tout préparé, je commençai l'éducation de Polycarpe sur ses devoirs d'aide photographe. Il portait ma chambre noire et son pied jusqu'à destination; je le suivais portant mon parasol, ma montre et ma chaise de voyage. Lorsque j'avais chosi ma place, il devait, quand je revenais, faire mes préparatifs sous ma tente, me suivre pas à pas si le chemin était passable, ou me précéder, le sabre à la main, si les obstacles étaient trop difficiles à franchir. Il devait, en outre, quand le soleil serait trop chaud, tenir sur ma tête un parapluie ouvert.

Tout cela fut parfaitement exécuté, quant au fond, mais la forme laissa toujours à désirer. J'étais souvent, et comme c'est nécessaire en photographie, obligé d'aller très-vite, surtout quand j'étais éloigné de ma tente. L'affreux Polycarpe n'en allait que plus lentement; je n'ai jamais pu le faire courir une seule fois.

Je passai plusieurs journées à faire à peu près la même chose; j'avais mis la peinture et la chasse de côté momentanément, et je me consacrais à la photographie dans les lieux où certainement personne n'en avait fait. Ce moyen peu artistique avait l'avantage, en reproduisant des détails qui eussent été trop longs à rendre, d'économiser mon temps.

Le colonel venait quelquefois me visiter ; il me faisait toujours présent de victuailles, toujours reçues avec reconnaissance. Ceux qui vivent à Paris, n'ayant d'autre inquiétude que de savoir s'ils dîneront au café Anglais ou au café de Paris, trouveront sans doute que je pense beaucoup à mes repas : j'y penserai bien davantage dans quelques mois, et le bon colonel B***** ne sera plus là pour mettre sur ma table tantôt un morceau de lard, tantôt des œufs de tortues, une poule, et mieux que tout cela, du pain!

Ma solitude, depuis quelques jours, avait été un peu plus animée. On avait envoyé quatre Indiens Mura pour travailler à la grande case. J'avais de nouveau quitté la photographie pour la peinture, n'ayant garde de négliger la bonne fortune qui me tombait dans la personne de ces Indiens.

Il s'agissait ensuite de pénétrer dans les bois du côté où la rivière était libre; car, presque de toutes parts, les arbres poussaient dans l'eau. Je n'avais d'autre moyen que de me déshabiller. Quant à Polycarpe, ce n'était pas une affaire. Sur l'autre bord, il fallait se frayer un passage au milieu des troncs, des branches, des épines.

La petite rivière ne fut pas un grand obstacle. Nous marchâmes plus d'un quart d'heure au soleil; la chaleur était bien plus forte encore au milieu de ces amas desséchés. Enfin nous arrivâmes à la fin du défrichement maudit, et nous trouvâmes un sentier. Nous étions dans les bois.

Polycarpe portait mon sac de voyage, et moi, mes ustensiles de chasse. Il allait d'abord devant moi assez facilement; le sentier, peu encombré par les plantes, ne rendait pas le sabre très-nécessaire. Cependant plusieurs

fois mon page s'arrêta sous divers prétextes et me laissa passer devant. Je ne fus pas longtemps à comprendre qu'il avait peur.

J'allais à l'aventure, m'étonnant toujours de n'entendre aucun autre cri que celui du crapaud; pas plus d'oiseaux que dans le voisinage de ma case. Mais comme, après tout, mon but en venant était de peindre, je marchais toujours, en notant les points qui m'intéressaient le plus.

J'entendais depuis fort longtemps le bruit d'une autre cascade : sans doute c'était la continuation de la première. Effectivement en approchant je retrouvai la rivière avec ses eaux noires; l'eau tombait sur une pierre ayant la forme d'un tombeau; la cascade était interrompue, elle se retrouvait plus loin, sur la même masse de rochers, qui dans cette partie me parut un peu moins élevée que dans l'autre, et de là se précipitait avec un grand bruit.

Ce lieu me parut être le point où je devais marquer ma limite. J'appelai Polycarpe; je plantai non ma tente, mais mon parasol, et fidèle à ma vocation, je commençai mon quatrième panorama, à l'abri des moustiques, au bruit des cascades et sous un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

J'étais parfaitement heureux dans ce moment; j'avais tous les avantages sans inconvénients; mes belles forêts que j'avais tant regrettées, tant désirées, je les avais retrouvées. L'affreux Polycarpe s'était fait un lit avec des



M. Biard dans les forêts du rio Negro.

branches de palmier; il ne dormait pas, il écoutait, ayant placé près de lui mon fusil, sous prétexte de l'empêcher de tomber dans l'eau. Je lui sus gré intérieurement de cette attention.

Nous nous en retournâmes par le même sentier; j'avais passé une délicieuse après-midi.

Achat d'un canot. — Les vautours. — Tuerie de tortues.
La grosse Philis. — Provisions de voyage.

Plusieurs journées s'écoulèrent ainsi. Quand j'eus fait de plus un grand nombre de croquis au crayon, je songeai à revenir sur mes pas. Le commandant vint lui-même pour m'emmener dans son canot. De retour à la ville, mon premier soin fut de chercher à me procurer un canot pour continuer mon voyage. Mais les eaux avaient baissé; tous les habitants, c'est-à-dire les gens du peuple, les Indiens, etc., se préparaient à la pêche de la tortue et ne voulaient rien vendre.

M. Costa voulut bien me céder sa pirogue au prix de soixante mille reis (160 francs), j'achetai une voile dix mille reis; il ne me restait qu'à m'occuper de l'aménagement intérieur. Ces soins me prirent plusieurs jours. Tous les soirs on me donnait, pour me reconduire à mon galetas, un caporal armé de sa baïonnette. Nous montions et descendions dans des rues formées d'ornières et de grosses pierres, où j'ai bien souvent trébuché. Presque toujours la porte de mon galetas était fermée; le maître du logis avait des esclaves; il les faisait coucher de bonne heure et emportait la clef de la rue; le caporal allait la chercher et je me dirigeais à tâtons vers mon

hamac. Quant à Polycarpe, je n'en entendais plus parler de toute la nuit, mais il n'en était pas de même des factionnaires. Quand l'heure sonnait, l'un d'eux criait : Alerte! le second répondait, et ainsi de suite jusqu'au plus éloigné. J'aurais pu me croire dans une ville de guerre attaquée, et il n'en était rien cependant. Manáos étant la première petite ville à l'entrée de l'Amazone, cette précaution n'était peut-être pas inutile.

Je devais une visite au président; un jour je m'habillai de noir. Le thermomètre marquait toujours quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit. En attendant qu'on vînt me prévenir que la personne avec laquelle je devais aller chez le président était prête, j'allai voir mon canot dans le petit bras du rio où il était encore. Qu'on se représente un monsieur bien vêtu, bien cravaté, possesseur d'un gant presque nul, assis sur un amas de feuilles de cocotiers; à quelques pas de lui un cochon enfoui dans la vase, entouré d'une certaine quantité de vautours noirs qui se disputaient des restes de tortue en faisant entendre un petit cri comme des chats fâchés. Un arbre dominant le tout était complétement chargé de ces vilains animaux; tous les jardins du voisinage, entourés de pieux, étaient également envahis. A la moindre panique, ces affreuses bêtes s'envolaient en faisant le bruit d'une machine à vapeur; il en était de même quand l'une d'elles avait eu la chance de se procurer quelque morceau délicat. Et il faut bien se garder d'en tuer aucune : il s'agit de la prison et de l'amende; car on s'en sert pour nettoyer les



Cascade sur le rio Negro.

rues et les places, sur lesquelles j'ai vu jeter des quantités d'ordures et les restes de tortues qu'on ne peut pas utiliser.

Rien de plus atroce que les souffrances de ces malheureuses bêtes. Tous les matins j'entendais de mon réduit des éclats de rire sous ma fenêtre. Ordinairement je m'intéressais assez peu aux travaux des esclaves de la maison que j'habitais. Comme toujours, si on tirait de l'eau au puits, on faisait tout haut des commentaires; si une négresse portait, selon l'usage, un pot, une écuelle ou un parapluie, c'était un prétexte à conversation. Depuis longtemps déjà j'étais blasé là-dessus, ainsi que sur bien d'autres choses; mais ces éclats de rire avaient tant d'écho!... J'avais déjà fait le portrait de plusieurs mulâtresses indiennes, partie du mobilier du maître de mon galetas. J'avais une espèce de prédilection pour une grande et belle fille indienne à grosses joues, à bouche riante; elle se nommait Philis : on aurait dit la bonté même; mais cette fois il me suffit de laisser tomber de ma fenêtre un regard dans la rue pour la prendre en horreur. Ma protégée, armée d'une hache, était retroussée jusqu'au coude; sa robe rose à volants était pleine de sang. Elle venait de détacher le plastron de la carapace d'une tortue à coups de hache. Un autre de mes modèles, une petite fille moitié indienne et moitié négresse et Mme sa mère jouaient à qui prendrait la tête de la victime, et comme la force de la pauvre bête était très-grande, elle leur glissait entre les doigts. C'était surtout cette partie du drame qui donnait tant de joie à l'assemblée. Polycarpe seul ne riait pas : il dormait. Enfin

ces dames parvinrent à faire une large ouverture à la gorge de la tortue.

Enfin le canot était prêt. Je fis mes adieux après m'être assuré des provisions qui me seraient nécessaires. Il était arrivé de France six fromages de Hollande : le dernier était presque retenu; la protection me le fit adjuger. Si j'ai souffert plus tard, je l'ai dû sans doute aux malédictions dont m'a accablé celui que je dépouillais ainsi. J'avais usé de quelques produits photographiques; je fis remplir de beurre rance deux flacons vides. On m'avait donné le choix entre deux tonneaux venant l'un de France et l'autre d'Angleterre; je pris naturellement celui qui devait, comme compatriote, convenir le mieux à mon estomac. Mon patriotisme a été de trop dans cette circonstance. On me fabriqua du biscuit. Une personne à qui j'avais été recommandé me fit présent d'une petite quantité de biscotes. J'avais apporté de Pará quelques livres de chocolat. Je mis, pour mes Indiens, douze bouteilles de cachassa dans le fond du canot. J'achetai pour les nourrir des paniers pleins de farine, du poisson séché nommé piraurucù, qui se pêche particulièrement dans les lacs. Dieu et les Indiens que je trouverais en route pourvoieraient au reste. Le rendez-vous fut donné pour six heures du matin.


Une Indienne à Manáos : la grosse Philis

Difficultés du départ. — Aménagement du canot. — Deux singes. — L'équipage. — Un tir au revolver comminatoire. — *Vamos !*

J'emprunte à mon journal ce qui suit :

Mercredi 28. — Je suis assis à l'ombre d'une palissade; il fait très-chaud : je suis furieux. Je me suis levé à trois heures, et, après avoir arrangé tous mes paquets, je suis arrivé près de mon canot. Polycarpe, aidé d'un petit nègre, avait attaché à un pieux deux singes destinés à être mes compagnons de voyage; mais les deux Indiens qui devaient m'accompagner n'avaient point paru. Ces hommes étaient venus depuis quelques mois se présenter et demander du travail. On me les avait confiés, ainsi qu'un garde national, à la condition que, la grande excursion que j'allais faire sur le Madeïra terminée, je les ramènerais sur l'Amazone, et que je payerais leur passage pour retourner à Manáos.

Cinq heures du soir. — Me voilà de nouveau à la même place, un peu plus furieux que le matin. On a découvert le garde dans un coin obscur de sa hutte, mais tellement ivre qu'il est impossible d'en tirer une parole. Je me serais volontiers passé de garde; on m'a fait observer que ce n'était pas prudent. Il me fallait un homme qui fît obéir les autres.

Il est près de six heures; je suis de nouveau assis à la même place que ce matin; je vais passer la nuit là. Polycarpe n'a exprimé aucun ennui, son affreuse figure est restée impassible; il a passé sa journée étendu dans le canot.

On trouve au fond d'un bateau nos deux rameurs complétement gris et la figure barbouillée d'un limon vert produit par l'humidité de l'eau. Il eût été impossible de les éveiller et plus encore de les emmener; nous les laissons dormir.

Enfin au point du jour je fais tout de bon mes adieux à Manáos; car on a trouvé un des ivrognes debout, et l'on a apporté l'autre à bord. Comme nous n'avons qu'à descendre, on peut se passer du dernier, du moins quant à présent....

.... Une fois parti, je m'occupai de mes effets. M. le garde avait trouvé commode de se coucher, lui, sous ma petite tonnelle; il s'était arrangé avec soin dans ce réduit, à peine assez grand pour me contenir moi et quelques objets indispensables. Il avait d'abord parfaitement installé son shako, son fusil, sa baïonnette et son sabre. Si j'avais trouvé que ma fameuse carabine des chasseurs d'Orléans était lourde, c'était avant d'avoir pesé ce fusil de forme ancienne. Le garde prévoyant, dans la crainte sans doute d'un malheur, avait mis à sa batterie, à la place d'une pierre à fusil, un morceau de bois entouré de coton. Le reste du costume ne lui ayant pas paru nécessaire, il l'avait laissé à la maison. Quand j'irai en visite, je me ferai suivre, ce sera d'un bon effet.

Je priai ce garde sans façon de me céder la place, et je commençai mon installation.

Sur ma tonnelle j'avais placé de chaque côté mes deux singes : c'était une espèce bien intéressante. Je nommai le mâle *Rio-Negro* et la femelle *Amazone*. Jamais je ne les avais vus mordre, et tout ce que je leur offrais ils le prenaient avec la queue. Leur pelage était exactement celui des souris; le bout de la queue était un doigt dénué de poils. Je les avais attachés de chaque côté et très-près de l'eau, pour deux raisons : la première, afin de leur donner la facilité de boire à leur gré; et l'autre, purement personnelle, pour me mettre à l'abri de leurs faits et gestes.

Je plaçai sur mon petit parquet de palmiste une natte. Elle tenait toute l'étendue de mon réduit. Je mis à ma droite, sur la longueur, une caisse étroite et plate qui avait contenu des fusils venant d'Europe. Dans cette caisse, que je devais à la munificence d'un brave Portu

gais venant de Santa-Cruz, j'avais placé tous mes flacons pour la photographie, bien assujettis avec de la paille; j'y avais joint ceux contenant mes provisions de beurre et d'huile; il ne s'agissait que de ne pas se tromper. Dans un compartiment à portée de ma main droite, j'avais placé mes albums de papier à emballage, mes crayons, mon canif et mes lunettes; dans un autre, les outils pour disséquer et empailler, de l'argent en grosse monnaie de cuivre, ma poudre, mon plomb et mes capsules; et, comme je jouissais d'une caisse à savon, j'y plaçai mes provisions de bouche et ma calebasse pour puiser de l'eau. Au milieu de cette caisse le fromage de Hollande jouait le principal rôle; à côté le chocolat bien enfermé dans ses enveloppes de papier, des citrons et des biscuits.

Je pouvais rester assis quand cela me convenait; mes jambes avaient ainsi que mes pieds la jouissance d'être presque toujours dans l'eau; le canot avait besoin d'être calfaté : mais dans ce pays voisin de l'équateur ce n'était qu'un détail. Je pouvais mettre sous mes pieds au besoin un objet élevé; ce n'était pas la peine de s'occuper de si peu de chose.

Les rameurs avaient arrangé une place sur l'avant, où ils se tenaient; le garde était sur la natte. Polycarpe, à l'arrière, s'était fait un lit de branches de palmier.

Ainsi donc j'étais sur l'eau, à la merci de mes guides. C'était assez imprudent; ils pouvaient maintenant disposer de moi à leur guise. S'il m'arrivait malheur, je devais m'en prendre à moi seul. Au Pará on m'avait conseillé ce voyage, mais je dois dire que personne à Manáos n'avait fait de même; bien au contraire; et si, par suite de mes goûts de solitude, j'ai fait de légères critiques sur des habitudes qui n'étaient pas les miennes, je n'ai pas oublié la bienveillance dont plusieurs personnes m'ont donné des preuves, en s'opposant presque à ce départ, dont l'issue me paraissait douteuse.

Ces personnages me disaient que rien n'est moins certain que les promesses des Indiens : je le savais. Elles me faisaient craindre d'être abandonné là où le retour serait impossible; je l'ai éprouvé plus tard. M. le chef de police avait été assez bon pour me donner des lettres pour le cas où je reviendrais dans les lieux habités. Le bon M. O***** me fit un itinéraire jusqu'à une certaine limite. Je devais, de Manáos sur le rio Negro, rentrer dans les eaux de l'Amazone, et plus loin franchir l'embouchure du rio Madeïra et remonter jusqu'à un endroit nommé Canoma; le reste devenait incertain. Je voulais voir des Indiens à l'état de nature; il fallait remonter tant que je le pourrais. J'allais bien cette fois à l'inconnu.

Pendant les premières heures, un seul rameur travailla; l'autre cuvait sa cachassa au fond du canot. Le garde avait quitté sa chemise et faisait sa lessive; le soleil était chaud. Il avait pris son shako. Polycarpe tenait la barre et dormait.

Je songeai alors à mettre en pratique un petit système d'intimidation. Après avoir nettoyé scrupuleusement un certain petit instrument inconnu des Indiens, j'y plaçai quatre capsules, et avec la plus grande délicatesse, sans avoir l'air d'y toucher, je fis éclater les quatre amorces presque instantanément. Mes hommes, auxquels je n'avais pas l'air de songer, ne cachèrent pas leur étonnement; les pagaies cessèrent de fonctionner, le garde enfonça son shako, l'ivrogne et Polycarpe s'éveillèrent. Je recommençai ma manœuvre; mais cette fois je dévissai promptement, avec un des bras de mon moule à balles, les quatre canons, et j'y glissai quatre balles qui parurent sortir de la poche de mon pantalon, quoiqu'elles fussent effectivement dans un sac que je n'avais pas montré, et pour cause; j'avais préféré leur faire croire que j'en avais toujours sur moi une provision.

Pendant cette seconde opération, les Indiens, si peu démonstratifs qu'on ne les voit jamais rire ni pleurer, les Indiens, sur la figure desquels on ne peut voir aucune expression bonne ou mauvaise, faisaient, dans la personne des miens, une exception remarquable à la règle : ils avaient tout à fait cessé de ramer, de laver et de dormir pour voir jusqu'au bout ce que j'allais faire de cet instrument, qui par sa petitesse ne paraissait pas devoir être autre chose qu'un joujou. Polycarpe avait déjà dû leur dire ce qu'il pensait de moi. Je raconterai plus tard comment j'ai appris les services qu'il me rendait et ce que je pouvais en espérer pour ma sécurité.

J'avais, en me plaçant dans une situation dangereuse, le besoin d'inspirer, sinon l'affection (cela se trouve quelquefois chez les nègres, jamais chez les Indiens), du moins la crainte. Je fis retirer du canot une énorme planche épaisse de deux pouces, qui servait à supporter la plus grosse de mes caisses et à lui éviter le contact de l'eau dont nous étions déjà incommodés. Cette planche fixée le long du bord, je commençai mes expériences par la percer d'outre en outre avec mes quatre balles. Ce jeu ne parut pas plaire à mes compagnons; cependant comme il s'agissait de leur donner une excellente opinion de mon adresse, je ne le cessai qu'après avoir fait un très-gros trou à cette planche en bois de fer. J'avais une toute petite chaînette en acier; je l'ajustai à l'objet inconnu et me le passai au cou, ainsi qu'on le fait d'une chaîne de montre. Celle-ci était plus longue et descendait jusqu'à l'une des poches de mon pantalon. Puis, toutes mes précautions prises, des balles placées également dans mon autre poche pour mon fusil, je donnai gracieusement un verre de cachassa à mes camarades. Le verre bu et remis en place, je prononçai d'une voix formidable : *Vamos!* et les pagaies fendirent les eaux de l'Amazone; nous venions de quitter le rio Negro.

Une tempête sur l'Amazone. — Les œufs de tortue. — Chasse au jaguar. — Repas dans une île.

Cinq heures du soir. — Nous voici en pleine tempête sur l'Amazone, nous venons d'être forcés de chercher un abri au milieu d'un amas d'arbres brisés. On entend un très-grand bruit dans le fleuve; je ne sais si c'est un effet de courants contraires qui se heurtent. Mes hommes essayent de raccommoder une voile qui a été déchirée après avoir failli être emportée. Nous sommes percés à jour par la pluie; le tonnerre semble être sur

notre tête. Assis sous ma tonnelle je me couvre de mon parapluie; si cet état dure longtemps, mes effets seront perdus.

Six heures. — La nuit approche; le temps se calme. Tout à l'heure un grand vautour est venu se poser sur un de ces troncs d'arbres brisés au milieu desquels nous avons trouvé un abri. Mon fusil n'est pas parti : l'humidité avait produit son effet. Il n'est pas prudent de quitter le lieu où nous sommes; on s'arrange pour y passer la nuit.

Le beau temps est revenu tout à fait; la voile est raccommodée tant bien que mal; le vent est bon.... *Vamos!*

Vers midi la chaleur était bien forte; la tourmente avait recommencé à nous ballotter; mes deux singes qui, pendant la tempête de la veille, n'avaient cessé de crier, recommençaient de plus belle; mais cette fois cela n'eut pas de suite, ce n'était qu'une réminiscence. La journée fut bonne et la nuit aussi. On avait poussé au large et nous avions descendu, nous laissant entraîner par le courant.

J'avais essayé de dormir, étendu sur ma natte, à l'abri de ma tonnelle, mais la chaleur ne m'avait pas permis de rester ainsi : il m'avait fallu mettre mes pieds à la place où je mettais ma tête dans la journée. De cette façon, j'avais un peu d'air à la figure; seulement j'avais la tête un peu plus bas que les pieds, mais du moins je n'étouffais pas.



Sur les bords du rio Negro.

Plusieurs journées s'écoulèrent sans événement. Nous désirions arriver près d'une de ces plages de sable sur lesquelles on peut descendre, et ce fut une grande joie quand nous vîmes au loin une ligne blanche trancher sur le fond obscur des forêts vierges. Avant ce moment une descente à terre nous était interdite : les rivages, à découvert par l'abaissement des eaux, formaient d'immenses degrés, résultat des différentes couches de détritus que le fleuve avait déposées en se retirant. Si on se fût hasardé sur ces marches de terre détrempée, on eût disparu à l'instant même, enfoui à une grande profondeur, sans qu'aucun secours humain vous fût venu en aide; car, pour vous retirer de ce gouffre, il eût fallu un point d'appui.

Les pagaies firent leur office vigoureusement, et nous abordâmes. Les Indiens s'empressèrent de tirer le canot à terre. Polycarpe prit son fusil, le garde son shako, et moi tout mon attirail de chasse. Tout l'équipage avait sauté dans l'eau, qui était tiède, et chacun s'en alla, selon ses goûts, chercher fortune sur l'étendue de terrain qu'il était possible de parcourir.

Je ne m'occupai donc de personne et je partis chasser à l'aventure, forcé de revenir bien souvent sur mes pas; car, de toutes parts, je rencontrais des endroits mous et profonds, et comme je ne me souciais pas d'être enterré tout vif, je choisissais mon chemin. Cette fois ma chasse fut heureuse; mais arrêté par des bois impénétrables, je revins près du canot. Polycarpe s'était dégourdi; la gourmandise avait produit plus d'effet que mes paroles. Il avait trouvé un grand nombre d'œufs d'une espèce de tortue que les Indiens nomment *tracaja*. Les œufs de cette tortue, contrairement à ceux des grosses que je

connaissais, ont une coque dure. J'ai cherché vainement plus tard dans le sable les amas d'œufs que ces tortues y cachent. Les Indiens étaient plus heureux; ils les reconnaissaient à certaines traces imperceptibles; car je crois me souvenir que les tortues en se retirant effacent d'abord celles qu'elles ont faites; les vents et les pluies font le reste.

Je voyais à quelque distance des volées de grands oiseaux appelés ciganas; mais nous étions séparés d'eux par une petite anse. Nous avons dû nous embarquer de nouveau, et je pus abattre un de ces oiseaux, qui déjà depuis longtemps à bord du vapeur étaient le but de mon ambition. Je l'apportai triomphalement au canot.

J'étais occupé à recharger mon fusil (j'avais déposé en lieu sûr mon revolver, dont l'effet avait été produit, ne me souciant pas de l'avoir continuellement sur moi; car n'ayant qu'un pantalon, le frottement ne m'en était pas agréable) quand j'aperçus un caïman qui se glissait doucement entre les roseaux. Cette vue n'avait rien de bien rassurant, et tout en reculant je regardais s'il n'avait pas de camarade à terre. Une fois éloigné raisonnablement, je me disposais à lui envoyer une balle dans les yeux, lorsqu'un des Indiens, occupé de son côté à viser des tortues avec ses longues flèches armées d'un fer dentelé, me fit signe de regarder dans le fleuve. Je fus longtemps à distinguer l'objet désigné; enfin, à une assez grande distance, je vis un point noir, quelque chose ressemblant à une tête, se diriger de notre côté, en paraissant venir d'une île éloignée de nous de plus d'une lieue. Au premier moment, j'eus la pensée que c'était quelque naturel habitant l'île voisine qui venait visiter ses compatriotes. Cependant la distance qu'il avait à franchir à la nage dans une si grande étendue d'eau et l'impossibilité de nous avoir aperçus de si loin, me firent repousser cette première supposition. Cependant, si ce n'était pas un homme, qu'était-ce donc?... C'était un jaguar qui nageait droit vers nous. Sa belle tête était, en peu de temps, devenue visible. Il nous avait vus à son tour, mais il ne lui était plus possible de retourner en arrière pour regagner le bord opposé.



Intérieur du canot.

Ne pouvant compter sur Polycarpe, occupé d'ailleurs fort loin à ses œufs de tortue, bien moins sur le garde et son fusil inoffensif, je profitai de la balle que j'avais glissée dans le mien pour le caïman, et j'attendis. Le cœur me battait bien fort; cette tête que je voyais alors distinctement, il fallait la toucher. J'invoquai le souvenir du brave Gérard, mon ancienne connaissance. Au moment où j'ajustai, l'animal se tourna brusquement et se dirigea d'un autre côté. Il avait compris. Je me mis à courir pour me trouver directement en face de lui et attendre le moment où il poserait le pied à terre. Je voulais le tirer à bout portant, pour plus de certitude; mais pour exécuter cette manœuvre je fus arrêté tout net par des épines, des lianes toutes remplies de piquants. J'avais les pieds nus; il me fut impossible de gravir un petit monticule qui me séparait du lieu où le jaguar allait prendre terre.... Et il allait disparaître derrière!... En désespoir de cause, je tirai à la hâte et le

touchai sans doute, car il porta subitement une de ses pattes à sa tête en se grattant l'oreille gauche, comme l'aurait fait un chat Je le perdis de vue un instant, et quand il reparut de l'autre côté du monticule, je le vis s'enfoncer dans le plus épais du bois.

De retour au canot, j'ai dû préparer de suite les oiseaux que j'avais tués. Celui qu'on nomme cigana est gros comme une petite poule; il est d'un beau mauve violet; sa tête est ornée d'un panache; il a le tour du bec bleu de ciel, les yeux rouge laque.

Plus loin, j'ai acheté, chemin faisant, une tortue quatre patacas[1] et une poule trois patacas.

Nous avons toujours navigué près du rivage d'une grande île, sur laquelle il ne fallait pas songer à descendre: ce n'étaient que d'immenses degrés de boue, sur lesquels se penchaient des arbres à moitié déracinés. Arrivés à la pointe de l'île nous avons trouvé une grande plage, et aussitôt tout le monde s'est empressé de se jeter à l'eau et d'amarrer le canot. La chasse et la pêche ont de suite commencé, chacun de nous selon ses goûts particuliers.

La plage se prolongeait fort loin; nous ne pouvions nous procurer du bois pour faire cuire notre tortue; il fallait traverser une immense flaque d'eau. On prit le parti d'embarquer et d'aller à l'aventure en côtoyant la plage. Je restai à terre et le canot me suivit. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de la dune, et nous fûmes assez heureux pour trouver un rivage élevé bien au-dessus de l'eau et des arbres en quantité : c'étaient des baobabs acajous. Ce terrain était pierreux; il nous fut possible de grimper jusqu'au sommet sans enfoncer. Je fis deux croquis de ces acajous, dont les racines avaient été lavées par les eaux de l'Amazone, quand il avait débordé. Ces racines, ainsi que celles du manglier, ne paraissaient tenir à la terre que par des fils.

Les Indiens firent du feu; j'avais acheté une grande marmite en terre; ils tirèrent d'abord les œufs et en emplirent chacun une grande calebasse qui leur servait tour à tour d'assiette et de verre. Ils y ajoutèrent une certaine quantité d'eau : cela forma une pâte dont ils parurent faire leurs délices; ils avaient déjà procédé de la même façon avec les œufs de la tracajá; et selon les habitudes indiennes, ils n'avaient pas songé à m'en offrir. Mais j'y avais songé de mon côté, et j'en avais pris une douzaine que j'avais fait cuire sous la cendre chaude, ils m'avaient paru très-bons.

On fit bouillir l'intérieur de la tortue à peu près comme un pot-au-feu, et le plastron, auquel beaucoup de chair restait attachée, fut lié à une baguette et rôti simplement. Nous avions des provisions pour plusieurs jours. Chaque homme prit sa part et en mangea comme il l'entendit. Moi je pris la gamelle entre mes jambes, je trempai mon biscuit dans le bouillon, qui me parut délicieux, et je fis un excellent repas. Puis vint la distribution de la cachassa, dont j'augmentai la dose afin d'encourager tout mon monde.

1. La patacas vaut quatre-vingts centimes.

Le fleuve Madeïra. — Perfidie de Polycarpe. — Engoulevents. — Caciques. — Scarlate. — Le gouffre de sable. — Châtiment nécessaire.

Nous avions une rude traversée à faire pour aller toucher à la rive droite et entrer dans les bouches du rio Madeïra. Le garde n'avait encore rien fait d'utile; c'était le digne pendant de Polycarpe. Mais cette fois il fallait payer de sa personne; il ne s'agissait plus d'aller doucement au courant; il fallait traverser un grand bras de l'Amazone. Je donnai l'exemple et pris une pagaie; j'en mis une autre entre les mains du garde, et le canot vola sur l'eau. Deux heures s'étaient à peine écoulées que nous entrions dans ce fleuve Madeïra, si peu connu et qui devait réaliser toutes mes espérances.

Un matin, après une nuit détestable, nous accostâmes sur un banc de sable, près d'une immense partie de terrain emportée par les eaux. Ce terrain avait la forme d'un amphithéâtre, avec de vastes gradins très-réguliers. C'était une petite presqu'île basse et pouvant servir à planter ma tente. Je fis pour la première fois débarquer tout ce dont j'avais besoin, et je vis l'affreux Polycarpe faire une addition à sa grimace ordinaire en prenant de mes mains chacun des objets que je tirais du canot.

Je fis quatre clichés. J'étais nu, avec un pantalon seulement; il eût été impossible de faire autrement sous cette tente que le soleil chauffait, je ne saurais dire à combien de degrés, mais je sais que ma chemise était en moins d'une minute trempée et traversée comme si elle eût été jetée à l'eau. Mes compagnons avaient pris l'habitude, aussitôt que le canot touchait terre, de se jeter dans le fleuve, en ayant soin de ne pas s'éloigner. Cette fois, je supposai que, ne sachant pas nager, ils étaient forcés de rester sur le bord. Comme j'avais deux affreux pantalons tout tachés de nitrate, que je changeais quand l'un était mouillé, je me jetai dans l'eau tel que je me trouvais alors, après mon travail, nu-pieds et avec mon pantalon, et je fis, pour montrer ma supériorité, une foule de tours usités parmi les nageurs. Pendant que je nageais, gagnant le large, les quatre Indiens s'étaient assis. A certain signe de la bouche particulier à Polycarpe, je remarquai qu'il indiquait de la tête quelque chose que je ne voyais pas. Tous les yeux se tournèrent du même côté, mais pas un autre mouvement ne se fit: mes quatre hommes restèrent immobiles. Je ne sais pourquoi, je fis immédiatement quelques brassées et, après avoir pris terre, je me mis à courir, sans m'expliquer la cause de cet effroi instinctif. Arrivé près des Indiens, je compris tout. Attiré par ces belles fleurs violettes que j'avais déjà vues en grand nombre sur l'Amazone, j'allais directement me livrer à des caïmans découverts et montrés par le fidèle Polycarpe à ses camarades, qui ainsi que lui attendaient le tragique résultat d'une rencontre probable. Décidément j'avais eu raison de faire l'exercice du revolver. Si j'avais été imprudent de me livrer ainsi, je me jurai de nouveau de me tenir sur mes gardes et, vivant avec des Indiens civilisés, c'est-à-dire avec des hommes sur lesquels je ne pouvais compter et dont je devais me défier, d'agir en Indien aussi. J'avais eu, en

partant du Pará, la bonne pensée de donner à Polycarpe une somme d'argent égale à plus de la moitié de ses gages. Je voulais en faire autant pour les autres. Ce que je venais de voir, ce que je savais déjà de leur caractère, ne m'encouragea pas à persister dans mes bonnes intentions.

Nous avons poussé notre canot au milieu du fleuve, et notre pierre attachée à un long câble, fait avec l'écorce du piatoba, nous avons passé une nuit tranquille, au bruit des bourdonnements des moustiques blancs, qui de loin ressemblaient à un orage.

Pour la première fois nous avons rencontré sur la Madeïra un canot monté par trois Indiens. Ils ont préféré un hameçon à de l'argent pour me vendre un poisson qu'ils venaient de tuer avec une flèche. Je n'ai rien mangé de meilleur en ma vie que ce poisson, rôti au bout d'une baguette, seule manière qu'emploient les Indiens.

Depuis hier nous avons des grains toutes les heures, mais ils ne rafraîchissent guère le temps. Je me suis remis à faire des croquis avec le gros papier d'emballage dont on m'avait fait présent. Tout en remontant, j'avais fait des albums, et comme les bois devenaient de plus en plus magnifiques, j'avais fait pagayer sur un des bords, n'ayant que l'embarras du choix.

Je voyais, entre autres bizarreries, d'immenses escarpolettes fleuries qu'habitaient des légions d'oiseaux, et qui avaient l'air d'être mises en mouvement par des bras invisibles. Sur des arbres énormes des centaines de nids pendaient comme des fruits et se balançaient au moindre souffle du vent. De presque chacun de ces nids sortait une tête armée d'un bec blanc et rose : c'étaient des caciques. Il m'a été facile de m'en procurer quelques-uns. Mais j'ai voulu essayer de faire manger les petits qui se trouvaient dans ces nids, et j'ai découvert sur chacun d'eux une particularité bien inattendue : ils avaient dans la chair une quantité de parasites; quelques-uns en étaient presque dévorés. Une mouche dépose ses œufs dans ces nids, toujours en grand nombre; ces œufs, d'une substance gluante, s'attachent au corps des jeunes caciques, et quand ils éclosent, la larve s'introduit sous la peau et s'accroît tellement que j'en ai trouvé de la grosseur d'un petit haricot. Ces pauvres petits oiseaux étaient enflés de tous côtés; le trou qu'avait fait la larve était bouché par la partie postérieure, et il me fallait l'agrandir avec la pointe du scalpel pour la retirer.

Je fis pousser le canot bien au milieu du fleuve, un peu resserré en cet endroit; nous mouillâmes notre pierre. Pendant la nuit un vent très-fort nous fit craindre d'être emportés, malgré la pierre, qui heureusement résista; mais nous fûmes forcés d'aller nous amarrer sur un des bords, sans redouter cette fois les moustiques, toujours chassés par la plus faible brise. Les Indiens, ne pouvant résister à cette tourmente, s'étaient serrés les uns contre les autres et avaient tiré sur eux la grande natte. Heureusement il ne pleuvait pas. Mes pauvres singes poussaient des cris lamentables. Je m'étais bien couvert de mon manteau, n'ayant pas eu cette fois le désir d'aller m'installer en plein air; mais il n'était fermé ni devant ni derrière, en sorte que le vent l'enflait quelquefois comme un ballon, malgré mes efforts pour le serrer autour de moi.

Le lever du soleil fit, contre l'ordinaire, tomber le vent; on répara les avaries, on vida le canot; je fis comme les autres avec ma calebasse, et nous reprîmes le large.

Nous avions passé toute la journée devant des éboulements de terrain; presque tous présentaient l'aspect dont j'ai déjà parlé, de cirques ayant pour gradins ces couches de terrains mouvants, séparées par de grands arbres déracinés, retenus là par de nombreuses lianes qui les fixaient à ceux que le fleuve n'avait pas pu emporter. J'avais fait approcher le canot de ce côté : outre mon désir de faire des croquis, j'avais la chance de tuer quelque oiseau ou quelque singe, que je voyais de loin.

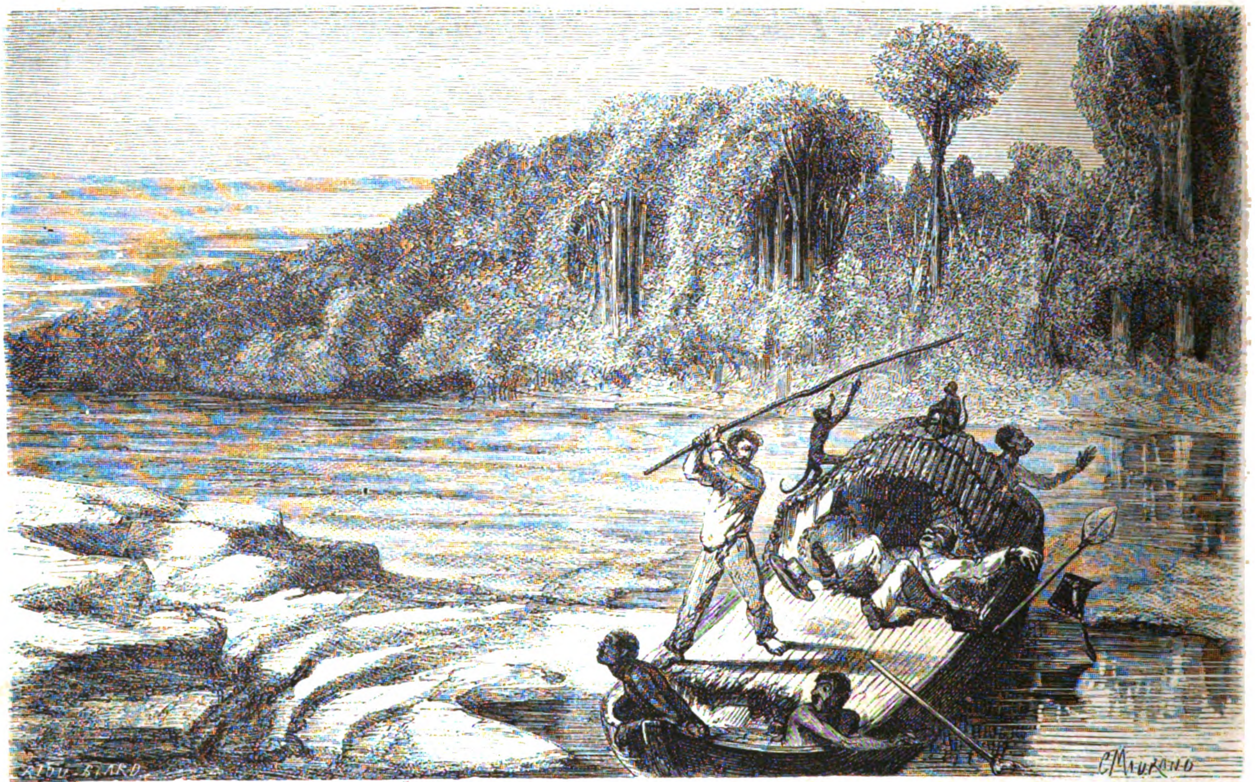
Bien que les Indiens n'expriment pas ce qu'ils pensent, j'avais cru voir que ce changement de rivage ne leur était pas agréable. Polycarpe pérorait alors. Cet affreux Polycarpe prenait dans ses narrations un air si doux, qu'il me faisait oublier sa figure féroce. Il commençait à parler sur un ton ordinaire, peu à peu sa voix baissait et il me semblait entendre au loin un chant mélodieux, ce n'était plus une voix humaine : il me magnétisait! Que disait-il? Était-ce l'histoire des hommes de sa tribu, dépossédés des domaines de feuillage où ils régnaient en souverains avant l'époque où les hommes blancs vinrent les en chasser? Parlait-il de ces joies inconnues qu'ils iront retrouver dans un autre monde? Je ne sais, mais on l'écoutait en silence; la pagaie glissait sur l'eau. Souvent Polycarpe s'endormait, la main appuyée sur la barre du canot, et malgré moi et malgré l'antipathie que son mauvais vouloir m'inspirait, j'oubliais tout et je lui pardonnais.... Mais il se chargeait de la transition. Cette fois, par exemple, il fut réveillé par ses camarades, qui ainsi que moi avaient vu, à un détour que le canot avait franchi, une terre blanche. En avançant je crus distinguer de grands oiseaux roses, que je pris d'abord pour des flamants. Le temps me durait d'être à terre; plus nous approchions, plus je voyais de richesses à conquérir, entre autres un oiseau bien plus grand que les autres, perché sur une longue patte et qui avait l'air de dormir. A peine le bateau eut-il touché le fond, bien qu'il fût encore éloigné du sable sec, que j'étais déjà debout, disposé à sauter quand les Indiens auraient amarré le canot, selon leur usage. C'était, je crois, la seule circonstance où ils se pressassent un peu. D'ordinaire, le garde d'abord se jetait à moitié dans l'eau, avec ou sans shako, selon la hauteur du soleil; puis les deux rameurs, pendant que Polycarpe, toujours prudent quand il s'agissait de travailler, cherchait un objet qu'il ne trouvait que quand il ne redoutait plus d'avoir à aider ses camarades.

Cette fois le garde n'avait pas quitté le canot, il regardait; les rameurs attendaient, la pagaie à la main; en me retournant je vis Polycarpe encore assis. Je lui dis : « Eh bien ! nous restons là? » Il me fit une réponse évasive. Les Indiens ne bougèrent pas. L'oiseau rouge

s'était posé sur l'autre patte; nul doute que nous étions éventés, ces fainéants d'Indiens allaient être cause que de toutes ces richesses en perspective je n'emporterais rien! N'écoutant que mon impatience, j'avais déjà un pied hors du canot, quand, surpris de cette immobilité à laquelle je n'étais pas accoutumé, au lieu de m'élancer, mon fusil à la main, le plus près possible du rivage, ainsi que j'allais le faire, je pris une perche longue d'une quinzaine de pieds, qui nous servait de mât et qui était alors étendue dans toute la longueur du canot; je l'enfonçai à plus de moitié sans avoir touché le fond.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi quand je ne pus douter de ce qui m'attendait un jour ou l'autre : je fus saisis d'un tremblement nerveux, qui un instant paralysa toutes mes facultés. Je tenais cette perche dans mes mains crispées, bien convaincu que mes compagnons, n'osant se défaire de moi, avaient résolu de profiter de toutes les occasions qui pouvaient m'être funestes, et que celle-ci, leur avait paru meilleure que celle des caïmans. Ils savaient, à certains signes qui m'avaient échappé, qu'il ne fallait pas sauter dans ce gouffre; si je me fusse perdu, ce n'eût pas été leur faute, mais la mienne; ils seraient revenus alors tranquillement à Manáos, après s'être partagé mes dépouilles.

Combien de secondes dura cette espèce d'atonie dans laquelle j'étais tombé? je ne sais; mais tout à coup, passant de ce calme indigné à la fureur, je fis tomber à plomb sur chacun de mes guides une grêle de coups :



M. Biard se fâche.

ils avaient fait de moi non plus un homme, mais un démon. J'aurais, je crois, alors donné tout au monde pour les voir prendre à leur tour l'offensive, mais personne ne bougea. Comme Polycarpe était le plus coupable, je lui brisai sur la tête une pagaie, ce dont le misérable dut être content : il n'aurait plus à s'en servir.

Après cette exécution, je me jetai sur ma natte et je fermai mes rideaux; j'armai mon revolver et j'attendis, sans oublier certaines précautions devenues nécessaires, comme d'emplir mes poches de balles, d'en glisser dans mon fusil, d'attacher mon sabre à ma ceinture, le tout sans faire de bruit; un conseil se tenait à voix basse sur l'avant du canot. Je le sentis qui changeait de place; chaque Indien avait pris sa pagaie; le garde avait, contrairement à ses habitudes, pris la sienne; Polycarpe avait commandé la manœuvre à voix basse : une minute après nous étions en route.

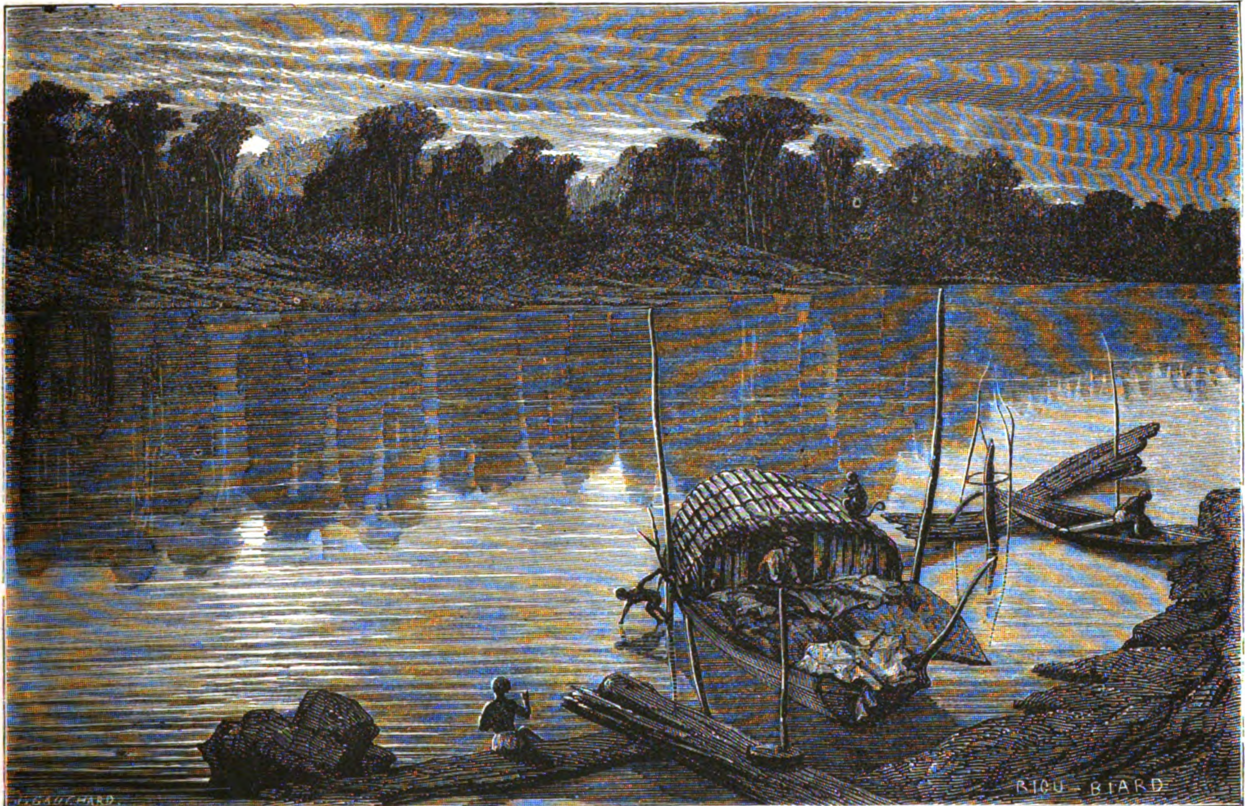
Le lendemain, voulant dessiner, je n'eus qu'à faire un signe, et, en quelques coups de pagaie, j'étais, pour la première fois, exactement transporté où j'avais le dessein d'aller : j'avais été compris.

Il m'était resté une crainte qui ne s'est jamais dissipée tout le temps que j'ai navigué sur les fleuves : quand j'allais dans l'intérieur des bois le cœur me battait avec violence en revenant; mon imagination me faisait toujours voir mon canot fuyant à l'horizon. Il m'eût fallu me résigner à mourir de faim : cette perspective n'était pas gaie.

En attendant je profitai de mon coup d'État. Aussitôt que je voyais un oiseau perché sur quelque branche et

mieux encore quand les Indiens le voyaient avant moi, ils se retournaient pour me l'indiquer, et Polycarpe dirigeait habilement le canot de ce côté, combinant avec intelligence le coup de barre qu'il avait à donner pour me mettre à portée de tirer : ce que je faisais toujours assis, sans trop me déranger, mon fusil étant posé devant moi ; l'Indien qui était du côté du rivage se baissait, et je tirais par-dessus sa tête. Je dois avouer que je n'étais pas toujours très-adroit, avec un canot qui descendait ou remuait, malgré les efforts qu'on faisait pour le maintenir un peu fixe. Quelquefois des familles de singes me suivaient en sautant de branche en branche et faisant la grimace. Cette manœuvre avait lieu presque toujours quand le coup était parti.

Souvent j'étais obligé de rester inactif dans le milieu du jour. Le paysage n'était pas toujours assez pittoresque, surtout quand les baobabs bordaient les rivages de leurs troncs lisses et blancs et de leurs larges feuilles clair-semées. Je mettais alors de l'ordre dans mes ateliers; les scalpels étaient repassés soigneusement, les crayons taillés finement; il en était qui eussent pu rivaliser avec une aiguille; je lavais soigneusement mes glaces et je n'oubliais pas non plus mes armes. Enfin ces journées-là n'étaient pas précisément perdues.



Une nuit paisible.

Quelquefois, après une journée brûlante, je m'asseyais sous ma tonnelle, je prenais mes deux singes sur mes genoux, ce qui pour eux était le bonheur suprême, d'autant plus que les oranges et les bananes, quand il y en avait, n'étaient pas épargnées. Je restais là bien avant dans la nuit, pendant que mes Indiens, qui avaient jeté la pierre au fond de l'eau, après avoir respiré la fraîcheur sur le rivage, dormaient. Ma petite embarcation s'enlevait en noir sur le fond uni et brillant du fleuve qui reflétait un beau ciel; aucun cri ne se faisait entendre; je pouvais penser que j'étais seul : mes singes avaient à leur tour cédé au sommeil. J'avais passé déjà bien des heures, à bord des navires, à contempler l'immensité, à regarder sans voir ou à suivre différentes formes que prennent les nuages poussés par le vent. Mais alors il m'était impossible de m'isoler complétement; j'avais des compagnons, j'entendais, au milieu de mes rêveries, le commandement d'un officier, le sifflet d'un contre-maître. Ici, rien; la nature était muette : ma barque semblait suspendue dans l'espace.... Après avoir longtemps rêvé ainsi tout éveillé, je finissais toujours par m'associer au calme qui m'entourait, et je m'endormais à mon tour, pour me réveiller tout couvert de la rosée de la nuit. Je rentrais bien vite me sécher dans mon manteau en attendant le jour, le soleil et les aventures.

Biard.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Prière au soleil dans les forêts de l'Amazone. — Tableau de M. Biard.



La préparation du poison « le curare » chez les Indiens Mondurucus (voy. p. 361).

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

L'AMAZONE.

Canoma. — Les Mondurucus. — Privations.

Après avoir longtemps côtoyé des terres incultes, nous arrivâmes enfin devant des camps où s'élevaient des cases assez bien construites. Nous approchions de Canoma; là était le véritable Madeïra. Nous venions de remonter un de ses bras, et j'avais pour itinéraire de redescendre par un autre, qui alors prenait le nom de Paramá-Mirim et descendait derrière différentes îles, pour se rendre dans l'Amazone, beaucoup plus bas que la bouche par laquelle je l'avais remonté.

J'avais une lettre pour le vicaire de Canoma : je fis remonter le canot jusqu'en face de ce lieu et nous y passâmes la nuit, pour être prêts à descendre le lendemain de bonne heure.

1. Suite et fin. — Voy. p. 353 et 369.
2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou, d'après les dessins de M. Biard.

Le vicaire était absent. Son frère m'a reçu fort obligeamment, et, après déjeuner, je l'ai prié de me procurer de suite un modèle. Il en a fait venir un qui s'est prêté assez facilement à ce que je désirais de lui.

Dans ce petit endroit, habité seulement par le vicaire et quelques Portugais sous ses ordres, on faisait construire une église; plusieurs Indiens à peu près sauvages avaient été requis pour ce travail. Il y avait là une tribu entière de Mondurucus, hommes, femmes et enfants. Ces tribus sont les plus estimées pour leur douceur, leur bravoure et leur fidélité.

La plupart de ces Indiens étaient à moitié vêtus ; les femmes avaient de tout petits corsets descendant sous la poitrine, et celles qui avaient des jupes les attachaient fort bas. Ces braves gens passaient la journée à travailler en riant aux éclats avec leurs femmes, grosses

et fraîches gaillardes, qui alors ne s'inquiétaient guère si leurs corsets ou leurs jupons allaient tout de travers. Leur bonhomie me réconciliait avec la race indienne.

Je savais que les Mondurucus habitaient les bords du Madeïra; on m'avait assuré qu'en remontant je trouverais des Araras, tribus dangereuses et ennemies des Mondurucus. Je voulais, à tout prix, rapporter quelques souvenirs palpables de ces peuplades non encore civilisées; mais les renseignements me manquaient tout à fait. Aussi, me confiant à la destinée, comme les Turcs à la fatalité, je quittai Canoma et je fis prendre le large à mon canot.

Si mes Indiens ne réclamèrent pas, ils ne purent s'empêcher de montrer quelques signes de mécontentement quand j'ordonnai de ramer du côté de l'intérieur, d'où descendait le Madeïra. Plus nous remontions, plus les arbres me paraissaient grandir. Quatre jours se passèrent sans aborder; j'avais presque épuisé mes provisions, et j'attendais avec bien de l'impatience l'occasion de changer de position. Toujours des terres mouvantes, des arbres brisés. On m'avait dit à Manáos que je trouverais sur le Madeïra, depuis l'embouchure jusqu'à Canoma, des provisions en quantité, surtout abondance de gibier, et je n'avais rencontré que les barques dans lesquelles j'avais acheté deux tortues et un poisson. Heureusement j'avais une provision de pain; mais quand fut consommée celle qui se trouvait à ma portée, et que je dus recourir à celle que j'avais abritée sous mon parquet, je fus terrifié. Les pluies m'avaient déjà détérioré des objets sans importance en déteignant mes rideaux verts, dont la couleur avait fait tache sur d'autres effets; mais je n'avais pas prévu un dommage plus grave : tous mes biscuits étaient collés les uns contre les autres, ne formant plus qu'un seul morceau gluant et de couleur bleu sale. C'était le commencement de mes privations; je passai une partie de la journée à détacher chaque biscuit, et avec mon *coui* (moitié de calebasse) plein d'eau, que j'avais l'habitude de mettre dans mon chapeau pour le maintenir debout (car le coui est rond), je les lavai et enlevai autant que possible ce bleu, qui ajoutait au moisi naturel une apparence plus repoussante.



Une Indienne Mondurucu.

La cachassa, dont une partie m'avait été volée de nouveau, avait pu se renouveler à Canoma. Je donnais, outre la cachassa, des poignées de farine aux Indiens; ils la mêlaient avec de l'eau, et cette boisson paraissait leur être fort agréable. J'avais augmenté leur portion, et j'en donnais deux fois par jour avant mon coup d'État; je n'en donnai plus qu'une fois; il était très-prudent de ménager ma provision : j'ignorais tout à fait ce que je trouverais plus tard. En attendant mieux, je fis pousser le canot à terre pour faire une cueillette de limons et d'oranges que j'avais aperçus au sommet d'un monticule. Ces limons me servaient de vinaigre pour manger mon poisson salé et de boisson également : avec ma cassonade et mon coui rempli d'eau, je me passais très-bien de boire du vin. Mais peu à peu ce régime détruisit ma santé; car si je buvais beaucoup, je ne mangeais presque pas. J'avais économisé mon fromage de Hollande; un jour il fallut l'entamer.

Bien assis sous mon toit, que j'aurais pu, au commencement du voyage, appeler un toit de verdure, mais qui alors n'était plus qu'un affreux paillasson, je dessinai une petite place avec mon couteau sur la croûte du fromage et j'appuyai doucement dessus, comme on le fait pour enlever le couvercle d'un vol-au-vent. Je n'avais probablement pas appuyé assez fort; je recommençai et, à chaque épreuve, j'ajoutais un effort de plus au précédent. L'arme inutile me tomba des mains; un léger frisson me parcourut tout le corps. M'avait-on trompé? Avais-je, par mégarde, acheté l'enseigne du marchand et pris un fromage de bois? Non; ce fromage était bien un fromage, mais il avait à un degré extraordinaire le sentiment de la résistance; car, pour y goûter, je fus sur le point d'employer une vrille, afin de faire un joli trou au milieu. A l'aide d'une scie, une fois entré dans la place, il me vint une idée bien heureuse : je fis répandre dans un trou un peu de beurre qui, grâce à la température, était à l'état d'huile, et je pus augmenter, par ce moyen, à l'aide de mon couteau, l'ouverture ainsi détrempée. Je fis ce premier repas sous les yeux de mes deux singes, postés à une des fenêtres de leur observatoire. Ils avaient fait des trous au-dessus de ma tête.

Séjour aux bords du Madeïra. — Portraits. — Un coati. — Les Ceranos. — Les Araras. — Le capitaine João. — Un jeune homme bon à marier. — Mes modèles prennent la fuite.

Je commençais à trouver que le temps passait vite et que les photographies ne me suffisaient pas. Il me fallait des Indiens, et nous n'apercevions plus per-

sonne. Les vivres diminuaient, et pas moyen de les remplacer. Enfin nous entendîmes deux chiens aboyer, et nous aperçûmes une *malloca*, habitation d'une tribu de Mondurucus. Cette malloca, ainsi que d'autres dans lesquelles je suis allé depuis, était construite comme les autres cases, mais bien plus grande, avec des cloisons faites comme les murailles, des portes et des toitures en feuilles. Chaque compartiment avait un foyer en pierre, des nattes, des hamacs, un mortier et un pilon pour la farine de manioc; des arcs et des flèches étaient accrochés dans les coins.

Forcé de me servir de Polycarpe et du garde, je les envoyai demander si l'on pouvait acheter quelque chose, et j'appris que c'était à peu près impossible. J'avais peint à Canoma un Indien de la tribu; je montrai cette étude à tous ceux qui étaient autour de nous. Il fallait voir les gestes que faisaient ces bonnes gens; ils regardaient derrière le papier; ils le touchaient en répétant un mot que je ne comprenais pas. Les femmes, les jeunes filles n'osaient approcher, et quand j'allai à elles, toutes se sauvèrent.

J'accrochai mon portrait à un tronc d'arbre, et je puis dire que cette fois j'eus un grand succès, si bien que le chef de la tribu, un pauvre vieillard malade, voulut voir à son tour le chef-d'œuvre, et vint appuyé sur son fils. Nous nous donnâmes une poignée de main; j'envoyai chercher une bouteille de cachassa.

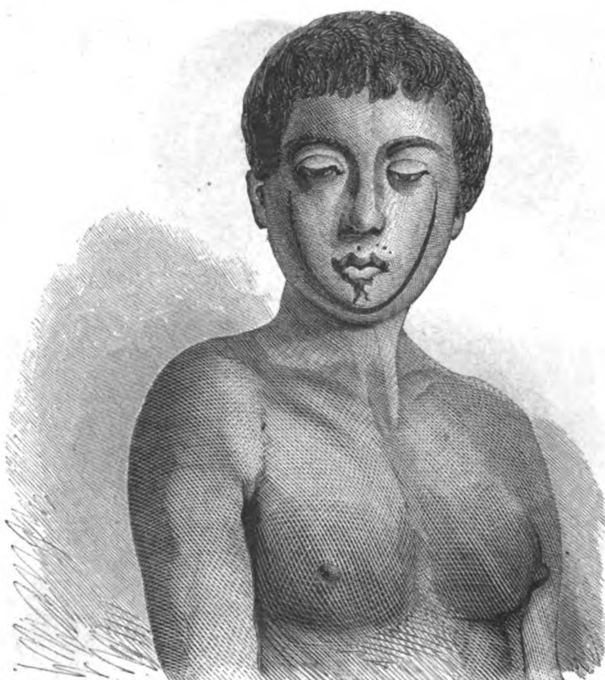
J'offris de plus au vieillard deux colliers de perles bleues et un bout de tabac pour une heure de séance. L'affaire fut conclue : je peignis au milieu d'un silence solennel. Tous les cous étaient tendus; personne, je crois, ne respirait.

Nous achetâmes de la farine et du poisson; je les payai avec des hameçons et du tabac.

.... Bien des journées se sont passées à peu près de même. Malheureusement je ne pouvais pénétrer dans ces bois où personne n'avait posé le pied, où j'étais probablement le premier à le tenter avec l'aide de mon sabre. Il m'arrivait cependant de trouver quelques éclaircies. Dans une de ces rares excursions, je blessai légèrement un coati qui vécut huit jours sur mon canot. Sa mort augmenta nos provisions de bouche, qui s'en allaient avec une rapidité effrayante. Parfois j'entrais dans une habitation. Je montrais le portrait des chefs ou je proposais le prix en tabac ou en colliers; je choisissais une tête tatouée, et je peignais une heure ou deux.

Quand le soleil était bas, je faisais pousser le canot du côté déjà enveloppé par l'ombre des grands arbres; je dessinais ce qui se déroulait sous mes yeux. Puis je m'asseyais sur mon toit, je jouais avec mes singes, je tuais tantôt un martin-pêcheur, tantôt un héron, quelquefois un singe. La nuit venue, je tirais dehors mon manteau, ma natte et ma tente. Je dormais au grand air. Et le lendemain, après m'être réchauffé et avoir séché la rosée de la nuit, je recommençais.

Ma santé s'altérait visiblement; je ne mangeais presque plus, je buvais beaucoup d'eau; je me sentais quelquefois bien faible, si faible que je passais des journées entières sans travailler. J'eus l'idée de quitter le Madeïra pour quelques jours; et comme, depuis la correction que j'avais si justement administrée, un seul geste suffisait pour que je fusse obéi, je fis entrer sans difficulté le canot sur un bras de rivière qui se jetait dans le Madeïra.



Un Indien Arara.

La végétation me parut, au bout de quelque temps, avoir subi de bien grands changements. Les arbres étaient immenses. Un jour j'en mesurai un qui était brisé par la foudre : il avait en diamètre cinq fois la longueur de mon fusil. Les palmiers, que j'avais toujours vus minces et élancés, avaient pris des proportions gigantesques. De tous côtés de grands oiseaux de proie faisaient entendre leurs cris rauques et aigus. Un aigle à la tête blanche vint payer son tribut et augmenter mes collections. J'eus beaucoup de peine à le préparer; car, l'ayant tiré au vol, il était tombé dans la rivière et avait, en se débattant, endommagé son plumage.

Sur ces rivages tous les arbres formaient, comme les mangliers, les plus étranges enlacements avec leurs racines.

La rivière, dont je n'ai pu savoir le nom, devait être fort dangereuse quand ses eaux étaient hautes; tous ses bords étant emportés et la couvrant de débris.

Nous entrâmes un jour dans un grand lac, et nous découvrîmes au loin un amas de cases. A notre approche, tous les hommes vinrent sur le bord de l'eau, et je les vis s'asseoir en nous attendant. Je reconnus de suite à quelle tribu ils appartenaient. On m'avait donné à Manáos des renseignements que je n'avais pas oubliés. Je

savais que les Mondurucus se peignaient la figure d'un bleu verdâtre; qu'ils se traçaient une ligne partant de l'oreille et passant sous le nez, pour aller rejoindre l'autre oreille. Ce n'était pas du tatouage, mais une entaille très-profonde, puisqu'il y avait des dessins sur le cou, la poitrine et les bras. Le bon vieux chef était ainsi. Je savais également que les Araras se contentaient de se peindre un croissant, passant du menton aux deux joues et allant se perdre près des yeux.

Je reconnus de suite que nous étions chez les Araras, d'autant plus facilement que celui qui me parut le chef avait des plumes dans le nez, d'autres plantées dans des trous au-dessus de la lèvre supérieure, et une au-dessus du menton.

Là, comme chez les Mondurucus, je n'eus pas de peine à faire, à l'aide du tabac et des perles, quelques portraits, entre autres celui du chef.

Cependant j'avais déjà fait une remarque, et malgré moi, je me vis forcé d'y revenir. Un jeune Arara, tout disposé à me servir de modèle, ne se retrouva plus quand j'eus préparé ma palette; on le chercha partout, il avait disparu. Ce fait se renouvela le lendemain. J'avais fait de grands projets, entre autres celui de peindre sur place un tableau que je terminerais plus tard. Ce tableau devait représenter une prière au soleil (voy. p. 384); mais à la façon dont les Indiens me regardaient, je pris le parti de fuir au plus vite : je fis rentrer tout le monde à bord sous un prétexte quelconque, et quand la nuit fut venue, je fis pousser au large.


Un Indien Monduruсu.

Je m'étais tenu debout pendant tout le temps qu'il avait fallu pour se préparer; je tenais mon fusil d'une main, j'avais l'autre dans la poche de mon pantalon; on savait ce que cela voulait dire.

Quand je me laissais aller au courant, tout allait bien. Or, dans cette circonstance où nous allions rentrer dans le Madeïra, mes Indiens ignoraient si nous continuerions ou non le voyage, ce qui faisait une grande différence.

Mais lorsque nous débouchâmes de la rivière et que je fis mettre le cap à l'ouest et orienter la voile — car le vent nous favorisait pour remonter le courant — le sourire avait disparu. J'avais le cœur serré en me voyant obligé de recourir presque à la force toutes les fois que je demandais une chose qui ne convenait pas à tout le monde. Alors je me levais, je me donnais l'air le plus féroce possible, tenant à justifier l'honneur qu'ils me faisaient de me craindre, subjugués soit par ce respect naturel que les gens de couleur ont pour les blancs, soit par la nature même de mon travail, auquel ils attachaient sans doute une influence magique.

Un jour, près d'une plage où nous nous arrêtâmes, je vis un canot, mais personne dedans. D'où pouvait-il venir? on ne voyait nulle part trace d'habitation. Bientôt sortit d'un sentier un vieil Indien armé d'un fusil. Il avait attaché autour de son corps, en forme de baudrier, une liane à laquelle pendaient une douzaine d'oiseaux et un très-petit singe. Cet homme parut fort surpris de nous voir.

Depuis quelque temps je ne savais pas où nous étions, et comme mes Indiens n'en savaient pas davantage, j'avais pris mon parti là-dessus. Je fus bien content, je l'avoue, quand cet homme nous demanda en portugais qui nous étions et ce que nous allions chercher. Les Indiens chez lesquels nous descendions ne comprenaient pas cette langue; ils s'entendaient dans un idiome nommé la *lingoa geral*, ou générale, dont je ne savais pas un mot. Mon vieil Indien avait, me dit-il, autrefois habité un lieu nommé Abacaxi, près de Marvis[1], dans le Paramá-Mirim de Madeïra; il était le chef d'une petite peuplade à quelques lieues de l'endroit où nous nous trouvions : on le surnommait le capitaine João. Je le fis entrer dans mon canot, et je commençai mes bons rapports avec lui par le moyen infaillible de la cachassa, dont il m'avoua n'avoir pas bu depuis longtemps.

Je lui montrai toutes mes études, et je le priai de dire d'avance aux hommes et aux femmes de sa tribu de ne pas voir dans ce que je faisais autre chose que le plaisir d'emporter dans mon pays la figure des gens que j'aimais. Je lui expliquai autant que possible ce que voulait dire ma boîte de photographie. Il voulut toucher à tout, et je ne pus l'empêcher de mettre ses doigts sur un cliché, qu'il détruisit en partie. Je fis devant lui, tout en remontant le fleuve, le dessin d'un palmier qui penchait sur l'eau. Enfin quand nous arrivâmes, nous étions tout à fait amis.

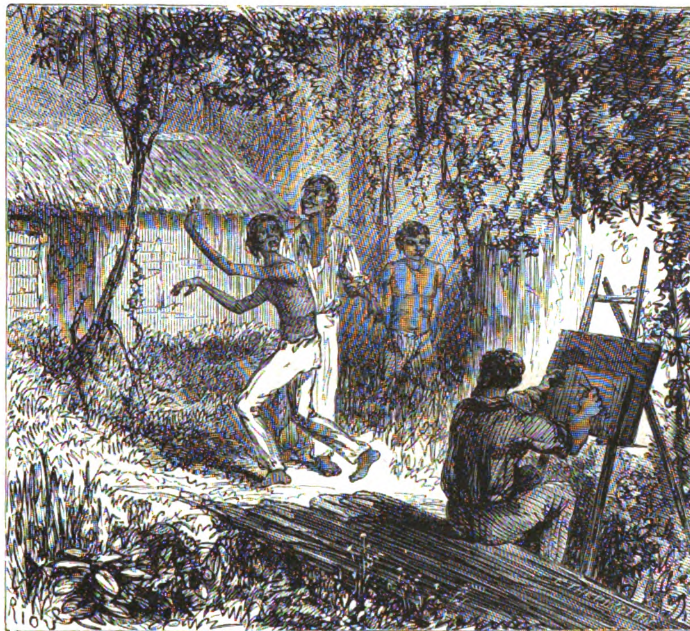
Mon introducteur descendit le premier de mon ca-

1. Maravia?

not, et je le vis s'éloigner en montant un sentier très-escarpé; il allait prévenir sa tribu : c'étaient encore des Mondurucus. Ces braves gens ne m'inspiraient aucune crainte; toutes les fois que j'étais allé chez eux j'avais pensé ainsi.

Comme j'avais parlé au capitaine João de mon désir de peindre des hommes tatoués, il revint avec deux qui l'étaient de fraîche date. La trace profonde qu'ils avaient au milieu du visage était encore saignante. C'étaient le père et le fils. La couleur bleue dont ils se peignent me faisait paraître leurs yeux tout rouges, c'est-à-dire plus rouges, car effectivement ils étaient (je ne sais par quel procédé) de cette couleur, et malgré ces étrangetés, ces hommes avaient un air de douceur.

C'est ainsi que je passai ma première journée. Vers la fin de la soirée, au moment où je commençais à m'endormir, je fus réveillé par un bruit discordant et continu; je voyais une grande lueur du côté des cases. Tout malade que j'étais, la curiosité l'emporta; je me traînai comme je pus, en m'aidant de mon fusil, et j'arrivai pour assister à un étrange spectacle, que je ne compris pas. En attendant, j'allai m'asseoir comme tout le monde.



Un nouveau tour de Polycarpe.

La musique était composée de tambours et d'un instrument qui avait le son du flageolet. Tous les Indiens étaient assis en cercle; au milieu, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans se tenait debout et était l'objet d'une attention particulière. Il n'avait rien de remarquable, sinon qu'il portait au bras droit, au lieu de manche, un objet nommé *tiptip;* c'est un étui fait en latanier, et qui peut se raccourcir ou s'allonger à volonté, en le resserrant ou l'ouvrant; les Indiens s'en servent pour pétrir la farine de manioc. Il y en a de très-grands, mais celui-ci ne l'était guère plus que le bras, et était attaché fortement à la hauteur de l'épaule.

Naturellement je fis comme tous les assistants, et, sans en connaître la cause, je me mis à regarder le héros de cette soirée, en me demandant où cela aboutirait. Au bout d'une demi-heure ce jeune homme, sur la figure duquel je n'avais vu aucune émotion, fut délivré de cette manche d'une espèce nouvelle. Son bras était prodigieusement enflé, et il sortit du lieu où il avait séjourné une demi-heure, une grande quantité de fourmis très-grosses et de l'espèce la plus dangereuse.

On entoura le jeune martyr et on le conduisit dans une case voisine, au son de la musique, qui, passant près de moi, me permit de distinguer de quoi étaient composées ces flûtes dont le son doux et mélodieux m'avait frappé. C'étaient des os de mort, il n'y avait pas à s'y tromper; elles étaient ornées de grosses ailes de scarabées et pendaient au cou des musiciens, attachées par des cordelettes.

Mon ami João m'apprit que le jeune homme était à marier et venait de subir son épreuve. Il était reconnu bon pour le mariage.

Pendant trois jours que je fus sérieusement malade, je fis seulement deux têtes, que je ne terminai pas plus que la première. Mes deux modèles disparurent.

Une autre fois je voulus essayer de peindre une vieille femme, mais elle se sauva aussitôt que je l'eus regardée un peu attentivement.

Toutes ces disparitions me devinrent suspectes, et j'en parlai au chef. Il fit appeler les deux Indiens et la vieille, et j'appris d'eux, par l'intermédiaire de João, une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Polycarpe, n'osant m'attaquer ouvertement, avait à Manáos même commencé un système de méchanceté sourde dont j'avais éprouvé les effets sans en soupçonner la cause. Quand un modèle paraissait disposé à poser, si je ne le peignais pas de suite, Polycarpe lui disait que dans le pays des blancs, il croyait qu'il existait une grande quantité d'individus sans tête, et que j'étais chargé de m'en procurer le plus possible; si bien que l'imprudent qui, pour un peu de tabac ou des colliers, se prêtait à ma demande, devait s'attendre à voir sa tête le quitter au premier jour, et aller rejoindre le torse auquel elle était destinée.

Si j'avais été dans tout autre lieu, et non forcément livré à ce mauvais drôle, je l'aurais traité comme je l'ai fait plus tard; mais j'avais à craindre d'être abandonné : déjà j'avais entendu des paroles échangées entre lui et les trois autres. L'odeur des forêts vierges, le goût inné pour la liberté qui n'abandonne jamais l'Indien, m'avaient fait faire souvent de tristes réflexions. J'étais complétement à leur merci.

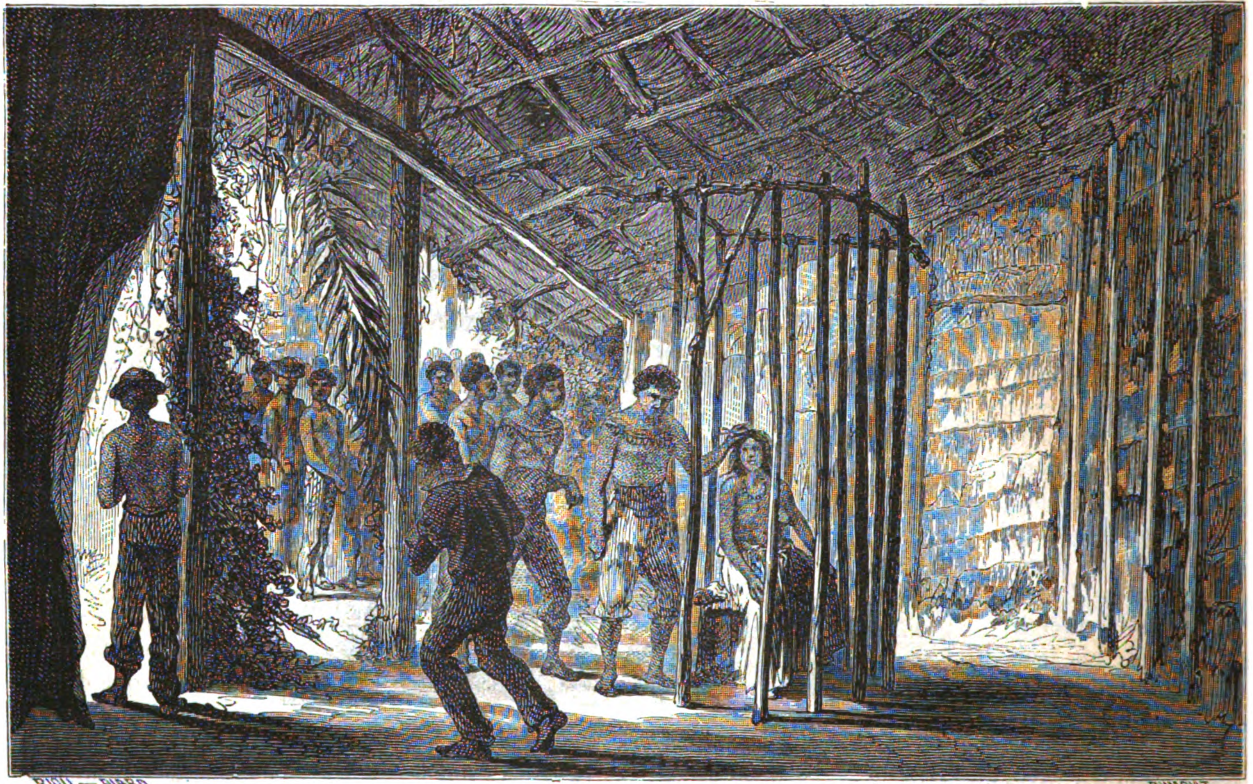
Le brave chef qui, ainsi que tous ceux qui voyaient Polycarpe, l'avait pris en grippe, me conseilla de dissimuler. Je devais le ramener au Parà; le président se chargerait de le punir.

Mœurs des Mondurucus. — Singulière cérémonie. — Leurs idées sur la mort. — Les devins. — Préparation du poison curare. — Chasse à la sarbacane.

Décidément j'étais malade. Puisqu'enfin il fallait laisser là mes os ou partir, je profitai du brave João pour avoir quelques détails sur les mœurs des Mondurucus en général, sachant bien qu'elles avaient déjà subi de grandes modifications.

Un jour je m'étais traîné près d'une case d'où j'entendais sortir de petits cris de douleur; mais on m'avait prié poliment de m'éloigner. J'étais fort curieux de savoir ce qui se passait là, et j'appris de João que dans cette case d'où partaient les cris, on avait construit tout au milieu une cage en bois dans laquelle était enfermée une jeune fille. La cérémonie avait pour objet de marquer son passage de l'adolescence à la jeunesse. Chaque membre de la tribu, après s'être enduit les doigts d'une espèce de glu, lui arrachait quelques cheveux.

João me dit aussi que parmi les Mondurucus qui n'ont point encore été instruits dans la religion catholique — quant à lui il avait le bonheur de l'être — il avait toujours vu avec horreur des usages que le temps n'avait pas encore détruits. Par exemple, ils pensent que Dieu, le soleil ou un être suprême, après avoir donné la vie, serait injuste de l'ôter; en conséquence, quand un homme meurt, ce ne peut être que par le fait d'un ennemi. La famille se rend chez celui qui joue le rôle de prêtre, de docteur, de devin; c'est le



Un usage des Indiens Mondurucus.

piaye ou pagé. Il fait des exorcismes pour évoquer le Grand Esprit, et finit par désigner, à son choix probablement, la victime qui tombera, n'importe comment, pour venger un mort qu'elle n'aura pas fait et qui peut-être était son ami. Mais le piaye a parlé, il faut obéir. On peut juger de l'importance qu'un pareil homme prend dans une tribu dont chaque membre voit sa vie menacée pour peu qu'il déplaise à ce pourvoyeur de la mort. Le chef même n'est pas exempt de la loi commune. Cette manie de venger un mort en retranchant de la tribu un autre membre, peut-être bien innocent, m'expliquait pourquoi sur une si grande étendue de terrain on trouvait si peu d'habitants.

On avait fait peu de jours auparavant la provision de curare (*cararayai*); j'étais arrivé trop tard. L'ami João me fit présent d'une petite panella remplie à moitié de ce poison, et me raconta comment on le prépare.

Dans toutes les cérémonies, les vieilles femmes jouent le premier rôle. J'ignore si c'est pour leur faire honneur. Je les avais vues danser devant saint Benoît[1]; ici c'était bien plus important, elles étaient chargées du soin de fabriquer le curare; leur vie était condamnée; elles devaient mourir.

Un jour toute la tribu s'assemble; on entasse autour du foyer des amas de branches et de feuilles sèches; une vieille, ou deux, ou trois, doivent allumer le feu et l'entretenir pendant trois jours. Deux perches liées ensemble par le haut sont fichées en terre, et du sommet pend,

1. Voy. page 36.

accrochée à de fortes lianes, une grande panella. Quelques hommes, séparés en deux troupes, vont couper dans la forêt la liane vénéneuse dont le curare est en partie composé, indépendamment de certains ingrédients que je ne pus connaître, et remplir à la rivière des vases qu'ils apportent solennellement ainsi que les lianes. Ils déposent ces choses dans un cercle que les victimes ne doivent plus quitter tant que durera la fabrication. Ils se jettent tous à terre en chantant à voix basse :

« Ainsi tomberont ceux qui seront frappés par nos flèches. »

Et chacun va prendre sa place dans le cercle formé le premier jour par les membres de la tribu, assez près du lieu où déjà les vieilles femmes ont jeté dans la panella l'eau, les lianes et les objets inconnus dont João ne put ou ne voulut pas me dire le nom.

Le second jour le feu est plus considérable, les exhalaisons qui s'échappent de la panella ont fait agrandir le cercle; quand vient le troisième jour, c'est un véritable brasier.

Vers le soir le feu s'éteint peu à peu, les fumées vénéneuses se dissipent; l'ouvrage a réussi, le poison est bon, et les vieilles femmes sont mortes. Chacun apporte son vase et prend une petite part qu'il emporte dans sa case.

Le curare en refroidissant devient dur et consistant. Pour s'en servir, les Indiens le chauffent doucement, et quand il est un peu ramolli ils y trempent le bout de leurs flèches. Avant de partir, je voulus voir comment on s'en servait à la chasse.

Nous allâmes avec João et Zanani, le plus jeune de mes modèles, qui avait oublié l'histoire des têtes coupées, faire une excursion dans les bois. Ils avaient une sarbacane longue de près de douze pieds et un petit carquois qui paraissait être verni. Dans ce carquois, il y avait une douzaine de petits morceaux de bois très-durs, bien effilés par l'un des bouts, garnis de l'autre d'une pelotte de coton. Nous suivions pas à pas un petit sentier coupé dans la forêt; nous n'avions de place que tout juste ce qu'il en fallait pour nous glisser entre les plantes qui débordaient de chaque côté. Mes guides mirent leur doigt sur leur bouche, et nous quittâmes le sentier pour aller nous asseoir ou plutôt nous coucher sous un grand arbre dont les branches, en retombant jusqu'à terre, avaient poussé d'autres rejetons qui s'étaient replantés, formant ainsi une petite forêt où les lianes, qui s'épandaient de tous côtés, nous enfermaient dans des milliers de réseaux. Le jeune Indien se mit debout contre le tronc de l'arbre, en prenant le soin d'élever sa sarbacane et de l'assujettir entre les branches basses, car sa longueur démesurée eût empêché les mouvements qu'il avait à faire s'il avait dû la tenir à bras tendu. Nous restâmes silencieux pendant une demi-heure, et notre silence n'était interrompu que par de petits sifflements que faisait l'Indien, toujours immobile. Il entendit probablement quelque chose d'intéressant, car il fit un léger mouvement et nous regarda d'un air que comprit João. Un instant après, je vis s'élancer d'un arbre voisin un joli singe tout rouge de l'espèce *mico*; celui-ci fut suivi d'un autre, et ainsi de suite jusqu'à sept. L'Indien Zanani souffla, et un des singes se porta vivement la main à la poitrine, à la tête, à la cuisse, se gratta à chacun de ces endroits, et tomba. Tous jusqu'au dernier eurent le même sort en moins de dix minutes, et sans qu'un seul bruit se fût fait entendre.

Retour. — Maões. — Une tribu sauvage. — Charivari à la lune. — Fuite de mes rameurs. — Je fais emprisonner le garde.

J'eus bien de la peine à revenir de cette chasse aux singes, et je ne pouvais maintenant me faire illusion sur l'état de ma santé. Il fallait partir; j'avais atteint cette fois les limites de mon voyage. En supposant que j'eusse voulu le continuer, mes Indiens m'auraient probablement abandonné un jour ou l'autre. Au moment du départ, João me prévint qu'il avait entendu quelque chose qui l'inquiétait pour moi. Les quatre Indiens ne se quittaient plus; ils paraissaient avoir pris une détermination.

Toute la tribu vint m'accompagner; j'embrassai de bien bon cœur le bon João et mon protégé Zanani, et de même que le dernier jour de ma vie dans les bois je me sentis profondément ému.

Le vent était bon pour mettre à la voile; je donnai une double ration de cachassa, et je rentrai bien vite sous ma tonnelle; je fermai mes rideaux pour éviter le soleil, et je m'endormis.

Le temps changea vers le soir et nous fûmes tous mouillés jusqu'aux os par une averse qui dura une heure au moins. J'aurais reçu la pluie en plein si je n'avais eu mon parasol; l'eau entrait en grande quantité par un large trou qu'avaient fait mes singes, sans compter une multitude de petits qui faisaient de mon toit un immense arrosoir, et qui eussent suffi seuls à tout tremper.

Les journées suivantes furent monotones; je les passai presque toutes couché sur ma natte; ma santé était tout de bon entamée. La chaleur me tuait; ce que je buvais était incroyable. J'avais consommé mon sucre; ma limonade était un peu acide : n'importe, il fallait boire.

Je n'ai pu savoir combien de temps j'avais passé, soit en restant à la malloca de João, soit en revenant; j'ignorais presque où j'avais été. Mon état de faiblesse, la petite maladie que j'avais faite, et dont je n'étais pas guéri, m'avaient forcé d'abandonner mon journal, dont je fis un jour un résumé. J'avais négligé de demander à João comment s'appelait l'endroit où il habitait, le nom de cette rivière et de celle sur les bords de laquelle j'avais trouvé les Araras, que j'avais quittés sitôt, grâce à l'affreux Polycarpe. Il n'était plus temps de retourner sur mes pas quand cela me revint à la mémoire.

Enfin nous revîmes Canoma, puis après, nous touchâmes à Abacaxi, dans le Paraná-Mirim de Madeïra. De là, nous allâmes à Maões.

En ce dernier lieu, le garde descendit seul à terre. Zephirino, c'était son nom, avait endossé les parties saillantes du costume officiel. Un homme assis dans un

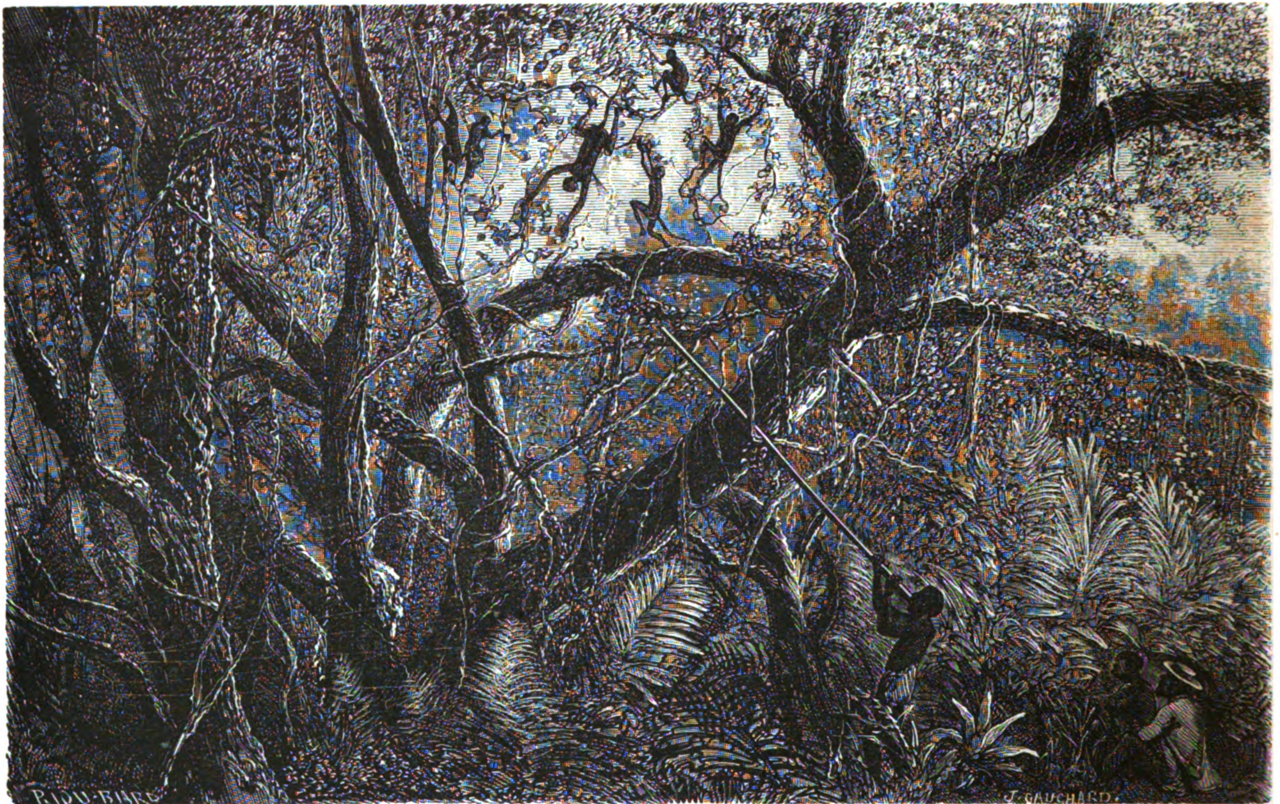
canot et auquel il demanda des renseignements, lui dit que dans la ville habitait le lieutenant-colonel de la garde nationale.

Depuis peu de temps, une tribu sauvage de Maöes (ils portent le même nom que la ville) s'était établie sur les bords du fleuve. Je désirai les voir et les peindre. On me donna un garde pour me protéger, et de plus on fit appeler un vieux Maöes civilisé, qui était capitaine dans la garde nationale. Il devait partir pour la malloca dans la nuit et prévenir les Indiens de mon arrivée, afin que je n'eusse pas à attendre, car j'étais de nouveau souffrant et je ne voulais passer là que quarante-huit heures.

En attendant la nuit, je me mis à courir le pays. Maöes, comme toutes les petites villes de l'Amazone, se compose d'un amas de cases sans régularité. Le colonel habitait dans une grande rue où plusieurs maisons, pareilles à la sienne, s'élevaient plus haut que les cases, et de même qu'à Santarem, Serpa, Villabella, étaient enduites de chaux et quelquefois peintes en jaune ou en rouge, bien que souvent elles fussent recouvertes avec des feuilles de palmier.

Le colonel me conduisit près d'un tir à l'arc, et j'ai été émerveillé de l'adresse de très-jeunes enfants, qui touchaient souvent le but sans avoir l'air de regarder.

Le lendemain, le nouveau garde était à son poste, et je commençais à désespérer de pouvoir partir, quand mes hommes, que je n'avais pas vus depuis la veille,



Chasse à la sarbacane.

revinrent vers huit heures. Ils s'étaient enivrés, mais j'avais pris depuis longtemps le parti de ne rien dire.

Nous n'atteignîmes que bien avant dans la nuit le but de notre course. La lune paraissait à peine, et j'eus beaucoup de difficulté à grimper sur un terrain en pente comme un talus. Depuis une bonne demi-heure le plus étrange bruit se faisait entendre; à mesure que j'approchais, il devenait étourdissant.

Arrivé au sommet, le garde s'arrêta ainsi que moi. Nous avions sous les yeux le spectacle le plus inattendu. Toute la petite tribu, dans une bonne intention, à ce que j'appris plus tard, donnait un charivari à la lune pour l'éveiller, car il paraît qu'elle s'était laissé endormir par une éclipse. J'ai su depuis que les Indiens se trompaient souvent et prenaient ces nuages noirs, si fréquents dans le voisinage de la ligne, pour des éclipses. J'aurais bien voulu faire de cette sérénade un croquis d'après nature; mais j'étais complétement dans l'ombre. L'un frappait avec une pierre contre un grand plat de fer, destiné à cuire la farine de manioc, et pour obtenir un beau son, l'avait suspendu à un arbre; plusieurs autres musiciens tapaient ainsi sur cet instrument sonore; des enfants s'escrimaient avec des sifflets en os de chèvre ou de mouton; d'autres soufflaient dans de grands bâtons creux, immenses porte-voix avec lesquels on appelle les ennemis au combat; le reste de la troupe frappait à tour de bras sur des tambours formés d'un tronc d'arbre et recouverts d'un seul côté d'une peau de bœuf ou de tapir.

La lune, en se montrant tout entière, fit taire tout le monde; chacun rentra chez soi. Comme je n'avais plus

rien à faire ou à voir, je redescendis tranquillement dans mon canot.

Quand vint le jour, je remontai; Polycarpe portait mon sac, et moi mon fusil. Le capitaine de la garde nationale avait tenu parole; on ne fit pas la moindre objection à mon désir de peindre un habitant de la malloca; et là, comme ailleurs, mon étude, dont les spectateurs voyaient le commencement et la fin, était l'objet d'un enthousiasme général. J'achetai un de ces grands bâtons creux dont j'ai parlé et je pris congé de la tribu, encore un peu malade, et me promettant tout de bon de cesser de travailler.

En arrivant à Maöes, je fis porter mon hamac chez le colonel, et fort heureusement, car un orage épouvantable fondit sur la ville; des torrents de pluie emplirent les rues, entrèrent dans les maisons, et rendirent impossible le dessein que j'avais d'aller voir en quel état était le canot.

Le lendemain je trouvai Polycarpe couché dans ma tonnelle; le garde avait cherché un gîte quelque part; les rameurs en avaient fait autant. J'avais éveillé Polycarpe; il ignorait, disait-il, où était tout le monde; dans les questions que je lui fis, il s'embrouilla. Il fut enfin avéré que mes deux rameurs avaient, à l'aide du garde, fait le complot de s'enfuir; ils avaient volé un Indien d'une autre tribu et s'étaient sauvés.

Pendant que j'étais à réfléchir sur ce que j'allais faire, le garde arriva. J'avais dissimulé, par nécessité, depuis longtemps; mais comme après tout cet homme ne m'était utile qu'à manger mes provisions, je passai ma colère sur lui. Je tirai du canot tous les objets qui lui appartenaient, et, appelant un nègre, je lui ordonnai de les porter dans la maison du colonel.


Un Indien Maöes.

Celui-ci fit conduire le garde dans un poste, où il devait rester prisonnier jusqu'au moment où on trouverait l'occasion de le renvoyer à Manáos, et l'on se chargerait de l'y recommander. Si ce drôle eût contenu les rameurs et les eût surveillés, comme c'était son devoir, aucun des inconvénients que j'ai rappelés ne me serait arrivé. Il n'ignorait rien de ce qui se passait, et si Polycarpe a pu longtemps mettre obstacle à mes études, si les rameurs se sont entendus avec le nègre pour fuir, c'est qu'il était du complot.

Je n'en étais pas moins embarrassé, vu la presque impossibilité de me procurer en ce pays d'autres rameurs.

Par bonheur, il arriva un grand canot monté par huit Maöes, et sur lequel se trouvait le chef de police de Villabella, pour lequel j'avais une lettre. Il devait repartir dans une semaine, et il eut la complaisance de me prêter deux de ses hommes, à qui on fit bien la leçon dans je ne sais quelle langue, car ils n'entendaient pas un mot de portugais. Ils écoutèrent en silence, sans répondre; et, pour empêcher cette bonne fortune inattendue de m'échapper et la cachassa de faire son œuvre, on ne les perdit pas de vue un seul instant.

Le colonel tenait une boutique : j'en avais profité pour acheter un flacon de vin de Porto, deux poules et une tortue. De plus, il m'avait procuré une coiffure de plumes, et quand je voulus la payer, il s'y opposa, en me disant que ce serait lui faire injure. J'avais emballé tout mon attirail de peinture, en sorte que je ne pouvais pas pour le moment payer à ma manière l'hospitalité et les présents que j'avais reçus.

On me fit partir au plus vite, dans la crainte que je ne me trouvasse dans l'embarras : on ne se fiait pas plus à ces Indiens-là qu'aux autres. J'embrassai en partant le bon colonel et son ami le docteur, comme on le fait au théâtre, en nous pressant dans les bras l'un de l'autre et détournant la tête. C'est la coutume au Brésil de s'embrasser ainsi.

De Maöes à Villabella. — Un plongeon involontaire.

Quelques minutes après je me retrouvais sur l'eau, soulagé par l'absence du garde et des deux Indiens fugitifs. Les nouveaux avaient un air de douceur qui me convenait beaucoup; c'étaient le père et le fils; j'espérais que je n'aurais pas à me plaindre d'eux. Effectivement, tout le temps qu'ils ont passé avec moi je n'ai pas eu un seul reproche à leur adresser. Ils étaient, il est vrai, bien stupides; mais tout leur office consistait à se bien servir de la pagaie.

La nuit vint une heure après notre départ; je n'eus besoin que d'un signe pour faire comprendre qu'il fallait aller au milieu du fleuve, très-large au-dessous de Maöes, et filer notre câble avec la pierre. J'avais distribué la ration de cachassa; tout alla bien, d'autant mieux qu'avec ces pauvres sauvages le ministère de l'affreux Polycarpe était inutile.

J'aurais été à peu près satisfait si ma faiblesse, en paralysant mes mouvements, ne m'eût inspiré des tristesses passagères que je m'efforçais de repousser.

Une nuit je m'étais étendu sur les bagages, accablé de lassitude; mon intention n'était pas de dormir, car je n'avais pas retiré ma natte, ni ma tente, ni mon manteau. Peu à peu je m'étais assoupi, et je me ré-

veillai en plongeant dans le fleuve. Au cri que je poussai en revenant sur l'eau, les Indiens arrêtèrent le canot et me tendirent la main. Polycarpe ne s'était pas éveillé, ou s'il l'était, je ne m'en suis pas aperçu.

Le lendemain nous montâmes dans un défrichement récent, mais déjà planté en cacao et en manioc. Plusieurs bananiers portaient des régimes, que je me promis bien d'acheter et surtout de conserver.

Une femme d'origine portugaise, mais tout aussi noire qu'une Indienne, vint à ma rencontre. Je la saluai profondément en lui disant : *Minha Bronca* (ma blanche). Les bananes avaient fait de moi un vil flatteur. Effectivement l'affaire s'arrangea vite, et de plus je fis l'emplette d'une poule bien maigre, que l'on me fit cuire immédiatement au sommet d'une perche; et comme je jouissais cette fois de quelques litres de vin, j'allai m'installer sous mon toit, pour tâcher de me donner quelques forces, ce dont j'avais bien besoin.

J'ignorais le nom du nouveau fleuve sur lequel nous naviguions. Nous avions trouvé plusieurs embranchements, et il fallut me contenter de ce que me dit Polycarpe, que nous étions sur le fleuve Ramos, ce qui était possible, car le matin où nous avions dépassé Maöes, j'avais cru voir que le Madeïra se dirigeait entre des îles, tandis que nous avions pris une autre direction en descendant.

Nous passâmes devant la bouche de la rivière d'Andeira, qui se jette dans le Ramos, et peu après dans



Un plongeon involontaire.

l'Amazone, au-dessous de Villabella. Là, si je le voulais, mes fatigues étaient finies; je n'aurais eu qu'à monter à bord d'un vapeur, et en huit jours j'aurais été de retour au Pará. Mais je me sentais un peu plus fort, je voulais encore tenter la fortune, et naviguer de nouveau sur l'Amazone jusqu'à Santarem, ayant le projet de remonter, si c'était possible, le fleuve Tapájos, ou tout au moins jusqu'à Obidos.

Les perfidies de Polycarpe. — Un accès de colère. — Remords. — Excursion en montant à la Fréguesia. — Fuite de Polycarpe. — Un orage. — Retour à Pará.

Ainsi qu'il avait été convenu, je laissai à Villabella les deux Maöes; je les payai, comme je l'aurais fait aux fuyards, un pataque par jour; ils reçurent ce que je leur donnai sans rien dire, firent demi-tour, et je ne les vis bientôt plus.

Là j'eus encore plus de peine pour avoir des rameurs; on me renvoya à un prêtre; celui-ci à un vendeur portugais, qui me renvoya à son tour au subdélégué; le subdélégué s'entendit avec le promoteur, et l'on me promit non-seulement deux hommes, mais un garde jusqu'à Obidos. Ils devaient revenir par le vapeur, bien entendu en payant leur passage.

Comme il y avait plusieurs hamacs dans la maison du promoteur, je passai la nuit dans l'un, et le lendemain on me présenta un Indien Maöes nommé Miguel, en attendant l'autre qui ne pouvait venir que l'après-midi; quant au garde, il était tout prêt.

Polycarpe m'attendait toujours en gardant le canot.

Quand il sut qu'un garde allait venir, il me dit : « A quoi bon, non-seulement ce garde inutile, mais un autre rameur? Un seul suffit pour descendre jusqu'à Pará si vous voulez. »

Il insista beaucoup sur ce point. « D'ailleurs, ajouta-t-il, le vent règne toujours, dans cette saison, de l'ouest à l'est, et une fois à bord, on se servira de la voile. »

J'allai, d'après cette assurance, prendre congé du promoteur et le remercier de ses bons services. Quand il sut que je ne voulais ni garde ni second rameur, il me blâma fortement, d'autant plus qu'outre la connaissance de l'Indien en général, il savait la fuite des deux premiers.

J'achetai du pirarocou et de la farine, et je revins au canot. Il fallut installer la voile, car le vent était fort et favorable. Nous n'avions pas précisément ce qu'on appelle en langage vulgaire une tempête ; mais il est vrai de dire que, vu notre petitesse, les lames étaient bien hautes; tellement que, pour compléter l'illusion, elles embarquaient, et que Miguel et moi pouvions à peine suffire pour vider le canot. La journée et la nuit se passèrent à louvoyer, et le lendemain au soir, après avoir été dans le même état que la veille, nous entrâmes dans l'embouchure du fleuve Jourouti.

Là Polycarpe recommença ses grimaces de mécontentement. J'amassais peu à peu une colère qui devait éclater bientôt. Je commençais à trouver que j'avais fait une nouvelle imprudence en n'acceptant pas les hommes qu'on m'avait offerts. Cette fois-ci j'étais bien plus à la merci de ce misérable; mais aussi je me promis de l'observer, et surtout de mettre obstacle à toute camaraderie entre lui et Miguel.

Le matin de fort bonne heure, j'entendis des chiens aboyer et des coqs chanter. Je voulus descendre; Polycarpe me donna de mauvaises raisons pour m'en empêcher : c'était l'habitation d'un blanc, je ne trouverais rien à faire. Et malgré moi le canot continuait sa route. Cette fois je me fâchai tout de bon, et je lui dis qu'à la fin ses allures me déplaisaient; que je l'engageais à m'obéir s'il ne voulait pas avoir à s'en repentir; et je fis redescendre le canot à l'endroit dont je voulais rapporter un souvenir. Une fois installé, et les deux singes enlevés de mon toit, je fis un cliché de mon canot, puis quatre autres, parfaitement réussis.

J'avais entendu dire à Polycarpe que le canot était trop grand pour aller à la Gréguesia, et j'en avais conclu qu'il devait se trouver quelque passage étroit bon seulement pour des montaries (troncs d'arbres creusés). Il avait donc été convenu que nous en emprunterions une. En passant nous en vîmes au moins une trentaine; mais quand je disais à Polycarpe d'en demander une, il me répondait toujours : « *Te* (*até*) *lago santos*. » Je ne pouvais penser que le temps n'était pas venu de s'en servir, mais plus nous avancions sur le fleuve, moins nous rencontrions de ces montaries.

Je trouvais que Miguel travaillait beaucoup trop, qu'il se fatiguait, tandis que le fainéant Polycarpe, les bras croisés, se reposait. La patience m'échappa et je l'arrachai brusquement du lieu où il était assis, je lui mis à la main une pagaie, et, pour la première fois, je le fis travailler cinq minutes.

Au bout de ce temps j'aperçus trois montaries amarrées dans un tout petit port; j'attendis ce qu'allait faire Polycarpe. Il dit à son camarade d'aller de ce côté. Quand nous fûmes près de terre, Miguel sauta le premier. Polycarpe revint à sa place accoutumée, et se mit à faire un petit paquet dans un mouchoir, sans s'inquiéter de ce dont je l'avais chargé, d'aller emprunter la montairie si nécessaire. Je le regardais tranquillement, ne me doutant pas le moins du monde de son intention; il passa le paquet à son bras, prit un énorme bâton qu'il avait taillé la veille, et avec lequel j'avais moi-même repoussé le canot; — j'en connaissais le poids; — puis sauta légèrement à terre, et, sans rien dire, se dirigea du côté des bois. Quand il en fut à une quinzaine de pas, je lui demandai où il allait. — « Promener dans les bois, » répondit-il avec un calme insolent. Ces mots signifient : « Je fuis, » selon l'idée des Indiens.

Comme le jour du gouffre, il se passa quelque chose d'étrange en moi. Eugène Sue, dans ses *Mystères de Paris*, fait dire au Chourineur qu'il voit rouge dans de certains instants. J'ai probablement éprouvé à ce moment quelque chose de pareil; car j'ignore presque ce qui s'est passé et comment je me suis trouvé le genou sur Polycarpe, mes cinq doigts pleins de sang, et mon revolver, qui sans doute était sorti de ma poche, serré convulsivement et levé pour lui briser la tête; le bâton était à plus de vingt pas, et Miguel regardait sans bouger. Si je n'ai pas tué le misérable, si je n'ai pas payé d'un seul coup le mal qu'il avait essayé de me faire, c'est que sa pâleur cadavéreuse me fit penser qu'il était déjà frappé. Cet Indien cuivré, presque noir, était devenu méconnaissable et remuait à peine. J'eus peur un instant et me levai précipitamment. Je crois que j'étais aussi tremblant que lui. Il se jeta à genoux, me demanda pardon, me promettant que si je le ramenais au Pará, je n'aurais plus à me plaindre. Que pouvais-je faire, sinon pardonner?... J'étais si heureux de n'avoir pas à me reprocher un meurtre dont le souvenir m'eût toujours poursuivi!... Son sang coulait beaucoup : je ne me coupais pas les ongles depuis longtemps; c'était encore un moyen de défense que la nécessité m'avait inspiré, et mes cinq doigts armés était entrés profondément. Je le fis bien laver et, pour fermer de suite les plaies, j'y appliquai du collodion, après l'avoir prévenu qu'il souffrirait un peu au premier moment, mais que cela ne durerait pas. Je lui donnai ensuite une double ration de cachassa. Enfin devant la faiblesse de mon ennemi je n'eus plus de courage, et, ainsi que cela arrive souvent, je cherchai toutes les raisons possibles pour justifier son mauvais vouloir. Son horrible figure, qui un instant auparavant était si pâle, ne m'inspirait plus que de la pitié, et je me promettais bien de réparer le mal que j'avais fait. Toutes mes idées sur ces hommes ignorants s'étaient modifiées, et je pardonnais alors bien

sincèrement aux Indiens fuyards, même au garde Zephirino, les mauvais tours qu'ils m'avaient joués. Décidément l'organe du meurtre doit être peu développé chez moi, car après cet événement, qui n'avait pourtant pas été le fait de ma volonté, mais d'une impulsion fatale, je me sentais trembler quand je regardais le résultat de cette colère instantanée.

Cependant cette sensibilité ne conduisait à rien. Il fallait prendre un parti. J'envoyai les deux hommes demander à la case, que je supposais à quelques pas, selon l'usage, la permission de prendre une des montaries pour continuer mon voyage avec l'un d'eux. Comme Polycarpe avait autant de raisons que moi de revenir au Pará, et que d'ailleurs, en dehors de cette haine qu'il m'avait vouée dès le premier jour et dont j'avais vu quelques effets, il ne m'avait pas volé, je décidai que je lui laisserais la garde du grand canot plutôt qu'à l'autre Indien, que je ne connaissais que depuis deux ou trois jours. Polycarpe et Miguel allèrent donc demander à une case éloignée l'autorisation dont nous avions besoin. Ils demeurèrent absents plusieurs heures, et j'eus le soupçon qu'ils tramaient quelque mauvais dessein. Cependant ils revinrent.

Polycarpe détacha une montarie; il y plaça mon carnier, mon plomb et ma poudre.

Il fut entendu, avant mon départ avec Miguel, que Polycarpe ne quitterait pas le canot d'un seul instant. Il se pouvait que nous fussions de retour avant la nuit :



Un accès de colère.

aucun de nous ne savait le temps qu'il fallait mettre pour arriver au lac et à la Fréguesia, but de mon voyage.

Nous étions partis depuis quelques instants, quand Polycarpe m'appela; il me montrait de loin mon fusil, que j'avais oublié. Cette attention seule m'eût donné de la confiance, et je partis cette fois complétement rassuré.

Rien n'annonçait ce passage étroit qui avait nécessité un autre canot. Je ne fus pas longtemps à comprendre que la haine du travail avait seule inspiré Polycarpe; ce n'était pas un passage étroit qu'il avait redouté pour le canot, mais la nécessité d'aider Miguel à pagayer dans le mien. Je me repentis alors d'avoir été dupe d'une ruse si grossière; je me promis de ne pas m'y laisser reprendre au retour de ma petite campagne, et de le faire tout de bon travailler, puisque je le payais trois fois autant que le bon Miguel, qui faisait l'ouvrage de deux hommes sans se plaindre.

Une fois ce parti pris et le souvenir de ce qui s'était passé complétement effacé, je me mis sérieusement à mon métier de chasseur. Je tuai de nouveau un bel aigle noir à tête blanche, un très-joli canard *ipiqui* et trois oiseaux d'eau nommés *peusonha*.

Plus nous avancions, plus le fleuve s'élargissait; et pour la première fois depuis mon séjour dans le sud, je retrouvais tout de bon des montagnes élevées, avec leurs arbres en amphithéâtre. Ceux qui se trouvaient le plus près de l'eau étaient couverts de détritus de toute sorte. Il me semblait quelquefois voir des villages tout entiers, dont les toits étaient couverts de paille, ou des meules de



Ouragan sur l'Amazone.

foin. Ces amas arrêtés sur les arbres, à une grande hauteur, me faisaient penser à ce que devait être un débordement des eaux vers certaines époques de l'année dans ce petit fleuve Jourouti. Rien ne ressemblait, excepté les montagnes, à ce que j'étais accoutumé à voir. Chaque arbre paraissait changé en des millions de serpents. A la différence des formes ordinaires aux racines de mangliers, ici on ne voyait de tout côté que des enroulements. Tous ces arbres paraissaient n'en faire qu'un seul, et je regrettais bien le peu de temps que j'avais à donner aux croquis. Cependant je n'y pus tenir; j'en fis deux ou trois rapidement.

Après avoir remonté pendant plus de trois heures, je compris qu'il serait impossible de revenir avant la nuit, puisque après le fleuve venait un lac, et que la Fréguesia était de l'autre côté.

La nuit approchait quand nous entrâmes dans le lac, mais dans aucune direction on ne pouvait voir la moindre habitation. Miguel paraissait fatigué; cependant rien dans ses manières ne montrait qu'il fût mécontent.

Enfin nous aperçûmes au loin une lueur indécise, puis une autre; c'était le terme du voyage.

Le canot amarré, nous montâmes au milieu d'une vingtaine de cases, dont les propriétaires dormaient sans doute. L'église était au sommet d'une colline.

Le padre, gros garçon réjoui, me reçut fort bien quand je lui eus dit de quelle part je venais. Il possédait un serpent curieux. Il en fit chercher la peau, qui était en assez mauvais état; quant à la tête, elle ne put se retrouver; mais il eut la bonté de m'en donner la peau, en refusant de me la vendre.

Après le dîner, composé de tortue rôtie et d'un poisson très-délicat nommé *arauanà*, le padre me dit que si j'avais le temps de perdre quelques jours, il me conduirait à un grand lac assez près de la Fréguesia, dans lequel les eaux se trouvant sans doute encore basses, je verrais la carcasse du plus grand serpent qui peut-être eût existé. Il avait au moins cent pieds de longueur....

.... Cependant j'étais inquiet de mon canot; je sentais bien vivement l'imprudence que j'avais commise. J'avais voulu faire oublier ma vivacité, j'avais montré à ce monstre de Polycarpe que ma confiance en lui était toujours la même, malgré sa velléité que j'avais cruellement réprimée de se sauver dans les bois. Ce fut sous cette influence et avec cette inquiétude qui de moment en moment augmentait, que je pris congé du padre en le remerciant de sa cordiale hospitalité et du présent qu'il m'avait fait.

Nous nous rembarquâmes, Miguel et moi, à quatre heures du matin, après avoir fait un rouleau de cette peau, qui, sans la tête, avait dix-neuf pieds. C'était déjà fort grand, en comparaison des petits boas du Jardin des plantes.

En remontant le fleuve j'avais, ainsi que le jour du bain aux caïmans, ou celui du gouffre, un pressentiment que je m'efforçai d'écarter. Malgré moi, je frémissais en songeant que peut-être je ne retrouverais plus mon canot.

Je vis de loin une montarie montée par trois femmes. Miguel leur demanda quelque chose que je ne compris pas, et j'entendis dans leur réponse le mot : *macaque*. Elles avaient vu mon canot et les deux singes.

Un quart d'heure après nous étions arrivés.

Les singes se mirent à crier; Polycarpe dormait sans doute. A la place où la veille j'avais attendu étaient assises quatre personnes : un vieillard, un nègre, deux femmes, pour jouir probablement du spectacle que mon désappointement allait leur donner. Polycarpe s'était sauvé.

J'entrai tranquillement dans mon canot et, jetant rapidement les yeux sur les objets les plus précieux que je possédais, j'en fis en quelques secondes l'inventaire. Polycarpe m'avait volé un fusil que j'avais acheté au Pará, ainsi qu'un sabre qui servait à me tailler un chemin au besoin; il m'avait également volé un sac de plomb, de la poudre, des capsules et une boîte dans laquelle j'avais du fil, des aiguilles, des boutons et des ciseaux.

Après tout j'étais heureux d'avoir retrouvé mon canot; la fuite même de Polycarpe me mettait en bonne humeur; et pour que ce misérable apprît combien il s'était trompé en croyant me jouer un mauvais tour, je distribuai de la cachassa à la société, et je fis dire par Miguel que j'étais satisfait d'être débarrassé d'un fainéant bon à rien : je soupçonnai qu'il s'était peut-être réfugié chez ces gens-là. Je dis ensuite adieu aux quatre Indiens et je pris une pagaie, décidé à ne plus la quitter jusqu'à mon arrivée à Obidos. J'allais m'asseoir à l'avant du canot, à côté de Miguel, et je lui dis en riant : *Vamos!* à quoi il me répondit sérieusement : *Vaaoumoous!* et nous descendîmes le Jourouti avec une grande rapidité. A la nuit tombée, nous entrâmes dans l'Amazone. Une heure après nous jetâmes à l'eau notre grosse pierre et nous ne tardâmes pas à nous endormir. Il était temps que je prisse un peu de repos; je me sentais malade et mes forces ne pouvaient me soutenir plus longtemps.

Le jour suivant notre navigation fut facile et rapide : nous mîmes à la voile vers le soir, pour traverser et prendre terre sur une plage où j'avais l'espoir de chasser un peu avant la nuit : mais je parcourus cette plage inconnue sans autre résultat que de me dégourdir les jambes, et nous passâmes la nuit sur le sable.

Le lendemain après avoir pagayé toute la journée nous fîmes des efforts pour atteindre une île opposée au rivage près duquel nous passions : car un orage lointain se préparait, le tonnerre grondait et il nous paraissait impossible de trouver un abri au milieu des arbres arrachés qui de ce côté encombraient les approches de la terre très-avant dans le fleuve. En peu d'instants et avant qu'il nous eût été possible de gagner l'autre bord, la tourmente fondit sur nous; une pluie torrentielle mêlée de grêle nous fit craindre de voir remplir notre canot en peu de temps. Pendant que Miguel faisait couler notre pierre, ancre de salut, de toute la longueur du câble, moi, avec cette panella qui servait à tant d'emplois différents, je me mis à égoutter le canot. Les pauvres singes mêlaient leurs cris aux grondements de la tempête. Les

éclairs, en s'éloignant, nous laissaient dans la plus complète obscurité nous ne parlions pas Quand Miguel eut filé le câble, il prit de son côté un vase pour m'aider à vider l'eau qui nous envahissait entièrement. Ce n'était pas le moment de songer à mon état de faiblesse permanent; si je m étais découragé, si j'avais laissé l'Indien livré à lui-même, il eût peut-être cédé à la fatalité et nous nous serions noyés tous deux infailliblement; mais un blanc travaillait, il fallait l'imiter. Le canot fit un mouvement inattendu, il se jeta sur le côté et nous sentîmes qu'une force irrésistible nous emportait. J'étais alors éloigné de Miguel et à l'autre bout, quand, à la lueur des éclairs, je le vis qui tirait le câble : la pierre l'avait coupé et était restée au fond, nous étions entraînés à la dérive sans aucun moyen de résistance.

Il me serait impossible de dire combien de temps dura cette navigation effrayante : le canot, emporté par le courant et poussé par un vent violent, tournait sur lui-même, sans qu'il fût possible de le diriger, malgré nos efforts, car nous avions repris les pagaies Il vint un moment où nous crûmes apercevoir des terrains à fleur d'eau; mais ils disparaissaient bien vite. Cependant ce signe me donna quelque espoir; je pris la grande perche dont j'avais fait usage avec tant de bonheur le jour du gouffre, et je l'enfonçai dans l'eau, d'abord inutilement, mais je persistai d'autant plus que ma pagaie ne m'était d'aucune utilité: heureusement, car une fois je sentis le fond. Je poussai un cri de joie en appelant Miguel. Nous fîmes alors tous nos effors pour assujettir cette perche en pesant dessus, et notre canot s'arrêta un instant. Nos efforts réunis firent entrer plus avant cette perche, notre seule espérance; la nuit entière se passa dans cette situation, et le jour nous trouva tous deux la tenant convulsivement entre nos bras.

Le danger avait à peu près disparu, mais le vent était encore très-fort; nous tînmes conseil sur ce qu'il y avait à faire, car le jour nous permettait de voir où nous étions. Le bonheur nous avait fait rencontrer une des îles nouvellement sorties des eaux; et si nous avions pu nous défendre contre la force du vent et du courant, c'est que nous avions été abrités par une partie élevée qui brisant les lames, les avait détournées et empêchées de remplir le canot pendant que nous pesions sur la perche.

Comme il n'y avait pas d'abri commode au milieu de ces terrains inégaux et de ces chenaux, nous résolûmes d'aller descendre dans une île qui paraissait éloignée de deux lieues et dont on voyait alors la plage blanche. Nous quittâmes notre abri et, en peu de temps, poussés par ce vent dont nous pouvions nous servir maintenant, nous touchâmes à une belle plaine de sable.

Le soleil était déjà si chaud que pour arriver sous de grands arbres où je voulais me reposer, je fus obligé de courir afin de n'avoir pas les pieds brûlés. Miguel, sur mon ordre, s'empressa de me donner un gros morceau du piroroco acheté à Villabella et un couiplein de farine, — mon biscuit était terminé depuis longtemps; — il m'apporta également du sel, de l'huile rance et des limons dont je me servais en place de vinaigre. Je partageai fraternellement avec lui ces raffinements gastronomiques, puis nous nous étendîmes sur le sable, où nous restâmes couchés une partie de la journée Miguel y eût volontiers passé la nuit, et j'en aurais fait autant, mais j'avais hâte d'en finir avec cette navigation, qui d'ailleurs n'avait plus d'intérêt pour moi. Je ne désirais plus qu'une chose : trouver une autre plage et faire quelques clichés; puis j'emballerais tout, et je n'aurais plus d'autres préoccupations que de faire porter au bateau à vapeur mes malles fermées.

Le temps était redevenu calme, la lune nous éclairait; de gros poissons jouant sous l'eau faisaient peur à mes singes. De demi-heure en demi-heure, chacun à notre tour, nous vidions l'eau du canot; c'était encore une raison de plus pour arriver. Il fallait bien d'ailleurs prendre le parti de recourir désormais au bateau à vapeur : je n'avais plus Polycarpe; Miguel n'était engagé que pour Obidos; et en supposant que j'eusse voulu arriver au Pará malgré les dangers de la baie de Marajo, il m'eût été impossible de me procurer d'autres rameurs.

Au point du jour nous touchâmes, par un bonheur inattendu, à une de ces plaines immenses coupées par de grandes flaques d'eau. Je fis bien vite mes préparatifs pour photographier; mais le soleil allait plus vite encore, et quand j'eus installé ma tente, la chaleur était déjà si forte que je fus forcé de faire mes expériences dans un état complet de nudité; j'y gagnai, malgré l'habitude que j'avais prise d'être souvent dans cet état, d'avoir au bout de quelques jours, non-seulement la peau, mais des lambeaux de chair enlevés par un terrible coup de soleil qui n'avait épargné aucune partie de mon corps.

Je ne pus réussir à rien! La cause en était-elle dans la tourmente des nuit précédentes? l'affreux Polycarpe avait-il, par un mélange, dénaturé quelqu'un de mes produits chimiques? Toujours est-il que je me décidai à plier tout de bon mes bagages. Ma campagne était finie. Je laissai Miguel ramer seul, et je fis de mon côté mes paquets.

La nuit venue, mon compagnon s'était endormi, laissant au courant le soin de nous emporter; mais moi je veillais. Tout le jour le vent avait varié; quand, vers dix heures, il devint favorable, j'eus beaucoup de peine à éveiller Miguel et à lui faire orienter la voile.

Ce brave homme, après M. Benoît, qui se méprenait toujours, après l'affreux Polycarpe, qui voulait toujours se méprendre à ce que je disais, était bien l'Indien le plus lent, le plus difficile à émouvoir. Il fallait beaucoup de temps pour que tout fût prêt, et à mon *vamos* ordinaire, il répondit, quand le vent eut enflé la voile, par un *vaaoumoous* infiniment plus prolongé que les autres, ce qui ne me donna qu'une confiance médiocre, et me força de veiller sérieusement à la manœuvre.

Au lever du soleil le vent changea encore; il fallut louvoyer, et le jour se passa sans qu'il me fût possible de donner un seul coup de crayon, le seul de mes travaux qui ne donnât pas de grands embarras et qui fût

praticable lorsque j'étais forcé de renfermer les instruments de mes autres branches d'industrie.

Dans la nuit, le vent redevint favorable; j'éveillai encore Miguel avec peine, et nous installâmes la voile, en prononçant, chacun à notre manière, le mot *vamos*.

Le lendemain, nous accostâmes à Obidos.

Nous attachâmes le canot près de terre, à côté de plusieurs autres. J'étais indécis si je devais m'habiller et aller faire des visites, et je cherchais dans ma tête de bonnes raisons à me donner pour me dispenser de cette atroce corvée. On attendait le bateau à vapeur pour le lendemain, je n'avais pas besoin de faire de connaissances. Mais il s'agissait d'une chose bien autrement importante, de me séparer de mon canot, puisque je ne pouvais le conduire au Pará.

En ce moment, une vieille mulâtresse sautant de canot en canot, vint s'asseoir dans celui qui était à côté du mien et me demanda s'il était à vendre, ajoutant que dans ce cas elle irait chercher son maître pour qu'il s'entendît avec moi. Cela tombait à merveille, et je n'eus garde de manquer une pareille occasion. Effectivement, un quart d'heure après le départ de la vieille, un gros marchand portugais vint à son tour s'asseoir devant moi et me demanda le prix



Obidos.

de mon canot, ou plutôt il m'offrit une somme telle que je n'avais à perdre que trente francs. J'acceptai bien vite ce marché très-bon pour tous deux; car, si je me trouvai débarrassé d'un canot dont je n'aurais su que faire, de son côté mon acheteur faisait une affaire excellente : les bois du haut Amazone sont très-estimés, et c'est probablement ce qui avait fait mettre la vieille mulâtresse en embuscade quand on m'avait aperçu de loin. Je ne conservai que ma voile, destinée à envelopper les objets pour lesquels je n'avais pas de caisses....

.... Quand il fallut embarquer mes deux singes sur le bateau à vapeur, ce fut très-difficile : ces malheureux sauvages, habitués aux solitudes, poussaient des cris perçants et s'accrochaient de tous côtés. J'étais souffrant : on pendit de suite mon hamac, et j'y restai couché tout le temps du trajet jusqu'à Pará, où je fus retenu par la fièvre pendant plus d'un mois. Mon voyage au Brésil était terminé.

Un jour j'appris qu'il y avait au mouillage un petit navire américain chargé de caoutchouc. Je voulus profiter de l'occasion pour parcourir rapidement les États-Unis avant de rentrer en France. Je fis donc retenir mon passage, et je pris congé de mon hôte, M. Leduc, et des autres Français qui m'avaient si bien accueilli. Ces messieurs m'accompagnèrent à bord du *Frederico-Domingo* et ne me quittèrent qu'au dernier moment.

BIARD.



Le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1854 à 1861.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE

1861

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT. — DESSINS DE HADAMARD D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

I

Dans le mouvement d'émulation qui pousse à l'envi les grandes nations de l'Europe à l'étude approfondie de toutes les contrées et de tous les peuples du globe, dans cet esprit d'investigation si actif et si fécond qui associe la science aux préoccupations mêmes de la politique et du commerce, et qui couvre d'explorateurs les continents

et les mers, l'Afrique a eu, depuis vingt ans, la plus large part. C'est là qu'étaient naguère encore les plus grandes lacunes de la carte du monde; c'est là aussi qu'ont eu lieu les plus grandes découvertes. Au nord de l'équateur, le bassin du haut Nil a été reconnu, pour la première fois, sur une étendue de deux mois de marche au-dessus de Khartoum, en même temps que la mémorable expédition de Barth et de ses compagnons ajoutait prodigieusement à nos connaissances sur la vaste région du Soudan; dans la partie australe du continent, les reconnaissances et les explorations du docteur Krapf, de David Livingstone, de Ladislaüs Magyar, du capitaine Burton, du lieutenant Speke et de leurs nombreux émules, ont apporté à l'Europe des notions certaines sur une immense étendue de pays inconnus. Ces grandes découvertes, accomplies coup sur coup dans l'espace de quelques années, continuent en quelque sorte et complètent l'œuvre du seizième siècle; elles ont de plus ce que n'avaient pas les anciennes explorations, la précision scientifique. Au seizième siècle, à cette époque de croyance et d'enthousiasme, de tels voyages au cœur des pays éthiopiens auraient excité une curiosité universelle, et le nom des voyageurs aurait été dans toutes les bouches. Aujourd'hui, chez nous du moins, la gloire populaire s'attache plus difficilement à de telles entreprises; mais elles n'en resteront pas moins pour la postérité une des grandeurs du dix-neuvième siècle, et un de nos impérissables titres dans l'histoire de l'esprit humain.

II

La recherche des sources du Nil.

Il y a bien des siècles que le problème des sources du Nil est soulevé. Ce grand fleuve sortant des profondeurs d'une région inconnue, et, dans son cours d'une longueur infinie, traversant les arides solitudes de l'Éthiopie avant de venir fertiliser l'Égypte, a dans tous les temps frappé l'imagination des hommes. *Chercher les sources du Nil* était devenu, pour les anciens, une expression proverbiale désignant une chose à peu près impossible. Plusieurs princes la tentèrent; aucun n'y atteignit. Les explorateurs anciens qui pénétrèrent le plus avant dans la haute région du fleuve sont les envoyés de l'empereur Néron, environ soixante ans après la naissance de Jésus-Christ. Ils remontèrent, à partir de Méroé, jusqu'à d'immenses marais du milieu desquels le fleuve semblait sortir. Ce trait caractéristique, qui a été retrouvé de nos jours, atteste la véracité des envoyés de l'empereur romain, en même temps qu'il nous fait connaître le point précis où ils s'arrêtèrent.

Ces marais, qui ont plus de quatre-vingts lieues d'étendue en remontant le fleuve, commencent vers le neuvième degré de latitude nord, à huit cents milles romains environ, ou douze cents kilomètres au-dessus de la ville royale de Méroé. Cette distance seule indique une tentative sérieuse. Nul depuis ne la renouvela. Les notions que le géographe Ptolémée consigna dans ses Tables, au commencement du deuxième siècle, et que répétèrent plus tard les auteurs arabes, avaient été recueillies par des marchands égyptiens sur la côte orientale d'Afrique, de la bouche des gens de l'intérieur. On parlait de grands lacs d'où sortaient plusieurs rivières qui allaient former la tête du fleuve. Ces notions, quoique vagues, paraissent exactes au fond; en ce moment encore les nôtres ne sont guère plus précises.

Mais nous touchons, tout permet de l'espérer, à l'heure où l'Europe va connaître le dernier mot de cette vieille énigme. Les entreprises sérieuses qui en poursuivent la solution datent de 1840. L'honneur en revient à Méhémet-Ali, le grand réformateur de l'Égypte. Accessible aux bonnes directions des conseillers français, qu'il aimait à consulter, et prompt à entreprendre tout ce qui pouvait grandir son nom en Europe, il aspira à la gloire d'une découverte que des princes puissants avaient inutilement tentée. Une expédition s'organisa pour remonter le fleuve jusqu'à ses sources. C'était, je l'ai dit, en 1840. Le Nil se forme à Khartoum (la capitale actuelle de la haute Nubie, ou, selon la dénomination officielle, du Soudan égyptien), de la réunion de deux grandes rivières. L'une, le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, vient de l'Abyssinie: c'est un affluent; l'autre, le Bahr-el-Abyad ou fleuve Blanc, a de tout temps été regardée par les indigènes comme la branche principale, comme le corps même du fleuve.

C'était celle-là qu'on avait à remonter en se portant au sud. Khartoum est située par quinze degrés et demi de latitude nord; vers le neuvième degré on rencontra les marais qu'avaient signalés les explorateurs de Néron, et que nul voyageur n'avait revus depuis. On franchit à grand'peine cette triste région, à travers laquelle les eaux embarrassées du fleuve s'avancent lourdement et comme à regret, et l'on parvint ainsi jusqu'à un lieu appelé Gondokoro, dans le pays des Baris, entre le cinquième et le quatrième degré. On ne put aller au delà. On se trouvait à l'époque des basses eaux, et des barrières de rochers qui coupent ici le lit de la rivière rendaient impossible toute navigation ultérieure.

Quoiqu'elle n'eût pas atteint le but, cette exploration était un grand pas. La seule relation circonstanciée que l'on en ait a été publiée par un médecin allemand, le docteur Ferdinand Werne, que le hasard y avait associé. On avait, pour la première fois, reconnu le cours du fleuve Blanc sur une très-grande étendue, et l'on rendait ainsi comparativement faciles les expéditions à venir. Plusieurs eurent lieu dans le cours des années suivantes; mais, par une raison ou par une autre, aucune n'a pu dépasser de beaucoup Gondokoro, où fut fondée une mission catholique, qui a été depuis abandonnée. Des voyages fréquents ont été faits entre Khartoum et ce point extrême, et ces voyages ont été l'occasion de quelques publications plus ou moins étendues, parmi lesquelles il faut distinguer une notice du révérend père Knoblecher, supérieur de la mission de Gondokoro (1851), et un volume de M. Brun-Rollet (1855). Bien que ce dernier ne fût pas à vrai dire un voyageur, mais seulement un trafiquant en gomme et en ivoire, son livre n'en renferme pas moins des observations instructives, surtout pour la

connaissance des tribus. Au tota., on a maintenant de bonnes notions sur le cours du fleuve au-dessus de Khartoum et sur plusieurs de ses affluents. Mais sur les sources mêmes et les territoires où elles sont situées, on n'a recueilli encore aucune information précise.

C'est vers cette dernière conquête que se sont tournés tous les efforts. Plusieurs explorateurs y aspirent en ce moment. Qui arrivera le premier au but? Qui aura le premier la gloire de planter sur la source du grand fleuve le drapeau de l'Europe? Ici encore la France et l'Angleterre se retrouvent en présence dans cette lutte d'honneur scientifique.

Un de nos compatriotes, jeune, instruit, plein de zèle, inconnu encore, mais brûlant de se signaler par une découverte d'éclat, reçut, il y a deux ans, la mission de remonter le Bahr-el-Abyad à la recherche des sources. C'était M. Lejean. La pensée de cette mission presque confidentielle, tant les dispositions en avaient été tenues secrètes, partait, dit-on, d'une très-haute initiative. Malheureusement ce secret même, en restreignant les informations préparatoires, a compromis le succès de l'expédition et contribué sans doute à son avortement final. Les difficultés de l'entreprise ont dépassé les forces du voyageur. M. Lejean était allé au Soudan égyptien par la mer Rouge et Souâkïn. Après avoir été retenu longtemps à Khartoum, d'où il fit une excursion au Khordofan, il put enfin, au mois de décembre dernier, s'embarquer pour remonter le fleuve. Mais il n'a pu dépasser Gondokoro. Malade, épuisé, à bout de forces et peut-être de moyens, il lui a fallu revenir à Khartoum, et de là regagner la France, où il est de retour depuis quatre mois. Sa tentative aura été sans résultat pour la solution du grand problème, mais non sans quelque fruit, nous l'espérons, pour l'étude des contrées intermédiaires. Il prépare, dit-on, une relation de ses courses dans la haute Nubie et le Soudan, qui ne peut qu'ajouter aux informations des précédents explorateurs.

La fâcheuse issue du voyage de M. Lejean ne nous enlève pas tout espoir que la France aura sa part dans la reconnaissance finale de la région des sources. Un de nos compatriotes, le docteur Peney, qui réside à Khartoum depuis quinze ans comme chef du service médical égyptien, nourrissait dès longtemps la pensée d'une exploration des régions supérieures. Parfaitement acclimaté, familiarisé avec les indigènes et avec le pays, bien préparé d'ailleurs par une sérieuse étude des conditions d'une telle entreprise, il réunissait les meilleures chances de réussite. Il obtint enfin du gouvernement du Caire, dans l'automne de 1860, l'autorisation et les moyens de tenter l'expédition. Un petit steamer, construit pour la navigation du fleuve, fut mis à sa disposition. Parti de Khartoum vers le 15 décembre, le docteur Peney était à Gondokoro au milieu de février. Une lettre reçue de lui à la date du 20 mai nous apprend qu'il avait fait une excursion d'essai aux cataractes, ou plutôt aux rapides qui ferment le fleuve à une ou deux journées plus haut, et qu'il avait reconnu qu'il lui faudrait attendre la saison des crues pour franchir cet obstacle. Il s'était avancé dans cette excursion à peu près d'un degré au sud de Gondokoro. Les rapides portent le nom de Makédo. Même à cette époque des basses eaux, la rivière, immédiatement au-dessous des rapides, a seize pieds de profondeur moyenne et une largeur de quarante-cinq mètres. Quand on a dépassé les rochers de Makédo, la rivière, d'après les informations qui furent données à M. Peney, s'étend en largeur et devient très-profonde. Tout ceci indique un courant déjà bien éloigné de ses sources. Le docteur comptait poursuivre sérieusement son voyage au sud, par delà les cataractes, au mois de juillet, temps où les eaux sont à leur point le plus haut. En attendant, il avait fait des observations propres à fixer la position de Gondokoro en longitude (détermination laissée fort incertaine par les observations antérieures), et, à la date précitée, il recueillait toutes les informations possibles sur les territoires avoisinants[1].

III

Sans être enveloppée de l'inutile mystère dont on a voulu, au début, entourer la tentative de M. Lejean, celle du docteur Peney a été préparée et conduite sans retentissement, sans emboucher d'avance les mille trompettes de la renommée. Il n'en a pas été ainsi de l'expédition anglaise en cours d'exécution. Nous lui souhaitons sincèrement, au nom de la science, tout l'éclat qui peut accompagner le succès; mais dans tous les cas, dût-elle aussi ne pas aboutir, elle aura eu d'avance celui qu'une immense publicité peut donner à une entreprise scientifique.

Il faut convenir aussi que les préparatifs en ont été faits sur une échelle inusitée. Le lieutenant (aujourd'hui capitaine) Speke, qui en a la conduite, était, il y a trois ans, le compagnon du capitaine Burton dans l'expédition aux grands lacs de l'Afrique australe. Cette expédition de 1858 est connue par une double relation du capitaine Burton, et une excellente traduction française la rendra populaire chez nous comme elle l'est en Angleterre.

Il faut remonter jusqu'en 1848 pour trouver la première origine des explorations anglaises de l'Afrique australe, qui ont préparé et motivé l'expédition actuelle du capitaine Speke. Le révérend docteur Krapf, missionnaire anglican d'origine allemande, après avoir résidé pendant plusieurs années dans les districts méridionaux de l'Abyssinie, vint fonder, en 1844, un établissement missionnaire près de Mombaz, sur la côte de Zanguebar, à quatre degrés au sud de l'équateur. Sans être un savant ni un explorateur de profession (son caractère religieux lui imposait d'autres devoirs), c'est un homme éclairé, bon observateur, zélé pour l'avancement des découvertes géographiques, et particulièrement doué pour l'étude comparative des idiomes africains. Il eut pour compagnon de travaux dans sa mission de Rabbaï M'pia (c'est le nom de leur établissement de Mombaz) un missionnaire de la même église, le révérend Reb-

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mor inopinée de M. Peney, décédé à Khartoum.


AFRIQUE
Centrale.
Décembre 186
Kilomètres
Dressé par A. Vuillemin.
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42
ARABIE
GOLFE D'ADEN
I. Socotora
C. Guardafui
SOUDAN
DAR-FOUR
Khartoum
El Obeid
ABYSSINIE
Gondar
SOMAL
Magadoxo
RÉGION INEXPLORÉE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
Golfe de Bénin
I. Fernando Po
Camerones
ANZICO
CONGO
St Paul de Loanda
Benguela
LONDA
Ujiji
L. Tanganyka
UNYAMUEZI
UKAMBANI
Zanzibar
Quiloa
Pes Comores
MOZAMBIQUE
Mozambique
CANAL DE MOZAMBIQUE
MADAGASCAR
Tananarive
Pes Seychelles
Pes Amirantes
MAKOLOLO
MATÉBÉLÉ
OVAMPO
DAMARAS
Ongova
Tchewa
Makoua
Nyassa
Mt Kénia
Mt Kilimandjaro
Matiamvo
Marungu
Bénin
Yarriba
Kano
Sokoto
Gando
Katchena
Kouka
L. Tchad
Mao
Quara
Ronga
Andoma
Mara
Adamova
Kottofo
Tikar
Wukari
Gondokoro
Kaffa
Gurague
Limmu
Innarea
Lunda
Balobale
Barotse
Cangueta
Ambriz
Loango
Mosongo
Fans
Ajingi
C. Lopez
I. Annobon
I. St Thomas
I. du Prince
Brava
Marka
Berbera
Zeylah
Tadjoura
Moka
Aden
Tigré
Amhara
Adal
Kouka
Jacoba
Dora
Bauchi
Dar Ming
Nyam-Nyams (Anthropophages)
Usukuma
Utakama
Masai
Uzaramo
Mongao
Kisanga
Ibo
Mosuril
Angoxa
Zumbo
Tete
Sena
Quilimane
Luabo
Banyai
Ondonga
Debabé
Mossamedes
Huila
Bihé
Cassange
Kiburi
Ulenga
L. Albabra
I. Providence
I. Juan de Nova
I. Galega
C. d'Ambre
I. Ste Marie
Mahabou
C. Delgado
Pemba
Monfia
Mombas
Melinda
Djob
Ras el Assouad
Ras Hafoun

mann, qui est Suisse de naissance. Les premières années de l'installation furent consacrées à une suite d'excursions chez les populations environnantes, jusqu'à de longues distances dans l'intérieur. Ces excursions nous ont valu une masse considérable de renseignements du plus haut intérêt sur des pays jusque-là complétement inexplorés, et sur une foule de tribus dont les noms mêmes, pour la plupart, étaient inconnus ; mais ce qui fixa surtout, il y a douze ans, l'attention et le vif intérêt du monde savant, fut l'annonce de la double découverte de deux montagnes couronnées de neiges éternelles, l'une presque sous l'équateur, l'autre à quelques degrés plus au sud, toutes deux sous le même méridien, à deux ou trois cents milles anglais de la côte. Des théoriciens et des esprits contradicteurs comme il y en a partout voulurent contester la réalité de ces découvertes, comme si l'Amérique n'avait pas aussi ses glaciers éternels sous les feux de la ligne ; mais les informations et les observations plusieurs fois renouvelées des deux missionnaires étaient trop formelles, quoique les circonstances ne leur eussent pas permis de gravir eux-mêmes les deux pics, pour qu'un esprit raisonnable pût garder le moindre doute. L'existence des montagnes neigeuses de Kilimandjaro et de Kénia est restée un fait acquis à la science.



Le lieutenant Lambert, voyageur français dans le Fouta-Djalon (voy. livr. 76 et 77).

Les deux missionnaires de Rabbaï avaient aussi recueilli dans le cours de leurs excursions parmi les indigènes, de nombreux rapports qui s'accordaient à mentionner un lac immense situé plus avant dans l'intérieur, au cœur même du continent. Ces rapports pouvaient être sans doute empreints d'exagération, mais ils étaient trop concordants et venaient de sources trop différentes pour ne pas avoir un fond de vérité ; on se rappelait d'ailleurs que des indications analogues furent autrefois recueillies par les Portugais, et que ces grands lacs intérieurs de l'Afrique du sud ont figuré sur les anciennes cartes.

Aujourd'hui de vagues informations ne suffisent plus à notre besoin de notions positives. Ce trait caractéristique de la configuration de l'Afrique australe appelait une

vérification scientifique. L'attention de la Société de géographie de Londres s'arrêta sur ce sujet; une expédition fut décidée.

Le lieutenant Burton s'offrit pour cette expédition, et son offre fut la bienvenue. Connu déjà depuis plusieurs années par d'importants voyages et de remarquables publications sur l'Inde, l'Arabie et l'Afrique orientale; esprit à la fois entreprenant et prudent, alliant la bravoure qui affronte le péril à l'adresse qui le détourne, l'entrain qui excite au sang-froid qui impose; tour à tour investigateur savant, observateur profond, narrateur plein de trait et d'humour; rompu d'ailleurs au climat des tropiques et parlant l'arabe comme un Bédouin, Burton était l'homme de l'entreprise. Il s'y associa le lieutenant Speke, qui déjà l'avait secondé dans une de ses courses précédentes. Je ne sais quelle question d'amour-propre les a depuis divisés; mais leur réunion dans ce voyage aux grands lacs a été grandement profitable à la science.

Les deux explorateurs, accompagnés d'une troupe de porteurs qui leur formait une escorte, quittèrent Zanzibar dans les premiers jours de juin 1857 et prirent leur direction droit à l'ouest, à travers un pays richement accidenté. Après avoir surmonté des obstacles de plus d'une sorte, ils atteignirent le grand lac, objet principal de leur recherche, vers la fin de mars 1858. Près de huit mois, dont cinq de marche effective, avaient été employés à cette traversée pleine d'incidents, quoique l'intervalle direct du lac à la côte ne soit que de cinq cent quarante milles géographiques (on sait que le mille géographique est la soixantième partie du degré), et que la route parcourue, avec toutes ses sinuosités, ne représente guère qu'un développement de huit cents milles, c'est-à-dire moins de trois cent cinquante de nos lieues communes, ou environ quinze cents kilomètres. Le nom du lac, parmi les indigènes, est Tanganiyika. Burton, qui l'a exploré en partie, estime que sa longueur est de deux cent cinquante milles (environ cent lieues), et sa largeur de trente à trente-cinq milles. Jusqu'à présent on ne lui connait pas d'écoulement extérieur.

Le retour fut marqué par une autre exploration non moins importante; celle-ci appartient tout entière au lieutenant Speke. Pendant que Burton, brisé par la fièvre, était retenu dans un village à deux mois du grand lac, Speke résolut d'entreprendre une excursion dans le nord, vers un autre lac dont parlaient les marchands arabes. On y arriva en vingt-cinq jours de marche directement au nord, la moyenne des journées étant de sept à huit milles, ou environ trois lieues. Ce lac, que les indigènes désignent communément sous le nom de Nyanza (qui est une appellation générique), et auquel le voyageur voulut donner le nom de sa souveraine, la reine Victoria, aurait, d'après les rapports des noirs, une extension considérable vers le nord; mais Speke n'en vit que l'extrémité méridionale, qui est à deux degrés vingt-quatre minutes au sud de l'équateur, d'après ses observations. Pour la hauteur au-dessus de l'Océan, le baromètre accusa trois mille sept cent cinquante pieds anglais (onze cent quarante-deux mètres). Le Nyanza n'est pas encaissé comme le Tanganiyika, dans un bassin profondément escarpé; ses bords sont plats, et il doit être sujet, comme le Tchad, à de grandes variations.

IV

La reconnaissance du Nyanza par le lieutenant Speke est un fait d'une grande importance dans l'histoire des explorations de l'Afrique centrale ; c'est le point de départ de la recherche des sources du Nil par le sud.

Entre la partie reconnue du Nyanza, par deux degrés et demi de latitude australe, et la station du Gondokoro sur le haut du fleuve Blanc, par quatre degrés et demi (un peu plus ou moins) de latitude nord, l'intervalle n'est au plus que de sept degrés; et c'est nécessairement dans cet intervalle que naissent les rivières, quelles qu'elles soient, dont la réunion forme le Nil. De plus, Speke calculait par estime que le Nyanza devait se trouver à peu près sous le même méridien que Gondokoro, et différents rapports affirmant qu'une grande rivière sort du lac et prend sa direction au nord, le voyageur en concluait que, conformément aux données anciennes recueillies par Ptolémée, la tête principale du Nil est au Nyanza. Toutes ces inductions sont fort incertaines; ce qui ne l'est pas, c'est l'importance des découvertes auxquelles doit conduire l'exploration de cette zone inconnue de sept degrés de largeur que partage la ligne équinoxiale. Là est la solution finale de tous les problèmes qui restent encore inéclaircis. Au point où en sont arrivées les explorations accomplies, celle-ci ne saurait présenter de difficultés sérieuses; ce n'est plus qu'une affaire de persévérance et de temps.

Telles étaient les réflexions du lieutenant Speke en laissant errer sa pensée sur l'horizon inconnu où allait devant lui se perdre le Nyanza. Il ne pouvait pousser plus loin sa reconnaissance; il lui fallait rejoindre Burton et le reste de l'expédition. Mais dès lors il avait résolu de reprendre plus tard et d'achever cette exploration décisive.

C'est ce projet qu'il réalise aujourd'hui. La Société de géographie de Londres et le gouvernement anglais y ont pourvu de concert par un subside très-considérable, — au delà de cent mille francs. C'est une justice qu'il faut rendre à nos voisins, que lorsqu'une entreprise comme celle-ci se présente, qui promet à la fois de servir la science, d'ouvrir de nouvelles perspectives commerciales, ou même seulement de jeter un nouvel éclat sur le nom anglais, ils ne se bornent pas, comme on le fait trop souvent ailleurs, à des vœux platoniques ou à d'insuffisants secours : ils assurent largement et promptement les moyens d'exécution.

Le capitaine Speke a quitté Londres vers le milieu de l'année dernière, ayant cette fois pour second un autre officier de l'armée des Indes, le capitaine Grant. Burton avait voulu goûter le repos de la vie privée, et, en guise de délassement, il faisait pendant ce temps une excursion au Far-West américain, jusque chez les Mormons. MM. Speke et Grant ont gagné Zanzibar par la voie du Cap. Une expédition très-nombreuse, une

véritable caravane, a été organisée à grands frais, et les deux voyageurs sont partis de Zanzibar à la fin d'octobre 1860. Les dernières nouvelles connues que l'on a d'eux sont datées du 12 décembre; la caravane était arrivée au pays d'Ugogo.

Speke reprend ainsi la route qu'il a parcourue en 1858. Son plan est de revenir au Nyanza, et de partir du point où il a dû s'arrêter dans sa première expédition pour gagner de là Gondokoro en explorant le pays intermédiaire.

Pour assurer davantage encore la réussite de ce plan, d'autres dispositions ont été prises.

V

Un Anglais nommé John Petherick, qui vint, il y a seize ans, offrir ses services à Méhémet-Ali comme ingénieur des mines, et qui depuis 1846 s'est établi à Khartoum pour y faire la traite des gommes et de l'ivoire, a depuis lors entrepris pour ce dernier objet un assez grand nombre de courses dans les hautes régions du fleuve. Dénué, malgré son titre d'ingénieur, de tout moyen d'observations scientifiques (c'est lui-même qui nous l'apprend), et très-probablement n'ayant jamais tourné ses vues de ce côté, il a fait, ni plus ni moins, durant ses diverses excursions, ce qu'ont fait tous les Européens qui se sont adonnés au même trafic dans le Soudan égyptien : il s'est enquis des différents peuples et des tribus du haut pays, de la situation de leur territoire, de son accès plus ou moins facile, de leurs habitudes, de leurs dispositions, de leurs rapports avec les populations environnantes, toutes choses dont il importe au traitant d'être exactement informé. Dans une contrée aussi neuve pour nous, ces sortes de renseignements n'en sont pas moins d'un grand intérêt: ce sont les premiers jalons plantés sur un terrain vierge, pour en préparer l'accès aux véritables explorateurs. Un volume publié il y a six ans par un des collègues de M. John Petherick, le Savoisien Brun-Rollet, nous a donné la mesure de ce qu'on doit attendre de ces sortes de publications[1]. M. Petherick, lui aussi, pensa (et non sans raison) que la publication de ses notes pourrait être utile; dans un voyage qu'il fit à Londres en 1860, il en communiqua quelques-unes à la Société de géographie, laquelle, naturellement, l'encouragea dans son projet de publicité. Ses matériaux, toutefois, n'étaient pas bien nombreux, et n'auraient fait qu'un mince volume; mais les libraires anglais sont particulièrement experts en ces matières. Un nombre convenable de chapitres préliminaires, étrangers au sujet, il est vrai, mais qui avaient, à défaut d'autre utilité, celle d'amener le volume à point; un titre sonore[2], force réclames longtemps avant l'apparition du livre, afin d'éveiller la curiosité et de poser l'auteur et son ouvrage, force réclames après pour affirmer le succès, et la chose est faite. C'est le procédé ordinaire.

1. *Le Nil Blanc et le Soudan*. Paris, 1855, un volume in-8°.
2. *Egypt, the Soudan and Central Africa, with explorations from Khartoum on the White Nil to the regions of the equator*. By J. Petherick. London, 1861, un volume.

Nous sommes d'ailleurs bien loin d'imputer à M. Petherick lui-même ces habiletés dont il y a peut-être quelque naïveté de s'émouvoir encore; d'autant plus que parmi des assertions plus que hasardées, telles que l'idée où est l'auteur qu'il s'est avancé jusqu'à l'équateur, le livre renferme des informations neuves et réellement instructives. Avant lui, tous les renseignements qu'on nous a donnés sur ces hautes régions ne s'éloignaient guère du Nil Blanc; le premier il s'est ouvert une nouvelle route à l'ouest du fleuve. Il nous a fait ainsi connaître de nouvelles tribus et de nouveaux territoires; on lui doit les premières notions un peu précises sur un lac d'une assez grande étendue, le Bahr-el-Ghazal, qui se déverse dans le fleuve Blanc vers le neuvième parallèle, et qui lui-même reçoit des rivières considérables. Ce sont là des titres suffisants pour donner aux notes de M. Petherick une place estimable parmi les modernes relations des explorateurs africains.

Une place plus élevée peut-être lui est ouverte dans les prochaines explorations du capitaine Speke, à laquelle il est appelé à concourir.

Comme on a prévu qu'après une marche de dix mois au moins à travers l'Afrique australe, le capitaine Speke et sa caravane, en admettant qu'aucun accident imprévu ne leur vienne à la traverse, arriveraient probablement à Gondokoro dans un état de grand épuisement, on a jugé utile de préparer à l'expédition un ravitaillement et de nouvelles forces pour la dernière partie de ses travaux. M. Petherick s'est offert pour cet objet, et ses services ont été agréés. Il a reçu une somme importante pour se procurer à Khartoum un petit bateau à vapeur muni des provisions nécessaires, avec lequel il remontera le fleuve Blanc à la rencontre du capitaine Ses instructions lui prescrivaient de prendre ses mesures pour arriver à Gondokoro dans les premiers jours d'octobre, Speke, selon ses prévisions, devant atteindre ce point vers la même époque. Il se peut donc qu'à l'heure qu'il est[1] les voyageurs se soient rejoints, et que le problème depuis si longtemps soulevé soit résolu. Il serait toutefois hasardeux de compter que les prévisions tracées dans le cabinet se réalisent à jour fixe; de pareils voyages sont sujets à trop d'imprévu. Dans tous les cas, les nouvelles de ce qui se passait à Gondokoro au mois d'octobre demandant quatre mois au moins avant de parvenir en Europe, on n'y peut guère compter avant le mois de février prochain. M. Petherick doit attendre l'expédition du sud pendant un temps déterminé. Si le capitaine Speke le rejoint, on avisera, selon les circonstances, aux recherches ultérieures.

VI

Il se pourrait qu'indépendamment de M. Petherick, du capitaine Speke et du docteur Peney, un quatrième voyageur, et peut-être un cinquième, se trouvassent aussi transportés sur le même champ d'explorations. L'ur

1. Ces lignes ont été écrites au milieu d'octobre.

de ces nouveaux compétiteurs à la gloire et aux dangers des explorations équatoriales est le docteur Krapf. Sur le point de quitter encore une fois l'Europe pour retourner aux plages orientales de l'Afrique, sa patrie d'adoption, l'infatigable missionnaire nous écrivait, il y a quelques mois : « Avant de songer au voyage du Kaffa par la côte d'Azanie, il faudra essayer d'une ligne de route, qui, partant du Djob, conduirait dans l'intérieur en poussant droit à l'ouest, ou en s'élevant légèrement au nord. Cette route, sans aucun doute, devra aboutir aux sources orientales du fleuve Blanc. Les tribus de la côte parlent d'un lac d'où sortiraient le Nil et le Djob ; ceci nous indique au moins une ligne de partage des eaux. »

Le Djob est une grande rivière que l'on peut voir sur la carte débouchant à la côte orientale jusque sous l'équateur. Il est indubitable qu'une ligne de route telle que



Edouard Vogel, voyageur allemand.

celle dont parle le docteur Krapf, qui partira soit de l'embouchure du Djob, soit de Monbaz (à quatre degrés plus au sud), pour se porter plus ou moins directement à l'ouest, sera non-seulement de beaucoup plus courte pour arriver à la région des sources, mais aussi la plus facile. C'est un point de départ que dans un travail spécial nous avons signalé le premier il y a longtemps déjà; comme il s'agit ici, en définitive, d'arriver le plus vite possible aux territoires inexplorés, la route la plus courte est évidemment la meilleure. Au point de vue du temps et de l'économie, elle eût été certainement très-préférable à celle qu'a reprise le capitaine Speke. Elle aurait relié le Kilimandjaro au Nyanza.

L'autre voyageur est le baron de Decken. Né à Hambourg comme le docteur Barth, M. de Decken a quitté l'an dernier sa patrie et une belle position dans le monde pour aller prendre rang dans la glorieuse phalange des explorateurs africains. Après avoir inutilement tenté de

s'organiser une expédition pour l'intérieur en partant de Zanzibar ou de Kiloa[1], il est remonté jusqu'à Monbaz (à deux degrés au nord de Zanzibar), où il a recueilli de la bouche du R. Rebmann (l'ancien compagnon du docteur Krapf) d'utiles informations. De Monbaz il était revenu à Zanzibar au commencement du mois de mars dernier, avec l'intention de se diriger sur le Kilimandjaro, et de là vers l'intérieur, aussitôt après la saison des pluies.

VII

Expédition Heuglin au Soudan oriental.

Cet historique des expéditions actuelles à la recherche des sources du Nil nous a demandé quelque espace ; c'est que la solution de cet antique problème, et de bien des questions qui s'y rattachent, est en ce moment le grand événement géographique.



Hadji-Moktar-Bou-el-Moghdad, assesseur du cadi de Saint-Louis (Sénégal).

Une autre expédition, qui, sauf l'intérêt historique, ne le cède guère en importance à la recherche des sources du fleuve d'Égypte, est celle qui a pour objet d'aller recueillir dans le Soudan oriental des informations certaines et précises sur le sort de Vogel, bien qu'il soit difficile de conserver encore une ombre de doute sur la destinée de l'infortuné voyageur.

1. Zanzibar est située par six degrés de latitude australe, Kiloa par neuf degrés.

Envoyé dans le Soudan par le gouvernement anglais, au commencement de 1853, pour coopérer aux travaux du docteur Barth, Vogel a passé trois ans et demi dans l'intérieur de l'Afrique ; c'est au commencement de 1856 qu'il quitta le Bornou, pour pénétrer, par le Baghirmi, dans les contrées absolument inexplorées qui s'étendent entre le Darfour et le lac Tchad, cette Caspienne marécageuse du Soudan oriental. De ce moment sa trace est perdue. Il est présumable qu'il arriva au Ouadâï vers la

fin de cette année 1856 ou au commencement de 1857; d'après les rumeurs qui paraissent avoir le caractère le plus authentique, il aurait été mis à mort peu de temps après par ordre du sultan. C'est une grande perte pour la géographie africaine. Bon astronome en même temps que botaniste, Vogel avait tout ce qu'il fallait pour continuer dignement les vastes explorations de Barth et de ses premiers compagnons, et aussi pour les compléter utilement par une série de bonnes déterminations astronomiques. Ce que l'on a reçu en Europe de ses notes et de ses observations a fourni, quoique incomplète, une addition précieuse aux travaux de la commission dont le docteur Barth a publié la volumineuse relation.

Le but de l'expédition actuelle n'est pas seulement de s'assurer du sort de Vogel par des informations exactes, et aussi de recouvrer, s'il est possible, ses notes et ses papiers; on veut reprendre sa tâche interrompue, et continuer, pour la vaste région située entre le Tchad et le Nil, ce que Barth a fait entre le Tchad et Timbouktou. C'est une entreprise faite pour émouvoir vivement tous ceux qui prennent intérêt à la géographie de l'Afrique. Trois ans y doivent être consacrés. M. de Heuglin, qui en a la conduite, a tout ce qu'il faut pour la mener à bonne fin. Une résidence de sept années à Khartoum, comme vice-consul d'Autriche, l'a familiarisé tout à la fois avec le climat du Soudan et avec la langue arabe. Plusieurs courses intéressantes sur les confins de l'Abyssinie et dans les parages de la mer Rouge l'ont fait connaître comme naturaliste et comme observateur.

Un corps tout entier de savants est d'ailleurs attaché à l'expédition. L'astronomie, la physique, la géologie, la botanique, l'ethnographie, y sont dignement représentées. L'Allemagne tout entière, sur l'initiative des géographes de Gotha et de Berlin, a voulu concourir à cette grande exploration et lui donner un caractère national; dans la souscription qui en a couvert les frais, on voit figurer l'humble denier du pauvre et de l'artisan à côté des offrandes royales. L'expédition s'est embarquée à Trieste au mois de février; elle a séjourné plusieurs mois à Alexandrie et au Caire, et est arrivée de Suez dans les derniers jours de mai. Les dernières lettres sont de Massâoua, le port de l'Abyssinie, et datées du 19 juin.

VIII

Explorations du nord-ouest de l'Afrique. — Possessions françaises. Sahara algérien. — Sénégal. — Grand désert.

L'Afrique est si vaste et ses lacunes encore si nombreuses, qu'en dehors de ces deux grands foyers de découvertes, la région des sources du Nil et le Soudan oriental, les explorateurs y peuvent trouver bien d'autres champs d'étude. Dans la région de l'Atlas, notre compatriote Henri Duveyrier poursuit depuis deux ans l'exploration scientifique du Sahara algérien, dont il s'attache surtout à fixer les points principaux par de bonnes déterminations astronomiques, à constater le relief par des observations barométriques, à étudier la nature, la constitution physique et les populations. La relation dont M. Duveyrier travaille ainsi à réunir les éléments sera sans aucun doute, dans des limites comparativement restreintes, une des plus riches et des plus importantes que nous ayons sur aucune région de l'Afrique (livr. 90).

Au Sénégal, l'administration de M. Faidherbe, qui vient d'être l'objet d'un regrettable changement, laissera un profond et durable souvenir. Depuis de longues années, aucune de nos possessions coloniales n'avait été régie par une main aussi ferme, par une intelligence aussi active et aussi élevée. Une suite non interrompue d'opérations de guerre, de traités, de missions politiques, a étendu nos possessions, affermi notre influence, agrandi et consolidé le cercle de nos relations commerciales. En même temps que durant sept années, de 1854 au milieu de 1861, le colonel Faidherbe a poursuivi ce double but politique et commercial avec un succès continu, il n'a jamais oublié non plus les intérêts de la science. Des recherches personnelles sur les rapports d'origine des principales tribus du Sénégal ont montré quel prix le colonel attachait à cet ordre d'études, et combien lui-même était capable d'y contribuer. Aussi toutes les missions qui ont eu lieu durant ces sept années pour les intérêts de la colonie ont-elles un côté scientifique très-remarquable; et de plus, chose assez rare dans nos administrations pour être signalée, les résultats de ces missions propres à avancer nos connaissances ont tous été publiés. On a pu lire ici même, dans le *Tour du monde*, l'attachant récit que le lieutenant Lambert a donné de sa mission au Fouta-Djalon; plusieurs autres relations d'un non moindre intérêt nous ont fourni des informations aussi neuves qu'importantes sur les parties occidentales du Sahara habitées par différentes fractions des tribus berbères ou arabes (les Maures, comme nous les nommons indistinctement), au nord du bas Sénégal. Nous avons eu ainsi d'excellents morceaux du regrettable lieutenant Pascal sur le Bambouk, du capitaine Vincent sur l'Adrar, du lieutenant Mage sur les Douaïch, d'un noir de Saint-Louis, Bou-el-Moghdad, sur son voyage de Saint-Louis au Maroc, de l'enseigne de vaisseau Bourrel sur le pays des Brakna. C'est, on peut dire, un chapitre tout entier ajouté à la géographie africaine.

IX

Afrique australe, au sud et à l'ouest de la région des grands lacs.

Outre les courses de Krapf et de Rebmann, et les mémorables expéditions de Burton et de Speke, des explorations riches en grands résultats ont eu lieu récemment ou se poursuivent encore en diverses parties de l'Afrique australe. Le révérend docteur Livingstone a entrepris un second voyage dans le bassin du Zambézi, dont il a le premier, en 1855, exploré les parties supérieures. M. Charles Andersson, dont les premières courses dans ces régions du sud eurent aussi, il y a huit ans, un grand retentissement, y a fait également, de 1857 à 1859, un second voyage dont il vient de publier la relation[1].

[1] *The Okavango River*. London, 1861, un volume.

M. Andersson est un chasseur plus encore qu'un explorateur; c'est moins par les investigations géographiques que par le tableau de la nature sauvage et l'émotion de poursuites dangereuses, que ses récits attachent le lecteur.

Jusqu'à un certain point on en peut dire autant du livre tout récent de M. Duchaillu[1], qui, dès son apparition, a été en Angleterre l'objet de controverses retentissantes et d'une polémique passionnée. Les chasses d'Andersson nous conduisent principalement à travers les solitudes arides de la contrée des Damaras, au sud du Benguéla; celles de Duchaillu au fond des sombres forêts du Gabon, au nord du Zaïre. Le lion, la panthère, la gazelle, l'éléphant, sont surtout les animaux que poursuit le Nemrod suédois; c'est par la poursuite bien autrement périlleuse de la gorille, ce géant de la tribu des singes, que les chasses de notre compatriote éveillent un anxieux intérêt. Mais outre ce côté qui est celui des aventures et de l'histoire naturelle, le livre de Duchaillu contient d'utiles renseignements sur la nature et la configuration générale d'une grande contrée jusqu'alors absolument inexplorée; il donne surtout d'intéressants et copieux détails sur les tribus qui l'habitent et au milieu desquelles l'auteur a vécu. Quelques déplacements de dates sans importance réelle dans quelques-uns des premiers chapitres de la relation sont devenus l'occasion d'accusations acerbes dont l'avenir, il faut l'espérer, fera justice[2]. Le livre de Duchaillu n'est pas une relation scientifique dans l'acception propre du mot; mais il n'en restera pas moins parmi ceux qui marqueront dans l'histoire géographique du continent.

X

Le Hongrois Ladislaüs Magyar (Magyar est le nom patronymique du voyageur) y réclame une place bien plus grande encore, quoique nous n'ayons jusqu'à présent que la première partie de sa relation[3]. On lui doit de connaître, au sud et à l'orient des possessions portugaises de l'Angola, une vaste étendue de territoires infiniment mieux qu'on ne les connaissait auparavant; et la suite de ses récits doit nous conduire bien plus avant encore dans l'intérieur, au milieu de pays et de peuples tout à fait ignorés. Sur plusieurs points, dans cette direction, les courses de Ladislaüs paraissent devoir se rattacher à celles de Livingstone dans le haut bassin du Zambézi, ce qui fournira, chose toujours précieuse, un double élément de contrôle et de vérification.

La carrière de Ladislaüs Magyar, sur laquelle on nous donne peu de détails, paraît avoir été passablement aventureuse. Après avoir servi comme officier dans la marine de la république Argentine, il passe au Brésil et y reste un certain temps sans carrière arrêtée; puis il se tourne vers le commerce, ce qui le conduit aux côtes de Guinée, et plus tard vers l'Afrique portugaise. C'est là qu'il sent s'élever en lui ses véritables instincts d'explorateur. Il réalise ce qu'il possède, dit adieu à la mer et débarque à Benguéla, bien décidé à pénétrer dans l'intérieur plus avant qu'aucun voyageur avant lui. C'était en 1848, au moment où la découverte accidentelle des montagnes neigeuses de la région orientale, et celle du lac Ngami dans la région du sud, en éveillant l'ardeur exploratrice dans ces deux directions, allaient préparer les grandes expéditions qui depuis onze ans ont tant enrichi la carte de l'Afrique australe. Il y a ainsi dans l'histoire de toutes les sciences, et en particulier dans l'histoire des découvertes géographiques, des époques d'impulsion soudaine qui font plus en quelques années pour l'avancement de nos connaissances, que n'avait fait une longue suite de générations.

Le projet qu'il a conçu, Ladislaüs ne tarde pas à l'exécuter. Il se met en route de Benguéla en se dirigeant à l'est, avec une caravane de l'intérieur qui vient à la côte deux fois chaque année. Au bout d'un mois de marche, pendant lequel Ladislaüs prend soigneusement note des distances parcourues, du nom des stations, de la nature du pays, des rivières, des territoires et des tribus, on arrive à un pays nègre appelé Bihé, contrée natale des gens de la caravane. Le voyageur plaît au roi, qui lui fait épouser sa fille Ina-Osoro.

Quoiqu'il se donnât ainsi un beau-père qui avait l'agrément d'être un peu anthropophage, Ladislaüs dut se prêter à l'honneur de cette alliance. D'abord, il ne pouvait guère faire autrement; puis elle servait ses projets. Établi à demeure dans le Bihé, où il est encore en ce moment, il a pu non-seulement étudier à fond le peuple et sa langue, mais acquérir des informations étendues sur une foule de tribus avec lesquelles les gens du Bihé ont des rapports habituels, et sur les territoires environnants. Il a dû en outre accompagner le roi dans de longues expéditions, qui lui ont fait connaître des pays et des peuples plus éloignés.

C'est le résultat de ces études locales et de ces lointaines excursions que Ladislaüs Magyar a consigné dans sa relation. La première partie, la seule que nous ayons encore, s'arrête au Bihé dont elle donne une description très-circonstanciée, ainsi que du pays intermédiaire jusqu'au port de Benguéla.

XI

Australie.

Ce serait une longue histoire de raconter toutes les tentatives qui ont été faites depuis quarante ans et plus, pour pénétrer dans les parties centrales du vaste continent océanien, que les Néerlandais, qui le découvrirent en 1605, nommèrent la Nouvelle-Hollande, et auquel les Anglais, depuis 1815, ont imposé le nom d'Australie. Chacune de ces tentatives a plus ou moins élargi la zone du pays connu aux abords des côtes, principalement à

1. *Explorations and adventures in equatorial Africa.* London, 1861, un volume.
2. Comme il nous est impossible d'entrer ici dans le fond du débat, qu'il nous soit permis d'indiquer à nos lecteurs un travail étendu que nous y avons consacré. On le trouvera dans le journal *le Temps* du 23 septembre et du 14 octobre derniers.
3. *Reisen in Süd Africa.* Pesth, 1859, tome I.

l'est et au sud-est; mais aucune, jusqu'à présent, n'a pu effectuer la traversée complète du continent. La nature affreusement stérile des plaines intérieures a toujours opposé aux voyageurs les plus résolus des obstacles devant lesquels il a fallu reculer, sous peine de périr de faim et de soif au milieu de ces terribles déserts.

Tant d'insuccès n'ont pu lasser la constance des explorateurs.

De tous les précédents voyageurs, celui qui avait pénétré le plus avant dans les parties centrales en essayant de couper le continent tout entier d'une côte à l'autre, était le capitaine Sturt, du corps des ingénieurs. Au mois de septembre 1845, il atteignit, en montant du sud au nord sous le méridien du golfe de Carpentarie, un point situé à peu près à égale distance du fond de ce dernier golfe et de la côte méridionale (par vingt-quatre degrés trente minutes de latitude australe, cent trente-sept degrés cinquante-neuf minutes est de Greenwich); là il se vit arrêté par des solitudes arides, dont le sol, de nature saline, ne renfermait pas une seule goutte d'eau douce. Parmi ceux qui l'accompagnaient se trouvait un Écossais qui faisait, durant ce voyage, son rude apprentissage d'explorateur : c'était Mac Douall Stuart, qui vient de renouveler l'entreprise sur une ligne plus occidentale, et qui s'est avancé de près de six degrés plus au nord que le capitaine Sturt. L'expédition de Mac Douall a eu lieu en 1860 (du 6 mars au 25 août); mais les résultats n'en ont été connus en Europe que dans les premiers mois de cette année. La Société de géographie de Londres a décerné sa grande médaille d'or au courageux voyageur dans la réunion annuelle du 27 mai dernier.

M. Stuart, depuis 1845, avait fait plusieurs voyages partiels dans la région du lac Torrens, en vue de découvrir de nouveaux territoires propres à la colonisation; cette fois son projet était de traverser le continent tout entier en partant du lac Torrens et en se portant au nord-ouest, en vue d'atteindre la rivière Victoria, qui débouche au milieu de la côte du nord. L'intervalle à franchir était de seize degrés environ à vol d'oiseau, c'est-à-dire de onze cents milles anglais ou quatre cents de nos lieues communes, sans compter les sinuosités de la route.

De cet espace, le voyageur a parcouru treize degrés ou à peu près neuf cents milles, mais en s'élevant plus directement au nord qu'il ne l'avait projeté. Il a dû s'arrêter à quatre cent cinquante milles au sud-est du golfe de Cambridge, où vient aboutir la rivière Victoria, et à deux cent soixante milles du golfe de Carpentarie, vers le sud-ouest. Encore trois semaines de marche, et il atteignait soit les territoires explorés de la rivière Victoria, soit le fond du golfe de Carpentarie. Les attaques répétées de troupes d'indigènes qui se sont montrées à cette hauteur l'ont contraint, malgré son énergie et celle de sa petite troupe, de revenir sur ses pas.

Plusieurs faits importants restent établis par cette expédition. Il est maintenant bien constaté que s'il existe une caspienne dans l'intérieur de l'Australie, comme on l'a souvent supposé, ce réservoir n'en occupe pas du moins la partie centrale, que la ligne suivie par M. Stuart a coupée à deux reprises, en allant et au retour. Le 23 avril 1860, date mémorable dans l'histoire géographique du continent austral, le voyageur atteignait un point que ses observations lui montraient devoir être situé au centre même de cette île immense. Sur une hauteur voisine, qui reçut le nom de mont Stuart, le drapeau britannique fut arboré comme un trophée commémoratif, et une inscription consacra le fait et sa date.

Toute la région traversée est très-faiblement habitée sur de vastes espaces, ou tout à fait déserte. Le pays, aux environs du mont Stuart, est légèrement ondulé; ce sont des landes sans fin semées de broussailles, d'où s'élancent çà et là quelques gommiers à ramures épineuses. Pas de rivières ni d'eaux stagnantes. Seulement de rares oasis à de grandes distances les unes des autres, où quelques sources entretiennent un peu de verdure. Jamais la civilisation ne trouvera place à se déployer sur ce sol déshérité; tout au plus verra-t-on s'y développer d'oasis en oasis des colonies pastorales, assez rapprochées pour qu'une communication suivie s'établisse d'une côte à l'autre.

Déjà de nouvelles expéditions se sont organisées. Le 20 août 1860, au moment même où se terminait le voyage de Mac Douall, une caravane formée à grands frais, et dont la conduite était confiée à M. Burke, homme capable et déjà éprouvé, partit de Melbourne (sur la côte sud-est), avec l'intention de couper le continent dans la direction du golfe de Carpentarie. Vingt-cinq chameaux avaient été achetés dans l'Inde pour transporter une provision d'eau comme dans les traversées du Sahara. Malgré ces préparatifs, il paraît que l'expédition a eu, comme tant d'autres, une issue fatale; d'après des nouvelles, on n'a que trop lieu de croire que M. Burke, avec ses animaux et une partie de ses compagnons, a succombé au milieu des déserts. Comme l'Afrique et les glaces polaires, l'Australie aura dévoré son hécatombe d'explorateurs. La ligne que l'on avait prise était plus orientale que celle de Mac Douall Stuart. Ce dernier, de son côté, a voulu achever l'entreprise qu'il avait si bien commencée. Il est parti de nouveau, à la fin de janvier 1861, avec cinquante chevaux et neuf hommes, pour reprendre sa route précédente et tâcher cette fois d'atteindre la rivière Victoria[1].

XII

Explorations asiatiques.

En Asie, il n'y a plus de découvertes à faire; mais il est bien peu de contrées dont la géographie ne soit à per-

1. Les dernières nouvelles d'Adélaïde, chef-lieu de *South-Australia*, nous apprennent le retour en cette ville de ce courageux explorateur, après huit mois de marches consécutives. Cette fois encore le manque d'eau et de vivres l'a empêché d'atteindre les rivages sud-ouest du continent australien; mais les résultats scientifiques de ce voyage semblent de beaucoup plus importants que ceux de sa première expédition. Il a dépassé la limite extrême de celle-ci de plus d'un degré et demi, et ne s'est arrêté qu'à la latitude

fectionner. Des explorations partielles et une foule d'études locales avancent chaque jour cette œuvre finale. Quelques-unes de ces études ont un caractère purement scientifique; un plus grand nombre sont nées de la politique ou de la guerre. Un savant russe, M. Pierre de Tchihatchef, s'est dévoué depuis douze ans à l'exploration complète de l'Asie Mineure, cette magnifique péninsule que la nature a faite si riche et que les Turcs ont faite si pauvre; et cette étude, d'où sont déjà sortis plusieurs volumes extrêmement remarquables, se poursuit chaque année sans interruption, embrassant toutes les recherches qui peuvent intéresser la géographie, les sciences naturelles, l'archéologie et l'économie sociale. La Société de géographie de Paris a décerné cette année sa médaille d'or à M. de Khanikof, chef d'une expédition scientifique organisée sous les auspices du gouvernement de Saint-Pétersbourg, et qui a exploré, de 1859 à 1860, la moitié septentrionale de la Perse. Des résultats précieux pour la connaissance physique et géographique de l'Iran sont sortis de cette grande exploration, dont une relation s'imprime en ce moment dans les mémoires de la Société de géographie[1]. Une autre publication d'une grande im-



Le Révérend Lewis Krapf, missionnaire en Afrique.

portance, celle des frères Schlagintweit, qui, pendant cinq années consécutives, de 1854 à 1858, ont étudié l'Inde et l'ouest du Tibet, a aussi commencé dans les premiers mois de l'année actuelle. Consacrée surtout aux observations physiques, astronomiques et ethnographiques, cette belle publication doit ajouter beaucoup à nos connaissances positives sur le vaste territoire qu'elle embrasse. Espérons seulement qu'une édition moins somptueuse, mais plus accessible, en permettra l'acquisition à tous ceux qui prennent intérêt à l'avancement des sciences géographiques.

Les Russes ne sont entrés que d'hier dans le courant des études européennes, et déjà ils y apportent un large contingent d'observations. C'est principalement sur le centre et le nord de l'Asie que se concentrent leurs recherches; et cela doit être, car ces parties de l'Asie sont comprises dans le colossal empire des tzars, et les Russes

de dix-sept degrés nord, à trois cent quatre-vingts kilomètres du golfe de Carpentarie, et à cent soixante-dix seulement de la vallée supérieure de la grande rivière Victoria.

1. Voy. le *Tour du Monde*, livr. 95 et 96.

y ont seuls un facile accès. Cette année comme toujours des mémoires importants nous sont arrivés par cette voie (et en grande partie par l'intermédiaire des recueils allemands), sur les basses plaines de l'Aral, sur la région alpine de l'Altaï, sur la Droûngarie et sur tout le bassin de l'Amour. L'acquisition de ce dernier territoire par les Russes y est devenue depuis six ans l'occasion d'une succession continue de commissions et de travaux scientifiques. En ce moment encore, des ingénieurs et des naturalistes y poursuivent leurs relèvements et leurs études; et un de ces derniers, M. Schmidt, explore l'intérieur de la grande île Sakhalïn, qui s'étend vis-à-vis de la Tartarie, au-dessus de l'archipel japonais, sur une longueur de plus de deux cent cinquante lieues. D'importants résultats pour l'ethnographie asiatique sortent aussi de ces vastes explorations.

Sauf le relèvement hydrographique d'une partie des côtes, et la reconnaissance de la moitié inférieure du grand fleuve qui coupe de l'est à l'ouest le milieu de la Chine (le Yang-tse-kiang), l'expédition de Péking n'a pas donné jusqu'à présent de résultats scientifiques un peu notables. Un parti d'officiers anglais avait entrepris, au mois de janvier dernier, de remonter le Yang-tse-kiang jusqu'au Tibet, et de revenir dans l'Inde par ce dernier pays. Ce voyage pouvait être fécond en observations importantes ; l'état de trouble du pays en a arrêté l'exécution. Mais il est impossible que, dans un avenir plus ou moins prochain, les événements actuels n'ouvrent pas la Chine, aussi bien que le Japon, aux investigations des observateurs européens.

XIII

Amérique.

La découverte de gisements aurifères dans la Colombie britannique (vers le cinquantième parallèle nord) ayant appelé l'attention sur cette région jusqu'à présent très-négligée de la côte nord-ouest du continent américain, une expédition fut organisée en 1857 pour l'exploration des parties de l'Amérique anglaise comprises entre le Canada et l'île Vancouver. Cette expédition, dont la conduite fut confiée au capitaine Palliser, et dont les résultats sont connus par les rapports du capitaine lui-même et par une relation de M. Hind, le géologue de la commission, a singulièrement ajouté aux maigres notions que l'on avait eues jusqu'alors sur une contrée dont les vastes espaces n'avaient guère été parcourus que par les trappers de la compagnie de la baie d'Hudson[1]. Quoique par sa date (1860) cette relation sorte de nos limites actuelles, nous avons dû la rappeler ici, d'abord parce que sans aucun doute elle deviendra le point de départ d'investigations et de relations ultérieures, et puis aussi parce que, dans ces derniers temps, l'attention a été appelée sur ces plaines récemment reconnues, qui conviendraient mieux, si l'on en croyait les Anglais, que les plaines du Missouri étudiées par les ingénieurs américains pour l'établissement d'une grande ligne de chemins de fer entre l'Atlantique et l'Océan.

1. Voir le tome I du *Tour du monde*, livr. 18 et 19, pages 273 et suivantes.

Si nous n'avons pas à signaler d'explorations actuelles dans les contrées américaines, nous avons à y mentionner d'intéressantes publications. Sous le titre de *Voyage dans les grands déserts*[1], M. l'abbé Domenech a résumé les observations que sept années de sa vie de missionnaire dans le Texas et le Nouveau-Mexique l'ont mis à même de recueillir sur le pays, et plus encore sur les populations. A part certains chapitres purement spéculatifs sur des questions d'histoire et d'origines, questions difficiles et complexes dont la solution, qui échappe encore à nos données, appartient non à la foi, mais à la science; à part, disons-nous, ces chapitres hasardeux où l'auteur ne s'est peut-être pas maintenu suffisamment dans les bornes posées par une saine et forte critique, ce livre est sans contredit un de ceux qui nous font le mieux connaître, dans les habitudes de leur vie intime, les Indiens des Prairies et les indolents rancheros du haut Mexique.

Les *Scènes et paysages dans les Andes*, de M. Paul de Marcoy[2], sont des récits d'un tout autre caractère. Ceux-là nous transportent dans le Pérou, au milieu des sites pittoresques de la grande Cordillère. Homme du monde et homme d'imagination, naturaliste passionné avec des goûts d'artiste, par-dessus tout homme d'esprit et de fantaisie, l'auteur a caché sous des formes alertes et sous le dramatique de la mise en scène des observations très-sérieuses au fond et très-instructives. Pour qui sait voir la pensée sous sa légère enveloppe, cette forme même du dialogue et de l'action, substituée à la description et au récit, est certainement plus propre en bien des cas que la narration froidement didactique à mettre en relief le langage, les idées et les caractères. Le livre de M. de Marcoy attachera les esprits sérieux, en même temps qu'il amusera les esprits frivoles.

Nous avons encore à citer deux publications importantes : l'une du docteur Philippi sur les Andes chiliennes[3]; l'autre du docteur Burmeister sur les pampas de la république Argentine[4]; mais celles-là, par leur forme austère, s'adressent exclusivement aux savants et aux hommes d'étude. L'histoire naturelle en est le fond principal. L'une et l'autre, d'ailleurs, sont écrites en allemand.

Une relation d'une tout autre nature est déjà connue de nos lecteurs (livr. 94 et 95) : c'est celle de notre compatriote M. Guinnard, qui a fait au milieu des Patagons un séjour forcé de trois années. Ce récit, qui porte, dans sa simplicité, tous les caractères de la véracité la plus complète, nous donne des renseignements aussi neufs qu'intéressants sur les tribus de l'extrémité de l'Amérique.

La corvette autrichienne *la Novara*, équipée à Trieste pour un voyage scientifique autour du monde, a aussi touché à plusieurs points du littoral américain. L'Autriche est très-fière de cette expédition, qui a été accom-

1. Un volume grand in-8°, 1861.
2. Deux volumes, 1861, L. Hachette et Cie.
3. *Reise durch die Wüste Atacama*. Un volume grand in-4°, Halle, Anton.
4. *Reise durch die La Plata Staaten*. Deux volumes in-8°, Halle, Schmidt.

plie de 1857 à 1859, et dont le premier volume a été publié récemment à Vienne; cela se conçoit, c'est son premier pas dans la carrière des explorations maritimes. Autant qu'on en peut juger par cette première partie de la relation et par les rapports connus de l'ensemble du voyage, les observations recueillies ne manqueront pas d'intérêt pour la science, sans y rien apporter d'absolument nouveau. L'ethnographie a eu une part notable dans les travaux de la commission autrichienne.

XIV

Nouvelles expéditions polaires.

Après la solution définitive du problème de la communication polaire entre l'Atlantique et le grand Océan, par l'expédition du capitaine Mac Clure (1850), et les longues péripéties de la recherche du capitaine Franklin, on pouvait croire que la série des navigations arctiques était close, pour longtemps du moins; et voilà que trois expéditions s'annoncent coup sur coup. Deux de ces expéditions sont américaines. La première a été organisée par M. Hall, de Cincinnati; elle a pour objet d'aller rechercher s'il n'existe pas des restes de l'expédition Franklin autres que ceux qui ont été retrouvés. M. Hall a dû hiverner de 1860 à 1861 sur la côte occidentale du Groenland, par soixante-deux degrés cinquante et une minute trente secondes de latitude. La seconde expédition, conduite par le docteur Hayes, se proposait un but plus sérieusement scientifique. Elle voulait vérifier s'il existe, comme le croit le docteur Kane, une mer ouverte aux approches du pôle. Mais on annonce que l'expédition vient de rentrer à Halifax (à la date du 9 octobre) sans avoir pu accomplir sa tentative, tous les chemins s'étant trouvés fermés par les glaces. On s'est néanmoins élevé jusqu'au quatre-vingt-unième degré trente-cinq minutes. La troisième expédition est suédoise. Organisée en partie aux frais de l'Académie de Stockholm sur de plus grandes proportions que celles du docteur Hayes, elle se proposait à peu près le même objet. Elle a mis à la voile de l'île de Tromsoe, en Norvége, le 8 mai dernier. Elle devait gagner directement le Spitzberg, et là l'expédition se partager : un des deux bâtiments qui la composaient devait faire une reconnaissance complète de l'île, et tâcher en outre d'y établir une base pour la mesure d'un arc du méridien; pendant ce temps, l'autre bâtiment, reprenant la mer, devait pousser droit au nord pour arriver au pôle ou en approcher autant que possible. On vient d'annoncer tout récemment que cette dernière partie du problème n'a pu être remplie. Cette expédition, qui se rattache, on le voit, à la physique du globe, est rentrée le 23 septembre à son port d'armement.

XV

Des investigations archéologiques, et de leur importance pour l'histoire et la géographie.

Quelques mots encore, en terminant, d'un ordre de recherches qui, sans avoir un caractère particulièrement géographique, n'en apportent pas moins de précieuses données à la géographie aussi bien qu'à l'histoire du monde ancien. On comprend que nous voulons parler des investigations archéologiques. Notre temps en a exploré deux foyers importants, l'Égypte et l'Assyrie. Le site exhumé de Ninive, et ceux de deux résidences royales des anciens souverains d'Assour, nous ont livré des ruines d'une vaste étendue, et un nombre immense d'inscriptions en caractères cunéiformes. Le *Tour du monde* dira très-prochainement quels résultats le déchiffrement de ces inscriptions a déjà donnés pour la restitution de la vieille géographie assyrienne.

Ceux que l'on doit à la lecture des inscriptions hiéroglyphiques des bords du Nil sont plus abondants encore, et ont été déjà l'objet de nombreux travaux d'élucidation. On sait quels trésors ont rapportés de leurs investigations successives les diverses expéditions et les commissions scientifiques qui depuis soixante-trois ans ont fouillé tour à tour cette terre des vieux souvenirs et des vieux monuments : Champollion après la commission d'Égypte, le docteur Lepsius après Champollion, M. Brugsch après le docteur Lepsius; puis après tant de fouilles et de découvertes qui ont à peine effleuré le sol, loin de l'avoir épuisé, est venue la mesure si libérale du vice-roi actuel, Mohammed-Saïd, qui a créé, en 1858, une inspection générale pour le déblayement et la conservation des monuments de l'Égypte, et qui a investi de ces fonctions importantes notre savant compatriote M. Mariette. Cette création ouvre une ère nouvelle aux études de l'Égypte ancienne. Déjà les travaux dirigés par M. Mariette ont fait retrouver de précieux débris de l'antiquité pharaonique. En reprenant le déblayement d'une des salles du grand temple de Karnak, sur le site de Thèbes, il a déterré la fin d'une immense inscription où le roi Touthmès III, qui régnait aux environs de l'an 1600 avant notre ère, près de trois siècles avant Moïse et l'exode des Hébreux, raconte, année par année, ses expéditions et ses conquêtes en Éthiopie, dans l'Arabie méridionale, dans la Syrie et dans les contrées de l'Euphrate. M. de Rougé, notre profond égyptologue, a commencé au sein de l'Académie des inscriptions la lecture d'un long mémoire sur la géographie de cette inscription de Touthmès.

On sait quel retentissement ont eu depuis six mois les fouilles dirigées par M. Renan dans l'ancienne Phénicie. Ces fouilles, cependant, n'auront peut-être pas donné tout ce qu'on avait cru pouvoir en attendre. Elles fourniront des matériaux d'un grand prix pour l'histoire de l'art tyrien; mais on n'a pas trouvé une seule inscription phénicienne. Ces fouilles donneront donc bien peu de chose à l'histoire, et rien à la géographie.

Il n'en est pas ainsi du voyage archéologique qu'un savant prussien, M. le docteur Hübner, fait en ce moment en Espagne. Il est bien peu d'excursions de ce genre qui aient été aussi riches en résultats. Les courses de M. Hübner ont commencé au mois de mars de l'année dernière, et depuis cette époque il a visité toutes les provinces de l'est et du sud de l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à l'Andalousie. Le savant épigraphiste re-

cherche partout les inscriptions romaines que le temps a respectées, et il est bien peu de localités où d'heureuses découvertes n'aient pas récompensé ses efforts. Il a pu ainsi recouvrer d'une manière plus correcte nombre d'inscriptions déjà connues, et il en a trouvé beaucoup d'autres entièrement inédites. M. Hübner, dans ses rapports adressés à l'Académie de Berlin, ne transmet pas seulement le texte des monuments : il y ajoute un commentaire géographique du plus grand prix. On aura dans ce remarquable travail une élaboration excellente pour rectifier ou compléter sur une foule de points la restitution de la carte ancienne de la Péninsule.

Nous aurions cru laisser une lacune dans notre rapide aperçu des acquisitions géographiques de l'année si nous y avions omis ces dernières recherches, bien qu'elles ne touchent qu'à la géographie savante. C'est au même



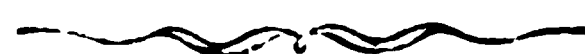
Charles-John Andersson, voyageur suédois dans l'Afrique centrale (livr. 14).

titre que nous citerons encore la traduction publiée tout récemment par M. Barbier de Meynard de la partie du grand dictionnaire géographique de Yakout qui se rapporte à la Perse[1]. Yakout est un géographe persan du commencement du treizième siècle, et le précieux travail que vient de nous donner M. Meynard sera un point de départ indispensable pour rétablir la géographie encore bien mal éclaircie de l'empire des khalifes. Tout se tient dans la science : éclaircir la géographie d'une époque, c'est travailler pour l'histoire tout entière et pour la géographie dans toutes les époques.

Vivien de Saint-Martin.

1. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Moldjem-el-Bouldân de Yakou,* Paris, 1861, un volume grand in-8

GRAVURES.



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Parmi quelques erreurs typographiques survenues pendant l'impression, nous devons relever celle qui a attribué deux *L* finales au nom bien français de l'amiral Rossel, 84e livraison, pages 81, 85, 89, 92, 93 et 94.

Lisez aussi dans la relation de M. Biard, 79e, 80e, 81e livraisons, *sourouconcou* au lieu de *soucourouhyou*; *Espirito-Santo* au lieu de *Espiritu-Santo*; — *Fortalèza* et non *Fortalesca*; — *machéta* et non *mancheta*; — et enfin, page 20, *nossa-senora* au lieu de *nostra-senhora*, — et page 21, *um* et non *un*.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

